BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE COX, FILS ET BAYLIS, GREAT QUEEN STREET,
LINCOLN'S-INN-FIELDS.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS,

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC;

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME II.

LIVRE TROISIEME.

A LONDRES,

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSONS, PATER-NOSTER-ROW, ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

660955
2. 7. 57

PQ
1109
M6
1803
t. 2

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANÇOIS,

EN PROSE.

LIVRE TROISIÈME.

ÉLOQUENCE, TABLEAUX, PHILOSOPHIE, POLITIQUE, MŒURS.

Orateurs Grecs et Romains.

§ 1. *Philippique de Démosthène, intitulée de la* Chersonèse.

Occasion de cette Philippique.

Cersoblepte, un des petits rois Thraces, redoutant les entreprises de Philippe, et voulant se ménager contre lui l'appui des Athéniens, avoit pris le parti de leur céder la Chersonèse, presqu'île avantageusement située sur l'Hellespont, et qui pouvoit être utile à une nation puissante sur mer, telle qu'étoit alors Athènes. Cardie, l'une des villes principales de cette presqu'île, avoit refusé de se soumettre, comme les autres, à la domination Athénienne, et s'étoit mise sous la protection de Philippe, qui avoit dans ce moment une armée dans la Thrace. Athènes, qui avoit envoyé une colonie dans la Chersonèse, la fit soutenir par des troupes, chargées d'observer Philippe. Diopithe, qui les commandoit, regardant avec raison comme une hostilité la protection que ce prince accordoit aux Cardiens, se jette sur les terres qu'il possédoit dans la Thrace maritime, les pille, les ravage et remporte un riche butin qu'il met en sûreté dans la Chersonèse. Philippe, trop occupé ailleurs pour en prendre vengeance, porte de grandes plaintes aux Athéniens, sous prétexte qu'il n'y avoit point entre eux et lui de déclaration de guerre. Il réclame les traités qu'il avoit violés le premier; et ses créatures s'empressent d'appuyer ses réclamations et s'emportent contre Diopithe. On demande qu'il soit rappelé, qu'on envoie même contre lui un autre général pour le forcer à la soumission, en cas de résistance, et que Philippe reçoive des satisfactions. Cette lâcheté insensée révolte Démosthène, qui monte à la tribune et prononce ce superbe discours.

Il faudroit, Athéniens, que ceux qui vous parlent dans cette tribune, tous également exempts de complaisance ou d'animosité, ne songeassent qu'à énoncer ce qui leur paroît le meilleur à faire, surtout quand nous avons à délibérer sur de grands intérêts publics. Mais, puisque parmi nos orateurs, il en est qui se laissent conduire, soit par un esprit de contention et de jalousie, soit par d'autres motifs personnels, c'est à vous du moins de mettre de côté toutes ces considérations particulières, pour ne vous occuper qu'à résoudre et exécuter ce que vous croirez utile à l'Etat.

De quoi s'agit-il aujourd'hui ? de la Chersonèse menacée par Philippe, qui, depuis onze mois, est dans la Thrace avec une armée ; et de quoi nous parlent vos orateurs ? des opérations et des entreprises de Diopithe. Pour moi, j'attache fort peu d'importance aux accusations intentées contre un de vos généraux, que vous pouvez, quand vous le voudrez, poursuivre aux termes de la loi, soit tout à l'heure, soit dans un autre temps, peu importe ; et je ne vois pas pourquoi ni moi ni qui que ce soit ici, nous nous échaufferions sur un pareil sujet. Mais ce que cherche à nous enlever Philippe notre ennemi, Philippe dont les troupes couvrent les bords de l'Hellespont ; ce que vous ne pourrez plus ni réparer ni ressaisir, si vous en manquez l'occasion ; voilà ce qui est pressant, voilà sur quoi il faut statuer sur-le-champ, sans permettre que de vaines et tumultueuses altercations vous le fassent perdre de vue.

Je n'entends pas sans étonnement, je l'avoue, bien des choses qui se disent dans vos assemblées. Mais rien ne m'a plus surpris que ce qui s'est dit devant moi dans le sénat : que quiconque se proposoit de vous parler dans les circonstances actuelles, devoit déclarer formellement s'il vous conseilloit la guerre ou la paix. Non, ce n'est plus là que nous en sommes. Si Philippe se tenoit tranquille, s'il n'avoit pas violé les traités, ravi vos possessions, s'il ne soulevoit pas, s'il n'armoit pas contre vous les peuples en même temps qu'il se les attache, sans contredit, il ne tiendroit qu'à vous de rester en paix ; et pour ce qui vous concerne, je vous y vois aussi disposés qu'il est possible de l'être. Mais, si d'un côté nous avons sous les yeux les traités qu'il a jurés avec nous, si de l'autre il est manifeste qu'avant même que Diopithe partît de ces murs à la tête de cette colonie, à qui l'on reproche aujourd'hui d'être la cause de la guerre, Philippe, contre tout droit et toute justice, s'étoit emparé déjà de ce qui vous appartient ; si vos propres décrets, rendus à ce sujet, accusent authentiquement ces violations des engagemens pris avec nous, si toutes les fois qu'il s'est lié avec les Grecs ou les Barbares, il n'a eu évidemment d'autre objet que de vous faire la guerre, que signifie donc ce qu'on vient vous dire, qu'il faut choisir la guerre ou la paix ? Eh ! vous n'en avez plus le choix ; il ne vous reste qu'un seul parti, qui est à la fois celui de la justice et de la nécessité ; c'est de repousser l'agresseur, et c'est le seul dont on ne vous parle pas ! A moins cependant qu'on ne prétende que Philippe, pourvu qu'il n'attaque pas l'Attique, le Pyrée, nos murailles, ne nous fait point d'injure, et n'est pas en guerre avec nous. Mais je ne puis penser, Athéniens, que ceux qui établiroient de semblables règles d'équité, et marqueroient ainsi les limites de la guerre et de la paix, vous parussent avoir l'idée de ce que prescrit la justice, de ce que vous pouvez supporter sans honte, et de ce qu'exige votre sûreté. Il y a plus : ils ne s'aperçoivent pas qu'eux-mêmes, en parlant ainsi, justifient Diopithe qu'ils accusent : car, enfin, pourquoi seroit-il permis à Philippe de faire tout ce qu'il lui plaît, pourvu qu'il n'envahisse pas l'Attique, s'il n'est pas permis à Diopithe de secourir les Thraces, sans être accusé d'allumer la guerre ? — Mais (dit-on) il ne faut pas souffrir que des soldats mercenaires ravagent les bords de l'Hellespont, ni que Diopithe, en levant des vaisseaux étrangers, fasse le métier de pirate. —

Soit : je suis persuadé des bonnes intentions de ceux qui vous tiennent ce langage : sans doute, ils n'ont d'autre intérêt que celui de l'équité et le vôtre. En ce cas, je n'ai plus qu'une question à leur faire, et la voici : quand ils auront dissipé et anéanti votre armée, en diffamant le général, qui a trouvé dans ses propres ressources les moyens de l'entreprise, qu'ils nous disent comment ils feront pour anéantir aussi l'armée de Philippe. S'ils restent sans réponse, il est clair, Athéniens, qu'ils n'ont qu'un but ; et c'est de vous ramener au même état de choses, qui, dans ces derniers

temps, a porté un coup si funeste à la puissance d'Athènes. Vous le savez : rien n'a donné à Philippe tant d'avantage sur nous, que d'avoir toujours une armée sur pied, qui le met à portée de saisir toutes les occasions : il vous prévient partout, parce que, après avoir délibéré à loisir avec lui-même, il agit subitement et quand il lui plaît : il attaque, il renverse : nous, au contraire, ce n'est qu'au bruit de ses invasions que nous commençons des préparatifs longs et tumultuaires. Mais qu'arrive-t-il ? ce qui doit toujours arriver à ceux qui s'y prennent trop tard : il garde, lui, sans danger, ce qu'il a pris sans obstacle ; et nous, après de grandes dépenses inutiles, après bien des efforts superflus, après avoir bien vainement montré toute l'envie possible de le traverser et de lui nuire, que nous reste-t-il ? l'impuissance et la honte.

Mettez-vous donc bien dans l'esprit, Athéniens, que tandis qu'on vous amuse ici de vaines paroles, au fond, tout ce que l'on veut, c'est que vous restiez oisifs au-dedans et désarmés au-dehors, afin que Philippe, pendant ce temps, puisse faire à son aise tout ce qui lui conviendra. Jugez-en par ce qui se passe aujourd'hui. Il occupe depuis long-temps la Thrace et la Thessalie avec des troupes nombreuses : si, avant l'époque des vents étésiens, il assiége Byzance, croyez-vous que les Byzantins persistent dans leurs préventions contre vous, au point de ne pas sentir le besoin de votre secours ? Eh ! à votre défaut, ils appelleroient dans leurs murs des auxiliaires, quels qu'ils fussent, (même ceux dont ils se méfieroient encore plus que de vous,) plutôt que de rester à la merci de Philippe, à moins cependant qu'il ne vienne à bout de s'emparer de leur ville, avant que personne puisse le savoir ; et si nous n'avons point de troupes sur les lieux, si, quand nous voudrons y en envoyer, les vents s'y opposent, n'en doutez pas, les Byzantins sont perdus. — Mais ce sont des peuples qu'a égarés un mauvais génie, et leur conduite envers nous a été insensée. — Oui, mais ces insensés il faut les sauver, et les sauver pour nous.

Sommes-nous sûrs enfin que Philippe ne se porte pas dans la Chersonèse ? n'a-t-il pas dit dans sa lettre qu'il comptoit se venger de ces peuples ? et n'est ce pas une raison de plus pour y laisser une armée, que nous avons là toute formée, qui pourra défendre le pays et inquiéter l'ennemi ? Si nous la perdons cette armée et que Philippe entre dans la Chersonèse, que ferons-nous alors ? — Nous mettrons Diopithe en justice. — Nous voilà bien avancés. — Nous ferons passer des secours. — Et si la mer n'est pas tenable ? — Mais Philippe n'attaquera pas la Chersonèse. — Et qui vous l'a dit ? qui vous en répond ?

Considérez donc, Athéniens, dans quel temps et dans quelle saison de l'année on vous conseille de retirer vos troupes de l'Hellespont, et de l'exposer sans défense aux entreprises de Philippe. Que dis-je ? voici une considération d'une toute autre importance : si revenant de la haute Thrace, il laisse de côté la Chersonèse et Byzance, et attaque Chalcie et Mégare, comme en dernier lieu la ville d'Orée, aimez-vous donc mieux être obligés de l'arrêter sur vos frontières, que de l'occuper loin de vous ?

D'après ces faits et ces réflexions, mon avis est que bien loin de licencier l'armée que Diopithe s'efforce de maintenir pour le service de la république, il faut au contraire lui fournir de nouvelles forces, de l'argent et des munitions. En effet, si l'on demandoit à Philippe ce qu'il aime le mieux, que les troupes de Diopithe, de quelque espèce qu'elles soient (je ne veux disputer là-dessus avec personne :) soient autorisées, honorées, renforcées par le peuple d'Athènes, ou dispersées et détruites par la malveillance de vos orateurs, qui doute que ce dernier parti ne fût celui qu'il préférât ? Ainsi ce que notre ennemi souhaiteroit le plus au monde, c'est précisément ce que vous voulez faire ! . . . Et vous demanderez encore pourquoi nos affaires vont si mal ? . . . Je vais vous le dire nettement, Athéniens ; je vais mettre sous vos yeux et votre situation et votre conduite : en deux mots nous ne voulons ni combattre ni payer. Nous voulons attirer à nous les deniers publics ; nous refusons à Diopithe ceux qui lui étoient assignés légalement, et nous le chicanons encore sur ceux qu'il se procure, et sur l'emploi qu'il en fera : c'est ainsi que nous nous conduisons en tout, et que nous persistons à ne jamais nous charger de nos propres affaires. Nous louons, il est vrai, tant qu'on veut, ceux qui élèvent la voix pour l'honneur de la patrie ; mais dans le fait, nous agissons comme si nous étions d'accord avec ses ennemis. Vous demandez à ceux qui montent à cette tribune ce qu'il faut faire ; et moi je vous

interroge à mon tour, et je vous demande ce qu'il faut vous dire. Car, je vous le répète, si vous ne voulez servir l'état ni de votre personne ni de votre argent ; si vous ne voulez ni faire passer à Diopithe les fonds qui lui sont dus, ni permettre qu'il en tire d'ailleurs ; en un mot, si vous ne voulez pas faire vous-mêmes vos affaires, Athéniens, je n'ai point de conseil à vous donner.

Eh ! de quoi serviroient-ils, quand vous souffrez que la licence de la calomnie aille au point de poursuivre Diopithe, non pas seulement sur ce qu'il a fait, mais même sur ce qu'il fera ? Et c'est là ce que vous entendez patiemment, Athéniens ! . . . Mais ne faut-il que vous dire ce qui en arrivera ? oh ! pour cela du moins je vous le dirai, et avec toute liberté ; car il n'est pas en moi de parler autrement.

Soyez sûrs d'abord, (et j'y engage ma tête) que tous vos commandans de vaisseaux, quels qu'ils soient, ne font pas autrement que Diopithe, et tirent de l'argent de nos alliés, des habitans de Chio, d'Erythrée, enfin de tous les Grecs de l'Ionie et des îles, les uns plus, les autres moins, selon le nombre des bâtimens qu'ils commandent. Et pourquoi les peuples fournissent-ils ces contributions ? croyez-vous que ce soit gratuitement ? non, ils ne sont pas si insensés : c'est afin que vos amiraux protégent leur commerce et leurs possessions : ils achètent à ce prix la sûreté de leurs navires et de leur territoire ; ils se mettent à l'abri des pirateries maritimes et des violences du soldat, quoiqu'ils assurent, comme de raison, que tout ce qu'ils en font, n'est que par zèle et par attachement pour vous : peuvent-ils donner un autre nom à ces largesses intéressées ? Et doutez-vous que Diopithe ne fasse comme les autres ? Oui, les peuples lui donneront de l'argent ; car enfin s'il n'en a pas et si vous ne lui en envoyez point, où voulez-vous qu'il prenne de quoi payer ses soldats ? d'où lui viendroit-il de l'argent ? du ciel ? Il vit, et il vivra sur ce qu'il pourra prendre, et sur ce qu'il pourra se procurer par tous les moyens, soit dons, soit emprunts, il n'importe. Mais que font aujourd'hui ceux qui l'accusent auprès de vous ; ils avertissent tout le monde de ne rien donner à un général que vous allez mettre en justice et pour le passé et pour l'avenir. Voilà où tendent tous ces discours que j'entends : *il prendra des villes, il expose et trahit les Grecs.* . . Car vous verrez que ces discoureurs prennent un grand intérêt aux Grecs d'Asie, et qu'ils sont fort empressés à défendre les autres, eux qui ne songent pas à sauver leur propre patrie. Ils parlent d'envoyer un autre général, et contre Diopithe ! . . . Où en sommes-nous, grands dieux ! S'il est coupable, s'il a commis de ces prévarications que les lois punissent, c'est aux lois à le punir : il ne faut pour cela qu'un décret, et non une armée ; ce seroit le comble de la folie. C'est contre nos ennemis, sur qui nos lois ne peuvent rien, c'est contre eux qu'il faut envoyer des flottes, des troupes, de l'argent ; c'est contre eux que cet appareil est nécessaire. Mais contre un de nos citoyens ! une accusation et un jugement, cela suffit, cela est d'un peuple sage ; et ceux qui vous parlent autrement, veulent vous perdre.

Il est triste, je l'avoue, qu'il y ait de semblables conseillers parmi vous ; mais ce qui est plus triste encore, c'est que l'un d'eux n'a qu'à se présenter à cette tribune, pour vous dénoncer ou Diopithe, ou Charès, ou Aristophon, comme les auteurs de tous nos maux, vous l'accueillez, vous l'applaudissez comme s'il eût dit des merveilles ; mais qu'un citoyen véridique vienne vous dire : "Vous n'y pensez pas, Athéniens, ce n'est ni Diopithe, ni Charès, ni Aristophon qui vous font du mal, c'est Philippe ; entendez-vous ? Sans son ambition, Athènes seroit tranquille ;" vous ne dites pas non, vous ne le pouvez pas ; mais pourtant vous l'écoutez avec peine, et il semble que ce soit lui qui agisse avec vous en ennemi. J'en sais bien la cause ; mais par tous les dieux immortels, ne trouvez donc pas mauvais qu'on vous parle hardiment, quand il y va de votre salut.

Plusieurs de vos orateurs et de vos ministres vous ont depuis long temps accoutumés à n'être à craindre que dans vos délibérations, et nullement dans vos mesures d'exécution ; durs et emportés dans vos assemblées, foibles et mous quand il faut agir. Que l'on vous défère comme coupable de nos malheurs un de vos citoyens, dont vous savez qu'il ne tient qu'à vous de vous saisir, vous ne demandez pas mieux ; vous êtes tout prêts. Mais qu'on vous dénonce le seul ennemi dont vous ne pouvez avoir raison que par les armes, alors vous hésitez, vous ne savez plus quel parti prendre, et vous souffrez impatiemment d'être convaincus de la vérité qui vous déplaît. Ce

devroit être tout le contraire, Athéniens : vos magistrats auroient dû vous apprendre à être doux et modérés envers vos concitoyens, terribles envers vos ennemis. Mais tel est le funeste ascendant qu'ont pris sur vous vos artificieux adulateurs, que vous ne pouvez plus entendre que ce qui flatte vos oreilles, et c'est ce qui vous a mis au point de n'avoir plus enfin à délibérer que de votre propre salut.

Au nom des dieux, Athéniens, je vous adjure ici tous : si les Grecs aujourd'hui vous demandoient raison de toutes les occasions que vous avez perdues par votre indolence, s'ils vous disoient : " Peuple d'Athènes, vous nous envoyez députés sur députés pour nous persuader que Philippe en veut à la liberté de tous les Grecs, que c'est l'ennemi commun qu'il faut surveiller sans cesse, et cent autres discours semblables. Nous le savons comme vous ; mais, ô les plus lâches de tous les hommes ! (ce sont les Grecs qui vous parlent ainsi) quand Philippe, éloigné de son pays depuis dix mois, arrêté par la guerre, par l'hiver, par la maladie, n'avoit aucun moyen de retourner chez lui, avez-vous saisi ce moment pour délivrer les Eubéens ? Vous n'avez pas même songé à recouvrer ce qui étoit à vous. Lui, au contraire, tandis que vous étiez chez vous bien tranquilles et bien sains, (si pourtant on peut appeler sains ceux qui montrent tant de foiblesse) il a établi dans l'île d'Eubée deux tyrans à ses ordres, l'un à Sciathe, l'autre à Orée, en face de l'Attique même, et de manière à avoir pour ainsi dire, un pied chez vous. Et sans parler du reste, avez-vous du moins fait un pas pour l'en empêcher ? non, comme de concert avec lui, vous lui avez abandonné vos droits. Il est clair que quand Philippe mourroit dix fois pour une, vous ne vous remueriez pas davantage. Laissez donc là et vos ambassades et vos accusations ; laissez-nous en paix, puisque vous-mêmes aimez tant à y rester." Eh bien ! Athéniens, connoissez-vous quelque réponse à ce discours ? quant à moi, je n'en connois pas.

Je sais que vous avez parmi vous des hommes qui s'imaginent avoir répondu à votre orateur, quand ils lui ont dit : que faut-il donc faire ? Je pourrois leur répondre d'un seul mot, et avec autant de vérité que de justice : il faut faire tout ce que vous ne faites pas. Mais je ne crains pas d'entrer dans tous les détails ; je vais m'expliquer complètement, et je souhaite que ces hommes si prompts à m'interroger, ne le soient pas moins à exécuter, quand j'aurai répondu.

Commencez par établir, comme un principe reconnu, comme un fait incontestable, que Philippe a rompu les traités, qu'il vous a déclaré la guerre, et cessez de vous en prendre là-dessus les uns aux autres très-inutilement. Croyez qu'il est l'ennemi mortel d'Athènes et de ses habitans, même de ceux qui se flattent d'être en faveur auprès de lui. S'ils doutent de ce que je leur dis ici, qu'ils regardent le sort des deux Olynthiens, qui passoient pour ses meilleurs amis, Eutycrate et Léosthène, qui, après lui avoir vendu leur patrie, ont eu une fin si déplorable. Mais ce que Philippe hait le plus, c'est la liberté d'Athènes, c'est notre démocratie. Il n'a rien tant à cœur que de la dissoudre, et il n'a pas tort. Il sait que quand même il auroit asservi tous les autres peuples, jamais il ne pourra jouir en paix de ses usurpations, tant que vous serez libres ; que s'il lui arrivoit quelqu'un de ces accidens où l'humanité est sujette, c'est dans vos bras que se jetteroient tous ceux qui ne sont maintenant à lui que par contrainte ; et il est vrai, Athéniens, et c'est une justice qu'il faut vous rendre, que vous ne cherchez point à vous élever sur les ruines des malheureux, mais que vous faites consister votre puissance et votre grandeur à empêcher que personne ne se fasse tyran de la Grèce, ou à renverser celui qui seroit parvenu à l'être. Vous êtes toujours prêts à combattre ceux qui veulent régner, à soutenir ceux qui ne veulent pas être esclaves. Philippe craint donc que la liberté d'Athènes ne traverse ses entreprises ; incessamment il lui semble qu'elle le menace, et il est trop actif et trop éclairé pour le souffrir patiemment. Il en est donc l'irréconciliable adversaire ; et c'est, avant tout, ce dont vous devez être bien convaincus, pour vous déterminer à prendre un parti.

Ensuite ce qu'il faut que vous sachiez avec la même certitude, c'est que dans tout ce qu'il fait aujourd'hui, son principal dessein est d'attaquer cette ville, et que, par conséquent, tous ceux qui peuvent nuire à Philippe travaillent en effet à vous servir. Qui de vous seroit assez simple pour s'imaginer que ce prince, capable d'ambitionner jusqu'à de miséra-

bles bicoques de la Thrace, telles que Mastyre, Drongilie, Cabyre, capable, pour s'en emparer, de braver les hivers, les fatigues, les périls, que ce même homme ne portera pas un œil d'envie sur nos ports, nos magasins, nos vaisseaux, nos mines d'argent, nos trésors de toute espèce, qu'il nous en laissera la possession paisible, tandis qu'il combat au milieu des hivers, pour déterrer le seigle et le millet enfouis dans les montagnes de Thrace ? Non, Athéniens, non vous ne le croyez pas.

Maintenant donc, que prescrit la sagesse dans de pareilles conjonctures, et quel est votre devoir ? De secouer enfin cette fatale léthargie qui a tout perdu, d'ordonner des contributions publiques et d'en demander à nos alliés, de prendre enfin toutes les mesures nécessaires pour conserver l'armée que nous avons. Puisque Philippe en a toujours une sur pied, pour attaquer et submerger les Grecs, il faut aussi en avoir une toujours prête à les défendre et à les protéger. Tant que vous ne ferez qu'envoyer, au besoin, quelques troupes levées à la hâte, je vous le répète, vous n'avancerez rien. Ayez des troupes régulièrement entretenues, des intendans d'armée, des fonds affectés à la paye de vos soldats, un plan d'administration militaire, le mieux entendu qu'il sera possible. C'est ainsi que vous serez à portée de demander compte aux généraux de leur conduite, et aux administrateurs de leur gestion. Si vous prenez à cœur ce système de conduite, alors vous pourrez retenir Philippe dans de justes bornes, et goûter une paix véritable ; alors la paix sera vraiment un bien, et j'avoue qu'en elle-même la paix est un bien ; ou si Philippe s'obstine encore à vouloir la guerre, vous serez du moins en mesure contre lui.

On va me dire que ces résolutions exigent de grands frais et de grands travaux. Oui, j'en conviens ; mais considérez quels dangers s'approchent de vous, si vous ne prenez pas ce parti, et vous sentirez qu'il vaut mieux vous y porter de vous-mêmes que d'attendre à y être forcés. En effet, quand un oracle divin vous assureroit, ce dont aucun mortel ne peut vous répondre, que même en restant dans votre inaction, vous ne serez point attaqués par Philippe, quelle honte encore ne seroit-ce pas pour vous ; (j'en prends tous les dieux à témoins) combien ne flétririez-vous pas la gloire de vos ancêtres et la splendeur de cet état, si, pour l'intérêt de votre repos, vous abandonniez les Grecs à la servitude ! Qu'un autre vous donne ces indignes conseils ; qu'il paroisse, s'il en est un qui en soit capable ; écoutez-le si vous êtes capables de l'entendre ! quant à moi, plutôt mourir mille fois, avant qu'un pareil avis sorte de ma bouche !

Mais si mes sentimens sont les vôtres, si vous voyez comme je le vois, que plus vous laissez faire de progrès à Philippe, plus vous fortifiez l'ennemi que tôt ou tard il vous faudra combattre ; qui peut donc vous faire balancer ? qu'attendez-vous encore ? pourquoi des délais, des lenteurs ? quand voulez-vous enfin agir ? quand la nécessité vous y contraindra ? Et quelle nécessité voulez-vous dire ? en est-il une autre, grands dieux ! pour des hommes libres, que la crainte du déshonneur ? est-ce celle-là que vous attendez ? elle vous assiége, elle vous presse, et depuis long-temps. Il en est une autre, il est vrai, pour les esclaves. . . Dieux protecteurs, éloignez-la des Athéniens. . . . la contrainte, la violence, la vue des châtimens... Athéniens, je rougirois de vous en parler.

Il seroit trop long de vous développer tous les artifices que l'on met en œuvre auprès de vous ; mais il en est un qui mérite d'être remarqué. Toutes les fois qu'il est question de Philippe à cette tribune, il ne manque jamais de se trouver des gens qui se lèvent et qui s'écrient, *quel trésor que la paix ! quel fléau que la guerre ! à quoi tendent toutes ces alarmes, si ce n'est à ruiner nos finances !* C'est avec de semblables discours qu'ils vous endorment dans vôtre sécurité, et qu'ils assurent à Philippe les moyens d'achever ses projets. C'est ainsi que chacun a ce qu'il désire : vous restez dans votre oisiveté chérie ; (et plaise au ciel qu'un jour elle ne vous coûte pas cher !) votre ennemi s'agrandit, et vos flatteurs gagnent votre bienveillance et son argent. Pour moi, ce n'est pas à vous que je voudrois persuader la paix ; c'est un soin dont on peut se reposer sur vous-mêmes ; c'est à Philippe que je voudrois la persuader, parce que c'est lui qui ne respire que la guerre. A l'égard de nos finances, prenez garde que ce qu'il y a de plus fâcheux, ce n'est pas ce que vous aurez dépensé pour votre sûreté, c'est ce que vous aurez à perdre, et à souffrir,

si vous ne voulez rien dépenser. Il convient, sans doute, d'empêcher la dissipation de vos deniers, mais par le bon ordre et la surveillance, et non par des épargnes prises sur le salut public. Ce qui m'afflige encore, c'est de voir que ces mêmes gens qui crient sans cesse contre le pillage de vos finances, qu'il ne tient qu'à vous de réprimer et de punir, trouvent fort bon que Philippe pille tout à son aise et la Grèce et vous. Comment se fait-il en effet que tandis que le Macédonien renouvelle sans cesse ses invasions, tandis que de tous côtés il prend des villes, jamais on n'entende ces gens-là condamner ses injustices et réclamer contre ses agressions ; et qu'au contraire, dès que l'on vous conseille de vous opposer à ses démarches, et de veiller sur votre liberté, sur-le-champ tous se récrient à-la-fois, que c'est provoquer la guerre ? Il n'est pas difficile de l'expliquer : ils veulent, si la guerre que l'on propose entraîne des inconvéniens (et quelle guerre n'en entraîne pas !) tourner vos ressentimens non pas contre Philippe, mais contre ceux qui vous ont donné d'utiles conseils ; ils veulent en même temps pouvoir accuser l'innocence et s'assurer l'impunité de leurs crimes. Voilà le vrai motif de ces éternelles réclamations contre la guerre ; car encore une fois, qui peut douter qu'avant même que personne eût songé à vous en parler, Philippe ne vous la fît réellement, lui qui envahissoit vos places, lui qui, tout-à-l'heure, a fourni contre vous ses secours aux rebelles de Cardie ? Mais après tout, quand nous avons l'air de ne pas nous en apercevoir, ce n'est pas lui qui viendra nous en avertir et nous le prouver ; il y auroit de la folie de sa part : que dis-je ? quand il sera venu jusques sur votre territoire, il soutiendra toujours qu'il ne vous fait pas la guerre. Et n'est-ce pas ce qu'il disoit aux habitans d'Orée, lors même qu'il étoit sur leurs terres ; à ceux de Phéres, au moment de les assiéger ; à ceux d'Olynthe, dans le temps qu'il marchoit contre eux ? Il en sera de même de nous ; et si nous voulons le repousser, ses honnêtes amis vous répéteront que c'est nous qui rallumons la guerre. Eh bien donc ! subissons le joug : c'est le sort de quiconque ne veut pas se défendre.

Faites encore attention, Athéniens, que vous courez de plus grands risques qu'aucun autre peuple de la Grèce. Philippe ne pense pas seulement à vous soumettre, mais à vous détruire. Car il sent bien que vous n'êtes pas fait pour servir, que quand vous le voudriez, vous ne le pourriez pas ; vous êtes trop accoutumés à commander. Il sait qu'à la première occasion, vous lui donneriez plus de peine que toute la Grèce ensemble.

Combattez donc contre lui dès aujourd'hui, si vous voulez éviter une ruine entière. Détestez les traîtres qui le servent, et livrez-les au supplice. On ne sauroit terrasser les ennemis étrangers, si l'on ne punit auparavant les ennemis intérieurs qui conspirent avec eux : sans cela, vous vous brisez contre l'écueil de la trahison, et vous devenez la proie du vainqueur.

Et pourquoi pensez-vous que Philippe ose vous outrager si insolemment ? Pourquoi, lorsqu'il emploie du moins contre les autres la séduction des promesses, et même celle des services, n'est-ce que contre vous seul qu'il ose employer la menace ? Voyez tout ce qu'il a fait en faveur des Thessaliens, pour les mener jusqu'à la servitude ; par combien d'artifices il abusa les malheureux Olynthiens, en leur donnant d'abord Potidée et quelques autres places ; tout ce qu'il fait aujourd'hui pour gagner les Thébains, qu'il a délivrés d'une guerre dangereuse, et qu'il a rendus puissans dans la Phocide. On sait, il est vrai, de quel prix les uns ont payé, dans la suite, ce qu'ils ont reçu, et quel prix aussi doivent en attendre les autres. Mais pour vous, sans parler de ce que vous aviez déjà perdu dans la guerre, combien, même pendant les négociations de la paix, ne vous a-t-il pas trompés, insultés, dépouillés ? Les places de la Phocide, celles de Thrace, Dorisque, Pyle, Serrio, la personne même de Cersoblepte, que ne vous a-t-il pas enlevé ? D'où vient cette conduite si différente envers vous et envers les autres Grecs ? c'est que nous sommes les seuls chez qui nos ennemis aient impunément des protecteurs déclarés, les seuls chez qui l'on puisse tout dire en faveur de Philippe, quand on a reçu son argent, tandis qu'il prend celui de la république. Il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Olynthiens, s'il ne les eût pas séduits en leur donnant Potidée : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thessaliens, s'il ne les eût pas aidés à chasser leurs tyrans, et s'il ne leur eût pas rendu

Pyle : il n'eût pas été sûr de se déclarer le partisan de Philippe chez les Thébains, avant qu'il leur eût assujetti la Béotie, en détruisant les Phocéens. Mais chez nous, mais dans Athènes, quand il s'est approprié Amphipolis et le pays de Cardie, quand il est près d'envahir Bysance, quand il a fortifié l'Eubée de manière à enchaîner l'Attique, on peut en toute sûreté élever la voix en sa faveur ; et de pauvres et d'obscurs qu'ils étoient, ses amis sont devenus riches et considérables; et nous, au contraire, nous avons passé de la splendeur à l'humiliation, et de l'opulence à la pauvreté. Car, à mes yeux, les vraies richesses d'une république sont dans le nombre de ses alliés, dans leur attachement, dans leur fidélité, et c'est là ce que nous avons perdu ; et pendant qu'avec tant d'insouciance, vous vous laissez ravir tant d'avantages, Philippe est devenu grand, fortuné, redoutable aux Grecs et aux Barbares ; Athènes est dans le mépris et l'abandon ; riche seulement de ce qu'elle étale dans les marchés, pauvre de tout ce qui fait la gloire et la force d'un peuple libre.

J'admire l'inconséquence de vos orateurs : ils ne vous permettent pas de vous défendre quand on vous attaque ; ils vous prescrivent de rester en repos, et ne s'y tiennent pas eux-mêmes, quand on ne leur fait aucun mal. J'entends d'ici le premier d'entre eux qui va monter à la tribune : — Vous ne voulez pas, me dit-il, prendre sur vous un décret en votre nom ? Etes-vous donc si foible et si timide ? — Je n'ai pas du moins leur audace importune et insolente ; mais j'ose dire que j'ai plus de courage que ces indignes ministres qui se mêlent de la chose publique pour la perdre. Certes, il ne faut aucun courage pour prodiguer les accusations, les calomnies, la corruption, aux dépens de vos intérêts. Ils savent se procurer auprès de vous un gage certain de leur sécurité ; il leur suffit, pour ne courir aucun danger, de ne vous dire jamais ce qui peut vous flatter, et de ne se mêler en rien de ce qui peut péricliter dans la république. Mais l'homme courageux, c'est celui qui, pour la défendre, ose à tout moment contrarier vos erreurs, qui ne cherche pas à vous plaire, mais à vous servir, qui ne craint pas de traiter devant vous les parties de l'administration les plus dépendantes des caprices de la fortune, et qui veut bien s'exposer à ce qu'un jour on lui en demande compte. Voilà le vrai citoyen, et non pas ces charlatans de popularité, qui, pour obtenir une faveur d'un jour, ont fait tomber les plus grands appuis de votre liberté. Je suis si loin de vouloir me comparer à ceux qui m'apostrophent, si loin de les regarder comme dignes du nom de citoyens, que s'ils me disent : qu'as-tu fait pour la république ? je ne citerois pas les navires que j'ai équipés, les sommes que j'ai données pour les contributions, pour les jeux publics, pour la rançon des prisonniers, et autres choses semblables qui entrent dans les devoirs de l'humanité : non ; je dirois : j'ai fait tout ce que vous ne faites pas, et n'ai rien fait de ce que vous faites. Je pourrois, comme tant d'autres, accuser, proscrire, corrompre ; mais ce n'est ni l'ambition, ni la cupidité qui m'ont amené dans les affaires publiques. Quand je monte à cette tribune, Athéniens, ce n'est pas pour augmenter mon crédit auprès de vous, par des paroles complaisantes ; c'est pour augmenter votre puissance par des avis salutaires. C'est un témoignage que j'ai droit de me rendre, et dont l'envie ne peut pas s'offenser. Je serois un mauvais citoyen, si je vous parlois de manière à devenir le premier parmi vous, tandis que vous seriez les derniers parmi les Grecs. J'ai pour principe qu'il faut que l'état et ceux qui le gouvernent, s'élèvent et s'agrandissent ensemble, et par les mêmes moyens ; qu'il s'agit ici de vous dire non pas ce qu'il y a de plus favorable auprès de vous, car chacun y est assez porté, mais ce qui vous est le plus utile ; car pour vous le conseiller, il faut de la sagesse, et de l'éloquence pour vous le persuader. N'ai-je pas entendu un de ces hommes s'écrier : " Vos conseils sont excellens, mais on n'a jamais de vous que des discours et non pas des actions." Il se trompe : ce n'est pas à moi qu'il doit adresser cette parole, c'est à vous. Quand l'orateur vous a montré le meilleur parti qu'il y ait à prendre, il a fait tout ce qu'on doit exiger de lui. Lorsque Thimothée vous disoit : Athéniens, vous délibérez, et les Thébains sont dans l'île d'Eubée ! Levez-vous, armez une flotte, montez sur vos vaisseaux : on le crut, on suivit ses conseils : il avoit bien parlé, vous agîtes bien ; chacun fit son devoir, et l'Eubée fut sauvée. Mais si vous fussiez restés oisifs, les paroles de Thimothée, et les affaires

de la république étoient également perdus.

Je me résume, et je conclus qu'il faut ordonner des contributions, entretenir une armée dans la Chersonèse, y réformer les abus, s'il y en a eu, ne rien détruire, et ne pas donner aux calomniateurs le plaisir de vous voir travailler vous-mêmes à votre ruine; qu'il faut envoyer des ambassadeurs dans toutes les contrées de la Grèce, pour préparer, discuter, hâter les mesures nécessaires au salut de la république; mais principalement et avant tout, punir les traîtres salariés par vos ennemis, pour vous enchaîner ici par leurs perfides manœuvres: leur châtiment fera détester leur exemple et encouragera les bons citoyens. Si vous prenez sérieusement ces résolutions, si l'exécution les suit sans délai, vous avez toute espérance de réussir; mais vous consentez d'applaudir l'orateur, sans rien faire de ce qu'il vous conseille; je vous le déclare encore, il n'est pas en moi de vous sauver par mes paroles, quand vous ne voulez pas vous sauver vous-mêmes.

Démosthène. Traduction de M. de la Harpe.

§ 2. *Extrait de la Harangue de Démosthène, pour la Couronne.*

Occasion de cette Harangue.

On avoit commis à Démosthène le soin de réparer les murs d'Athènes. Il s'acquitta noblement de cette commission, et généreusement y mit beaucoup du sien. Ctésiphon, à ce sujet, lui décerna une couronne d'or, proposa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre, dans l'assemblée générale du peuple, et que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zèle et la probité de cet orateur. Eschyne accusa Ctésiphon d'avoir violé les lois par ce décret. " Une cause si extraordinaire, dit Cicéron, excita la curiosité de toute " la Grèce. On accourut de toutes " parts, et l'on accourut avec raison. " Quel plus beau spectacle que de " voir aux mains deux orateurs, ex- " cellens chacun en leur genre, for- " més par la nature, perfectionnés par " l'art, et de plus animés par une " inimitié personnelle!"

La funeste bataille de Chéronée avoit abattu la puissance d'Athènes, et rendu Philippe l'arbitre de la Grèce; c'étoit Démosthène qui avoit fait entreprendre cette guerre dont l'événement avoit été si funeste. Eschyne, son ennemi, se flatta de pouvoir le rendre odieux sous ce point de vue, et de lui arracher la couronne qu'on lui offroit. Il attaqua le décret comme contraire aux lois. Son accusation roule sur trois chefs: 1°. Une loi d'Athènes défend de couronner aucun citoyen chargé d'une administration quelconque avant qu'il ait rendu ses comptes, et Démosthène, chargé de la réparation des murs et de la dépense des spectacles, est encore comptable: première infraction. 2°. Une autre loi défend qu'un décret de couronnement, porté par le sénat, soit proclamé ailleurs que dans le sénat même; et celui de Ctésiphon, quoique rendu par le sénat, devoit être, selon sa teneur, proclamé au théâtre: seconde infraction. Enfin, et c'est ici le fond de la cause, le décret porte que la couronne est décernée à Démosthène, pour les services qu'il a rendus et qu'il ne cesse de rendre à la république, et Démosthène au contraire, n'a fait que du mal à la république. Ce dernier chef devoit amener la censure de toute la conduite de Démosthène, depuis qu'il s'étoit mêlé des affaires de l'état, et c'étoit là le principal but de son ennemi, qui cherchoit à lui ravir également et les honneurs qu'on lui accordoit, et la gloire de les avoir mérités.

1. *Exorde.*

Je commence par demander aux dieux immortels, qu'ils vous inspirent à mon égard, ô Athéniens! les mêmes dispositions où j'ai toujours été pour vous et pour l'état: qu'ils vous persuadent, ce qui est d'accord avec votre intérêt, votre équité, votre gloire, de ne pas prendre conseil de mon adversaire pour régler ma défense. Rien ne seroit plus injuste et plus contraire au serment que vous avez prêté, d'entendre également les deux parties; ce qui ne signifie pas seulement que vous ne devez apporter ici ni préjugé ni faveur, mais que vous devez permettre à l'accusé d'établir à son gré ses moyens de justification. Eschyne a déjà dans cette cause assez d'avantages sur moi; oui, Athéniens, et deux surtout bien grands. D'abord, nos risques ne sont pas égaux; s'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien; et moi, si je perds votre bienveillance..... Mais non, il ne sortira pas

de ma bouche une parole sinistre, au moment où je commence à vous parler. L'autre avantage qu'il a sur moi, c'est qu'il n'est que trop naturel d'écouter volontiers l'accusation et le blâme, et de n'entendre qu'avec peine ceux qui sont forcés à dire du bien d'eux-mêmes. Ainsi donc, Eschyne a pour lui tout ce qui flatte la plupart des hommes; il m'a laissé ce qui leur déplaît et les blesse. Si, dans cette crainte, je me tais sur les actions de ma vie publique, je paroîtrai me justifier mal; je ne serai plus celui que vous avez jugé digne de récompense. Si je m'étends sur ce que j'ai fait pour le service de l'état, je serai dans la nécessité de parler souvent de moi-même. Je le ferai du moins avec la réserve dont je suis capable, et ce que je serai obligé de dire, ô Athéniens, imputez-le à celui qui m'a réduit à me défendre.

2. *Tableau de l'Etat de la Grèce, au Moment où Démosthène s'approcha de l'Administration des Affaires.*

La contagion étoit générale dans les villes de la Grèce; ceux qui gouvernoient, se laissoient corrompre par des présens, et la multitude s'abandonnoit à eux ou par aveuglement sur l'avenir, ou par cette foiblesse qui est la suite d'une longue indolence. Chacun croyoit que le malheur n'iroit pas jusqu'à lui, ou s'imaginoit même s'élever sur les ruines des autres; et c'est ainsi que l'imprudente sécurité des peuples leur a fait perdre leur liberté, et que les magistrats qui croyoient livrer tout à Philippe, excepté eux-mêmes, se sont aperçus trop tard qu'ils s'étoient donnés aussi. Ce ne sont plus aujourd'hui des *amis* et des *hôtes*, comme on les appeloit dans le temps qu'il falloit les séduire: les choses ont à présent leur vrai nom, et ce sont de vils flatteurs, détestés des hommes et des dieux. Car il ne faut pas s'y tromper; on ne donne pas d'argent pour enrichir un traître, et quand on a obtenu ce qu'on vouloit, il n'est plus même consulté; sans cela les traîtres seroient trop heureux. Mais non, il n'en est pas ainsi: et comment cela pourroit-il être? Quand celui qui vouloit régner est devenu le maître, il l'est de ceux mêmes qui lui ont vendu les autres. Il connoît leur perversité; il les hait et les méprise. Rappelez-vous ce que vous avez vu et ce que vous voyez aujourd'hui. Lasthène a été l'ami de Philippe, jusqu'au moment où il lui a vendu la ville d'Olynthe; Timolaüs, jusqu'à ce qu'il ait perdu les Thébains; Eudique et Simos de Larisse, jusqu'à ce qu'ils lui aient assujetti la Thessalie. Le monde entier est plein des mêmes exemples. Que sont maintenant Aristate à Sicyonne, Périlaüs à Mégare? tous sont dans l'abjection. Et sais-tu ce qui en résulte, Eschyne? c'est que tes pareils et toi, vous tous qui dans Athènes faites métier de la trahison, vous avez la plus grande obligation à ceux qui comme moi défendent de toutes leurs forces la république et la liberté. C'est là ce qui vous soutient, c'est là ce qui vous enrichit: sans nous, il y a long-temps qu'on ne vous paieroit plus: sans nous, il y a long-temps que vous auriez fait tout ce qu'il faut pour vous perdre... Cet insensé n'a-t-il pas dit quelque part que je lui reprochois l'amitié d'Alexandre? Non, je ne me méprends pas ainsi. Je n'ai jamais dit que tu fusses l'hôte ni l'ami de Philippe, ni d'Alexandre. Toi! comment? à quel titre? les esclaves, les mercenaires s'appellent-ils les hôtes et les amis de leurs maîtres? J'ai dit que tu avois été d'abord le mercenaire de Philippe, et que tu étois aujourd'hui celui d'Alexandre. Je l'ai dit, et tous les Athéniens le disent. Veux-tu savoir ce qu'ils en pensent? ose les interroger. Tu ne l'oses pas! eh bien! je vais les interroger moi-même. Athéniens, que vous en semble? Eschyne est-il l'ami d'Alexandre, ou son mercenaire? Entends-tu leur réponse?

3. *Justification de Démosthène, au sujet de la Guerre contre Philippe, qu'on lui reprochoit d'avoir suscitée.*

Vous vous souvenez quel tumulte remplit la ville, lorsqu'un courrier vint la nuit apprendre aux Prytanes que Philippe étoit dans Elatée. Au point du jour le sénat étoit assemblé; vous étiez accourus à la place publique; le sénat s'y rend, produit devant vous le courrier, vous rend compte de la funeste nouvelle. Le héraut demande qui veut parler. Personne ne se présente. Tous vos généraux, tous vos orateurs étoient présens; personne ne répondoit à la voix de la patrie, demandant un citoyen qui lui indiquât des moyens de salut; car le héraut prononçant les paroles que la loi met dans sa bouche, est-il autre chose en effet, que l'organe de la patrie? S'il n'eût fallu pour se lever alors, qu'aimer

la république et désirer son salut, vous l'eussiez fait tous, Athéniens, tous, vous vous seriez approchés de la tribune ; s'il eût fallu être riche, le conseil des trois cents se seroit levé ; ceux qui réunissant l'amour de la patrie et les moyens de la servir, vous ont depuis prodigué leurs biens, se seroient levés aussi. Mais un pareil jour, un pareil moment ne demandoit pas seulement un bon citoyen, un homme sage, un homme opulent : il falloit quelqu'un qui connût à fond le caractère, la politique et les vues de Philippe. Je fus cet homme, je parus, je parlai : j'exposai les desseins de Philippe et ce qu'il falloit faire pour les combattre : personne ne contredit : tous applaudirent. Il falloit un décret, je le rédigeai. Le décret ordonnoit une ambassade vers les Thébains, je m'en chargeai. L'objet de l'ambassade étoit de leur persuader qu'ils devoient oublier toute division et se réunir à vous : je les persuadai. Eh bien ! Eschyne, quel fut ton rôle, ce jour là ? quel fut le mien ? Tu ne fis rien, je fis tout. Si tu avois été un bon citoyen, c'étoit là le moment de parler ; il falloit proposer un avis meilleur que le mien, et ne pas attendre à ce jour pour l'attaquer et m'en faire un crime. Mais telle est la différence de celui qui conseille à celui qui calomnie. L'un se montre avant l'événement, et s'oppose aux contradictions, aux revers, aux ressentimens, il prend tout sur lui : l'autre se tait quand il faut parler, et attend le moment d'un désastre pour élever le cri de la censure et de la haine.

Mais enfin, puisque tu as été muet ce jour-là, dis-moi donc du moins aujourd'hui quel autre discours j'ai dû tenir, quel étoit le bien que je pouvois faire et que j'ai négligé, quelle autre alliance j'ai dû proposer, quelle autre conduite j'ai dû conseiller ; car c'est par-là qu'il faut juger de mon administration et non pas par l'événement. L'événement est dans la volonté des dieux : l'intention est dans le cœur du citoyen. Il n'a pas dépendu de moi que Philippe fût vainqueur ou non ; mais ce qui dépendoit de moi, c'étoit de prendre toutes les mesures que peut dicter la prudence humaine, de mettre dans l'exécution toute la diligence possible, de suppléer par le zèle à ce qui nous manquoit de forces, enfin de ne rien faire qui ne fût glorieux, nécessaire et digne de la république. Prouve que telle n'a pas été ma conduite, et alors ce sera une accusation et non pas une invective. Si le même foudre dont la Grèce a été accablée est aussi tombé sur Athènes, que pouvois-je faire pour l'écarter ? Un citoyen chargé d'équiper un vaisseau pour l'état, le fournit de tout ce qui est nécessaire à sa défense : la tempête le renverse, quelqu'un songe-t-il à l'en accuser ? Ce n'est pas moi, diroit-il, qui tenois le gouvernail, et ce n'est pas moi non plus qui ai conduit l'armée..... Si toi seul, Eschyne, devinois alors l'avenir, que ne l'as-tu révélé ? Si tu ne l'as pas prévu, tu n'es comme moi coupable que d'ignorance ; et pourquoi m'accuses-tu, quand je ne t'accuse pas ? Mais puisqu'il me presse là-dessus, Athéniens, je dirai quelque chose de plus fort, et je vous conjure de ne voir aucune présomption dans mes paroles, mais seulement l'âme d'un Athénien. Je le dirai donc : quand même nous aurions prévu tout ce qui est arrivé, quand toi-même, Eschyne, qui dans ce temps n'osas pas ouvrir la bouche, devenu tout à coup prophète, tu nous aurois prédit l'avenir, il eût fallu faire encore ce que nous avons fait, pour peu que nous eussions eu devant les yeux la gloire de nos ancêtres et le jugement de la postérité. En effet, que dit-on de nous aujourd'hui ? que nos efforts ont été trompés par la fortune qui décide de tout ; mais devant qui oserions-nous lever les yeux, si nous avions laissé à d'autres le soin de défendre la liberté des Grecs contre Philippe ? Et qui donc parmi les Grecs ou parmi les Barbares, ignore que jamais dans les siècles passés, Athènes n'a préféré une sécurité honteuse à des périls glorieux ; que jamais elle n'a consenti à s'unir avec la puissance injuste, mais que dans tous les temps elle a combattu pour la prééminence et pour la gloire ? Si je me vantois de vous avoir inspiré cette élévation de sentimens, ce seroit de ma part un orgueil insupportable ; mais en faisant voir que tels ont été toujours vos principes et sans moi et avant moi, je me fais un honneur de pouvoir affirmer, que dans cette partie des fonctions publiques qui m'a été confiée, j'ai été aussi pour quelque chose dans ce que votre conduite a eu d'honorable et de généreux. Mon accusateur, au contraire, en voulant m'ôter la récompense que vous m'avez décernée, ne s'aperçoit pas qu'il veut aussi vous priver du juste tribut d'éloges que vous doit la postérité. Car si vous me condamnez pour le con-

seil que j'ai donné, vous paroîtrez vous-mêmes avoir failli en le suivant. Mais, non, Athéniens, non, vous n'avez point failli, en bravant tous les dangers pour le salut et la liberté de tous les Grecs : vous n'avez point failli : j'en jure, et par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, et par ceux qui ont combattu à Platée, à Salamine, à Artémise, par tous ces grands citoyens dont la Grèce a recueilli les cendres dans des monumens publics. Elle leur accorde à tous la même sépulture et les mêmes honneurs ; oui, Eschyne, à tous ; car tous avoient eu la même vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas accordé à tous le même succès.

L'avez-vous remarqué, Athéniens, lorsqu'il a parlé de nos malheurs ? il en parloit sans rien ressentir, sans rien témoigner de cette tristesse qui sied si bien à un citoyen honnête et sensible. Son visage étoit rayonnant d'allégresse, sa voix étoit sonore et éclatante. Le malheureux! il croyoit m'accuser, et il s'accusoit lui-même, en se montrant dans nos revers communs si différent de ce que vous êtes.

4. *Avantage que Démosthène tire de l'Honneur qu'on lui avoit fait de lui confier l'Eloge funèbre des Citoyens tués à Chéronée.*

La république, Eschyne, a entrepris et exécuté de grandes choses par mon ministère ; même elle n'a pas été ingrate. Quand il a fallu choisir, au moment de notre disgrâce, l'orateur qui devoit rendre les derniers honneurs aux victimes de la patrie, ce n'est pas toi qu'on a choisi, malgré ta voix sonore et malgré tes brigues ; ce n'est pas Démade, qui venoit de nous obtenir la paix, ni Hégémon, ni enfin aucun de ceux de ton parti : c'est moi. On vous vit alors, Pytoclés et toi, vomir contre moi, avec autant de fureur que d'impudence, les mêmes invectives que tu viens de répéter, et ce fut une raison de plus pour les Athéniens de persister dans leur choix. Tu en sais la raison aussi bien que moi-même ; je veux pourtant te la dire : c'est qu'ils connoissoient également et tout mon amour pour la patrie, et tous les crimes que vous avez commis envers elle. Ils savoient que vous ne deviez votre impunité qu'à ces malheurs ; que si vos sentimens contre elle n'ont éclaté que dans le temps de sa disgrâce, c'étoit un aveu que dans tous les temps vous aviez été ses ennemis secrets. Il convenoit, sans doute, que celui qui devoit célébrer la vertu de ses concitoyens, n'eût pas été le commensal de leurs ennemis, n'eût pas fait avec eux les mêmes sacrifices et les mêmes libations. On ne pouvoit pas déférer une fonction si honorable à ceux qu'on avoit vu mêlés avec les vainqueurs, partager la joie insultante de leurs festins et triompher de nos calamités. Enfin, ce n'étoit pas avec une voix mensongère qu'il falloit déplorer la destinée de ces illustres morts. Ces justes regrets ne pouvoient être que dans la bouche de celui qui avoit aussi la douleur dans l'âme ; et cette douleur, on savoit qu'elle étoit dans mon cœur et non pas dans le tien. Voilà ce qui a déterminé le suffrage du peuple ; et quand les parens des morts, chargés du triste soin de leur sépulture, ont donné le festin des funérailles, c'est encore chez moi qu'ils l'ont donné, chez moi qu'ils regardoient comme tenant de plus près que personne à ceux dont nous pleurions la perte. Ils leur étoient liés de plus près par le sang, mais personne ne l'étoit davantage par les sentimens de citoyen ; personne, dans la perte commune, n'avoit eu à pleurer plus que moi.

Démosthène. Traduction de M. de la Harpe.

§ 3. *Extrait de la septième Verrine de Cicéron.*

Occasion de ces Oraisons.

Au moment où Verrès fut chargé de la préture de Sicile, les Pirates infestoient les mers qui baignent cette île et les côtes d'Italie. Son devoir étoit d'entretenir la flotte que la république armoit pour les combattre et protéger son commerce. Mais l'avarice du préteur ne vit dans ces moyens de défense qu'un nouvel objet de rapine et d'exactions; et, faisant acheter leur congé aux soldats et aux matelots qui devoient servir sur les galères ; vendant aux villes alliées et tributaires, la dispense de fournir ce qu'elles devoient suivant les traités, et laissant manquer de tout le peu d'hommes qu'il se crut obligé de garder sur le petit nombre de vaisseaux qu'il eut en mer, il ne se mit pas en peine d'exposer la Sicile aux incursions des Pirates, pourvu qu'il s'enrichît aux dépens de l'état et de la province. Il mit à la tête de cette misérable esca-

dre, non pas un Romain, mais ce qui étoit sans exemple, un Sicilien, nommé Cléomène, dont la femme étoit publiquement la maîtresse du préteur. La flotte Romaine s'enfuit à la vue des Pirates ; Cléomène, le premier, s'empressa de débarquer, et les autres commandans de galères, qui manquoient de tous moyens de défense, suivirent son exemple. Les Pirates brûlèrent les vaisseaux à la vue de Syracuse. Le bruit de cet affront retentit bientôt jusqu'à Rome. Verrès craignit les suites d'un si fâcheux éclat, et pour ne pas paroître coupable de ce désastre, il forma le dessein le plus abominable qui soit jamais entré dans la pensée d'un tyran lâche et cruel. Il imagina d'accuser de trahison les commandans Siciliens, dont l'innocence étoit connue, et qui n'avoient pu faire que ce qu'ils avoient fait ; et sans la plus légère preuve, il les condamna au dernier supplice. Toute la Sicile frémit de cet attentat dont Cicéron demanda vengeance.

1. *Tableaux des Horreurs et des Barbaries de Verrès.*

Verrès sort de son palais, animé de toutes les fureurs du crime et de la barbarie. Il paroît dans la place publique, et fait citer les commandans à son tribunal. Ils viennent sans soupçon et sans crainte. Il fait soudain charger de fers ces malheureux qui se fient à leur innocence, qui réclament la justice du préteur, et lui demandent la raison de ce traitement. C'est, leur dit il, pour avoir livré, par trahison, nos vaisseaux à l'ennemi. Tout le monde se récrie, tout le monde s'étonne qu'il ait assez d'impudence pour imputer à d'autres qu'à lui la cause d'un malheur qui n'étoit que l'ouvrage de son avarice ; qu'un homme tel que Verrès, mis, par l'opinion publique, au rang des brigands et des corsaires, ose accuser quelqu'un d'être d'intelligence avec eux ; qu'enfin cette étrange accusation n'éclate que quinze jours après l'événement. On demande où est Cléomène, non pas qu'on le crût plus digne de châtiment que les autres : qu'avoit-il pu faire avec des vaisseaux dénués de toute défense ? mais enfin sa cause étoit la même : où est Cléomène ? On le voit à côté du préteur, lui parlant familièrement à l'oreille, comme il avoit coutume de faire. L'indignation est générale, que les hommes les plus honnêtes, les plus distingués de leur ville, soient mis aux fers, tandis que Cléomène, pour prix de ses complaisances infâmes, est l'ami et le confident du préteur. Il se présente cependant un accusateur : c'étoit un misérable, nommé Turpion, flétri sous les gouverneurs précédens, bien fait pour le rôle abject dont on le chargeoit, et connu pour être l'instrument de toutes les iniquités, de toutes les bassesses, de toutes les extorsions de Verrès. Les parens, les proches de ces infortunés accourent à Syracuse, frappés de cette funeste nouvelle ; ils voient leurs enfans accablés sous le poids des chaînes, portant, ô Verrès ! la peine de ton exécrable avarice. Ils se présentent, réclament leurs enfans, les défendent à grands cris, implorent ta foi, ta justice, comme si tu en avois eu jamais. C'est là qu'on voyoit Dexion de Tyndaris, un homme de la première noblesse qui t'avoit logé chez lui, que tu avois appelé ton hôte ; et ni l'hospitalité, ni son malheur, ni le rang qu'il tient parmi les siens, ni sa vieillesse, ni ses larmes n'ont pu te rappeler un moment à quelque sentiment d'humanité. On voyoit Eubulide, non moins considérable et non moins respecté, qui, pour avoir dans ses défenses prononcé le nom de Cléomène, vit, par tes ordres, déchirer ses vêtemens, et fut laissé presque nu sur la place. Et quel moyen de justification restoit-il donc ? Je défends, dit Verrès, de nommer Cléomène. — Mais ma cause m'y oblige.—Vous mourrez, si vous le nommez.—Mais je n'avois point de rameurs sur mon navire. — Vous accusez le préteur ! Licteurs, que sa tête tombe sous la hache. Juges, voilà le langage de Verrès. Jamais il ne fit de moindres menaces. Ecoutez, au nom de l'humanité, écoutez les outrages faits à nos alliés : écoutez le récit de leurs malheurs. Parmi ces innocens accusés, paroissoit aussi Héraclius de Segeste, Sicilien de la plus haute naissance, que la foiblesse de sa vue avoit empêché de s'embarquer sur son vaisseau, et qui avoit eu ordre de rester à Syracuse. Certes, Verrès, celui-là n'a pu être coupable ; il n'a pu ni livrer ni abandonner le navire où il n'étoit pas. N'importe, on met au nombre des criminels celui qu'on ne peut accuser même faussement d'aucun crime. Enfin de ce nombre étoit aussi Furius d'Héraclée, homme célèbre pendant sa vie,

et qui l'est devenu bien plus après sa mort : c'est lui qui eut le courage non-seulement d'adresser en face à Verrès tous les reproches qu'il méritoit ; (sûr de mourir, il n'avoit plus rien à ménager) mais même d'écrire son apologie dans la prison, en présence de sa mère, qui, toute en larmes, passoit les jours et les nuits auprès de lui. Toute la Sicile l'a lue, cette apologie, l'histoire de tes forfaits et de tes cruautés : on y voit combien chaque commandant de galères a reçu de matelots de la ville qui devoit les fournir, et combien ont acheté de toi leur congé, et lorsqu'à ton tribunal il alléguoit ses moyens de défense, tes licteurs lui frappoient les yeux à coups de verges, tandis que cet homme courageux, résolu à la mort, et insensible à ses douleurs, s'écrioit qu'il étoit indigne que les larmes de sa mère eussent moins de pouvoir sur toi pour le sauver, que les caresses d'une prostituée pour sauver l'infâme Cléomène.

Verrès enfin les condamne tous de l'avis de son conseil; mais pourtant, dans une cause de cette nature, dans une affaire capitale, il ne fait voir ni son questeur Vettius, ni son lieutenant Cervius. Ce prétendu conseil n'étoit que le ramas des brigands qu'il avoit à ses ordres. Juges, représentez-vous la consternation des Siciliens, nos plus fidèles et nos anciens alliés, si souvent comblés des bienfaits de nos ancêtres. Chacun tremble pour soi, personne ne se croit en sûreté. On se demande ce qu'est devenue cette ancienne douceur du gouvernement romain, changée en cet excès d'inhumanité ; comment tant d'hommes ont pu être condamnés en un moment, sans être convaincus d'aucun crime ; comment ce préteur indigne a pu imaginer de couvrir ses brigandages par le supplice de tant d'innocens. Il semble en effet qu'on ne puisse rien ajouter à tant de scélératesses, de démence et de cruautés. Mais Verrès veut se surpasser lui-même; il veut enchérir sur ses propres forfaits. Je vous ai parlé de Phalargus, excepté de la condamnation générale, parce qu'il commandoit le navire que montoit Cléomène. Timarchide, l'un des agens de Verrès, fut instruit que ce jeune homme, ne croyant pas sa cause différente de celle des autres, avoit montré quelque crainte. Il va le trouver, lui déclare qu'en effet il est à l'abri de la hache, mais qu'il court risque d'être battu de verges, s'il ne se rachète de ce supplice ; et vous l'avez entendu vous spécifier la somme qu'il avoit comptée pour se dérober aux verges des licteurs. Mais à quoi m'arrêté-je ? sont-ce là des reproches à faire à Verrès ? Un jeune homme noble, un commandant de vaisseau se rachète des verges à prix d'argent : c'est dans Verrès un trait d'humanité. Un autre, au même prix, se dérobe à la hache : Verrès nous y a accoutumés ; ce n'est pas à lui qu'il faut reprocher des crimes usés. Le peuple Romain attend des horreurs nouvelles, des attentats inusités : il sait que ce n'est pas un magistrat prévaricateur qu'on a mis en jugement devant vous, mais le plus abominable des tyrans : vous allez le reconnoître. Les innocens condamnés, on les traîne dans les cachots ; on prépare leur supplice. Mais il faut que ce supplice commence dans leurs malheureux parens. On leur interdit la vue de leurs enfans ; on défend de leur porter des vêtemens et de la nourriture. Ces pères infortunés qui sont ici devant vous, étoient étendus sur le seuil de la prison ; des mères déplorables y passoient la nuit dans les pleurs, sans pouvoir obtenir les derniers embrassemens de leurs enfans ; elles demandoient pour toute grâce qu'il leur fût permis de recueillir leurs derniers soupirs, et le demandoient en vain. Là veilloit le gardien des prisons, le ministe des barbaries de Verrès, la terreur des citoyens, le licteur Sestius, qui s'établissoit un revenu sur les douleurs et les larmes de tous ces malheureux. — Tant, pour visiter votre fils : tant, pour lui donner de la nourriture : personne ne s'y refusoit. — Que me donnerez-vous pour faire mourir votre fils d'un seul coup ? pour qu'il ne souffre pas long-temps ? pour qu'il ne soit pas frappé plusieurs fois ? Toutes ces grâces étoient taxées. O condition affreuse ! ô insupportable tyrannie ! ce n'étoit pas la vie que l'on marchandoit, c'étoit une mort plus prompte et moins cruelle. Les prisonniers eux-mêmes composoient avec Sestius pour ne recevoir qu'un seul coup : ils demandoient à leurs parens, comme une dernière marque de leur tendresse, de payer cette faveur à l'inflexible Sestius. Est-ce assez de tourmens ? la mort en sera-t-elle au moins le terme ? la barbarie peut-elle s'étendre au-delà ? Oui :

quand ils auront été exécutés, leurs corps seront exposés aux bêtes féroces. Si c'est pour les parens un malheur de plus, qu'ils paient le droit de sépulture. Vous le savez, vous avez entendu Onase de Segeste, vous dire quelle somme il avoit payée à Timarchide pour ensevelir Héraclius. Et qui, dans Syracuse, ignore que ces marchés pour la sépulture, se traitoient entre Timarchide et les prisonniers eux-mêmes? que ces marchés étoient publics, qu'ils se concluoient en présence des parens, que le prix des funérailles étoit arrêté et payé d'avance?

Le moment de l'exécution est arrivé : on tire les prisonniers de leur cachot : on les attache au poteau : ils reçoivent le coup mortel. Quel fut alors l'homme assez insensible pour ne pas se croire frappé du même coup, pour ne pas être touché du sort de ces innocens, de leur jeunesse, de leur infortune, qui devenoit celle de tous leurs concitoyens? Et toi, dans ce deuil général, au milieu de ces gémissemens, tu triomphois sans doute ; tu te livrois à ta joie insensée ; tu t'applaudissois d'avoir anéanti les témoins de ton avarice. Tu te trompois, Verrès, en croyant effacer tes souillures et laver tes crimes dans le sang de l'innocence. Tu t'accusois toi-même, en te persuadant que tu pourrois, à force de barbarie, t'assurer l'impunité de tes brigandages. Ces innocens sont morts, il est vrai, mais leurs parens vivent, mais ils poursuivent la vengeance de leurs enfans, mais ils poursuivent ta punition. Que dis-je? parmi ceux que tu avois marqués pour tes victimes, il en est qui sont échappés : il en est que le ciel a réservés pour ce jour de la justice. Voilà Philarque qui n'a pas fui avec Cléomène, qui heureusement pour lui a été pris par les pirates, et que sa captivité a sauvé des fureurs d'un brigand plus inhumain cent fois que ceux qui sont nos ennemis. Voilà Phalargus qui a payé sa délivrance à ton agent Timarchide. Tous deux déposent du congé vendu aux matelots, de la famine qui régnoit sur la flotte, de la fuite de Cléomène. Eh bien! Romains, de quels sentimens êtes-vous affectés? qu'attendez-vous encore? où se réfugieront vos alliés? à qui s'adresseront-ils? dans quelle espérance pourront-ils encore soutenir la vie, si vous les abandonnez?.... C'est ici le port, l'asile, l'autel des opprimés. Ils ne viennent pas y redemander leurs biens, leur or, leur argent, leurs esclaves, les ornemens qui ont été enlevés de leurs temples et de leurs cités. Hélas! dans leur simplicité, ils craignent que le peuple Romain ne fasse plus un crime à ses préteurs de les avoir dépouillés. Ils voient que depuis longtemps nous souffrons en silence que quelques particuliers absorbent les richesses des nations ; qu'aucun d'eux même ne se met en peine de cacher sa cupidité et ses rapines ; que leurs maisons de campagne sont toutes remplies, toutes brillantes des dépouilles de nos alliés, tandis que depuis tant d'années Rome et le Capitole ne sont ornés que des dépouilles de nos ennemis. Où sont en effet les trésors arrachés à tant de peuples soumis, aujourd'hui dans l'indigence ; où sont-ils? le demandez-vous, quand vous voyez Athènes, Pergame, Milet, Samos, l'Asie, la Grèce, englouties dans les demeures de quelques ravisseurs impunis? Mais non, Romains, je le répète ; ce n'est pas là l'objet de nos plaintes et de nos prières. Vos alliés n'ont plus de biens à défendre. Voyez dans quel deuil, dans quel dépouillement, dans quelle abjection ils paroissent devant vous! Voyez Sthénius de Therme, dont Verres a pillé la maison ; ce n'est pas sa fortune qu'il lui redemande ; c'est sa propre existence que Verrès lui a ravie en le bannissant de sa patrie, où il tenoit le premier rang par ses vertus et par ses bienfaits. Voyez Dexion de Tyndaris, il ne réclamera point ce que Verrès lui a pris ; il réclame un fils unique ; il veut, après avoir pris une juste vengeance de son bourreau, porter quelque consolation à ses cendres. Voyez Eubulide, ce vieillard accablé d'années, qui n'a entrepris un pénible voyage que pour voir la condamnation de ce monstre, après avoir vu le supplice de son fils. Vous verriez ici avec eux, si Métellus, le successeur et le protecteur de Verrès, l'eût permis, vous verriez les mères, les femmes, les sœurs de ces malheureux. L'une d'elles, je m'en souviens, comme j'approchois d'Héraclée au milieu de la nuit, vint à ma rencontre, suivie de toutes les mères de famille, à la clarté des flambeaux, et m'appelant son sauveur, appelant Verrès son bourreau, répétant le nom de son fils, elle restoit prosternée à mes pieds, comme si j'avois pu le lui rendre et le rappeler

à la vie. J'ai été reçu de même dans toutes les autres villes, où la vieillesse et l'enfance, également dignes de pitié, ont également sollicité mes soins, mon zèle et ma fidélité. Non, Romains, cette cause n'a rien de commun avec aucune autre. Ce n'est pas un vain désir de gloire qui m'a conduit comme accusateur à ce tribunal ; j'y suis venu, appelé par des larmes ; j'y suis venu pour empêcher qu'à l'avenir les injustices de l'autorité, la prison, les chaînes, les haches, les supplices de vos fidèles alliés, le sang des innocens, enfin la sépulture même des morts et le deuil des parens, ne soient, pour les gouverneurs de vos provinces, l'objet d'un trafic abominable ; et si par la condamnation de ce scélérat, par l'arrêt de votre justice, je délivre la Sicile et vos alliés de la crainte d'un semblable sort, j'aurai satisfait à leurs vœux et à mon devoir.

Que dirai-je de Gavius, de la ville municipale de Cosanu ? où trouverai-je assez de paroles, assez de voix, assez de douleur ?... Ma sensibilité n'est pas épuisée, Romains, mais je crains que mes expressions n'y répondent pas. Moi-même, la première fois qu'on me parla de ce forfait, je crus ne pouvoir le faire entrer dans mon accusation. Je savois qu'il n'étoit que trop réel ; mais je sentois qu'il n'étoit pas vraisemblable. Enfin, cédant aux pleurs de tous les citoyens Romains qui font le commerce en Sicile, appuyé du témoignage de toute la ville de Rhége et de plusieurs chevaliers Romains, qui, par hasard, étoient alors à Messine, j'ai exposé le fait dans mon premier plaidoyer, et de manière à porter la vérité jusqu'à l'évidence. Mais que puis-je faire aujourd'hui ? Il y a déjà si long-temps que je vous entretiens des cruautés de Verrès ! je n'ai pas prévu, je l'avoue, les efforts qu'il me faudroit faire pour soutenir votre attention, et ne pas vous fatiguer des mêmes horreurs. Il ne me reste qu'un moyen : c'est de vous dire simplement le fait. Il est tel que le seul récit suffira. Ce Gavius, jeté, comme tant d'autres, dans les prisons souterraines de Syracuse, bâties par Denis le tyran, trouva, je ne sais comment, le moyen de s'échapper de ce gouffre et vint à Messine. Là, près des murs de Rhége et des côtes d'Italie, sorti des ténèbres de la mort, il se sentoit renaître en revoyant le jour pur de la liberté ; il étoit comme ranimé par ce voisinage bienfaisant qui lui rappeloit Rome et les lois. Il parla tout haut dans Messine, se plaignit qu'un citoyen Romain eût été jeté dans les fers. Il alloit, disoit-il, droit à Rome ; il alloit demander justice contre Verrès. Le malheureux ne se doutoit pas que s'exprimer ainsi devant les Messinois, c'étoit comme s'il eût parlé dans le palais du préteur. Je vous l'ai dit, et vous le savez, Romains, qu'il avoit choisi les Messinois pour être les complices de tous ses crimes, les receleurs de ses vols, les associés de son infamie. Gavius est conduit aussitôt devant les magistrats de Messine, et par malheur, Verrès y vint lui-même ce jour-là. On l'informe qu'un citoyen Romain se plaint d'avoir été plongé dans les cachots de Syracuse ; qu'au moment où il mettoit le pied dans le vaisseau, en proférant des menaces contre Verrès, il avoit été arrêté ; qu'on le gardoit afin que le préteur décidât de son sort. Il les remercie de leur zèle et de leur fidélité, et transporté de fureur, arrive à la place publique : ses yeux étincelaient ; tous ses traits exprimoient la rage et la cruauté. Tout le monde étoit dans l'attente de ce qu'il alloit faire, quand tout à coup il ordonne qu'on saisisse Gavius, qu'on le dépouille, qu'on l'attache au poteau, et que les licteurs préparent les instrumens du supplice. L'infortuné s'écrie qu'il est citoyen Romain, qu'il a servi avec Prétius, chevalier Romain, en ce moment à Palerme, et qui peut rendre témoignage à la vérité. Verrès répond qu'il est bien informé que Gavius est un espion, envoyé en Sicile par les esclaves fugitifs, restes de l'armée de Spartacus, imputation absurde, dont il n'existoit pas le moindre soupçon, le moindre vestige. Il ordonne aux licteurs de l'entourer et de le frapper. Dans la place publique de Messine, on battoit de verges un citoyen Romain, tandis qu'au milieu des douleurs, au milieu des coups dont on l'accabloit, il ne faisoit entendre d'autre cri, d'autre gémissement que ce seul mot : *Je suis citoyen Romain*. Il pensoit que ce seul nom devoit écarter de lui les tortures et les bourreaux ; mais bien loin de l'obtenir, loin d'arrêter la main des licteurs, pendant qu'il répétoit en vain le nom de Rome, une croix, une croix infâme, l'instrument de la mort des esclaves, étoit dressée pour ce malheureux, qui jamais n'avoit cru qu'il existât au monde

une puissance dont il pût craindre ce traitement. O doux nom de la liberté ! à droits augustes de nos ancêtres ! loi Porcia ! loi Sempronia ! puissance tribunitienne si amèrement regrettée, et qui viens enfin de nous être rendue ! est-ce là votre pouvoir ! avez-vous donc été établie pour que dans une province de l'empire, dans le sein d'une ville alliée, un citoyen Romain fût livré aux verges des bourreaux par le magistrat même, qui ne tient que du peuple Romain ses licteurs et ses faisceaux ? Que dirai-je des feux, des fers brûlans dont on se servoit pour le tourmenter ? Et cependant Verrès n'étoit touché ni de ses plaintes, ni des larmes de tout ce qu'il y avoit à Messine de nos citoyens, présens à cet affreux spectacle ! Toi, Verrès, toi, tu as osé attacher à un gibet celui qui se disoit citoyen Romain ! Je n'ai pas voulu, vous m'en êtes témoins, je n'ai pas voulu, le prendre pour me livrer à ma juste indignation ; j'ai craint celle du peuple qui m'écoutoit ; j'ai craint le soulèvement général qui s'annonçoit de toutes parts ; je me suis contenu, de peur que la fureur publique, assouvie sur ce monstre, ne le dérobât à la vengeance des lois. J'ai applaudi à la prudence du préteur Glabrion, qui voyant ce mouvement général, fit promptement écarter de l'audience le témoin qu'on venoit d'entendre. Mais aujourd'hui, Verrès, que tout le monde sait l'état de la cause, et quelle en doit être l'issue, je me renferme avec toi dans un seul point : je m'en tiens à ton propre aveu : cet aveu est ta sentence mortelle. Vous vous souvenez, juges, qu'au moment de l'accusation, Verrès effrayé des cris qu'il entendoit autour de lui, se leva tout à coup, et dit que Gavius n'avoit prétendu être un citoyen Romain que pour retarder son supplice ; mais qu'en effet ce Gavius n'étoit qu'un espion. Il ne m'en faut pas davantage : je laisse de côté tout le reste. Je ne te demande pas sur quoi tu fondes cette imputation ; je récuse mes propres témoins ; mais tu le dis toi-même, tu l'avoues qu'il crioit : je suis citoyen Romain. Eh bien ! réponds-moi, misérable ! si tu te trouvois parmi des nations barbares, aux extrémités du monde, prêt à être conduit au supplice, que dirois-tu, que crierois-tu, si ce n'est, je suis citoyen Romain. Et s'il est vrai que partout où le nom de Rome est parvenu, ce titre sacré suffiroit pour ta sûreté, comment cet homme, quel qu'il fût, invoquant ce titre inviolable, l'invoquant devant un préteur Romain, n'a-t-il pu, je ne dis pas échapper au supplice, mais même le retarder d'un moment ?

Ouvrez cet appui à nos citoyens, ôtez-leur ce garant de leur salut ; et les provinces, les villes libres, les royaumes, le monde entier où ils voyagent avec sécurité, va désormais être fermé pour eux. . . . Mais pourquoi m'arrêter sur Gavius, comme si tu n'avois été l'ennemi que de lui seul, et non pas celui du nom Romain, des droits de Rome, des droits des nations et de la cause commune de la liberté ! En effet, cette croix que les Messinois, suivant leur usage, avoient fait dresser dans la voie Pompéia, pourquoi l'as-tu fait arracher ? pourquoi l'as-tu fait transporter à l'endroit qui regarde le détroit qui sépare la Sicile et l'Italie ? pourquoi ? c'étoit, tu l'as dit toi-même, tu ne peux le nier, tu l'as dit publiquement, c'étoit afin que Gavius, qui se vantoit d'être citoyen Romain, pût, du haut de son gibet, regarder en expirant sa patrie. Cette croix est la seule, depuis la fondation de Messine, qui ait été placée sur le détroit. Tu as choisi ce lieu, afin que cet infortuné mourant dans les tourmens, vît, pour comble d'amertume, quel espace étroit séparoit le séjour où la liberté règne, et celui où il mouroit en esclave ; afin que l'Italie vît un de ses enfans attaché au gibet, périr dans le supplice honteux réservé pour la servitude.

Enchaîner un citoyen Romain est un attentat ; le battre de verges est un crime : le faire mourir est presque un parricide : que sera-ce de l'attacher à une croix ! L'expression manque pour cette atrocité, et pourtant ce n'a pas été assez pour Verrès : qu'il meure, dit-il, en regardant l'Italie ; qu'il meure à la vue de la liberté et des lois. Non, Verrès, ce n'est pas seulement Gavius, ce n'est pas un seul homme, un seul citoyen que tu as attaché à cette croix, c'est la liberté elle-même, c'est le droit commun de tous, c'est le peuple Romain tout entier. Citoyen tous, croyez, que s'il ne l'a pas dressée au milieu du Forum, dans l'assemblée des comices, dans la tribune aux harangues, s'il n'en a pas menacé tous les citoyens Romains, c'est qu'il ne le pouvoit pas. Mais au moins il a fait ce qu'il pouvoit ; il a choisi le lieu le plus

fréquenté de la province, le plus voisin de l'Italie, le plus exposé à la vue ; il a voulu que tous ceux qui naviguent sur ces mers, vissent à l'entrée même de la Sicile, et comme aux portes de l'Italie, le monument de son audace et de son crime.

Péroraison.

Mais quoi ! me dira-t-on, voulez-vous donc vous charger du fardeau de tant d'inimitiés ? Je réponds qu'il n'est ni dans mon caractère ni dans mon intention de les chercher ; mais qu'il ne m'est pas permis d'imiter ces nobles qui attendent dans le sommeil de l'oisiveté les bienfaits du peuple Romain. Ma condition est toute autre que la leur. J'ai devant les yeux l'exemple de Caton, de Marius, de Fimbria, de Cælius, qui ont senti comme moi que ce n'étoit qu'à force de travaux supportés, à force de périls surmontés, qu'ils pouvoient parvenir aux mêmes honneurs où ces nobles, heureux favoris de la fortune, sont portés sans qu'il leur en coûte rien. Voilà les modèles que je fais gloire d'imiter. Je vois avec quel œil d'envie on regarde l'avancement des hommes nouveaux, qu'on ne nous pardonne rien, qu'il nous faut toujours veiller, toujours agir. Et pourquoi craindrois-je d'avoir pour ennemis déclarés ceux qui sont secrètement mes envieux, ceux qui par la différence des intérêts et des principes, sont nécessairement mes adversaires et mes détracteurs ! Je le déclare donc, si j'obtiens la réparation due au peuple Romain et à la Sicile, je renonce au rôle d'accusateur ; mais si l'événement trompe l'opinion que j'ai de mes juges, je suis résolu à poursuivre jusqu'à la dernière extrémité, et les corrupteurs et les corrompus. Ainsi, que ceux qui voudroient sauver le coupable, quelques moyens qu'ils emploient, artifice, audace, ou vénalité, soient prêts à répondre devant le peuple Romain, et s'ils ont vu en moi quelque chaleur, quelque fermeté, quelque vigilance, dans une cause où je n'ai d'ennemi que celui que m'a fait l'intérêt de la Sicile, qu'ils s'attendent à trouver en moi bien plus de vivacité et d'énergie, quand je combattrai les ennemis que m'aura faits l'intérêt du peuple Romain.

Et vous, déesses vénérables, qui présidez aux fontaines d'Enna, aux bois sacrés de la Sicile, dont la défense m'a été confiée ! vous à qui Verrès a déclaré une guerre impie et sacrilége, vous dont les temples et les autels ont été dépouillés par ses brigandages ! je vous atteste et vous implore. Si dans cette cause je n'ai eu en vue que le salut de nos provinces et la dignité du peuple Romain ; si j'ai rapporté à ce seul devoir tous mes soins, toutes mes pensées, toutes mes veilles ; faites que mes juges, en prononçant leur sentence, aient dans le cœur les sentimens qui ont toujours été dans le mien : que Verrès, convaincu de tous les crimes que peuvent commettre la perfidie, l'avarice et la cruauté réunies ; que Verrès condamné par les lois, comme il l'est par sa conscience, trouve une fin digne de ses forfaits ; que la république, contente de mon zèle dans cette accusation, n'ait pas à m'imposer une seconde fois le même devoir ; et qu'il me soit permis désormais de m'occuper plutôt à défendre les bons citoyens, qu'à poursuivre les méchans.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 4. *Première Catilinaire de Cicéron.*

Occasion de cette Oraison.

L'histoire de la conjuration de Catilina est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en rapporter les principaux traits. Il suffit pour l'intelligence de cette oraison, prononcée dans le temple de Jupiter Stator, où Cicéron avoit convoqué le sénat, de savoir que l'audace qu'eut Catilina, de s'y présenter dans le moment même où le consul venoit d'apprendre les détails de l'assemblée nocturne des conjurés, y donna lieu. On reconnoîtra aisément, dans cette véhémente apostrophe, l'orateur, le consul, et l'homme d'état.

Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? combien de temps encore ta fureur osera-t-elle nous insulter ? quel est le terme où s'arrêtera cette audace effrénée ? Quoi donc ! ni la garde qui veille la nuit au mont Palatin, ni celles qui sont disposées par toute la ville, ni tout le peuple en alarmes, ni le concours de tous les bons citoyens, ni le choix de ce lieu fortifié, où j'ai convoqué le sénat, ni même l'indignation que tu lis sur le visage de tout ce qui t'environne ici, tout ce que tu vois

enfin ne t'a pas averti que tes complots sont découverts, qu'ils sont exposés au grand jour, qu'ils sont enchaînés de toute part ! Penses-tu que quelqu'un de nous ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle qui l'a précédée, dans quelle maison tu as rassemblé tes conjurés, quelles résolutions tu as prises ! O temps ! ô mœurs ! le sénat en est instruit, le consul le voit, et Catilina vit encore ! Il vit ! que dis-je ? il vient dans le sénat, il s'assied dans le conseil de la république, il marque de l'œil ceux d'entre nous qu'il a désignés pour ses victimes, et nous, sénateurs, nous croyons avoir assez fait, si nous évitons le glaive dont il veut nous égorger ! Il y a long-temps, Catilina, que les ordres du consul auroient dû te faire conduire à la mort..... Si je le faisois, dans ce même moment, tout ce que j'aurois à craindre, c'est que cette justice ne parût trop tardive et non pas trop sévère. Mais j'ai d'autres raisons pour t'épargner encore. Tu ne périras que lorsqu'il n'y aura pas un seul citoyen, si méchant qu'il puisse être, si abandonné, si semblable à toi, qui ne convienne que ta mort est légitime. Jusque-là tu vivras, mais tu vivras comme tu vis aujourd'hui, tellement assiégé, (grâce à mes soins) de surveillans et de gardes, tellement entouré de barrières, que tu ne puisses faire un seul mouvement, un seul effort contre la république. Des yeux toujours attentifs, des oreilles toujours ouvertes me répondront de toutes tes démarches, sans que tu puisses t'en apercevoir. Et que peux-tu espérer encore, quand la nuit ne peut plus couvrir tes assemblées criminelles, quand le bruit de ta conjuration se fait entendre à travers les murs où tu crois te renfermer? Tout ce que tu fais est connu de moi comme de toi-même. Veux-tu que je t'en donne la preuve ? Te souvient il que j'ai dit dans le sénat, qu'avant le 6 des calendes de Novembre, Mallius, le ministre de tes forfaits, auroit pris les armes, et levé l'étendard de la rébellion ? Eh bien ! me suis-je trompé, non-seulement sur le fait, tout horrible, tout incroyable qu'il est, mais sur le jour ? J'ai annoncé en plein sénat, quel jour tu avois marqué pour le meurtre des sénateurs ; te souviens-tu que ce jour-là même, où plusieurs de nos principaux citoyens sortirent de Rome, bien moins pour se dérober à tes coups que pour réunir contre toi les forces de la république, te souviens-tu que ce jour-là je sus prendre de telles précautions, qu'il ne te fut pas possible de rien tenter contre nous, quoique tu eusses dit publiquement que malgré le départ de quelques-uns de tes ennemis, il te restoit encore assez de victimes ? et le jour même des calendes de Novembre, où tu te flattois de te rendre maître de Préneste, ne t'es-tu pas aperçu que j'avois pris mes mesures pour que cette colonie fût en état de défense ? Tu ne peux faire un pas, tu n'a pas une pensée, dont je n'aie sur-le-champ la connoissance. Enfin, rappelle-toi cette dernière nuit, et tu vas voir que j'ai encore plus de vigilance pour le salut de la république, que tu n'en as pour sa perte. J'affirme que cette nuit tu t es rendu, avec un cortége d'armuriers, dans la maison de Lecca : est-ce parler clairement ? qu'un grand nombre de ces malheureux que tu associes à tes crimes, s'y sont rendus en même temps. Ose le nier : tu te tais ! parle : je puis te convaincre. Je vois ici, dans cette assemblée, plusieurs de ceux qui étoient avec toi. Dieux immortels ! où sommes-nous ? dans quelle ville, ô ciel ! vivons-nous ? dans quel état est la république ! Ici, ici même, parmi nous, pères conscripts, dans ce conseil, le plus auguste et le plus saint de l'univers, sont assis ceux qui méditent la ruine de Rome et de l'empire ; et moi, consul, je les vois, et je leur demande leur avis ; et ceux qu'il faudroit faire traîner au supplice, ma voix ne les a pas même encore attaqués ! Oui, cette nuit, Catilina, c'est dans la maison de Lecca que tu as distribué les postes de l'Italie, que tu as nommé ceux des tiens que tu amenerois avec toi, ceux que tu laisserois dans ces murs, que tu as désigné les quartiers de la ville où il faudroit mettre le feu. Tu as fixé le moment de ton départ : tu as dit que la seule chose qui pût t'arrêter, c'est que je vivois encore. Deux chevaliers Romains ont offert de te délivrer de moi, et ont promis de m'égorger dans mon lit avant le jour. Le conseil de tes brigands n'étoit pas séparé, que j'étois informé de tout. Je me suis mis en défense : j'ai fait refuser l'entrée de ma maison à ceux qui se sont présentés chez moi comme pour me rendre visite, et c'étoit ceux que j'avois nommés d'avance à plusieurs de

nos plus respectables citoyens, et l'heure étoit celle que j'avois marquée.

Ainsi donc, Catilina, poursuis ta résolution : sors enfin de Rome : les portes sont ouvertes : pars. Il y a trop long-temps que l'armée de Mallius t'attend pour général. Amène avec toi tous les scélérats qui te ressemblent ; purge cette ville de la contagion que tu y répands ; délivre-la des craintes que ta présence y fait naître ; qu'il y ait des murs entre nous et toi. Tu ne peux rester plus long-temps : je ne le souffrirai pas : je ne le supporterai pas : je ne le permettrai pas. Hésites-tu à faire, par mon ordre, ce que tu faisois de toi-même ? Consul, j'ordonne à notre ennemi de sortir de Rome. Et qui pourroit encore t'y arrêter ? Comment peux-tu supporter le séjour d'une ville où il n'y a pas un seul habitant, excepté tes complices, pour qui tu ne sois un objet d'horreur et d'effroi ? Quelle est l'infamie domestique dont ta vie n'ait pas été chargée ? quel est l'attentat dont tes mains n'aient pas été souillées ? enfin quelle est la vie que tu mènes ? car je veux bien te parler un moment, non pas avec l'indignation que tu mérites, mais avec la pitié que tu mérites si peu. Tu viens de paroître dans cette assemblée : eh bien ! dans ce grand nombre de sénateurs, parmi lesquels tu as des parens, des amis, des proches, quel est celui de qui tu aies obtenu un salut, un regard ? Si tu es le premier qui ait essuyé un semblable affront, attends-tu que des voix s'élèvent contre toi, quand le silence seul, quand cet arrêt le plus accablant de tous, t'a déjà condamné, lorsqu'à ton arrivée les siéges sont restés vides autour de toi, lorsque les consulaires, au moment où tu t'es assis, ont aussitôt quitté la place qui pouvoit les rapprocher de toi ? Avec quel front, avec quelle contenance peux-tu supporter tant d'humiliations ? Si mes esclaves me redoutoient comme tes concitoyens te redoutent, s'ils me voyoient du même œil dont tout le monde te voit ici, j'abandonnerois ma propre maison ; et tu balances à abandonner ta patrie, à fuir dans quelque désert, à cacher dans quelque solitude éloignée, cette vie coupable et réservée aux supplices ! Je t'entends me répondre que tu es prêt à aller en exil, si le sénat en prononce l'arrêt. Non, je ne le proposerai pas au sénat ; mais je vais te mettre à portée de connoître ses dispositions à ton égard, de manière que tu n'en puisses douter. Catilina, sors de Rome, et puisque tu attends le mot d'exil, exile-toi de ta patrie. Eh quoi ! Catilina, remarques-tu ce silence ! et t'en faut-il davantage ? Si j'en disois autant à Sextius, à Marcellus, tout consul que je suis, je ne serois pas en sûreté dans le sénat. Mais c'est à toi que je m'adresse, c'est à toi que j'ordonne l'exil, et quand le sénat me laisse parler ainsi, il m'approuve ; quand il se tait, il prononce ; son silence est un décret.

J'en dis autant des chevaliers Romains, de ce corps honorable qui entoure le sénat en si grand nombre, dont tu as pu, en entrant ici, reconnoître les sentimens et entendre la voix, et dont j'ai peine à retenir la main prête à se porter sur toi. Je te suis garant qu'ils te suivront jusqu'aux portes de cette ville, que depuis si long-temps tu brûles de détruire.... Pars donc : tu as tant dit que tu attendois un ordre d'exil qui pût me rendre odieux. Sois content : je l'ai donné : achève, en t'y rendant, d'exciter contre moi cette inimitié dont tu te promets tant d'avantages. Mais si tu veux me fournir un nouveau sujet de gloire, sors avec le cortége de brigands qui t'est dévoué ; sors avec la lie des citoyens ; va dans le camp de Mallius ; déclare à l'Etat une guerre impie ; va te jeter dans ce repaire où t'appelle depuis long-temps ta fureur insensée. Là, combien tu seras satisfait ! Quels plaisirs dignes de toi tu vas goûter ! A quelle horrible joie tu vas te livrer, lorsqu'en regardant autour de toi tu ne pourras plus ni voir, ni entendre un seul homme de bien ?..... Et vous, pères conscripts, écoutez avec attention, et gravez dans votre mémoire la réponse que je crois devoir faire à des plaintes qui semblent, je l'avoue, avoir quelque justice. Je crois entendre la patrie, cette patrie qui m'est plus chère que ma vie, je crois l'entendre me dire : Cicéron, que fais-tu ? Quoi ! celui que tu reconnois pour mon ennemi, celui qui va porter la guerre dans mon sein, qu'on attend dans un camp de rebelles, l'auteur du crime, le chef de la conjuration, le corrupteur des citoyens, tu le laisses sortir de Rome ! tu l'envoies prendre les armes contre la république ! tu ne le fais pas charger de fers, traîner à la mort ! tu ne le livres pas au plus affreux supplice ? Qui t'arrête ? est-ce la discipline de nos ancêtres ? mais, souvent des particuliers

même ont puni de mort des citoyens séditieux. Sont-ce les lois qui ont borné le châtiment des citoyens coupables? mais ceux qui se sont déclarés contre la république, n'ont jamais joui des droits de citoyen. Crains tu les reproches de la génération suivante? mais le peuple Romain qui t'a conduit de si bonne heure par tous les degrés d'élévation, jusqu'à la première de ses dignités, sans nulle recommandation de tes ancêtres, sans te connoître autrement que par toi-même, le peuple Romain obtient donc de toi bien peu de reconnoissance, s'il est quelque considération, quelque crainte, qui te fasse oublier le salut de ses citoyens.

A cette voix sainte de la république, à ces plaintes qu'elle peut m'adresser, pères conscripts, voici quelle est ma réponse. Si j'avois cru que le meilleur parti à prendre, fût de faire périr Catilina, je ne l'aurois pas laissé vivre un moment. En effet, si les plus grands hommes de la république se sont honorés par la mort de Flaccus, de Saturninus, des deux Gracques, je ne devois pas craindre que la postérité me condamnât pour avoir fait mourir ce brigand, cent fois plus coupable, et meurtrier de ses concitoyens; ou s'il étoit possible qu'une action si juste excitât contre moi la haine, il est dans mes principes de regarder comme des titres de gloire les ennemis qu'on se fait par la vertu. Mais il est dans cet ordre même, il est des hommes qui ne voient pas tous nos dangers et tous nos maux, ou qui ne veulent pas les voir. Ce sont eux qui en se montrant trop foibles, ont nourri les espérances de Catilina; ce sont eux qui ont fortifié la conjuration en refusant de la croire. Entraînés par leur autorité, beaucoup de citoyens aveuglés ou méchans, si j'avois sévi contre Catilina, m'auroient accusé de cruauté et de tyrannie. Aujourd'hui, s'il se rend, comme il l'a résolu, dans le camp de Mallius, il n'y aura personne d'assez insensé pour nier qu'il ait conspiré contre la patrie. Sa mort auroit réprimé les complots qui nous menacent, et ne les auroit pas entièrement étouffés. Mais s'il emmène avec lui tout cet exécrable ramas d'assassins et d'incendiaires, alors, non-seulement nous aurons détruit cette peste qui s'est accrue et nourrie au milieu de nous, mais même nous aurons anéanti jusqu'aux semences de la corruption.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, pères conscripts, que nous sommes environnés de piéges et d'embûches; mais il semble que tout cet orage de fureur et de crimes ne se soit grossi depuis long-temps que pour éclater sous mon consulat. Si parmi tant d'ennemis, nous ne frappions que Catilina seul, sa mort nous laisseroit respirer, il est vrai, mais le péril subsisteroit, et le venin seroit renfermé dans le sein de la république. Ainsi donc, je le répète, que les méchans se séparent des bons; que nos ennemis se rassemblent en une seule retraite; qu'ils cessent d'assiéger le consul dans sa maison, les magistrats sur leur tribunal, les pères de Rome dans le sénat, d'amasser des flambeaux pour embraser nos demeures; enfin qu'on puisse voir écrits sur le front de chaque citoyen ses sentimens pour la république. Je vous réponds, pères conscripts, qu'il y aura dans vos consuls assez de vigilance, dans cet ordre assez d'autorité, dans celui des chevaliers assez de courage, parmi tous les bons citoyens assez d'accord et d'union, pour qu'au départ de Catilina, tout ce que vous pouvez craindre de lui et de ses complices, soit à la fois découvert, étouffé et puni.

Va donc, avec ce présage de notre salut et de ta perte, avec tous les satellites que tes abominables complots ont réunis avec toi, va, dis-je, Catilina, donner le signal d'une guerre sacrilége. Et toi, Jupiter Stator, dont le temple a été élevé par Romulus, sous les mêmes auspices que Rome même! toi, nommé dans tous les temps le soutien de l'empire Romain! tu préserveras de la rage de ce brigand tes autels, ces murs, et la vie de tous nos citoyens; et tous ces ennemis de Rome, ces déprédateurs de l'Italie, ces scélérats liés entre eux par les mêmes forfaits, seront aussi, vivans et morts, réunis à jamais par les mêmes supplices.

Cicéron. Traduction de M. de la Harpe.

§ 5. *Extrait de la Quatrième Catilinaire.*

Occasion de cette Catilinaire.

Catilina avoit laissé dans Rome Lentulus et Céthégus, et quelques autres de ses principaux confidens, pour épier le moment de se défaire, s'il étoit possible, de Cicéron, le plus grand obstacle à tous leurs desseins, pour mettre le feu dans Rome, et attaquer le sénat dans l'instant où Catilina se montre-

roit aux portes avec son armée, enfin, pour grossir jusque-là leur parti par tous les moyens imaginables. Ils essayèrent d'y entraîner les députés des Allobroges, et leur remirent un plan de la conjuration avec leur signature. Tout fut porté sur-le-champ à Cicéron. Muni de ces pièces de conviction, il convoqua le sénat, manda chez lui Lentulus, Céthégus, Céparius, Gabinius et Statilius qui ne se doutant pas qu'ils fussent trahis, se rendirent à ses ordres. Il s'empara de leur personne, et les mena au sénat, où il furent convaincus d'après la déposition des députés des Allobroges, et leur propre signature. Il ne s'agissoit plus que de décider du sort des coupables. Silanus, désigné consul pour l'année suivante, opina à la mort. Son avis fut suivi de tous ceux qui parlèrent après lui, jusqu'à César qui opina à la prison perpétuelle et à la confiscation des biens. Il avoit déjà un grand crédit, et son opinion pouvoit entraîner d'autant plus de voix, que ceux même qui étoient les plus attachés à Cicéron, craignant que quelque jour on ne lui demandât compte du sang des citoyens, qui dans les formes ordinaires, ne pouvoient être condamnés à mort que par le peuple, paroissoient incliner à l'indulgence, pour ne pas exposer un grand homme qu'ils chérissoient. Ils sembloient chercher dans ses yeux l'avis qu'ils devoient ouvrir. Cicéron s'aperçut du danger nouveau que couroit la république dans ce moment de crise : il savoit que les amis et les partisans des conjurés ne s'occupoient qu'à se mettre en état de forcer leur prison ; et si le sénat eût molli dans une délibération si importante, c'en étoit assez pour relever le parti de Catilina. L'intrépide consul prit la parole, et c'est dans cette harangue, qui est la quatrième Catilinaire, qu'il a le plus manifesté l'élévation de ses sentimens, et ce dévouement d'une âme vraiment Romaine, qui n'ignoroit pas ses propres périls, et qui les bravoit pour le salut de l'état.

Je m'aperçois, pères conscripts, que tous les yeux sont tournés sur moi, que vous êtes occupés non-seulement des dangers de la république, mais des miens. Cet intérêt particulier qui se mêle au sentiment de nos malheurs communs, est sans doute un témoignage bien doux et bien flatteur ; mais je vous en conjure au nom des dieux, oubliez-le entièrement, et laissant à part ma propre sûreté, ne songez qu'à la vôtre et à celle de vos enfans. Si telle est ma condition, que tous les maux, toutes les afflictions, tous les revers doivent se rassembler sur moi seul, je les supporterai non-seulement avec courage, mais avec joie, pourvu que par mes travaux j'assure votre dignité et le salut du peuple Romain. Depuis qu'il m'a décerné le consulat, vous le savez, les tribunaux, sanctuaire de la justice et des lois, le champ de Mars, consacré par les auspices, l'assemblée du sénat, qui est le refuge des nations, l'asile des dieux pénates, regardé comme inviolable, le lit domestique où tout citoyen repose en paix, enfin ce siége d'honneur, cette chaire curule, ont été pour moi un théâtre de dangers renaissans et d'alarmes continuelles : c'est à ces conditions que je suis consul. J'ai souffert, j'ai dissimulé, j'ai pardonné : j'ai guéri plusieurs de vos blessures en cachant les miennes ; et si les dieux ont arrêté que ce seroit à ce prix que je sauverois du fer et des flammes, de toutes les horreurs du pillage et de la dévastation, Rome et l'Italie, vos femmes, vos enfans, les prêtresses de Vesta, les temples et les autels ; quel que soit le sort qui m'attend, je suis prêt à le subir. Lentulus a bien pu croire que la destruction de la république étoit attachée à sa destinée et au nom Cornélien : pourquoi ne m'applaudirois-je pas que l'époque de mon consulat ait été fixée par les destins pour sauver la république ? Ne pensez donc qu'à vous-mêmes, pères conscripts, et cessez de penser à moi. D'abord je dois espérer que les dieux, protecteurs de cet empire, m'accorderont la récompense que j'ai méritée ; mais s'il en arrivoit autrement, je mourrai sans regret ; car jamais la mort ne peut être ni honteuse pour un homme courageux, ni prématurée pour un consulaire, ni à craindre pour le sage. Ce n'est pas que je me fasse gloire d'être insensible aux larmes de mon frère qui est ici présent, à la douleur que vous me témoignez tous ; que ma pensée ne se reporte souvent sur la désolation où j'ai laissé chez moi une épouse et une fille, également chères, également frappées mes dangers, un fils encore enfant que Rome semble porter dans

son sein comme un garant de ce que lui doit mon consulat ; que mes yeux ne se retournent sur un gendre qui dans cette assemblée attend, ainsi que vous, avec inquiétude l'événement de cette journée. Je suis touché de leur situation et de leur sensibilité, je l'avoue ; mais c'est une raison de plus pour que j'aime mieux les sauver tous avec vous, même quand je devrois périr, que de les voir enveloppés avec vous dans une même ruine. En effet, pères conscripts, regardez l'orage qui vous menace, si vous ne le prévenez. Il ne s'agit point ici d'un Tibérius Gracchus, qui ne vouloit qu'obtenir un second tribunat ; d'un Caïus qui ameutoit dans les comices les tribus rustiques ; d'un Saturninus qui n'étoit coupable que du meurtre d'un seul citoyen, de Memmius : vous avez à juger ceux qui ne sont restés dans Rome que pour l'incendier, pour y recevoir Catilina, pour vous égorger tous ; vous avez dans vos mains leurs lettres ; leurs signatures, leur aveu. Ils ont voulu soulever les Allobroges, armer les esclaves, introduire Catilina dans nos murs ; en un mot, leur dessein étoit qu'après nous avoir fait périr tous, il ne restât pas un seul citoyen qui pût pleurer sur les débris de l'état. Voilà ce qui est prouvé, ce qui est avoué ; voilà sur quoi, pères conscripts, vous avez déjà prononcé vous-mêmes. Et que faisiez-vous en effet quand vous avez porté en ma faveur un décret d'action de grâces, pour avoir découvert et prévenu une conspiration de scélérats armés contre la patrie ; quand vous avez forcé Lentulus à se démettre de la préture ; quand vous l'avez mis en prison lui et ses complices ; quand vous avez ordonné une *supplication* aux dieux, honneur qui jusqu'à moi n'a jamais été accordé qu'aux généraux vainqueurs ; enfin, quand vous avez honoré des plus grandes récompenses la fidélité des Allobroges ? Tous ces actes si solennels, si multipliés, ne sont-ils pas la condamnation des conjurés ? Cependant puisque j'ai cru devoir mettre l'affaire en délibération devant vous, puisqu'il s'agit de statuer sur la peine due aux coupables, je vais vous dire, avant tout, ce qu'un consul ne doit pas vous laisser ignorer. Je savois bien qu'il régnoit dans les esprits une sorte de vertige et de fureur, que l'on cherchoit à exciter des troubles, que l'on avoit de pernicieux desseins ; mais je n'avois jamais cru, je l'avoue, que des citoyens Romains pussent former de si abominables complots, Si vous croyez que peu d'hommes y aient trempé, pères conscripts, vous vous trompez Le mal est plus étendu que vous ne le croyez. Il a non-seulement gagné l'Italie, il a passé les Alpes, il s'est glissé sourdement dans les provinces ; les lenteurs et les délais ne peuvent que l'accroître ; vous ne sauriez trop tôt l'étouffer, et quelque parti que vous choisissiez, vous n'avez pas un moment à perdre ; il faut prendre votre résolution avant la nuit.

Il discute en cet endroit l'avis de Silanus et celui de César, toujours avec les plus grands ménagemens pour ce dernier. Il a même l'adresse de faire sentir qu'il ne faut pas croire que son avis ait été dicté par une indulgence criminelle. Il entre habilement dans la pensée de César, qui ne voulant pas avoir l'air d'épargner les conjurés, avoit paru regarder la captivité perpétuelle comme une peine beaucoup plus sévère que la mort, qui n'est que la fin de tous les maux. Il appuie sur cette idée, et n'insiste sur la peine de mort que parce que les circonstances et l'intérêt de l'état la rendent nécessaire. Après ce détail, il semble prendre de nouvelles forces, pour donner au sénat tout le courage dont il est lui-même animé, et cette dernière partie de son discours inspire cet intérêt mêlé d'admiration, qui est un des plus beaux effets de l'éloquence.

Je ne dois pas vous dissimuler ce que j'entends tous les jours : de tout côté viennent à mes oreilles des discours de ceux qui semblent craindre que je n'aie pas assez de moyens, assez de forces pour exécuter ce que vous aurez résolu. Ne vous y trompez pas, pères conscripts ; tout est préparé, tout est prévu, tout est assuré, et par mes soins et ma vigilance, et plus encore par le zèle du peuple Romain, qui veut conserver son empire, ses biens et sa liberté. Vous avez pour vous tous les ordres de l'état : des citoyens de tout âge ont rempli la place publique et les temples, et occupent toutes les avenues qui conduisent au lieu de cette assemblée. C'est qu'en effet cette cause est la première depuis la fondation de Rome, où tous les citoyens n'aient eu qu'un même sentiment, qu'un même intérêt, excepté ceux qui, trop sûrs du sort que leur réservent les lois, aiment mieux tomber avec la république

que de périr seuls. Je les excepte volontiers, je les sépare de nous ; ce ne sont pas nos concitoyens ; ce sont nos plus mortels ennemis. Mais tous les autres, grands dieux ! avec quelle ardeur, avec quel courage, avec quelle affluence ils se présentent pour assurer la dignité et le salut de tous ! Vous parlerai-je des chevaliers Romains, qui, vous cédant le premier rang dans l'état, ne disputent avec vous que de zèle et d'amour pour la patrie ? Après les longs débats qui vous ont divisés, ce jour de danger, la cause commune, vous les a tous attachés ; et j'ose vous répondre que toutes les parties de l'administration publique ne doivent plus redouter aucune atteinte, si cette union établie pendant mon consulat, peut être à jamais affermie. Je vois ici parmi vous, je vois remplis du même zèle, les tribuns de l'épargne, ces dignes citoyens qui, dans ce même jour, pour concourir à la défense générale, ont quitté les fonctions qui les appeloient, ont renoncé au profit de leurs charges, et sacrifié tout autre intérêt à celui qui nous rassemble. Et quel est en effet le Romain à qui l'aspect de la patrie et le jour de la liberté ne soient des biens chers et précieux ? N'oubliez pas dans ce nombre les affranchis, ces hommes qui par leurs travaux et leur mérite se sont rendus dignes de partager vos droits, et dont Rome est devenue la mère, tandis que ses enfans les plus illustres par leur nom et leur naissance, ont voulu l'anéantir. Mais, que dis-je, des affranchis ? Il n'y a pas même un esclave, pour peu que son maître lui rende la servitude supportable, qui n'ait les conjurés en horreur, qui ne désire que la république subsiste, et qui ne soit prêt à y contribuer de tout son pouvoir. N'ayez donc aucune inquiétude, pères conscripts, de ce que vous avez entendu dire, qu'un agent de Lentulus cherchoit à soulever les artisans et le petit peuple. Il l'a tenté, il est vrai, mais vainement ; il ne s'en est pas trouvé un seul assez dénué de ressources ou assez dépravé de caractère, pour ne pas désirer de jouir tranquillement du fruit de son travail journalier, de sa demeure et de son lit. Toute cette classe d'hommes ne peut même fonder sa subsistance que sur la tranquillité publique : leur gain diminue quand leurs ateliers sont fermés : que seroit-ce s'ils étoient embrasés ! Ne craignez donc pas que le peuple Romain vous manque : craignez vous-mêmes de manquer au peuple Romain. Vous avez un consul que les dieux, en l'arrachant aux embûches et à la mort, n'ont pas conservé pour lui-même, mais pour vous. La patrie commune, menacée des glaives et des flambeaux par une conjuration impie, vous tend des mains suppliantes ; elle vous recommande le Capitole, les feux éternels de Vesta, garans de la durée de cet empire ; elle vous recommande ses murs, ses dieux, ses habitans. Enfin, c'est sur votre propre vie, sur celle de vos femmes et de vos enfans, sur vos biens, sur la conservation de vos foyers, que vous avez à prononcer aujourd'hui. Songez combien il s'en est peu fallu que cet édifice de la grandeur Romaine, fondé par tant de travaux, élevé si haut par les dieux, n'ait été renversé dans une nuit. C'est à vous de pourvoir à ce que désormais un semblable attentat ne puisse, je ne dis pas être commis, mais même être médité. Si je vous parle ainsi, pères conscripts, ce n'est pas pour exciter votre zèle, qui va sans doute au-devant du mien ; c'est afin que ma voix qui doit être la première entendue, s'acquitte en votre présence des devoirs de votre consul. Je n'ignore pas que je me fais autant d'ennemis implacables qu'il existe de conjurés, et vous savez quel en est le nombre ; mais ils sont tous, à mes yeux, vils, foibles et abjects ; et quand même il arriveroit qu'un jour, leur fureur excitée et soutenue par quelque ennemi plus puissant, prévalût contre moi sur vos droits et sur ceux de la république, jamais je ne me repentirai de mes actions ni de mes paroles. La mort, dont ils me menacent, est réservée à tous les hommes ; mais la gloire dont vos décrets m'ont couvert, n'a été réservée qu'à moi. Les autres ont été honorés pour avoir servi la patrie ; mais vos décrets n'ont attribué qu'à moi seul l'honneur de l'avoir sauvée. Qu'il soit à jamais célèbre dans vos fastes, ce Scipion qui arracha l'Italie des mains d'Annibal ; cet autre Scipion qui renversa Carthage et Numance, les deux plus cruelles ennemies de Rome ; ce Paul Emile dont un roi puissant suivit le char de triomphe ; ce Marius qui délivra l'Italie des Cimbres et des Teutons ; que l'on mette au-dessus de tout le grand Pompée, dont les exploits n'ont eu d'autres bornes que celles du monde ; il restera en-

cette une place assez honorable à celui qui a conservé aux vainqueurs des nations une patrie où ils puissent venir triompher. Je sais que la victoire étrangère a cet avantage sur la victoire domestique, que dans l'une les vaincus deviennent des sujets soumis ou des alliés fidèles, dans l'autre ceux qu'une fureur insensée a rendus ennemis de l'état, ne peuvent, quand vous les avez empêchés de nuire, être réprimés par les armes ni fléchis par les bienfaits. Je m'attends donc à une guerre éternelle avec les méchans. Je la soutiendrai avec le secours de tous les bons citoyens, et j'espère que la réunion du sénat et des chevaliers sera, dans tous les temps, une barrière qu'aucun effort ne pourra renverser.

Maintenant, pères conscripts, tout ce que je vous demande en récompense de ce que j'ai sacrifié pour vous, du gouvernement d'une province et du commandement d'une armée où j'ai renoncé, pour veiller à la sûreté de l'état, de tous les honneurs et de tous les avantages que j'ai négligés pour ce seul motif, de tous les soins que j'ai pris, de tout le fardeau dont je me suis chargé ; tout ce que je vous demande, c'est de garder un souvenir fidèle de mon consulat. Ce souvenir, tant qu'il sera présent à votre esprit, sera le plus ferme rempart que je puisse opposer à la haine et à l'envie. Si mes espérances sont trompées, si les méchans l'emportent, je vous recommande l'enfance de mon fils, et je n'aurai rien à craindre pour lui, rien ne doit manquer un jour ni à sa sûreté, ni même à sa dignité, si vous vous souvenez qu'il est le fils d'un homme qui, à ses propres périls, vous a garantis de ceux qui vous menaçoient.

Ce qui vous reste à faire en ce moment, c'est de statuer avec promptitude et fermeté sur la cause de Rome et de l'empire ; et quoi que vous puissiez décider, croyez que le consul saura maintenir votre autorité, faire respecter vos décrets et en assurer l'exécution.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 6. *Extrait du Plaidoyer pour Muréna.*

Occasion de ce Plaidoyer.

Licinius Muréna, désigné consul pour l'année suivante, avoit été accusé de brigue par Sulpicius, jurisconsulte renommé, l'un de ses compétiteurs au consulat ; et cette accusation étoit soutenue par Caton dont la vertu et le caractère étoient si respectés, et qui dans ce temps même étoit près d'obtenir le tribunat. Parmi les moyens de défense, il étoit nécessaire d'écarter de la balance de la justice ce poids que pouvoit y mettre un nom tel que celui de Caton. L'orateur osa employer contre lui le ridicule ; mais pour peu qu'il n'eût pas su en émousser la pointe, on n'auroit pas souffert qu'il s'en servît contre un homme si révéré. La cause de Caton seroit devenue celle de tous les honnêtes gens, et même de ceux qui ne l'étoient pas ; car lorsque la vertu est généralement reconnue, ceux mêmes qui ne l'aiment point, veulent qu'on la respecte ; c'est un hommage qui coûte peu et qui n'engage à rien. On verra avec quelle habileté, avec quelle adresse il sépare la personne de Caton de sa doctrine ; comme il se joue doucement de l'une sans affoiblir en rien la vénération que l'on doit à l'autre. Ses traits, en tombant sur le stoïcisme de Caton, ne vont jamais jusqu'à lui : c'est en le comblant d'éloges, qu'il lui ôte, sans qu'on s'en aperçoive, toute l'autorité de son opinion.

Cicéron, après avoir établi, dans un exorde aussi noble qu'intéressant, les rapports et les liaisons qui l'attachent à Muréna, après avoir réfuté les imputations de Sulpicius, poursuit ainsi :

Il est temps d'en venir au plus grand appui de nos adversaires, à celui qu'on peut regarder comme le rempart de nos accusateurs, à Caton ; et quelque gravité, quelque force qu'il apporte dans cette cause, je crains beaucoup plus, je l'avoue, son autorité que ses raisons. Je demanderai d'abord que la dignité personnelle de Caton, l'espérance prochaine du tribunat, la gloire de sa vie ne soient point des armes contre nous, et que les avantages qu'il n'a reçus que pour être utile à tous, ne servent pas à la perte d'un seul. Scipion l'Africain avoit été deux fois consul, avoit renversé Carthage et Numance, les deux terreurs de cet empire, quand il accusa Lucius Cotta : il avoit pour lui une grande éloquence, une grande réputa-

tion de probité et d'intégrité, une autorité telle que devoit l'avoir un homme à qui le peuple Romain devoit la sienne. J'ai souvent ouï dire à nos vieillards que rien n'avoit tant servi Cotta auprès de ses juges, que cette prééminence même de Scipion. Ces hommes si sages ne voulurent pas qu'un citoyen succombât dans les tribunaux, de manière à faire croire qu'il avoit été opprimé par l'excessive prépondérance de son accusateur. Ne savons-nous pas aussi, Caton, que le jugement du peuple Romain sauva Sergius Galba des poursuites d'un de vos ancêtres, citoyen très-courageux et très-considéré, mais qui sembloit trop s'acharner à la perte de son adversaire. Toujours, dans cette ville, le peuple en corps, et en particulier les juges éclairés et qui regardent dans l'avenir, ont résisté aux trop grandes forces de ceux qui accusoient. Je ne veux point qu'un accusateur fasse sentir dans les tribunaux une supériorité trop marquée, trop de pouvoir, trop de crédit : employez tous ces avantages pour le salut des innocens, pour le soutien des foibles, pour la défense des malheureux, oui ; mais pour le péril et la ruine des citoyens, jamais. Qu'on ne vienne donc point nous dire qu'en se présentant ici contre Muréna, Caton a jugé la cause : ce seroit poser un principe trop injuste, et faire aux accusés une condition trop dure et trop malheureuse, si l'opinion de leur accusateur étoit regardée comme leur sentence. Pour moi, Caton, le cas singulier que je fais de votre vertu ne me permet pas de blâmer votre conduite et vos démarches en cette occasion ; mais peut-être puis-je y trouver quelque chose à réformer. Vous ne commettez point de fautes, et l'on ne peut pas dire de vous que vous avez besoin d'être corrigé ; mais seulement qu'il y a quelque chose en vous qui peut être adouci et tempéré. La nature elle-même vous a formé pour l'honnêteté, la gravité, la tempérance, la justice, la fermeté d'âme. Elle vous a fait grand dans toutes les vertus : mais vous y avez ajouté des principes de philosophie où l'on voudroit plus de modération, plus de douceur, qui sont enfin, pour dire ce que j'en pense, plus sévères et plus rigoureux que la nature et la vérité ne le comportent ; et puisque je ne parle pas ici devant une multitude ignorante, vous me permettrez, juges, quelques réflexions sur ce genre d'études philosophiques, qui par lui-même n'est éloigné ni de votre goût ni du mien.

Sachez donc que tout ce que nous voyons dans Caton d'excellent, de divin est à lui, lui appartient en propre ; au contraire ce qui nous laisse quelque chose à désirer n'est pas de lui, mais du maître qu'il a choisi, de la secte qu'il a embrassée. Il y a eu parmi les Grecs un homme d'un grand esprit, Zénon, dont les sectateurs s'appellent Stoïciens. Voici quelques-uns de leurs principes : Que le sage n'a point d'égard pour quelque titre de faveur que ce soit ; qu'il ne pardonne jamais aucune faute ; que la compassion et l'indulgence ne sont que légèreté et folie ; qu'il n'est point digne d'un homme de se laisser toucher ni fléchir ; que le sage même s'il est contrefait, est le plus beau des hommes, le plus riche, même en demandant l'aumône, roi, même dans l'esclavage, et que nous tous, qui ne sommes pas des sages, nous ne sommes que des esclaves et des insensés ; que toutes les fautes sont égales ; que tout délit est un crime ; que celui qui tue un poulet quand il n'en a pas le droit, est aussi coupable que celui qui étrangle son père ; que le sage ne se repent jamais, ne se trompe jamais, ne change jamais d'avis.

Telles sont les maximes que Caton, dont vous connoissez l'esprit et les lumières, a puisées dans de très-savans auteurs, et qu'il s'est appropriées, non pas comme tant d'autres, pour en faire un sujet de controverse, mais pour en faire la règle de sa vie. Les fermiers de la république demandent quelque remise : prenez garde, dit Caton : n'accordez rien à la faveur.—Des malheureux supplient.—C'est un crime d'écouter la compassion.—Un homme avoue qu'il a commis une faute et demande grâce.—C'est se rendre coupable que de pardonner.—Mais la faute est légère.—Toutes les fautes sont égales.—Avez-vous dit quelque chose sans réflexion ?—Il ne vous est plus permis d'en revenir.—Mais j'ai été entraîné par l'opinion.—Le sage ne connoît que la certitude et nullement l'opinion.—Vous êtes-vous trompé involontairement sur un fait ?—Ce n'est point une erreur, c'est un mensonge, une calomnie. De là une conduite parfaitement conforme à cette doctrine. Pourquoi Caton est-il ici accusateur ? C'est qu'il a dit dans le sénat

qu'il accuseroit un consulaire.—Mais vous l'avez dit dans la colère.—Le sage ne se met point en colère.—Mais c'étoit un propos du moment qui ne vous engageoit à rien.—Le sage ne peut sans honte changer d'avis. Il ne peut sans crime se laisser fléchir; toute compassion est une foiblesse : toute indulgence un forfait.

Et moi aussi, dans ma première jeunesse, me défiant de mes propres lumières, j'ai recherché, comme Caton, celles des philosophes ; mais les maîtres que j'ai suivis, Platon et Aristote, ont des principes. Leurs disciples, hommes mesurés dans leurs opinions, pensent que le sage même peut accorder quelque chose aux circonstances, aux considérations particulières ; que l'homme de bien peut céder à la pitié ; qu'il y a des degrés dans les délits et dans les peines ; que la vertu et la fermeté peuvent faire grâce ; que le sage lui-même peut être quelquefois entraîné par l'opinion, emporté par la colère, touché par la compassion ; qu'il peut sans honte revenir sur ce qu'il a dit, et changer d'avis, s'il en trouve un meilleur ; qu'enfin, toutes les vertus ont besoin de mesure et doivent craindre l'excès.

Si avec le caractère que vous avez, Caton, le hasard vous eût adressé aux mêmes maîtres que moi, vous ne seriez pas plus homme de bien, plus courageux, plus tempérant, plus juste ; cela ne se peut pas ; mais vous seriez un peu plus enclin à la douceur ; vous ne vous seriez pas rendu gratuitement l'agresseur et l'ennemi d'un homme plein de modestie dans ses mœurs, plein d'honneur et de noblesse dans ses sentimens. Vous auriez pensé que la fortune vous ayant tous les deux préposés dans le même temps à la garde de la république, lui comme consul et vous comme tribun, il devoit y avoir entre vous une sorte de liaison patriotique. Vous auriez supprimé, vous auriez oublié ce que vous aviez dit dans le sénat avec trop de violence, ou vous auriez vous-même tiré de vos paroles une conséquence moins rigoureuse. Croyez-moi : vous êtes maintenant dans le feu de l'âge, dans toute l'ardeur de votre caractère, dans tout l'enthousiasme de la doctrine que vous avez adoptée ; mais le temps, l'usage, l'expérience, doivent, sans doute, quelque jour vous calmer, vous modérer, vous fléchir. En effet, ces législateurs de vertu, ces précepteurs que vous avez suivis, ont porté, ce me semble, les devoirs de l'homme au-delà des bornes de la nature. Nous pouvons en spéculation aller aussi loin qu'il nous plaît ; nous élever jusqu'à l'infini ; mais dans la pratique, dans la réalité il est un terme où il faut s'arrêter. Ne pardonnez rien, nous dit-on.—Et moi je réponds : pardonnez, quand il y a lieu à l'indulgence.—N'écoutez aucune considération personnelle.—Et je dis qu'il ne faut y avoir égard qu'autant que le devoir et l'équité le permettent. — Ne vous laissez pas toucher à la compassion.—Jamais sans doute au point d'affoiblir l'autorité des lois, mais autant que le prescrit la première de toutes, l'humanité. — Soyez fermes dans vos sentimens. — Oui, si l'on ne vous en propose pas de meilleurs. Ainsi parloit ce grand Scipion, qui eut comme vous, Caton, la réputation d'un homme très-instruit, d'un homme presque divin dans la discipline domestique ; mais que la philosophie dont il faisoit profession, puisée dans les mêmes sources que la vôtre, n'avoit point rendu plus sévère qu'il ne faut l'être, et qui au contraire a toujours passé pour le plus doux de tous les hommes. Lælius avoit pris ces mêmes leçons ; et qui jamais a eu plus d'aménité dans ses mœurs et a rendu la sagesse plus aimable ? J'en puis dire autant de Gallus, de Philippe ; mais j'aime mieux prendre des exemples dans votre maison. Qui de nous n'a pas entendu parler de Caton le censeur, l'un de vos plus illustres aïeux ? Et qui jamais a été plus mesuré dans sa conduite et dans ses principes : plus traitable, plus facile dans le commerce de la vie ? Quand vous l'avez loué dans votre plaidoyer avec autant de justice que de dignité, vous l'avez cité comme un modèle domestique que vous vous proposiez d'imiter. Les liens du sang, les rapports du caractère vous y autorisent, il est vrai, plus qu'aucun de nous ; mais pourtant je le regarde comme un exemple pour moi autant que pour vous-même ; et si vous pouviez aussi à votre sévérité naturelle mêler un peu de sa facilité et de sa douceur, toutes les qualités que vous possédez n'en seroient pas meilleures, mais en deviendroient plus aimables.

Ainsi, pour en revenir à ce que j'ai dit d'abord, que l'on écarte de cette cause le nom de Caton ; que l'on mette

à part son autorité qui doit être nulle dans un jugement légal, ou n'avoir de crédit que pour faire le bien ; que l'on nous attaque par des faits. Que voulez-vous, Caton ? que demandez-vous ? sur quoi porte votre accusation ? Vous vous élevez contre la brigue : je ne la défends pas. Vous me reprochez de justifier dans les tribunaux ce que j'ai proscrit par mes lois : j'ai proscrit la brigue et je défends l'innocence. N'accusez-vous que le crime ? Je me joins à vous. Prouvez que Muréna l'a commis, et j'avouerai que mes propres lois le condamnent.

Cicéron, Traduction de M. de la Harpe.

§ 7. *Plaidoyer de Cicéron dans la Cause du Poëte Archias.*

Occasion de cette Oraison.

On contestoit à Archias, célèbre poëte Grec, le titre de citoyen Romain. Il étoit né à Antioche ; mais il avoit reçu le droit de cité à Héraclée, ville alliée, qui jouissoit des priviléges de la bourgeoisie Romaine. Les archives de cette ville avoient été brûlées, dans le temps de la guerre sociale ; et vingt-huit ans après, un nommé Gratius, ennemi d'Archias, voulut tourner contre lui cet accident qui lui enlevoit la preuve de son titre. Heureusement il avoit pour lui le témoignage de Lucullus dont la protection lui avoit procuré cette faveur des habitans d'Héraclée. Il fut défendu par Cicéron, et l'orateur nous apprend dans son exorde les droits qu'avoit le poëte à son amitié et même à sa reconnoissance.

Si j'ai quelque talent, juges, (et je sens combien j'en ai peu) quelque habitude de la parole, (et j'avoue qu'elle est en moi assez médiocre) quelque connoissance de l'art oratoire, puisés dans l'étude des lettres, qui ne m'ont été étrangères en aucun temps de ma vie ; tous ces avantages, quels qu'ils soient, je les dois à Licinius Archias, qui a droit d'en réclamer le fruit et la récompense. Aussi loin que ma mémoire peut remonter dans le passé et revenir sur mes premières années, je le vois dirigeant mes premières études et m'introduisant dans la carrière que j'ai parcourue ; et si ma voix affermie et encouragée par ses leçons, a été quelquefois utile à mes concitoyens, je dois, sans doute, autant qu'il est en moi, servir celui qui m'a mis en état de servir les autres. Ce que je dis, peut étonner ceux qui ne feroient attention qu'à la différence qu'ils trouvent dans le genre de mes travaux et de ceux d'Archias ; mais l'éloquence n'a pas été ma seule étude, et tous les arts qui tiennent à la culture de l'esprit, ont entre eux comme un lien de parenté, et forment pour ainsi dire une même famille.

Peut-être aussi sera-t-on surpris que dans une question de droit, dans un procès qui se plaide publiquement, devant un préteur si distingué et des juges si graves, en présence d'une si nombreuse assemblée, j'emploie un langage tout différent de celui du barreau ; mais c'est une liberté que j'attends de l'indulgence de mes juges, et j'espère qu'elle ne leur déplaira pas. Le caractère de l'accusé, homme de lettres, excellent poëte, dont le loisir et le travail ont toujours été également éloignés des altercations et du bruit des tribunaux ; le concours d'hommes lettrés qu'attire ici sa cause ; votre goût pour les beaux-arts qu'il cultive, et celui du magistrat qui préside à ce jugement ; tout m'autorise à croire que vous me permettrez de m'écarter un peu de la méthode ordinaire ; et si j'obtiens de vous cette grâce, je me flatte de vous démontrer que non-seulement Archias ne doit point être retranché du nombre de nos concitoyens, mais même que s'il n'en étoit pas, il mériteroit d'y être admis.

Né d'une famille noble d'Antioche, ville anciennement célèbre et opulente, remplie de savans hommes, et florissante par les arts et les lettres, Archias étoit à peine sorti des études de l'enfance, que ses écrits le placèrent au premier rang. Bientôt il devint si célèbre dans l'Asie et dans la Grèce, que son arrivée dans chaque ville étoit une fête ; l'attente et la curiosité qu'il excitoit alloient encore au delà de sa renommée ; et quand on l'avoit entendu, cette attente même étoit surpassée par l'admiration.

Les lettres Grecques étoient alors répandues dans l'Italie, cultivées dans les villes Latines plus qu'elles ne le sont aujourd'hui, et favorisées dans Rome même par la tranquillité dont jouissoit la

république. Les peuples de Tarente, de Rhége et de Naples s'empressèrent d'honorer Archias du droit de cité et de récompenses de toute espèce ; et tous ceux qui étoient faits pour juger des talens, le regardèrent comme un homme dont l'adoption leur faisoit honneur.

Marius et Catulus étoient consuls, lorsqu'il vint à Rome, où sa réputation l'avoit devancé. Il y trouvoit deux grands hommes, dont l'un pouvoit lui fournir de grandes choses à célébrer, et l'autre, joignant à la gloire des exploits militaires le bon goût et les connoissances, étoit digne d'entendre celui qui pouvoit le chanter. Archias, encore revêtu de la robe prétexte, fut reçu dans la maison de Lucullus ; et il doit non-seulement à son génie et à ses écrits, mais encore à son caractère et à ses mœurs, cet avantage honorable, que la maison où sa jeunesse fut accueillie, est encore aujourd'hui l'asile de sa vieillesse. Il étoit bien venu de Métellus le Numidique et de son fils ; Emilius l'écoutoit avec plaisir ; il vivoit avec les deux Catulus, père et fils ; Lucius Crassus le cultivoit ; il étoit étroitement lié avec toute la famille de Lucullus, d'Hortensius, d'Octavius, avec Drusus et Caton ; et c'est encore un honneur pour lui, que parmi ceux qui le recherchoient, les uns le faisoient par goût et parce qu'ils savoient l'apprécier et jouir de son talent, les autres vouloient seulement s'en faire un mérite.

Suit un détail très-court et très-clair sur le fond de la cause, et Cicéron pouvoit s'en tenir là, s'il n'eût voulu que la gagner : elle étoit évidente ; mais il avoit promis dans son exorde de faire autre chose qu'un plaidoyer : il tient parole, et s'adressant à l'accusateur, il continue ainsi :

Vous me demanderez pourquoi je parois si attaché à Licinius Archias : parce que c'est à lui que je dois chaque jour le délassement le plus doux des travaux du Forum et du tumulte des affaires. Et croyez-vous que je pusse trouver dans mon esprit de quoi suffire à tant d'objets différens, si je ne puisois sans cesse de nouvelles richesses dans l'étude des lettres, ou que je pusse supporter tant de travaux, si les agrémens de cette même étude ne servoient à me récréer et à me soutenir ? J'avoue que je m'y livre le plus qu'il m'est possible. Que ceux là s'en cachent qui n'en savent rien retirer qui appartienne à l'utilité commune, ou qui puisse être produit au grand jour ; mais pourquoi ne l'avouerai-je pas, moi, qui depuis tant d'années ai vécu de manière que jamais ni mon loisir, ni mes intérêts, ni mes plaisirs, ni même mon sommeil, n'ont refusé un seul de mes momens aux besoins de mes concitoyens ? Qui pourroit me savoir mauvais gré de donner à ce genre d'occupation le temps que d'autres donnent aux spectacles, aux voluptés, aux jeux, aux festins, à l'oisiveté ? L'on doit d'autant plus me le permettre, que cet art même dont je fais profession, et qui a été le refuge de mes amis dans tous leurs périls, ce talent de la parole fait partie de ces études que j'ai toujours aimées ; et si l'on trouve que c'est peu de chose, il est des avantages bien plus grands dont je leur ai obligation. Et en effet, si tout ce que j'ai lu, tout ce que j'ai appris ne m'avoit bien persuadé, dès ma jeunesse, que rien n'est plus désirable dans cette vie que la gloire et la vertu, qu'il faut leur sacrifier tout, et ne compter pour rien les tourmens, l'exil et la mort, me serois-je exposé pour le salut public à tant de combats et aux attaques continuelles des méchans ? Mais tous les livres, tous les monumens de l'antiquité, toutes les paroles des sages répètent cette grande leçon, et toutes ces instructions seroient ensevelies dans les ténèbres, si le génie ne leur avoit prêté sa lumière. Combien d'excellens modèles se présentent à nous dans ces portraits des grands hommes qu'ont tracés les écrivains de la Grèce et de l'Italie ! C'est eux que j'ai toujours eus devant les yeux dans l'administration des affaires publiques ; c'est en pensant à eux que mon âme s'élevoit et se formoit à leur ressemblance,

Quelqu'un me dira : ces hommes dont les lettres nous ont conservé la gloire et les vertus, étoient-ils eux-mêmes lettrés ? je ne puis l'affirmer de tous : je pense qu'il y en a plusieurs d'un naturel assez heureux pour se porter d'eux-mêmes à tout ce qui étoit honnête et glorieux, sans avoir besoin de leçon ; et j'ajouterai encore que la nature sans l'instruction a communément plus de pouvoir que l'instruction sans la nature. Mais aussi quand on joint à ce qu'on a reçu de l'une tout ce que peut ajouter

l'autre, c'est alors qu'il en résulte ce qu'il y a de plus beau, de plus grand, de plus admirable dans l'humanité.

De ce nombre étoit Scipion l'Africain, que nos pères ont vu, Lælius, Furius, ces hommes dont la sagesse avoit maîtrisé toutes les passions, ce Caton l'ancien, le citoyen le plus courageux et le plus éclairé de son temps ; et si tous ces illustres personnages avoient cru la culture des lettres inutile à la connoissance et à la pratique de la vraie vertu, en auroient-ils fait une de leurs occupations ?

Mais quand on ne la considéreroit pas par son utilité et son importance ; quand on n'y verroit que l'agrément et le plaisir, ce seroit encore celui de tous qui conviendroit le mieux à l'homme bien élevé. Les autres, en effet, ne sont ni de tous les temps, ni de tous les lieux, ni faits pour tout âge : les lettres sont à la fois l'instruction de la jeunesse, le charme de l'âge avancé, l'ornement de la prospérité, la consolation de l'infortune ; elles nous amusent dans la retraite, ne sont point déplacées dans la société ; elles veillent avec nous, elles nous accompagnent dans nos voyages ; elles nous suivent dans les campagnes ; enfin quand nous n'en aurions pas le goût, nous ne pourrions leur refuser notre estime et notre admiration.

Pour ce qui regarde la poésie en particulier, nous avons entendu dire aux meilleurs juges que les autres talens s'acquièrent par les préceptes, mais que celui de la poésie est un don de la nature, une faculté de l'imagination, une sorte d'inspiration divine. Aussi notre vieil Ennius appelle les poëtes des *hommes saints*, parce qu'ils sont distingués à nos yeux par les présens de la Divinité. Qu'il soit donc saint parmi vous, parmi des hommes aussi instruits que vous l'êtes, ce nom de poëte, que les Barbares mêmes n'ont jamais violé. Les rochers et les déserts semblent répondre à la voix du poëte ; les bêtes mêmes paroissent sensibles à l'harmonie, et nous y serions insensibles ! Les peuples de Colophon, de Chio, de Salamine, de Smyrne, et d'autres encore se disputent Homère et lui élèvent des autels : ils veulent, long-temps après sa mort, l'avoir pour concitoyen, parce qu'il a été grand poëte ; et celui qui est réellement le nôtre par sa volonté et par nos lois, nous pourrions le rejeter ! Nous rejeterions celui qui a employé son génie à chanter la gloire du peuple Romain ! Oui, dès sa première jeunesse, il a composé un poëme sur la guerre des Cimbres, et cet hommage flatta Marius même, qui étoit, vous le savez, assez étranger au commerce des muses. C'est qu'il n'est personne, si dur et si farouche qu'il puisse être, qui ne soit flatté de voir son nom porté par la poésie aux générations à venir. On demandoit à ce célèbre Athénien, Thémistocle, quelle étoit la voix qu'il entendroit avec le plus de plaisir : *Celle*, dit-il, *qui chantera le mieux ce que j'ai fait.* Ce même Archias a célébré dans un autre ouvrage les victoires de Lucullus sur Mithridate, et cette guerre si fertile en révolutions, qui a ouvert aux armes Romaines des contrées que la nature sembloit leur avoir fermées, ces batailles mémorables où Lucullus, avec peu de soldats, a défait des troupes innombrables, ce siége de Cyzique où il a sauvé une ville, notre alliée, des fureurs de Mithridate, cet incroyable combat de Ténédos où les forces navales de ce puissant roi ont été anéanties avec les généraux qui les commandoient. La gloire de Lucullus est la nôtre ; ce qu'on a fait pour lui, on l'a fait pour nous ; et dans les chants d'Archias, consacrés à Lucullus, seront perpétués les trophées, les monumens et les triomphes de Rome.

Et qui de nous ignore combien Ennius fut cher à notre fameux Scipion l'Africain ? La statue de ce poëte est élevée en marbre dans le tombeau des Scipions. Son poëme de *la Guerre Punique* est regardé comme un hommage rendu au nom Romain : c'est là que les Fabius, les Marcellus, les Fulvius, les Caton sont comblés de louanges honorables que nous partageons avec eux, sont couverts d'un éclat qui rejaillit sur nous. Aussi nos ancêtres donnèrent à ce poëte, né dans la Calabre, le titre de citoyen Romain, et nous le refuserions à Archias, à qui nos lois l'ont accordé ! Et qu'on n'imagine pas que ses travaux doivent nous intéresser moins, parce qu'il écrit en vers Grecs : ce seroit se tromper beaucoup. La langue Grecque est répandue dans tout le monde ; la nôtre est renfermée dans les limites de notre empire ; et si notre puissance est bornée aux pays que nous avons conquis, ne devons-nous pas souhaiter que notre gloire parvienne jusqu'où nos armes n'ont pu

parvenir ? Si cette espèce d'illustration est agréable et chère aux peuples mêmes dont le poëte raconte les exploits, de quel prix ne doit-elle pas être, quel encouragement ne doit-elle pas donner aux chefs, aux généraux, aux magistrats, qui n'envisagent que la gloire dans leurs travaux et leurs périls ! Alexandre avoit à sa suite un grand nombre d'écrivains, chargés de composer son histoire ; mais quand il vit le tombeau d'Achille, il s'écria : *Heureux Achille, qui as trouvé un Homère pour te chanter !* Et en effet, sans cette immortelle Iliade, le même tombeau qui couvrit les restes du vainqueur de Troye, auroit enseveli sa mémoire. Que dirai-je de notre grand Pompée, dont la fortune extraordinaire a égalé la valeur, et qui en présence de son armée, a proclamé citoyen Romain Théophane de Mitylène, l'historien de ses exploits ? Et nos soldats, ces hommes sans lettres, la plupart rustiques et grossiers, sensibles pourtant aux honneurs de leur général, et croyant les partager, ont répondu par leurs acclamations à l'éloge qu'il faisoit de Théophane.

Avouons-le, Romains, osons dire tout haut ce que chacun de nous pense tout bas : nous aimons tous la louange, et ceux qu'elle touche le plus vivement, sont aussi ceux qui savent le mieux la mériter. Les philosophes qui écrivent sur le mépris de la gloire, mettent leurs noms à leurs écrits, et sont encore occupés d'elle, même en paroissant la mépriser. Décimus Brutus, aussi grand capitaine que bon citoyen, grava sur les monumens qu'il avoit élevés, les vers d'Accius son ami. Fulvius, que notre Ennius accompagnoit lorsqu'il triompha des Etoliens, consacra aux Muses les dépouilles qu'il avoit remportées. Est-ce donc la toge Romaine qui se déclarera leur ennemie, quand les généraux d'armée les révèrent, et qui refusera aux poëtes la protection et les récompenses que leur accordent les guerriers ?

J'irai plus loin, et s'il m'est permis de parler de mon propre intérêt, si j'ose montrer devant vous cet amour de la gloire, trop passionné peut-être, mais qui ne peut jamais être qu'un sentiment noble et louable, je vous avouerai qu'Archias a regardé comme un sujet digne de ses vers les événemens de mon consulat, et tout ce que j'ai fait avec vous pour le salut de la patrie. L'ouvrage est commencé, je l'ai entendu, j'en ai été touché, et je l'ai exhorté à l'achever. Car la vertu ne désire d'autre récompense de ses travaux et de ses dangers, que ce témoignage glorieux qui doit passer à la postérité ; et si on veut le lui ôter, que restera-t-il dans cette vie si rapide et si courte, qui puisse nous dédommager de tant de sacrifices ! Certes, si notre âme ne pressentoit pas l'avenir, s'il falloit que ses pensées s'arrêtassent aux bornes de notre durée, qui de nous pourroit se consumer par tant de fatigues, se tourmenter par tant de soins et de veilles, et faire si peu de cas de la vie ? Mais il y a dans tous les esprits élevés une force intérieure qui leur fait sentir jour et nuit les aiguillons de la gloire, un sentiment qui les avertit que notre souvenir ne doit pas périr avec nous, et qu'il doit s'étendre et se perpétuer dans tous les âges. Eh ! nous tous, victimes dévouées à la défense de la république, nous rabaisserions-nous au point de nous persuader qu'après avoir vécu de manière à n'avoir pas un seul moment de repos et de tranquillité ; nous devons encore périr tout entiers ? Si les plus grands hommes sont jaloux de laisser leur ressemblance dans des images et des statues périssables, combien ne devons-nous pas attacher un plus grand prix à ces monumens du génie, qui transmettent à nos derniers neveux l'empreinte fidèle de notre âme, de nos sentimens, de nos pensées ! Pour moi, Romains, en faisant ce que j'ai fait, je croyois dès ce moment en répandre le souvenir dans toute la terre et dans l'étendue des siècles ; et soit que le tombeau doive m'ôter le sentiment de cette immortalité, soit, comme l'ont cru tous les sages, qu'il doive rester quelque partie de nous qui soit encore capable d'en jouir, aujourd'hui du moins, l'on ne peut m'ôter cette pensée, qui est mon plaisir et ma récompense.

Conservez donc, Romains, un citoyen d'un mérite également prouvé, et par la qualité et par l'ancienneté des liaisons les plus respectables, un homme d'un génie tel que nos concitoyens les plus illustres ont désiré de se l'attacher et d'en recueillir les fruits, un accusé dont le bon droit est attesté par le bienfait de la loi, par l'autorité d'une ville municipale, par le témoignage d'un Lucullus, par les registres d'un Métellus. Faites que celui qui a travaillé pour ajouter, autant qu'il est en lui, à votre gloire, à celle de vos généraux et du peuple Ro-

main, qui promet encore de consacrer à la mémoire, ces orages récens et domestiques dont vous venez de sortir, qui est du nombre de ces hommes dont la personne est regardée comme inviolable chez toutes les nations ; faites qu'il n'ait pas été amené devant vous pour y recevoir un affront cruel, mais pour obtenir un gage de votre justice et de votre bonté.

Cicéron, Traduction du même.

§ 8. *Extraits du Plaidoyer pour le Tribun Sextius.*

Occasion de cette Oraison.

La faction de Clodius, soutenue assez ouvertement par César, qui vouloit dompter la liberté républicaine de Cicéron, et secrètement par Pompée lui-même, qui étoit jaloux de la réputation et du crédit de l'orateur, avoit obligé ce grand homme de céder à son ennemi et de s'éloigner de Rome. Seize mois après il fut rappelé avec le plus grand éclat, mais il en coûta du sang pour obtenir son retour. Quoiqu'alors tous les ordres de l'état fussent réunis en sa faveur, quoique toutes les puissances de Rome se déclarassent pour lui, le féroce Clodius que rien n'intimidoit, s'étant mis à la tête d'une troupe de gladiateurs salariés et de brigands échappés à la déroute de Catilina, assiégeoit le Forum, et prétendoit à force ouverte, empêcher les tribuns de convoquer l'assemblée du peuple, où devoit se proposer le rappel de Cicéron. Milon et Sextius, voyant qu'il falloit absolument repousser la force par la force, se mirent en défense, et la place publique devint le théâtre du carnage. Dans une de ces rencontres tumultueuses, Sextius fut laissé pour mort, et le frère de Cicéron courut risque de la vie.

Toutes les violences de Clodius n'empêchèrent pas le retour de Cicéron : mais ce forcené eut l'impudence, un an après, de faire accuser Sextius de violence, par Albinovanus, un de ses affidés, tandis que lui-même se proposoit d'accuser Milon.

Combien étoit absurde l'Accusation de Violence faite à Sextius.

L'orateur après avoir rappelé le combat qui pensa être si fatal à Sextius, et peint des couleurs les plus vives un tribun du peuple percé de coups, et n'échappant à ses meurtriers que parce qu'ils le croient mort, s'écrie :

Et c'est Sextius, c'est lui qui est accusé de violence ! Pourquoi ? quel est son crime ? c'est de vivre encore. Mais Clodius ne peut pas même le lui reprocher. S'il vit, c'est qu'on ne lui a pas porté le dernier coup, le coup qui devoit être mortel. A qui t'en prends-tu, Clodius ? accuse donc le gladiateur Lentidius, qui n'a pas frappé où il falloit. Accuse ton satellite, Sabinius de Réate, qui cria si heureusement, si à propos pour Sextius, il est mort. Mais lui, que lui reproches-tu ? s'est-il refusé au glaive ? ne l'a-t-il pas reçu dans ses flancs, comme les gladiateurs du cirque, à qui l'on ordonne de recevoir la mort ? De quoi donc est-il coupable, Romains ? est-ce de n'avoir pu mourir ? d'avoir couvert du sang d'un tribun les marches du temple de Castor ? est-ce de ne pas s'être fait reporter sur la place, lorsqu'il fut rendu à la vie, de ne s'être pas remis sous le glaive ? Mais je vous le demande, Romains, s'il eût péri dans ce malheur, si cette troupe d'assassins eût fait ce qu'elle vouloit faire, si Sextius que l'on crut mort, fût mort en effet, n'auriez-vous pas tous pris les armes pour venger le sang d'un magistrat dont la personne est inviolable et sacrée, pour venger la république des attentats d'un brigand ? Verriez-vous tranquillement Clodius paroître devant votre tribunal ? et celui dont la mort vous eût fait pousser un cri de vengeance, pour peu que vous vous fussiez souvenus de vos droits et de vos ancêtres, peut-il craindre quelque chose de vous, quand vous avez à prononcer entre la victime et l'assassin ?

Compte des Motifs qui décidèrent Cicéron à quitter Rome, au lieu de résister à la Faction de Clodius.

Je vais vous rendre compte, Romains, de ma conduite et de mes pensées, et je ne manquerai pas à ce qu'attend de moi cette assemblée, la plus nombreuse que j'aie vue jamais entourer ces tribunaux. Si dans la meilleure de toutes les causes, quand le sénat me montroit tant d'attachement, tous les bons citoyens tant de zèle et d'union, quand l'Italie entière étoit prête à tout faire, à tout risquer pour ma défense,

si avec tant d'appuis j'ai pu craindre les fureurs d'un tribun, le plus vil des hommes, et la folle audace de deux consuls, aussi méprisables que lui, j'ai manqué sans doute à la fois et de sagesse et de fermeté. Métellus s'exila lui-même, il est vrai ; mais quelle différence ! sa cause étoit bonne, je l'avoue, et approuvée par tous les honnêtes gens ; mais le sénat ne l'avoit pas solennellement embrassée ; tous les ordres de l'état, toute l'Italie ne s'étoient pas déclarés pour lui par des décrets publics.... Il avoit affaire à Marius, au libérateur de l'empire, alors dans son sixième consulat, et à la tête d'une armée invincible, à Saturninus, tribun factieux, mais magistrat vigilant et populaire, et de mœurs irréprochables.... Et moi qui avois-je à combattre ? Ce n'étoit pas une armée victorieuse ; c'étoit un ramas d'artisans stipendiés qu'excitoit l'espoir du pillage. Qui avois-je pour ennemi ? Ce n'étoit point Marius, la terreur des Barbares, le boulevard de la patrie ; c'étoient deux monstres odieux, qu'une honteuse indigence et une dépravation insensée avoient faits les esclaves de Clodius ? c'étoit Clodius lui-même, un compagnon de débauche de nos baladins, un adultère, un incestueux, un ministre de prostitution, un fabricateur de testamens, un brigand, un assassin, un empoisonneur ; et si j'avois employé les armes pour écraser de tels adversaires, comme je le pouvois aisément, et comme tant d'honnêtes gens m'en pressoient, je n'avois pas à craindre qu'on me reprochât d'avoir opposé la force à la force, ni que quelqu'un regrettât la perte de si mauvais citoyens, ou plutôt de nos ennemis domestiques ; mais d'autres raisons m'arrêtèrent. Ce forcené Clodius, cette furie ne cessoit de répéter dans ses harangues que tout ce qu'il faisoit contre moi, c'étoit de l'aveu de Pompée, de ce grand homme, aujourd'hui mon ami et qui l'auroit toujours été, si on lui avoit permis de l'être. Clodius nommoit parmi mes ennemis Crassus, citoyen courageux, avec qui j'avois les plus étroites liaisons ; César, dont jamais je n'avois mérité la haine. Il disoit que c'étoient là les moteurs de toutes ses actions, les appuis de tous ses desseins ; que l'un avoit une armée puissante dans l'Italie, que les deux autres pouvoient en avoir une dès qu'ils le voudroient, et qu'ils l'auroient en effet ; enfin ce n'étoient pas les lois, les jugemens, les tribunaux dont il me menaçoit, c'étoient les armes, les généraux, les légions, la guerre. Mais quoi ! devois je faire si grand cas des discours d'un ennemi, qui nommoit si témérairement les plus illustres des Romains ? Non, je n'ai pas été frappé de ses discours, mais de leur silence ; et quoiqu'ils eussent d'autres raisons à le garder, cependant aux yeux de tant d'hommes disposés à tout craindre, en se taisant ils sembloient se déclarer ; en ne désavouant pas Clodius, ils sembloient l'approuver.... Que devois-je faire alors ? combattre ? Eh bien ! le bon parti l'auroit emporté : je le veux. Qu'en seroit-il arrivé ? Avez-vous oublié ce que disoit Clodius dans ses insolentes harangues, qu'il falloit me résoudre à périr ou à vaincre deux fois ? Et qu'étoit-ce qu'avoir à combattre deux fois ? N'étoit-ce pas avoir à combattre, après ce tribun insense, deux consuls aussi méchans que lui, et ceux qui étoient tout prêts à se déclarer ses vengeurs ? Ah ! quand le danger n'eût menacé que moi seul, j'aurois mieux aimé mourir que de remporter cette seconde victoire, qui étoit la perte de la république. C'est vous que j'en atteste, ô dieux de la patrie ! dieux domestiques ! C'est vous qui m'êtes témoins, que pour épargner vos temples et vos autels, pour ne pas exposer la vie des citoyens qui m'est plus chère que la mienne, je n'ai pu me résoudre à cet horrible combat. Étoit-ce donc la mort que je pouvois craindre ? Et lorsqu'au milieu de tant d'ennemis je m'étois dévoué pour le salut public, n'avois-je pas devant les yeux l'exil et la mort ? n'avois-je pas dès lors prédit moi-même tous les périls qui m'attendoient ?..... Mon éloignement volontaire a écarté de vous les meurtres, l'incendie et l'oppression. J'ai sauvé deux fois la patrie, la première fois avec gloire, la seconde avec douleur. Car je ne me vanterai point d'avoir pu me priver, sans un mortel regret, de tout ce qui m'étoit cher au monde, de mes enfans, de mon épouse, de l'aspect de ces murs, de la vue de mes concitoyens qui me pleuroient, de cette Rome qui m'avoit honoré. Je ne me défendrai pas d'être homme et sensible ; et quelle obligation m'auriez-vous donc, si tout ce que j'abandonnois pour vous, j'avois pu le perdre avec indiffé-

rence ? Je vous ai donné, Romains, la peuve la plus certaine de mon amour pour la patrie, lorsque me résignant au plus douloureux sacrifice, j'ai mieux aimé l'achever que de vous livrer à vos ennemis.

Cicéron, Traduction du même.

§ 9. *Extrait du Plaidoyer de Milon.*

Occasion de ce Plaidoyer.

Clodius et Milon se faisoient une guerre ouverte au milieu de Rome. Milon aspiroit au consulat, et Clodius à la préture ; et ce dernier qui avoit tant d'intérêt à ne pas voir son ennemi revêtu d'une magistrature supérieure, avoit dit publiquement, avec son audace ordinaire, que dans trois jours Milon ne seroit pas en vie. Milon paroissoit déterminé à ne pas l'épargner davantage. Ce fut pourtant le hasard, et non aucun projet de part ni d'autre, qui amena la rencontre où périt Clodius. Il revenoit de la campagne avec une suite d'environ trente personnes : il étoit à cheval ; et Milon qui alloit à Lanuvium, étoit dans un chariot avec sa femme ; mais sa suite étoit plus nombreuse et mieux armée. La querelle s'engagea : Clodius blessé et se sentant le plus foible, se retira dans une maison, comme pour s'en faire un asile : mais Milon ordonna à ses gladiateurs de forcer la maison et de tuer Clodius. Les parens et les amis de Clodius poursuivirent la vengeance de sa mort. Milon fut accusé et, malgré l'éloquent plaidoyer de Cicéron, condamné à l'exil.

Bien loin que Milon doive être puni pour avoir tué Clodius, il mérite, au contraire, la Reconnoissance du Peuple Romain.

Si dans ce moment même Milon, tenant en sa main l'épée encore sanglante, s'écrioit : Romains, écoutez-moi ; écoutez-moi, citoyens ; oui, j'ai tué Clodius ; c'est avec ce bras, c'est avec ce fer que j'ai écarté de vos têtes les fureurs d'un scélérat que nul frein ne pouvoit plus retenir, que les lois ne pouvoient plus enchaîner ; c'est par sa mort que vos droits, la liberté, l'innocence, l'honneur sont en sûreté ; si Milon tenoit ce langage, auroit-il quelque chose à craindre ? Et en effet, aujourd'hui qui ne l'approuve pas ? qui ne le trouve pas digne de louange ? qui ne pense pas, qui ne dit pas tout haut que jamais homme n'a donné au peuple Romain un plus grand sujet de joie ? De tous les triomphes que nous avons vus, nul, j'ose le dire, n'a répandu dans ces murs une plus vive allégresse, et n'a promis des avantages plus durables. Je me flatte, Romains, que vous et vos enfans êtes destinés à voir dans la république les plus heureux changemens : persuadez-vous bien que vous ne les verriez jamais, si Clodius vivoit encore. Tout nous autorise à espérer qu'avec un consul tel que le grand Pompée, cette même année verra mettre un frein à la licence, verra la cupidité réprimée, les lois affermies ; et ces jours de salut que nous attendons, quel homme assez insensé se flatteroit de les voir luire du vivant de Clodius ? Que dis je ! quelle est celle de vos possessions domestiques dont vous eussiez pu vous promettre une jouissance assurée et paisible, tant que ce furieux auroit pu faire sentir sa domination ? Je ne crains pas qu'on impute à mes ressentimens particuliers de mettre dans mes accusations plus de violence que de vérité. Quoique j'eusse, plus que tout autre, le droit de le haïr, cependant ma haine personnelle ne pourroit pas être au-dessus de l'horreur universelle qu'il inspiroit.... Enfin, juges, je vous le demande : il s'agit de prononcer sur le meurtre de Clodius : imaginez-vous donc, (car la pensée peut nous représenter un moment les objets comme si l'on en voyoit la réalité) imaginez-vous, dis-je, que l'on me promet d'absoudre Milon, sous la condition que Clodius revivra. Vous frémissez tous ! Eh quoi ! si cette seule idée, tout mort qu'il est, vous a frappés d'épouvante, que seroit-ce donc s'il étoit vivant ?

Superbe Péroraison de ce Plaidoyer.

Que me reste-t-il à faire, si ce n'est d'implorer en faveur du plus courageux des hommes la pitié que lui-même ne demande point, et que je demande même malgré lui ? Si vous ne l'avez pas vu mêler une larme à toutes celles qu'il vous fait répandre, si vous n'avez remarqué aucun changement dans sa con-

tenance ni dans ses discours, vous ne devez pas pour cela prendre moins d'intérêt à son sort ; peut-être même est-ce une raison pour lui en devoir davantage. Si dans les combats de gladiateurs, quand il s'agit du sort de ces hommes de la dernière classe, nous ne pouvons nous empêcher d'avoir de l'aversion et du mépris pour ceux qui se montrent timides et supplians, et qui nous demandent la vie ; si au contraire nous nous intéressons au salut de ceux qui font voir un grand courage et s'offrent hardiment à la mort ; si nous croyons alors devoir notre compassion à ceux qui ne l'implorent pas, combien cette disposition est-elle encore plus juste et mieux placée, quand il s'agit de nos meilleurs citoyens ? Pour moi, je l'avoue, je suis pénétré de douleur, quand j'entends ce que Milon me répète tous les jours, quand j'entends les adieux qu'il adresse à ses concitoyens. Qu'ils soient heureux, me dit-il ; qu'ils vivent dans la paix et la sécurité ; que la république soit florissante ; elle me sera toujours chère, quelque traitement que j'en reçoive. Si je ne puis jouir avec elle du repos que je lui ai procuré, qu'elle en jouisse sans moi et par moi. Je me retirerai, je m'éloignerai, content de trouver un asile dans la première cité libre et bien gouvernée, que je rencontrerai sur mon passage. O travaux inutiles et mal récompensés ! s'écrie-t-il ; ô espérances trompeuses ! ô trop vaines pensées ! Moi, qui, dans ces temps déplorables, marqués par les attentats de Clodius, quand le sénat étoit dans l'abattement, la république dans l'oppression, les chevaliers Romains sans pouvoir, tous les bons citoyens sans espérance, leur ai dévoué, leur ai consacré tout ce que le tribunat me donnoit de puissance, me serois-je attendu à être un jour abandonné par ceux que j'avois défendus ? moi, qui t'ai rendu à ta patrie, Cicéron, (car c'est à moi qu'il s'adresse le plus souvent) devois-je croire qu'il ne me fût pas permis d'y demeurer ? Où est maintenant ce sénat dont nous avons pris en main la cause ? où sont ces chevaliers Romains qui devoient toujours être à toi ? où sont ces secours que nous promettoient les villes municipales, ces recommandations de toute l'Italie ? enfin, où est ta voix, ô Cicéron, qui a sauvé tant de citoyens ? ta voix ne peut donc rien pour mon salut, après que j'ai tout risqué pour le tien ?

Ce que je ne puis répéter ici qu'avec des gémissemens, il le dit avec le même visage que vous lui voyez. Il ne croit point ses concitoyens capables d'ingratitude ; il ne les croit que foibles et timides. Il ne se repent point d'avoir prodigué son patrimoine pour s'attacher cette partie du peuple que Clodius armoit contre vous ; il compte parmi les services qu'il vous a rendus, ses libéralités dont le pouvoir ajoutant à celui de ses vertus, a fait votre sûreté. Il se souvient des marques d'intérêt et de bienveillance que le sénat lui a données dans ce moment même ; et dans quelque endroit que son destin le conduise, il emporte avec lui le souvenir de vos empressemens, de votre zèle et de vos regrets.... Il ajoute, et avec vérité, que les grandes âmes n'envisagent dans leurs actions que le plaisir de bien faire, sans songer au prix qui les attend ; qu'il n'a rien fait dans sa vie que pour l'honneur ; que si rien n'est plus beau, plus désirable que de servir sa patrie et de la délivrer du danger, ceux-là, sans doute, sont heureux envers qui elle s'est acquittée par des honneurs publics ; mais qu'il ne faut pas plaindre ceux envers qui leurs concitoyens demeurent redevables ; que si l'on apprécie les récompenses de la vertu, la gloire est la première de toutes ; que c'est elle qui console de la brièveté de la vie par la pensée de l'avenir, qui nous reproduit quand nous sommes absens, nous fait revivre quand nous ne sommes plus, et sert aux hommes comme de degré pour s'élever jusqu'aux cieux.

Dans tous les temps, dit-il, le peuple Romain, toutes les nations, parleront de Milon ; son nom ne sera jamais oublié ; aujourd'hui même, que tous les efforts de mes ennemis se réunissent pour irriter l'envie contre moi, partout la voix publique me rend hommage ; partout où les hommes se rassemblent, ils me rendent des actions de grâces. Je ne parle pas des fêtes que l'Etrurie a célébrées et établies en mon honneur : il y a maintenant plus de trois mois que Clodius a péri, et le bruit de sa mort, en parcourant toutes les provinces de l'empire, y a répandu la joie et l'allégresse. Et qu'importe où je sois désormais, puisque mon nom et ma gloire sont partout ?

Voilà ce que tu me dis souvent, Milon, en l'absence de ceux qui m'écou-

tent, et voici ce que je te réponds en leur présence. Je ne puis refuser des éloges à ce grand courage ; mais plus je l'admire, plus ta perte me devient amère et douloureuse. Si tu m'es enlevé, si l'on t'arrache de mes bras, je n'aurai pas même cette consolation de pouvoir haïr ceux qui m'auront porté un coup si sensible. Ce ne sont pas mes ennemis qui me priveront de toi ; ce sont ceux mêmes que j'ai le plus chéris, ceux qui m'ont fait à moi-même le plus de bien. Non, Romains, quelque chagrin que vous me causiez, (et vous ne pouvez m'en causer un plus cruel) jamais vous ne me forcerez à oublier ce que vous avez fait pour moi ; mais si vous l'avez oublié vous-mêmes, si quelque chose en moi a pu vous offenser, pourQuoi ne pas m'en punir plutôt que Milon? quoi qu'il m'arrive, je m'estimerai heureux, si je ne suis pas le témoin de sa disgrâce.

La seule consolation qui puisse me rester, Milon, c'est qu'au moins j'aurai rempli envers toi tous les devoirs de l'amitié, du zèle et de la reconnoissance. Pour toi j'ai bravé l'inimitié des hommes puissans ; j'ai exposé ma vie à tous les traits de tes ennemis ; pour toi j'ai pu même les supplier ; j'ai regardé ton danger comme le mien, et mon bien et celui de mes enfans comme le tien propre. Enfin, s'il est quelque violence qui menace ta tête, je ne crains pas de l'appeler sur la mienne. Que me reste-t-il encore ? que puis-je dire ? que puis-je faire, si ce n'est de lier désormais mon sort au tien, quel qu'il soit, et de suivre en tout ta fortune ? J'y consens, Romains ; je veux bien que vous soyez persuadés que le salut de Milon mettra le comble à tout ce que je vous dois, ou que tous les bienfaits que j'ai reçus de vous seront anéantis dans sa disgrâce. Mais pour lui, toute cette douleur dont je suis pénétré, ces pleurs que m'arrache sa situation, n'ébranlent point son incroyable fermeté. Il ne peut se résoudre à regarder comme un exil quelque lieu que ce soit où puisse habiter la vertu ; la mort même ne lui paroît que le terme de l'humanité, et non pas une punition. Qu'il reste donc dans ces sentimens qui lui sont naturels ; mais nous, Romains, quels doivent être les nôtres ? Voulez vous ne garder de Milon que son souvenir, et le bannir en le regrettant ? Est-il au monde quelque asile plus digne de ce grand homme que le pays qui l'a produit ? Je vous appelle tous, ô vous, braves Romains, qui avez répandu votre sang pour la patrie, centurions, soldats, c'est à vous que je m'adresse dans les dangers de ce citoyen courageux. Est-ce devant vous, qui assistez à ce jugement, les armes à la main, est-ce sous vos yeux que la vertu sera bannie, sera chassée, sera rejetée loin de nous ? Malheureux que je suis ! C'est avec le secours de ces mêmes Romains, ô Milon ! que tu as pu me rappeler dans Rome, et ils ne pourront m'aider à t'y retenir ! Que répondrai-je à mes enfans qui te regardent comme un second père, à mon frère aujourd'hui absent, mais qui a partagé autrefois tous les maux dont tu m'as délivré ? Je leur dirai donc que je n'ai rien pu pour ta défense, auprès de ceux qui t'ont si bien secondé pour la mienne ! et dans quelle cause ! dans celle qui excite un intérêt universel. Devant quels juges ! devant ceux à qui la mort de Clodius a été le plus utile. Avec quel défenseur ? avec Cicéron. Quel si grand crime ai-je donc commis, de quel forfait inexpiable me suis-je chargé, quand j'ai recherché, découvert, étouffé cette fatale conjuration qui nous menaçoit tous, et qui est devenue pour moi et pour les miens une source de maux et d'infortunes ? Pourquoi m'avez-vous rappelé dans ma patrie ? est-ce pour en chasser, sous mes yeux, ceux qui m'y ont rétabli ? voulez-vous donc que mon retour soit plus douloureux que mon exil, ou plutôt comment puis-je me croire en effet rétabli, si je perds ceux à qui je dois mon salut? Plût aux dieux que Clodius (pardonne, ô ma patrie, pardonne : je crains que ce vœu que m'arrache l'intérêt de Milon ne soit un crime envers toi :) plût aux dieux que Clodius vécût encore, qu'il fût préteur, consul, dictateur, plutôt que de voir l'affreux spectacle dont on nous menace ! O dieux immortels ! ô Romains ! conservez un citoyen tel que Milon ?—Non, me dit-il, que Clodius soit mort comme il le méritoit, et que je subisse le sort que je n'ai pas mérité. —C'est ainsi qu'il parle ; et cet homme né pour la patrie, mourroit ailleurs que dans sa patrie ! Sa mémoire sera gravée dans vos cœurs, et lui-même n'aura pas un tombeau dans l'Italie ! et quelqu'un de vous pourra prononcer l'exil d'un homme que toutes les nations vont

appeler dans leur sein ! O trop heureuse la ville qui le recevra ! O Rome ingrate, si elle le bannit ; malheureuse si elle le perd ! Mes larmes ne me permettent pas d'en dire davantage, et Milon ne veut pas être défendu par des larmes ! Tout ce que je vous demande, c'est d'oser, en donnant votre suffrage, n'en croire que vos sentimens. Croyez que celui qui a choisi pour juges les hommes les plus justes et les plus fermes, les plus honnêtes gens de la république, s'est engagé d'avance plus particulièrement que personne, à approuver ce que vous auront dicté la justice, la patrie et la vertu.

Cicéron. Traduction du même.

§ 10. *Harangue de Quintius Capitolinus au Peuple Romain.*

Occasion de cette Harangue.

La discorde et l'animosité réciproque des deux ordres de l'Etat, faisoient oublier les intérêts et les dangers communs, pour ne s'occuper que des dissentions domestiques. Les peuples ennemis de Rome avoient profité de l'occasion favorable, pour s'avancer jusqu'aux portes, sans que personne se mît en devoir de les repousser. Le consul Quintius monta à la tribune et parla ainsi.

Quoique je ne me sente coupable d'aucune faute, Romains, je me sens pénétré de honte en paroissant devant vous. Quoi ! vous savez, et la postérité l'apprendra, que les Eques et les Volsques, qui tout-à-l'heure pouvoient à peine résister aux Herniques, sont venus en armes jusqu'aux portes de Rome, sous le quatrième consulat de Quintius, et y sont venus impunément ! Quoique dès long-temps les choses en soient au point de ne présager rien que de triste, cependant si j'avois cru que cette année dût être l'époque d'une semblable ignominie, je m'y serois dérobé par l'exil ou par la mort même, si c'eût été le seul moyen de sauver mon honneur. Donc, si vos ennemis avoient été vraiment des hommes, si des guerriers dignes de ce nom avoient eu entre les mains ces armes qui ont menacé nos remparts, Rome pouvoit être prise, lorsque Quintius étoit consul ! Ah ! j'avois assez d'ans et d'honneurs : je devois mourir dans mon dernier consulat. Qui donc ces lâches ennemis ont-ils méprisé ? est-ce nous, consuls ? est-ce vous, Romains ? Si la faute est à nous, ôtez-nous une dignité que nous ne méritons pas, et si ce n'est pas assez, ajoutez-y des punitions : si la faute est à vous seuls, que les dieux et les hommes ne vous en punissent jamais : il suffit de vous en repentir. Non, vos ennemis n'ont pas compté sur leur courage, encore moins sur votre timidité. Tant de fois vaincus et mis en fuite, forcés dans leur camp, dépouillés de leurs biens, passés sous le joug, ils vous connoissent assez : ils se connoissent eux-mêmes. La division des deux ordres, les querelles du sénat et du peuple, voilà la maladie de l'état ; voilà le poison qui nous dévore et nous consume. Tandis que nous ne pouvons nous accorder ensemble ni sur les bornes de l'autorité ni sur celles de la liberté, que vous ne pouvez souffrir la magistrature patricienne, ni le sénat, les magistrats du peuple, le courage est revenu à nos ennemis. Mais, par les dieux immortels ! que vous faut-il encore ? Vous avez voulu des tribuns : pour avoir la paix, nous y avons consenti. Vous avez désiré qu'on élût des décemvirs : ils ont été créés. Les décemvirs vous ont déplu : nous les avons forcés d'abdiquer. Devenus particuliers, votre ressentiment les a poursuivis : nous avons laissé condamner à l'exil et à la mort les plus nobles et les plus distingués des citoyens. Vous avez redemandé vos tribuns : ils vous ont été rendus. Vous avez prétendu au consulat, et quoique cette prétention nous parût contraire à nos droits, nous avons laissé passer au peuple les distinctions patriciennes. Le droit de protection accordé à vos tribuns ; l'appel au peuple ; la loi qui soumet le sénat aux plébiscites ; tous nos priviléges détruits sous le prétexte de rétablir l'égalité ; nous avons supporté, nous supportons tout : quel sera le terme de ces longs débats ? Quand pourrons-nous avoir une commune patrie et ne faire qu'un seul et même peuple ? Vaincus, nous sommes plus patiens et plus paisibles que vous qui êtes les vainqueurs. N'est-ce pas assez pour vous de nous avoir réduits à vous craindre ? C'est contre nous qu'on s'empare du Mont Aventin ; contre nous que l'on se saisit du Mont Sacré ! Mais quand le Volsque étoit prêt à forcer la porte Esquiline, prêt à monter sur nos remparts,

personne ne l'a repoussé. Vous n'avez des armes, vous n'avez des forces que contre nous. Eh bien donc ! quand vous aurez assiégé le sénat, quand vous aurez rempli la place publique de vos fureurs séditieuses, rempli les prisons de sénateurs ; allez donc avec ce même emportement et cette même fierté, allez jusqu'à la porte Esquiline sortez de vos murs, ou si vous ne l'osez pas, regardez du haut de vos remparts, regardez vos campagnes ravagées par le fer et par le feu, vos dépouilles enlevées par l'ennemi ; voyez fumer vos toits embrasés ; et dans ce désordre commun, quand Rome est menacée, quand l'ennemi triomphe, en quel état croyez-vous que soient vos fortunes particulières ? Encore un moment, et chacun de vous apprendra les pertes qu'il a faites. Et qu'avez-vous ici qui vous en dédommage ? Vos tribuns peut-être vous rendront ce que vous aurez perdu. Oui, sans doute, en déclamations, en invectives, en accumulant les lois sur les lois, les harangues sur les harangues. En ce genre, vous pouvez tout attendre d'eux ; mais quelqu'un de vous en est-il revenu plus riche chez lui ? En a-t-il rapporté à sa femme et à ses enfans autre chose que des haines, des animosités, des querelles publiques et particulières, dont les suites vous auroient déjà été funestes, si la sagesse d'autrui ne vous défendoit de vos propres fautes. Ah ! quand vous serviez sous vos consuls, et non pas sous vos tribuns, dans les camps et non pas dans le *Forum*, quand vos cris faisoient frémir l'ennemi dans les batailles, et non pas le sénat Romain dans vos assemblées, alors chargés de butin, possesseurs des terres de l'ennemi, riches de ses dépouilles, couverts de la gloire de l'état et de la vôtre, vous retourniez triomphans dans vos foyers. Mais aujourd'hui c'est vous, vous Romains, qui laissez l'ennemi emporter vos dépouilles. Demeurez donc, puisque vous le voulez ; restez ici pour écouter vos harangueurs ; passez votre vie dans la place publique. Vous croyez vous dérober à la nécessité des combats ; elle vous poursuit : vous n'avez pas voulu vous mettre en campagne contre les Eques et les Volsques : ils sont au pied des murs. Si vous ne les en chassez pas, tout-à l'heure ils seront dans cette enceinte, ils monteront au Capitole, ils vous suivront jusque dans vos maisons. Deux ans sont écoulés depuis que le sénat ordonne de lever des troupes, et de conduire une armée au Mont Algide ; et cependant nous restons oisifs, occupés à nous quereller comme des femmes, et jouissant de notre loisir, sans songer que ce loisir d'un moment va multiplier les guerres et les dangers. Je sais qu'on peut vous tenir des discours plus agréables ; mais quand mon caractère ne me porteroit pas à vous dire des choses utiles et vraies, plutôt que des choses flatteuses, la nécessité m'en feroit une loi. Je voudrois vous plaire, Romains, mais j'aime encore mieux vous sauver, et à ce prix, je n'examine pas même si vous m'en saurez gré. Il est dans la nature que celui qui ne songe qu'à son propre intérêt en parlant à la multitude, trouve le moyen de paroître plus populaire que celui qui ne voit rien que l'intérêt de l'état. Vous imaginez peut-être que tous ces flatteurs du peuple, ces harangueurs éternels qui ne vous permettent ni de combattre au-dehors, ni d'être tranquilles au-dedans, sont fort occupés de vos intérêts. Quelle erreur ! Leur élevation et leur profit ; voilà ce qu'ils cherchent en vous soulevant contre nous. Ils sont nuls quand nous sommes tous d'accord ; ils sont puissans dans le trouble et le désordre ; et ils aiment encore mieux faire le mal, que de ne pouvoir rien. Mais si vous pouvez enfin vous lasser de tant de discordes, vous dégoûter de ces mœurs nouvelles et redevenir semblables à vos ancêtres et à vous-mêmes, je m'engage, (et si je manque à cet engagement, je dévoue ma tête à tous les supplices,) je m'engage à vous venger dans peu de jours, de ces déprédateurs de vos campagnes, à les mettre en fuite, à m'emparer de leur camp, et à reporter jusque dans leurs villes cette terreur de la guerre qui est venue jusqu'à nos portes, et ce bruit des armes qui retentit autour de nous.

Tite-Live, Traduction du même.

§ 11. *Remercîment de Marius au Peuple Romain, après qu'il eut été nommé pour commander en Afrique, et faire la Guerre à Jugurtha.*

Je n'ignore pas, Romains, que la plupart de ceux qui briguent les honneurs, se montrent, quand ils les ont obtenus, bien différens de ce qu'ils étoient lors-

qu'ils les ont demandés ; d'abord actifs, modestes, supplians, ensuite indolens et orgueilleux. Ce ne sont pas là mes principes : la république est plus que le consulat, et il convient de mettre plus de soin à servir l'une qu'à obtenir l'autre. Je n'ignore pas non plus que si j'ai reçu de vous un grand bienfait, vous m'avez chargé d'un grand fardeau. Pourvoir aux dépenses de la guerre en ménageant le trésor public, forcer les citoyens au service sans se faire d'ennemis, veiller à tout au-dedans et au-dehors, et tout cela, au milieu des obstacles, de l'envie et des factions, est plus difficile qu'on ne l'imagine. D'autres s'ils commettent des fautes, ont pour eux leur ancienne noblesse, la gloire de leurs ancêtres, le crédit de leurs parens et de leurs alliés, l'appui de nombreux clients. Je n'ai pour moi que moi seul : toutes mes ressources sont dans moi-même, dans mon courage, dans ma conduite irréprochable : tout le reste me manqueroit. Je vois que tout le monde a les yeux sur moi, que les bons citoyens me sont favorables, parce que mes actions sont utiles à la république, mais que les nobles n'attendent que l'occasion de m'attaquer. Je dois donc redoubler d'efforts, pour qu'ils ne puissent pas vous en imposer, et pour ne pas donner prise sur moi. Je me suis comporté, depuis mon enfance jusqu'à ce jour, de manière à être accoutumé à tous les travaux, à tous les dangers : si je me suis conduit ainsi de moi-même, avant de vous être redevable, je n'ai pas envie de changer ma conduite après que vous m'en avez payé le prix. Que ceux à qui l'ambition apprit à se contrefaire, aient de la peine à régler l'usage de leur pouvoir, cela doit être ; pour moi, qui ai passé ma vie à remplir mes devoirs, l'habitude de bien faire m'est devenue naturelle. Vous m'avez chargé de faire la guerre à Jugurtha, et la noblesse en murmure. C'est à vous de voir si un autre choix seroit préférable ; s'il vaut mieux envoyer à cette expédition quelqu'un choisi dans cette foule de nobles, quelque homme de vieille race, qui compte beaucoup d'ancêtres et point d'années de services, à qui la tête tourne dans un commandement si considérable, et qui soit réduit à chercher dans ce même peuple un subalterne qui lui apprenne son métier. Car c'est ce qui arrive le plus souvent, vous le savez, et celui que vous avez choisi pour général s'en choisit un autre pour lui-même. J'en connois, Romains, qui parvenus au consulat, ont commencé à se faire lire les actions de leurs ancêtres, et les livres des Grecs sur l'art militaire ; fort mal-à-propos, ce me semble ; car si dans l'ordre des choses on est élu avant de commander, dans l'ordre de la raison, il faut apprendre à commander avant d'être élu. Comparez à ces anciens nobles si altiers un homme nouveau tel que moi. Ce qu'ils lisent ou ce qu'ils entendent dire, je l'ai vu ou je l'ai fait. Ce que l'étude leur apprend, je le sais par l'expérience : lequel vaut le mieux des paroles ou des actions ? Je vous en fais juges, Romains. Ils méprisent ma naissance, et moi leur lâcheté. Ils me reprochent la faute de la fortune : je leur reproche leurs vices, ou plutôt je pense que tous les hommes sont égaux par la nature, mais que celui-là est le plus noble qui est le meilleur et le plus brave. Demandez aux parens d'un Albinus, d'un Bestia, s'ils aiment mieux être les peres de pareils fils, que d'un Marius : ils vous répondront qu'ils voudroient avoir pour fils celui qui a le plus de mérite. Si les nobles ont raison de me mépriser, qu'ils méprisent donc leurs ancêtres qui ont commencé comme moi par n'avoir d'autre noblesse que la vertu. Ils m'envient mes honneurs ; qu'ils m'envient donc aussi mes fatigues, mes périls, ma probité : car c'est l'un qui m'a valu l'autre. Mais ces hommes corrompus par l'orgueil, vivent comme s'ils méprisoient les honneurs, et les demandent comme s'ils les avoient mérités. Certes, ils s'abusent beaucoup, de prétendre à la fois à deux choses si opposées, aux plaisirs de l'oisiveté, et aux récompenses du courage. Ces mêmes hommes, quand ils parlent dans le sénat ou devant vous, élèvent jusqu'aux cieux le mérite de leurs ancêtres, et croient par-là s'agrandir dans l'opinion : c'est tout le contraire : leur lâcheté paroît d'autant plus coupable, que les actions de leurs aïeux ont été plus éclatantes. La gloire des peres éclaire la honte des enfans. Je ne peux pas, comme eux, citer ce qu'ont fait les autres, mais ce qui vaut beaucoup mieux, je puis dire ce que j'ai fait ; et cependant voyez comme ils sont injustes. Ils ne me permettent pas de m'applaudir de ce qui m'appartient, tandis qu'ils se vantent de ce qui ne leur ap-

partient pas ; apparemment parce que je n'ai pas comme eux, des portraits de famille à étaler devant vous, et que ma noblesse ne date que de moi ; comme s'il ne valoit pas mieux s'en faire une à soi-même, que de flétrir celle dont on a hérité. Je sais que s'ils veulent me répondre, ils ne manqueront pas de paroles éloquentes et bien arrangées, mais comblé de vos bienfaits, et tous les jours, ainsi que vous, outragé par leur haine, je n'ai pas cru devoir me taire, de peur qu'on ne prît le silence de la modestie pour un aveu de la conscience. Car d'ailleurs je ne crois pas pouvoir être blessé par leurs discours. S'ils sont vrais, ils doivent me rendre justice ; s'ils sont faux, ma conduite les réfute. Mais puisqu'ils accusent votre choix, qui m'a chargé d'une commission également importante et honorable ; voyez encore une fois si vous devez vous en repentir. Je ne saurois vous donner pour mes garans les triomphes et les consulats de mes pères ; mais s'il le faut, je puis montrer les décorations militaires que j'ai reçues, les enseignes que j'ai prises à l'ennemi, les cicatrices dont je suis couvert. Romains, voilà mes titres de noblesse : ils ne me sont pas venus par succession ; ils sont le prix des fatigues, des services et des dangers.

Je ne parle pas bien ; je ne suis pas éloquent, je le sais : c'est un art dont je fais peu de cas. Je le laisse à ceux qui en ont besoin pour couvrir par de belles paroles des actions qui ne le sont pas ; mais la vertu, quand elle se montre, n'a besoin que d'elle-même. Je n'ai pas étudié les lettres Grecques : j'ai cru cette étude bien inutile, puisqu'elle n'a pas servi à rendre meilleurs ceux qui nous les ont enseignées. J'ai appris ce qui importe davantage à la république, à frapper l'ennemi, à défendre mes compatriotes, à ne rien craindre que l'infamie, à souffrir le froid et le chaud, à reposer sur la dure, à supporter la soif et la faim. Voilà ce que j'enseignerai à mes soldats. Je ne me traiterai pas délicatement en les traitant avec rigueur : je ne veux pas que ma gloire ne soit que le fruit de leurs peines ; c'est ainsi que l'on commande à des citoyens ; c'est ainsi qu'il est utile de commander. Vivre soi-même dans la mollesse, et faire vivre son armée dans les privations, est d'un maître et non pas d'un général. C'est en pensant, en agissant comme moi que nos pères ont été grands, et ont illustré la république. La noblesse d'aujourd'hui qui ne leur ressemble guères, nous insulte parce que nous voulons leur ressembler : elle brigue les honneurs comme s'ils lui étoient dus. Ils se trompent ces hommes superbes : leurs ancêtres leur ont laissé tout ce qu'ils pouvoient leur transmettre, des richesses, des titres, un grand nom : ils ne leur ont pas laissé la vertu : ils ne le pouvoient pas. Ce n'est pas un présent qu'on puisse faire, ni qu'on puisse recevoir. Ils disent que je suis grossier et sans éducation, parce que je n'entends rien à préparer un festin, parce que je ne paie pas un cuisinier, un histrion plus cher qu'un fermier. J'en conviens, Romains. J'ai appris de mon père, et j'ai entendu dire aux honnêtes gens, que le luxe est pour les femmes, et le travail pour les hommes, qu'il faut à un bon citoyen plus de gloire que de richesse, que les ornemens d'un guerrier, ce sont ses armes et non pas ses meubles. Quant à eux, qu'ils s'occupent des seules choses dont ils fassent cas, des plaisirs et de la table ; qu'ils passent leur vieillesse comme ils ont passé leurs premières années, dans les festins, dans les débauches et la dissolution, et qu'ils nous laissent la sueur et la poussière des camps, à nous qui en faisons plus de cas que de leurs voluptés. Mais non : quand ils se sont déshonorés par toutes sortes d'infamies, ils viennent ravir les récompenses des honnêtes gens. Ainsi par la plus criante injustice, le luxe, la mollesse, les vices ne nuisent pas à ceux qui en sont coupables, et nuisent à la république qui en est innocente. Maintenant que je leur ai répondu, non pas en proportion de leur indignité, mais convenablement à mes mœurs ; je dirai un mot de la chose publique. D'abord pour ce qui regarde la Numidie, soyez tranquilles, Romains, vous avez écarté tout ce qui jusqu'à présent avoit défendu Jugurtha ; l'avarice, l'ignorance, l'orgueil de vos généraux. Vous avez sur les lieux une armée qui connoît le pays, mais jusqu'ici plus brave qu'heureuse, et affoiblie en grande partie par l'avidité et la témérité de ses chefs. Vous tous donc qui êtes en état de porter les armes, préparez-vous à défendre la république avec moi. Que le malheur passé et la dureté des commandans ne vous effraient plus ; vous avez un général qui dans les

marches et les combats, sera votre guide et votre compagnon, et qui ne s'épargnera pas plus que vous. Avec le secours des dieux, vous pouvez tout vous promettre, la victoire, le butin, l'honneur ; et quand tous ces avantages seroient douteux ou éloignés, il conviendroit encore que les bons citoyens vinssent au secours de la république ; car la lâcheté ne sauve personne de la mort, et jamais père n'a désiré que ses enfans vécussent toujours, mais qu'ils fussent estimés et honorés. J'en dirois davantage, Romains, si les paroles donnoient du courage à ceux qui n'en ont pas ; mais pour les braves, j'en ai dit assez.

Salluste, Traduction du même.

§ 12. *Discours de Crémutius Cordus, accusé dans le Sénat, sous le Règne de Tibère, d'avoir appelé dans ses écrits Brutus et Cassius* les derniers des Romains.

On m'inculpe dans mes paroles, pères conscrits, tant je suis innocent dans mes actions. Cependant mes paroles même n'ont attaqué ni César, ni ses parens, les seuls qui soient compris dans les accusations de lèse-majesté. On me reproche d'avoir loué Brutus et Cassius : beaucoup d'auteurs en ont écrit l'histoire, aucun ne les a nommés sans éloges. Tite-Live distingué entre tous les écrivains par son éloquence et sa véracité, a donné tant de louanges à Pompée, qu'il en eut d'Auguste le nom de Pompéien, sans en être moins aimé. Nulle part chez lui, Scipion, Afranius, ni ce même Cassius, ni ce même Brutus, ne sont traités de brigands et de parricides, comme on les appelle aujourd'hui, et souvent il les appelle de grands hommes. Asinius Pollion, dans ses écrits, rend hommage à leur mémoire : Messala Corvinus dans les siens, célébroit Cassius comme son général, et tous les deux furent en crédit et en honneur auprès d'Auguste. Quand Cicéron publia l'ouvrage où il élève Caton jusqu'aux cieux, le dictateur César lui répondit-il autrement qu'en le réfutant comme il auroit fait devant des juges ? Les lettres d'Antoine, les harangues de Brutus sont remplies de reproches contre Auguste, injustes, il est vrai, mais très amers ; et on lit encore les vers de Bibaculus et de Catulle, pleins de satires contre les Césars. Mais Jules César et le divin Auguste les souffrirent et les oublièrent, avec autant de modération que de prudence. Car les satires s'effacent si on les méprise ; mais si l'on s'en irrite, on paroît s'y reconnoître. Je ne parle pas des Grecs, chez qui non seulement la liberté, mais même la licence des paroles n'a jamais été punie, ou n'a été repoussée qu'avec les mêmes armes. Mais surtout il a été toujours libre et innocent de dire sa pensée sur les morts ; pour eux il n'y a plus ni faveur ni haine. Mes écrits sont-ils des harangues incendiaires, des trompettes de guerre civile en faveur de Brutus et de Cassius, armés dans les champs de Philippes ? Il y a soixante et dix ans qu'ils ne sont plus ; et comme on les retrouve dans leurs images, que le vainqueur lui-même n'a pas détruites, leur mémoire garde sa place dans l'histoire. La postérité rend à chacun l'honneur qui lui est dû : et s'il faut que je sois condamné, il ne manquera pas d'écrivains qui se souviendront non-seulement de Brutus et de Cassius, mais aussi de moi.

Tacite, Traduction du même.

§ 13. *Harangue des Scythes à Alexandre.*

Si les dieux avoient proportionné ta stature à ton ambition, le monde ne te contiendroit pas. Tu toucherois l'orient d'une main, le couchant de l'autre, et tu voudrois encore savoir où vont s'ensevelir les feux de l'astre divin qui nous éclaire. C'est ainsi que tu désires toujours plus que tu ne peux embrasser. Tu passes d'Europe en Asie, tu repasses d'Asie en Europe, et si tu avois soumis tout le genre humain, tu ferois la guerre aux forêts, aux montagnes, aux fleuves et aux bêtes sauvages. Quoi donc ! ignores-tu que les grands arbres sont longtemps à croître, et sont déracinés en un moment ? Insensé celui qui ne regarde que leurs fruits, sans mesurer leur hauteur. Prends garde, en voulant parvenir au sommet, de tomber avec les branches que tu aurois saisies. Quelquefois le lion a servi de pâture aux plus petits oiseaux, et la rouille consume le fer. Il n'y a rien de si fort qui ne puisse craindre même ce qui est foible. Qu'y a-t-il entre toi et nous ? nous n'avons jamais approché de ton territoire. Dans les vastes forêts où nous vivons, ne nous est-il pas permis

d'ignorer qui tu es et d'où tu viens ? Nous ne pouvons pas servir, et nous ne voulons pas commander. Veux-tu connoître la nation des Scythes ? un attelage de bœufs, une charrue, une flèche, une coupe, voilà ce qui nous a été donné, ce qui est à notre usage pour nos amis et contre nos ennemis. A nos amis nous donnons les fruits de la terre, produits par le travail de nos bœufs, et ces amis partagent le vin dont nous faisons avec eux des libations. Pour nos ennemis, nous les combattons de loin avec la flèche, et de près avec la pique. C'est avec ces armes que nous avons battu le roi de Syrie, celui des Perses et des Mèdes, et le chemin nous a été ouvert jusqu'en Egypte. Mais toi qui te vantes de faire a guerre aux brigands, es-tu autre chose que le voleur de tant de pays usurpés ? Tu as pris la Lydie, la Syrie, tu t'es emparé de la Perse et de la Bactriane ; tu as attaqué l'Inde, et voilà enfin que tu étends tes mains avares et insatiables jusqu'à nos troupeaux. Et qu'as-tu besoin de tant de richesses, pour n'y trouver que la disette ? Tu es le premier pour qui la satiété ait produit la faim, puisqu'à mesure que tu as plus, tu désires davantage. Mais ne vois-tu pas depuis combien de temps la Bactriane seule te tient arrêté ? Pendant que tu la soumets, la Sogdiane s'arme contre toi, et pour toi la guerre naît de la victoire. Car que tu sois plus grand et plus vaillant que tout autre, personne cependant ne veut souffrir un maître étranger. Passe seulement le Tanaïs : tu verras jusqu'où s'étendent les Scythes, et tu ne les atteindras pas. Notre pauvreté sera plus agile que l'opulence de ton armée, qui traîne la dépouille de tant de nations ; et lorsqu'ensuite tu nous croiras bien loin, tu nous verras aux portes de ton camp ; car nous fuyons et poursuivons l'ennemi avec la même vitesse. On dit que dans vos adages Grecs on se moque des solitudes des Scythes ; mais nous aimons mieux des déserts incultes que des villes et de riches campagnes. Pour toi, serre à deux mains ta fortune : elle glisse, et on ne la retient pas en dépit d'elle. C'est l'avenir plus que le présent qui donne un bon conseil. Mets un mors à ton bonheur : tu le maîtriseras plus aisément. On dit chez nous que la fortune est sans pieds : elle n'a que des mains et des ailes ; et quand elle nous présente les unes, elle ne laisse pas prendre les autres. Enfin si tu es un dieu, tu dois faire du bien aux hommes, et non pas leur ravir le leur : si tu n'es qu'un homme, songe toujours que tu es un homme. Il y a de la folie à ne se souvenir que de ce qui nous porte à nous oublier. Tu n'auras pour vrais amis que ceux à qui tu n'auras point fait la guerre ; car entre égaux l'amitié est ferme, et ceux-là sont censés égaux qui n'ont point mesuré leurs forces. Quant aux vaincus, garde-toi de les prendre pour des amis : point d'amitié entre le maître et l'esclave : la paix même est entre eux un état de guerre. Au reste ne crois pas que les Scythes jurent l'amitié ; notre serment, c'est le respect pour notre parole. Nous laissons aux Grecs ces précautions de signer des pactes et d'attester les dieux : pour nous, nous mettons notre religion dans notre fidélité. Ceux qui ne respectent pas les hommes, trompent les dieux : et l'on n'a pas besoin de l'ami, dont la volonté est suspecte. Il ne tient qu'à toi de nous avoir pour gardiens de tes limites d'Europe et d'Asie. Nous ne sommes séparés des Bactriens que par le Tanaïs : au-delà, du côté opposé, nous touchons à la Thrace, qui confine, dit-on, à la Macédoine. Placés aux deux extrémités de ton empire, nous veux-tu pour amis ou pour ennemis ? Choisis.

Quinte-Curce, Traduction du même.

§ 14. *Extraits du Panégyrique de Trajan.*

Conduite et Modération de Trajan.

Maintenant on a renvoyé chez les ennemis de l'empire la terreur et la consternation. Ils apprennent de nouveau à être dociles et soumis : ils croient revoir dans Trajan un de ces héros de l'ancienne Rome, qui n'obtenoient le titre d'empereurs qu'après avoir couvert les champs de carnage et les mers de leurs triomphes. Nous recevons aujourd'hui des otages et nous ne les achetons pas. Ce n'est point par des largesses honteuses qui épuisent et avilissent la république, que nous marchandons le faux titre de vainqueurs ; ce sont les ennemis qui demandent, qui supplient ; c'est nous qui accordons ou refusons, et l'un et l'autre est digne de la majesté de l'empire. Ils nous rendent grâces de ce qu'ils ont obtenu ; ils n'o-

sent se plaindre de ce qu'ils n'obtiennent pas. L'oseroient-ils, quand ils se souviennent de vous avoir vu camper près des nations les plus féroces, dans la saison la plus favorable pour elles, la plus périlleuse pour nous, lorsque les glaces amoncelées rejoignoient les deux rives du Danube, lorsque ce fleuve pouvoit à tout moment nous apporter la guerre sur ses eaux endurcies par les hivers, lorsque nous avions contre nous non-seulement les armes de ces peuples sauvages, mais le ciel et leurs frimas ? Il sembloit alors que notre présence eût changé l'ordre des saisons ; c'étoient eux qui se renfermoient dans leurs retraites ; et nos troupes tenoient la campagne, parcouroient les rivages, et n'attendoient que vos ordres pour saisir l'occasion de fondre sur eux, en passant sur ces mêmes glaces qui faisoient jusqu'alors leur force et leur défense.... Mais votre modération est d'autant plus digne de louanges, que nourri dans la guerre, vous aimez la paix, qu'ayant pour père un triomphateur dont les lauriers ont été consacrés dans le Capitole, le jour même de votre adoption, ce n'a pas été une raison pour vous de rechercher avidement toutes les occasions de triompher. Vous ne redoutez pas la guerre, et vous ne la provoquez pas. Il est beau de camper sur les rives du Danube, sûr de vaincre, si vous le passez, et de ne pas forcer au combat des ennemis qui le refusent. L'un est l'ouvrage de votre valeur, l'autre celui de votre sagesse : celle-ci fait que vous ne voulez pas combattre, celle là que vos ennemis ne l'osent pas. Le Capitole verra donc enfin non pas un triomphe fantastique, ni un vain simulacre de victoire, mais un empereur nous rapportant une gloire véritable, la paix et la tranquillité, et de la part de nos ennemis une telle soumission qu'il n'a pas été besoin de les vaincre. Voilà ce qui est plus beau que tous les triomphes ; car jamais nous n'avons pu vaincre que ceux qui avoient d'abord méprisé notre empire. Si quelque roi barbare porte son audace insensée jusqu'à s'attirer votre courroux et votre indignation, c'est alors qu'il sentira que l'intervalle des mers, la largeur des fleuves, la barrière des montagnes, seront de si foibles obstacles contre vous, que les monts, les fleuves, les mers sembleront avoir disparu pour laisser passer, je ne dis pas vos armées, mais Rome entière avec vous.

Jeux publics, et Punition des Délateurs sous le Règne de Trajan.

Nous avons eu des spectacles, non de mollesse et de corruption, et faits pour énerver les courages, mais pour inspirer un généreux mépris de la mort, en montrant les blessures honorables, l'amour de la gloire et l'ardeur de vaincre jusque dans des esclaves fugitifs et des criminels condamnés. Et quelle noblesse vous avez fait voir, César, dans ces fêtes populaires ! quelle justice ! combien vous avez fait sentir que toute partialité étoit au-dessous de vous ! Le peuple a obtenu en ce genre tout ce qu'il demandoit : on lui a même offert ce qu'il ne demandoit pas. Vous l'avez invité vous-même à désirer et à choisir, et vous avez rempli ses vœux sans les avoir prévus. Quelle liberté dans les suffrages des spectateurs ! avec quelle sécurité chacun a pu suivre son goût et ses inclinations ! Personne n'a passé pour impie, n'a été criminel pour s'être déclaré contre un gladiateur ; personne n'a expié par les supplices de misérables amusemens, et de spectateur qu'il étoit, n'est devenu lui-même un spectacle. O insensé et ignorant du véritable honneur, le souverain qui peut chercher jusque dans l'arène des crimes de lèse-majesté, qui se croit méprisé, avili, si l'on ne respecte pas ses histrions, qui regarde leurs injures comme les siennes, qui croit la divinité violée dans leur personne, et qui s'estimant autant que les dieux, estime ses gladiateurs autant que lui ! Combien ces affreux spectacles étoient différens de celui que vous nous avez donné ! Assez long-temps nous avions vu une troupe de délateurs exercer dans Rome leurs brigandages : abandonnant les grands chemins et les forêts à des brigands d'une autre espèce, ceux-là assiégeoient les tribunaux et le sénat. Il n'y avoit plus de patrimoine assuré, plus de testament respecté ; qu'on eût des enfans ou qu'on n'en eût pas, le danger étoit le même, et l'avarice du prince encourageoit ces ennemis publics. Vous avez tourné vos regards sur ce fléau de l'état, et après avoir rendu la paix et la sérénité à nos armées, vous l'avez ramenée dans le Forum ; vous avez extirpé cette

peste qui le désoloit, et votre sévérité prévoyante a empêché qu'une république fondée sur les lois ne fût renversée par l'abus de ces mêmes lois. Aussi, quoique votre fortune et votre générosité vous aient mis à portée de nous faire voir dans le cirque ce que la force et le courage ont de plus remarquable, des monstres indomptables ou apprivoisés, et ces merveilles du monde avant vous rares et cachées, et grâces à vous, devenues communes ; rien n'a paru plus agréable au peuple Romain, ni plus digne de votre règne, que de voir l'insolent orgueil des délateurs renversé dans la poussière. Nous les reconnoissions tous, nous jouissions tous en voyant ces victimes expiatoires des alarmes publiques, passer dans le cirque sur les cadavres sanglans des criminels, pour être traînés à un supplice plus lent et plus terrible. Jetés pêle-mêle dans de mauvaises barques, on les a livrés aux flots et aux tempêtes. Qu'ils s'éloignent, qu'ils fuient de ces contrées que désola leur méchanceté. Si les vagues les rejètent sur des rochers, qu'ils habitent des terres sauvages et inhospitalières ; qu'ils y vivent dans les tourmens de l'inquiétude et du besoin, et que pour comble de douleur, ils regardent autour d'eux le genre humain qu'ils sont forcés de laisser tranquille. Quel spectacle mémorable, que cette flotte chargée de coupables, abandonnée à tous les vents, sans guide et sans secours, et forcée d'obéir aux flots irrités, sur quelque plage inhabitée qu'il plaise à la mer de les porter ! Avec quel joie nous avons vu tous ces frêles bâtimens dispersés en sortant du port, comme si la mer eût voulu rendre grâces à l'empereur qui la chargeoit du supplice de ces misérables qu'il dédaignoit de punir lui-même ! Alors on a pu connoître quel changement s'étoit fait dans la république, quand les méchans n'ont eu pour asile que ces mêmes rochers sur lesquels auparavant tant d'innocens étoient relégués ; quand les déserts auparavant peuplés de sénateurs, ne l'ont plus été que par leurs délateurs et leurs bourreaux.

Comment se fait-il que vos prédécesseurs qui dévoroient tout, qui ne laissoient rien à personne, aient été pauvres au milieu de leurs rapines, et que vous qui donnez tout et ne ravissez rien, vous soyez riche au milieu de vos libéralités ? Sans cesse autour d'eux des conseillers sinistres veilloient avec un front sévère et sourcilleux aux intérêts du fisc ; les princes eux-mêmes, tout avides, tout rapaces qu'ils étoient, et quoiqu'ils eussent si peu besoin de pareils maîtres, apprenoient cependant de nous tout ce qu'on pouvoit faire contre nous. Mais vous, César, vous avez fermé votre oreille à toute espèce d'adulations, et surtout à celles qui s'adressent à la cupidité. La flatterie est muette, et il n'y a plus personne pour donner de mauvais conseils, depuis que le prince ne les écoute plus ; en sorte que nous vous sommes également redevables et pour les mœurs que vous avez, et pour le bien que vous avez fait aux nôtres. C'étoit surtout ce crime unique et extraordinaire de lèse-majesté, inventé pour perdre ceux qui étoient exempts de tout crime, c'étoit là ce qui enrichissoit le fisc. Vous nous avez délivrés de cette crainte, content de cette grandeur réelle que n'eurent jamais ceux qui s'attribuoient une majesté imaginaire. Par là vous avez rendu la fidélité aux amis, la piété filiale aux enfans, la soumission aux esclaves. Nos esclaves ne sont plus les amis de César : c'est nous qui le sommes, et le père de la patrie ne croit plus qu'il leur soit plus cher qu'à nous. Vous nous avez délivrés tous d'un accusateur domestique ; vous avez élevé un signe de salut qui a détruit parmi nous la guerre des maîtres et des esclaves ; vous leur avez rendu un service égal, en rendant les uns tranquilles et les autres fidèles. Vous ne voulez cependant pas qu'on vous loue de cette justice, et peut être en effet ne le doit-on pas ; mais du moins c'est une pensée bien douce pour ceux qui se rappellent celui de vos prédécesseurs qui subornoit lui-même les esclaves contre les maîtres, et leur fournissoit des accusations, pour avoir un prétexte de punir les crimes qu'il avoit inventés, destinée affreuse et inévitable qu'il falloit subir toutes les fois qu'il se trouvoit un esclave aussi méchant que l'empereur.

Comparaison de la Conduite de Trajan avec celle des mauvais Empereurs. Bonheur de Rome sous son Règne.

Combien est utile de passer par l'adversité pour arriver aux grandeurs ! Vous avez vécu avec nous, vous avez partagé nos périls ; vous avez comme nous vécu

dans les alarmes ; c'étoit alors le sort de l'innocence. Vous avez su par vous-même combien les méchans princes sont détestés, même de ceux qui contribuent à les rendre plus méchans. Vous vous souvenez des vœux et des plaintes que vous formiez avec nous. Ainsi les lumières du particulier servent en vous à éclairer le prince, et vous avez fait plus même que vous n'auriez désiré d'un autre ; et nous dont tous les vœux se bornoient à n'avoir pas pour empereur le pire des hommes, vous nous avez accoutumés à ne pouvoir en supporter un qui ne seroit pas le meilleur de tous. C'est ce qui fait qu'il n'y a personne qui vous connoisse assez peu, et se connoisse assez peu lui-même pour désirer votre place. Il est plus aisé de vous succéder que de s'en croire capable. Qui voudroit en effet supporter le même fardeau ? qui ne craindroit pas de vous être comparé ? qui sait mieux que vous quelle charge on s'impose en remplaçant un bon prince ? Et cependant vous aviez l'excuse de votre adoption. Quel règne à imiter que celui sous lequel personne n'ose fonder sa sûreté sur son abjection ? Nul aujourd'hui ne craint rien ni pour sa vie ni pour sa dignité, et l'on ne regarde plus comme un trait de sagesse de se cacher dans les ténèbres. Sous un prince tel que vous, la vertu a les mêmes récompenses et les mêmes honneurs que dans un état libre, et ce n'est plus le temps où elle n'avoit d'autre prix que le témoignage de la conscience. Vous aimez la fermeté dans les citoyens ; vous ne cherchez pas, comme on faisoit autrefois, à étouffer le courage, à intimider la droiture ; vous l'excitez, vous l'animez. Ce seroit assez qu'il n'y eût pas de danger à être homme de bien ; il y a même de l'avantage. C'est aux honnêtes gens que vous offrez les dignités, les sacerdoces, les gouvernemens : votre amitié, votre suffrage les distingue. Les fruits qu'ils recueillent de leur intégrité et de leurs travaux, encouragent ceux qui leur ressemblent, et invitent à leur ressembler. Car, il n'en faut pas douter, les hommes sont bons ou méchans, selon le prix qu'ils en attendent. Il en est peu d'une âme assez élevée pour ne pas juger par le succès de ce qui est honnête ou honteux. La plupart, quand ils voient donner à l'indolence le prix du travail, au luxe celui de la frugalité, cherchent à se procurer les mêmes avantages par la même voie ; ils veulent être tels que ceux qui les ont obtenus, et dès qu'ils le veulent, ils le deviennent. Vos prédécesseurs, si l'on excepte votre père, et avant lui un ou deux tout au plus, aimoient mieux les vices des citoyens que leurs vertus, d'abord parce que chacun est porté à aimer son semblable, et de plus parce qu'ils pensoient que ceux-là supportoient le plus patiemment la servitude, qui étoient en effet dignes d'être esclaves. C'est dans leur sein qu'ils déposoient tout ; quant aux bons citoyens, ils les reléguoient dans l'obscurité et l'inaction ; et ce n'étoient que les délations et les dangers qui les faisoient connoître. Vous, César, vous choisissez pour amis les hommes les plus estimés ; et véritablement il est juste que ceux qui étoient les plus odieux aux tyrans soient les plus chers à un bon prince. Vous le savez, César, comme rien n'est si différent que l'autorité et la tyrannie, on est d'autant plus attaché à l'une, qu'on déteste plus l'autre. C'est donc les bons que vous élevez, que vous montrez au reste de l'empire, comme les garans des principes que vous avez embrassés et des choix que vous savez faire.

Avec quelle bonté vous accueillez, vous entendez tout le monde ! Comme au milieu de tant de travaux vous sembliez être presque toujours de loisir ! Nous venons dans votre palais, non plus comme autrefois, tremblans d'être venus trop tard aux ordres de l'empereur, mais joyeux et tranquilles, et à l'heure qui nous convient. Il nous est permis, même quand vous êtes prêt à nous recevoir, de nous refuser à cet honneur, si nous avons autre chose à faire. Nous sommes toujours excusés à vos yeux ; et nous devons l'être sans doute ; car vous savez assez que chacun de nous s'estime d'autant plus qu'il vous voit, vous fréquente d'avantage, et c'est encore une raison pour vous de vous prêter plus volontiers à ce désir. Ce n'est pas un instant d'audience suivi de la désertion et de la solitude ; nous restons, nous vivons avec vous, dans ce palais, qu'un peu auparavant une bête féroce environnoit de la terreur, lorsque retiré comme dans une caverne, elle s'abreuvoit du sang de ses proches, ou n'en sortoit que pour dévorer nos plus illustres citoyens. Alors veilloient aux portes la menace et l'épouvante ; alors trembloient également ceux qui étoient admis et

ceux qu'on éloignoit. Lui-même ne se présentoit que sous un aspect formidable; l'orgueil étoit sur son front, la fureur dans ses yeux ; personne n'osoit l'aborder ni lui parler dans les ténèbres où il se renfermoit, et il ne sortoit de sa solitude que pour la retrouver partout. Mais pourtant dans ces mêmes murailles, dont il se faisoit un rempart, il enferma avec lui la vengeance et la mort, et le dieu qui punit les crimes. Le châtiment alla jusqu'à lui, à travers les barrières dont il s'entouroit. Que lui servit alors sa divinité prétendue, et le secret de cette demeure inaccessible où l'exiloient son orgueil et sa haine pour le genre humain ? Combien cette même demeure est aujourd'hui plus assurée et plus tranquille, depuis qu'on n'y voit plus les satellites de la tyrannie et de la cruauté, depuis qu'elle n'a plus de garde que notre amour et de défense que la multitude qu'elle reçoit ! Quel exemple peut mieux vous convaincre que la garde la plus sûre et la plus fidèle des princes, c'est leur propre vertu, ou plutôt que jamais ils ne sont mieux défendus que lorsqu'ils n'ont pas besoin de défense ?

Tout ce que j'ai dit, pères conscrits, des autres princes que nous avons eus, n'a d'autre but que de vous faire voir combien notre père commun a changé et corrigé l'esprit du gouvernement, si long-temps corrompu et dépravé. Cette comparaison sert à mieux marquer et le mérite et la reconnoissance. De plus, le premier devoir des citoyens envers un empereur tel que le nôtre, c'est de flétrir ceux qui ne lui ressemblent pas. On n'aime point assez les bons princes, quand on ne hait point les mauvais. Enfin, une des plus grandes obligations que nous ayons à notre digne empereur, c'est la liberté de tout dire contre les tyrans. Pourrions-nous oublier que tout récemment Domitien a voulu venger Néron? Est-ce donc le vengeur de sa mort qui auroit permis qu'on fît justice de savie ? Il prendroit pour lui-même tout ce qu'on diroit contre son modèle. Pour moi, César, je regarde comme un de vos plus grands bienfaits, que nous puissions à la fois, et nous venger du passé et influer sur l'avenir, qu'il nous soit permis d'annoncer par avance, aux méchans princes, qu'en aucun temps, en aucun lieu, leurs mânes coupables ne seront à l'abri des reproches et des exécrations de la postérité. Croyez-moi donc, pères conscrits, montrons avec confiance et fermeté nos douleurs et notre joie. Gémissons sur ce que nous avons souffert autrefois ; jouissons de ce que nous voyons aujourd'hui. Voilà ce que nous devons faire en public comme en secret, dans des actions de grâces solennelles comme dans les conversations particulières. Souvenons-nous que le mal que nous dirons de nos tyrans, est l'éloge de notre bienfaiteur. Lorsqu'on n'ose pas parler des mauvais princes, c'est une preuve que celui qui règne leur ressemble.

Pline le jeune, Traduction du même.

§ 15. *Extrait du Discours de Saint Chrysostôme, sur la Disgrâce d'Eutrope.*

Occasion de ce Discours.

Eutrope étoit un favori tout-puissant auprès de l'empereur Arcade, et qui gouvernoit absolument l'esprit de son maître. Ce prince aussi foible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé, malgré lui, d'abandonner son favori. En un moment, Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de Saint Jean Chrysostôme qu'il avoit souvent maltraité, et dans l'asile sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses lois, et où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'église pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, et du néant des grandeurs humaines. Le saint évêque parla sur ce sujet d'une manière si vive et si touchante, qu'il changea la haine et l'aversion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, et fit fondre en larmes tout son auditoire.

Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité*, certainement c'est dans la conjoncture présente. Où est maintenant cet éclat des plus hautes dignités ? Où sont ces marques d'honneur et de distinction ? Qu'est devenu cet appareil des festins et des jours de réjouissances ? Où se sont terminées ces acclamations si fréquentes et ces flatteries si outrées de tout un

peuple assemblé dans le cirque, pour assister au spectacle ? Un seul coup de vent a dépouillé cet arbre superbe de toutes ses feuilles, et après l'avoir ébranlé jusque dans ses racines, l'a arraché en un moment de la terre. Où sont ces faux amis, ces vils adulateurs, ces parasites si empressés à faire leur cour, et à témoigner, par leurs actions et leurs paroles, un servile dévouement ? Tout cela a disparu, et s'est évanoui comme un songe, comme une fleur, comme une ombre. Nous ne pouvons donc trop répéter cette sentence du Saint Esprit : *Vanité des vanités, et tout n'est que vanité.* Elle devroit être écrite en caractères éclatans, dans toutes les places publiques, aux portes des maisons, dans toutes nos chambres ; mais elle devroit encore bien plus être gravée dans nos cœurs, et faire le continuel sujet de nos entretiens.

N'avois-je pas raison, o Eutrope, de vous représenter l'inconstance et la fragilité de vos richesses ? Vous connoissez maintenant, par votre expérience, que comme des esclaves fugitifs elles vous ont abandonné, et qu'elles sont même, en quelque sorte, devenues perfides et homicides à votre égard, puisqu'elles sont la principale cause de votre désastre. Je vous répétois souvent que vous deviez faire plus de cas de mes reproches, quelque amers qu'ils vous parussent, que de ces fades louanges dont vos flatteurs ne cessoient de vous accabler, parce que *les blessures que fait celui qui aime, valent mieux que les baisers trompeurs de celui qui hait.* Avois-je tort de vous parler ainsi ? Que sont devenus tous ces courtisans : ils se sont retirés ; ils ont renoncé à votre amitié ; ils ne songent qu'à leur sûreté, à leurs intérêts, aux dépens même des vôtres. Il n'en est pas ainsi de nous : nous avons souffert vos emportemens dans votre élévation, et dans votre chute nous vous soutenons de tout notre pouvoir. L'église à qui vous avez fait la guerre, ouvre son sein pour vous recevoir ; et les théâtres, objet éternel de vos complaisances, qui nous ont si souvent attiré votre indignation, vous ont abandonné et trahi.

Je ne parle pas ainsi, chrétiens, pour insulter au malheur de celui qui est tombé, ni pour rouvrir et aigrir des plaies encore toutes sanglantes, mais pour soutenir ceux qui sont debout, et leur faire éviter de pareils maux. Et le moyen de les éviter, c'est de se bien convaincre de la fragilité et de la vanité des grandeurs humaines. De les appeler une fleur, une herbe, une fumée, un songe, ce n'est pas encore en dire assez, puisqu'elles sont au-dessous même du néant. Nous en avons une preuve bien sensible devant les yeux. Qui jamais est parvenu à une plus haute élévation ? N'avoit-t-il pas des biens immenses ? Lui manquoit-il quelque dignité ? N'étoit-il pas craint et redouté de tout l'empire ? Et plus abandonné et plus tremblant que le dernier des malheureux, que les plus vils esclaves, que les prisonniers enfermés dans de noirs cachots ; n'ayant devant les yeux que les épées préparées contre lui, que les tourmens et les bourreaux ; privé de la lumière du jour au milieu du jour même, il attend à chaque moment la mort, et ne la perd point de vue.

Vous fûtes témoins, quand on vint du palais, pour le tirer d'ici par force, comment il courut aux vases sacrés, tremblant de tout le corps, le visage pâle et défait, faisant à peine entendre une foible voix entrecoupée de sanglots, et plus mort que vif. Je le répète encore, ce n'est point pour insulter à sa chute que je dis tout ceci, mais pour vous attendrir sur ses maux, et pour vous inspirer des sentimens de clémence et de compassion à son égard,

Mais, disent quelques personnes dures et impitoyables, qui même nous savent mauvais gré de lui avoir ouvert l'asile de l'église, n'est-ce pas cet homme-là qui en a été le plus cruel ennemi, et qui a fermé cet asile sacré par diverses lois ? Cela est vrai ; et ce doit être pour nous un motif bien pressant de glorifier Dieu, de ce qu'il oblige un ennemi si formidable, de venir rendre lui-même hommage et à la puissance de l'église et à sa clémence : à sa puissance, puisque c'est la guerre qu'il lui a faite, qui lui a attiré sa disgrâce ; à sa clémence, puisque malgré tous les maux qu'elle en a reçus, oubliant le passé, elle lui ouvre son sein, elle le cache sous ses ailes, elle le couvre de sa protection, comme d'un bouclier, et le reçoit dans l'asile sacré des autels, que lui-même avoit plusieurs fois entrepris d'abolir. Il n'y a point de victoires, point de trophées, qui pussent faire tant d'honneur à l'église. Une telle générosité, dont elle seule est capable, couvre de honte et les Juifs et les infidèles. Accorder hautement sa protection à un en-

nemi déclaré, tombé dans la disgrâce, abandonné de tous, devenu l'objet du mépris et de la haine publique, montrer à son égard une tendresse plus que maternelle, s'opposer en même temps et à la colère du prince, et à la fureur du peuple : voilà ce qui fait la gloire de notre sainte religion.

Vous dites, avec indignation, qu'il a fermé cet asile par diverses lois. O homme, qui que vous soyez, vous est-il donc permis de vous souvenir des injures qu'on vous a faites ? Ne sommes-nous pas les serviteurs d'un Dieu crucifié, qui dit en expirant : *Mon père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ?* Et cet homme, prosterné aux pieds des autels, et exposé en spectacle à tout l'univers, ne vient-il pas lui-même abroger ses lois, et en reconnoître l'injustice ? Quel honneur pour cet autel, et combien est-il devenu terrible et respectable, depuis qu'à nos yeux il tient ce lion enchaîné ? C'est ainsi que ce qui rehausse l'éclat et l'image d'un prince, n'est pas qu'il soit assis sur un trône, revêtu de pourpre, et ceint du diadème, mais qu'il foule aux pieds les Barbares vaincus et captifs.

Je vois dans notre temple une assemblée aussi nombreuse qu'à la grande fête de Pâque. Quelle leçon pour tous que le spectacle qui vous occupe maintenant, et combien le silence même de cet homme, réduit en l'état où vous le voyez, est-il plus éloquent que tous nos discours. Le riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir les yeux pour reconnoître la vérité de cette parole : *Toute chair n'est que de l'herbe, et toute sa gloire est comme la fleur des champs. L'herbe s'est séchée et la fleur est tombée, parce que le Seigneur l'a frappée de son souffle.* Et le pauvre apprend ici à juger de son état tout autrement qu'il ne fait, et loin de se plaindre, à savoir même bon gré à sa pauvreté, qui lui tient lieu d'asile, de port, de citadelle, en le mettant en repos et en sûreté, et le délivrant des craintes et des alarmes dont il voit que les richesses sont la cause et l'origine.

Chrétiens, ai-je calmé vos esprits ? ai-je chassé la colère ? ai-je éteint l'inhumanité ? ai-je excité la compasion ? Oui, sans doute : et l'état où je vous vois, et ces larmes qui roulent de vos yeux en sont de bons garans. Puisque vos cœurs sont attendris, et qu'une ardente charité en a fondu la glace et amolli la dureté, allons donc tous ensemble nous jeter aux pieds de l'empereur, ou plutôt prions le Dieu de miséricorde de l'adoucir, en sorte qu'il nous accorde la grâce entière.

Traduction de Rollin.

Eloquence des Livres Saints.

§ 16. *Discours de Dieu à Job.*

Qui est celui qui laisse mes desseins dans l'obscurité, par des discours dont il n'a pas l'intelligence ? Tenez-vous prêt à répondre : car je veux vous interroger. Où étiez-vous, lorsque j'établissois la terre sur ses fondemens ? Dites-le moi, si vous en avez connoissance. Qui est-ce qui en a réglé toutes les proportions et les mesures ? ou qui est-ce qui a étendu sur elle le niveau ? sur quoi sont appuyés ses fondemens ? où étiez-vous, lorsque les astres du matin me louoient d'un commun accord, et que tous les enfans de Dieu poussoient des cris de joie ? Qui a présidé à la naissance de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein qui la renfermoit, lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, et que je l'enveloppai de ténèbres, comme de langes et de bandelettes ; lorsque je lui donnai mes ordres, et que je lui opposai des barrières et des portes, en lui disant : Tu viendras jusqu'ici, et tu ne passeras pas plus loin : c'est ici le terme où viendra se briser l'orgueil de tes flots ? Est-ce vous qui, depuis que vous êtes au monde, avez donné vos ordres à la lumière du matin, et qui avez montré à l'aurore le lieu où elle doit naître ? Est-il en votre pouvoir de tenir la terre par les extrémités, et de la secouer pour exterminer les impies ? Etes-vous entré dans les profondeurs de la mer et avez-vous marché dans la profondeur des abîmes ? Les portes de la mort vous ont-elles été ouvertes ? les avez-vous vues ces portes noires et ténébreuses ? Avez-vous une exacte connoissance de toute l'étendue de la terre ? Répondez-moi sur toutes ces choses, si vous les savez. Dites-moi quel est le sentier de la lumière, et quel est le lieu des ténèbres ; par quelle voie viennent les chaleurs excessives, et comment les vents brûlans se répandent sur la terre ; où sont les trésors de la neige et de la grêle ? qui a donné cours aux pluies impétueuses, et un passage au bruit éclatant du tonnerre ? qui a produit les gouttes de pluie et de ro-

sée ? qui est celui du sein duquel sort la glace, et qui enfante cette gelée blanche qui se forme dans l'air. Connoissez-vous les lois des mouvemens du ciel ? est-ce vous qui lui donnez l'empire sur la terre ? commanderez-vous hautement à la nuée ; et serez-vous aussitôt couvert de l'eau qu'elle répandra avec abondance ? Enverrez-vous les éclairs, et partiront-ils à l'instant ? vous diront-ils, nous voici ? qui a donné à certains animaux l'industrie de filer ? qui a donné au coq d'annoncer l'approche du soleil ? Est-ce vous qui prenez la proie pour la lionne, et qui en rassasiez la faim des lionceaux, lorsqu'ils sont couchés dans les antres, et qu'ils sont en embuscade dans leurs tanières ? Qui est-ce qui prépare au corbeau sa nourriture, quand ses petits courant çà et là, crient vers Dieu, parce qu'ils n'ont rien à manger ?..... Est-ce vous qui avez donné au cheval la force et le courage ; qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? le rendrez-vous inquiet et le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le temps que la fierté qui paroît dans ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pied la terre ; il est plein de confiance en sa force ; il va au-devant des hommes armés. Il se rit de la peur, et il en est incapable, et la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude et son ardeur, il frappe la terre et l'enfonce ; et il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : courage. Il distingue comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend, ce semble, le commandement des généraux, et il prend part au bruit confus de l'armée. Celui qui veut entrer en discussion avec le Tout-Puissant ne doit-il pas être instruit ? et quand on veut proposer à Dieu de justes plaintes, ne doit-on pas être en état de répondre aux questions que je vous fais ?

Livre de Job, Traduction de Saci.

§ 17. *Idées que les Livres Saints nous donnent de Dieu.*

Sagesse et Toute-Puissance.

Interrogez les animaux et il vous enseignerons. Consultez les oiseaux du ciel, et ils vous instruiront. Parlez à la terre, et elle vous répondra ; et les poissons de la mer vous donneront des leçons. Car qui ne connoît à la vue de toutes ces choses, que c'est Dieu qui les a faites, lui qui tient dans sa main l'âme de tout ce qui a vie, et tous les esprits qui animent la chair de l'homme. L'enfer même paroît à nu devant lui. Il étend le ciel comme un pavillon, sans aucun appui ; il tient la terre suspendue, sans qu'elle pose sur rien. Il lie les eaux dans les nuées, afin qu'elles ne fondent pas sur la terre tout à la fois. Il ôte la vue de son trône, en l'environnant de ses nuages. Il a borné les eaux, leur marquant des limites comme par un cercle fait au compas ; et il les y tiendra renfermées aussi long-temps que durera la succession du jour et de la nuit. Les colonnes du ciel tremblent devant lui, et s'ébranlent à la moindre menace. Sa puissance a séparé les mers de la terre, et sa sagesse a noyé le monde orgueilleux. Son esprit a orné les cieux, et sa main a formé le serpent à plusieurs replis.

La sagesse est dans les vieillards, et la prudence est le fruit de la longue vie. Mais la sagesse et la puissance souveraine sont en Dieu ; c'est lui qui possède le conseil et l'intelligence. S'il détruit, nul ne pourra édifier ; s'il tient un homme enfermé, nul ne pourra lui ouvrir. S'il retient les eaux, tout deviendra sec, et s'il les lâche, elles changeront toute la face de la terre. La force et la sagesse résident en lui ; celui qui trompe et celui qui est trompé sont dans sa main. Il ôte la lumière à ceux qui donnent conseil ; et il frappe d'étourdissement les juges les plus éclairés. Il ôte le baudrier des rois et il ceint leurs reins d'une corde. Il dépouille les pontifes de leur gloire, et renverse les grands par terre. Il ôte la parole de la vérité à ceux qui l'annonçoient, et la sagesse aux vieillards. Il fait tomber les princes dans le mépris, et affoiblit la puissance des forts. Il découvre ce qui étoit caché dans les profondes ténèbres, et produit au grand jour l'ombre même de la mort. Il multiplie les nations et les perd ensuite ; il les disperse et les ramène. Il ôte la sagesse aux chefs des peuples de la terre, et les fait égarer par des lieux déserts, où il n'y a point de route. Ils iront à tâtons dans les ténèbres ; et la lumière ne se levera point

sur eux : il les fera chanceler à chaque pas, comme un homme qui est ivre.

Continuation du même Sujet.

Comment l'homme pourroit-il se justifier par rapport à Dieu ? S'il prétend entrer en discussion avec lui, de mille articles il n'y en aura pas un sur quoi il puisse lui répondre. Dieu est sage, il est tout-puissant. Qui lui a jamais résisté et est demeuré en paix ? Il est seul immuable ; et qui pourra traverser l'exécution de ses décrets ? Tout ce qu'il désire, il l'accomplira. Il transporte les montagnes, sans que ceux qu'il renverse dans sa fureur s'en aperçoivent. Il remue la terre de sa place, et en ébranle les fondemens. Il commande au soleil, et le soleil ne se lève point ; il tient les étoiles enfermées comme sous le sceau. C'est lui qui a formé seul la vaste étendue des cieux, et qui marche sur les flots de la mer. C'est lui qui est le créateur des étoiles. C'est lui qui fait des choses grandes et incompréhensibles, et des merveilles innombrables. S'il vient à moi, je ne le verrai point ; et s'il se retire je ne m'en apercevrai point. Nul ne peut résister à sa colère, parce qu'il est Dieu ; et ceux qui ont soutenu le parti de l'orgueilleux, sont abattus sous sa puissance. Qui suis-je donc, pour lui répondre, et pour espérer de le persuader par des discours étudiés ? Quand même je serois juste, je ne répondrois point ; mais je conjurerois mon juge de me pardonner ; et lors même qu'il auroit exaucé ma prière, je n'oserois m'assurer qu'il eût entendu ma voix.

Livre de Job, Traduction du même.

§ 18. *Idées que les Livres Saints nous donnent de la Misère de l'Homme pendant la Vie présente, et de ses Espérances pour la Vie future.*

L'homme né de la femme vit très-peu de temps; et il est rempli d'une infinité de misères. Il ressemble à une fleur, qui n'est pas plutôt éclose, qu'on la coupe : il fuit comme l'ombre et n'a point de stabilité. Et vous croyez, Seigneur, qu'il est digne de vous d'avoir les yeux ouverts sur lui, et de le faire venir en jugement avec vous. Y a-t-il un seul homme exempt de toute souillure ? Non, il n'y en a pas un seul sur la terre, pas même celui dont la vie n'est que d'un seul jour. Quel autre que vous peut lui rendre sa pureté ? Les jours de l'homme sont abrégés ; le nombre de ses mois est entre ses mains ; vous avez marqué les bornes de sa vie, et il ne peut les passer. Retirez-vous donc un peu de lui, afin qu'il respire, jusqu'à ce qu'il arrive, comme le mercenaire, au jour désiré de son repos.

Un arbre n'est point sans espérance. Si on le coupe, il se renouvellera ; et son rejeton ne périt point. Quand sa racine sera vieillie dans la terre, et son tronc desséché, il ne laissera pas de pousser lorsqu'il aura senti l'eau, et il se couvrira de branches, comme lorsqu'il a été planté. Mais l'homme meurt : après être tombé dans une langueur qui le mine, il expire ; et alors où en est-il ? il est comme un étang d'où les eaux se seroient retirées, et comme un fleuve dont le lit seroit à sec. Ainsi l'homme s'endort, et il ne se relève point: jusqu'à ce que le ciel soit consumé et détruit, il ne se réveillera point, et il ne sortira point de son sommeil.

Qui me procurera ce bonheur, que vous me mettiez à couvert dans l'enfer, et que vous m'y teniez caché jusqu'à ce que votre fureur soit passée, et que vous me marquiez le temps auquel vous vous souviendrez de moi ? Si l'homme meurt, n'est-ce pas alors qu'il vit ? Dans cette guerre où je me trouve tous les jours de ma vie, j'attends que mon jugement arrive. Vous m'appellerez, et je vous répondrai ; vous recueillerez avec tendresse l'ouvrage de vos mains. Vous comptez à présent tous mes pas ; mais vous me pardonnerez mes péchés. Vous avez mis mes offenses en réserve comme dans un sac cacheté ; mais vous guérirez mon iniquité. Une montagne se mine insensiblement, et se détruit. Les eaux cavent les pierres ; et l'inondation des torrens gâte les terrains les mieux cultivés. Est-ce ainsi que vous perdrez l'homme ? Non, vous le ferez subsister à jamais ; il s'en ira seulement ; il changera d'extérieur, et vous ne ferez que le congédier. Que ses enfans soient dans l'éclat ou dans l'ignominie, il n'en saura rien, et ne s'en mettra point en peine. Mais tant qu'il vivra, sa chair sera sujette à la douleur, et son âme à l'affliction.

Ibid. Traduction du même.

§ 19. *Idées que les Livres Saints nous donnent de la Félicité passagère des Méchans et de leur effroyable Chûte.*

D'où vient que les impies vivent jusqu'à la dernière vieillesse ? et comment sont-ils riches et puissans ? On en voit qui passent les limites de leurs terres, et qui usurpent les biens de leurs voisins ; ils ravissent et enlèvent des troupeaux ; ils saisissent l'âne de l'orphelin, et retiennent pour gage le bœuf de la veuve ; ils moissonnent le champ qui n'est point à eux, et ils vendangent la vigne de celui qu'ils ont opprimé par violence ; ils enlèvent par force le bien des pupilles, et prennent en gage les vêtemens des pauvres. Ils font gémir les habitans des villes ; le sang de ceux qu'ils font mourir crie vengeance ; et cependant Dieu ne punit point. Leur postérité est bien établie à leurs yeux et avec eux ; ils voient jusqu'à leurs petits-fils, et arrière-petits-fils. Leurs maisons jouissent d'une profonde paix, et la verge de Dieu ne les touche point. Leurs vaches conçoivent et conservent leur fruit ; elles s'en déchargent sans avorter jamais. On voit sortir par bandes leurs enfans de leurs maisons, qui dansent et qui sautent en se jouant. Ils battent le tambour, et jouent de la harpe ; ils se divertissent au son des instrumens de musique. Ils passent leurs jours dans les plaisirs ; en un moment ils descendent dans le tombeau sans avoir senti les douleurs d'une longue maladie. Ils disent à Dieu : Retirez-vous de nous : nous ne voulons point connoître vos voies. Qui est le Tout-Puissant, pour nous obliger à le servir ? Et quel bien nous reviendra-t-il quand nous le prierons ? Mais leur bien véritable n'est pas celui dont ils jouissent ; loin de moi les pensées de ces impies !

Avec quelle facilité la lampe des impies s'éteint-elle ! Une subite calamité fondra sur eux, et Dieu dans sa colère leur distribuera des tourmens. Ils seront comme la paille que le vent dissipe, et comme la poussière qu'un tourbillon enlève. Dieu réservera aux enfans le châtiment dû au père ; il punira le père lui-même ; et ce malheureux comprendra alors l'énormité de ses crimes. Il verra de ses propres yeux sa ruine entière ; il boira le vin de la fureur du Tout-Puissant. Car autrement que lui importeroit ce que devient sa famille après lui, ou que sa vie eût été abrégée de moitié ?

Qui entreprendra d'enseigner à Dieu ce qu'il doit faire, lui qui juge ce qu'il y a de plus élevé ? Tel homme meurt, étant fait de corps, sain, riche et heureux ; un autre meurt dans l'amertume de son âme, sans avoir goûté aucun bien. Et néanmoins ils dorment tous deux dans la poussière, et ils seront également mangés des vers. Mais..... le méchant est réservé pour le jour où il doit périr ; et Dieu le conduira jusqu'au temps où il doit répandre sur lui sa fureur.

Les méchans auront l'enfer pour partage. La miséricorde les oubliera ; ce qui avoit fait leurs délices, sera pour eux un ver rongeur ; on ne se souviendra plus d'eux ; l'iniquité sera mise en pièces comme un bois inutile. L'injuste ne fait aucun bien à la veuve. Il a fait tomber les forts par sa puissance ; mais en s'établissant sur leurs ruines, il n'en est pas pour cela plus assuré de vivre. Dieu lui a donné des biens dans lesquels il met sa confiance, et sur lesquels il s'appuie ; mais les yeux du Seigneur sont attentifs sur les voies des méchans. Ils sont élevés pour un peu de temps : et ensuite ils disparoissent ; ils sont rabaissés et passent comme tout ce qu'ils aiment ; ils sont comme les petites pointes qui sont au sommet des épis. Ce que je dis est certain : et qui pourra me convaincre de mensonge, et anéantir mes paroles ?

Ibid. Traduction du même.

§ 20. *Cantique de Moïse, après le Passage de la Mer Rouge.*

Je chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier.

Le Seigneur est ma force, et le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut. C'est lui qui est mon Dieu, et je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon père, et je publierai sa grandeur. Jéhova a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova. Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon et son armée ; les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la Mer Rouge. Ils ont été ensevelis dans les abîmes ; ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi. Par la grandeur de votre puissance, vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoyé votre colère ; elle les a dévorés comme une paille. Au souffle de votre fureur, les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenue élevée comme en un monceau : les flots de l'abîme se sont condensés et durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : je les poursuivrai ; je les atteindrai, je partagerai les dépouilles, j'assouvirai mes désirs. Je tirerai mon épée ; ma main me les assujettira. Vous avez soufflé, et la mer les a abîmés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une frayeur religieuse, et dont les œuvres sont autant de merveilles. Vous avez étendu votre main, et la terre les a dévorés.

Vous vous êtes rendu, par votre miséricorde, le guide de ce peuple que vous avez racheté, et vous le conduirez, par votre puissance, jusqu'au lieu de votre demeure sainte. Les peuples l'apprendront, et en seront consternés ; les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur. Les princes de l'Idumée seront dans le trouble. Les chefs de Moab trembleront de frayeur ; tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement. L'épouvante et l'effroi fondront sur eux ; la force de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé, Seigneur, jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis. Vous les introduirez, et vous les établirez sur la montagne de votre héritage, dans le lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

Le Seigneur régnera dans l'éternité, et au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots et sa cavalerie ; et le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Israël ont passé au milieu d'elle à pied sec.

Exode, Traduction du même.

§ 21. *Sentimens d'Admiration et de Reconnoissance à la Vue des Ouvrages de Dieu.*

Mon âme, bénissez le Seigneur.

Que votre grandeur a d'éclat, ô mon Dieu ! quelle gloire, quelle majesté vous environne ! Vous êtes entouré de lumière comme d'un vêtement.

C'est vous qui avez tendu le ciel comme un pavillon dont les eaux supérieures sont le toit. Vous montez sur les nuées ; vous marchez sur les ailes des vents : les orages sont vos ministres, et le feu brûlant exécute vos ordres.

Vous avez fondé la terre sur elle-même ; les siècles ne l'ébranleront jamais. L'abîme l'environne comme un vêtement. Les ondes étoient arrêtées sur les montagnes ; votre parole menaçante leur a fait prendre la fuite, la voix de votre tonnerre les a remplies de crainte. Aussitôt s'élevèrent les montagnes, les vallées s'abaissèrent dans les lieux que vous leur aviez marqués. Vous avez posé des bornes qu'elles ne passeront jamais. Jamais elles ne reviendront couvrir la terre.

C'est vous qui envoyez les fontaines dans les vallées : leurs eaux se filtrent à travers les montagnes. Les bêtes des champs viendront s'y abreuver ; l'âne sauvage attend qu'elles coulent pour s'y désaltérer. Les oiseaux perchés sur leurs bords feront entendre leurs ramages, au milieu des rochers. Vous arroserez les montagnes mêmes par les eaux du ciel. Toute la terre, rassasiée de vos bienfaits, deviendra féconde.

Vous produisez l'herbe qui nourrit les animaux, les plantes dont vous tirez le pain qui soutient l'homme, le vin qui charme son cœur, l'huile qui répand la joie sur son front. Les arbres des forêts, les cèdres du Liban, qu'il a plantés, seront nourris de ses bienfaits. Ce sera là que les oiseaux feront leurs nids, qu'on verra la race du héron qui en sera le roi. Les cerfs auront leurs retraites sur les montagnes, et les hérissons dans les rochers.

Il a fait la lune pour régler le temps ; le soleil a connu chaque jour le terme de sa course. Vous avez posé les ténèbres ; elles ont formé la nuit : ce sera dans ce temps que les bêtes des forêts passeront à travers les campagnes, que les petits des lions demanderont à Dieu

leur proie qu'ils raviront en rugissant. Le soleil a paru : déjà elles sont rassemblées et retirées dans leurs demeures ; et l'homme sort pour aller reprendre ses travaux jusqu'à la nuit. Dieu, que vos œuvres sont belles ! Vous avez fait toutes choses avec une souveraine sagesse ; la terre est toute remplie de vos bienfaits.

Cette mer vaste, immense, de combien de poissons n'est-elle pas remplie, de grands et de petits ! C'est là que passeront les navires, et qu'habiteront ces monstres qui se jouent dans les abîmes.

Tous attendent de vous leur nourriture, quand le temps est venu. Vous la leur donnerez, et il la recueilleront ; vous ne ferez qu'ouvrir la main, et ils seront remplis de vos bienfaits.

Détournez votre visage, ils se troublent : vous leur retirez la vie, ils périssent et rentrent dans leur poussière. Envoyez votre souffle divin, ils renaissent et la face de la terre est renouvelée.

Que la gloire du Seigneur soit célébrée dans tous les siècles ! Que le Seigneur s'applaudisse lui-même dans ses ouvrages ! Il regarde la terre, elle frémit de crainte ; il touche les montagnes, elles s'exhalent en fumée. Je célébrerai la louange de mon Dieu : toute ma vie, il sera l'objet de mes chants. Puissent mes louanges lui être agréables ! Périssent à jamais ceux qui l'offensent ! qu'ils soient anéantis ! O mon âme, bénissez le Seigneur.

Psaume 103, *Traduction de Batteux.*

§ 22. *Complainte de David, sur la Mort de Saül et de Jonathas.*

O Israël, vos plus illustres guerriers ont été percés de coups sur vos montagnes. Comment ces vaillans hommes sont-ils tombés morts ! Ne portez point cette nouvelle à Geth ; ne la publiez pas dans les places d'Ascalon, de peur que les filles des Philistins ne s'en réjouissent ; de peur que les filles des incirconcis n'en triomphent. Montagnes de Gelboé, que jamais ni pluie ni rosée ne tombe sur vous ; que jamais vos coteaux ne portent de fruits dont on offre les prémices, puisque c'est là qu'ont été jetés par terre les boucliers des braves, le bouclier de Saül, comme s'il n'eût point été sacré roi. Les flèches de Jonathas ne manquèrent jamais d'être teintes du sang des blessés, et de la graisse des braves ; jamais l'épée de Saül ne manqua son coup. Saül et Jonathas, ces princes si aimables, et qui s'aimoient tant durant leur vie, n'ont point été séparés à leur mort. Ils étoient plus légers que les aigles, et plus courageux que les lions. Filles d'Israël, pleurez sur Saül, qui vous revêtoit d'écarlate parmi la pompe et les délices, et qui enrichissoit vos habits d'ornemens d'or. Comment les vaillans sont-ils tombés dans la bataille ? comment Jonathas a-t il été tué sur vos montagnes ? Jonathas, mon frère, votre mort me perce de douleur. Vous m'étiez si cher ; et je vous aimois d'un amour plus tendre que celui qu'on a pour une épouse. Comment les vaillans sont-ils tombés ! comment leurs armes sont-elles perdues !

I. Livre des Rois, Traduction de Saci.

§ 23. *Reproches et Prédictions faites par Isaïe, au Peuple de Juda.*

1. *Ingratitude et Aveuglement des Juifs. Leurs Crimes montés à leur Comble. Leur Pays sera ravagé et désolé.*

Cieux, écoutez, et toi, Terre, prête l'oreille, car c'est le Seigneur qui parle. J'ai nourri des enfans, et je les ai élevés, et ils se sont révoltés contre moi. Le bœuf connoît celui à qui il appartient, et l'âne, l'étable de son maître : mais Israël ne me connoît point, et mon peuple est sans intelligence. Ah ! nation pécheresse ! peuple chargé d'iniquité, race corrompue, enfans méchans et scélérats ! Ils ont abandonné le Seigneur ; ils ont blasphémé le saint d'Israël ; ils l'ont renoncé en retournant en arrière. Par où pourriez-vous encore vous blesser ? Quels crimes pourriez-vous ajouter à ceux que vous commettez ? Toute tête est malade et tout cœur est languissant. Depuis la plante des pieds jusqu'au haut de la tête, il n'y a point dans ce peuple une partie saine : ce n'est que blessure, que meurtrissure, que plaie sanglante et ouverte, qu'on n'a ni nettoyée, ni bandée, ni adoucie avec l'huile. Votre terre sera déserte, vos villes seront brûlées ; les étrangers dévoreront votre pays devant vous, et il sera désolé comme une terre ravagée par ses ennemis ; et la ville de Sion (Jérusalem) demeurera comme une loge de branchage dans une vigne, comme une cabane dans un champ de

concombres, et comme une ville serrée de près. Si le Seigneur des armées ne nous avoit réservé quelques petits restes, nous aurions été comme Sodome, et nous serions devenus semblables à Gomorrhe.

2. *Leurs Sacrifices, et tout le Culte qu'ils rendent à Dieu lui est en Horreur. Ils ne peuvent espérer le Pardon de leurs Péchés, qu'en changeant de Vie.*

Ecoutez la parole du Seigneur, princes de Sodome; prêtez l'oreille à la loi de votre Dieu, peuple de Gomorrhe. Qu'ai je affaire, dit le Seigneur, de la multitude de vos victimes? j'en suis dégoûté. Je n'aime point les holocaustes de vos béliers, ni la graisse de vos troupeaux, ni le sang des veaux, des agneaux et des boucs. Qui vous a commandé de vous présenter devant moi avec de telles victimes, et de venir fouler aux pieds les parvis de mon temple? Ne me faites plus de vaines et inutiles offrandes de pure farine; l'encens m'est en horreur. Vos nouvelles lunes, vos sabbats et vos autres fêtes me sont insupportables: tout cela n'est qu'iniquité et que fainéantise. Je hais vos solennités des premiers jours des mois, et vos assemblées; elles me sont à charge; je suis las de les souffrir. Lorsque vous étendrez les mains vers moi, je détournerai les yeux pour ne vous pas voir; et lorsque vous multiplierez vos prières, je ne vous écouterai point, parce que vos mains sont pleines de sang. Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées; cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien; examinez tout avant que de juger; assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin; prenez en main la cause de la veuve. Après cela, venez, et entrons en discussion, dit le Seigneur. Quant vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige; et quand ils seroient rouges comme le vermillon, ils deviendront comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous serez nourris de ce que la terre a de meilleur; si vous ne le voulez pas, et si vous m'irritez contre vous, l'épée vous dévorera; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche.

3. *Injustices criantes des Juges et des Magistrats. Ils seront exterminés, et d'autres meilleurs qu'eux seront mis à leur Place.*

Comment la cité fidèle, qui étoit pleine de droiture et d'équité, est-elle devenue une prostituée? La justice y habitoit; et il n'y a maintenant que des meurtriers. Votre argent est changé en écume, et votre vin est mêlé d'eau. Vos juges sont livrés à l'injustice; ils sont les complices des voleurs; tous aiment les présens; ils ne cherchent que le gain; ils ne font point justice au pupile, et la cause de la veuve n'a point d'accès auprès d'eux. C'est pourquoi le Seigneur, le Dieu des armées, le fort d'Israël a dit: Ah! je me satisferai par la perte de ceux qui me combattent; et je prendrai plaisir à me venger de mes ennemis. Je passerai la main plusieurs fois sur vous; je vous purifierai de toute écume; j'ôterai tout l'étain qui est en vous. Je rétablirai vos juges comme ils ont été d'abord, et vos conseillers comme ils étoient autrefois; et après cela, vous serez appelée la cité de la justice, la ville fidèle. Sion sera rachetée par un juste jugement, et elle sera rétablie par la justice. Les prévaricateurs et les injustes seront brisés tous ensemble; et ceux qui auront abandonné le Seigneur, seront consumés. Vous deviendrez comme un chêne dont toutes les feuilles tombent, et comme un jardin qui est sans eau.

4. *Dieu ôtera à Juda tous ses Appuis, et le réduira à un Dénuement déplorable, à cause des Crimes qu'ils commettent, et dont ils font gloire. Punition du Luxe et de la Mollesse des Femmes.*

Car le dominateur, le Seigneur des armées, va ôter à Jérusalem et à Juda tout ce qui pourroit en être la ressource; toute la force du pain, et toute la force de l'eau, tous les gens de cœur, et les hommes de guerre, les juges et les prophètes, les sages et les vieillards, les capitaines, les personnes vénérables, les hommes de bon conseil, les meilleurs artisans, les plus habiles dans les négociations secrètes. Je leur donnerai des enfans pour chefs; et des hommes sans jugement et sans tête les domineront. Tout le peuple sera en tumulte: l'un opprimera l'autre, et l'ami s'élevera contre son ami, l'enfant contre le vieillard, et les derniers du peuple contre les plus considérables. Si quelqu'un prend son propre frère, né dans la maison de son père, et lui dit: Vous êtes riche en vêtemens; soyez notre chef,

et soutenez l'état qui menace ruine ; il répondra : Je n'y puis remédier ; il n'y a point de pain ni de vêtemens dans ma maison ; ne m'établissez pas chef du peuple. En effet, Jérusalem est tombée, et Juda est accablé sous ses ruines, parce que leurs paroles et leurs œuvres se sont élevées contre le Seigneur, pour irriter les yeux de sa majesté. L'impudence même de leur visage rend témoignage contre eux. Loin de rougir de leur péché, ils l'ont publié hautement comme Sodome. Malheur à eux ! parce que Dieu leur a rendu ce qu'ils s'étoient attiré. Dites au juste que tout va bien pour lui, parce qu'il recueillera le fruit de ses œuvres. Malheur à l'impie ! parce qu'il sera puni selon la mesure de ses crimes.

Mon peuple a été dépouillé par ses exacteurs ; et les usuriers s'en sont rendus les maîtres. O mon peuple ! ceux qui disent que vous êtes heureux vous séduisent, et ils rompent le chemin par où vous deviez marcher. Le Seigneur est près d'exercer ses jugemens sur les peuples. Le Seigneur entrera en jugement avec les anciens et les chefs de son peuple : car c'est vous qui avez ravagé sa vigne ; vos maisons sont pleines des dépouilles du pauvre. Pourquoi écrasez-vous mon peuple ? Pourquoi meurtrissez-vous de coups le visage des pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées ?

Le Seigneur a dit encore : parce que les filles de Sion se sont redressées, qu'elles ont marché la tête haute, qu'elles ont fait des signes des yeux, qu'elles se sont donné des airs de mollesse dans leurs démarches étudiées et contraintes ; le Seigneur rendra chauve et sale la tête des filles de Sion, et il les réduira à la nudité la plus honteuse. En ce jour-là le Seigneur leur ôtera leurs chaussures magnifiques, leurs coiffes à réseau, leurs croissans d'or, leurs colliers, leurs bracelets, leurs voiles déliés et transparens, leurs bonnets élevés, leurs jarretières, leurs chaînes d'or, leurs boîtes de senteur, leurs pendans d'oreilles, leurs bagues, les ornemens qui leur pendent sur le front, leurs habits de rechange, leurs écharpes, leurs beaux tabliers et leurs bourses, leurs miroirs, leur fin linge, leurs rubans et ces habillemens légers qu'elles portent en été. Leur parfum sera changé en puanteur, leurs ceintures d'or en des lambeaux déchirés, leurs cheveux frisés en une tête rasée, leurs riches corps de jupes en un sac, et leur beau teint en un visage brûlé. Les hommes parmi vous passeront au fil de l'épée, et vos plus braves périront dans le combat. Les portes de Sion seront dans le deuil et dans les larmes ; et elle s'asseyera sur la terre toute désolée.

5. Juda représenté sous l'Image d'une Vigne qui ne produit que des Grappes sauvages. Détail des Vices qui régnoient dans ce Peuple.

Je vais chanter au nom de mon proche parent, et mon bien-aimé, le cantique qu'il a prononcé contre sa vigne.

Mon bien-aimé avoit une vigne sur un lieu élevé, gras et fertile. Il l'avoit environnée d'une haie ; il en avoit ôté les pierres, et l'avoit plantée d'un plant rare et excellent ; il avoit bâti une tour au milieu, et y avoit fait un pressoir. Il s'attendoit qu'elle porteroit de bons raisins ; et elle n'a porté que des grappes sauvages. Maintenant donc, habitans de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, soyez juges entre moi et ma vigne. Que falloit-il faire pour ma vigne, de plus que ce que j'ai fait ? Pourquoi donc, au lieu de bons raisins que j'attendois, n'en a-t-elle produit que de sauvages ? Maintenant je vous dirai ce que je vais faire à ma vigne. J'en arracherai la haie ; et elle sera livrée au pillage. Je détruirai les murs qui la défendent ; et elle sera foulée aux pieds. Je la rendrai inculte : et elle ne sera ni taillée ni labourée. Les ronces et les épines la couvriront ; et je commanderai aux nuées de ne pleuvoir plus sur elle.

La vigne du Seigneur des armées, c'est la maison d'Israël ; et les hommes de Juda étoient le plant dont il faisoit ses délices. J'ai attendu qu'ils eussent de l'équité ; et je ne vois que violence. J'ai attendu qu'ils fissent des actions de justice, et je n'entends que des cris.

Malheur à vous, qui joignez maison à maison, et qui ajoutez terre à terre, jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque. Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ! Je jure, dit le Seigneur, que cette multitude de maisons, ces maisons si vastes et si embellies, seront toutes désertes, sans qu'un seul homme y habite. Alors dix arpens de vigne donneront à peine de quoi remplir le plus petit tonneau ; et trente boisseaux

de bled qu'on aura semés, n'en rendront que trois.

Malheur à vous, qui prévenez le jour pour vous plonger jusqu'au soir dans les excès de la table, et pour boire jusqu'à ce que le vin vous échauffe la tête. Le luth et la harpe, les flûtes et les tambours, et les vins les plus exquis se trouvent dans vos festins ; et vous ne pensez point du tout à l'œuvre du Seigneur ; et vous ne vous appliquez point à considérer les ouvrages de ses mains. C'est pour cela que mon peuple sera emmené captif, parce qu'il n'a point d'intelligence ; les plus grands d'Israël mourront de faim, et tout le reste du peuple séchera de soif.

Malheur à vous, qui traînez après vous une longue suite d'iniquités ; vous qui dites en parlant de Dieu : qu'il se hâte ; que ce qu'il doit faire arrive bientôt, afin que nous le voyions ; que les desseins du saint d'Israël s'accomplissent au plutôt, afin que nous reconnoissions s'il dit vrai.

Malheur à vous, qui appelez bon ce qui est mauvais, et mauvais ce qui est bon ; qui donnez aux ténèbres le nom de lumière, et à la lumière le nom de ténèbres ; qui faites passer pour doux ce qui est amer, et pour amer ce qui est doux.

Malheur à vous, qui êtes sages à vos propres yeux, et qui vous croyez prudens et éclairés.

Malheur à vous, qui êtes puissans à boire le vin, et vaillans à vous enivrer ; qui pour des présens justifiez le coupable, et qui ravissez à l'innocent sa justice.

Ils ont foulé aux pieds la loi du Seigneur des armées, et ils ont rejeté avec mépris la parole du saint d'Israël. C'est pour cela que la fureur du Seigneur s'est allumée contre son peuple ; qu'il a étendu sa main sur lui, et qu'il l'a frappé de plaies ; que les montagnes ont été ébranlées ; et que les corps morts ont été jetés comme du fumier au milieu des places publiques. Néanmoins, après tous ces maux, sa fureur n'est pas encore apaisée, et son bras est toujours levé.

Isaïe, Traduction du même.

§ 24. *Lamentation de Jérémie sur Jérusalem.*

I. Comment cette ville autrefois si peuplée, est-elle maintenant déserte ? Comment celle qui étoit la maîtresse des nations, est-elle devenue comme une veuve désolée ? Les chemins qui conduisent à Sion sont dans les pleurs, parce qu'il n'y a plus personne qui vienne à ses solennités. Toutes ses portes sont détruites ; ses prêtres ne font que gémir ; ses vierges sont dans le deuil ; et elle est plongée dans l'amertume. Ses ennemis s'en sont rendus maîtres ; ceux qui la haïssoient se sont enrichis de ses dépouilles, parce que le Seigneur a prononcé l'arrêt de sa condamnation à cause de la multitude de ses iniquités. Ses petits enfans ont été emmenés captifs devant l'ennemi qui les chassoit. Tout ce que la fille de Sion avoit de beau, lui a été enlevé. Ses princes ont été comme des beliers qui ne trouvent point de pâturages : ils ont marché sans force, et languissent devant le persécuteur. Son peuple est tombé sous la main ennemie, sans qu'il y eût personne pour le secourir ; ses ennemis ont vu sa désolation, et ils s'en sont moqués. Voyez, Seigneur, et considérez l'avilissement où je suis réduite. Ne vous intéressez-vous point à mes maux, vous tous qui passez par ce chemin ? Considérez, et voyez s'il y a une douleur comme la mienne, et une affliction comme celle qui m'accable. Car le Seigneur m'a inondée de maux au jour de sa colère ; il a envoyé d'en haut dans mes os un feu qui les a dévorés ; il a tendu un filet devant mes pieds, et il m'a fait tomber en arrière ; il m'a rendue toute désolée, et épuisée de tristesse pendant tout le jour. Il a renversé tout ce que j'avois d'hommes de cœur ; il a fait venir contre moi le temps qu'il avoit marqué pour réduire en poudre mes meilleurs soldats ; il a foulé lui-même le pressoir, pour écraser la vierge fille de Sion. C'est pour cela que je fonds en pleurs, et que mes yeux répandent des ruisseaux de larmes, parce que celui qui peut seul me consoler et me redonner la vie, s'est retiré loin de moi. Le Seigneur est juste, et c'est avec justice qu'il me châtie, parce que je me suis révoltée contre ses ordres. Peuples, écoutez tous, je vous en conjure, et considérez ma douleur. Mes vierges et mes jeunes hommes ont été menés en captivité. J'ai appelé mes amis ; et ils ont trompé mon espérance. Mes prêtres et mes vieillards ont été consu-

més dans la ville, lorsqu'ils cherchoient quelque nourriture pour soutenir leur vie. Seigneur, considérez l'affliction où je suis ; mes entrailles sont émues ; mon cœur est renversé dans moi-même, parce que je porte la peine de ma révolte. L'épée a tué mes enfans au-dehors, et au-dedans il n'y a eu que mort. On m'entend pousser des soupirs, et il n'y a personne qui me console ; tous mes ennemis ont appris mon malheur, et ils s'en sont réjouis, parce que c'est vous qui m'avez réduite en cet état. Mais vous ferez venir le jour que vous avez prédit ; et ils seront tels que je suis. Que tout le mal qu'ils ont commis se présente devant vous ; traitez-les comme vous m'avez traitée à cause de toutes mes iniquités : car je ne cesse de soupirer, et mon cœur est accablé de douleur.

II. Comment le Seigneur a-t-il couvert de ténèbres dans sa fureur la fille de Sion, et précipité du ciel en terre la gloire d'Israël ? Le Seigneur a tout renversé, et il n'a rien épargné ; il a détruit dans sa fureur toutes les demeures de Jacob, et les remparts de la fille de Juda ; il les a jetés par terre ; et il a traité comme des choses profanes le royaume et les princes. Il a brisé, dans le transport de sa fureur, toute la force d'Israël ; il a retiré sa main droite à l'approche de l'ennemi ; sa colère s'est allumée dans Jacob comme une flamme, et a tout consumé ; il a bandé son arc comme un ennemi ; sa main droite s'est présentée pour attaquer ; et a tué tous les plus beaux hommes ; il a répandu sa colère comme un feu sur le tabernacle de la fille de Sion. Le Seigneur a été comme un ennemi ; il a ruiné Israël ; il a renversé tous ses palais ; il a détruit ses forteresses, il a multiplié dans la fille de Juda le deuil et la tristesse. Il a renversé son tabernacle ; il a fait oublier dans Sion les fêtes et les jours de sabbat, et a livré aux opprobres dans son indignation le roi et le sacrificateur. Le Seigneur a rejeté son autel ; il a eu en abomination son sanctuaire ; il a livré entre les mains des ennemis les murs de son temple ; ils ont jeté des cris de joie dans la maison du Seigneur, comme on faisoit dans les fêtes solennelles. Le Seigneur qui avoit résolu d'abattre la muraille de la fille de Sion, a tendu son cordeau, et il n'a point retiré sa main que tout ne fût renversé ; l'avant-mur est désolé, et la muraille est tombée de même. Ses portes sont enfoncées dans la terre ; il en a rompu et brisé les barres ; son roi et ses princes sont bannis parmi les nations ; la loi n'est plus, et ses prophètes n'ont point reçu de visions du Seigneur. Les vieillards de la fille de Sion sont assis sur la terre, et gardent un morne silence ; ils ont couvert leurs têtes de cendres ; ils se sont revêtus de cilices ; les filles de Jérusalem tiennent leur tête baissée vers la terre. Mes yeux sont affoiblis à force de verser des larmes ; mes entrailles sont dans le trouble ; mon cœur s'est comme fendu et répandu en terre, à cause de la ruine de la fille de mon peuple, voyant les petits enfans, et ceux qui étoient à la mamelle, tomber morts dans les places de la ville. Ils disoient à leurs mères : Où est le bled, où est le vin ? Ils tomboient dans les places de la ville, comme s'ils eussent été blessés à mort, et ils rendoient l'âme entre les bras de leurs mères. A quoi vous comparerai-je, ô fille de Jérusalem ? A qui dirai-je que vous ressemblez ? Où trouverai je quelque chose d'égal à vos maux, et comment vous consolerai-je, ô vierge, fille de Sion ? Le débordement de vos maux est semblable à une mer : qui pourra vous guérir ? Vos prophètes ont eu pour vous des visions fausses et extravagantes, et ils ne vous découvroient point votre iniquité, pour vous porter à la pénitence ; ils n'ont eu pour vous que des visions et des prophéties pleines de mensonge. Tous les passans ont frappé des mains en vous voyant : ils ont sifflé la fille de Jérusalem en branlant la tête : est-ce là, ont-ils dit, cette ville qu'on vantoit comme parfaitement belle, et comme étant la joie de toute la terre ? Le Seigneur a fait ce qu'il avoit résolu : il a accompli ce qu'il avoit arrêté depuis long-temps ; il vous a détruite sans vous épargner : il vous a rendue un sujet de joie à vos ennemis ; et il a relevé la force de ceux qui vous haïssoient. Voyez, Seigneur, et considérez quel est le peuple que vous avez traité de cette sorte. Quoi ! les mères être réduites à manger le fruit de leurs entrailles ! les prêtres et les prophètes être égorgés dans le sanctuaire même du Seigneur ! les enfans, les vieillards sont étendus morts sur la terre le long des rues ; mes vierges et mes jeunes hommes sont tombés sous l'épée ;

vous les avez tués au jour de votre fureur; vous les avez égorgés sans en épargner aucun ; ceux que j'ai nourris et elevés, ont été consumés par mes ennemis.

III. Je suis l'homme qui éprouve l'affliction, étant sous la verge de l'indignation du Seigneur. Sa main qui me protégeoit me frappe pendant tout le jour. Lors même que je crie vers lui, et que je le prie, il rejète ma prière. Mais voici ce que mon cœur se rappelle, et ce qui fait que j'espère : c'est par un effet des miséricordes du Seigneur que nous ne sommes pas entièrement consumés ; ses bontés ne sont pas épuisées. Elles se renouvellent tous les matins. Seigneur, que votre fidélité est grande ! Mon âme a dit : Le Seigneur est mon partage ; c'est pour cela que j'espère en lui. Le Seigneur est bon à ceux qui attendent son secours, à l'âme qui le cherche. Il est bon d'attendre en silence le salut que Dieu promet. Car le Seigneur ne rejète pas les siens pour toujours. S'il nous a affligés, il aura aussi compassion de nous, selon la multitude de ses miséricordes. Examinons nos voies avec soin ; recherchons le Seigneur, et retournons à lui ; élevons nos cœurs et nos mains vers le Seigneur qui règne dans le ciel. Disons-lui : nous avons été des prévaricateurs et des rebelles ; c'est pourquoi vous ne nous avez pas épargnés.

Prière.—Souvenez-vous, Seigneur, de ce qui nous est arrivé : considérez et regardez l'opprobre où nous sommes. Notre héritage est passé à des gens d'une autre nation, et nos maisons à des étrangers. Nous sommes devenus comme des orphelins qui n'ont plus de père : nos mères sont comme des femmes veuves. On nous a entraînés les chaînes au cou, sans nous donner de repos dans notre lassitude. Nous avons tendu inutilement la main à l'Egypte et aux Assyriens pour avoir du pain. Nos pères ont péché, et ils ne sont plus ; et nous avons porté la peine de leurs iniquités. Des esclaves nous ont dominés, sans qu'il se trouvât personne pour nous tirer de leurs mains. Nous allions chercher du pain pour soutenir notre vie, au risque de périr par l'épée dans le désert. Notre peau a été brûlée et noircie comme un four, à cause de l'ardeur extrême de la faim qui nous pressoit. Ils ont humilié les femmes dans Sion, et les vierges dans les villes de Juda. Ils ont pendu les princes de leurs propres mains ; ils n'ont point respecté les visages des vieillards. Ils ont réduit les jeunes hommes à tourner la meule, et les enfans sont tombés sous le poids du bois. La joie de notre cœur est éteinte ; nos concerts sont changés en lamentations. La couronne est tombée de notre tête ; malheur à nous, parce que nous avons péché. C'est pourquoi notre cœur est languissant ; et nos yeux sont couverts de ténèbres, à cause de la montagne de Sion, qui est désolée, et où les renards courent en sûreté. Mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement ; votre trône subsistera dans la suite de tous les siècles. Pourquoi nous oublieriez-vous à jamais ? Pourquoi nous abandonneriez-vous pour toujours ? Convertissez-nous à vous, Seigneur, et nous nous convertirons ; renouvelez nos jours comme ils étoient au commencement. Car nous auriez-vous rejetés pour toujours, et votre colère contre nous seroit-elle sans retour ?

Jérémie, Traduction de Saci.

§ 25. *Quatorzième Provinciale.*

Cette provinciale, publiée le 23 Octobre 1656, est un modèle, non-seulement de style, mais encore de raisonnement vif et pressé. Il n'y a point chez les anciens et chez les modernes d'ouvrage où l'on trouve une logique plus vigoureuse. Le célèbre chancelier d'Aguesseau la citoit à son fils comme un chef-d'œuvre d'éloquence qui peut le disputer à tout ce que l'antiquité a de plus admiré, et il doute que les discours de Démosthène et de Cicéron offrent rien de plus fort et de plus parfait. On connoît la réponse de Bossuet : quelqu'un lui ayant demandé, quel ouvrage il voudroit avoir fait, s'il n'avoit pas fait les siens : la quatorzième provinciale — et cette réponse dit tout ; quel plus grande éloge pourroit-on en faire ? Despréaux en parloit toujours avec enthousiasme, et c'est principalement ce *discours* et les *pensées* qui lui faisoient regarder Pascal comme le plus grand génie qui eût jamais existé. Elle est adressée à un corps qui a été justement célèbre par plus d'un genre de mérite, qui a eu peut-être des torts qui ont fait son malheur, mais dont la perte pour l'éducation n'a jamais été réparée.

Mes révérends Pères.

Si je n'avois qu'à répondre aux trois impostures qui restent sur l'homicide, je n'aurois pas besoin d'un long discours, et vous les verrez ici réfutées en peu de mots : mais comme je trouve bien plus important de donner au monde de l'horreur de vos opinions sur ce sujet, que de justifier la fidélité de mes citations, je serai obligé d'employer la plus grande partie de cette lettre à la réfutation de vos maximes, pour vous représenter combien vous êtes éloignés des sentimens de l'église, et même de la nature. Les permissions de tuer que vous accordez en tant de rencontres, font paroître que dans cette matière vous avez tellement oublié la loi de Dieu, et tellement éteint les lumières naturelles, que vous avez besoin qu'on vous remette dans les principes les plus simples de la religion et du sens commun. Car qu'y a-t-il de plus naturel que ce sentiment qu'*un particulier n'a pas droit sur la vie d'un autre?* " Nous en sommes tellement instruits de nous-mêmes, dit St. Chrysostôme, que quand Dieu a établi le principe de ne point tuer, il n'a pas ajouté que c'est à cause que l'homicide est un mal : parce, dit ce père, que la loi suppose qu'on a déjà appris cette vérité de la nature."

Aussi ce commandement a été imposé aux hommes dans tous les temps. L'évangile a confirmé celui de la loi ; et le décalogue n'a fait que renouveler celui que les hommes avoient reçu de Dieu avant la loi dans la personne de Noé, dont tous les hommes devoient naître. Car dans ce renouvellement du monde, Dieu dit à ce patriarche : *Je demanderai compte aux hommes, et au frère, de la vie de son frère. Quiconque versera le sang humain, son sang sera répandu; parce que l'homme est créé à l'image de Dieu.*

Cette défense générale ôte aux hommes tout pouvoir sur la vie des hommes. Et Dieu se l'est tellement réservé à lui seul, que selon la vérité chrétienne, opposée en cela aux fausses maximes du paganisme, l'homme n'a pas même pouvoir sur sa propre vie. Mais parce qu'il a plu à sa providence de conserver les sociétés des hommes, et de punir les méchans qui les troublent, il a établi lui-même des lois pour ôter la vie aux criminels : et ainsi ces meurtres, qui seroient des attentats punissables sans son ordre, deviennent des punitions louables par son ordre, hors duquel il n'y a rien que d'injuste. C'est ce que St. Augustin a représenté admirablement *au livre premier* de la cité de Dieu, *chapitre* 28. *Dieu*, dit-il, *a fait lui-même quelques exceptions à cette défense générale de tuer, soit par les lois qu'il a établies pour faire mourir les criminels, soit par les ordres particuliers qu'il a donnés quelquefois pour faire mourir quelques personnes. Et quand on tue en ce cas-là, ce n'est pas l'homme qui tue, mais Dieu, dont l'homme n'est que l'instrument, comme une épée entre les mains de celui qui s'en sert. Mais si on excepte ces cas, quiconque tue, se rend coupable d'homicide.*

Il est donc certain, mes Pères, que Dieu seul a le droit d'ôter la vie, et que néanmoins ayant établi des lois pour faire mourir les criminels, il a rendu les rois ou les républiques dépositaires de ce pouvoir. Et c'est ce que St. Paul nous apprend, lorsqu'en parlant du droit que les souverains ont de faire mourir les hommes, il le fait descendre du ciel, en disant : *Que ce n'est pas en vain qu'ils portent l'épée, parce qu'ils sont les ministres de Dieu, pour exécuter ses vengeances contre les coupables.*

Mais comme c'est Dieu qui leur a donné ce droit, il les oblige à l'exercer ainsi qu'il le feroit lui-même, c'est-à-dire, avec justice, selon cette parole de St. Paul au même lieu, *Les princes ne sont pas établis pour se rendre terribles aux bons, mais aux méchans. Qui veut n'avoir point sujet de redouter leur puissance, n'a qu'à bien faire : car ils sont ministres de Dieu pour le bien.* Et cette restriction rabaisse si peu leur puissance, qu'elle la relève au contraire beaucoup davantage : parce que c'est la rendre semblable à celle de Dieu, qui est impuissant pour faire le mal, et tout-puissant pour faire le bien ; et que c'est la distinguer de celle des démons, qui sont impuissans pour le bien, et n'ont de puissance que pour le mal. Il y a seulement cette différence entre Dieu et les souverains, que Dieu étant la justice et la sagesse même, il peut faire mourir sur-le-champ qui il lui plaît, et en la manière qu'il lui plaît. Car outre qu'il est le maître souverain de la vie des hommes, il est hors de doute qu'il ne la leur ôte jamais ni sans cause ni sans connoissance,

puisqu'il est aussi incapable d'injustice que d'erreur. Mais les princes ne peuvent pas agir de la sorte, parce qu'ils sont tellement ministres de Dieu, qu'ils sont hommes néanmoins, et non pas dieux. Les mauvaises impressions les pourroient surprendre, les faux soupçons les pourroient aigrir, la passion les pourroit emporter; et c'est ce qui les a engagés eux-mêmes à descendre dans les moyens humains, et à établir dans leurs états des juges, auxquels ils ont communiqué ce pouvoir, afin que cette autorité que Dieu leur a donnée, ne soit employée que pour la fin pour laquelle ils l'ont reçue.

Concevez donc, mes Pères, que pour être exempt d'homicide, il faut agir tout ensemble, et par l'autorité de Dieu, et selon la justice de Dieu, et que si ces deux conditions ne sont jointes, on pèche, soit en tuant avec son autorité, mais sans justice; soit en tuant avec justice, mais sans autorité. De la nécessité de cette union il arrive, selon St. Augustin, *que celui qui sans autorité tue un criminel, se rend criminel lui-même, par cette raison principale qu'il usurpe une autorité que Dieu ne lui a pas donnée*; et les juges au contraire qui ont cette autorité, sont néanmoins homicides, s'ils font mourir un innocent contre les lois qu'ils doivent suivre.

Voilà, mes Pères, les principes du repos et de la sûreté publique, qui ont été reçus dans tous les temps et dans tous les lieux, et sur lesquels tous les législateurs du monde, sacrés et profanes, ont établi leurs lois; sans que jamais les païens mêmes aient apporté d'exception à cette règle, sinon lorsqu'on ne peut autrement éviter la perte *de la pudicité* ou *de la vie*: parce qu'ils ont pensé qu'*alors*, comme dit Cicéron, *les lois mêmes semblent offrir leurs armes à ceux qui sont dans une telle nécessité.*

Mais que hors de cette occasion, dont je ne parle point ici, il y ait jamais eu de loi qui ait permis aux particuliers de tuer, et qui l'ait souffert, comme vous faites, pour se garantir d'un affront, et pour éviter la perte de l'honneur ou du bien, quand on n'est pas en même temps en péril de la vie, c'est, mes Pères, ce que je soutiens que jamais les infidèles mêmes n'ont fait. Ils l'ont, au contraire, défendu très-expressément. Car la loi des douze tables de Rome portoit: *qu'il n'est pas permis de tuer un voleur de jour, qui ne se défend point avec des armes.* Ce qui avoit déjà été défendu dans l'exode (chap. 22) et la loi *furem, ad legem Corneliam*, qui est prise d'Ulpien, *défend de tuer même les voleurs de nuit qui ne nous mettent pas en péril de mort.*

Dites-nous donc, mes Pères, par quelle autorité vous permettez ce que les lois divines et humaines défendent? et par quel droit Lessius a pu dire: *L'exode défend de tuer les voleurs de jour qui ne se défendent pas avec des armes; et on punit en justice ceux qui tueroient de cette sorte. Mais néanmoins on n'en seroit pas coupable en conscience, lorsqu'on n'est pas certain de pouvoir recouvrer ce qu'on nous dérobe, et qu'on est en doute, comme dit Sotus, par ce qu'on n'est pas obligé de s'exposer au péril de perdre quelque chose pour sauver un voleur. Et cela est encore permis aux ecclésiastiques mêmes.* Quelle étrange hardiesse! La loi de Moïse punit ceux qui tuent les voleurs, lorsqu'ils n'attaquent pas notre vie, et la loi de l'évangile, selon vous, les absoudra! Quoi, mes Pères, Jésus-Christ est-il venu pour détruire la loi, et non pas pour l'accomplir? *Les juges punissent*, dit Lessius, *ceux qui tueroient en cette occasion; mais on n'en seroit pas coupable en conscience.* Est-ce donc que la morale de Jésus-Christ est plus cruelle et moins ennemie du meurtre, que celle des païens, dont les juges ont pris ces lois civiles qui les condamnent? Les chrétiens font-ils plus d'état des biens de la terre, ou font-ils moins d'état de la vie des hommes, que n'en ont fait les idolâtres et les infidèles? Sur quoi vous fondez-vous, mes Pères? Ce n'est sur aucune loi expresse ni de Dieu ni des hommes, mais seulement sur ce raisonnement étrange. *Les lois*, dites-vous, *permettent de se défendre contre les voleurs, et de repousser la force par la force. Or, la défense étant permise, le meurtre est aussi réputé permis, sans quoi la défense seroit souvent impossible.*

Cela est faux, mes Pères, que la défense étant permise, le meurtre soit aussi permis. C'est cette cruelle manière de se défendre, qui est la source de vos erreurs, et qui est appelée pas la faculté de Louvain UNE DÉFENSE MEURTRIÈRE, dans leur censure de la doctrine de votre père Lami sur l'homicide. Je vous soutiens donc qu'il y a tant de différence, selon les lois, entre tuer et se défendre,

que dans les mêmes occasions où la défense est permise, le meurtre est défendu quand on n'est point en péril de mort. Ecoutez-le, mes Pères, dans Cujas au même lieu. *Il est permis de repousser celui qui vient pour s'emparer de notre possession* ; MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER. Et encore : *Si quelqu'un vient pour nous frapper et non pas pour nous tuer, il est bien permis de le repousser*, MAIS IL N'EST PAS PERMIS DE LE TUER.

Qui vous a donc donné le pouvoir de dire, comme font Molina, Réginaldus, Filintius, Escobar, Lessius, et les autres : *il est permis de tuer celui qui vient pour nous frapper.* Et ailleurs, *il est permis de tuer celui qui veut nous faire un affront, selon l'avis de tous les casuistes*, comme dit Lessius. Par quelle autorité, vous qui n'êtes que des particuliers, donnez-vous ce pouvoir de tuer aux particuliers et aux religieux mêmes? Et comment osez-vous usurper ce droit de vie et de mort, qui n'appartient essentiellement qu'à Dieu, et qui est la plus glorieuse marque de la puissance souveraine ? C'est sur cela qu'il falloit répondre ; et vous pensez y avoir satisfait, en disant simplement dans votre treizième imposture, *que la valeur pour laquelle Molina permet de tuer un voleur qui s'enfuit sans vous faire aucune violence, n'est pas aussi petite que j'ai dit, et qu'il faut qu'elle soit plus grande que six ducats.* Que cela est foible, mes Pères ! où voulez-vous la déterminer ? A quinze ou seize ducats ? Je ne vous en ferai pas moins de reproches. Au moins vous ne sauriez dire qu'elle passe la valeur d'un cheval ; car Lessius décide nettement, *qu'il est permis de tuer un voleur qui s'enfuit avec notre cheval.* Mais je vous dis de plus, que, selon Molina, cette valeur est déterminée à six ducats, comme je l'ai rapporté : et si vous ne voulez pas en demeurer d'accord, prenons un arbitre que vous ne puissiez refuser. Je choisis donc pour cela votre père Réginaldus, qui expliquant ce même lieu de Molina déclare, *que Molina y détermine la valeur pour laquelle il n'est pas permis de tuer, à trois ou quatre ducats.* Et ainsi, mes Pères, je n'aurai pas seulement Molina, mais encore Réginaldus.

Il ne me sera pas moins facile de réfuter votre quatorzième imposture, touchant la permission *de tuer un voleur qui nous veut voler un écu.* Cela est si constant, qu'Escobar vous le témoignera : il dit que *Molina détermine régulièrement la valeur pour laquelle on peut tuer, à un écu.* Aussi vous me reprochez seulement dans la quatorzième imposture, que j'ai supprimé les dernières paroles de ce passage : *que l'on doit garder en cela la modération d'une juste défense.* Que ne vous plaignez-vous donc aussi de ce qu'Escobar ne les a point exprimées ? Mais que vous êtes peu fins ! Vous croyez qu'on n'entend pas ce que c'est, selon vous, que se défendre. Ne savons-nous pas que c'est user *d'une défense meurtrière?* Vous voudriez faire entendre que Molina a voulu dire par-là, que quand on se trouve en péril de la vie en gardant son écu, alors on peut tuer, puisque c'est pour défendre sa vie. Si cela étoit vrai, mes Pères, pourquoi Molina disoit-il au même lieu, *qu'il est contraire en cela à Carrerus et Bardellus*, qui permettent de tuer pour sauver sa vie. Je vous déclare donc qu'il entend simplement, que si l'on peut sauver son écu sans tuer le voleur, on ne doit pas le tuer ; mais que si l'on ne le peut sauver qu'en tuant, encore même qu'on ne courre nul risque de la vie, comme si le voleur n'a point d'armes, qu'il est permis d'en prendre et de le tuer pour sauver son écu ; et qu'en cela on ne sort point, selon lui, de la modération d'une juste défense. Et pour vous le montrer, laissez-le s'expliquer lui-même. *On ne laisse pas de donner dans la modération d'une juste défense, quoiqu'on prenne des armes contre ceux qui n'en ont point, ou qu'on en prenne de plus avantageuses qu'eux. Je sais qu'il y en a qui sont d'un sentiment contraire : mais je n'approuve point leur opinion, même dans le tribunal extérieur.*

Aussi, mes Pères, il est constant que vos auteurs permettent de tuer pour la défense de son bien et de son honneur, sans qu'on soit en aucun péril de sa vie. Et c'est par ce même principe qu'ils autorisent les duels, comme je l'ai fait voir par tant de passages sur lesquels vous n'avez rien répondu. Vous n'attaquez dans vos écrits qu'un seul passage de votre père Layman, qui le permet, *lorsqu'autrement on seroit en péril de perdre sa fortune ou son honneur :* et vous dites que j'ai supposé ce qu'il ajoute, *que ce cas-là est fort rare.* Je vous admire, mes Pères, voilà de plaisantes impostures que vous me reprochez. Il est bien question de savoir si ce cas-là est rare : il s'agit de savoir si le duel y est permis.

Ce sont deux questions séparées. Layman en qualité de casuiste doit juger si le duel y est permis ; et il déclare que oui. Nous jugerons bien sans lui si ce cas-là est rare ; et nous lui déclarerons qu'il est fort ordinaire. Et si vous aimez mieux en croire votre bon ami Diana, il vous dira *qu'il est fort commun.* Mais qu'il soit rare ou non, et que Layman suive en cela Navarre, comme vous le faites tant valoir, n'est-ce pas une chose abominable qu'il consente à cette opinion ? Que pour conserver un faux honneur il soit permis en conscience d'accepter un duel, contre les édits de tous les états chrétiens, et contre tous les canons de l'église, sans que vous ayez encore ici pour autoriser toutes ces maximes diaboliques, ni lois, ni canons, ni autorités de l'écriture ou des pères, ni exemple d'aucun saint, mais seulement ce raisonnement impie : *L'honneur est plus cher que la vie. Or, il est permis de tuer pour défendre sa vie. Donc il est permis de tuer pour défendre son honneur.* Quoi ! mes Pères, parce que le déréglement des hommes leur a fait aimer ce faux honneur plus que la vie que Dieu leur a donnée pour le servir, il leur sera permis de tuer pour le conserver ? C'est cela même qui est un mal horrible, d'aimer cet honneur-là plus que la vie. Et cependant cette attache vicieuse, qui seroit capable de souiller les actions les plus saintes, si on les rapportoit à cette fin, sera capable de justifier les plus criminelles, parce qu'on les rapporte à cette fin ?

Quel renversement ! mes Pères, et qui ne voit à quel excès il peut conduire? Car enfin il est visible qu'il portera à tuer pour les moindres choses, quand on mettra son honneur à les conserver : je dis même jusqu'à tuer *pour une pomme.* Vous vous plaindriez de moi, mes Pères, et vous diriez que je tire de votre doctrine des conséquences malicieuses, si je n'étois appuyé sur l'autorité du grave Lessius qui parle ainsi : *Il n'est pas permis de tuer pour une chose de petite valeur, comme pour un écu ou pour* UNE POMME (AUT PRO POMO), *si ce n'est qu'il nous fût honteux de la perdre ; car alors on peut la reprendre, et même tuer, s'il est nécessaire : parce que ce n'est pas tant reprendre son bien que son honneur.* Cela est net, mes Pères; et pour finir votre doctrine qui comprend toutes les autres, écoutez celle-ci de votre père Héreau, qui l'avoit prise de Lessius : *Le droit de se défendre s'étend à tout ce qui est nécessaire pour nous garder de toute injure.*

Que d'étranges suites sont renfermées dans ce principe inhumain, et combien tout le monde est-il obligé de s'y opposer, et surtout les personnes publiques ! Ce n'est pas seulement l'intérêt général qui les y engage, mais encore le leur propre : puisque vos casuistes cités dans mes lettres, étendent leurs permissions de tuer jusqu'à eux. Et ainsi les factieux qui craindront la punition de leurs attentats, lesquels ne leur paroissent jamais injustes, se persuadant aisément qu'on les opprime par violence, croiront en même temps, *Que le droit de se défendre s'étend à tout ce qui est nécessaire pour se garder de toute injure.* Ils n'auront plus à vaincre les remords de la conscience, qui arrêtent la plupart des crimes dans leur naissance, et ils ne penseront plus qu'à surmonter les obstacles du dehors.

Je n'en parlerai point ici, mes Pères, non plus que des autres meurtres que vous avez permis, qui sont encore plus abominables, et plus importans aux états que tous ceux ci, dont Lessius traite si ouvertement dans ses *Doutes*, aussi-bien que tant d'autres de vos auteurs. Il seroit à désirer que ces horribles maximes ne fussent jamais sorties de l'enfer ; et que le diable, qui en est le premier auteur, n'eût trouvé des hommes assez dévoués à ses ordres pour les publier parmi les chrétiens.

Il est aisé de juger par tout ce que j'ai dit jusqu'ici, combien le relâchement de vos opinions est contraire à la sévérité des lois civiles, et même païennes. Que sera ce donc si on les compare avec les lois ecclésiastiques, qui doivent être incomparablement plus saintes, puisqu'il n'y a que l'église qui connoisse et qui possède la véritable sainteté ? Aussi cette chaste épouse du Fils de Dieu, qui à l'imitation de son époux, sait bien répandre son sang pour les autres, a pour le meurtre une horreur toute particulière, et proportionnée aux lumières particulières que Dieu lui a communiquées. Elle considère les hommes non-seulement comme hommes, mais comme images du Dieu qu'elle adore. Elle a pour chacun d'eux un saint respect qui les lui rend tous vénérables, comme rachetés d'un prix infini, pour être faits les temples du Dieu vivant. Et ainsi elle croit

que la mort d'un homme, que l'on tue sans l'ordre de son Dieu, n'est pas seulement un homicide, mais un sacrilége, qui la prive d'un de ses membres : puisque, soit qu'il soit fidele, soit qu'il ne le soit pas, elle le considère toujours, ou comme étant l'un de ses enfans, ou comme étant capable de l'être.

Ce sont, mes pères, ces raisons toutes saintes, qui, depuis que Dieu s'est fait homme pour le salut des hommes, ont rendu leur condition si considérable à l'église, qu'elle a toujours puni l'homicide qui les détruit, comme un des plus grands attentats qu'on puisse commettre contre Dieu. Je vous en rapporterai quelques exemples, non pas dans la pensée que toutes ces sévérités doivent être gardées, je sais que l'église peut disposer diversement de cette discipline extérieure; mais pour faire entendre quel est son esprit immuable sur ce sujet. Car les pénitences qu'elle ordonne pour le meurtre, peuvent être différentes selon la diversité des temps ; mais l'horreur qu'elle a pour le meurtre, ne peut jamais changer par le changement des temps.

L'église a été long-temps à ne réconcilier qu'à la mort ceux qui étoient coupables d'un homicide volontaire, tels que sont ceux que vous permettez. Le célèbre concile d'Ancire les soumet à la pénitence durant toute leur vie ; et l'église a cru depuis être assez indulgente envers eux, en réduisant ce temps à un très-grand nombre d'années. Mais pour détourner encore davantage les chrétiens des homicides volontaires, elle a puni très-sévèrement ceux mêmes qui étoient arrivés par imprudence, comme on peut voir dans St. Basile, dans St. Grégoire de Nysse, dans les décrets du Pape Zacharie et d'Alexandre II. Les canons rapportés par Isaac, évêque de Langres, *ordonnent sept ans de pénitence pour avoir tué en se défendant.* Et on voit que St. Hildebert, évêque du Mans, répondit à Yves de Chartres : *Qu'il a eu raison d'interdire un prêtre, pour toute sa vie, qui pour se défendre, avoit tué un voleur d'un coup de pierre.*

N'ayez donc plus la hardiesse de dire que vos décisions sont conformes à l'esprit et aux canons de l'église. On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour défendre son bien seulement : car je ne parle pas des occasions où on auroit à défendre sa vie ; vos propres auteurs confessent qu'il n'y en a point, comme entr'autres votre père Lami. *Il n'y a*, dit-il, *aucun droit divin et humain, qui permette expressément de tuer un voleur qui ne se défend pas.* Et c'est néanmoins ce que vous permettez expressément On vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer pour l'honneur, pour un soufflet, pour une injure ou une médisance ; on vous défie d'en montrer aucun qui permette de tuer les témoins, les juges et les magistrats, quelque injustice qu'on en appréhende. L'esprit de l'église est entièrement éloigné de ces maximes séditieuses, qui ouvrent la porte aux soulèvemens auxquels les peuples sont si naturellement portés. Elle a toujours enseigné à ses enfans, qu'on ne doit point rendre le mal pour le mal ; qu'il faut céder à la colère ; ne point résister à la violence ; rendre à chacun ce qu'on lui doit, honneur, tribut, soumission ; obéir aux magistrats et aux supérieurs, même injustes, parce qu'on doit toujours respecter en eux la puissance de Dieu qui les a établis sur nous. Elle leur défend encore plus fortement que les lois civiles, de se faire justice à eux-mêmes : et c'est par son esprit que les rois chrétiens ne se la font pas dans les crimes mêmes de lèze-majesté au premier chef et qu'ils remettent les criminels entre les mains des juges pour les faire punir selon les lois et dans les formes de la justice, qui sont si contraires à votre conduite, que l'opposition qui s'y trouve vous fera rougir ; car, puisque ce discours m'y porte, je vous prie de suivre cette comparaison, entre la manière dont on peut tuer ses ennemis selon vous, et celle dont les juges font mourir les criminels.

Tout le monde sait, mes Pères, qu'il n'est jamais permis aux particuliers de demander la mort de personne, et que quand un homme nous auroit ruinés, estropiés, brûlé nos maisons, tué notre père, et qu'il se disposeroit encore à nous assassiner, à nous perdre d'honneur, on n'écouteroit point en justice la demande que nous ferions de sa mort. De sorte qu'il a fallu établir des personnes publiques qui la demandent de la part du roi, ou plutôt de la part de Dieu. A votre avis, mes Pères, est-ce par grimace et par feinte, que les juges chrétiens ont établi ce règlement ? Et ne l'ont-ils pas fait pour proportionner les lois civiles à celles de l'évangile, de peur que la pratique extérieure de la jus-

tice ne fût contraire aux sentimens intérieurs que des chrétiens doivent avoir ? On voit assez combien ce commencement des voies de la justice vous confond, mais le reste vous accablera.

Supposez donc, mes Pères, que ces personnes publiques demandent la mort de celui qui a commis tous ces crimes, que fera-t-on là-dessus ? Lui portera-t-on incontinent le poignard dans le sein ? Non, mes Pères, la vie des hommes est trop importante, on y agit avec plus de respect ; les lois ne l'ont pas soumise à toutes sortes de personnes, mais seulement aux juges dont on a examiné la probité et la suffisance. Et croyez-vous qu'un seul suffise pour condamner un homme à mort ? Il en faut sept, pour le moins, mes Pères : il faut que de ces sept, il n'y en ait aucun qui ait été offensé par le criminel, de peur que la passion n'altère ou ne corrompe son jugement. Et vous savez, mes Pères, qu'afin que leur esprit soit aussi plus pur, on observe de donner les heures du matin à ces fonctions, tant on apporte de soin pour les préparer à une action si grande, où ils tiennent la place de Dieu, dont ils sont les ministres, pour ne condamner que ceux qu'il condamne lui-même.

Et c'est pourquoi, afin d'y agir comme fidèles dispensateurs de cette puissance divine, d'ôter la vie aux hommes, ils n'ont la liberté de juger que selon les dépositions des témoins, et selon toutes les autres formes qui leur sont prescrites, en suite desquelles ils ne peuvent en conscience prononcer que selon les lois, ni juger dignes de mort que ceux que les lois y condamnent. Et alors, mes Pères, si l'ordre de Dieu les oblige d'abandonner au supplice le corps de ces misérables, le même ordre de Dieu les oblige de prendre soin de leurs âmes criminelles ; et même, c'est parce qu'elles sont criminelles, qu'ils sont plus obligés à en prendre soin ; de sorte qu'on ne les envoie à la mort qu'après leur avoir donné les moyens de pourvoir à leur conscience. Tout cela est bien pur et bien innocent ; et néanmoins l'église abhorre tellement le sang, qu'elle juge encore incapables du ministère de ses autels, ceux qui auroient assisté à un arrêt de mort, quoique accompagné de circonstances si religieuses, par où il est aisé de concevoir quelle idée l'église a de l'homicide.

Voilà, mes Pères, de quelle manière, dans l'ordre de la justice, on dispose de la vie des hommes ; voyons maintenant comme vous en disposez. Dans vos nouvelles lois, il n'y a qu'un juge ; et ce juge est celui-là même qui est offensé. Il est tout ensemble le juge, la partie et le bourreau. Il se demande à lui-même la mort de son ennemi, il l'ordonne, il l'exécute sur-le-champ ; et sans respect ni du corps ni de l'âme de son frère, il tue et damne celui pour qui Jésus-Christ est mort ; et tout cela pour éviter un soufflet, ou une médisance, ou une parole outrageuse, ou d'autres offenses semblables, pour lesquelles un juge qui a l'autorité légitime, seroit criminel d'avoir condamné à la mort ceux qui les auroient commises, parce que les lois sont très-éloignées de les y condamner. Et enfin, pour comble de cet excès, on ne contracte ni péché, ni irrégularité, en tuant de cette sorte, sans autorité et contre les lois, quoiqu'on soit religieux, et même prêtre. Où en sommes-nous, mes Pères ? Sont-ce des religieux et des prêtres qui parlent de cette sorte ? sont-ce des chrétiens ? sont-ce des turcs ? sont-ce des hommes ? sont-ce des démons ? et sont-ce là des *mystères révélés par l'agneau à ceux de sa société*, ou des abominations suggérées par le dragon à ceux qui suivent son parti.

Car enfin, mes Pères, pour qui voulez-vous qu'on vous prenne ? Pour des enfans de l'évangile ? ou pour des ennemis de l'évangile ? On ne peut être que d'un parti ou de l'autre, il n'y a point de milieu. *Quiconque n'est pas avec Jésus-Christ, est contre lui.* Ces deux genres d'hommes partagent tous les hommes. Il y a deux peuples et deux mondes répandus sur toute la terre, selon St. Augustin : le monde des enfans de Dieu, qui forme un corps dont Jésus-Christ est le chef et le roi ; et le monde ennemi de Dieu, dont le diable est le chef et le roi. Et c'est pourquoi Jésus-Christ est appelé le roi et le Dieu du monde, parce qu'il a partout des sujets et des adorateurs ; et que le diable est aussi appelé, dans l'écriture, le prince du monde et le dieu de ce siècle, parce qu'il a partout des suppôts et des esclaves. Jésus-Christ a mis dans l'église, qui est son empire, les lois qu'il lui a plu selon sa sagesse éternelle ; et le diable a mis dans le monde, qui est son royaume, les lois qu'il a voulu y établir. Jésus-Christ a mis l'honneur à souffrir, le diable

à ne point souffrir. Jésus-Christ a dit à ceux qui reçoivent un soufflet, de tendre l'autre joue ; et le diable a dit à ceux à qui on veut donner un soufflet, de tuer ceux qui leur voudront faire cette injure. Jésus-Christ déclare *heureux ceux qui participent à son ignominie* ; et le diable déclare malheureux ceux qui sont dans l'ignominie. Jésus Christ dit: *malheur à vous quand les hommes diront du bien de vous* ; et le diable a dit : malheur à ceux dont le monde ne parle pas avec estime.

Voyez donc maintenant, mes Pères, duquel de ces deux royaumes vous êtes. Vous avez ouï le langage de la ville de Paix qui s'appelle la Jérusalem mystique, et vous avez ouï le langage de la ville de Trouble, que l'Ecriture appelle *la spirituelle Sodôme* : lequel de ces deux langages entendez-vous? lequel parlez-vous ? Ceux qui sont à Jésus-Christ ont les mêmes sentimens que Jésus-Christ, selon St. Paul, et ceux qui sont enfans du diable, qui a été homicide dès le commencement du monde, suivent les maximes du diable selon la parole de Jésus-Christ. Ecoutons donc le langage de votre école, et demandons à vos auteurs : quand on nous donne un soufflet, doit-on l'endurer, plutôt que de tuer celui qui veut le donner ? ou bien est-il permis de tuer pour éviter cet affront ? *Il est permis*, disent Lessius, Molina, Escobar, Filiutius, Bardellus, et autres Jésuites, *de tuer celui qui nous veut donner un soufflet*. Est-ce là le langage de Jésus-Christ ? Répondez-nous encore. Seroit-on sans honneur, en souffrant un soufflet, sans tuer celui qui l'a donné ? *N'est-il pas véritable*, dit Escobar, *que tandis qu'un homme laisse vivre celui qui lui a donné un soufflet, il demeure sans honneur ?* Oui, mes pères, *sans cet honneur* que le diable a transmis de son esprit superbe dans celui de ses superbes enfans. C'est cet honneur qui a toujours été l'idole des hommes possédés par l'esprit du monde. C'est pour se conserver cette gloire, dont le démon est le véritable distributeur, qu'ils lui sacrifient leur vie par la fureur des duels, à laquelle ils s'abandonnent, leur honneur par l'ignominie des supplices auxquels ils s'exposent, et leur salut par le péril de leur damnation auquel ils s'engagent, et qui les a fait priver de la sépulture même par les canons ecclésiastiques. Mais on doit louer Dieu de ce qu'il a éclairé l'esprit du roi par des lumières plus pures que celles de votre théologie. Ses édits si sévères sur ce sujet n'ont pas fait que le duel fût un crime, ils n'ont fait que punir le crime qui est inséparable du duel. Il a arrêté par la crainte de la rigueur de sa justice, ceux qui n'étoient pas arrêtés par la crainte de la justice de Dieu, et sa piété lui a fait connoître que l'honneur des chrétiens consiste dans l'observation des ordres de Dieu et des règles du christianisme, et non pas dans ce fantôme d'honneur que vous prétendez, tout vain qu'il est, être une excuse légitime pour les meurtres. Ainsi, vos décisions meurtrières sont maintenant en aversion à tout le monde ; et vous seriez mieux conseillés de changer de sentimens, si ce n'est par principe de religion, au moins par maxime de politique. Prévenez, mes Pères, par une condamnation volontaire de ces opinions inhumaines, les mauvais effets qui en pourroient naître, et dont vous seriez responsables. Et pour concevoir plus d'horreur de l'homicide, souvenez-vous que le premier crime des hommes corrompus, a été un homicide dans la personne du premier juste ; que leur plus grand crime a été un homicide dans la personne du chef de tous les justes; et que l'homicide est le seul crime qui détruit tout ensemble l'état, l'église, la nature et la piété.

Pascal.

§ 26. *Oraison funèbre de Henriette-Marie de France, Reine de la Grande-Bretagne.*

Prononcée le 16 Novembre 1669 en présence de MONSIEUR, *Frère unique du Roi, et de* MADAME, *en l'Eglise des Religieuses de Sainte Marie de Chaillot, où repose le Cœur de Sa Majesté.*

MONSEIGNEUR,

Celui qui règne dans les cieux, et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même, et ne leur laisse que leur propre foiblesse ; il leur apprend leurs devoirs d'une ma-

nière souveraine et digne de lui. Car en leur donnant sa puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde ; et il leur fait voir en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non-seulement par des discours et par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples. *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.*

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissans, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie ; ce discours vous fera paroître un de ces exemples redoutables, qui étalent aux yeux du monde sa vanité tout entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines: la félicité sans bornes, aussi-bien que les misères ; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers ; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête, qui ensuite est exposée à tous les outrages de la fortune ; la bonne cause d'abord suivie de bons succès, et depuis, des retours soudains ; des changemens inouïs ; la rébellion long-temps retenue, à la fin tout à fait maîtresse ; nul frein à la licence ; les lois abolies ; la majesté violée par des attentats jusqu'alors inconnus ; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté ; une reine fugitive qui ne trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n'est plus qu'un triste lieu d'exil ; neuf voyages sur mer entrepris par une princesse, malgré les tempêtes ; l'océan étonné de se voir traversé tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes ; un trône indignement renversé, et miraculeusement rétabli. Voilà les enseignemens que Dieu donne aux rois : ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs. Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé ; les choses parleront assez d'elles-mêmes. Le cœur d'une grande reine, autrefois élevé par une si longue suite de prospérités, et depuis plongé tout à coup dans un abîme d'amertume parlera assez haut ; et s'il n'est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des événemens si étranges, un roi me prête ses paroles pour leur dire : *Et nunc, reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis terram.* Entendez, ô grands de la terre ; instruisez-vous, arbitres du monde.

Mais la sage et religieuse princesse qui fait le sujet de ce discours, n'a pas été seulement un spectacle proposé aux hommes, pour y étudier les conseils de la divine Providence, et les fatales révolutions des monarchies, elle s'est instruite elle-même, pendant que Dieu instruisoit les princes par son exemple. J'ai déjà dit que ce grand Dieu les enseigne, et en leur donnant, et en leur ôtant leur puissance. La reine, dont nous parlons, a également entendu deux leçons si opposées ; c'est-à-dire, qu'elle a usé chrétiennement de la bonne et de la mauvaise fortune. Dans l'une elle a été bienfaisante ; dans l'autre, elle s'est montrée toujours invincible. Tant qu'elle a été heureuse, elle a fait sentir son pouvoir au monde par des bontés infinies ; quand la fortune l'eut abandonnée, elle s'enrichit plus que jamais elle-même de vertus. Tellement qu'elle a perdu pour son propre bien cette puissance royale qu'elle avoit pour le bien des autres ; et si ses sujets, si ses alliés, si l'église universelle a profité de ses grandeurs, elle-même a su profiter de ses malheurs et de ses disgrâces plus qu'elle n'avoit fait de toute sa gloire. C'est ce que nous remarquerons dans la vie éternellement mémorable de très-haute, très-excellente et très-puissante Princesse HENRIETTE MARIE DE FRANCE, REINE DE LA GRANDE-BRETAGNE.

Quoique personne n'ignore les grandes qualités d'une reine dont l'histoire a rempli tout l'univers, je me sens obligé d'abord à les rappeler dans votre mémoire, afin que cette idée nous serve pour toute la suite du discours. Il seroit superflu de parler au long de la glorieuse naissance de cette princesse : on ne voit rien sous le soleil qui en égale la grandeur. Le pape St. Grégoire a donné dès les premiers siècles cet éloge singulier à la couronne de France, qu'elle est autant au-dessus des autres couronnes du monde, que la dignité royale surpasse les fortunes particulières. Que s'il a parlé en ces termes du temps du roi Childebert, et s'il a élevé si haut la race de Mérovée : jugez ce qu'il auroit dit du sang de Saint Louis et de Charlemagne. Issue de cette race, fille de

Henri le Grand, et de tant de rois, son grand cœur a surpassé sa naissance. Toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle. A la vérité, elle eut de quoi satisfaire à sa noble fierté, quand elle vit qu'elle alloit unir la maison de France à la royale famille des Stuarts qui étoient venus à la succession de la couronne d'Angleterre par une fille de Henri VII, mais qui tenoient de leur chef, depuis plusieurs siècles, le sceptre d'Ecosse, et qui descendoient de ces rois antiques dont l'origine se cache si avant dans l'obscurité des premiers temps. Mais si elle eut de la joie de régner sur une grande nation, c'est parce qu'elle pouvoit contenter le désir immense, qui sans cesse la sollicitoit à faire du bien. Elle eut une magnificence royale, et l'on eût dit qu'elle perdoit ce qu'elle ne donnoit pas. Ses autres vertus n'ont pas été moins admirables. Fidèle dépositaire des plaintes et des secrets, elle disoit que les princes devoient garder le même silence que les confesseurs, et avoir la même discrétion. Dans la plus grande fureur des guerres civiles, jamais on n'a douté de sa parole, ni désespéré de sa clémence. Quelle autre a mieux pratiqué cet art obligeant, qui fait qu'on se rabaisse sans se dégrader, et qui accorde si heureusement la liberté avec le respect? Douce, familière, agréable autant que ferme et vigoureuse, elle savoit persuader et convaincre, aussi-bien que commander, et faire valoir la raison non moins que l'autorité. Vous verrez avec quelle prudence elle traitoit les affaires; et une main si habile eût sauvé l'état, si l'état eût pu être sauvé. On ne peut assez louer la magnanimité de cette princesse. La fortune ne pouvoit rien sur elle: ni les maux qu'elle a prévus, ni ceux qui l'ont surprise, n'ont abattu son courage. Que dirai-je de son attachement immuable à la religion de ses ancêtres? Elle a bien su reconnoître que cet attachement faisoit la gloire de sa maison, aussi-bien que celle de toute la France, seule nation de l'univers, qui depuis douze siècles presque accomplis, que ses rois ont embrassé le christianisme, n'a jamais vu sur le trône que des princes enfans de l'église. Aussi a-t-elle toujours déclaré que rien ne seroit capable de la détacher de la foi de Saint Louis. Le roi son mari lui a donné jusqu'à la mort ce bel éloge, qu'il n'y avoit que le seul point de religion, où leurs cœurs fussent désunis; et confirmant par son témoignage la piété de la reine, ce prince très-éclairé a fait connoître en même temps à toute la terre, la tendresse, l'amour conjugal, la sainte et inviolable fidélité de son épouse incomparable.

Dieu qui rapporte tous ses conseils à la conservation de la sainte église, et qui fécond en moyens, emploie toutes choses à ses fins cachées, s'est servi autrefois des chastes attraits de deux saintes héroïnes pour délivrer ses fidèles des mains de leurs ennemis. Quand il voulut sauver la ville de Béthulie, il tendit dans la beauté de Judith un piége imprévu et inévitable à l'aveugle brutalité d'Holopherne. Les grâces pudiques de la reine Esther eurent un effet aussi salutaire, mais moins violent. Elle gagna le cœur du roi son mari, et fit d'un prince infidèle, un illustre protecteur du peuple de Dieu. Par un conseil à peu près semblable, ce grand Dieu avoit préparé un charme innocent au roi d'Angleterre, dans les agrémens infinis de la reine son épouse. Comme elle possédoit son affection (car les nuages qui avoient paru au commencement furent bientôt dissipés) et que son heureuse fécondité redoubloit tous les jours les sacrés liens de leur amour mutuelle: sans commettre l'autorité du roi son seigneur, elle employoit son crédit à procurer un peu de repos aux catholiques accablés. Dès l'âge de quinze ans elle fut capable de ces soins: et seize années d'une prospérité accomplie, qui coulèrent sans interruption, avec l'admiration de toute la terre, furent seize années de douceur pour cette église affligée.

Suit un tableau sublime et frappant de tout ce que la reine fit pour les catholiques, et de ce temps malheureux où Dieu permit à l'esprit de séduction de tromper les âmes hautaines et de répandre partout un chagrin superbe, une indocile curiosité et un esprit de révolte. Après quoi l'orateur continue ainsi.

Lorsque le roi Henri VIII, prince en tout le reste accompli, s'égara dans les passions qui ont perdu Salomon et tant d'autres rois, et commença d'ébranler l'autorité de l'église, les sages lui dénoncèrent qu'en remuant ce seul point, il mettoit tout en péril, et qu'il donnoit contre son dessein une licence effrénée aux âges suivans. Les sages le prévirent; mais les sages sont-ils crus en ces

temps d'emportement, et ne se rit-on pas de leurs prophéties ? Ce qu'une judicieuse prévoyance n'a pu mettre dans l'esprit des hommes, une maîtresse plus impérieuse, je veux dire l'expérience, les a forcés de le croire. Tout ce que la religion a de plus saint, a été en proie. L'Angleterre a tant changé, qu'elle ne sait plus elle-même à quoi s'en tenir ; et plus agitée en sa terre et dans ses ports mêmes, que l'océan qui l'environne, elle se voit inondée par l'effroyable débordement de mille sectes bizarres. Qui sait si, étant revenue de ses erreurs prodigieuses touchant la royauté, elle ne poussera pas plus loin ses réflexions ; et si ennuyée de ses changemens, elle ne regardera pas avec complaisance l'état qui a précédé ? Cependant, admirons ici la piété de la reine, qui a su si bien conserver les précieux restes de tant de persécutions. Que de pauvres, que de malheureux, que de familles ruinées pour la cause de la foi, ont subsisté pendant tout le cours de sa vie par l'immense profusion de ses aumônes ! Elles se répandoient de toutes parts jusqu'aux dernières extrémités de ses trois royaumes ; et s'étendant par leur abondance, même sur les ennemis de la foi, elles adoucissoient leur aigreur, et les ramenoient à l'église. Ainsi, non-seulement elle conservoit, mais encore elle augmentoit le peuple de Dieu.

Que si l'histoire de l'église garde chèrement la mémoire de cette reine, notre histoire ne taira pas les avantages qu'elle a procurés à sa maison et à sa patrie. Femme et mère très-chérie et très-honorée, elle a réconcilié avec la France le roi son mari, et le roi son fils. Qui ne sait qu'après la mémorable action de l'île de Rhé, et durant ce fameux siége de la Rochelle, cette princesse, prompte à se servir des conjonctures importantes, fit conclure la paix qui empêcha l'Angleterre de continuer son secours aux Calvinistes révoltés ? Et dans ces dernières années, après que notre grand roi, plus jaloux de sa parole et du salut de ses alliés que de ses propres intérêts, eut déclaré la guerre aux Anglois, ne fut-elle pas encore une sage et heureuse médiatrice ? Ne réunit-elle pas les deux royaumes ? Et depuis encore ne s'est-elle pas appliquée en toutes rencontres à conserver cette même intelligence ? Ces soins regardent maintenant vos Altesses Royales : et l'exemple d'une grande reine, aussi bien que le sang de France et d'Angleterre, que vous avez uni par votre heureux mariage, vous doit inspirer le désir de travailler sans cesse à l'union de deux rois qui vous sont si proches, et de qui la puissance et la vertu peuvent faire le destin de toute l'Europe.

Monseigneur, ce n'est pas seulement par cette vaillante main et par ce grand cœur que vous acquérerez de la gloire. Dans le calme d'une profonde paix vous aurez des moyens de vous signaler ; et vous pouvez servir l'état sans l'alarmer, comme vous avez fait tant de fois, en exposant au milieu des plus grands hasards de la guerre une vie aussi précieuse et aussi nécessaire que la vôtre. Ce service, Monseigneur, n'est pas le seul qu'on attend de vous ; et l'on peut tout espérer d'un prince que la sagesse conseille, que la valeur anime, et que la justice accompagne dans toutes ses actions. Mais où m'emporte mon zèle si loin de mon triste sujet ? Je m'arrête à considérer les vertus de Philippe, et ne songe pas que je vous dois l'histoire des malheurs d'Henriette.

J'avoue en la commençant, que je sens plus que jamais la difficulté de mon entreprise. Quand j'envisage de près les infortunes inouïes d'une si grande reine, je ne trouve plus de paroles ; et mon esprit rebuté de tant d'indignes traitemens qu'on a faits à la majesté et à la vertu, ne se résoudroit jamais à se jeter parmi tant d'horreurs, si la constance admirable avec laquelle cette princesse a soutenu ces calamités, ne surpassoit de bien loin les crimes qui les ont causées. Mais en même temps, chrétiens, un autre soin me travaille. Ce n'est pas un ouvrage humain que je médite. Je ne suis pas ici un historien qui doit vous développer le secret des cabinets, ni l'ordre des batailles, ni les intérêts des parties : il faut que je m'élève au-dessus de l'homme, pour faire trembler toute créature sous les jugemens de Dieu. *J'entrerai*, avec David, *dans les puissances du Seigneur*, et j'ai à vous faire voir les merveilles de sa main et de ses conseils ; conseils de juste vengeance sur l'Angleterre ; conseils de miséricorde pour le salut de la reine ; mais conseils marqués par le doigt de Dieu, dont l'empreinte est si vive et si manifeste dans les événemens que j'ai à traiter, qu'on ne peut résister à cette lumière.

Quelque haut qu'on puisse remon-

ter, pour rechercher dans les histoires les exemples des grandes mutations, on trouve que jusqu'ici elles sont causées, ou par la mollesse, ou par la violence des princes. En effet, quand les princes négligeant de connoître leurs affaires et leurs armées, ne travaillent qu'à la chasse, comme disoit cet historien ; n'ont de gloire que pour le luxe, ni d'esprit que pour inventer des plaisirs; ou, quand emportés par leur humeur violente, ils ne gardent plus ni lois, ni mesures, et qu'ils ôtent les égards et la crainte aux hommes, en faisant que les maux qu'ils souffrent, leur paroissent plus insupportables que ceux qu'ils prévoient : alors ou la licence excessive, ou la patience poussée à l'extrémité, menacent terriblement les maisons régnantes. Charles I, roi d'Angleterre, étoit juste, modéré, magnanime, très-instruit de ses affaires, et des moyens de régner. Jamais prince ne fut plus capable de rendre la royauté, non-seulement vénérable et sainte, mais encore aimable et chère à ses peuples. Que lui peut-on reprocher, sinon la clémence ? Je veux bien avouer de lui ce qu'un auteur célèbre a dit de César, qu'il a été clément, jusqu'à être obligé de s'en repentir : *Cæsari proprium et peculiare sit clementiæ insigne, quod usque ad pœnitentiam omnes superavit.* Que ce soit donc là, si l'on veut, l'illustre défaut de Charles aussi-bien que de César : mais que ceux qui veulent croire que tout est foible dans les malheureux et dans les vaincus, ne pensent pas pour cela nous persuader que la force ait manqué à son courage, ni la vigueur à ses conseils. Poursuivi à toute outrance par l'implacable malignité de la fortune, trahi de tous les siens, il ne s'est pas manqué à lui-même. Malgré les mauvais succès de ses armes infortunées, si on a pu le vaincre, on n'a pas pu le forcer : et comme il n'a jamais refusé ce qui étoit raisonnable, étant vainqueur, il a toujours rejeté ce qui étoit foible et injuste, étant captif. J'ai peine à contempler son grand cœur dans ces dernières épreuves ; mais certes il a montré qu'il n'est pas permis aux rebelles de faire perdre la majesté à un roi qui sait se connoître : et ceux qui ont vu de quel front il a paru dans la salle de Westminster, et dans la place de Whitehall, peuvent juger aisément combien il étoit intrépide à la tête de ses armées, combien auguste et majestueux au milieu de son palais et de sa cour. Grande reine, je satisfais à vos plus tendres désirs, quand je célèbre ce monarque ; et ce cœur qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille, tout poudre qu'il est, et devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher, à qui ses ennemis mêmes accorderont le titre de sage, et celui de juste, et que la postérité mettra au rang des grands princes, si son histoire trouve des lecteurs dont le jugement ne se laisse pas maîtriser aux événemens, ni à la fortune.

Ceux qui sont instruits des affaires, étant obligés d'avouer que le roi n'avoit point donné d'ouverture ni de prétexte aux excès sacriléges dont nous abhorrons la mémoire, en accusent la fierté indomptable de la nation : et je confesse que la haine des parricides pourroit jeter les esprits dans ce sentiment. Mais quand on considère de plus près l'histoire de ce grand royaume, et particulièrement les derniers règnes, où l'on voit non-seulement les rois majeurs, mais encore les pupiles, et les reines mêmes si absolues, et si redoutées ; quand on regarde la facilité incroyable avec laquelle la religion a été ou renversée, ou rétablie par Henri, par Edouart, par Marie, par Elisabeth ; on ne trouve, ni la nation si rebelle, ni ses parlemens si fiers et si factieux : au contraire, on est obligé de reprocher à ces peuples d'avoir été trop soumis, puisqu'ils ont mis sous le joug leur foi même et leur conscience. N'accusons donc pas aveuglément le naturel des habitans de l'île la plus célèbre du monde, qui, selon les plus fidèles historiens, tirent leur origine des Gaules ; et ne croyons pas que les Merciens, les Danois et les Saxons, aient tellement corrompu en eux ce que nos pères leur avoient donné de bon sang, qu'ils soient capables de s'emporter à des procédés si barbares, s'il ne s'y étoit mêlé d'autres causes. Qu'est-ce donc qui les a poussés ? Quelle force, quel transport, quelle intempérie a causé ces agitations et ces violences ? N'en doutons pas, chrétiens ; les fausses religions, le libertinage d'esprit, la fureur de disputer des choses divines sans fin, sans règle, sans soumission, a emporté les courages. Voilà les ennemis que la reine a eus à combattre, et que ni sa prudence, ni sa douceur, ni sa fermeté, n'ont pu vaincre.

J'ai déjà dit quelque chose de la licence où se jettent les esprits, quand on

ébranle les fondemens de la religion, et qu'on remue les bornes une fois posées. Mais comme la matière que je traite me fournit un exemple manifeste et unique dans tous les siècles, de ces extrémités furieuses, il est, messieurs, de la nécessité de mon sujet, de remonter jusqu'au principe, et de vous conduire pas à pas par tous les excès où le mépris de la religion ancienne a été capable de pousser les hommes.

Donc la source de tout le mal est que ceux qui n'ont pas craint de tenter au siècle passé la réformation par le schisme, ne trouvant point de plus fort rempart contre toutes leurs nouveautés, que la sainte autorité de l'église, ils ont été obligés de la renverser. Ainsi les décrets des conciles, la doctrine des pères, et leur sainte unanimité, l'ancienne tradition de l'église n'ont plus été comme autrefois des lois sacrées et inviolables. Chacun s'est fait à soi-même un tribunal où il s'est rendu l'arbitre de sa croyance; et encore qu'il semble que les novateurs aient voulu retenir les esprits, en les renfermant dans les limites de l'Ecriture Sainte ; comme ce n'a été qu'à condition que chaque fidèle en deviendroit l'interprète, et croiroit que le Saint-Esprit lui en dicte l'application, il n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé par cette doctrine à adorer ses inventions, à consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il pense. Dès lors on a bien prévu que la licence n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieroient jusqu'à l'infini ; que l'opiniâtreté seroit invincible ; et que tandis que les uns ne cesseroient de disputer, ou donneroient leur rêverie pour inspirations, les autres fatigués de tant de folles visions, et ne pouvant plus reconnoître la majesté de la religion déchirée par tant de sectes, iroient enfin chercher un repos funeste, et une entière indépendance, dans l'indifférence des religions, ou dans l'athéisme.

Tels, et plus pernicieux encore, comme vous verrez dans la suite, sont les effets naturels de cette nouvelle doctrine. Mais de même qu'une eau débordée ne fait pas partout les mêmes ravages, parce que sa rapidité ne trouve pas partout les mêmes penchans et les mêmes ouvertures ; ainsi, quoique cet esprit d'indocilité et d'indépendance soit également répandu dans toutes les hérésies de ces derniers siècles, il n'a pas produit universellement les mêmes effets : il a reçu diverses limites, suivant que la crainte, ou les intérêts, ou l'humeur des particuliers et des nations, ou enfin la puissance divine qui donne quand il lui plaît des bornes secrètes aux passions des hommes les plus emportés, l'ont différemment retenu. Que s'il s'est montré tout entier à l'Angleterre, et si sa malignité s'y est déclarée sans réserve, les rois en ont souffert ; mais aussi les rois en ont été cause. Ils ont trop fait sentir aux peuples que l'ancienne religion se pouvoit changer. Les sujets ont cessé d'en révérer les maximes, quand ils les ont vus céder aux passions, et aux intérêts de leurs princes. Ces terres trop remuées, et devenues incapables de consistance, sont tombées de toutes parts, et n'ont fait voir que d'effroyables précipices. J'appelle ainsi tant d'erreurs téméraires et extravagantes qu'on voyoit paroître tous les jours. Ne croyez pas que ce soit seulement la querelle de l'épiscopat, ou quelques chicanes sur la liturgie anglicane, qui aient ému les communes. Ces disputes n'étoient encore que de foibles commencemens, par où ces esprits turbulens faisoient comme un essai de leur liberté. Mais quelque chose de plus violent se remuoit dans le fond des cœurs ; c'étoit un dégoût secret de tout ce qui a de l'autorité, et une démangeaison d'innover sans fin, après qu'on en a vu le premier exemple.

Ainsi les Calvinistes plus hardis que les Luthériens, ont servi à établir les Sociniens qui ont été plus loin qu'eux, et dont ils grossissent tous les jours le parti. Les sectes infinies des Anabaptistes sont sorties de cette même source ; et leurs opinions mêlées au calvinisme ont fait naître les indépendans, qui n'ont point eu de bornes ; parmi lesquels on voit les trembleurs, gens fanatiques, qui croient que toutes leurs rêveries leur sont inspirées; et ceux qu'on nomme chercheurs, à cause que dix-sept cents ans après Jésus-Christ, ils cherchent encore la religion, et n'en ont point d'arrêtée.

C'est, messieurs, en cette sorte que les esprits une fois émus tombant de ruines en ruines, se sont divisés en tant de sectes.

Ainsi rien n'a retenu la violence des esprits féconds en erreurs : et Dieu, pour punir l'irreligieuse instabilité de ces peuples, les a livrés à l'intempérance de leur

folle curiosité ; en sorte que l'ardeur de leurs disputes insensées, et leur religion arbitraire, est devenue la plus dangereuse de leurs maladies.

Il ne faut point s'étonner s'ils perdirent le respect de la majesté, et des lois, ni s'ils devinrent factieux, rebelles et opiniâtres. On énerve la religion quand on la change, et on lui ôte un certain poids, qui seul est capable de tenir les peuples. Ils ont dans le fond du cœur je ne sais quoi d'inquiet qui s'échappe, si on leur ôte ce frein nécessaire ; et on ne leur laisse plus rien à ménager, quand on leur permet de se rendre maîtres de leur religion. C'est de là que nous est né ce prétendu règne de Christ, inconnu jusques alors au christianisme, qui devoit anéantir toute la royauté, et égaler tous les hommes : songe séditieux des indépendans, et leur chimère impie et sacrilége : tant il est vrai que tout se tourne en révoltes, et en pensées séditieuses, quand l'autorité de la religion est anéantie. Mais pourquoi chercher des preuves d'une vérité que le St. Esprit a prononcée par une sentence manifeste ? Dieu même menace les peuples qui altèrent la religion qu'il a établie, de se retirer du milieu d'eux, et par-là de les livrer aux guerres civiles. Ecoutez comme il parle par la bouche du prophète Zacharie : *Leur âme*, dit le Seigneur, *a varié envers moi*, quand ils ont si souvent changé la religion ; *et je leur ai dit, je ne serai plus votre pasteur :* c'est-à-dire, je vous abandonnerai à vous-mêmes et à votre cruelle destinée. Et voyez la suite : *Que ce qui doit mourir aille à la mort ; que ce qui doit être retranché, soit retranché.* Entendez-vous ces paroles ? *Et que ceux qui demeureront, se dévorent les uns les autres.* O prophétie trop réelle, et trop véritablement accomplie.

Que si vous me demandez comment tant de factions opposées, et tant de sectes incompatibles qui se devoient apparemment détruire les unes les autres, ont pu si opiniâtrément conspirer ensemble contre le trône royal, vous l'allez apprendre.

Un homme s'est rencontré d'une profondeur d'esprit incroyable, hypocrite, rafiné autant qu'habile politique, capable de tout entreprendre et de tout cacher, également actif et infatigable dans la paix et dans la guerre, qui ne laissoit rien à la fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter par conseil et par prévoyance ; mais au reste si vigilant, et si prêt à tout, qu'il n'a jamais manqué les occasions qu'elle lui a présentées ; enfin, un de ces esprits remuans et audacieux, qui semblent être nés pour changer le monde. Que le sort de tels esprits est hasardeux, et qu'il en paroît dans l'histoire, à qui leur audace a été funeste ! Mais aussi que ne font-ils pas, quand il plaît à Dieu de s'en servir ! Il fut donné à celui-ci de tromper les peuples, et de prévaloir contre les rois. Car comme il eut aperçu que dans ce mélange infini de sectes, qui n'avoient plus de règles certaines, le plaisir de dogmatiser sans être repris ni contraint par aucune autorité ecclésiastique ni séculière, étoit le charme qui possédoit les esprits ; il sut si bien les concilier par-là, qu'il fit un corps redoutable de cet assemblage monstrueux. Quand une fois on a trouvé le moyen de prendre la multitude par l'appas de la liberté, elle suit en aveugle, pourvu qu'elle en entende seulement le nom. Ceux-ci occupés du premier objet qui les avoit transportés, alloient toujours sans regarder qu'ils alloient à la servitude ; et leur subtil conducteur, qui en combattant, en dogmatisant, en mêlant mille personnages divers, en faisant le docteur et le prophète, aussi-bien que le soldat et le capitaine, vit qu'il avoit tellement enchanté le monde, qu'il étoit regardé de toute l'armée comme un chef envoyé de Dieu pour la protection de l'indépendance, commença à s'apercevoir qu'il pouvoit encore les pousser plus loin. Je ne vous raconterai pas la suite trop fortunée de ses entreprises, ni ces fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue tranquillité qui a étonné l'univers. C'étoit le conseil de Dieu d'instruire les rois à ne point quitter son église. Il vouloit découvrir par un grand exemple tout ce que peut l'hérésie, combien elle est naturellement indocile et indépendante, combien fatale à la royauté, et à toute autorité légitime. Au reste, quand ce grand Dieu a choisi quelqu'un pour être l'instrument de ses desseins, rien n'en arrête le cours : ou il enchaîne, ou il aveugle, ou il dompte tout ce qui est capable de résistance. *Je suis le Seigneur*, dit-il par la bouche de Jérémie, *c'est moi qui ai fait la terre avec les hommes et les animaux, et je la mets entre les mains de qui il me plaît. Et maintenant j'ai voulu*

soumettre ces terres à Nabuchodonosor, roi de Babylone, mon serviteur. Il l'appelle son serviteur, quoique infidèle, à cause qu'il l'a nommé pour exécuter ses décrets. *Et j'ordonne,* poursuit-il, *que tout lui soit soumis, jusqu'aux animaux* : tant il est vrai que tout ploie, et que tout est souple quand Dieu le commande. Mais écoutez la suite de la prophétie : *Je veux que ces peuples lui obéissent, et qu'ils obéissent encore à son fils, jusqu'à ce que le temps des uns et des autres vienne.* Voyez, Chrétiens, comme les temps sont marqués, comme les générations sont comptées : Dieu détermine jusqu'à quand doit durer l'assoupissement, et quand aussi se doit réveiller le monde.

Tel a été le sort de l'Angleterre. Mais que dans cette effroyable confusion de toutes choses, il est beau de considérer ce que la grande Henriette a entrepris pour le salut de ce royaume ; ses voyages, ses négociations, ses traités, tout ce que sa prudence et son courage opposoient à la fortune de l'état, et enfin sa constance, par laquelle n'ayant pu vaincre la violence de la destinée, elle en a si noblement soutenu l'effort ! Tous les jours elle ramenoit quelqu'un des rebelles ; et de peur qu'ils ne fussent malheureusement engagés à faillir toujours, parce qu'ils avoient failli une fois, elle vouloit qu'ils trouvassent leur refuge dans sa parole. Ce fut entre ses mains que le gouverneur de Scarborough remit ce port, et ce château inaccessible. Les deux Hothams père et fils, qui avoient donné le premier exemple de perfidie, en refusant au roi même les portes de la forteresse et du port de Hull, choisirent la reine pour médiatrice, et devoient rendre au roi cette place avec celle de Beverley : mais ils furent prévenus, et décapités ; et Dieu qui voulut punir leur honteuse désobéissance par les propres mains des rebelles, ne permit pas que le roi profitât de leur repentir. Elle avoit encore gagné un maire de Londres, dont le crédit étoit grand, et plusieurs autres chefs de la faction. Presque tous ceux qui lui parloient, se rendoient à elle ; et si Dieu n'eût point été inflexible, si l'aveuglement des peuples n'eût pas été incurable, elle auroit guéri les esprits, et le parti le plus juste auroit été le plus fort.

On sait, Messieurs, que la reine a souvent exposé sa personne dans ces conférences secrètes ; mais j'ai à vous faire voir de plus grands hasards. Les rebelles s'étoient saisis des arsenaux et des magasins ; et malgré la défection de tant de sujets, malgré l'infâme désertion de la milice même, il étoit encore plus aisé au roi de lever des soldats que de les armer. Elle abandonne pour avoir des armes et des munitions, non-seulement ses joyaux, mais encore le soin de sa vie. Elle se met en mer au mois de Février, malgré l'hiver et les tempêtes ; et sous prétexte de conduire en Hollande la princesse royale sa fille aînée, qui avoit été mariée à Guillaume prince d'Orange, elle va pour engager les états dans les intérêts du roi, lui gagner les officiers, lui amener des munitions. L'hiver ne l'avoit pas effrayée, quand elle partit d'Angleterre ; l'hiver ne l'arrête pas onze mois après, quand il faut retourner auprès du roi : mais le succès n'en fut pas semblable. Je tremble au seul récit de la tempête furieuse, dont sa flotte fut battue durant dix jours. Les matelots furent alarmés jusqu'à perdre l'esprit, et quelques-uns d'entre eux se précipitèrent dans les ondes. Elle toujours intrépide, autant que les vagues étoient émues, rassuroit tout le monde par sa fermeté. Elle excitoit ceux qui l'accompagnoient à espérer en Dieu, qui faisoit toute sa confiance ; et pour éloigner de leur esprit les funestes idées de la mort qui se présentoient de tous côtés, elle disoit avec un air de sérénité qui sembloit déjà ramener le calme, que les reines ne se noyoient pas. Hélas ! elle est réservée à quelque chose de bien plus extraordinaire ; et pour s'être sauvée du naufrage, ses malheurs n'en seront pas moins déplorables. Elle vit périr ses vaisseaux, et presque toute l'espérance d'un si grand secours. L'amiral où elle étoit, conduit par la main de celui qui domine sur la profondeur de la mer, et qui dompte ses flots soulevés, fut repoussé aux ports de Hollande ; et tous les peuples furent étonnés d'une délivrance si miraculeuse.

Ceux qui sont échappés du naufrage, disent un éternel adieu à la mer et aux vaisseaux ; et, comme disoit un ancien auteur, ils n'en peuvent même supporter la vue. Cependant onze jours après, ô résolution étonnante ! la reine à peine sortie d'une tourmente si épouvantable, pressée du désir de revoir le roi, et de le

secourir, ose encore se commettre à la furie de l'océan, et à la rigueur de l'hiver. Elle ramasse quelques vaisseaux qu'elle charge d'officiers et de munitions, et repasse enfin en Angleterre. Mais qui ne seroit étonné de la cruelle destinée de cette princesse ? Après s'être sauvée des flots, une autre tempête lui fut presque fatale. Cent pièces de canon tonnèrent sur elle à son arrivée, et la maison où elle entra fut percée de leurs coups. Qu'elle eut d'assurance dans cet effroyable péril ! mais qu'elle eut de clémence pour l'auteur d'un si noir attentat ! On l'amena prisonnier peu de temps après ; elle lui pardonna son crime, le livrant pour tout supplice à sa conscience, et à la honte d'avoir entrepris sur la vie d'une princesse si bonne et si généreuse : tant elle étoit au-dessus de la vengeance, aussi-bien que de la crainte. Mais ne la verrons-nous jamais auprès du roi qui souhaite si ardemment son retour ? Elle brûle du même désir, et déjà je la vois paroître dans un nouvel appareil. Elle marche comme un général à la tête d'une armée royale, pour traverser des provinces que les rebelles tenoient presque toutes. Elle assiége et prend d'assaut en passant une place considérable qui s'opposoit à sa marche ; elle triomphe, elle pardonne, et enfin le roi la vient recevoir dans une campagne où il avoit remporté l'année précédente une victoire signalée sur le général Essex. Une heure après on apporta la nouvelle d'une grande bataille gagnée : tout sembloit prospérer par sa présence ; les rebelles étoient consternés : et si la reine en eût été crue ; si au lieu de diviser les armées royales, et de les amuser, contre son avis, aux siéges infortunés de Hull et de Glocester, on eût marché droit à Londres, l'affaire étoit décidée et cette campagne eût fini la guerre. Mais le moment fut manqué. Le terme fatal approchoit ; et le ciel, qui sembloit suspendre, en faveur de la piété de la reine, la vengeance qu'il méditoit, commença à se déclarer. *Tu sais vaincre*, disoit un brave Africain au plus rusé capitaine qui fut jamais, *mais tu ne sais pas user de ta victoire : Rome que tu tenois t'échappe ; et le destin ennemi t'a ôté tantôt le moyen, tantôt la pensée de la prendre.* Depuis ce malheureux moment tout alla visiblement en décadence, et les affaires furent sans retour. La reine qui se trouva grosse, et qui ne put par tout son crédit faire abandonner ces deux siéges, qu'on vit enfin si mal réussir, tomba en langueur et tout l'état languit avec elle. Elle fut contrainte de se séparer d'avec le roi, qui étoit presque assiégé dans Oxford, et ils se dirent un adieu bien triste, quoiqu'ils ne sussent pas que c'étoit le dernier. Elle se retire à Exeter, ville forte, où elle fut elle-même bientôt assiégée. Elle y accoucha d'une princesse, et se vit douze jours après contrainte de prendre la fuite pour se réfugier en France.

Princesse, dont la destinée est si grande et si glorieuse, faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel, veillez sur elle ; anges saints, rangez à l'entour vos escadrons invisibles, et faites la garde autour du berceau d'une princesse si grande et si délaissée. Elle est destinée au sage et valeureux Philippes, et doit des princes à la France, dignes de lui, dignes d'elle, et de leurs aïeux. Dieu l'a protégée, messieurs. Sa gouvernante, deux ans après tire ce précieux enfant des mains des rebelles : et quoique ignorant sa captivité, et sentant trop sa grandeur, elle se découvre elle-même ; quoique refusant tous les autres noms, elle s'obstine à dire qu'elle est la princesse ; elle est enfin amenée auprès de la reine sa mère, pour faire sa consolation durant ses malheurs, en attendant qu'elle fasse la félicité d'un grand prince, et la joie de toute la France. Mais j'interromps l'ordre de mon histoire. J'ai dit que la reine fut obligée à se retirer de son royaume. En effet elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles, qui la poursuivoient de si près, qu'elle entendoit presque leurs cris et leurs menaces insolentes. O voyage bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsque venant prendre possession du sceptre de la Grande-Bretagne, elle voyoit, pour ainsi dire, les ondes se courber sous elle, et soumettre toutes leurs vagues à la dominatrice des mers ! Maintenant chassée, poursuivie par ses ennemis implacables, qui avoient eu l'audace de lui faire son procès, tantôt sauvée, tantôt presque prise, changeant de fortune à chaque quart d'heure, n'ayant pour elle que Dieu, et son courage inébranlable, elle n'avoit ni assez de vents ni assez de voiles pour favori-

ser sa fuite précipitée. Mais enfin elle arrive à Brest, où après tant de maux il lui fut permis de respirer un peu.

Quand je considère en moi-même les périls extrêmes et continuels qu'a courus cette princesse sur la mer et sur la terre durant l'espace de près de dix ans, et que d'ailleurs je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, pendant que tout réussit d'une manière surprenante contre l'état ; que puis-je penser autre chose, sinon que la Providence, autant attachée à lui conserver la vie, qu'à renverser sa puissance, a voulu qu'elle survéquît à ses grandeurs, afin qu'elle pût survivre aux attachemens de la terre, et aux sentimens d'orgueil qui corrompent d'autant plus les âmes, qu'elles sont plus grandes et plus élevées ? Ce fut un conseil à peu près semblable, qui abaissa autrefois David sous la main du rebelle Absalon. *Le voyez-vous, ce grand roi*, dit le saint et éloquent prêtre de Marseille, *le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns ; et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres ; ne sachant*, poursuit Salvien, *de laquelle de ces deux choses il avoit le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissoit, ou de ce que Séméi avoit l'insolence de le maudire ?* Voilà, messieurs, une image, mais imparfaite, de la reine d'Angleterre, quand après de si étranges humiliations, elle fut encore contrainte de paroître au monde, et d'étaler, pour ainsi dire, à la France même et au Louvre, où elle étoit née avec tant de gloire, toute l'étendue de sa misère. Alors elle put bien dire avec le prophète Isaïe : *Le Seigneur des armées a fait des choses pour anéantir tout le faste des grandeurs humaines, et tourner en ignominie ce que l'univers a de plus auguste.* Ce n'est pas que la France ait manqué à la fille de Henri le Grand. Anne la magnanime, la pieuse, que nous ne nommerons jamais sans regret, la reçut d'une manière convenable à la majesté des deux reines. Mais les affaires du roi ne permettant pas que cette sage régente put proportionner le remède au mal, jugez de l'état de ces deux princesses. Henriette d'un si grand cœur, est contrainte de demander du secours : Anne d'un si grand cœur, ne put en donner assez. Si l'on eût pu avancer ces belles années dont nous admirons maintenant le cours glorieux ; Louis, qui entend de si loin les gémissemens des chrétiens affligés ; qui assuré de sa gloire, dont la sagesse de ses conseils, et la droiture de ses intentions lui répondent toujours malgré l'incertitude des événemens, entreprend lui seul la cause commune, et porte ses armes redoutées à travers des espaces immenses de mer et de terre ; auroit-il réfusé son bras à ses voisins, à ses alliés, à son propre sang, aux droits sacrés de la royauté, qu'il sait si bien maintenir ? Avec quelle puissance l'Angleterre l'auroit-elle vu invincible défenseur, ou vengeur présent de la majesté violée ? Mais Dieu n'avoit laissé aucune ressource au roi d'Angleterre : tout lui manque, tout lui est contraire. Les Ecossois, à qui il se donne, le livrent aux parlementaires Anglois ; et les gardes fidèles de nos rois, trahissent le leur. Pendant que le parlement d'Angleterre songe à congédier l'armée, cette armée tout indépendante, réforme elle-même à sa mode le parlement, qui eût gardé quelques mesures, et se rend maîtresse de tout. Ainsi le roi est mené de captivité en captivité ; et la reine remue en vain la France, la Hollande, la Pologne même, et les puissances du nord les plus éloignées. Elle ranime les Ecossois, qui arment trente mille hommes : elle fait avec le duc de Lorraine une entreprise pour la délivrance du roi son seigneur, dont le succès paroît infaillible, tant le concert en est juste. Elle retire ses chers enfans, l'unique espérance de sa maison ; et confesse à cette fois que parmi les plus mortelles douleurs, on est encore capable de joie. Elle console le roi, qui lui écrit de sa prison même, qu'elle seule soutient son esprit, et qu'il ne faut craindre de lui aucune bassesse, parce que sans cesse il se souvient qu'il est à elle. O mère, ô femme, ô reine admirable, et digne d'une meilleure fortune, si les fortunes de la terre étoient quelque chose ! Enfin il faut céder à votre sort. Vous avez assez soutenu l'état, qui est attaqué par une force invincible et divine : il ne reste plus désormais sinon que vous teniez ferme parmi ses ruines.

Comme une colonne, dont la masse solide paroît le plus ferme appui d'un temple ruineux, lorsque ce grand édifice qu'elle soutenoit, fond sur elle sans l'abattre : ainsi la reine se montre le ferme

soutien de l'état, lorsqu'après en avoir long-temps porté le faix, elle n'est pas même courbée sous sa chute.

Qui cependant pourroit exprimer ses justes douleurs ? Qui pourroit raconter ses plaintes ? Non, Messieurs, Jérémie lui-même, qui seul semble être capable d'égaler les lamentations aux calamités, ne suffiroit pas à de tels regrets. Elle s'écrie avec ce prophète : *Voyez, Seigneur, mon affliction. Mon ennemi s'est fortifié, et mes enfans sont perdus. Le cruel a mis sa main sacrilége sur ce qui m'étoit le plus cher. La royauté a été profanée, et les princes sont foulés aux pieds. Laissez-moi, je pleurerai amèrement, n'entreprenez pas de me consoler. L'épée a frappé au dehors, mais je sens en moi-même une mort semblable.*

Mais après que nous avons écouté ses plaintes, saintes filles, ses chères amies, (car elle vouloit bien vous nommer ainsi) vous qui l'avez vue si souvent gémir devant les autels de son unique protecteur, et dans le sein desquelles elle a versé les secrètes consolations qu'elle en recevoit, mettez fin à ce discours, en nous racontant les sentimens chrétiens dont vous avez été les témoins fidèles. Combien de fois a-t-elle en ce lieu remercié Dieu humblement de deux grandes grâces ; l'une, de l'avoir fait chrétienne ; l'autre, messieurs, qu'attendez-vous ? Peut-être d'avoir rétabli les affaires du roi son fils ? Non. C'est de l'avoir fait reine malheureuse. Ha ! je commence à regretter les bornes étroites du lieu où je parle. Il faut éclater, percer cette enceinte, et faire retentir bien loin une parole qui ne peut être assez entendue : que ses douleurs l'ont rendue savante dans la science de l'évangile, et qu'elle a bien connu la religion, et la vertu de la croix, quand elle a uni le christianisme avec les malheurs. Les grandes prospérités nous aveuglent, nous transportent, nous égarent, nous font oublier Dieu, nous-même, et les sentimens de la foi. De là naissent des monstres de crimes, des rafinemens de plaisir, des délicatesses d'orgueil, qui ne donnent que trop de fondement à ces terribles malédictions, que Jésus-Christ a prononcées dans son évangile : *Malheur à vous qui riez ; malheur à vous qui êtes pleins et contens du monde.* Au contraire, comme le christianisme a pris sa naissance de la croix, ce sont aussi les malheurs qui le fortifient. Là on expie ses péchés, là on épure ses intentions ; là on transporte ses désirs de la terre au ciel ; là on perd tout le goût du monde, et on cesse de s'appuyer sur soi-même et sur sa prudence. Il ne faut pas se flatter ; les plus expérimentés dans les affaires font des fautes capitales. Mais que nous nous pardonnons aisément nos fautes, quand la fortune nous les pardonne ! Et que nous nous croyons bientôt les plus éclairés et les plus habiles, quand nous sommes les plus élevés et les plus heureux ! Les mauvais succès sont les seuls maîtres qui peuvent nous reprendre utilement, et nous arracher cet aveu d'avoir failli, qui coûte tant à notre orgueil. Alors, quand les malheurs nous ouvrent les yeux, nous repassons avec amertume sur tous nos faux pas : nous nous trouvons également accablés de ce que nous avons fait, et de ce que nous avons manqué de faire ; et nous ne savons plus par où excuser cette prudence présomptueuse qui se croyoit infaillible. Nous voyons que Dieu seul est sage ; et en déplorant vainement les fautes qui ont ruiné nos affaires, une meilleure réflexion nous apprend à déplorer celles qui ont perdu notre éternité, avec cette singulière consolation, qu'on les répare quand on les pleure.

Dieu a tenu douze ans sans relâche, sans aucune consolation de la part des hommes, notre malheureuse reine (donnons-lui hautement ce titre, dont elle a fait un sujet d'actions de grâces) lui faisant étudier sous sa main ces dures, mais solides leçons. Enfin fléchi par ses vœux et par son humble patience, il a rétabli la maison royale. Charles II est reconnu, et l'injure des rois a été vengée. Ceux que les armes n'avoient pu vaincre, ni les conseils ramener, sont revenus tout à coup d'eux-mêmes : déçus par leur liberté, ils en ont à la fin détesté l'excès, honteux d'avoir eu tant de pouvoir, et leurs propres succès leur faisant horreur. Nous savons que ce prince magnanime eût pu hâter ses affaires, en se servant de la main de ceux qui s'offroient à détruire la tyrannie par un seul coup. Sa grande âme a dédaigné ces moyens trop bas. Il a cru qu'en quelque état que fussent les rois, il étoit de leur majesté de n'agir que par les lois, ou par les armes. Ces lois qu'il a protégées, l'ont rétabli presque toutes seules : il règne paisible et glorieux sur le

trône de ses ancêtres, et fait régner avec lui la justice, la sagesse, et la clémence.

Il est inutile de vous dire combien la reine fut consolée par ce merveilleux événement ; mais elle avoit appris par ses malheurs, à ne changer pas dans un si grand changement de son état. Le monde une fois banni, n'eut plus de retour dans son cœur. Elle vit avec étonnement que Dieu, qui avoit rendu inutiles tant d'entreprises et tant d'efforts, parce qu'il attendoit l'heure qu'il avoit marquée, quand elle fut arrivée, alla prendre comme par la main, le roi son fils, pour le conduire à son trône. Elle se soumit plus que jamais à cette main souveraine, qui tient du plus haut des cieux les rênes de tous les empires ; et dédaignant les trônes qui peuvent être usurpés, elle attacha son affection au royaume, où l'on ne craint point d'avoir des égaux, et où l'on voit sans jalousie ses concurrens. Touchée de ces sentimens, elle aima cette humble maison plus que ses palais. Elle ne se servit plus de son pouvoir, que pour protéger la foi catholique, pour multiplier ses aumônes, et pour soulager plus abondamment les familles réfugiées de ses trois royaumes, et tous ceux qui avoient été ruinés pour la cause de la religion, ou pour le service du roi. Rappelez en votre mémoire avec quelle circonspection elle ménageoit le prochain, et combien elle avoit d'aversion pour les discours empoisonnés de la médisance. Elle savoit de quel poids est non-seulement la moindre parole, mais le silence même des princes ; et combien la médisance se donne d'empire, quand elle a osé seulement paroître en leur auguste présence. Ceux qui la voyoient attentive à peser toutes ses paroles, jugeoient bien qu'elle étoit sans cesse sous la vue de Dieu, et que fidèle imitatrice de l'institut de Sainte Marie, jamais elle ne perdoit la sainte présence de la majesté divine. Aussi rappeloit-elle souvent ce précieux souvenir par l'oraison, et par la lecture du livre de l'Imitation de Jesus, où elle apprenoit à se conformer au véritable modèle des chrétiens. Elle veilloit sans relâche sur sa conscience. Après tant de maux, et tant de traverses, elle ne connut plus d'autres ennemis que ses péchés. Aucun ne lui sembla léger, elle en faisoit un rigoureux examen ; et soigneuse de les expier par la pénitence et par les aumônes, elle étoit si bien préparée, que la mort n'a pu la surprendre, encore qu'elle soit venue sous l'apparence du sommeil. Elle est morte cette grande reine ; et par sa mort elle a laissé un regret éternel, non-seulement à Monsieur et à Madame, qui fidèles à tous leurs devoirs, ont eu pour elle des respects si soumis, si sincères, si persévérans, mais encore à tous ceux qui ont eu l'honneur de la servir, ou de la connoître. Ne plaignons plus ses disgrâces, qui font maintenant sa félicité. Si elle avoit éte plus fortunée, son histoire seroit plus pompeuse, mais ses œuvres seroient moins pleines ; et avec des titres superbes, elle auroit peut-être paru vide devant Dieu. Maintenant qu'elle a préféré la croix au trône, et qu'elle a mis ses malheurs au nombre des plus grandes grâces, elle recevra les consolations qui sont promises à ceux qui pleurent. Puisse donc ce Dieu de miséricorde accepter ses afflictions en sacrifice agréable ! puisse-t-il la placer au sein d'Abraham, et content de ses maux, épargner désormais à sa famille et au monde de si terribles leçons.

Bossuet.

§ 27. *Oraison funèbre de Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Prononcée à Saint-Denis, le 21 d'Août 1670, en présence de M. le Prince.*

Monseigneur,

J'étois donc encore destiné à rendre ce devoir funèbre à très-haute et très-puissante princesse Henriette-Anne d'Angleterre, Duchesse d'Orléans. Elle, que j'avois vue si attentive pendant que je rendois le même devoir à la reine sa mère, devoit être sitôt après le sujet d'un discours semblable ; et ma triste voix étoit réservée à ce déplorable ministère. O vanité, ô néant ! ô mortels ignorans de leurs destinées ! L'eût-elle cru il y a dix mois ? et vous, messieurs, eussiez-vous pensé, pendant qu'elle versoit tant de larmes en ce lieu, qu'elle dût sitôt vous y rassembler pour la pleurer elle-même ? Princesse, le digne objet de l'admiration de deux grands royaumes, n'étoit-ce pas assez que l'Angleterre pleurât votre absence, sans

être encore réduite à pleurer votre mort ? Et la France qui vous revit avec tant de joie environnée d'un nouvel éclat, n'avoit-elle plus d'autres pompes et d'autres triomphes pour vous, au retour de ce voyage fameux d'où vous aviez remporté tant de gloire, et de si belles espérances ? *Vanité des vanités, et tout est vanité.* C'est la seule parole qui me reste ; c'est la seule réflexion que me permet, dans un accident si étrange, une si juste et si sensible douleur. Aussi n'ai-je point parcouru les livres sacrés, pour y trouver quelque texte que je puisse appliquer à cette princesse. J'ai pris sans étude et sans choix les premières paroles que présente l'ecclésiaste, où quoique la vanité ait été si souvent nommée, elle ne l'est pas encore assez à mon gré pour le dessein que je me propose. Je veux dans un seul malheur déplorer toutes les calamités du genre humain, et dans une seule mort faire voir la mort et le néant de toutes les grandeurs humaines. Ce texte qui convient à tous les états et à tous les événemens de notre vie, par une raison particulière devient propre à mon lamentable sujet ; puisque jamais les vanités de la terre n'ont été si clairement découvertes, ni si hautement confondues. Non, après ce que nous venons de voir, la santé n'est qu'un nom, la vie n'est qu'un songe, la gloire n'est qu'une apparence, les grâces et les plaisirs ne sont qu'un dangereux amusement : tout est vain en nous, excepté le sincère aveu que nous faisons devant Dieu de nos vanités, et le jugement arrêté qui nous fait mépriser tout ce que nous sommes.

Mais, dis-je la vérité ? L'homme que Dieu a fait à son image, n'est-il qu'une ombre ? Ce que Jésus-Christ est venu chercher du ciel en la terre, ce qu'il a cru pouvoir, sans se ravilir, acheter de tout son sang, n'est-ce qu'un rien ! Reconnoissons notre erreur. Sans doute ce triste spectacle des vanités humaines nous imposoit ; et l'espérance publique frustrée tout à coup par la mort de cette princesse, nous poussoit trop loin. Il ne faut pas permettre à l'homme de se mépriser tout entier, de peur que croyant avec les impies, que notre vie n'est qu'un jeu où règne le hasard, il ne marche sans règle et sans conduite au gré de ses aveugles désirs. C'est pour cela que l'ecclésiaste, après avoir commencé son divin ouvrage par les paroles que j'ai récitées, après en avoir rempli toutes les pages du mépris des choses humaines, veut enfin montrer à l'homme quelque chose de plus solide, et conclut son discours, en lui disant : *Crains Dieu, et garde ses commandemens ; car c'est-là tout l'homme : et sache que le Seigneur examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien ou de mal.* Ainsi tout est vain en l'homme, si nous regardons ce qu'il donne au monde ; mais au contraire, tout est important, si nous considérons ce qu'il doit à Dieu. Encore une fois, tout est vain en l'homme, si nous regardons le cours de sa vie mortelle ; mais tout est précieux, tout est important, si nous contemplons le terme où elle aboutit, et le compte qu'il en faut rendre. Méditons donc aujourd'hui à la vue de cet autel et de ce tombeau, la première et la dernière parole de l'ecclésiaste ; l'une qui montre le néant de l'homme, l'autre qui établit sa grandeur. Que ce tombeau nous convainque de notre néant, pourvu que cet autel où l'on offre tous les jours pour nous une victime d'un si grand prix, nous apprenne en même temps notre dignité. La princesse que nous pleurons sera un témoin fidèle de l'un et de l'autre. Voyons ce qu'une mort soudaine lui a ravi ; voyons ce qu'une sainte mort lui a donné. Ainsi nous apprenons à mépriser ce qu'elle a quitté sans peine, afin d'attacher toute notre estime à ce qu'elle a embrassé avec tant d'ardeur, lorsque son âme épurée de tous les sentimens de la terre, et pleine du ciel où elle touchoit, a vu la lumière toute manifeste. Voilà les vérités que j'ai à traiter, et que j'ai crues dignes d'être proposées a un si grand prince, et à la plus illustre assemblée de l'univers.

Nous mourons tous, disoit cette femme dont l'écriture a loué la prudence au second livre des rois, *nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour.* En effet, nous ressemblons tous à des eaux courantes. De quelque superbe distinction que se flattent les hommes, ils ont tous une même origine ; et cette origine est petite. Leurs années se poussent successivement comme des flots : ils ne cessent de s'écouler ; tant qu'enfin après avoir fait un peu plus de bruit, et traversé un peu plus de pays les uns que les autres, ils vont tous ensemble se confondre dans un abîme où l'on ne re-

connoît plus ni princes, ni rois, ni toutes ces autres qualités superbes qui distinguent les hommes ; de même que ces fleuves tant vantés demeurent sans nom et sans gloire, mêlés dans l'océan avec les rivières les plus inconnues.

Et certainement, messieurs, si quelque chose pouvoit élever les hommes au-dessus de leur infirmité naturelle ; si l'origine qui nous est commune souffroit quelque distinction solide et durable entre ceux que Dieu a formés de la même terre : qu'y auroit-il dans l'univers de plus distingué que la princesse dont je parle ? Tout ce que peuvent faire non-seulement la naissance et la fortune, mais encore les grandes qualités de l'esprit, pour l'élévation d'une princesse, se trouve rassemblé, et puis anéanti dans la nôtre. De quelque côté que je suive les traces de sa glorieuse origine, je ne découvre que des rois, et partout je suis ébloui de l'éclat des plus augustes couronnes. Je vois la maison de France la plus grande, sans comparaison, de tout l'univers, et à qui les plus puissantes maisons peuvent bien céder sans envie, puisqu'elles tâchent de tirer leur gloire de cette source. Je vois les rois d'Ecosse, les rois d'Angleterre, qui ont régné depuis tant de siècles sur une des plus belliqueuses nations de l'univers, plus encore par leur courage que par l'autorité de leur sceptre. Mais cette princesse née sur le trône, avoit l'esprit et le cœur plus haut que sa naissance. Les malheurs de sa maison n'ont pu l'accabler dans sa première jeunesse ; et dès lors on voyoit en elle une grandeur qui ne devoit rien à la fortune. Nous disions avec joie, que le ciel l'avoit arrachée, comme par miracle, des mains des ennemis du roi son père, pour la donner à la France : don précieux, inestimable présent, si seulement la possession en avoit été plus durable ! Mais pourquoi ce souvenir vient-il m'interrompre ? Hélas ! nous ne pouvons un moment arrêter les yeux sur la gloire de la princesse, sans que la mort s'y mêle aussitôt pour tout offusquer de son ombre. O mort, éloigne-toi de notre pensée, et laisse-nous tromper pour un peu de temps la violence de notre douleur par le souvenir de notre joie. Souvenez-vous donc, messieurs, de l'admiration que la princesse d'Angleterre donnoit à toute la cour. Votre mémoire vous la peindra mieux avec tous ses traits et son incomparable douceur, que ne pourront jamais faire toutes mes paroles. Elle croissoit au milieu des bénédictions de tous les peuples ; et les années ne cessoient de lui apporter de nouvelles grâces. Aussi la reine, sa mère, dont elle a toujours été la consolation, ne l'aimoit pas plus tendrement que faisoit ANNE d'Espagne. ANNE, vous le savez, messieurs, ne trouvoit rien au-dessus de cette princesse. Après nous avoir donné une reine, seule capable par sa piété, et par ses autres vertus royales, de soutenir la réputation d'une tante si illustre, elle voulut, pour mettre dans sa famille ce que l'univers avoit de plus grand, que PHILIPPE DE FRANCE son second fils épousât la princesse HENRIETTE ; et quoique le roi d'Angleterre, dont le cœur égale la sagesse, sût que la princesse sa sœur recherchée de tant de rois, pouvoit honorer un trône, il lui vit remplir avec joie la seconde place de France, que la dignité d'un si grand royaume peut mettre en comparaison avec les premières du reste du monde.

Que si son rang la distinguoit, j'ai eu raison de vous dire qu'elle étoit encore plus distinguée par son mérite. Je pourrois vous faire remarquer qu'elle connoissoit si bien la beauté des ouvrages de l'esprit, que l'on croyoit avoir atteint la perfection, quand on avoit su plaire à MADAME. Je pourrois encore ajouter que les plus sages et les plus expérimentés admiroient cet esprit vif et perçant, qui embrassoit sans peine les plus grandes affaires, et pénétroit avec tant de facilité dans les plus secrets intérêts. Mais, pourquoi m'étendre sur une matière où je puis tout dire en un mot ? Le roi, dont le jugement est une règle toujours sûre, a estimé la capacité de cette princesse, et l'a mise par son estime au-dessus de tous nos éloges.

Cependant ni cette estime, ni tous ces grands avantages, n'ont pu donner atteinte à sa modestie : tout éclairée qu'elle étoit, elle n'a point présumé de ses connoissances, et jamais ses lumières ne l'ont éblouie. Rendez témoignage à ce que je dis, vous que cette grande princesse a honoré de sa confiance. Quel esprit avez-vous trouvé plus élevé ? Mais quel esprit avez-vous trouvé plus docile ? Plusieurs, dans la crainte d'être trop faciles, se rendent inflexibles à la raison, et s'affermissent contre elle. MADAME s'éloignoit toujours autant de la présomption que de la foiblesse ; également

estimable, et de ce qu'elle savoit trouver les sages conseils, et de ce qu'elle étoit capable de les recevoir. On les sait bien connoître, quand on fait sérieusement l'étude qui plaisoit tant à cette princesse. Nouveau genre d'étude, et presque inconnu aux personnes de son âge et de son rang ; ajoutons, si vous voulez, de son sexe. Elle étudioit ses défauts ; elle aimoit qu'on lui en fît des leçons sincères, marque assurée d'une âme forte, que ses fautes ne dominent pas, et qui ne craint point de les envisager de près par une secrète confiance des ressources qu'elle sent pour les surmonter. C'étoit le dessein d'avancer dans cette étude de la sagesse qui la tenoit si attachée à la lecture de l'histoire qu'on appelle, avec raison, la sage conseillère des princes. C'est là que les plus grands rois n'ont plus de rang que par leurs vertus, et que dégradés à jamais par les mains de la mort, ils viennent subir sans cour et sans suite, le jugement de tous les peuples et de tous les siècles. C'est là qu'on découvre que le lustre qui vient de la flatterie est superficiel, et que les fausses couleurs, quelque industrieusement qu'on les applique, ne tiennent pas. Là, notre admirable princesse étudioit les devoirs de ceux dont la vie compose l'histoire : elle y perdoit insensiblement le goût des romans, et de leurs fades héros ; et soigneuse de se former sur le vrai, elle méprisoit ces froides et dangereuses fictions. Ainsi, sous un visage riant, sous cet air de jeunesse qui sembloit ne promettre que des jeux, elle cachoit un sens et un sérieux, dont ceux qui traitoient avec elle étoient surpris.

Aussi pouvoit-on sans crainte lui confier les plus grands secrets. Loin du commerce des affaires, et de la société des hommes, ces âmes sans force, aussi bien que sans foi, qui ne savent pas retenir leur langue indiscrète ! *Ils ressemblent*, dit le Sage, *à une ville sans murailles, qui est ouverte de toutes parts*, et qui devient la proie du premier venu. Que Madame étoit au-dessus de cette foiblesse ! Ni la surprise, ni l'intérêt, ni la vanité, ni l'appas d'une flatterie délicate, ou d'une douce conversation, qui souvent épanchant le cœur, en fait échapper le secret, n'étoit capable de lui faire découvrir le sien ; et la sûreté qu'on trouvoit en cette princesse, que son esprit rendoit si propre aux grandes affaires, lui faisoit confier les plus importantes.

Ne pensez pas que je veuille, en interprète téméraire des secrets d'état, discourir sur le voyage d'Angleterre ; ni que j'imite ces politiques spéculatifs, qui arrangent, suivant leurs idées, les conseils des rois, et composent sans instructions les annales de leur siècle. Je ne parlerai de ce voyage glorieux, que pour dire que Madame y fut admirée plus que jamais. On ne parloit qu'avec transport de la bonté de cette princesse, qui, malgré les divisions trop ordinaires dans les cours, lui gagna d'abord tous les esprits. On ne pouvoit assez louer son incroyable dextérité à traiter les affaires les plus délicates, à guérir ces défiances cachées, qui souvent les tiennent en suspens, et à terminer tous les différens d'une manière qui concilioit les intérêts les plus opposés. Mais qui pourroit penser, sans verser des larmes, aux marques d'estime et de tendresse que lui donna le roi son frère ? Ce grand roi, plus capable encore d'être touché par le mérite que par le sang, ne se lassoit point d'admirer les excellentes qualités de Madame. O plaie irrémédiable ! ce qui fut en ce voyage le sujet d'une si juste admiration, est devenu pour ce prince le sujet d'une douleur qui n'a point de bornes. Princesse, le digne lien des deux plus grands rois du monde, pourquoi leur avez vous été sitôt ravie ? Ces deux grands rois se connoissent ; c'est l'effet des soins de Madame : ainsi leurs nobles inclinations concilieront leurs esprits, et la vertu sera entre eux une immortelle médiatrice. Mais si leur union ne perd rien de sa fermeté, nous déplorerons éternellement qu'elle ait perdu son agrément le plus doux ; et qu'une princesse si chérie de tout l'univers ait été précipitée dans le tombeau, pendant que la confiance de deux si grands rois l'élevoit au comble de la grandeur et de la gloire.

La grandeur et la gloire ! Pouvons-nous encore entendre ces noms dans ce triomphe de la mort ? Non, messieurs, je ne puis plus soutenir ces grandes paroles, par lesquelles l'arrogance humaine tâche de s'étourdir elle-même, pour ne pas apercevoir son néant. Il est temps de faire voir que tout ce qui est mortel, quoiqu'on ajoute par le dehors pour le faire paroître grand, est, par son fonds, incapable d'élévation. Ecoutez, à ce

propos, le profond raisonnement, non d'un philosophe qui dispute dans une école, ou d'un religieux qui médite dans un cloître : je veux confondre le monde par ceux que le monde même révère le plus, par ceux qui le connoissent le mieux, et ne lui veux donner pour le convaincre que des docteurs assis sur le trône. *O Dieu,* dit le roi prophète, *vous avez fait mes jours mesurables, et ma substance n'est rien devant vous.* Il est ainsi, Chrétiens : tout ce qui se mesure, finit ; et tout ce qui est né pour finir, n'est pas tout-à-fait sorti du néant où il est sitôt replongé. Si notre être, si notre substance n'est rien, tout ce que nous bâtissons dessus, que peut-il être ? Ni l'édifice n'est plus solide que le fondement, ni l'accident attaché à l'être, plus réel que l'être même. Pendant que la nature nous tient si bas, que peut faire la fortune pour nous élever ? Cherchez, imaginez, parmi les hommes, les différences les plus remarquables, vous n'en trouverez point de mieux marquée, ni qui vous paroisse plus effective que celle qui relève le victorieux au-dessus des vaincus qu'il voit étendus à ses pieds. Cependant ce vainqueur, enflé de ses titres, tombera lui-même à son tour entre les mains de la mort. Alors, ces malheureux vaincus rappelleront à leur compagnie leur superbe triomphateur ; et du creux de leur tombeau sortira cette voix qui foudroie toutes les grandeurs : *Vous voilà blessé comme nous ; Vous êtes devenu semblable à nous.* Que la fortune ne tente donc pas de nous tirer du néant, ni de forcer la bassesse de notre nature.

Mais peut-être au défaut de la fortune, les qualités de l'esprit, les grands desseins, les vastes pensées pourront nous distinguer du reste des hommes. Gardez-vous bien de le croire, parce que toutes nos pensées, qui n'ont pas Dieu pour objet, sont du domaine de la mort. *Ils mourront,* dit le roi prophète, *et en ce jour périront toutes leurs pensées :* c'est-à-dire, les pensées des conquérans, les pensées des politiques qui auront imaginé dans leurs cabinets des desseins où le monde entier sera compris. Ils se seront munis de tous côtés par des précautions infinies ; enfin ils auront tout prévu, excepté leur mort qui emportera, en un moment, toutes leurs pensées. C'est pour cela que l'ecclésiaste, le roi Salomon, fils du roi David, (car je suis bien aise de vous faire voir la succession de la même doctrine dans un même trône); c'est, dis-je, pour cela que l'ecclésiaste, faisant le dénombrement des illusions qui travaillent les enfans des hommes, y comprend la sagesse même. *Je me suis,* dit-il, *appliqué à la sagesse, et j'ai vu que c'étoit encore une vanité ;* parce qu'il y a une fausse sagesse, qui, se renfermant dans l'enceinte des choses mortelles, s'ensevelit avec elles dans le néant. Ainsi, je n'ai rien fait pour MADAME, quand je vous ai représenté tant de belles qualités qui la rendoient admirable au monde, et capable des plus hauts desseins où une princesse puisse s'élever. Jusqu'à ce que je commence à vous raconter ce qui l'unit à Dieu, une si illustre princesse ne paroîtra dans ce discours, que comme un exemple le plus grand qu'on se puisse proposer, et le plus capable de persuader aux ambitieux qu'ils n'ont aucun moyen de se distinguer, ni par leur naissance, ni par leur grandeur, ni par leur esprit ; puisque la mort, qui égale tout, les domine de tous côtés avec tant d'empire, et que d'une main si prompte et si souveraine, elle renverse les têtes les plus respectées.

Considérez, messieurs, ces grandes puissances que nous regardons de si bas. Pendant que nous tremblons sous leur main, Dieu les frappe pour nous avertir.

Leur élévation en est la cause ; et il les épargne si peu qu'il ne craint pas de les sacrifier à l'instruction du reste des hommes. Chrétiens, ne murmurez pas, si MADAME a été choisie pour nous donner une telle instruction. Il n'y a rien ici de rude pour elle, puisque, comme vous le verrez dans la suite, Dieu la sauve par le même coup qui nous instruit. Nous devrions être assez convaincus de notre néant : mais s'il faut des coups de surprise à nos cœurs enchantés de l'amour du monde, celui-ci est assez terrible. O nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle, MADAME se meurt, MADAME est morte ! Qui de nous ne se sentit frappé à ce coup, comme si quelque tragique accident avoit désolé sa famille ? Au premier bruit d'un mal si étrange, on accourut à Saint Cloud de toutes parts ; on trouve tout consterné, excepté le cœur de cette princesse. Partout on entend des cris ;

partout on voit la douleur et le désespoir, et l'image de la mort. Le roi, la reine, MONSIEUR, toute la cour, tout le peuple, tout est abattu, tout est désespéré ; et il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : *Le roi pleurera, le prince sera désolé, et les mains tomberont au peuple, de douleur et d'étonnement.*

Mais, et les princes et les peuples gémissoient en vain. En vain MONSIEUR, en vain le roi même tenoit MADAME serrée par de si étroits embrassemens. Alors ils pouvoient dire l'un et l'autre, avec Saint Ambroise : *Stringebam brachia, sed jam amiseram quam tenebam*; je serrois les bras, mais j'avois déjà perdu ce que je tenois. La princesse leur échappoit parmi des embrassemens si tendres, et la mort plus puissante nous l'enlevoit entre ces royales mains. Quoi donc, elle devoit périr sitôt ! Dans la plupart des hommes, les changemens se font peu à peu, et la mort les prépare ordinairement à son dernier coup. MADAME cependant a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs. Le matin elle fleurissoit ; avec quelle grâce, vous le savez : le soir nous la vîmes séchée, et ces fortes expressions, par lesquelles l'écriture sainte exagère l'inconstance des choses humaines, devoient être pour cette princesse si précises et si littérales. Hélas ! nous composions son histoire de tout ce qu'on peut imaginer de plus glorieux. Le passé et le présent nous garantissoient l'avenir, et on pouvoit tout attendre de tant d'excellentes qualités. Elle alloit s'acquérir deux puissans royaumes, par des moyens agréables : toujours douce, toujonrs paisible, autant que généreuse et bienfaisante, son crédit n'y auroit jamais été odieux : on ne l'eût point vue s'attirer la gloire avec une ardeur inquiète et précipitée ; elle l'eût attendue sans impatience, comme sûre de la posséder. Cet attachement qu'elle à montré si fidèle pour le roi jusqu'à la mort, lui en donnoit les moyens. Et certes, c'est le bonheur de nos jours, que l'estime se puisse joindre avec le devoir ; et qu'on puisse autant s'attacher au mérite et à la personne du prince, qu'on en révère la puissance et la majesté. Les inclinations de MADAME ne l'attachoient pas moins fortement à tous ses autres devoirs. La passion qu'elle ressentoit pour la gloire de MONSIEUR, n'avoit point de bornes. Pendant que ce grand prince, marchant sur les pas de son invincible frère, secondoit avec tant de valeur et de succès ses grands et héroïques desseins de la campagne de Flandre, la joie de cette princesse étoit incroyable. C'est ainsi que ses généreuses inclinations la menoient à la gloire, par les voies que le monde trouve les plus belles ; et si quelque chose manquoit encore à son bonheur, elle eût tout gagné par sa douceur et par sa conduite. Telle étoit l'agréable histoire que nous faisions pour MADAME ; et pour achever ces nobles projets, il n'y avoit que la durée de sa vie, dont nous ne croyions pas devoir être en peine. Car, qui eût pu seulement penser que les années eussent dû manquer à une jeunesse qui sembloit si vive ? Toutefois c'est par cet endroit que tout se dissipe en un moment. Au lieu de l'histoire d'une belle vie, nous sommes réduits à faire l'histoire d'une admirable, mais triste mort. A la vérité, messieurs, rien n'a jamais égalé la fermeté de son âme, ni ce courage paisible, qui sans faire effort pour s'élever, s'est trouvé par sa naturelle situation, au-dessus des accidens les plus redoutables. Oui, MADAME fut douce envers la mort, comme elle l'étoit envers tout le monde. Son grand cœur, ni ne s'aigrit, ni ne s'emporta contre elle. Elle ne la brave pas non plus avec fierté : contente de l'envisager sans émotion, et de la recevoir sans trouble. Triste consolation, puisque, malgré ce grand courage, nous l'avons perdue ! C'est la grande vanité des choses humaines. Après que par le dernier effet de notre courage, nous avons, pour ainsi dire, surmonté la mort, elle éteint en nous jusqu'à ce courage par lequel nous semblions la défier. La voilà, malgré ce grand cœur, cette princesse si admirée et si chérie : la voilà telle que la mort nous l'a faite : encore ce reste tel quel va t-il disparoître : cette ombre de gloire va s'évanouir, et nous l'allons voir dépouillée même de cette triste décoration. Elle va descendre à ces sombres lieux, à ces demeures souterraines, pour y dormir dans la poussière avec les grands de la terre, comme parle Job, avec ces rois et ces princes anéantis, parmi lesquels à peine peut-on la placer, tant les rangs y sont pressés, tant la mort est prompte à rem-

plir ces places. Mais ici notre imagination nous abuse encore. La mort ne nous laisse pas assez de corps pour occuper quelque place, et on ne voit là que les tombeaux qui fassent quelque figure. Notre chair change bientôt de nature; notre corps prend un autre nom, même celui de cadavre, dit Tertulien, parce qu'il nous montre encore quelque forme humaine, ne lui demeure pas longtemps : il devient un je ne sais quoi, qui n'a plus de nom dans aucune langue, tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.

C'est ainsi que la puissance divine, justement irritée contre notre orgueil, le pousse jusqu'au néant; et que pour égaler à jamais les conditions, elle ne fait de nous tous qu'une même cendre. Peut-on bâtir sur ces ruines ? Peut-on appuyer quelque grand dessein sur ces débris inévitables des choses humaines ? Mais quoi, messieurs, tout est-il donc désespéré pour nous ? Dieu qui foudroie toutes nos grandeurs, jusqu'à les réduire en poudre, ne nous laisse-t il aucune espérance ? Lui aux yeux de qui rien ne se perd, et qui suit toutes les parcelles de nos corps, en quelque endroit écarté du monde que la corruption ou le hasard les jette, verra-t-il périr sans ressource, ce qu'il a fait capable de le connoître et de l'aimer ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi : les ombres de la mort se dissipent : *les voies me sont ouvertes à la véritable vie.* Madame n'est plus dans le tombeau ; la mort qui sembloit tout détruire, a tout rétabli : voici le secret de l'ecclésiaste, que je vous avois marqué dès le commencement de ce discours, et dont il faut maintenant découvrir le fond.

Il faut donc penser, chrétiens, qu'outre le rapport que nous avons du côté du corps, avec la nature changeante et mortelle, nous avons d'un autre côté un rapport intime, et une secrète affinité avec Dieu, parce que Dieu même a mis quelque chose en nous, qui peut confesser la vérité de son être, en adorer la perfection, en admirer la plénitude, quelque chose qui peut se soumettre à sa souveraine puissance, s'abandonner à sa haute et incompréhensible sagesse, se confier en sa bonté, craindre sa justice, espérer son éternité. De ce côté, messieurs, si l'homme croit avoir en lui de l'élévation, il ne se trompera pas. Car comme il est nécessaire que chaque chose soit réunie à son principe et que c'est pour cette raison, dit l'ecclésiaste, *que le corps retourne à la terre, dont il a été tiré :* il faut, par la suite du même raisonnement, que ce qui porte en nous la marque divine, ce qui est capable de s'unir à Dieu, y soit aussi rappelé. Or ce qui doit retourner à Dieu, qui est la grandeur primitive et essentielle, n'est-il pas grand et élevé ? C'est pourquoi quand je vous ai dit que la grandeur et la gloire n'étoient parmi nous que des noms pompeux, vides de sens et de choses, je regardois le mauvais usage que nous faisions de ces termes. Mais pour dire la vérité dans toute son étendue, ce n'est ni l'erreur, ni la vanité qui ont inventé ces noms magnifiques : au contraire, nous ne les aurions jamais trouvés, si nous n'en avions porté le fond en nous-mêmes. Car où prendre ces nobles idées dans le néant ? La faute que nous faisons, n'est donc pas de nous être servis de ces noms, c'est de les avoir appliqués à des objets trop indignes. Saint Chrysostôme a bien compris cette vérité, quand il a dit : *Gloire, richesses, noblesse, puissance, pour les hommes du monde ne sont que des noms : pour nous, si nous servons Dieu, ce sont des choses. Au contraire, la pauvreté, la honte, la mort, sont des choses trop effectives et trop réelles pour eux : pour nous, ce sont seulement des noms ;* parce que celui qui s'attache à Dieu ne perd ni ses biens ni son honneur, ni sa vie. Ne vous étonnez donc pas si l'ecclésiaste dit si souvent : *Tout est vanité.* Il s'explique, *tout est vanité sous le soleil ;* c'est-à-dire, tout ce qui est mesuré par les années, tout ce qui est emporté par la rapidité du temps. Sortez du temps et du changement ; aspirez à l'éternité : la vanité ne vous tiendra plus asservis. Ne vous étonnez pas si le même ecclésiaste méprise tout en nous, jusqu'à la sagesse, et ne trouve rien de meilleur, que de goûter en repos le fruit de son travail. La sagesse dont il parle en ce lieu, est cette sagesse insensée, ingénieuse à se tourmenter, habile à se tromper elle-même, qui se corrompt dans le présent, qui s'égare dans l'avenir, qui par beaucoup de raisonnemens et de grands efforts, ne fait que se con-

sumer inutilement en amassant des choses que le vent emporte. *Hé !* s'écrie ce sage roi, *y a-t-il rien de si vain ?* Et n'a-t-il pas raison de préférer la simplicité d'une vie particulière, qui goûte doucement et innocemment ce peu de biens que la nature nous donne, aux soucis et aux chagrins des avares, aux songes inquiets des ambitieux ? Mais *cela même*, dit-il, ce repos, cette douceur de la vie, *est encore une vanité :* parce que la mort trouble et emporte tout. Laissons lui donc mépriser tous les états de cette vie, puisque enfin de quelque côté qu'on s'y tourne, on voit toujours la mort en face, qui couvre de ténèbres tous nos plus beaux jours. Laissons-lui égaler le fou et le sage ; et même je ne craindrai pas de lui dire hautement en cette chaire, laissons-lui confondre l'homme avec la bête : *Unus interitus est hominis, et jumentorum.* En effet, jusqu'à ce que nous ayons trouvé la véritable sagesse ; tant que nous regarderons l'homme par les yeux du corps, sans y démêler par l'intelligence ce secret principe de toutes nos actions, qui étant capable de s'unir à Dieu, doit nécessairement y retourner, que verrons-nous autre chose dans notre vie, que de folles inquiétudes ; et que verrons-nous dans notre mort, qu'une vapeur qui s'exhale, que des esprits qui s'épuisent, que des ressorts qui se démontent et se déconcertent ; enfin qu'une machine qui se dissout, et qui se met en pièces ? Ennuyés de ces vanités, cherchons ce qu'il y a de grand et de solide en nous. Le sage nous l'a montré dans les dernières paroles de l'ecclésiaste ; et bientôt MADAME nous le fera paroître dans les dernières actions de sa vie : *Crains Dieu, et observe ses commandemens ; car c'est là tout l'homme :* comme s'il disoit, ce n'est pas l'homme que j'ai méprisé, ne le croyez pas ; ce sont les opinions, ce sont les erreurs par lesquelles l'homme abusé se déshonore lui-même. Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est que l'homme ? Tout son devoir, tout son objet, toute sa nature, c'est de craindre Dieu : tout le reste est vain, je le déclare ; mais aussi tout le reste n'est pas l'homme. Voici ce qui est réel et solide, et ce que la mort ne peut enlever : car ajoute l'ecclésiaste, *Dieu examinera dans son jugement tout ce que nous aurons fait de bien et de mal.* Il est donc maintenant aisé de concilier toutes choses. Le psalmiste dit qu'*à la mort périront toutes nos pensées* ; oui, celles que nous aurons laissé emporter au monde, dont la figure passe et s'évanouit. Car encore que notre esprit soit de nature à vivre toujours, il abandonne à la mort tout ce qu'il consacre aux choses mortelles ; de sorte que nos pensées qui devoient être incorruptibles du côté de leur principe, deviennent périssables du côté de leur objet. Voulez-vous sauver quelque chose de ce débris si universel, si inévitable ? Donnez à Dieu vos affections : nulle force ne vous ravira ce que vous aurez déposé en ses mains divines. Vous pourrez hardiment mépriser la mort, à l'exemple de notre héroïne chrétienne. Mais afin de tirer d'un si bel exemple toute l'instruction qu'il nous peut donner, entrons dans une profonde considération des conduites de Dieu sur elle, et adorons en cette princesse le mystère de la prédestination et de la grâce.

Vous savez que toute la vie chrétienne, que tout l'ouvrage de notre salut est une suite continuelle de miséricordes ; mais le fidèle interprète du mystère de la grâce, je veux dire le grand Augustin, m'apprend cette véritable et solide théologie, que c'est dans la première grâce, et dans la dernière, que la grâce se montre ; c'est-à-dire, que c'est dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve, paroît toute gratuite et toute pure. En effet, comme nous changeons deux fois d'état, en passant premièrement des ténèbres à la lumière et ensuite de la lumière imparfaite de la foi, à la lumière consommée de la gloire ; comme c'est la vocation qui nous inspire la foi, et que c'est la persévérance qui nous transmet à la gloire, il a plu à la divine bonté de se marquer elle-même au commencement de ces deux états par une impression illustre et particulière ; afin que nous confessions que toute la vie du chrétien, et dans le temps qu'il espère, et dans le temps qu'il jouit, est un miracle de grâce. Que ces deux principaux momens de la grâce ont été bien marqués par les merveilles que Dieu a faites pour le salut éternel de Henriette d'Angleterre !

Notre princesse est persécutée avant que de naître ; délaissée aussitôt que mise au monde ; arrachée en naissant à la piété d'une mère catholique ; captive, dès le berceau, des ennemis implacables de sa maison ; et ce qui étoit plus déplorable, captive des ennemis de l'église ; par conséquent destinée premièrement par sa glorieuse naissance, et ensuite par sa malheureuse captivité, à l'erreur et à l'hérésie. Mais le sceau de Dieu étoit sur elle. Elle pouvoit dire avec le prophète : *Mon père et ma mère m'ont abandonnée, mais le Seigneur m'a reçue en sa protection.* Délaissée de toute la terre dès ma naissance, *je fus comme jetée entre les bras de sa providence paternelle, et dès le ventre de ma mère il se déclara mon Dieu.* Ce fut à cette garde fidèle que la reine sa mère commit ce précieux dépôt. Elle ne fut point trompée dans sa confiance. Deux ans après, un coup imprévu et qui tenoit du miracle, délivra la princesse des mains des rebelles. Malgré les tempêtes de l'océan, et les agitations encore plus violentes de la terre, Dieu la prenant sur ses ailes, comme l'aigle prend ses petits, la porta lui-même dans ce royaume ; lui-même la posa dans le sein de la reine sa mère, ou plutôt dans le sein de l'église catholique. Là, elle apprit les maximes de la piété véritable, moins par les instructions qu'elle y recevoit, que par les exemples vivans de cette grande et religieuse reine. Elle a imité ses pieuses libéralités. Ses aumônes, toujours abondantes, se sont répandues principalement sur les catholiques d'Angleterre, dont elle a été la fidèle protectrice. Digne fille de Saint Edouard et de Saint Louis, elle s'attacha du fond de son cœur à la foi de ces deux grands rois.

Après vous avoir exposé le premier effet de la grâce de Jésus-Christ en notre princesse, il me reste, messieurs, de vous faire considérer le dernier, qui couronnera tous les autres. C'est par cette dernière grâce que la mort change de nature pour les chrétiens, puisqu'au lieu qu'elle sembloit être faite pour nous dépouiller de tout, elle commence, comme dit l'apôtre, à nous revêtir, et nous assurer éternellement la possession des biens véritables. Tant que nous sommes détenus dans cette demeure mortelle, nous vivons assujettis aux changemens ; parce que, si vous me permettez de parler ainsi, c'est la loi du pays que nous habitons ; et nous ne possédons aucun bien, même dans l'ordre de la grâce, que nous ne puissions perdre un moment après par la mutabilité naturelle de nos désirs. Mais aussitôt qu'on cesse pour nous de compter les heures, et de mesurer notre vie par les jours et par les années, sortis des figures qui passent, et des ombres qui disparoissent, nous arrivons au règne de la vérité, où nous sommes affranchis de la loi des changemens. Ainsi notre âme n'est plus en péril ; nos résolutions ne vacillent plus ; la mort, ou plutôt la grâce de la persévérance finale, a la force de les fixer : et de même que le testament de Jésus-Christ, par lequel il se donne à nous, est confirmé à jamais, suivant le droit des testamens et la doctrine de l'apôtre, par la mort de ce divin testateur ; ainsi la mort du fidèle fait que ce bienheureux testament, par lequel de notre côté nous nous donnons au Sauveur, devient irrévocable. Donc, messieurs, si je vous fais voir encore une fois MADAME aux prises avec la mort, n'appréhendez rien pour elle : quelque cruelle que la mort vous paroisse, elle ne doit servir à cette fois que pour accomplir l'œuvre de la grâce, et sceller en cette princesse le conseil de son éternelle prédestination. Voyons donc ce dernier combat ; mais encore un coup affermissons-nous. Ne mêlons point de foiblesse à une si forte action, et ne déshonorons point par nos larmes une si belle victoire. Voulez-vous voir combien la grâce qui a fait triompher MADAME, a été puissante ? voyez combien la mort a été terrible. Premièrement elle a plus de prise sur une princesse qui a tant à perdre. Que d'années elle va ravir à cette jeunesse ! que de joie elle enlève à cette fortune ! que de gloire elle ôte à ce mérite ! D'ailleurs, peut-elle venir ou plus prompte ou plus cruelle ? C'est ramasser toutes ses forces, c'est unir tout ce qu'elle a de plus redoutable, que de joindre, comme elle fait, aux plus vives douleurs l'attaque la plus imprévue. Mais, quoique sans menacer, et sans avertir, elle se fasse sentir tout entière dès le premier coup, elle trouve la princesse prête. La grâce plus active encore, l'a déjà mise en défense. Ni la gloire ni la jeunesse n'auront un soupir. Un regret immense de

ses péchés ne lui permet pas de regretter autre chose. Elle demande le crucifix sur lequel elle avoit vu expirer la reine sa belle-mère, comme pour y recueillir les impressions de constance et de piété, que cette âme vraiment chrétienne y avoit laissées avec les derniers soupirs. A la vue d'un si grand objet, n'attendez pas de cette princesse des discours étudiés et magnifiques : une sainte simplicité fait ici toute la grandeur. Elle s'écrie : *O mon Dieu, pourquoi n'ai-je pas toujours mis en vous ma confiance ?* Elle s'afflige, elle se rassure, elle confesse humblement, et avec tous les sentimens d'une profonde douleur, que de ce jour seulement elle commence à connoître Dieu, n'appelant pas le connître que de regarder encore tant soit peu le monde. Qu'elle nous parut au-dessus de ces lâches chrétiens, qui s'imaginent avancer leur mort quand ils préparent leur confession ; qui ne reçoivent les saints sacremens que par force : dignes, certes, de recevoir pour leur jugement ce mystère de piété qu'ils ne reçoivent qu'avec répugnance. Madame appelle les prêtres plutôt que les médecins. Elle demande d'elle-même les sacremens de l'église ; la pénitence avec componction ; l'eucharistie avec crainte, et puis avec confiance ; la sainte onction des mourans avec un pieux empressement. Bien loin d'en être effrayée, elle veut la recevoir avec connoissance : elle écoute l'explication de ces saintes cérémonies, de ces prières apostoliques, qui par une espèce de charme divin suspendent les douleurs les plus violentes ; qui font oublier la mort (je l'ai vu souvent) à qui les écoute avec foi : elle les suit, elle s'y conforme ; on lui voit paisiblement présenter son corps à cette huile sacrée, ou plutôt au sang de Jésus, qui coule si abondamment avec cette précieuse liqueur. Ne croyez pas que ses excessives et insupportables douleurs aient tant soit peu troublé sa grande âme. Ah ! je ne veux plus tant admirer les braves, ni les conquérans. Madame m'a fait connoître la vérité de cette parole du sage : *Le patient vaut mieux que le fort, et celui qui dompte son cœur, vaut mieux que celui qui prend des villes.* Combien a-t-elle été maîtresse du sien ! Avec quelle tranquillité a-t-elle satisfait à tous ses devoirs ! Rappelez en votre pensée ce qu'elle dit à Monsieur. Quelle force ! quelle tendresse ! O paroles qu'on voyoit sortir de l'abondance d'un cœur qui se sent au-dessus de tout ; paroles que la mort présente, et Dieu plus présent encore, ont consacrées ; sincère production d'une âme, qui tenant au ciel, ne doit plus rien à la terre que la vérité : vous vivrez éternellement dans la mémoire des hommes, mais surtout vous vivrez éternellement dans le cœur de ce grand prince. Madame ne peut plus résister aux larmes qu'elle lui voit répandre. Invincible par tout autre endroit, ici elle est contrainte de céder. Elle prie Monsieur de se retirer, parce qu'elle ne veut plus sentir de tendresse que pour ce Dieu crucifié qui lui tend les bras. Alors qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous ouï ? Elle se conformoit aux ordres de Dieu ; elle lui offroit ses souffrances en expiation de ses fautes ; elle professoit hautement la foi catholique, et la résurrection des morts, cette précieuse consolation des fidèles mourans. Elle excitoit le zèle de ceux qu'elle avoit appelés pour l'exciter elle-même, et ne vouloit point qu'ils cessassent un moment de l'entretenir des vérités chrétiennes. Elle souhaita mille fois d'être plongée au sang de l'agneau ; c'étoit un nouveau langage que la grâce lui apprenoit. Nous ne voyions en elle, ni cette ostentation par laquelle on veut tromper les autres ; ni ces émotions d'une âme alarmée, par lesquelles on se trompe soi-même. Tout étoit simple, tout étoit solide, tout étoit tranquille, tout partoit d'une âme soumise, et d'une source sanctifiée par le Saint-Esprit.

En cet état, messieurs, qu'avions nous à demander à Dieu pour cette princesse, sinon qu'il l'affermît dans le bien, et qu'il conservât en elle les dons de sa grâce ? Ce grand Dieu nous exauçoit ; mais, souvent, dit Saint Augustin, en nous exauçant, il trompe heureusement notre prévoyance. La princesse est affermie dans le bien, d'une manière plus haute que celle que nous entendions. Comme Dieu ne vouloit plus exposer aux illusions du monde les sentimens d'une piété si sincère, il a fait ce que dit le sage : *Il s'est hâté.* En effet, quelle diligence ! en neuf heures l'ouvrage est accompli. *Il s'est hâté de la tirer du milieu des iniquités.* Voilà, dit le grand Saint Ambroise, la merveille de la mort dans les

chrétiens. Elle ne finit pas leur vie, elle ne finit que les péchés, et les périls où ils sont exposés. Nous nous sommes plaints que la mort ennemie des fruits que nous promettoit la princesse, les a ravagés dans la fleur ; qu'elle a effacé, pour ainsi dire, sous le pinceau même, un tableau qui s'avançoit à la perfection avec une incroyable diligence, dont les premiers traits, dont le seul dessin montroit déjà tant de grandeur. Changeons maintenant de langage ; ne disons plus que la mort a tout d'un coup arrêté le cours de la plus belle vie du monde, et de l'histoire qui se commençoit le plus noblement : disons qu'elle a mis fin aux plus grands périls dont une âme chrétienne peut être assaillie. Et pour ne point parler ici des tentations infinies qui attaquent à chaque pas la foiblesse humaine, quel péril n'eût point trouvé cette princesse dans sa propre gloire ? La gloire : qu'y a-t-il, pour le chrétien, de plus pernicieux et de plus mortel ? quel appas plus dangereux ? quelle fumée plus capable de faire tourner les meilleures têtes ? Considérez la princesse; représentez-vous cet esprit, qui, répandu par tout son extérieur, en rendoit les grâces si vives : tout étoit esprit, tout étoit bonté. Affable à tous avec dignité, elle savoit estimer les uns sans fâcher les autres ; et quoique le mérite fût distingué, la foiblesse ne se sentoit pas dédaignée. Quand quelqu'un traitoit avec elle, il sembloit qu'elle eût oublié son rang pour ne se soutenir que par sa raison. On ne s'apercevoit presque pas qu'on parlât à une personne si élevée ; on sentoit seulement au fond de son cœur, qu'on eût voulu lui rendre au centuple la grandeur dont elle se dépouilloit si obligeamment. Fidèle en ses paroles, incapable de déguisement, sûre à ses amis, par la lumière et la droiture de son esprit, elle les mettoit à couvert des vains ombrages, et ne leur laissoit à craindre que leurs propres fautes. Très-reconnoissante des services, elle aimoit à prévenir les injures par sa bonté ; vive à les sentir, facile à les pardonner. Que dirai-je de sa libéralité ? Elle donnoit non-seulement avec joie, mais avec une hauteur d'âme qui marquoit tout ensemble, et le mépris du don, et l'estime de la personne. Tantôt par des paroles touchantes, tantôt même par son silence, elle relevoit ses présens; et cet art de donner agréablement, qu'elle avoit si bien pratiqué durant sa vie, l'a suivie, je le sais, jusque entre les bras de la mort. Avec tant de grandes et tant d'aimables qualités, qui eût pu lui refuser son admiration ? Mais avec son crédit, avec sa puissance, qui n'eût voulu s'attacher à elle ? N'alloit-elle pas gagner tous les cœurs ? c'est à-dire la seule chose qu'ont à gagner ceux à qui la naissance et la fortune semblent tout donner : et si cette haute élévation est un précipice affreux pour les chrétiens, ne puis-je pas dire, messieurs, pour me servir des paroles fortes du plus grave des historiens, *qu'elle alloit être précipitée dans la gloire* ? Car quelle créature fut jamais plus propre à être l'idole du monde ? Mais ces idoles que le monde adore, à combien de tentations délicates ne sont-elles pas exposées ? La gloire, il est vrai, les défend de quelques foiblesses ; mais la gloire les défend-elle de la gloire même ? Ne s'adorent-elles pas secrètement ? Ne veulent-elles pas être adorées ? Que n'ont-elles pas à craindre de leur amour-propre ? Et que se peut refuser la foiblesse humaine, pendant que le monde lui accorde tout ? N'est-ce pas là qu'on apprend à faire servir à l'ambition, à la grandeur, à la politique, et la vertu, et la religion, et le nom de Dieu ! La modération que le monde affecte, n'étouffe pas les mouvemens de la vanité, elle ne sert qu'à les cacher ; et plus elle ménage le dehors, plus elle livre le cœur aux sentimens les plus délicats et les plus dangereux de la fausse gloire. On ne compte plus que soi-même, et on dit au fond de son cœur : *Je suis, et il n'y a que moi sur la terre.* En cet état, messieurs, la vie n'est-elle pas un péril ? la mort n'est-elle pas une grâce ? Que ne doit-on pas craindre de ces vices, si les bonnes qualités sont si dangereuses ? N'est-ce donc pas un bienfait de Dieu, d'avoir abrégé les tentations avec les jours de MADAME ; de l'avoir arrachée à sa propre gloire, avant que cette gloire par son excès, eût mis en hasard sa modération ? Qu'importe que sa vie ait été si courte ? Jamais ce qui doit finir ne peut être long. Quand nous ne compterions point ses confessions plus exactes, ses entretiens de dévotion plus fréquens, son application plus forte à la piété dans les derniers temps de sa vie : ce peu d'heures saintement passées parmi les

plus rudes épreuves, et dans les sentimens les plus purs du christianisme, tiennent lieu toutes seules d'un âge accompli. Le temps a été court, je l'avoue, mais l'opération de la grâce a été forte; mais la fidélité de l'âme a été parfaite. C'est l'effet d'un art consommé, de réduire en petit tout un grand ouvrage; et la grâce, cette excellente ouvrière, se plaît quelquefois à renfermer en un jour la perfection d'une longue vie. Je sais que Dieu ne veut pas qu'on s'attende à de tels miracles; mais si la témérité insensée des hommes abuse de ses bontés, son bras pour cela n'est pas raccourci, et sa main n'est pas affoiblie. Je me confie pour MADAME, en cette miséricorde qu'elle a si sincèrement réclamée. Il semble que Dieu ne lui ait conservé le jugement libre jusqu'au dernier soupir, qu'afin de faire durer les témoignages de sa foi. Elle a aimé, en mourant, le Sauveur Jésus; les bras lui ont manqué, plutôt que l'ardeur d'embrasser la croix. J'ai vu sa main défaillante chercher encore, en tombant, de nouvelles forces pour appliquer sur ces lèvres ce bienheureux signe de notre rédemption: n'est-ce pas mourir entre les bras et dans le baiser du Seigneur? Ah! nous pouvons achever ce saint sacrifice pour le repos de MADAME, avec une pieuse confiance. Ce Jésus, en qui elle a espéré, dont elle a porté la croix en son corps par des douleurs si cruelles, lui donnera encore son sang dont elle est déjà toute teinte, toute pénétrée, par la participation à ses sacremens, et par la communion avec ses souffrances. Mais, en priant pour son âme, chrétiens, songeons à nous-mêmes. Qu'attendons-nous pour nous convertir? Quelle dureté est semblable à la nôtre, si un accident si étrange, qui devroit nous pénétrer jusqu'au fond de l'âme, ne fait que nous étourdir pour quelques momens? Attendons-nous que Dieu ressuscite des morts pour nous instruire? Il n'est point nécessaire que les morts reviennent, ni que quelqu'un sorte du tombeau: ce qui entre aujourd'hui dans le tombeau, doit suffire pour nous convertir. Car, si nous savons nous connoître, nous confesserons, chrétiens, que les vérités de l'éternité sont assez bien établies; nous n'avons rien que de foible à leur opposer; c'est par passion, et non par raison, que nous osons les combattre. Si quelque chose les empêche de régner sur nous, ces saintes et salutaires vérités, c'est que le monde nous occupe, c'est que les sens nous enchantent, c'est que le présent nous entraîne. Faut-il un autre spectacle pour nous détromper et des sens, et du présent, et du monde? La Providence divine pouvoit-elle nous mettre en vue, ni de plus près, ni plus fortement, la vanité des choses humaines? Et si nos cœurs s'endurcissent après un avertissement si sensible, que lui reste-t-il autre chose, que de nous frapper nous-mêmes sans miséricorde? Prévenons un coup si funeste, et n'attendons pas toujours des miracles de la grâce. Il n'est rien de plus odieux à la souveraine puissance, que de la vouloir forcer par des exemples, et de lui faire une loi de ses grâces et de ses faveurs. Qu'y a-t-il donc, chrétiens, qui puisse nous empêcher de recevoir, sans différer, ses inspirations? Quoi! le charme de sentir est il si fort que nous ne puissions rien prévoir? Les adorateurs des grandeurs humaines seront-ils satisfaits de leur fortune, quand ils verront que dans un moment leur gloire passera à leur nom, leurs titres à leurs tombeaux, leurs biens à des ingrats, et leurs dignités peut-être à leurs envieux?

Que si nous sommes assurés qu'il viendra un dernier jour, où la mort nous forcera de confesser toutes nos erreurs, pourquoi ne pas mépriser par raison ce qu'il faudra un jour mépriser par force? Et quel est notre aveuglement, si toujours avançant vers notre fin, et plutôt mourans que vivans, nous attendons les derniers soupirs pour prendre les sentimens que la seule pensée de la mort nous devroit inspirer à tous les momens de notre vie? Commencez aujourd'hui à mépriser les faveurs du monde; et toutes les fois que vous serez dans ces lieux augustes, dans ces superbes palais à qui MADAME donnoit un éclat que vos yeux recherchent encore; toutes les fois que regardant cette grande place qu'elle remplissoit si bien, vous sentirez qu'elle y manque; songez que cette gloire que vous admiriez, faisoit son péril en cette vie, et que dans l'autre elle est devenue le sujet d'un examen rigoureux, où rien n'a été capable de la rassurer que cette sincère résignation qu'elle a eue aux ordres de Dieu, et les saintes humiliations de la pénitence.

Bossuet.

§ 28. *Extraits de l'Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, Infante d'Espagne, Reine de France et de Navarre.*

Alliance de la Maison de France et d'Espagne. Eloge de Louis le Grand.

Ile pacifique où se doivent terminer les différends de deux grands empires à qui tu sers de limites : île éternellement mémorable par les conférences de deux grands ministres, où l'on vit développer toutes les adresses et tous les secrets d'une politique si différente ; où l'un se donnoit du poids par sa lenteur, et l'autre prenoit l'ascendant par sa pénétration : auguste journée où deux fières nations long-temps ennemies, et alors réconciliées par Marie-Thérèse ; s'avancent sur leurs confins, leurs rois à leur tête, non plus pour se combattre, mais pour s'embrasser ; où ces deux rois avec leur cour, d'une grandeur, d'une politesse, et d'une magnificence aussi-bien que d'une conduite si différente, furent l'un à l'autre et à tout l'univers un si grand spectacle : fêtes sacrées, mariage fortuné, voile nuptial, bénédiction, sacrifice, puis-je mêler aujourd'hui vos cérémonies et vos pompes avec ces pompes funèbres, et le comble des grandeurs avec leurs ruines ? Alors l'Espagne perdit ce que nous gagnions : maintenant nous perdons tout les uns avec les autres ; et Marie-Thérèse périt pour toute la terre. L'Espagne pleuroit seule : maintenant que la France et l'Espagne mêlent leurs larmes, et en versent des torrens, qui pourroit les arrêter ? Mais si l'Espagne pleuroit son infante qu'elle voyoit monter sur le trône le plus glorieux de l'univers, quels seront nos gémissemens à la vue de ce tombeau, où tous ensemble nous ne voyons plus que l'inévitable néant des grandeurs humaines ? Taisons-nous : ce n'est pas des larmes que je veux tirer de vos yeux. Je pose les fondemens des instructions que je veux graver dans vos cœurs : aussi-bien la vanité des choses humaines tant de fois étalée dans cette chaire, ne se montre que trop d'elle-même sans le secours de la voix, dans ce sceptre sitôt tombé d'une si royale main, et dans une si haute majesté si promptement dissipée.

Mais ce qui en faisoit le plus grand éclat n'a pas encore paru. Une reine si grande par tant de titres, le devenoit tous les jours par les grandes actions du roi et par le continuel accroissement de sa gloire. Sous lui la France a appris à se connoître. Elle se trouve des forces que les siècles précédens ne savoient pas : l'ordre et la discipline militaire s'augmentent avec les armées. Si les François peuvent tout, c'est que leur roi est partout leur capitaine ; et après qu'il a choisi l'endroit principal qu'il doit animer par sa valeur, il agit de tous côtés par l'impression de sa vertu.

Jamais on n'a fait la guerre avec une force plus inévitable, puisqu'en méprisant les saisons, il a ôté jusqu'à la défense à ses ennemis. Les soldats ménagés et exposés quand il faut, marchent avec confiance sous ses étendards ; nul fleuve ne les arrête, nulle forteresse ne les effraie. On sait que Louis foudroie les villes plutôt qu'il ne les assiége, et tout est ouvert à sa puissance.

Les politiques ne se mêlent plus de deviner ses desseins. Quand il marche, tout se croit également menacé : un voyage tranquille devient tout à coup une expédition redoutable à ses ennemis. Gand tombe avant qu'on pense à le munir : Louis y vient par de longs détours ; et la reine qui l'accompagne au cœur de l'hiver, joint au plaisir de le suivre, celui de servir secrètement à ses desseins.

Par les soins d'un si grand roi, la France entière n'est plus, pour ainsi parler, qu'une seule forteresse qui montre de tous côtés un front redoutable. Couverte de toutes parts, elle est capable de tenir la paix avec sûreté dans son sein, mais aussi de porter la guerre partout où il faut, et de frapper de près et de loin avec une égale force. Nos ennemis le savent bien dire, et nos alliés ont ressenti dans le plus grand éloignement, combien la main de Louis étoit secourable.

Avant lui, la France presque sans vaisseaux, tenoit en vain aux deux mers : maintenant on les voit couvertes depuis le levant jusqu'au couchant de nos flottes victorieuses, et la hardiesse françoise porte partout la terreur avec le nom de Louis. Tu céderas, ou tu tomberas sous ce vainqueur, Alger, riche des dépouilles de la chrétienté. Tu disois en ton cœur avare : Je tiens la mer

sous mes lois, et les nations sont ma proie. La légèreté de tes vaisseaux te donnoit de la confiance ; mais tu te verras attaqué dans tes murailles, comme un oiseau ravissant qu'on iroit chercher parmi ses rochers et dans son nid, où il partage son butin à ses petits. Tu rends déjà tes esclaves. Louis a brisé les fers dont tu accablois ses sujets, qui sont nés pour être libres sous son glorieux empire. Tes maisons ne sont plus qu'un amas de pierres. Dans ta brutale fureur tu te tournes contre toi-même, et tu ne sais comment assouvir ta rage impuissante. Mais nous verrons la fin de tes brigandages. Les pilotes étonnés s'écrient par avance : *Qui est semblable à Tyr ? Et toutefois elle s'est tue dans le milieu de la mer* ; et la navigation va être assurée par les armes de Louis.

L'éloquence s'est épuisée à louer la sagesse de ses lois et l'ordre de ses finances. Que n'a-t-on pas dit de la fermeté à laquelle nous voyons céder jusqu'à la fureur des duels ? La sévère justice de Louis, jointe à ses inclinations bienfaisantes, fait aimer à la France l'autorité sous laquelle heureusement réunie, elle est tranquille et victorieuse. Qui veut entendre combien la raison préside dans les conseils de ce prince, n'a qu'à prêter l'oreille quand il lui plaît d'en expliquer les motifs. Je pourrois ici prendre à témoin les sages ministres des cours étrangères, qui le trouvent aussi convaincant dans ses discours, que redoutable par ses armes. La noblesse de ses expressions vient de celle de ses sentimens, et ses paroles précises sont l'image de la justesse qui règne dans ses pensées. Pendant qu'il parle avec tant de force, une douceur surprenante lui ouvre les cœurs, et donne, je ne sais comment, un nouvel éclat à la majesté qu'elle tempère.

N'oublions pas ce qui faisoit la joie de la reine. Louis est le rempart de la religion : c'est à la religion qu'il fait servir ses armes redoutées par mer et par terre. Mais songeons qu'il ne l'établit partout au-dehors, que parce qu'il la fait régner au-dedans et au milieu de son cœur. C'est là qu'il abat des ennemis plus terribles que ceux que tant de puissances jalouses de sa grandeur, et l'Europe entière pourroient armer contre lui.

Que serviroit à Louis d'avoir étendu sa gloire partout où s'étend le genre humain ? Ce ne lui est rien d'être l'homme que les autres hommes admirent, il veut être avec David, l'*homme selon le cœur de Dieu*. C'est pourquoi Dieu le bénit. Tout le genre humain demeure d'accord qu'il n'y a rien de plus grand que ce qu'il fait, si ce n'est qu'on veuille compter pour plus grand encore tout ce qu'il n'a pas voulu faire, et les bornes qu'il a données à sa puissance. Adorez donc, ô grand roi, celui qui vous fait régner, qui vous fait vaincre, et qui vous donne dans la victoire, malgré la fierté qu'elle inspire, des sentimens si modérés. Puisse la chrétienté ouvrir les yeux, et reconnoître le vengeur que Dieu lui envoie. Pendant, ô malheur, ô honte, ô juste punition de nos péchés ! pendant, dis-je, qu'elle est ravagée par les infidèles qui pénètrent jusqu'à ses entrailles ; que tarde-t-elle à se souvenir et des secours de Candie, et de la fameuse journée du Raab, où Louis renouvela dans le cœur des infidèles l'ancienne opinion qu'ils ont des armes Françoises, fatales à leur tyrannie, et par des exploits inouïs devint le rempart de l'Autriche, dont il avoit été la terreur ?

Ouvrez donc les yeux, chrétiens, et regardez ce héros, dont nous pouvons dire, comme Saint Paulin disoit du grand Théodose : Que nous voyons en Louis, *non un roi, mais un serviteur de Jésus-Christ, et un prince qui s'élève au-dessus des hommes, plus encore par sa foi que par sa couronne.*

2. *Péroraison.*

Tout le salut vient de cette vie, dont la fuite précipitée nous trompe toujours. *Je viens,* dit Jésus-Christ, *comme un voleur.* Il a fait selon sa parole ; il est venu surprendre la reine dans le temps que nous la croyions la plus saine, dans le temps qu'elle se trouvoit la plus heureuse. Mais c'est ainsi qu'il agit : il trouve pour nous tant de tentations et une telle malignité dans tous les plaisirs, qu'il vient troubler les plus innocens dans ses élus. Mais il vient, dit-il, *comme un voleur,* toujours surprenant, et impénétrable dans ses démarches. C'est lui-même qui s'en glorifie dans toute son écriture. Comme un voleur, direz vous, indigne comparaison ! N'importe qu'elle soit indigne de lui, pourvu qu'elle nous effraie, et qu'en nous effrayant elle nous sauve. Tremblons donc, chrétiens, tremblons devant lui à chaque moment ; car, qui pourroit ou

l'éviter quand il éclate, ou le découvrir quand il se cache ? *Ils mangeoient*, dit-il, *ils buvoient, ils achetoient, ils vendoient, ils plantoient, ils bâtissoient, ils faisoient des mariages aux jours de Noé, et aux jours de Loth*, et une subite ruine les vint accabler. Ils mangeoient, ils buvoient, ils se marioient. C'étoient des occupations innocentes : que sera-ce, quand en contentant nos impudiques désirs, en assouvissant nos vengeances et nos secrètes jalousies, en accumulant dans nos coffres des trésors d'iniquité, sans jamais vouloir séparer le bien d'autrui d'avec le nôtre, trompés par nos plaisirs, par nos jeux, par notre santé, par notre jeunesse, par l'heureux succès de nos affaires, par nos flatteurs, parmi lesquels il faudroit peut-être compter des directeurs infidèles que nous avons choisis pour nous séduire ; et enfin par nos fausses pénitences qui ne sont suivies d'aucun changement de nos mœurs, nous viendrons tout à coup au dernier jour ? La sentence partira d'en haut : *La fin est venue, la fin est venue. Finis venit, venit finis. La fin est venue sur vous. Nunc finis super te.* Tout va finir pour vous en ce moment. Tranchez, *concluez. Fac conclusionem.* Frappez l'arbre infructueux qui n'est plus bon que pour le feu : *coupez l'arbre, arrachez ses branches, secouez ses feuilles, abattez ses fruits* : périsse par un seul coup tout ce qu'il avoit avec lui-même. Alors s'élèveront des frayeurs mortelles, et des grincemens de dents, préludes de ceux de l'enfer. Ah ! mes frères, n'attendons pas ce coup terrible. Le glaive qui a tranché les jours de la reine, est encore levé sur nos têtes : nos péchés en ont affilé le tranchant fatal. *Le glaive que je tiens en main, dit le Seigneur notre Dieu, est aiguisé et poli : il est aiguisé, afin qu'il perce ; il est poli et limé afin qu'il brille.* Tout l'univers en voit le brillant éclat. Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de faire ! Toute la terre en est étonnée. Mais que nous sert ce brillant qui nous étonne, si nous ne prévenons le coup qui tranche ? Prévenons-le, chrétiens, par la pénitence. Qui pourroit n'être pas ému à ce spectacle ? Mais ces émotions d'un jour qu'opèrent-elles ? un dernier endurcissement, parce qu'à force d'être touché inutilement, on ne se laisse plus toucher d'aucun objet. Le sommes-nous des maux de la Hongrie et de l'Autriche ravagées ? Leurs habitans passés au fil de l'épée, et ce sont encore les plus heureux ; la captivité entraîne bien d'autres maux et pour le corps et pour l'âme : ces habitans désolés, ne sont-ce pas des chrétiens et des catholiques, nos frères, nos propres membres, enfans de la même église, et nourris à la même table du pain de vie ? Dieu accomplit sa parole : *Le jugement commence par sa maison*, et le reste de la maison ne tremble pas ! Chrétiens, laissez-vous fléchir, faites pénitence : apaisez Dieu par vos larmes. Ecoutez la pieuse reine qui parle plus haut que tous les prédicateurs ; écoutez-la, princes, écoutez-la, peuples, écoutez-la, Monseigneur, plus que tous les autres. Elle vous dit, par ma bouche, et par une voix qui vous est connue, que la grandeur est un songe, la joie une erreur, la jeunesse une fleur qui tombe, et la santé un nom trompeur. Amassez donc les biens qu'on ne peut perdre. Prêtez l'oreille aux graves discours que Saint Grégoire de Nazianze adressoit aux princes et à la maison régnante. *Respectez*, leur disoit-il, *votre pourpre*, respectez votre puissance qui vient de Dieu, et ne l'employez que pour le bien. *Connoissez ce qui vous a été confié, et le grand mystère que Dieu accomplit en vous. Il se réserve à lui seul les choses d'en haut ; il partage avec vous celles d'en bas : montrez-vous dieux aux peuples soumis*, en imitant la bonté et la magnificence divine. C'est, Monseigneur, ce que vous demandent ces empressemens de tous les peuples, ces perpétuels applaudissemens et tous ces regards qui vous suivent. Demandez à Dieu avec Salomon, la sagesse qui vous rendra digne de l'amour des peuples et du trône de vos ancêtres ; et quand vous songerez à vos devoirs, ne manquez pas de considérer à quoi vous obligent les immortelles actions de Louis le Grand, et l'incomparable piété de Marie-Thérèse.

Bossuet.

§ 29. *Extraits de l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves, Princesse Palatine.*

Egaremens de la Princesse Palatine. Tableaux de la Cour, de la Guerre de la Fronde, de la Pologne, de Charles Gustave, &c.

Le mariage de la princesse Anne avoit

en le plus heureux commencement ; mais, hélas ! tout ce qu'elle aimoit devoit être de peu de durée. Le prince son époux lui fut ravi et lui laissa trois princesses, dont les deux qui restent pleurent encore la meilleure mère qui fut jamais, et ne trouvent de consolation que dans le souvenir de ses vertus. Ce n'est pas encore le temps de vous en parler. La princesse Palatine est dans l'état le plus dangereux de sa vie. Que le monde voit peu de ces veuves, dont parle St. Paul, qui *vraiment veuves et désolées*, s'ensevelissent, pour ainsi dire, elles-mêmes dans le tombeau de leurs époux ; y enterrent tout amour humain avec des cendres chéries ; et délaissées sur la terre, *mettent leur espérance en Dieu, et passent les nuits et les jours dans la prière !* Voilà l'état d'une veuve chrétienne, selon les préceptes de Saint Paul : état oublié parmi nous, où la viduité est regardée, non plus comme un état de désolation, car ces mots ne sont plus connus, mais comme un état désirable, où affranchi de tout joug, on n'a plus à contenter que soi-même, sans songer à cette terrible sentence de Saint Paul : *La veuve qui passe sa vie dans les plaisirs* ; remarquez qu'il ne dit pas, la veuve qui passe sa vie dans les crimes ; il dit : *la veuve qui la passe dans les plaisirs est morte toute vive* ; parce qu'oubliant le deuil éternel et le caractère de la désolation, qui fait le soutien comme la gloire de son état, elle s'abandonne aux joies du monde. Combien donc en devroit-on pleurer comme mortes de ces veuves jeunes et riantes, que le monde trouve si heureuses ! Mais surtout, quand on a connu Jésus-Christ et qu'on a eu part à ses grâces ; quand la lumière divine s'est découverte, et qu'avec des yeux illuminés on se jette dans les voies du siècle : qu'arrive-t-il à une âme qui tombe d'un si haut état, qui renouvelle contre Jésus-Christ, et encore contre Jésus-Christ connu et goûté, tous les outrages des juifs, et le crucifie encore une fois ? Vous reconnoissez le langage de St. Paul. Achevez donc, grand apôtre, et dites-nous ce qu'il faut attendre d'une chute si déplorable. *Il est impossible*, dit-il, *qu'une telle âme soit renouvelée par la pénitence.* Impossible ! quelle parole ! soit, messieurs, qu'elle signifie que la conversion de ces âmes autrefois si favorisées, surpasse toute la mesure des dons ordinaires, et demande, pour ainsi parler, le dernier effort de la puissance divine : soit que l'impossibilité, dont parle St. Paul, veuille dire qu'en effet il n'y a plus de retour à ces premières douceurs qu'a goûtées une âme innocente, quand elle y a renoncé avec connoissance ; de sorte qu'elle ne peut rentrer dans la grâce que par des chemins difficiles et avec des peines extrêmes. Quoi qu'il en soit, chrétiens, l'un et l'autre s'est vérifié dans la princesse Palatine. Pour la plonger entièrement dans l'amour du monde, il falloit ce dernier malheur. Quoi ! la faveur de la cour. La cour veut toujours unir les plaisirs avec les affaires. Par un mélange étonnant, il n'y a rien de plus sérieux, ni ensemble de plus enjoué. Enfoncez : vous trouvez partout des intérêts cachés, des jalousies délicates qui causent une extrême sensibilité, et dans une ardente ambition, des soins et un sérieux aussi triste qu'il est vain. Tout est couvert d'un air gai, et vous diriez qu'on ne songe qu'à s'y divertir. Le génie de la princesse Palatine se trouva également propre aux divertissemens et aux affaires. La cour ne vit jamais rien de plus engageant ; et sans parler de sa pénétration, ni de la fertilité infinie de ses expédiens, tout cédoit au charme secret de ses entretiens. Que vois-je durant ce temps ! quel trouble ! quel affreux spectacle se présente ici à mes yeux ! La monarchie ébranlée jusqu'aux fondemens, la guerre civile, la guerre étrangère, le feu au-dedans et au dehors ; les remèdes de tous côtés plus dangereux que les maux : les princes arrêtés avec grand péril, et délivrés avec un péril encore plus grand : ce prince, que l'on regardoit comme le héros de son siècle, rendu inutile à sa patrie dont il avoit été le soutien : et ensuite, je ne sais comment, contre sa propre inclination, armé contre elle : un ministre persécuté, et devenu nécessaire, non-seulement par l'importance de ses services, mais encore par ses malheurs, où l'autorité souveraine étoit engagée. Que dirai-je ? Etoit-ce là de ces tempêtes, par où le ciel a besoin de se décharger quelquefois ? et le calme profond de nos jours devoit-il être précédé par de tels orages ? ou bien étoient-ce les derniers efforts d'une liberté remuante, qui alloit céder la place à l'autorité légitime ? ou bien étoit-ce comme un travail de la

France prête à enfanter le règne miraculeux de Louis ? Non, non : c'est Dieu, qui vouloit montrer qu'il donne la mort, et qu'il ressuscite ; qu'il plonge jusqu'aux enfers, et qu'il en retire ; qu'il secoue la terre, et la brise, et qu'il guérit en un moment toutes ses brisures. Ce fut là que la princesse Palatine signala sa fidélité, et fit paroître toutes les richesses de son esprit. Je ne dis rien qui ne soit connu. Toujours fidèle à l'état et à la grande reine Anne d'Autriche, on sait qu'avec le secret de cette princesse, elle eut encore celui de tous les partis : tant elle étoit pénétrante, tant elle s'attiroit la confiance, tant il lui étoit naturel de gagner les cœurs ! Elle déclaroit aux chefs des partis jusqu'où elle pouvoit s'engager ; et on la croyoit incapable ni de tromper, ni d'être trompée : mais son caractère particulier étoit de concilier les intérêts opposés, et en s'élevant au-dessus, de trouver le secret endroit, et comme le nœud par où on les peut réunir. Que lui servirent ses rares talens ? que lui servit d'avoir mérité la confiance intime de la cour ; d'en soutenir le ministre deux fois éloigné, contre sa mauvaise fortune, contre ses propres frayeurs, contre la malignité de ses ennemis, et enfin contre ses amis, ou partagés, ou irrésolus, ou infidèles ? Que ne lui promit-on pas dans ces besoins ! mais quel fruit lui en revint-il, sinon de connoître par expérience le foible des grands politiques, leurs volontés changeantes, ou leurs paroles trompeuses, la diverse face des temps, les amusemens des promesses, l'illusion des amitiés de la terre, qui s'en vont avec les années et les intérêts, et la profonde obscurité du cœur de l'homme, qui ne sait jamais ce qu'il voudra, qui souvent ne sait pas bien ce qu'il veut, et qui n'est pas moins caché, ni moins trompeur à lui-même qu'aux autres ? O éternel roi des siècles, qui possédez seul l'immortalité, voilà ce qu'on vous préfère ; voilà ce qui éblouit les âmes qu'on appelle grandes ! Dans ces déplorables erreurs, la princesse Palatine avoit les vertus que le monde admire, et qui font qu'une âme séduite s'admire elle-même : inébranlable dans ses amitiés, et incapable de manquer aux devoirs humains. La reine sa sœur en fit l'épreuve dans un temps où leurs cœurs étoient désunis. Un nouveau conquérant s'élève en Suède. On y voit un autre Gustave non moins fier, ni moins hardi, ou moins belliqueux que celui dont le nom fait encore trembler l'Allemagne. Charles Gustave parut à la Pologne surprise et trahie, comme un lion qui tient sa proie dans ses ongles tout prêt à la mettre en pièces. Qu'est devenue cette redoutable cavalerie qu'on voit fondre sur l'ennemi avec la vitesse d'un aigle ? Où sont ces âmes guerrières, ces marteaux d'armes tant vantés, et ces arcs qu'on ne vit jamais tendus en vain ? Ni les chevaux ne sont vites, ni les hommes ne sont adroits que pour fuir devant le vainqueur. En même temps la Pologne se voit ravagée par le rebelle Cosaque, par le Moscovite infidèle, et plus encore par le Tartare, qu'elle appelle à son secours dans son désespoir. Tout nage dans le sang, et on ne tombe que sur des corps morts. La reine n'a plus de retraite ; elle a quitté le royaume : après de courageux, mais de vains efforts, le roi est contraint de la suivre : refugiés dans la Silésie, où ils manquent des choses les plus nécessaires, il ne leur reste qu'à considérer de quel côté alloit tomber ce grand arbre ébranlé par tant de mains et frappé de tant de coups à sa racine, ou qui en enleveroit les rameaux épars. Dieu en avoit disposé autrement. La Pologne étoit nécessaire à son église, et lui devoit un vengeur. Il la regarde en pitié. Sa main puissante ramène en arrière le Suédois indompté, tout frémissant qu'il étoit. Il se venge sur le Danois, dont la soudaine invasion l'avoit rappelé, et déjà il le réduit à l'extrémité. Mais l'Empire et la Hollande se remuent contre un conquérant qui menaçoit tout le nord de la servitude. Pendant qu'il rassemble de nouvelles forces, et médite de nouveaux carnages, Dieu tonne du plus haut des cieux : le redouté capitaine tombe au plus beau temps de sa vie et la Pologne est délivrée.

Bossuet.

§ 30. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis de Bourbon, Prince de Condé.*

1. *Bonté et Affabilité du Grand Condé.*

Ce n'étoit pas seulement pour un fils, ni pour sa famille qu'il avoit des sentimens si tendres. Je l'ai vu, et ne croyez pas que j'use ici d'exagération, je l'ai vu vivement ému des périls de ses amis ; je l'ai

vu simple et naturel, changer de visage au récit de leurs infortunes, entrer avec eux dans les moindres choses comme dans les plus importantes ; dans les accommodemens, calmer les esprits les plus aigris, avec une patience et une douceur qu'on n'auroit jamais attendue d'une humeur si vive, ni d'une si haute élévation. Loin de nous les héros sans humanité. Ils pourront bien forcer les respects, et ravir l'admiration, comme font tous les objets extraordinaires, mais ils n'auront pas les cœurs. Lorsque Dieu forma le cœur et les entrailles de l'homme, il y mit premièrement la bonté, comme le propre caractère de la nature divine, et pour être comme la marque de cette main bienfaisante dont nous sortons. La bonté devoit donc faire comme le fond de notre cœur, et devoit être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-mêmes pour gagner les autres hommes. La grandeur qui vient par-dessus, loin d'affoiblir la bonté, n'est faite que pour l'aider à se communiquer davantage, comme une fontaine publique qu'on élève pour la répandre. Les cœurs sont à ce prix ; et les grands dont la bonté n'est pas le partage, par une juste punition de leur dédaigneuse insensibilité, demeureront privés éternellement du plus grand bien de la vie humaine, c'est-à-dire des douceurs de la société. Jamais homme ne les goûta mieux que le prince dont nous parlons ; jamais homme ne craignit moins que la familiarité blessât le respect. Est-ce là celui qui forçoit les villes et qui gagnoit les batailles ? Quoi! il semble avoir oublié ce haut rang qu'on lui a vu si bien défendre ! Reconnoissez le héros, qui, toujours égal à lui-même, sans se hausser pour paroître grand, sans s'abaisser pour être civil et obligeant, se trouve naturellement tout ce qu'il doit être envers tous les hommes; comme un fleuve majestueux et bienfaisant, qui porte paisiblement dans les villes l'abondance qu'il a répandue dans les campagnes en les arrosant ; qui se donne à tout le monde, et ne s'élève et ne s'enfle, que lorsqu'avec violence on s'oppose à la douce pente qui le porte à continuer son tranquille cours. Telle a été la douceur, et telle a été la force du prince de Condé. Avez-vous un secret important, versez-le hardiment dans ce noble cœur : votre affaire devient la sienne par la confiance. Il n'y a rien de plus inviolable pour ce prince, que les droits sacrés de l'amitié. Lorsqu'on lui demande une grâce, c'est lui qui paroît l'obligé ; et jamais on ne vit de joie ni si vive ni si naturelle que celle qu'il ressentoit à faire plaisir. Le premier argent qu'il reçut d'Espagne, avec la permission du roi, malgré les nécessités de sa maison épuisée, fut donné à ses amis, encore qu'après la paix il n'eût rien à espérer de leur secours ; et quatre cent mille écus distribués par ses ordres, firent voir, chose rare dans la vie humaine, la reconnoissance aussi vive dans le prince de Condé, que l'espérance d'engager les hommes l'est dans les autres. Avec lui la vertu eut toujours son prix. Il la louoit jusque dans ses ennemis. Toutes les fois qu'il avoit à parler de ses actions, et même dans les relations qu'il en envoyoit à la cour, il vantoit les conseils de l'un, la hardiesse de l'autre, chacun avoit son rang dans ses discours ; et parmi ce qu'il donnoit à tout le monde, on ne savoit où placer ce qu'il avoit fait lui-même. Sans envie, sans fard, sans ostentation, toujours grand dans l'action et dans le repos, il parut à Chantilly comme à la tête des troupes. Qu'il embellît cette magnifique et délicieuse maison, ou bien qu'il munît un camp au milieu du pays ennemi, et qu'il fortifiât une place ; qu'il marchât avec une armée parmi les périls, ou qu'il conduisît ses amis dans ces superbes allées au bruit de tant de jets-d'eau qui ne se taisoient ni jour ni nuit : c'étoit toujours le même homme, et sa gloire le suivoit partout. Qu'il est beau, après le combat et le tumulte des armes, de savoir encore goûter ces vertus paisibles, et cette gloire tranquille qu'on n'a point à partager avec le soldat non plus qu'avec la fortune ; où tout charme et rien n'éblouit ; qu'on regarde sans être étourdi ni par le son des trompettes, ni par le bruit des canons, ni par les cris des blessés ; où l'homme paroît tout seul aussi grand, aussi respecté que lorsqu'il donne des ordres, et que tout marche à sa parole.

2. *Génie du Grand Condé pour la Guerre.*

Venons aux qualités de l'esprit ; et puisque pour notre malheur, ce qu'il y a de plus fatal à la vie humaine, c'est-à-dire l'art militaire, est en même temps ce qu'elle a de plus ingénieux et de plus habile, considérons d'abord par cet endroit le grand génie de notre prince. Et

premièrement, quel général porta jamais plus loin sa prévoyance? C'étoit une de ses maximes, qu'il falloit craindre les ennemis de loin, pour ne les plus craindre de près, et se réjouir à leur approche. Le voyez-vous, comme il considère tous les avantages qu'il peut ou donner ou prendre? Avec quelle vivacité il se met dans l'esprit en un moment, les temps, les lieux, les personnes, et non-seulement leurs intérêts et leurs talens, mais encore leurs humeurs et leurs caprices! Le voyez-vous, comme il compte la cavalerie et l'infanterie des ennemis, par le naturel des pays ou des princes confédérés? Rien n'échappe à sa prévoyance. Avec cette prodigieuse compréhension de tout le détail et du plan universel de la guerre, on le voit toujours attentif à ce qui survient: il tire d'un déserteur, d'un transfuge, d'un prisonnier, d'un passant, ce qu'il veut dire, ce qu'il veut taire, ce qu'il sait, et pour ainsi dire ce qu'il ne sait pas; tant il est sûr dans ses conséquences! Ses partis lui rapportent jusqu'aux moindres choses; on l'éveille à chaque moment; car il tenoit encore pour maxime, qu'un habile capitaine peut bien être vaincu, mais qu'il ne lui est pas permis d'être surpris. Aussi lui devons-nous cette louange, qu'il ne l'a jamais été. A quelque heure et de quelque côté que viennent les ennemis, ils le trouvent toujours sur ses gardes, toujours prêt à fondre sur eux, et à prendre ses avantages: comme une aigle qu'on voit toujours, soit qu'elle vole au milieu des airs, soit qu'elle se pose sur le haut de quelque rocher, porter de tous côtés des regards perçans, et tomber si sûrement sur sa proie, qu'on ne peut éviter ses ongles non plus que ses yeux. Aussi vifs étoient les regards, aussi vite et impétueuse étoit l'attaque, aussi fortes et inévitables étoient les mains du prince de Condé. En son camp on ne connoît point les vaines terreurs, qui fatiguent et rebutent plus que les véritables. Toutes les forces demeurent entières pour les vrais périls, tout est prêt au premier signal; et comme dit le prophète: *Toutes les flèches sont aiguisées et tous les arcs sont tendus.* En attendant on repose d'un sommeil tranquille, comme on feroit sous son toit et dans son enclos. Que dis je qu'on repose? à Piéton, près de ce corps redoutable que trois puissances réunies avoient assemblé, c'étoient dans nos troupes de continuels divertissemens: toute l'armée étoit en joie, et jamais elle ne sentit qu'elle fût plus foible que celle des ennemis. Le prince par son campement avoit mis en sûreté non-seulement toute notre frontière et toutes nos places, mais encore tous nos soldats: il veille, c'est assez. Enfin, l'ennemi décampe; c'est ce que le prince attendoit. Il part à ce premier mouvement: déjà l'armée Hollandoise, avec ses superbes étendards, ne lui échappera pas: tout nage dans le sang, tout est en proie; mais Dieu sait donner des bornes aux plus beaux desseins. Cependant les ennemis sont poussés partout: Oudenarde est délivrée de leurs mains: pour les tirer eux-mêmes de celles du prince, le ciel les couvre d'un brouillard épais; la terreur et la désertion se met dans leurs troupes: on ne sait plus ce qu'est devenue cette formidable armée. Ce fut alors que Louis, qui après avoir achevé le rude siége de Besançon, et avoir encore une fois réduit la Franche-Comté avec une rapidité inouïe, étoit revenu tout brillant de gloire, pour profiter de l'action de ses armées de Flandre et d'Allemagne, commanda ce détachement qui fit en Alsace les merveilles que vous savez, et parut le plus grand de tous les hommes, tant par les prodiges qu'il avoit faits en personne, que par ceux qu'il fit faire à ses généraux.

Quoiqu'une heureuse naissance eût apporté de si grands dons à notre prince, il ne cessoit de l'enrichir par ses réflexions. Les campemens de César firent son étude. Je me souviens qu'il nous ravissoit, en nous racontant, comme en Catalogne, dans les lieux où ce fameux capitaine, par l'avantage des postes, contraignit cinq légions Romaines et deux chefs expérimentés, à poser les armes sans combat; lui-même il avoit été reconnoître les rivières et les montagnes qui servirent à ce grand dessein: et jamais un si digne maître n'avoit expliqué par de si doctes leçons les Commentaires de César. Les capitaines des siècles futurs lui rendront un honneur semblable. On viendra étudier sur les lieux ce que l'histoire racontera du campement de Piéton et des merveilles dont il fut suivi. On remarquera dans celui de Chatenoy l'éminence qu'occupa ce grand capitaine, et le ruisseau dont il se couvrit sous le canon du retranchement de Schelestad. Là on lui verra mépriser l'Allemagne conjurée suivre à son tour les ennemis,

quoique plus forts, rendre leurs projets inutiles, et faire lever le siége de Saverne, comme il avoit fait un peu auparavant celui de Haguenau. C'est par de semblables coups, dont sa vie est pleine, qu'il a porté si haut sa réputation, que ce sera dans nos jours s'être fait un nom parmi les hommes, et s'être acquis un mérite dans les troupes, d'avoir servi sous le prince de Condé, et comme un titre pour commander, de l'avoir vu faire.

Mais si jamais il parut un homme extraordinaire, s'il parut être éclairé, et voir tranquillement toutes choses, c'est dans ces rapides momens d'où dépendent les victoires, et dans l'ardeur du combat. Partout ailleurs il délibère ; docile, il prête l'oreille à tous les conseils : ici, tout se présente à la fois : la multitude des objets ne le confond pas ; à l'instant le parti est pris, il commande et il agit tout ensemble, et tout marche en concours et en sûreté. Le dirai-je ? mais pourquoi craindre que la gloire d'un si grand homme puisse être diminuée par cet aveu ? ce n'est plus ses promptes saillies qu'il savoit si vîte et si agréablement réparer, mais enfin qu'on lui voyoit quelquefois dans les occasions ordinaires; vous diriez qu'il y a en lui un autre homme, à qui sa grande âme abandonne de moindres ouvrages où elle ne daigne se mêler. Dans le feu, dans le choc, dans l'ébranlement, on voit naître tout à coup je ne sais quoi de si net, de si posé, de si vif, de si ardent, de si doux, de si agréable pour les siens, de si hautain et de si menaçant pour les ennemis, qu'on ne sait d'où lui peut venir ce mélange de qualités si contraires. Dans cette terrible journée, où aux portes de la ville, et à la vue de ses concitoyens, le ciel sembla vouloir décider du sort de ce prince ; où avec l'élite des troupes il avoit en tête un général si pressant ; où il se vit plus que jamais exposé aux caprices de la fortune ; pendant que les coups venoient de tous côtés, ceux qui combattoient auprès de lui, nous ont dit souvent, que si l'on avoit à traiter quelque grande affaire avec ce prince, on eût pu choisir de ces momens où tout étoit en feu autour de lui : tant son esprit s'élevoit alors! tant son âme leur paroissoit éclairée comme d'en haut en ces terribles rencontres ! semblable à ces hautes montagnes dont la cime au-dessus des nues et des tempêtes, trouve la sérénité dans sa hauteur, et ne perd aucun rayon de la lumière qui l'environne. Ainsi, dans les plaines de Lens, nom agréable à la France, l'archiduc, contre son dessein, tiré d'un poste invincible par l'appas d'un succès trompeur; par un soudain mouvement du prince, qui lui oppose des troupes fraîches à la place des troupes fatiguées, est contraint de prendre la fuite. Ses vieilles troupes périssent, son canon où il avoit mis sa confiance, est entre nos mains, et Beck qui l'avoit flatté d'une victoire assurée, pris et blessé dans le combat, vient rendre, en mourant, un triste hommage à son vainqueur, par son désespoir. S'agit-il ou de secourir ou de forcer une ville ? le prince saura profiter de tous les momens. Ainsi, au premier avis que le hasard lui porta d'un siége important, il traverse trop promptement tout un grand pays, et d'une première vue il découvre un passage assuré pour le secours, aux endroits qu'un ennemi vigilant n'a pu encore assez munir. Assiége-t-il quelque place ? il invente tous les jours de nouveaux moyens d'en avancer la conquête. On croit qu'il expose les troupes ; il les ménage en abrégeant le temps des périls par la vigueur des attaques. Parmi tant de coups surprenans, les gouverneurs les plus courageux ne tiennent pas les promesses qu'ils ont faites à leurs généraux : Dunkerque est pris en treize jours, au milieu des pluies de l'automne ; et ces barques si redoutées de nos alliés, paroissent tout à coup dans tout l'Océan avec nos étendards.

Mais ce qu'un sage général doit le mieux connoître, ce sont ses soldats et ses chefs : car de là vient ce parfait concert qui fait agir les armées comme un seul corps, ou pour parler avec l'écriture, *comme un seul homme : Egressus est Israël tanquam vir unus.* Pourquoi, comme un seul homme ? parce que sous un même chef, qui connoît et les soldats et les chefs comme ses bras et ses mains, tout est également vif et mesuré. C'est ce qui donne la victoire ; et j'ai ouï dire à notre grand prince, qu'à la journée de Nordlingue, ce qui l'assuroit du succès, c'est qu'il connoissoit M. de Turenne, dont l'habileté consommée n'avoit besoin d'aucun ordre pour faire tout ce qu'il falloit. Celui-ci publioit de son côté qu'il agissoit sans inquiétude, parce qu'il connoissoit le prince, et ses ordres toujours sûrs. C'est ainsi qu'ils se donnoient mu-

tuellement un repos qui les appliquoit chacun tout entier à son action. Ainsi finit heureusement la bataille la plus hasardeuse et la plus disputée qui fut jamais.

3. *Parallèle du Grand Condé et de Turenne.*

Ça été dans notre siècle un grand spectacle, de voir dans le même temps, et dans les mêmes campagnes, ces deux hommes que la voix commune de toute l'Europe égaloit aux plus grands capitaines des siècles passés, tantôt à la tête de corps séparés, tantôt unis plus encore par le concours des mêmes pensées, que par les ordres que l'inférieur recevoit de l'autre ; tantôt opposés front à front, et redoublant l'un dans l'autre l'activité et la vigilance ; comme si Dieu, dont souvent, selon l'écriture, la sagesse se joue dans l'univers, eût voulu nous les montrer en toutes les formes, et nous montrer ensemble tout ce qu'il peut faire des hommes. Que de campemens, que de belles marches, que de hardiesse, que de précautions, que de périls, que de ressources ! Vit-on jamais en deux hommes les mêmes vertus, avec des caractères si divers, pour ne pas dire si contraires ? L'un paroît agir par des réflexions profondes, et l'autre par de soudaines illuminations : celui-ci par conséquent plus vif, mais sans que son feu eût rien de précipité, celui-là d'un air plus froid, sans jamais rien avoir de lent, plus hardi à faire qu'à parler, résolu et déterminé au-dedans, lors même qu'il paroissoit embarrassé au-dehors. L'un, dès qu'il parut dans les armées, donne une haute idée de sa valeur, et fait attendre quelque chose d'extraordinaire, mais toutefois s'avance par ordre, et vient comme par degrés aux prodiges qui ont fini le cours de sa vie ; l'autre, comme un homme inspiré, dès sa première bataille, s'égale aux maîtres les plus consommés. L'un par de vifs et continuels efforts, emporte l'admiration du genre humain, et fait taire l'envie ; l'autre jette d'abord une si vive lumière, qu'elle n'osoit l'attaquer. L'un enfin, par la profondeur de son génie et les incroyables ressources de son courage, s'élève au-dessus des plus grands périls, et sait même profiter de toutes les infidélités de la fortune ; l'autre, et par l'avantage d'une si haute naissance, et par ces grandes pensées que le ciel envoie, et par une espèce d'instinct admirable, dont les hommes ne connoissent pas le secret, semble né pour entraîner la fortune dans ses desseins et forcer les destinées. Et afin que l'on vît toujours dans ces deux hommes de grands caractères, mais divers, l'un emporté d'un coup soudain, meurt pour son pays, comme un Judas le Machabée ; l'armée le pleure comme son père, et la cour et tout le peuple gémit ; sa piété est louée comme son courage, et sa mémoire ne se flétrit point par le temps ; l'autre, élevé par les armes au comble de la gloire, comme un David, comme lui meurt dans son lit, en publiant les louanges de Dieu, et instruisant sa famille, et laisse tous les cœurs remplis tant de l'éclat de sa vie que de la douceur de sa mort. Quel spectacle de voir et d'étudier ces deux hommes, et d'apprendre de chacun d'eux toute l'estime que méritoit l'autre ! C'est ce qu'a vu notre siècle ; et ce qui est encore plus grand, il a vu un roi se servir de ces deux grands chefs, et profiter du secours du ciel ; et après qu'il en est privé par la mort de l'un et les maladies de l'autre, concevoir de plus grands desseins, exécuter de plus grandes choses, s'élever au-dessus de lui-même, surpasser et l'espérance des siens, et l'attente de l'univers : tant est vaste son intelligence, tant ses destinées sont glorieuses !

4. *Péroraison de l'Oraison funèbre du Prince de Condé.*

Venez, peuple, venez, seigneurs et potentats, et vous, qui jugez la terre, et vous qui ouvrez aux hommes les portes du ciel, et vous plus que tous les autres, princes et princesses, nobles rejetons de tant de rois, lumières de la France, mais aujourd'hui obscurcies et couvertes de votre douleur comme d'un nuage ; venez voir le peu qui nous reste d'une si auguste naissance, de tant de grandeur, de tant de gloire. Jetez les yeux de toutes parts : voilà tout ce qu'a pu faire la magnificence et la piété pour honorer un héros ; des titres, des inscriptions, vaines marques de ce qui n'est plus ; des figures qui semblent pleurer autour d'un tombeau, et de fragiles images d'une douleur que le temps emporte avec tout le reste ; des colonnes qui semblent vouloir porter jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant ; et rien enfin ne manque dans tous ces

honneurs que celui à qui on les rend. Pleurez donc sur ces foibles restes de la vie humaine ; pleurez sur cette triste immortalité que nous donnons aux héros; mais approchez en particulier, ô vous qui courez avec tant d'ardeur dans la carrière de la gloire, âmes guerrières et intrépides. Quel autre fut plus digne de vous commander ? Mais dans quel autre avez-vous trouvé le commandement plus honnête ? Pleurez donc ce grand capitaine, et dites en gémissant : Voilà celui qui nous menoit dans les hasards, sous qui se sont formés tant de renommés capitaines que ses exemples ont élevés aux premiers honneurs de la guerre ; son ombre eût pu encore gagner des batailles, et voilà que dans son silence son nom même nous anime, et ensemble il nous avertit que pour trouver à la mort quelque reste de nos travaux, et n'arriver pas sans ressource à notre éternelle demeure, avec le roi de la terre il faut encore servir le roi du ciel. Servez donc ce roi immortel et si plein de miséricorde, qui vous comptera un soupir et un verre d'eau donné en son nom, plus que tous les autres ne feront jamais tout votre sang répandu ; et commencez à compter le temps de vos utiles services, du jour que vous vous serez donnés à un maître si bienfaisant. Et vous, ne viendrez-vous pas à ce triste monument, vous, dis-je, qu'il a bien voulu mettre au nombre de ses amis ? Tous ensemble, en quelque degré de sa confiance qu'il vous ait reçus, environnez ce tombeau ; versez des larmes avec des prières, et admirant dans un si grand prince une amitié si commode et un commerce si doux, conservez le souvenir d'un héros dont la bonté avoit égalé le courage. Ainsi puisse-t-il vous être un cher entretien ; ainsi puissiez-vous profiter de ses vertus ; et que sa mort que vous déplorez, vous serve à la fois de consolation et d'exemple. Pour moi, s'il m'est permis, après tous les autres, de venir rendre les derniers devoirs à ce tombeau, ô prince, le digne sujet de nos louanges et de nos regrets, vous vivrez éternellement dans ma mémoire : votre image y sera tracée, non pas avec cette audace qui promettoit la victoire ; non, je ne veux rien voir en vous de ce que la mort y efface. Vous aurez dans cette image des traits immortels ; je vous y verrai tel que vous étiez à ce dernier jour sous la main de Dieu, lorsque sa gloire sembla commencer à vous apparoître. C'est là que je vous verrai plus triomphant qu'à Fribourg et à Rocroi ; et, ravi d'un si beau triomphe, je dirai en actions de grâces ces belles paroles du bien-aimé disciple : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.—La véritable victoire, celle qui met sous nos pieds le monde entier, c'est notre foi.* Jouissez, prince, de cette victoire, jouissez-en éternellement par l'immortelle vertu de ce sacrifice. Agréez ces derniers efforts d'une voix qui vous fut connue : vous mettrez fin à tous ces discours. Au lieu de déplorer la mort des autres, grand prince, dorénavant je veux apprendre de vous à rendre la mienne sainte ; heureux, si averti par ces cheveux blancs du compte que je dois rendre de mon administration, je réserve au troupeau que je dois nourrir de la parole de vie, les restes d'une voix qui tombe, et d'une ardeur qui s'éteint.

Bossuet.

§ 31. *Extraits de l'Oraison funèbre de M. de Turenne.*

1. *Exorde.*

Fleverunt eum omnis populus Israël planctu magno, et lugebant dies multos, et dixerunt : Quomodo cecidit potens qui salvum faciebat populum Israël ! 1. *Mach. c.* 9.

Tout le peuple le pleura amèrement ; et après avoir pleuré durant plusieurs jours, ils s'écrièrent : Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !

Je ne puis, messieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triste sujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles et expressifs, dont l'Ecriture Sainte se sert pour louer la vie, et pour déplorer la mort du sage et vaillant Machabée. Cet homme, qui portoit la gloire de sa nation jusqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit son camp du bouclier, et forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des rois ligués contre lui, des déplaisirs mortels, et réjouissoit Jacob par ses vertus et par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des en-

fans d'Ammon et d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les dieux des nations étrangères ; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, et qui après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers et les plus habiles généraux des rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire, et ne vouloit d'autre récompense des services qu'il rendoit à sa patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, et demeura comme enseveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les villes de Judée furent émues ; des ruisseaux de larmes coulèrent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long et morne silence, d'une voix entrecoupée de sanglots, que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrièrent : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israël !* A ces cris, Jerusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, et tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : *Comment est mort cet homme puissant, qui sauvoit le peuple d'Israel !*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappelez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu et le malheur de l'un et de l'autre sont semblables ; et il ne manque aujourd'hui à ce dernier, qu'un éloge digne de lui. O si l'esprit divin, esprit de force et de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives et naturelles, qui représentent la vertu, et qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, et quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes et glorieuses !

Quelle matière fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grave et solide éloquence, que la vie et la mort de très-haut et très-puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, vicomte de Turenne, maréchal-général des camps et armées du roi, et colonel-général de la cavalerie légère ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, siéges de places, prises de villes, passages de rivières, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vaincus par la force, dissipés par l'adresse, lassés et consumés par une sage et noble patience ? Où peut-on trouver tant et de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du prince et de la patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété ?

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes, et plus touchans, qu'une mort soudaine et surprenante, qui a suspendu le cours de nos victoires, et rompu les plus douces espérances de la paix ? Puissances ennemies de la France, vous vivez, et l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos armes, recevoir la paix, que malgré vos pertes vous avez tant de fois refusée, et dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ! A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ; les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, et je plains en cette chaire un sage et vertueux capitaine, dont les intentions étoient pures et dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue et plus étendue.

2. *Courage, Talens et Modération de M. de Turenne.*

Son courage, qui n'agissoit qu'avec peine dans les malheurs de sa patrie, semble s'échauffer dans les guerres étrangères, et l'on vit redoubler sa valeur.

N'entendez pas par ce mot, messieurs, une hardiesse vaine, indiscrète, emportée, qui cherche le danger pour le danger même; qui s'expose sans fruit, et qui n'a pour but que la réputation et les vains applaudissemens des hommes. Je parle d'une hardiesse sage et réglée, qui s'anime à la vue des ennemis; qui dans le péril même pourvoit à tout, et prend tous ses avantages, mais qui se mesure avec ses forces; qui entreprend les choses difficiles, et ne tente pas les impossibles; qui n'abandonne rien au hasard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oser, quand le conseil est inutile, et prêt à mourir dans la victoire, ou à survivre à son malheur, en accomplissant ses devoirs.

J'avoue, messieurs, que je succombe ici sous le poids de mon sujet. Ce grand nombre d'actions dont je dois parler m'embarrasse; je ne puis les décrire toutes, et je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le secret de graver dans vos esprits un plan invisible et raccourci de la Flandre et de l'Allemagne? Je marquerois, sans confusion dans vos pensées, tout ce que fit ce grand capitaine, et vous dirois en abrégé, selon les lieux: ici il forçoit des retranchemens, et secouroit une place assiégée: là il surprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne: ces villes où vous voyez les lis arborés, ont été, ou défendues par sa vigilance, ou conquises par sa fermeté et par son courage: ce lieu couvert d'un bois et d'une rivière, c'est le poste où il rassuroit ses troupes effrayées après une honorable retraite: ici il sortoit de ses lignes pour combattre, et d'un seul coup il prenoit une ville, et gagnoit une bataille: là distribuant ce qui lui restoit de son propre argent, il achevoit un siége, et il alloit en faire lever un au même temps.

Je recueillerois ensuite tant de succès, et vous ferois souvenir de ces mauvaises nuits que le roi d'Espagne avoua qu'il avoit passées, et de cette paix recherchée par des traités et des alliances, sans laquelle, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, triste et fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos provinces, et au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Je pourrois, messieurs, vous montrer vers les bords du Rhin autant de trophées que sur les bords de l'Escaut et de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres et des défilés passés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur sang, des montagnes presque inaccessibles traversées pour les aller repousser loin de nos frontières. Mais l'éloquence de la chaire n'est pas propre au récit des combats et des batailles: la langue d'un prêtre destinée à louer Jésus-Christ, le sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un art qui tend à leur destruction; et je ne viens pas vous donner des idées de meurtre et de carnage devant cet autel où l'on n'offre plus le sang des taureaux en sacrifice au Dieu des armées, mais au Dieu de miséricorde et de paix une victime non sanglante.

Quoi donc! n'y a-t-il point de valeur et de générosité chrétienne? L'écriture qui commande de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes? Viens-je condamner une profession que la religion ne condamne pas, quand on en sait modérer la violence? non, messieurs, je sais que ce n'est pas en vain que les princes portent l'épée; que la force peut agir, quand elle se trouve jointe avec l'équité; que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les souverains se font à eux-mêmes; que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, et que les guerres sont permises, pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, et pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sais aussi que la modération et la charité doivent régler les guerres parmi les chrétiens; que les capitaines qui les conduisent sont les ministres de la providence de Dieu qui est toujours sage, et de la puissance des rois qui ne doit jamais être injuste; qu'ils doivent avoir le cœur doux et charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, et adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, messieurs, et que parlant de la douceur et de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les armées. S'est-il fait un plaisir de se ser-

vir du pouvoir qu'il a eu de nuire à ceux mêmes qu'on regarde, et qu'on traite comme ennemis? où a-t-il laissé des marques terribles de sa colère, ou de ses vengeances particulières? laquelle de ses victoires a-t-il estimée par le nombre des misérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laissoit sur le champ de bataille? quelle vie a-t-il exposée pour son intérêt, ou pour sa propre réputation? quel soldat n'a-t-il pas ménagé comme un sujet du prince et une portion de la république? quelle goutte de sang a-t-il répandue qui n'ait servi à la cause commune?

On l'a vu dans la fameuse bataille des Dunes arracher les armes des mains des soldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux nécessaires que la guerre traîne après soi, que le temps force de dissimuler, de souffrir et de faire. Il savoit qu'il y a un droit plus haut et plus sacré que celui que la fortune et l'orgueil imposent aux foibles et aux malheureux, et que ceux qui vivent sous la loi de Jésus-Christ, doivent épargner, autant qu'ils peuvent, un sang consacré par le sien, et ménager des vies qu'il a rachetées par sa mort.

Il cherchoit à soumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer sans nuire, se défendre sans offenser, et réduire au droit et à la justice, ceux à qui il étoit obligé par devoir, de faire violence.

3. *Grandes Qualités de M. de Turenne.*

La valeur n'est qu'une force aveugle et impétueuse, qui se trouble et se précipite, si elle n'est éclairée et conduite par la probité et par la prudence; et le capitaine n'est pas accompli, s'il ne renferme en soi l'homme de bien et l'homme sage. Quelle discipline peut établir dans un camp, celui qui ne sait régler ni son esprit, ni sa conduite? Et comment saura calmer ou émouvoir selon ses desseins dans une armée tant de passions différentes, celui qui ne sera pas maître des siennes? Aussi l'esprit de Dieu nous apprend dans l'écriture, que l'homme prudent l'emporte sur le courageux, que la sagesse vaut mieux que les armes des gens de guerre, et que celui qui est patient et modéré est quelquefois plus estimable, que celui qui prend des villes, et qui gagne des batailles.

Ici vous formez sans doute, messieurs, dans votre esprit, des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-dessus de vous-mêmes; et le seul avantage que j'ai, c'est que je ne dirai rien que vous ne croyiez, et que sans être flatteur, je puis dire de grandes choses. Y eut-il jamais homme plus sage et plus prévoyant, qui conduisît une guerre avec plus d'ordre et de jugement, qui eût plus de précautions et plus de ressources; qui fût plus agissant et plus retenu; qui disposât mieux toutes choses à leur fin, et qui laissât mûrir ses entreprises avec tant de patience? Il prenoit des mesures presque infaillibles; et pénétrant non-seulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient dessein de faire, il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais surpris. Il distinguoit le temps d'attaquer, et le temps de défendre. Il ne hasardoit jamais rien que lorsqu'il avoit beaucoup à gagner, et qu'il n'avoit presque rien à perdre. Lors même qu'il sembloit céder, il ne laissoit pas de se faire craindre. Telle enfin étoit son habileté, que lorsqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à sa prudence; et lorsqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, messieurs, du commencement et des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe. Tout se déclare contre la France. On soulève les étrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, et des défiances artificieusement inspirées, les intérêts sont confondus, la foi violée, et les traités méprisés. Il falloit, je l'avoue, pour résister à tant d'armées jointes ensemble contre nous, des troupes aussi vaillantes, et des capitaines aussi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit si formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand et vaste corps, composé de tant de peuples et de nations différentes, déployer tous ses étendards, et marcher vers nos frontières, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit opposer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme et assuré, d'une capacité étendue, d'une expérience

consommée; qui soutint la réputation, et qui ménagea les forces du royaume ; qui n'oubliât rien d'utile et de nécessaire, et ne fît rien de superflu ; qui sût, selon les occasions, profiter de ses avantages, ou se relever de ses pertes ; qui fût tantôt le bouclier, et tantôt l'épée de son pays ; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, et de prendre conseil de lui-même dans les rencontres.

Vous savez de qui je parle, messieurs, vous savez le détail de ce qu'il fit sans que je le dise. Avec des troupes considérables seulement par leur courage, et par la confiance qu'elles avoient en leur général, il arrête et consume deux grandes armées, et force à conclure la paix, par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entière et prompte défaite. Tantôt il s'oppose à la jonction de tant de secours ramassés, et rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les dissipe par des combats réitérés. Tantôt il les repousse au-delà de leurs rivières, et les arrête toujours par des coups hardis, quand il faut rétablir sa réputation ; par la modération, quand il ne faut que la conserver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre empire. Provinces, qu'ils avoient déjà ravagées dans le désir et dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, places que l'art et la nature a fortifiées, et qu'ils avoient dessein de démolir, et vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée, qui comptoit le nombre de nos soldats, et qui ne songeoit pas à la sagesse de leur capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage et de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins : elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, messieurs, qu'est-ce qu'une armée ? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la patrie : c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un chef, dont ils ne savent pas les intentions ; c'est une multitude d'âmes pour la plupart viles et mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des rois et des conquérans ; c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance ; de lâches, qu'il faut mener au combat ; de téméraires, qu'il faut retenir ; d'impatiens qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, et réunir au seul intérêt public tant de vues et de volontés différentes ? Comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï, et bien souvent abandonné ? Comment se faire aimer, sans perdre un peu de l'autorité, et relâcher de la discipline nécessaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces justes tempéramens, que ce prince que nous pleurons ? Il attacha par des nœuds de respect et d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices, et se fit rendre par sa modération, une obéissance aisée et volontaire. Il parle, chacun écoute ses oracles ; il commande, chacun avec joie suit ses ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des rois confédérés avec sa seule maison, comme un autre Abraham ; que ceux qui le suivent sont ses soldats et ses domestiques ; et qu'il est général et père de famille tout ensemble. Aussi rien ne peut soutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obstacle qu'ils ne surmontent ; point de difficulté qu'ils ne vainquent ; point de péril qui les épouvante ; point de travail qui les rebute ; point d'entreprise qui les étonne ; point de conquête qui leur paroisse difficile. Que pouvoient-ils refuser à un capitaine qui renonçoit à ses commodités pour les faire vivre dans l'abondance ; qui pour leur procurer du repos, perdoit le sien propre ; qui soulageoit leurs fatigues, et ne s'en épargnoit aucune ; qui prodiguoit son sang, et ne ménageoit que le leur ?

Par quelle invisible chaîne entraîne-t-il ainsi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excusoit les autres, et donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'état à ce qui pouvoit être plus glorieux à lui-même ; par cette justice, qui dans la

distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur et de sentimens qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, et par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime et le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs et dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si régulière et si uniforme ; un mérite si éclatant, et si exempt de faste et d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, et à les réduire tous à leurs fins justes et naturelles, et une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; et il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens et toutes les inclinations intérieures.

4. *Modestie de M. de Turenne.*

Cet honneur, messieurs, ne diminua point sa modestie. A ce mot, je ne sais quel remors m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a si souvent rejetées, et d'offenser après sa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant sa vie. Mais accomplissons la justice et louons-le sans crainte, en un temps où nous ne pouvons être suspects de flatterie, ni lui susceptible de vanité. Qui fit jamais de si grands choses ? qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage ? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille ? il n'oublioit rien, sinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu si célèbre ? on eût dit qu'il n'en avoit été que le spectateur, et l'on doutoit si c'étoit lui qui se trompoit, ou la renommée. Revenoit-il de ces glorieuses campagnes qui rendront son nom immortel ? il fuyoit les acclamations populaires, il rougissoit de ses victoires, il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, et n'osoit presque aborder le roi, parce qu'il étoit obligé par respect de souffrir patiemment les louanges dont Sa Majesté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'est alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce prince se dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquise pendant la guerre, et se renfermant dans une société peu nombreuse de quelques amis choisis, s'exerçoit sans bruit aux vertus civiles : sincère dans ses discours, simple dans ses actions, fidèle dans ses amitiés, exact dans ses devoirs, réglé dans ses désirs, grand même dans les moindres choses. Il se cache, mais sa réputation le découvre : il marche sans suite et sans équipage, mais chacun dans son esprit le met sur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les serviteurs qui le suivent ; tout seul qu'il est, on se figure autour de lui ses vertus et ses victoires qui l'accompagnent : il y a je ne sais quoi de noble dans cette honnête simplicité ; et moins il est superbe, plus il devient vénérable.

5. *Humilité de M. de Turenne.*

Que ne puis-je vous représenter ici une de ces importantes occasions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, passe trois rivières, joint les ennemis, les combat et les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre ; la fortune est long-temps douteuse ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle et commence à plier. Il s'éleve une voix qui crie : Victoire ! Alors le général suspend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat ; et d'un ton sévère : *Arrêtez*, dit-il, *notre sort n'est pas en nos mains ; et nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise.* A ces mots, il lève les yeux au ciel, d'où lui vient son secours ; et continuant à donner ses ordres, il attend avec soumission, entre l'espérance et la crainte, que les ordres du ciel s'exécutent.

Qu'il est difficile, messieurs, d'être victorieux, et d'être humble tout ensemble ! Les prospérités militaires laissent dans l'âme, je ne sais quel plaisir touchant, qui la remplit et l'occupe tout entière. On s'attribue une supériorité de puissance et de force ; on se couronne de ses propres mains ; on se dresse un triomphe secret à soi-même ; on regarde comme son propre bien ces lau-

riers qu'on cueille avec peine, et qu'on arrose souvent de son sang ; et lors même qu'on rend à Dieu de solennelles actions de grâces, et qu'on pend aux voûtes sacrées de ses temples, des drapeaux déchirés et sanglans qu'on a pris sur les ennemis, qu'il est dangereux que la vanité n'étouffe une partie de la reconnoissance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudissemens qu'on croit se devoir à soi-même, et qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler sur ses autels !

C'étoit en ces occasions que M. de Turenne se dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui seule elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'est Dieu qui le conduit et qui le guide ; s'il défend des places, il sait qu'on les défend en vain, si Dieu ne les garde ; s'il se retranche, il lui semble que c'est Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute insulte ; s'il combat, il sait d'où il tire toute sa force ; et s'il triomphe, il croit voir dans le ciel une main invisible qui le couronne. Rapportant ainsi toutes les grâces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; et sans s'étonner de leur nombre ou de leur puissance, il dit avec le prophète : *Ceux-là se fient au nombre de leurs combattans et de leurs chariots ; pour nous, nous nous reposons sur la protection du Tout-Puissant.*

6. *Mort de M. de Turenne.*

Turenne passe le Rhin, et trompe la vigilance d'un général habile et prévoyant. Il observe les mouvemens des ennemis. Il relève le courage des alliés. Il ménage la foi suspecte et chancelante des voisins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire ; et profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands et glorieux événemens, il ne laisse rien à la fortune de ce que le conseil et la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémissoit dans son camp l'ennemi confus et déconcerté ; déjà prenoit l'essor, pour se sauver dans les montagnes, cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriser et pour précipiter cette retraite ; et la France en suspens, attendoit le succès d'une entreprise qui, selon toutes les règles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas ! nous savions tout ce que nous pouvions espérer ; et nous ne pensions pas à ce que nous devions craindre. La providence divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la sienne propre ; et tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez et des vainqueurs et des victoires ! Pour accomplir vos volontés, et faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes ; et vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illustres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique, que je représente ce grand homme étendu sur ses propres trophées ; que je découvre ce corps pâle et sanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé ; que je fasse crier son sang comme celui d'Abel, et que j'expose à vos yeux les tristes images de la religion et de la patrie éplorées. Dans les pertes médiocres, on surprend ainsi la pitié des auditeurs, et par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines et forcées ; mais on décrit sans art une mort qu'on pleure sans feinte. Chacun trouve en soi la source de sa douleur, et rouvre lui-même sa plaie ; et le cœur, pour être touché, n'a pas besoin que l'imagination soit émue.

Peut s'en faut que je n'interrompe ici mon discours. Je me trouble, messieurs, Turenne meurt, tout se confond, la fortune chancèle, la victoire se lasse, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés se rallentissent, le courage des troupes est abattu par la douleur, et ranimé par la vengeance ; tout le camp demeure immobile. Les blessés pensent à la perte qu'ils ont faite, et non aux blessures qu'ils ont reçues. Les pères mourans envoient leurs fils pleurer sur leur général mort. L'armée en deuil est occupée à lui rendre les devoirs funèbres, et

la renommée qui se plaît à répandre dans l'univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du récit glorieux de la vie de ce prince, et du triste regret de sa mort.

Que de soupirs alors, que de plaintes, que de louanges retentissent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ses moissons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'espérance de sa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ses pères, souhaite une éternelle paix à celui qui l'a sauvé des désordres et des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le sacrifice adorable de Jésus-Christ pour l'âme de celui qui a sacrifié sa vie et son sang pour le bien public. Là on lui dresse une pompe funèbre, où l'on s'attendoit de lui dresser un triomphe. Chacun choisit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une si belle vie. Tous entreprennent son éloge ; et chacun s'interrompant lui-même par ses soupirs et par ses larmes, admire le passé, regrette le présent, et tremble pour l'avenir. Ainsi tout le royaume pleure la mort de son défenseur ; et la perte d'un homme seul est une calamité publique.

Fléchier.

§ 32. *Extrait de l'Oraison funèbre de M. le Duc de Montausier.*

1. *Franchise et Véracité de M. de Montausier.*

Quoiqu'il n'y ait rien de si naturel à l'homme que d'aimer et de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, et qu'il cherche moins à connoître. Il craint de se voir tel qu'il est, parce qu'il n'est pas tel qu'il devroit être ; et pour mettre à couvert ses défauts, il couvre et flatte ceux des autres. Le monde ne subsiste plus que par ces complaisances mutuelles. Il semble que l'esprit de mensonge que Dieu menaçoit de répandre sur ses prophètes, soit répandu sur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La sincérité passe pour incivilité et pour rudesse. Il n'y a presque plus d'amitié qui soit à l'épreuve de la franchise d'un ami. L'esprit fécond en déguisemens, s'étudie à défigurer, selon ses besoins ou ses intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus ; et la parole qui est l'image de la raison, et comme le corps de la vérité, est devenue l'organe de la dissimulation et du mensonge.

Charles de Sainte Maure se sauva, par la miséricorde de Dieu, de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres et généreuses, qui affranchissent l'âme de toute autre loi, que de celle de ses devoirs. Le ciel versa dans son esprit et dans son cœur ces principes d'honneur et d'équité, qui font qu'on produit, sans rougir, ses sentimens et ses pensées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à sa gloire, et l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature.

La bienséance et la coutume, et plus encore les devoirs de sa condition et de sa naissance, l'engagèrent à se mêler dans la foule des courtisans, pour révérer la grandeur et la majesté d'un roi plein de religion et de justice, et pour gagner la faveur et l'estime d'un grand ministre, qui connoissoit la vertu et qui distribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchise n'étoit pas une vertu de la cour ; que la vérité n'y faisoit que des ennemis ; qu'il falloit, pour y réussir, savoir selon les temps ou déguiser ses passions ou flatter celles des autres ; qu'il y avoit un art innocent de séparer les pensées d'avec les paroles, et que la probité pouvoit souffrir ces complaisances mutuelles, qui étant devenues volontaires, ne blessent presque plus la bonne-foi, et maintiennent la paix et la politesse du monde.

Ces conseils lui parurent lâches. Il alloit porter son encens avec peine, sur les autels de la fortune, et revenoit chargé du poids des pensées, qu'un silence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de mensonges ingénieux pour se tromper, injurieux pour se nuire, officieux pour se corrompre ; cette hypocrisie universelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fausses vertus ; ces airs mystérieux qu'on se donne pour couvrir son ambition, ou pour relever son crédit ; tout cet esprit de dissimulation et d'imposture ne convint pas à sa vertu. Ne pouvant s'autoriser encore contre l'usage, il fit connoître à ses amis qu'il alloit à l'armée faire sa cour par des services effectifs, non pas par des offices inutiles ; qu'il lui coûtoit moins d'exposer sa vie, que de dissimuler ses sentimens, et qu'il n'acheteroit jamais ni de faveur, ni de fortune aux dépens de sa probité.

2. *Conduite publique de M. de Montausier.*

Il y avoit dans son cœur une loi d'équité sévère, qui le portoit à résister à toutes les passions désordonnées des hommes, et à rendre à chacun ou le service, ou l'honneur, ou la protection, qu'il pouvoit espérer de lui. On le vit dans sa jeunesse, se faisant une espèce de crédit et d'autorité du fonds de ses bonnes intentions, pour s'opposer aux désordres, pour arrêter la fraude et la violence, et pour réduire tout à la discipline; supportant lui-même avec constance, toutes les fatigues et toutes les contraintes que lui imposoient, dans les bornes de sa profession, la raison et l'ordre.

Cet esprit de justice n'a fait que croître avec son bonheur. Pour avoir sa protection, c'étoit assez d'être malheureux. Quelque inconnu qu'on fût, on n'avoit besoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec soi la vertu et l'innocence persécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à soi-même. Partout où se pouvoit étendre son pouvoir, l'oppression et l'injustice n'étoient pas libres : celui-là ne pouvoit s'assurer de son repos, qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les puissans, quand il a pu secourir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, et lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection et de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante et scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples, et où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice et de dureté, pour entretenir le courage et la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur et de gloire, non pas aux biens et aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévère et dur à lui-même, et partageant avec les moindres officiers, ses biens par libéralité, et leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, et disant quelquefois : *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.* Aussi ne laissa-t-il jamais après lui de traces funestes de ses passages; et sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer, sur ses vieux ans, les torts qu'il avoit faits en sa jeunesse, ni de restituer aux enfans ce qu'il avoit autrefois injustement exigé des pères.

Quelle pensez-vous que fut son occupation dans ses gouvernemens? La justice. Plein des maximes d'honneur et de probité, dont il savoit toutes les lois, il retenoit la noblesse dans l'ordre, il étouffoit les querelles dans leur naissance, gagnant les uns par persuasion, arrêtant les autres par autorité, compensant les satisfactions avec les injures, rendant à l'honneur et au droit de chacun, ce que l'avarice ou la colère en avoit ôté; mettant les uns à couvert de l'insulte, et les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainsi, par une équité décisive, sans préoccupation et sans intérêt, les racines des haines et des procès, et portoit partout la modération et la paix, qui est le fruit de la justice.

Mais quel fut son zèle et sa vigilance, dans les calamités publiques! Il jouissoit à la cour de la douceur du repos, et de la gloire où le ciel venoit d'élever sa famille, lorsqu'un mal funeste et contagieux se répandit et s'échauffa dans les villes principales de Normandie : soit que l'intempérie des saisons eût laissé dans les airs quelque maligne impression : soit qu'un commerce fatal y eût apporté des pays éloignés, avec de fragiles richesses, des semences de maladie et de mort : soit que l'ange de Dieu eût étendu sa main, pour frapper cette malheureuse province, il y accourut. Dans cette affliction qui dérange tout, où d'ordinaire on est perdu, parce qu'on est abandonné, où chacun occupé de ses propres craintes, oublie les malheurs d'autrui, et où l'horreur d'une mort prochaine semble justifier les infidélités que l'on se fait les uns aux autres; la raison fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le sang ni la nature. Il répondit à ceux qui lui représentoient ses dangers : *Qu'il devoit*

l'ordre et la protection à ce peuple ; qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit aussi pour le secourir, et que sa vie ne lui étoit pas plus précieuse que son devoir. Il ranima les citoyens par sa présence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels ; et par une exacte police, qui coupoit les communications mortelles, pour en ouvrir de salutaires, il sauva ce peuple qui avoit perdu toute espérance de santé, et toute mesure de prudence.

Mais à quoi m'arrêtai-je, messieurs ! n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de sa vertu ? Si la fidélité est une justice que chacun doit à son souverain, quel sujet en a jamais fourni de plus grands exemples ? Que ne puis-je vous exprimer les sentimens d'admiration, de vénération, et si j'ose dire, de tendresse qu'il a eus pour le roi ? par combien de liens tenoit-il à lui ! Tantôt il recueilloit tous ses bienfaits dans son esprit, pour multiplier sa reconnoissance; tantôt il pensoit à ses expéditions militaires, pour faire le récit de ses travaux, et pour compter le nombre de ses victoires ; tantôt il le voyoit au milieu de sa magnificence et de sa splendeur, pour s'éblouir de sa majesté, et se réjouir de sa gloire ; et quelquefois il se dépouilloit de toute idée de sa puissance et de sa grandeur, pour avoir le plaisir d'honorer gratuitement le mérite de sa personne. Que ne puis-je vous représenter la forte passion qu'il eut pour l'état, dont les intérêts lui furent plus chers et plus sensibles que les siens propres ? Quelle étoit son indignation contre ceux à qui le bien public est indifférent, et qui ne se comptant et ne se regardant qu'eux-mêmes, sans honneur et sans charité, abandonnent au hasard le reste du monde !

Dans le cours de ces fatales années, où la discorde alluma dans le sein de la France, le feu de tant de passions, qui firent tant de malheureux et tant de coupables : ne craignez pas, messieurs, je parle d'un homme sage, qui ne sortit jamais de ses devoirs, qui n'a besoin de grâce, ni d'apologie ; et de qui il n'y a point eu d'erreur à plaindre, ni de faute à justifier : sa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la province de Saintonge, où se formoient déjà des factions, il les arrêta par sa vigilance et par son courage. Les sollicitations d'un prince qui l'honoroit de sa bienveillance, les mécontentemens qu'il avoit reçus du ministre, ne purent jamais le toucher. Il surmonta ces deux tentations délicates ; et lui seul peut-être a la gloire d'avoir résisté tout d'un coup, pour le service de son maître, à la force de l'amitié et au plaisir de la vengeance. Il gagna la noblesse déjà presque demi-séduite : il fit des siéges, donna des combats, prit des villes, et prodigua son sang et sa vie, pour assurer au roi cette province, que sa situation et les conjonctures du temps avoient rendue très-importante.

Quelle justice lui rendit-on ? On approuva ses services, et bientôt on les oublia. Dans ces jours de confusion et de trouble, où les grâces tomboient sur ceux qui savoient à propos se faire soupçonner, ou se faire craindre, on le négligea comme un serviteur qu'on ne pouvoit perdre ; et l'on ne songea pas à sa fortune, parce qu'on n'avoit rien à craindre de sa vertu. Mais sa constance le soutint, et la providence de Dieu réservoit au roi l'honneur de récompenser cette âme fidèle.

3. *Conduite particulière de M. de Montausier.*

Descendons à l'équité de son cœur dans sa conduite particulière. Quels furent ses sentimens pour ses amis ! Ici se réveille ma reconnoissance, mes entrailles s'émeuvent, et l'image d'un bonheur dont je jouissois, me fait souvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois son jugement : d'ailleurs son amitié ne se donnoit point au hasard, c'étoit le prix de son estime. Elle ne s'affoiblissoit jamais, ni par le temps, ni par l'absence, et rien ne dérangeoit dans son cœur, ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances ; il ne savoit se démentir, et sa bonne foi sembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas sur leurs défauts : également sincère et charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaisir de les excuser. Fidèle dans leurs disgrâces, il osa les louer et les servir en des temps, où les autres n'osoient presque pas les plaindre. Dans leurs prospérités, il estima leur modération, et se réserva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laissoit, dans l'agréable commerce qu'il

avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même, de soutenir leurs opinions, et ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines! Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux et plus de prières au pied du trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui ont eu part à son amitié, qui ne reconnoisse et qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le savez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, et qui rendez à Dieu, le seigneur des sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris et de ses bontés, et de ses lumières. Il pesoit les esprits, et donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, et personne ne sut mieux les estimer. Il les encourageoit, et tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les grâces du roi, et leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, et, ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange et la gloire.

Combien étoit-il juste et charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les pères laissoient comme un héritage à leurs enfans, la protection d'un si bon maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur, que lorsqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à sa dépense, mais non pas à sa générosité. Il savoit bien qu'il n'avoit pas besoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit besoin de lui, et il le gardoit moins pour servir d'éclat à sa grandeur, que pour servir de matière à sa bonté.

De ce même principe naissoit son amour pour les pauvres. Aux termes de l'écriture l'aumône est une justice. Ce que nous appelons un don, le sage le nomme une dette; et la mesure de la miséricorde que nous attendons, est la miséricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment sur toute sorte de misérables les secours de sa charité. Il n'attendit pas à la mort à consacrer à Jésus-Christ une partie de ses richesses: il savoit qu'une charité tardive, selon les pères de l'église, avoit plus d'avarice que de piété; qu'il faut exécuter soi-même son testament et ses legs pieux, et faire un sacrifice de religion, et une distribution volontaire de ses aumônes.

Que ne puis-je révéler les secrets de sa charité? Vous verriez ici l'éducation d'une fille à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conseils: là les études d'un pupile, que Dieu, par le moyen de sa charité, a conduit aux fonctions de son saderdoce: ici une noblesse indigente poussée par ses charitables secours, au service du prince et de la patrie: là un mérite naissant, qu'auroit accablé le poids de sa mauvaise fortune, relevé par ses libéralités. Sortez de ces retraites où la misère et la honte vous cachent, familles infortunées, et dites-nous par quelles adresses il fit couler jusqu'à vous ses assistances imprévues. Et vous, asiles sacrés des disgrâces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de sa piété, hôpitaux dressés par ses soins et par ses bienfaits, dans les villes de ses gouvernemens, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir jusqu'au ciel les vœux et les prières des pauvres que vous renfermez.

Fléchier.

§ 33. *Sermon sur la Vérité d'un Avenir.*

Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle. Matth. 25, 46.

Voilà, mes frères, à quoi se terminent enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes: voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et

qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de l'univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel: des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes, et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir de là, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, mes frères, nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des grands jusque dans le peuple; et partout la piété des justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, mes frères, je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes : il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, mes frères, à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile : prouvons aux âmes dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre, comme nous, s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des âmes voluptueuses : l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir; la nécessité d'un avenir; le sentiment secret d'un avenir : voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire, regardez seulement et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus, est capable. Reconnoissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié, et des richesses de votre miséricorde.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des fidèles la vérité la plus consolante de la foi : de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard ; qu'un ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance ; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous mêmes nous survivra, et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre âme retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'aréopage. Nous sommes la race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de sages, et il a établi un jour pour juger l'univers. C'est par là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais, pour nous, mes frères, qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'église ; que tout l'univers a cru ; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, Jésus-Christ glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée : nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas ! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer les fidèles à cette grande attente, et de leur apprendre à se tenir prêts pour paroître devant Jésus-Christ qui va venir, loin de combattre encore ces maximes monstrueuses et insensées, que la première prédication de l'évangile avoit effacées de l'univers !

L'incertitude prétendue d'un avenir est donc le premier fondement de la sécurité des âmes incrédules. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle, disent-ils ; aucun des morts n'en est revenu pour nous le dire ; peut-être n'y a-t-il rien au-delà du trépas ; jouissons donc du présent, et laissons au hasard un avenir, ou qui n'est point, ou du moins qu'on ne veut pas que nous connoissions.

Or, je dis que cette incertitude est suspecte dans le principe qui la produit, insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie, affreuse dans ses conséquences ; ne me refusez pas votre attention.

Suspecte dans le principe qui la produit. Car, mes frères, comment s'est formé dans l'esprit de l'impie cette incertitude sur l'avenir ? Il n'y a qu'à remonter à l'origine d'une opinion, pour savoir si les intérêts de la vérité ou des passions l'ont établie sur la terre.

L'impie apporta en naissant les principes de religion naturelle communs à tous les hommes ; il trouva écrite dans son cœur une loi qui défendoit la violence, l'injustice, la perfidie, et tout ce qu'on ne peut pas souffrir soi-même ; l'éducation fortifia ces sentimens de la nature ; on lui apprit à connoître un Dieu, à l'aimer, à le craindre ; on lui montra la vertu dans les règles, on la lui rendit aimable dans les exemples ; et quoiqu'il trouvât en lui des penchans opposés au devoir, lorsqu'il lui arrivoit de s'y laisser emporter, son cœur prenoit en secret le parti de la vertu contre sa propre foiblesse.

Ainsi vécut d'abord l'impie sur la terre : il adora avec le reste des hommes un Etre Suprême ; il respecta ses lois ; il redouta ses châtimens ; il attendit ses promesses. D'où vient donc qu'il n'a plus connu de Dieu ; que les crimes lui ont paru des polices humaines, l'enfer un préjugé, l'avenir une chimère, l'âme un souffle qui s'éteint avec le corps ? Par quel degré est-il parvenu à ces connoissances si nouvelles et si surprenantes ? Par quelles voies a-t-il pu réussir à se défaire de ses anciens préjugés si établis parmi les hommes, et si conformes aux sentimens de son cœur, et aux lumières de sa raison ? A-t-il examiné ? a-t-il consulté ? a-t-il pris toutes les précautions sérieuses que demandoit l'affaire la plus importante de sa vie ? S'est-il retiré du commerce des hommes pour laisser plus de loisir aux réflexions et à l'étude ? A-t-il purifié son cœur de peur que les passions ne lui fissent prendre le change ? De quelles attentions n'a-t-on pas besoin, pour revenir des premiers sentimens dont l'âme avoit été d'abord imbue !

Ecoutez-le, mes frères, et adorez ici la justice de Dieu sur ces hommes corrompus qu'il livre à la vanité de leurs pensées. A mesure que ses mœurs se

sont déréglées, les règles lui ont paru suspectes ; à mesure qu'il s'est abruti, il a tâché de se persuader que l'homme étoit semblable à la bête. Il n'est devenu impie, qu'en se fermant toutes les voies qui pouvoient le conduire à la vérité ; en ne se faisant plus de la religion une affaire sérieuse ; en ne l'examinant que pour la déshonorer par des blasphèmes et des plaisanteries sacrilèges : il n'est devenu impie qu'en cherchant à s'endurcir contre les cris de sa conscience, et se livrant aux plus infâmes voluptés. C'est par cette voie qu'il est parvenu aux connoissances rares et sublimes de l'incrédulité : c'est à ces grands efforts, qu'il doit la découverte d'une vérité, que le reste des hommes jusqu'à lui, avoit ou ignorée ou détestée.

Voilà la source de toute incrédulité ; le déréglement du cœur. Oui, mes frères, trouvez-moi, si vous le pouvez, des hommes sages, véritables, chastes, réglés, tempérans, qui ne croient point de Dieu, qui n'attendent point d'avenir, qui regardent les adultères, les abominations, les incestes, comme les penchans et les jeux d'une nature innocente. Si le monde a vu des impies qui ont paru sages et tempérans, c'étoit, ou qu'ils cachoient mieux leurs désordres pour donner plus de crédit à leur impiété, ou la satiété du plaisir qui les avoit menés à cette fausse tempérance : la débauche avoit été la première source de leur irréligion : leur cœur étoit corrompu, avant que leur foi fît naufrage : ils avoient intérêt de croire que tout meurt avec le corps, avant que d'être parvenus à se le persuader ; et un long usage du plaisir avoit bien pu les dégoûter du crime, mais non pas leur rendre la vertu plus aimable.

Quelle consolation pour nous, mes frères, qui croyons qu'il faille renoncer aux mœurs, à la probité, à la pudeur, à tous les sentimens de l'humanité, avant que de renoncer à la foi, et n'être plus homme pour n'être plus chrétien !

Voilà l'incertitude de l'impie déjà suspecte dans son principe ; mais en second lieu, elle est insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Car, mes frères, pour prendre le parti, &c. *(La continuation se trouve tome I. p.* 1. § 62. *page* 95 *de cet ouvrage)*

L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré, que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes ; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de sa propre conscience.

Il est sans doute étonnant, &c. *(La continuation se trouve aussi tome. I. p.* 1, § 63. *page* 99.*)*

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir, comme des crimes, des penchans de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a, lui-même, donnés ? dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours : j'abrège et je finis.

Mais, premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendiez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent ; si tout ce que nous désirons, devient légitime ; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs ; sur ce pied-là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller ; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre ; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang ; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous ; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire, d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie, c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fît de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme ; il faut donc que cet instinct ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement.

puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites que pour le modérer ; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sages et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions ; que parmi tous les peuples, on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infâmes qui se livrent sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité ; et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos désirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence ? Si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance ? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme ? Est-ce parce qu'il est le plus violent ? mais la violence seule prouve son déréglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort ? mais il est des âmes justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable ? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près ; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charmes que le vice. Est-ce enfin parce qu'il est plus digne de l'homme ? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable ?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire, que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous ; ne trouvez-vous plus de justes sur la terre ? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice ; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'âmes chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte ? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces justes ? N'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous ? Les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre ? Ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères ? Qu'ont les justes pardessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque ?

O homme, vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens ! vous accusez l'auteur de la nature des désordres de votre propre volonté ! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages ; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimères un cœur corrompu n'est il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices !

Dieu est donc juste, mes frères, lorsqu'il punit les transgresseurs de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du juste sera donc la résurrection à une vie immortelle ; et la punition du pécheur, l'anéantissement de son âme ; car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus ? Il souhaite cet anéantissement ; il se le propose comme sa plus douce espérance ; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres plaisirs ! Ah ! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de son Dieu ? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point ; il n'en veut point : et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monstre qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au-delà

du trépas que pour souffrir et expier les horreurs d'une vie abominable? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes.

Non, mes frères, l'espérance périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles: la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaités immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peines: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*

Que conclure de ce discours? Que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience; qu'il est à plaindre, s'il faut que l'évangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, les préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourmens, un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'univers se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire: ne nous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens: mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir: cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire: l'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le fils de l'homme, le père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité. Ainsi soit-il.

Massillon.

§ 34. *Exorde de l'Oraison funèbre de Mme. la Dauphine.*

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego sicut fœnum arui; tu autem, Domine, in æternum permanes.

Mes jours se sont évanouis comme l'ombre, et j'ai séché comme l'herbe; mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Ps. 101.

C'est ainsi que parloit autrefois un roi selon le cœur de Dieu, quand ses jours défaillans et ses infirmités mortelles lui laissoient encore un reste de vie pour sentir sa langueur et sa chute, et pour adorer la grandeur et la durée éternelle du Dieu vivant.

Il regarde sa vie, tantôt comme la fumée qui s'élève, qui s'affoiblit en s'élevant, qui s'exhale et s'évanouit dans les airs; tantôt comme l'ombre qui s'étend, se rétrécit, se dissipe, sombre, vide et disparoissante figure; tantôt comme l'herbe qui sèche dans la prairie, qui perd à midi sa fraîcheur du matin, et languit et meurt sous les mêmes rayons du soleil qui l'avoient fait naître. De combien de tristes idées son esprit est-il occupé! Combien trouve-t-il partout des images sensibles de nos fragiles plaisirs et de nos grandeurs passagères!

Mais lorsqu'il se regarde du côté du Seigneur, comme une de ses créatures qui sont faites pour le louer, comme un de ces rois qui doivent servir à sa gloire, il demeure en suspens entre la confusion et la confiance. Il excite son humilité à la vue de son néant ; il anime ses espérances à la vue de la bonté et de l'éternité de Dieu ; il voit une vanité qui passe, et il dit : " Vous les changerez, Seigneur, et ils seront changés." Il voit une vérité qui demeure, et il s'écrie : " Pour vous, mon Dieu, vous êtes toujours le même, et vos années ne finissent point." Il tremble à la face de l'indignation et de la colère de ce Dieu, qui coupe le fil de ses jours, et qui le brise, après l'avoir élevé ; mais il se rassure par la pensée de ses miséricordes qui se réveillent ordinairement dans le temps de nos plus grandes misères.

Ne connoissez-vous pas, messieurs, dans les sentimens de ce prince, ceux de la princesse que nous pleurons ? Ne vous semble-t-il pas qu'elle vous dit, d'une voix mourante : La lumière de mes yeux s'éteint ; un nuage sans fin s'élève entre le monde et moi ; je meurs et je m'échappe insensiblement à moi-même : tristes momens ! terme fatal de ma languissante jeunesse ! mais si je sens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je sais aussi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me soutiendra ; et, comme par la loi du corps, je tiens à ce monde qui passe ; par l'espérance et par la foi, je tiens à Dieu qui ne passe point.

Si je venois déplorer ici la mort imprévue de quelque princesse mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ses vanités, et ses inconstances ; cette foule de figures qui se présentent à nos yeux et s'évanouissent ; cette révolution de conditions et de fortunes qui commencent et qui finissent, qui se relèvent et qui retombent ; cette vicissitude de corruptions, tantôt secrètes, tantôt visibles, qui se renouvellent ; cette suite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos âmes par l'instabilité de nos désirs ; enfin, ce dérangement universel et continuel des choses humaines, qui tout naturel et tout désordonné qu'il semble à nos yeux, est pourtant l'ouvrage de la main toute-puissante de Dieu, et l'ordre de sa providence.

Mais, grâces au Seigneur, je viens louer une princesse plus grande par sa religion que par sa naissance, et vous montrer, au lieu des fragilités de la nature, les effets constans de la grâce.

Fléchier.

§ 35. *Exorde de l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

Ecce magnus effectus sum, et præcessi omnes sapientiâ, qui fuerunt antè me in Jerusalem ; et agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritûs.

Je suis devenu grand : j'ai surpassé en gloire et en sagesse tous ceux qui m'ont précédé dans Jérusalem ; et j'ai reconnu qu'en cela même il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit. Eccles. I v. 16. 17.

Dieu seul est grand, mes frères, et dans ces derniers momens surtout où il préside à la mort des rois de la terre : plus leur gloire et leur puissance ont éclaté, plus, en s'évanouissant alors, elles rendent hommage à sa grandeur suprême : Dieu paroît tout ce qu'il est ; et l'homme n'est plus rien de tout ce qu'il croyoit être.

Heureux le prince dont le cœur ne s'est point élevé au milieu de ses prospérités et de sa gloire ; qui, semblable à Salomon, n'a pas attendu que toute sa grandeur expirât avec lui au lit de la mort, pour avouer qu'elle n'étoit que vanité et affliction d'esprit, et qui s'est humilié sous la main de Dieu, dans le temps même que l'adulation sembloit le mettre au-dessus de l'homme !

Oui, mes frères, la grandeur et les victoires du roi que nous pleurons ont été autrefois assez publiées ; la magnificence des éloges a égalé celle des événemens ; les hommes ont tout dit, il y a long-temps, en parlant de sa gloire. Que nous reste-t-il ici, que d'en parler pour notre instruction ?

Ce roi, la terreur de ses voisins, l'étonnement de l'univers, le père des rois, plus grand que tous ses ancêtres, plus magnifique que Salomon dans toute sa gloire, a reconnu comme lui, que tout étoit vanité. Le monde a été ébloui de

l'éclat qui l'environnoit ; ses ennemis ont envié sa puissance ; les étrangers sont venus des îles les plus éloignées, baisser les yeux devant la gloire de sa majesté ; ses sujets lui ont presque dressé des autels ; et le prestige qui se formoit autour de lui n'a pu le séduire lui-même.

Vous l'aviez rempli, ô mon Dieu, de la crainte de votre nom ; vous l'aviez écrit sur le livre éternel, dans la succession des saints rois qui devoient gouverner vos peuples ; vous l'aviez revêtu de grandeur et de magnificence. Mais ce n'étoit pas assez : il falloit encore qu'il fut marqué du caractère propre de vos élus : vous avez récompensé sa foi par des tribulations et par des disgrâces. L'usage chrétien des prospérités peut nous donner droit au royaume des cieux ; mais il n'y a que l'affliction et la violence qui nous l'assurent.

Voyons-nous des mêmes yeux, mes frères, la vicissitude des choses humaines? Sans remonter aux siècles de nos pères, quelles leçons Dieu n'a-t-il pas données au nôtre ? Nous avons vu toute la race royale presque éteinte ; les princes, l'espérance et l'appui du trône, moissonnés à la fleur de leur âge ; l'époux et l'épouse auguste, au milieu de leurs plus beaux jours, enfermés dans le même cercueil, et les cendres de l'enfant suivre tristement, et augmenter l'appareil lugubre de leurs funérailles ; le roi, qui avoit passé, d'une minorité orageuse au règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires, retomber de cette gloire dans des malheurs presque supérieurs à ses anciennes prospérités ; se relever encore plus grand de toutes ses pertes, et survivre à tant d'événemens divers, pour rendre gloire à Dieu et s'affermir dans la foi des biens immuables.

Ces grands objets passent devant nos yeux comme des scènes fabuleuses ; le cœur se prête pour un moment au spectacle ; l'attendrissement finit avec la représentation : il semble que Dieu n'opère ici-bas tant de révolutions, que pour se jouer dans l'univers, et nous amuser plutôt que nous instruire.

Ajoutons donc les paroles de la foi à cette triste cérémonie, qui, sans cela, nous prêcheroit en vain ; racontons, non les merveilles d'un règne que les hommes ont déjà tant exalté, mais les merveilles de Dieu sur le roi qui nous est ôté ; rappelons ici ses vertus plutôt que ses victoires ; montrons-le plus grand encore au lit de la mort, qu'il ne l'étoit autrefois sur son trône, dans les jours de sa gloire ; n'ôtons les louanges à la vanité que pour les rendre à la grâce, et quoiqu'il ait été grand, et par l'éclat inouï de son règne, et par les sentimens héroïques de sa piété, deux réflexions sur lesquelles va rouler ce devoir de religion que nous rendons à la mémoire du très-haut, très-puissant et très-excellent prince, Louis XIV du nom, roi de France et de Navarre ; ne parlons de la gloire et de la grandeur de son règne que pour en montrer les écueils et le néant qu'il a connus, et de sa piété que pour en proposer et immortaliser les exemples.

Massillon, Or. Fun. de Louis XIV.

§ 36. *Exorde d'un Sermon par Bridaine.*

Je me souviens de lui avoir entendu répéter le début d'un premier sermon qu'il prêcha dans l'église de St. Sulpice, à Paris, en 1751. La plus haute compagnie de la capitale vint l'entendre par curiosité. Bridaine aperçut dans l'assemblée plusieurs évêques, des personnes décorées, une foule innombrable d'ecclésiastiques ; et ce spectacle, loin de l'intimider, lui inspira l'exorde qu'on va lire. Voici ce que ma mémoire me rappelle de ce morceau dont j'ai toujours été vivement frappé, et qui ne paroîtra peut-être point indigne de Bossuet ou de Démosthène.

" A la vue d'un auditoire si nouveau
" pour moi, il semble, mes frères,
" que je ne devrois ouvrir la bouche que
" pour vous demander grâce en faveur
" d'un pauvre missionnaire, dépourvu
" de tous les talens que vous exigez
" quand on vient vous parler de votre
" salut. J'éprouve cependant aujour-
" d'hui un sentiment bien différent ; et
" si je suis humilié, gardez-vous de
" croire que je m'abaisse aux misérables
" inquiétudes de la vanité. A Dieu ne
" plaise qu'un ministre du ciel pense ja-
" mais avoir besoin d'excuse auprès de
" vous ! car, qui que vous soyez, vous
" n'êtes, comme moi, que des pé-
" cheurs ; c'est devant votre Dieu et le

" mien, que je me sens pressé dans ce " moment de frapper ma poitrine. Jusqu'à " présent j'ai publié les justices du Très- " Haut dans des temples couverts de " chaume ; j'ai prêché les rigueurs de la " pénitence à des infortunés qui man- " quoient de pain; j'ai annoncé aux bons " habitans des campagnes les vérités les " plus effrayantes de ma religion: qu'ai- " je fait ! malheureux ? j'ai contristé les " pauvres, les meilleurs amis de mon " Dieu ; j'ai porté l'épouvante et la dou- " leur dans ces âmes simples et fidèles, " que j'aurois dû plaindre et consoler. " C'est ici où mes regards ne tombent " que sur des grands, sur des riches, " sur des oppresseurs de l'humanité souf- " frante, ou sur des pécheurs audacieux " et endurcis ; ah ! c'est ici seulement " qu'il falloit faire retentir la parole " sainte dans toute la force de son ton- " nerre, et placer avec moi dans cette " chaire, d'un côté la mort qui vous me- " nace, et de l'autre, mon grand Dieu " qui vient vous juger. Je tiens aujour- " d'hui votre sentence à la main. Trem- " blez donc devant moi, hommes su- " perbes et dédaigneux qui m'écoutez. " La nécessité du salut, la certitude de " la mort, l'incertitude de cette heure si " effroyable pour vous, l'impénitence " finale, le jugement dernier, le petit " nombre des élus, l'enfer, et par-des- " sus tout, l'éternité..... l'éternité ! voi- " là les sujets dont je viens vous entrete- " nir, et que j'aurois dû, sans doute, ré- " server pour vous seuls. Et qu'ai-je " besoin de vos suffrages, qui me dam- " neroient peut-être, sans vous sauver ? " Dieu va vous émouvoir, tandis que " son indigne ministre vous parlera ; " car j'ai acquis une longue expérience " de ses miséricordes. Alors, pénétrés " d'horreur pour vos iniquités passées, " vous viendrez vous jeter dans mes " bras, en versant des larmes de com- " ponction et de repentir, et à force de " remords vous me trouverez assez élo- " quent."

Le Cardinal Maury.

§ 37. *Exorde d'un Sermon sur la Résurrection.*

Qui dicit illis : nolite expavescere : Jesum quæritis Nazarenum, crucifixum : surrexit, non est hîc ; ecce locus ubi posuerunt eum.

L'ange dit aux femmes : ne craignez point ; vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. Il est ressuscité, il n'est point ici ; voici le lieu où on l'avoit mis.

Sire,

Ces paroles sont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées sur les tombeaux des hommes. Quelque puissans qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, et que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? à cette inscription : *hîc jacet* ; ce grand, ce conquérant, cet homme tant vanté dans le monde, est ici couché sous cette pierre et enseveli dans la poussière, sans que tout son pouvoir et toute sa puissance l'en puissent tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jésus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre qu'il en sort, dès le troisième jour, victorieux et tout brillant de lumière, en sorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, et qui, ne le trouvant pas, en veulent savoir des nouvelles, n'en apprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité et qu'il n'est plus là : *non est hîc.* Voilà, selon la prédiction et l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *et erit sepulchrum ejus gloriosum.* Au lieu donc que la gloire des grands du siècle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi dire, dans le centre même de la foiblesse, qu'il fait éclater toute sa force, et jusqu'entre les bras de la mort, qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse et immortelle. Admirable changement, chrétiens, qui doit affermir son église, qui doit consoler ses disciples et les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi et à l'espérance chrétiennes : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours.

Oui, chrétiens, un des plus solides fondemens et de notre foi et de notre espérance, c'est la glorieuse résurrection de Jésus-Christ. Je le dis après St. Augustin, et m'attachant à sa pensée, je trouve en deux paroles de ce père le partage le plus juste et le dessein le plus complet. Car, selon la belle remarque de ce saint docteur, le fils de Dieu dans sa résurrection nous présente tout à la

fois et un grand miracle et un grand exemple : *In hâc resurrectione et miraculum et exemplum* ; un grand miracle pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas* ; et un grand exemple pour animer notre espérance, *exemplum ut speres.* En effet, c'est sur cette résurrection du Sauveur des hommes que sont établis les deux plus importantes vérités du christianisme, dont l'une est comme la base de toute la religion, savoir, que Jésus-Christ est Dieu ; et l'autre est le principe de toute la morale évangélique, savoir, que nous ressusciterons un jour nous-mêmes, comme Jésus-Christ. Ainsi, mes chers auditeurs, sans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la résurrection de Jésus-Christ, preuve incontestable de sa divinité : c'est par là qu'il confirme notre foi, et ce sera la première partie. Exemple de la résurrection de Jésus-Christ, gage assuré de notre résurrection future : c'est par là qu'il anime notre espérance, et ce sera la seconde partie; deux points d'une extrême conséquence : dans le premier, Jésus-Christ, par sa résurrection, nous apprendra ce qu'il est : dans le second, Jésus-Christ, par cette même résurrection nous apprendra ce que nous serons. L'un et l'autre renferment ce qu'il y a dans le christianisme de plus sublime et de plus relevé. Plaise au ciel qu'ils servent également à votre instruction et à votre édification !

Bourdaloue.

§ 38. *Exorde d'un Sermon sur la Fête de Tous les Saints.*

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés.

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à votre majesté le même langage.

Heureux le prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre ; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse ; et qui a toujours été plus grand, ou que le péril, ou que la victoire.

Heureux le prince, qui durant le cours d'un règne long et florissant, jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité, et qui n'a plus rien à désirer que de conserver long-temps ce qu'il possède.

Ainsi parleroit le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle ; mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le royaume du ciel est à lui : *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes ; mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même; parce qu'il sera éternellement consolé : *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire ; mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire ; mais celui qui ne trouvant rien sur le trône même, digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice ; parce qu'il sera rassasié : *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible ; mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde : *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*

Heureux enfin, non celui qui toujours

arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre ; mais celui qui a pu se la donner à soi-même et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu : *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heureux ; et l'évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par là qu'il est grand, mais ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu ! n'y met ou que des faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude ; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

Massillon.

§ 39. *Exorde d'un Panégyrique de Saint Louis.*

Spectaculum mundo et angelis.

Il fut le spectacle de la terre et du ciel.

Dieu, dont les voies ordinaires sont aussi douces que mystérieuses, agit quelquefois avec cet éclat et cette autorité qui rend sa providence sensible et apparente. Lorsqu'il veut effrayer les nations, il place sur la scène du monde des politiques audacieux que l'esprit de discorde anime, ou d'insatiables conquérans que dévore la fureur de vaincre. Lorsqu'il veut les instruire, il leur offre ces rois philosophes que l'équité règle, ces oracles pacifiques que la sagesse inspire. Mais lorsqu'il veut intéresser tout à la fois le ciel et la terre, il semble descendre lui-même sur le trône, il se peint tout entier dans des rois également sages et vertueux. Il répand sur ces hommes, dont le monde admire les heureuses destinées, ces dons plus heureux encore que le ciel respecte : il verse dans ces âmes choisies le goût délicat de la vraie gloire et le vif sentiment de la grâce. Il achève l'héroïsme par la sainteté ; il décore la sainteté par l'héroïsme, et réunissant les talens qu'il dirige et les mérites qu'il couronne, il forme ce prodige si rare, également honorable à la religion et précieux à l'humanité, un grand homme et un grand saint.

L'Abbé de Boismont.

§ 40. *Exorde d'un autre Panégyrique de Saint Louis.*

Dextra tua suscepit me.... et præcinxisti me ad bellum.

Vous m'avez pris, ô mon Dieu ! comme par la main, pour me conduire durant le cours de mon règne, et vous m'avez revêtu de force pour faire la guerre.

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans l'art de régner, que leur puissance est assurée ! qu'il est doux d'être soumis à leur empire ! La justice et la vérité sont la règle de leur conduite et le ferme appui de leur trône ; avec eux règnent toutes les vertus, et tous les biens en sont la suite. Ils veillent aux intérêts du ciel et au repos de la terre. Ils rendent heureux leurs peuples ; ils font plus, ils les rendent dignes de l'être. Ils sont enfin les images vivantes du Très-Haut, et leur règne est une image du sien.

Quand les rois ont Dieu lui-même pour maître dans la science de la guerre, que leur bras est redoutable, et que leur héroïsme est accompli ! D'autant plus terribles, qu'ils sont légitimement armés, ils volent avec confiance à des combats que leurs droits justifient, ou que consacre la religion. La terreur marche devant eux, et elle porte les premiers coups : et si, par une de ces profondeurs qu'il n'est pas permis à l'homme de sonder, le Dieu qu'ils servent n'affranchit pas leur valeur de la vicissitude des armes, il prend soin de leur constance. La force toute-puissante, au défaut des victoires qu'elle ne leur fait pas remporter, leur fait soutenir des disgrâces plus glorieuses que les victoires. Après les avoir mis au-dessus de leur fortune, elle les met au-dessus de leurs malheurs ; et pendant que l'ennemi vainqueur croit triompher de leur défaite, ils en triomphent eux plus véritablement que lui-même.

Je n'ai pas encore nommé Saint Louis, messieurs, mais n'aurois-je pas déjà com-

mencé son éloge sans m'en apercevoir?.... Né pour commander, il suivit ses aïeux sur le trône, il les y surpassa tous ; ils régna, il honora la royauté, il fit le bonheur, et en partie la vertu de nos ancêtres ; et afin qu'aucune sorte de gloire ne lui manquât, revêtu de la force du Dieu des armées, modèle des rois pacifiques et des rois guerriers, il livra des batailles, il remporta des victoires, et il remplit l'univers du bruit de son courage dans l'une et l'autre fortune.

L'Abbé Ségui.

§ 41. *Exorde d'un autre Panégyrique de Saint Louis.*

Per me reges regnant, et legum conditores justa decernunt.

C'est par moi que les rois règnent, et que les législateurs font de justes lois. Prov. chap. 8.

Celui par qui les rois règnent, doit être leur maître dans l'art de régner : c'est à lui seul qu'il appartient de guider un pouvoir dont il est la source ; et s'ils sont rois, parce qu'il les élève, ils sont grands quand ils lui obéissent. L'autorité qu'il leur confie, soumise aux lois de ce maître suprême, fait la gloire des princes qui l'exercent, et le bonheur des peuples qui leur sont soumis.

C'est alors qu'on reconnoît en eux tous les traits de la divinité ; images de la justice de Dieu, par leur fermeté à punir le crime ; images de sa miséricorde, par leur penchant à pardonner ; images de sa providence, par le soin paternel qu'ils ont de leurs sujets ; images de sa bonté, par leur tendre compassion pour les malheureux ; images de sa puissance, moins par la force qui les accompagne, que par l'usage qu'ils en font, ils imitent parfaitement cette puissance toujours favorable au genre humain, qui ne fait éclater la foudre qu'à regret, et qui ne se plaît qu'à répandre des faveurs et des grâces.

Mais si les rois que Dieu conduit sont les pères de leurs sujets, ils sont en même temps la terreur de leurs ennemis ; s'ils ont toujours en main le sceptre de protection pour se faire aimer, ils ont encore un glaive vengeur pour se faire craindre ; et lorsque dans les hasards de la guerre le succès ne répond pas à la justice de leur cause et à la sagesse de leurs projets, ils sont aussi courageux dans le moment de leur défaite, qu'ils étoient modérés dans les jours de leur triomphe. Sans orgueil au sein de la victoire, sans foiblesse au comble de l'adversité, ils ne sont ni éblouis par les prospérités, ni abattus par les disgrâces ; et l'inconstance des événemens, qui peut tout sur leur fortune, ne peut rien sur leur vertu.

Tel a été, messieurs, ce roi dont la mémoire doit être à jamais précieuse à la France et à l'église. Ce roi plus grand que David dans la guerre, aussi sage que Salomon dans le gouvernement ; plus constant que l'un dans les voies de la piété, aussi pénitent que l'autre, sans s'en être jamais écarté.

Ce roi qui fut, par la douceur de son règne, le père de son peuple, par l'intégrité reconnue de son caractère, le médiateur de l'Europe ; par son zèle pour la religion, le fléau de l'hérésie ; par la pureté de son cœur, l'ennemi de tous les vices ; par la beauté de ses sentimens, le modèle de toutes les vertus ; par ses exploits dans la guerre, le héros de son siècle ; par sa constance magnanime dans les disgrâces, l'honneur de la royauté.

Le P. Griffet.

§ 42. *Exorde de l'Oraison funèbre de Madame l'Abbesse de Maubuisson.*

Dieu ne juge pas des princes, comme nous avons coutume d'en juger : souvent trompés, et toujours éblouis par l'éclat de leur couronne, entraînés par le torrent d'une cour flatteuse, attentive à leur plaire, nous renfermons nos admirations dans l'appareil extérieur de puissance et de pompe qui les environne ; et soit que le respect nous défende de sonder leur cœur, soit que nos yeux trop foibles soient incapables d'y pénétrer, nous formons toute l'idée de leur gloire, sur la seule vue de ces apparentes grandeurs.

Dieu qui les a formés, et qui ne les a mis en spectacle à l'univers, que pour être sur la terre les plus nobles images de sa divinité, veut qu'on y reconnoisse, à des grandeurs plus solides, les traits de sa ressemblance, et que leur gloire, pour approcher de plus près de la sienne, prenne sa force dans le fonds des plus excellentes vertus.

Qu'attendez-vous donc de moi, et

quelle doit être ici ma conduite? Chargé du glorieux, mais difficile ministère, de rendre à la fille d'un roi un juste tribut de louanges, me sera-t-il permis de chercher, hors d'elle-même, les titres de sa gloire? Vous parlerai-je de la noblesse de ce sang illustre, qui, de héros en héros, a coulé tout pur dans ses veines? Assemblerai-je sur son tombeau ces lauriers que ses ancêtres ont cueillis en tant d'occasions différentes, pour lui en former une couronne? Vous représenterai-je la hauteur de tant de trônes, au milieu desquels elle est née? Ferai-je le dénombrement des empereurs, des rois, des électeurs que sa maison a donnés à l'Europe, et qui ont rempli le monde entier du bruit de leur grand nom?

Elle-même m'en désavoueroit; et elle me défend encore après sa mort, de la revêtir de ces grandeurs héréditaires, dont elle s'est pendant sa vie si généreusement dépouillée.

Comme elle ne connoissoit de vraie gloire, que celle de renoncer à toute gloire, elle en fit son premier devoir; et oubliant qu'elle étoit née pour commander aux hommes, elle mit tout son bonheur à servir Dieu. Préférant la solitude à la cour, la cellule au trône, la croix au sceptre, les épines aux couronnes, l'humilité au faste, l'obéissance à l'autorité, elle se déroba au siècle pour se renfermer en elle-même, cacha toute la princesse sous le voile et sous l'habit de religion.

C'est à ce point de vue que je borne tout ce discours. Vous n'y verrez pas de ces grands événemens qui décident du sort des états, et qui, intéressant les plus nobles passions du cœur, préparent un grand spectacle à la curiosité publique; mais vous admirerez les merveilles d'une providence attentive à former un cœur selon celui de Dieu: spectacle digne des saints et des anges mêmes. Vous n'y verrez pas de ces traits d'une politique profonde, qui, par des ressorts secrets, sait mouvoir les affaires et manier avec succès les intérêts les plus difficiles; mais vous y découvrirez les traits d'une prudence évangélique, qui sait mettre à profit la grâce, et ramener tout aux intérêts du salut. Enfin, vous n'y verrez pas une princesse qui, désarmant des rois ennemis, devient l'auguste sceau d'une paix peu durable; mais vous y verrez une fille de roi qui renonce à toutes les alliances du monde, pour s'unir à l'Agneau par une alliance éternelle.

Maboul.

§ 43. *Exorde de l'Oraison funèbre de Stanislas, Roi de Pologne.*

Salvabis me à contradictionibus populi mei: custodies me in caput gentium; populus quem ignoro serviet mihi.

Seigneur, vous me sauverez du milieu des contradictions de mon peuple; vous conserverez mon rang parmi les chefs des nations; un peuple qui m'est inconnu me sera soumis.

Comme la Providence se joue des choses humaines! elle donne les sceptres, elle les ôte; elles les donne et les ôte encore. Deux fois Stanislas est roi; deux fois il est repoussé loin du trône; et tantôt souverain, tantôt proscrit et fugitif, souvent sans asile comme sans patrie, emporté par le torrent des circonstances et des temps, il paroît, il disparoit sur la surface de l'Europe, comme un vaisseau battu par la tempête au milieu des mers. L'influence de ses destinées semble se répandre d'une extrémité de la terre à l'autre; et, comme si la scène du monde ne s'ébranloit que pour le sauver ou pour le perdre, les agitations du nord, celles du midi, celles de l'Europe entière, font renaître tour à tour ses espérances et ses craintes: on diroit qu'une fatalité secrète, agissant sans lui, malgré lui, tient sa fortune enchaînée à celle de tous les peuples et de tous les rois. Un seul homme est placé par la Providence au centre de tous les mouvemens dont son siècle est agité. Mais quel autre spectacle plus admirable! un vieillard vénérable, entouré d'une foule de sujets soumis dont il est le père, tranquille au milieu des divisions dont la terre ne cesse point d'être affligée; la discorde frémit autour de lui sans pouvoir l'atteindre; il est assis sur un trône que rien ne peut ébranler; c'est le prince de la paix; c'est Stanislas encore; c'est lui dont la vertu, toujours égale, a lassé l'inconstance des événemens; lui que la fortune respecte aussi long-temps qu'elle l'a persécuté.....Stanislas, après avoir vécu, comme David, dans le tumulte et les combats, règne comme Salomon dans le calme de la sécurité. Le Sei-

gneur l'a délivré des contradictions de son peuple; il a conservé son rang parmi les chefs des nations; il a soumis à son empire le peuple qu'il ne connoissoit pas. Né sur les bords de la Vistule, il donne des lois à la Lorraine; la France est sa patrie, et la maison de nos rois est sa famille. Stanislas a parcouru dans toute son étendue, a touché, pour ainsi dire, dans tous ses points, le cercle des conditions mortelles. Il est l'égal de tous les hommes, et de ceux qui vivent sur des trônes, et de ceux qui gémissent sous le joug des plus dures adversités. Il est entré dans la lice pour se mesurer avec tous les combattans; il essaie toutes ses forces, il déploie toutes ses vertus. A la gloire des héros qui consiste à braver les périls, à soutenir les disgrâces, il unit celle des rois qui consiste à rendre un peuple heureux. Pendant trente ans, c'est le juste aux prises avec la fortune: pendant trente ans, c'est le sage sur le trône.

L'Evêque de Lavaur, depuis archevêque d'Aix.

Stanislas se reproduit par sa bonté dans la Lorraine entière: son âme se répand dans les villes et dans les campagnes, dans tous les rangs et dans tous les états. Il descend comme un esprit consolateur, dans le sein de tous les malheureux; il voudroit bannir de la terre les infortunes de tous les genres, les bannir pour tous les siecles; il perpétue d'âge en âge des bienfaits, qui s'écoulent toujours trop vite et laissent renaître la misère après eux. Partout où ce bon prince fait quelque séjour, il fonde des hôpitaux, des maisons de charité; on diroit que du milieu de ses palais, et parmi le bruit confus du cortége qui le suit, il entend le plus foible cri qui s'échappe du cœur du pauvre. Quelle est la plaie qu'il n'ait pas voulu guérir? Quel est le bien qu'il n'ait pas voulu faire? La postérité sera tentée de croire qu'il fut le plus riche des souverains; et notre siècle a connu des particuliers plus opulens que lui. Mais que ne peut la sage économie, quand elle est dirigée par la bonté? Et peut-être aussi l'habitude des malheurs l'a rendu plus habile dans l'art de les soulager. Les traces de ses pas furent marquées par ses bienfaits, et chaque année fut l'époque de quelque établissement respectable.

Le même.

§ 44. *Extrait du Sermon sur le petit Nombre des Elus.*

Si vous saviez à quoi vous engage le titre de chrétien que vous portez; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures qu'il vous impose; la haine du monde, de vous-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, un un mot, la conformité avec Jésus-Christ crucifié qu'il exige de vous; si vous le compreniez, si vous faisiez attention que, devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se porter à lui vous souille; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi! diriez-vous, des obligations si saintes et des mœurs si profanes, une vigilance si continuelle et une vie si peu attentive et si dissipée, un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles! Si cela est ainsi, ô mon Dieu! qui pourra donc se sauver, *quis poterit salvus esse?* Peu de gens, mon cher auditeur. Ce ne sera pas vous, du moins, si vous ne changez; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent: ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver? Voulez-vous le savoir? Ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement, et qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver? Cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfans dans la foi et dans la piété, laisse au Seigneur la décision de leur destinée, ne partage son cœur qu'entre Jesus-Christ et son époux, est ornée de pudeur et de modestie, ne s'assied pas dans les assemblées de vanité, et ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples.

Qui pourra se sauver? Ce fidèle, qui dans le relâchement de ces derniers temps imite les premières mœurs des chrétiens;

qui a les mains innocentes et le corps pur: vigilant, qui n'a pas reçu son âme en vain, mais qui au milieu même des périls du grand monde s'applique sans cesse à la purifier: juste, qui ne jure pas frauduleusement à son prochain, et qui ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune: généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre et ne nuit à ses concurrens que par son mérite: sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et qui ne sait point plaire en trahissant sa conscience: charitable, qui fait de sa maison et de son crédit l'asile de ses frères: de sa personne, la consolation des affligés; de son bien, le bien des pauvres; soumis dans les afflictions, chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité.

Qui pourra se sauver? Vous, mon cher auditeur, si vous voulez suivre ces exemples. Voilà les gens qui se sauveront: or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre. Donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut: car si en vivant ainsi vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient, puisqu'à un petit nombre d'impies près qui se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites: or, que tous hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire: il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver, si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler, et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même; il n'est peut être personne ici qui ne puisse dire de soi: Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une âme à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant, c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte: tout le reste est calme. On sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, mes frères, qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes; je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre: et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, Jésus Christ paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans à qui l'on va prononcer une sentence de grâce ou un arrêt de mort éternelle: car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort, c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous soyez; je vous demande donc, si Jésus Christ paroissoit dans ce temple, au milieu de cette assemblée la plus auguste de l'univers, pour nous juger, pour faire le juste discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? Croyez-vous que les choses du moins fussent égales? Croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix justes, que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes tout entières? Je vous le demande: vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même. Vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent. Mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les fidèles? Les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant Jésus-Christ; qui sont-ils? beaucoup

de pécheurs qui ne veulent pas se convertir; encore plus, qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres, qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion; voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour: paroissez maintenant, justes; où êtes-vous? Restes d'Israël, passez à la droite: froment de Jésus-Christ, démêlez-vous de cette paille destinée au feu: ô Dieu! où sont vos élus, et que reste-t-il pour votre partage?

Massillon.

§ 45. *Extrait du Panégyrique de St. Augustin.*

Sa Conversion.

Représentons nous, à la naissance de St. Augustin, l'Europe inondée de barbares; le trône des Césars transporté ou plutôt enseveli dans l'orient; des usurpateurs sans génie se disputant un diadème avili, et toujours flottant sur le front d'un fantôme sans autorité; Rome déchue, je ne dis pas seulement de son antique liberté, mais encore de cette brillante servitude dont elle osa s'enorgueillir, lorsque ses premiers empereurs daignoient encore caresser sa fierté en lui présentant le frein, et les descendans des arbitres du monde ne connoissant déjà plus d'autres révolutions que les changemens d'oppresseurs, les Gaules ravagées par des séditions intestines, qui ravirent à cette malheureuse contrée, ses mœurs, ses habitans et jusqu'à son nom; le christianisme agité par les longues secousses que lui imprimèrent et ses désastres et ses victoires, s'appuyant alors sur le sceptre de Constantin; toutes les religions de l'univers ébranlées à la fois à l'approche de l'évangile, et chaque enthousiaste voulant former de leurs débris de nouveaux cultes: espèce d'anarchie religieuse, où toutes les opinions engendrèrent des sectes, et où les hérétiques forcèrent l'église, encore dégouttante du sang de ses martyrs, de regretter la hache de ses anciens tyrans.

Enfans des hommes! celui à qui il appartient d'opérer des prodiges, étend sa main du haut des cieux, pour renouveler la face du christianisme; mais comment exécutera-t-il un si profond dessein? Il faut qu'il suscite un nouvel apôtre qui approfondisse toutes les sciences, d'une éloquence véhémente qui entraîne tous les esprits, d'une sensibilité pénétrante qui s'ouvre tous les cœurs. Il faut qu'il lui donne assez d'humilité pour consacrer à la religion les plus riches présens de la nature; assez de vertus pour conformer ses mœurs à sa croyance; ou plutôt, le dirai-je, il faut, pour lui assurer la confiance de l'univers, qu'il le conduise d'abord lentement à la vérité et à la sainteté, à travers les préjugés et les passions. Augustin! c'est donc toi que Dieu doit accorder à son église.

Providence de l'Eternel, que vos voies sont incompréhensibles! Je vois naître dans les murs de Tagaste, vers le milieu du quatrième siècle, un homme livré à toutes les tentations de l'indigence, à tous les écueils du talent, à tous les dangers de l'ambition, et à tous les excès de la débauche: un homme célèbre tour à tour à Madaure et à Carthage, où il multiplie ses connoissances, et déprave ses mœurs; un homme qui, après avoir été chassé avec ignominie de la table de Monique sa mère, signale son génie par des écarts, déplore l'immortalité de son âme, et rougit de quelques restes de vertu échappés du naufrage de son innocence; mais bientôt honteux de s'être abaissé à tous les dogmes rampans de Manès et de l'astrologie, il croit se relever; et de peur d'être égaré par de nouveaux imposteurs, il court se précipiter à Rome dans le chaos du scepticisme. *Il se tournera à droite*, dit Isaïe, *et il sera tourmenté par la faim; il se tournera à gauche, et il ne sera point rassasié; il verra Manassès contre Ephraïm, Ephraïm contre Manassès, et Manassès et Ephraïm conjurés ensemble contre Juda.* Grand Dieu! qu'attendez-vous à faire éclater votre puissance! *O Dieu!* s'écrie le roi prophète, *ô mon Dieu! les collines se sont élevées à votre voix, et les campagnes sont descendues dans les vallons.* O Dieu! tous vos enfans sont dans l'attente de vos largesses. Ouvrez-vous votre main? ils sont comblés de trésors; refusez-vous l'esprit de vie? ils tombent en défaillance et rentrent dans la poussière.

Hélas! qui l'oseroit penser, que de ces écoles de mensonge va sortir le plus ardent, le plus infatigable défenseur de l'évangile? *Mes pensées*, poursuit l'E-

ternel, *ne sont pas vos pensées.* Je transforme à mon gré les instrumens du vice en vases d'élection. Il dit : les ténèbres se dissipent, le voile tombe, les yeux s'ouvrent ; les Paul et les Augustin sont changés en apôtres.

Déjà poussé par l'ambition qui le domine, le jeune rhéteur Augustin vole à Milan, et vient donner des leçons d'éloquence à la cour de Valentinien. *Pose les mains*, puis je lui dire ici avec le prophète Isaïe, *pose les mains comme un aveugle, le long des murs de ton lycée, et marche dans les ténèbres au milieu des clartés du midi.* A ton approche, Ambroise, l'intrépide Ambroise, effrayé de ta renommée, ordonne des prières publiques, pour conjurer le ciel de préserver son peuple de la séduction de ton génie. Ton orgueil ne voit qu'un hommage dans cette précaution ; et, pour en mieux sentir le prix, tu t'empresses d'assister aux instructions de l'évêque de Milan, et de comparer son talent à sa célébrité. Je vois, en effet, Augustin parmi les auditeurs de ce grand apôtre des rois, et aussitôt il est profondément frappé de l'auguste assemblage du génie, de la vérité et de la vertu. Mais, plus il admire l'éloquence d'Ambroise, plus il se met en garde contre la persuasion. Un rayon de lumière l'épouvante ; il fuit, et ce Pyrrhonien qui doutoit de tout, conçoit sur ce doute universel de nouveaux doutes, remords précieux de l'esprit, heureux tourmens de la grâce qui enfante la vérité. Seul au milieu de ces incertitudes, il interroge toutes les sectes, et il n'en reçoit plus que des réponses de mort ; il résiste, il cède ; il s'éloigne, il revient ; il lutte, il succombe ; il brave, il gémit, il tremble. Insensiblement tous ses principes tombent, tous ses appuis échappent de ses mains. Alors Monique prie, Ambroise tonne ; le coup de la grâce part du haut de la chaire de Milan, ou plutôt du haut du trône de l'Eternel : Augustin est renversé, Augustin est relevé, et la foi le prosterne aux genoux de son vainqueur, qui répand sur son front l'eau sainte du baptême.

Le Cardinal Maury.

§ 46. *Autre Extrait du même Panégyrique.*

Son Eloquence.

Les habitans de Césarée se séparent chaque année en deux classes, hostiles contre frères, pères contre enfans, époux contre épouse, et se lapident réciproquement pour s'exercer aux combats. Au milieu du carnage, Augustin parle ; on l'écoute à peine. Il parle encore, on l'admire. Il parle encore, on est troublé. Il parle encore, les larmes coulent. Il parle, la nature et la grâce parlent avec lui, les armes tombent des mains ; ces barbares courent s'embrasser, et se prosternent à ses pieds. Voilà le triomphe, et le plus beau triomphe de son éloquence ! Quel spectacle, ô mon Dieu ! après de pareils triomphes, m'écrierai-je avec Bossuet, que le style de St. Augustin ait ses défauts, comme le soleil a ses taches, je ne daignerai ni les avouer, ni les contester, ni les excuser, ni les défendre.

Non, ce ne seront jamais les partisans d'un goût froid et dédaigneux que nous choisirons pour arbitres de l'éloquence évangélique. Un apôtre a d'autres juges : ce sont les pauvres qui savent apprécier les talens d'Augustin, lorsqu'ils viennent l'attendre en foule sur les chemins publics, pour le contraindre de prêcher en leur faveur, et de triompher, par l'onction de ces discours, de la dureté des riches. Toujours fidèle dans ses instructions à un plan particulier dont il ne s'écarte jamais, il ramène ses exhortations les plus familières à deux grands objets qui embrassent toute la morale chrétienne, à l'amour de la vérité et au bonheur du ciel. Détrompez en effet l'homme de ses erreurs, découvrez-lui ses véritables intérêts, et vous le verrez se jeter lui-même au-devant de votre zèle.

Apôtres de la France, voilà ce qu'attendent de vous les peuples soumis à votre autorité. Souvenez-vous de ce jour où le front courbé sous l'évangile vous fûtes préposés par l'Esprit Saint au gouvernement de nos tribus. Pasteurs de l'église, on vous appelle des princes, mais vos trônes sont des chaires. C'est donc pour instruire les fidèles avec plus d'éclat que vous êtes élevés au-dessus de la multitude. Ah ! ne vous offensez point de mon zèle pour votre gloire. Remplissez vous-mêmes, et honorez par votre exemple ce laborieux ministère que vous nous confiez et dont il vous est si facile d'exercer les fonctions ; ministres inférieurs de la religion, quand nous montons à votre place dans ces chaires chrétiennes, les enfans du siècle nous jugent avec sévérité ; ils nous regardent

peut-être comme des orateurs profanes qui aspirent à la fortune, ou à la gloire, et qui méritent d'autant moins d'indulgence, qu'ils s'exposent volontairement à la censure. Mais qu'un évêque vienne à paroître sur ce trône de la vérité, le respect qu'il imprime donne plus d'autorité à ses instructions. La parole de Dieu semble acquérir une nouvelle majesté en passant par son organe, et sa seule présence est plus persuasive que tous nos discours.

Le Cardinal Maury.

§ 47. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XIV.*

Mort de ce grand Roi.

Louis meurt en roi, en héros, en saint. Un soudain dépérissement ébranle d'abord les fondemens, ce semble, inaltérables d'une santé, que l'âge, les afflictions et les soins laborieux d'un long règne avoient jusque-là respectée. Il avoit vécu au-delà de l'âge des rois, et elle nous promettoit encore une vie au-delà du cours ordinaire de celle des autres hommes : il a vu naître nos pères, et il semble que nous comptions que c'étoit à nos neveux à le voir mourir. Tout ce qui nous flatte paroît toujours devoir être éternel.

Mais Dieu, dont le règne seul ne finit point, et qui avoit déjà empreint au-dedans de lui les caracteres ineffaçables de la mort, les cachoit encore aux lumières de l'art, et aux vaines espérances d'une cour, que l'excellence du tempérament rassuroit encore. Mais enfin le secret de Dieu se déclare : la mort cachée au-dedans laisse voir au-dehors des signes toujours trop infaillibles qui l'annoncent : on ne peut plus la méconnoître : sa lenteur augmente encore les horreurs de l'appareil. Louis seul la voit d'un œil tranquille. Au milieu des sanglots de ses anciens et fidèles serviteurs, de la consternation des princes et des grands, des larmes de toute sa cour, Louis trouve dans la foi une paix, une fermeté, une grandeur d'âme que le monde n'a pas encore donnée. " Pourquoi pleurez-vous," dit-il à l'un des siens que les larmes abondantes d'une douleur moins circonspecte lui font remarquer ; " aviez-vous cru que les rois étoient immortels ?"

Ce monarque environné de tant de gloire, et qui voyoit autour de lui tant d'objets si capables de réveiller ou ses désirs, ou sa tendresse, ne jette pas même un œil de regret sur la vie : il ne lui reste pas même ces incertitudes, qui montrent encore la vie au mourant, et qui mêlent du moins, aux tristes saisissemens de la crainte, les douceurs de l'espérance. Il sait que son heure est venue, et qu'il n'y a plus de ressource ; et il conserve dans le lit de sa douleur, cette majesté, cette sérénité, qu'on lui avoit vue autrefois aux jours de ses prospérités sur son trône : il règle les affaires de l'état, qui ne le regardent déjà plus, avec le même soin et la même tranquillité que s'il commençoit seulement à régner, et la vue sûre et prochaine de la mort ne lui donne pas ce dégoût et cette horreur de penser à ce qu'on va quitter, qui est plutôt un désespoir secret de le perdre, qu'une marque qu'on ne l'aime plus. Les sacremens des mourans n'ont pas autour de lui cet air sombre et lugubre qui d'ordinaire les accompagne ; ce sont des mystères de paix et de magnificence. Et ce n'est pas ici un de ces momens rapides et uniques, où la vertu se rappelle tout entière, et trouve dans la courte durée de l'effroi du spectacle la ressource de sa fermeté : les jours vides et les nuits laborieuses se prolongent, et l'intrépidité de sa vertu semble croître et s'affermir sur les débris de son corps terrestre. Qu'on est grand quand on l'est par la foi !

La vue fixe et assurée de la mort, soutenue durant plusieurs jours, sans foiblesse, mais avec religion ; sans philosophie, mais avec une majestueuse fermeté ; ne voulant exciter ni l'attendrissement, ni l'admiration des spectateurs ; ne cherchant ni à les intéresser à sa perte par ses regrets, ni à s'attirer leurs éloges par sa constance ; plus grand mille fois que s'il eût affecté de le paroître. Accourez à ce spectacle, censeurs frivoles et éternels de sa vertu, et qui aviez traité peut-être sa piété de foiblesse ; et voyez si la vanité toute seule ne se feroit pas honneur de tout ce que la grâce opère de grand en Louis dans ces derniers momens ? Mais la vanité n'a jamais eu que le masque de la grandeur : c'est la grâce qui en a la vérité.

Il assemble autour de son lit, comme un autre David mourant, chargé d'années, de victoires et de vertus, les princes de son auguste sang et les grands de l'é-

tat. Avec quelle dignité soutient-il le spectacle de leur désolation et de leurs larmes? Il leur rappelle, comme David, leurs anciens services : il leur recommande l'union, la bonne intelligence, si rares sous un prince enfant ; les intérêts de la monarchie dont ils sont l'ornement et le plus ferme soutien : il leur demande pour son fils Salomon, et pour la foiblesse de son âge, le même zèle, la même fidélité qui les avoit toujours si fort distingués sous son règne. Jamais il n'a paru plus véritablement roi : c'est qu'il l'étoit déjà dans le ciel ; et que le règne du juste est encore plus grand et plus glorieux que celui des rois de la terre.

Enfin le jeune Salomon, l'auguste enfant est appelé ; Louis offre au Dieu de ses ancêtres ce reste précieux de sa maison royale ; cet enfant sauvé du débris qui lui rappelle la perte encore récente de tant de princes, et que ses prières et sa piété ont sans doute conservé à la France. Il demande pour lui à Dieu, comme David pour son fils Salomon, un cœur fidèle à sa loi, tendre pour ses peuples, zélé pour ses autels et pour la gloire de son nom : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum ut custodiat mandata tua.* Il lui laisse pour dernière instruction, comme un héritage encore plus cher que la couronne, les maximes de la piété et de la sagesse. " Mon fils," lui dit-il, " vous allez être " un grand roi ; mais souvenez-vous " que tout votre bonheur dépendra d'être soumis à Dieu, et du soin que " vous aurez de soulager vos peuples. " Evitez la guerre : ne suivez pas là- " dessus mes exemples : soyez un prince " pacifique : craignez Dieu, et soulagez " vos sujets." Il lève les mains au ciel comme les patriarches au lit de la mort, et répand sur cet enfant, avec ses vœux et ses bénédictions, des larmes qui échappent à sa tendresse, ou à la joie qu'il a d'aller posséder le royaume de l'éternité qui lui est préparé.

Retournez donc dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie, âme héroique et chrétienne ! Votre cœur est déjà où est votre trésor. Brisez ces foibles liens de votre mortalité qui prolongent vos désirs et qui retardent votre espérance ; le jour de notre deuil est le jour de votre gloire et de vos triomphes. Que les anges tutélaires de la France viennent au-devant de vous, pour vous conduire avec pompe sur le trône qui vous est destiné dans le ciel à côté des saints rois vos ancêtres, de Charlemagne et de St. Louis. Allez rejoindre Thérèse, Louis, Adélaïde, qui vous attendent, et essuyer auprès d'eux dans le séjour de l'immortalité les larmes que vous avez répandues sur leurs cendres ; et si, comme nous l'espérons, la sainteté et la droiture de vos intentions a suppléé devant Dieu à ce qui peut avoir manqué, durant le cours d'un si long règne, au mérite de vos œuvres et à l'intégrité de vos justices, veillez du haut de la demeure céleste sur un royaume que vous laissez dans l'affliction, sur un roi enfant qui n'a pas eu le loisir de croître et de mûrir sous vos yeux et sous vos exemples ; et obtenez la fin des malheurs qui nous accablent, et des crimes qui semblent se multiplier avec nos malheurs.

Et vous, grand Dieu ! jetez du haut du ciel des yeux de miséricorde sur cette monarchie désolée, où la gloire de votre nom est plus connue que parmi les autres nations ; où la foi est aussi ancienne que la couronne, et où elle a toujours été aussi pure sur le trône, que le sang même de nos rois qui l'ont occupé. Défendez-nous des troubles et des dissentions auxquelles vous livrez presque toujours l'enfance des rois ; laissez-nous du moins la consolation de pleurer paisiblement nos malheurs et nos pertes. Etendez les ailes de votre protection sur l'enfant précieux que vous avez mis à la tête de votre peuple ; cette auguste rejeton de tant de rois, cette victime innocente échappée toute seule aux traits de votre colère et à l'extinction de toute la race royale, donnez-lui un cœur docile à des instructions qui vont être soutenues de grands exemples : que la piété, la clémence, l'humanité et tant d'autres vertus qui vont présider à son éducation, se répandent sur tout le cours de son règne. Soyez son Dieu et son père pour lui apprendre à être le père de ses sujets ; et conduisez-nous tous ensemble à la bienheureuse immortalité.

Massillon.

§ 48. *Extrait du Panégyrique de Saint Louis.*

Les Croisades.

Où m'emporte, messieurs, mon admiration pour St. Louis : Je célèbre

des vertus qu'il a pratiquées dans une terre étrangère, et je crois entendre autour de moi les murmures que l'on ne cessa de répéter dans le treizième siècle. Puisqu'enfin mon sujet m'oblige de parler de ces guerres que l'on attend dans l'éloge de St. Louis comme le double écueil du héros et de l'orateur, j'avouerai d'abord que la religion s'étant établie sans d'autres armes que la charité, veut régner sur les hommes par l'ascendant de la persuasion, et non par l'effroi des meurtres ; *que le temps est venu*, où, selon l'oracle de l'évangile, Dieu ne sera plus adoré ni à Samarie, ni à Jérusalem, *mais sur toute la terre en esprit et en vérité* ; mais je dirai aussi que, si l'on examinoit avec la même rigueur les motifs de toutes les guerres, on en trouveroit peu dans l'histoire de plus justes que les croisades ; que la malignité du siècle ne les condamne aujourd'hui que parce qu'un saint les a continuées, puisque tous les autres souverains croisés échappent à la censure, et sont absous ou laissés dans l'oubli ; qu'on reproche plutôt à notre monarque sa défaite que son émigration, et qu'il ne lui a manqué que des succès pour obtenir des éloges. Mais s'il faut une apologie plus particulière pour justifier St. Louis d'avoir adopté la seule entreprise pour laquelle l'Europe se soit jamais réunie, interrogeons les faits et prononçons.

Le pèlerinage du roi Robert à Rome fut le premier germe des guerres saintes. Les chevaliers François, persuadés que l'univers touchoit au terme de sa durée, regardoient le voyage de Jérusalem comme une espèce de sacrement qui effaçoit tous les crimes, et l'on conçoit combien ces pénitences militaires avoient d'attraits pour une noblesse belliqueuse qui ne connoissoit que la gloire des batailles. Depuis deux cents ans des flots de croisés s'étoient précipités vers l'Asie, lorsque St. Louis prit la croix ; et les Européens n'alloient plus dans la Palestine en conquérans, mais en défenseurs, pour racheter des compatriotes, des amis et des frères. Or, messieurs, dans un siècle où un berger enthousiaste (*Jacob*) au sein même de la capitale, devenoit chef de cinquante mille brigands ; dans un siècle où l'on voyoit de nombreuses armées d'enfans mettre l'Europe en feu ; dans un siècle où tout ce que la religion éplorée avoit pu obtenir par ses conciles en faveur de l'humanité, c'étoit *la trève du Seigneur*, c'est-à-dire, deux jours d'interruption dans la semaine pour les assassinats, St. Louis forcé d'opter entre une guerre étrangère et des massacres domestiques, dut préférer une expédition militaire à ces épouvantables séditions. Mais puisque St. Louis ne pouvoit éloigner ces calamités qu'en prenant les armes, n'étoit-il pas plus sage de combattre des peuples avec lesquels il n'étoit lié par aucun traité, qui retenoient ses sujets dans les fers, et dont il ne pouvoit ni craindre le ressentiment, ni tolérer les outrages ? Ah ! si St. Louis sortoit tout à coup du tombeau pour se justifier lui-même au milieu de cette assemblée : " Eh quoi," diroit-il, " eh quoi, François, vous chez qui j'aurois dû trouver des défenseurs, c'est vous qui " vous élevez contre moi ! Je demande " justice à ma nation contre l'histoire " qui m'a méconnu. Transportez-vous " dans le siècle où je vivois ; vos pères " avoient blâmé Philippe I, et d'autres " rois mes ancêtres de n'avoir pas pris " la croix, et ils me reprochoient déjà " la même indolence. Vous êtes chrétiens. Eh bien, la cité sainte étoit " la proie des infidèles ; le tombeau " de Jésus-Christ étoit profané tous les " jours par le sang de ses disciples " qu'on y répandoit à grands flots. Vous " êtes François. Eh bien, il n'y avoit " pas un François qui n'eût des parens " captifs chez les Sarrasins, et qui ne " fût disposé à les venger sans moi ; cependant ces chrétiens gémissant dans " les fers étoient mes sujets ; ils m'invoquoient comme le seul libérateur qu'ils " pussent attendre, moi qui avois ceint " l'épée de chevalier, et m'étois lié " par un serment à la défense de mes " frères. Pouvois-je refuser mon bras " à ces infortunés, auxquels on n'offroit que l'alternative de l'apostasie " ou du martyre ? Eh, que penseriez-vous donc de moi, si j'avois été assez déloyal, assez peu digne du trône, " pour les abandonner ? Il fut roi de " France, diriez-vous aujourd'hui, et il " laissa périr soixante mille captifs " dans les cachots de la Syrie : mon " nom n'est point flétri de cette tache ; " vos censures ne me touchent plus." Voilà des motifs que St. Louis pourroit alléguer avec confiance pour excuser son émigration, et moi j'ajouterai : il attira ses grands vassaux dans la Syrie, et il

abolit le gouvernement féodal ; il chassa de l'Europe les Musulmans qui ravageoient l'Italie depuis deux siècles ; il créa une marine puissante pour soutenir ces guerres saintes auxquelles la France doit l'origne de son commerce et de sa navigation. Eh, où en seriez-vous sans les croisades ? Avez-vous donc oublié que vos mœurs n'ont perdu cette rouille de barbarie qu'elles avoient contractées dans les marais de la Germanie d'où vous sortez, qu'à la vue des villes policées et des peuples civilisés de la Grèce ? Vous n'eussiez point acquis dans vos propres foyers cette urbanité, que votre esprit imitateur saisit dans la patrie des arts. Quel progrès avoit fait la raison parmi vous, depuis la fondation de la monarchie ? En vous arrachant à vos climats pour vous conduire à la source des lumières, St. Louis alluma en vous la soif des sciences ; et après avoir emmené de son pays des esclaves et des barbares, il lui rendit des sujets et des hommes. Ah ! plaignons ce grand roi d'avoir acheté aux dépens de sa gloire le bonheur d'une ingrate postérité.

Le Cardinal Maury.

§ 49. *Extrait de l'Oraison funèbre de Louis XV.*

Progrès et Danger de l'Irréligion.

Que dis-je ? s'écrie l'orateur ; les principes mêmes de cette première loi que l'auteur de la nature a gravée dans le cœur de tous les hommes ; les principes de l'honneur, de la justice, de la vertu, de l'honnêteté ; les principes les plus essentiels pour l'ordre et la paix des sociétés humaines, ont-ils été respectés? Et quels progrès ces désolans systèmes n'ont-ils pas faits parmi nous, et dans toutes les parties de l'Europe ? L'impiété, suivant une prophétie qui semble regarder particulièrement ce dernier siècle, l'impiété croit donc être arrivée au moment d'un triomphe et d'une révolution générale ; elle a dit dans sa pensée : " Je vais changer les temps, je vais changer les lois." *Putabit quod possit mutare tempora et leges*....Siècle dix-huitième si fier de vos lumières, et qui vous glorifiez entre tous les autres du titre de *siècle philosophe*, quelle époque fatale vous allez faire dans l'histoire de l'esprit et des mœurs des nations ! Nous ne vous contestons point le progrès de vos connoissances ; mais la foible et superbe raison des hommes ne pourroit-elle donc pas s'arrêter à son point de maturité ! Après avoir réformé quelques anciennes erreurs, falloit-il par un remède destructeur attaquer la vérité même ? Il n'y aura donc plus de superstition, parce qu'il n'y aura plus de religion ; plus de faux héroïsme, parce qu'il n'y aura plus d'honneur ; plus de préjugés, parce qu'il n'y aura plus de principes ; plus d'hypocrisie, parce qu'il n'y aura plus de vertu ! Esprits téméraires, voyez, voyez les ravages de vos systèmes, et frémissez de vos succès : révolution plus funeste encore que les hérésies, qui ont changé autour de nous la face de plusieurs états ! elles y ont du moins laissé subsister un culte et des mœurs ; et nos neveux malheureux n'auroient plus un jour, ni culte, ni mœurs, ni Dieu.

L'Evêque de Sénez.

§ 50. *Autre Extrait de la même Oraison funèbre.*

Néant des Grandeurs humaines.

Le jour lugubre, l'heure fatale est donc enfin arrivée où la France va rendre son dernier hommage à son roi. Déjà Louis XIV a cédé sa place à Louis XV ; son cercueil vient d'être transporté au fond des antres funèbres, et Louis le Grand a semblé mourir une seconde fois. Grands du royaume, chefs des légions, venez apporter dans ce gouffre insatiable où va s'abîmer la gloire et la majesté de vos maîtres ; venez apporter les dépouilles de la royauté, le sceptre, la couronne, la pourpre, les étendards ; venez présenter à la mort ces offrandes augustes arrosées de vos larmes. . . . . Hélas ! quand vous aurez rempli envers votre roi ces tristes devoirs ; quand cette pompe funèbre, le dernier appareil de sa puissance, la dernière lueur de sa gloire ; quand cette vaine pompe aura disparu, que lui restera-t-il désormais de la magnificence de son trône ? Une lampe funèbre, un voile lugubre, un silence profond, qui ne sera interrompu que par les vœux des solitaires qui vont prier sur son cercueil. Vous allez voir un reste d'appareil le suivre au tombeau : vain simulacre, sa gloire ne descendra point avec lui sous la tombe. Une voix lugubre va crier : Louis XV est mort ;—

et la même voix va s'élever au même instant, pour annoncer déjà, au son des instrumens guerriers, la puissance et la gloire de son successeur. Ainsi, malheureux humains, au milieu même de vos pompes, vous ne pouvez vous empêcher de proclamer vous-mêmes votre néant; ainsi un règne, une génération passe; un autre règne, une autre génération arrive; et quel autre fruit de tous les travaux dont l'homme se tourmente sous le soleil ?

L'Evêque de Sénez.

§ 51. *Péroraison de l'Oraison funèbre de la Reine de Sardaigne.*

Grands de la terre qui m'écoutez, c'est à vous que Dieu parle aujourd'hui par le coup qu'il vient de frapper. Jusqu'à quand vous amasserez-vous par votre endurcissement un trésor de colère? Jusqu'à quand vous plairez-vous à vous perdre ? Obstinés à fermer la bouche à vos prophètes, ou à n'écouter que ceux qui vous flattent dans vos visions, qui expliquent vos songes, qui vous dissimulent la vérité, qui ne vous découvrent point vos iniquités pour vous exciter à la pénitence, qui vous éblouissent par des espérances trompeuses, et qui dans les divers événemens de la vie, vous font regarder comme des promesses ou des effets de la miséricorde de Dieu, les punitions visibles de sa justice, malheur prédit à Jérusalem, n'écouterez-vous jamais ceux qui, sans craindre de vous contrister, ou de vous déplaire, vous font sentir le néant du monde, la fragilité de vos grandeurs, le terme où elles sont prêtes à se briser et à disparoître à vos yeux comme un songe, le danger de votre insensibilité, la colère de Dieu qu'elle attire sur vous, les moyens d'en prévenir les suites ? Tremblez sur une si déplorable disposition. Tandis que vous vous endormez dans cette fausse paix, le Seigneur s'éloigne de vous, parce que vous méconnoissez le temps de sa visite. Les ténèbres s'épaississent, le mystère d'iniquité se forme et s'accomplit, le moment fatal arrive où le monde va finir pour vous, et où vous allez laisser à ceux qui vous suivront, ou l'exemple d'une chute funeste qui les fera trembler, ou l'illusion d'une fausse pénitence qui les rassurera à leurs dépens.

Détournez, grand Dieu, un si terrible fléau de dessus nos têtes. Sacré pontife, élevez des mains pures pour l'écarter, et par le sacrifice de propitiation également efficace pour les vivans et pour les morts, obtenez pour la grande reine dont j'ai fini l'éloge, le soulagement des peines dues aux fautes légères que la fragilité humaine a pu laisser à expier à une vertu si pure, et pour ceux qui admirent les exemples d'une si héroïque vie, la grâce de profiter des leçons de sa mort.

La Parisière, Ev. de Nismes.

§ 52. *Péroraison de l'Oraison funèbre du Maréchal de Villars.*

Messieurs, jusqu'à présent M. le maréchal de Villars à force d'éclat vous a éblouis ; il va maintenant vous instruire: de ce lit d'agonie où le mal l'a abattu, sort, si vous y faites attention, une voix plus salutaire pour vous que tous les cris des victoires ; et la vue de ses triomphes vous est bien moins profitable que celle du triomphe de la mort, qui, fière et insultante, vous montre ce grand homme sous sa main. Que ce discours, inutile à sa mémoire qui ne périra qu'avec l'univers, vous soit du moins utile à vous par le dernier spectacle qu'il vous présente. Oubliez, pour vous en occuper, des exploits dont l'éclat ne m'a peut-être que trop frappé moi-même. Pardon, mon Dieu, s'il m'est échappé quelque idée empreinte de la mondanité. Ministre de l'évangile, me voilà enfin rendu à toute la sévérité de mon ministère. Je ne considère plus la grandeur humaine que dans le point de vue où la religion sainte la contemple dans son terme fatal, et souvenez-vous, messieurs, que vous ne devez l'envisager après tout que sous cette face. C'est pour honorer l'ouvrage de la miséricordieuse providence de Dieu sur cet empire, que je vous ai fait envisager le maréchal de Villars dans les routes les plus éclatantes où elle a fait mené un mortel ; mais c'est pour vous que je vous fais voir ce guerrier puissant, ce héros rassasié de gloire, abreuvé maintenant du calice de la mortalité, et renversé sans force sur ces trophées. Que pensez-vous de celui qui brise ainsi les dieux de la terre ? Que pensez-vous des dieux de la terre dont le sort est d'être ainsi brisés ?

Heureusement la mort de M. le maréchal de Villars, en nous frappant d'une vive pensée de la fragilité de tout ce qui

est humain, nous édifie ; il a fini sa course, non comme ces guerriers impénitens qui descendent du lit de la mort dans les enfers avec la gloire de leurs armes, mais en vrai héros chrétien. Si le regret des fautes dans lesquelles l'infirmité humaine a pu le faire tomber, n'avoit point été suivi d'une suffisante satisfaction ; vous qui chantâtes tant de cantiques d'actions de grâces pour ses victoires ; vous qui secondâtes sa valeur ; vous qui applaudîtes de loin à ses triomphes ; vous tous, François, qui lui devez tant, puisque la France lui doit tout, sollicitez en sa faveur l'éternelle miséricorde ; mais vous surtout par qui nous prions, et par qui nous sommes exaucés, divine victime, appliquez-lui les mérites de ce sang adorable, le prix immense de notre rançon.

L'Abbé Ségui.

§ 53. *Péroraison de l'Eloge de M. du Muy.*

Du Muy sera pleuré long-temps dans ses terres, où une foule d'habitans pauvres voyoient tous les ans les moissons croître pour eux dans ses domaines, où l'orphelin a perdu en lui un second père, où du Muy partageoit avec ses vassaux le fardeau imposé sur eux pour les besoins de l'état. Retraites obscures, asiles de l'innocence, et vous, pasteurs, dépositaires de la charité publique, répandus dans la Flandre et dans la capitale, vous seuls connoissez le cours silencieux et caché de ses largesses ! C'est dans votre sein que s'ensevelit cette partie précieuse de l'histoire de cet homme de bien, qui n'a eu que l'Eternel et vous pour témoins. Combien de pieuses libéralités sa main invisible déroboit encore à vos yeux ! combien de jeunes vertus il a sauvées du vice où les exposoit la misère ! combien de familles honnêtes et infortunées fleurissoient aux yeux de la société, soutenues par ses secours ignorés ! Et vous, braves guerriers, qui restés sans fortune et sans emploi, étiez réduits à pleurer la paix comme votre calamité particulière, vous pour qui du Muy s'étoit chargé de solliciter les gratifications dues à vos services et nécessaires à vos besoins, apprenez un secret que votre reconnoissance ignore encore : il est permis de le révéler sur sa tombe ; apprenez que sa bienfaisance acquitta seule envers vous la dette de l'état, et qu'il vous trompa par un généreux mensonge, en vous cachant le refus qu'il avoit essuyé, que sa main répara.

Vertueux du Muy, homme de bien, c'est sous ce titre que ton nom sera consacré dans les fastes de notre histoire : il suivra chez nos derniers neveux, dans une éternelle société, le nom du prince à qui tu fus toujours dévoué : ta mémoire sera toujours chère à son auguste fils, que tu as servi trop peu de temps ; mais ton âme immortelle le sert encore auprès de l'Etre Suprême. Oui, du haut des cieux où tu as rejoint son auguste père, tu t'intéresses toujours avec lui au bonheur de la France ; tous deux vous continuez d'inspirer le cœur du jeune roi, qui nous promet le règne des mœurs, des lois et de la religion ; tous deux vous contemplez d'un regard satisfait les transports naissans de la nation, dans l'espérance prochaine d'un héritier qui rassemble les vertus de l'aïeul et du père. Si le ciel daigne l'accorder à nos vœux, nous n'aurons plus qu'une prière à lui adresser sur son berceau ; nous lui demanderons encore un sage tel que du Muy pour former sa jeunesse, et un trône toujours entouré de ministres qui lui ressemblent.

Le Tourneur.

§ 54. *Péroraison de l'Eloge de Marc-Aurèle.*

Quand le dernier terme approcha, Marc Aurèle ne fut point étonné. Je me sentois élevé par ses discours. Romains, le grand homme mourant a je ne sais quoi d'imposant et d'auguste. Il semble qu'à mesure qu'il se détache de la terre, il prend quelque chose de cette nature divine et inconnue qu'il va rejoindre. Je ne touchois ses mains défaillantes qu'avec respect ; et le lit funèbre où il attendoit la mort, me sembloit une espèce de sanctuaire. Cependant l'armée étoit consternée. Le soldat gémissoit sous ses tentes ; la nature elle-même sembloit en deuil. Le ciel de la Germanie étoit plus obscur. Des tempêtes agitoient la cîme des forêts qui environnoient le camp, et ces objets lugubres sembloient ajouter encore à notre désolation. Il voulut quelque temps être seul, soit pour repasser sa vie en présence de l'Etre Suprême, soit pour méditer encore une fois avant que de mourir. Enfin, il nous fit appeler. Tous les amis

de ce grand homme, et les principaux de l'armée vinrent se ranger autour de lui ; il étoit pâle, les yeux presque éteints, et les lèvres à demi glacées. Cependant nous remarquâmes tous une tendre inquiétude sur son visage. Prince, il parut se ranimer un moment pour toi. Sa main mourante te présenta à tous ces vieillards qui avoient servi sous lui. Il leur recommanda ta jeunesse. Servez-lui de père, leur dit-il, ah ! servez-lui de père. Alors, il te donna des conseils tels que Marc-Aurèle mourant devoit donner ; et bientôt après, Rome et l'univers le perdirent.

A ces mots, tout le peuple Romain demeura morne et immobile. Apollonius se tut ; ses larmes coulèrent. Il se laissa tomber sur le corps de Marc-Aurèle ; il le serra long-temps entre ses bras, et se relevant tout à coup : Mais, toi qui vas succéder à ce grand homme, ô fils de Marc-Aurèle ! ô mon fils ! permets ce nom à un vieillard qui t'a vu naître et qui t'a tenu enfant dans ses bras ; songe au fardeau que t'ont imposé les dieux ; songe aux devoirs de celui qui commande, aux droits de ceux qui obéissent. Destiné à régner, il faut que tu sois ou le plus juste ou le plus coupable des hommes. Le fils de Marc-Aurèle auroit-il à choisir ? On te dira bientôt que tu es tout-puissant : on te trompera ; les bornes de ton autorité sont dans la loi. On te dira encore que tu es grand, que tu es adoré de tes peuples. Écoute : quand Néron eut empoisonné son frère, on lui dit qu'il avoit sauvé Rome ; quand il eut fait égorger sa femme, on loua devant lui sa justice ; quand il eut assassiné sa mère, on baisa sa main parricide, et l'on courut au temple remercier les dieux. Ne te laisse pas non plus éblouir par des respects. Si tu n'as des vertus, on te rendra des hommages, et l'on te haïra. Crois-moi, on n'abuse point les peuples. La justice outragée veille dans les cœurs. Maître du monde, tu peux m'ordonner de mourir, mais non de t'estimer. O fils de Marc-Aurèle ! pardonne ; je te parle au nom des dieux, au nom de l'univers qui t'est confié ; je te parle pour le bonheur des hommes et pour le tien. Non, tu ne seras point insensible à une gloire si pure. Je touche au terme de ma vie. Bientôt j'irai rejoindre ton père. Si tu dois être juste, puissé-je vivre encore assez pour contempler tes vertus ! Si tu devois un jour...

Tout à coup, Commode qui étoit en habit de guerrier, agita sa lance d'une manière terrible. Tous les Romains pâlirent. Apollonius fut frappé des malheurs qui menaçoient Rome. Il ne put achever. Ce vénérable vieillard se voila le visage. La pompe funèbre qui avoit été suspendue, reprit sa marche. Le peuple suivit, consterné et dans un profond silence. Il venoit d'apprendre que Marc-Aurèle étoit tout entier dans le tombeau.

Thomas.

§ 55. *Péroraison des Mémoires pour M. Fouquet.*

Et vous, grand prince, (car je ne puis m'empêcher de finir ainsi que j'ai commencé, par votre majesté même) c'est un dessein digne sans doute de sa grandeur, ce n'est pas un petit dessein de réformer la France ; il a été moins long et moins difficile à V. M. de vaincre l'Espagne. Qu'elle regarde de tous côtés ; tout a besoin de sa main, mais d'une main douce, tendre et salutaire, et qui ne tue point pour guérir, qui secoure, qui corrige et répare la nature sans la détruire. Nous sommes tous hommes, Sire ; nous avons tous failli ; nous avons tous désiré d'être considérés dans le monde ; nous avons vu que sans bien on ne l'étoit pas ; il nous a semblé que sans *lui* toutes les portes nous étoient fermées, que sans *lui* nous ne pouvions pas même montrer notre talent et notre mérite, si Dieu nous en avoit donné, non pas même servir votre majesté, quelque zèle que nous eussions pour son service. Que n'aurions-nous point fait pour ce bien, sans qui il nous étoit impossible de rien faire ? V. M., Sire, vient de donner au monde un siècle nouveau, où ses exemples, plus que ses lois même ni que ses châtimens, commencent à nous changer. Nous le voyons, Sire, nous le sentons avec joie ; s'il y a toujours à l'avenir, comme on ne le peut empêcher, de grandes fortunes pour la mauvaise foi et pour l'injustice, il y aura désormais des récompenses et des établissemens honnêtes pour la fidélité et la vertu. Si la constitution de l'état et mille autres raisons considérables font que les charges doivent demeurer vénales, il y en aura du moins de chaque espèce pour le seul mérite, par les grâces de votre majesté. Cet homme de bien qui ne songe

qu'à Dieu et à son étude, non pas même à V. M., ni à son pouvoir, apprendra tout d'un coup qu'elle l'a honoré d'un grand bénéfice, et doutera long-temps si c'est une vision ou une vérité. Nous serons tous gens d'honneur pour être heureux, et courrons après la gloire, comme nous courions après l'argent, mourans de honte, si nous n'étions pas dignes sujets d'un si grand roi ; par là véritablement, et par cette seconde formation de nos esprits et de nos mœurs, le père de tous ses peuples. Mais quant à notre conduite passée, Sire, que votre majesté s'accommode, s'il lui plaît, à la foiblesse et à l'infirmité de ses enfans. Nous n'étions pas nés dans la république de Platon, ni même sous les premières lois d'Athènes écrites de sang, ni sous celles de Lacédémone, où l'argent et la politesse étoient un crime ; mais dans la corruption des temps, dans le luxe inséparable de la prospérité des états, dans l'indulgence Françoise, dans la plus douce des monarchies, non-seulement pleine de liberté, mais de licence. Il ne nous étoit pas aisé de vaincre notre naissance et notre mauvaise éducation. Nous aimons tous votre majesté. Que rien ne nous rende auprès d'elle si odieux et si détestables ; et que s'empêchant de faillir comme si elle ne pardonnoit jamais, elle pardonne néanmoins comme si elle faisoit tous les jours des fautes ; et quant au particulier dont j'ai entrepris la défense, particulier maintenant et des moindres et des plus foibles, *la colère de V. M., Sire, s'emporteroit-elle contre une feuille sèche que le vent emporte?* Car à qui appliqueroit-on plus à propos ces paroles que disoit autrefois à Dieu même l'exemple de la pénitence et de la misère, qu'à celui qui par le courroux du ciel et de V. M. s'est vu enlever en un seul jour, et comme d'un coup de foudre, biens, honneurs, réputation, serviteurs, famille, amis et santé, sans consolation et sans commerce qu'avec ceux qui viennent pour l'interroger et pour l'accuser ? Encore que ses accusations soient incessamment aux oreilles de V. M., et que ses défenses n'y soient qu'un moment ; encore qu'on n'ose presque espérer, qu'elle voie dans un si long discours ce qu'on peut dire pour lui, sur ces abus de finances, sur ces millions, sur ces avances, sur ce droit de donner des commissaires, dont on entretient à toute heure V. M. contre lui ; je ne me rebuterai point, car je ne veux point douter auprès d'elle s'il est coupable. Mais je ne saurois douter s'il est malheureux. Je ne veux point savoir ce qu'on dira s'il est puni ; mais j'entends déjà, avec espérance, avec joie, ce que tout le monde doit dire de V. M., si elle fait grâce. J'ignore ce que veulent et que demandent, trop ouvertement néanmoins pour le laiser ignorer à personne, ceux qui ne sont pas satisfaits encore d'un si grand et si déplorable malheur ; mais je ne puis ignorer, Sire, ce que souhaitent ceux qui ne regardent que V. M. et qui n'ont pour intérêt et pour passion que sa seule gloire. Il n'est pas jusqu'aux lois, Sire, (c'est un grand saint qui l'a dit) il n'est pas jusqu'aux lois qui, *toutes* insensibles, *toutes* inexorables qu'elles sont de leur nature, ne se réjouissent, lorsque ne pouvant se fléchir elles-mêmes, elles se sentent fléchir d'une main toute-puissante, telle que celle de votre majesté, en faveur des hommes dont elles cherchent toujours le salut, lors même qu'elles semblent demander leur ruine. Le plus sage, le plus juste même des rois crie encore à V. M. comme à tous les rois de la terre : *ne soyez point si justes.* C'est un beau nom que *la chambre de justice*, mais le temple de clémence que les Romains élevèrent à cette vertu triomphante en la personne de Jules César, est un plus grand et un plus beau nom encore. Si cette vertu n'offre pas un temple à V. M., elle lui promet du moins l'empire des cœurs, où Dieu même désire de régner, et en fait toute sa gloire. Elle se vante d'être la seule entre ses compagnes qui ne vit et ne respire que sur le trône. Courez hardiment, Sire, dans une si belle carrière, votre majesté n'y trouvera que des rois, comme Alexandre le souhaitoit, quand on lui parla de courir aux jeux olympiques. Que V. M. nous permette un peu d'orgueil et d'audace ; comme elle, Sire, quoique non autant qu'elle, nous serons justes, vaillans, prudens, tempérans, libéraux même, mais comme elle nous ne saurions être clémens. Cette vertu, *toute* douce et *toute* humaine qu'elle est, plus fière, qui le croiroit ! que toutes les autres, dédaigne nos fortunes privées, d'autant plus chère aux grands et aux magnanimes princes, tels que V. M., qu'elle ne se donne qu'à eux ; qu'en toutes les autres, quoique

au-dessus des lois, ils suivent les lois, et qu'en celle-ci ils n'ont point d'autres lois qu'eux-mêmes. Je me trompe, Sire, je me trompe, s'il y a tant de lois de justice, il y a du moins pour votre majesté une générale, une auguste, une sainte loi de clémence qu'elle ne peut violer, parce qu'elle l'a fait elle-même, pour elle-même, comme le Jupiter des fables faisoit la destinée, comme le vrai Jupiter fit les lois inviolables du monde, je veux dire en la prononçant. V. M. s'en étonne sans doute, et n'entend point encore ce que je lui dis ; qu'elle rappelle, s'il lui plaît, pour un moment dans sa mémoire ce grand et beau jour que la France vit avec tant de joie ; que ses ennemis, quoique enflés de mille vaines prétentions, quoique armés et sur nos frontières, virent avec tant de douleur et d'étonnement ; cet heureux jour, dis-je, qui acheva de nous donner un grand roi, en répandant sur la tête de V. M., si chère et si précieuse à ses peuples, l'huile sainte et descendue du ciel. En ce jour, Sire, avant que V. M. reçût cette onction divine, avant qu'elle eût revêtu ce manteau royal qui ornoit bien moins V. M., qu'il n'étoit orné de V. M. même ; avant qu'elle eût pris de l'autel, c'est-à-dire de la propre main de Dieu, cette couronne, ce sceptre, cette main de justice, cet anneau, qui faisoit l'indissoluble mariage de V. M. et de son royaume, cette épée nue et flamboyante, toute victorieuse sur les ennemis, toute puissante sur ses sujets, nous vîmes, nous entendîmes V. M. environnée des pairs et des premières dignités de l'état, au milieu des prières, entre les bénédictions et les cantiques, à la face des autels, devant le ciel et la terre, les hommes et les anges, proférer de sa bouche sacrée ces belles et magnifiques paroles, dignes d'être gravées sur le bronze, mais plus encore dans le cœur d'un si grand roi :

" Je jure de garder et faire garder " l'équité et miséricorde en tous juge- " mens, afin que Dieu clément et mi- " séricordieux répande sur moi et sur " vous sa miséricorde."

Si quelqu'un, Sire, (nous ne le pouvons penser) s'opposoit à cette miséricorde, à cette équité royale, nous ne souhaitons pas même qu'il soit traité sans miséricorde et sans équité. Mais nous qui l'implorons pour M. Fouquet, qui ne l'implore pas seulement, mais qui y espère, mais qui s'y fonde ; quel malheur en détourneroit les effets ? quelle autre puissance si grande et si redoutable dans les états de votre majesté l'empêcheroit de suivre, et ce serment solennel, et sa gloire et ses inclinations, toutes grandes, toutes royales, puisque, sans leur faire violence et sans faire tort à ses sujets, elle peut exercer toutes ces vertus ensemble ? L'avenir, Sire, peut être prévu et réglé par de bonnes lois. Qui oseroit encore manquer à son devoir, quand le prince fait si dignement le sien ? Que personne ne soit plus excusé ; personne n'ignore maintenant qu'il est éclairé des propres yeux de son maître. C'est là que votre majesté fera voir avec raison jusqu'à sa sévérité même, si ce n'est assez de sa justice. Mais, pour le passé, Sire, il est passé, il ne revient plus, il ne se corrige plus. Votre majesté nous avoit confiés à d'autres mains que les siennes ; persuadés qu'elle pensoit moins à nous, nous pensions bien moins à elle ; nous ignorions presque nos propres offenses, dont elle ne sembloit pas s'offenser. C'est là, Sire, le digne sujet, la propre et véritable matière, le beau champ de sa clémence et de sa bonté.

Pélisson.

§ 56. *Péroraison des Remontrances du Parlement de Toulouse pour l'Etablissement d'un Système d'Egalité dans les Charges publiques en* 1757.

Ah ! Sire, si vos regards s'étendoient jusqu'à ces demeures infortunées d'où partent nuit et jour tant de cris de tendresse et de douleur vers le trône, si vous voyiez ces terres naturellement fécondes, dégarnies de cultivateurs, travaillées languissamment, semées dans les larmes, moissonnées dans l'affliction, que vous seriez ému de ce spectacle, et que vous remettriez promptement à des peuples si généreux les efforts de leur zèle et les dons de leur pauvreté !

Sortez un moment, Sire, sortez de cette enceinte des palais somptueux qui entourent le vôtre, et semblent lui disputer sa magnificence royale et sa grandeur. Sortez de ce concours de courtisans fastueux, de citoyens opulens, d'hommes enrichis en un jour des dépouilles de la France, et parcourez les pays différens qui composent vos états. Une capitale qui devient un monde ; un

empire qui sera bientôt désert : une ville immense où l'or et l'argent coulent avec profusion sur des arts destinés uniquement à servir le luxe, à flatter les sens, à corrompre la vertu ; des provinces entières où la profession qui nourrit le genre humain est insultée avec mépris, tourmentée avec rigueur. Quel contraste ! quel tableau tristement diversifié ! On ravage les campagnes pour embellir les villes ; on aligne une voie publique, et l'on détruit un village entier ; on écrase le laboureur pour encourager l'artisan. Tout est manufacture ou grand chemin, établissemens dont nous ne contestons pas l'utilité, mais qui pour être conduits ou multipliés sans discernement, dégénèrent en maux publics. Le paysan dégoûté de son sort, cherche les moyens de le rendre meilleur. Il les trouve dans ces ateliers de toute espèce où le travail est également facile et lucratif, dans ce nombre effréné de domestiques qui méritoient bien la censure somptuaire ; dans ce peuple de mendians et de vagabonds qui ne sont nulle part en aussi grande quantité que dans ce royaume ; dans cette multitude de troupes qui veillent pour la défense de vos états. Soldat ou matelot par force, serviteur à gages par besoin, artisan par mollesse ou par avidité, fugitif par désespoir, tout l'arrache de sa chaumière et de son champ. Il quitte sa charrue, par contrainte, ou la fuit comme l'instrument de son malheur.... Il n'y a que l'esclave qui travaille au profit de son maître sans rétribution, encore même est-il nourri ; mais les malheureux corvéables, employés sans aucune sorte de salaire à la construction des édifices publics, pendant les semailles, les moissons et les vendanges, sont réduits par ces travaux, souvent entrepris sans les ordres du prince, à la plus affreuse indigence : ainsi l'agriculture, cet art le plus nécessaire de tous, est presque entièrement abandonnée, parce que les campagnes se dépeuplent, ou que le cultivateur est découragé....

On a conservé, Sire, par votre ordre, et l'histoire en perpétuera le souvenir d'âge en âge, les dernières leçons que vous reçûtes de votre auguste bisaïeul. Adieux mémorables, bien dignes de vous et de lui, spectacle aussi majestueux qu'attendrissant. D'une part un monarque révéré de l'Europe entière autant que de ses propres sujets, et touchant au dernier instant d'une vie à jamais célèbre par de grands succès et par de grandes infortunes. De l'autre, un enfant royal, cher et unique espoir d'une nation idolâtre de ses rois. Ce fut dans ses bras, sur ce lit funèbre où l'enfance et la mort étaloient ensemble le néant des grandeurs humaines, que ce monarque expirant remit en vos mains la destinée de ses états, qu'il vous conjura tendrement *de ne pas l'imiter dans ses dépenses, de soulager vos peuples, et de faire en cela ce qu'il n'avoit pas eu le bonheur de faire.*

Il ne pouvoit plus fortement exprimer ses regrets, ni les déposer dans un cœur plus sensible et plus humain. Acquittez, Sire, une dette aussi sacrée, et ne la transmettez pas à vos successeurs. Louis le Grand qui vous tend les bras, la France éplorée qui embrasse vos genoux : quels objets pour un roi père de ses sujets ! Voyez tous les ordres du royaume, les états des provinces, la noblesse, les magistrats, le peuple prosterné aux pieds du trône. Vous ne résisterez pas, Sire, à tant de gémissemens réunis ; non, vous ne vous refuserez pas à vous-même le plaisir si doux pour un bon roi d'être vaincu par les larmes. Que ce soit ici le triomphe de la pitié, de la justice et de la gloire. O le meilleur des maîtres ! écoutez vos plus fidèles serviteurs ; qu'ils tombent de vos mains, ces édits dont votre bonté murmure, ou si des circonstances fatales que nous ignorons ne vous permettent pas d'en faire le sacrifice entier, effacez-en du moins cette prorogation de dix ans, qui a jeté dans tous les cœurs le découragement et la consternation. Nous attendons aujourd'hui, non des commandemens réitérés du souverain : notre obéissance les rend inutiles; mais des réponses d'un père attendri : votre propre intérêt les rend nécessaires. Puissions-nous annoncer à vos peuples que leurs vœux sont exaucés ! Comme ils vous ont parlé par notre voix, qu'ils apprennent par notre bouche que vous ne renvoyez plus à des temps éloignés le jour destiné pour leur soulagement. Qu'ils sachent que vous accordez cette grâce, autant à leur affection inviolable pour vous qu'à leur misère et à leurs besoins. Qu'ils reconnoissent enfin à ces traits la clémence, l'équité, la tendresse et toutes les vertus royales qui vous ont

concilié l'amour de vos sujets, l'estime et la confiance de vos ennemis mêmes, et la vénération de tout l'univers.

§ 57. *Péroraison de l'Apologie de l'Institut des Jésuites.*

Faut-il s'étonner après cela que les plus grands hommes, un Bacon, un Sixte V, un Richelieu ; que les plus grands prélats, un Baronius, un Duperron, un Bossuet ; que les plus grands saints, un Charles Borromée, un François de Sales ; que les plus grands princes, un Henri IV, un Louis XIV, un Ferdinand II, un Sobieski ; que le clergé de France, l'église universelle, dix-neuf papes consécutifs, un concile œcuménique, tant de nations, deux siècles entiers aient approuvé, autorisé, préconisé à l'envi cet institut ?

C'est cependant cet institut qu'on charge des plus odieuses imputations ; qu'on défend de justifier sous les plus rigoureuses peines ; qu'on a fait déposer au greffe comme un code d'illusion et de fanatisme ; qu'on a livré aux flammes comme un ouvrage d'impiété et de corruption ; que par un jugement qui n'a point eu d'exemple dans le monde chrétien, on veut faire abjurer par ceux-là même, qui pendant plus de cinquante ans, se sont fait une habitude de le révérer, une habitude de l'aimer, une habitude de le suivre.

Ce sont les élèves de cet institut, ce sont des hommes qui entretiennent parmi eux une union fraternelle et une constante régularité ; ce sont des citoyens qui rendent au public des services multipliés, désintéressés, essentiels ; ce sont des religieux qui font hommage à l'Etre Suprême, et de tous leurs penchans et de tous leurs travaux, qu'on travestit en hommes corrompus, en citoyens pervers, en religieux sacriléges.

C'est une société qui a pour base cet institut ; une société qui subsiste depuis deux cents ans, et qui, depuis deux cents ans, a toujours passé pour l'école de la science et de la vertu, qu'on veut faire passer dans ce siècle pour l'école de l'ignorance et de la scélératesse ; une société qui, répandue dans une multitude de nations, les sert et les édifie toutes, qu'on s'efforce de diffamer, d'anéantir au milieu de la nation Françoise ; une société élevée par la religion, protégée par la politique, applaudie par la raison, qu'on vient d'abattre et de détruire dans la plus grande partie de la France, contre le vœu de la raison, contre le vœu de la politique, contre le vœu de la religion.

Venez donc gémir sur ses ruines, religion sainte ! défendez l'honneur d'un institut que la main de vos pontifes avoit marqué du sceau de la vénération, et que la main des bourreaux a marqué du sceau de l'ignominie. Consolez des infortunés que la violence arrache des asiles mêmes que vous leur aviez ouverts. Justifiez des pratiques que vous avez placées au rang des vertus, et qu'on a rangées dans la liste des crimes. Attendrissez-vous sur ces peuples idolâtres, à qui on enlève ceux qui devoient un jour les former au christianisme et à l'humanité. Pleurez sur ces autels profanés, sur ces chaires muettes, sur ces temples déserts. Ressentez la plaie faite à l'église, et la honte imprimée au sanctuaire. Troublez-vous surtout à l'aspect des trophées que l'impiété et le schisme vont arborer de concert sur les débris d'une société toujours persécutée, parce qu'elle vous fut toujours fidèle. Religion sainte ! jusqu'ici vous l'avez honorée de vos éloges ; honorez-la désormais de vos larmes.

Venez gémir sur ses ruines, politique éclairée ! Souffrirez-vous, sans vous plaindre, qu'on regarde comme nuls deux cents ans de possession, cent soixante ans de prescription, une multitude de déclarations, d'édits solennels, de lettres-patentes ; qu'on ébranle ainsi à vos yeux les fondemens sur lesquels reposent la sûreté des particuliers et la stabilité des corps ; qu'on détruise des établissemens que vous aviez formés vous-même pour le maintien des mœurs et pour la gloire de la nation ; qu'on tarisse la source de tant d'instructions nécessaires ; que l'on coupe la racine de tant de travaux utiles ; qu'on étouffe le germe, qu'on disperse la semence d'où vous avez vu éclore tant d'hommes célèbres ; qu'on ôte à la jeunesse des guides assurés, aux familles des consolateurs, aux malheureux des intercesseurs, aux ecclésiastiques et aux religieux des coopérateurs et des émules, aux autels un corps de ministres zélés, au trône un

corps de sujets fidèles, à la patrie un corps de citoyens irréprochables et laborieux ; politique éclairée ! vos secours n'ont pu prévenir sa chute, vos regrets la vengeront,

Venez gémir sur ses ruines, raison équitable ! représentez-vous tous les outrages faits à la reconnoissance. Voyez une société poursuivie par des hommes dont la plupart lui doivent leur éducation et leurs talens ; bannie des villes et des provinces qu'elle a si bien défendues contre l'erreur et le schisme, dans les temps d'ignorance et de séduction, contre la maladie et la mort dans les temps de peste et de calamité ; proscrite au milieu d'un siècle dont elle contribuoit à grossir les lumières, et dont elle réussissoit à affoiblir la perversité. Représentez-vous tous les outrages faits à la vérité. Voyez des suppositions transformées en principes, des falsifications substituées à des preuves, la réalité détruite par l'apparence, l'expérience immolée à la possibilité, des témoignages éclatans confondus par des calomnies obscures, des raisons qu'on dissimule, des terreurs qu'on feint, des écrits spécieux dont les auteurs ne prouvent pas ce qu'ils avancent, et n'entendent pas ce qu'ils traitent ; un peuple séduit par des sophismes, dominé par des préventions, amusé par des prétextes, troublé par des chimères. Enfin, représentez-vous tous les outrages faits à l'humanité. Voyez des citoyens paisibles, des religieux édifians qui se reposoient à l'ombre des lois et dans le sein de l'innocence, traînés tout à coup du pied des autels aux pieds des tribunaux, à travers les clameurs de la prévention, les invectives de la calomnie, les imprécations de la vengeance. Voyez-les, présenter en vain d'une main tremblante les témoignages réunis des villes, des diocèses et des provinces ; réclamer en vain d'une voix défaillante les titres de leur existence et le prix de leurs services ; se flatter en vain que le bras de la justice, secondé par celui de l'église, les sauve de l'abîme où l'on se hâte de les précipiter. Voyez-les pendant une année entière, flottant entre l'espérance et la crainte ; ajoutant à l'impression du mal présent, le souvenir du mal passé et le pressentiment du mal à venir ; sentant croître à chaque moment leurs agitations et leurs frayeurs à l'aspect d'un orage qui grossissoit de jour en jour, et au bruit d'un tonnerre qui, de jour en jour grondoit avec plus de fracas ; attendant sans cesse ou que le soleil dissipât les nuages, ou que la foudre éclatât sur leur tête. Au premier coup de cette foudre, voyez les maîtres forcés de se séparer de leurs disciples, et d'essuyer autant de larmes qu'ils en répandent ; l'asile de la piété inondé par les suppôts de la justice ; les huissiers menaçans mêlés avec des religieux étonnés ; le fruit du goût, de l'économie et du travail livré à la dépradation et à la rapacité ; le sceau de la proscription imprimé sur toutes les portes ; l'empire de la douleur et de la désolation établi dans le séjour de l'étude et de la tranquillité. Voyez le jour fatal arrivé, où se consomme la plus affreuse des dissolutions, où se représente la plus désolante des scènes, où les frères se séparent, où les cœurs se déchirent, où de malheureux jeunes gens qui ont passé les plus beaux jours de leur jeunesse dans de pénibles travaux, sont dévoués à l'indigence et à l'inutilité ; où de plus malheureux vieillards sont forcés de chercher dans les hôpitaux ou dans des chaumières, un asile et une subsistance. Pour comble d'horreur, voyez quatre mille hommes à qui on a ravi leur état, et à qui l'on veut ravir encore leur honneur ; quatre mille religieux à qui on présente leur institut à abjurer, ou la misère et l'exil à subir ; quatre mille citoyens qu'on place ainsi entre le crime et la mendicité, entre le parjure et le désespoir. Voyez.... A la vue de tant de cruautés l'humanité frissonne ; la vérité dépose contre tant d'impostures ; la reconnoissance s'indigne contre tant d'ingratitude ; toutes trois à la fois poussent un cri en faveur de ce corps infortuné et si peu digne de l'être ; toutes gémissent sur ses ruines. Raison équitable ! refuserez-vous d'y gémir avec elles ? Refuserez-vous des regrets à une société qui les mériteroit par ses services, quand elle ne les arracheroit pas par ses malheurs ?

Pour nous qui, dispersés par sa chute, promenons de ville en ville, de province en province, de royaume en royaume, le spectacle de ses débris et le sentiment de nos douleurs, retenons nos larmes. S'il est beau d'en faire couler, il ne le seroit pas d'en verser nous-mêmes. Ne pleurons pas sur la société. La violence de la tempête a pu détacher quelques branches de ce grand arbre, mais le tronc inébranlable n'en résistera pas

moins à la fureur des vents et survivra long-temps à l'orage. Ne pleurons pas non plus sur nous-mêmes. Proscrits, les nations voisines nous offrent une patrie : celle du philosophe est partout où il peut servir les hommes, et celle du chrétien partout où il peut servir Dieu. Pauvres, l'image de notre innocence fera respecter, rendra même intéressante celle de notre pauvreté, et la charité suppléera peut-être à l'équité et à la reconnoissance. Jeunes, l'adversité nous accueille dès nos premiers ans : c'est la compagne du sage, c'est la nourrice des saints; qu'elle nous apprenne à le devenir. Vieux, la carrière des souffrances va finir pour nous avec celle de la vie ; déjà nous côtoyons l'abîme de l'éternité, il s'ouvre, nous voilà à l'abri des fureurs des hommes, nous voilà rejoints à la société des justes. Rien ne peut plus nous en séparer. Ne pleurons pas même sur l'institut. On l'arrache de nos mains, on ne l'arrachera jamais de nos cœurs. Le glaive des bourreaux qui peut tout sur nos têtes, ne peut rien sur nos âmes. C'est là que cet institut se trouve tout entier, écrit en caractères que ni le fer, ni la flamme ne sauroient effacer; c'est là que notre conscience le vengera hautement de l'opprobre dont on veut le couvrir. En vain donc, déployant à nos regards l'appareil de la misère et les instrumens des supplices, les tribunaux retentiront de cette horrible parole. *Abjure l'institut :* nous n'y répondrons jamais que par celles-ci : *Plutôt la misère, plutôt les supplices que le crime et l'infamie.* Bien loin d'abjurer cet institut, nous continuerons d'y puiser ces sentimens de piété, qui ne comptent pour rien les biens de la terre ; ces sentimens de courage, qui rendent la vertu, si ce n'est inaccessible, du moins supérieure à l'infortune ; ces sentimens d'élévation qui font envier à l'injustice même qui triomphe, le sort de l'innocence même qui succombe ; ces sentimens de générosité, qui rendent le bien pour le mal.

France ! nous sommes tes victimes ! nous n'en serons pas moins tes enfans, nous n'en serons pas moins tes sujets, nous espérons même pouvoir devenir encore tes bienfaiteurs ; si ce n'est pas par nos travaux, ce sera du moins par nos prières. Oui, qu'on nous ferme à tes yeux la route de l'enseignement, celle de la prédication, celle de toutes les fonctions ecclésiastiques, celle de tous les emplois civils : on ne nous fermera pas pour cela l'entrée des temples, ni l'oreille du créateur. Ces temples seront témoins chaque jour des vœux redoublés que nous ferons pour toi. Chaque jour ce créateur nous verra, les bras étendus vers le ciel, intéresser sa puissance à ta félicité ; lui demander qu'il couronne ton front des palmes de la gloire ; qu'il fomente dans le cœur de tes peuples la flamme de l'honneur ; qu'il continue de faire luire sur tes contrées le soleil de la foi ; qu'il répande sur tes campagnes le fleuve de l'abondance ; qu'il écarte à jamais de tes provinces le démon de la révolte ; qu'il fasse asseoir en tout temps sur les tribunaux de tes juges le génie de la modération et de la justice ; sur les siéges de tes pontifes, le génie du zèle et du savoir ; sur le trône de tes maîtres, le génie de la bienfaisance et de l'humanité ; qu'il t'envoie tour à tour l'ange de la paix et de la victoire ; que par tes succès il nous console de nos revers, que du moins à nos revers il n'ajoute pas les tiens.

Tel sera toujours l'objet de tous nos vœux. C'est ainsi qu'en nous rendant utiles, nous profiterons du seul moyen qu'on nous laisse de nous rendre heureux ; c'est ainsi que la religion nous tiendra lieu de la fortune ; c'est ainsi qu'après avoir fait l'apologie de l'institut par nos écrits, nous continuerons d'en faire l'éloge par notre conduite.

Céruti.

§ 58. *Péroraison du Mémoire de M. le Comte de Lally-Tollendal, Curateur à la Mémoire de son Père.*

François, nation généreuse, c'est ainsi que vous appeloit mon père ; noblesse guerrière, l'honneur de cette nation, vous l'avez vu cet homme qui étoit devenu par choix un de vos compatriotes et un de vos membres, cet homme toujours digne de suivre vos exemples, digne quelquefois d'en servir lui-même ; vous l'avez vu promené dans votre capitale, avec un appareil dans lequel une cruauté ingénieuse sembloit s'être exercée à rassembler tout ce qu'un homme peut essuyer de duretés et de honte, repaissant les regards d'une populace prévenue qui insultoit à son malheur, et d'ennemis acharnés qui venoient s'abreuver de son sang ; vous l'avez vu, et

obligés malgré vous de reconnoître sous ce fardeau d'ignominie celui que votre roi lui-même avoit couvert de gloire après une bataille qui avoit sauvé la France, pour un instant vous n'avez plus reconnu votre patrie. Vous avez cherché cette douceur de mœurs, cette magnanimité, cette hospitalité si vantées, ce respect si ancien pour les défenseurs de l'état, source de l'héroïsme des sujets et de la grandeur du souverain. Vous avez demandé si c'étoit un triomphe qu'on prétendoit remporter sur cette classe d'hommes qui cimentent de leur sang les fondemens de la sûreté publique ; si c'étoient tous les guerriers qu'on prétendoit insulter dans la personne d'un seul, qui, eût-il été coupable, ne devoit pas être traité par des juges de France, comme il ne l'eût pas été par les plus mortels ennemis de la France dans le temps où ils avoient mis sa tête à prix. Si vous avez tous frémi alors, si tous, vous avez plaint mon père dans un moment où peut-être il paroissoit coupable à quelques-uns de vous ; aujourd'hui que son innocence éclate de toute part, vous ne refuserez pas sans doute de joindre votre voix à la mienne dans une cause qui est la vôtre. Vous réclamerez pour vos droits violés, pour votre honneur blessé, pour votre sûreté compromise par le jugement de mon père. Vous réclamerez pour sa mémoire elle-même. Vous montrerez, que s'il est un pays où les services d'un étranger ne soient payés que par l'envie, où ce nom seul soit un titre d'exclusion à la justice, où il faille se faire respecter des lois au lieu de les respecter, et où l'on ne puisse les invoquer que quand on peut les commander, ce pays n'est pas celui que vous habitez.

Mais moi, au nom de ces mêmes lois, je demanderai raison, justice, vengeance de tous les supplices qu'on a ajoutés à celui auquel mon père étoit condamné. On a osé dire qu'on avoit voulu le punir d'avoir attenté à ses jours ! Mais depuis quand peut-on faire subir une peine, sans avoir signifié un arrêt, sans avoir instruit un procès ? Mais aux yeux de l'humanité, quel étoit le crime d'un homme qui vouloit se dérober à une mort ignominieuse qu'il ne méritoit pas? Malheur à qui ne concevroit pas ce dernier effort de l'honneur outragé ! C'est qu'il n'en auroit jamais eu le germe au-

dans de lui. Mais si c'eût été un crime, à qui étoit-ce à en répondre ? Pourquoi vos infâmes satellites, si ardens à lui enlever tout ce qui pouvoit exciter la cupidité, n'ont-ils pas songé à écarter tout ce qui pourroit devenir nuisible ? A qui eût-ce été à répondre de tous les effets de son ressentiment, si une force surnaturelle n'en avoit pas triomphé ; si, lorsqu'il s'est vu outragé, insulté, lorsqu'il s'est vu trompé par tout l'univers, même par le ministre de la religion, il se fût porté aux derniers excès et s'il n'eût plus reconnu des hommes dans ceux qui le traitoient comme une bête féroce ?

M'accusera-t-on de sentir ou de peindre trop vivement ? Eh bien, qu'on écoute le jugement porté il y a dix-sept siècles, sur le traitement qu'a éprouvé mon père : heureusement pour l'humanité de tels exemples sont rares ; j'en ai cherché vainement dans les proscriptions de Sylla, parmi les cruautés de Tibère. Enfin, j'en ai trouvé un....Laissons parler l'écrivain qui le rapporte. " Caligula " est le seul monstre qui ait imaginé " de fermer avec une éponge la bouche " des suppliciés, pour leur ôter la faculté de proférer une seule parole. " Avoit-on jamais privé un mourant du " pouvoir de se plaindre ! Il craignoit " que dans ses derniers momens la douleur ne s'exprimât avec trop de liberté. " Tyran farouche, permets du moins à " tes victimes de rendre le dernier sou- " pir. Laisse une issue à leur âme ; " qu'elle sorte par une autre voie que " par des blessures." (Suétone.) Non, ce prodige de cruauté, qui, dans le plus abominable des siècles, sous le plus cruel des tyrans et le plus corrompu des sénats, excita encore un étonnement universel, n'a pas été ordonné par le premier tribunal d'une nation généreuse et d'un roi bienfaisant. Deux hommes, deux hommes seuls l'ont ordonné, et tous deux étoient alors simples particuliers ; leurs fonctions étoient remplies, le jugement étoit clos, l'arrêt étoit signifié, l'échafaud étoit prêt : mon père n'existoit plus pour eux, il n'existoit plus pour aucun de ses juges, il étoit mort civilement. Et deux hommes, seuls, sans droit, sans pouvoir, sans mission, ont pris sur eux de prononcer et d'exécuter clandestinement un jugement différent de celui de leur cour, de manquer à une parole donnée à l'homme

du roi et portée par le ministre de la religion, de renverser toutes les lois reçues, de rappeler un malheureux à la vie pour lui infliger une nouvelle mort, pour lui en infliger de mille fois plus cruelles que celle qu'on lui préparoit ! Et de ces deux hommes, le premier étoit celui, qui, sollicité d'accorder un court délai aux juges pour s'instruire, et à l'accusé pour se défendre, avoit répondu que, " S'il pouvoit doubler encore les séances, il les doubleroit." Le second étoit celui qui avoit déclaré que " Si mon père lui échappoit d'une " façon, il ne lui échapperoit pas de " l'autre."..... Je me tais. Mais, ô vous qui frémissez sans doute à la simple lecture de ces horribles détails, jugez ce qui doit se passer dans le cœur d'un fils obligé de s'en pénétrer, obligé de filtrer, pour ainsi dire, le calice d'amertume dont on a abreuvé son père, de fouiller dans ses plaies pour en montrer toute la profondeur : et si, malgré la loi que je m'étois imposée ; si, malgré mon profond respect pour un tribunal, dont j'implore encore l'équité en éclairant son erreur, je me sens quelquefois poussé malgré moi au-delà des bornes que je m'étois prescrites ; si tout mon sang se soulève à la vue d'un père, d'un malheureux vieillard, couvert de cicatrices, accablé de cruautés, chargé d'opprobre, traîné à un supplice injuste, comme le plus méprisable des malfaiteurs, privé dans ses derniers instans d'une faculté qu'on laisse au plus vil criminel, traité en esclave, tandis que son palefrenier a été érigé en juge de ses opérations ; enfin à la vue de mon père baillonné, si mon indignation s'allume, si mon cœur laisse couler quelques gouttes du poison brûlant qu'on y a versé et qui déborde de toute part, que celui qui ose me condamner, prononce la peine que je mérite.

O mon père ! si vous m'avez laissé de grands malheurs à pleurer, de grands devoirs à remplir, vous m'avez aussi laissé de grands exemples à suivre, et de grandes vertus à retracer. Votre courage instruit le mien, et la mort, mille morts ne m'empêcheront pas de réclamer contre l'injustice de la vôtre. La France entière retentira de mes cris, j'irai jusqu'au trône ; j'embrasserai les pieds de l'auguste monarque qui y fait asseoir avec lui l'incorruptible équité ; je m'écrierai : " Sire, grâce et justice ! grâce pour un infortuné obligé de se plaindre à votre majesté de la première cour de son royaume ; justice pour un homme vertueux, immolé par la calomnie au sein de ce même royaume !

" Mon père, Sire, a versé sur un échafaud les restes d'un sang presque épuisé par soixante ans de combats, et le même coup qui l'a frappé a ébranlé, jusque dans ses fondemens, la sûreté publique, a porté l'alarme jusque dans les consciences les plus pures, a semé le découragement jusque parmi les serviteurs les plus zélés de votre majesté. Oui, Sire, je mérite de ma patrie, je sers mon roi, lorsque je venge mon père.

" Jusqu'à son dernier jour, l'auguste aïeul de votre majesté a gémi sur l'odieux arrêt, source de tant de malheurs. Il a dit que *ce ne seroit pas lui qui en répondroit, qu'on l'avoit trompé* ; ceux qui l'ont entendu existent.

" Mais, Sire, un discours se borne à quelques témoins ; il se perd en peu de temps. L'arrêt de mon père a été envoyé à six mille lieues ; il passera jusqu'à la postérité la plus reculée.

" Les bontés dont ce prince a daigné me combler par la suite, celles que votre majesté a daigné me perpétuer, n'assurent pas encore le triomphe complet de l'innocence, parce que la compassion peut accorder à un malheureux ce que l'équité doit à un opprimé.

" L'injustice subsistera tant que le jugement injuste ne sera pas anéanti.

" C'est ce jugement, Sire, que je viens aujourd'hui dénoncer à votre majesté, en même temps qu'à l'univers. Je n'implore aucune faveur ; je demande seulement qu'il ne me soit pas fait un déni de justice. Que les lois m'écoutent, et qu'elles s'arment de toute leur rigueur. Que la prison dans laquelle mon père a gémi si long-temps, s'ouvre, s'il le faut, pour me recevoir, et que j'en sorte pour éprouver le même sort que lui, si je ne démontre pas et son innocence, et l'iniquité de son arrêt.

" Qu'on ne me demande plus par combien de moyen, je combats cet arrêt funeste, combien de contraventions aux lois j'articule contre lui. Il existe un moyen perpétuel et constant, depuis la

première ligne de la procédure jusqu'à la dernière, et cette procédure, dans toutes ses circonstances, dans son ensemble, n'est elle-même qu'une seule contravention perpétuelle et constante à tout ce qu'on connoît sous le nom de lois, de justice et d'humanité.

" Enfin, Sire, j'apporte à votre majesté trois grandes vérités ; elles sont démontrées, elles sont invincibles. Que votre majesté elle-même daigne en tirer trois conséquences qui sont nécessaires, qui sont infaillibles.

" *Mon père n'étoit pas coupable :* donc j'ai droit de demander une réparation pour sa mémoire.

" *Mon père, eût-il été le plus coupable des hommes, a été mal jugé :* donc j'ai droit de demander un autre jugement.

" *Mon père, d'après l'état du procès, ne pouvoit être bien jugé :* donc j'ai droit de demander, ou que d'autres juges me soient nommés, ou que le procès soit rappelé à son véritable état.

" J'attends avec confiance cette justice éclatante du maître que je sers. La promesse qu'il a daigné me faire *d'une protection spéciale* ne sera pas une vaine promesse. La voix de l'infortune, qui s'élève avec celle de l'innocence, ne s'élevera pas en vain. Votre majesté sait que le sang de l'homme juste crie jusqu'au ciel, quand il n'est pas écouté sur la terre. Elle croira que ce seroit le répandre une seconde fois que de ne le pas venger. Elle arrachera des fastes de la France un arrêt que toutes les nations étrangères n'ont cessé de lui reprocher jusqu'à ce jour ; un arrêt dans lequel tout le monde a vu une peine, et dans lequel personne n'a encore vu un crime ; un arrêt, enfin, monument d'injustice et d'ingratitude pour un général qui ne devoit pas s'attendre à ce prix de ses services, monument d'inquiétude et d'effroi pour tous ceux qui courent la même carrière que lui. Le même jugement vengera l'innocence outragée, rassurera l'innocence alarmée : les défenseurs de l'état, n'étant plus troublés par la crainte de voir travestis en délits jusqu'à leurs services, se livreront avec sécurité à ces transports de zèle qui ont toujours distingué les guerriers François pour leurs souverains ; et, si les vœux de la reconnoissance peuvent appeler les faveurs de l'Être Suprême sur les rois qui en sont l'image par leurs bienfaits, plus encore que par leur puissance, quel degré de gloire et de prospérité ne sera pas réservé à un monarque pour qui cet Être Suprême sera sollicité tout à la fois par un fils arraché au plus grand des malheurs, par toute une portion de ses plus fidèles sujets arrachés au plus grand des dangers, par la vertu même arrachée à l'ignominie, par l'humanité entière intéressée à la conservation de ses droits, au maintien de ses lois et à la proscription de tout ce qui tend à violer les uns et à abuser des autres ?"

Le Comte de Lally.

§ 59. *Discours de Flavien à l'Empereur Théodose le Grand.*

Occasion de ce Discours.

Théodose le Grand ayant imposé une contribution extraordinaire, les habitans d'Antioche se soulevèrent, et dans leur fureur brisèrent les images et les statues de l'empereur, et celles de Flacille, d'Arcadius et d'Honorius, ainsi que la statue équestre de Théodose le père. L'empereur justement irrité, avoit résolu de punir cet attentat d'une manière exemplaire. C'est pour le fléchir que Flavien, évêque d'Antioche, lui tint ce discours si pathétique qui désarma ce bon prince. Ce qui rendoit les habitans d'Antioche plus inexcusables, c'est que l'empereur avoit donné à cette ville des marques signalées de préférence sur toutes les autres de l'empire.

Prince,

Notre ville infortunée n'a que trop de preuves de votre amour ; et ce qui faisoit sa gloire, fait aujourd'hui sa honte et notre douleur. Détruisez-la jusqu'aux fondemens, réduisez-la en cendres, faites périr jusqu'à nos enfans par le tranchant de l'épée ; nous méritons encore de plus sévères châtimens ; et toute la terre, épouvantée de notre supplice, avouera cependant qu'il est au-dessous de notre ingratitude. Nous en sommes même déjà réduits à ne pouvoir être plus malheureux. Accablés de votre disgrâce, nous ne sommes plus qu'un objet d'horreur. Nous avons, dans votre personne, offensé l'univers entier ; il s'élève contre nous plus fortement que vous-même. Il ne reste à nos maux qu'un seul remède. Im-

la bonté de Dieu : outragé par ses créatures, il leur a ouvert les cieux. J'ose le dire, grand prince, si vous nous pardonnez, nous devrons notre salut à votre indulgence ; mais vous devrez à notre offense l'éclat d'une gloire nouvelle. Nous vous aurons, par notre attentat, préparé une gloire plus brillante que celle dont Gratien a orné votre tête : vous ne la tiendrez que de votre vertu. On a détruit vos statues. Ah ! qu'il vous est facile d'en rétablir qui soient infiniment plus précieuses ! Ce ne seront pas des statues muettes et fragiles, exposées dans les places aux caprices et aux injures : ouvrages de la clémence, et aussi immortelles que la vertu même, celles-ci seront placées dans tous les cœurs ; et vous aurez autant de monumens qu'il y a d'hommes sur la terre, et qu'il y en aura jamais. Non, les exploits guerriers, les trésors, la vaste étendue d'un empire, ne procurent pas aux princes un honneur aussi pur et aussi durable que la bonté et la douceur. Rappelez-vous les outrages que des mains séditieuses firent aux statues de Constantin, et les conseils de ses courtisans qui l'excitoient à la vengeance. Vous savez que ce prince, portant alors la main à son front, leur répondit en souriant : *Rassurez-vous, je ne suis point blessé.* On a oublié une partie des victoires de cet illustre empereur ; mais cette parole a survécu à ses trophées : elle sera entendue des siècles à venir ; elle lui méritera à jamais les éloges et les bénédictions de tous les hommes. Qu'est-il besoin de vous mettre sous les yeux des exemples étrangers ? Il ne faut que vous montrer à vous-même. Souvenez-vous de ce soupir généreux que la clémence fit sortir de votre bouche, lorsqu'aux approches de la fête de Pâque, annonçant, par un édit, aux criminels leur pardon, et aux prisonniers leur délivrance, vous ajoutâtes : *Que n'ai-je aussi le pouvoir de ressusciter les morts !* Vous pouvez aujourd'hui opérer ce miracle. Antioche n'est plus qu'un sépulcre ; ses habitans ne sont plus que des cadavres ; ils sont morts avant le supplice qu'ils ont mérité : vous pouvez, d'un seul mot, leur rendre la vie. Les infidèles s'écrieront : *Qu'il est grand le Dieu des chrétiens ! des hommes il en fait des anges ; il les affranchit de la tyrannie de la nature.* Ne craignez pas que notre impunité corrompe les autres villes. Hélas ! notre sort ne peut qu'effrayer. Tremblant sans cesse, regardant chaque nuit comme la dernière, chaque jour comme celui de notre supplice, fuyant dans les déserts, en proie aux bêtes féroces, cachés dans les cavernes, dans les creux des rochers, nous donnons au reste du monde l'exemple le plus funeste. Détruisez Antioche ; mais détruisez-la comme le Tout-Puissant détruisit Ninive. Effacez notre crime par le pardon ; anéantissez la mémoire de notre attentat, en faisant naître l'amour et la reconnoisance. Il est aisé de brûler des maisons, d'abattre des murailles ; mais de changer tout à coup des rebelles en sujets fidèles et affectionnés, c'est l'effet d'une vertu divine. Quelle conquête une seule parole peut vous procurer ! elle vous gagnera le cœur de tous les hommes. Quelle récompense vous recevrez de l'Eternel ! il vous tiendra compte, non seulement de votre bonté, mais aussi de toutes les actions de miséricorde que votre exemple produira dans la suite des siècles. Prince invincible, ne rougissez pas de céder à un foible vieillard, après avoir résisté aux prières de vos plus braves officiers. Ce sera céder au souverain des empereurs, qui m'envoie pour vous présenter l'évangile, et vous dire de sa part : *Si vous ne remettez pas les offenses commises contre vous, votre père céleste ne vous remettra pas les vôtres.* Représentez-vous ce jour terrible, dans lequel les princes et les sujets comparoîtront au tribunal de la suprême justice, et faites réflexion que toutes vos fautes seront alors effacées par le pardon que vous nous aurez accordé. Pour moi, je vous le proteste, grand prince, si votre juste indignation s'apaise, si vous rendez à notre patrie votre bienveillance, j'y retournerai avec joie ; j'irai bénir, avec mon peuple, la bonté divine et célébrer la vôtre. Mais si vous ne jetez plus sur Antioche que des regards irrités, mon peuple ne sera plus mon peuple : je ne le verrai plus ; j'irai, dans une retraite éloignée, cacher ma honte et mon affliction ; j'irai pleurer jusqu'à mon dernier soupir, le malheur d'une ville qui aura rendu implacable à son égard le plus humain et le plus doux de tous les princes.

Fléchier, Histoire de Théodose.

§ 60. *Discours de Racine, prononcé à l'Académie Françoise, à la Réception de MM. Corneille et de Bergeret, le 2 Janvier*, 1685.

Messieurs,

Il n'est pas besoin de dire ici combien l'académie a été sensible aux deux pertes considérables qu'elle a faites presque en même temps, et dont elle seroit inconsolable, si, par le choix qu'elle a fait de vous, elle ne les voyoit aujourd'hui heureusement réparées.

Elle a regardé la mort de M. Corneille comme un des plus rudes coups qui la pût frapper. Car bien que, depuis un an, une longue maladie nous eût privés de sa présence, et que nous eussions perdu en quelque sorte l'espérance de le revoir jamais dans nos assemblées, toutefois il vivoit; et l'académie, dont il étoit le doyen, avoit au moins la consolation de voir dans la liste, où sont les noms de tous ceux qui la composent, de voir, dis-je, immédiatement au-dessous du nom sacré de son auguste protecteur, le fameux nom de Corneille.

Et qui d'entre nous ne s'applaudiroit pas en lui-même, et ne ressentiroit pas un secret plaisir d'avoir pour confrère un homme de ce mérite? Vous, monsieur, qui non-seulement étiez son frère, mais qui avez couru long-temps une même carrière avec lui, vous savez les obligations que lui a notre poésie; vous savez en quel état se trouvoit la scène Françoise, lorsqu'il commença à travailler. Quel désordre! quelle irrégularité! Nul goût, nulle connoissance des véritables beautés du théâtre; les auteurs aussi ignorans que les spectateurs; la plupart des sujets extravagans et dénués de vraisemblance; point de mœurs, point de caractères; la diction encore plus vicieuse que l'action, et dont les pointes et de misérables jeux de mots faisoient le principal ornement; en un mot, toutes les règles de l'art, celles même de l'honnêteté et de la bienséance, partout violées.

Dans cette enfance, ou, pour mieux dire, dans ce chaos du poëme dramatique parmi nous, votre illustre frère, après avoir quelque temps cherché le bon chemin, et lutté, si je l'ose ainsi dire, contre le mauvais goût de son siècle, enfin, inspiré d'un génie extraordinaire, et aidé de la lecture des anciens, fit voir sur la scène la raison, mais la raison accompagnée de toute la pompe, de tous les ornemens dont notre langue est capable, accorda heureusement la vraisemblance et le merveilleux, et laissa bien loin derrière lui tout ce qu'il avoit de rivaux, dont la plupart, désespérant de l'atteindre et n'osant plus entreprendre de lui disputer le prix, se bornèrent à combattre la voix publique déclarée pour lui, et essayèrent en vain, par leurs frivoles critiques, de rabaisser un mérite qu'ils ne pouvoient égaler.

La scène retentit encore des acclamations qu'excitèrent à leur naissance, le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œuvre représentés depuis sur tant de théâtres, traduits en tant de langues, et qui vivront à jamais dans la bouche des hommes. A dire le vrai, où trouvera-t-on un poëte qui ait possédé à la fois tant de grands talens, tant d'excellentes parties, l'art, la force, le jugement, l'esprit? Quelle noblesse, quelle économie dans les sujets! Quelle véhémence dans les passions! Quelle gravité dans les sentimens! Quelle dignité, et en même temps quelle prodigieuse variété dans les caractères! Combien de rois, de princes, de héros de toutes nations, nous a-t-il représentés, toujours tels qu'ils doivent être, toujours uniformes avec eux-mêmes, et jamais ne se ressemblant les uns aux autres! Parmi tout cela, une magnificence d'expressions proportionnée aux maîtres du monde, qu'il fait souvent parler, capable néanmoins de s'abaisser quand il veut, et de descendre jusqu'aux plus simples naïvetés du comique, où il est encore inimitable. Enfin, ce qui lui est surtout particulier, une certaine force, une certaine élévation qui surprend, qui enlève, et qui rend jusqu'à ses défauts, si on lui en peut reprocher quelques-uns, plus estimables que les vertus des autres: personnage véritablement né pour la gloire de son pays; comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a eu d'excellens tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins, que des Thémistocles, des Périclès, des Albiciades qui vivoient en même temps qu'eux.

Oui, monsieur, que l'ignorance rabaisse tant qu'elle voudra l'éloquence et la poésie, et traite les habiles écrivains de gens inu-

tiles dans les états, nous ne craindrons point de dire, à l'avantage des lettres et de ce corps fameux dont vous faites maintenant partie: du moment que des esprits sublimes, passant de bien loin les bornes communes, se distinguent, s'immortalisent par des chefs-d'œuvre, comme ceux de monsieur votre frère, quelque étrange inégalité que, durant leur vie, la fortune mette entre eux et les plus grands héros, après leur mort cette différence cesse. La postérité qui se plaît, qui s'instruit dans les ouvrages qu'ils lui ont laissés, ne fait point de difficulté de les égaler à tout ce qu'il y a de plus considérable parmi les hommes, fait marcher de pair l'excellent poëte et le grand capitaine. Le même siècle, qui se glorifie aujourd'hui d'avoir produit Auguste, ne se glorifie guères moins d'avoir produit Horace et Virgile. Ainsi, lorsque dans les âges suivans on parlera avec étonnement des victoires prodigieuses et de toutes les grandes choses qui rendront notre siècle l'admiration de tous les siècles à venir, Corneille, n'en doutons point, Corneille tiendra sa place parmi toutes ces merveilles. La France se souviendra, avec plaisir, que sous le règne du plus grand de ses rois a fleuri le plus grand de ses poëtes. On croira même ajouter quelque chose à la gloire de notre auguste monarque, lorsqu'on dira qu'il a estimé, qu'il a honoré de ses bienfaits cet excellent génie ; que même, deux jours avant sa mort, et lorsqu'il ne lui restoit plus qu'un rayon de connoissance, il lui envoya encore des marques de sa libéralité ; et qu'enfin les dernières paroles de Corneille ont été des remercîmens pour Louis le Grand.

Voilà, monsieur, comme la postérité parlera de votre illustre frère. Voilà une partie des excellentes qualités qui l'ont fait connoître à toute l'Europe. Il en avoit d'autres qui, bien que moins éclatantes aux yeux du public, ne sont peut-être pas moins dignes de nos louanges ; je veux dire, homme de probité et de piété, bon père de famille, bon parent, bon ami. Vous le savez, vous qui avez toujours été uni avec lui d'une amitié qu'aucun intérêt, non pas même aucune émulation pour la gloire, n'a pu altérer. Mais ce qui nous touche de plus près, c'est qu'il étoit encore un très-bon académicien. Il aimoit, il cultivoit nos exercices. Il y apportoit surtout cet esprit de douceur, d'égalité, de déférence même, si nécessaire pour entretenir l'union dans les compagnies. L'a-t-on jamais vu se préférer à aucun de ses confrères ? L'a-t-on jamais vu vouloir tirer aucun avantage des applaudissemens qu'il recevoit dans le public ? Au contraire, après avoir paru en maître, et pour ainsi dire, régné sur la scène, il venoit, disciple docile, chercher à s'instruire dans nos assemblées, laissoit, pour me servir de ses propres termes, laissoit ses lauriers à la porte de l'académie, toujours prêt à soumettre son opinion à l'avis d'autrui, et de tous tant que nous sommes, le plus modeste à parler, à prononcer, je dis même sur des matières de poésie.

Vous auriez pu bien mieux que moi, monsieur, lui rendre ici les justes honneurs qu'il mérite, si vous n'eussiez peut-être appréhendé avec raison, qu'en faisant l'éloge d'un frère, avec qui vous avez d'ailleurs tant de conformité, il ne semblât que vous faisiez votre propre éloge. C'est cette conformité que nous avons tous eue en vue, lorsque tout d'une voix, nous vous avons appelé pour remplir sa place ; persuadés que nous sommes que nous retrouverons en vous, non-seulement son nom, son même esprit, son même enthousiasme, mais encore sa même modestie, sa même vertu, son même zèle pour l'académie.

Je m'aperçois qu'en parlant de modestie, de vertu, et des autres qualités propres pour l'académie, tout le monde songe ici avec douleur à l'autre perte que nous avons faite ; je veux dire à la mort du savant M. de Cordemoy, qui, avec tant d'autres talens, possédoit au souverain degré toutes les parties d'un véritable académicien ; sage, exact, laborieux, et qui, si la mort ne l'eût point ravi au milieu de son travail, alloit peut-être porter l'histoire aussi loin que M. Corneille a porté la tragédie. Mais après tout ce que vous avez dit sur son sujet, vous, M. Bergeret, qui, par l'éloquent discours que vous venez de faire, vous êtes montré si digne de lui succéder, je n'ai garde de vouloir entreprendre un éloge qui, sans rien ajouter à sa louange, ne feroit qu'affoiblir l'idée que vous avez donnée de son mérite.

Nous avons perdu en lui un homme qui, après avoir donné au barreau une partie de sa vie, s'étoit depuis appliqué tout entier à l'étude de notre ancienne

histoire. Nous lui avons choisi pour successeur un homme qui, après avoir été assez long-temps l'organe d'un parlement célèbre, a été appelé à un des plus importans emplois de l'état, et qui avec une connoissance exacte de l'histoire et de tous les bons livres, nous apporte encore quelque chose de bien plus utile et de bien plus considérable pour nous, je veux dire, la connoissance parfaite de la merveilleuse histoire de notre protecteur.

Et qui pourra mieux que vous nous aider à parler de tant de grands événemens, dont les motifs et les principaux ressorts ont été si souvent confiés à votre fidélité, à votre sagesse ? Qui sait mieux à fond tout ce qui s'est passé de mémorable dans les cours étrangères, les traités, les alliances, et enfin toutes les importantes négociations qui, sous son règne, ont donné le branle à toute l'Europe.

Toutefois, disons la vérité, Monsieur, la voie de la négociation est bien courte sous un prince, qui ayant toujours de son côté la puissance et la raison, n'a besoin, pour faire exécuter ses volontés, que de les déclarer. Autrefois la France, trop facile à se laisser surprendre par les artifices de ses voisins, autant qu'elle étoit heureuse et redoutable dans la guerre, autant passoit-elle pour infortunée dans les accommodemens. L'Espagne surtout, l'Espagne, son orgueilleuse ennemie, se vante de n'avoir jamais signé, même au plus fort de nos prospérités, que des traités avantageux, et de regagner souvent, par un trait de plume, ce qu'elle avoit perdu en plusieurs campagnes. Que lui sert maintenant cette adroite politique, dont elle faisoit tant de vanité ? Avec quel étonnement l'Europe a-t-elle vu, dès les premières démarches du roi, cette superbe nation contrainte de venir jusque dans le Louvre, reconnoître publiquement son infériorité, et nous abandonner depuis, par des traités solennels, tant de places si fameuses, tant de grandes provinces, celles même dont ses rois empruntoient leurs plus glorieux titres ? Comment s'est fait ce changement ? Est-ce par une longue suite de négociations traînées ? Est-ce par la dextérité de nos ministres dans les pays étrangers ? Eux-mêmes confessent que le roi fait tout, voit tout dans les cours où il les envoie, et qu'ils n'ont tout au plus que l'embarras d'y faire entendre avec dignité ce qu'il leur a dicté avec sagesse.

Qui l'eût dit au commencement de l'année dernière, et dans cette même saison où nous sommes, lorsqu'on voyoit de toutes parts tant de haines éclater, tant de ligues se former, et cet esprit de discorde et de défiance qui souffloit la guerre aux quatre coins de l'Europe, qui l'eût dit, qu'avant la fin du printemps tout seroit calme ? Quelle apparence de pouvoir dissiper sitôt tant de ligues ? Comment accorder tant d'intérêts si contraires ? Comment calmer cette foule d'états et de princes, bien plus irrités de notre puissance, que des mauvais traitemens qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût-on pas cru que vingt années de conférences ne suffisoient pas pour terminer toutes ces querelles ? La diète d'Allemagne, qui n'en devoit examiner qu'une partie, depuis trois ans qu'elle y étoit appliquée, n'en étoit encore qu'aux préliminaires. Le roi cependant, pour le bien de la chrétienté, avoit résolu dans son cabinet, qu'il n'y eût plus de guerre. La veille qu'il doit partir, pour se mettre à la tête d'une de ses armées, il trace six lignes, et les envoie à son ambassadeur à la Haye. Là-dessus les provinces délibèrent ; les ministres des hauts alliés s'assemblent ; tout s'agite, tout se remue ; les uns ne veulent rien céder de ce qu'on leur demande, les autres redemandent ce qu'on leur a pris ; mais tous ont résolu de ne point poser les armes. Mais lui, qui sait bien ce qui en doit arriver, ne semble pas même prêter d'attention à leurs assemblées ; et, comme le Jupiter d'Homère, après avoir envoyé la terreur parmi ses ennemis, tournant les yeux vers les autres endroits qui ont besoin de ses regards, d'un côté il fait prendre Luxembourg, de l'autre, il s'avance lui-même aux portes de Mons ; ici, il envoie des généraux à ses alliés, là, il fait foudroyer Gènes ; il force Alger à lui demander pardon ; il s'applique même à régler le dedans de son royaume, soulage ses peuples, et les fait jouir par avance, des fruits de la paix ; et enfin, comme il l'avoit prévu, voit ses ennemis, après bien des conférences, bien des projets, bien des plaintes inutiles, contraints d'accepter ces mêmes condi-

tions qu'il leur a offertes, sans avoir pu en rien retrancher, y rien ajouter, ou, pour mieux dire, sans avoir pu, avec tous leurs efforts, s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.

Quel avantage pour tous tant que nous sommes, messieurs, qui chacun, selon nos différens talens, avons entrepris de célébrer tant de grandes choses ! Vous n'aurez point, pour les mettre au jour, à discuter, avec des fatigues incroyables, une foule d'intrigues difficiles à développer. Vous n'aurez pas même à fouiller dans le cabinet de ses ennemis. Leur mauvaise volonté, leur impuissance, leur douleur est publique à toute la terre. Vous n'aurez point à craindre, enfin, tous ces longs détails de chicanes ennuyeuses, qui sèchent l'esprit de l'écrivain, et qui jettent tant de langueur dans la plupart des histoires modernes, où le lecteur qui cherchoit des faits, ne trouvant que des paroles, sent mourir à chaque pas son attention, et perd de vue le fil des événemens. Dans l'histoire du roi, tout vit, tout marche, tout est en action. Il ne faut que le suivre, si l'on peut, et le bien étudier lui seul. C'est un enchaînement continuel de faits merveilleux, que lui-même commence, que lui-même achève, aussi clairs, aussi intelligibles, quand ils sont exécutés, qu'impénétrables avant l'exécution. En un mot, le miracle suit de près un autre miracle ; l'attention est toujours vive, l'admiration toujours tendue, et l'on n'est pas moins frappé de la grandeur et de la promptitude avec laquelle se fait la paix, que de la rapidité avec laquelle se font les conquêtes,

Heureux ceux qui, comme vous, monsieur, ont l'honneur d'approcher de près, ce grand prince, et qui, après l'avoir contemplé, avec le reste du monde, dans ces importantes occasions, où il fait le destin de toute la terre, peuvent encore le contempler dans son particulier, et l'étudier dans les moindres actions de sa vie, non moins grand, non moins héros, non moins admirable, plein d'équité, plein d'humanité, toujours tranquille, toujours maître de lui, sans inégalité, sans foiblessse, et enfin le plus sage et le plus parfait de tous les hommes.

Racine.

§ 61. *Discours prononcé le 24 Janvier 1728, par le Président de Montesquieu, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise, à la place de M. de Sacy.*

Messieurs,

En m'accordant la place de M. de Sacy, vous avez moins appris au public ce que je suis, que ce que je dois être.

Vous n'avez pas voulu me comparer à lui, mais me le donner pour modèle.

Fait pour la société, il y étoit aimable, il y étoit utile ; il mettoit la douceur dans les manières, et la sévérité dans les mœurs.

Il joignoit à un beau génie une âme plus belle encore : les qualités de l'esprit n'étoient chez lui que dans le second ordre : elles ornoient le mérite, mais ne le faisoient pas.

Il écrivoit pour instruire ; et en instruisant il se faisoit toujours aimer. Tout respire dans ses ouvrages, la candeur et la probité ; le bon naturel s'y fait sentir ; le grand homme ne s'y montre jamais qu'avec l'honnête homme.

Il suivoit la vertu par un penchant naturel, et il s'y attachoit encore par ses réflexions. Il jugeoit qu'ayant écrit sur la morale, il devoit être plus difficile qu'un autre sur ses devoirs ; qu'il n'y avoit point pour lui de dispenses, puisqu'il avoit donné les règles ; qu'il seroit ridicule qu'il n'eût pas la force de faire des choses dont il avoit cru tous les hommes capables ; qu'il abandonnât ses propres maximes, et que dans chaque action il eût en même temps à rougir de ce qu'il auroit fait et de ce qu'il auroit dit.

Avec quelle noblesse n'exerçoit-il pas sa profession ? Tous ceux qui avoient besoin de lui devenoient ses amis. Il ne trouvoit presque pour récompense à la fin de chaque jour que quelques bonnes actions de plus. Toujours moins riche, et toujours plus désintéressé, il n'a presque laissé à ses enfans que l'honneur d'avoir eu un si illustre père.

Vous aimez, messieurs, les hommes vertueux ; vous ne faites grâce au plus beau génie d'aucune qualité du cœur ; et vous regardez les talens, sans la vertu, comme des présens funestes, uniquement propres à donner de la force ou un plus grand jour à nos vices.

Et par là vous êtes bien dignes de ces grands protecteurs qui vous ont confié leur gloire, qui ont voulu aller à la postérité, mais qui ont voulu y aller avec vous.

Bien des orateurs et des poëtes les ont célébrés ; mais il n'y a que vous qui ayez été établis pour leur rendre, pour ainsi dire, un culte réglé.

Pleins de zèle et d'admiration pour ces grands hommes, vous les rappelez sans cesse à notre mémoire. Effet surprenant de l'art ! vos chants sont continuels, et ils nous paroissent toujours nouveaux.

Vous nous étonnez toujours, quand vous célébrez ce grand ministre, qui tira du chaos les règles de la monarchie ; qui apprit à la France le secret de ses forces, à l'Espagne celui de sa foiblesse ; ôta à l'Allemagne ses chaînes, lui en donna de nouvelles ; brisa tour à tour toutes les puissances ; et destina, pour ainsi dire, Louis le Grand aux grandes choses qu'il fit depuis.

Vous ne vous ressemblez jamais dans les éloges que vous faites de ce chancelier, qui n'abusa ni de la confiance des rois, ni de l'obéissance des peuples ; et qui, dans l'exercice de la magistrature, fut sans passion, comme les lois qui absolvent et qui punissent sans aimer ni haïr.

Mais on aime surtout à vous voir travailler à l'envi au portrait de Louis le Grand, ce portrait toujours commencé et jamais fini, tous les jours plus avancé, et tous les jours plus difficile.

Nous concevons à peine le règne merveilleux que vous chantez. Quand vous nous faites voir les sciences partout encouragées, les arts protégés, les belles-lettres cultivées, nous croyons vous entendre parler d'un règne paisible et tranquille. Quand vous chantez les guerres et les victoires, il semble que vous nous racontiez l'histoire de quelque peuple sorti du nord, pour changer la face de la terre. Ici, nous voyons le roi, là, le héros. C'est ainsi qu'un fleuve majestueux va se changer en un torrent, qui renverse tout ce qui s'oppose à son passage : c'est ainsi que le ciel paroît au laboureur pur et serein, tandis que dans la contrée voisine il se couvre de feux, d'éclairs et de tonnerres.

Vous m'avez, messieurs, associé à vos travaux, vous m'avez élevé jusqu'à vous ; et je vous rends grâces de ce qu'il m'est permis de vous connoître mieux, et de vous admirer de plus près.

Je vous rends grâces de ce que vous m'avez donné un droit particulier d'écrire la vie et les actions de notre jeune monarque. Puisse-t-il aimer à entendre les éloges que l'on donne aux princes pacifiques ! Que le pouvoir immense, que Dieu a mis entre ses mains, soit le gage du bonheur de tous ! que toute la terre repose sous son trône ! qu'il soit le roi d'une nation et le protecteur de toutes les autres ! que tous les peuples l'aiment ; que ses sujets l'adorent ; et qu'il n'y ait pas un seul homme dans l'univers qui s'afflige de son bonheur et craigne ses prospérités ! Périssent enfin ces jalousies fatales qui rendent les hommes ennemis des hommes ! Que le sang humain, ce sang qui souille toujours la terre, soit épargné ! et que, pour parvenir à ce grand objet, ce ministre nécessaire au monde, ce ministre, tel que le peuple François auroit pu le demander au ciel, ne cesse de donner ces conseils qui vont au cœur du prince, toujours prêt à faire le bien qu'on lui propose, ou à réparer le mal qu'il n'a point fait, et que le temps a produit !

Louis nous a fait voir que, comme les peuples sont soumis aux lois, les princes le sont à leur parole sacrée ; que les grands rois qui ne sauroient être liés par une autre puissance, le sont invinciblement par les chaînes qu'ils se sont faites, comme le Dieu qu'ils représentent, qui est toujours indépendant et toujours fidèle dans ses promesses.

Que de vertus nous présage une foi si religieusement gardée ! Ce sera le destin de la France, qu'après avoir été agitée sous les Valois, affermie sous Henri, agrandie sous son successeur, victorieuse et indomptable sous Louis le Grand, elle sera entièrement heureuse sous le règne de celui qui ne sera point forcé à vaincre, et qui mettra toute sa gloire à gouverner.

Montesquieu.

§ 62. *Discours prononcé le 20 Janvier, 1776, par M. de la Harpe, lorsqu'il fut reçu à l'Académie Françoise à la place de M. Colardeau.*

Messieurs,

Le talent qui distingue les hommes, le génie qui s'élève au-dessus du talent, la vertu enfin si supérieure à l'un et à l'autre, se réunissant dans un même sanctuaire à la voix de la gloire qui les couronne, et sous les auspices de la pa-

trie qui les appelle ; l'amitié faite pour leur imprimer un plus touchant caractère, resserrant encore les nœuds de cette union si honorable ; telle étoit, depuis long-temps, l'idée que je me formois de cette assemblée ; et ce témoignage que j'aime à vous rendre, vous ne le devez, j'ose le dire, ni aux excusables illusions de la reconnoissance, ni au plaisir si légitime et si pur qu'a dû faire naître en moi la réunion de vos suffrages. Entraîné de bonne heure vers les arts de l'esprit et de l'imagination, par ce goût irrésistible qui commande tous les sacrifices, enflammé de cet amour des talens qui ne peut exister sans quelque enthousiasme, j'ai fait connoître assez les sentimens qui m'animoient. Mes premiers regards se sont tournés vers cette classe d'hommes choisis, qui me donnoit une idée plus noble de mon état et de mes travaux ; vers ceux chez qui j'ai cru voir la dignité des lettres, conservée comme un dépôt dont ils sont responsables à la nation, et qui fait partie de leur propre gloire. J'ai regardé comme le but de mes efforts cette adoption qui en devient aujourd'hui la récompense. J'aurois voulu, je l'avoue, dans l'émulation que vous m'inspiriez, pouvoir vous offrir des titres plus nombreux et plus brillans. Mais instruit par l'expérience que dans la culture des arts, les difficultés qu'ils offrent par eux-mêmes, toutes pénibles qu'elles peuvent être, ne sont pas toujours les plus insurmontables ; obligé de n'avancer qu'à pas lents dans une carrière qui semble se refermer sans cesse, au moment où l'on se présente pour y courir, je me suis occupé du moins à célébrer mes modèles, en même temps que je m'étudiois à les imiter ; semblable à ces guerriers, qui, en marchant au combat, répètent dans leurs chansons militaires, le nom et les louanges des généraux qui ont vaincu. C'est dans cet esprit que j'ai porté mon hommage aux pieds des statues de Racine et de Fénélon. Je croyois voir ces ombres illustres, assises au milieu de vous, et j'espérois que la sensibilité de leur panégyriste obtiendroit grâce auprès de ces grands hommes, pour les défauts de leur imitateur.

Sans doute, il importe aux progrès de l'artiste, de l'écrivain, il importe à sa gloire, à son bonheur, d'élever ainsi sa vue et ses pensées, vers les maîtres de l'art qui ne sont plus ; et de vivre, autant qu'il est possible, près des modèles contemporains, près de ses rivaux les plus célèbres ; heureux s'il lui est aisé de chérir ceux qu'il lui est difficile d'égaler! En général, il n'est point pour un homme de lettres, de société préférable à ses confrères ; soit qu'il les retrouve dans les compagnies littéraires, où le devoir les rassemble ; soit qu'il les rencontre dans les cercles du monde, où le goût les réunit. Pénétré depuis long-temps de cette vérité, quel moment plus favorable pourrois-je choisir pour la développer devant vous ? Vous en entretenir, messieurs, c'est vous rappeler tous les droits que vous avez acquis sur moi ; c'est rendre plus solennels et plus authentiques les engagemens que je prends avec vous.

Distinguons d'abord, d'une multitude sans aveu et sans mission, les vrais gens de lettres, qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, sont liés entre eux par un commerce d'estime et de lumière, et par l'amour de l'humanité.

Qu'est-ce donc, messieurs, qu'un homme de lettres ? C'est celui dont la profession principale est de cultiver sa raison, pour ajouter à celle des autres. C'est dans ce genre d'ambition, qui lui est particulier, qu'il concentre toute l'activité, tout l'intérêt, que les autres hommes dispersent sur les différens objets qui les entraînent tour à tour.

Jaloux d'étendre et de multiplier ses idées, il remonte dans les siècles, et s'avance au travers des monumens épars de l'antiquité pour y recueillir, sur des traces souvent presque effacées, l'âme et la pensée des grands hommes de tous les âges. Il converse avec eux dans leur langue dont il se sert pour enrichir la sienne ; il parcourt le domaine de la littérature étrangère, dont il remporte des dépouilles honorables au trésor de la littérature nationale. Doué de ces organes heureux, qui font aimer avec passion le beau et le vrai en tout genre, il laisse les esprits étroits et prévenus s'efforcer en vain de plier à une même mesure tous les talens et tous les caractères, et il jouit de la variété féconde et sublime de la nature, dans les différens moyens qu'elle a donnés à ses favoris, pour charmer les hommes, les éclairer et les servir. C'est pour lui, surtout, que rien n'est perdu, de ce qui se fait de bon et de louable ; c'est pour une oreille telle que la sienne, que Virgile a

mis tant de charmes dans l'harmonie de ses vers ; c'est pour un juge aussi sensible, que Racine a répandu un jour si doux dans les replis des âmes tendres ; que Tacite jeta des lueurs affreuses dans les profondeurs de l'âme des tyrans ; c'est à lui que s'adressoit Montesquieu, quand il plaidoit pour l'humanité ; Fénélon, quand il embellissoit la vertu ; pour lui toute vérité est une conquête, tout chef-d'œuvre est une jouissance. Accoutumé à puiser également dans ses réflexions et dans celles d'autrui, il ne sera ni seul dans la retraite, ni étranger dans la société ; enfin, quel que soit le travail où il s'applique, soit qu'il marche à pas mesurés dans le monde intellectuel des spéculations mathématiques, ou qu'il s'égare dans le monde enchanté de la poésie ; soit qu'il attendrisse les hommes sur la scène ou qu'il les instruise dans l'histoire, en portant ses tributs au temple des arts, il ne cherchera pas à renverser ses concurrens dans sa route, ni à déshonorer leurs offrandes pour relever le prix de la sienne ; il ne détournera pas des triomphes d'autrui son œil consterné ; les cris de la renommée ne seront pas pour son âme un bruit importun, et au lieu que la médiocrité inquiète et jalouse gémit de tous ces succès, parce que le champ du génie se rétrécit sans cesse à ses foibles yeux, le véritable homme de lettres le parcourant d'un regard plus vaste et plus sûr, y verra toujours et un monument à élever et une place à obtenir.

Maintenant si, parmi ceux qui se sont consacrés aux lettres, il n'en est point qui ne doive aspirer à se rapprocher de cet heureux ensemble de qualités que je viens de décrire, où trouveront-ils mieux que chez leurs dignes confrères, tout ce qu'il faut pour élever l'âme sans exalter la tête, polir les mœurs sans affoiblir les caractères, adoucir les passions et affermir les principes, nourrir l'habitude du travail, exercer la pensée et le goût? Où trouveront-ils ailleurs et des leçons toujours utiles et des consolations trop souvent nécessaires ?

La plupart des écrivains, suivant la diversité de leurs inclinations et de leurs études, se portent ou vers la retraite ou vers le monde. Ces deux parties extrêmes ont leurs avantages et leurs inconvéniens. Il me semble que le commerce des gens de lettres participe aux uns et remédie aux autres.

La retraite, je l'avoue, est essentielle au travail. Eh ! quel homme de talent n'en a pas fait l'expérience ? C'est dans des antres solitaires qu'Apollon rendoit autrefois ses oracles. Ses prêtres crioient qu'on écartât les profanes au moment où ils alloient recevoir le dieu. Ainsi l'orateur, le poëte, le grand écrivain, s'il attend et sollicite l'inspiration, fuit loin du séjour des villes vers les demeures retirés et champêtres. A mesure qu'il s'en approche, les vaines rumeurs, les bruyantes frivolités, les tumultueuses distractions, les clameurs orageuses se perdent dans le lointain. Il semble que tout se taise autour de lui ; et dans ce silence universel s'élève la voix du génie qui va se faire entendre au monde. Auparavant il étoit gêné dans la foule ; sa marche étoit contrainte, son langage timide ; à présent ses liens sont brisés ; il relève la vue, son regard est fixe et assuré. Il est venu se placer à sa hauteur ; il est seul, et la pensée alors sort indépendante et fière de l'âme qui l'a conçue. L'âme est rappelée à la liberté originelle par le grand spectacle de la nature : l'immensité des campagnes, la sombre solitude des forêts et des rochers, la tempête de la nuit, le silence du matin, voilà les alimens de l'enthousiasme et les témoins du génie dans ses momens de création.

Mais il ne peut pas créer toujours, l'exercice de sa force a des bornes nécessaires. A son ivresse enfin rallentie, succèdent l'ardente inquiétude de la gloire et cette agitation d'un cœur fait pour elle, qui s'interroge en tremblant et se demande s'il a su la mériter. Il n'appartenoit qu'à l'Être Suprême, au moment où le monde sortoit de ses mains, de se dire à lui-même : Ce que j'ai fait est bon. L'artiste dont les yeux jettent encore des étincelles du feu qui vient de l'animer, ne peut pas fixer sur lui-même le regard tranquille d'un juge. Où portera-t-il sa composition récente et brute, et ce tourment d'une âme fatiguée et incertaine, qui a besoin de se reposer sur l'opinion d'autrui ? Ce n'est pas là sans doute le moment où il ira chercher des juges dans la dissipation des cercles et des sociétés. Semblable à ces anciens interprètes de Dieu à qui je l'ai déjà comparé, il conserve encore en descendant du trépied, quelque chose de religieux et de farouche. A qui donc pourra-t-il mieux s'adresser qu'à ceux qui ne sont point étrangers aux im-

pressions qu'il éprouve? Ce sont eux qui lui montreront de quoi il peut s'applaudir, et ce qu'il doit se reprocher. C'est chez eux qu'il trouvera cette critique réfléchie et lumineuse, qui indique la source des illusions et des erreurs, et les moyens de les réparer; cette expression d'une estime sentie et raisonnée, qui adoucit la blesure que la vérité sévère fait toujours à l'amour-propre; ce sentiment vif des beautés, qui console du travail de corriger les fautes, et donne le courage d'envisager la perfection. Enfin, c'est auprès d'eux qu'il peut apprendre à joindre à l'énergie créatrice, cette autre force qui achève et polit l'ouvrage, force non moins rare, et dont l'usage est peut-être plus pénible, parce qu'elle agit sans enthousiasme.

Mais doit-il donner cette confiance à des hommes naturellement ses rivaux? Oui: s'il est un moyen d'étouffer en eux les tristes et malheureux effets de la concurrence, c'est de les convaincre chaque jour qu'on est également éloigné, ou de ressentir contre eux ces atteintes de l'envie, ou d'en craindre de leur part. La communication libre et franche des idées, des espérances et des intérêts, substitue par degrés à la dureté de l'égoïsme, l'habitude des ménagemens réciproques et la noblesse des procédés. On s'accoutume à rendre volontiers justice au mérite des autres; on en vient jusqu'à partager leurs succès; car dès qu'on est une fois au-dessus de la foiblesse qui s'en afflige, il n'y a plus qu'un pas à faire jusqu'à la générosité qui en jouit: et pourquoi refuseroit-on, lorsqu'on s'est défait d'un sentiment amer, de le remplacer par un sentiment doux? De ces dispositions naît l'habitude d'une indulgence qui n'est au fond qu'une sorte d'équité plus aimable, et cette aménité des mœurs, la première des qualités sociales, et la plus nécessaire entre des hommes qui doivent d'autant plus chercher à se plaire qu'ils ont plus à se disputer.

C'est le monde, il faut l'avouer, qui donne les meilleures leçons de cette aménité si recommandable, et qui en présente les plus parfaits modèles. Depuis cette époque où la cour de Louis XIV devint un objet d'imitation et d'envie pour toutes les nations de l'Europe, on ne peut nier qu'en général la société des grands ne soit la véritable école de cette politesse fine et délicate, de cette élégante urbanité, de ce tact des convenances, qui sera toujours un des caractères dominans de l'esprit François, et qui passe des mœurs jusque dans les écrits. Oui, sans doute; et c'est le principal avantage que les écrivains peuvent rapporter du commerce des gens du monde, de tempérer l'austérité de leurs compositions par des teintes plus douces et plus gracieuses; de donner à leur style des formes plus légères, plus variées et plus piquantes; de saisir le ridicule et de l'éviter; de connoître et de distinguer la bonne plaisanterie, sur laquelle il est si facile et si commun de se tromper, parce que le rire, ainsi que le goût, tient à bien peu de chose. Voilà ce que peut enseigner l'habitude de converser avec l'élite des hommes distingués par leurs places et leur naissance, et ce que plusieurs même enseignent par leurs ouvrages. Dans une nation aussi éclairée, aussi ingénieuse que la nôtre, le talent d'écrire ne peut pas être étranger aux prérogatives du rang, ni même aux devoirs des grands emplois. Notre siècle n'a rien à envier en ce genre à celui de Louis XIV; et si la postérité distingue un la Rochefoucault, pour avoir marqué avec sa précision énergique et travaillée tous les traits de l'amour-propre, croyez-vous, messieurs, qu'elle oublie un de vos plus illustres confrères, (le duc de Nivernois,) qui, dans des fables qu'il compose en s'amusant, a mis autant d'esprit et plus de charmes, et une morale non moins fine et enjouée?

Mais, si la société des gens du monde n'est pas infructueuse pour un homme de lettres, elle n'est pas non plus sans dangers, et ces dangers mêmes naissent de ses agrémens. Sans parler de l'empire qu'elle a sur les caractères qu'elle peut altérer en les polissant, sur les opinions et les jugemens que la vérité seule devroit diriger, et que le monde subordonne toujours à l'intérêt de plaire; sans détailler d'autres séductions de toute espèce, il en est une surtout vraiment à craindre, c'est le relâchement dans le travail et le refroidissement pour la gloire, effet presque inévitable des douceurs attirantes de la société. La variété de ces prestiges, en invitant à toutes les distractions, détend par degrés tous les ressorts, substitue la facilité des amusemens ingénieux à la pénible habitude

des grands efforts et des hautes conceptions, et le talent d'effleurer les objets, à celui de les approfondir. Que dis-je ? ce monde si vain et si détracteur, qui accueille si orgueilleusement les productions de l'esprit, qui se croit toujours si fort au-dessus de ceux qui s'occupent à lui plaire et à l'éclairer, toujours si prêt en ce genre, à calomnier ses propres jouissances et à mépriser ses plaisirs; ce monde vu trop souvent et de trop près, ne peut-il pas éteindre cet enthousiasme si nécessaire aux travaux du génie ? Ne peut-il pas faire sentir trop de vide, trop d'erreur, trop de péril dans la recherche de la gloire ? Hélas ! il n'en est point peut-être où il n'entre quelque illusion. Ah ! garde-toi de la perdre, conserve cette illusion précieuse, ô toi dans qui le besoin de produire est un don de la nature, et non pas une maladie de l'amour-propre. Si jamais tu peux apprécier froidement l'opinion de l'estime ; si ce fantôme de la postérité disparoît devant tes yeux ; si la voix des siècles cesse de retentir à ton oreille, arrête, et jette les pinceaux : la divinité s'est retirée de toi ; ta plume est désormais inanimée et impuissante ; ta pensée restera froide sur le papier, et ne passera plus dans l'âme d'autrui. Mais, veux-tu ranimer la tienne ? Ne perds point de vue ceux qui sont travaillés du même feu qui doit t'agiter. Que ta force s'augmente de la leur, que ce commerce soit pour toi ce que la nourriture du gymnase, et les exercices de l'arène étoient pour les anciens athlètes : et si l'instant de notre vie, suivant l'expression d'un ancien, n'est qu'une flamme passagère que les hommes se transmettent rapidement, comme autrefois couroient de main en main les torches des jeux sacrés ; ainsi parmi les écrivains et les artistes, passe d'une main à l'autre le flambeau de l'enthousiasme et celui de la vérité, ces deux flambeaux immortels, dont l'un jette la lumière dans la nuit des préjugés et des erreurs, et dont l'autre nourrit l'âme des impressions de tous les arts et des plaisirs de la sensibilité.

Si le talent a besoin d'être soutenu dans ses travaux, lui seroit-il moins nécessaire d'être consolé dans ses afflictions ? Plus l'âme est exercée, plus elle est sensible. Celle des gens de lettres à qui les objets n'arrivent que réfléchis par une imagination active et prompte, peut-elle n'être pas ouverte plus que toute autre, aux impressions de la douleur ? S'il est, comme on l'a prouvé, des maladies particulières aux artistes, il est aussi des chagrins qui leur sont propres, et que le monde ne peut guère ni plaindre ni adoucir, parce qu'il n'en a pas l'idée. Il en est, (s'il est permis de le dire) il en est du talent comme de l'amour, qui ne confie volontiers ses peines qu'à ceux qui ont aimé aussi, et peut-être les hommes ne savent-ils bien consoler que les maux qu'ils ont connus. Si je voulois prouver tout ce que l'amitié des gens de lettres peut apporter de secours, d'encouragemens et de douceurs dans une carrière semée d'écueils et troublée par les orages, le souvenir de ce que je dois à l'attachement de plusieurs de vous, messieurs, me permettroit-il de citer un autre exemple que le mien ? Avec quelle complaisance je reviendrois sur des traces si chères et toujours nouvelles dans mon cœur ! Il n'est sans doute que deux sortes de bonheur dans la vie, de faire du bien et d'en recevoir. Mais la bienfaisance se tait et jouit dans le secret; la reconnoissance, au contraire, a cet avantage, que ne demandant qu'à se répandre, elle appelle tous les cœurs bien nés au partage de ses jouissances.

Combien j'aimerois à leur peindre les consolations intimes qui relèvent l'âme au moment où elle s'affaisse ; lui rendent le sentiment de sa force, dont elle commençoit à douter, et rappellent l'espérance qui s'enfuyoit ! Que ne dirois-je pas de cette amitié noble et courageuse, dont nulle insinuation maligne ne peut séduire l'oreille, dont nulle clameur calomnieuse ne peut étouffer la voix ? Mais pour achever ce tableau, que ma main se plairoit à tracer, il faudroit y mêler des couleurs sinistres que j'interdis à mes pinceaux et que dans un jour tel que celui-ci, messieurs, on ne pardonneroit pas même à la reconnoissance. Eh ! que dis-je ? puis-je, après tout, la mieux manifester qu'en écartant tous les souvenirs qui pourroient jeter quelque teinte d'amertume sur les impressions de bonheur et de joie dont vous attendez les témoignages ? Puis-je enfin mieux remplir votre attente qu'en vous prouvant que cette sensibilité, quelquefois trop malheureusement employée à repousser l'injustice, s'épanche bien plus volontiers dans l'expression des

sentimens doux et dans le récit des bienfaits ?

Qu'il est rare, messieurs, que la culture des lettres soit aussi paisible qu'elle est honorable ! Qu'il est difficile d'illustrer sa vie sans la troubler, et d'élever pour les générations futures l'édifice du génie, sans qu'il soit ou retardé, ou inconnu, ou insulté par la génération présente ! Qu'il est doux d'obtenir la réputation en échappant à l'envie ! Ce privilége si peu commun fut celui de l'académicien à qui j'ai l'honneur de succéder. M. Colardeau, né avec le talent le plus heureux, (et puisque je devois être chargé de payer ce tribut à sa mémoire, je m'applaudis de n'avoir qu'à répéter les expressions dont je m'étois déjà servi à son égard) M. Colardeau marqua son premier essai de tous les caractères d'un poëte, une élégance facile et brillante, un sentiment exquis de l'harmonie, cette imagination qui anime le style en coloriant les objets, cette sensibilité qui pénètre l'âme en même temps que le vers charme l'oreille, enfin ce naturel aimable qui grave dans la mémoire des lecteurs les idées et les sentimens, et, suivant l'expression de Despréaux, laisse un long souvenir. Voilà ce que le public, enchanté d'avoir un poëte de plus, remarqua dans l'épître d'Héloïse, monument justement célèbre que son auteur élevoit à vingt ans ; morceau vraiment précieux qui durera autant que notre langue, qu'on sait par cœur dès qu'on l'a lu, et qu'on relit encore quand on le sait par cœur. Si les autres sujets que traita depuis M. Colardeau, n'ont pas toujours été si heureusement choisis, on y retrouve du moins ce talent du style qui sépare du langage vulgaire le langage qu'on a nommé celui des dieux ; et n'eût-il été connu que par cette charmante imitation de Pope, l'auteur d'Héloïse n'avoit pas besoin de plus de titres pour avoir droit à vos suffrages. Qui sait mieux que vous, messieurs, qu'un seul ouvrage supérieur, fait pour consacrer un écrivain dans la postérité, le met infiniment au-dessus de tout ce qui n'est que médiocre, surtout depuis qu'il est si facile de l'être, depuis qu'il en coûte si peu pour composer des livres en décomposant d'autres livres, et pour aligner des vers en rejoignant des hémistiches ?

Combien ces tristes ressources étoient loin du talent de M. Colardeau ! La poésie sembloit être sa langue naturelle. Son extrême facilité à écrire en vers étonnoit tous ceux qui l'ont connu. C'est à cette facilité seule que nous sommes redevables de ses productions. Une composition difficile seroit devenue pour lui impossible. Une santé fragile et chancelante, présage, hélas ! trop fidèle d'une carrière qui devoit être trop tôt bornée, lui avoit interdit de bonne heure tout grand travail, et une sorte d'indolence, qui peut-être étoit la suite de cette foiblesse d'organes, et qui tenoit d'ailleurs à des inclinations douces et sociales, ne lui permettoit de regarder la poésie que comme un amusement de plus. La simplicité de ses goûts et de ses mœurs l'attachoit aux plaisirs d'une société intime et confiante, et son âme sensible et naïve, étoit faite pour l'amitié. Retiré au sein d'une famille respectable, dont il étoit pour ainsi dire l'enfant d'adoption, il y vécut dans cet heureux commerce de soins mutuels, si nécessaire pour lui faire oublier des maux qui renaissoient tous les jours, et une langueur qui devenoit incurable. L'égalité de son humeur n'en fut jamais altérée. Lorsque vos suffrages, qu'il n'avoit brigués que par son mérite, vinrent le chercher sur le lit de douleur, qu'il ne quittoit presque plus, vous vous souvenez, messieurs, de quelle joie pure il parut rempli, et combien l'expression en étoit aimable et touchante. On vous porta la lettre de remercîment, et vous crûtes entendre le chant du cigne. Son âme sembloit se ranimer un moment pour la gloire et la reconnoissance. Mais ce dernier rayon alloit bientôt s'éteindre dans la tombe, et son nom, inscrit dans vos fastes, étoit donc tout ce qui devoit vous rester de lui. Il avoit traduit quelques chants du Tasse. Y avoit-il une fatalité attachée à ce nom ? Et faut-il que pour la seconde fois, il n'ait pas été donné au Tasse de monter au capitole ?

La perte que vous avez faite de M. Colardeau, messieurs, s'étend jusque sur son prédécesseur, qui sans doute auroit trouvé dans lui un meilleur panégyriste que moi. Mais quel homme de lettres n'aimeroit à célébrer le nom de Beauvilliers ? A la gloire de ce nom déjà si respectable par les vertus qu'il rappelle, M. le duc de Saint-Aignan joignit encore un nouveau lustre, celui des services qu'il rendit à sa patrie

dans la dignité des ambassades, et dans les difficultés des négociations. Il étoit jeune encore lorsqu'il signala dans l'Espagne les talens de la maturité, dans cette même contrée, où depuis deux autres de vos confrères, non moins recommandables par le rang et la naissance, ont porté, l'un dans les fonctions du commandement, l'autre dans celles d'ambassadeur, cette noble franchise qui se joint en eux aux agrémens de l'esprit et aux vertus bienfaisantes, cette loyauté Françoise, héritage des anciens chevaliers, et qui devroit être aujourd'hui la politique des grandes nations, comme elle est celle des grandes cours.

M. le duc de Saint-Aignan réunissoit les talens agréables à la connoissance des affaires et à une piété solide. Sa longue carrière fut marquée par cette sérénité constante qui accompagne, la pratique des devoirs, et par cette gaîté douce qui naît de la paix de l'âme. Il avoit passé les années de sa jeunesse à la cour de Louis XIV, de ce monarque vraiment admirable, dont les bienfaits envers cette académie ont achevé et ennobli le monument qui assure à la mémoire de votre fondateur la reconnoissance des gens de lettres et de la nation. En avançant de l'âge mûr jusqu'à l'extrême vieillesse, M. le duc de Saint-Aignan traversa toute l'étendue d'un autre règne qui seroit assez recommandable à ce seul titre, que l'amour des François pour leur maître, caractère qui les a toujours distingués, semble avoir eu sous Louis XV une expression plus marquée et plus éclatante.... Mais s'il est jamais excusable, même après de nombreuses années, de se retourner vers la vie avec quelque regret, c'est sans doute quand on descend dans la nuit de la mort, au moment où s'élève pour les peuples l'aurore du plus beau jour. M. le duc de Saint-Aignan, prêt à quitter la vie, a vu les premiers momens de Louis XVI. Ici, messieurs, je ne crains pas que mes louanges ne paroissent qu'une vaine cérémonie d'usage, ni même un simple tribut de reconnoissance pour les bienfaits que notre jeune souverain a daigné répandre sur moi. Quel citoyen, quel François ne partageroit pas mes sentimens ? Quel spectacle plus intéressant que la royauté et la jeunesse, que la vertu sur le trône, assise à côté des grâces ? Je ne m'étendrai point sur tout ce que doit déjà la France à un prince de cet âge, qui n'a parlé aux peuples que pour leur assurer des soulagemens et des espérances, aux courtisans, que pour leur donner des leçons. Je ne m'arrête que sur un seul point, qui sans doute ne vous aura pas échappé : c'est que sous le règne de Louis XVI l'autorité a pris un caractère qu'elle n'avoit pas encore eu, celui de la persuasion ; heureux augure, s'il est vrai que le pouvoir ne consente à persuader que lorsqu'il est sûr de convaincre ! Ce grand caractère se retrouve aujourd'hui dans tous les actes de l'administration. Partout on y remarque ce langage d'une raison supérieure qui établit le bonheur des peuples sur des principes durables et sur la base de la législation. Dans la bouche d'un souverain, ce ton de bonté si aimable est un exemple fait pour influer sur tous les états, et que les meilleurs esprits s'empressent de suivre. Me sera-t-il permis d'observer que dans le même temps un grand prélat, (Montazet, archevêque de Lyon,) assis parmi vous, qui honore le premier siége de France par la supériorité de ses talens et de ses lumières, dans un écrit vraiment apostolique, fait pour ramener les esprits rebelles à la foi, ne leur a parlé qu'avec cette éloquence affectueuse et persuasive, avec cette tendresse paternelle digne du ministre d'une religion bienfaisante, digne du Dieu de l'évangile ? Oh ! puissent s'étendre partout ces principes de douceur et d'indulgence, et que le règne de Louis XVI soit le règne de l'humanité ! qu'au milieu des orages de l'Europe, qui ébranlent les deux hémisphères, la paix soit le partage de cette monarchie, qui doit être toujours assez puissante, assez respectée pour ne se mouvoir qu'à son gré ! C'est dans ce calme favorable que se maintiendra l'honneur des beaux arts, ornemens de la prospérité. La France ne perdra point cette espèce de domination si glorieuse qu'elle a obtenue sur les peuples éclairés. La lumière des vrais talens ne s'éteindra point dans les ténèbres du mauvais goût. Si d'un côté l'on s'efforce de les épaissir, vous combattez de l'autre pour les dissiper. L'astre qui a long-temps éclairé les arts, se soutient sur le penchant de sa course, et brille encore à son déclin. Il survit à soixante ans de travaux ce vieillard célèbre, (Voltaire,) le prodige du siècle qui l'a vu

naître, et le désespoir des âges suivans qui ne le verront point égaler. Ce n'est point ici sans doute, ce n'est point dans ce lycée, fait pour attester les richesses de la nature, que j'oserai douter de son inépuisable fécondité. Mais, peut-être ne lui est-il pas donné de produire deux fois cet assemblage de tous les dons de l'esprit, et, ce qui n'est pas moins rare, l'activité nécessaire pour les mettre tous en valeur. Peut-être aussi doit-elle être unique en son genre, cette singulière destinée, qui, prolongeant au-delà des bornes ordinaires des jours si laborieux et si remplis, a mené ce grand homme sur les débris de quatre générations ensevelies, jusqu'à ce trône élevé par l'opinion toute-puissante, d'où il exerce sur tous les peuples policés la dictature du génie ? Il ne lui manque que d'entendre vos acclamations. Quel moment, messieurs, si nous pouvions le voir, à la fin de sa carrière, jouir à la fois de sa gloire et de sa patrie ! s'il pouvoit sur ce théâtre qu'il a tant de fois embelli de ses chefs-d'œuvre, s'avancer courbé sous l'amas de ses couronnes, répondre par des larmes de joie aux cris de la France assemblée, et plus heureux que Sophocle, survivre encore à son triomphe !

De la Harpe.

§ 63. 1er. TABLEAU. — *Le pécheur mourant.*

Ainsi tout change pour cet infortuné, et ces changemens font avec ses surprises et ses séparations la dernière amertume du spectacle de la mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité : dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent ; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres ; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne ; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire. Il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule ; tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde et sur le peu de fond qu'il ya à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.*

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré : hélas ! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement, que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics ; mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli : à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu : on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir ; que le vide sera bientôt rempli ; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde ; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : où est-il maintenant ? Que sont devenus ces applaudissemens que lui attiroit sa puissance ? Voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : ubi est ?*

Changement dans son corps : cette chair qu'il avoit flattée, idolâtrée ; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas ! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes, la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte ; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job, mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher ; et mon souffle même est devenu une infection et un souffle de mort pour mes enfans et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit. . . . . halitum meum exhorruit uxor mea, et horrebat filios uteri mei.*

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne : ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la

mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent. Il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet abîme immense où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante dont il ne peut soutenir le premier coup-d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les momens presque ont été des crimes. Ah ! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne le pas craindre : il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : qui en est revenu ? Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu, dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah ! il devient alors ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au-dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes frères, cet infortuné, qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres, toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles ; il comprend à quel point il en est indigne : en vain le ministre de l'église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine ; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu : en vain on lui promet le pardon de ses crimes ; une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a plus de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs, plutôt qu'à la vérité : en vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourans ; il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde, quand il n'y a plus d'espérances, et qu'on donne plus pour la consolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ, pour le soutenir dans cette dernière heure ; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et de détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentimens d'un roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches, pour recueillir ses derniers soupirs, et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir, par les prières des mourans, ce reste de vie qui l'anime encore : *partez, âme chrétienne*, lui dit-il : *proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : prince, grand du monde, partez : durant sa vie, les monumens publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres ; dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas, et le seul qui lui doive demeurer éternellement ; *proficiscere, anima christiana : partez, âme chrétienne.* Hélas ! il avoit vécu, comme si le corps eût été tout son être : il avoit même tâché de se persuader que son âme n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et

que tout mouroit avec nous : et on vient de lui déclarer que son corps n'étoit qu'un peu de boue qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de le connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. *Partez, âme chrétienne* : vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir ; l'église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre ; hélas ! elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, âme chrétienne : proficiscere, anima christiana.* Ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetée ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées ; *partez, âme chrétienne :* allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures qui lui échappent ; ni au monde qui s'évanouit ; ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort ; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré dont il ne doit plus attendre d'indulgence ; il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourans je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme ; il pousse du fond de sa tristesse, des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissemens où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son corps frémit, et par ce dernier effort, son âme infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie.

Massillon. Avent, Sermon sur la Mort.

§ 64. 2e Tableau.—*Le Juste mourant.*

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai ; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent et se ferment à toutes les choses visibles ; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit ; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel ; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même, et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas ; des oreilles, et n'entendoit pas ; un odorat, et ne s'en

servoit pas ; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent ; mais depuis long-temps, toute sa beauté étoit au-dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit ; toutes les créatures s'évanouissent ; la lumière se retire ; toute la nature retombe dans le néant : et au milieu de tous ces changemens, elle seule ne change pas, elle seule est toujours la même. Que la foi, mes frères, rend le fidèle grand au lit de la mort ! que le spectacle de l'âme juste, en ce dernier moment, est digne de Dieu, des anges et des hommes ! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde et de toutes les créatures ; c'est alors que cette âme, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part ; dans un corps mortel, sans y être attachée ; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître ; parmi les larmes et les gémissemens des siens, sans les entendre ; au milieu des embarras et des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *elle est libre parmi les morts*; elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir, en ce dernier moment de l'âme fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes ; c'est le jour auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : " que mon âme meure de la mort des " justes, et que ma fin leur soit sem- " blable."

Et voilà, mes frères, ce qui achève, en dernier lieu, de remplir l'âme fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir : *securitas de æternitate.* Le pécheur, durant la santé, voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu ; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes même sont à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde ; mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations ; ses frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà, avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore ; et voit, comme Etienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'homme à la droite de son père, tout prêt à la recevoir ; cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit ; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qu'il aime ; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle trouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah ! aussi, quand les ministres de l'église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire, au nom de l'église qui les envoie : *Partez, âme chrétienne ; proficiscere, anima christiana :* sortez enfin de cette terre où vous avez été si longtemps étrangère et captive : le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes, il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : *Partez, âme fidèle* ; allez vous réunir à l'église du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux ora-

ges : laissez-vous toucher au triste état de l'église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie : sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son époux, dont elle est encore séparée : *proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur, ne périssent pas sans ressource: nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints: le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité, jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paroîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste ! quel ordre heureux ! avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle ! Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans, et regardant son Seigneur qui vient à elle : brisez, ô mon Dieu! quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore. J'attends, dans la paix et dans l'espérance, l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'église, lavée dans le sang de l'agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu, d'où elle étoit sortie.

Mes frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans le Seigneur ; leur mort est précieuse devant Dieu, comme leur vie.

Massillon. Avent, Sermon sur la Mort.

§ 65. 3e Tableau.—*La Mort du Sage.*

On annonce à l'homme juste qu'il doit mourir : il n'en est pas ému. Son cœur est tranquille, et son visage ne s'altère pas. Sa gaieté même ne l'abandonne pas un moment : entouré de visages désolés, lui seul paroît indifférent et calme. Sa grandeur est sans efforts, et sa fermeté sans ostentation. Il ne s'élève pas. Il ne voit pas même qu'on le regarde. Chaque jour il mesure l'état où il est, par la clarté de ses idées, et calcule avec tranquillité la diminution successive de ses forces. Il a le loisir de se livrer à l'impression de tous les objets qui l'affectent. Il observe tout. Il sourit au milieu de ses douleurs. Une douce plaisanterie se mêle à ces momens affreux. On diroit qu'il n'est que le spectateur d'une chose indifférente ; et la mort ne semble être pour lui qu'une action ordinaire de la vie. Quoi ! dans le moment où tout échappe, quand tous les êtres s'éloignent, pour ainsi dire, et se reculent ; lorsque le temps n'est plus que le calcul lent et affreux de la destruction ; quand l'âme solitaire, arrachée à la nature et à ses propres sens, est sur le point d'entrer dans un avenir impénétrable ; quoi ! dans ce moment être tranquille ! Qui peut ainsi affermir l'homme, au milieu de tout ce qu'il y a de plus effrayant pour l'homme ? Ah ! c'est la paix de l'homme de bien. C'est la douce conscience de la vertu. C'est le sentiment secret de l'immortalité ; l'immortalité, le plus saint des désirs, la plus précieuse des espérances, qui pendant la vie donne des transports à l'âme généreuse, et rassure à la mort l'âme juste. Et que peut craindre l'homme vertueux quand il va rejoindre le premier être ? N'a-t-il pas rempli le poste qui lui étoit assigné dans la nature ? Il a été fidèle aux lois qu'il a reçues ; il n'a point défiguré son âme

aux yeux de celui qui l'a faite. Peut-être a-t-il ajouté quelque chose à l'ordre moral de l'univers. L'heure sonne. Le temps a cessé pour lui. Il va demander à Dieu la récompense du juste. C'est un fils qui a voyagé et qui retourne vers son père. Qu'est-ce qu'un trône dans ce moment ? Un grain de sable un peu plus élevé sur la terre. Alors ces vains objets disparoissent. Mais il en est de plus touchans, et qui ont le droit d'intéresser jusque dans les bras de la mort. Ce sont ceux qui pendant une vie courte et agitée ont été les appuis de notre foiblesse: ce sont les âmes sur qui la nôtre se reposoit avec attendrissement, et qui partageant avec nous, nos plaisirs et nos peines, nous faisoient éprouver les charmes si doux de la sensibilité. C'est en les quittant que l'âme se déchire. C'est alors que l'on meurt; car qu'est-ce que mourir, sinon se séparer pour toujours de ceux qu'on aime ?

Thomas.

§ 66. 4e TABLEAU. — *Corruption de tous les Etats.*

D'où vient cette misère qui accable nos villes et nos campagnes ? N'est-ce pas la colère de Dieu qui éclate sur nos crimes ? Leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le prophète : *prospexit de excelso sancto suo* ; et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous ; les fidèles sans mœurs, les grands sans religion, les ministres même sans piété, le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auroient rougi, et n'étant plus en sûreté, que par le dégoût qu'en ont ceux-mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple ; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples ; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique ; les théâtres devenus des lieux de prostitution par le déréglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre ; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire ; les ministres de la paix eux-mêmes divisés ; la défense de la vérité, devenue le prétexte des animosités personnelles ; le zèle allumé par un vil intérêt ; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne ; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie, et ce royaume autrefois le soutien de la foi et la plus pure portion de son église, devenu par la licence des discours et l'impiété des sentimens, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un souverain pieux au milieu d'une cour dissolue ; le courtisan toujours parmi nous fidèle imitateur du maître, devenir ici son censeur secret ; la piété sur le trône devenue plus odieuse ; les crimes se multiplier par la contrainte ; le péril de la débauche en assaisonner les excès ; l'ambition se revêtir de l'apparence de la piété, pour attirer les largesses du souverain ; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu ; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.* Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur. Il a eu recours aux châtimens, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Massillon.

§ 67. 5e TABLEAU.—*Le Monde du Siècle présent.*

Qu'étoit-ce que le monde des siècles passés, comparé au monde de nos jours ?

Jours malheureux, où l'enfer est déchaîné, où sortent continuellement du fond de l'abîme des ennemis inconnus jusqu'ici sur la terre ; une sagesse vaine et intempérante, une curiosité superbe et effrénée ne cessent d'enfanter de nouvelles erreurs parmi les ruines de la foi ancienne ; ces hommes profanes et téméraires ont osé franchir les bornes que Dieu avoit posées à la licence des

recherches humaines; les dogmes profonds, les augustes mystères sont livrés aux spéculations vagues et insensées des génies inquiets ; ces disputes de religion anéantissent la religion ; Dieu même devient inconnu à son ouvrage ; à force d'écouter la voix de l'orgueil et de la volupté, on n'entend plus le langage de la nature, qui annonce son auteur. Le crime des siècles qui nous ont précédés, consistoit à ne pas régler leur conduite sur leur religion ; l'opprobre de notre âge est que chacun se fait une religion selon ses penchans, selon ses caprices, et que ses passions sont la règle de la foi autant que de la conduite. Les égaremens du cœur avoient préparé la voie aux erreurs de l'esprit : le déclin de la foi a achevé de précipiter la chute des mœurs. Nous avons vu disparoître tout à coup jusqu'aux derniers vestiges de l'ancienne probité. On diroit que le sexe ne reconnoît plus de bienséances ; la jeunesse, plus de lois ; les maîtres, plus de douceur et de charité ; les domestiques, plus de zèle et d'attachement ; les égaux, plus d'égards et d'attentions ; les amis, plus de constance et de fidélité ; les maris, plus de douceur et de complaisance ; les épouses, plus d'économie, plus de vigilance sur leur famille ; le peuple, plus de dépendance et de subordination ; les riches, plus d'humanité et de bienfaisance ; les pauvres, plus de travail et de respect ; les grands, plus d'élévation dans les sentimens, de noblesse dans les procédés ; les parvenus, plus de modestie, et de ce juste souvenir de leur origine, qui la feroit oublier ; la vertu, plus de courage et de fermeté ; le vice, plus de voile et de barrière : vainqueur insolent de la raison et de la religion, il s'est insinué hautement dans tous les états, il a infecté toutes les conditions.

Qui pourroit compter les fraudes de l'avarice, les fureurs de la vengeance, les impostures de la calomnie, les trahisons de l'ingratitude, les perfidies de l'intérêt, les détours de la duplicité, les injustices du barreau, les monopoles du commerce, les exactions de la finance, les rafinemens de la sensualité, les excès de la débauche, les abominations de la volupté ? Et, pour comble d'horreur, le crime marche la tête levée ; il montre au jour épouvanté, des mystères de corruption, que les âges les plus débordés ne confioient qu'en tremblant aux ténèbres de la nuit ; la timide pudeur sert de jouet à la licence ; ou, si le monde fait grâce à quelques vertus, le monde ne pardonne que les vertus de bienséance et de raison, il insulte aux vertus que commandent la foi et la religion. Aux yeux d'un certain monde, plus d'autre foible pour l'esprit, que de connoître Dieu ; plus d'autre foible pour le cœur, que de craindre Dieu et de le servir.

Le P. de Neuville.

§ 68. 6e TABLEAU. *Fanatisme philosophique de la Fin du dix-huitième Siècle.*

Le fanatisme menace également et la vie de l'individu qui en est atteint et le salut des gouvernemens qui le tolèrent. C'est un état d'exaltation et de délire résultant du concours d'une passion dominante et d'une idée qui s'asservit toutes nos idées. Toute exaltation se présente sous deux faces.

Quand cet état a pour cause une idée qui, pour nous dominer, a besoin de se concentrer, alors il ne corrompt et ne trouble que la raison et le repos de l'individu qui en est malade. Mais quand une passion a besoin, pour s'exhaler, de régner et d'étendre son empire, d'asservir ou de persécuter, alors, elle fait explosion, devient épidémique et occasionne ces déplacemens de peuples, ces fièvres nationales qui désolent la terre et renversent des états : de là les conquêtes politiques et religieuses.

S'il n'est point d'idée plus entraînante ni de passion plus raisonnable que celle de son bonheur dans une autre vie, puisqu'alors c'est l'amour de soi sollicité par la perspective de l'éternité, il n'est point aussi de passion plus forcenée que celle-là, quand elle se fonde sur l'idée que Dieu lui tiendra compte de ses missions et de ses conquêtes, de l'envahissement des opinions et même de l'oppression des consciences. C'est le côté sacré de cette passion qui lui a valu le nom de fanatisme.

Mais lorsque les hommes s'égorgent au nom de quelques principes philosophiques ou politiques ; lorsqu'ils font, pour établir la domination de leurs dogmes, tout ce que le fanatisme religieux a osé pour les siens, alors, quoiqu'ils

bornent leur empire à la vie présente, il n'en est pas moins certain que leur philosophie a son fanatisme ; et c'est une vérité dont les sages du siècle ne se sont pas doutés. Ils sont morts : la plupart d'entre eux aimoient la vertu et la pratiquoient : mais pour avoir cru que le fanatisme étoit exclusivement le fruit des idées religieuses, pour avoir méconnu la nature de l'homme et des corps politiques, pour avoir ignoré le poison des germes qu'il semoit, une effrayante complicité pèse sur leur tombe, et déjà leur épitaphe se mêle à celle d'un grand empire, à celle de deux républiques, à celle des plus florissantes colonies.

Les voilà donc, au fond de leurs tombeaux, devenus à leur insu, les pères d'une famille de philosophes qui ont pris, en leur nom et sous leur étendard, la nouveauté pour principe, la destruction pour moyen, et une révolution pour point fixe ; qui se sont armés des passions du peuple, en même temps que le peuple s'armoit de leurs maximes ; et dans ce troc périlleux des théories de l'esprit et des pratiques de l'ignorance, des subtilités des chefs et des brutalités des satellites, on les a vus tour à tour s'enivrer de popularité et de souveraineté, jusqu'à ce qu'enfin de cet accouplement de la philosophie et du peuple, il soit sorti une nouvelle secte, forte des argumens de l'une et de la massue de l'autre, mais également redoutable à tous deux ; monstre inexplicable, nouveau sphinx qui s'est assis aux portes d'une ville déjà malade de la peste, pour ne lui proposer que des énigmes et le trépas. *Le genre humain a-t-il souffert de toutes les guerres de religion, autant que de ce premier essai du fanatisme philosophique ?* C'est le dernier problème du monstre : il s'est gravé dans la mémoire du monde épouvanté, et la postérité le résoudra en gémissant.

Rivarol.

§ 69. 7e TABLEAU. — *Ravages et Destructions des Révolutionnaires François.*

Toutes les fois que se rencontre sous ma plume quelqu'une de ces innombrables ruines dont nous sommes environnés, et que je considère d'un côté ce qu'on a détruit, et de l'autre ce qui en a pris la place, je me prosterne en idée, et je paie à ces tristes et vénérables souvenirs le tribut que leur doit tout ce qui n'a pas renoncé à la raison humaine, tout ce qui a conservé des sentimens d'homme. Car qu'y a-t-il aujourd'hui parmi nous de saint et de vénérable, si ce n'est des ruines, à commencer par les autels qui sont des ruines, par les temples où l'on adore Dieu sur des ruines, par les tombeaux où l'on pleure les morts sur des ruines, par les asiles de la vertu, de l'instruction, de l'humanité où l'on ne marche que sur des ruines ? Et je me dis en gémissant : Ici une race nouvelle et étrangère parmi les hommes, la race révolutionnaire a passé ; et que peut-il rester après son passage, si ce n'est le chaos renouvelé, et le génie du mal planant encore au-dessus du chaos, et s'applaudissant d'avoir tout détruit, comme autrefois le Créateur s'applaudissoit d'avoir tout fait ?

Hommes célèbres, et si dignement célèbres, puisque vous l'êtes surtout pour avoir été utiles, vous qui fûtes, de siècle en siècle, les instituteurs de la génération naissante, les maîtres et les modèles à la fois de la saine littérature, de la pure morale et de la vraie religion qui en est la sanction et le soutien ; ombres des Gerson, des Dumoulin, des Duval, des Rollin, des Hersan, des Gibert, des Coffin, des Grenan, des Le Beau, et de tant d'autres qui ont attaché leurs noms à des monumens à jamais précieux pour les amis des lettres et des mœurs, vous ne rejeterez pas l'hommage que je vous adresse au milieu d'eux. Si j'ose vous le rendre aujourd'hui, c'est que toujours je vous l'ai rendu ; c'est que mon langage a toujours été le même à votre égard ; c'est qu'au moment où tous les corps littéraires, tous les établissemens d'instruction publique étoient déjà hautement menacés par la démence destructive, j'en pris hautement la défense ; j'en rappelai les avantages et la gloire, et avec autant de reconnoissance que de respect, je proposai seulement dans le plan des études quelques légers changemens, quelques améliorations qu'indiquoit l'expérience, que déjà même quelques maîtres adoptoient, et dont l'utilité étoit généralement reconnue. Mais il n'appartenoit pas à l'igno-

rance barbare, érigée pour la première fois en législatrice, de sentir tout ce qu'il y avoit d'utile et de respectable, tout ce qu'il y avoit de vraiment politique dans ces grandes institutions consacrées par les siècles, qui sont l'ornement des empires, et font partie de la dignité qu'un grand peuple doit toujours avoir chez les autres peuples ; dans l'étendue, dans la stabilité, dans la réunion, dans la considération publique de ces sociétés d'enseignement, dont le nom seul imposoit par avance à la légèreté naturelle d'une jeunesse nombreuse, et lui imprimoit ce respect, sans lequel il ne peut y avoir ni docilité, ni décence, ni progrès ; dans ces décorations attachées au mérite d'une profession honorable et laborieuse, et qui n'attestant que la gloire des lettres et des arts, ne produisoient que l'émulation, sans orgueil et sans danger ; dans cette noble indépendance des instituteurs, toujours choisis et jugés par leurs pairs, et non pas par une multitude ignorante, ou par des administrations étrangères à la science ; dans la nature même des émolumens de leur travail, toujours assurés sur des fonds publics, et dont la répartition fut toujours invariable, et n'eut jamais rien de précaire ni d'humiliant ; dans la perspective encourageante d'une existence toujours la même et toujours distinguée, d'une vieillesse toujours aisée, paisible et honorée, trop juste récompense d'un long dévouement ; dans la discipline des maisons d'enseignement, qui commandoit la régularité des mœurs, attribut indispensable de la profession d'instituteur ; dans le goût du travail, résultat naturel de cette discipline et de l'esprit général de ces maisons de doctrine, et qui dédioit sans cesse de nouvelles productions aux lettres, aux sciences, à la morale, à la religion ; enfin, dans ces solennités annuelles, dont la pompe innocente, enflammant l'imagination de la jeunesse, lui arrachoit des efforts qui déceloient de bonne heure le secret de ses forces, et furent souvent les prémices du talent et du génie.

Ombres illustres, que j'aime à évoquer ici, (car où pourrois-je les évoquer ailleurs ?) voilà donc ce qu'ont anéanti les barbares du dix-huitième siècle, qui se sont nommés *Philosophes !* Autrefois vous aimiez à tourner encore vos regards sur ces écoles antiques où respiroit votre génie, où vos noms étoient vénérés, où vos leçons étoient répétées. Aujourd'hui vous les détournez avec horreur et peut-être avec pitié ; et qu'y verriez-vous ? des cachots, des solitudes, des dévastations. Ce n'est pas seulement la basse envie, l'envie aveugle et forcenée, qui a voulu frapper tout ce qui l'humilioit : l'insatiable rapacité a cherché des dépouilles, même où il n'y avoit guères de richesses qui fussent à son usage. Tout a été pillé, saccagé, enlevé, et des bandits qui ne savoient pas lire ont envahi les dépôts et les monumens de la science, ont mis à l'encan tout ce qu'ils avoient pris sans le connoître, l'ont vendu au nom de la *Nation* ; comme si elle eût jamais avoué cette prostitution infâme, comme s'il pouvoit y avoir en Europe une nation qui fît sa propriété du brigandage, qui consentît à se nourrir de sang et de dépouilles, et à laisser mourir de faim ceux qu'elle n'auroit pas égorgés en les dépouillant. Brigands, qui avez spolié, mis dans les fers, torturé, traîné à l'échafaud les successeurs des Rollin et des Fénélon, gardez pour vous le salaire des crimes qui ne sont qu'à vous, et cessez au moins d'outrager la nation, qui n'en a pas plus le produit que la honte, qui vous parle ici par ma voix, comme parlera l'histoire, comme parle l'Europe entière, comme parle quiconque n'est ni votre esclave, ni votre complice. Mais qu'importe les plaintes ? et où sont les réparations ? quelle puissance seroit capable de remédier à tant de désastres, et de combler tant d'abîmes ? Ah ! si les hommes vertueux dont j'ai appelé les mânes, pouvoient aimer la vengeance, je leur dirois : Regardez ce qui a remplacé votre ouvrage ; voyez ces efforts si multipliés et si impuissans pour bâtir sans aucune base, pour organiser le désordre et réaliser le néant ; tous ces plans également stériles, tour à tour préconisés et rejetés ; ces généralités chimériques, qui, en voulant tout embrasser, n'atteignent jamais à rien ; ces théories si follement ambitieuses et si complètement inexécutables, où l'orgueil des mots est en raison du vide des idées ; ce charlatanisme puéril qui croit changer les cho-

ses en changeant les noms, et qui se retranche obstinément dans les spéculations de l'avenir, quand il est sans cesse repoussé par l'impossibilité actuelle. Voyez cette profonde et honteuse ignorance des premiers principes et des premiers élémens de toute éducation publique ; ignorance portée au point de ne pas même distinguer et classer ce qui convient aux différens âges de l'homme, à l'enfance, à l'adolescence, à la jeunesse, à l'âge adulte ; de confondre des académies avec des écoles, des rassemblemens de gens de lettres avec des maisons d'éducation ; d'imaginer qu'il suffit de nommer des maîtres pour attirer des disciples ; que l'on peut instruire et former des enfans et des adolescens, sans aucun point de réunion habituelle et obligée, sans aucun but marqué et distinct, sans aucun lien moral d'attachement et de respect entre les instituteurs et les élèves, sans aucun frein de discipline, sans aucun moyen de subordination, et sans aucun plan d'avancement ; qu'on peut rétablir la morale si déplorablement avilie, l'inspirer et l'inculquer à des enfans, à des adolescens, avec des méthodes métaphysiques, sans aucune de ces notions religieuses, si naturelles, pour ainsi dire, à l'instinct de l'homme, les seules qui, réunies à des objets sensibles, aient une véritable autorité sur ce premier âge, parce qu'elles seules parlent à son cœur, et que le cœur dévance nécessairement la raison ; notions si essentielles et si sacrées, même en politique humaine, qu'en supposant (ce qui n'est pas) qu'elles pussent être inutiles à l'intelligence formée, elles seroient encore d'une indispensable nécessité pour ce premier âge, puisque, incapable de raisonnemens abstraits, il ne peut et ne doit que croire, aimer et obéir. Voyez enfin toute la génération qui a eu le malheur de naître dans ces temps abominables, livrée au plus funeste abandon, à moins de secours particuliers qui sont toujours rares, et condamnée à croître au milieu de la plus dévorante contagion de principes, d'exemples, d'actions et de paroles, qui ait jamais infecté l'espèce humaine, sans que depuis quatre années les réformateurs du monde aient pu seulement ouvrir une école où l'enfance puisse apprendre à lire et à écrire, à honorer Dieu et ses parens.

Mais que me répondroient ces maîtres anciens, si tristement vengés et si affligés de l'être ? qu'il n'arrive que ce qu'il doit arriver, et que quand une justice suprême, à la fois sévère et prévoyante, a permis que la horde révolutionnaire se déchaînât parmi nous, elle a voulu que l'orgueil devînt stupide en devenant féroce, et que ces mêmes hommes, éminemment armés de tous les moyens de détruire, fussent en même temps frappés de l'irrémédiable impuissance de rien édifier.

De la Harpe.

§ 70. 8e Tableau.—*La Nature brute.*

Voyez ces plages désertes, ces tristes contrées où l'homme n'a jamais habité, couvertes, ou plutôt hérissées de bois épais et noirs, dans toutes les parties élevées ; des arbres sans écorce et sans cime, courbés, tombans de vétusté ; d'autres, en plus grand nombre, gissans au pied des premiers, pour pourir sur des monceaux déjà pouris, étouffent, ensevelissent les germes prêts à éclore. La nature, qui partout ailleurs brille par sa jeunesse, paroît ici dans la décrépitude : la terre, surchargée par le poids, surmontée par les débris de ses productions, n'offre, au lieu d'une verdure florissante, qu'un espace encombré, traversé de vieux arbres chargés de plantes parasites, de lichens, d'agarics, fruits impurs de la corruption ; dans toutes les parties basses, des eaux mortes et croupissantes, faute d'être conduites et dirigées ; des terrains fangeux, qui n'étant ni liquides, ni solides, sont inabordables, et demeurent également inutiles aux habitans de la terre et des eaux ; des marécages qui, couverts de plantes aquatiques et fétides, ne nourrissent que des insectes vénéneux, et servent de repaire aux animaux immondes. Entre ces marais infectes qui occupent les lieux bas, et les forêts décrépites qui couvrent les terres élevées, s'étendent des espèces de landes, des savanes qui n'ont rien de commun avec nos prairies ; les mauvaises herbes y surmontent, y étouffent les bonnes : ce n'est point ce gazon fin, qui semble faire le duvet de la terre, ce n'est point cette pelouse émaillée qui an-

nonce sa brillante fécondité ; ce sont des végétaux agrestes, des herbes dures, épineuses, entrelacées les unes dans les autres, qui semblent moins tenir à la terre qu'elles ne tiennent entre elles, et qui, se desséchant et repoussant successivement les unes sur les autres, forment une bourre grossière, épaisse de plusieurs pieds. Nulle route, nulle communication, nul vestige d'intelligence, dans ces lieux sauvages. L'homme, obligé de suivre le sentier de la bête farouche, s'il veut les parcourir ; contraint de veiller sans cesse pour éviter d'en devenir la proie ; effrayé de leurs rugissemens, saisi du silence même de ces profondes solitudes, il rebrousse chemin et dit : La nature brute est hideuse et mourante ; c'est moi, moi seul qui peux la rendre agréable et vivante. Desséchons ces marais, animons ces eaux mortes, en les faisant couler ; formons-en des ruisseaux, des canaux ; employons cet élément actif et dévorant qu'on nous avoit caché, et que nous ne devons qu'à nous-mêmes ; mettons le feu à cette bourre superflue, à ces vieilles forêts déjà à demi consommées ; achevons de détruire, avec le fer, ce que le feu n'aura pu consumer. Bientôt, au lieu du jonc, du nénufar, dont le crapaud composoit son venin, nous verrons paroître la renoncule, le trèfle, les herbes douces et salutaires ; des troupeaux d'animaux fouleront cette terre jadis impraticable ; ils y trouveront une subsistance abondante, une pâture toujours renaissante ; ils se multiplieront pour se multiplier encore. Servons-nous de ces nouveaux aides pour achever notre ouvrage ; que le bœuf, soumis au joug, emploie ses forces et le poids de sa masse à sillonner la terre ; qu'elle rajeunisse par sa culture : une nature nouvelle va sortir de nos mains.

Buffon.

§ 71. 9e Tableau.—*Télémaque dans le Désert d'Oasis.*

Métophis m'envoya vers les montagnes du désert d'Oasis, avec ses esclaves, afin que je servisse avec eux à conduire ses grands troupeaux. J'arrivai dans des déserts affreux : on y voit des sables brûlans au milieu des plaines, des neiges qui ne fondent jamais, et qui font un hiver perpétuel sur le sommet des montagnes ; et l'on trouve seulement pour nourrir les troupeaux, des pâturages parmi les rochers, vers le milieu du penchant de ces montagnes escarpées. Les vallées y sont si profondes, qu'à peine le soleil y peut faire luire ses rayons.

Je ne trouvai d'autres hommes dans ce pays, que des bergers aussi sauvages que le pays même. Là, je passois les nuits à déplorer mon malheur, et les jours à suivre un troupeau, pour éviter la fureur brutale d'un premier esclave, qui, espérant d'obtenir sa liberté, accusoit sans cesse les autres, pour faire valoir à son maître son zèle et son attachement à ses intérêts. Cet esclave se nommoit Butis. Je devois succomber dans cette occasion : la douleur me pressant, j'oubliai un jour mon troupeau, et je m'étendis sur l'herbe auprès d'une caverne, où j'attendois la mort, ne pouvant plus supporter mes peines. En ce moment, je remarquai que toute la montagne trembloit ; les chênes et les pins sembloient descendre de son sommet ; les vents retenoient leurs haleines. Une voix mugissante sortit de la caverne, et me fit entendre ces paroles : Fils du sage Ulysse, il faut que tu deviennes, comme lui, grand par la patience : les princes qui ont toujours été heureux, ne sont guères dignes de l'être ; la mollesse les corrompt, l'orgueil les enivre. Que tu seras heureux, si tu surmontes tes malheurs, et si tu ne les oublies jamais ! tu reverras Ithaque, et ta gloire montera jusqu'aux astres. Quand tu seras le maître des autres hommes, souviens-toi que tu as été foible, pauvre et souffrant comme eux ; prends plaisir à les soulager, aime ton peuple, déteste la flatterie, et sache que tu ne seras grand qu'autant que tu seras modéré et courageux pour vaincre les passions.

Ces paroles divines entrèrent jusqu'au fond de mon cœur ; elles y firent renaître la joie et le courage. Je ne sentis point cette horreur qui fait dresser les cheveux sur la tête et qui glace le sang dans les veines quand les dieux se communiquent aux mortels ; je me levai tranquille. J'adorai à genoux, les mains levées vers le ciel, Minerve à qui je crus devoir cet oracle. En même temps je me trouvai un nouvel homme : la sagesse éclairoit mon esprit ; je sentois une douce force pour modérer toutes mes

passions, et pour arrêter l'impétuosité de ma jeunesse. Je me fis aimer de tous les bergers du désert : ma douceur, ma patience, mon exactitude apaisèrent enfin le cruel Butis qui étoit en autorité sur les autres esclaves, et qui avoit voulu d'abord me tourmenter.

Pour mieux supporter l'ennui de la captivité et de la solitude, je cherchai des livres ; car j'étois accablé de tristesse, faute de quelque instruction qui pût nourrir mon esprit et le soutenir. Heureux, disois-je, ceux qui se dégoûtent des plaisirs violens, et qui savent se contenter des douceurs d'une vie innocente ! Heureux ceux qui se divertissent en s'instruisant, et qui se plaisent à cultiver leur esprit par les sciences ! en quelque endroit que la fortune ennemie les jette, ils portent toujours avec eux de quoi s'entretenir ; et l'ennui, qui dévore les autres hommes, au milieu même des délices, est inconnu à ceux qui savent s'occuper par quelque lecture. Heureux ceux qui aiment à lire, et qui ne sont point, comme moi, privés de la lecture ! Pendant que ces pensées rouloient dans mon esprit, je m'enfonçai dans une sombre forêt, où j'aperçus tout à coup un vieillard qui tenoit un livre dans sa main.

Ce vieillard avoit un grand front chauve et un peu ridé : une barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; sa taille étoit haute et majestueuse, son teint étoit encore frais et vermeil, ses yeux étoient vifs et perçans, sa voix douce, ses paroles simples et aimables. Jamais je n'ai vu un si vénérable vieillard. Il s'appeloit Termosiris. Il étoit prêtre d'Apollon, qu'il servoit dans un temple de marbre que les rois d'Égypte avoient consacré à ce Dieu dans cette forêt. Le livre qu'il tenoit étoit un recueil d'hymnes en l'honneur des dieux. Il m'aborde avec amitié : nous nous entretenons. Il racontoit si bien les choses passées, qu'on croyoit les voir ; mais il les racontoit courtement, et jamais ses histoires ne m'ont jamais lassé. Il prévoyoit l'avenir par la profonde sagesse qui lui faisoit connoître les hommes et les desseins dont ils sont capables. Avec tant de prudence, il étoit gai, complaisant et la jeunesse la plus enjouée n'a point autant de grâce qu'en avoit cet homme dans une vieillesse si avancée : aussi aimoit-il les jeunes gens lorsqu'ils étoient dociles, et qu'ils avoient le goût de la vertu.

Bientôt il m'aima tendrement, et me donna des livres pour me consoler : il m'appeloit, mon fils. Je lui disois souvent : mon père, les dieux qui m'ont ôté Mentor, ont eu pitié de moi ; ils m'ont donné en vous un autre soutien. Cet homme, semblable à Orphée ou à Linus, étoit sans doute inspiré des dieux ; il me récitoit les vers qu'il avoit faits, et me donnoit ceux de plusieurs excellens poëtes favorisés des Muses. Lorsqu'il étoit revêtu de sa longue robe d'une éclatante blancheur, et qu'il prenoit en main sa lyre d'ivoire, les tigres, les ours, les lions venoient le flatter et lécher ses pieds ; les satyres sortoient des forêts pour danser autour de lui ; les arbres mêmes paroissoient émus, et vous auriez cru que les rochers attendris alloient descendre du haut des montagnes aux charmes de ses doux accens. Il ne chantoit que la grandeur des dieux, la vertu des héros, et la sagesse des hommes qui préfèrent la gloire aux plaisirs.

Il m'exhortoit souvent à prendre courage, et il m'assura que, pour mieux supporter les rigueurs de la captivité, je devois enseigner aux bergers à cultiver les Muses. Défrichez, me disoit-il, cette terre sauvage ; faites fleurir le désert ; apprenez à tous ces bergers quels sont les charmes de l'harmonie ; adoucissez leurs cœurs farouches ; montrez-leur l'aimable vertu ; faites-leur sentir combien il est doux de jouir, dans la solitude, des plaisirs innocens que rien ne peut ôter aux bergers. Un jour, mon fils, un jour, les peines et les soucis cruels qui environnent les rois, vous feront regretter sur le trône la vie pastorale.

Ayant ainsi parlé, Termosiris me donna une flûte si douce, que les échos de ces montagnes, qui la firent entendre de tous les côtés, attirèrent bientôt autour de moi tous les bergers voisins. Ma voix avoit une harmonie divine : je me sentois ému et comme hors de moi-même, pour chanter les grâces dont la nature a orné la campagne. Nous passions les jours entiers, et une partie des nuits, à chanter ensemble. Tous les bergers, oubliant leurs cabanes et leurs troupeaux, étoient suspendus et immobiles autour de moi pendant que je leur donnois des leçons ; il sembloit que ces déserts n'eussent plus rien de sauvage, tout y étoit

doux et riant : la politesse des habitans sembloit adoucir la terre.

Nous nous rassemblions souvent pour offrir des sacrifices dans ce temple d'Apollon où Termorisis étoit prêtre. Les bergers y alloient couronnés de lauriers en l'honneur du dieu : les bergères y alloient aussi en dansant, avec des couronnes de fleurs, et portant sur leurs têtes, dans des corbeilles, les dons sacrés. Après le sacrifice, nous faisions un festin champêtre ; nos plus doux mets étoient le lait de nos chèvres et de nos brebis que nous avions soin de traire nous-mêmes, avec les fruits fraîchement cueillis de nos propres mains, tels que les dattes, les figues et les raisins : nos siéges étoient les gazons ; nos arbres touffus nous donnoient une ombre plus agréable que les lambris dorés des palais des rois.

Mais ce qui acheva de me rendre fameux parmi nos bergers, c'est qu'un jour un lion affamé vint se jeter sur mon troupeau : déjà il commençoit un carnage affreux. Je n'avois en main que ma houlette : je m'avançai hardiment, le lion hérisse sa crinière, me montre ses dents et ses griffes, ouvre une gueule sèche et enflammée ; ses yeux paroissoient pleins de sang et de feu ; il bat ses flancs avec sa longue queue. Je le terrasse : la petite cotte de mailles dont j'étois revêtu, selon la coutume des bergers d'Egypte, l'empêcha de me déchirer. Trois fois je l'abattis, trois fois il se releva : il poussoit des rugissemens qui faisoient retentir toutes les forêts. Enfin je l'étouffai entre mes bras ; et les bergers, témoins de ma victoire, voulurent que je me revêtisse de la peau de ce terrible animal.

Le bruit de cette action, et celui du beau changement de tous nos bergers, se répandit dans toute l'Egypte ; il parvint même jusqu'aux oreilles de Sésostris. Il sut qu'un de ces deux captifs qu'on avoit pris pour des Phéniciens, avoit ramené l'âge d'or dans ces déserts presque inhabitables. Il voulut me voir : car il aimoit les Muses, et tout ce qui peut instruire les hommes touchoit son grand cœur. Il me vit, il m'écouta avec plaisir, et découvrit que Métophis l'avoit trompé par avarice. Il le condamna à une prison perpétuelle, et lui ôta toutes les richesses qu'il possédoit injustement. Oh ! qu'on est malheureux ! disoit-il, quand on est au-dessus du reste des hommes ! Souvent on ne peut voir la vérité par ses propres yeux : on est environné de gens qui l'empêchent d'arriver jusqu'à celui qui commande ; chacun est intéressé à le tromper ; chacun, sous une apparence de zèle, cache son ambition. On fait semblant d'aimer le roi, et on n'aime que les richesses qu'il donne : on l'aime si peu, que, pour obtenir ses faveurs, on le flatte et on le trahit.

Fénélon.

§ 72. 10e Tableau.—*Les Bords du Meschacebé, ou Mississipi.*

Le Meschacebé, dans un cours de plus de mille lieues, arrose une délicieuse contrée, que les habitans des Etats-Unis appellent le nouvel Eden, et à qui les François ont laissé le doux nom de Louisiane. Mille autres fleuves, tributaires du Meschacebé, le Missouri, l'Illinois, l'Akanza, l'Ohio, le Wabache, le Tenase, l'engraissent de leur limon, et la fertilisent de leurs eaux. Quand tous ces fleuves se sont gonflés des déluges de l'hiver ; quand les tempêtes ont abattu des pans entiers de forêts, le temps assemble, sur toutes les sources, les arbres déracinés. Il les unit avec des lianes, il les cimente avec des vases, il y plante de jeunes arbrisseaux, et lance son ouvrage sur les ondes. Chariés par les vagues écumantes, ces radeaux descendent de toutes parts au Meschacebé. Le vieux fleuve s'en empare, et les pousse à son embouchure, pour y former une nouvelle branche. Par intervalle, il élève sa grande voix, en passant sous les monts, et répand ses eaux débordées autour des colonnades des forêts, et des pyramides des tombeaux Indiens : c'est le Nil des déserts. Mais la grâce est toujours unie à la magnificence dans les scènes de la nature ; et tandis que le courant du milieu entraîne vers la mer les cadavres des pins et des chênes, on voit sur les deux courans latéraux remonter, le long des rivages, des îles flottantes de Pistia et de Nénuphar, dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpens verts, des hérons bleus, des flammans roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs, et la colonie, déployant au vent ses voiles d'or, va

aborder, endormie, dans quelque anse retirée du fleuve.

Les deux rives du Meschacebé présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit dans ces prairies sans bornes, errer à l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu mugissant du fleuve, qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes, et la sauvage abondance de ses rives.

Telle est la scène sur le bord occidental, mais elle change tout à coup sur la rive opposée, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des ondes, groupés sur les rochers et sur les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de rivières, sur lesquels elles jettent des ponts et des arches de fleurs. Du sein de ces massifs embaumés, le superbe magnolia élève son cône immobile. Surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement autour de lui ses éventails de verdure.

Une multitude d'animaux, placés dans ces belles retraites par la main du créateur, y répandent l'enchantement de la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux; des troupes de carriboux se baignent dans un lac, des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages; des oiseaux moqueurs, des colombes virginiennes, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises; des perroquets verts à tête jaune; des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent, en circulant, au haut des cyprès; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure: des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux, qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits; des bruissemens d'ondes, de foibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer toutes ces solitudes, à balancer tous ces corps flottans, à confondre toutes ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures; alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierois en vain de les décrire à ceux qui n'ont pas parcouru ces champs primitifs de la nature.

M. de Châteaubriant.

§ 73. IIe Tableau.—*Orage sur Mer.*

Cependant l'horison se chargeoit au loin de vapeurs ardentes et sombres; le soleil commençoit à pâlir; la surface des eaux, unie et sans mouvement, se couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient sans cesse. Déjà le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuse que la flamme pénétroit, et qui s'appesantissoit sur la terre. Toute la nature étoit dans le silence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui se communiquoit jusqu'au fond de nos âmes. Nous cherchâmes un asile dans le vestibule du temple, et bientôt nous vîmes la foudre briser à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux suspendus sur nos têtes; des nuages épais rouler par masses dans les airs, et tomber en torrens sur la terre; les vents déchaînés fondre sur la mer, et la bouleverser dans ses abîmes. Tout grondoit, le tonnerre, les vents, les flots,

les antres, les montagnes ; et de tous ces bruits réunis, il se formoit un bruit épouvantable qui sembloit annoncer la dissolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ses efforts, l'orage alla porter ses fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le suivîmes des yeux ; nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure ; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées jusques aux cieux, traînoit à peine ses flots jusque sur le rivage.

Barthélemy.

§ 74. 12e TABLEAU.—*Orage en Amérique.*

Cependant l'obscurité redouble : les nuages abaissés entrent sous l'ombrage des bois. Tout à coup la nue se déchire, et l'éclair trace un rapide losange de feu. Un vent impétueux, sorti du couchant, mêle en un vaste chaos les nuages avec les nuages. Le ciel s'ouvre coup sur coup, et à travers ces crevasses, on aperçoit de nouveaux cieux et des campagnes ardentes. La masse entière des forêts plie. Quel affreux et magnifique spectacle ! La foudre allume les bois ; l'incendie s'étend comme une chevelure de flammes ; des colonnes d'étincelles et de fumée assiégent les nues, qui dégorgent leurs foudres dans le vaste embrasement. Les détonations de l'orage et de l'incendie, le fracas des vents, les gémissemens des arbres, les cris des fantômes, les hurlemens des bêtes, les clameurs des fleuves, les sifflemens des tonnerres qui s'éteignent en tombant dans les ondes ; tous ces bruits multipliés par les échos du ciel et des montagnes, assourdissent le désert.

M. de Châteaubriant.

§ 75. 13e TABLEAU. — *Voyage autour du Monde.*

Ma cousine, ma bienfaitrice, mon amie ; j'arrive des extrémités de la terre et j'en rapporte un cœur tout plein de vous. J'ai passé quatre fois la ligne, j'ai parcouru les deux hémisphères, j'ai vu les quatre parties du monde, j'en ai mis le diamètre entre nous, j'ai fait le tour entier du globe, et n'ai pu vous échapper un moment. On a beau fuir ce qui nous est cher, son image, plus vite que la mer et les vents, nous suit au bout de l'univers ; et partout où l'on se porte, avec soin l'on y porte ce qui nous fait vivre. J'ai beaucoup souffert ; j'ai vu souffrir davantage. Que d'infortunés j'ai vus mourir ! Hélas, ils mettoient un si grand prix à la vie ! et moi je leur ai survécu..... Peut-être étois-je en effet moins à plaindre ; les misères de mes compagnons m'étoient plus sensibles que les miennes : je les voyois tout entiers à leurs peines ; ils devoient souffrir plus que moi. Je me disois : Je suis mal ici, mais il est un coin sur la terre où je suis heureux et paisible ; et je me dédommageois au bord du lac de Genève de ce que j'endurois sur l'océan. J'ai le bonheur en arrivant de voir confirmer mes espérances : Milord Edouard m'apprend que vous jouissez toutes deux de la paix et de la santé, et que si vous, en particulier, avez perdu le doux nom d'épouse, il vous reste ceux d'amie et de mère, qui doivent suffire à votre bonheur.

J'ai mis près de quatre ans au trajet immense dont je viens de parler, et suis revenu dans le même vaisseau sur lequel j'étois parti, le seul que le commandant ait ramené de son escadre.

J'ai vu d'abord l'Amérique méridionale, ce vaste continent que le manque de fer à soumis aux Européens, et dont ils ont fait un désert pour s'en assurer l'empire. J'ai vu les côtes du Brésil, où Lisbonne et Londres puisent leurs trésors, et dont les peuples misérables foulent aux pieds l'or et les diamans, sans oser y porter la main. J'ai traversé paisiblement les mers orageuses qui sont sous le cercle antarctique ; j'ai trouvé dans la mer pacifique les plus effroyables tempêtes :

E in mar dubbioso sotto ignoto polo,
Provai l'onde fallaci, e'l vente infido.

J'ai vu de loin le séjour de ces prétendus géans qui ne sont grands qu'en courage, et dont l'indépendance est plus assurée par une vie simple et frugale, que par une haute stature. J'ai séjourné trois mois dans une île déserte et délicieuse, douce et touchante image de l'antique beauté de la nature, et qui semble être confinée au bout du monde, pour y servir d'asile à l'innocence et à l'amour persécuté : mais l'avide Européen suit son humeur farouche, en empêchant l'Indien pai-

sible de l'habiter, et se rend justice en ne l'habitant pas lui-même.

J'ai vu sur les rives du Mexique et du Pérou, le même spectacle que dans le Brésil : j'en ai vu les rares et infortunés habitans, tristes restes de deux puissans peuples, accablés de fers, d'opprobres et de misères, au milieu de leurs riches métaux, reprocher au ciel en pleurant les trésors qu'il leur a prodigués. J'ai vu l'incendie affreux d'une ville entière sans résistance et sans défenseurs. Tel est le droit de la guerre parmi les peuples savans, humains et polis de l'Europe. On ne se borne pas à faire à son ennemi tout le mal dont on peut tirer du profit ; mais on compte pour un profit tout le mal qu'on peut lui faire à pure perte. J'ai côtoyé presque toute la partie occidentale de l'Amérique, non sans être frappé d'admiration en voyant quinze cents lieues de côtes et la plus grande mer du monde, sous l'empire d'une seule puissance, qui tient pour ainsi dire en sa main les clefs d'une hémisphère du globe.

Après avoir traversé la grande mer, j'ai trouvé dans l'autre continent un nouveau spectacle. J'ai vu la plus nombreuse et la plus illustre nation de l'univers, soumise à une poignée de brigands ! j'ai vu de près ce peuple célèbre, et n'ai plus été surpris de le trouver esclave. Autant de fois conquis qu'attaqué, il fut toujours en proie au premier venu, et le sera jusqu'à la fin des siècles. Je l'ai trouvé digne de son sort, n'ayant pas même le courage d'en gémir. Lettré, lâche, hypocrite et charlatan ; parlant beaucoup sans rien dire, plein d'esprit sans aucun génie, abondant en signes et stérile en idées ; poli, complimenteur adroit, fourbe et fripon ; qui met tous les devoirs en étiquette, toute la morale en simagrées, et ne connoît d'autre humanité que les salutations et les révérences. J'ai surgi dans une seconde île déserte plus inconnue, plus charmante encore que la première, et où le plus cruel accident faillit à nous confiner pour jamais. Je fus le seul peut-être qu'un exil si doux n'épouvanta point : ne suis-je pas désormais partout en exil ? J'ai vu dans ce lieu de délice et d'effroi, ce que peut tenter l'industrie humaine pour tirer l'homme civilisé d'une solitude où rien ne lui manque, et le replonger dans un gouffre de nouveaux besoins.

J'ai vu dans le vaste océan, où il devoit être si doux à des hommes d'en rencontrer d'autres, deux grands vaisseaux se chercher, se trouver, s'attaquer, se battre avec fureur, comme si cet espace immense eût été trop petit pour chacun d'eux. Je les ai vus vomir l'un contre l'autre les fers et les flammes : dans un combat assez court j'ai vu l'image de l'enfer. J'ai entendu les cris de joie des vainqueurs, couvrir les plaintes des blessés et les gémissemens des mourans. J'ai reçu, en rougissant, ma part d'un immense butin ; je l'ai reçu, mais en dépôt ; et s'il fut pris sur des malheureux, c'est à des malheureux qu'il sera rendu.

J'ai vu l'Europe transportée à l'extrémité de l'Afrique, par les soins de ce peuple avare, patient et laborieux, qui a vaincu par le temps et la constance des difficultés que tout l'héroïsme des autres peuples n'a jamais pu surmonter. J'ai vu ces vastes et malheureuses contrées, qui ne semblent destinées qu'à couvrir la terre de troupeaux d'esclaves. A leur vil aspect, j'ai détourné les yeux de dédain, d'horreur et de pitié ; et voyant la quatrième partie de mes semblables changée en bêtes pour le service des autres, j'ai gémi d'être homme.

Enfin, j'ai vu dans mes compagnons de voyage un peuple intrépide et fier, dont l'exemple et la liberté rétablissoient à mes yeux l'honneur de mon espèce, pour lesquels la mort et la douleur ne sont rien, et qui ne craignent au monde que la faim et l'ennui. J'ai vu dans leur chef un capitaine, un soldat, un pilote, un sage, un grand homme, et pour dire encore plus peut-être, le digne ami d'Edouard Bomston.

J. J. Rousseau.

§ 76. 14e Tableau. — *Cataracte de la Niagara.*

Nous arrivâmes au bord de la cataracte, qui s'annonçoit par d'affreux mugissemens. Elle est formée par la rivière Niagara, qui sort du lac Erié, et se jette dans le lac Ontario ; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante-quatre pieds. Depuis le lac Erié jusqu'au saut, le fleuve arrive toujours en déclinant par une pente rapide, et au mo-

ment de la chute, c'est moins un fleuve qu'une mer dont les torrens se pressent à la bouche béante d'un gouffre. La cataracte se divise en deux branches, et se courbe en fer à cheval. Entre les deux chutes s'avance une île, creusée en dessous, qui pend avec tous ses arbres sur le chaos des ondes. La masse du fleuve qui se précipite au midi, s'arrondit en un vaste cylindre, puis se déroule en masse de neige, et brille au soleil de toutes les couleurs. Celle qui tombe au levant descend dans une ombre effrayante ; on diroit une colonne d'eau du déluge. Mille arcs-en-ciel se courbent et se croisent sur l'abîme. L'onde, frappant le roc ébranlé, rejaillit en tourbillons d'écume qui s'élève au-dessus des forêts, comme les fumées d'un vaste embrasement. Des pins, des noyers sauvages, des rochers taillés en forme de fantômes, décorent la scène. Des aigles, entraînés par le courant d'air, descendent en tournoyant au fond du gouffre, et des carcajous se suspendent par leurs longues queues au bout d'une branche abaissée, pour saisir dans l'abîme, les cadavres brisés des élans et des ours.

M. de Châteaubriant.

§ 77. 15e Tableau. — *Volcans.*

Les montagnes ardentes, qu'on appelle *Volcans*, renferment dans leur sein le souffre, le bitume, et les matières qui servent d'aliment à un feu souterrain, dont l'effet plus violent que celui de la poudre ou du tonnerre, a de tout temps étonné, effrayé les hommes, et désolé la terre. Un volcan est un canon d'un volume immense, dont l'ouverture a souvent plus d'une demi-lieue : cette large bouche à feu vomit des torrens de fumée et de flammes, des fleuves de bitume, de souffre et de métal fondu, des nuées de cendre et de pierres, et quelquefois elle lance, à plusieurs lieues de distance, des masses de rochers énormes, et que toutes les forces humaines réunies ne pourroient pas mettre en mouvement. L'embrasement est si terrible, et la quantité des matières ardentes, fondues, calcinées, vitrifiées, que la montagne rejète, est si abondante, qu'elles enterrent les villes et les forêts, couvrent les campagnes de cent et deux cents pieds d'épaisseur, et forment quelquefois des collines et des montagnes, qui ne sont que des monceaux de matières entassées. L'action de ce feu est si grande, la force de l'explosion est si violente, qu'elle produit par sa réaction, des secousses assez fortes pour ébranler la terre et la faire trembler, agiter la mer, renverser les montagnes, détruire les villes et les édifices les plus solides, à des distances même très-considérables.

Buffon.

§ 78. 16e Tableau. — *Eruption du Volcan de Quito.*

Heureux les peuples qui habitent les vallées et les collines que la mer forma dans son sein, des sables que roulent ses flots, et des dépouilles de la terre ! Le pasteur y conduit ses troupeaux sans alarmes : le laboureur y sème et y moissonne en paix. Mais malheur aux peuples voisins de ces montagnes sourcilleuses, dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan, et dont la cime s'élève au-dessus des nues ! Ce sont des soupiraux que le feu souterrain s'est ouverts en brisant la voûte des fournaises profondes où sans cesse il bouillonne. Il a formé ces monts des rochers calcinés, des métaux brûlans et liquides, des flots de cendres et de bitume qu'il lançoit, et qui dans leur chute s'accumuloient aux bords de ces gouffres ouverts. Malheur aux peuples que la fertilité de ce terrain perfide attache ! les fleurs, les fruits et les moissons couvrent l'abîme sous leurs pas. Ces germes de fécondité, dont la terre est pénétrée, sont les exhalaisons du feu qui la dévore ; sa richesse, en croissant, présage sa ruine, et c'est au sein de l'abondance qu'on lui voit engloutir ses heureux possesseurs. Tel est le climat de Quito. La ville est dominée par un volcan terrible, qui, par de fréquentes secousses, en ébranle les fondemens.

Un jour que le peuple Indien, répandu dans les campagnes, labouroit, semoit, moissonnoit, (car ce riche valon présente tous ces travaux à la fois), et que les filles du soleil, dans l'intérieur de leur palais, étoient occupées les unes à filer, les autres à ourdir les précieux tissus de laine dont le pontife et le roi sont vêtus, un bruit sourd se fait d'abord entendre dans les entrailles du volcan. Ce bruit, semblable à celui de la mer, lorsqu'elle conçoit les tempêtes,

s'accroît, et se change bientôt en un mugissement profond. La terre tremble, le ciel gronde, de noires vapeurs l'enveloppent, le temple et les palais chancellent et menacent de s'écrouler ; la montagne s'ébranle et sa cime entr'ouverte vomit, avec les vents enfermés dans son sein, des flots de bitume liquide, et des tourbillons de fumée qui rougissent, s'enflamment, et lancent dans les airs des éclats de rochers brûlans qu'ils ont détachés de l'abîme : superbe et terrible spectacle de voir des rivières de feu bondir à flots étincelans, au travers des monceaux de neige, et s'y creuser un lit vaste et profond.

Dans les murs, hors des murs, la désolation, l'épouvante, le vertige de la terreur se répandent en un instant. Le laboureur regarde, et reste immobile. Il n'oseroit entamer la terre qu'il sent comme une mer flottante sous ses pas. Parmi les prêtres du soleil, les uns tremblans s'élancent hors du temple ; les autres consternés embrassent l'autel de leur Dieu. Les vierges éperdues sortent de leurs palais, dont les toits menacent de fondre sur leur tête, et courant dans leurs vastes enclos, pâles, échevelées, elles tendent leurs mains timides vers ces murs, d'où la pitié même n'ose approcher pour les secourir.

Marmontel, les Incas.

§ 79. 17e TABLEAU.—*Embrasement du Vaisseau le Devonshire.*

Duguay-Trouin s'avance ; la victoire le suit. La ruse et l'audace, l'impétuosité de l'attaque et l'habileté de la manœuvre, l'ont rendu maître du vaisseau commandant. Cependant l'on combat de tous côtés ; sur une vaste étendue de mer règne le carnage. On se mêle ; les proues heurtent contre les proues ; les manœuvres sont entrelacées dans les manœuvres ; les flots sont teints de sang ; les foudres qui se choquent, retentissent avec un bruit effroyable. Duguay-Trouin, parmi le tumulte et l'horreur, observe avec un œil tranquille la face du combat, pour porter des secours, réparer des défaites, ou achever des victoires. Il aperçoit un vaisseau redoutable, armé de cent canons, défendu par une armée entière. C'est là qu'il porte ses coups. Il préfère à la gloire d'un triomphe facile, l'honneur d'un combat dangereux. Deux fois il ose l'aborder, deux fois l'incendie qui s'allume dans le vaisseau ennemi l'oblige de s'écarter. Le Devonshire semblable à un volcan allumé, tandis qu'il est consumé au-dedans, vomit au dehors des feux encore plus terribles. Les Anglois d'une main lancent des flammes ; de l'autre ils tâchent d'éteindre celles qui les environnent. Duguay-Trouin frémit du sort de tant de braves ennemis ; il n'eût désiré les vaincre que pour les sauver. Ce fut un horrible spectacle pour un cœur tel que le sien, de voir ce vaisseau immense brûlé en pleine mer, la lueur affreuse de l'embrasement, réfléchie au loin sur les flots, tant d'infortunés errans en furieux, ou palpitans immobiles au milieu des flammes : s'embrassant les uns les autres, ou se déchirant eux-mêmes ; levant vers le ciel des bras consumés, ou précipitant leurs corps fumans dans la mer ; d'entendre le mugissement de l'incendie, les hurlemens des mourans, les vœux de la religion mêlés aux cris du désespoir et aux imprécations de la rage, jusqu'au moment terrible où le vaisseau s'enfonce ; l'abîme se referme, et tout disparoît. Puisse le génie de l'humanité mettre souvent de pareils tableaux devant les yeux des rois !

Thomas.

§ 80. 18e TABLEAU.—*Prise de Rio-Janeiro.*

La nuit est destinée pour s'emparer d'un poste. O nuit affreuse ! nuit terrible ! son silence est tout à coup troublé par les décharges de toute l'artillerie de Duguay-Trouin. En même temps, le ciel se couvre d'orages : le feu des éclairs qui se mêle au feu continuel et rapide des batteries ; le bruit des canons joint aux éclats redoublés du tonnerre ; les échos des rochers, les remparts qui s'écroulent, les mugissemens de la mer agitée par la tempête ; tous ces objets réunis dans l'obscurité d'une nuit sombre, formoient autour de Rio-Janeiro une scène d'horreur et d'épouvante. Les habitans prennent la fuite. L'avarice emporte ses trésors avec elle au fond des bois et dans les cavernes des montagnes. Les soldats étonnés cèdent eux-

mêmes au torrent, ils fuient ; leurs mains ont livré aux flammes les dépôts des richesses publiques ; mais dans les entrailles de la terre ils ont caché des feux secrets destinés à les venger. Duguay-Trouin s'avance avec autant de précaution que s'il n'étoit pas vainqueur ; il achève de mériter sa victoire en l'assurant. Quel spectacle pour ce héros, lorsque les François, qui sur cette rive étrangère avoient gémi dans les prisons, portant sur leur visage défiguré l'empreinte de leur infortune, le front pâle, les yeux éteints, le corps revêtu de lambeaux, vinrent en foule embrasser ses genoux, baisèrent sa main sanglante ; et l'appelant cent fois leur libérateur, lui exprimèrent cette reconnoissance vive et sensible ; qui n'est connue que des malheureux !

Thomas.

§ 81. 19e TABLEAU.—*L'Afrique.*

Sur une terre aride et brûlante, semée de quelques palmiers, se traîne un peuple d'esclaves soumis à un despote féroce. Le malheureux Africain arrose vainement de ses sueurs le sillon desséché qui doit nourrir sa famille. Ses moissons jaunissent à peine, que des nuées de sauterelles viennent en un seul jour les dévorer. S'il échappe à ce fléau terrible, il ne peut échapper aux vizirs, aux gouverneurs rois des provinces, qui, passant tour à tour et rapidement de leur trône à l'échafaud, du diadème au cordon, se hâtent de s'engraisser du sang des peuples, d'accumuler assez de trésors pour acheter l'impunité. Le souverain de ces indignes tyrans s'endort dans l'indigne mollesse, s'abrutit dans des plaisirs infâmes, ou ne se souvient qu'il est roi que pour commander le meurtre. Ses désirs les plus effrénés, ses volontés les plus atroces, deviennent, en passant par sa bouche, les lois sacrées de l'empire. Ses sujets, voués au malheur, travaillent, meurent à son gré. Leurs biens, leurs femmes, leurs jours, lui appartiennent à tous les instans. Sur un indice, ils sont dépouillés ; sur un soupçon, leurs têtes volent. Dans ces barbares régions le sang des hommes est moins cher que l'eau dont le ciel est avare ; et le monarque remplit avec joie l'horrible fonction de bourreau.

Florian, Gonsalve de Cordoue.

§ 82. 20e TABLEAU.—*Ville de Tyr.*

Je profitai de mon séjour à Tyr pour connoître les mœurs des Phéniciens si célèbres dans toutes les nations connues: j'admirois l'heureuse situation de cette grande ville, qui est au milieu de la mer dans une île. La côte voisine est délicieuse par sa fertilité, par les fruits exquis qu'elle porte, par le nombre de villes et de villages qui se touchent presque ; enfin, par la douceur de son climat : car les montagnes mettent cette côte à l'abri des vents brûlans du midi ; elle est rafraîchie par le vent du nord qui souffle du côté de la mer. Ce pays est au pied du Liban, dont le sommet fend les nues et va toucher les astres ; une glace éternelle couvre son front ; des fleuves pleins de neiges tombent, comme des torrens, des pointes des rochers qui environnent sa tête. Au-dessous on voit une vaste forêt de cèdres antiques qui paroissent aussi vieux que la terre où ils sont plantés, et qui portent leurs branches épaisses jusque vers les nues. Cette forêt a sous ses pieds de gras pâturages dans la pente de la montagne. C'est là qu'on voit errer les taureaux qui mugissent, les brebis qui bêlent avec leurs tendres agneaux bondissans sur l'herbe ; là coulent mille ruisseaux d'une eau claire. Enfin, on voit au-dessous de ces pâturages le pied de la montagne, qui est comme un jardin. Le printemps et l'automne y règnent ensemble pour y joindre les fleurs et les fruits. Jamais ni le souffle empesté du midi, qui sèche et qui brûle tout, ni le rigoureux aquilon, n'ont osé effacer les vives couleurs qui ornent ce jardin.

C'est auprès de cette belle côte, que s'élève dans la mer l'île où est bâtie la ville de Tyr. Cette grande ville semble nager au-dessus des eaux, et être la reine de la mer. Les marchands y abordent de toutes les parties du monde, et ses habitans sont eux-mêmes les plus fameux marchands qu'il y ait dans l'univers. Quand on entre dans cette ville, on croit d'abord que ce n'est point une ville qui appartienne à un peuple particulier, mais qu'elle est la ville commune de tous les peuples, et le centre de leur commerce. Elle a deux grands môles semblables à deux bras qui s'avancent dans la mer, et qui embrassent un vaste port où les vents ne peuvent entrer. Dans ce port on voit comme

une forêt de mâts de navires ; et ces navires sont si nombreux, qu'à peine peut-on découvrir la mer qui les porte. Tous les citoyens s'appliquent au commerce, et leurs grandes richesses ne les dégoûtent jamais du travail nécessaire pour les augmenter. On y voit, de tous côtés, le fin lin d'Égypte et la pourpre Tyrienne deux fois teinte, d'un éclat merveilleux : cette double teinture est si vive, que le temps ne peut l'effacer : on s'en sert pour des laines fines qu'on rehausse d'une broderie d'or et d'argent. Les Phéniciens ont le commerce de tous les peuples jusqu'au détroit de Gadès, et ils ont même pénétré dans le vaste océan qui environne toute la terre. Ils ont fait aussi de longues navigations sur la Mer Rouge ; et c'est par ce chemin qu'ils vont chercher, dans des îles inconnues, de l'or, des parfums, et divers animaux qu'on ne voit point ailleurs.

Je ne pouvois rassasier mes yeux du spectacle magnifique de cette grande ville où tout étoit en mouvement. Je n'y voyois point, comme dans les villes de la Grèce, des hommes oisifs et curieux, qui vont chercher des nouvelles dans la place publique, ou regarder les étrangers qui arrivent sur le port. Les hommes sont occupés à décharger leurs vaisseaux, à transporter leurs marchandises, ou à les vendre, à les ranger dans leurs magasins, et à tenir un compte exact de ce qui leur est dû par les négocians étrangers. Les femmes ne cessent jamais, ou de filer les laines, ou de faire des dessins de broderie, ou de plier les riches étoffes.

Fénélon.

§ 83. 21e Tableau. — *Ville de Grenade.*

Cette célèbre capitale, bâtie au pied des montagnes de neige, s'élève sur deux collines au milieu d'un pays enchanté. Le Darro, dont les flots rapides roulent de l'or dans leur sein, traverse la ville dans son étendue. Le Xénil, dont les eaux salubres rendent aux troupeaux la santé, baigne ses hautes murailles. Une campagne délicieuse où croissent presque sans culture des moissons abondantes, des forêts d'orangers, des oliviers mariés à la vigne, des palmiers mêlés avec des chênes, l'environne de toutes parts ; des carrières inépuisables de marbre, de jaspe, d'albâtre, ont orné les palais superbes, les magnifiques édifices, qu'on a multipliés dans la ville. Partout des eaux jaillissantes rafraîchissent l'air qu'on respire, embellissent les places immenses où vient s'exercer chaque jour une belliqueuse jeunesse ; et des jardins couverts de fleurs, ombragés dans tous les temps de grenadiers, de myrtes, de cédrats, font de la plus charmante des villes, la plus grande cité des Espagnes.

Florian, Gonsalve de Cordoue.

§ 84. 22e Tableau. — *Ville de Ninive.*

Le sage Phul, parvenu à une extrême vieillesse, paya le tribut à la nature, et laissa le trône à Sardanapale son fils.

Ce malheureux prince, roi de trop bonne heure, entouré, perverti par ses flatteurs, leur abandonna les rênes de l'empire, oublia les leçons de son père, son peuple, ses devoirs, pour se plonger dans la plus affreuse débauche. Les vices qui infectoient son palais allèrent infecter Ninive, et de là tout l'empire.

Au bout de deux ans de règne, la capitale, les provinces, tout étoit également corrompu. Le roi, jouet de ses ministres, esclave de ses eunuques, tyran de son peuple, le roi ne se souvenoit plus qu'il étoit roi que pour signer des édits cruels, pour commander des exactions, pour payer avec le plus pur sang de ses sujets ses plaisirs infâmes ou ses vils flatteurs.

Tout se vendoit à Ninive ; honneurs, charges, justice, étoient au plus offrant. Des courtisannes gouvernoient l'empire, ordonnoient en riant la ruine d'une province, faisoient gloire de dévorer dans un repas la substance de cent familles. Des satrapes bas et cruels, ennemis de l'état et du peuple, pleins de mépris pour leurs maîtres comme pour eux-mêmes, trafiquoient publiquement de leur crédit ; vendoient sans rougir le patrimoine de l'orphelin, la liberté de l'innocent. Les guerriers tiroient vanité de leur amour pour la mollesse ; les magistrats ne rougissoient plus de leurs injustices ; dans tous les ordres de citoyens, la rapine seule donnoit quelque gloire ; et le peuple, épuisé d'impôts, victime des grands, des ministres, des

juges, des esclaves mêmes du roi, le peuple opprimé, foulé aux pieds, tendoit au ciel des mains suppliantes.

Florian, Numa.

§ 85. 23e Tableau.—*Ile de Cypre.*

Dès que j'arrivai dans l'île de Cypre, je sentis un air doux qui rendoit le corps lâche et paresseux, mais qui inspiroit une humeur enjouée et folâtre. Je remarquai que la campagne, naturellement fertile et agréable, étoit presque inculte, tant les habitans étoient ennemis du travail. Je vis, de tous côtés, des femmes et de jeunes filles vainement parées, qui alloient, en chantant les louanges de Vénus, se dévouer à son temple. La beauté, les grâces, la joie, les plaisirs éclatoient également sur leurs visages ; mais les grâces y étoient affectées. On n'y voyoit point une noble simplicité et une pudeur aimable, qui fait le plus grand charme de la beauté. L'air de mollesse, l'art de composer leurs visages, leur parure vaine, leur démarche languissante, leurs regards qui sembloient chercher ceux des hommes, leur jalousie entre elles pour allumer de grandes passions, en un mot, tout ce que je voyois dans ces femmes me sembloit vil et méprisable : à force de vouloir plaire, elle me dégoûtoient.

On me conduisit au temple de la déesse : elle en avoit plusieurs dans cette île ; car elle est particulièrement adorée à Cythère, à Idalie et à Paphos. C'est à Cythère que je fus conduit. Le temple est tout de marbre ; c'est un parfait péristyle : les colonnes sont d'une grosseur et d'une hauteur qui rendent cet édifice très-majestueux ; au-dessus de l'architrave et de la frise sont à chaque face de grands frontons, où l'on voit en bas-relief toutes les plus agréables aventures de la déesse. A la porte du temple est sans cesse une foule de peuples qui viennent faire leurs offrandes. On n'égorge jamais dans l'enceinte du lieu sacré, aucune victime ; on n'y brûle point, comme ailleurs, la graisse des génisses et des taureaux ; on n'y répand jamais leur sang : on présente seulement devant l'autel les bêtes qu'on offre ; et on n'en peut offrir aucune qui ne soit jeune, blanche, sans défaut et sans tache: on les couvre de bandelettes de pourpre brodées d'or ; leurs cornes sont dorées et ornées de bouquets de fleurs odoriférantes. Après qu'elles ont été présentées devant l'autel, on les renvoie dans un lieu écarté, où elles sont égorgées pour les festins des prêtres de la déesse.

On offre aussi toute espèce de liqueurs parfumées et du vin plus doux que le nectar. Les prêtres sont revêtus de longues robes blanches avec des ceintures d'or et des franges de même au bas de leurs robes. On brûle nuit et jour sur les autels les parfums les plus exquis de l'orient, et ils forment une espèce de nuage qui monte vers le ciel. Toutes les colonnes du temple sont ornées de festons pendans ; tous les vases qui servent au sacrifice sont d'or ; un bois sacré de myrtes environne le bâtiment. Il n'y a que de jeunes garçons et de jeunes filles d'une rare beauté, qui puissent présenter les victimes aux prêtres, et qui osent allumer le feu des autels. Mais l'impudence et la dissolution déshonorent un temple si magnifique.

Fénélon.

§ 86. 24e Tableau. — *Ile de Crète.*

Nous commençames bientôt à découvrir les montagnes de Crète, que nous avions encore assez de peine à distinguer des nuées du ciel et des flots de la mer. Bientôt nous vîmes le sommet du mont Ida au-dessus des autres montagnes de l'île, comme un vieux cerf dans une forêt porte son bois rameux au-dessus des têtes des jeunes faons dont il est suivi. Peu à peu nous vîmes plus distinctement les côtes de cette île, qui se présentoit à nos yeux comme un amphithéâtre. Autant que la terre de Cypre nous avoit paru négligée et inculte, autant celle de Crète se montroit fertile et ornée de tous les fruits, par le travail de ses habitans.

De tous côtés nous remarquions des villages bien bâtis, des bourgs qui égaloient des villes, et des villes superbes. Nous ne trouvions aucun champ où la main du diligent laboureur ne fût imprimée ; partout la charrue avoit laissé de creux sillons ; les ronces, les épines et toutes les plantes qui occupent inutilement la terre, sont inconnues dans ce pays. Nous considérions avec plaisir les creux vallons où les troupeaux de bœufs mugissoient dans les gras her-

bages le long des ruisseaux ; les moutons paissans sur le penchant d'une colline ; les vastes campagnes couvertes de jaunes épis, riches dons de la féconde Cérès ; enfin, les montagnes ornées de pampres et de grappes d'un raisin déjà coloré, qui promettoit aux vendangeurs les doux présens de Bacchus pour charmer les soucis des hommes.

Mentor nous dit qu'il avoit été autrefois en Crète, et il nous expliqua ce qu'il en connoissoit. Cette île, disoit-il, admirée de tous les étrangers, et fameuse par ses cent villes, nourrit sans peine tous ses habitans, quoiqu'ils soient innombrables. C'est que la terre ne se lasse jamais de répandre ses biens sur ceux qui la cultivent. Son sein fécond ne peut s'épuiser ; plus il y a d'hommes dans un pays, pourvu qu'ils soient laborieux, plus ils jouissent de l'abondance. Ils n'ont jamais besoin d'être jaloux les uns des autres : la terre, cette bonne mère, multiplie ses dons selon le nombre de ses enfans qui méritent ses fruits par leur travail. L'ambition et l'avarice des hommes sont les seules sources de leur malheur ; les hommes veulent tout avoir, et ils se rendent malheureux par le désir du superflu ; s'ils vouloient vivre simplement, et se contenter de satisfaire aux vrais besoins, on verroit partout l'abondance, la joie, la paix et l'union.

C'est ce que Minos, le plus sage et le meilleur de tous les rois, avoit compris. Tout ce que vous verrez de plus merveilleux dans cette île est le fruit de ses lois. L'éducation qu'il faisoit donner aux enfans rend les corps sains et robustes ; on les accoutume d'abord à une vie simple, frugale et laborieuse : on suppose que toute volupté amollit le corps et l'esprit ; on ne leur propose jamais d'autre plaisir que celui d'être invincibles par la vertu, et d'acquérir beaucoup de gloire. On ne met pas seulement ici le courage à mépriser la mort dans les dangers de la guerre, mais encore à fouler aux pieds les trop grandes richesses et les plaisirs honteux. Ici on punit trois vices qui sont impunis chez les autres peuples ; l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice.

Pour le faste et la mollessse, on n'a jamais besoin de les réprimer, car ils sont inconnus en Crète. Tout le monde y travaille, et personne ne songe à s'y enrichir ; chacun se croit assez payé de son travail par une vie douce et réglée, où l'on jouit en paix et avec abondance de tout ce qui est véritablement nécessaire à la vie. On n'y souffre ni meubles précieux, ni habits magnifiques, ni festins délicieux, ni palais dorés. Les habits sont de laine fine et de belles couleurs, mais tout unis et sans broderie. Les repas y sont sobres ; on y boit peu de vin ; le bon pain en fait la principale partie, avec les fruits que les arbres offrent d'eux-mêmes, et le lait des troupeaux. Tout au plus on y mange un peu de grosse viande sans ragoût ; encore même a-t-on soin de réserver ce qu'il y a de meilleur dans les grands troupeaux de bœufs, pour faire fleurir l'agriculture. Les maisons y sont propres, commodes, riantes, mais sans ornemens. La superbe architecture n'y est pas ignorée ; mais elle est réservée pour les temples des dieux : et les hommes n'oseroient avoir des maisons semblables à celles des immortels. Les grands biens des Crétois sont la santé, la force, le courage, la paix et l'union des familles, la liberté de tous les citoyens, l'abondance des choses nécessaires, le mépris des superflues, l'habitude du travail et l'horreur de l'oisiveté, l'émulation pour la vertu, la soumission aux lois et la crainte des justes dieux.

L'autorité du roi y est grande, mais elle n'y est point arbitraire : il peut tout sur les peuples, mais les lois peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, et les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les lois lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le père de ses sujets. Elles veulent qu'un seul homme serve par sa sagesse et par sa modération à la félicité de tant d'hommes ; et non pas que tant d'hommes servent, par leur misère et par leur servitude lâche, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un seul homme. Le roi ne doit rien avoir au-dessus des autres, excepté ce qui est nécessaire ou pour le soulager dans ses pénibles fonctions, ou pour imprimer aux peuples le respect de celui qui doit soutenir les lois. D'ailleurs le roi doit être plus sobre, plus ennemi de la mollesse, plus exempt de faste et de hauteur, qu'aucun autre. Il ne doit point avoir plus de richesses et de plaisirs, mais plus de sagesse, de vertu et de gloire que le reste des hommes. Il doit être au-dehors le défenseur de la patrie, en commandant les armées ;

et au-dedans le juge des peuples, pour les rendre bons, sages et heureux. Ce n'est point pour lui-même que les dieux l'ont fait roi ; il ne l'est que pour être l'homme des peuples : c'est aux peuples qu'il doit tout son temps, tous ses soins, toute son affection ; et il n'est digne de la royauté, qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour se sacrifier au bien public. Minos n'a voulu que ses enfans régnassent après lui, qu'à condition qu'ils régneroient selon ses maximes : il aimoit encore plus son peuple que sa famille. C'est par une telle sagesse, qu'il a rendu la Crète si puissante et si heureuse. C'est par cette modération, qu'il a effacé la gloire de tous les conquérans qui veulent faire servir les peuples à leur propre grandeur, c'est-à-dire, à leur vanité ; enfin, c'est par sa justice, qu'il a mérité d'être, aux enfers, le souverain juge des morts.

Fénélon.

§ 87. 25e TABLEAU.—*La Bétique.*

Le fleuve Bétis coule dans un pays fertile, et sous un ciel doux qui est toujours serein. Le pays a pris le nom de ce fleuve, qui se jette dans le grand océan, assez près des colonnes d'Hercule, et de cet endroit où la mer furieuse, rompant ses digues, sépara autrefois la terre de Tarsis d'avec la grande Afrique. Ce pays semble avoir conservé les délices de l'âge d'or. Les hivers y sont tièdes, et les rigoureux aquilons n'y soufflent jamais. L'ardeur de l'été y est toujours tempérée par des zéphyrs rafraîchissans qui viennent adoucir l'air vers le milieu du jour. Ainsi toute l'année n'est qu'un heureux hymen du printemps et de l'automne, qui semblent se donner la main. La terre dans les vallons et dans les campagnes unies, y porte, chaque année, une double moisson. Les chemins y sont bordés de lauriers, de grenadiers, de jasmins, et d'autres arbres toujours verts et toujours fleuris. Les montagnes sont couvertes de troupeaux, qui fournissent des laines fines recherchées de toutes les nations connues. Il y a plusieurs mines d'or et d'argent dans ce beau pays ; mais les habitans, simples, et heureux dans leur simplicité, ne daignent pas seulement compter l'or et l'argent parmi leurs richesses ; ils n'estiment que ce qui sert véritablement aux besoins de l'homme.

Quand nous avons commencé à faire notre commerce chez ces peuples, nous avons trouvé l'or et l'argent parmi eux employés au même usage que le fer ; par exemple, pour des socs de charrue. Comme ils ne faisoient aucun commerce au-dehors, ils n'avoient besoin d'aucune monnoie ; ils sont presque tous bergers ou laboureurs. On voit en ce pays peu d'artisans ; car ils ne veulent souffrir que les arts qui servent aux véritables nécessités des hommes ; encore même la plupart des hommes, en ce pays, étant adonnés à l'agriculture ou à conduire des troupeaux, ne laissent pas d'exercer les arts nécessaires pour leur vie simple et frugale.

Les femmes filent cette belle laine, et en font des étoffes fines et d'une merveilleuse blancheur : elles font le pain, apprêtent à manger ; et ce travail leur est facile, car on ne vit en ce pays que de fruits ou de lait, rarement de viande. Elles emploient le cuir de leurs moutons à faire une légère chaussure pour elles, pour leurs maris et pour leurs enfans ; elles font des tentes dont les unes sont de peaux cirées, les autres d'écorces d'arbres ; elles font et lavent tous les habits de la famille, tiennent les maisons dans un ordre et une propreté admirables. Leurs habits sont aisés à faire ; car, dans ce doux climat, on ne porte qu'une pièce d'étoffe fine et légère, qui n'est point taillée, et que chacun met, à longs plis, autour de son corps pour la modestie, lui donnant la forme qu'il veut.

Les hommes n'ont d'autre art à exercer, outre la culture des terres et la conduite des troupeaux, que l'art de mettre le bois et le fer en œuvre ; encore même ne se servent-ils guere du fer, excepté pour les instrumens nécessaires au labourage. Tous les arts qui regardent l'architecture leur sont inutiles : car ils ne bâtissent jamais de maisons. C'est, disent-ils, s'attacher trop à la terre que d'y faire une demeure qui dure beaucoup plus que nous ; il suffit de se défendre des injures de l'air. Pour tous les autres arts estimés chez les Grecs, chez les Egyptiens, et chez tous les autres peuples bien policés, ils les détestent, comme les inventions de la vanité et de la mollesse.

Quand on leur parle de peuples qui ont l'art de faire des bâtimens superbes, des meubles d'or et d'argent, des étof-

fes ornées de broderies et de pierres précieuses, des parfums exquis, des mets délicieux, des instrumens dont l'harmonie charme, ils répondent en ces termes : ces peuples sont bien malheureux d'avoir employé tant de travail et d'industrie à se corrompre eux-mêmes ! ce superflu amollit, enivre, tourmente ceux qui le possèdent ; il tente ceux qui en sont privés, de vouloir l'acquérir par l'injustice et par la violence. Peut-on nommer bien, un superflu qui ne sert qu'à rendre les hommes mauvais ? Les hommes de ce pays sont-ils plus sains et plus robustes que nous ? vivent-ils plus longtemps ? sont-ils plus unis entre eux ? mènent-ils une vie plus libre, plus tranquille, plus gaie ? Au contraire, ils doivent être jaloux les uns des autres, rongés par une lâche et noire envie, toujours agités par l'ambition, par la crainte, par l'avarice, incapables de plaisirs purs et simples, puisqu'ils sont esclaves de tant de fausses nécessités dont ils font dépendre tout leur bonheur.

C'est ainsi que parlent ces hommes sages, qui n'ont appris la sagesse qu'en étudiant la simple nature. Ils ont horreur de notre politesse ; et il faut avouer que la leur est grande dans leur aimable simplicité. Ils vivent tous ensemble sans partager les terres ; chaque famille est gouvernée par son chef, qui en est le véritable roi. Le père de famille est en droit de punir chacun de ses enfans ou petits-enfans qui fait une mauvaise action : mais, avant de le punir, il prend l'avis du reste de la famille. Ces punitions n'arrivent presque jamais ; car l'innocence des mœurs, la bonne foi, l'obéissance, et l'horreur du vice habitent dans cette heureuse terre. Il semble qu'Astrée, qu'on dit retirée dans le ciel, est encore ici-bas cachée parmi ces hommes. Il ne faut point de juges parmi eux ; car leur propre conscience les juge. Tous les biens sont communs ; les fruits des arbres, les légumes de la terre, le lait des troupeaux sont des richesses si abondantes, que des peuples si sobres et si modérés n'ont pas besoin de les partager. Chaque famille errante dans ce beau pays, transporte ses tentes d'un lieu à un autre, quand elle a consumé les fruits et épuisé les pâturages de l'endroit où elle s'étoit mise. Ainsi ils n'ont pas d'intérêt à se soutenir les uns contre les autres, et ils s'aiment tous d'un amour fraternel que rien ne trouble. C'est le retranchement des vaines richesses et des plaisirs trompeurs, qui leur conserve cette paix, cette union et cette liberté. Ils sont tous libres, tous égaux. On ne voit parmi eux aucune distinction que celle qui vient de l'expérience des sages vieillards, ou de la sagesse extraordinaire de quelques jeunes hommes qui égalent les vieillards consommés en vertu. La fraude, la violence, le parjure, les procès, les guerres ne font jamais entendre leur voix cruelle et empestée dans ce pays chéri des dieux. Jamais le sang humain n'a rougi cette terre ; à peine y voit-on couler celui des agneaux. Quand on parle à ces peuples des batailles sanglantes, des rapides conquêtes, des renversemens d'états qu'on voit dans les autres nations, ils ne peuvent assez s'étonner. Quoi ! disent-ils, les hommes ne sont-ils pas assez mortels, sans se donner encore les uns aux autres une mort précipitée ? La vie est si courte ! et il semble qu'elle leur paroisse trop longue. Sont-ils sur la terre pour se déchirer les uns les autres, et pour se rendre mutuellement malheureux !

Au reste, ces peuples de la Bétique ne peuvent comprendre qu'on admire tant les conquérans qui subjuguent les grands empires. Quelle folie, disent-ils, de mettre son bonheur à gouverner les autres hommes dont le gouvernement donne tant de peine, si on veut les gouverner avec raison et selon la justice ! Mais pourquoi prendre plaisir à les gouverner malgré eux ? C'est tout ce qu'un homme sage peut faire, que de vouloir s'assujettir à gouverner un peuple docile dont les dieux l'ont chargé, ou un peuple qui le prie d'être comme son père et son protecteur. Mais gouverner les peuples contre leur volonté, c'est se rendre très-misérable, pour avoir le faux honneur de les tenir dans l'esclavage. Un conquérant est un homme que les dieux, irrités contre le genre humain, ont donné à la terre, dans leur colère, pour ravager les royaumes, pour répandre partout l'effroi, la misère, le désespoir, et pour faire autant d'esclaves qu'il y a d'hommes libres. Un homme qui cherche la gloire, ne la trouve-t-il pas assez, en conduisant avec sagesse ce que les dieux ont mis dans ses mains ? Croit-il ne pouvoir mériter des louanges qu'en devenant violent, injuste, hautain, usurpateur et tyrannique sur tous ses voisins? Il ne faut jamais songer à la guerre, que

pour défendre sa liberté. Heureux celui qui, n'étant point l'esclave d'autrui, n'a point la folle ambition de faire d'autrui son esclave ! Ces grands conquérans qu'on nous dépeint avec tant de gloire, ressemblent à ces fleuves débordés qui paroissent majestueux, mais qui ravagent toutes les fertiles campagnes qu'ils devroient seulement arroser.

Fénélon.

§ 88. 26e Tableau.—*Royaume de Grenade, et Palais d'Alhambra.*

Le nouveau roi, déjà fameux par sa valeur, prit la ville de Jaën, et força l'altier Castillan à signer une paix durable. Alors, tous ses soins furent pour son peuple. Notre gouvernement despotique, si funeste sous tant de monarques, devint pour mon père un moyen de plus de rendre ses sujets heureux. Les grands de l'empire connurent enfin qu'ils étoient soumis à sa justice, qu'elle étoit la même pour tous. Le cultivateur, opprimé jusqu'alors, recueillit en paix ses moissons ; les troupeaux couvrirent nos vertes montagnes ; les arbres, les plantes utiles se multiplièrent dans nos champs ; la terre, si féconde dans nos climats, étala partout ses trésors ; et le royaume de Grenade, favorisé par la nature, gouverné par un prince sage, cultivé par des mains laborieuses, sembloit être un vaste jardin, dont une famille innombrable pouvoit à peine consommer tous les fruits.

Après avoir assuré la félicité de ses peuples, mon père, enrichi lui-même de l'abondance de ses sujets, voulut se délasser avec les arts, et les employer à sa gloire. Les mosquées revêtues de marbre, les aqueducs de granit s'élevèrent de toutes parts. Le fameux palais de l'Alhambra commencé par l'*Emir al Mumenim*, fut achevé par Mulei-Hassem ; et ce monument de magnificence l'emporte même sur les prodiges qu'enfante l'imagination. Là, des milliers de colonnes d'albâtre soutiennent des voûtes immenses, dont les murs, couverts de porphyre, éclatent d'or et d'azur. Là, des eaux vives et jaillissantes, forment au milieu des appartemens, des cascades d'argent liquide, vont remplir des canaux de jaspe et serpentent dans les galeries. Partout le doux parfum des fleurs se mêle à celui des aromates, qui, brûlant toujours dans les souterrains, s'exhalent du pied des colonnes, et viennent embaumer l'air qu'on respire. Des jours ménagés sur les bords enchantés des deux fleuves, sur les montagnes de neige, présentent à l'œil étonné des tableaux variés sans cesse. Tout ce qui flatte les sens, tout ce que l'art et la nature, la magnificence et le goût, peuvent réunir pour la volupté, se trouve joint dans ce beau séjour aux chefs-d'œuvre qui charment l'esprit. A côté des eaux bondissantes, au milieu des riches sculptures, vis-à-vis des superbes vues, on a gravé sur le porphyre les vers de nos poëtes Arabes. Dans le parvis de la salle immense où le roi rend la justice, on lit sur la porte cette inscription :

Crime, pâlis d'effroi, crains mon regard sévère ;
Le ciel, lent à punir, tonne et frappe à la fin.
Rassure-toi, triste orphelin,
Ici tu vas trouver un père.

Florian. Gonsalve de Cordoue.

§ 89. 27e Tableau.—*Philoctète dans l'Ile de Lemnos.*

Les Grecs confédérés entreprirent de venger Ménélas de l'infâme Pâris, qui avoit enlevé Hélène, et de renverser l'empire de Priam. L'oracle d'Apollon leur fit entendre qu'ils ne devoient point espérer de finir heureusement cette guerre, à moins qu'ils n'eussent les flèches d'Hercule. Il y avoit déjà longtemps qu'Hercule ne paroissoit plus sur la terre : On n'entendoit plus parler d'aucun nouvel exploit de ce héros ; les monstres et les scélérats recommençoient à paroître impunément. Les Grecs ne savoient que croire de lui : les uns disoient qu'il étoit mort, d'autres soutenoient qu'il étoit allé jusque sous l'Ourse glacée, dompter les Scythes. Mais Ulysse soutint qu'il étoit mort, et entreprit de me le faire avouer. Il me vint trouver dans un temps où je ne pouvois encore me consoler d'avoir perdu le grand Alcide. Il eut une peine extrême à m'aborder ; car je ne pouvois plus voir les hommes : je ne pouvois souffrir qu'on m'arrachât de ces déserts du mont Oéta, où j'avois vu périr mon ami : je ne songeois qu'à me repeindre l'image de ce héros et qu'à pleurer à la vue de ces tristes lieux. Mais la douce et puissante per-

suasion étoit sur les lèvres d'Ulysse : il parut presque aussi affligé que moi ; il versa des larmes ; il sut gagner insensiblement mon cœur et attirer ma confiance ; il m'attendrit pour les rois Grecs qui alloient combattre pour une juste cause, et qui ne pouvoient réussir sans moi. Il ne put jamais néanmoins m'arracher le secret de la mort d'Hercule, que j'avois juré de ne dire jamais ; mais il ne doutoit point qu'il ne fût mort, et il me pressoit de lui découvrir le lieu où j'avois caché ses cendres.

Hélas ! j'eus horreur de faire un parjure en lui disant un secret que j'avois promis aux dieux de ne dire jamais ; j'eus la foiblesse d'éluder mon serment, n'osant le violer: les dieux m'en ont puni. Je frappai du pied la terre à l'endroit où j'avois mis les cendres d'Hercule ; ensuite j'allai joindre les rois ligués, qui me reçurent avec la même joie qu'ils auroient reçu Hercule même. Comme je passois dans l'île de Lemnos, je voulus montrer à tous les Grecs ce que mes flèches pouvoient faire ; me préparant à percer un daim qui se lançoit dans un bois, je laissai par mégarde tomber la flèche de l'arc sur mon pied, et elle me fit une blessure que je ressens encore. Aussitôt j'éprouvai les mêmes douleurs qu'Hercule avoit souffertes ; je remplissois nuit et jour l'île de mes cris ; un sang noir et corrompu coulant de ma plaie, infectoit l'air, et répandoit dans le camp des Grecs une puanteur capable de suffoquer les hommes les plus vigoureux. Toute l'armée eut horreur de me voir dans cette extrémité ; chacun conclut que c'étoit un supplice qui m'étoit envoyé par les justes dieux.

Ulysse, qui m'avoit engagé dans cette guerre, fut le premier à m'abandonner. J'ai reconnu, depuis, qu'il l'avoit fait parce qu'il préféroit l'intérêt commun de la Grèce et la victoire, à toutes les raisons d'amitié et de bienséance particulière. On ne pouvoit plus sacrifier dans le camp, tant l'horreur de ma plaie, son infection, et la violence de mes cris troubloient toute l'armée. Mais au moment où je me vis abandonné de tous les Grecs, par les conseils d'Ulysse, cette politique me parut pleine de la plus horrible inhumanité et de la plus noire trahison. Hélas ! j'étois aveugle, et je ne voyois pas qu'il étoit juste que les plus sages hommes fussent contre moi, de même que les dieux que j'avois irrités.

Je demeurai, pendant presque tout le siége de Troie, seul, sans secours, sans espérance, sans soulagement, livré à d'horribles douleurs, dans cette île déserte et sauvage, où je n'entendois que le bruit des vagues de la mer qui se brisoient contre les rochers. Je trouvai, au milieu de cette solitude, une caverne vide dans un rocher qui élevoit vers le ciel deux pointes semblables à deux têtes: de ce rocher sortoit une fontaine claire. Cette caverne étoit la retraite des bêtes farouches, à la fureur desquelles j'étois exposé nuit et jour. J'amassai quelques feuilles pour me coucher. Il ne me restoit pour tout bien qu'un pot de bois grossièrement travaillé, et quelques habits déchirés, dont j'enveloppois ma plaie pour arrêter le sang, et dont je me servois aussi pour la nettoyer. Là, abandonné des hommes, et livré à la colère des dieux, je passois mon temps à percer de mes flèches les colombes et les autres oiseaux qui voloient autour de mon rocher. Quand j'avois tué quelque oiseau pour ma nourriture, il falloit que je me traînasse contre terre avec douleur, pour aller ramasser ma proie : ainsi mes mains me préparoient de quoi me nourrir.

Cette vie, tout affreuse qu'elle est, m'eût paru douce loin des hommes ingrats et trompeurs, si la douleur ne m'eût accablé, et si je n'eusse sans cesse repassé dans mon esprit ma triste aventure. Quoi ! disois-je, tirer un homme de sa patrie, comme le seul homme qui puisse venger la Grèce, et puis l'abandonner dans cette île déserte pendant son sommeil ! car ce fut pendant mon sommeil que les Grecs partirent. Quelle fut ma surprise ! et combien je versai de larmes à mon réveil, quand je vis les vaisseaux fendre les ondes. Hélas ! cherchant de tous côtés dans cette île sauvage et horrible, je n'y trouvai que la douleur. Dans cette île, il n'y a ni port, ni commerce, ni hospitalité, ni homme qui y aborde volontairement. On n'y voit que les malheureux que les tempêtes y ont jetés, et on n'y peut espérer de société que par des naufrages : encore même ceux qui venoient en ce lieu, n'osoient me prendre pour me ramener ; ils craignoient la colère des dieux et celle des Grecs. Depuis dix ans je souffrois la honte, la

douleur, la faim ; je nourrissois une plaie qui me dévoroit ; l'espérance même étoit éteinte dans mon cœur.

Tout à coup, revenant de chercher des plantes médicinales pour ma plaie, j'aperçus dans mon antre un jeune homme, beau, gracieux, mais fier et d'une taille de héros. Il me sembla que je voyois Achille, tant il en avoit les traits, les regards et la démarche : son âge seul me fit comprendre que ce ne pouvoit être lui. Je remarquai sur son visage, tout ensemble la compassion et l'embarras. Il fut touché de voir avec quelle peine et quelle lenteur je me traînois ; les cris perçans et douloureux dont je faisois retentir les échos de ce rivage, attendrirent son cœur.

O étranger ! lui dis-je d'assez loin, quel malheur t'a conduit dans cette île inhabitée ? Je reconnois l'habit Grec, cet habit qui m'est encore si cher. Oh! qu'il me tarde d'entendre ta voix, et de trouver sur tes lèvres cette langue que j'ai apprise dès l'enfance, et que je ne puis parler à personne depuis si longtemps dans cette solitude ! Ne sois point effrayé de voir un homme si malheureux, tu dois en avoir pitié.

A peine Néoptolème m'eut dit, je suis Grec, que je m'écriai : O douces paroles, après tant d'années de silence et de douleurs sans consolations ! O mon fils ! quel malheur, quelle tempête, ou plutôt quel vent favorable t'a conduit ici pour finir mes maux ! Il me répondit : Je suis de l'île de Scyros, j'y retourne ; on dit que je suis fils d'Achille ; tu sais tout.

Des paroles si courtes ne contentoient pas ma curiosité ; je lui dis : O fils d'un père que j'ai tant aimé ! cher nourrisson de Lycomède, comment viens-tu donc ici ? D'où viens-tu ? Il me répondit qu'il venoit du siége de Troie. Tu n'étois pas, lui dis-je, de la première expédition ? Et toi, me dit-il, en étois-tu ? Alors, je lui répondis : Tu ne connois, je le vois bien, ni le nom de Philoctète, ni ses malheurs. Hélas ! infortuné que je suis, mes persécuteurs m'insultent dans ma misère ; la Grèce ignore ce que je souffre : ma douleur augmente, les Atrides m'ont mis en cet état : que les dieux le leur rendent !

Ensuite, je lui racontai de quelle manière les Grecs m'avoient abandonné. Aussitôt qu'il eut écouté mes plaintes, il me fit les siennes. Après la mort d'Achille, me dit-il.... D'abord, je l'interrompis, en disant : Quoi ! Achille est mort ! Pardonne-moi, mon fils, si je trouble ton récit par les larmes que je dois à ton père. Néoptolème me répondit : Vous me consolez en m'interrompant ; qu'il est doux de voir Philoctète pleurer mon père !

Néoptolème reprenant son discours, me dit : Après la mort d'Achille, Ulysse et Phénix me vinrent chercher, assurant qu'on ne pouvoit, sans moi, renverser la ville de Troie. Ils n'eurent aucune peine à m'emmener ; car la douleur de la mort d'Achille, et le désir d'hériter de sa gloire dans cette célèbre guerre, m'engageoient assez à les suivre. J'arrive à Sigée ; l'armée s'assemble autour de moi : chacun jure qu'il revoit Achille ; mais, hélas ! il n'étoit plus. Jeune et sans expérience, je croyois pouvoir tout espérer de ceux qui me donnoient tant de louanges. D'abord je demande aux Atrides les armes de mon père ; ils me répondent cruellement : Tu auras le reste de ce qui lui appartenoit ; mais pour ses armes, elles sont destinées à Ulysse.

Aussitôt je me trouble, je pleure, je m'emporte ; mais Ulysse, sans s'émouvoir, me disoit : Jeune homme, tu n'étois pas avec nous dans les périls de ce long siége ; tu n'as pas mérité de telles armes ; et tu parles déjà trop fièrement ; jamais tu ne les auras. Dépouillé injustement par Ulysse, je m'en retourne dans l'île de Scyros, moins indigné contre Ulysse que contre les Atrides. Que quiconque est leur ennemi, puisse être l'ami des dieux ! ô Philoctète, j'ai tout dit.

Alors je demandai à Néoptolème comment Ajax Télamonien n'avoit pas empêché cette injustice. Il est mort, me répondit-il. Il est mort ! m'écriai-je : et Ulysse ne meurt point ! au contraire, il fleurit dans l'armée. Ensuite je lui demandai des nouvelles d'Antiloque, fils du sage Nestor, et de Patrocle si chéri par Achille. Ils sont morts aussi, me dit-il. Aussitôt je m'écriai encore : quoi ! morts ! hélas ! que me dis-tu ? Ainsi la cruelle guerre moissonne les bons et épargne les méchans. Ulysse est donc en vie ? Thersite l'est aussi sans doute ? voilà ce que font les dieux ; et nous les louerions encore !

Pendant que j'étois dans cette fureur contre Ulysse, Néoptolème continuoit à me tromper ; il ajouta ces tristes paroles : Loin de l'armée Grecque, où le mal prévaut sur le bien, je vais vivre content dans la sauvage île de Scyros. Adieu ; je pars : que les dieux vous guérissent.

Aussitôt je lui dis : O mon fils, je te conjure par les mânes de ton père, par ta mère, par tout ce que tu as de plus cher sur la terre, de ne me laisser pas seul dans les maux que tu vois. Je n'ignore pas combien je te serai à charge, mais il y auroit de la honte à m'abandonner. Jette-moi à la proue, à la poupe, dans la sentine même, partout où je t'incommoderai le moins. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Ne me laisse point en un désert où il n'y a aucun vestige d'hommes ; mène-moi dans ta patrie ou dans l'Eubée, qui n'est pas loin du mont Oéta, de Trachine, et des bords agréables du fleuve Sperchius : rends-moi à mon père. Hélas ! je crains qu'il ne soit mort. Je lui avois mandé de m'envoyer un vaisseau : ou il est mort, ou bien ceux qui m'avoient promis de lui dire ma misère, ne l'ont pas fait. J'ai recours à toi, ô mon fils ! souviens-toi de la fragilité des choses humaines : celui qui est dans la prospérité, doit craindre d'en abuser, et secourir les malheureux.

Voilà ce que l'excès de la douleur me faisoit dire à Néoptolème. Il me promit de m'emmener. Alors je m'écriai encore : O heureux jour ! ô aimable Néoptolème, digne de la gloire de son père ! chers compagnons de ce voyage, souffrez que je dise adieu à cette triste demeure ! Voyez où j'ai vécu ; comprenez ce que j'ai souffert : nul autre n'eût pu le souffrir ; mais la nécessité m'avoit instruit, et elle apprend aux hommes ce qu'ils ne pourroient jamais savoir autrement. Ceux qui n'ont jamais souffert, ne savent rien ; ils ne connoissent ni les biens ni les maux ; ils ignorent les hommes ; ils s'ignorent eux-mêmes. Après avoir parlé ainsi, je pris mon arc et mes flèches.

Néoptolème me pria de souffrir qu'il les baisât, ces armes si célèbres et consacrées par l'invincible Hercule. Je lui répondis : Tu peux tout ; c'est toi, mon fils, qui me rends aujourd'hui la lumière, ma patrie, mon père accablé de vieillesse, mes amis, moi-même. Tu peux toucher ces armes, et te vanter d'être le seul d'entre les Grecs qui ait mérité de les toucher. Aussitôt Néoptolème entre dans ma grotte pour admirer mes armes.

Cependant une douleur cruelle me saisit, elle me trouble, je ne sais plus ce que je fais ; je demande un glaive tranchant pour couper mon pied ; je m'écrie : O mort tant désirée ! que ne viens-tu ? ô jeune homme ! brûle-moi tout à l'heure, comme je brûlai le fils de Jupiter. O terre ! ô terre ! reçois un mourant qui ne peut plus se relever ! De ce transport de douleur, je tombai soudainement, selon ma coutume, dans un assoupissement profond ; une grande sueur commença à me soulager ; un sang noir et corrompu coula de ma plaie. Pendant mon sommeil, il eût été facile à Néoptolème d'emporter mes armes et de partir : mais il étoit fils d'Achille, et n'étoit pas né pour tromper.

En m'éveillant, je reconnus son embarras : il soupiroit, comme un homme qui ne sait pas dissimuler, et qui agit contre son cœur. Me veux-tu donc surprendre ? lui dis-je : qu'y a-t-il donc ? Il faut, me répondit-il, que vous me suiviez au siége de Troie. Je repris aussitôt : Ah ! qu'as-tu dit, mon fils ? rends-moi cet arc ; je suis trahi ; ne m'arrache pas la vie. Hélas ! il ne me répond rien ; il me regarde tranquillement, rien ne le touche. O rivages ! ô promontoires de cette île ! ô bêtes farouches ! ô rochers escarpés ! c'est à vous que je me plains ; car je n'ai que vous à qui je puisse me plaindre : vous êtes accoutumés à mes gémissemens. Faut-il que je sois trahi par le fils d'Achille ? Il m'enlève l'arc sacré d'Hercule ; il veut me traîner dans le camp des Grecs pour triompher de moi ; il ne voit pas que c'est triompher d'un mort, d'une ombre, d'une image vaine. O ! s'il m'eût attaqué dans ma force...! Mais encore à présent ce n'est que par surprise. Que ferai-je ? rends, mon fils, rends ; sois semblable à ton père, semblable à toi-même. Que dis-tu ?.... tu ne dis rien !.... O rocher sauvage ! je reviens à toi, nu, misérable, abandonné, sans nourriture ; je mourrai seul dans cet antre : n'ayant plus mon arc pour tuer les bêtes, les bêtes me dévoreront ; n'importe. Mais, mon fils, tu ne parois

pas méchant ; quelque conseil te pousse : rends-moi mes armes, va-t'en.

Néoptolème, les larmes aux yeux, disoit tout bas : Plût aux dieux que je ne fusse jamais parti de Scyros ! Cependant je m'écrie : Ah ! que vois-je ? n'est-ce pas Ulysse ? Aussitôt j'entends sa voix, et il me répond : Oui, c'est moi. Si le sombre royaume de Pluton se fût entr'ouvert, et que j'eusse vu le noir Tartare que les dieux mêmes craignent d'entrevoir, je n'aurois pas été saisi, je l'avoue, d'une plus grande horreur. Je m'écriai encore : O terre de Lemnos, je te prends à témoin ! ô soleil, tu le vois, et tu le souffres ! Ulysse me répondit sans s'émouvoir : Jupiter le veut et je l'exécute. Oses-tu, lui disois-je, invoquer Jupiter ? vois-tu ce jeune homme qui n'étoit point né pour la fraude, et qui souffre en exécutant ce que tu l'obliges de faire? Ce n'est pas pour vous tromper, me dit Ulysse, ni pour vous nuire que nous venons ; c'est pour vous délivrer, vous guérir, vous donner la gloire de renverser Troie, et vous ramener dans votre patrie. C'est vous, et non pas Ulysse, qui êtes l'ennemi de Philoctète.

Alors je dis à votre père tout ce que la fureur pouvoit m'inspirer : Puisque tu m'as abandonné sur ce rivage, lui dis-je, que ne m'y laisses-tu en paix ? Va chercher la gloire des combats et tous les plaisirs, jouis de ton bonheur avec les Atrides : laisse-moi ma misère et ma douleur. Pourquoi m'enlever ? je ne suis plus rien ; je suis déjà mort. Pourquoi ne crois-tu pas encore aujourd'hui, comme tu le croyois autrefois, que je ne saurois partir ; que mes cris et l'infection de ma plaie troubleroient les sacrifices ? O Ulysse, auteur de mes maux, que les dieux puissent te..... Mais les dieux ne m'écoutent point ; au contraire, ils excitent mon ennemi. O terre de ma patrie, que je ne reverrai jamais !..... O dieux, s'il en reste encore quelqu'un d'assez juste pour avoir pitié de moi, punissez, punissez Ulysse ; alors je me croirai guéri.

Pendant que je parlois ainsi, Ulysse, tranquille, me regardoit avec un air de compassion, comme un homme qui, loin d'être irrité, supporte et excuse le trouble d'un malheureux que la fortune a aigri. Je le voyois semblable à un rocher qui, sur le sommet d'une montagne, se joue de la fureur des vents et laisse épuiser leur rage, pendant qu'il demeure immobile. Ainsi Ulysse, demeurant dans le silence, attendoit que ma colère fut épuisée ; car il savoit qu'il ne faut attaquer les passions des hommes, pour les réduire à la raison, que quand elles commencent à s'affoiblir par une espèce de lassitude. Ensuite il me dit ces paroles : O Philoctète, qu'avez-vous fait de votre raison et de votre courage ? voici le moment de s'en servir. Si vous refusez de nous suivre pour remplir les grands desseins de Jupiter sur vous, adieu ; vous êtes indigne d'être le libérateur de la Grèce et le destructeur de Troie. Demeurez à Lemnos : ces armes que j'emporte, me donneront une gloire qui vous étoit destinée. Néoptolème, partons ; il est inutile de lui parler : la compassion pour un seul homme, ne doit pas nous faire abandonner le salut de la Grèce entière.

Alors je me sentis comme une lionne à qui on vient d'arracher ses petits ; elle remplit les forêts de ses rugissemens. O caverne, disois-je, jamais je ne te quitterai, tu seras mon tombeau ! O séjour de ma douleur, plus de nourriture, plus d'espérance ! Qui me donnera un glaive pour me percer ? Oh ! si les oiseaux de proie pouvoient m'enlever !.... Je ne les percerai plus de mes flèches ! O arc précieux, arc consacré par les mains du fils de Jupiter ! O cher Hercule, s'il te reste encore quelque sentiment, n'es-tu pas indigné ? Cet arc n'est plus dans les mains de ton fidèle ami ; il est dans les mains impures et trompeuses d'Ulysse. Oiseaux de proie, bêtes farouches, ne fuyez plus cette caverne, mes mains n'ont plus de flèches : misérable, je ne puis plus vous nuire ; venez me dévorer ! ou plutôt, que la foudre de l'impitoyable Jupiter m'écrase !

Ulysse, ayant tenté tous les autres moyens pour me persuader, jugea enfin que le meilleur étoit de me rendre mes armes : il fit signe à Néoptolème, qui me les rendit aussitôt. Alors je lui dis : Digne fils d'Achille, tu montres que tu l'es : mais laisse-moi percer mon ennemi. Aussitôt je voulus tirer une flèche contre Ulysse ; mais Néoptolème m'arrêta, en me disant : La colère vous trouble, et vous empêche de voir l'indigne action que vous voulez faire.

Pour Ulysse, il paroissoit aussi tranquille contre mes flèches que contre mes

injures. Je me sentis touché de cette intrépidité et de cette patience. J'eus honte d'avoir voulu, dans ce premier transport, me servir de mes armes pour tuer celui qui me les avoit fait rendre : mais comme mon ressentiment n'étoit pas encore apaisé, j'étois inconsolable de devoir mes armes à un homme que je haïssois tant. Cependant Néoptolème me disoit : Sachez que le divin Hélénus, fils de Priam, étant sorti de la ville de Troie par l'ordre et par l'inspiration des dieux, nous a dévoilé l'avenir. La malheureuse Troie tombera, a-t-il dit ; mais elle ne peut tomber qu'après qu'elle aura été attaquée par celui qui tient les flèches d'Hercule. Cet homme ne peut guérir que quand il sera devant les murailles de Troie : les enfans d'Esculape le guériront.

En ce moment je sentis mon cœur partagé : j'étois touché de la naïveté de Néoptolème, et de la bonne foi avec laquelle il m'avoit rendu mon arc ; mais je ne pouvois me résoudre à voir encore le jour s'il falloit céder à Ulysse, et une mauvaise honte me tenoit en suspens. Me verra-t-on, disois-je en moi-même, avec Ulysse et avec les Atrides ? que croira-t-on de moi ?

Pendant que j'étois dans cette incertitude, tout à coup j'entends une voix plus qu'humaine : je vois Hercule dans un nuage éclatant ; il étoit environné de rayons de gloire. Je reconnus facilement ses traits un peu rudes, son corps robuste et ses manières simples ; mais il avoit une hauteur et une majesté qui n'avoient jamais paru si grandes en lui quand il domptoit les monstres. Il me dit :

Tu entends, tu vois Hercule. J'ai quitté le haut Olympe pour t'annoncer les ordres de Jupiter. Tu sais par quels travaux j'ai acquis l'immortalité : il faut que tu ailles avec le fils d'Achille, pour marcher sur mes traces dans le chemin de la gloire. Tu guériras ; tu perceras de mes flèches Pâris, auteur de tant de maux. Après la prise de Troie, tu enverras de riches dépouilles à Péan, ton père, sur le mont Oéta ; ces dépouilles seront mises sur mon tombeau comme un monument de la victoire due à mes flèches. Et toi, ô fils d'Achille ! je te déclare que tu ne peux vaincre sans Philoctète, ni Philoctète sans toi. Allez donc comme deux lions qui cherchent ensemble leur proie. J'enverrai Esculape à Troie pour guérir Philoctète. Surtout, ô Grecs, aimez et observez la religion : le reste meurt ; elle ne meurt jamais.

Après avoir entendu ces paroles, je m'écriai : O heureux jour, douce lumière, tu te montres enfin après tant d'années ! Je t'obéis, je pars après avoir salué ces lieux. Adieu, cher antre. Adieu, nymphes de ces prés humides ; je n'entendrai plus le bruit sourd des vagues de cette mer. Adieu, rivage où tant de fois j'ai souffert les injures de l'air. Adieu, promontoires où écho répéta tant de fois mes gémissemens. Adieu, douces fontaines qui me fûtes si amères. Adieu, ô terre de Lemnos ; laisse-moi partir heureusement, puisque je vais où m'appelle la volonté des dieux et de mes amis.

Fénélon.

§ 90. 28e TABLEAU. — *Trône de Pluton.*

Pluton étoit sur son trône d'ébène ; son visage étoit pâle et sévère, ses yeux creux et étincelans, son front ridé et menaçant. La vue d'un homme vivant lui étoit odieuse, comme la lumière offense les yeux des animaux qui ont accoutumé de ne sortir de leurs retraites que pendant la nuit. A son côté paroissoit Proserpine, qui attiroit seule ses regards, et qui sembloit un peu adoucir son cœur : elle jouissoit d'une beauté toujours nouvelle ; mais elle paroissoit avoir joint à ses grâces divines je ne sais quoi de dur et de cruel de son époux.

Au pied du trône, étoit la mort, pâle et dévorante, avec sa faux tranchante, qu'elle aiguisoit sans cesse. Autour d'elle, voloient les noirs soucis ; les cruelles défiances ; les vengeances toutes dégouttantes de sang et couvertes de plaies ; les haines injustes ; l'avarice qui se ronge elle-même ; le désespoir qui se déchire avec ses propres mains ; l'ambition forcenée qui renverse tout ; la trahison qui veut se repaître de sang, et qui ne peut jouir des maux qu'elle a faits ; l'envie qui verse son venin mortel autour d'elle, et qui se tourne en rage, dans l'impuissance où elle est de nuire ; l'impiété qui se creuse elle-même un abîme sans fond, où elle se précipite

sans espérance ; les spectres hideux, les fantômes, qui représentent les morts pour épouvanter les vivans ; les songes affreux ; les insomnies aussi cruelles que les tristes songes. Toutes ces images funestes environnoient le fier Pluton, et remplissoient le palais où il habite.

Fénélon.

§ 91. 29e Tableau.— *Le Tartare.*

Le noir Tartare s'offre bientôt aux yeux de Télémaque. Il en sortoit une fumée noire et épaisse, dont l'odeur empestée donneroit la mort, si elle se répandoit dans la demeure des vivans. Cette fumée couvroit un fleuve de feu et des tourbillons de flamme, dont le bruit, semblable à celui des torrens les plus impétueux, quand ils s'élancent des plus hauts rochers dans le fond des abîmes, faisoit qu'on ne pouvoit rien entendre distinctement dans ces tristes lieux.

Télémaque, secrètement animé par Minerve, entre sans crainte dans ce gouffre. D'abord, il aperçut un grand nombre d'hommes qui avoient vécu dans les plus basses conditions, et qui étoient punis pour avoir cherché les richesses par des fraudes, des trahisons et des cruautés. Il y remarqua beaucoup d'impies hypocrites, qui, faisant semblant d'aimer la religion, s'en étoient servis comme d'un beau prétexte, pour contenter leur ambition, et pour se jouer des hommes crédules : ces hommes, qui avoient abusé de la vertu même, quoiqu'elle soit le plus grand don des dieux, étoient punis comme les plus scélérats de tous les hommes. Les enfans qui avoient égorgé leurs pères et leurs mères, les épouses qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs époux, les traîtres qui avoient livré leur patrie après avoir violé tous les sermens, souffroient des peines moins cruelles que ces hypocrites. Les trois juges des enfers l'avoient ainsi voulu, parce que les hypocrites ne se contentent pas d'être méchans comme le reste des impies ; ils veulent encore passer pour bons, et font, par leur fausse vertu, que les hommes n'osent plus se fier à la véritable. Les dieux, dont ils se sont joués, et qu'ils ont rendus méprisables aux hommes, prennent plaisir à employer toute leur puissance pour se venger de leur insulte.

Auprès de ceux-ci paroissent d'autres hommes que le vulgaire ne croit guères coupables, et que la vengeance divine poursuit impitoyablement ; ce sont les ingrats, les menteurs, les flatteurs qui ont loué le vice, les critiques malins qui ont tâché de flétrir la plus pure vertu ; enfin ceux qui ont jugé témérairement des choses sans les connoître à fond, et qui par là ont nui à la réputation des innocens.

Mais parmi toutes les ingratitudes, celle qui étoit punie comme la plus noire, c'est celle qui se commet envers les dieux. Quoi donc ! disoit Minos, on passe pour un monstre quand on manque de reconnoissance pour son père, ou pour un ami de qui on a reçu quelques secours, et on fait gloire d'être ingrat envers les dieux, de qui on tient la vie et tous les biens qu'elle renferme ! Ne leur doit-on pas sa naissance plus qu'au père et à la mère de qui on est né ? Plus tous ces crimes sont impunis et excusés sur la terre, plus ils sont, dans les enfers, l'objet d'une vengeance implacable à qui rien n'échappe.

Plus loin on voyoit les rois qui étoient punis pour avoir abusé de leur puissance. D'un côté, une furie vengeresse leur présentoit un miroir qui leur montroit toute la difformité de leurs vices : là ils voyoient et ne pouvoient s'empêcher de voir leur vanité grossière et avide des plus ridicules louanges ; leur dureté pour les hommes dont ils auroient dû faire la félicité ; leur insensibilité pour la vertu ; leur crainte d'entendre la vérité ; leur inclination pour les hommes lâches et flatteurs, leur inapplication, leur mollesse, leur indolence, leur défiance déplacée, leur faste et leur excessive magnificence fondée sur la ruine des peuples ; leur ambition pour acheter un peu de vaine gloire par le sang de leurs citoyens, enfin leur cruauté, qui cherche chaque jour de nouvelles délices parmi les larmes et le désespoir de tant de malheureux. Ils se voyoient sans cesse dans ce miroir ; ils se trouvoient plus horribles et plus monstrueux que n'est la chimère vaincue par Bellérophon, ni l'hydre de Lerne abattue par Hercule, ni Cerbère même, quoiqu'il vomisse de ses trois gueules béantes un sang noir et venimeux capable d'empester toute la race des mortels vivant sur la terre.

En même temps, d'un autre côté,

une autre furie leur répétoit avec insulte toutes les louanges que leurs flatteurs leur avoient données pendant leur vie, et leur présentoit un autre miroir, où ils se voyoient tels que la flatterie les avoit dépeints : l'opposition de ces deux peintures, si contraires, étoit le supplice de leur vanité. On remarquoit que les plus méchans d'entre ces rois étoient ceux à qui on avoit donné les plus magnifiques louanges pendant leur vie, parce que les méchans sont plus craints que les bons, et qu'ils exigent, sans pudeur, les lâches flatteries des poëtes et des orateurs de leur temps.

On les entend gémir dans ces profondes ténèbres où ils ne peuvent voir que les insultes et les dérisions qu'ils ont à souffrir : ils n'ont rien autour d'eux qui ne les repousse, qui ne les contredise, qui ne les confonde. Au lieu que, sur la terre, ils se jouoient de la vie des hommes, et prétendoient que tout étoit fait pour les servir ; dans le Tartare, ils sont livrés à tous les caprices de certains esclaves qui leur font sentir à leur tour une cruelle servitude : ils servent avec douleur, et il ne leur reste aucune espérance de pouvoir jamais adoucir leur captivité ; ils sont sous les coups de ces esclaves, devenus leurs tyrans impitoyables, comme une enclume est sous les coups des marteaux des Cyclopes, quand Vulcain les presse de travailler dans les fournaises ardentes du mont Etna.

Là, tous les visages sont pâles, hideux et consternés : c'est une tristesse noire qui ronge ces criminels : ils ont horreur d'eux-mêmes, et ils ne peuvent non plus se délivrer de cette horreur que de leur propre nature ; ils n'ont point besoin d'autres châtimens de leurs fautes, que leurs fautes mêmes ; ils les voient sans cesse dans toute leur énormité ; elles se présentent à eux comme des spectres horribles ; elles les poursuivent ; pour s'en garantir, ils cherchent une mort plus puissante que celle qui les a séparés de leurs corps. Dans le désespoir où ils sont, ils appellent à leur secours une mort qui puisse éteindre tout sentiment et toute connoissance en eux ; ils demandent aux abîmes de les engloutir, pour se dérober aux rayons vengeurs de la vérité qui les persécute : mais ils sont réservés à la vengeance qui distille sur eux goutte à goutte, et qui ne tarira jamais. La vérité qu'ils ont craint de voir fait leur supplice ; ils la voient, et n'ont des yeux que pour la voir s'élever contre eux ; sa vue les perce, les déchire, les arrache à eux-mêmes : elle est comme la foudre ; sans rien détruire au-dehors, elle pénètre jusqu'au fond des entrailles. Semblable à un métal, dans une fournaise ardente, l'âme est comme fondue par ce feu vengeur : il ne laisse aucune consistance, et il ne consume rien ; il dissout jusqu'aux premiers principes de la vie, et on ne peut mourir. On est arraché à soi-même ; on n'y peut plus trouver ni appui, ni repos pour un seul instant : on ne vit plus que par la rage qu'on a contre soi-même, et par une perte de toute espérance, qui rend forcené.

Fénélon.

§ 92. 30e TABLEAU. — *Satan allant à la Découverte de la Création.*

Les portes de l'enfer s'ouvrent, vomissant, comme la bouche d'une fournaise, des flocons de fumée et de flammes rouges. Soudain aux regards de Satan, se dévoilent tous les secrets de l'antique chaos, océan sombre et sans bornes, où les temps, les dimensions et les lieux viennent se perdre ; où l'ancienne nuit et le chaos, aïeux de la nature, maintiennent une éternelle anarchie, au milieu des rugissemens d'une éternelle guerre, et règnent par la confusion. Satan, arrêté sur le seuil de l'enfer, regarde dans le vaste gouffre, berceau et peut-être tombeau de la nature ; il pèse en lui-même les dangers du voyage. Bientôt, déployant de vastes aîles, et repoussant du pied le seuil fatal, il s'élève dans des tourbillons de fumée. Porté sur ce siége nébuleux, long-temps il monte avec audace ; mais la vapeur graduellement dissipée, l'abandonne au milieu du vide. Surpris, il précipite en vain le mouvement de ses ailes ; et comme un poids mort, il tombe.

L'instant où je chante verroit encore sa chute, si l'explosion d'un nuage tumultueux rempli de soufre et de flammes, ne l'eût élancé à des hauteurs égales aux profondeurs qu'il avoit parcourues. Jeté sur des terres molles et tremblantes, à travers des élémens épais ou subtils, il marche, il vole, il nage, il rampe. A l'aide de ses bras, de ses pieds, de ses ailes, il franchit les syrtes, les détroits, les montagnes. Enfin, une universelle

rumeur, des voix et des sons confus viennent avec violence assaillir son oreille. Il allonge aussitôt son vol de ce côté, résolu d'aborder l'esprit inconnu de l'abîme, qui réside dans ce bruit, et d'apprendre de lui le chemin de la lumière.

Bientôt il aperçoit le trône du chaos, dont le sombre pavillon s'étend au loin sur le gouffre immense. La nuit revêtue d'une robe noire, est assise à ses côtés : fille aînée des êtres, elle est l'épouse du chaos. Le hasard, le tumulte, la confusion, la discorde aux mille bouches, sont les ministres de ces divinités ténébreuses. Satan paroît devant eux sans crainte.

" Esprits de l'abîme," leur dit-il, " chaos, et vous antique nuit, je ne " viens point pour épier les secrets de " vos royaumes..... apprenez-moi le " chemin de la lumière."

Le vieux chaos répond en mugissant : " Je te connois, ô étranger !..... Un " monde nouveau pend au-dessus de " mon empire, du côté où les légions " tombèrent. Vole, et hâte-toi d'ac- " complir tes desseins. Ravages, dé- " pouilles, ruines ! vous êtes les espé- " rances du chaos."

Il dit : Satan plein de joie s'élève avec une nouvelle vigueur ; comme une pyramide de feu, il perce l'atmosphère ténébreuse..... Enfin l'influence sacrée de la lumière commence à se faire sentir. Parti des murailles du ciel, un rayon pousse au loin, dans le sein des ombres, une douteuse et tremblante aurore : ici la nature commence et le chaos se retire. Guidé par ces mobiles blancheurs, Satan, comme un vaisseau long-temps battu de la tempête, reconnoît le port avec joie, et glisse plus doucement sur les vagues calmées. A mesure qu'il avance vers le jour, l'empyrée avec ses tours d'opales et ses portes de vivans saphirs, se découvre à sa vue.

Enfin il aperçoit au loin une haute structure, dont les marches magnifiques s'élèvent jusqu'aux remparts du ciel.... Perpendiculairement au pied des degrés mystiques, s'ouvre un passage vers la terre.... Satan s'élance sur la dernière marche ; et plongeant tout à coup ses regards dans les profondeurs au-dessous de lui, il découvre avec un immense étonnement, tout ce monde à la fois.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 93. 31e TABLEAU. — *Désespoir de Satan en contemplant les Merveilles de l'Univers.*

O toi, qui couronné d'une gloire immense, laisses du haut de ta domination solitaire, tomber tes regards comme le dieu de ce nouvel univers ; toi, devant qui les étoiles cachent leurs têtes humiliées ; j'élève ma voix vers toi, mais non pas une voix amie ; je ne prononce ton nom, ô soleil, que pour te dire combien je hais tes rayons, qui me rappellent de quelle hauteur je suis tombé, et combien jadis je brillois glorieux au-dessus de ta sphère. L'orgueil et l'ambition m'ont précipité. J'osai, dans le ciel même, déclarer la guerre au roi du ciel. Il ne méritoit pas un pareil retour, lui qui m'avoit créé ce que j'étois dans un rang éminent.... Élevé si haut, je dédaignai d'obéir ; je crus qu'un pas de plus me porteroit au rang suprême, et me déchargeroit en un moment de la dette immense d'une reconnoissance éternelle.... Oh ! pourquoi sa volonté toute-puissante ne me fit-elle pas naître au rang de quelque ange inférieur ! je serois encore heureux aujourd'hui ; mon ambition n'eût pas été nourrie par une espérance illimitée..... Misérable ! où fuir une colère infinie, un désespoir infini ? L'enfer est partout où je suis ; moi-même, je suis l'enfer... O Dieu, ralentis tes coups ! n'est-il aucune voie laissée au repentir, aucune à la miséricorde, aucune, hors l'obéissance ? L'orgueil me le défend, quelle honte pour moi devant les esprits de l'abîme ! Ce n'étoit pas par des promesses de soumission que je les séduisis, lorsque j'osai me vanter de subjuguer le Tout-Puissant. Ah ! tandis qu'ils m'adorent sur le trône des enfers, qu'ils savent peu combien je paie cher ces paroles superbes, combien je gémis intérieurement, sous le fardeau de mes douleurs !..... Mais si je me repentois, si par un acte de la grâce divine, je remontois à ma première place ! Un rang élevé rappelleroit bientôt de hautes pensées ; les sermens d'une feinte soumission seroient bientôt démentis.... le tyran le sait, et il est aussi loin de m'accorder la paix que je suis loin de la demander. Adieu donc espérance, et avec toi, adieu crainte, adieu remords ; tout est perdu pour moi. Mal, sois mon unique bien ! par toi, du moins,

avec le roi du ciel je partagerai l'empire : peut-être même régnerai-je sur plus d'une moitié, comme l'homme et ce monde nouveau l'apprendront en peu de temps.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 94. 32e Tableau. — *La Nature cultivée.*

Qu'elle est belle, cette nature cultivée ! que par les soins de l'homme elle est brillante et pompeusement parée ! il en fait lui-même le principal ornement ; il en est la production la plus noble ; en se multipliant, il en multiplie le germe le plus précieux ; elle-même aussi semble se multiplier avec lui ; il met au jour, par son art, tout ce qu'elle recéloit dans son sein. Que de trésors ignorés, que de richesses nouvelles ! les fleurs, les fruits, les grains perfectionnés, multipliés à l'infini ; les espèces utiles d'animaux transportées, propagées, augmentées sans nombre ; les espèces nuisibles réduites, confinées, reléguées ; l'or, et le fer plus nécessaire que l'or, tirés des entrailles de la terre, les torrens contenus, les fleuves dirigés, resserrés ; la mer même soumise, reconnue, traversée d'un hémisphère à l'autre ; la terre accessible partout, partout rendue aussi vivante que féconde ; dans les vallées, de riantes prairies ; dans les plaines, de riches pâturages ou des moissons encore plus riches ; les collines chargées de vignes et de fruits, leurs sommets couronnés d'arbres utiles et de jeunes forêts ; les déserts devenus des cités habitées par un peuple immense, qui, circulant sans cesse, se répand de ces centres jusqu'aux extrémités ; des routes ouvertes et fréquentées, des communications établies partout, comme autant de témoins de la force et de l'union de la société ; mille autres monumens de puissance et de gloire, démontrent assez que l'homme, maître du domaine de la terre, en a changé, renouvelé la surface entière, et que de tout temps il partage l'empire avec la nature.

Cependant il ne règne que par droit de conquête ; il jouit plutôt qu'il ne possède, il ne conserve que par des soins toujours renouvelés : s'ils cessent, tout languit, tout s'altère, tout change, tout rentre sous la main de la nature ; elle reprend ses droits, efface les ouvrages de l'homme, couvre de poussière et de mousse ses plus fastueux monumens, les détruit avec le temps, et ne lui laisse que le regret d'avoir perdu par sa faute, ce que ses ancêtres avoient conquis par leurs travaux. Ces temps où l'homme perd son domaine, ces siècles de barbarie pendant lesquels tout périt, sont toujours préparés par la guerre, et arrivent avec la disette et la dépopulation. L'homme qui ne peut que par le nombre, qui n'est fort que par sa réunion, qui n'est heureux que par la paix, a la fureur de s'armer pour son malheur, et de combattre pour sa ruine. Excité par l'insatiable avidité, aveuglé par l'ambition encore plus insatiable, il renonce aux sentimens d'humanité, tourne toutes ses forces contre lui-même, cherche à s'entre-détruire, se détruit en effet ; et, après ces jours de sang et de carnage, lorsque la fumée de la gloire s'est dissipée, il voit d'un œil triste la terre dévastée, les arts ensevelis, les nations dispersées, les peuples affoibis, son propre bonheur ruiné, et sa puissance réelle anéantie.

Buffon.

§ 95. 33e Tableau. — *Adam et Eve.*

Satan aperçoit deux êtres d'une forme plus noble, d'une stature droite et élevée, comme celle des esprits immortels. Dans tout l'honneur primitif de leur naissance, une majestueuse nudité les couvre : on les prendroit pour les souverains de ce nouvel univers, et ils semblent dignes de l'être. A travers leurs regards divins, brillent les attributs de leur glorieux créateur. Vérité, sagesse, sainteté rigide et pure ; vertus dont émane l'autorité réelle de l'homme. Toutefois ces créatures célestes diffèrent entre elles, ainsi que leurs sexes le déclarent : lui, créé pour la contemplation et la valeur ; elle, formée pour la mollesse et les grâces ; lui, pour Dieu seulement ; elle, pour Dieu, en lui. Le front ouvert, l'œil sublime du premier, annonce la puissance absolue. Ses cheveux d'hyacinthe, se partagent sur son front, pendent noblement en boucles de tous côtés, mais sans flotter au-dessous de ses larges épaules. Sa compagne, au contraire, laisse descendre, comme un voile d'or, ses belles tresses sur sa ceinture, où elles forment de capricieux anneaux ; ainsi la vigne courbe

ses tendres ceps autour du fragile appui ; symbole de la sujétion, où est née notre mère. Sujétion à un sceptre bien léger ! obéissance accordée par elle, et reçue par lui, plutôt qu'exigée ! empire cédé volontairement, et pourtant à regret ! cédé avec un modeste orgueil, et je ne sais quel amoureux délai, plein de crainte et de charmes ! Alors toute honte coupable, toute honte criminelle étoit inconnue. Fille du péché, pudeur impudique ! combien n'avez-vous pas troublé les jours de l'homme, par une vaine apparence de pureté ! ah ! vous avez banni de notre vie, ce qui seul est la véritable vie : la simplicité et l'innocence. Ainsi marchoient nus, ces deux grands époux, dans Eden solitaire. Ils n'évitent ni l'œil de Dieu, ni les regards des anges, car ils n'ont pas la pensée du mal. Ainsi passe, en se tenant par la main, le plus superbe couple, qui s'unit jamais dans les embrassemens de l'amour. Adam, le meilleur de tous les hommes, qui furent sa postérité ; Eve, la plus belle de toutes les femmes, entre celles qui naquirent ses filles.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 96 34e Tableau. — *Adam d'abord après sa Création, ou Développement des Sens.*

Je me souviens de cet instant plein de joie et de trouble, où je sentis pour la première fois ma singulière existence. Je ne savois ce que j'étois, où j'étois, d'où je venois. J'ouvris les yeux ; quel surcroît de sensation ! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupoit, m'animoit, et me donnoit un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étoient en moi, et faisoient partie de moi-même.

Je m'affermissois dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière, son éclat me blessa ; je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu presque tout mon être.

Affligé, saisi d'étonnement, je pensois à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons ; le chant des oiseaux, le murmure des airs formoient un concert dont la douce impression me remuoit jusqu'au fond de l'âme ; j'écoutai long-temps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie étoit moi.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence, j'oublios déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avois connue la première. Lorsque je rouvris les yeux, quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillans ! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avois senti la première fois, et suspendit pour un temps le charmant effet des sens. Je fixai mes regards sur mille objets divers ; je m'aperçus bientôt que je pouvois perdre et retrouver ces objets, et que j'avois la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même, et quoiqu'elle me parût immense en grandeur par la qualité des accidens de lumière et par la variété des couleurs, je crus reconnoître que tout étoit contenu dans une portion de mon être.

Je commençois à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger dont je sentis la fraîcheur m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue.

Je ne fis qu'un pas, la nouveauté de ma situation me rendit immobile, ma surprise fut extrême, je crus que mon existence fuyoit, le mouvement que j'avois fait avoit confondu les objets, je m'imaginois que tout étoit en désordre.

Je portai la main sur ma tête, je touchai mon front et mes yeux, je parcourus mon corps, ma main me parut alors le principal organe de mon existence : ce que je sentois dans cette partie étoit si distinct et si complet, la jouissance m'en paroissoit si parfaite en comparaison du plaisir que m'avoit causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenoient de la profondeur et de la réalité.

Tout ce que je touchois sur moi sembloit rendre à ma main sentiment pour sentiment, et chaque attouchement produisoit dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas long-temps sans m'aper-

cevoir que cette faculté de sentir étoit répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence, qui m'avoit paru d'abord immense en étendue.

J'avois jeté les yeux sur mon corps, je le jugeai d'un volume énorme et si grand que tous les objets qui avoient frappé mes yeux ne me paroissoient être en comparaison que des points lumineux.

Je m'examinois long-temps, je me regardois avec plaisir, je suivois ma main de l'œil, et j'observai ses mouvemens ; j'eus sur tout cela les idées les plus étranges ; je croyois que le mouvement de ma main n'étoit qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables ; je l'approchai de mes yeux, elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparoître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avoit de l'illusion dans cette sensation qui me venoit par les yeux ; j'avois vu distinctement que ma main n'étoit qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvois comprendre qu'elle fût augmentée au point de me paroître d'une grandeur démesurée ; je résolus de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avoit pas encore trompé, et d'être en garde sur toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile ; je m'étois remis en mouvement, et je marchois la tête haute et levée vers le ciel ; je me heurtai légèrement contre un palmier ; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger, je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendoit pas sentiment pour sentiment ; je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus pour la première fois qu'il y avoit quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte, que je ne l'avois été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer ; et après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devois juger des objets extérieurs comme j'avois jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avoit que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchai donc à toucher tout ce que je voyois, je voulois toucher le soleil, j'étendois les bras pour embrasser l'horison, et je ne trouvois que vide dans les airs.

A chaque expérience que je tentois, je tombois de surprise en surprise, car tous les objets me paroissoient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main, et comme elle me donnoit des idées toutes différentes des impressions que je recevois par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles, mes jugemens n'en étoient que plus imparfaits, et le total de mon être n'étoit encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étois, de ce que je pouvois être, les contrariétés que je venois d'éprouver m'humilièrent; plus je réfléchissois, plus il se présentoit de doutes : lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvemens de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Cet état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens, j'étois assis à l'ombre d'un bel arbre, des fruits d'une couleur vermeille descendoient en forme de grappe à la portée de ma main, je les touchai légèrement, aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avois choisi un de ces fruits, je m'imaginois avoir fait une conquête, et je me glorifiois de la faculté que je sentois, de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier ; sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée que je me faisois un plaisir de vaincre.

J'avois approché ce fruit de mes yeux, j'en considérois la forme et les couleurs ; une odeur délicieuse me le fit approcher davantage ; il se trouva près de mes lèvres ; je tirois à longues inspirations le parfum, et goûtois à longs traits les plaisirs de l'odorat ; j'étois intérieurement rempli de cet air embaumé, ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler, elle se rouvrit pour en reprendre, je sentis que je possédois un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier, enfin je goûtai.

Quelle saveur ! quelle nouveauté de sensation ! jusque-là je n'avois eu que des plaisirs, le goût me donna le sentiment de la volupté, l'intimité de la jouissance fit naître l'idée de la possession, je crus que la substance de ce fruit étoit devenue la mienne, et que j'étois le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité par le plaisir que j'avois senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassois pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût, mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres, et suspendit l'activité de mon âme ; je jugeai de son inaction par la mollesse de mes pensées, mes sensations émoussées arrondissoient tous les objets, et ne me présentoient que des images foibles et mal terminées ; dans cet instant mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon.

Tout fut effacé, tout disparut, la trace de mes pensées fut interrompue, je perdis le sentiment de mon existence : ce sommeil fut profond, mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer ; mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avois cessé d'être.

Cet anéantissement que je venois d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devois pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude, je ne savois si je n'avois pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être, j'essayai mes sens et je cherchai à me reconnoître.

Mais tandis que je parcourois des yeux les bornes de mon corps pour m'assurer que mon existence m'étoit demeurée tout entière, quelle fut ma surprise de voir à mes côtés une forme semblable à la mienne ? Je la pris pour un autre moi-même, loin d'avoir rien perdu pendant que j'avois cessé d'être, je crus m'être doublé.

Je portai ma main sur ce nouvel être, quel saisissement ! ce n'étoit pas moi, mais c'étoit plus que moi, mieux que moi, je crus que mon existence alloit changer de lieu, et passer tout entière à cette seconde moitié de moi-même.

Je la sentis s'animer sous ma main, je la vis prendre de la pensée dans mes yeux, les siens firent couler dans mes veines une nouvelle source de vie, j'aurois voulu lui donner tout mon être ; cette volonté vive acheva mon existence, je sentis naître un sixième sens.

Dans cet instant, l'astre du jour sur la fin de sa course, éteignit son flambeau; je m'aperçus à peine que je perdois le sens de la vue, j'existois trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon propre sommeil....

Buffon.

§ 97. 35e Tableau.—*Eve d'abord après sa Création.*

Je me rappelle souvent ce jour, où sortant du premier sommeil, je me trouvai couchée parmi des fleurs, sous l'ombrage ; ne sachant où j'étois, qui j'étois, quand et comment j'avois été amenée en ce lieu. Non loin de là, le bruit d'une onde sortoit du creux d'une roche. Cette onde, en se déployant en nappe humide, fixoit bientôt tous ses flots, purs comme les espaces célestes. Je m'avançai vers ce lieu, avec une pensée timide; je m'assis sur la rive verdoyante, pour regarder dans le lac transparent, qui me sembloit un autre firmament. A l'instant où je m'inclinois sur l'onde, une ombre apparut dans la glace humide, se penchant vers moi comme moi vers elle. Je tressaillis ; elle tressaillit de même ; j'avançai la tête de nouveau, et la douce apparition revint aussi vite, avec des regards réciproques de sympathie et d'amour. Mes yeux se seroient encore attachés sur cette image, je m'y serois consumée d'un vain désir, si une voix dans le désert ne m'eût dit : " L'objet " que tu vois, belle créature, est toi-" même ; avec toi il fuit et revient ; " mais, suis-moi, et je te conduirai où " une ombre vaine ne trompera point " tes embrassemens, et où tu trouveras " celui dont tu es l'image. A toi il sera " pour toujours. Tu lui donneras une " multitude d'enfans semblables à toi-" même, et tu seras appelée *la mère du* " *genre humain*." Que pouvois-je faire après ces paroles ? obéir et marcher invisiblement conduite. Bientôt je t'entrevis de loin sous un platane. Oh! que tu me parus grand et beau! et pourtant je trouvai je ne sais quoi de moins beau, de moins tendre, que le gracieux fantôme enchaîné dans les replis de l'onde. Je voulus fuir, tu me suivis, et élevant la voix, tu t'écrias : " Retourne, belle Eve, sais-" tu qui tu fuis ? tu es la chair et les " os de celui que tu évites. Pour te " donner l'être, j'ai puisé dans mon flanc " la vie la plus près de mon cœur, afin " de t'avoir ensuite éternellement à moi

" côté. O moitié de mon âme, je te cher-
" che, ton autre moitié te réclame." En parlant ainsi, ta douce main saisit la mienne : je cédai, et depuis ce temps, j'ai connu combien la grâce est surpassée par une mâle beauté, et par la sagesse qui seule est véritablement belle.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 98. 36e TABLEAU.—*L'Homme.*

L'homme est le roi de la terre qu'il habite : car non-seulement il dompte les animaux, non-seulement il dispose des élémens par son industrie, mais lui seul sur la terre en sait disposer, et il s'approprie encore par contemplation les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre, qui sache faire un usage du feu, et qui sache admirer le soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres et leurs rapports ; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu ; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne : je puis aimer le bien, le faire, et je me comparois aux bêtes ? Ame abjecte ! c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elle ; ou plutôt tu veux en vain t'avilir : ton génie dépose contre tes principes, ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.

J. J. Rousseau.

§ 99. 37e TABLEAU.—*Le Printemps sous le beau Ciel de la Grèce.*

Dans l'heureux climat que j'habite, le printemps est comme l'aurore d'un beau jour ; on y jouit des biens qu'il amène, et de ceux qu'il promet. Les feux du soleil ne sont plus obscurcis par des vapeurs grossières, ils ne sont pas encore irrités par l'aspect ardent de la canicule. C'est une lumière pure, inaltérable, qui se repose doucement sur tous les objets ; c'est la lumière dont les dieux sont environnés dans l'Olympe.

Quand elle se montre à l'horison, les arbres agitent leurs feuilles naissantes, les bords de l'Ilissus retentissent du chant des oiseaux, et les échos du mont Hymette du son des chalumeaux rustiques. Quand elle est près de s'éteindre, le ciel se couvre de voiles étincelans ; et les nymphes de l'Attique vont d'un pas timide essayer sur le gazon des danses légères : mais bientôt elle se hâte d'éclore; et alors on ne regrette ni la fraîcheur de la nuit qu'on vient de perdre, ni la splendeur du jour qui l'avoit précédée ; il semble qu'un nouveau soleil s'élève sur un nouvel univers, et qu'il apporte de l'orient des couleurs inconnues aux mortels. Chaque instant ajoute un nouveau trait aux beautés de la nature ; à chaque instant, le grand ouvrage du développement des êtres avance vers sa perfection.

O jours brillans ! ô nuits délicieuses ! quelle émotion excitoit dans mon âme cette suite de tableaux que vous offriez à tous mes sens ! O dieu des plaisirs ! ô printemps ! je vous ai vu cette année dans toute votre gloire ; vous parcouriez en vainqueur les campagnes de la Grèce, et vous détachiez de votre tête les fleurs qui devoient les embellir ; vous paroissiez dans les vallées, elles se changeoient en prairies riantes ; vous paroissiez sur les montagnes, le serpolet et le thym exhaloient mille parfums ; vous vous éleviez dans les airs, et vous y répandiez la sérénité de vos regards. Les amours empressés accouroient à votre voix ; ils lançoient de toutes parts des traits enflammés ; la terre en étoit embrasée. Tout renaissoit pour s'embellir ; tout s'embellissoit pour plaire. Tel parut le monde au sortir du chaos, dans ces momens fortunés où l'homme, ébloui du séjour qu'il habitoit, surpris et satisfait de son existence, sembloit n'avoir un esprit que pour connoître le bonheur, un cœur que pour le désirer, une âme que pour le sentir.

Barthélemy. Voyage d'Anacharsis.

§ 100. 38e TABLEAU.—*Fin de l'Automne en Grèce.*

L'espace, le temps et la matière, tels étoient les nobles objets de la méditation des sages, dans ces contrées fameuses dont le nom seul réveille tant de brillans souvenirs, dans cette Grèce poétique, l'heureuse patrie de l'imagination, du talent et du génie.

Lorsque l'automne n'exerçoit plus qu'une douce influence, que des zéphyrs légers balançoient seuls une atmosphère qui n'étoit plus embrasée par les feux dévorans du midi et que les fleurs tardives n'embellissoient que pour peu de

temps la verdure qui bientôt devoit aussi cesser de revêtir la terre, ils alloient sur le sommet d'un promontoire écarté, jouir du calme de la solitude, du charme de la contemplation, et de l'heureuse et cependant mélancolique puissance d'une saison encore belle, près de la fin de son règne enchanteur.

Le soleil étoit déjà descendu dans l'onde ; ses rayons ne doroient plus que le sommet des montagnes ; le jour alloit finir ; les vagues de la mer mollement agitées, venoient expirer doucement sur la rive ; les dépouilles des forêts, paisiblement entraînées par un souffle presque insensible, tomboient silencieusement sur le sable du rivage ; au milieu d'une rêverie touchante et religieuse, l'image d'un grand homme que l'on avoit perdu, le souvenir d'un ami que l'on avoit chéri, vivifioient le sentiment, animoient la pensée, échauffoient l'imagination ; et la raison elle-même, cédant à ces inspirations célestes, se plongeoit dans le passé, et remontoit vers l'origine des êtres.

Quelles lumières ils puisent dans ces considérations sublimes !

Quelles hautes conceptions peut nous donner une vue même rapide des grands objets qui enchaînoient leurs réflexions et charmoient leurs esprits !

M. de la Cepède.

§ 101. 39e Tableau. — *Le Valais.*

J'étois parti, triste de mes peines, ce qui me tenoit dans un certain état de langueur, qui n'est pas sans charme pour un cœur sensible. Je gravissois lentement et à pied des sentiers assez rudes, conduit par un homme que j'avois pris pour être mon guide, et dans lequel, durant toute la route, j'ai trouvé plutôt un ami qu'un mercenaire. Je voulois rêver, et j'en étois toujours détourné par quelque spectacle inattendu. Tantôt d'immenses roches pendoient en ruines au-dessus de ma tête. Tantôt de hautes et bruyantes cascades m'inondoient de leur épais brouillard. Tantôt un torrent éternel ouvroit à mes côtés un abîme dont les yeux n'osoient sonder la profondeur. Quelquefois je me perdois dans l'obscurité d'un bois touffu. Quelquefois, en sortant d'un gouffre, une agréable prairie réjouissoit tout à coup mes regards. Un mélange étonnant de la nature sauvage et de la nature cultivée, montroit partout la main des hommes, où l'on eût cru qu'ils n'avoient jamais pénétré : à côté d'une caverne on trouvoit des maisons ; on voyoit des pampres secs où l'on n'eût cherché que des ronces, des vignes dans des terres éboulées, d'excellens fruits sur des rochers, et des champs dans des précipices.

Ce n'étoit pas seulement le travail des hommes, qui rendoit ces pays étrangers si bizarrement contrastés ; la nature sembloit encore prendre plaisir à s'y mettre en opposition avec elle-même, tant on la trouvoit différente en un même lieu sous divers aspects. Au levant les fleurs du printemps, au midi les fruits de l'automne, au nord les glaces de l'hiver ; elle réunissoit toutes les saisons dans le même instant, tous les climats dans le même lieu, des terrains contraires sur le même sol, formoit l'accord inconnu partout ailleurs des productions des plaines et de celles des Alpes. Ajoutez à tout cela les illusions de l'optique, les pointes des monts différemment éclairées, le clair obscur du soleil et des ombres, et tous les accidens de lumière qui en résultoient le matin et le soir ; vous aurez quelques idées des scènes continuelles qui ne cessèrent d'attirer mon admiration, et qui sembloient m'être offertes en un vrai théâtre : car la perspective des monts étant verticale, frappe les yeux tout à la fois, et bien plus puissamment que celle des plaines qui ne se voit qu'obliquement, en fuyant, et dont chaque objet vous en cache un autre.

J'attribuai durant la première journée aux agrémens de cette variété, le calme que je sentois renaître en moi. J'admirois l'empire qu'ont sur nos passions les plus vives, les êtres les plus insensibles, et je méprisois la philosophie, de ne pouvoir pas même autant sur l'âme qu'une suite d'objets inanimés. Mais cet état paisible ayant duré la nuit et augmenté le lendemain, je ne tardai pas de juger qu'il avoit encore quelque autre cause qui ne m'étoit pas connue. J'arrivai ce jour-là sur les cimes des montagnes les moins élevées, et parcourant ensuite leurs inégalités, sur celles des plus hautes qui étoient à ma portée. Après m'être promené dans les nuages, j'atteignis un séjour plus serein, d'où l'on voit, dans la saison, le tonnerre et l'orage se former au-dessous de soi ; image trop vaine de l'âme du sage, dont l'exemple

n'exista jamais, ou n'existe qu'aux mêmes lieux d'où l'on a tiré l'emblême.

Ce fut là que je démêlai sensiblement, dans la pureté de l'air où je me trouvois, la véritable cause du changement de mon humeur, et du retour de cette paix intérieure que j'avois perdue depuis si longtemps. En effet, c'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur et subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légèreté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit ; les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sais quel caractère grand et sublime, proportionné aux objets qui nous frappent ; je ne sais quelle volupté tranquille, qui n'a rien d'âcre et de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes, on y laisse tous les sentimens bas et terrestres, et qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées, l'âme contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie, paisible sans indolence, content d'être et de penser : tous les désirs trop vifs s'émoussent ; ils perdent cette pointe aiguë qui les rend douloureux, ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère et douce ; et c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui sont ailleurs son tourment. Je doute qu'avec une agitation violente, aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé ; et je suis surpris que des bains de l'air salutaire et bienfaisant des montagnes, ne soient pas un des grands remèdes de la médecine et de la morale.

Qui non palazzi, non teatro o loggia,
Ma'n lor cece u abete, un' faguio un pino :
Trà l'erba verde e'l bel monte vicino
Levan di terra al ciel nostr' intelletto.

Supposez les impressions réunies de ce que je viens de vous décrire, et vous aurez quelque idée de la situation délicieuse où je me trouvois. Imaginez la variété, la grandeur, la beauté de mille étonnans spectacles ; le plaisir de ne voir autour de soi que des objets tout nouveaux, des oiseaux étrangers, des plantes bizarres et inconnues, d'observer en quelque sorte une autre nature et de se trouver dans un nouveau monde. Tout cela fait aux yeux un mélange inexprimable, dont le charme augmente encore par la subtilité de l'air qui rend les couleurs plus vives, les traits plus marqués, rapproche tous les points de vue ; les distances paroissent moindres que dans les plaines, où l'épaisseur de l'air couvre la terre d'un voile ; l'horison présente aux yeux plus d'objets qu'ils semblent n'en pouvoir contenir : enfin, le spectacle a je ne sais quoi de magique, de surnaturel, qui ravit l'esprit et les sens ; on oublie tout, on s'oublie soi-même, on ne sait plus où l'on est.

J'aurois passé tout le temps de mon voyage dans le seul enchantement du paysage, si je n'en eusse éprouvé un plus doux encore dans le commerce des habitans. Vous trouverez dans ma description un léger crayon de leurs mœurs, de leur simplicité, de leur égalité d'âme, de cette paisible tranquillité qui les rend heureux par l'exemption des peines, plutôt que par le goût des plaisirs. Mais ce que je n'ai pu vous peindre, et qu'on ne peut guère imaginer, c'est leur humanité désintéressée, leur zèle hospitalier pour tous les étrangers que le hasard ou la curiosité conduisent chez eux. J'en fis une épreuve surprenante, moi qui n'étois connu de personne, et qui ne marchois qu'à l'aide du conducteur. Quand j'arrivois le soir dans un hameau, chacun venoit avec tant d'empressement m'offrir sa maison, que j'étois embarrassé du choix ; et celui qui obtenoit la préférence en paroissoit si content, que la première fois je pris cette ardeur pour de l'avidité. Mais je fus bien étonné quand après en avoir usé chez mon hôte à peu près comme au cabaret, il refusa le lendemain mon argent, s'offensant même de ma proposition ; et il en a partout été de même. Ainsi c'étoit le pur amour de l'hospitalité, communément assez tiède, qu'à sa vivacité j'avois pris pour l'âpreté du gain. Leur désintéressement fut si complet, que dans tout le voyage je n'ai pu trouver à placer un écu. En effet, à quoi dépenser de l'argent dans un pays où les maîtres ne reçoivent point le prix de leurs frais, ni les domestiques celui de leurs soins, et où l'on ne trouve aucun mendiant ? Cependant, l'argent est fort rare dans le Haut-Valais ; mais

c'est pour cela que les habitans sont à leur aise : car les denrées y sont abondantes, sans aucun débouché au-dehors, sans consommation de luxe au-dedans, et sans que le cultivateur montagnard, dont les travaux sont les plaisirs, devienne moins laborieux. Si jamais ils ont plus d'argent, ils seront infailliblement plus pauvres. Ils ont la sagesse de le sentir : il y a dans le pays des mines d'or qu'il n'est pas permis d'exploiter.

J'étois d'abord fort surpris de l'opposition de ces usages avec ceux du Bas-Valais, où, sur la route d'Italie, on rançonne assez durement les passagers ; et j'avois peine à concilier dans un même peuple des manières si différentes. Un Valaisan m'en expliqua la raison. Dans la vallée, me dit-il, les étrangers qui passent sont des marchands, et d'autres gens uniquement occupés de leur négoce et de leur gain. Il est juste qu'ils nous laissent une partie de leur profit, et nous les traitons comme ils traitent les autres. Mais ici, où nulle affaire n'appelle les étrangers, nous sommes sûrs que leur voyage est désintéressé ; l'accueil qu'on leur fait, l'est aussi. Ce sont des hôtes qui nous viennent voir, parce qu'ils nous aiment, et nous les recevons avec amitié.

Au reste, ajouta-t-il en souriant, cette hospitalité n'est pas coûteuse, et peu de gens s'avisent d'en profiter. Ah ! je le crois, lui répondis-je. Que feroit-on chez un peuple qui vit pour vivre, non pour gagner ni pour briller ? Hommes heureux et dignes de l'être, j'aime à croire qu'il faut vous ressembler en quelque chose pour se plaire au milieu de vous.

Ce qui me paroissoit le plus agréable dans leur accueil, c'étoit de n'y pas trouver le moindre vestige de gêne ni pour eux ni pour moi. Ils vivoient dans leur maison comme si je n'y eusse pas été, et il ne tenoit qu'à moi d'y être comme si j'y eusse été seul. Ils ne connoissent point l'incommode vanité d'en faire les honneurs aux étrangers, comme pour les avertir de la présence d'un maître dont on dépend au moins en cela. Si je ne disois rien, ils supposoient que je voulois vivre à leur manière ; je n'avois qu'à dire un mot pour vivre à la mienne, sans éprouver jamais de leur part la moindre marque de répugnance ou d'étonnement. Le seul compliment qu'ils me firent, après avoir su que j'étois Suisse, fut de me dire que nous étions frères, et que je n'avois qu'à me regarder chez eux comme étant chez moi. Puis ils ne s'embarrassèrent plus de ce que je faisois, n'imaginant pas même que je pusse avoir le moindre doute sur la sincérité de leurs offres, ni le moindre scrupule à m'en prévaloir. Ils en usent entre eux avec la même simplicité ; les enfans en âge de raison sont les égaux de leurs pères ; les domestiques s'asseyent à table avec leurs maîtres ; la même liberté règne dans les maisons et dans la république, et la famille est l'image de l'état.

La seule chose sur laquelle je ne jouissois pas de la liberté, étoit la durée excessive des repas. J'étois bien le maître de ne pas me mettre à table ; mais quand j'y étois une fois, il y falloit rester une partie de la journée, et boire d'autant. Le moyen d'imaginer qu'un homme, et un Suisse, n'aimât pas à boire ? En effet, j'avoue que le bon vin me paroît une excellente chose, et que je ne hais point à m'en égayer, pourvu qu'on ne m'y force pas. J'ai toujours remarqué que les gens faux sont sobres ; et la grande réserve de la table annonce assez souvent des mœurs feintes et des âmes doubles. Un homme franc craint moins ce babil affectueux et ces tendres épanchemens qui précèdent l'ivresse ; mais il faut savoir s'arrêter et prévenir l'excès. Voilà ce qui ne m'étoit guère possible de faire avec d'aussi déterminés buveurs que les Valaisans, des vins aussi violens que ceux du pays, et sur des tables où l'on ne vit jamais d'eau. Comment se résoudre à jouer si sottement le sage, et à fâcher de si bonnes gens ? Je m'enivrois donc par reconnoissance, et ne pouvant payer mon écot de ma bourse, je le payois de ma raison.

J. J. Rousseau.

§ 102. 40e Tableau. — *L'Arcadie.*

L'Arcadie n'est qu'une suite de tableaux où la nature a déployé la grandeur et la fécondité de ses idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de roches énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asile de la fraîcheur et

du repos : partout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au-dessous de nous ! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant ! Ces torrens de vapeurs qui passoient rapidement sous nos yeux et se précipitoient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui rouloient en mugissant au fond des abîmes, ces grandes masses de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environnés, paroissoient tendues de noir, les cris funèbres des oiseaux, le murmure plaintif des vents et des arbres, voilà l'enfer d'Empédocle ; voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pousse et repousse les âmes coupables, soit à travers les plaines des airs, soit au milieu des globes semés dans l'espace.

Barthélemy.

§ 103. 41e TABLEAU. — *Vallée de Tempé.*

Les montagnes qui forment la vallée de Tempé sont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté surprenante. De leurs pieds jaillissent des sources d'une eau pure comme le cristal, et des intervalles qui séparent leurs sommets, s'échappe un air frais que l'on respire avec une volupté secrète. Le fleuve Pénée présente presque partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embrasse de petites îles, dont il éternise la verdure. Des grottes percées dans les flancs des montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, semblent être l'asile du repos et du plaisir. Ce qui étonne le plus, est une certaine intelligence dans la distribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs, c'est l'art qui s'efforce d'imiter la nature ; ici, on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers et différentes sortes d'arbrisseaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des bosquets, et font un beau contraste avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers sont tapissés d'une espèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui serpentent autour de leur tronc, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin, tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'œil semble respirer la fraîcheur, et l'âme recevoir un nouvel esprit de vie.

Barthélemy.

§ 104. 42e TABLEAU. — *Grotte de Calypso.*

On arrive à la porte de la grotte de Calypso, où Télémaque fut surpris de voir, avec une apparence de simplicité rustique, tout ce qui peut charmer les yeux. Il est vrai qu'on n'y voyoit ni or, ni argent, ni marbre, ni colonnes, ni tableaux, ni statues : mais cette grotte étoit taillée dans le roc, en voûtes pleines de rocailles et de coquilles ; elle étoit tapissée d'une jeune vigne, qui étendoit également ses branches souples de tous côtés. Les doux zéphyrs conservoient en ce lieu, malgré les ardeurs du soleil, une délicieuse fraîcheur : des fontaines, coulant avec un doux murmure sur des prés semés d'amarantes et de violettes, formoient en divers lieux des bains aussi purs et aussi clairs que le cristal ; mille fleurs naissantes émailloient les tapis verts dont la grotte étoit environnée. Là, on trouvoit un bois de ces arbres touffus qui portent des pommes d'or, et dont la fleur, qui se renouvelle dans toutes les saisons, répand le plus doux de tous les parfums ; ce bois semblait couronner ces belles prairies, et formoit une nuit que les rayons du soleil ne pouvoient percer : là, on n'entendoit jamais que le chant des oiseaux, ou le bruit d'un ruisseau qui se précipitant du haut d'un rocher, tomboit à gros bouillons pleins d'écume, et s'enfuyoit au travers de la prairie.

La grotte de la déesse étoit sur le penchant d'une colline : de là on découvroit la mer, quelquefois claire et unie comme une glace, quelquefois follement irritée contre les rochers, où elle se brisoit en gémissant et élevant ses vagues comme des montagnes : d'un autre côté, on voyoit une rivière où se formoient des îles bordées de tilleuls fleuris et de hauts peupliers qui portoient leurs têtes superbes jusque dans les nues. Les di-

vers canaux qui formoient ces îles sembloient se jouer dans la campagne : les uns rouloient leurs eaux claires avec rapidité ; d'autres avoient une eau paisible et dormante ; d'autres, par de longs détours, revenoient sur leurs pas, comme pour remonter vers leur source, et sembloient ne pouvoir quitter ces bords enchantés. On apercevoit de loin des collines et des montagnes qui se perdoient dans les nues, et dont la figure bizarre formoit un horizon à souhait pour le plaisir des yeux. Les montagnes voisines étoient couvertes de pampre vert qui pendoit en festons : le raisin, plus éclatant que la pourpre, ne pouvoit se cacher sous les feuilles, et la vigne étoit accablée sous son fruit. Le figuier, l'olivier, le grenadier et tous les autres arbres, couvroient la campagne, et en faisoient un grand jardin.

Fénélon.

§ 105. 43e Tableau. — *Délos et ses Fêtes.*

L'aurore traçoit foiblement à l'horizon la route du soleil; lorsque nous parvînmes au pied du Cynthus. Ce mont n'est que d'une médiocre élévation : c'est un bloc de granit, où brillent différentes couleurs, et surtout des parcelles de tale, noirâtres et luisantes. Du haut de la colline on découvre une quantité surprenante d'îles de toutes grandeurs. Elles sont semées au milieu des flots, avec le même beau désordre que les étoiles le sont dans le ciel. L'œil les parcourt avec avidité, et les recherche après les avoir perdues. Tantôt il s'égare avec plaisir dans les détours des canaux qui les séparent entre elles ; tantôt il mesure lentement les lacs et les plaines liquides qu'elles embrassent. Car ce n'est point ici une de ces mers sans bornes, où l'imagination n'est pas moins accablée que surprise de la grandeur du spectacle ; où l'âme inquiète, cherchant de tous côtés à se reposer, ne trouve partout qu'une vaste solitude qui l'attriste, qu'une étendue immense qui la confond. Ici le sein des ondes est devenu le séjour des mortels ; c'est une ville dispersée sur la surface de la mer ; c'est le tableau de l'Egypte, lorsque le Nil se répand dans les campagnes, et semble soutenir sur ses eaux les collines qui servent de retraites aux habitans.

La plupart de ces îles se nomment Cyclades, parce qu'elles forment comme une enceinte autour de Délos.

L'œil, en parcourant une prairie, n'aperçoit ni la plante dangereuse qui mêle son venin parmi les fleurs, ni la fleur modeste qui se cache sous l'herbe. C'est ainsi qu'en considérant les régions qui forment une couronne autour de Délos, on ne s'occupe ni des écueils semés dans leurs intervalles, ni de plusieurs petites îles dont l'éclat ne sert qu'à parer le fond du tableau qui s'offre aux regards.

La mer sépare les peuples qui les habitent, et le plaisir les réunit ; ils ont des fêtes qui leur sont communes, et qui les rassemblent tantôt dans un endroit et tantôt dans un autre : mais elles disparoissent lorsque les solennités de Délos commencent. C'est ainsi que, suivant Homère, les dieux suspendent leurs profondes délibérations, et se lèvent de leurs trônes lorsqu'Apollon paroît au milieu d'eux. Les temples voisins sont déserts ; les divinités qu'on y adore, permettent d'apporter l'encens qu'on leur destinoit. Des députations solennelles, connues sous le nom de *théories*, sont chargées d'un si glorieux emploi ; elles amènent avec elles des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles. Ces chœurs sont le triomphe de la beauté, et le principal ornement de ces fêtes. Il en vient des côtes de l'Asie, des îles de la mer Egée, du continent de la Grèce, des régions les plus éloignées. Ils arrivent au son des instrumens, à la voix des plaisirs, avec tout l'appareil du goût et de la magnificence ; les vaisseaux qui les amènent sont couverts de fleurs ; ceux qui les conduisent en couronnent leur front, et leur joie est d'autant plus excessive, qu'ils se font une religion d'oublier les chagrins et les soins qui pourroient la détruire ou l'altérer.

Cependant la scène changeoit à chaque instant, et s'embellissoit de plus en plus. Déjà étoient sorties des portes de Mycone et de Rhénée les petites flottes qui conduisoient les offrandes à Délos. D'autres flottes se faisoient apercevoir dans le lointain : un nombre infini de bâtimens de toute espèce, voloient sur la surface de la mer ; ils brilloient de mille couleurs différentes. On les voyoit s'échapper des canaux qui séparent les îles, se croiser, se poursuivre et se réunir; un vent frais se jouoit dans leurs voiles teintes en pourpre ; et sous leurs rames dorées, les flots se couvroient d'une

écumé que les rayons naissans du soleil pénétroient de leurs feux.

Plus bas, au pied de la montagne, une multitude immense inondoit la plaine. Ses rangs pressés ondoyoient et se replioient sur eux-mêmes, comme une moisson que les vents agitent ; et des transports qui l'animoient, il se formoit un bruit vague et confus qui surnageoit, pour ainsi dire, sur ce vaste corps.

Notre âme fortement émue de ce spectacle, ne pouvoit s'en rassasier, lorsque des tourbillons de fumée couvrirent le faîte du temple, et s'élevèrent dans les airs. La fête commence, nous dit-on, l'encens brûle sur l'autel. Aussitôt dans la ville, dans la campagne, sur le rivage, tout s'écria, la fête commence, allons au temple.

Nous y trouvâmes les filles de Délos, couronnées de fleurs, vêtues de robes éclatantes, et parées de tous les attraits de la jeunesse et de la beauté. Ismène à leur tête exécuta le ballet des malheurs de Latone. Ses compagnes accordoient à ses pas les sons de leurs voix et de leurs lyres ; mais on étoit insensible à leurs accords : elles-mêmes les suspendoient pour admirer Ismène.

Quelquefois elle se déroboit à la colère de Junon, et alors elle ne faisoit qu'effleurer la terre ; d'autres fois elle restoit immobile, et son repos peignoit encore mieux le trouble de son âme. Théagène, déguisé sous les traits de Mars, devoit, par ses menaces, écarter Latone des bords du Pénée : mais quand il vit Ismène à ses pieds, lui tendre des mains suppliantes, il n'eut que la force de détourner les yeux ; et Ismène, frappée de cette apparence de rigueur, s'évanouit entre les bras de ses suivantes.

Tous les assistans furent attendris ; mais l'ordre des cérémonies ne fut pas interrompu : à l'instant même on entendit un chœur de jeunes garçons qu'on eût pris pour les enfans de l'aurore : ils en avoient la fraîcheur et l'éclat. Pendant qu'ils chantoient une hymne en l'honneur de Diane, les filles de Délos exécutèrent des danses vives et légères : les sons qui régloient leurs pas, remplissoient leur âme d'une douce ivresse : elles tenoient des guirlandes de fleurs, et les attachoient d'une main tremblante à une ancienne statue de Vénus, qu'Ariane avoit apportée de Crète, et que Thésée consacra dans ce temple.

D'autres concerts vinrent frapper nos oreilles : c'étoient les théories des îles de Rhénée et de Mycone. Elles attendoient sous le portique le moment où l'on pourroit les introduire dans le lieu saint. Nous les vîmes, et nous crûmes voir les heures et les saisons à la porte du palais du soleil.

Nous vîmes descendre sur le rivage les théories de Céos et d'Andros. On eût dit à leur aspect, que les grâces et les amours venoient établir leur empire dans une des îles fortunées.

De tous côtés arrivoient des députations solennelles, qui faisoient retentir les airs de cantiques sacrés. Elles régloient, sur le rivage même, l'ordre de leur marche, et s'avançoient lentement vers le temple, aux acclamations du peuple qui bouillonnoit autour d'elles. Avec leurs hommages, elles présentoient au Dieu les prémices des fruits de la terre. Ces cérémonies, comme toutes celles qui se pratiquent à Délos, étoient accompagnées de danses, de chants et de symphonies.

Les poëtes les plus distingués de notre temps avoient composé des hymnes pour la fête, mais leurs succès n'effaçoient pas la gloire des grands hommes qui l'avoient célébrée avant eux. On croyoit être en présence de leurs génies. Ici on entendoit les chants harmonieux de cet Olen de Lycie, un des premiers qui aient consacré la poésie au culte des Dieux. Là, on étoit frappé des sons touchans de Simonide ; plus loin c'étoient les accords séduisans de Bacchylide, ou les transports fougueux de Pindare ; et au milieu de ces sublimes accens, la voix d'Homère éclatoit et se faisoit écouter avec respect.

Cependant on apercevoit dans l'éloignement la théorie des Athéniens. Tels que les filles de Nérée, lorsqu'elles suivent sur les flots le char de la souveraine des mers, une foule de bâtimens légers se jouoient autour de la galère sacrée. Leurs voiles, plus éclatantes que la neige, brilloient comme les cygnes qui agitent leurs aîles sur les eaux du Caïstre ou du Méandre. A cet aspect, les vieillards qui s'étoient traînés sur le rivage, regrettoient le temps de leur plus tendre enfance.

Cette théorie parut avec tout l'éclat qu'on devoit attendre d'une ville où le luxe est poussé à l'excès. En se présentant devant le Dieu, elle lui offroit une

couronne d'or d'un prix considérable, et bientôt on entendit les mugissemens de cent bœufs qui tomboient sous les couteaux des prêtres. Ce sacrifice fut suivi d'un ballet où les jeunes Athéniens représentèrent les courses et les mouvemens de l'île de Délos, pendant qu'elle rouloit au gré des vents sur les plaines de la mer. A peine fut-il fini, que les jeunes Déliens se mêlèrent avec eux pour figurer les sinuosités du labyrinthe de Crete, à l'exemple de Thésée, qui, après sa victoire sur le Minotaure, avoit exécuté cette danse auprès de l'autel. Ceux qui s'étoient le plus distingués, reçurent pour récompense de riches trépieds qu'ils consacrèrent au Dieu ; et leur nom fut proclamé par deux hérauts, venus à la suite de la théorie.

Quand elle eut achevé les cérémonies qui l'attiroient au pied des autels, nous fûmes conduits à un repas que le sénat de Délos donnoit aux citoyens de cette île. Ils étoient confusément assis sur les bords de l'Inopus, et sous des arbres qui formoient des berceaux. Toutes les âmes, avidement attachées au plaisir, cherchoient à s'échapper par mille expressions différentes, et nous communiquoient l'impression qui les rendoit heureuses. Une joie pure, bruyante et universelle régnoit sous ces feuillages épais ; et lorsque le vin de Naxos y pétilloit dans les coupes, tout célébroit à grands cris le nom de Nicias, qui le premier avoit assemblé le peuple dans ces lieux charmans, et assigné des fonds pour éterniser un pareil bienfait.

Le reste de la journée fut destiné à des spectacles d'un autre genre. Des voix admirables se disputèrent le prix de la musique ; et des bras armés du ceste, celui de la lutte. Le pugilat, le saut et la course à pied, fixèrent successivement notre attention. On avoit tracé vers l'extrémité méridionale de l'île, un stade, autour duquel étoient rangés les députés d'Athènes, le sénat de Délos et toutes les théories parées de leurs vêtemens superbes. Cette jeunesse brillante étoit la plus fidèle image des dieux réunis dans l'Olympe. Des coursiers fougueux, conduits par Théagène et ses rivaux, s'élancèrent dans la lice, la parcoururent plusieurs fois, et balancèrent long-temps la victoire ; mais, semblable au dieu qui, après avoir dégagé son char du sein des nuages, le précipite tout à coup à l'occident, Théagène sortit comme un éclair du milieu de ses rivaux, et parvint au bout de la carrière, dans l'instant où le soleil finissoit la sienne. Il fut couronné aux yeux d'un monde de spectateurs accourus sur les hauteurs voisines, aux yeux de presque toutes les beautés de la Grèce, aux yeux d'Ismène, dont les regards le flattoient plus que ceux des hommes et des dieux.

Barthélemy.

§ 106. 44e Tableau. — *Amphitrite traînée dans son Char par des Chevaux marins.*

Pendant qu'Hazaël et Mentor parloient, nous aperçûmes des dauphins couverts d'une écaille qui paroissoit d'or et d'azur. En se jouant, ils soulevoient les flots avec beaucoup d'écume. Après eux venoient des tritons qui sonnoient la trompette avec leurs conques recourbées. Ils environnoient le char d'Amphitrite, traîné par des chevaux marins plus blancs que la neige, et qui, fendant l'onde salée, laissoient loin derrière eux un vaste sillon dans la mer ; leurs yeux étoient enflammés, et leurs bouches étoient fumantes. Le char de la déesse étoit une conque d'une merveilleuse figure ; elle étoit d'une blancheur plus éclatante que l'ivoire, et les roues étoient d'or. Ce char sembloit voler sur la face des eaux paisibles. Une troupe de nymphes couronnées de fleurs nageoient en foule derrière le char ; leurs beaux cheveux pendoient sur leurs épaules et flottoient au gré du vent. La déesse tenoit d'une main un sceptre d'or pour commander aux vagues, et de l'autre elle portoit sur ses genoux le petit dieu Palémon, son fils, pendant à sa mamelle. Elle avoit le visage serein et une douce majesté, qui faisoit fuir les vents séditieux et toutes les noires tempêtes. Les tritons conduisoient les chevaux et tenoient les rênes dorées. Une grande voile de pourpre flottoit dans l'air au-dessus du char ; elle étoit à demi-enflée par le souffle d'une multitude de petits zéphyrs qui s'efforçoient de la pousser par leurs haleines. On voyoit au milieu des airs Eole empressé, inquiet et ardent ; son visage ridé et chagrin, sa voix menaçante, ses sourcils épais et pendans, ses yeux pleins d'un feu sombre et austère, tenoient en silence les fiers aquilons, et repous-

soient tous les nuages. Les immenses baleines et tous les monstres marins, faisant avec leurs narines un flux et un reflux de l'onde amère, sortoient à la hâte de leurs grottes profondes pour voir la déesse.

Fénélon.

§ 107. 45e Tableau. — *Douceurs de la Vie champêtre*

Un soir, assis à table devant la maison d'Euthymène, sous de superbes platanes qui se courboient au-dessus de nos têtes, il nous disoit : Quand je me promène dans mon champ, tout rit, tout s'embellit à mes yeux. Ces moissons, ces arbres, ces plantes n'existent que pour moi, ou plutôt que pour les malheureux dont je vais soulager les besoins. Quelquefois je me fais des illusions pour accroître mes jouissances ; il me semble alors que la terre porte son attention jusqu'à la délicatesse, et que les fruits sont annoncés par les fleurs, comme parmi nous les bienfaits doivent l'être par les grâces.

Une émulation sans rivalité, forme les liens qui m'unissent avec mes voisins : Ils viennent souvent se ranger autour de ma table, qui ne fut jamais entourée que de mes amis. La confiance et la franchise règnent dans nos entretiens. Nous nous communiquons nos découvertes : car, bien différens des autres artistes, qui ont des secrets, chacun de nous est aussi jaloux d'instruire les autres que de s'instruire soi-même.

Habitans des villes, vous croyez être libres dans l'enceinte de vos murs ; mais cette indépendance que les lois vous accordent, la tyrannie de la société vous la ravit sans pitié : des charges à briguer et à remplir ; des hommes puissans à ménager ; des noirceurs à prévoir et à éviter ; des devoirs de bienséance plus rigoureux que ceux de la nature ; une contrainte continuelle dans l'habillement, dans la démarche, dans les actions, dans les paroles ; le poids insupportable de l'oisiveté ; les lentes persécutions des importuns : il n'est aucune sorte d'esclavage qui ne vous tienne enchaînés dans ses fers.

Vos fêtes sont si magnifiques ! et les nôtres si gaies ! Vos plaisirs si superficiels et si passagers ! les nôtres si vrais et si constans ! Les dignités de la république imposent-elles des fonctions plus nobles que l'exercice d'un art sans lequel l'industrie et le commerce tomberoient en décadence ?

Avez-vous jamais respiré dans vos riches appartemens la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voûte de verdure ? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de traire, et ces fruits délicieux que nous avons cueillis de nos mains ? Et quel goût ne prêtent pas à nos alimens, des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver, et dans les chaleurs de l'été ; dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, au souffle des zéphyrs, sur un gazon qui invite au sommeil ; tantôt auprès d'une flamme étincelante, nourrie par des troncs d'arbres que je tire de mon domaine, au milieu de ma femme et de mes enfans, objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre ; au mépris des vents impétueux qui grondent autour de ma retraite, sans en troubler la tranquillité !

Ah ! si le bonheur n'est que la santé de l'âme, ne doit-on pas le trouver dans les lieux où règne une juste proportion entre les besoins et les désirs, où le mouvement est toujours suivi du repos, et l'intérêt toujours accompagné du calme ?

Barthélemy.

§ 108. 46e Tableau. — *Vue d'une Campagne cultivée.*

Les arbres, les arbrisseaux, les plantes, sont la parure et le vêtement de la terre. Rien n'est si triste que l'aspect d'une campagne nue et pelée qui n'étale aux yeux que des pierres, du limon et des sables. Mais vivifiée par la nature et revêtue de sa robe de noces au milieu du cours des eaux et du chant des oiseaux, la terre offre à l'homme, dans l'harmonie des trois règnes, un spectacle plein de vie, d'intérêt et de charmes, le seul spectacle au monde dont ses yeux et son cœur ne se lassent jamais.

Plus un contemplateur a l'âme sensible, plus il se livre aux extases qu'excite en lui cet accord. Une rêverie douce et profonde s'empare alors de ses sens, et il se perd avec une délicieuse ivresse dans l'immensité de ce beau système avec lequel il se sent identifié. Alors

tous les objets particuliers lui échappent; il ne voit et ne sent rien que dans le tout. Il faut que quelque circonstance particulière resserre ses idées et circonscrive son imagination, pour qu'il puisse observer par partie cet univers qu'il s'efforçoit d'embrasser.

J. J. Rousseau.

§ 109. 47e Tableau. — *Le Sage.*

Abunecker et moi nous nous étions aimés avec toute la force et le feu que donnent à l'amitié la jeunesse et la pauvreté. L'ange qui veille sur les bons, conduisoit mon ami par la main. Abunecker trompa l'œil du méchant, et parvint à plaire au souverain Seigneur des seigneurs, qui le combla de ses grâces ; mais il ne se crut riche que le jour où je cessai d'être pauvre.

Dès que nous eûmes une fortune assurée, mon ami s'établit dans la province de Cachemire, et moi dans les campagnes de Schiras. Aussitôt que j'en eus le loisir, j'allai voir Abunecker ; je l'embrassai, j'entendis ses paroles, il entendit les miennes, et je crus revenir aux jours de ma jeunesse.

La maison d'Abunecker étoit située sur le penchant d'un coteau qui dominoit un des plus riches cantons de l'opulente Cachemire, le paradis de l'Asie. Cette contrée, défendue par les montagnes de l'Immaüs de tous les vents froids et malfaisans, présente son sein aux rayons du midi : deux grands fleuves y font de longs circuits, et forment des îles sans nombre ; elle est coupée de mille ruisseaux dont les bords sont ombragés d'arbres de toute espèce.

Abunecker possédoit une campagne étendue qu'il cultivoit avec soin, et qui lui rendoit d'immenses richesses : il alloit sans cesse d'une de ses fermes à l'autre présider aux différentes cultures, en fixer le temps et celui des récoltes. Ses femmes, il en avoit deux, et elles s'aimoient, ses femmes prenoient soin de sa maison et de ses jardins.

Dès le lever de l'aurore, l'iman appeloit tous les serviteurs d'Abunecker à la prière. Après avoir levé leurs mains vers l'Eternel, ils alloient à leurs travaux qu'ils suspendoient quelques momens, pendant la plus grande chaleur, et qu'ils reprenoient bientôt pour les continuer jusqu'à la fin du jour.

J'accompagnois souvent Abunecker, je parcourois ses campagnes avec ravissement, je les voyois couvertes d'hommes attachés à l'ouvrage, qui bénissoient Dieu et mon ami. Il y avoit trois lunes que j'étois chez lui, et je n'avois vu dans aucun de ses serviteurs ni mécontentement, ni relâchement, ni paresse ; je rendois grâces au ciel, et des larmes de joie couloient de mes yeux, lorsque je pensois à la douce situation de l'ami de mon cœur.

Abunecker avoit chez lui un homme qu'il aimoit beaucoup, et que ses femmes et ses serviteurs traitoient avec considération. Je ne lui connoissois aucune fonction dans cette maison si bien ordonnée. Souvent il paroissoit occupé, souvent aussi je le voyois dans les jardins cueillir des fleurs avec les femmes d'Abunecker, ou parler à des ouvriers qu'il détournoit de leur travail quelquefois. Quand il se promenoit seul, il jetoit des regards complaisans sur la nature ; il sembloit croire que les campagnes s'embellisoient pour le plaisir de ses yeux, et que le zéphyr se levoit pour le rafraîchir et lui porter le parfum des fleurs. J'étois indigné de le voir oisif au milieu d'une famille active et laborieuse.

Je fis part de mes pensées à mon ami. Que faites-vous, lui dis-je, de Zuleïman ? il est encore dans sa force, et il n'en fait aucun usage. Pourquoi l'homme oisif est-il bien traité dans la maison du travail ? comment a-t-il mérité de partager avec moi le cœur d'Abunecker ?

Mon ami me répondit : O Saadi, respectez le sage Zuleïman ; ses mains ne cultivent point la terre ; mais sa raison éclaire les hommes. Avant son arrivée, je ne connoissois ni les bornes de la fermeté, ni celles de l'indulgence ; je n'avois la paix ni dans ma famille, ni dans mon cœur ; je sentois trop le plaisir de me faire obéir. Je tempérai mon autorité, dès que Zuleïman m'eut instruit dans la science des sages ; j'avois eu des serviteurs, et du jour où je devins juste, je me trouvai environné de frères ; ils me devinrent chers du moment qu'ils eurent à se louer de moi, et je sentis le plaisir d'aimer à étendre mon cœur. Mes femmes n'étoient occupées qu'à se disputer mon cœur et à se haïr ; grâces à Zuleïman, elles ont connu des devoirs, et en cessant de s'ennuyer, elles ont cessé,

de haïr. En un mot, c'est à lui que je dois mon bonheur, et celui de tout ce qui m'environne.

Zuleïman connoît le ciel, la terre, les causes des phénomènes, et nous préserve de mille erreurs. Il connoît les animaux ; il sait quels plans, quels grains, quelles herbes et quels engrais conviennent aux différens sols ; il a perfectionné notre agriculture et les instrumens dont se servent nos ouvriers ; il nous apprend à faire des échanges avantageux de nos denrées ; il nous fait sentir tous les jours, combien l'homme qui travaille et celui qui conduit les hommes, ont besoin de l'homme qui pense. Nous lui devons une partie de nos richesses ; nous lui devons même l'art d'en jouir : enfin, nous lui devons d'être contens les uns des autres, de la nature, et de nous-mêmes.

Saint-Lambert.

§ 110. 48e TABLEAU. — *Lever du Soleil.*

Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le soleil se lève. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui : l'incendie augmente ; l'orient paroît tout en flammes ; à leur éclat on attend l'astre longtemps avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair, et remplit aussitôt l'espace ; le voile des ténèbres s'efface et tombe : l'homme reconnoît son séjour et le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant réseau de rosée, qui réfléchit à l'œil la lumière et les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent et saluent de concert le père de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore, est plus lent et plus doux que dans le reste de la journée ; il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'âme. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand, si beau, si délicieux, n'en laisse aucun de sang-froid.

J. J. Rousseau.

§ 111. 49e TABLEAU. — *Coucher du Soleil.*

Cependant le soleil étoit tombé au dessous des Açores : soit que ce premier orbe du ciel, dans son incroyable vitesse, eût roulé vers ces rivages ; soit que la terre, moins rapide, se retirant dans l'orient, par un plus court chemin, eût laissé l'astre du jour à la gauche du monde. Il avoit déjà revêtu de pourpre et d'or, les nuages qui flottent autour de son trône occidental : maintenant le soir s'avançoit tranquille. Le crépuscule grisâtre avoit enveloppé les objets de ses ombres égales. Les oiseaux du ciel reposoient dans leurs nids, les animaux de la terre sur leur couche. Tout se taisoit, hors le rossignol, amant des veilles : il remplissoit la nuit de ses plaintes amoureuses, et le silence étoit ravi. Bientôt le firmament étincelle de brillans saphirs. L'étoile du soir, à la tête de l'armée des astres, se montre long-temps la plus brillante ; mais enfin la reine des nuits se levant avec majesté à travers les nuages, répandit sa tendre lumière, et jeta son manteau d'argent sur le dos des ombres.

Milton. Traduction de M. de Châteaubriant.

§ 112. 50e TABLEAU. — *Séjour de la Campagne.*

Je ne conçois pas quel séjour pourroit me déplaire avec la société que je trouve dans celui-ci : mais savez-vous en quoi Clarens me plaît pour lui-même ? C'est que je m'y sens vraiment à la campagne, et que c'est presque la première fois que j'en ai pu dire autant. Les gens de ville ne savent point aimer la campagne ; ils ne savent pas même y être : à peine quand ils y sont savent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger : je ne m'étonne pas qu'ils s'y déplaisent. Il faut être villageois au village, ou n'y point aller, car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point ; ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux esprits, les auteurs, les parasites sont le cortége qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie y sont leur seule occupation. Leur table est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures, on leur

y sert les mêmes mets, avec le même appareil, ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester ; car quelque riche qu'on puisse être, et quelque soin qu'on ait pris, on sent toujours quelque privation, et l'on ne sauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi, cette variété, qui leur est si chère, ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une manière de vivre, et s'en ennuient toujours.

Le travail de la campagne est agréable à considérer, et n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique et privée le rend intéressant ; et puis, c'est la première vocation de l'homme ; il rappelle à l'esprit une idée agréable, et au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage et des moissons. La simplicité de la vie pastorale et champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent et chantent, et des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans savoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amollit nos cœurs farouches, et, quoiqu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

J'avoue que la misère qui couvre les champs en certains pays où le publicain dévore les fruits de la terre, l'âpre avidité d'un fermier avare, l'inflexible rigueur d'un maître inhumain, ôtent beaucoup d'attraits à ces tableaux. Des chevaux étiques, près d'expirer sous les coups, de malheureux paysans exténués de jeûne, excédés de fatigue, et couverts de haillons, des hameaux de masures offrent un triste spectacle à la vue ; on a presque regret d'être homme, quand on songe aux malheureux dont il faut manger le sang. Mais quel charme de voir de bons et de sages régisseurs faire de la culture de leurs terres l'instrument de leurs bienfaits, leurs amusemens, leurs plaisirs ; verser à pleines mains les dons de la providence, engraisser tout ce qui les entoure, hommes et bestiaux, des biens dont regorgent leurs granges, leurs caves, leurs greniers ; accumuler l'abondance et la joie autour d'eux, et faire du travail, qui les enrichit, une fête continuelle. Comment se dérober à la douce illusion que ces objets font naître ? On oublie son siècle et ses contemporains ; on se transporte au temps des patriarches ; on veut mettre soi-même la main à l'œuvre, partager les travaux rustiques, et le bonheur qu'on y voit attaché. O temps de l'amour et de l'innocence, où les femmes étoient tendres et modestes, où les hommes étoient simples, et vivoient contens ! O Rachel ! fille charmante, et si constamment aimée, heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage ! O douce élève de Noémi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds et le cœur ! Non, jamais la beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des soins champêtres. C'est là que les grâces sont sur le trône, que la simplicité les pare, que la gaîté les anime malgré soi.

J. J. Rousseau.

§ 113. 51e Tableau.—*L'Espérance.*

Que le prophète soit avec le célèbre Aïshet. Voici ce que m'a dit Aïshet dans les jours de sa vieillesse :

Le ciel a béni le cours de mes années ; si mon pays est devenu la proie des enfans d'Omar, et si j'ai cessé d'avoir une patrie, retiré dans la Perse, j'ai cherché à être utile aux hommes, en leur inspirant les vérités et les sentimens qui servent partout au bonheur. Le roi des rois m'a comblé de ses grâces ; mon épouse et mes enfans ont joui de mes richesses et de mon cœur. Le temps qui a courbé mes reins et sillonné mon visage, ne m'ôta jamais le doux souvenir de ma vie passée, mais il me déroboit l'avenir. J'ai senti que je perdois l'espérance.

La perte de l'espérance est le tourment de la vieillesse.

Le printemps ramenoit aux environs de Schiras, les parfums, les couleurs et l'harmonie ; j'allai à la campagne, et les délicieuses sensations que me donnoient toutes les beautés et tous les changemens de la nature, rajeunissoient mon cœur.

Je portois souvent mes pas vers une métairie située au bord d'un petit lac couronné de bois et de côteaux. J'étois charmé de ce paysage, et j'achetai la métairie.

Je ne tardai pas à m'occuper des productions de ces champs et de ces jardins qui avoient réjoui ma vue. Là, je fis planter des arbres qui devoient dans peu me donner des fruits savoureux ; ici je fis semer des grains qui pouvoient me

rendre cent fois la semence que je confiois à la terre. Au pied de ce coteau, je vis fleurir une vigne qui me promettoit des vins dignes de la bouche du Roi des rois. Dans le terrain le plus près de ma maison, des légumes croissoient pour ma table, et à ces légumes d'autres devoient succéder.

Le Dieu du ciel n'ajoutoit pas un jour à la chaîne de mes jours, il ne remplaçoit pas une saison par une saison, sans me faire jouir de quelques biens et sans m'en promettre de nouveaux.

Je retrouvai l'espérance ; je la trouvai cette source des pensées, cette âme de la vie, ce charme de tous les âges. Aux pieds de mes arbres, dans mes allées, je la rencontre tous les jours. Ces fruits que je cueille, me disent qu'elle ne m'a pas trompé. Ces fleurs qu'elle me présente ne me tromperont pas davantage.

Vivez, ô jeunesse, dans le sein des villes : elles sont le séjour de l'instruction et des plaisirs. Jouissez des délices de votre âge ; instruisez-vous avec les hommes, dans l'art de les servir un jour.

Vous qui parvenez à l'âge mûr, habitez les camps et les cours, remplissez les tribunaux, volez sur les mers, servez ou protégez la société qui vous fait jouir de ses biens.

Et vous dont la course s'est rallentie, et qui arrivez à la fin de votre carrière, ô vieillards, habitez les champs. Là, dans un repos interrompu par de douces occupations, vous jouirez du passé, vous saisirez le présent, et les illusions de l'espérance vous amuseront encore le jour même où le temps ouvrira pour vous les portes du tombeau.

Saint-Lambert.

§ 114. 52e Tableau. — *Les Vendanges.*

Depuis un mois les chaleurs de l'automne apprêtoient d'heureuses vendanges ; les premières gelées en ont amené l'ouverture ; le pampre grillé laissant la grappe à découvert, étale aux yeux les dons du père Lyée, et semble inviter les mortels à s'en emparer. Toutes les vignes chargées de ce fruit bienfaisant, que le ciel offre aux infortunés pour leur faire oublier leur misère ; le bruit des tonneaux, des cuves, des légrefass qu'on relie de toutes parts ; le chant des vendangeuses dont ces coteaux retentissent ; la marche continuelle de ceux qui portent la vendange au pressoir ; le rauque son des instrumens rustiques qui les anime au travail ; l'aimable et touchant tableau d'une allégresse générale qui semble en ce moment étendu sur la face de la terre ; enfin le voile de brouillard que le soleil élève au matin comme une toile de théâtre, pour découvrir à l'œil un si charmant spectacle : tout conspire à lui donner un air de fête, et cette fête n'en devient que plus belle à la réflexion, quand on songe qu'elle est la seule où les hommes aient su joindre l'agréable à l'utile.

Depuis huit jours que cet agréable travail nous occupe, on est à peine à la moitié de l'ouvrage. Outre les vins destinés pour la vente et pour les provisions ordinaires, lesquels n'ont d'autres façons que d'être recueillis avec soin, la bienfaisante fée en prépare d'autres plus fins pour nos buveurs, et j'aide aux opérations magiques pour tirer d'un même vignoble des vins de tous les pays. Pour l'un elle fait tordre la grappe quand elle est mûre, et la laisse flétrir au soleil sur la souche ; pour l'autre, elle fait égrapper le raisin, et tirer les grains avant de les jeter dans la cuve ; pour un autre elle fait cueillir, avant le lever du soleil, du raisin rouge, et le porter doucement sur le pressoir, couvert encore de sa fleur et de sa rosée, pour en exprimer du vin blanc ; elle prépare un vin de liqueur en mêlant dans les tonneaux du moût, réduit en sirop sur le feu, un vin sec en l'empêchant de cuver, un vin d'absynthe pour l'estomac, un vin muscat avec des simples. Tous ces vins différens ont leur apprêt particulier ; toutes ces préparations sont saines et naturelles : c'est ainsi qu'une économe industrie supplée à la diversité des terrains et rassemble vingt climats en un seul.

Vous ne sauriez concevoir avec quel zèle, avec quelle gaieté tout cela se fait. On chante, on rit toute la journée, et le travail n'en va que mieux. Tout vit dans la plus grande familiarité ; tout le monde est égal et personne ne s'oublie. Les dames sont sans airs, les paysannes sont décentes, les hommes badins et non grossiers. C'est à qui trouvera les meilleures chansons, à qui fera les meilleurs contes, à qui dira les meilleurs traits. L'union même engendre les folâtres querelles, et l'on ne s'agace mutuellement que pour montrer combien on est sûr les uns les autres. On ne revient point en-

suite faire chez soi les messieurs ; on passe aux vignes toute la journée : Julie y a fait faire une loge où l'on va se chauffer quand on a froid, et dans laquelle on se réfugie en cas de pluie. On dîne avec les paysans et à leur heure, aussi-bien qu'on travaille avec eux. On mange avec appétit leur soupe un peu grossière, mais bonne, saine, chargée d'excellens légumes. On ne ricane point orgueilleusement de leur air gauche et de leurs complimens rustauds ; pour les mettre à leur aise, on s'y prête sans affectation. Ces complaisances ne leur échappent pas, ils y sont sensibles, et voyant qu'on veut bien pour eux sortir de sa place, ils s'en tiennent d'autant plus volontiers dans la leur. A dîné, on amène les enfans, et ils passent le reste de la journée à la vigne. Avec quelle joie ces bons villageois les voient arriver ! O bienheureux enfans ! disent-ils en les pressant dans leurs bras robustes, que le bon Dieu prolonge vos jours aux dépens des nôtres ! ressemblez à vos pères et mères, et soyez comme eux la bénédiction du pays ! Souvent en songeant que la plupart de ces hommes ont porté les armes et savent bien manier l'épée et le mousquet aussi-bien que la serpette et la houe, en voyant Julie au milieu d'eux, si charmante et si respectée, recevoir, elle et ses enfans, leurs touchantes acclamations, je me rappelle l'illustre et vertueuse Agrippine montrant son fils aux troupes de Germanicus. Julie ! femme incomparable ! vous exercez dans la simplicité de la vie privée le despotique empire de la sagesse et des bienfaits ; vous êtes pour tous les pays un dépôt cher et sacré que chacun voudroit défendre et conserver au prix de son sang, et vous vivez plus sûrement, plus honorablement au milieu d'un peuple entier qui vous aime, que les rois entourés de tous leurs soldats.

Le soir on revient gaiement tous ensemble. On nourrit et loge les ouvriers tout le temps de la vendange ; et même le dimanche, après le prêche du soir, on se rassemble avec eux et l'on danse jusqu'au souper. Les autres jours on ne se sépare point non plus en rentrant au logis, hors le baron qui ne soupe jamais, et se couche de fort bonne heure, et Julie, qui monte avec ses enfans chez lui jusqu'à ce qu'il s'aille coucher. A cela près, depuis le moment qu'on prend le métier de vendangeur, jusqu'à celui qu'on le quitte, on ne mêle plus la vie citadine à la vie rustique. Ces saturnales sont bien plus agréables et plus sages que celles des Romains. Le renversement qu'ils affectoient étoit trop vain pour instruire le maître ni l'esclave ; mais la douce égalité qui règne ici, établit l'ordre de la nature, forme une instruction pour les uns, une consolation pour les autres, et un lien d'amitié pour tous.

Le lieu d'assemblée est une salle à l'antique, avec une grande cheminée où l'on fait bon feu. La pièce est éclairée de trois lampes auxquelles M. de Wolmar a seulement fait ajouter des capuchons de fer-blanc, pour intercepter la fumée et réfléchir la lumière. Pour prévenir l'envie et les regrets, on tâche de ne rien étaler aux yeux de ces bonnes gens qu'ils ne puissent retrouver chez eux ; de ne leur montrer d'autre opulence que le choix du bon dans les choses communes, et un peu plus de largesse dans la distribution. Le souper est servi sur deux longues tables : le luxe et l'appareil des festins n'y sont pas, mais l'abondance et la joie y sont. Tout le monde se met à table, maîtres, journaliers, domestiques ; chacun se lève indifféremment pour servir, sans exclusion, sans préférence, et le service se fait toujours avec grâce et avec plaisir. On boit à discrétion, la liberté n'a point d'autres bornes que l'honnêteté. La présence des maîtres si respectés contient tout le monde, et n'empêche pas qu'on ne soit à son aise et gai. Que s'il arrive à quelqu'un de s'oublier, on ne trouble point la fête par des réprimandes, mais il est congédié sans rémission dès le lendemain.

Après le souper on veille encore une heure ou deux en teillant du chanvre ; chacun dit sa chanson tour à tour. Quelquefois les vendangeuses chantent en chœur toutes ensemble, ou bien alternativement, à voix seule et en refrein. La plupart de ces chansons sont de vieilles romances dont les airs ne sont pas piquans ; mais ils ont je ne sais quoi d'antique et de doux, qui touche à la longue. Les paroles sont simples, naïves, souvent tristes.

Cependant je trouve à ces veillées une sorte de charme que je ne puis vous expliquer, et qui m'est pourtant fort sensible. Cette réunion des différens états, la simplicité de cette occupation, l'idée de délassement, d'accord, de tranquil-

lité, le sentiment de paix qu'elle porte à l'âme, a quelque chose d'attendrissant qui dispose à trouver ces chansons plus intéressantes. Ce concert de voix de femmes n'est pas non plus sans douceur. Pour moi, je suis convaincu que de toutes les harmonies, il n'y en a point d'aussi agréables que le chant de l'unisson, et que s'il nous faut des accords, c'est parce que nous avons le goût dépravé. En effet, toute l'harmonie ne se trouve-t-elle pas dans un son quelconque ? et qu'y pouvons-nous ajouter sans altérer les proportions que la nature a établies dans la force relative des sons harmonieux ? En doublant les uns et non pas les autres, en ne les renforçant pas en même rapport, n'ôtons-nous pas à l'instant ces proportions ? La nature a tout fait le mieux qu'il étoit possible ; mais nous voulons mieux faire encore, et nous gâtons tout.

Il y a une grande émulation pour ce travail du soir, aussi-bien que pour celui de la journée, et la filouterie que j'y voulois employer, m'attira hier un petit affront. Comme je ne suis pas des plus adroits à teiller, et que j'ai souvent des distractions, ennuyé d'être toujours noté pour avoir fait le moins d'ouvrage, je tirois doucement avec le pied des chénevotes de mes voisins pour grossir mon tas ; mais cette impitoyable madame d'Orbe s'en étant aperçue, fit signe à Julie qui, m'ayant pris sur le fait, me tança sévèrement. Monsieur le fripon, me dit-elle tout haut, point d'injustice, même en plaisantant ; c'est ainsi qu'on s'accoutume à devenir méchant tout de bon, et, qui pis est, à plaisanter encore.

J. J. Rousseau.

§ 115. 53e TABLEAU.—*Emotions que cause le Spectacle des Champs.*

Je crois, dit Philips, qu'il y a de certains plaisirs qui pour être sentis, veulent être goûtés avec plusieurs hommes qui en jouissent en même temps. Plus les salles de spectacle sont remplies, plus les émotions y sont vives et agréables ; et il en est ainsi de tous les plaisirs qui naissent en nous de l'admiration. Or, qu'y a-t-il qu'on puisse admirer davantage et plus souvent que cette terre, ce ciel, ces eaux, ces prés, toutes les grâces et les richesses de la campagne ? Je crois, continua-t-il, que les biens que la nature donne à tous en communauté, sont précisément ceux qui augmentent de prix, quand ils sont goûtés à la fois par un plus grand nombre. On aime à partager le plaisir d'un beau jour, d'une vue agréable, du parfum des fleurs, parce que ce partage n'ôte rien. Oui, dit Sara, et dès que le partage n'ôte rien au plaisir, il l'augmente. Les poëtes ont trop vanté les charmes de la solitude en parlant des délices de la campagne. Il semble quelquefois, à les entendre, qu'on ne puisse jouir de ces délices que loin des hommes ; mais c'est des hommes de la cour et de la ville qu'ils ont voulu parler, c'est-à-dire, des hommes dont l'âme sèche, dure et frivole, auroit été insensible au charme de la nature. Une preuve certaine que les poëtes sentoient le besoin de communiquer leur plaisir pour l'augmenter, c'est qu'ils ont peint les beautés qu'ils admiroient, et qu'ils ont voulu transmettre les impressions qu'ils avoient reçues jusqu'à la dernière postérité.

Saint-Lambert.

§ 116. 54e TABLEAU. — *La belle Solitude.*

Ce lieu, quoique tout proche de la maison, est tellement caché par l'allée couverte qui l'en sépare, qu'on ne l'aperçoit de nulle part. L'épais feuillage qui l'environne ne permet point à l'œil d'y pénétrer, et il est toujours soigneusement fermé à la clef. A peine fus-je au-dedans, que la porte étant masquée par des aulnes et des coudriers qui ne laissent que deux étroits passages sur les côtés, je ne vis plus en me retournant par où j'étois entré ; et n'apercevant point de porte, je me trouvai là comme tombé des nues.

En entrant dans ce prétendu verger, je fus frappé d'une agréable sensation de fraîcheur, que d'obscurs ombrages, une verdure animée et vive, des fleurs éparses de tous côtés, un gazouillement d'eau courante et le chant de mille oiseaux, portèrent à mon imagination du moins autant qu'à mes sens ; mais en même temps je crus voir le lieu le plus sauvage, le plus solitaire de la nature ; et il me sembloit d'être le premier mortel qui jamais eût pénétré dans ce désert.

Je me mis à parcourir avec extase ce verger ainsi métamorphosé ; et si je ne trouvai point de plantes exotiques et de

productions des Indes, je trouvai celles du pays disposées et réunies de manière à produire un effet plus riant et plus agréable. Le gazon verdoyant, épais, mais court et serré, étoit mêlé de serpolet, de baume, de thym, de marjolaine, et d'autres herbes odorantes. On y voyoit briller mille fleurs des champs, parmi lesquelles l'œil en démêloit avec surprise quelques-unes de jardin, qui sembloient croître naturellement avec les autres. Je rencontrois de temps en temps des touffes obscures, impénétrables aux rayons du soleil comme dans la plus épaisse forêt ; ces touffes étoient formées des arbres du bois le plus flexible, dont on avoit fait recourber les branches, pendre en terre, et prendre racine, par un art semblable à ce que font naturellement les mangles en Amérique. Dans des lieux plus découverts, je voyois çà et là, sans ordre et sans symétrie, des broussailles de roses, de framboisiers, de groseilles, des fourrés de lilas, de noisettier, de sureau, de seringat, de genêt, de trifolium, qui paroient la terre en lui donnant l'air d'être en friche. Je suivois des allées tortueuses et irrégulières, bordées de ces bocages fleuris, et couvertes de mille guirlandes de houblon, de liseron, de coulevrée, de clématite, et d'autres plantes de cette espèce, parmi lesquelles le chèvre-feuille et le jasmin daignoient se confondre. Ces guirlandes sembloient jetées négligemment d'un arbre à l'autre, comme j'en avois remarqué quelquefois dans les forêts, et formoient sur nous des espèces de draperies qui nous garantissoient du soleil, tandis que nous avions sous nos pieds un marcher doux, commode et sec, sur une mousse fine sans sable, sans herbe, et sans rejetons raboteux. Alors seulement je découvris, non sans surprise, que ces ombrages verts et touffus, qui m'en avoient tant imposé de loin, n'étoient formés que de ces plantes rampantes et parasites, qui, guidées le long des arbres, environnoient leurs têtes du plus épais feuillage, et leurs pieds d'ombre et de fraîcheur. J'observai même, qu'au moyen d'une industrie assez simple, on avoit fait prendre racine sur les troncs des arbres à plusieurs de ces plantes, de sorte qu'elles s'étendoient davantage, en faisant moins de chemin. Vous concevez bien que les fruits ne s'en trouvent pas mieux de toutes ces additions ; mais dans ce lieu seul, on a sacrifié l'utile à l'agréable ; et dans le reste des terres, on a pris un tel soin des plantes et des arbres, qu'avec ce verger de moins, la récolte en fruits ne laisse pas d'être plus forte qu'auparavant. Si vous songez combien au fond d'un bois on est charmé quelquefois de voir un fruit sauvage, et même de s'en rafraîchir, vous comprendrez le plaisir qu'on a de trouver dans ce désert artificiel, des fruits excellens et mûrs, quoique clair-semés et de mauvaise mine ; ce qui donne encore le plaisir de la recherche et du choix.

Toutes ces petites routes étoient bordées et traversées d'une eau limpide et claire, tantôt circulant parmi l'herbe et les fleurs en filets presque imperceptibles, tantôt en plus grands ruisseaux courans sur un gravier pur et marqueté, qui rendoit l'eau plus brillante. On voyoit des sources bouillonner et sortir de la terre, et quelquefois des canaux plus profonds, dans lesquels l'eau calme et paisible réfléchissoit à l'œil les objets. Je comprends à présent tout le reste, dis-je à Julie : mais ces eaux que je vois de toutes parts..... Elles viennent de là, reprit-elle, en me montrant le côté où étoit la terrasse de son jardin ; c'est ce même ruisseau qui fournit à grands frais dans le parterre un jet d'eau, dont personne ne se soucie. M. de Wolmar ne veut pas le détruire, par respect pour mon père qui l'a fait faire : mais avec quel plaisir nous venons tous les jours voir courir dans ce verger cette eau, dont nous n'approchons guère au jardin ! Le jet d'eau joue pour les étrangers, le ruisseau coule ici pour nous. Il est vrai que j'y ai réuni l'eau de la fontaine publique, qui se rendoit dans le lac par le grand chemin, qu'elle dégradoit au préjudice des passans et à pure perte pour tout le monde. Elle faisoit un coude au pied du verger, entre deux rangs de saules ; je les ai renfermés dans mon enceinte, et j'y conduis la même eau par d'autres routes.

Je vis alors qu'il n'avoit été question que de faire serpenter ces eaux avec économie, en les divisant et réunissant à propos, en épargnant la pente le plus qu'il étoit possible, pour prolonger le circuit, et se ménager le murmure de quelques petites chutes. Une couche de glaise, couverte d'un pouce de gravier du lac, et parsemée de coquillages, formoit le lit des ruisseaux. Ces mêmes ruisseaux courant par intervalles sous quelques

larges tuiles recouvertes de terre et de gazon au niveau du sol, formoient à leur issue autant de sources artificielles. Quelques filets s'en élevoient par des siphons sur des lieux raboteux, et bouillonnoient en retombant. Enfin, la terre, ainsi rafraîchie et humectée, donnoit sans cesse de nouvelles fleurs, et entretenoit l'herbe toujours verdoyante et belle.

Plus je parcourois cet agréable asile, plus je sentois augmenter la sensation délicieuse que j'avois éprouvée en y entrant ; cependant la curiosité me tenoit en haleine : j'étois plus empressé de voir les objets, que d'examiner leurs impressions, et j'aimois à me livrer à cette charmante contemplation sans prendre la peine de penser. Mais madame de Wolmar me tirant de ma rêverie, me dit en me prenant sous le bras : Tout ce que vous voyez n'est que la nature végétale et inanimée, et quoiqu'on puisse faire, elle laisse toujours une idée de solitude qui attriste. Venez la voir ranimée et sensible ; c'est là qu'à chaque instant du jour vous lui trouverez un attrait nouveau. Vous me prévenez, lui dis-je, j'entends un ramage bruyant et confus, et j'aperçois assez peu d'oiseaux : je comprends que vous avez une volière. Il est vrai, dit-elle, approchons-en. Je n'osai dire encore ce que je pensois de la volière ; mais cette idée avoit quelque chose qui me déplaisoit, et ne me sembloit point assorti au reste.

Nous descendîmes par mille détours au bas du verger, où je trouvai toute l'eau réunie en un joli ruisseau, coulant doucement entre deux rangs de vieux saules qu'on avoit souvent ébranchés. Leurs têtes creuses et demi-chauves, formoient des espèces de vases d'où sortoient, par l'adresse dont j'ai parlé, des touffes de chèvre-feuille, dont une partie s'entrelaçoit autour des branches, et l'autre tomboit avec grâce le long du ruisseau. Presque à l'extrémité de l'enceinte étoit un petit bassin bordé d'herbes, de joncs, de roseaux, servant d'abreuvoir à la volière, et dernière station de cette eau si précieuse et si bien ménagée.

Au-delà de ce bassin étoit un terre-plein, terminé dans l'angle de l'enclos par une monticule garnie d'une multitude d'arbrisseaux de toute espèce ; les plus petits vers le haut, et toujours croissant en grandeur à mesure que le sol s'abaissoit ; ce qui rendoit le plan des têtes presque horizontal, ou montroit au moins qu'un jour il le devoit être. Sur le devant étoit une douzaine d'arbres, jeunes encore, mais faits pour devenir fort grands, tels que le hêtre, l'orme, le frêne, l'acacia. C'étoient les bocages de ce coteau qui servoient d'asile à cette multitude d'oiseaux dont j'avois entendu de loin le ramage, et c'étoit à l'ombre de ce feuillage, comme sous un grand parasol, qu'on les voyoit voltiger, courir, chanter, s'agacer, se battre, comme s'ils ne nous avoient pas aperçus. Ils s'enfuirent si peu à notre approche, que selon l'idée dont j'étois prévenu, je les crus d'abord enfermés par un grillage : mais comme nous fûmes arrivés au bord du bassin, j'en vis plusieurs descendre et s'approcher de nous sur une espèce de courte allée, qui séparoit en deux le terre-plein, et communiquoit du bassin à la volière. Alors M. de Wolmar faisant le tour du bassin, sema sur l'allée deux ou trois poignées de grains mélangés qu'il avoit dans sa poche ; et quand il se fut retiré, les oiseaux accoururent et se mirent à manger comme des poules, d'un air si familier, que je vis bien qu'ils étoient faits à ce manége. Cela est charmant, m'écriai-je : ce mot de volière m'avoit surpris de votre part, mais je l'entends maintenant : je vois que vous voulez des hôtes et non pas des prisonniers. Qu'appelez-vous des hôtes, répondit Julie ? c'est nous qui sommes les leurs. Ils sont ici les maîtres, et nous leur payons tribut pour en être soufferts quelquefois. Fort bien, repris-je ; mais comment ces maîtres-là se sont-ils emparés de ce lieu ? le moyen d'y rassembler tant d'habitans volontaires ? Je n'ai pas ouï-dire qu'on ait jamais rien tenté de pareil, et je n'aurois point cru qu'on y pût réussir, si je n'en avois la preuve sous mes yeux.

La patience et le temps, dit M. de Wolmar, ont fait ce miracle. Ce sont des expédiens dont les gens riches ne s'avisent guère dans leurs plaisirs. Toujours pressés de jouir, la force et l'argent sont les seuls moyens qu'ils connoissent ; ils ont des oiseaux dans des cages, et des amis à tant par mois. Si jamais des valets approchoient de ce lieu, vous en verriez bientôt les oiseaux disparoître, et s'ils sont à présent en grand nombre, c'est qu'il y en a toujours eu. On ne les fait pas venir quand il n'y en a point, mais il est aisé, quand il y en a, d'en attirer davantage en prévenant tous leurs be-

soins, en ne les effrayant jamais, en leur laissant faire leur couvée en sûreté, et ne dénichant point les petits ; car alors ceux qui s'y trouvent restent encore. Ce bocage existoit, quoiqu'il fût séparé du verger ; Julie n'a fait que l'y renfermer par une haie vive, ôter celle qui l'en séparoit, l'agrandir et l'orner de nouveaux plants. Vous voyez à droite et à gauche de l'allée qui y conduit, deux espaces remplis d'un mélange confus d'herbes, de pailles et de toutes sortes de plantes. Elle y fait semer chaque année du blé, du mil, du tournesol, du chènevis, des pesettes, généralement de tous les grains que les oiseaux aiment, et l'on ne moissonne rien. Outre cela, presque tous les jours, été et hiver, elle ou moi, leur apportons à manger, et quand nous y manquons, la Fanchon y supplée d'ordinaire ; ils ont l'eau à quatre pas comme vous voyez. Madame de Wolmar pousse l'attention jusqu'à les pourvoir tous les printemps de petit tas de crin, de paille, de laine, de mousse et d'autres matières propres à faire des nids. Avec le voisinage des matériaux, l'abondance des vivres, et le grand soin qu'on prend d'écarter tous les ennemis, l'éternelle tranquillité dont ils jouissent, les porte à pondre en un lieu commode où rien ne leur manque, où personne ne les trouble. Voilà comment la patrie des pères est encore celle des enfans, et comment la peuplade se soutient et se multiplie.

J. J. Rousseau.

§ 117. 55e Tableau. — *Maison de Campagne.*

Depuis que les maîtres de cette maison y ont fixé leur demeure, ils en ont mis à leur usage tout ce qui ne servoit qu'à l'ornement ; ce n'est plus une maison faite pour être vue, mais pour être habitée. Ils ont bouché de longues enfilades, pour changer des portes mal situées ; ils ont coupé de trop grandes pièces, pour avoir des logemens mieux distribués. A des meubles anciens et riches, ils en ont substitué de simples et de commodes. Tout y est agréable et riant ; tout y respire l'abondance et la prospérité ; rien n'y sent la richesse et le luxe. Il n'y a pas une chambre où l'on ne se reconnoisse à la campagne, et où l'on ne trouve toutes les commodités de la ville. Les mêmes changemens se font remarquer au-dehors. La basse-cour a été agrandie aux dépens des remises : à la place d'un vieux billard delabré, l'on a fait un beau pressoir, et une laiterie où logeoient des paons criards dont on s'est défait. Le potager étoit trop petit pour la cuisine, on en a fait du parterre un second, mais si propre et si bien entendu, que ce parterre, ainsi travesti, plaît à l'œil plus qu'auparavant. Aux tristes ifs qui couvroient les murs, ont été substitué de bons espaliers. Au lieu de l'inutile marronier d'Inde, de jeunes mûriers noirs commencent à ombrager la cour ; et l'on a planté deux rangs de noyers jusqu'au chemin, à la place des vieux tilleuls qui bordoient l'avenue. Partout on a substitué l'utile à l'agréable, et l'agréable y a presque toujours gagné. Quant à moi, du moins, je trouve que le bruit de la basse-cour, le chant des coqs, le mugissement du bétail, l'attelage des chariots, les repas des champs, le retour des ouvriers, et tout l'appareil de l'économie rustique, donnent à cette maison un air plus champêtre, plus vivant, plus animé, plus gai, je ne sais quoi qui sent la joie et le bien-être, qu'elle n'avoit pas dans sa morne dignité.

Le même.

§ 118. 56e Tableau. — *Dévouement et Triomphe de l'Amitié.*

Lausus et Phanor.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami Phanor. L'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il. Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ? Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus long-temps dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple ; il apprend que son ami est dans les fers, et que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend qu'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, et que pour spectacle dans cette fête on doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit ; un froid mortel se répand dans ses veines. Il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie ; grands dieux, retenez ma main ; mon désespoir m'épouvante. Que je meure pour sauver mon ami ; mais que je meure avec ma vertu ! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa

place, il vole aux portes de la prison. Mais comment y pénétrer ? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Lausus ; je suis le fils de ton roi. J'attends de toi un service important. Phanor est dans les fers ; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui. Donne-moi tes vêtemens ; prends la fuite : voilà des gages de ma reconnoissance, dérobe-toi à la vengeance de mon père. Si tu me trahis, tu cours à ta perte ; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusque dans le fond des déserts.

Cet homme foible et timide cède aux promesses et aux menaces. Il se prête au déguisement du prince, et disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, et la conduite qu'il doit tenir pour tromper la vigilance des gardes. La nuit approche, l'instant arrive. Lausus se présente ; il se nomme du nom de l'esclave. Les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénètre dans ce séjour d'horreur : il écoute ; les accens d'une voix gémissante frappent son oreille ; il reconnoît la voix de son ami ; il le voit couché dans un coin de la prison, couvert de lambeaux, consumé de langueur, la pâleur de la mort sur le visage, et le feu du désespoir dans les yeux. Laisse-moi, lui dit Phanor en le prenant pour l'esclave ; remporte ces secours odieux, laisse-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jetant des cris entrecoupés de sanglots, hélas ! mon cher Lausus est encore plus malheureux que moi ! O Dieux ! s'il sait l'état où il a réduit son ami ! Oui, s'écria Lausus en se précipitant dans son sein ; oui, mon cher Phanor, il le sait et il le partage. Que vois je ! dit Phanor transporté, ah ! Lausus ! ah ! mon prince ! A ces mots, tous deux perdent l'usage de leurs sens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs se pressent, leurs sanglots se confondent. Long-temps immobiles et muets, ils demeurent étendus sur le pavé de la prison ; la douleur étouffe leur voix, et ce n'est qu'en se serrant plus étroitement, et en se baignant de leurs larmes, qu'ils se répondent l'un à l'autre. Lausus enfin, revenant à lui-même : Ne perdons point de temps, dit-il à son ami ; prends ces vêtemens, sors de ces lieux et m'y laisse.— Moi, grands Dieux ! je serois assez lâche ! Ah ! Lausus ! l'avez-vous pu croire ? devez-vous me le proposer ? Je te connois, dit le prince ; mais tu dois me connoître. L'arrêt est prononcé, ton supplice est prêt ; il faut mourir ou prendre la fuite. Ecoute-moi : mon père est violent, mais il est sensible ; la nature a des droits sur son cœur : si je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, et son bras levé sur un fils, sera facile à désarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, et votre mort seroit mon crime : non, je ne puis vous abandonner. Eh bien, reprit Lausus, demeure, mais en mourant tu me verras mourir. N'attends plus rien pour moi de la clémence de mon père ; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne : cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après son crime, est encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut insister. N'en parlons plus, interrompit le prince ; tu n'as rien à me dire qui puisse balancer la honte de survivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes instances me font rougir, et tes prières sont des outrages. Je te réponds de mon salut si tu prends la fuite : je jure ma mort si tu veux périr. Choisis, les momens nous sont chers.

Phanor connoissoit trop bien son ami, pour prétendre ébranler sa résolution. Je consens, lui dit-il, à vous laisser tenter le seul moyen de salut qui nous reste ; mais vivez, si vous voulez que je vive : votre échafaud seroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lausus ; et ton ami t'estime trop pour t'exhorter à lui survivre. A ces mots ils s'embrassèrent, et Phanor sortit des cachots sous les mêmes habits d'esclave que Lausus venoit de quitter.

La nuit s'écoule ; le jour funeste est arrivé ; le peuple en foule est assemblé au lieu du spectacle ; les jeux commencent. Je ne m'arrête pas à décrire les combats du ceste, de la lutte et du glaive, un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord tranquille et fier, il parcourt l'arène en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire : bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant ; son épaisse crinière se dresse autour de sa tête mons-

trueuse ; il se bat les flancs de sa queue, et le feu commence à jaillir de ses prunelles étincelantes. Le peuple effrayé désire et craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre. La terreur et la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente, ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. A demi-nu, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert. Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le sang est mort, la nature est aveugle, c'est son fils qu'il livre à la mort, et ses entrailles ne sont point émues. Le ressentiment de l'injure et la soif de la vengence étouffent en lui tout autre sentiment, il voit, avec une joie barbare, la fureur du lion s'animer par degrés. Lausus, impatient, irrite le monstre et l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance ; Lausus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui présente une gueule écumante, et trois fois Lausus échappe à ses dents meurtrières.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui se passe. Il accourt, il fend la foule : ses cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence ! sauve ton fils : c'est lui, c'est Lausus qui combat ! Mézence regarde, et reconnoît Phanor qui se précipite vers lui. O Dieu! que vois-je ? Peuples, secourez-moi ; jetez-vous dans l'arène, arrachez mon fils à la mort. Mille bras s'arment en vain pour sa défense, le monstre le poursuit, et l'aura dévoré avant qu'on soit arrivé jusqu'à lui. Mais prodige incroyable! bonheur inespéré! Lausus en se dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel ; et le fer dont sa main est armée, sort fumant du cœur du lion. Il tombe et nage dans les flots de sang que vomit sa gueule écumante. L'alarme universelle se change en triomphe, et le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration et de joie.

Lausus vole aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard sanglant, de l'autre, son cher et fidèle Phanor. C'est moi, dit-il à son père, c'est moi seul qui suis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien : c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder sa place ; j'allois mourir s'il m'eût résisté. Je respire, je lui dois la vie, et si votre fils vous est cher encore, vous lui devez votre fils. Mais si votre vengeance n'est pas apaisée, nos jours sont en vos mains, frappez : nous périrons ensemble, nos cœurs en ont fait le serment. La cruauté du tyran ne put tenir à cette épreuve. Le cri de la nature et la voix des remords font taire dans son cœur la colère et la vengeance. Il demeure long-temps immobile et muet, roulant tour à tour sur les objets qui l'entourent, des regards troublés et confus, où l'amour et la haine, l'indignation et la pitié se combattent et se succèdent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; et passant tout à coup, avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils : oui, lui dit-il, je te pardonne, et pardonne à ton ami. Vivez et aimez-vous l'un et l'autre.

Marmontel. Contes Moraux.

§ 119. 57e Tableau. — *Triomphe des Mœurs.*

Les mœurs n'ont fait que voyager à Rome et à Sparte, mais elles se sont fixées dans la plus belle partie de l'Asie : que dis-je, elles règnent à la Chine ; c'est leur patrie, c'est leur empire, et depuis trois mille ans, le plus grand des états est gouverné sur le plan de la plus simple famille ; mais le prodige le plus étonnant est la victoire des mœurs sur la victoire même : des brigands accourent du fond du Nord, et dispersent en un moment cet empire immense, comme la foudre met en poussière un chêne antique ; mais les mœurs, de leurs mains salutaires, ramassent ces ruines en pleurant ; l'insolente victoire étonnée se tait devant eux, et bientôt adoucie, elle laisse tomber ses armes, et tend ses bras ensanglantés à leurs pacifiques liens. Etonnant spectacle ! le souffle d'un vent qui balaie en passant la poussière d'une campagne fertile, n'y fait pas plus d'impression. La Chine est toujours elle-même ; l'ordre est déjà rétabli ; un Scythe furieux devient un maître appliqué, un père tendre ; des soldats effrénés se transforment en citoyens paisibles, les vainqueurs se confondent avec les vaincus, pour former

une famille immense : le gouvernement reprend son cours modéré ; le trône s'assied sur l'amour, et le fier despotisme recule devant les mœurs.

M. de Servan. Discours sur les Mœurs.

§ 120. 58e TABLEAU.—*Les Mœurs Antiques.*

Alors les filles du peuple étoient simples, grossières, mais vertueuses. Le luxe leur étoit inconnu : la laine faisoit leur vêtement ; elles filoient la soie sans la désirer. Dans l'atelier de leur père, comme dans le temple de la modestie et du travail, s'écouloit paisiblement sous les yeux de leur mère leur enfance et leur jeunesse ; elle passoient d'un âge à l'autre sans s'en apercevoir : comme elles conservoient la docilité de l'enfance, elles n'en perdoient pas l'innocence et la naïveté, et la différence des âges se faisoit sentir en elles par l'accroissement des forces plutôt que par celui des désirs.

Le travail fermoit tout accès aux passions ; chaque jour commençoit et finissoit par des devoirs de religion, et le reste étoit rempli par des ouvrages domestiques, que les filles partageoient avec leur mère, tandis que le père, occupé de travaux plus durs, les encourageoit par sa sueur et ses chansons.

C'est de cet apprentissage d'ignorance, de diligence et de vertu, que les filles du peuple sortoient pour devenir mères entre les bras d'un époux assorti. Elles apportoient pour dot à cet époux, un cœur pur dans un corps sain, des mains grossières mais laborieuses, l'ignorance des passions et l'aptitude à tous les devoirs. La noble histoire pour une femme, qu'une vie sans événemens ! Son éclat est de n'être pas connue : c'étoit la vie de toute femme du peuple, il y a cent ans.

La séduction d'une fille étoit dans le peuple un événement remarquable, et qui imprimoit une tache ineffaçable sur elle et même sur sa famille : alors, on imputoit aux mères, les fautes de leurs filles ; un arrêt du peuple, et, si je puis ainsi dire, un plébicite respectable bannissoit pour jamais cette infortunée du mariage, et l'époux qui l'auroit choisie, auroit partagé son opprobre.

Cet affront produisoit un long exemple et d'éternels récits, et le babil intarissable des femmes du peuple, tournant au profit de la vertu, faisoit trembler dans les filles les cœurs douteux, et les affermissoit tous dans le devoir, en proclamant les vices avec diffamation.

Le même.

§ 121. 59e TABLEAU. — *Les Pyramides.*

L'Egypte n'avoit point encore vu de grands édifices que la tour de Babel, quand elle imagina ses pyramides, qui par leur figure autant que par leur grandeur, triomphent du temps et des barbares. Le bon goût des Egyptiens leur fit aimer dès lors la solidité et la régularité toute nue. N'est-ce point que la nature porte d'elle-même à cet air simple auquel on a tant de peine à revenir, quand le goût a été gâté par des nouveautés et des hardiesses bizarres ? Quoi qu'il en soit, les Egyptiens n'ont aimé qu'une hardiesse réglée : ils n'ont cherché le nouveau et le surprenant que dans la variété infinie de la nature, et ils se vantoient d'être les seuls qui avoient fait comme les dieux des ouvrages immortels. Les inscriptions des pyramides n'étoient pas moins nobles que l'ouvrage. Elles parloient aux spectateurs. Une de ces pyramides bâtie de brique avertissoit par son titre qu'on se gardât bien de la comparer aux autres, *et qu'elle étoit autant au-dessus de toutes les pyramides, que Jupiter étoit au-dessus de tous les dieux.*

Mais quelque effort que fassent les hommes, leur néant paroît partout. Ces pyramides étoient des tombeaux ; encore les rois qui les ont bâties, n'ont-ils pas eu le pouvoir d'y être inhumés, et ils n'ont pas joui de leur sépulcre.

Bossuet. Discours sur l'Histoire Universelle.

§ 122. 60e TABLEAU. — *Les Ruines.*

Les ruines, considérées sous les rapports pittoresques, sont d'une ordonnance plus magique dans un tableau, que les monumens frais et entiers. Dans les temples que les siècles n'ont point percés, les murs masquent une partie du paysage, et empêchent qu'on ne distingue les colonnades et les ceintres de l'édifice ; mais quand ces temples viennent à écrouler, il ne reste que des masses isolées, entre lesquelles l'œil découvre au haut et au loin les astres, les nues, les forêts, les

fleuves, les montagnes. Alors, par un jeu naturel de l'optique, les horizons reculent, et les galeries suspendues en l'air, se découpent sur le fond du ciel et de la terre. Ces beaux effets n'ont pas été inconnus aux anciens ; ils élevoient des cirques sans masses pleines, pour laisser un libre accès à toutes les illusions de la perspective.

Les ruines ont ensuite des accords particuliers avec leurs déserts, selon le style de leur architecture, les lieux où elles se trouvent placées, et les règnes de la nature au méridien qu'elles occupent.

Dans les pays chauds, peu favorables aux herbes et aux mousses, elles sont privées de ces graminées qui décorent nos châteaux et nos vieilles tours ; mais aussi de plus grands végétaux se marient aux plus grandes formes de leur architecture. A Palmyre, le dattier fend les *têtes d'hommes et de lions* qui soutiennent les chapitaux du *temple du Soleil*. Le palmier remplace de sa colonne, la colonne tombée ; et le pêcher, que les anciens consacroient à Harpocrate, s'élève dans la retraite du silence. On y voit encore une espèce d'arbres, dont le feuillage échevelé, et les fruits en cristaux, forment avec les débris pendans, de beaux accords de tristesse. Une caravanne, arrêtée dans ces déserts, y multiplie les effets pittoresques. Le costume oriental allie bien sa noblesse à la noblesse de ses ruines ; et les chameaux et les dromadaires semblent en accroître les dimensions, lorsque couchés entre de grands fragmens de maçonnerie, ces énormes animaux ne laissent voir que leurs têtes fauves et leurs dos bossus.

Les ruines changent de caractère en Egypte : souvent elles étalent dans un petit espace toutes les sortes d'architecture, et toutes sortes de souvenirs. Le sphinx, et les colonnes du vieux style Égyptien, s'élèvent auprès de l'élégante colonne Corinthienne ; un morceau d'ordre Toscan s'unit à une tour Arabesque. D'innombrables débris sont roulés dans le Nil, enterrés dans le sol, cachés sous l'herbe ; des champs de fèves, des risières, des plaines de trefles s'étendent à l'entour. Quelquefois des nuages, jetés en ondes sur les flancs des ruines, les partagent en deux moitiés : le chakal, monté sur un piédestal vide, allonge son museau de loup derrière le buste d'un pan, à la tête de bélier ; la gazelle, l'autruche, l'ibis, la gerboise, sautent parmi les décombres, et la poule sultane s'y tient immobile, comme un oiseau hiéroglyfique de granit et de porphyre.

La vallée de Tempé, les bois d'Olympe, les côtes de l'Attique et du Péloponèse, étalent de toutes parts les ruines de la Grèce. Là, commencent à paroître les mousses, les plantes grimpantes, et les fleurs saxatiles. Une guirlande vagabonde de jasmin, embrasse une Vénus antique, comme pour lui rendre sa ceinture. Une barbe de mousse blanche descend du menton d'une Hébé ; le pavot croît sur les feuillets du livre de Mnémosine ; aimable symbole de la renommée passée, et de l'oubli présent de ces lieux. Les flots de l'Egée qui viennent expirer sous de croulans portiques ; Philomèle qui se plaint ; Alcyon qui gémit ; Cadmus, qui roule ses anneaux autour d'un autel ; le cygne qui fait son nid dans le sein d'une Léda ; tous ces accidens, produits par les grâces, enchantent ces poétiques débris. Un souffle divin anime encore la poussière des temples d'Apollon et des Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, ressemble au beau tableau d'Apelle, consacré à Neptune, et suspendu à ses rivages.

M. de Châteaubriant.

§ 123. 61e Tableau.—*Combat de Taureaux.*

Au milieu du camp est un vaste cirque, environné de nombreux gradins. C'est là que l'auguste reine, habile dans cet art si doux de gagner les cœurs de son peuple en s'occupant de ses plaisirs, invite souvent ses guerriers au spectacle le plus chéri des Espagnols. Là, les jeunes chefs, sans cuirasse, vêtus d'un simple habit de soie, armés seulement d'une lance, viennent sur de rapides coursiers attaquer et vaincre des taureaux sauvages. Des soldats à pied, plus légers encore, les cheveux enveloppés dans des réseaux, tiennent d'une main un voile de pourpre, de l'autre, des flèches aiguës. Un alcade proclame la loi de ne secourir aucun combattant, de ne leur laisser d'autres armes que la lance pour immoler, le voile de pourpre pour se défendre. Les rois, entourés de leur cour, président à ces jeux sanglans ; et l'armée entière, occupant les immenses amphithéâtres, témoigne, par des cris de joie, par des

transports de plaisir et d'ivresse, quel est son amour effréné pour ces antiques combats.

Le signal se donne, la barrière s'ouvre ; le taureau s'élance au milieu du cirque. Mais au bruit de mille fanfares, aux cris, à la vue des spectateurs, il s'arrête, inquiet et troublé ; ses naseaux fument, ses regards brûlans errent sur les amphithéâtres ; il semble également en proie à la surprise et à la fureur. Tout à coup il se précipite sur un cavalier, qui le blesse et fuit rapidement à l'autre bout. Le taureau s'irrite, le poursuit de près, frappe à coups redoublés la terre, et fond sur le voile éclatant que lui présente un combattant à pied. L'adroit Espagnol, dans le même instant, évite à la fois sa rencontre, suspend à ses cornes le voile léger, et lui darde une flèche aiguë qui de nouveau fait couler son sang. Percé bientôt de toutes les lances, blessé de ces traits pénétrans dont le fer courbé reste dans la plaie, l'animal bondit dans l'arène, pousse d'horribles mugissemens, s'agite en parcourant le cirque, secoue les flèches nombreuses enfoncées dans son large cou ; fait voler ensemble les cailloux broyés, les lambeaux de pourpre sanglans, les flots d'écume rougie, et tombe enfin épuisé d'efforts, de colère et de douleur.

Florian. Gonsalve de Cordoue.

§ 124. 62e Tableau. — *Ravages du Temps.*

Les êtres commencent, s'accroissent, décroissent et finissent. L'augmentation ou la diminution de leur masse, de leur forme, de leurs qualités, composent seules leur durée particulière. Elles se succèdent sans intervalle. Autant la nature est constante dans ses lois, autant elle est variable dans les effets qui en découlent. L'instabilité est l'essence de la durée particulière des êtres ; et le néant en est le terme comme il en a été le principe.

Le néant ! c'est donc à cet abîme qu'aboutissent et ce que nos sens nous découvrent dans le présent, et ce que la mémoire nous montre dans le passé, et ce que la pensée nous indique dans l'avenir. Tout s'efface, tout s'anéantit : et ces dons si recherchés, la santé, la beauté, la force ; et ces produits de l'industrie humaine, dont se composent les richesses, la supériorité, la puissance ; et ces chefs-d'œuvre de l'art, que l'admiration reconnoissante a, pour ainsi dire, divinisés ; et ces monumens superbes que le génie a voulu élever contre les efforts des siècles sur l'Asie, l'Afrique et l'Europe étonnées ; et ces pyramides que nous nommons antiques, parce que nous ignorons combien de milliers de générations ont disparu depuis que leur hauteur rivalise avec celle des montagnes ; et ces résultats du besoin ou de la prévoyance du philosophe, les lois qui constituent les peuples, les institutions qui les protégent, les usages qui les régissent, les mœurs qui les défendent, la langue qui les distingue ; et les nations elles-mêmes se répandant au-dessus des vastes ruines des empires écroulés les uns sur les autres ; et les ouvrages en apparence si durables de la nature, les forêts touffues, les ondes soucilleuses, les fleuves rapides, les îles nombreuses, les continens, les mers, bien plus près de cesser d'être que la gloire du grand homme qui les illustre ; et cette gloire elle-même ; et le théâtre de toute renommée, le globe que nous habitons ; et les sphères qui se meuvent dans les espaces célestes ; et les soleils qui resplendisssent dans l'immensité ; tout passe, tout disparoît, tout cesse d'exister.

Mais tout s'efface par des nuances variées comme les différens êtres ; tout tombe dans le gouffre de la non-existence, mais par degrés très-inégaux ; et les divers êtres ne s'y engloutissent qu'après des durées inégales.

M. de la Cepède.

§ 125. 63e Tableau. — *Combats de Chevaliers.*

La reine étant venue se placer sous un dais de pierreries, et les amphithéâtres étant remplis de toutes les dames et de tous les ordres de Babilone, les combattans parurent dans le cirque. Chacun d'eux vint mettre sa devise aux pieds du grand mage : on tira au sort les devises, celle de Zadig fut la dernière. Le premier qui s'avança étoit un seigneur très-riche, nommé Itobad, fort vain, peu courageux, très-mal-adroit et sans esprit. Ses domestiques l'avoient persuadé qu'un homme comme lui devoit être roi. il leur avoit répondu : un homme comme moi doit régner. Ainsi on l'avoit armé de pied en cap : il portoit une cuirasse d'or, émaillée de vert, un panache vert ;

une lance ornée de rubans verts. On s'aperçut d'abord, à la manière dont Itobad gouvernoit son cheval, que ce n'étoit pas à un homme comme lui que le ciel réservoit le sceptre de Babilone. Le premier chevalier qui courut contre lui le désarçonna ; le second le renversa sur la croupe de son cheval, les deux jambes en l'air et les bras étendus. Itobad se remit, mais de si mauvaise grâce, que tout l'amphithéâtre se mit à rire. Un troisième ne daigna pas se servir de sa lance, mais en lui faisant faire une passe, il le prit par la jambe droite, et lui faisant faire un demi-tour, il le fit tomber sur le sable ; les écuyers des jeux accoururent à lui, en riant, et le remirent en selle : le quatrième combattant le prend par la jambe gauche, et le fait tomber de l'autre côté. On le conduisit, avec des huées, à sa loge où il devoit passer la nuit suivant la loi ; et il disoit, en marchant à peine : quelle aventure pour un homme comme moi !

Les autres chevaliers s'acquittèrent mieux de leur devoir : il y en eut qui vainquirent deux combattans de suite ; quelques-uns allèrent jusqu'à trois. Il n'y eut que le prince Otame qui en vainquit quatre. Enfin Zadig combattit à son tour : il désarçonna quatre cavaliers de suite avec toute la grâce possible ; il fallut donc voir qui seroit vainqueur d'Otame ou de Zadig. Le premier portoit des armes bleues et or, avec un panache de même ; celles de Zadig étoient blanches. Tous les vœux se partageoient entre le chevalier bleu et le chevalier blanc.

Les deux champions firent des passes et des voltes avec tant d'agilité, ils se donnèrent de si beaux coups de lances, ils étoient si fermes sur leurs arçons, que tout le monde souhaitoit qu'il y eût deux rois dans Babilone. Enfin, leurs chevaux étant lassés, et leurs lances rompues, Zadig usa de cette adresse : il passe derrière le prince bleu, s'élance sur la croupe de son cheval, le prend par le milieu du corps, le jette à terre, et se met en selle à sa place, et caracole autour d'Otame étendu sur la place. Tout l'amphithéâtre crie : Victoire au chevalier blanc ! Otame indigné, se relève, tire son épée ; Zadig saute de cheval, le sabre à la main. Les voilà tous deux sur l'arène, livrant un nouveau combat, où la force et l'agilité triomphent tour à tour. Les plumes de leurs casques, les clous de leurs brassards, les mailles de leur armure sautent au loin sous mille coups précipités. Ils frappent de pointe et de taille, à droite et à gauche, sur la tête, sur la poitrine : ils reculent, ils avancent, ils se mesurent, ils se rejoignent, ils se saisissent, ils se replient comme des serpens, ils s'attaquent comme des lions ; le feu jaillit à tout moment des coups qu'ils se portent. Enfin, Zadig ayant un moment repris ses esprits, s'arrête, fait une feinte, passe sur Otame, le fait tomber, le désarme, et Otame s'écrie : O chevalier blanc ! c'est vous qui devez régner sur Babilone. On reconduisit le chevalier bleu et le chevalier blanc chacun à sa loge, ainsi que tous les autres, selon ce qui étoit porté par la loi. Des muets vinrent les servir et leur apporter à manger. Ensuite on les laissa dormir seuls jusqu'au lendemain matin, temps où le vainqueur devoit apporter sa devise au grand mage, pour la confronter et se faire reconnoître.

Voltaire.

§ 126. 64e Tableau. — *Combat des Messéniens et des Spartiates.*

Tels que les feux du tonnerre, lorsqu'ils tombent dans les gouffres de l'Etna, et les embrasent, le volcan s'ébranle et mugit ; il soulève ses flots bouillonnans ; il les vomit de ses flancs qu'il entr'ouvre ; il les lance contre les cieux qu'il ose braver. Indignée de son audace, la foudre chargée de nouveaux feux qu'elle a puisés dans la nue, redescend plus vite que l'éclair, frappe à coups redoublés le sommet de la montagne ; et après avoir fait voler en éclats ses roches fumantes, elle impose silence à l'abîme, et le laisse couvert de cendres et de ruines éternelles. Tel Aristomène, à la tête des jeunes Messéniens, fond avec impétuosité sur l'élite des Spartiates, commandés par leur roi Anaxandre. Ses guerriers, à son exemple, s'élancent comme des lions ardens ; mais leurs efforts se brisent contre cette masse immobile et hérissée de fers, où les passions les plus violentes se sont enflammées, et d'où les traits de la mort s'échappent sans interruption. Couverts de sang et de blessures, ils désespéroient de vaincre, lorsqu'Aristomène, se multipliant dans lui-même et dans ses soldats, fait plier le brave Anaxandre et sa redoutable cohorte ; parcourt rapidement les bataillons ennemis ; écarte les uns par sa valeur, les autres par sa présence ; les

disperse, les poursuit, et les laisse dans leur camp, ensevelis dans une consternation profonde.

Barthélemy.

§ 127. 65e TABLEAU. — *Combat des Égyptiens et des Tyriens, ou Mort de Bocchoris.*

Les Egyptiens qui avoient appelé à leur secours les étrangers, après avoir favorisé leur descente, attaquèrent les autres Egyptiens qui avoient le roi à leur tête. Je voyois ce roi qui animoit les siens par son exemple ; il paroissoit comme le dieu Mars : des ruisseaux de sang couloient autour de lui ; les roues de son char étoient teintes d'un sang noir, épais et écumant ; à peine pouvoient-elles passer sur des tas de corps morts écrasés.

Ce jeune roi, bien fait, vigoureux, d'une mine haute et fière, avoit dans ses yeux la fureur et le désespoir : il étoit comme un beau cheval qui n'a point de bouche ; son courage le poussoit au hasard, et la sagesse ne modéroit pas sa valeur. Il ne savoit ni réparer ses fautes, ni donner des ordres précis, ni prévoir les maux qui le menaçoient, ni ménager les gens dont il avoit le plus grand besoin. Ce n'étoit pas qu'il manquât de génie ; ses lumières égaloient son courage : mais il n'avoit jamais été instruit par la mauvaise fortune ; ses maîtres avoient empoisonné, par la flatterie, son beau naturel. Il étoit enivré de sa puissance et de son bonheur ; il croyoit que tout devoit céder à ses désirs fougueux : la moindre résistance enflammoit sa colère. Alors il ne raisonnoit plus, il étoit comme hors de lui-même; son orgueil furieux en faisoit comme une bête farouche ; sa bonté naturelle et sa droite raison l'abandonnoient en un instant ; ses plus fidèles serviteurs étoient réduits à s'enfuir ; il n'aimoit plus que ceux qui flattoient ses passions. Ainsi, il prenoit toujours des partis extrêmes contre ses véritables intérêts, et il forçoit tous les gens de bien à détester sa folle conduite. Long-temps sa valeur le soutint contre la multitude de ses ennemis ; mais enfin il fut accablé. Je le vis périr : le dard d'un Phénicien perça sa poitrine ; les rênes lui échappèrent des mains, il tomba de son char sous les pieds des chevaux. Un soldat de l'île de Cypre lui coupa la tête, et, la prenant par les cheveux, il la montra comme en triomphe, à toute l'armée victorieuse.

Je me souviendrai toute ma vie d'avoir vu cette tête qui nageoit dans le sang, ces yeux fermés et éteints, ce visage pâle et défiguré, cette bouche entr'ouverte qui sembloit vouloir encore achever des paroles commencées, cet air superbe et menaçant que la mort même n'avoit pu effacer. Toute ma vie, il sera peint devant mes yeux ; et, si jamais les Dieux me faisoient régner, je n'oublierois point, après un si funeste exemple, qu'un roi n'est digne de commander, et n'est heureux dans sa puissance, qu'autant qu'il la soumet à la raison. Eh ! quel malheur pour un homme destiné à faire le bonheur du public, de n'être le maître de tant d'hommes que pour les rendre malheureux.

Fénélon.

§ 128. 66e TABLEAU.—*Combat de Télémaque et d'Hippias.*

A peine Télémaque eut tiré cette épée, qu'Hippias, qui vouloit profiter de l'avantage de sa force, se jette pour l'arracher des mains du jeune fils d'Ulysse, l'épée se rompt dans leurs mains ; ils se saisissent et se serrent l'un l'autre. Les voilà comme deux bêtes cruelles qui cherchent à se déchirer; le feu brille dans leurs yeux; ils se raccourcissent, ils s'allongent, ils se baissent, ils se relèvent, ils s'élancent, ils sont altérés de sang. Les voilà aux prises: pieds contre pieds, mains contre mains, ces deux corps entrelacés paroissent n'en faire qu'un. Mais Hippias d'un âge plus avancé, sembloit devoir accabler Télémaque dont la tendre jeunesse étoit moins nerveuse. Déjà Télémaque, hors d'haleine, sentoit ses genoux chanceler. Hippias le voyant ébranlé, redoubloit ses efforts. C'étoit fait du fils d'Ulysse ; il alloit porter la peine de sa témérité et de son emportement, si Minerve, qui veilloit de loin sur lui, et qui ne le laissoit dans cette extrémité de péril que pour l'instruire, n'eût déterminé la victoire en sa faveur.

Fénélon.

§ 129. 67e TABLEAU.—*Combat de Zadig et d'un Egyptien.*

Zadig dirigeoit sa course sur les étoiles : la constellation d'Orion et le brillant astre de Syrius le guidoient vers le pôle de Canope. Il admiroit ces vastes globes de

lumière qui ne paroissent que de foibles étincelles à nos yeux, tandis que la terre, qui n'est en effet qu'un point imperceptible dans la nature, paroît à notre cupidité quelque chose de si grand et de si noble. Il se figuroit alors les hommes tels qu'ils sont en effet, des insectes se dévorant les uns les autres sur un petit atôme de boue. Cette image vraie sembloit anéantir ses malheurs, en lui retraçant le néant de son être. Son âme s'élançoit jusque dans l'infini, et contemploit, détachée de ses sens, l'ordre immuable de l'univers. Mais lorsque ensuite rendu à lui-même, et rentrant dans son cœur, il pensoit aux différens accidens de sa vie, l'univers disparoissoit, et il ne voyoit dans la nature entière que la triste image de ses malheurs. Comme il se livroit à ce flux et à ce reflux de philosophie sublime et de douleur accablante, il avançoit vers les frontières de l'Egypte, et déjà son domestique fidèle étoit dans la première bourgade, où il lui cherchoit un logement. Zadig cependant se promenoit dans les jardins qui bordoient ce village : il vit, non loin du grand chemin, une femme éplorée qui appeloit le ciel et la terre à son secours, et un homme furieux qui la suivoit. Elle étoit déjà atteinte par lui ; elle embrassoit ses genoux. Cet homme l'accabloit de coups et de reproches. Il jugea, à la violence de l'Egyptien, et aux pardons réitérés que lui demandoit la dame, que l'un étoit un jaloux et l'autre une infidèle : mais quand il eut considéré cette femme, qui étoit d'une beauté touchante, il se sentit pénétré de compassion pour elle, et d'horreur pour l'Egyptien. Secourez-moi, s'écria-t-elle à Zadig, avec des sanglots ; tirez-moi des mains du plus barbare des hommes ; sauvez-moi la vie. A ces cris, Zadig courut se jeter entre elle et ce barbare. Il avoit quelque connoissance de la langue Egyptienne, il lui dit en cette langue : Si vous avez quelque humanité, je vous conjure de respecter la beauté et la foiblesse. Pouvez-vous outrager ainsi un chef-d'œuvre de la nature, qui est à vos pieds, et qui n'a pour sa défense que des larmes. Ah, ah ! lui dit cet emporté, tu l'aimes donc aussi ! et c'est de toi qu'il faut que je me venge. En disant ces paroles, il laisse la dame qu'il tenoit d'une main par les cheveux, et prenant sa lance il veut en percer l'étranger. Celui-ci qui étoit de sang-froid, évite aisément le coup d'un furieux : il se saisit de la lance près du fer dont elle est armée. L'un veut la retirer, l'autre l'arracher ; elle se brise entre leurs mains. L'Egyptien tire son épée, Zadig s'arme de la sienne : ils s'attaquent l'un l'autre. Celui-là porte cent coups précipités, celui-ci les pare avec adresse. La dame assise sur un gazon, rajuste sa coiffure et les regarde. L'Egyptien étoit plus robuste que son adversaire ; Zadig étoit plus adroit : celui-ci se battoit en homme dont la tête conduisoit le bras, et celui-là comme un emporté dont une colère aveugle guidoit les mouvemens au hasard. Zadig passe à lui et le désarme ; et tandis que l'Egyptien, devenu plus furieux, veut se jeter sur lui, il le saisit, le presse, le fait tomber en lui tenant l'épée sur la poitrine ; il lui offre de lui donner la vie. L'Egyptien hors de lui, tire son poignard, il en blesse Zadig dans le temps même que le vainqueur lui pardonnoit. Zadig indigné lui plonge son épée dans le sein. L'Egyptien jette un cri horrible, et meurt en se débattant. Zadig alors s'avança vers la dame, et lui dit : Il m'a forcé de le tuer ; je vous ai vengée ; vous êtes délivrée de l'homme le plus violent que j'aie jamais vu : que voulez-vous maintenant de moi, madame ? Que tu meures, scélérat, lui répondit-elle, que tu meures ! tu as tué mon amant, je voudrois pouvoir déchirer ton cœur. En vérité, madame, vous aviez là un étrange homme pour amant, lui répondit Zadig : il vous battoit de toutes ses forces ; il vouloit m'arracher la vie, parce que vous m'aviez conjuré de vous secourir. Je voudrois qu'il me battît encore, reprit la dame en poussant des cris : je le méritois bien, je lui avois donné de la jalousie ; plût au ciel qu'il me battît encore, et que tu fusses à sa place ! Zadig plus surpris, et plus en colère qu'il ne l'avoit été de sa vie, lui dit : Madame, toute belle que vous êtes, vous mériteriez que je vous battisse à mon tour, tant vous êtes extravagante ! mais je n'en prendrai pas la peine. Là-dessus il remonta sur son chameau, et avança vers le bourg. A peine avoit-il fait quelques pas, qu'il se retourne au bruit que faisoit quatre couriers de Babilone. Ils venoient à toute bride ; l'un d'eux, en voyant cette femme, s'écria : c'est elle-même ; elle ressemble au portrait qu'on nous en a fait. Ils ne s'embarrassèrent pas du mort, et se saisirent incontinent de la dame. Elle ne cessoit de crier à

Zadig : Secourez-moi encore une fois, étranger généreux : sécourez-moi, et je suis à vous jusqu'au tombeau. L'envie avoit passé à Zadig de se battre désormais pour elle. A d'autres, répond-il, vous ne m'y attraperez plus ; et, en disant ces mots, il s'avance en hâte vers le village.

Voltaire.

§ 130. 68e Tableau. — *Les Criminels.*

Un plus grand intérêt me frappe, c'est la nécessité de l'exemple dans l'administration de la justice criminelle : dès que l'exemple du crime est donné, il n'y a plus un moment à perdre, il faut que celui du châtiment le suive, tout est perdu si l'on diffère ; et peut-être une foule de mauvais citoyens n'attendoient que la première étincelle de l'exemple, pour enflammer des vices déjà tout préparés : c'est ainsi que les mœurs se corrompent, que les lois tombent dans le mépris, que le lien social se relâche ; c'est ainsi que tout criminel est un ennemi public, par la violence qu'il emploie et par la corruption qu'il introduit, et qu'on doit punir à la fois le mal qu'il a fait et celui qu'il suggère.

Et voilà véritablement le grand but de la justice criminelle, un exemple pour l'avenir, plutôt que la vengeance du passé : la vengeance est une passion et les lois en sont exemptes ; elles punissent sans haine et sans colère ; elles punissent même avec regret, et ce n'est pas sans peine qu'elles consentent à perdre un citoyen par le châtiment, après en avoir perdu quelqu'autre par le crime.

On les verroit plus avares du sang, s'il ne falloit quelquefois en prodiguer une partie pour sauver le reste, si le sacrifice d'un seul coupable n'en retenoit mille autres dans le devoir : tout châtiment n'est donc qu'un acte politique, dont le premier objet est la conservation des mœurs ; mais le magistrat ne remplira jamais cet important objet, si le châtiment n'est presque aussi prompt que le crime. Il faut que ces deux idées soient intimement liées, qu'elles se succèdent sans intervalle, et que le dessein du crime ne se présente pas plutôt que la terreur de la peine.

Quand vous aurez ainsi formé la chaîne des idées dans la tête de vos citoyens, vous pourrez alors vous vanter de les conduire et d'être leurs maîtres. Un despote imbécille peut contraindre des esclaves avec des chaînes de fer ; mais un vrai politique les lie bien plus fortement par la chaîne de leurs propres idées ; c'est au plan fixe de la raison qu'il en attache le premier bout ; lien d'autant plus fort que nous en ignorons la texture, et que nous le croyons notre ouvrage : le désespoir et le temps rongent les liens de fer et d'acier ; mais il ne peut rien contre l'union habituelle des idées, il ne fait que la resserrer davantage, et sur les molles fibres du cerveau est fondée la base inaltérable des plus fermes empires.

Mais pour former l'union de ces idées, il faut qu'elles soient réellement inséparables dans les objets, il faut en un mot que les citoyens voient toujours le crime aussitôt puni que commis.

Considérez ces premiers momens, où la nouvelle de quelque action atroce se répand dans nos villes et dans nos campagnes ; les citoyens ressemblent à des hommes qui voient tomber la foudre auprès d'eux ; chacun est pénétré d'indignation et d'horreur ; les imaginations alarmées peignent vivement le danger, et les cœurs émus par la pitié plaignent dans les autres les maux qu'ils craignent encore pour eux-mêmes : voilà le moment de châtier le crime, ne le laissez pas échapper, hâtez-vous de le convaincre et de le juger, dressez des échafauds, allumez des bûchers, traînez les coupables dans les places publiques, appelez le peuple à grands cris ; vous l'entendrez alors applaudir à la proclamation de vos jugemens, comme à celle de la paix et de la liberté ; vous le verrez accourir à ces terribles spectacles, comme au triomphe des lois : au lieu de ces vains regrets, de cette imbécille pitié, vous verrez éclater cette joie et cette mâle insensibilité qu'inspirent le goût de la paix et l'horreur du crime ; chacun voyant encore son ennemi dans le coupable, au lieu d'accuser le supplice d'une vengeance trop dure, n'y verra que la justice des lois. Tout rempli de ces terribles images et de ces idées salutaires, chaque citoyen viendra les répandre dans sa famille ; et là, par de longs récits, faits avec autant de chaleur qu'avidement écoutés, ses enfans, rangés autour de lui, ouvriront leur jeune mémoire pour recevoir, en traits inaltérables, l'idée du crime et celle du châtiment, l'amour des lois et de la patrie, le respect et la confiance pour la

magistrature. Les habitans des campagnes, témoins aussi de ces exemples, les semeront autour de leurs cabanes, et le goût de la vertu s'enracinera dans ces âmes grossières, tandis que le méchant consterné de la publique joie, effrayé de se voir tant d'ennemis, renoncera peut-être à des projets dont l'issue n'est pas moins prompte que funeste.

Mais, si vous laissez évaporer cette chaleur qu'inspire le premier bruit du crime, si vous punissez tard, vous punissez inutilement ; en vain vous voudrez rappeler l'idée d'un attentat éloigné, une courte proclamation ne sauroit en réveiller l'impression effacée par le temps. Le peuple, insensible au péril dont il a perdu le souvenir, ne s'attendrira que pour le coupable : en le voyant sortir d'une longue prison qui lui sera comptée comme un châtiment prématuré, la pitié parlera pour lui, il n'aura plus cet aspect odieux que donne un crime encore récent ; et la justice restera seule au milieu des spectateurs muets, qui accusent en secret sa sévérité, et souhaiteroient de lui soustraire sa victime.

Mais que deviennent ces accusés qui, ravis tout à coup, et durant des années entières, à la société, paroissent sortir de dessous terre pour être livrés au supplice ?

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l'innocence est confondue avec le crime, et où l'on fait l'essai de tous les supplices avant le dernier : approchez ; et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissemens sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d'effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi-couverts de quelques lambeaux, infectés d'un air qui ne se renouvelle jamais, et semble s'imbiber du venin du crime, rongés vivans des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien, moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leur secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié ; et le magistrat qui diffère leur jugement, est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société : ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable ; et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure ; excès d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les momens consumés dans une prison sont perdus pour l'exemple des mœurs,

Mais si ces hommes sont innocens, ô douleur ! ô pitié ! A cette idée l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi ! cet homme né libre gémit sous le poids des fers ! cet homme à qui la lumière et l'air du ciel étoient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfans ! le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation: ces bras qui tenoient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante; ces bras qui leur donnoient la subsistance, qui semoient, qui recueilloient ; ces bras si nécessaires à l'état, sont indignement liés : un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords ; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime : c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là, qu'en jetant les yeux vers la Providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement, ô homme ! quelle est ta destinée ! souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière.

Quel magistrat un peu sensible à ses devoirs, à la seule humanité, pourroit soutenir ces idées ? Dans la solitude d'un cabinet, pourra-t-il, sans frémir d'horreur et de pitié, jeter les yeux sur ces papiers, monumens infortunés du crime ou de l'innocence ? Ne lui semble-t-il pas entendre des voix gémissantes sortir de ces fatales écritures, et le presser de décider du sort d'un citoyen, d'un époux, d'un père, d'une famille ? Quel juge impitoyable (s'il est chargé d'un seul procès criminel) pourra passer de sang-froid devant une prison ? C'est

donc moi, dira-t-il, qui retiens dans ce détestable séjour mon semblable, peut-être mon égal, mon concitoyen, un homme enfin ; c'est moi qui le lie tous les jours, qui ferme sur lui ces odieuses portes : peut-être le désespoir s'est emparé de son âme ; il pousse vers le ciel mon nom avec des malédictions, et sans doute il atteste contre moi le grand juge qui nous observe et doit nous juger tous les deux. Les lois me crient de juger, le public me crie de juger, le malheureux criminel me le crie aussi, et moi, je diffère, je me livre au repos : peut-être en ce moment l'espoir de l'impunité se glisse dans le cœur du méchant ; il attendoit dans la consternation le châtiment de son complice ; mais le délai le rassure et ranime ses projets ; déjà peut-être il lève le couteau sur la tête de quelque citoyen : scélérat, arrêtez ! les prisons vont s'ouvrir ; du moins, avant le crime, venez assister à son châtiment.

Le comble de la perfection des lois et de l'honneur pour la magistrature seroit de rendre les prisons inutiles : au lieu de quelques vains monumens des arts, quel triomphe si, montrant nos prisons et nos hôpitaux déserts, nous pouvions dire aux jaloux étrangers : tous nos citoyens vivent dans l'aisance et la vertu ; mais tant de bonheur ne peut être espéré, et des hommes qui ne violeroient point les lois, n'en auroient pas besoin. N'aspirons point à faire un peuple de sages, c'est assez qu'il soit bien gouverné ; et sans doute on ne niera pas que la diligence à punir le crime ne soit une des plus importantes règles d'un bon gouvernement ; en un mot, veut-on maintenir l'ordre public, que les méchans soient observés avec vigilance, poursuivis sans relâche et jugés sans délai.

M. de Servan. Discours sur l'Administration de la Justice Criminelle.

§ 131. 69e TABLEAU. — *La Torture.*

Ici un spectacle effrayant se présente tout à coup à mes yeux ; le juge se lasse d'interroger par la parole, il veut interroger par les supplices : impatient dans ses recherches, et peut-être irrité de leur inutilité, on apporte des torches, des chaînes, des leviers et tous ces instrumens inventés pour la douleur. Un bourreau vient se mêler aux fonctions de la magistrature, et termine par la violence un interrogatoire commencé par la liberté.

Douce philosophie, toi qui ne cherches la vérité qu'avec l'attention et la patience, t'attendois-tu que dans ton siècle on employât de tels instrumens pour la découvrir ?

Est-il bien vrai que nos lois approuvent cette méthode inconcevable, et que l'usage la consacre ? Et nous reprochons aux anciens leurs cirques et leurs gladiateurs, à nos pères leur épreuve de l'eau et du feu : ah ! plutôt que de le livrer au bourreau, faisons combattre un accusé sur l'arène : du moins il aura la liberté de se défendre ; qu'on le jette au milieu des flammes, il aura du moins l'espérance du hasard ou de la fuite. Cruels et insensés que nous sommes ! sont-ce des gémissemens que nous voulons entendre ? Ah ! sans doute, on peut ordonner la question ; mais si c'est la vérité que nous cherchons, est-ce dans le trouble de la douleur que nous espérons la trouver ? Hélas ! quel est celui d'entre vous qui n'a pas éprouvé la douleur ? Quel homme ignore sa terrible impression sur un être que la sensibilité rend si foible ? L'homme qui souffre ne ressemble plus à lui-même ; il gémit comme un enfant, et s'agite comme un furieux ; il appelle à son secours la nature entière : sa foible intelligence partage bientôt l'émotion de ses sens, et l'augmente encore par l'imagination : ses idées ne sont pas moins altérées que ses traits ; toutes ses facultés agissantes et abattues tour à tour, s'agitent et retombent, et dans cette convulsion générale de son être, rien n'est constant que le violent désir de la faire cesser. Ramassez, si vous le voulez, tous les crimes, et poursuivez un homme par la douleur ; il va s'en couvrir, s'il croit y trouver un asile. Le plus grand crime, pour notre nature, c'est de souffrir, et la mort même ne seroit rien si la douleur ne la précédoit.

M. de Servan. Ibid.

§ 132. 70e TABLEAU.—*L'Envieux.*

Zadig rassembloit chez lui les plus honnêtes gens de Babylone, et les dames les plus aimables ; il donnoit des soupers délicats, souvent précédés de concerts, et animés par des conversations charmantes, dont il avoit su bannir l'empres-

sement de montrer de l'esprit, qui est la plus sûre manière de n'en point avoir, et de gâter la société la plus brillante. Ni le choix de ses amis, ni celui des mets, n'étoient faits par la vanité ; car en tout il préféroit l'être au paroître, et par là il s'attiroit la considération véritable à laquelle il ne prétendoit pas.

Vis-à-vis sa maison, demeuroit Arimase, personnage dont la méchante âme étoit peinte sur sa grossière physionomie. Il étoit rongé de fiel et bouffi d'orgueil ; et pour comble c'étoit un bel esprit ennuyeux. N'ayant jamais pu réussir dans le monde, il se vengeoit par en médire. Tout riche qu'il étoit, il avoit de la peine à rassembler chez lui des flatteurs. Le bruit des chars qui entroient le soir chez Zadig, l'importunoit, le bruit de ses louanges l'irritoit davantage. Il alloit quelquefois chez Zadig, et se mettoit à table sans être prié : il y corrompoit toute la joie de la société, comme on dit que les harpies infectent les viandes qu'elles touchent. Il lui arriva un jour de vouloir donner une fête à une dame qui, au lieu de la recevoir, alla souper chez Zadig. Un autre jour, causant avec lui dans le palais, ils abordèrent un ministre, qui pria Zadig à souper, et ne pria point Arimase. Les plus implacables haines n'ont pas souvent des fondemens plus importans. Cet homme, qu'on appeloit l'envieux dans Babylone, voulut perdre Zadig, parce qu'on l'appeloit l'heureux. L'occasion de faire du mal se trouve cent fois par jour, et celle de faire du bien une fois dans l'année.

L'envieux alla chez Zadig qui se promenoit dans ses jardins, avec deux amis et une dame à laquelle il disoit souvent des choses galantes, sans autre intention que celle de les dire. La conversation rouloit sur une guerre que le roi venoit de terminer heureusement contre le prince d'Hircanie, son vassal. Zadig, qui avoit signalé son courage dans cette courte guerre, louoit beaucoup le roi, et encore plus la dame. Il prit ses tablettes, et écrivit quatre vers qu'il fit sur le champ, et qu'il donna à lire à cette belle personne. Ses amis le prièrent de leur en faire part : la modestie, ou plutôt un amour-propre bien entendu l'en empêcha. Il savoit que des vers impromptus ne sont jamais bons que pour celle en l'honneur de qui ils sont faits ; il brisa en deux la feuille des tablettes sur laquelle il venoit d'écrire, et jeta les deux moitiés dans un buisson de roses où on les chercha inutilement. Une petite pluie survint ; on regagna la maison. L'envieux, qui resta dans le jardin, chercha tant, qu'il trouva un morceau de la feuille. Elle avoit été tellement rompue, que chaque moitié de vers qui remplissoit la ligne, faisoit un sens, et même un vers d'une plus petite mesure : mais par un hasard encore plus étrange, ces petits vers se trouvoient former un sens qui contenoit les injures les plus horribles contre le roi ; on y lisoit :

Par les plus grands forfaits,
Sur le trône affermi,
Dans la publique paix
C'est le seul ennemi.

L'envieux fut heureux pour la première fois de sa vie : il avoit entre les mains de quoi perdre un homme vertueux et aimable. Plein de cette cruelle joie, il fit parvenir jusqu'au roi cette satire écrite de la main de Zadig : on le fit mettre en prison, lui, ses deux amis et la dame. Son procès lui fut bientôt fait, sans qu'on daignât l'entendre. Lorsqu'il vint recevoir sa sentence, l'envieux se trouva sur son passage, et lui dit tout haut que ses vers ne valoient rien. Zadig ne se piquoit pas d'être bon poëte, mais il étoit au désespoir d'être condamné comme criminel de lèze-majesté, et de voir qu'on retînt en prison une belle dame et deux amis pour un crime qu'il n'avoit pas fait. On ne lui permit pas de parler, parce que ses tablettes parloient. Tel étoit la loi de Babylone. On le fit donc aller au supplice, à travers une foule de curieux, dont aucun n'osoit le plaindre, et qui se précipitoit pour examiner son visage, et pour voir s'il mourroit avec bonne grâce.

Dans le temps qu'il se préparoit à la mort, le perroquet du roi s'envola de son balcon, et s'abattit dans le jardin de Zadig, sur un buisson de roses. Une pêche y avoit été portée d'un arbre voisin par le vent : elle étoit tombée sur un morceau de tablettes à écrire auquel elle s'étoit collée. L'oiseau enleva la pêche et la tablette, et les porta sur les genoux du monarque. Le prince curieux y lut des mots qui ne formoient aucun sens, et qui paroissoient des fins de vers. Il aimoit la poésie ; l'aventure de son perroquet le fit rêver. La reine qui se souvenoit de ce qui avoit été écrit

sur une pièce de la tablette de Zadig, se la fit apporter. On confronta les deux morceaux, qui s'ajustoient ensemble parfaitement : on lut alors les vers tels que Zadig les avoit faits :

Par les plus grands forfaits j'ai vu troubler la terre.
Sur le trône affermi, le roi sait tout dompter ;
Dans la publique paix, l'amour seul fait la guerre ;
C'est le seul ennemi qui soit à redouter.

Le roi ordonna aussitôt qu'on fît venir Zadig devant lui, et qu'on fît sortir de prison ses deux amis et la belle dame. Zadig se jeta, le visage contre terre, aux pieds du roi et de la reine, il leur demanda très-humblement pardon d'avoir fait de mauvais vers ; il parla avec tant de grâce, d'esprit et de raison, que le roi et la reine voulurent le revoir. Il revint et plut encore davantage. On lui donna tous les biens de l'envieux, qui l'avoit injustement accusé : mais Zadig les lui rendit ; et l'envieux ne fut touché que du plaisir de ne pas perdre son bien.

Voltaire.

§ 133. 71e TABLEAU. — *Alexandre.*

Deux rois courageux commencèrent ensemble leur règne, Darius, fils d'Arsame, et Alexandre, fils de Philippe. Ils se regardoient d'un œil jaloux, et sembloient nés pour disputer l'empire du monde. Mais Alexandre voulut s'affermir avant que d'entreprendre son rival. Il vengea la mort de son père ; il dompta les peuples rebelles qui méprisoient sa jeunesse ; il battit les Grecs qui tentèrent vainement de secouer le joug, et ruina Thèbes où il n'épargna que la maison et les descendans de Pindare, dont la Grèce admiroit les odes. Puissant et victorieux, il marche après tant d'exploits à la tête des Grecs contre Darius, qu'il défait en trois batailles rangées, entre triomphant dans Babylone et dans Suse, détruit Persépolis, ancien siége des rois de Perse, pousse ses conquêtes jusqu'aux Indes, et vient mourir à Babylone, âgé de trente-trois ans.

Bossuet. Discours sur l'Histoire Universelle.

§ 134. 72e TABLEAU.—*Auguste.*

Tout cède à la fortune de César : Alexandrie lui ouvre ses portes ; l'Egypte devient une province Romaine ; Cléopatre qui désespère de la pouvoir conserver, se tue elle-même après Antoine : Rome tend les bras à César, qui demeure, sous le nom d'Auguste et sous le titre d'empereur, seul maître de tout l'empire. Il dompte, vers les Pyrénées, les Cantabres et les Asturiens révoltés. L'Ethiopie lui demande la paix ; les Parthes épouvantés lui renvoient les étendards pris sur Crassus, avec tous les prisonniers Romains ; les Indes recherchent son alliance : ses armes se font sentir aux Rhètes ou Grisons, que leurs montagnes ne peuvent défendre ; la Pannonie le reconnoît ; la Germanie le redoute, et le Veser reçoit ses lois. Victorieux par mer et par terre, il ferme le temple de Janus. Tout l'univers vit en paix sous sa puissance, et Jésus-Christ vient au monde.

Bossuet. Ibid.

§ 135. 73e TABLEAU.—*Les Missionnaires.*

Quelle affreuse carrière ne vois-je pas s'ouvrir devant vous ! pénétrez dans ces vastes forêts, repaires des bêtes féroces prêtes à vous dévorer, au milieu de la sombre nuit qui en augmente la secrète horreur ; il faut vous frayer une route à travers les épais buissons qui la remplissent ; traverser ces fleuves rapides, ces rivières profondes, ces torrens débordés qui arrêtent vos pas, tantôt à la nage, tantôt sur une frêle barque à la merci d'un pilote inconnu, où, cent fois entraînés par le courant, vous irez çà et là vous briser sur le rivage. Parcourez ces vastes déserts où l'on ne découvre ni route ni terme ; quelle y sera votre boussole ? Où un sable aride ne produit aucun fruit, et laisse à peine pousser quelque herbe insipide et quelque foible arbrisseau dont vous êtes heureux de trouver l'ombrage, quelle sera votre ressource ? Franchissez ces montagnes sourcilleuses qui semblent menacer le ciel ; grimpez sur ce sommet escarpé qui, toujours couvert de neige ou de glace, est presque inaccessible aux oiseaux ; exposez-vous à rouler cent fois dans ces profonds précipices qui semblent toucher à l'enfer, et devoir être le tombeau du genre humain ; armez-vous contre la rigueur des saisons et les besoins de la vie, ne sachant, comme le fils de

l'homme, où reposer votre tête ; couverts de quelques peaux de bête, comme St. Jean, comment soutenir la faim, la soif, la nudité, la lassitude, les maladies, les frimas de l'hiver et les feux de la canicule, dans des climats glacés ou brûlans, à peine tolérables à ceux que la naissance et l'habitude y ont endurcis ?

Bravez la mer tumultueuse du monde: les hommes, mille fois plus redoutables que les flots, les déserts, les rochers, les saisons, vous déclareront une guerre implacable. L'infidèle persécutera, le libertin condamnera, l'hypocrite trahira, l'homme de bien censurera. Poursuivis par la populace, accusés par les ministres de l'erreur, proscrits par le prince, condamnés par le juge, exécutés par le bourreau, vous serez en butte à la jalousie, à la défiance, au faux zèle, à la calomnie, à la fureur. Armez-vous surtout contre des tentations innombrables que l'enfer irrité va semer sur vos pas ; tentations de découragement, sous le poids de ces travaux immenses toujours renaissans, et souvent stériles ; tentations de vanité, si quelques succès brillans les couronnent ; tentations d'incrédulité, à la vue des erreurs et des désordres infinis dont la Providence permet que la face de la terre soit inondée ; tentations d'avarice et de défiance, au milieu des besoins et de la pauvreté ; tentations de dissipation, dans cette multitude d'affaires et cette variété d'objets ; tentations d'impuretés, sous un ciel ardent qui allume la concupiscence, dans le centre de la licence qui en multiplie les objets, en offre les occasions, en assure l'impunité.

L'Abbé de la Tour. Sermon sur les Missions Etrangères.

§ 136. 74e Tableau. — *Peste de Milan.*

Représentez-vous ces temps malheureux où les astres versent de malignes influences, où l'air qu'on respire est mortel, où la terre est maudite et sèche, et où toute la nature porte les marques de la colère de Dieu offensé des péchés des hommes. Temps funeste où l'on souffre sans espérance, où l'on vit sans secours, et où l'on meurt sans consolation; où l'on se craint et l'on se fuit, quoique l'on s'aime, où le danger évident semble dispenser de la loi d'assister ses frères, et où, quelque pitié que l'on ait pour autrui, on garde toute sa charité pour soi-même.

Telle étoit la misère du peuple de Milan. Cette ville si noble et si peuplée, gémissoit sous le fléau de la justice de Dieu, qui lui enleva en peu de temps plus de vingt mille âmes. Les riches alloient chercher leur sûreté dans des retraites éloignées ; les pauvres qui y demeuroient étoient consommés par la faim, ou emportés par la maladie, et Milan n'étoit plus qu'un cimetière pour les morts, et un hôpital pour les vivans.

La campagne n'étoit pas moins désolée ; et, ce qui étoit plus déplorable, c'est qu'on manquoit de secours partout. La crainte de la mort avoit dispersé les pasteurs ; personne n'osoit écouter les pénitens, ou porter aux mourans le pain de vie. Les âmes ne couroient pas moins de dangers que les corps ; et plusieurs n'étant ni excités à leur salut, ni instruits de leurs devoirs, frappés de la maladie et du péché, renfermoient dans leur sein deux pestes ensemble, et mouroient d'une double mort. . . . Que ne puis-je vous représenter Saint Charles, allant dans tous les lieux infectés de la contagion, pour assister ses brebis languissantes ; traversant les rues qu'une triste solitude rendoit affreuses ; entrant dans des maisons plus lugubres que des sépulcres ; passant au travers de ces souffles mortels qu'exhale de tous côtés un tas de morts et de mourans ; portant en ses mains sacrées et secourables les remèdes de l'âme et du corps ; écoutant les confessions, administrant la sainte onction ; pressé de tendresse et de compassion pour ses ouailles, dur et insensible pour lui-même ; et se présentant comme une hostie vivante, comme une victime publique pour les péchés des Milanois, dont il vouloit subir lui-même le châtiment.

Fléchier. Panégyrique de St. Charles Borromée.

§ 137. 75e. Tableau. — *Peste de Marseille.*

Ici on s'attend à voir rappeler un des plus tristes spectacles, et en même temps une des plus brillantes époques du zèle et de la charité de notre prélat . . . . . Marseille fut trop vivement frappée du terrible fléau qui faillit amener l'instant fatal de son entière destruction, pour

avoir pu en perdre sitôt le souvenir . . . . Témoin oculaire de ce tissu de malheurs portés au comble, et d'actions dignes de l'immortalité, qu'il me soit permis de retracer ici quelques traits de ce frappant tableau.

Nous avons vu la mort, par des coups d'autant plus funestes qu'ils partoient d'une main invisible, se multiplier et se reproduire avec une rapidité qui consternoit les âmes les plus intrépides. Une mort étoit la semence de mille morts aussi fécondes qu'elle. Le torrent, contre lequel toute digue étoit impuissante, eut bientôt jonché de morts et de mourans les maisons, les rues et les places publiques de cette grande ville. La frayeur et la disette sembloient y disputer avec la maladie à qui acheveroit plutôt de la changer en désert. Les hommes les plus robustes n'en étoient que plus susceptibles des impressions d'un poison qui semble mesurer son activité aux forces que la nature lui oppose. Les enfans à la mamelle, cette portion si intéressante des citoyens, ce cher espoir d'une génération nouvelle, périssoient à l'entrée des maisons, faute de la seule nourriture proportionnée à leur foiblesse, ou suçoient avec elle sur le sein d'une mère expirante, le venin et la mort. La crainte, en glaçant et resserrant les cœurs, avoit éteint dans la plupart ces sentimens de tendresse et de courage qui sont la source des secours, lorsque les besoins devenus plus pressans, les avoient rendus plus nécessaires. Ceux qui conservoient une générosité moins timide, en devenoient bientôt les victimes. Les tas de cadavres, malgré l'activité de ceux qui travailloient à les détruire, s'élevoient et se reproduisoient dans toutes les places publiques, comme autant de trophées de la mort, et en augmentoient chaque jour les triomphes par les vapeurs meurtrières qu'ils exhaloient. Des chariots funèbres, chargés de ces débris de la mortalité, et sans cesse occupés à les transporter loin des vivans, rouloient dans toutes les rues, et redoubloient l'effroi public par leur rencontre formidable et continuelle. Les fosses les plus vastes, les plus profondes, étoient aussitôt remplies de morts que creusées. Cette terre infortunée suffisoit à peine à dévorer ses habitans. Pour comble de désolation, les temples fermés par une sage et nécessaire précaution, sembloient ne laisser plus d'asile contre les coups de la colère céleste, ni de ressource contre les atteintes du désespoir.

Sur ce vaste et effrayant théâtre, nos yeux n'ont pas eu besoin de chercher le prélat ; il étoit toujours où se trouvoit le plus grand péril. Il se montroit, il se produisoit partout, il sembloit se multiplier. Il étoit toujours un des plus frappans objets de ces terribles scènes. Son zèle ne connut de mesure que les besoins et les misères de son troupeau : loin de l'abandonner dans ses malheurs, comme le pasteur mercenaire, ses malheurs le lui rendirent encore plus cher, et le lui attachèrent plus étroitement. La mort, sous les formes les plus redoutables, a beau menacer et frapper autour de lui, sa fermeté n'en est point ébranlée. Nous l'avons vu, comme un autre Borromée, le visage couvert de larmes, parcourir d'un pas assuré, à la tête de quelques prêtres, ces rues, ces places devenues un triste mélange d'hôpitaux et de cimetières, pleurant sur les morts, administrant le sceau de la réconciliation et tous les genres de secours aux malades ; exhortant, consolant, encourageant les mourans, entrant même dans leurs asiles infectés, lorsqu'ils ne pouvoient sans accélérer leur dernier moment, être transportés à la rue, pour être à portée de le voir et de l'entendre ; préférant une mort presque certaine, à la douleur inexprimable de les laisser mourir sans affermir leur foi, leur contrition, leur espérance. Espèce de secours d'autant plus précieuse alors, qu'elle tarda peu à devenir rare, par la perte d'un grand nombre de ministres sacrés, qui dans l'exercice de leurs périlleuses fonctions avoient trouvé sous ses yeux le martyre et la couronne de la charité ; vrais héros mille fois reproduits par son exemple. N'en soyons point surpris : le ciel doit à de pareils chefs des disciples assez intrépides, pour ne point craindre de marcher sur leurs traces.

La Visclède.

§ 138. 76e TABLEAU.—*Agitation du Méchant, Sécurité du Juste.*

Le méchant se craint et se fuit ; il s'égaie en se jetant hors de lui-même ; il tourne autour de lui des yeux inquiets, et cherche un objet qui l'amuse ; sans la satire amère, sans la raillerie insultante, il seroit toujours triste ; le ris moqueur est son seul plaisir. Au contraire, la sé-

rénité du juste est intérieure; son ris n'est point de malignité, mais de joie : il en porte la source en lui-même ; il est aussi gai seul qu'au milieu d'un cercle ; il ne tire pas son contentement de ceux qui l'approchent, il le leur communique.

J. J. Rousseau.

§ 139. 77e Tableau.—*Agitations de Louis XI.*

Vous le savez, messieurs, que c'est de Louis XI que je parle. Ce prince, impénétrable dans ses desseins, implacable dans ses colères, toujours soupçonneux et toujours suspect, accoutumé à tendre des piéges, et accoutumé à craindre pour lui les piéges qu'on lui avoit tendus, odieux aux autres et à lui-même, traînoit dans une triste retraite les misérables restes d'une vie qu'il avoit passée à troubler les autres, et à s'inquiéter lui-même. Dieu qui punit souvent les pécheurs par leurs propres péchés, le livra à ses chagrins et à ses soupçons ; et faisant du sujet de ses passions, la matière de ses supplices, permit qu'il fût déchiré par ses propres défiances, et qu'après s'être fait craindre de tout le monde, il craignît tout le monde aussi. Il avoit la mort sans cesse devant les yeux, non pas pour s'y préparer, mais pour s'en défendre. Quelque habile qu'il fût en l'art de feindre, il ne put dissimuler cette foiblesse. Plus touché du désir de conserver son autorité, que de l'appréhension de perdre son âme, entreprenant des pèlerinages plutôt par timidité que par pénitence, cherchant à se soutenir dans ses frayeurs, et à calmer sa conscience inquiète par des dévotions superstitieuses, et se faisant contre la mort comme un rempart d'images et de reliques de ces mêmes saints qui l'ont si sagement attendue, ou si généreusement endurée, il cherchoit vainement tous les secours imaginables, et ne pouvant rien se promettre ni de l'art ni de la nature, il se flattoit enfin de l'espérance d'une guérison miraculeuse.

O mort ! que ta mémoire a d'amertume pour ceux qui vivent dans les biens et dans les grandeurs de ce monde ! Ce fut alors que ce prince, après avoir invoqué tous les saints du ciel, eut recours à ceux de la terre ; et que donnant tout pour son âme, ainsi que parle l'écriture, il envoya des ambassadeurs jusqu'au fond des montagnes de la Calabre, pour obliger François à venir faire un miracle en sa faveur, et à lui prolonger la vie ... Il se répand autour des trônes certaines terreurs qui empêchent de parler aux rois avec liberté. Le respect qu'imprime leur majesté, ferme la bouche à ceux qui en approchent, et la délicatesse qu'ils témoignent en tant de rencontres, est une barrière invincible qu'ils mettent entre eux et la vérité. Comme ceux qui les environnent ne tiennent à eux ordinairement que par des intérêts de fortune, les uns craignent de les affliger, les autres cherchent à lui plaire ; les plus gens de bien même les plaignent souvent, et ne peuvent, ou n'osent les assister. Qu'il est dangereux qu'ils ne s'aperçoivent pas qu'ils sont en péril, et qu'ils ne meurent, comme ils ont vécu, parmi la foule de leurs flatteurs, sans avoir pensé à leur salut, et sans avoir connu la vérité !

François, comme un ami fidèle, et comme un prophète désintéressé, lui annonce sa mort et non pas sa guérison. Sans être étonné de cette majesté si fière, sans prendre ces détours dont on se sert communément pour rendre une triste nouvelle plus supportable ; sans craindre le couroux d'un roi de qui la dissimulation avoit rendu la flatterie des courtisans presque nécessaire, et que la passion qu'il avoit de vivre rendoit intraitable à quiconque l'osoit avertir de sa mort, François, dis-je, lui remontre, non-seulement qu'il est mortel, mais encore qu'il est mourant, et qu'il est mourant sans ressource. Il lui imprime par ses exhortations, et par ses paroles, une crainte salutaire des jugemens de Dieu et un désir efficace de son salut. Il lui fait entendre la vérité qu'il n'avoit guère entendue ; plus puissant d'avoir apaisé les agitations de son âme, que s'il eût guéri la langueur et les infirmités de son corps ; et plus heureux de l'avoir mis en état de recevoir la miséricorde de Dieu, que s'il l'avoit mis en état de conserver plus long-temps son autorité parmi les hommes.

Fléchier. Panégyrique de S. François de Paule.

§ 140. 78e Tableau.—*Rapidité du Temps.*

Je te pardonne, ô mon cher fils, lui dit ce vieillard, de ne me point recon-

noître ; je suis Arcésius, père de Laërte. J'avois finis mes jours avant qu'Ulysse, mon petit-fils, partît pour aller au siége de Troie ; alors, tu étois encore un petit enfant entre les bras de ta nourrice. Dès lors j'avois conçu de toi de grandes espérances : elles n'ont point été trompeuses, puisque je te vois descendre dans le royaume de Pluton pour chercher ton père, et que les dieux te soutiennent dans cette entreprise. O heureux enfant ! les dieux t'aiment et te préparent une gloire égale à celle de ton père. O heureux moi-même de te revoir ! Cesse de chercher Ulysse en ces lieux, il vit encore ; il est réservé pour relever notre maison dans l'île d'Ithaque. Laërte même, quoique le poids des années l'ait abattu, jouit encore de la lumière, et attend que son fils revienne pour lui fermer les yeux. Ainsi les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide ; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paroît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même, qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose ; tu te verras changer insensiblement : les grâces riantes, les doux plaisirs qui t'accompagnent, la force, la santé, la joie, s'évanouiront comme un beau songe : il ne t'en restera qu'un triste souvenir ; la vieillesse languissante et ennemie des plaisirs viendra rider ton visage, courber ton corps, affoiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur.

Ce temps te paroît éloigné : hélas ! tu te trompes, mon fils : il se hâte, le voilà qui arrive : ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi ; et le présent qui s'enfuit, est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte donc jamais, mon fils, sur le présent, mais soutiens-toi dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir. Prépare-toi, par des mœurs pures et par l'amour de la justice, une place dans l'heureux séjour de la paix. Tu reverras enfin bientôt ton père reprendre l'autorité dans Ithaque. Tu es né pour régner après lui : mais, hélas ! ô mon fils, que la royauté est trompeuse ! quand on la regarde de loin, on ne voit que grandeur, éclat et délices ; mais de près, tout est épineux. Un particulier peut, sans déshonneur, mener une vie douce et obscure : un roi ne peut, sans se déshonorer, préférer une vie douce et oisive aux fonctions pénibles du gouvernement. Il se doit à tous les hommes qu'il gouverne, et il ne lui est jamais permis d'être à lui-même ; ses moindres fautes sont d'une conséquence infinie, parce qu'elles causent le malheur des peuples, et quelquefois pendant plusieurs siècles : il doit réprimer l'audace des méchans, soutenir l'innocence, dissiper la calomnie. Ce n'est pas assez pour lui de ne faire aucun mal, il faut qu'il fasse tous les biens possibles dont l'état a besoin : ce n'est pas assez de faire le bien par soi-même, il faut encore empêcher tous les maux que les autres feroient s'ils n'étoient retenus. Crains donc, mon fils, crains une condition si périlleuse : arme-toi de courage contre toi-même, contre tes passions et contre les flatteurs.

Fénélon. Télémaque.

§ 141. 79e TABLEAU. — *Félicité des Justes.*

Télémaque s'avança vers ces rois, qui étoient dans des bocages odoriférans, sur des gazons toujours renaissans et fleuris : mille petits ruisseaux, d'une onde pure, arrosoient ces beaux lieux et y faisoient sentir une délicieuse fraîcheur ; un nombre infini d'oiseaux faisoient résonner ces bocages de leurs doux chants ; on voyoit tout ensemble les fleurs du printemps qui naissoient sous les pas, avec les plus riches fruits de l'automne, qui pendoient des arbres. Là, jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse canicule ; là, jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler, ni faire sentir les rigueurs de l'hiver. Ni la guerre, altérée de sang, ni la cruelle envie qui mort d'une dent venimeuse et qui porte des vipères entortillées dans son sein et autour de ses bras, ni les jalousies, ni les défiances, ni la crainte, ni les vains désirs n'approchent jamais de cet heureux séjour de la paix. Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue : une lumière pure et douce se

répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. Cette lumière n'est point semblable à la lumière sombre qui éclaire les yeux des misérables mortels, et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt une gloire céleste qu'une lumière ; elle pénètre plus subtilement les corps les plus épais, que les rayons du soleil ne pénètrent le plus pur cristal : elle n'éblouit jamais, au contraire, elle fortifie les yeux, et porte dans le fond de l'âme je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle seule que les hommes bienheureux sont nourris: elle sort d'eux et elle y entre; elle les pénètre et s'incorpore à eux comme les alimens s'incorporent à nous. Ils la voient, ils la sentent, ils la respirent ; elle fait naître en eux une source intarissable de paix et de joie ; ils sont plongés dans cet abîme de délices comme les poissons dans la mer ; ils ne veulent plus rien ; ils ont tout sans rien avoir, car ce goût de lumière pure apaise la faim de leur cœur ; tous leurs désirs sont rassasiés, et leur plénitude les élève au-dessus de tout ce que les hommes vides et affamés cherchent sur la terre : toutes les délices qui les environnent ne leur sont rien, parce que le comble de leur félicité, qui vient du dedans, ne leur laisse aucun sentiment pour tout ce qu'ils voient de délicieux au-dehors ; ils sont tels que les dieux qui, rassasiés de nectar et d'ambroisie, ne daigneroient pas se nourrir des viandes grossières qu'on leur présenteroit à la table la plus exquise des hommes mortels. Tous les maux s'enfuient loin de ces lieux tranquilles : la mort, la maladie, la pauvreté, la douleur, les regrets, les remords, les craintes, les espérances mêmes qui coûtent souvent autant de peines que les craintes, les divisions, les dégoûts, les dépits, ne peuvent y avoir aucune entrée.

Les hautes montagnes de Thrace, qui de leurs fronts couverts de neige et de glace depuis l'origine du monde, fendent les nues, seroient renversées de leurs fondemens posés au centre de la terre, que les cœurs de ces hommes justes ne pourroient pas même être émus : seulement ils ont pitié des misères qui accablent les hommes vivans dans le monde: mais c'est une pitié douce et paisible qui n'altère en rien leur immuable félicité. Une jeunesse éternelle, une félicité sans fin, une gloire toute divine est peinte sur leur visage : mais leur joie n'a rien de folâtre ni d'indécent : c'est une joie douce, noble, pleine de majesté ; c'est un goût sublime de la vérité et de la vertu qui les transporte ; ils sont, sans interruption, à chaque moment, dans le même saisissement de cœur où est une mère qui revoit son cher fils qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit jamais du cœur de ces hommes ; jamais elle ne languit un instant, elle est toujours nouvelle pour eux ; ils ont le transport de l'ivresse sans en avoir le trouble et l'aveuglement.

Ils s'entretiennent ensemble de ce qu'ils voient et de ce qu'ils goûtent : ils foulent à leurs pieds les molles délices et les vaines grandeurs de leur ancienne condition qu'ils déplorent ; ils repassent avec plaisir ces tristes, mais courtes années, où ils ont eu besoin de combattre contre eux-mêmes et contre le torrent des hommes corrompus, pour devenir bons ; ils admirent le secours des dieux qui les ont conduits, comme par la main, à la vertu, au milieu de tant de périls. Je ne sais quoi de divin, coule sans cesse au-travers de leurs cœurs comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux; ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et sentent qu'ils le seront toujours. Ils chantent les louanges des dieux, et ils ne font tous ensemble qu'une seule voix, une seule pensée, un seul cœur : une même félicité fait comme un flux et reflux dans ces âmes unies.

Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant, mille et mille siècles écoulés, n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. Ils règnent tous ensemble, non sur des trônes que la main des hommes peut renverser, mais en eux-mêmes, avec une puissance immuable ; car ils n'ont plus besoin d'être redoutables par une puissance empruntée d'un peuple vil et méprisable. Ils ne portent plus ces vains diadèmes dont l'éclat cache tant de craintes et de noirs soucis ; les dieux mêmes les ont couronnés de leurs propres mains avec des couronnes que rien ne peut flétrir.

Fénélon. Télémaque.

§ 142. 80e TABLEAU.—*Bonheur des Rois qui ont régné avec Justice et aimé leurs Peuples.*

Pour ceux-ci, ils ont régné avec jus-

tice, et ont aimé leurs peuples ; ils sont des amis des dieux. Pendant qu'Achille et Agamemnon, pleins de leurs querelles et de leurs combats, conservent encore ici leurs peines et leurs défauts naturels ; pendant qu'ils regrettent en vain la vie qu'ils ont perdue, et qu'ils s'affligent de n'être plus que des ombres impuissantes et vaines, ces rois justes étant purifiés par la lumière divine dont ils sont nourris, n'ont plus rien à désirer pour leur bonheur. Ils regardent avec compassion, les inquiétudes des mortels ; et les plus grandes affaires qui agitent les hommes ambitieux, leur paroissent comme des jeux d'enfans ; leurs cœurs sont rassasiés de la vérité et de la vertu, qu'ils puisent dans la source. Ils n'ont plus rien à souffrir ni d'autrui ni d'eux-mêmes ; plus de besoins, plus de crainte : tout est fini pour eux, excepté leur joie qui ne peut finir.

Considère, mon fils, cet ancien roi Inachus qui fonda le royaume d'Argos. Tu le vois avec cette vieillesse si douce, si majestueuse : les fleurs naissent sous ses pas ; sa démarche légère ressemble au vol d'un oiseau ; il tient dans sa main une lyre d'ivoire ; et dans un transport éternel, il chante les merveilles des dieux. Il sort de son cœur et de sa bouche un parfum exquis ; l'harmonie de sa lyre et de sa voix raviroit les hommes et les dieux. Il est ainsi récompensé pour avoir aimé le peuple qu'il assembla dans l'enceinte de ses nouveaux murs, et auquel il donna des lois.

De l'autre côté, tu peux voir, entre ces myrtes, Cécrops, Egyptien, qui le premier régna dans Athenes, ville consacrée à la sage déesse dont elle porte le nom. Cécrops, apportant des lois utiles de l'Egypte, qui a été pour la Grèce la source des lettres et des bonnes mœurs, adoucit les naturels farouches des bourgs de l'Attique, et les unit par les liens de la société. Il fut juste, humain, compatissant : il laissa les peuples dans l'abondance, et sa famille dans la médiocrité ; ne voulant point que ses enfans eussent de l'autorité après lui, parce qu'il jugeoit que d'autres en étoient plus dignes.

Il faut que je te montre aussi dans cette petite vallée, Erichthon, qui inventa l'usage de l'argent pour la monnoie : il le fit en vue de faciliter le commerce entre les îles de la Grèce ; mais il prévit l'inconvénient attaché à cette invention. Appliquez vous, disoit-il à tous les peuples, à multiplier chez vous les richesses naturelles, qui sont les véritables : cultivez la terre pour avoir une grande abondance de blé, de vin, d'huile et de fruits ; ayez des troupeaux innombrables qui vous nourrissent de leur lait et qui vous couvrent de leur laine : par là vous vous mettrez en état de ne craindre jamais la pauvreté. Plus vous aurez d'enfans, plus vous serez riches, pourvu que vous les rendiez laborieux ; car la terre est inépuisable, et elle augmente sa fécondité à proportion du nombre de ses habitans qui ont soin de la cultiver ; elle les paie tous libéralement de leur peine, au lieu qu'elle se rend avare et ingrate pour ceux qui la cultivent négligemment. Attachez-vous donc principalement aux véritables richesses qui satisfont aux vrais besoins de l'homme. Pour l'argent monnoyé, il ne faut en faire aucun cas, qu'autant qu'il est nécessaire ou pour les guerres inévitables qu'on a à soutenir au-dehors, ou pour le commerce des marchandises nécessaires qui manquent dans votre pays : encore, seroit-il à souhaiter qu'on laissât tomber le commerce à l'égard de toutes les choses qui ne servent qu'à entretenir le luxe, la vanité et la mollesse.

Le sage Erichthon disoit souvent : Je crains bien, mes enfans, de vous avoir fait un présent funeste, en vous donnant l'invention de la monnoie. Je prévois qu'elle excitera l'avarice, l'ambition, le faste ; qu'elle entretiendra une infinité d'arts pernicieux qui ne vont qu'à amollir et qu'à corrompre les mœurs ; qu'elle vous dégoûtera de l'heureuse simplicité qui fait tout le repos et toute la sûreté de la vie ; qu'enfin elle vous fera mépriser l'agriculture, qui est le fondement de la vie humaine, et la source de tous les vrais biens : mais les dieux me sont témoins que j'ai eu le cœur pur en vous donnant cette invention utile en elle-même. Enfin, quand Erichthon aperçut que l'argent corrompoit les peuples, comme il l'avoit prévu, il se retira, de douleur, sur une montagne sauvage, où il vécut pauvre et éloigné des hommes jusqu'à une extrême vieillesse, sans vouloir se mêler du gouvernement des villes.

Peu de temps après lui, on vit paroître le fameux Triptolème, à qui Cérès avoit enseigné l'art de cultiver les terres, et de les couvrir tous les ans d'une moisson dorée. Ce n'est pas que les hommes ne con-

nussent déjà leblé et la manière de le multiplier en le semant, mais ils ignoroient la perfection du labourage : et Triptolème, envoyé par Cérès, vint, la charrue en main, offrir les dons de la déesse à tous les peuples qui avoient assez de courage pour vaincre leur paresse naturelle, et pour s'adonner à un travail assidu. Bientôt Triptolème apprit aux Grecs à fendre la terre et à la fertiliser en déchirant son sein : bientôt les moissonneurs ardens et infatigables firent tomber sous leurs faucilles tranchantes tous les jaunes épis qui couvroient les campagnes. Les peuples même sauvages et farouches, qui couroient épars çà et là dans les forêts d'Epire et d'Etolie pour se nourrir de glands, adoucirent leurs mœurs et se soumirent à des lois quand ils eurent appris à faire croître des moissons et à se nourrir de pain.

Triptolème fit sentir aux Grecs le plaisir qu'il y a à ne devoir ses richesses qu'à son travail, et à trouver dans son champ tout ce qu'il faut pour rendre la vie commode et heureuse. Cette abondance si simple et si innocente qui est attachée à l'agriculture les fit souvenir des sages conseils d'Erichthon ; ils méprisèrent l'argent et toutes les richesses artificielles, qui ne sont richesses que par l'imagination des hommes, qui les tentent de chercher des plaisirs dangereux, et qui les détournent du travail, où ils trouveroient tous les biens réels avec des mœurs pures dans une pleine liberté. On comprit donc qu'un champ fertile et bien cultivé est le vrai trésor d'une famille assez sage pour vouloir vivre frugalement comme ses pères ont vécu. Heureux les Grecs, s'ils étoient demeurés fermes dans ces maximes si propres à les rendre puissans, libres, heureux, et dignes de l'être par une solide vertu ! Mais, hélas ! ils commencent à admirer les fausses richesses, ils négligent peu à peu les vraies, et ils dégénerent de cette merveilleuse simplicité.

O mon fils ! tu régneras un jour : alors souviens-toi de ramener les hommes à l'agriculture, d'honorer cet art, de soulager ceux qui s'y appliquent, et de ne point souffrir que les hommes vivent ni oisifs ni occupés à des arts qui entretiennent le luxe et la mollesse. Ces deux hommes, qui ont été si sages sur la terre, sont ici chéris des dieux. Remarque, mon fils, que leur gloire surpasse autant celle d'Achille et des autres héros qui n'ont excellé que dans les combats, qu'un doux printemps est au-dessus de l'hiver glacé, et que la lumière du soleil est plus éclatante que celle de la lune.

Fénélon. Télémaque.

§ 143. 81e TABLEAU. — *Ossian gémissant sur le Tombeau de son Père et se rappelant ses Exploits.*

A côté d'un rocher élevé sur la montagne et sous un chêne antique, le vieux Ossian, le dernier de la race de Fingal, étoit assis sur la mousse ; sa barbe, agitée par le vent, se replioit en ondes ; triste et pensif, privé de la vue, il entendoit la voix du nord : le chagrin se ranima dans son cœur ; il commença ainsi à se plaindre et à pleurer sur les morts.

" Te voilà tombé comme un grand chêne, avec toutes tes branches autour de toi. Où es-tu, ô roi Fingal, ô mon père ? Et toi, mon fils Oseur, où es-tu ? Où est toute ta race ? Hélas ! ils reposent sous la terre : j'étends les bras, et de mes mains glacées je tâte leur tombeau ; j'entends le torrent qui gronde en roulant entre les pierres qui les couvrent. O torrent ! que viens-tu me dire ? tu m'apporte le souvenir du passé. Les enfans de Fingal étoient sur ton rivage, comme une forêt dans un terrain fertile ; ils étoient perçans, les fers de leurs lances ! celui-là étoit audacieux qui se présentoit à leur colère. Fillan le grand étoit ici ; tu étois ici, Oseur, ô mon fils ! Fingal lui-même étoit ici, puissant et fort, avec les cheveux blancs de la vieillesse : il s'affermissoit sur ses reins nerveux, et il étaloit ses larges épaules : malheur à celui qui rencontroit son bras dans la bataille ! Le fils de Morny arriva, Gaul, le plus robuste des hommes : il s'arrêta sur la montagne, semblable à un chêne ; sa voix étoit comme le son des torrens. Il cria : *Pourquoi le fils du puissant Corval veut-il régner seul ? Fingal n'est pas assez fort pour défendre son peuple, et pour en être le soutien ; je suis fort comme la tempête de l'océan, comme l'ouragan sur les montagnes : cède, fils de Corval, et fléchis devant moi.* Il descendit la montagne comme un rocher ; il retentissoit dans ses armes.

" Oseur s'avança, et s'arrêta pour l'attendre : Oseur, mon fils, vouloit rencontrer l'ennemi ; mais Fingal vint dans

sa force, et sourit aux menaces insultantes de Gaul. Ils s'élancèrent l'un contre l'autre, se pressèrent dans leurs bras nerveux, et luttèrent dans la plaine. La terre étoit sillonnée par leurs talons ; le bruit de leurs os étoit semblable à celui d'un vaisseau ballotté par les vagues dans la tempête. Leur combat fut long ; ils tombèrent avec la nuit sur la plaine retentissante, comme deux chênes tombent en entrelaçant leurs branches et en ébranlant la montagne ; le robuste fils de Morny est terrassé, le vieillard est vainqueur."

" Belle, avec ses tresses d'or, son cou poli, et son sein de neige, belle comme les esprits des montagnes, quand ils effleurent dans leur course la surface d'une bruyère paisible pendant le silence de la nuit, belle comme l'arc des cieux, la jeune Minvane arrive. Fingal, dit-elle avec douceur, rends moi mon frère ; rends-moi l'espérance de ma race, la terreur de tout, excepté de Fingal. Puis-je refuser, dit le roi, ce que demande l'aimable fille des montagnes ? Emporte ton frère, ô Minvane ! plus belle que la neige du nord. Telles furent tes paroles, ô Fingal ! Hélas ! je n'entends plus les paroles de mon père : privé de la vue, je suis appuyé sur son tombeau ; j'entends le sifflement des vents dans la forêt, et je n'entends pas la voix de mes amis ; le cri du chasseur a cessé, et la voix de la guerre ne retentit plus autour de moi."

Extrait des Poésies d'Ossian.

§ 144. 82e TABLEAU. — *L'Epouse désespérée.*

Il est nuit ; et je suis seule, abandonnée sur la colline des orages. Le vent souffle sur la montagne ; le torrent gémit au bas de ce rocher ; aucune cabane ne m'offre un asile contre la pluie : je suis abandonnée sur la colline des orages.

Lève-toi, ô lune ; sors du sein de tes nuages ! Etoiles de la nuit, paroissez ! quelque lumière ne me guidera-t-elle pas vers le lieu où repose Shalgar, fatigué des travaux de la chasse, son arc étendu à ses côtés, et ses chiens haletans autour de lui ? Je suis obligée de m'arrêter ici seule, sur le rocher couvert de mousse qui borde ce ruisseau. J'entends les murmures du vent et des flots ; mais je n'entends pas la voix de mon amant.

Pourquoi ne viens-tu point, ô mon Shalgar ! pourquoi le fils de la colline tarde t-il à remplir sa promesse ? Voici l'arbre, le rocher, le ruisseau murmurant. Tu m'avois promis d'être ici avant la nuit. Ah ! où est allé mon Shalgar ! pour toi, j'ai quitté la maison de mon père ; je suivois mon époux. Nos familles ont été long-temps ennemies ; mais Shalgar et moi nous ne sommes pas ennemis.

O vent, cesse un moment ! Ruisseau, suspends un instant ton murmure ! que ma voix se fasse entendre sur la bruyère ; qu'elle frappe les oreilles du chasseur que j'attends. Shalgar ! c'est moi qui t'appelle ; voici l'arbre et le rocher. Shalgar ! ô mon amant ! me voici : pourquoi tardes-tu à paroître ? Hélas ! rien ne me répond.

Enfin la lune paroît, les eaux brillent dans la vallée ; les rochers sont grisâtres sur la surface de la colline ; mais je ne le vois point sur le sommet ; ses chiens, en le devançant, ne m'annoncent point sa présence ; resterai-je donc ici solitaire et abandonnée.

Mais quels objets aperçois-je couchés devant moi sur la bruyère ? Seroit-ce mon amant et mon frère ? Parlez-moi, mes amis.... Hélas ! ils ne me répondent point ? la crainte glace mon cœur.... Ah ! ils sont morts ! leurs épées sont teintes de sang. O mon frère ! mon frère ! pourquoi as-tu tué mon Shalgar ?.... Pourquoi, mon Shalgar, as-tu tué mon frère ? vous m'étiez si chers l'un et l'autre ! que dirai-je pour célébrer votre mémoire ? Tu étois beau sur la colline dans la foule de tes compagnons ; il étoit terrible dans le combat..... Parlez-moi, écoutez ma voix, enfans de ma tendresse.... Mais, hélas ! ils se taisent pour toujours ; le froid habite dans leur sein.

O vous, ombres des morts ! faites-vous entendre du haut de ce rocher, du sommet de la montagne des vents, parlez et je ne serai point effrayée.... Où êtes-vous allées vous reposer ? Dans quelle caverne de la colline vous trouverai-je ? Mais le vent ne m'apporte point de réponse ; je ne distingue point dans les orages de la colline les sons foibles de la voix des morts.

Je vais m'asseoir ici dans ma douleur ; j'attendrai le matin dans les larmes. Elevez un tombeau, ô vous, amis des morts ! mais ne le fermez pas avant que j'arrive. Je sens ma vie s'échapper de moi comme un songe. Pourquoi reste-

rois-je après mes amis ? Il vaut mieux que je repose avec eux sur le bord de ce ruisseau. Quand la nuit descendra sur la colline, quand le vent soufflera sur la bruyère, mon ombre s'assiéra sur les nuages, et déplorera la mort de mes amis. Le chasseur écoutera du fond de sa cabane ; il craindra ma voix, mais il l'aimera, parce que ma voix sera douce pour mes amis, car ils étoient chers à mon cœur.

Extrait des Poésies d'Ossian.

§ 145. 83e Tableau. — *Hymne du Soleil.*

Chœur des Incas.

Ame de l'univers ! toi qui du haut des cieux ne cesses de verser au sein de la nature, dans un océan de lumière, la chaleur, et la vie, et la fécondité ; Soleil, reçois les vœux de tes enfans et d'un peuple heureux qui t'adore.

Le Pontife seul.

O roi, dont le trône sublime brille d'un éclat immortel, avec quelle imposante majesté tu domines dans le vaste empire des airs ! Quand tu parois dans ta splendeur et que tu agites sur ta tête ton diadème étincelant, tu es l'orgueil du ciel et l'amour de la terre. Que sont-ils devenus, ces feux qui parsemoient les voiles de la nuit ? Ont-ils pu soutenir un rayon de ta gloire ? Si tu ne t'éloignois, pour leur céder la place, ils resteroient ensevelis dans l'abîme de ta lumière ; ils seroient dans le ciel comme s'ils n'étoient pas.

Chœur des Vierges.

O délices du monde ! heureuses les épouses qui forment ta céleste cour ! Que ton réveil est beau ! Quelle magnificence dans l'appareil de ton lever ! Quel charme répand ta présence ! Les compagnes de ton sommeil soulèvent les rideaux de pourpre du pavillon où tu reposes, et tes premiers regards dissipent l'immense obscurité des cieux. Oh, quelle dut être la joie de la nature, lorsque tu l'éclairas pour la première fois ! Elle s'en souvient, et jamais elle ne te revoit sans ce tressaillement qu'éprouve une fille tendre au retour d'un père adoré dont l'absence l'a fait languir.

Le Pontife seul.

Ame de l'univers ! sans toi le vaste océan n'étoit qu'une masse immobile et glacée ; la terre, qu'un stérile amas de sable et de limon ; l'air, qu'un espace ténébreux. Tu pénétras les élémens de ta chaleur vive et féconde ; l'air devint fluide et subtil, les ondes souples et mobiles, la terre fertile et vivante ; tout s'anima, tout s'embellit ; ces élémens, qu'un froid repos tenoit dans l'engourdissement, firent une heureuse alliance ; le feu se glisse au sein de l'onde ; l'onde divisée en vapeurs, s'exhale et se filtre dans l'air ; l'air dépose au sein de la terre les germes précieux de la fécondité ; la terre enfante et reproduit sans cesse les fruits de cet amour sans cesse renaissant, que tes rayons ont allumé.

Chœur des Incas.

Ame de l'univers, ô Soleil ! es-tu seul l'auteur de tous les biens que tu nous fais ? N'es-tu que le ministre d'une cause première, d'une intelligence au-dessus de toi ? Si tu n'obéis qu'à ta volonté, reçois nos vœux reconnoissans ; mais si tu accomplis la loi d'un être invisible et suprême, fais passer nos vœux jusqu'à lui ; il doit se plaire à être adoré dans sa plus éclatante image.

Le Peuple.

Ame de l'univers, père de Manco, père de nos rois, ô Soleil ! protége ton peuple, et fais prospérer tes enfans !

Marmontel. Les Incas.

§ 146. *De la Philosophie.*

La vraie philosophie est presque toute religieuse, c'est-à-dire toujours appuyée sur ses bases premières et universelles, la croyance d'un dieu et l'immortalité de l'âme immatérielle : idées mères dont les conséquences pour les esprits justes et les cœurs droits, s'étendent infiniment plus loin qu'on ne l'a cru de nos jours, puisque bien saisies et bien développées, elles vont jusqu'à la nécessité d'une révélation. C'est en ce sens que la religion entre dans toute bonne philosophie; et c'est pour cela que celle du dernier siècle fut souvent sublime, et s'égara fort peu, presque sans danger, et toujours sans scandale.

Hors les athées, qu'il ne faut jamais compter quand on raisonne, d'ailleurs tout le monde convient que l'idée d'un premier être est le principe de toutes nos connoissances métaphysiques, comme elle est en même temps le fondement et la sanction de toutes les vérités morales,

puisque sans un dieu il ne peut y avoir dans les actions des hommes de moralité réelle. Elle est aussi la seule explication satisfaisante de tous les phénomènes physiques, puisque leur première cause est le mouvement, et que le mouvement en lui-même, de l'aveu de Newton qui en a expliqué les lois, est inexplicable sans un premier moteur. Il s'ensuit que la vraie philosophie est inséparable de la religion, au moins de celle qui est, pour ainsi dire, le premier instinct des hommes les plus bornés, comme elle a été la doctrine des esprits les plus transcendans, de Platon, de Socrate, d'Aristote, de Cicéron, chez les anciens, et parmi les modernes, de Descartes, de Leibnitz, de Locke et de Fénélon, qui ont fait voir que cette religion primitive que rejètent les athées, conduit à la nôtre que rejètent les incrédules, et c'est ce qui fait que les philosophes du siècle passé les ont souvent fait marcher de front, et se sont servi de l'une pour appuyer l'autre.

Mais aussi la curiosité est inséparable de la raison humaine, et c'est parce que celle-ci a des bornes, que l'autre n'en a pas. Cette curiosité en elle-même n'est point un mal : elle tient à ce qu'il y a de plus excellent dans la nature. Car s'il n'est donné de tout savoir qu'à celui qui a tout fait, l'homme s'en rapproche du moins autant qu'il le peut, en désirant de tout connoître ; et l'on sait que ce grand et beau désir a été dans les sages de tous les temps le sentiment de leur noblesse et le pressentiment de leur immortalité.

Sans doute ce désir, qui ne peut être rempli que dans un autre ordre de choses, sera toujours trompé dans celui-ci ; mais du moins nous lui devons ce que nous avons pu acquérir de connoissances spéculatives ; et les illusions qui ont dû s'y mêler, sont celles de l'amour-propre, et prouvent seulement que la raison a besoin d'un guide supérieur qui lui trace la carrière, hors de laquelle elle ne peut que s'égarer.

C'est en méconnoissant ce guide que la curiosité en tout genre devient fanatisme; et le fanatisme, soit religieux, soit philosophique, n'est, quoi qu'on en ait dit, ni l'enfant de la religion, ni celui de la philosophie : il est l'enfant de l'orgueil, puissance violente et terrible. La raison, au contraire, même quand elle se trompe, est par elle-même une puissance tranquille, qui ne se passionne point, et pour laquelle les hommes ne se battent pas. Le fanatisme ment quand il parle au nom du ciel ou de la raison : la philosophie et la religion le désavouent également : il les outrage et les dénature toutes les deux, et toutes les deux le détestent. Il prend de l'une des argumens dont il fait des sophismes, et de l'autre des dogmes dont il fait des hérésies ; et de cet alliage impur sont sortis tous les maux qui ont désolé le monde, depuis l'arianisme qui ensanglanta les conciles, jusqu'au philosophisme de ce siècle, qui a fait de la France le théâtre de tous les crimes.

M. de la Harpe.

§ 147. *Que la Philosophie peut beaucoup servir à perfectionner la Raison*

De tous les dons naturels que l'homme a reçus de Dieu, la raison est le plus excellent, celui qui le distingue davantage du reste des animaux, et qui fait briller en lui les traits les plus lumineux de sa ressemblance avec Dieu. Par elle, il a l'idée du beau, du grand, du juste, du vrai : il prononce et juge sur les qualités et les propriétés de chaque chose ; il compare ensemble plusieurs objets, tire les conséquences des principes, se sert d'une vérité, pour passer et s'élever à une autre ; enfin par elle il met dans ses connoissances et dans ses raisonnemens un ordre et une suite, qui y répandent la lumière et la grâce, qui les rendent tout autrement intelligibles, et qui en font bien mieux sentir toute la force et toute la vérité. Il est aisé de comprendre combien est importante une science qui aide et qui conduit l'esprit dans toutes ses opérations.

En effet, il n'y a rien de plus estimable que le bon sens et la justesse de l'esprit dans le discernement du vrai et du faux. Toutes les autres qualités de l'esprit ont des usages bornés ; mais l'exactitude de la raison est généralement utile dans toutes les parties et dans tous les emplois de la vie. Ce n'est pas seulement dans les sciences qu'il est difficile de distinguer la vérité de l'erreur, mais aussi dans la plupart des sujets dont les hommes parlent, et des affaires qu'ils traitent. Il y a presque partout des routes différentes, les unes vraies, les autres fausses, et c'est à la raison d'en faire le choix. Ceux qui choisissent bien, sont ceux qui ont l'esprit juste ; ceux

qui prennent le mauvais parti sont ceux qui ont l'esprit faux ; et c'est la première et la plus importante différence qu'on peut mettre entre les qualités de l'esprit des hommes.

Ainsi la principale application qu'on devroit avoir, seroit de former son jugement, et de le rendre aussi exact qu'il le peut être ; et c'est à quoi devroit tendre la plus grande partie de nos études. On se sert de la raison comme d'un instrument pour acquérir les sciences ; et on devroit se servir au contraire des sciences comme d'un instrument pour perfectionner la raison ; la justesse de l'esprit étant infiniment plus considérable que toutes les connoissances spéculatives auxquelles on peut arriver par le moyen des sciences les plus véritables et les plus solides. . . . Les hommes ne sont pas nés pour employer leur temps à mesurer des lignes, à examiner le rapport des angles, à considérer les divers mouvemens de la matière. Leur esprit est trop grand, leur vie trop courte, leur temps trop précieux, pour s'occuper à de si petits objets Mais ils sont obligés d'être justes, équitables, judicieux dans tous leurs discours, dans toules leurs actions, et dans toutes les affaires qu'ils manient ; et c'est à quoi ils doivent particulièrement s'exercer et se former.

Ce soin et cette étude est d'autant plus nécessaire, qu'il est étrange combien c'est une qualité rare que cette exactitude de jugement. On ne rencontre partout que des esprits faux, qui n'ont presque aucun discernement de la vérité, qui prennent toutes choses d'un mauvais biais, qui se paient des plus mauvaises raisons, et qui veulent en payer les autres, qui se laissent emporter par les moindres apparences, qui sont toujours dans l'excès et dans les extrémités, qui décident hardiment de ce qu'ils ignorent et n'entendent point, et qui s'arrêtent à leurs sens avec tant d'opiniâtreté, qu'ils n'écoutent rien de ce qui pourroit les détromper.

Cette fausseté d'esprit n'est pas seulement cause des erreurs que l'on mêle dans les sciences, mais aussi de la plupart des fautes que l'on commet dans la vie civile, des querelles injustes, des procès mal fondés, des avis téméraires, des entreprises mal concertées. Il y en a peu qui n'aient leur source dans quelque erreur et dans quelque faute de jugement ; de sorte qu'il n'y a point de défaut dont on ait plus d'intérêt à se corriger. . . .

Une grande partie des faux jugemens des hommes est causée par la précipitation de l'esprit, et par le défaut d'attention, qui fait que l'on juge témérairement de ce que l'on ne connoît que confusément et obscurément. Le peu d'amour que les hommes ont pour la vérité, fait qu'ils ne se mettent pas en peine la plupart du temps de distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux. Ils laissent entrer dans leur âme toutes sortes de discours et de maximes. Ils aiment mieux les supposer pour véritables, que de les examiner. S'ils ne les entendent pas, ils veulent croire que les autres les entendent bien. Et ainsi ils se remplissent la mémoire d'une infinité de choses fausses, obscures et non entendues ; et raisonnent ensuite sur ces principes, sans presque considérer ni ce qu'ils disent ni ce qu'ils pensent. La vanité et la présomption contribuent beaucoup à ce défaut. On croit qu'il y a de la honte à douter et à ignorer ; et l'on aime mieux parler et décider au hasard, que de reconnoître qu'on n'est pas assez informé des choses pour en porter jugement. Nous sommes tous pleins d'ignorance et d'erreurs, et cependant on a toutes les peines du monde à tirer de la bouche des hommes cette confession si juste et si conforme à leur condition naturelle : je me trompe et je n'en sais rien.

Il s'en trouve d'autres au contraire, qui ayant assez de lumières pour connoître qu'il y a quantité de choses obscures et incertaines, et voulant, par une autre sorte de vanité, témoigner qu'ils ne se laissent pas aller à la crédulité populaire, mettent leur gloire à soutenir qu'il n'y a rien de certain. Ils se déchargent ainsi de la peine de les examiner ; et sur ce mauvais principe, ils mettent en doute les vérités les plus constantes et la religion même. C'est la source du pyrrhonisme, qui est une autre extravagance de l'esprit humain, qui paroissant contraire à la témérité de ceux qui croient et décident tout, vient néanmoins de la même source, qui est le défaut d'attention. Car comme les uns ne veulent pas se donner la peine de discerner les erreurs, les autres ne veulent pas prendre celle d'envisager la vérité, avec le soin nécessaire pour en apercevoir l'évidence. La moindre lueur suffit aux uns pour les persuader de choses

très-fausses, et elle suffit aux autres pour les faire douter des choses les plus certaines ; mais dans les uns et dans les autres, c'est le même défaut d'application qui produit des effets si différens.

La vraie raison place toutes choses dans le rang qui leur convient. Elle fait douter de celles qui sont douteuses, rejeter celles qui sont fausses, et reconnoître de bonne foi celles qui sont évidentes.

A ces réflexions, tirées de l'art de penser, j'en ajouterai une de l'abbé Fleury. Tout le monde, dit-il dans son *Traité des Etudes*, voit l'utilité de raisonner juste, je ne dis pas seulement dans les sciences, mais dans les affaires et dans toute la conduite de la vie : mais peut-être plusieurs ne voient pas la nécessité de remonter jusqu'aux premiers principes, parce qu'en effet il y en a peu qui le fassent. La plupart des hommes ne raisonnent que dans une certaine étendue, depuis une maxime que l'autorité des autres, ou leur passion, a imprimée dans leur esprit, jusqu'aux moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils désirent. Il faut s'enrichir : donc je prendrai un tel emploi, je ferai telle démarche, je souffrirai ceci et cela, et ainsi du reste. Mais, que ferai-je de mon bien quand j'en aurai acquis ? Mais est-il avantageux d'être riche ? c'est ce qu'on ne cherche point.... Le véritable savant, le véritable philosophe va plus loin et commence de plus haut. Il ne s'arrête ni à l'autorité des autres, ni à ses préjugés. Il remonte toujours jusqu'à ce qu'il ait trouvé un principe de lumière naturelle, et une vérité si claire qu'ils ne la puisse révoquer en doute. Mais aussi, quand il l'a une fois trouvée, il en tire hardiment toutes les conséquences, et ne s'en écarte jamais. De là vient qu'il est ferme dans sa doctrine et dans sa conduite, qu'il est inflexible dans ses résolutions, patient dans l'exécution, égal en son humeur et constant dans la vertu.

On sent assez combien il est important de prémunir de bonne heure, par de tels principes, l'esprit des jeunes gens contre les faux jugemens et les faux raisonnemens, si communs dans les discours et dans la conduite des hommes. Et c'est ce que fait la philosophie, dont le principal but est, comme je l'ai déjà dit, de perfectionner la raison.

Je sais bien que la raison est un don naturel, qui ne vient point de l'art, et qui ne peut être un pur effet du travail : mais l'art et le travail peuvent la cultiver, la rectifier, la perfectionner. On trouve maintenant dans les ouvrages d'esprit, dans les discours de la chaire et du barreau, dans les traités de science, un ordre, une exactitude, une justesse, une solidité qui n'étoient pas autrefois si communes. Plusieurs croient, et ce n'est point sans fondement, qu'on doit cette manière de penser et d'écrire au progrès extraordinaire qu'on a fait depuis un siècle dans l'étude de la philosophie.

Rollin.

§ 148. *Que la Philosophie sert à orner l'Esprit d'une infinité de Connoissances curieuses.*

Il est étonnant que l'homme, placé au milieu de la nature qui lui offre le plus grand spectacle qu'il soit possible d'imaginer, et environné de tous côtés d'une infinité de merveilles qui sont faites pour lui, ne songe presque jamais ni à considérer ces merveilles si dignes de son attention et de sa curiosité, ni à se considérer lui-même. Il vit au milieu du monde, dont il est le roi, comme un étranger pour qui tout ce qui se passe seroit indifférent, et qui n'y prendroit aucun intérêt. L'univers, dans toutes ses parties, annonce et montre son auteur ; mais, pour le plus grand nombre, c'est à des sourds et à des aveugles, qui ont des oreilles sans entendre et des yeux sans voir.

Un des plus grands services que la philosophie puisse nous rendre, c'est de nous réveiller de cet assoupissement, et de nous tirer de cette léthargie qui déshonore l'humanité, et qui nous rabaisse en quelque sorte au-dessous des bêtes, dont la stupidité n'est que la suite de leur nature, et non l'effet de l'oubli ou de l'indifférence. Elle pique notre curiosité, elle excite notre attention, et nous conduit comme par la main dans toutes les parties de la nature, pour nous en faire étudier et approfondir les merveilles.

Elle présente à nos yeux l'univers, comme un grand tableau dont chaque partie a son usage, chaque trait sa grâce et sa beauté, mais dont le tout ensemble est encore plus merveilleux. En nous montrant un si beau spectacle, elle nous fait observer avec quel ordre, quelle symétrie, quelle proportion tout y

est placé ; avec quelle égalité cet ordre général et particulier s'observe et se maintient; et par là elle nous fait reconnoître l'intelligence et la main invisible qui règle tout.

La philosophie, en conduisant ainsi l'homme de merveilles en merveilles, et le promenant pour ainsi dire dans tout l'univers, ne souffre pas qu'il demeure étranger par rapport à lui-même, et qu'il ignore le fond de son propre être, où Dieu s'est peint lui-même d'une manière infiniment plus sensible et plus parfaite que dans le reste des créatures.

Rollin.

§ 149. *Première Vue générale de la Nature.*

La nature est le système des lois établies par le créateur, pour l'existence des choses et pour la succession des êtres. La nature n'est point une chose, car cette chose seroit tout ; la nature n'est point un être, car cet être seroit Dieu ; mais on peut la considérer comme une puissance vive, immense, qui embrasse tout, qui anime tout, et qui, subordonnée à celle du premier être, n'a commencé d'agir que par son ordre, et n'agit encore que par son concours ou son consentement. Cette puissance est, de la puissance divine, la partie qui se manifeste ; c'est en même temps la cause et l'effet, le mode et la substance, le dessein et l'ouvrage. Bien différente de l'art humain, dont les productions ne sont que des ouvrages morts, la nature est elle-même un ouvrage perpétuellement vivant, un ouvrier sans cesse actif, qui sait tout employer, qui, travaillant d'après soi-même toujours sur le même fonds, bien loin de l'épuiser, le rend inépuisable. Le temps, l'espace et la matière sont ses moyens, l'univers son objet, le mouvement et la vie son but.

Les effets de cette puissance sont les phénomènes du monde : les ressorts qu'elle emploie sont des forces vives, que l'espace et le temps ne peuvent que mesurer et limiter sans jamais les détruire ; des forces qui se balancent, qui se confondent, qui s'opposent sans pouvoir s'anéantir : les uns pénètrent et transportent les corps, les autres les échauffent et les animent ; l'attraction et l'impulsion sont les deux principaux instrumens de l'action de cette puissance sur les corps bruts ; la chaleur et les molécules organiques sont les principes actifs qu'elle met en œuvre pour la formation et le développement des êtres organisés.

Avec de tels moyens que ne peut la nature ? Elle pourroit tout, si elle pouvoit anéantir et créer : mais Dieu s'est réservé ces deux extrêmes de pouvoir : anéantir et créer, sont les attributs de la Toute-Puissance ; altérer, changer, détruire, développer, renouveler, produire, sont les seuls droits qu'il a voulu céder. Ministre de ses ordres irrévocables, dépositaire de ses immuables décrets, la nature ne s'écarte jamais des lois qui lui ont été prescrites ; elle n'altère rien aux plans qui lui ont été tracés, et, dans tous ses ouvrages, elle présente le sceau de l'Eternel. Cette empreinte divine, prototype inaltérable des existences, est le modèle sur lequel elle opère ; modèle dont tous les traits sont exprimés en caractères ineffaçables, et prononcés pour jamais ; modèle toujours neuf, que le nombre des moules ou des copies, quelque infini qu'il soit, ne fait que renouveler.

Tout a donc été créé, et rien encore ne s'est anéanti : la nature balance entre ces deux limites, sans jamais approcher ni de l'une ni de l'autre. Tâchons de la saisir dans quelques points de cet espace immense, qu'elle remplit et parcourt depuis l'origine des siècles,

Quels objets ! un volume immense de matière, qui n'eût formé qu'une inutile, une épouvantable masse, s'il n'eût été divisé en parties séparées par des espaces mille fois plus immenses : mais des milliers de globes lumineux, placés à des distances inconcevables, sont les bases qui servent de fondement à l'édifice du monde ; des millions de globes opaques circulent autour des premiers, en composent l'ordre et l'architecture mouvante.

Deux forces primitives agitent ces grandes masses, les roulent, les transportent et les animent : chacune agit à chaque instant, et toutes deux, combinant leurs efforts, tracent les zones des sphères célestes, établissent, dans le milieu du vide, des lieux fixes et des routes déterminées ; et c'est du sein même du mouvement que naît l'équilibre des mondes, et le repos de l'univers.

La première de ces forces est également répartie ; la seconde a été distribuée en mesure inégale. Chaque atome de matière a une même quantité de force d'attraction ; chaque globe a une quan-

tité différente de force d'impulsion : aussi est-il des astres fixes et des astres errans ; des globes qui ne semblent être faits que pour attirer, et d'autres pour pousser ou pour être poussés ; des sphères qui ont reçu une impulsion commune dans le même sens, et d'autres une impulsion particulière ; des astres solitaires, et d'autres accompagnés de satellites ; des corps de lumière et des masses de ténèbres ; des planètes dont les différentes parties ne jouissent que successivement d'une lumière empruntée ; des comètes qui se perdent dans l'obscurité des profondeurs de l'espace, et reviennent, après des siècles, se parer de nouveaux feux ; des soleils qui paroissent, disparoissent, et semblent alternativement se rallumer et s'éteindre, d'autres qui se montrent une fois, et s'évanouissent ensuite pour jamais. Le ciel est le pays des grands événemens ; mais à peine l'œil humain peut-il les saisir. Un soleil qui périt, et qui cause la catastrophe d'un monde, ou d'un système de monde, ne fait d'autre effet à nos yeux que celui d'un feu follet qui brille et qui s'éteint : l'homme, borné à l'atome terrestre sur lequel il végète, voit cet atome comme un monde, et ne voit des mondes que comme des atomes.

Car cette terre qu'il habite, à peine reconnoissable parmi les autres globes, et tout à fait invisible pour les sphères éloignées, est un million de fois plus petite que le soleil qui l'éclaire, et mille fois plus petite que d'autres planètes, qui, comme elle, sont subordonnées à la puissance de cet astre, et forcées à circuler autour de lui. Saturne, Jupiter, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et le Soleil occupent la petite partie des cieux que nous appelons *notre univers*. Toutes ces planètes, avec leurs satellites, entraînés par un mouvement rapide dans le même sens, et presque dans le même plan, composent une roue d'un vaste diamètre, dont l'essieu porte toute la charge, et qui, tournant lui-même avec rapidité, a dû s'échauffer, s'embraser et répandre la chaleur et la lumière jusqu'aux extrémités de la circonférence. Tant que ces mouvemens dureront, le soleil brillera, et remplira de sa splendeur toutes les sphères du monde ; et comme dans un système où tout s'attire, rien ne peut ni se perdre ni s'éloigner sans retour, la quantité de matière restant toujours la même, cette source féconde de lumière et de vie ne s'épuisera, ne tarira jamais : car les autres soleils, qui lancent aussi continuellement leurs feux, rendent à notre soleil tout autant de lumière qu'ils en reçoivent de lui.

Les comètes, en beaucoup plus grand nombre que les planètes, et dépendantes comme elles de la puissance du soleil, pressent aussi sur ce foyer commun, en augmentent la charge, et contribuent de tout leur poids à son embrasement. Elles font partie de notre univers, puisqu'elles sont sujettes, comme les planètes, à l'attraction du soleil ; mais elles n'ont rien de commun entre elles, ni avec les planètes, dans leur mouvement d'impulsion ; elles circulent chacune dans un plan différent, et décrivent des orbes plus ou moins allongés, dans des périodes différentes de temps, dont les unes sont de plusieurs années, et les autres de plusieurs siècles : le soleil, tournant sur lui-même, mais au reste immobile au milieu de tout, sert en même temps de flambeau, de foyer, de pivot, à toutes ces parties de la machine du monde.

C'est par sa grandeur même qu'il demeure immobile, et qu'il régit les autres globes. Comme la force a été donnée proportionnellement à la masse, qu'il est incomparablement plus grand qu'aucune des comètes, et qu'il contient mille fois plus de matières que la plus grosse planète, elles ne peuvent ni le déranger, ni se soustraire à sa puissance, qui, s'étendant à des distances immenses, les contient toutes, et lui ramène au bout d'un temps, celles qui s'éloignent le plus : quelques-unes même, à leur tour, s'en approchent de si près, qu'après avoir été refroidies pendant des siècles, elles éprouvent une chaleur inconcevable ; elles sont sujettes à des vicissitudes étranges par ces alternatives de chaleur et de froid extrêmes, aussi-bien que par les inégalités de leur mouvement, qui tantôt est prodigieusement accéléré, et ensuite infiniment retardé. Ce sont, pour ainsi dire, des mondes en désordre, en comparaison des planètes, dont les orbites étant plus réguliers, les mouvemens plus égaux, la température toujours la même, semblent être des lieux de repos, où, tout étant constant, la nature peut établir un plan, agir uniformément, se développer successivement dans toute son étendue. Parmi ces globes, choisis entre les astres errans, celui que nous habitons paroît

encore être privilégié : moins froid, moins éloigné que Saturne, Jupiter, Mars, il est aussi moins brûlant que Vénus et Mercure, qui paroissent trop voisins de l'astre de lumière.

Avec quelle magnificence la nature ne brille-t-elle pas sur la terre ? Une lumière pure s'étendant de l'orient au couchant, dore successivement les deux hémisphères de ce globe ; un élément transparent et léger l'environne, une chaleur douce et féconde anime, fait éclore les germes de la vie : des eaux vives et salutaires servent à leur entretien, à leur accroissement ; des éminences, distribuées dans le milieu des terres, arrêtent les vapeurs de l'air, rendent ces sources intarissables et toujours nouvelles ; des cavités immenses faites pour les recevoir, partagent les continens. L'étendue de la mer est aussi grande que celle de la terre : ce n'est point un élément froid et stérile, c'est un nouvel empire aussi riche, aussi peuplé que le premier. Le doigt de Dieu a marqué leurs confins : si la mer anticipe sur les plages de l'occident, elle laisse à découvert celles de l'orient. Cette masse immense d'eau, inactive par elle-même, suit les impressions des mouvemens célestes, elle balance par des oscillations régulières de flux et de reflux, elle s'élève et s'abaisse avec l'astre de la nuit ; elle s'élève encore plus lorsqu'il concourt avec l'astre du jour, et que tous deux, réunissant leurs forces dans le temps des équinoxes, causent les grandes marées : notre correspondance avec le ciel n'est nulle part mieux marquée. De ces mouvemens constans et généraux résultent des mouvemens variables et particuliers, des transports de terre, des dépôts qui forment, au fond des eaux, des éminences semblables à celles que nous voyons sur la surface de la terre ; des courans qui, suivant la direction de ces chaînes de montagnes, leur donnent une figure dont tous les angles se correspondant et coulant au milieu des ondes, comme les eaux coulent sur la terre, sont en effet des fleuves de mer.

L'air encore plus léger, plus fluide que l'eau, obéit aussi à un plus grand nombre de puissances : l'action éloignée du soleil et de la lune, l'action immédiate de la mer, celle de la chaleur qui le raréfie, celle du froid qui le condense, y causent des agitations continuelles. Les vents sont ses courans, ils poussent, ils assemblent les nuages ; ils produisent les météores, et transportent, au-dessus de la surface aride des continens terrestres, les vapeurs humides des plages maritimes ; ils déterminent les orages, répandent et distribuent les pluies fécondes et les rosées bienfaisantes ; ils troublent les mouvemens de la mer ; ils agitent la surface mobile des eaux, arrêtent ou précipitent leurs courans, les font rebrousser, soulèvent les flots, excitent les tempêtes ; la mer irritée s'élève vers le ciel, et vient, en mugissant, se briser contre les digues inébranlables, qu'avec tous ses efforts elle ne peut ni détruire ni surmonter.

La terre, élevée au-dessus du niveau de la mer, est à l'abri de ses irruptions : sa surface émaillée de fleurs, parée d'une verdure toujours renouvelée, peuplée de mille et mille espèces d'animaux différens, est un lieu de repos, un séjour de délices, où l'homme placé pour seconder la nature, préside à tous les êtres. Seul, entre tous, capable de connoître et digne d'admirer, Dieu l'a fait spectateur de l'univers et témoin de ses merveilles : l'étincelle divine dont il est animé, le rend participant aux mystères divins ; c'est par cette lumière qu'il pense et réfléchit ; c'est par elle qu'il voit et lit dans le livre du monde, comme dans un exemplaire de la divinité.

La nature est le trône extérieur de la magnificence divine : l'homme qui la contemple, qui l'étudie, s'élève par degrés au trône intérieur de la Toute-Puissance. Fait pour adorer le créateur, il commande à toutes les créatures ; vassal du ciel, roi de la terre, il l'ennoblit, la peuple et l'enrichit ; il établit entre les êtres vivans l'ordre, la subordination, l'harmonie ; il embellit la nature même, il la cultive, l'étend et la polit ; en élague le chardon et la ronce, y multiplie le raisin et la rose.

Buffon.

§ 150. *Invocation au Dieu de la Nature.*

Grand Dieu, dont la seule présence soutient la nature, et maintient l'harmonie des lois de l'univers ; vous qui, du trône immobile de l'empirée, voyez rouler sous vos pieds les sphères célestes sans choc et sans confusion ; qui, du sein du repos, reproduisez à chaque

instant leurs mouvemens immenses, et seul régissez, dans une paix profonde, ce nombre infini de cieux et de mondes ; rendez, rendez enfin le calme à la terre agitée ! qu'elle soit dans le silence ! qu'à votre voix la discorde et la guerre cessent de faire retentir leurs clameurs orgueilleuses ! Dieu de bonté, auteur de tous les êtres, vos regards paternels embrassent tous les objets de la création : mais l'homme est votre être de choix ; vous avez éclairé son âme d'un rayon de votre lumière immortelle ; comblez vos bienfaits, en pénétrant son cœur d'un trait de votre amour : ce sentiment divin, se répandant partout, réunira les natures ennemies ; l'homme ne craindra plus l'aspect de l'homme ; le fer homicide n'armera plus sa main ; le feu dévorant de la guerre ne fera plus tarir la source des générations ; l'espèce humaine maintenant affoiblie, mutilée, moissonnée dans sa fleur, germera de nouveau, et se multipliera sans nombre ; la nature accablée sous le poids des fléaux, reprendra bientôt avec une nouvelle vie son ancienne fécondité, et nous, Dieu bienfaiteur, nous la seconderons, nous la cultiverons, nous l'observerons sans cesse, pour vous offrir à chaque instant un nouveau tribut de reconnoissance et d'admiration.

Buffon.

§ 151. *Seconde Vue générale de la Nature.*

Un individu, de quelque espèce qu'il soit, n'est rien dans l'univers ; cent individus, mille ne sont encore rien : les espèces sont les seuls êtres de la nature ; êtres perpétuels, aussi anciens, aussi permanens qu'elle, que pour mieux juger, nous ne considérons plus comme une collection ou une suite d'individus semblables, mais comme un tout indépendant du nombre, indépendant du temps ; un tout toujours vivant, toujours le même ; un tout qui a été compté pour un dans les ouvrages de la création, et qui, par conséquent, ne fait qu'une unité dans la nature. De toutes ces unités l'espèce humaine est la première ; les autres, de l'éléphant jusqu'à la mite, du cèdre jusqu'à l'hysope, sont en seconde ou troisième ligne ; et quoique différente par la forme, par la substance et même par la vie, chacune tient sa place, subsiste par elle-même, se défend des autres, et toutes ensemble composent et représentent la nature vivante, qui se maintient et se maintiendra comme elle s'est maintenue : un jour, un siècle, un âge ne font pas partie de sa durée ; le temps lui-même n'est relatif qu'aux individus, aux êtres dont l'existence est fugitive ; mais celle des espèces étant constante, leur permanence fait la durée, et leur différence le nombre. Comptons donc les espèces, donnons-leur à chacune un droit égal à la mense de la nature ; elles lui sont toutes également chères, puisqu'à chacune elle a donné le moyen d'être, et de durer tout aussi long-temps qu'elle.

Faisons plus, mettons aujourd'hui l'espèce à la place de l'individu : nous avons vu quel étoit pour l'homme le spectacle de la nature, imaginons quelle en seroit la vue pour un être qui représenteroit l'espèce humaine entière. Lorsque dans un beau jour de printemps nous voyons la verdure renaître, les fleurs s'épanouir, tous les germes éclore, les abeilles revivre, l'hirondelle arriver, le rossignol chanter l'amour, le belier en bondir, le taureau en mugir, tous les êtres vivans se chercher pour en produire d'autres, nous n'avons d'autre idée que celle d'une reproduction et d'une nouvelle vie. Lorsque, dans la saison noire du froid et des frimas, l'on voit les natures devenir indifférentes, se fuir au lieu de se chercher, les habitans de l'air déserter nos climats, ceux de l'eau perdre leur liberté sous des voûtes de glace, tous les insectes disparoître ou périr, la plupart des animaux s'engourdir, se creuser des retraites, la terre se durcir, les plantes se sécher, les arbres dépouillés se courber, s'affaisser sous le poids de la neige et du givre ; tout présente l'idée de la langueur et de l'anéantissement. Mais ces idées de renouvellement et de destruction, ou plutôt ces images de la mort et de la vie, quelque grandes, quelque générales qu'elles nous paroissent, ne sont qu'individuelles et particulières ; l'homme, comme individu, juge ainsi la nature ; l'être que nous avons mis à la place de l'espèce, la juge plus grandement, plus généralement, il ne voit dans cette destruction, dans ce renouvellement, dans toutes ces successions, que permanence et durée, la durée d'une année est pour lui la même que celle de l'année précédente, la même que celle de tous les siècles ; le millième animal, dans l'ordre des générations, est pour lui le

même que le premier animal. Et en effet, si nous vivions, si nous subsistions à jamais, si tous les êtres qui nous environnent subsistoient aussi tels qu'ils sont pour toujours, et que tout fût perpétuellement comme tout est aujourd'hui, l'idée du temps s'évanouiroit, et l'individu deviendroit l'espèce.

Eh! pourquoi nous refuserions-nous de considérer la nature pendant quelques instans sous ce nouvel aspect? A la vérité, l'homme en venant au monde, arrive des ténèbres; l'âme aussi nue que le corps, il naît sans connoissance comme sans défense, il n'apporte que des qualités passives, il ne peut que recevoir les impressions des objets et laisser affecter ses organes; la lumière brille long-temps à ses yeux avant que de l'éclairer; d'abord il reçoit tout de la nature et ne lui rend rien; mais dès que ses sens sont affermis, dès qu'il peut comparer ses sensations, il se réfléchit vers l'univers, il forme des idées, il les conserve, les étend, les combine; l'homme, et surtout l'homme instruit, n'est plus un simple individu: il représente en grande partie l'espèce humaine entière; il a commencé par recevoir de ses pères les connoissances qui leur avoient été transmises par leurs aïeux: ceux-ci ayant trouvé l'art divin de tracer la pensée, et de la faire passer à la postérité, se sont, pour ainsi dire, identifiés avec leurs neveux; les nôtres s'identifieront avec nous; cette réunion, dans un seul homme, de l'expérience de plusieurs siècles, recule à l'infini les limites de son être: ce n'est plus un individu simple, borné, comme les autres, aux sensations de l'instant présent, aux expériences du jour actuel; c'est à peu près l'être que nous avons mis à la place de l'espèce entière; il lit dans le passé, voit le présent, juge l'avenir; et dans le torrent du temps qui amène, entraîne, absorbe tous les individus de l'univers, il trouve l'espèce constante, la nature invariable: la relation des choses étant toujours la même, l'ordre des temps lui paroît nul; les lois du renouvellement ne font que compenser à ses yeux celles de la permanence: une succession continuelle d'êtres, tous semblables entre eux, n'équivaut, en effet, qu'à l'existence perpétuelle d'un seul de ces êtres.

A quoi se rapporte donc ce grand appareil des générations, cette immense profusion de germes, dont il en avorte mille et mille pour un qui réussit? Qu'est-ce que cette propagation, cette multiplication des êtres, qui se détruisant et se renouvelant sans cesse, n'offrent toujours que la même scène, et ne remplissent ni plus ni moins la nature? D'où viennent ces alternatives de mort et de vie, ces lois d'accroissement et de dépérissement, toutes ces vicissitudes individuelles, toutes ces représentations renouvelées d'une seule et même chose? Elles tiennent à l'essence même de la nature, et dépendent du premier établissement de la machine du monde; fixe dans son tout, et mobile dans chacune de ses parties, les mouvemens généraux des corps célestes ont produit les mouvemens particuliers du globe de la terre; les forces pénétrantes dont ces grands corps sont animés, par lesquels ils agissent au loin et réciproquement les uns sur les autres, animent aussi chaque atome de matière, et cette propension mutuelle de toutes ces parties les unes vers les autres, est le premier lien des êtres, le principe de la consistance des choses, et le soutien de l'harmonie de l'univers. Les grandes combinaisons ont produit tous les petits rapports: le mouvement de la terre sur son axe, ayant partagé en jours et en nuits les espaces de la durée, tous les êtres vivans qui habitent la terre ont leur temps de lumière et leur temps de ténèbres, la veille et le sommeil: une grande portion de l'économie animale, celle de l'action des sens et du mouvement des membres, est relative à cette première combinaison. Y auroit-il des sens ouverts à la lumière dans un monde où la nuit seroit perpétuelle?

L'inclinaison de l'axe de la terre, produisant dans son mouvement annuel autour du soleil, des alternatives durables de chaleur et de froid, que nous avons appelées des saisons, tous les êtres végétans ont aussi en tout ou en partie, leur saison de vie et leur saison de mort. La chute des feuilles et des fruits, le dessèchement des herbes, la mort des insectes, dépendent en entier de cette seconde combinaison: dans les climats où elle n'a pas lieu, la vie des végétaux n'est jamais suspendue; chaque insecte vit son âge; et ne voyons-nous pas sous la ligne où les quatre saisons n'en font qu'une, la terre toujours fleurie, les arbres continuellement verts, et la nature toujours au printemps.

La constitution particulière des animaux et des plantes est relative à la tem-

pérature générale du globe de la terre, et cette température dépend de sa situation, c'est-à-dire de la distance à laquelle il se trouve de celui du soleil : à une distance plus grande, nos animaux, nos plantes ne pourroient ni vivre ni végéter; l'eau, la sève, le sang, toutes les autres liqueurs perdroient leur fluidité ; à une distance moindre, elles s'évanouiroient et se dissiperoient en vapeurs : la glace et le feu sont les élémens de la mort ; la chaleur tempérée est le premier germe de la vie.

Les molécules vivantes, répandues dans tous les corps organisés, sont relatives, et pour l'action et pour le nombre, aux molécules de lumière qui frappent toute matière et la pénètrent de leur chaleur ; partout où les rayons du soleil peuvent échauffer la terre, sa surface se vivifie, se couvre de verdure et se peuple d'animaux. La glace même, dès qu'elle se réduit en eau, semble se féconder ; cet élément est plus fertile que celui de la terre, il reçoit avec la chaleur le mouvement et la vie : la mer produit à chaque saison plus d'animaux que la terre n'en nourrit, elle produit moins de plantes ; et tous ces animaux qui nagent à la surface des eaux, ou qui en habitent les profondeurs, n'ayant pas, comme ceux de la terre, un fond de subsistance assuré sur les substances végétales, sont forcés de vivre les uns sur les autres, et c'est à cette combinaison que tient leur immense multiplication, ou plutôt leur pullulation sans nombre.

Chaque espèce des uns et des autres ayant été créée, les premiers individus ont servi de modèles à tous leurs descendans. Le corps de chaque animal ou de chaque végétal, est un moule auquel s'assimilent indifféremment les molécules organiques de tous les animaux ou végétaux détruits par la mort ou consumés par le temps ; les parties brutes qui étoient entrées dans leur composition, retournent à la masse commune de la matière brute ; les parties organiques, toujours subsistantes, sont reprises par les corps organisés ; d'abord repompées par les végétaux, ensuite absorbées par les animaux qui se nourrissent de végétaux, elles servent au développement, à l'entretien, à l'accroissement et des uns et des autres ; elles constituent leur vie, et circulant continuellement de corps en corps, elles animent tous les êtres organisés. Le fond des substances vivantes est donc toujours le même ; elles ne varient que par la forme, c'est-à-dire par la différence des représentations : dans les siècles d'abondance, dans les temps de la plus grande population, le nombre des hommes, des animaux domestiques et des plantes utiles, semble occuper et couvrir en entier la surface de la terre ; celui des animaux féroces, des insectes nuisibles, des plantes parasites, des herbes inutiles, reparoît et domine à son tour dans les temps de disette et de dépopulation. Ces variations si sensibles pour l'homme, sont indifférentes à la nature ; le ver-à-soie, si précieux pour lui, n'est pour elle que la chenille du mûrier : que cette chenille du luxe disparoisse, que d'autres chenilles dévorent les herbes destinées à engraisser nos bœufs, que l'homme et les espèces majeures dans les animaux soient affamées par les espèces infimes, la nature n'en est ni moins remplie ni moins vivante ; elle ne protége pas les unes aux dépens des autres, elle les soutient toutes ; mais elle méconnoît le nombre dans les individus, et ne les voit que comme des images successives d'une seule et même empreinte, des ombres fugitives dont l'espèce est le corps.

Il existe donc sur la terre, et dans l'air et dans l'eau, une quantité de matière organique que rien ne peutdétruire.

L'empreinte de chaque espèce est un type dont les principaux traits sont gravés en caractères ineffaçables et permanens à jamais ; mais toutes les touches accessoires varient, aucun individu ne ressemble parfaitement à un autre, aucune espèce n'existe sans un grand nombre de variétés : dans l'espèce humaine, sur laquelle le sceau divin a le plus appuyé, l'empreinte ne laisse pas de varier du blanc au noir, du petit au grand, etc. Le Lapon, le Patagon, l'Hottentot, l'Européen, l'Américain, le Nègre, quoique tous issus du même père, sont bien éloignés de se ressembler comme frères.

Toutes les espèces sont donc sujettes aux différences purement individuelles ; mais les variétés constantes, et qui se perpétuent par les générations, n'appartiennent pas également à tous ; plus l'espèce est élevée, plus le type en est ferme, et moins elle admet de ces variétés. L'ordre, dans la multiplication des animaux, étant en raison inverse de l'ordre de la grandeur, et la possibilité des différences en raison du nombre dans

les produits de leur génération, il étoit nécessaire qu'il y eût plus de variétés dans les petits animaux que dans les grands : il y a aussi, et par la même raison, plus d'espèces voisines ; l'unité de l'espèce étant plus resserrée dans les grands animaux, la distance qui la sépare des autres est aussi plus étendue : que de variétés et d'espèces voisines accompagnent, suivent ou précèdent l'écureuil, le rat et les autres petits animaux, tandis que l'éléphant marche seul et sans pair à la tête de tous.

La matière brute qui compose la masse de la terre, n'est pas un limon vierge, une substance intacte et qui n'ait pas subi des altérations : tout a été remué par la force des grands et des petits agens, tout a été manié plus d'une fois par la main de la nature ; le globe de la terre a été pénétré par le feu, et ensuite recouvert et travaillé par les eaux ; le sable qui en remplit le dedans est une matière vitrée ; les lits épais de glaise qui les recouvrent au-dehors, ne sont que ce même sable décomposé par le séjour des eaux ; le roc vif, le granite, le grès, tous les cailloux, tous les métaux, ne sont encore que cette même matière vitrée dont les parties se sont réunies, pressées ou séparées selon les lois de leur affinité. Toutes ces substances sont parfaitement brutes, elles existent et existeroient indépendamment des animaux et des végétaux ; mais d'autres substances, en très-grand nombre, et qui paroissent également brutes, tirent leur origine du détriment des corps organisés. Les marbres, les pierres à chaux, les graviers, les craies, les marnes ne sont composés que de débris de coquillages et des dépouilles de ces petits animaux, qui transformant l'eau de la mer en pierre, produisent le corail et tous les madrépores, dont la variété est innombrable et la quantité presque immense. Les charbons de terre, les tourbes et les autres matières qui se trouvent aussi dans les couches extérieures de la terre, ne sont que le résidu des végétaux plus ou moins détériorés, pourris et consumés. Enfin, d'autres matières, en moindre nombre, telles que les pierres ponces, les souffres, les mâchefers, les amiantes, les laves, ont été jetées par les volcans, et produites par une seconde action du feu sur les matières premières. L'on peut réduire à ces trois grandes combinaisons tous les rapports des corps, et toutes les substances du règne minéral.

Les lois d'affinité par lesquelles les parties constituantes de ces différentes substances se séparent des autres pour se réunir entre elles, et former des matières homogènes, sont les mêmes que la loi générale par laquelle tous les corps célestes agissent les uns sur les autres ; elles s'exercent également, et dans les mêmes rapports des masses et des distances ; un globule d'eau, de sable ou de métal agit sur un autre globule, comme le globe de la terre agit sur celui de la lune : et si jusqu'à ce jour l'on a regardé ces lois d'affinité comme différentes de celles de la pesanteur, c'est faute de les avoir bien conçues, bien saisies ; c'est faute d'avoir embrassé cet objet dans toute son étendue. La figure, qui dans les corps célestes ne fait rien ou presque rien à la loi de l'action des uns sur les autres, parce que la distance est très-grande, fait au contraire presque tout lorsque la distance est très-petite ou nulle. Si la lune et la terre, au lieu d'une figure sphérique, avoient toutes deux celles d'un cylindre court, et d'un diamètre égal à celui de leurs sphères, la loi de leur action réciproque ne seroit pas sensiblement altérée par cette différence de figure, parce que la distance de toutes les parties de la lune à celle de la terre, n'auroit aussi que très-peu varié ; mais si ces mêmes globes devenoient des cylindres très-étendus et voisins l'un de l'autre, la loi de l'action réciproque de ces deux corps paroîtroit fort différente, parce que la distance de chacune de leurs parties entre elles, et relativement aux parties de l'autre, auroit prodigieusement changé ; ainsi, dès que la figure entre comme élément dans la distance, la loi paroît varier, quoique au fond elle soit toujours la même.

D'après ce principe, l'esprit humain peut encore faire un pas, et pénétrer plus avant dans le sein de la nature : nous ignorons quelle est la figure des parties constituantes des corps ; l'eau, l'air, la terre, les métaux, toutes les matières homogènes, sont certainement composées de parties élémentaires semblables entre elles, mais dont la forme est inconnue : nos neveux pourront, à l'aide du calcul, s'ouvrir ce nouveau champ de connoissances, et savoir, à peu près, de quelle figure sont les élémens des corps ; ils partiront du principe que nous venons

d'établir, ils le prendront pour base : *Toute matière s'attire en raison inverse du carré de la distance ; et cette loi générale ne paroît varier, dans les attractions particulières, que par l'effet de la figure des parties constituantes de chaque substance, parce que cette figure entre comme élément dans la distance.* Lorsqu'ils auront donc acquis, par des expériences réitérées, la connoissance de la loi d'attraction d'une substance particulière, ils pourront trouver, par le calcul, la figure de ces parties constituantes. Pour le faire mieux sentir, supposons, par exemple, qu'en mettant du vif argent sur un plan parfaitement poli, on reconnoisse par des expériences, que ce métal fluide s'attire toujours en raison inverse du cube de la distance, il faudra chercher, par des règles de fausse position, quelle est la figure qui donne cette expression, et cette figure sera celle des parties constituantes du vif-argent : si l'on trouvoit, par ces expériences, que ce métal s'attire en raison inverse du carré de la distance, il seroit démontré que ses parties constituantes sont sphériques, puisque la sphère est la seule figure qui donne cette loi, et qu'à quelque distance que l'on place des globes, la loi de leur attraction est toujours la même.

Newton a bien soupçonné que les affinités chymiques, qui ne sont autre chose que les attractions particulières dont nous venons de parler, se faisoient par des lois assez semblables à celle de la gravitation; mais il ne paroît pas avoir vu que toutes ces lois particulières n'étoient que de simples modifications de la loi générale, et qu'elles n'en paroissent différentes que parce qu'à une très-petite distance la figure des atomes qui s'attirent, fait autant et plus que la masse pour l'expression de la loi, cette figure entrant alors pour beaucoup dans l'élément de la distance.

C'est cependant à cette théorie que tient la connoissance intime de la composition des corps bruts : le fonds de toute matière est le même ; la masse et le volume, c'est-à-dire la forme, seroit aussi la même, si la figure des parties constituantes étoit semblable. Une substance homogène ne peut différer d'une autre qu'autant que la figure de ses parties primitives est différente ; celle dont toutes les molécules sont sphériques, doit être spécifiquement une fois plus légère d'une autre dont les molécules seroient cubiques, parce que les premières ne pouvant se toucher que par des points, laissent des intervalles égaux à l'espace qu'elles remplissent, tandis que les parties supposées cubiques peuvent se réunir toutes sans laisser le moindre intervalle, et former par conséquent une matière une fois plus pesante que la première. Et quoique les figures puissent varier à l'infini, il paroît qu'il n'en existe pas autant dans la nature que l'esprit pourroit en concevoir ; car elle a fixé les limites de la pesanteur et de la légèreté : l'or et l'air sont les deux extrêmes de toute densité ; toutes les figures admises, exécutées par la nature, sont donc comprises entre ces deux termes, et toutes celles qui auroient pu produire des substances plus pesantes ou plus légères ont été rejetées.

Au reste, lorsque je parle des figures employées par la nature, je n'entends pas qu'elles soient nécessairement, ni même exactement semblables aux figures géométriques qui existent dans notre entendement ; c'est par supposition que nous les faisons régulières, et par abstraction que nous les rendons simples. Il n'y a peut être ni cubes exacts, ni sphères parfaites dans l'univers ; mais comme rien n'existe sans forme, et que selon la diversité des substances, les figures de leurs élémens sont différentes, il y en a nécessairement qui approchent de la sphère ou du cube, et de toutes les autres figures régulières que nous avons imaginées : le précis, l'absolu, l'abstrait, qui se présentent si souvent à notre esprit, ne peuvent se trouver dans le réel, parce que tout y est relatif, tout s'y fait par nuances, tout s'y combine par approximation. De même, lorsque j'ai parlé d'une substance qui seroit entièrement pleine, parce qu'elle seroit composée de parties cubiques ; et d'une autre substance qui ne seroit qu'à moitié pleine, parce que toutes ses parties constituantes seroient sphériques, je ne l'ai dit que par comparaison, et je n'ai pas prétendu que ces substances existassent dans la réalité ; car on voit par l'existence des corps transparens, tels que le verre, qui ne laisse pas d'être dense et pesant, que la quantité de matière y est très-petite en comparaison de l'étendue des intervalles, et l'on peut démontrer que l'or, qui est la matière la plus dense, contient beaucoup plus de vide que de plein.

La considération des forces de la nature est l'objet de la mécanique ration-

nelle ; celui de la mécanique sensible n'est que la combinaison de nos forces particulières, et se réduit à l'art de faire des machines ; cet art a été cultivé de tout temps, par la nécessité, et pour la commodité ; les anciens y ont excellé comme nous ; mais la mécanique rationnelle est une science née, pour ainsi dire, de nos jours ; tous les philosophes, depuis Aristote à Descartes, ont raisonné comme le peuple sur la nature du mouvement ; ils ont unanimement pris l'effet pour la cause ; ils ne connoissoient d'autres forces que celle de l'impulsion, encore la connoissoient-ils mal : ils lui attribuoient les effets des autres forces, ils vouloient y ramener tous les phénomènes du monde ; pour que le projet eût été plausible et la chose possible, il auroit au moins fallu que cette impulsion, qu'ils regardoient comme cause unique, fût un effet général et constant qui appartînt à toute matière, qui s'exerçât continuellement dans tous les temps : le contraire leur étoit démontré ; ne voyoient-ils pas que dans les corps en repos cette force n'existe pas, que dans les corps lancés, son effet ne subsiste qu'un petit temps, qu'il est bientôt détruit par les résistances, que pour le renouveler il faut une nouvelle impulsion, que par conséquent, bien loin qu'elle soit une cause générale, elle n'est au contraire qu'un effet particulier et dépendant d'effets plus généraux ?

Or, un effet général est ce qu'on doit appeler une cause, car la cause réelle de cet effet général ne nous est jamais connue, parce que nous ne connoissons rien que par comparaison, et que l'effet étant supposé général et appartenant également à tout, nous ne pouvons le comparer à rien, ni par conséquent le connoître autrement que par le fait ; ainsi, l'attraction, ou, si l'on veut, la pesanteur étant un effet général et commun à toute matière, et démontré par le fait, doit être regardée comme une cause, et c'est à elle qu'il faut rapporter les autres causes particulières, et même l'impulsion, puisqu'elle est moins générale et moins constante. La difficulté ne consiste qu'à voir en quoi l'impulsion peut dépendre en effet de l'attraction : si l'on réfléchit à la communication du mouvement par le choc, on sentira bien qu'il ne peut se transmettre d'un corps à un autre que par le moyen du ressort, et l'on reconnoîtra que toutes les hypothèses que l'on a faites sur la transmission du mouvement dans les corps durs, ne sont que des jeux de notre esprit qui ne pourroient s'exécuter dans la nature : un corps parfaitement dur n'est en effet qu'un être de raison ; ni l'un ni l'autre n'existent dans la réalité, parce qu'il n'existe rien d'absolu, rien d'extrême, et que le mot et l'idée de parfait n'est jamais que l'absolu ou l'extrême de la chose.

S'il n'y avoit point de ressort dans la matière, il n'y auroit donc nulle force d'impulsion ; lorsqu'on jette une pierre, le mouvement qu'elle conserve ne lui a-t-il pas été communiqué par le ressort du bras qui l'a lancée ? Lorsqu'un corps en mouvement en rencontre un autre en repos, comment peut-on concevoir qu'il lui communique son mouvement, si ce n'est en comprimant le ressort des parties élastiques qu'il renferme, lequel se rétablissant immédiatement après la compression, donne à la masse totale la même force qu'il vient de recevoir ? On ne comprend pas comment un corps parfaitement dur pourroit admettre cette force, ni recevoir du mouvement ; et d'ailleurs il est très-inutile de chercher à le comprendre, puisqu'il n'en existe point de tel. Tous les corps, au contraire, sont doués de ressorts ; les expériences sur l'électricité prouvent que la force élastique appartient également à toute matière ; quand il n'y auroit donc dans l'intérieur des corps d'autre ressort que celui de cette matière électrique, il suffiroit pour la communication du mouvement, et par conséquent, c'est à ce grand ressort, comme effet général, qu'il faut attribuer la cause particulière de l'impulsion.

Maintenant, si nous réfléchissons sur la mécanique du ressort, nous trouverons que sa force dépend elle-même de celle de l'attraction ; pour le voir clairement, figurons-nous le ressort le plus simple, un angle solide de fer ou de toute autre matière dure ; qu'arrive-t-il lorsque nous le comprimons ? Nous forçons les parties voisines du sommet de l'angle, de fléchir, c'est-à-dire de s'écarter un peu les unes des autres ; et dans le moment que la compression cesse, elles se rapprochent et se rétablissent comme elles étoient auparavant ; leur adhérence, de laquelle résulte la cohésion du corps, est, comme l'on sait, un effet de leur attraction mutuelle ; lorsque l'on presse le ressort, on ne détruit pas cette adhérence, parce que, quoiqu'on écarte les parties, on ne

les éloigne pas assez les unes des autres, pour les mettre hors de leur sphère d'attraction mutuelle ; et par conséquent, dès qu'on cesse de presser, cette force qu'on remet, pour ainsi dire, en liberté, s'exerce, les parties séparées se rapprochent, et le ressort se rétablit. Si au contraire, par une pression trop forte, on les écarte au point de les faire sortir de leur sphère d'attraction, le ressort se rompt, parce que la force de la compression a été plus grande que celle de cohérence, c'est-à-dire, plus grande que celle de l'attraction mutuelle, et par conséquent, le ressort en général qui seul peut produire l'impulsion, et l'impulsion elle-même, se rapportent à la force d'attraction, et en dépendent comme des effets particuliers d'un effet général.

Quelque nettes que me paroissent ces idées, quelque fondées que soient ces vues, je ne m'attends pas à les voir adopter : le peuple ne raisonnera jamais que d'après ses sensations, et le vulgaire des physiciens, d'après des préjugés : or, il faut mettre à part les unes, et renoncer aux autres, pour juger de ce que nous proposons ; peu de gens en jugeront donc, et c'est le lot de la vérité ; mais aussi très-peu de gens lui suffisent, elle se perd dans la foule, et quoique toujours auguste et majestueuse, elle est souvent obscurcie par de vieux fantômes, ou totalement effacée par des chimères brillantes. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que je vois, que j'entends la nature (peut-être est-elle encore plus simple que ma vue) ; une seule force est la cause de tous les phénomènes de la matière brute, et cette force réunie avec celle de la chaleur, produit les molécules vivantes desquelles dépendent tous les effets des substances organisées.

Buffon.

§ 152. *Troisième Vue générale de la Nature.*

Que la nature est belle ! que son spectacle est magnifique ! que sa puissance est admirable ! Dans sa fécondité sans bornes, elle a semé les mondes dans l'espace : dans sa simplicité sublime, elle ne leur a imposé qu'une loi.

Les rapports, et par conséquent les destinées de tout ce qui existe, découlent de cette force unique et irrésistible que le temps ne peut altérer, et qui décroissant par distance, mais s'accroissant avec les masses, en pénètre toutes les profondeurs, en régit tous les élémens. Les corps immenses et innombrables qui circulent dans les cieux, les matières brutes qui composent la planète que nous habitons, les fluides qui l'arrosent, l'échauffent, l'environnent ou l'éclairent, les substances organisées qui la revêtent, les êtres vivans ou sensibles qui la peuplent, ne montrent aucune forme, aucune qualité, aucune modification, aucun attribut, aucun mouvement, qui ne dérive de ce grand acte du pouvoir souverain et créateur.

L'étude de la nature n'est que l'étude des lois secondaires qui émanent de la grande loi fondamentale.

Les animaux, par leurs organes, par leurs sens, par leur mobilité, par leurs affections, par la succession de leurs développemens, offrent bien plus que tous les autres produits de la création, les diverses applications de cette loi suprême, les différens résultats de ce principe immuable.

Parmi ces êtres animés, deux classes très-nombreuses, dont la première a reçu les airs pour son domaine, et dont les eaux sont le partage de la seconde, peuvent, par le contraste apparent de leurs habitudes, et par les analogies secrètes qui lient leurs mouvemens, nous dévoiler peut-être plus que toutes les autres, quelques faces de cet ensemble de relations merveilleuses et nécessaires qui dérivent de la première des lois dictées par la nature. Comparons donc l'une à l'autre ; plaçons leurs principaux traits dans un même tableau, et qu'elle soit l'objet d'une troisième vue de cette nature dont la contemplation a tant de charmes et fait naître de si utiles vérités.

Dans toutes les classes d'animaux, il est une habitude principale qui influe sur toutes les autres, les produit, les modifie, ou les régit de manière que chacun des actes particuliers de l'espèce, présente l'empreinte de cet attribut général et prédominant qui distingue la classe. La manière de se mouvoir est le plus souvent cette habitude dominatrice à laquelle les autres sont liées et soumises. Nous le voyons évidemment dans la classe des oiseaux, et dans celle des poissons, que nous allons comparer l'une à l'autre, pour mieux juger de leurs propriétés, et surtout pour mieux connoître les facultés distinctives des habitans des rivières et des mers.

Le vol influe sur toutes les actions des oiseaux ; la natation modifie toutes celles des poissons. Par ces deux attributs, les uns et les autres paroissent séparer leurs habitudes de celles des quadrupèdes et des autres animaux qui vivent sur la surface seche du globe, autant que les premiers s'éloignent de l'empire des animaux terrestres en s'élevant au plus haut des airs, et les seconds en s'enfonçant dans les profondeurs de l'océan. On diroit du moins que, par le vol et la natation, les oiseaux et les poissons laissent, pour ainsi dire, entre leurs actions une telle distance, qu'on ne pourroit en donner une idée qu'en la comparant à celle qui sépare le fond des mers, des plus hautes régions de l'atmosphère ; et cependant, malgré cette grande dissemblance apparente, les habitudes les plus générales et les plus remarquables des poissons et des oiseaux montrent les rapports les plus frappans. La natation et le vol ne sont, pour ainsi dire, que le même acte exécuté dans des fluides différens. Les instrumens qui les produisent, les organes qui les favorisent, les mouvemens qui les font naître, les accélèrent, les retardent ou les dirigent, les obstacles qui les diminuent, les détournent ou les suspendent, sont semblables ou analogues ; et d'après ce rapport si remarquable, nous ne serons pas étonnés de toutes les analogies secondaires que nous trouverons entre les mœurs des oiseaux et celles des poissons.

En effet, l'aile de l'oiseau et la nageoire du poisson diffèrent l'une de l'autre bien moins qu'on ne le croiroit au premier coup d'œil ; et voilà pourquoi, depuis les anciens naturalistes Grecs jusqu'à nous, le nom d'aile a été si souvent donné à cette nageoire. L'une et l'autre présentent une surface assez grande relativement au volume du corps, et que l'animal peut, selon ses besoins, accroître ou diminuer, en l'étendant avec force, ou en la resserrant en plusieurs plis. La nageoire, comme l'aile, se prête à ces différens déploiemens, ou à ces diverses contractions, parce qu'elle est composée, comme l'aile, d'une substance membraneuse, molle et souple ; et lorsqu'elle a reçu la dimension qui convient momentanément à l'animal, elle présente, comme l'aile, une surface qui résiste, elle agit avec précision, elle frappe avec force, parce que, de même que l'instrument du vol, elle est soutenue par de petits cylindres réguliers ou irréguliers, solides, durs, presque inflexibles ; et si elle n'est pas fortifiée par des plumes, elle est quelquefois consolidée par des écailles dont la substance est la même que celle des plumes de l'oiseau.

La pesanteur spécifique des oiseaux est très-rapprochée de celle de l'air : celle des poissons est encore moins éloignée de l'eau, et surtout de celle de l'eau salée que contiennent les bassins des mers.

Les premiers ont reçu une organisation très-propre à rendre un grand volume très-léger : leurs poumons sont très-étendus ; de grands sacs aériens sont placés dans leur intérieur ; leurs os sont creusés et percés de manière à recevoir facilement dans leurs cavités les fluides de l'atmosphère. Les seconds ont presque tous une vessie particulière qui, en se gonflant à leur volonté, peut augmenter leur volume, et bien loin d'accroître en même temps leur masse, la diminue, en se remplissant de fluides ou de gaz d'une légèreté très-remarquable.

La queue des oiseaux leur sert de gouvernail, et leurs ailes sont de véritables rames. Les nageoires du dos et de l'anus peuvent être aussi comparées à une puissance qui gouverne et dirige, pendant que la queue proprement dite, prolongée par la nageoire caudale, frappe l'eau comme une rame, et communiquant à l'ensemble de l'animal l'impulsion qu'elle reçoit, lui imprime le mouvement et la vitesse.

Les oiseaux précipitent ou retardent les battemens de leurs ailes : mais lorsqu'ils leur laissent toute l'étendue qu'elles peuvent présenter, et qu'ils veulent s'en servir pour changer de place, ils ne leur font jamais éprouver deux mouvemens égaux de suite ; ils les relèvent avec une vitesse bien moindre que celle avec laquelle ils les abaissent ; ils donnent alternativement un coup très-fort et une impulsion très-foible, afin que lorsqu'ils montent, par exemple, les couches supérieures de l'atmosphère, frappées moins vivement que les inférieures, opposent moins de résistance que ces dernières, et que l'animal soit repoussé de bas en haut.

Plusieurs nageoires de poissons donnent aussi très-souvent des coups alternativement égaux ou inégaux ; et si la queue frappe avec la même rapidité à droite et à gauche, c'est parce que les résistances égales des couches latérales,

contre lesquelles l'animal agit obliquement, le poussent dans une diagonale qui est la véritable direction qu'il désire de recevoir.

On pourroit dire que les oiseaux nagent dans l'air, et que les poissons volent dans l'eau.

L'atmosphère est la mer des premiers : la mer est l'atmosphère des seconds. Mais les poissons jouissent bien plus de leur domaine que les oiseaux. Ceux de ces derniers dont le vol est le plus hardi, les aigles et les frégates, ne s'élèvent que rarement dans les hautes régions aériennes ; ils ne parviennent jamais jusqu'aux dernières limites de ces régions éthérées, où un fluide trop rare ne pourroit pas suffire à leur respiration, et où une température trop froide leur donneroit bientôt l'engourdissement et la mort. Le besoin de la nourriture, du repos et d'un asile les ramène sans cesse vers la terre.

Les poissons parcourent perpétuellement, et traversent dans tous les sens l'immensité de l'océan, dont le fluide, presque également dense et également échauffé à toutes les hauteurs, ne leur oppose d'obstacle ni par sa rareté, ni par sa température. Ils en pénètrent tous les abîmes, ils en sillonnent toute la surface : et trouvant leur nourriture dans une grande partie de l'espace qui sépare les profondeurs des mers, des couches aériennes qui reposent sur les eaux, si la nécessité de suspendre tous leurs efforts et de se livrer à un calme parfait les entraîne jusqu'au fond des vallées soumarines, leurs rapports avec la lumière les ramènent fréquemment vers les eaux supérieures qu'un soleil bienfaisant inonde de ses rayons.

Les vents réguliers favorisent, retardent, arrêtent ou dirigent vers les nouveaux points, les voyages des oiseaux ; les courans réguliers des eaux accélèrent, diminuent, suspendent ou détournent les courses si variées et si souvent renouvelées des habitans des mers.

Les oiseaux que leur vol puissant a fait nommer *grands voiliers*, et qu'il faudroit plutôt nommer *grands rameurs*, résistent seuls aux grands mouvemens de l'atmosphère, bravent les orages, et surmontent les autans déchaînés : les poissons que leurs larges nageoires, leur grande queue, leurs muscles vigoureux, doivent faire appeler *nageurs* ou *rameurs par excellence*, luttent seuls contre les flots soulevés, opposent leur force à celle des tempêtes, et poursuivent leur route audacieuse au-travers de ces tourmentes horribles qui bouleversent, pour ainsi dire, la masse entière des eaux.

Les oiseaux foibles ou mal armés tremblent devant le bec redoutable ou la serre cruelle des tyrans de l'air : les poissons dénués d'armes, ou de grandeur, ou de puissance, fuient devant les dents sanglantes des squales et des autres animaux de leur classe, qui infestent les rivières ou les mers.

Auprès de la surface de la terre, au-dessus de laquelle s'élève un domaine aérien, l'oiseau reçoit souvent la mort des armes du chasseur, ou la trouve dans les piéges que tout son instinct ne peut parvenir à éviter.

Au plus haut de son empire aquatique, le poisson périt retenu par un hameçon trompeur, ou enveloppé dans les filets que le pêcheur a tendus.

Le besoin de trouver l'aliment le plus convenable, ou le désir d'échapper à la poursuite d'un ennemi dangereux, déterminent les voyages irréguliers des oiseaux.

La nécessité de se dérober à la vue ou à l'odorat des féroces géants des mers, ou celle d'apaiser une faim plus cruelle encore, produisent les mouvemens irréguliers des poissons.

Lorsque la saison rigoureuse commence de régner dans les zones tempérées, et particulièrement dans les portions de ces zones les moins éloignées du cercle polaire, les oiseaux recommencent leurs voyages réguliers et périodiques. Ils ne peuvent plus rester sur une terre que le froid envahit, où la surface des eaux se durcit en croûte glacée, où les insectes meurent ou se cachent, où les champs sont dénués de moissons et les arbres de fruits ; ils partent, ils vont chercher vers les tropiques un séjour plus doux et plus heureux. Ils suivent la direction des méridiens : ils parcourent par conséquent la longueur des grands continens. Ils se réunissent en troupes nombreuses ; et mâles, femelles, jeunes ou vieux, tous rassemblés sans distinction ni de sexe ni d'âge, désertent l'empire des frimas pour aller vers celui du soleil, jusqu'au moment où la chaleur revenue dans leur patrie, les y ramène dans le même ordre et par la même route.

La diversité des saisons ne paroît pas

produire dans la température des diverses parties de l'océan, des changemens assez grands pour obliger les poissons à se livrer chaque année à des migrations régulières : mais le besoin de se reproduire, qu'ils ne satisfont qu'auprès des rivages, les contraint, toutes les fois que le printemps est de retour, à quitter la haute mer pour s'approcher des côtes. Ils ne nagent pas alors dans le sens des méridiens, mais par une suite de la position des continens au milieu du grand océan, ils tâchent de suivre presque toujours une des parallèles du globe, pour parvenir plus facilement et plus promptement à la terre dont les bords doivent recevoir ou leurs œufs ou leur laite. Les femelles arrivent les premières, comme plus pressées de déposer un fardeau plus pesant ; les mâles accourent ensuite. Ils suivent le plus souvent ces mêmes parallèles, lorsqu'ils se rencontrent les uns et les autres dans les fleuves et dans les grandes rivières, ou lorsqu'ils s'abandonnent à leurs courans pour regagner le séjour des tempêtes, parce que, à l'exception du Mississipi, de quelques rivières de la terre ferme d'Amérique, du Rhône, du Nil, du Boristhène, du Don, du Volga, du Sinde, de l'Ava, de la rivière du Cambose, etc., les fleuves coulent d'orient en occident, ou d'occident en orient.

Les oiseaux sont d'autant plus nombreux qu'ils fréquentent des continens plus vastes : les poissons sont d'autant plus multipliés qu'ils habitent auprès des rivages plus étendus.

Il n'est donc pas surprenant que de même qu'il y a plus d'oiseaux dans l'hémisphère boréal que dans l'austral, à cause de la plus grande quantité de terre que présente la première de ces deux moitiés du globe, il y ait aussi beaucoup plus de poissons dans cet hémisphère du nord, parce que si les habitans de l'océan ont un séjour plus vaste dans l'hémisphère austral, dont les mers sont très-étendues, et les continens ou les îles très-peu nombreux, il y a peu de rivages où ils puissent aller déposer la laite ou les œufs destinés à leur multiplication. L'espace n'y manque pas aux individus, mais les côtes y manquent aux espèces.

Si l'on admet avec plusieurs naturalistes, qu'à une époque plus ou moins reculée les eaux de la mer, plus élevées que de nos jours, couvroient une partie des continens actuels, de manière à les diviser en une très-grande quantité d'îles, sans diminuer cependant beaucoup la totalité de leur surface, il faudra supposer, d'après les observations que nous venons de présenter, que lors de cette séparation des continens en plusieurs parties isolées, par les eaux de l'océan, il y avoit beaucoup moins d'oiseaux qu'à présent, ainsi qu'on peut s'en convaincre avec facilité, et que néanmoins il y avoit beaucoup plus de poissons qu'aujourd'hui, parce que toutes les divisions opérées par la mer dans les terres, augmentoient nécessairement le nombre des rivages propres à recevoir les germes de leur reproduction.

Mais, remontons plus avant dans le cours du temps. Croyons pour un moment, avec plusieurs géologues, que dans les premiers âges de notre planète, le globe a été entièrement recouvert par les eaux de l'océan.

Alors, les oiseaux n'existoient pas encore.

Alors, aucune partie de la surface de notre planète ne présentoit de l'eau douce séparée de l'eau salée : tout étoit océan.

Mais cet océan étoit désert ; mais cette mer universelle n'étoit encore que l'empire de la mort, ou plutôt du néant. Comment les germes des poissons, qui ne peuvent éclore qu'auprès des côtes, se seroient-ils en effet développés dans un océan sans rivage ?

Bientôt les sommets des plus hautes montagnes dominèrent au-dessus des eaux, et quelques côtes parurent : elles furent entourées de bas-fonds ; les poissons naquirent, ils se multiplièrent ; mais leur nombre, limité par des rivages très-circonscrits, étoit bien éloigné de celui auquel ils sont parvenus, à mesure que les siècles se sont succédé, et que les contours des continens ou des îles sont devenus plus grands.

A cette époque cependant, les poissons que la nature a relégués depuis dans des mers particulières, les pélagiens, les littoraux, ceux que nous voyons chaque année remonter dans les fleuves, ceux qui ne quittent jamais l'eau douce des lacs et des rivières, les grandes espèces qui se nourrissent de proie, les petits ou les foibles qui se contentent des débris des corps organisés qu'ils trouvent dans la fange, vivoient, pour ainsi dire, mêlés et confondus dans cet océan encore presque sans bornes, qui baignoit quelques chaînes des pics élevés. Où il n'y avoit pas

de diversité d'habitation, il ne pouvoit y avoir de différence de séjour ; où il n'y avoit pas de limites véritablement déterminées, il ne pouvoit pas y avoir d'espèce reléguée, ni d'espace interdit.

Lors donc qu'une catastrophe terrible donnoit la mort à une grande quantité de ces animaux, ceux que nous appelons aujourd'hui *marins*, et ceux que nous nommions *fluviatiles*, périssoient ensemble, et gissoient entassés sans distinction sur le même fond de l'océan.

Seroit-ce à cette époque de submersion presque universelle* qu'il faudroit rapporter les bouleversemens sous lesquels ont succombé les poissons que l'on découvre de temps en temps enfouis à des profondeurs plus ou moins considérables, recouverts par des couches de diverse nature, pressés quelquefois sous des débris volcaniques, et qui forment ces amas remarquables, ces réunions extraordinaires, où les chetodons et d'autres espèces des mers équinoxiales des deux Indes ont laissé leurs empreintes ou leurs dépouilles au milieu de celles des habitans des mers tempérées et du voisinage du cercle polaire, et où les restes et les traits des fluviatiles paroissent confondus avec ceux des pélagiens.

Si l'on devoit admettre cette idée, on pourroit assurer que depuis le moment où les hautes montages et les pics élevés étoient les seules portions de la surface sèche du globe qui ne fussent pas inondées, plusieurs espèces dont on trouve l'image ou les parties solides dans ces aggrégations de poissons de mer et de poissons d'eau douce, n'ont été modifiées dans aucun de leurs organes essentiels, ni même altérées dans aucune de leurs formes les plus délicates, et ce seroit un fait bien important pour le véritable naturaliste.

A mesure que les eaux de la mer, en se retirant, ont laissé à découvert de plus grandes portions des continens et des îles, que de nouveaux rivages ont paru, et que des grèves plus doucement inclinées les ont environnés, les phoques, les tortues marines, les crocodiles se sont multipliés sur ces bords favorables à leur reproduction, à leurs besoins, à leurs habitudes.

Alors les premiers oiseaux ont pu animer l'atmosphère. Ils ont trouvé sur la terre, déjà abandonnée par les eaux, l'asile nécessaire à leur repos, à leur nidification, à leurs pontes, à leur incubation, à l'éducation de leurs petits ; et ces premiers oiseaux* ont dû être ceux que nous avons nommés *oiseaux d'eau* et *latirèmes*, et qui pourvus d'ailes puissantes, de larges pieds palmés, d'armes assez fortes pour saisir les poissons, et d'organes propres à les assimiler à leur substance, ne se nourrissent que des habitans des mers, peuvent voler très-haut au-dessus de la surface de l'océan, se précipiter avec facilité sur leur proie, l'enlever au plus haut des airs, nager à d'immenses distances de la rive, lutter avec constance contre les vents déchaînés, et braver les vagues soulevées. Alors les albatros, les frégates, les pélicans, les cormorans, les mauves ont commencé d'exercer, sur les poissons, leur empire redoutable. Leur apparition a dû être bientôt suivie de celle des oiseaux de rivage, parce que sur les côtes abandonnées par les eaux de la mer, il a pu se former aisément des marais, des amas d'eau stagnantes, des savanes à demi noyées.

Cependant, les vapeurs se condensoient contre les montagnes élevées, retomboient en pluies, se précipitoient en torrens, se répandoient en ruisseaux, couloient en rivières et parvenoient jusqu'à la mer. Dès ce moment, la séparation des poissons pélagiens, des littoraux, de ceux qui remontent dans les fleuves, et de ceux qui vivent constamment dans l'eau douce des lacs et des rivières, a pu se faire, et les distribuer en quatre grandes tribus très-analogues à celles que l'on connoît maintenant.

Les ours marins, les tapirs, les cochons, les hippopotames, les rhinocéros, les éléphans, et les autres quadrupèdes qui aiment les rivages, qui recherchent les eaux

---

* Tous ces bouleversemens ont pu avoir lieu à l'époque du déluge, mais la submersion a été universelle, puisque, selon les livres saints, l'eau s'éleva au-dessus des plus hautes montagnes. O philosophie moderne ! que de vains systèmes, pour expliquer ce qui peut s'expliquer en un seul mot.

L'Editeur.

* Autre chimère de la philosophie moderne : tous les oiseaux, selon les livres saints, ont été créés le même jour.

L'Editeur.

qui ont besoin de se vautrer dans la fange ou de se baigner dans l'onde, se sont répandus à cette époque vers tous les rivages, et leur apparition a dû précéder celles des autres mammifères et des oiseaux qui, craignant l'humidité, redoutant les flots de la mer ainsi que le courant des rivières, désirant la sécheresse, liés par tous les rapports de l'organisation avec une chaleur très-vive, ne se nourrissent d'ailleurs ni de poissons, ni de mollusques, ni de vers, ni d'aucun animal qui vive dans l'océan, ou se plaise dans les rivières, ou pullule dans les marais. Elle est donc antérieure à l'arrivée de l'homme, qui n'a pris le sceptre de la terre que lorsque son domaine, déjà paré de toutes les productions de la puissance créatrice, a été digne de lui.

Lors donc qu'on écartera l'idée de toutes les causes générales ou particulières qui ont pu bouleverser la surface de la terre depuis l'abaissement de la mer au-dessous des premiers pics, on reconnoîtra que les fragmens et les empreintes le plus anciennement et le plus profondément enfouis sous les couches terrestres ou soumarines sont ceux des poissons, des cétacées, des lamentins, des dugons et des morses, ensuite viennent ceux de ces morses, de ces dugons, de ces lamentins, de ces cétacées, de ces poissons et des phoques, des tortues de mer, des crocodiles, des oiseaux palmipèdes et des oiseaux latirèmes; on placera au troisième rang ceux de tous les animaux que nous venons de nommer, et des oiseaux de rivage; on mettra au quatrième ceux de ces mêmes animaux, des oiseaux de rivages, des ours marins, des tapirs, des cochons, des hippopotames, des rhinocéros, des éléphans; et enfin on pourroit trouver les images ou les débris de tous les animaux et de l'homme qui les a domptés par son intelligence.

Cependant, si au lieu d'admettre l'hypothèse d'après laquelle nous venons de raisonner, l'on préfère de croire que la mer a parcouru successivement les différentes parties du globe, laissant les unes à découvert, pendant qu'elle envahissoit les autres, il faudra nécessairement avoir recours à une catastrophe presque générale, qui, agissant sur des points de la surface de notre planète diamétralement opposés, entraînant hors de leurs habitations ordinaires les poissons pélagiens, les littoraux, les fluviatiles, les cétacées, les lamentins, les phoques, les ours marins, les hippopotames, les éléphans, et plusieurs autres animaux terrestres, les arrachant à toutes les parties du globe, les réunissant, les mêlant, les confondant, les soumettant au même sort, les a entassés dans les mêmes cavités, recouverts des mêmes débris, écrasés sous les mêmes masses, et immolés du même coup.

Au reste, c'est au naturaliste entièrement consacré à l'étude de la théorie de la terre, qu'il appartient principalement de rechercher les causes auxquelles on devra rapporter les résultats que nous venons d'indiquer.

Les zoologistes lui présentent les faits qu'ils ont pu recueillir dans l'observation des organes des animaux, et des habitudes qui en découlent; ils lui exposent les conséquences que l'on doit tirer de ces formes, de ces mœurs, de ces analogies, de la nature des habitations, du gissement des débris, de la séparation ou du mélange des espèces, de l'altération ou de la conservation de leurs traits principaux, du changement ou de la constance de leur manière de vivre, de la température du climat qu'elles préfèrent aujourd'hui, de la chaleur des eaux hors lesquelles on ne les trouve plus.

Nous tâchons de découvrir les inscriptions et les médailles relatives aux différens âges de notre planète; c'est aux géologues à écrire l'histoire de ses révolutions.

M. de la Cepède.

L'abondance des objets dont nous avons à traiter dans cet ouvrage, ne nous permettant pas d'entrer dans le détail des différentes parties de l'univers, nous exhortons le lecteur à relire les N°s. 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20 *et* 21 *du paragraphe* 5 *de la Ire. partie du tome I. ainsi que les paragraphes* 6, 11, 12, 13, 14, 15 *et* 16 *du même livre. Nous ne dirons rien du règne minéral, qui a peu de rapport au plan de cet ouvrage, et nous ajouterons peu de choses sur le règne végétal: Mais nous nous étendrons avec d'autant plus de satisfaction sur le règne animal, que les morceaux que nous mettrons sous les yeux du lecteur seront plus dignes de son attention par la beauté et la magie du style.*

§ 153. *Description des Plantes.*

Une plante parfaite est composée de

racine, de tige, de branches, de feuilles, de fleurs et de fruits (car on appelle *fruit* en botanique, tant dans les herbes que dans les arbres, toute la fabrique de la semence). En général on connoît tout cela, du moins assez pour entendre le mot ; mais il y a une partie principale qui demande un plus grand examen, c'est la *fructification*, c'est-à-dire la *fleur* et le *fruit*. Commençons par la fleur qui vient la première. C'est dans cette partie que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage ; c'est par elle qu'elle la perpétue, et c'est aussi de toutes les parties du végétal la plus éclatante pour l'ordinaire, toujours la moins sujette aux variations.

Prenons un lis. Avant qu'il s'ouvre, on voit à l'extrémité de la tige un bouton oblong verdâtre, qui blanchit à mesure qu'il est prêt à s'épanouir ; et quand il est tout à fait ouvert, on voit son enveloppe blanche prendre la forme d'un vase divisé en plusieurs segmens. Cette partie enveloppante et colorée qui est blanche dans le lis, s'appelle *corolle*, et non pas la fleur comme chez le vulgaire, parce que la fleur est un composé de plusieurs parties dont la corolle est seulement la principale.

La corolle du lis n'est que d'une seule pièce, comme il est facile à voir. Quand elle se fane et tombe, elle tombe en six pièces bien séparées, qui s'appellent des *pétales*. Ainsi la corolle du lis est composée de six pétales. Toute corolle de fleur qui est ainsi de plusieurs pièces, s'appelle corolle *polypétale*. Si la corolle n'étoit que d'une seule pièce, comme par exemple dans le liseron, appelé clochette des champs, elle s'appelleroit *monopétale*. Revenons au lis.

Dans la corolle, on trouve précisément au milieu une espèce de petite colonne attachée tout au fond, et qui pointe directement vers le haut. Cette colonne, prise dans son entier, s'appelle le *pistil* ; prise dans ses parties elle se divise en trois, 1°. sa base renflée en cylindre avec trois angles arrondis tout autour. Cette base s'appelle le *germe* ; 2°. un filet posé sur le germe. Ce filet s'appelle *style* ; 3°. le style est couronné par une espèce de chapiteau avec trois échancrures. Le chapiteau s'appelle *stigmate*. Voilà en quoi consiste le pistil et ses trois parties.

Entre le pistil et la corolle, on trouve six autres corps très-distincts, qui s'appellent les étamines. Chaque étamine est composée de deux parties, savoir, une plus mince, par laquelle l'étamine tient au fond de la corolle, et qui s'appelle le filet. Une plus grosse qui tient à l'extrémité supérieure du filet, et qui s'appelle *anthère*. Chaque anthère est une boîte qui s'ouvre quand elle est mûre, et verse une poussière jaune très-odorante dont nous parlerons dans la suite. Cette poussière jusqu'ici n'a pas de nom Français ; chez les botanistes on l'appelle le *pollan*, mot qui signifie poussière.

Voilà l'analyse grossière des parties de la fleur. A mesure que la corolle se fane et tombe, le germe grossit et devient une capsule triangulaire allongée, dont l'intérieur contient des semences plates distribuées en trois loges. Cette capsule considérée comme l'enveloppe des graines, prend le nom de *péricarde*.

Les parties que je viens de vous nommer se trouvent également dans les fleurs de la plupart des autres plantes, mais à divers degrés de proportion, de situation et de nombre. C'est par l'analogie de ces parties et par leurs diverses combinaisons, que se déterminent les diverses familles du règne végétal. Et ces analogies des parties de la fleur se lient avec d'autres analogies des parties de la plante qui semblent n'avoir aucun rapport à celles là. Par exemple, ce nombre de six étamines, quelquefois seulement trois, de six pétales ou divisions de la corolle, et cette forme triangulaire à trois loges de l'ovaire, déterminent toute la famille des liliacées. Et dans toute cette même famille, qui est très-nombreuse, les racines sont toutes des oignons ou *bulbes* plus ou moins marqués et variés, quant à leur figure ou composition. L'oignon du lis est composé d'écailles en recouvrement ; dans l'Asphodèle, c'est une liasse de navets alongés ; dans le safran, ce sont deux bulbes l'une sur l'autre ; dans le Colchique, à côté l'un de l'autre, mais toujours des bulbes.

Le lis, que j'ai choisi à cause de la grandeur de sa fleur et de ses parties qui les rend plus sensibles, manque cependant d'une des parties constitutives d'une fleur parfaite, savoir, le *calice*. Ce calice est cette partie verte et divisée communément en cinq folioles, qui soutient et embrasse par le bas la corolle, et qui l'enveloppe tout entière avant son épanouissement, comme on peut le remarquer dans la rose. Le calice qui accompagne presque toutes les autres fleurs,

manque à la plupart des liliacées, comme la tulipe, la jacinthe, le narcisse, la tubéreuse, etc., et même l'oignon, le poireau, l'ail, qui sont aussi de véritables liliacées, quoiqu'elles paroissent fort différentes au premier coup d'œil. On verra encore que dans toute cette famille les tiges sont simples et peu rameuses, les feuilles entières et jamais découpées ; observations qui confirment dans cette famille l'analogie de la fleur et du fruit, par celle des autres parties de la plante. Si on suit ces détails avec quelque attention, et qu'on se les rende familiers par des observations fréquentes, on sera en état de déterminer par l'inspection attentive et suivie d'une plante, si elle est ou non de la famille des liliacées, et cela sans savoir le nom de la plante. On voit que ce n'est plus ici un simple travail de mémoire, mais une étude d'observations et de faits, vraiment digne d'un naturaliste.

J. J. Rousseau.

§ 154. *Continuation du même Sujet.*

Quand les premiers rayons du printemps auront éclairé nos progrès en nous montrant dans les jardins les jacinthes, les tulipes, les narcisses, les jonquilles et les muguets, d'autres fleurs arrêteront nos regards, et nous demanderont un nouvel examen. Telles seront les giroflées ou violiers ; telles les juliennes ou girardes. Tant que nous les trouverons doubles, ne nous attachons pas à leur examen ; elles seront défigurées, ou si vous voulez, parées à notre mode, la nature ne s'y trouvera plus : elle refuse de se reproduire par des montres ainsi mutilés ; car si la partie la plus brillante, savoir, la corolle, s'y multiplie, c'est aux dépens des parties les plus essentielles qui disparoissent dans cet éclat.

Prenons donc une giroflée simple, et procédons à l'analyse de sa fleur. Nous y trouverons d'abord une partie extérieure qui manque dans les liliacées, savoir, le calice. Ce calice est de quatre pièces, qu'il faut bien appeler feuilles ou folioles, puisque nous n'avons point de nom propre pour les exprimer, comme le mot pétales pour les pièces de la corolle. Ces quatre pièces, pour l'ordinaire, sont inégales de deux en deux : c'est-à-dire, deux folioles opposées l'une à l'autre, égales entre elles, plus petites ; et les deux autres, aussi égales entre elles et opposées, plus grandes, et surtout par le bas où leur arrondissement fait en dehors une bosse assez sensible.

Dans ce calice on trouvera une corolle composée de quatre pétales dont je laisse à part la couleur, parce qu'elle ne fait point caractère. Chacun de ces pétales est attaché au réceptacle ou fond du calice par une partie étroite et pâle qu'on appelle l'*onglet*, et déborde le calice par une partie plus large et plus colorée, qu'on appelle la *lame*.

Au centre de la corolle est un pistil allongé, cylindrique ou à peu près, terminé par un style très-court, lequel est terminé lui-même par un stigmate oblong, *bifide*, c'est-à-dire partagé en deux parties qui se réfléchissent de part et d'autre.

Si on examine avec soin la position respective du calice et de la corolle, on verra que chaque pétale, au lieu de correspondre exactement à chaque folliole du calice, est posé au contraire entre les deux ; de sorte qu'il répond à l'ouverture qui les sépare, et cette position alternative a lieu dans toutes les espèces de fleurs qui ont un nombre égal de pétales à la corolle, et de folioles au calice.

Il nous reste à parler des étamines. On les trouvera dans la giroflée au nombre de six, comme dans les liliacées, mais non pas de même égales entre elles, ou alternativement inégales ; car on en verra seulement deux en opposition l'une de l'autre, sensiblement plus courtes que les quatre autres qui les séparent, et qui en sont aussi séparées de deux en deux.

Entrons dans le détail de leur structure et de leur position. Si nous y regardons bien, nous trouverons que la raison pourquoi ces deux étamines sont plus courtes que les autres, et pourquoi deux folioles du calice sont plus bossues, ou, pour parler en termes de botanique, plus gibbeuses et les deux autres plus applaties, est la courbure de ces deux étamines. Si on recherche pourquoi ces deux étamines sont ainsi recourbées, et par conséquent raccourcies, on trouvera une petite glande implantée sur le réceptacle entre l'étamine et le germe, et c'est cette glande qui éloignant l'étamine et la forçant à prendre le contour, la raccourcit nécessairement. Il y a encore sur le même réceptacle deux autres glandes, une au pied de chaque paire des grandes étamines ; mais, ne leur faisant point faire de contour, elles ne les rac-

courcisssent pas, parce que ces glandes ne sont pas, comme les deux premières, en dedans, c'est-à-dire, entre l'étamine et le germe; mais en dehors, c'est-à-dire entre la paire d'étamines et le calice. Ainsi ces quatre étamines, soutenues et dirigées verticalement en droite ligne, débordent celles qui sont recourbées et semblent plus longues parce qu'elles sont plus droites. Ces quatre glandes se trouvent, ou du moins leurs vestiges, plus ou moins visiblement dans presque toutes les fleurs crucifères, et dans quelques-unes bien plus distinctes que dans la giroflée. Si l'on demande pourquoi ces glandes, je répondrai qu'elles sont un des instrumens destinés à unir le règne végétal au règne animal, et à le faire circuler l'un dans l'autre.

Pour achever l'histoire de la giroflée, il ne faut pas l'abandonner après avoir analysé sa fleur, mais il faut attendre que la corolle se flétrisse et tombe, ce qu'elle fait assez promptement, et remarquer alors ce que devient le pistil, composé comme nous l'avons dit ci-devant, de l'ovaire ou péricarde, du style et du stigmate. L'ovaire s'allonge beaucoup et s'élargit un peu à mesure que le fruit mûrit. Quand il est mûr, cet ovaire ou fruit devient une espèce de gousse plate appelée *silique*.

Cette silique est composée de deux valvules posées l'une sur l'autre, et séparées par une cloison fort mince appelée le *médiastin*.

Quand la semence est tout à fait mûre, les valvules s'ouvrent de bas en haut pour lui donner passage, et restent attachées au stigmate par leur partie supérieure.

Alors on voit des graines plates et circulaires posées sur les deux faces du médiastin, et si l'on regarde avec soin comment elles y tiennent, on trouve que c'est par un court pédicule qui attache chaque graine alternativement à droite et à gauche aux sutures du médiastin, c'est-à-dire, à ses deux bords par lesquels il étoit comme cousu avec les valvules avant leur séparation.

Tel est le caractère essentiel de la nombreuse famille des crucifères, ou fleurs en croix.

J. J. Rousseau.

§ 155. *Continuation du même Sujet.*

Le caractère des pois est un des plus curieux que puisse offrir la botanique. Toutes les fleurs se divisent généralement en régulières et irrégulières. Les premières sont celles dont toutes les parties s'écartent uniformément du centre de la fleur, et aboutiroient ainsi par leurs extrémités extérieures à la circonférence du cercle. Cette uniformité fait qu'en présentant à l'œil les fleurs de cette espèce, il n'y distingue ni dessus ni dessous, ni droite ni gauche, telles sont les deux familles ci-devant examinées. Mais au premier coup d'œil on voit qu'une fleur de pois est irrégulière, qu'on y distingue aisément dans la corolle la partie plus longue qui doit être en haut, de la plus courte qui doit être en bas, et qu'on connoit fort bien, en présentant la fleur vis-à-vis de l'œil, si on la tient dans sa situation naturelle ou si on la renverse. Ainsi, toutes les fois qu'examinant une fleur irrégulière, on parle du haut et du bas, c'est en la plaçant dans sa situation naturelle.

Comme les fleurs de cette famille sont d'une construction fort particulière, non-seulement il faut avoir plusieurs fleurs de pois et les disséquer successivement, pour observer toutes leurs parties l'une après l'autre, il faut même suivre le progrès de la fructification depuis la première floraison jusqu'à la maturité du fruit.

On trouve d'abord un calice *monophylle*, c'est-à-dire d'une seule pièce, terminé en cinq pointes bien distinctes, dont deux un peu plus larges sont en haut, et les trois plus étroites en bas. Ce calice est recourbé vers le bas, de même que le pédicule qui le soutient, lequel pédicule est très-délié, très-mobile, en sorte que la fleur suit aisément le courant de l'air et présente ordinairement son dos au vent et à la pluie.

Le calice examiné, on l'ôte en le déchirant délicatement, de manière que le reste de la fleur demeure entier, et alors on voit clairement que la corolle est polypétale.

Sa première pièce est un grand et large pétale qui couvre les autres et occupe la partie supérieure de la corolle, à cause de quoi ce grand pétale a pris le nom de *pavillon*. On l'appelle aussi l'*étendard*. Il faudroit se boucher les yeux et l'esprit, pour ne pas voir que ce pétale est là comme un parapluie, pour garantir ceux qu'il couvre des principales injures de l'air.

En enlevant le pavillon, comme on a fait le calice, on remarquera qu'il est emboîté de chaque côté par une petite oreillette dans les pièces latérales, de manière que sa situation ne puisse être dérangée par le vent.

Le pavillon ôté laisse à découvert ces deux pièces latérales auxquelles il étoit adhérent par les oreillettes ; ces pièces s'appellent les *ailes*. On trouvera en les détachant, qu'emboîtées encore plus fortement avec celle qui reste, elles n'en peuvent être séparées sans quelque effort. Aussi, les ailes ne sont guères moins utiles pour garantir les côtés de la fleur, que le pavillon pour la couvrir.

Les ailes ôtées laissent voir la dernière pièce de la corolle, pièce qui couvre et défend le centre de la fleur, et l'enveloppe, surtout par-dessous, aussi soigneusement que les trois autres pétales enveloppent le dessus et les côtés. Cette dernière pièce, qu'à cause de sa forme on appelle la *nacelle*, est comme le coffre-fort dans lequel la nature a mis son trésor à l'abri de l'atteinte de l'air et de l'eau.

Après avoir bien examiné ce pétale, qu'on le tire doucement par-dessous en le pinçant légèrement par la quille, c'est-à-dire par la prise mince qu'il présente, de peur d'enlever avec lui ce qu'il enveloppe. Je suis sûr qu'au moment où ce dernier pétale sera forcé de lâcher prise, et de déceler le mystère qu'il cache, on ne pourra, en l'apercevant, s'abstenir de faire un cri de surprise et d'admiration.

Le jeune fruit qu'enveloppoit la nacelle est construit de cette manière. Une membrane cylindrique terminée par dix filets bien distincts entoure l'ovaire, c'est-à-dire l'embryon de la gousse. Ces dix filets sont autant d'étamines qui se réunissent par le bas autour du germe et se terminent par le haut en autant d'anthères jaunes, dont la poussière va féconder le stigmate qui termine le pistil, et qui quoique jaune aussi par la poussière fécondante qui s'y attache, se distingue aisément des étamines par sa figure et par sa grosseur. Ainsi, ces dix étamines forment encore autour de l'ovaire une dernière cuirasse pour la préserver des injures du dehors.

Si on y regarde de bien près, on trouvera que ces dix étamines ne font par leur base un seul corps qu'en apparence. Car, dans la partie supérieure de ce cylindre il y a une pièce ou étamine qui d'abord paroît adhérente aux autres, mais qui à mesure que la fleur se fane et que le fruit grossit, se détache et laisse une ouverture en dessus, par laquelle ce fruit grossissant peut s'étendre en entr'ouvrant et écartant de plus en plus le cylindre, qui sans cela le comprimant et l'étranglant tout autour l'empêcheroit de grossir et de profiter. Si la fleur n'est pas assez avancée, on ne verra pas cette étamine détachée du cylindre ; mais, qu'on passe un camion dans deux petits trous qu'on trouvera près du réceptacle, à la base de cette étamine, et bientôt on verra l'étamine avec son anthère suivre l'épingle, et se détacher des neuf autres, qui continueront toujours de faire ensemble un seul corps jusqu'à ce qu'elles se flétrissent et dessèchent, quand le germe fécondé devient gousse et qu'il n'a plus besoin d'elles.

Cette gousse dans laquelle l'ovaire se change en mûrissant, se distingue de la *silique* des crucifères, en ce que dans la silique les graines sont attachées alternativement aux deux sutures, au lieu que dans la gousse elles ne sont attachées que d'un côté, c'est-à-dire à une seulement des deux sutures, tenant alternativement à la vérité aux deux valvules qui la composent, mais toujours du même côté. On saisira parfaitement cette différence, si l'on ouvre en même temps la gousse d'un pois et la silique d'une giroflée, ayant attention de ne les prendre ni l'une ni l'autre en parfaite maturité, afin qu'après l'ouverture du fruit les graines restent attachées par leurs ligamens à leurs sutures et à leurs valvules.

Si je me suis bien fait entendre, on comprendra quelles étonnantes précautions ont été cumulées par la nature pour amener l'embryon du pois à maturité, et le garantir surtout, au milieu des plus grandes pluies, de l'humidité qui lui est funeste, sans cependant l'enfermer dans une coque dure qui en eût fait une autre sorte de fruit. Le suprême ouvrier, attentif à la conservation de tous les êtres, a mis de grands soins à garantir la fructification des plantes des atteintes qui lui peuvent nuire ; mais il paroît avoir redoublé d'attention pour celles qui servent à la nourriture de l'homme et des animaux, comme la plupart des légumineuses. L'appareil de la fructification du pois est, en diverses proportions, le même dans toute cette famille. Les fleurs y portent le nom de *papilionacées*, parce qu'on a cru y voir quelque chose de sem-

blable à la figure d'un papillon : elles ont généralement un *pavillon*, deux *ailes*, une *nacelle*, ce qui fait ordinairement quatre pétales irréguliers. Mais il y a des genres où la nacelle se divise dans sa longueur en deux pièces presque adhérentes par la quille, et ces fleurs là ont réellement cinq pétales. D'autres, comme le trèfle des prés, ont toutes leurs parties attachés en une seule pièce, et quoique papilionacées ne laissent pas d'être monopétales.

Les papilionacées ou légumineuses sont une des familles des plantes les plus nombreuses et les plus utiles. On y trouve les fèves, les genets, les luzernes, sainfoins, lentilles, vesces, gerses, les haricots, dont le caractère est d'avoir la nacelle contournée en spirale, ce qu'on prendroit d'abord pour un accident. Il y a des arbres, entre autres celui qu'on appelle vulgairement acacia, et qui n'est pas le véritable acacia ; l'indigo, la réglisse en sont aussi.

J. J. Rousseau.

§ 156. *Les Arbres Fruitiers.*

Il ne faut pas donner à la botanique une importance qu'elle n'a pas ; c'est une étude de pure curiosité, et qui n'a d'autre utilité réelle que celle que peut tirer un être pensant et sensible de l'observation de la nature et des merveilles de l'univers. L'homme a dénaturé beaucoup de choses pour les mieux convertir à son usage ; en cela il n'est point à blâmer ; mais il n'en est pas moins vrai qu'il les a souvent défigurées, et que, quand dans les œuvres de ses mains il croit étudier vraiment la nature, il se trompe. Ces fleurs doubles qu'on admire dans les parterres, sont des monstres dépourvus de la faculté de produire son semblable, dont la nature a doué tous les êtres organisés. Les arbres fruitiers sont à peu près dans le même cas par la greffe ; on aura beau planter des pepins de poires et de pommes des meilleures espèces, il n'en naîtra jamais que de sauvageons. Ainsi, pour connoître la poire et la pomme de la nature, il faut les chercher non dans les potagers, mais dans les forêts. La chair n'en est pas si grosse et si succulente, mais les semences en mûrissent mieux, en multiplient davantage, et les arbres en sont infiniment plus grands et plus vigoureux.

Nos arbres fruitiers, quoique greffés, gardent dans leur fructification tous les caractères botaniques qui les distinguent, et c'est par l'étude attentive de ces caractères, aussi bien que par les transformations de la greffe, qu'on s'assure qu'il n'y a, par exemple, qu'une seule espèce de poire sous mille noms divers, par lesquels la forme et la saveur de leurs fruits les a fait distinguer en autant de prétendues espèces, qui ne sont au fond que des variétés. Bien plus, la poire et la pomme ne sont que des espèces du même genre, et leur unique différence bien caractéristique, est que le pédicule de la pomme entre dans un enfoncement du fruit, et celui de la poire tient à un prolongement du fruit un peu allongé. De même, toutes les sortes de cerises, guignes, griotes, bigarreaux, ne sont que des variétés d'une même espèce ; toutes les prunes ne sont qu'une espèce de prunes ; le genre de la prune contient trois espèces principales, savoir, la prune proprement dite, la cerise et l'abricot qui n'est aussi qu'une espèce de prune. Ainsi, quand le savant Linnæus, divisant les genres par les espèces, a dénommé la *prune* prune, la prune cerise, et la prune abricot, les ignorans se sont moqués de lui ; mais les observateurs ont admiré la justesse de ses réductions.

Les arbres fruitiers entrent presque tous dans une famille nombreuse, dont le caractère est facile à saisir, en ce que les étamines, en grand nombre, au lieu d'être attachées au réceptacle sont attachées au calice, par les intervalles que laissent les pétales entre eux ; toutes leurs fleurs sont polypétales et à cinq communément. Voici les principaux caractères génériques.

Le genre de la poire, qui comprend aussi la pomme et le coin. Calice monophylle à cinq pointes. Corolle à cinq pétales attachés au calice ; une vingtaine d'étamines toutes attachées au calice. Germe ou ovaire infère, c'est-à-dire au-dessous de la corolle ; cinq styles. Fruits charnus à cinq logettes, contenant des graines, etc.

Le genre de la prune, qui comprend l'abricot, la cerise et le laurier-cerise. Calice, corolle et anthères à peu près comme la poire. Mais le germe est supère, c'est-à-dire dans la corolle, et il n'y a qu'un style. Fruit plus aqueux que charnu, contenant un noyau, etc.

Le genre de l'amende, qui comprend aussi la pêche. Presque comme la prune,

si ce n'est que le germe est velu, et que le fruit, mou dans la pêche, sec dans l'amande, contient un noyau dur, raboteux, parsemé de cavités, etc.

J. J. Rousseau.

§ 157. *Des Insectes.*

L'histoire des insectes est un vaste, et je puis dire, un immense pays qu'on peut parcourir dans différentes vues. La partie à laquelle on sera plus généralement sensible, c'est celle qui embrasse tout ce qui a rapport au génie, aux mœurs, pour ainsi dire, aux industries de tant de petits animaux. J'ai observé, autant que j'ai pu, leurs différentes façons de vivre, comment ils se procurent les alimens convenables, les ruses dont plusieurs usent pour se saisir de ceux qui doivent être leur proie, les précautions que d'autres prennent pour se mettre en sûreté contre leurs ennemis, leur prévoyance pour se défendre contre les injures de l'air, leurs soins pour se perpétuer, le choix des endroits où ils déposent leurs œufs, tant afin qu'ils n'y courent aucuns risques, qu'afin que les petits qui en écloront trouvent à portée une nourriture propre dès l'instant de leur naissance ; le soin que d'autres ont de nourrir eux-mêmes leurs petits, de les élever. C'est sur tout cela, ce me semble, qu'on ne sauroit rassembler trop d'observations. Ceux même à qui une araignée paroît le plus hideuse, aimeront à apprendre qu'il y en a une espèce qui renferme ses œufs dans une petite boîte de soie qu'elle porte toujours avec elle ; que lorsque les petits sont nés, ils montent sur le corps de leur mère, qu'ils s'y arrangent les uns auprès des autres, qu'ils s'y tiennent cramponnés lorsqu'elle court avec le plus de vitesse. On sera touché du soin qu'ont les abeilles et certaines guêpes, de porter plusieurs fois, chaque jour, la becquée à leurs petits, comme le font les oiseaux. Que d'autres déposent leurs œufs dans des cellules qu'elles construisent de terre ; qu'elles les y renferment avec la provision d'aliment qui leur est nécessaire jusqu'à leur accroissement parfait. Des insectes naissent avec une peau tendre et délicate, que l'air dessécheroit, et qui ne résisteroit pas aux frottemens qu'elle seroit exposée à essuyer. La nature leur a appris à se faire de véritables habits. Les uns se les font de laine, les autres de soie, d'autres de feuilles d'arbres, et d'autres de différentes autres matières ; les uns les savent allonger et élargir dans le besoin ; les autres savent s'en faire de neufs quand les leurs sont devenus trop courts et trop étroits. Un insecte, c'est le formicaleo, est obligé de vivre de proie ; quoiqu'il ne puisse marcher qu'à reculons, la ruse lui donne ce que les autres obtiennent au moyen d'une meilleure disposition de leurs jambes. Il sait se faire un trou, en manière de trémie ou d'entonnoir, dans un sable roulant ; il se poste à l'affût au fond de ce trou, ayant les deux cornes toujours ouvertes, et prêtes à saisir les insectes qui y tombent pour avoir imprudemment marché sur les bords d'un précipice toujours prêt à s'ébouler. De pareils traits paroîtroient admirables à qui sait le moins admirer.

Réaumur. Ier. Mémoire sur les Insectes.

§ 158. *Continuation du même Sujet.*

La prodigieuse variété des formes des insectes de différentes classes et de différens genres, offre un grand spectacle à qui sait le considérer : quelle variété dans la figure de leurs corps, dans le nombre des jambes, dans leur arrangement, dans la figure et la structure des ailes, dont les unes sont des espèces de gazes, et dont les autres sont couvertes de poussière, de figures régulières et arrangées comme des tuiles, d'autres ailes ont des étuis dans lesquels elles se tiennent le plus souvent pliées avec art.

Mais combien de merveilles nous sont cachées, et le sont pour toujours ! Que nous en découvririons, si nous pouvions voir distinctement tout l'artifice de la structure intérieure de leur corps ! Un sauvage né et élevé dans les plus épaisses forêts du nord, qui se trouveroit tout d'un coup transporté devant un de nos superbes palais, concevroit de grandes idées des hommes qui ont élevé de tels édifices. Mais il auroit bien d'autres idées de l'industrie des hommes de ce nouveau pays, s'il parvenoit à voir tout ce que renferme l'intérieur de ces palais, et à prendre quelque connoissance de tous les différens arts auxquels sont dus les commodités et les ornemens qui y sont rassemblés. Nous sommes dans le cas du sauvage, à qui il ne seroit presque permis que de contempler les dehors de nos édifices; les merveilles prodiguées dans la construction in-

térieure des insectes nous échappent. Nous ne laissons pourtant pas d'y voir bien des mécaniques surprenantes, et qui doivent exciter ceux qui étudient les insectes, à pousser plus loin leurs recherches. On a découvert que les chenilles ont un cœur ou une suite de cœurs, qui règne d'un bout à l'autre de leur dos : on a découvert que la plupart des anneaux dont leur corps est composé, ont deux ouvertures ou deux bouches destinées à respirer l'air. Des animaux un peu plus grands, les écrevisses, nous ont appris que la nature en a fait dans lesquels il se forme chaque année un nouvel estomac, dont la première fonction est de digérer l'ancien. Quelle admirable organisation ne supposent pas ces changemens de formes qui se font dans la plupart des insectes, pendant le cours de leur vie, dans ceux qui après avoir vécu et crû sous la forme de chenilles, prennent celle de crisalide; et enfin celle de papillon ! Sans changer de forme, les chenilles et quantité d'autres insectes changent plusieurs fois de peau : ce sont des opérations moins frappantes que les autres, qui pourtant supposent une belle mécanique, et qui paroissent fort singulières à ceux qui remarquent combien les dépouilles que les insectes quittent alors sont complètes ; il n'est aucune de leurs parties extérieures dont l'enveloppe ne s'y trouve.

Ainsi, ces insectes, qu'on avoit regardés autrefois comme des animaux imparfaits, et à qui on en donnoit le nom, bien examinés, font voir qu'il entre dans la composition de leur corps, plus de parties que dans celle du corps des animaux dont nous avons la plus haute idée. Un grand nombre de ces parties nous sont cachées par leur petitesse, et les usages de celles qui sont à la portée de nos yeux seuls, ou de nos yeux aidés du secours d'une loupe, sont souvent difficiles à reconnoître. Comment reconnoîtrions-nous tous leurs usages, puisque malgré les dissections sans nombre qui ont été faites des cadavres humains, nous ne savons pas à quoi servent plusieurs parties de notre corps, quoique de grosseur considérable ! Il y a pourtant dans l'intérieur des insectes, quantité de parties qu'une dextérité médiocre et un peu d'habitude à les chercher, font aisément découvrir ; tels sont souvent les intestins, l'estomac. Nous ferons même voir que plusieurs ont ce viscère muni de dents de formes différentes et différemment disposées. On trouve aisément leurs poumons singuliers, ou les trachées qui les composent ; on y reconnoît la différence des sexes ; on voit bien des singularités sur la structure de leurs bouches, sur celle de leurs trompes. Quand quelques-unes des parties dont nous venons de parler, nous ont offert des particularités remarquables, nous les avons décrites et fait dessiner.

On ne se lasse point d'apprendre des faits du genre de ceux que nous venons d'indiquer ; ceux qu'on a appris mettent sur la voie d'en découvrir de nouveaux ; les promenades qu'on ne destine qu'au délassement, en deviennent plus agréables et plus amusantes ; elles instruisent. Alors, des yeux devenus curieux, et attentifs à observer, y voient ce qui échappe aux autres; tout se trouve animé pour eux; les arbres, les plantes, les feuilles, les fleurs ne sont plus simplement des fleurs, des feuilles, des plantes, des arbres, ce sont autant de pays habités : les insectes qui sont dessus, et qui, lorsqu'on n'étoit pas familiarisé avec eux, paroissoient à craindre, ou au moins dégoûtans, offrent alors un spectacle qui s'attire de l'attention ; quand on se rappelle quelques-unes de leurs industries, on les voit avec plaisir, on s'arrête à considérer leurs formes singulières. On s'arrête volontiers à considérer une chenille, un ver, quand on sait quels insectes ailés ils doivent être un jour ; on examine avec plus de plaisir une mouche, un papillon, quand on connoît et qu'on se rappelle les formes sous lesquelles ils ont vécu : on ne voit pas simplement le ver et la chenille, la mouche et le papillon, on voit en même temps les formes que les uns doivent prendre, et celles par lesquelles les autres ont passé.

Le même. Ibid.

§ 159. *Continuation du même Sujet.*

Un désir qu'on ne sauroit assez louer, celui de donner de grandes idées de l'auteur de l'univers, de faire mieux voir l'étendue de sa providence, a conduit à bien des jugemens précipités, et à bien de faux raisonnemens, ceux qui ont voulu nous assigner les causes finales des faits et des observations que leur avoient fournis les insectes, qu'ils n'avoient considérés qu'en passant. Dès que nous ouvrons les yeux, tout nous prouve sa sagesse ; elle a sans doute agi pour une fin,

et pour la plus noble de toutes les fins. Mais pouvons-nous nous promettre de découvrir les différentes fins qu'elle s'est proposées dans la construction de chacun de ses ouvrages ; et dans l'arrangement de chacune de ses parties, ses fins particulières, s'il est permis de parler ainsi, de celles de l'être qui voit tout sous un seul et même point de vue ? On a pourtant cru les apercevoir partout, et rien n'est plus ordinaire aux auteurs qui ont parlé des insectes, que de nous vouloir indiquer des causes finales qu'ils eussent reconnues n'être pas vraies, s'ils eussent pris la peine de rassembler plus d'observations, et de les comparer ensemble. Une chenille se renferme dans une coque, d'où elle doit sortir papillon; on a loué la providence de ce qu'elle avoit appris à se faire des coques épaisses et solides à ces insectes, lorsqu'ils y devoient rester renfermés plusieurs mois, surtout pendant tous ceux de l'hiver ; et de ce qu'elle n'avoit appris à d'autres qu'à se faire des coques minces, parce qu'ils ne doivent les habiter que pendant deux à trois semaines, et cela dans une saison assez douce. Mais des observations plus suivies eussent appris qu'il y a des insectes qui passent neuf à dix mois, et tout l'hiver dans des coques minces, pendant que d'autres s'en fabriquent d'extrêmement solides pour n'y demeurer que quinze à vingt jours d'été : qu'il y a plus ; tel insecte ne reste que quelques semaines en été sous une enveloppe pareille à celle sous laquelle un autre insecte de la même espèce passe tout l'hiver. La variété des couleurs des chenilles est assurément admirable, mais on a voulu nous faire admirer, par rapport au choix des couleurs propres à chacune, ce qui ne l'étoit pas. On a dit que la providence, pour pourvoir à leur conservation, de crainte que les oiseaux ne les eussent bientôt détruites, leur avoit donné à chacune la couleur des feuilles, des tiges, des plantes et des arbres sur lesquels elles vivent. Il n'est pourtant guères d'arbres, guères de plantes qui n'eussent détrompé de cette idée, si l'on se fût donné la patience d'examiner les chenilles qui les habitent ; sur la même plante on eût trouvé un grand nombre d'espèces de couleurs tout à fait différentes. Il y a assurément des causes finales particulières qui nous sont connues, mais peut-être y en a-t-il moins que nous ne croyons, ou au moins ne les connoissons-nous pas dans toute leur étendue. Que l'œil ait été fait pour voir, la bouche pour recevoir les alimens, les dents pour les broyer, l'estomac pour les digérer, nous n'en saurions douter. Que les ailes aient été données au commun des insectes pour voler, nous n'en saurions douter encore. Cependant, ce n'est pas uniquement pour voler qu'elles leur ont été données ; il y a même des papillons auxquels elles n'ont point du tout été accordées pour voler. Il y en a qui les ont très-grandes et très-belles, plus grandes que les ailes de ceux qui volent le plus, et qui ne s'avisent pas une seule fois dans leur vie de s'en servir au seul usage pour lequel nous nous imaginons qu'elles sont faites ; ils ne semblent pas savoir qu'ils ont des ailes. De vouloir que l'auteur de la nature ne les leur ait données presque que pour la simple parure, comme quelqu'un veut qu'il n'ait donné au grillon taupe des ailes que pour la même fin, c'est assurément avoir des idées trop petites de la sagesse suprême. Il y a un insecte qui a des jambes placées comme celles de tant d'autes insectes, formées de la même manière et dans des proportions semblables, qui cependant ne marche presque jamais que sur le dos, où il n'a point de jambes : tant qu'il marche ses jambes sont en l'air, et celles de ses parties qui sont les plus éloignées du plan sur lequel il avance. Tout ce que nous voulons conclure, c'est que nous devons être extrêmement retenus sur l'explication des fins que s'est proposées celui dont les secrets sont impénétrables ; que nous louons souvent mal une sagesse qui est si fort au-dessus de nos éloges. Décrivons le plus exactement qu'il nous est possible ses productions, c'est la manière de la louer qui nous convient le mieux.

Le même. Ibid.

§ 160. *Les Abeilles.*

Nos observateurs admirent, à l'envi, l'intelligence et les talens des abeilles : elles ont, disent-ils, un génie particulier, un art qui n'appartient qu'à elles, l'art de se bien gouverner. Il faut savoir observer pour s'en apercevoir : mais une ruche est une république, où chaque individu ne travaille que pour la société, où tout est ordonné, distribué, réparti avec une prévoyance, une équité, une prudence admirables. Athènes n'étoit pas mieux conduite, ni mieux poli-

cée : plus on observe ce panier de mouches, et plus on en découvre de merveilles : un fonds de gouvernement inaltérable et toujours le même, un respect profond pour la personne en place, une vigilance singulière pour son service, la plus soigneuse attention pour ses plaisirs, un amour constant pour la patrie, un ardeur inconcevable pour le travail, une assiduité à l'ouvrage que rien n'égale, le plus grand désintéressement joint à la plus grande économie, la plus fine géométrie employée à la plus élégante architecture, etc. Je ne finirois point, si je voulois seulement parcourir les annales de cette république, et tirer de l'histoire de ces insectes tous les traits qui ont excité l'admiration de leurs historiens.

C'est qu'indépendamment de l'enthousiasme qu'on prend pour son sujet, on admire toujours d'autant plus qu'on observe davantage et qu'on raisonne moins. Y a-t-il en effet rien de plus gratuit que cette admiration pour les mouches, et que ces vues morales qu'on voudroit leur prêter, que cet amour du bien commun qu'on leur suppose, que cet instinct singulier qui équivaut à la géométrie la plus sublime.

Ce n'est point la curiosité que je blâme ici, ce sont les raisonnemens et les exclamations ; qu'on ait observé avec attention leurs manœuvres, qu'on ait suivi avec soin leurs procédés et leur travail, qu'on ait décrit exactement leur génération, leur multiplication, leurs métamorphoses, etc., tous ces objets peuvent occuper le loisir d'un naturaliste : mais, c'est la morale, c'est la théologie des insectes que je ne puis entendre prêcher ; ce sont les merveilles que les observateurs y mettent, et sur lesquelles ensuite ils se récrient, comme si elles y étoient en effet, qu'il faut examiner ; c'est cette intelligence, cette prévoyance, cette connoissance même de l'avenir qu'on leur accorde avec tant de complaisance, et que je vais tâcher de réduire à sa juste valeur.

Les mouches solitaires n'ont, de l'aveu de ces observateurs, aucun esprit en comparaison des mouches qui vivent ensemble : celles qui ne forment que de petites troupes, en ont moins que celles qui sont en grand nombre ; et les abeilles qui, de toutes, sont peut-être celles qui forment la société la plus nombreuse, sont aussi celles qui ont le plus de génie. Cela seul ne suffit-il pas pour faire penser que cette apparence d'esprit ou de génie n'est qu'un résultat purement mécanique, une combinaison de mouvement proportionnelle au nombre, un rapport qui n'est compliqué que parce qu'il dépend de plusieurs milliers d'individus ? Ne sait-on pas que tout rapport, tout désordre même, pourvu qu'il soit constant, nous paroît une harmonie, dès que nous en ignorons les causes, et que, de la supposition de cette apparence à celle de l'intelligence, il n'y a qu'un pas : les hommes aiment mieux admirer qu'approfondir ?

On conviendra donc d'abord, qu'à prendre les mouches une à une, elles ont moins de génie que le chien, le singe et la plupart des animaux ; on conviendra qu'elles ont moins de docilité, moins d'attachement, moins de sentiment, moins, en un mot, de qualités relatives aux nôtres. Dès lors on doit convenir que leur intelligence apparente ne vient que de leur multitude réunie : cependant cette réunion même ne suppose aucune intelligence ; car ce n'est point par des vues morales qu'elles se réunissent, c'est sans leur consentement qu'elles se trouvent ensemble. Cette société n'est donc qu'un assemblage physique, ordonné par la nature, et indépendant de toute vue, de toute connoissance, de tout raisonnement.

La nature n'est-elle pas assez étonnante par elle-même, sans chercher encore à nous surprendre, en nous étourdissant de merveilles qui n'y sont pas, et que nous y mettons ? Le créateur n'est-il pas assez grand par ses ouvrages, et croyons-nous le faire plus grand par notre imbécillité ? ce seroit, s'il pouvoit l'être, la façon de le rabaisser. Lequel, en effet, a de l'Etre-Suprême la plus grande idée, celui qui le voit créer l'univers, ordonner les existences, fonder la nature sur des lois invariables et perpétuelles, ou celui qui cherche, et veut le trouver attentif à conduire une république de mouches, et fort occupé de la manière dont se doit plier l'aile d'une scarabée ?

Il y a, parmi certains animaux, une espèce de société qui semble dépendre du choix de ceux qui la composent, et qui par conséquent approche bien davantage de l'intelligence, et du dessein que la société des abeilles, qui n'a d'autre principe qu'une nécessité physique. Les éléphans, les castors, les singes, et plusieurs autres espèces d'animaux, se cherchent, se rassemblent, vont par

troupe, se secourent, se défendent, s'avertissent, et se soumettent à des allures communes : si nous ne troublions pas si souvent ces sociétés, et que nous pussions les observer aussi facilement que celles des mouches, nous y verrions, sans doute, bien d'autres merveilles, qui cependant ne seroient que des rapports et des convenances physiques.

Dirai-je encore un mot? Ces cellules des abeilles, ces exagones tant vantés, tant admirés, me fournissent une preuve de plus contre l'enthousiasme et l'admiration. Cette figure toute géométrique et toute régulière qu'elle nous paroît, et qu'elle est en effet dans la spéculation, n'est ici qu'un résultat mécanique et assez imparfait, qui se trouve souvent dans la nature, et que l'on remarque même dans ses productions les plus brutes. Les cristaux et plusieurs autres pierres, quelques sels, etc. prennent constamment cette figure dans leur formation. Qu'on observe les petites écailles de la peau d'une roussette, on verra qu'elles sont exagones, parce que chaque écaille, croissant en même temps, se fait obstacle, et tend à occuper le plus d'espace qu'il est possible, dans un espace donné : on voit ces mêmes exagones dans le second estomac des animaux ruminans ; on les trouve dans les graines, dans leurs capsules, dans certaines fleurs, etc. Chaque abeille cherchant à occuper de même le plus d'espace possible dans un espace donné, il est donc nécessaire aussi, puisque le corps de l'abeille est cylindrique, que leurs cellules soient exagones, par la même raison des obstacles réciproques.

On donne plus d'esprit aux mouches, dont les ouvrages sont les plus réguliers. Les abeilles sont, dit-on, plus ingénieuses que les guêpes, que les frêlons, etc., qui savent aussi l'architecture, mais dont les constructions sont plus grossières et plus irrégulières que celles des abeilles. On ne veut pas voir, ou l'on ne se doute pas que cette régularité, plus ou moins grande, dépend uniquement du nombre et de la figure, et nullement de l'intelligence de ces petites bêtes : plus elles sont nombreuses, plus il y a de forces qui agissent également, et qui s'opposent de même ; plus il y a par conséquent de contraintes mécaniques, de régularités forcées, et de perfection apparente, dans leurs productions. Enfin, cette abondante récolte de cire et de miel dans les ruches, prouve-t-elle l'intelligence des abeilles? Non, sans doute ; car l'intelligence les porteroit à en ramasser à peu près autant qu'elles ont besoin, et à s'épargner la peine de tout le reste, surtout après la triste expérience que ce travail est en pure perte, qu'on leur enlève tout ce qu'elles ont de trop ; qu'enfin cette abondance est la seule cause de la guerre qu'on leur fait, et la source de la désolation et du trouble de leur société. Il est si vrai que ce n'est que par un sentiment aveugle qu'elles travaillent, qu'on peut les obliger à travailler, pour ainsi dire, autant que l'on veut : tant qu'il y a des fleurs qui leur conviennent dans le pays qu'elles habitent, elles ne cessent d'en tirer le miel et la cire ; elles ne discontinuent leur travail, et ne finissent leur récolte que parce qu'elles ne trouvent plus rien à ramasser. On a imaginé de les transporter, et de les faire voyager dans d'autres pays où il y a encore des fleurs : alors elles reprennent le travail, elles continuent à ramasser, à entasser, jusqu'à ce que les fleurs de ce nouveau canton soient épuisées ou flétries ; et si on les porte dans un autre qui soit encore fleuri, elles continueront de même à recueillir, à amasser. Ce n'est donc point du produit de leur intelligence, c'est des effets de leur stupidité que nous profitons.

Buffon.

§ 161. *Les Poissons.*

Nous allons avoir sous les yeux les êtres les plus dignes de l'attention du physicien. Que l'imagination, éclairée par le flambeau de la science, rassemble en effet tous les produits organisés de la puissance créatrice ; qu'elle les réunisse suivant l'ordre de leur ressemblance ; qu'elle en compose cet ensemble si vaste, dans lequel, depuis l'homme jusqu'à la plante la plus voisine de la matière brute, toutes les diversités de formes, tous les degrés de composition, toutes les combinaisons de force, toutes les nuances de la vie se succèdent dans un si grand nombre de directions différentes et par des décroissemens si insensibles. C'est vers le milieu de ce système merveilleux d'innombrables dégradations que se trouvent réunies les différentes familles de poissons ; elles sont les liens remarquables par lesquels les animaux les plus parfaits ne forment

qu'un tout avec ces légions si multipliées d'insectes, de vers et d'autres animaux peu composés, et avec ces tribus non moins nombreuses de végétaux plus simples encore. Elles participent de l'organisation, des propriétés, des facultés de tous ; elles sont comme le centre où aboutissent tous les rayons de la sphère qui compose la nature vivante ; et montrent, avec tout ce qui les entoure, des rapports plus marqués, plus distincts, plus éclatans, parce qu'elles en sont plus rapprochées, elles reçoivent et réfléchissent plus fortement vers le génie qui observe, cette vive lumière que la comparaison seule fait jaillir, et sans laquelle les objets seroient pour l'intelligence la plus active comme s'ils n'existoient pas.

Au sommet de cet assemblage admirable est placé l'homme, le chef-d'œuvre de la nature. Si la philosophie, toujours empressée de l'examiner et de le connoître, cherche les rapports les plus propres à éclairer l'objet de sa constante prédilection, où devra-t-elle aller les étudier, sinon dans les êtres qui présentent assez de ressemblances et assez de différences pour faire naître, sur un grand nombre de points, des comparaisons utiles ? On ne peut comparer, ni ce qui est semblable en tout, ni ce qui diffère en tout ; c'est donc lorsque la somme des ressemblances est égale à celle des différences, que l'examen des rapports est le plus fécond en vérités. C'est donc vers le centre de cet ensemble d'espèces organisées, et dont l'espèce humaine occupe le faîte, qu'il faut chercher les êtres avec lesquels on peut les comparer avec le plus d'avantages ; et c'est vers ce même centre que sont groupés les êtres sensibles qui habitent les eaux.

Mais de cette hauteur d'où nous venons de considérer l'ordre dans lequel la nature elle-même a, pour ainsi dire, distribué tous les êtres auxquels elle a accordé la vie, portons-nous un instant nos regards vers le grand et heureux produit de l'intelligence humaine, jetons-nous les yeux sur l'homme réuni en société, cherchons-nous à connoître les nouveaux rapports que cet état de la plus noble des espèces lui donne avec les êtres vivans qui l'environnent, voulons-nous savoir ce que l'art, qui n'est que la nature réagissant sur elle-même par la force du génie de son plus bel ouvrage, peut introduire de nouveau dans les relations qui lient l'homme civilisé avec tous les animaux ? nous ne trouverons aucune classe de ces êtres vivans plus digne de nos soins et de notre examen que celle des poissons. Diversité de familles, grand nombre d'espèces, prodigieuse fécondité des individus, facile multiplication sous tous les climats, utilité variée de toutes les parties, dans quelle classe rencontrerions-nous et tous ces titres à l'attention, et une nourriture plus abondante pour l'homme, et une ressource moins destructive des autres ressources, et une matière plus réclamée par l'industrie, et des préparations plus répandues par le commerce ? Quels sont les animaux dont la recherche peut employer tant de bras utiles, accoutumer de si bonne heure à braver la violence des tempêtes, produire tant d'habiles et d'intrépides navigateurs, et créer ainsi pour une grande nation les élémens de sa force pendant la guerre, et de la prospérité pendant la paix.

M. de la Cepède.

§ 162. *Fécondité, Beauté et longue Vie des Poissons.*

Deux fluides sont les seuls dans le sein desquels il ait été permis aux êtres organisés de vivre, de croître et de se reproduire ; celui qui compose l'atmosphère, et celui qui remplit les mers et les rivières. Les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles ne peuvent conserver leur vie que par le moyen du premier ; le second est nécessaire à tous les genres de poissons. Mais il y a bien plus d'analogie, bien plus de rapports conservateurs entre l'eau et les poissons, qu'entre l'air et les oiseaux ou les quadrupèdes. Et voilà pourquoi, indépendamment de toute autre cause, les poissons sont de tous les animaux à sang rouge ceux qui présentent dans leurs espèces le plus grand nombre d'individus, dans leurs couleurs l'éclat le plus vif, et dans leur vie la plus longue durée.

Fécondité, beauté, existence très-prolongée, tels sont les trois attributs remarquables des principaux habitans des eaux : aussi l'ancienne mythologie grecque, peut-être plus éclairée qu'on ne l'a pensé sur le principe de ses inventions, a-t-elle placé au milieu des eaux le berceau de la déesse des amours, et représenté Vénus sortant du sein des ondes au milieu de poissons resplendissans d'or et d'azur qu'elle lui avoit consacrés. Et

que l'on ne soit pas étonné de cette allégorie instructive autant que gracieuse : il paroît que les anciens Grecs avoient observé les poissons beaucoup plus qu'ils n'avoient étudié les autres animaux ; ils les connoissoient mieux ; ils les préféroient, pour leur table, même à la plupart des oiseaux les plus recherchés. Ils ont transmis cet examen de choix, cette connoissance particulière, et cette sorte de prédilection, non-seulement aux Grecs modernes qui les ont conservés long-temps, mais encore aux Romains chez lesquels on les remarquoit lors même que la servitude la plus dure, la corruption la plus vile, et le luxe le plus insensé pesoient sur la tête dégradée du peuple qui avoit conquis le monde ; ils devoient les avoir reçus des antiques nations de l'orient, parmi lesquelles ils subsistent encore : la proximité de plusieurs côtes et la nature des mers qui baignoient leurs rivages les leur auroient d'ailleurs inspirés ; et on diroit que ces goûts, plus liés qu'on ne le croiroit avec les progrès de la civilisation, n'ont entièrement disparu en Europe et en Asie que dans ces contrées malheureuses où les hordes barbares de sauvages chasseurs sortis des forêts septentrionales purent dompter par le nombre, en même temps que par la force, les habitudes, les idées et les affections des vaincus.

Mais en contemplant tout l'espace occupé par ce fluide au milieu duquel se meuvent les poissons, quelle étendue nos regards n'ont-ils pas à parcourir ? Quelle immensité, depuis l'équateur jusqu'aux deux pôles de la terre, depuis la surface de l'océan jusqu'à ses plus grandes profondeurs ! et indépendamment des vastes mers, combien de fleuves, de rivières, de ruisseaux, de fontaines, et d'un autre côté, de lacs, de marais, d'étangs, de viviers, de mares même qui renferment une quantité plus ou moins considérable de poissons. Tous ces lacs, tous ces fleuves, toutes ces rivières, réunis à l'antique océan, comme autant de parties d'un même tout, présentent autour du globe une surface bien plus étendue que les continens qu'ils arrosent, et déjà bien plus connue que ces mêmes continens dont l'intérieur n'a répondu à la voix d'aucun observateur, pendant que les vaisseaux conduits par le génie et le courage, ont sillonné toutes les plaines des mers non envahies par les glaces polaires.

De tous les animaux à sang rouge, les poissons sont donc ceux dont le domaine est le moins circonscrit. Mais que cette immensité, bien loin d'effrayer notre imagination, l'anime et l'encourage. Et qui peut le mieux élever nos pensées, vivifier notre intelligence, rendre le génie attentif, et le tenir dans cette sorte de contemplation religieuse si propre à l'intuition de la vérité, que le spectacle si grand et si varié que présente le système des innombrables habitations des poissons ? D'un côté, des mers sans bornes, et immobiles dans un calme profond ; de l'autre, les ondes livrées à toutes les agitations des courans et des marées ; ici, les rayons ardens du soleil réfléchis sous toutes les couleurs par les eaux enflammées des mers équatoriales ; là, des brumes épaisses reposant silencieusement sur des monts de glace flottans au milieu des longues nuits hyperboréennes : tantôt la mer tranquille, doublant le nombre des étoiles pendant des nuits plus douces et sous un ciel plus serein ; tantôt des nuages amoncelés, précédés par de noires ténèbres, précipités par la tempête, et lançant leurs foudres redoublés contre les énormes montagnes d'eau soulevées par les vents : plus loin, et sur les continens, des torrens furieux roulant de cataractes en cataractes ; ou l'eau limpide d'une rivière argentée, amenée mollement le long d'un rivage fleuri, vers un lac paisible que la lune éclaire de sa lumière blanchâtre. Sur les mers, grandeur, puissance, beauté sublime, tout annonce la nature créatrice, tout la montre, manifestant sa gloire et sa magnificence ; sur les bords enchanteurs des lacs et des rivières, la nature créée se fait sentir avec ses charmes les plus doux ; l'âme s'émeut ; l'espérance l'échauffe, le souvenir l'anime par de tendres regrets, et la livre à cette affection si touchante, toujours si favorable aux heureuses inspirations. Ainsi au milieu de ce que le sentiment a de plus puissant, et de ce que le génie peut découvrir de plus grand et de plus sublime, comment n'être pas pénétré de cette force intérieure, de cet ardent amour de la science, que les obstacles, les distances et les temps accroissent au lieu de le diminuer.

M. de la Cepède.

§ 163. *Belles Couleurs des Poissons.*

Dans toutes les plages où une quantité

de lumière plus abondante pourra pénétrer dans le sein des eaux, les poissons se montreront parés d'un plus grand nombre de riches nuances. Et en effet, ceux qui resplendissent comme les métaux les plus polis, ou les gemmes les plus précieuses, se trouvent particulièrement dans ces mers renfermées entre les deux tropiques, et dont la surface est si fréquemment inondée des rayons d'un soleil régnant sans nuage au-dessus de ces contrées équatoriales, et pouvant, sans contrainte, y remplir l'atmosphère de sa vive splendeur. On les rencontre aussi, ces poissons décorés avec tant de magnificence, au milieu de ces mers polaires où des montagnes de glace, et des neiges éternelles durcies par le froid, réfléchissent, multiplient par des milliers de surfaces, et rendent éblouissante la lumière que la lune et les aurores boréales répandent pendant les longues nuits des zones glaciales, et celle qu'y verse le soleil pendant les longs jours de ces plages hyperboréennes.

Si ces poissons qui habitent au milieu ou au dessous des masses congelées, mais fréquemment illuminées et resplendissantes, l'emportent par la variété et la beauté de leurs couleurs sur ceux des zones tempérées, ils cèdent cependant en richesse de parure à ceux qui vivent dans les eaux échauffées de la zone torride. Dans ce pays, dont l'atmosphère est brûlante, la chaleur ne doit-elle pas donner une nouvelle activité à la lumière, accroître la force attractive de ce fluide, faciliter ses combinaisons avec la matière des écailles, et donner ainsi naissance à des nuances bien plus éclatantes et bien plus diversifiées? Aussi, dans ces climats où tout porte l'empreinte de la puissance solaire, voit-on quelques espèces de poissons montrer jusques sur la portion découverte de la membrane de leurs tranchées, des élémens d'écailles luisantes, une sorte de poussière argentée.

Mais ce n'est qu'au milieu des ondes douces ou salées, que les poissons peuvent présenter leur décoration élégante ou superbe. Ce n'est qu'au milieu du fluide le plus analogue à leur nature, que jouissant de toutes leurs facultés, ils animent leurs couleurs par tous les mouvemens intérieurs que leurs ressorts peuvent produire. Ce n'est qu'au milieu de l'eau qu'indépendamment du vernis huileux et transparent élaboré dans leurs organes, leurs nuances sont embellies par un second vernis que forment les couches de liquides au-travers desquelles on les aperçoit.

Lorsque ces animaux sont hors du fluide, leurs forces diminuent, leur vie s'affoiblit, leurs mouvemens se ralentissent, leurs couleurs se fanent, leur suc visqueux se dessèche, les écailles n'étant plus ramollies par cette substance huileuse, ni humectées par l'eau, s'altèrent; les vaisseaux destinés à les réparer s'obstruent, et les nuances dues aux écailles et au corps même de l'animal, changent et souvent disparoissent, sans qu'aucune nouvelle teinte indique la place qu'elles occupoient.

Pendant que le poisson jouit, au milieu du fluide qu'il préfère, de toute l'activité dont il peut être doué, ses teintes offrent aussi quelquefois des changemens fréquens et rapides, soit dans leurs nuances, soit dans leur ton, soit dans l'espace sur lequel elles sont étendues. Des mouvemens violens, des sentimens plus ou moins puissans, tels que la crainte ou la colère, des sensations soudaines de froid ou de chaud, peuvent faire naître ces alternatives de couleur, très-analogues à celles que nous avons remarquées dans le caméléon ainsi que dans plusieurs autres animaux; mais il est aisé de voir que ces changemens ne peuvent avoir lieu que dans les teintes produites, en tout ou en partie, par le sang et les autres liquides susceptibles d'être pressés ou ralentis dans leurs cours.

M. de la Cepède.

§ 164. *Facilité avec laquelle les Poissons se meuvent en tout Sens.*

C'est principalement à leur queue que les poissons doivent la faculté de se mouvoir dans tous les sens; c'est cette partie de leur corps, qui, selon qu'elle est plus ou moins longue, plus ou moins libre, plus ou moins animée par des muscles puissans, pousse en avant avec plus ou moins de force le corps entier de l'animal. Que l'on regarde un poisson s'élancer au milieu de l'eau, on le verra frapper vivement ce fluide, en portant rapidement sa queue à droite et à gauche. Cette partie, qui se meut sur la portion postérieure du corps comme sur un pivot, rencontre obliquement les couches latérales du fluide contre lesquelles elle agit; elle laisse d'ailleurs si peu d'intervalle entre les coups qu'elle donne d'un

côté et d'un autre, que l'effet de ses impulsionss uccessives équivaut à celui de deux actions simultanées ; et dès lors, il n'est aucun physicien qui ne voie que le corps, pressé entre les deux réactions obliques de l'eau, doit s'échapper par la diagonale de ces deux forces, qui se confond avec la direction du corps et de la tête du poisson. Il est évident que plus la queue est aplatie par les côtés, plus elle tend à écarter l'eau par une grande surface, et plus elle est repoussée avec vivacité, plus elle contraint l'animal de s'avancer avec promptitude ; voilà pourquoi plus la nageoire qui termine la queue, et qui est placée verticalement, présente une grande étendue, et plus elle accroît la puissance d'un levier qu'elle allonge et dont elle augmente les points de contact.

C'est en se servant avec adresse de cet organe puissant, en variant l'action de cette queue presque toujours si mobile, en accroissant sa vitesse par toutes leurs forces, ou en tempérant sa rapidité, en la portant d'un côté plus vivement que d'un autre, en la repliant jusque vers la tête, et en la débandant ensuite comme un ressort violent, surtout lorsqu'ils nagent en partie au-dessus de la surface de l'eau, que les poissons accélèrent, retardent leurs mouvemens, changent leur direction, se tournent, se retournent, se précipitent, s'élèvent, s'élancent au-dessus du liquide auquel ils appartiennent, franchissent de hautes cataractes et sautent jusqu'à plusieurs mètres de hauteur.

La queue de ces animaux, cet instrument redoutable d'attaque ou de défense, est donc aussi non-seulement le premier gouvernail, mais encore la principale rame des poissons ; ils en aident l'action par leurs nageoires pectorales. Ces dernières nageoires, s'étendant ou se resserrant à mesure que les rayons qui les soutiennent s'écartent ou se rapprochent, pouvant d'ailleurs êtres mues sous différentes inclinaisons et avec des vitesses très-inégales, servent aux poissons non-seulement pour hâter leur mouvement progressif, mais encore pour le modifier, pour tourner à droite ou à gauche, et même pour aller en arrière lorsqu'elles se déploient en repoussant l'eau antérieure, et qu'elles se replient au contraire en frappant l'eau opposée à cette dernière. En tout, le jeu et l'effet de ces nageoires pectorales sont très-semblables à ceux des pieds palmés des oies, des canards et des autres oiseaux d'eau ; et il en est de même de ceux des nageoires inférieures, dont l'action est cependant ordinairement moins grande que celle des nageoires pectorales, parce qu'elles présentent presque toujours une surface moins étendue.

M. de la Cepède.

§ 165. *Combats des Poissons.*

Le fluide dans lequel les poissons sont plongés, peut non-seulement les préserver de cette sensation douloureuse que l'on a nommée soif, qui provient de la sécheresse de la bouche et du canal alimentaire, et qui par conséquent ne doit jamais exister au milieu des eaux, mais encore entretenir leur vie, réparer leurs pertes, accroître leur substance, et les voilà liés, par de nouveaux rapports, avec les végétaux. Il ne peut cependant pas les délivrer, au moins totalement, du tourment de la faim : cet aiguillon pressant agite surtout les grandes espèces qui ont besoin d'alimens plus copieux, plus actifs et plus souvent renouvelés, et telle est la cause irrésistible qui maintient dans un état de guerre perpétuel la nombreuse classe des poissons, les fait continuellement passer de l'attaque à la défense, et de la défense à l'attaque, les rend tour à tour tyrans et victimes, et convertit en champ de carnage la vaste étendue des mers et des rivières.

La nature a départi les armes offensives et défensives à ces animaux, presque tous condamnés à d'éternels combats. Quelques-uns d'eux ont aussi reçu, pour atteindre ou repousser leur ennemi, une faculté remarquable ; ils atteignent au loin par une puissance invisible, frappent avec la rapidité de l'éclair, mettent en mouvement ce feu électrique qui, excité par l'art du physicien, brille, éclate, brise ou renverse dans nos laboratoires, et qui, condensé par la nature, resplendit dans les nuages et lance la foudre dans les airs. Cette force merveilleuse et soudaine, on la voit se manifester par l'action de ces poissons privilégiés, comme dans tous les phénomènes connus depuis long-temps sous le nom d'électriques, parcourir avec vitesse tous les corps conducteurs d'électricité, s'arrêter devant ceux qui n'ont pas reçu cette qualité conductrice, faire jaillir des étincelles, produire de violentes commotions, et donner une mort imprévue à des victi-

mes éloignées. Transmise par les nerfs, anéantie par la soustraction du cerveau, quoique l'animal conserve encore ses facultés vitales, subsistant pendant quelque temps malgré le retranchement du cœur, nous ne serons pas étonnés de savoir qu'elle appartient à des poissons à un degré que l'on n'a pas observé encore dans les autres êtres organisés, lorsque nous réfléchirons que ces animaux sont imprégnés d'une grande quantité de matière huileuse, très-analogue aux résines et aux substances dont le frottement fait naître tous les phénomènes de l'électricité.

Indépendamment de quelques manœuvres particulières que de petites espèces mettent en usage contre des insectes qu'elles ne peuvent pas attirer jusqu'à elles, presque tous les poissons emploient avec constance et avec une sorte d'habileté les ressources de la ruse ; il n'en est presque aucun qui ne tende des embûches à un être plus foible ou moins attentif. On voit particulièrement ceux dont la tête est garnie de petits filamens déliés et nommés barbillons, se cacher souvent dans la vase, sous les saillies des rochers, au milieu des plantes marines, ne laisser dépasser que ces barbillons qu'ils agitent et qui ressemblent alors à de petits vers, tâcher de séduire par ces appâts les animaux marins ou fluviatiles qu'ils ne pourroient atteindre en nageant qu'en s'exposant à de trop longues fatigues, les attendre avec patience, et les saisir avec promptitude au moment de leur approche. D'autres, ou avec leur bouche, ou avec leur queue, ou avec leurs nageoires inférieures rapprochées en disque, ou avec un organe particulier situé au-dessus de leur tête, s'attachent aux rochers, aux bois flottans, aux vaisseaux, aux poissons plus gros qu'eux, et indépendamment de plusieurs causes qui les maintiennent dans cette position, y sont retenus par le désir d'un approvisionnement plus facile, ou d'une garantie plus sûre. D'autres encore, tels que les anguilles, se ménagent dans des cavités qu'ils creusent, dans des terriers qu'ils forment avec précaution, et dont les issues sont pratiquées avec une sorte de soin, bien moins un abri contre le froid des hivers, qu'un rempart contre des ennemis plus forts ou mieux armés. Ils les évitent aussi quelquefois ces ennemis dangereux, en employant la faculté de ramper que leur donne leur corps très-allongé et serpentiforme, en s'élançant hors de l'eau, et en allant chercher, pendant quelques instans, loin de ce fluide, non-seulement une nourriture qui leur plaît, et qu'ils y trouvent en plus grande abondance que dans la mer ou dans les fleuves, mais encore un asile plus sûr que toutes les retraites aquatiques. Ceux-ci, enfin, qui ont reçu des nageoires pectorales très-étendues, très-mobiles, et composées de rayons faciles à rapprocher ou à écarter, s'élancent dans l'atmosphère pour échapper à une poursuite funeste, frappent l'air par une grande surface, avec beaucoup de rapidité, et, par un déploiement d'instrument ou une vitesse d'action moindre dans un sens que dans un autre, se soutiennent pendant quelques momens au-dessus des eaux, et ne retombent dans leur fluide natal qu'après avoir parcouru une courbe assez longue. Il est des plages où ils fuient ainsi en troupes et où ils brillent d'une lumière phosphorique assez sensible, lorsque c'est au milieu de l'obscurité des nuits qu'ils s'efforcent de se dérober à la mort. Ils représentent alors, par leur grand nombre, une sorte de nuage enflammé, ou, pour mieux dire, de pluie de feu ; et l'on diroit que ceux qui, lors de l'origine des mythologies, ont inventé le pouvoir magique des anciennes enchanteresses, et ont placé le palais et l'empire de ces redoutables magiciennes dans le sein ou auprès des ondes, connoissoient et ces légions lumineuses de poissons volans et cet éclat phosphorique de presque tous les poissons, et cette espèce de foudre que lancent les poissons électriques.

Ce n'est donc pas seulement dans le fond des eaux, mais sur la terre et au milieu de l'air, que quelques poissons peuvent trouver quelques momens de sûreté. Mais que cette garantie est passagère ! Qu'en tout, les moyens de défense sont inférieurs à ceux d'attaque ! Quelle dévastation s'opère à chaque instant dans les mers et dans les fleuves ! Combien d'embryons anéantis, d'individus dévorés ! et combien d'espèces disparoîtroient, si presque toutes n'avoient reçu la plus grande fécondité, si une seule femelle, pouvant donner la vie à plusieurs millions d'individus, ne suffisoit pas pour réparer d'immenses destructions ! Cette fécondité si remarquable commence dans les femelles lorsqu'elles sont encore très-jeunes ; elle s'accroît avec leurs années ; elle dure pendant la

plus grande partie d'une vie qui peut être très-étendue ; et si l'on ne compare pas ensemble des poissons qui viennent au jour d'une manière différente, c'est-à-dire ceux qui éclosent dans le ventre de la femelle et ceux qui sortent d'un œuf pondu, on verra que la nature a établi, relativement à ces animaux, une loi bien différente de celle à laquelle elle a soumis les quadrupèdes, et que les plus grandes espèces sont celles dans lesquelles on compte le plus grand nombre d'œufs. La nature a donc placé de grandes sources de reproductions où elle a allumé la guerre la plus constante et la plus cruelle ; mais l'équilibre nécessaire entre le pouvoir qui conserve, et la force consommatrice qui n'en est que la réaction, ne pourroit pas subsister, si la nature qui le maintient, négligeoit, pour ainsi dire, la plus courte durée ou la plus petite quantité. Ce n'est que par cet emploi de tous les instans et de tous les efforts qu'elle met de l'égalité entre les plus petites et les plus grandes puissances : et n'est-ce pas là le secret de cette supériorité d'action à laquelle l'art de l'homme ne peut atteindre que lorsqu'il a le temps à son commandement ?

M. de la Cépède.

§ 167. *Migration des Poissons.*

Ce n'est pas uniquement par des courses très-limitées que les poissons parviennent à se procurer leur proie ou à se dérober à leurs ennemis. Ils franchissent souvent de très-grands intervalles; ils entreprennent de grands voyages ; et, conduits par la crainte, ou excités par des appétits vagues, entraînés de proche en proche par le besoin d'une nourriture plus abondante ou plus substantielle, chassés par les tempêtes, transportés par les courans, attirés par une température plus convenable, ils traversent des mers immenses; ils vont d'un continent à un autre, et parcourent dans tous les sens la vaste étendue d'eau au milieu de laquelle la nature les a placés. Ces grandes migrations, ces fréquens changemens ne présentent pas plus de régularité que les causes fortuites qui les produisent ; ils ne sont soumis à aucun ordre ; ils n'appartiennent point à l'espèce ; ce ne sont que des actes individuels. Il n'en est pas de même de ce concours périodique vers le rivage des mers, qui précède le temps de la ponte et de la fécondation des œufs. Il n'en est pas de même non plus de ces ascensions régulières exécutées chaque année avec tant de précision, qui peuplent pendant plus d'une saison, les fleuves, les rivières, les lacs et les ruisseaux les plus élevés sur le globe, de tant de poissons attachés à l'onde amère pendant d'autres saisons, et qui dépendent non-seulement des causes que nous avons énumérées plus haut, mais encore de ce besoin si impérieux pour tous les animaux, d'exercer leurs facultés dans toute leur plénitude, de ce mobile si puissant de tant d'actions des êtres sensibles, qui imprime à un si grand nombre de poissons le désir de nager dans une eau plus légère, de lutter contre des courans, de surmonter de fortes résistances, de rencontrer des obstacles difficiles à écarter, de se jouer, pour ainsi dire, avec les torrens et les cataractes, de trouver un aliment moins ordinaire dans la substance d'une eau moins salée, et peut-être de jouir d'autres sensations nouvelles. Il n'en est pas encore de même de ces rétrogradations, de ces voyages en sens inverse, de ces descentes qui de l'origine des ruisseaux, des lacs, des rivières et des fleuves, se propagent vers les côtes maritimes, et rendent à l'océan tous les individus que l'eau douce et courante avoit attirés. Ces longues allées et venues, cette affluence vers les rivages, cette retraite vers la haute mer sont les gestes de l'espèce entière. Tous les individus réunis par la même conformation, soumis aux mêmes causes, présentent les mêmes phénomènes. Il faut néanmoins se bien garder de comprendre parmi ces voyages périodiques, constatés dans tous les temps et dans tous les lieux, de prétendues migrations régulières, indépendantes de celles que nous venons d'indiquer, et que l'on a supposées dans quelques espèces de poissons, particulièrement dans les maquereaux et dans les harengs. On a fait arriver ces animaux en colonnes pressées, en légions rangées, pour ainsi dire, en ordre de bataille, en troupes conduites par des chefs. On les a fait partir des mers glaciales de notre hémisphère à des temps déterminés, s'avancer avec un concert toujours soutenu, s'approcher successivement de plusieurs côtes de l'Europe, conserver leur disposition, passer par des détroits, se diviser en plusieurs bandes, changer de direction, se diriger vers l'ouest, tourner encore et

revenir vers le nord, toujours avec le même arrangement, et, pour ainsi dire, avec la même fidélité. On a ajouté à cette narration ; on en a embelli les détails, on en a tiré des conséquences multipliées ; et cependant, combien de faits constans prouvent que lorsqu'on a réduit à leur juste valeur les récits merveilleux dont nous venons de donner une idée, on ne trouve dans les maquereaux et dans les harengs que des animaux qui vivent, pendant la plus grande partie de l'année, dans les profondeurs de la haute mer, et qui, dans d'autres saisons, se rapprochent, comme tous les autres poissons pélagiens, des rivages les plus voisins et les plus analogues à leurs besoins et à leurs désirs.

Au reste, tous ces voyages périodiques ou fortuits, tous ces déplacemens réguliers, toutes ces courses irrégulières peuvent être exécutées par les poissons avec une vitesse très-grande et très-longtemps prolongée. On a vu de ces animaux s'attacher, pour ainsi dire, à des vaisseaux destinés à traverser de vastes mers, les accompagner, par exemple, d'Amérique en Europe, les suivre avec constance malgré la violence du vent qui poussoit les bâtimens, ne pas les perdre de vue, souvent les précéder en se jouant, revenir vers les embarcations, aller en sens contraire, se retourner, les atteindre, les dépasser de nouveau, et, regagnant après de courts repos, le temps qu'ils avoient, pour ainsi dire, perdu dans cette sorte de halte, arriver avec les navigateurs sur les côtes Européennes. En réunissant ces faits à ceux qui ont été observés dans des fleuves d'un cours très-long et très rapide, nous nous sommes assurés que les poissons peuvent présenter une vitesse telle, que, dans une eau tranquille, ils parcourent deux cent quatre-vingt-huit hectomètres par heure, huit mètres par seconde, c'est-à-dire un espace douze fois plus grand que celui sur lequel les eaux de la Seine s'étendent dans le même temps, et presque égal à celui qu'un renne à un traîneau également dans une seconde.

Pouvant se mouvoir avec cette grande rapidité, comment les poissons ne voyageroient-ils pas à de grandes distances, lorsqu'en quelque sorte aucun obstacle ne se présente à eux ? En effet, ils ne sont point arrêtés dans leurs migrations, comme les quadrupèdes, par des forêts impénétrables, de hautes montagnes, des déserts brûlans ; ni comme les oiseaux par le froid de l'atmosphère au-dessus des cimes congelées des monts les plus élevés ; ils trouvent dans presque toutes les portions des mers, et une nourriture abondante et une température à peu près égale. Et quelle est la barrière qui pourroit s'opposer à leur course au milieu d'un fluide qui leur résiste à peine, et se divise si facilement à leur approche ?

D'ailleurs, non-seulement ils n'éprouvent pas, dans le sein des ondes, de frottement pénible, mais toutes leurs parties, de très-peu moins légères que l'eau, et surtout que l'eau salée, les portions supérieures de leurs corps, soutenues par le liquide dans lequel elles sont plongées, n'exercent pas une grande pression sur les inférieures, et l'animal n'est pas contraint d'employer une grande force pour contrebalancer les effets d'une pesanteur peu considérable.

Les poissons ont cependant besoin de se livrer de temps en temps au repos et même au sommeil. Lorsque dans le moment où ils commencent à s'endormir leur vessie natatoire est très-gonflée et remplie d'un gaz très-léger, ils peuvent être soutenus à différentes hauteurs par leur seule légèreté, glisser sans effort entre deux couches de fluide, et ne pas cesser d'être plongés dans un sommeil paisible, que ne trouble pas un mouvement très-doux et indépendant de leur volonté. Leurs muscles sont néanmoins si irritables, qu'ils ne dorment profondément que lorsqu'ils reposent sur un fond stable, que la nuit règne, ou qu'éloignés de la surface des eaux, et cachés dans une retraite obscure, ils ne reçoivent presque aucun rayon de lumière dans des yeux qu'aucune paupière ne garantit, qu'aucune membrane clignotante ne voile, et qui par conséquent sont toujours ouverts.

M. de la Cepède.

§ 167. *Coup-d'œil sur les Facultés des Animaux.*

Les animaux que l'homme a le plus admirés, sont ceux qui lui ont paru participer à sa nature ; il s'est émerveillé toutes les fois qu'il en a vu quelques-uns faire ou contrefaire des actions humaines ; le singe, par la ressemblance des formes extérieures, et le perroquet par l'imitation de la parole, lui ont paru des êtres

privilégiés, intermédiaires entre l'homme et la brute : faux jugement produit par la première apparence, mais bientôt détruit par l'examen et la réflexion. Les sauvages, très-insensibles au grand spectacle de la nature, très-indifférens pour toutes ses merveilles, n'ont été saisis d'étonnement qu'à la vue des perroquets et des singes ; ce sont les seuls animaux qui aient fixé leur stupide attention. Ils arrêtent leurs canots pendant des heures entières, pour considérer les cabrioles des sapajoux, et les perroquets sont les seuls oiseaux qu'ils se fassent un plaisir de nourrir, d'élever, et qu'ils aient pris la peine de chercher à perfectionner ; car ils ont trouvé le petit art, encore inconnu parmi nous, de varier et de rendre plus riches les belles couleurs qui parent le plumage des oiseaux.

L'usage de la main, la marche à deux pieds, la ressemblance, quoique grossière, de la face ; le manque de queue, la similitude de quelques parties du corps avec celles du corps humain, l'amour passionné des mâles pour nos femmes ; tous les actes qui peuvent résulter de cette conformité d'organisation, ont fait donner au singe le nom d'*homme sauvage* par des hommes, à la vérité, qui l'étoient à demi, et qui ne savoient comparer que ces rapports extérieurs. Que seroit-ce, si par une combinaison de nature aussi possible que toute autre, le singe eût eu la voix du perroquet, et, comme lui, la faculté de la parole ? Le singe parlant eût rendu muette d'étonnement l'espèce humaine entière, et l'auroit réduite au point que le philosophe auroit eu grande peine à démontrer qu'avec tous ces beaux attributs humains le singe n'en étoit pas moins une bête. Il est donc heureux pour notre intelligence que la nature ait séparé et placé dans deux espèces très-différentes, l'imitation de la parole et celle de nos gestes; et qu'ayant doué tous les animaux des mêmes sens, et quelques-uns d'entre eux de membres et d'organes, semblables à ceux de l'homme, elle lui ait réservé la faculté de se perfectionner ; caractère unique et glorieux qui seul fait notre prééminence, et constitue l'empire de l'homme sur tous les autres êtres.

Buffon.

§ 168. *Perfectibilité dont les Animaux sont suceptibles.*

Car il faut distinguer deux genres de perfectibilité, l'un stérile et qui se borne à l'éducation de l'individu, et l'autre fécond qui s'étend sur toute l'espèce, et qui s'étend autant qu'on le cultive par les institutions de la société. Aucun des animaux n'est susceptible de cette perfectibilité d'espèce ; ils ne sont aujourd'hui que ce qu'ils ont été, que ce qu'ils seront toujours, et jamais rien de plus ; parce que leur éducation étant purement individuelle, ils ne peuvent transmettre à leurs petits que ce qu'ils ont eux-mêmes reçu de leurs père et mère : au lieu que l'homme reçoit l'éducation de tous les siècles, recueille toutes les institutions des autres hommes, et peut, par un sage emploi du temps, profiter de tous les instans de la durée de son espèce pour la perfectionner tous les jours de plus en plus. Aussi quel regret ne devons-nous pas avoir à ces âges funestes où la barbarie a non-seulement arrêté nos progrès, mais nous a fait reculer au point d'imperfection d'où nous étions partis ! Sans ces malheureuses vicissitudes, l'espèce humaine eût marché et marcheroit encore constamment vers cette perfection glorieuse, qui est le plus beau titre de sa supériorité, et qui seule peut faire son bonheur.

Mais l'homme purement sauvage, qui se refuseroit à toute société, ne recevant qu'une éducation individuelle, ne pourroit perfectionner son espèce, et ne seroit pas différent, même pour l'intelligence, de ces animaux auxquels on a donné son nom ; il n'auroit pas même la parole, s'il fuyoit sa famille et abandonnoit ses enfans peu de temps après leur naissance. C'est donc à la tendresse des mères que sont dus les premiers germes de la société ; c'est donc à leur constante sollicitude et aux soins assidus de leur tendre affection, qu'est dû le développement de ces germes précieux : la foiblesse de l'enfant exige des attentions continuelles et produit la nécessité de cette durée d'affection pendant laquelle les cris du besoin et les réponses de la tendresse commencent à former une langue, dont les expressions deviennent constantes et l'intelligence réciproque, par la répétition de deux ou trois ans d'exercice mutuel ; tandis que dans les animaux, dont l'accroissement est bien plus prompt, les signes respectifs de besoins et de secours, ne se répétant que pendant six semaines ou deux mois, ne peuvent faire que des impressions légères,

fugitives, et qui s'évanouissent au moment que le jeune animal se sépare de sa mère. Il ne peut donc y avoir de langue, soit de paroles, soit par signes, que dans l'espèce humaine, par cette seule raison que nous venons d'exposer ; car on ne doit point attribuer à la structure particulière de nos organes la formation de notre parole, dès que le perroquet peut la prononcer comme l'homme ; mais jaser n'est pas parler, et les paroles ne sont langues que quand elles expriment l'intelligence, et qu'elles peuvent la communiquer. Or, ces oiseaux, auxquels rien ne manque pour la facilité de la parole, manquent de cette expression de l'intelligence, qui seule fait la haute faculté du langage ; ils en sont privés comme tous les autres animaux, et par les mêmes causes, c'est à dire par leur prompt accroissement dans le premier âge, par la courte durée de leur société avec leurs parens, dont les soins se bornent à l'éducation corporelle, et ne se répètent ni ne se continuent assez de temps pour faire des impressions durables et réciproques, ni même assez pour établir l'union d'une famille constante, premier degré de toute société, et source unique de toute intelligence.

La faculté de l'imitation de la parole ou de nos gestes, ne donne donc aucune prééminence aux animaux qui sont doués de cette espèce de talent naturel. Le singe qui gesticule, le perroquet qui répète nos mots, n'en sont pas plus en état de croître en intelligence et de perfectionner leur espèce : ce talent se borne dans le perroquet à le rendre plus intéressant pour nous, mais ne suppose en lui aucune supériorité sur les autres oiseaux, sinon qu'ayant plus éminemment qu'aucun d'eux cette facilité d'imiter la parole, il doit avoir le sens de l'ouïe et les organes de la voix plus analogues à ceux de l'homme ; et ce rapport de conformité, qui dans le perroquet est au plus haut degré, se trouve, à quelques nuances près, dans plusieurs autres oiseaux dont la langue est épaisse, arrondie, et de la même forme à peu près que celle du perroquet : les sansonnets, les merles, les geais, les choucas, etc. peuvent imiter la parole ; ceux qui ont la langue fourchue, et ce sont presque tous nos petits oiseaux, sifflent plus aisément qu'ils ne jasent ; enfin, ceux dans lesquels cette organisation propre à siffler se trouve réunie avec la sensibilité de l'oreille et la réminiscence de sensations reçues par cet organe, apprennent aisément à répéter des airs, c'est-à-dire à siffler en musique : le serin, la linotte, le tarin, le bouvreuil semblent être naturellement musiciens. Le perroquet, soit par imperfection d'organes, ou défaut de mémoire, ne fait entendre que des cris ou des phrases très-courtes, et ne peut ni chanter, ni répéter des airs modulés ; néanmoins il imite tous les bruits qu'il entend, le miaulement du chat, l'aboiement du chien, et les cris des oiseaux aussi facilement qu'il contrefait la parole : il peut donc exprimer et même articuler les sons, mais non les moduler ni les soutenir par des expressions cadencées, ce qui prouve qu'il a moins de mémoire, moins de flexibilité dans les organes, et le gosier aussi sec, aussi agreste que les oiseaux chanteurs l'ont moëlleux et tendre. *Buffon.*

§ 169. *En quoi consiste la Faculté de l'Imitation dans les Animaux.*

D'ailleurs, il faut distinguer aussi deux sortes d'imitation, l'une réfléchie et sentie, et l'autre machinale et sans intention : la première acquise, et la seconde, pour ainsi dire, innée ; l'une n'est que le résultat de l'instinct commun répandu dans l'espèce entière, et ne consiste que dans la similitude des mouvemens et des opérations de chaque individu, qui tous semblent être induits ou contraints à faire les mêmes choses ; plus ils sont stupides, plus cette imitation tracée dans l'espèce est parfaite : un mouton ne fait et ne fera jamais que ce qu'ont fait et font tous les autres moutons : la première cellule d'une abeille ressemble à la dernière ; l'espèce entière n'a pas plus d'intelligence qu'un seul individu, et c'est en cela que consiste la différence de l'esprit à l'instinct ; ainsi, l'imitation naturelle n'est dans chaque espèce qu'un résultat de similitude, une nécessité d'autant moins intelligente et plus aveugle qu'elle est plus également répartie : l'autre imitation qu'on doit regarder comme artificielle, ne peut ni se répartir, ni se communiquer à l'espèce ; elle n'appartient qu'à l'individu qui la reçoit, qui la possède sans pouvoir la donner ; le perroquet le mieux instruit ne transmettra pas le talent de la parole à ses petits. Toute imitation communiquée aux animaux par l'art et par les soins de l'homme,

reste dans l'individu qui en a l'empreinte, et quoique cette imitation soit, comme la première, entièrement dépendante de l'organisation, cependant elle suppose des facultés particulières qui semblent tenir à l'intelligence, telles que la sensibilité, l'attention, la mémoire ; en sorte que les animaux qui sont capables de cette imitation, et qui peuvent recevoir des impressions durables et quelques traits d'éducation de la part de l'homme, sont des espèces distinguées dans l'ordre des êtres organisés ; et si cette éducation est facile, et que l'homme puisse la donner aisément à tous les individus, l'espèce, comme celle du chien, devient réellement supérieure aux autres espèces d'animaux, tant qu'elle conserve ses relations avec l'homme ; car le chien abandonné à sa seule nature, retombe au niveau du renard et du loup, et ne peut de lui-même s'élever au-dessus.

Nous pouvons donc ennoblir tous les êtres en nous approchant d'eux, mais nous n'apprenons jamais aux animaux à se perfectionner d'eux-mêmes. Chaque individu peut emprunter de nous, sans que l'espèce en profite, et c'est toujours faute d'intelligence entre eux : aucun ne peut communiquer aux autres ce qu'il a reçu de nous ; mais tous sont à peu près également susceptibles d'éducation individuelle : car quoique les oiseaux, par les proportions du corps et par la forme de leurs membres, soient très-différens des animaux quadrupèdes; nous verrons néanmoins que, comme ils ont les mêmes sens, ils sont susceptibles des mêmes degrés d'éducation ; on apprend aux *agamis* à faire à peu près tout ce que font nos chiens ; un serin bien élevé marque son affection par des caresses aussi vraies, plus innocentes, et moins fausses que celles du chat. Nous avons des exemples de ce que peut l'éducation sur les oiseaux de proie, qui de tous paroissent être les plus farouches et les plus difficiles à dompter. On connoît en Asie le petit art d'instruire le pigeon à porter et rapporter des billets à cent lieues de distance, L'art plus grand et mieux connu de la fauconnerie, nous démontre qu'en dirigeant l'instinct naturel des oiseaux, on peut le perfectionner autant que celui des autres animaux. Tout me semble prouver que, si l'homme vouloit donner autant de temps et de soins à l'éducation d'un oiseau ou de tout autre animal, qu'on en donne à celle d'un enfant, il feroit par imitation tout ce que celui-ci fait par intelligence : l'intelligence toujours féconde, se communique et s'étend à l'espèce entière, toujours en augmentant, au lieu que l'imitation nécessairement stérile ne peut ni s'étendre, ni même se transmettre par ceux qui l'ont reçue.

Et cette éducation par laquelle nous rendons les animaux, les oiseaux plus utiles et plus aimables pour nous, semble les rendre odieux à tous les autres, et surtout à ceux de leur espèce ; dès que l'oiseau privé prend son essor et va dans la forêt, les autres s'assemblent d'abord pour l'admirer, et bientôt ils le maltraitent. Les sauvages de leur espèce se réunissent pour les assaillir et les chasser ; ils ne les admettent dans leur compagnie que quand ces oiseaux privés ont perdu tous les signes de leur affection pour nous, et tous les caractères qui les rendoient différens de leurs frères sauvages, comme si ces mêmes caractères rappeloient à ceux-ci le sentiment de la crainte qu'ils ont de l'homme leur tyran, et la haine que mérite ses suppôts ou ses esclaves. *Buffon.*

§ 170. *Indépendance des Oiseaux.*

Les oiseaux sont de tous les êtres de la nature les plus indépendans et les plus fiers de leur liberté, parce qu'elle est plus entière et plus étendue que celle de tous les autres animaux ; comme il ne faut qu'un instant à l'oiseau pour franchir tout obstacle et s'élever au-dessus de ses ennemis, qu'il leur est supérieur par la vitesse du mouvement, et par l'avantage de sa position dans un élément où ils ne peuvent atteindre, il voit tous les animaux terrestres comme des êtres lourds et rampans attachés à la terre ; il n'auroit même aucune crainte de l'homme, si la balle et la flèche ne leur avoit appris que sans sortir de sa place il peut atteindre, frapper et porter la mort au loin. La nature en donnant des ailes aux oiseaux, leur a départi les attributs de l'indépendance et les instrumens de la haute liberté : aussi n'ont-ils de patrie que le ciel qui leur convient : ils en prévoient les vicissitudes en changeant de climat, en devançant les saisons ; ils ne s'y établissent qu'après en avoir pressenti la température ; la plupart n'arrivent que quand la douce haleine du printemps a tapissé les forêts de verdure, quand elle

fait éclore les germes qui doivent les nourrir, quand ils peuvent s'établir, se gîter, se cacher sous l'ombrage, quand enfin le ciel et la terre semblent réunir leurs bienfaits pour combler leur bonheur. Cependant cette saison de plaisir devient bientôt un temps d'inquiétude, tout à l'heure ils auront à craindre, pour les tendres fruits de leur amour, ces mêmes ennemis au-dessus desquels ils planoient avec mépris ; le chat sauvage, la martre, la belette chercheront à dévorer ce qu'ils ont de plus cher ; la couleuvre rampante gravira pour avaler leurs œufs et détruire leur progéniture ; quelque élevé, quelque caché que puisse être leur nid, ils sauront le découvrir, l'atteindre, le dévaster ; et les enfans, cette aimable portion du genre humain, mais toujours malfaisante par désœuvrement, violeront sans raison ces dépôts sacrés du produit de l'amour : souvent la tendre mère se sacrifie dans l'espérance de sauver ses petits ; elle se laisse prendre plutôt que de les abandonner ; elle préfère de partager et de subir le malheur de leur sort, à celui d'aller seule l'annoncer par ses cris à son amant, qui néanmoins pourroit seul la consoler en partageant sa douleur. L'affection maternelle est donc un sentiment plus fort que celui de la crainte, et plus profond que celui de l'amour, puisque cette affection l'emporte sur les deux dans le cœur d'une mère, et lui fait oublier son amour, sa liberté, sa vie.

Ce couple heureux évite-t il ce danger pour sa famille naissante, parvient-il à l'élever, c'est alors que des ennemis encore plus redoutables, viennent l'assaillir avec plus d'avantage ; l'oiseau de proie arrive comme la foudre et fond sur la famille entière ; le père et la mère sont souvent ses premières victimes, et les petits dont les ailes ne sont pas encore assez exercées ne peuvent lui échapper. Ces oiseaux de carnage frappent tous les autres oiseaux d'une frayeur si vive, qu'on les voit frémir à leur aspect; ceux même qui sont en sûreté dans nos basse-cours, quelque éloigné que soit l'ennemi, tremblent au moment qu'ils l'aperçoivent, et ceux de la campagne, saisis du même effroi, le marquent par des cris et par leur fuite précipitée vers les lieux où ils peuvent se cacher. L'état le plus libre de la nature a donc aussi ses tyrans, et malheureusement c'est à eux seuls qu'appartient cette suprême liberté dont ils abusent, et cette indépendance absolue qui les rend les plus fiers de tous les animaux ; l'aigle méprise le lion et lui enlève impunément sa proie; il tyrannise également les habitans de l'air et ceux de la terre, et il auroit peut-être envahi l'empire d'une grande portion de la nature, si les armes de l'homme ne l'eussent relégué sur le sommet des montagnes et repoussé jusqu'aux lieux inaccessibles, où il jouit encore, sans trouble et sans rivalité, de tous les avantages de sa domination tyrannique.

Le coup d'œil que nous venons de jeter rapidement sur les facultés des oiseaux, suffit pour nous démontrer que dans la chaîne du grand ordre des êtres, ils doivent être après l'homme, placés au premier rang. La nature a rassemblé, concentré dans le petit volume de leur corps, plus de force qu'elle n'en a départi aux grandes masses des animaux les plus puissans ; elle leur a donné plus de légèreté, sans rien ôter à la solidité de leur organisation ; elle leur a cédé un empire plus étendu sur les habitans de l'air, de la terre et des eaux ; elle leur a livré les pouvoirs d'une domination exclusive sur le genre entier des insectes, qui ne semblent tenir d'elle leur existence que pour maintenir et fortifier celles de leurs destructeurs auxquels ils servent de pâture ; ils dominent de même sur les reptiles dont ils purgent la terre sans redouter leur venin, sur les poissons qu'ils enlèvent hors de leur élément pour les dévorer ; et enfin sur les animaux quadrupèdes dont ils font également des victimes ; on a vu la buse assaillir le renard, le faucon arrêter la gazelle, l'aigle enlever la brebis, attaquer le chien comme le lièvre, les mettre à mort, et les emporter dans son aire ; et si nous ajoutons à toutes ces prééminences de force et de vitesse, celles qui rapprochent les oiseaux de la nature de l'homme, la marche à deux pieds, l'imitation de la parole, la mémoire musicale, nous les verrons plus près de nous que leur forme extérieure ne paroît l'indiquer ; en même temps que par la prérogative unique de l'attribut des ailes et par la prééminence du vol sur la course, nous reconnoîtrons leur supériorité sur tous les animaux terrestres.

Buffon.

§ 171. *De l'Instinct social dans les Oiseaux.*

L'instinct social n'est pas donné à toutes les espèces d'oiseaux ; mais dans celle où il se manifeste, il est plus grand, plus décidé que dans tous les autres animaux. Non-seulement leurs attroupemens sont plus nombreux et leur réunion plus constante que celle des quadrupèdes, mais il semble que ce n'est qu'aux oiseaux seuls qu'appartient cette communauté de goûts, de projets, de plaisirs, et cette union de volonté qui fait le lien de l'attachement mutuel, et le motif de la liaison générale. Cette supériorité d'instinct social dans les oiseaux, suppose d'abord une nombreuse multiplication, et vient ensuite de ce qu'ils ont plus de moyens et de facilités de se rapprocher, de se rejoindre, de demeurer et voyager ensemble ; ce qui les met à même de s'entendre et de se communiquer assez d'intelligence, pour connoître les premières lois de la société qui, dans toute espèce, ne peut s'établir que sur un plan dirigé par des vues concertées. C'est cette intelligence qui produit, entre les individus, l'affection, la confiance et les douces habitudes de l'union, de la paix et de tous les biens qu'elle procure. En effet, si nous considérons les sociétés libres ou forcées des animaux quadrupèdes, soit qu'ils se réunissent furtivement et à l'écart dans l'état sauvage, soit qu'ils se trouvent rassemblés avec indifférence ou regret sous l'empire de l'homme, et attroupés en domestiques ou en esclaves, nous ne pourrons les comparer aux grandes sociétés des oiseaux, formées par pur instinct, entretenues par goût, par affection, sous les auspices de la pleine liberté. Nous voyons les pigeons chérir leur commun domicile, et s'y plaire d'autant plus qu'ils y sont plus nombreux ; nous voyons les cailles se rassembler, se reconnoître, donner et suivre l'avis général du départ ; nous savons que les oiseaux gallinacés ont, même dans l'état sauvage, des habitudes sociales que la domesticité n'a fait que seconder sans contraindre la nature ; enfin, nous voyons tous les oiseaux qui sont écartés dans les bois, ou dispersés dans les champs, s'attrouper dans l'arrière saison, et, après avoir égayé de leurs jeux les derniers beaux jours de l'automne, partir de concert pour aller chercher ensemble des climats plus heureux et des hivers tempérés ; et tout cela s'exécute indépendamment de l'homme, quoiqu'à l'entour de lui, et sans qu'il puisse y mettre obstacle ; au lieu qu'il anéantit ou contraint toute société, toute volonté commune dans les animaux quadrupèdes : en les désunissant, il les a dispersés. La marmotte, sociale par instinct, se trouve reléguée, solitaire à la cime des montagnes ; le castor encore plus aimant, plus uni et presque policé, a été repoussé dans le fond des déserts ; l'homme a détruit ou prévenu toute société entre les animaux ; il a éteint celle du cheval, en soumettant l'espèce entière au frein ; il a gêné même celle de l'éléphant, malgré la puissance et la force de ce géant des animaux, malgré son refus constant de produire en domesticité. Les oiseaux seuls ont échappé à la domination du tyran ; il n'a rien pu sur leur société, qui est aussi libre que l'empire de l'air ; toutes ses atteintes ne peuvent porter que sur la vie des individus : ils en diminue le nombre, mais l'espèce ne souffre que cet échec, et ne perd ni la liberté, ni son instinct, ni ses mœurs. Il y a même des oiseaux que nous ne connoissons que par les effets de cet instinct social, et que nous ne voyons que dans les momens de l'attroupement général et de leur réunion en grande compagnie : telle est en général la société de la plupart des espèces des oiseaux d'eau, et en particulier celle des pluviers.

Buffon.

§ 172. Oiseaux. *Le Condor.*

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le condor doit être regardé comme le plus grand de tous ; l'autruche, le casoar, le dronte, dont les ailes et les plumes ne sont pas conformées pour le vol, et qui par cette raison ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés ; ce sont, pour ainsi dire, des oiseaux imparfaits, des espèces d'animaux terrestres bipèdes, qui sont une nuance mitoyenne entre les oiseaux et les quadrupèdes dans un sens, tandis que les roussettes, les rougettes, et les chauves-souris sont une semblable nuance ; mais en sens contraire, entre les quadrupèdes et les oiseaux. Le condor possède même à un plus haut degré que l'aigle, toutes les qualités, toutes les puissances que la na-

ture a départies aux espèces les plus parfaites de cette classe d'êtres ; il a jusqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec et les serres à proportion aussi grandes et aussi fortes ; le courage égal à la force.

Bien des naturalistes ont pensé que le condor étoit du genre des vautours, à cause de sa tête et de son cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que son naturel tient plus de celui des aigles ; il est, disent les voyageurs, courageux et très-fier ; il attaque seul un homme, et tue aisément un enfant de dix ou douze ans ; il arrête un troupeau de moutons, et choisit à son aise celui qu'il veut enlever ; il emporte les chevreuils, tue les biches et les vaches, et prend aussi de gros poissons ; il vit donc comme les aigles du produit de sa chasse ; il se nourrit de proies vivantes, et non pas de cadavres ; toutes ses habitudes sont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en soit, il me paroît que cet oiseau, qui est encore peu connu parce qu'il est rare partout, n'est cependant pas confiné aux seules terres méridionales de l'Amérique; je suis persuadé qu'il se trouve également en Afrique, en Asie et peut-être même en Europe. En effet, à quelle autre espèce pourroit-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands, qui a été souvent vu en Allemagne et en Suisse en différens temps, et qui est beaucoup plus grand que l'aigle ; et cet oiseau, qui pesoit dix-huit livres et qui avoit dix-huit pieds de vol, qu'on tua, en 1719, au château de Milourdin paroisse de Saint-Martin d'Abat, près de Châteauneuf-sur-Loire. Garcilasso a eu raison de dire que le condor du Pérou et du Chili, est le même oiseau que le *Ruck* ou *Roc* des Orientaux, si fameux dans les contes Arabes.

Buffon.

§ 173. *Le Grand Aigle.*

Le grand aigle, qu'on appelle aussi aigle royal ou aigle doré, est le plus grand de tous les aigles : la femelle a jusqu'à trois pieds et demi de longueur, et plus de huit pieds et demi de vol ou d'envergure ; elle pèse seize et même dix-huit livres ; le mâle est plus petit, et ne pèse guères que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort et assez semblable à de la corne bleuâtre ; les ongles noirs et pointus, dont le plus grand, qui est celui de derrière, a quelquefois jusqu'à cinq pouces de longueur ; les yeux sont grands, mais paroissent enfoncés dans une cavité profonde que la partie supérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé ; l'iris de l'œil est d'un beau jaune clair, et brille d'un feu très-vif ; l'humeur vitrée est de couleur de topaze ; le cristallin qui est sec et solide, a le brillant et l'éclat du diamant ; l'œsophage se dilate en une large poche, qui peut contenir une pinte de liqueur.

L'estomac, qui est au-dessous, n'est pas à beaucoup près aussi grand que cette première poche, mais il est à peu près également souple et membraneux. Cet oiseau est gras surtout en hiver ; sa graisse est blanche, et sa chair, quoique dure et fibreuse, ne sent pas le sauvage comme celle des autres oiseaux de proie.

L'aigle a plusieurs convenances physiques et morales avec le lion ; la force, et par conséquent l'empire sur les autres oiseaux, comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux et méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille et de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, et il laisse, comme le lion, les débris et les restes aux autres animaux. Quelque affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est encore solitaire comme le lion, habitant d'un désert dont il défend l'entrée et l'usage de la chasse à tous les autres oiseaux ; car il est peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lion dans la même partie de forêt ; ils se tiennent assez loin les uns des autres, pour que l'espace qu'ils se sont départi leur fournisse une ample subsistance ; ils ne comptent la valeur et l'étendue de leur royaume que par le produit de la chasse. L'aigle a de plus les yeux étincelans et à peu près de la même couleur que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout aussi forte, le cris également effrayant. Nés tous deux pour le combat et la proie, ils sont également ennemis de toute société, également féroces, également fiers

et difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience et d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître, dès qu'il a pris de la force et de l'âge. Anciennement on s'en servoit en orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd, pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr, pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître. Il a le bec et les ongles crochus et formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste et compacte, les jambes et les ailes très-fortes, les os fermes, la chair dure, les plumes rudes, l'attitude fière et droite; les mouvemens brusques et le vol très-rapide. C'est de tous les oiseaux celui qui s'élève le plus haut, et c'est par cette raison que les anciens ont appelé l'aigle l'*oiseau céleste*, et qu'ils le regardoient, dans les augures, comme le messager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaison du vautour; il ne chasse donc qu'à vue; et lorsqu'il a saisi sa proie, il rabat son vol, comme pour en éprouver le poids, et la pose à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de souplesse dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, surtout lorsqu'il est chargé; il emporte aisément les oies, les grues; il enlève aussi les lièvres et même les petits agneaux, les chevreaux, et lorsqu'il attaque les faons et les veaux, c'est pour se rassasier sur le lieu, de leur sang et de leur chair, et en emporter ensuite les lambeaux dans son *aire*, c'est ainsi qu'on appelle son nid, qui est en effet tout plat et non pas creux comme celui de la plupart des autres oiseaux.

On assure que les aigles vivent plus d'un siècle, et l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés, ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant et lamentable, et d'un ton soutenu. L'aigle boit très-rarement et peut-être point du tout, lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif.

Buffon.

§ 174. *Le Duc.*

Les poëtes ont dédié l'aigle à Jupiter, et le duc à Junon; c'est en effet l'aigle de la nuit, et le roi de cette tribu d'oiseaux qui craignent la lumière du jour, et ne volent que quand elle s'éteint. Le duc paroit être au premier coup d'œil, aussi gros, aussi fort que l'aigle commun; cependant il est réellement plus petit, et les proportions de son corps sont toutes différentes. Il a les jambes, le corps et la queue plus courts que l'aigle, la tête beaucoup plus grande, les ailes bien moins longues, l'étendue du vol n'étant que d'environ cinq pieds. . . . . Son cri, qu'il fait retentir dans le silence de la nuit, lorsque tous les autres animaux se taisent, est effrayant; et c'est alors qu'il les éveille, les inquiète, les poursuit et les enlève, ou les met à mort pour les dépecer et les emporter dans les cavernes qui lui servent de retraite; aussi n'habite-t-il que les rochers ou les vieilles tours abandonnées et situées au-dessus des montagnes; il descend rarement dans les plaines, et ne se perche pas volontiers sur les arbres, mais sur les églises écartées et sur les vieux châteaux. Sa chasse la plus ordinaire, sont les jeunes lièvres, les lapins, les taupes, les mulots, les souris qu'il avale tout entières; il mange aussi les chauve-souris, les serpens, les lézards, les crapauds, les grenouilles, et en nourrit ses petits: il chasse alors avec tant d'activité, que son nid regorge de provisions; il en rassemble plus qu'aucun autre oiseau de proie.

On garde ces oiseaux dans les ménageries, à cause de leur figure singulière; l'espèce n'en est pas aussi nombreuse en France que celle des autres hiboux, et il n'est pas sûr qu'ils restent au pays toute l'année: ils y nichent cependant quelquefois sur des arbres creux, et plus souvent dans des cavernes de rochers, ou dans des trous de hautes et vieilles murailles; leur nid a près de trois pieds de diamètre: on ne trouve souvent qu'un œuf ou deux dans ce nid, et rarement trois; la couleur de ses œufs tire un peu sur celle du plumage de l'oiseau; leur grosseur excède celle des œufs de poule: les petits sont très-voraces, et les pères et mères

très-habiles à la chasse, qu'ils font dans le silence, et avec beaucoup plus de légèreté que leur grosse corpulence ne paroît le permettre. Souvent ils se battent avec les buses, et sont ordinairement les plus forts et les maîtres de la proie qu'ils leur enlèvent ; ils supportent plus aisément la lumière du jour que les autres oiseaux de nuit ; car ils sortent de meilleure heure le soir, et rentrent plus tard le matin ; on voit quelquefois le duc assailli par des troupes de corneilles qui le suivent au vol et l'environnent par milliers ; il soutient leur choc, pousse des cris plus fort qu'elles, et finit par les disperser, et souvent par en prendre quelqu'une lorsque la lumière du jour baisse. Quoiqu'ils aient les ailes plus courtes que la plupart des oiseaux de haut vol, ils ne laissent pas de s'élever assez haut, surtout à l'heure du crépuscule ; mais ordinairement ils ne volent que bas et à de petites distances dans les autres heures du jour. *Buffon.*

§ 175. *La Pie-Grièche.*

Ces oiseaux, quoique petits, quoique délicats de corps et de membres, doivent néanmoins, par leur courage, par leur large bec, fort et crochu, et par leur appétit pour la chair, être mis au rang des oiseaux de proie, même des plus fiers et des plus sanguinaires : on est toujours étonné de voir l'intrépidité avec laquelle une petite pie-grièche combat contre les pies, les corneilles, les cresserelles, tous oiseaux beaucoup plus grands et plus forts qu'elle ; non-seulement elle combat pour se défendre, mais souvent elle attaque, et toujours avec avantage, surtout lorsque le couple se réunit pour éloigner de leurs petits les oiseaux de rapine ; elles n'attendent pas qu'ils approchent, il suffit qu'ils passent à leur portée pour qu'elles aillent au-devant ; elles les attaquent à grands cris, leur font des blessures cruelles, et les chassent avec tant de fureur, qu'ils fuient souvent sans oser revenir ; et dans ce combat inégal contre d'aussi grands ennemis, il est rare de les voir succomber sous la force, ou se laisser emporter : il arrive seulement qu'elles tombent quelquefois avec l'oiseau contre lequel elles se sont accrochées avec tant d'acharnement, que le combat ne finit que par la chute et la mort de tous deux ; aussi les oiseaux de proie les plus braves les respectent ; les milans, les buses, les corbeaux paroissent les craindre et les fuir plutôt que les chercher. Rien dans la nature ne peint mieux la puissance et les droits du courage, que de voir ce petit oiseau qui n'est guères plus gros qu'une alouette, voler de pair avec les éperviers, les faucons, et tous les autres tyrans de l'air, sans les redouter, et chasser dans leur domaine sans craindre d'en être puni ; car quoique les pie-grièches se nourrissent communément d'insectes, elles aiment la chair de préférence : elles poursuivent au vol tous les petits oiseaux ; on en a vu prendre des perdreaux et de jeunes levreaux ; les grives, les merles, et les autres oiseaux pris au lacet ou au piége, deviennent leur proie la plus ordinaire ; elles les saisissent avec les ongles, leur crèvent la tête avec le bec, leur serrent et déchiquètent le cou ; et après les avoir étranglés et tués, elles les plument pour les manger, les dépecer à leur aise, et en emporter dans leur nid les débris en lambeaux.

Buffon.

§ 176. *L'Oiseau-Mouche.*

De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature ; elle l'a placé dans l'ordre des oiseaux, au dernier degré de l'échelle de grandeur ; son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche ; elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux, légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori. L'émeraude, le rubis, la topase brillent sur ses habits, il ne les souille jamais de la poussière de la terre, et dans sa vie tout aérienne, on le voit à peine toucher le gazon par instans ; il est toujours en l'air, volant de fleurs en fleurs ; il a leur fraîcheur comme il a leur éclat : il vit de leur nectar, et n'habite que les climats où sans cesse elles se renouvellent.

C'est dans les contrées les plus chaudes du nouveau monde que se trouvent toutes les espèces d'oiseaux-mouches ; elles sont assez nombreuses et paroissent confinées entre les deux tropiques, car ceux qui s'avancent en été dans les zones tempérées n'y font qu'un court séjour,

ils semblent suivre le soleil, s'avancer, se retirer avec lui, et voler sur l'aile des zéphirs à la suite d'un printemps éternel.

Les Indiens, frappés de l'éclat et du feu que rendent les couleurs de ces brillans oiseaux, leur avoient donné les noms de *rayons* ou *cheveux du soleil*. Les petites espèces de ces oiseaux sont au-dessous de la grande mouche asile *(le taon)* pour la grandeur et du bourdon pour la grosseur. Leur bec est une aiguille fine, et leur langue un fil délié ; leurs petits yeux noirs ne paroissent que deux points brillans ; les plumes de leurs ailes sont si délicates, qu'elles en paroissent transparentes ; à peine aperçoit-on leurs pieds tant ils sont courts et menus : ils en font peu d'usage, ils ne se posent que pour passer la nuit, et se laissent pendant le jour emporter dans les airs ; leur vol est continu, bourdonnant et rapide. Maregrave compare le bruit de leurs ailes à celui d'un rouet ; leur battement est si vif, que l'oiseau s'arrêtant dans les airs, paroît non-seulement immobile, mais tout à fait sans action : on le voit s'arrêter ainsi quelques instans devant une fleur, et partir comme un trait pour aller à une autre ; il les visite toutes, plongeant sa petite langue dans leur sein, les flattant de ses ailes, sans jamais s'y fixer, mais aussi sans les quitter jamais ; il ne presse ses inconstances que pour mieux suivre ses amours et multiplier ses jouissances innocentes, car cet amant léger des fleurs vit à leurs dépens sans les flétrir ; il ne fait que pomper leur miel, et c'est à cet usage que sa langue paroit uniquement destinée ; elle est composée de deux fibres creuses formant un petit canal, divisé au bout en deux filets ; elle a la forme d'une trompe dont elle fait les fonctions : l'oiseau la darde hors de son bec, et la plonge jusqu'au fond du calice des fleurs pour en tirer les sucs. Telle est sa manière de vivre.

Rien n'égale la vivacité de ces petits oiseaux, si ce n'est leur courage ou plutôt leur audace : on les voit poursuivre avec furie des oiseaux vingt fois plus gros qu'eux, s'attacher à leur corps, et se laissant emporter par leur vol, les becqueter à coups redoublés jusqu'à ce qu'ils aient assouvi leur petite colère. Quelquefois même ils se livrent entre eux de très-vifs combats ; l'impatience paroît être leur âme : s'ils s'approchent d'une fleur et qu'ils la trouvent fanée, ils lui arrachent les pétales avec une précipitation qui marque leur dépit ; ils n'ont pas d'autre voix qu'un petit cri fréquent et répété ; ils se font entendre dans les bois dès l'aurore, jusqu'à ce qu'aux premiers rayons du soleil, tous prennent l'essor et se dispersent dans les campagnes.

Ils sont solitaires, et il seroit difficile qu'étant sans cesse emportés dans les airs, ils pussent se reconnoître et se joindre ; néanmoins l'amour, dont la puissance s'étend au-delà de celle des élémens, sait rapprocher et réunir tous les êtres dispersés ; on voit les oiseaux-mouches deux à deux dans le temps des nichées : le nid qu'ils construisent répond à la délicatesse de leur corps ; il est fait d'un coton fin ou d'une bourre soyeuse recueillie sur les fleurs ; ce nid est fortement tissu et de la consistance d'une peau douce et épaisse ; la femelle se charge de l'ouvrage, et laisse au mâle le soin d'apporter les matériaux ; on la voit empressée à ce travail chéri, chercher, choisir, employer brin à brin les fibres propres à former le tissu de ce doux berceau de sa progéniture ; elle en polit les bords avec sa gorge, le dedans avec sa queue ; elle le revêt à l'extérieur de petits morceaux d'écorce de gommiers qu'elle colle à l'entour pour le défendre des injures de l'air, autant que pour le rendre plus solide ; le tout est attaché à deux feuilles ou à un seul brin d'oranger, de citronnier, ou quelquefois à un fétu qui pend de la couverture de quelque case. Ce nid n'est pas plus gros que la moitié d'un abricot, et fait de même en demi-coupe ; on y trouve deux œufs tout blancs et pas plus gros que de petits pois ; le mâle et la femelle les couvent tour à tour pendant douze jours ; les petits éclosent au treizième jour, et ne sont alors pas plus gros que des mouches. " Je n'ai jamais pu remarquer, dit le " père Dutertre, quelle sorte de becquée " la mère leur apporte, sinon qu'elle " leur donne à sucer sa langue encore " toute emmiellée du suc tiré des fleurs".

On conçoit aisément qu'il est comme impossible d'élever ces petits volatiles : ceux qu'on a essayé de nourrir avec des sirops ont dépéri dans quelques semaines ; ces alimens, quoique légers, sont encore bien différens du nectar délicat qu'ils recueillent en liberté sur les fleurs, et peut-être auroit-on mieux réussi en leur offrant du miel.

La manière de les abattre est de les tirer avec du sable ou à la sarbacane ; ils sont si peu défians, qu'ils se laissent approcher jusqu'à cinq ou six pas. On peut encore les prendre en se plaçant dans un buisson fleuri, une verge enduite d'une gomme gluante à la main ; on en touche aisément le petit oiseau lorsqu'il bourdonne devant une fleur ; il meurt aussitôt qu'il est pris, et sert après sa mort à parer les jeunes Indiennes qui portent en pendans d'oreilles deux de ces charmans oiseaux. Les Péruviens avoient l'art de composer avec leurs plumes des tableaux, dont les anciennes relations ne cessent de vanter la beauté.

Buffon.

§ 177. *Le Colibri.*

La nature en prodigant tant de beautés à l'oiseau-mouche, n'a pas oublié le colibri son voisin et son proche parent ; elle l'a produit dans le même climat et formé sur le même modèle ; aussi brillant, aussi léger que l'oiseau-mouche, et vivant comme lui sur les fleurs, le colibri est paré de même de tout ce que les plus riches couleurs ont d'éclatant, de moëlleux, de suave ; et ce que nous avons dit de la beauté de l'oiseau-mouche, de sa vivacité, de son vol bourdonnant et rapide, de sa constance à visiter les fleurs, de sa manière de nicher et de vivre, doit s'appliquer également au colibri : un même instinct anime ces deux charmans oiseaux ; et comme ils se ressemblent presque en tout, souvent on les a confondus sous un même nom ; cependant ils diffèrent les uns des autres par un caractère évident et constant ; cette différence est dans le bec : celui des colibris égal et filé, légèrement renflé par le bout, n'est pas droit comme dans l'oiseau-mouche, mais courbé dans toute sa longueur ; il est aussi plus long à proportion. De plus, la taille svelte et légère des colibris paroît plus allongée que celle des oiseaux-mouches.

Il n'est pas plus facile d'élever les petits des colibris que ceux de l'oiseau-mouche : aussi délicats, ils périssent de même en captivité ; on a vu le père et la mère, par audace de tendresse, venir jusques dans les mains du ravisseur porter de la nourriture à leurs petits. Labat nous en fournit un exemple intéressant : " Je montrai au père Montdidier, dit-il, " un nid de colibri qui étoit sur un appentis auprès de la maison : il l'emporta avec les petits lorsqu'ils eurent quinze ou vingt jours, et les mit dans une cage à la fenêtre de sa chambre, où le père et la mère ne manquèrent pas de venir donner à manger à leurs enfans, et s'apprivoisèrent tellement, qu'ils ne sortoient presque plus de la chambre, où, sans cage et sans contrainte, ils venoient manger et dormir avec leurs petits. Je les ai vu souvent tous quatre sur le doigt du père Montdidier, chantant comme s'ils eussent été sur une branche d'arbre. Il les nourrissoit avec une pâtée très-fine et presque claire, faite avec du biscuit, du vin d'Espagne et du sucre : ils passoient leur langue sur cette pâte, et quand ils étoient rassasiés, ils voltigeoient et chantoient. Je n'ai rien vu de plus aimable que ces quatre petits oiseaux, qui voltigeoient de tous côtés dedans et dehors de la maison, et qui revenoient dès qu'ils entendoient la voix de leur père nourricier."

Il ne paroît pas que les colibris s'avancent aussi loin dans l'Amérique Septentrionale que les oiseaux-mouches ; du moins Catesby n'a vu à la Caroline qu'une seule espèce de ces derniers oiseaux, et Charlevoix qui prétend avoir trouvé un oiseau-mouche au Canada, déclare qu'il n'y a point vu de colibris. Cependant, ce n'est pas le froid de cette contrée qui les empêche d'y fréquenter en été ; car ils se portent assez haut dans les Andes, pour y trouver une température déjà froide. M. de la Condamine n'a vu nulle part des colibris en plus grand nombre, que dans les jardins de Quito, dont le climat n'est pas bien chaud. C'est donc à vingt ou vingt-un degrés de température qu'ils se plaisent, c'est là que dans une suite non-interrompue de jouissances et de délices, ils volent de la fleur épanouie à la fleur naissante, et que l'année composée d'un cercle entier de beaux jours, ne fait pour eux qu'une seule saison constante d'amour et de fécondité.

Buffon.

§ 178. *Les Grimpereaux et les Soui-Mangas.*

En général, les grimpereaux et les soui-mangas ont le bec plus long, à proportion, que les *guits-guits*, et leur plumage est pour le moins aussi beau même

que celui des brillans colibris : ce sont les couleurs les plus riches, les plus éclatantes, les plus moëlleuses, toutes les nuances de vert, de bleu, d'orangé, de rouge, de pourpre, relevées encore par l'opposition des différentes teintes de brun et de noir velouté, qui leur servent d'ombre. On ne peut s'empêcher d'admirer l'éclat de ces couleurs, leur jeu pétillant, leur inépuisable variété, même dans les peaux desséchées de ces oiseaux qui ornent nos cabinets ; on croiroit que la nature a employé la matière des pierres précieuses, telles que le rubis, l'émeraude, l'améthiste, l'aigue-marine, la topaze, pour en composer les barbes de leurs plumes. Que seroit-ce donc, si nous pouvions contempler dans toute leur beauté ces oiseaux eux-mêmes, et non leurs cadavres et leurs mannequins ; si nous pouvions voir l'émail de leur plumage dans toute sa fraîcheur, animé par le souffle de vie, embelli par tout ce que la magie du prisme a de plus éblouissant, variant ses reflets à chaque mouvement de l'oiseau qui se meut sans cesse, et faisant jaillir sans cesse de nouvelles couleurs, ou plutôt de nouveaux feux ?

Dans le petit comme dans le grand, il faut pour bien connoître la nature, l'étudier chez elle-même, il faut la voir agir en pleine liberté, ou du moins il faut tâcher d'observer les résultats de son action dans toute leur pureté et avant que l'homme y ait mis la main.

Buffon.

§ 179. *Le Corbeau.*

Le corbeau a été fameux dans tous les temps, mais sa réputation est encore plus mauvaise qu'elle n'est étendue ; peut-être par cela même qu'il a été confondu avec d'autres oiseaux, et qu'on lui a imputé tout ce qu'il y a de mauvais dans plusieurs espèces. On l'a toujours regardé comme le dernier des oiseaux de proie, et comme l'un des plus lâches et des plus dégoûtans. Les voieries infectes, les charognes pourries, sont, dit-on, le fonds de sa nourriture ; s'il s'assouvit d'une chair vivante, c'est de celle des animaux foibles ou utiles, comme agneaux, levrauts, etc. On prétend même qu'il attaque quelquefois les grands animaux avec avantage, et que suppléant à la force qui lui manque par la ruse et l'agilité, ils se cramponne sur le dos des buffles, les ronge tout vifs et en détail après leur avoir crevé les yeux ; et ce qui rendroit cette férocité plus odieuse, c'est qu'elle seroit en lui l'effet, non de la nécessité, mais d'un appétit de préférence pour la chair et le sang, d'autant qu'il peut vivre de tous les fruits, de toutes les graines, de tous les insectes et même des poissons morts, et qu'aucun autre animal ne mérite mieux la dénomination d'omnivore.

Si aux traits sous lesquels nous venons de représenter le corbeau, on ajoute son plumage lugubre, son cri plus lugubre encore, quoique très-foible à proportion de sa grosseur, son port ignoble, son regard farouche, tout son corps exhalant l'infection, on ne sera pas surpris que dans presque tous les temps il ait été regardé comme un objet de dégoût et d'horreur. Partout on le met au nombre des oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer des malheurs. Toute sa science de l'avenir se borne cependant, ainsi que celle des autres habitans de l'air, à connoître mieux que nous l'élément qu'il habite, à être plus susceptible de ses moindres impressions, à pressentir ses moindres changemens, et à nous les annoncer par certains cris et certaines actions qui sont en lui l'effet naturel de ces changemens.

Dans le temps que les aruspices faisoient partie de la religion, les corbeaux, quoique mauvais prophètes, ne pouvoient qu'être des oiseaux fort intéressans : car la passion de prévoir les événemens futurs, même les plus tristes, est une ancienne maladie du genre humain ; aussi s'attachoit-on beaucoup à étudier toutes leurs actions, toutes les circonstances de leur vol, toutes les différences de leur voix, dont on avoit compté jusqu'à soixante-quatre inflexions distinctes, sans parler d'autres différences plus fines et trop difficiles à apprécier ; chacune avoit sa signification déterminée : il ne manqua pas de charlatans pour en procurer l'intelligence, ni de gens simples pour y croire.

Non-seulement le corbeau a un grand nombre d'inflexions de voix répondant à ses différentes affections intérieures, il a encore le talent d'imiter le cri des autres animaux, et même la parole de l'homme ; et l'on a imaginé de lui couper le filet afin de perfectionner cette disposition naturelle. Ils n'apprennent pas seulement à parler, ou plutôt à répéter la parole humaine, mais ils deviennent familiers

dans la maison ; ils se privent, quoique vieux, et paroissent même capables d'un attachement personnel et durable. Par une suite de cette souplesse de naturel, ils apprennent aussi, non pas à dépouiller leur voracité, mais à la régler et à l'employer au service de l'homme.

Les corbeaux, les vrais corbeaux de montagne, ne sont point oiseaux de passage, et d'iffèrent en cela plus ou moins des corneilles auxquelles on a voulu les associer. Ils semblent particulierement attachés au rocher qui les a vus naître, ou plutôt sur lequel ils se sont appariés: on les y voit toute l'année en nombre à peu près égal, et ils ne l'abandonnent jamais entièrement : s'ils descendent dans la plaine, c'est pour chercher leur subsistance ; mais ils y descendent plus rarement l'été que l'hiver, parce qu'ils évitent les grandes chaleurs, et c'est la seule influence que la différente température des saisons paroisse avoir sur leurs habitudes. Ils ne passent point la nuit dans les bois, comme font les corneilles ; ils savent se choisir, dans leurs montagnes, une retraite à l'abri du nord, sous des voûtes naturelles, formées par des avances ou des enfoncemens de rocher ; c'est là qu'ils se retirent pendant la nuit, au nombre de quinze ou vingt. Ils dorment perchés sur les arbrisseaux qui croissent entre les rochers : ils font leurs nids dans les crevasses des mêmes rochers, ou dans les trous des murailles au haut des vieilles tours abandonnées, et quelquefois sur les hautes branches des grands arbres isolés. Chaque mâle a sa femelle à qui il demeure attaché plusieurs années de suite ; car ces oiseaux si odieux, si dégoûtans pour nous, savent néanmoins s'inspirer un amour réciproque et constant.

La femelle se distingue du mâle, en ce qu'elle est d'un noir moins décidé et qu'elle a le bec plus foible. Elle pond aux environs du mois de Mars, jusqu'à cinq ou six œufs d'un vert pâle et bleuâtre, marquetés d'un grand nombre de taches et de traits de couleur obscure. Elle les couve pendant environ vingt jours, et pendant ce temps le mâle a soin de pourvoir à sa nourriture ; il y pourvoit même largement, car les gens de la campagne trouvent quelquefois dans les nids des corbeaux ou aux environs, des amas assez considérables de grains, de noix et d'autres fruits. Il est vrai qu'on a soupçonné que ce n'étoit pas seulement pour la subsistance de la couveuse au temps de l'incubation, mais pour celle de tous deux pendant l'hiver. Quoi qu'il en soit de leur intention, il est certain que cette habitude de faire ainsi des provisions et de cacher ce qu'ils peuvent attraper, ne se borne pas aux comestibles, ni même aux choses qui peuvent leur être utiles ; elle s'étend encore à tout ce qui se trouve à leur bienséance, et il paroît qu'ils préfèrent les pièces de métal et tout ce qui brille aux yeux.

Le mâle ne se contente pas de pourvoir à la subsistance de sa famille, il veille aussi pour sa défense ; et s'il s'aperçoit qu'un milan ou tel autre oiseau de proie s'approche du nid, le péril de ce qu'il aime le rend courageux, il prend son essor, gagne le dessus, et se rabattant sur l'ennemi, il le frappe violemment de son bec : si l'oiseau de proie fait des efforts pour reprendre le dessus, le corbeau en fait de nouveaux pour conserver son avantage, et ils s'élèvent quelquefois si haut qu'on les perd absolument de vue, jusqu'à ce qu'excédés de fatigue, l'un ou l'autre, ou tous les deux se laissent tomber du haut des airs.

Les corbeaux, lorsqu'ils se posent à terre, marchent et ne sautent point ; ils ont, comme les oiseaux de proie, les ailes longues et fortes ; elles sont composées de vingt pennes, dont les deux ou trois premières sont plus courtes que la quatrième qui est la plus longue de toutes, et dont les moyennes ont une singularité, c'est que l'extrémité de leur côte se prolonge au-delà des barbes, et finit en pointe. La queue a douze pennes d'environ huit pouces, cependant un peu inégales, les deux du milieu étant les plus longues et ensuite les plus voisines de celles-là, en sorte que le bout de la queue paroît un peu arrondi sur son plan horizontal.

De la longueur des ailes on peut presque toujours conclure la hauteur du vol ; aussi les corbeaux ont-ils le vol très-élevé, et il n'est pas surprenant qu'on les ait vus dans les temps de nuées et d'orage, traverser les airs ayant le bec chargé de feu. Ce feu n'étoit autre chose sans doute que celui des éclairs même, je veux dire qu'une aigrette lumineuse formée à la pointe de leur bec par la matière électrique, qui, comme on sait, remplit la région supérieure de l'atmosphère dans ce temps d'orage ; et pour le dire en passant, c'est peut-être quelque observation de ce genre qui a valu à l'ai-

gle le titre de ministre de la foudre ; car il est peu de fables qui ne soient fondées sur la vérité.

Buffon.

§ 180. *Le Jaco, ou le Perroquet cendré.*

C'est l'espèce qui se fait le plus aimer, tant par la douceur de ses mœurs que par son talent et sa docilité, en quoi il égale au moins le perroquet vert, sans avoir ses cris désagréables : tout son corps est d'un beau gris de perle et d'ardoise, plus foncé sur le manteau, plus clair au-dessus du corps et blanchissant au ventre ; une queue d'un rouge vermillon termine et relève ce plumage lustré, moiré et comme poudré d'une blancheur qui le rend toujours frais ; l'œil est placé dans une peau blanche, nue et farineuse, qui couvre la joue ; le bec est noir ; les pieds sont gris; l'iris de l'œil est couleur d'or ; la longueur totale de l'oiseau est d'un pied.

Ces oiseaux apprennent aisément à parler : ils semblent imiter de préférence la voix des enfans et recevoir d'eux plus facilement leur éducation à cet égard ; néanmoins ils imitent aussi le ton grave d'une voix adulte ; mais cette imitation semble pénible, et les paroles qu'ils prononcent de cette voix sont moins distinctes.

Non-seulement cet oiseau a la facilité d'imiter la voix de l'homme, il semble encore en avoir le désir ; il le manifeste par son attention à écouter, par l'effort qu'il fait pour répéter ; et cet effort se réitère à chaque instant ; car il gazouille sans cesse quelques-unes des syllabes qu'il vient d'entendre, et il cherche à prendre le dessus de toutes les voix qui frappent son oreille, en faisant éclater la sienne : souvent on est étonné de lui entendre répéter des mots ou des sons que l'on n'avoit pas pris la peine de lui apprendre, et qu'on ne le soupçonnoit pas même d'avoir écoutés ; il semble se faire des tâches et chercher à retenir sa leçon chaque jour ; il en est occupé jusque dans le sommeil, il jase encore en rêvant. C'est surtout dans ses premières années qu'il montre cette facilité, qu'il a plus de mémoire et qu'on le trouve plus intelligent et plus docile ; quelquefois cette faculté de mémoire, cultivée de bonne heure, devient étonnante : mais plus âgé il devient rebelle et n'apprend que difficilement.

L'espèce de société que le perroquet contracte avec nous par le langage, est plus étroite et plus douce que celle à laquelle le singe peut prétendre par son imitation capricieuse de nos mouvemens et de nos gestes ; si celles du chien, du cheval ou de l'éléphant sont plus intéressantes par le sentiment et par l'utilité, la société de l'oiseau parleur est quelquefois plus attachante par l'agrément : il récrée, il distrait, il amuse ; dans la solitude il est compagnie ; dans la conversation il est interlocuteur, il répond, il appelle, il accueille, il jette l'éclat des ris, il exprime l'accent de l'affection, il joue la gravité de la sentence ; ses petits mots tombés au hasard, égaient par les disparates, ou quelquefois surprennent par la justesse. Ce jeu d'un langage sans idée a je ne sais quoi de bizarre et de grotesque, et sans être plus vide que tant d'autres propos, il est toujours plus amusant. Avec cette imitation de nos paroles, le perroquet semble prendre quelque chose de nos inclinations et de nos mœurs : il aime et il hait ; il a des attachemens, des jalousies, des préférences, des caprices ; il s'admire, s'applaudit, s'encourage ; il se réjouit et s'attriste ; il semble s'émouvoir et s'attendrir aux caresses ; il donne des baisers affectueux ; dans une maison de deuil il apprend à gémir, et souvent accoutumé à répéter le nom chéri d'une personne regrettée, il rappelle à des cœurs sensibles et leurs plaisirs et leurs chagrins.

Buffon.

§ 181. *Le Martin-Pêcheur, ou l'Alcyon.*

Le martin-pêcheur est l'alcyon des anciens : ce dernier nom étoit bien plus noble, et on auroit dû le lui conserver, car il n'y a pas de nom plus célèbre chez les Grecs : ils appeloient *alcyoniens*, les jours de calme vers le solstice, où l'air et la mer sont tranquilles, jours précieux aux navigateurs, durant lesquels les routes de la mer sont aussi sûres que celles de la terre ; ces mêmes jours étoient aussi le temps donné à l'alcyon pour élever ses petits. L'imagination toujours prête à enluminer de merveilleux les beautés simples de la nature, acheva d'altérer cette image en plaçant le nid de l'alcyon sur la mer applanie, c'étoit Eole qui enchaînoit les vents en faveur de ses petits enfans ; *Alcyone*, sa fille plaintive et solitaire, sembloit redeman-

der aux flots son infortuné Céix que Neptune avoit fait périr.

Cette histoire mythologique de l'oiseau alcyon n'est, comme toute autre fable, que l'emblème de son histoire naturelle.

Le martin-pêcheur est le plus bel oiseau de nos climats, et il n'y en a aucun en Europe qu'on puisse lui comparer pour la netteté, la richesse et l'éclat des couleurs : elles ont les nuances de l'arc-en-ciel, le brillant de l'émail, le lustre de la soie ; tout le milieu du dos, avec le dessus de la queue, est d'un bleu clair et brillant, qui, aux rayons du soleil, a le jeu du saphyr, et l'œil de la turquoise ; le vert se mêle, sur les ailes, au bleu, et la plupart des plumes y sont terminées et ponctuées par une teinte d'aigue-marine, la tête et le dessus du cou sont pointillés de même, de taches plus claires sur un fond d'azur. On peut comparer le jaune-rouge ardent qui colore la poitrine au rouge enflammé d'un charbon.

Il semble que le martin-pêcheur se soit échappé de ces climats où le soleil verse, avec les flots d'une lumière plus pure, tous les trésors des plus riches couleurs. Et en effet, si l'espèce de notre martin-pêcheur n'appartient pas précisément aux climats de l'orient et du midi, le genre entier de ces beaux oiseaux en est originaire : car, pour une seule espèce que nous avons en Europe, l'Afrique et l'Asie nous en offrent plus de vingt, et l'on en connoît encore huit autres espèces dans les climats chauds de l'Amérique. Celle de l'Europe est même répandue en Asie et en Afrique.

Buffon.

§ 182. *Le Cygne.*

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs ne règnent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que le cygne règne sur les eaux à tous les titres qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur, avec des puissances, des forces, du courage et la volonté de n'en pas abuser, et de ne les employer que pour la défense ; il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer ; roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air ; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre ; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes, et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide, et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier ennemi, tous les oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature ; il vit en ami plutôt qu'en roi, au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques, qui toutes semblent se ranger sous sa loi, il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.

Les grâces de la figure, la beauté de la forme répondent, dans le cygne, à la douceur du naturel ; il plaît à tous les yeux, il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente ; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire ; nulle espèce ne le mérite mieux ; la nature en effet n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces, qui nous rappellent l'idée de ses plus charmans ouvrages : coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvemens flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté ; tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie, d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A la plus noble aisance, à la facilité, la liberté de ses mouvemens sur l'eau, on doit le reconnoître non-seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée et arrondie, semblent, en effet, figurer la proue du navire fendant l'onde, son large estomac en représente la carène, son corps penché en avant pour cingler, se redresse à l'arrière et se relève en poupe. La queue est un vrai gouvernail ; les pieds sont de larges rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois.

Fier de sa noblesse, jaloux de sa beauté, le cygne semble faire parade de tous ses avantages ; il a l'air de chercher à

recueillir des suffrages, à captiver les regards, et il les captive en effet, soit que voguant en troupe, on voie de loin, au milieu des grandes eaux, cingler la flotte ailée, soit que s'en détachant et s'approchant du rivage aux signaux qui l'appellent, il vienne se faire admirer de plus près, en étalant ses beautés, et développant ses grâces par mille mouvemens doux, ondulans et suaves.

Aux avantages de la nature, le cygne réunit ceux de la liberté; il n'est pas du nombre de ces esclaves que nous puissions contraindre ou renfermer; libre sur nos eaux, il n'y séjourne, ne s'établit qu'en y jouissant d'assez d'indépendance pour exclure tout sentiment de servitude et de captivité; il veut à son gré parcourir les eaux, débarquer au rivage, s'éloigner au large ou venir longeant la rive, s'abriter sur les bords, se cacher dans les joncs, s'enfoncer dans les anses les plus écartées, puis quitter sa solitude, revenir à la société, et jouir du plaisir qu'il paroît prendre et goûter en s'approchant de l'homme, pourvu qu'il trouve en nous ses hôtes et ses amis, et non ses maîtres et ses tyrans.

Chez nos ancêtres, trop simples ou trop sages, pour remplir leurs jardins des beautés froides de l'art en place des beautés vives de la nature, les cignes étoient en possession de faire l'ornement de toutes les pièces d'eau: ils animoient, égayoient les tristes fossés des châteaux, ils décoroient la plupart des rivières, et même celle de la capitale, et l'on vit l'un des plus sensibles et des plus aimables de nos princes mettre au nombre de ses plaisirs, celui de peupler de ces beaux oiseaux, les bassins de ses maisons royales; on peut encore jouir aujourd'hui du même spectacle dans les belles eaux de Chantilly, où les cygnes font un des ornemens de ce lieu vraiment délicieux, dans lequel tout respire le noble goût du maître.

Les cygnes dans la domesticité sont silencieux, et ce n'est point du tout sur ces cygnes presque muets, que les anciens avoient pu moduler ces cygnes harmonieux qu'ils ont rendus si célèbres. Mais il paroît que le cygne sauvage a mieux conservé ses prérogatives, et qu'avec le sentiment de la pleine liberté, il en a aussi les accens: l'on distingue en effet dans ses cris, ou plutôt dans les éclats de sa voix, une sorte de chant mesuré, modulé, des sons bruyans de clairon, mais dont les tons aigus et peu diversifiés sont néanmoins très-éloignés de la tendre mélodie, et de la variété douce et brillante du ramage de nos oiseaux chanteurs.

Au reste, les anciens ne s'étoient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux; seul entre tous les êtres qui frémissent à l'aspect de leur destruction, il chantoit encore au moment de son agonie, et préludoit par des sons harmonieux à son dernier soupir: c'étoit, disoient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendoit ces accens si doux et si touchans, et qui pareils à un léger et douloureux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formoient son chant funèbre; on entendoit ce chant, lorsqu'au lever de l'aurore, les vents et les flots étoient calmés; on avoit même vu des cygnes expirant en musique et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée, elle s'étoit emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poëtes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée, comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables, elles étoient aimables et touchantes; elles valoient bien de tristes, d'arides vérités, c'étoient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes sans doute ne chantent point leur mort, mais toujours en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *C'est le chant du cygne.*

Buffon.

§ 183. *Le Paon.*

Si l'empire appartenoit à la beauté, le paon seroit, sans contredit, le roi des oiseaux; il n'en est point sur qui la nature ait versé ses trésors avec plus de profusion: la taille grande, le port imposant, la démarche fière, la figure noble, les proportions du corps élégantes et sveltes, tout ce qui annonce un être de distinction lui a été donné; une aigrette mobile et légère, peinte des plus riches couleurs, orne sa tête et l'élève sans la charger; son incomparable plumage semble réunir tout ce qui flatte nos yeux dans le coloris tendre et frais des plus belles

fleurs, tout ce qui les éblouit dans les reflets pétillans des pierreries, tout ce qui les étonne dans l'éclat majestueux de l'arc-en-ciel; non-seulement la nature a réuni sur le plumage du paon toutes les couleurs du ciel et de la terre pour en faire le chef-d'œuvre de sa magnificence, elle les a encore mêlées, assorties, nuancées, fondues de son inimitable pinceau, et en a fait un tableau unique, où elles tirent de leurs mélanges avec des nuances plus sombres, et de leurs oppositions entre elles, un nouveau lustre et des effets de lumière si sublimes, que notre art ne peut ni les imiter ni les décrire.

Tel paroît à nos yeux le plumage du paon, lorsqu'il se promène paisible et seul dans un beau jour de printemps; mais si sa femelle vient tout à coup à paroître, alors toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent et prennent de l'expression, son aigrette s'agite sur sa tête et annonce l'émotion intérieure; les longues plumes de sa queue déploient, en se relevant, leurs richesses éblouissantes; sa tête et son cou, se renversant noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur ce fond radieux, où la lumière du soleil se joue en mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moëlleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyans et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Le paon ne semble alors connoître ses avantages, que pour en faire hommage à sa compagne, qui en est privée sans en être moins chérie; et la vivacité que le plaisir de la voir mêle à son action, ne fait qu'ajouter de nouvelles grâces à ses mouvemens, qui sont naturellement nobles, fiers et majestueux.

Mais ces plumes brillantes qui surpassent en éclat, les plus belles fleurs, se flétrissent aussi comme elles, et tombent chaque année; le paon, comme s'il sentoit la honte de sa perte, craint de se faire voir dans cet état humiliant, et cherche les retraites les plus sombres pour s'y cacher à tous les yeux, jusqu'à ce qu'un nouveau printemps, lui rendant sa parure accoutumée, le ramène sur la scène pour y jouir des hommages dus à sa beauté; car on prétend qu'il en jouit en effet, qu'il est sensible à l'admiration, que le vrai moyen de l'engager à étaler ses belles plumes, c'est de lui donner des regards d'attention et des louanges, et qu'au contraire, lorsqu'on paroît le regarder froidement et sans beaucoup d'intérêt, il replie tous ses trésors et les cache à qui ne sait point les admirer.

Quoique le paon soit depuis longtemps comme naturalisé en Europe, cependant il n'en est pas plus originaire; ce sont les Indes Orientales, c'est le climat qui produit le saphir, le rubis, la topaze, qui doit être regardé comme son pays natal: en effet un si bel oiseau ne pouvoit guères manquer d'appartenir à ce pays si riche, si abondant en choses précieuses, où se trouvent la beauté, la richesse en tout genre, l'or, les perles, les pierreries, et qui doit être regardé comme le climat du luxe de la nature.

Buffon.

§ 184. *Le Serin des Canaries.*

Si le rossignol est le chantre des bois, le serin est le musicien de la chambre; le premier tient tout de la nature, le second participe à nos arts; avec moins de force d'organe, moins d'étendue dans la voix, moins de variété dans les sons, le serin a plus d'oreille, plus de facilité d'imitation, plus de mémoire, et, comme la différence du caractère, surtout dans les animaux, tient de très-près à celle qui se trouve entre leurs sens, le serin dont l'ouïe est plus attentive, plus susceptible de recevoir et de conserver les impressions étrangères, devient aussi plus social, plus doux, plus familier; il est capable de connoissance et même d'attachement; ses caresses sont aimables, ses petits dépits innocens et sa colère ne blesse ni n'offense; ses habitudes naturelles le rapprochent encore de nous; il se nourrit de graines comme nos autres oiseaux domestiques; on l'élève plus aisément que le rossignol, qui ne vit que de chair ou d'insectes, et qu'on ne peut nourrir que de mets préparés. Son éducation plus facile est aussi plus heureuse; on l'élève avec plaisir, parce qu'on l'instruit avec succès; il quitte la mélodie de son chant naturel pour se prêter à l'harmonie de nos voix et de nos instrumens; il applaudit, il accompagne et nous rend au-delà de ce qu'on peut lui donner. Le rossignol, plus fier de son talent, semble

vouloir le conserver dans toute sa pureté; au moins paroît-il faire assez peu de cas des nôtres: ce n'est qu'avec peine qu'on lui apprend à répéter quelques-unes de nos chansons. Le serin peut parler et siffler, le rossignol méprise la parole autant que le sifflet, et revient sans cesse à son brillant ramage: son gosier, toujours nouveau, est un chef-d'œuvre de la nature auquel l'art humain ne peut rien changer, rien ajouter; celui du serin est un modèle de grâces d'une trempe moins ferme que nous pouvons modifier. L'un a donc bien plus de part que l'autre aux agrémens de la société; le serin chante en tout temps, il nous récrée dans les jours les plus sombres, il contribue même à notre bonheur; car il fait l'amusement de toutes les jeunes personnes, les délices des recluses; il charme au moins les ennuis du cloître, porte de la gaîté dans les âmes innocentes et captives, et ses petites amours ont rappelé, mille et mille fois, à la tendresse, des cœurs sacrifiés; c'est faire autant de bien que nos vautours savent faire de mal.

C'est dans le climat heureux des Hespérides que cet oiseau charmant semble avoir pris naissance, ou du moins avoir acquis toutes ses perfections.

Buffon.

§ 185. *La Linotte.*

Il est peu d'oiseaux aussi communs que la linotte; mais il en est peut-être encore moins qui réunissent autant de qualités: ramage agréable, couleurs distinguées, naturel docile, et susceptible d'attachement; tout lui a été donné, tout ce qui peut attirer l'attention de l'homme, et contribuer à ses plaisirs: il étoit difficile, avec cela, que cet oiseau conservât sa liberté; mais il étoit encore plus difficile qu'au sein de la servitude où nous l'avons réduit, il conservât ses avantages naturels dans toute leur pureté. En effet la belle couleur rouge dont la nature a décoré sa tête et sa poitrine, et qui, dans l'état de liberté, brille d'un éclat durable, s'efface par degrés, et s'éteint bientôt dans nos cages et nos volières; il en reste à peine quelques vestiges obscurs après la première mue.

A l'égard de son chant, nous le dénaturons; nous substituons aux modulations libres et variées que lui inspirent le printemps et l'amour, les phrases contraintes d'un chant apprêté qu'il ne répète qu'imparfaitement, et où l'on ne retrouve ni les agrémens de l'art ni le charme de la nature.

Le chant de la linotte s'annonce par une espèce de prélude. En Italie, on préfère les linottes de l'Abruzze ultérieure et de la Marche d'Ancone, pour leur apprendre à chanter. On croit communément en France que le ramage de la linotte rouge est meilleur que celui de la linotte grise: cela est dans l'ordre; car l'oiseau qui a formé son chant au sein de la liberté, et d'après les impressions intérieures du sentiment, doit avoir des accens plus touchans, plus expressifs que l'oiseau qui chante sans objet, et seulement pour se désennuyer, ou par la nécessité d'exercer ses organes.

Buffon.

§ 186. *Le Chardonneret.*

Beauté du plumage, douceur de la voix, finesse de l'instinct, adresse singulière, docilité à l'épreuve, ce charmant petit oiseau réunit tout, et il ne lui manque que d'être rare et de venir d'un pays éloigné pour être estimé ce qu'il vaut.

Le rouge-cramoisi, le noir-velouté, le blanc, le jaune-doré, sont les principales couleurs qu'on voit briller sur son plumage, et le mélange bien entendu des teintes plus douces ou plus sombres leur donne encore plus d'éclat; tous les yeux en ont été frappés également, et plusieurs des noms qu'il porte en différentes langues sont relatifs à ces belles couleurs. Lorsque ses ailes sont dans leur état de repos, chacune présente une suite de points blancs d'autant plus apparens qu'ils se trouvent sur un fond noir. Ce sont autant de petites taches blanches qui terminent toutes les pennes de l'aile, excepté les deux ou trois premières. Les pennes de la queue sont d'un noir encore plus foncé; les six intermédiaires sont terminées de blanc, et les deux dernières ont de chaque côté, sur leurs barbes intérieures, une tache blanche ovale très-remarquable. Au reste, tous ces points blancs ne sont pas toujours au même nombre, ni distribués de la même manière, et il faut avouer qu'en général le plumage des chardonnerets est fort variable.

Les mâles ont un ramage très-agréable et très-connu; ils commencent à le faire entendre vers les premiers jours du mois de Mars, et ils continuent pendant la belle saison; ils le conservent

même l'hiver dans les poëles où ils trouvent la température du printemps.

A l'égard de la docilité du chardonneret, elle est connue; on lui apprend, sans beaucoup de peine, à exécuter divers mouvemens avec précision, à faire le mort, à mettre le feu à un pétard, à tirer de petits seaux qui contiennent son boire et son manger. Mais pour lui apprendre ce dernier exercice, il faut savoir l'*habiller*. Son habillement consiste dans une petite bande de cuir doux de deux lignes de large, percée de quatre trous, par lesquels on fait passer les ailes et les pieds, et dont les deux bouts se rejoignant sous le ventre, sont maintenus par un anneau auquel s'attache la chaîne du petit galérien. Dans la solitude où il se trouve, il prend plaisir à se regarder dans le petit miroir de sa galère, croyant voir un autre oiseau de son espèce; et ce besoin de société paroît chez lui aller de front avec ceux de première nécessité: on le voit souvent prendre son chènevis grain à grain, et l'aller manger au miroir, croyant sans doute le manger en compagnie.

Pour réussir dans l'éducation des chardonnerets, il faut les séparer et les élever seul à seul, ou tout au plus avec la femelle qu'on destine à chacun. Si l'on élève une nichée entière, les jeunes chardonnerets ne sont familiers que jusqu'à un certain âge, et ils deviennent avec le temps presque aussi sauvages que ceux qui ont été élevés en pleine campagne par les père et mère; cela est dans la nature; la société de l'homme ne peut être, n'est en effet que leur pis-aller, et ils doivent y renoncer dès qu'ils trouvent une autre société qui leur convient davantage.

Buffon.

§ 187. *Le Rossignol.*

Il n'est point d'homme bien organisé, à qui ce nom ne rappelle quelqu'une de ces belles nuits de printemps où le ciel étant serein, l'air calme, toute la nature en silence, et, pour ainsi dire, attentive, il a écouté avec ravissement le ramage de ce chantre des forêts. On pourroit citer quelques autres oiseaux chanteurs, dont la voix le dispute à certains égards à celle du rossignol; les alouettes, le serin, le pinson, les fauvettes, la linotte, le chardonneret, le merle commun, le merle solitaire, le moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le rossignol se tait: les uns ont d'aussi beaux sons, les autres ont le timbre aussi pur et aussi doux, d'autres ont des tours de gosier aussi flatteurs; mais il n'en est pas un seul que le rossignol n'efface par la réunion complète de tous ces talens divers, et par la prodigieuse variété de son ramage; en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet de celle du rossignol. Le rossignol charme toujours, et ne se répète jamais, du moins jamais servilement; s'il redit quelque passage, ce passage est animé d'un accent nouveau, embelli par de nouveaux agrémens: il réussit dans tous les genres, il rend toutes les expressions; il saisit tous les caractères, et de plus il sait en augmenter l'effet par les contrastes. Ce coryphée du printemps se prépare-t-il à chanter l'hymne de la nature, il commence par un prélude timide, par des tons foibles, presque indécis, comme s'il vouloit essayer son instrument et intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il s'anime par degrés, il s'échauffe, et bientôt il déploie dans leur plénitude toutes les ressources de son incomparable organe: coups de gosier éclatans, batteries vives et légères, fusées de chant, où la netteté est égale à la volubilité; murmure intérieur et sourd qui n'est point appréciable à l'oreille, mais très-propre à augmenter l'éclat des tons appréciables; roulades précipitées, brillantes et rapides, articulées avec force et même avec une dureté de bon goût; accens plaintifs cadencés avec mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec âme, sons enchanteurs et pénétrans, vrais soupirs d'amour et de volupté qui semblent sortir du cœur et font palpiter tous les cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible une émotion si douce, une langueur si touchante: c'est dans ces tons passionnés que l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un époux heureux adresse à une compagne chérie, et qu'elle seule peut lui inspirer, tandis que dans d'autres phrases plus étonnantes peut-être, on reconnoît le simple projet de l'amuser et de lui plaire, ou bien de disputer devant elle le prix du chant à des rivaux jaloux de sa gloire et de son bonheur.

Ces différentes phrases sont entremêlées de silences, de ces silences qui, dans tout genre de mélodies, concourent si

puissamment aux grands effets ; on jouit des beaux sons que l'on vient d'entendre, et qui retentissent encore dans l'oreille ; on en jouit mieux parce que la jouissance est plus intime, plus recueillie, et n'est point troublée par des sensations nouvelles; bientôt on attend, on désire une autre reprise ; on espère que ce sera celle qui plaît ; si l'on est trompé, la beauté du morceau que l'on entend ne permet pas de regretter celui qui n'est que différé, et l'on conserve l'intérêt de l'espérance pour les reprises qui suivront.

Les rossignols commencent d'ordinaire à chanter au mois d'Avril, et ne finissent tout à fait qu'au mois de Juin, vers le solstice : mais la véritable époque où leur chant diminue beaucoup, c'est celle où leurs petits viennent à éclore, parce qu'ils s'occupent alors du soin de les nourrir, et que, dans l'ordre des instincts, la nature a donné la prépondérance à ceux qui tendent à la conservation des espèces. Les rossignols captifs continuent de chanter pendant neuf ou dix mois, et leur chant est non-seulement plus long-temps soutenu, mais encore plus parfait et mieux formé.

Le chant des autres oiseaux, le son des instrumens, les accens d'une voix douce et sonore, les excitent beaucoup à chanter ; ils accourent, ils s'approchent, attirés par les beaux sons, mais les duos semblent les attirer encore plus puissamment, ce qui prouveroit qu'ils ne sont pas insensibles aux effets de l'harmonie ; ce ne sont point des auditeurs muets, ils se mettent à l'unisson et font tous leurs efforts pour éclipser leurs rivaux, pour couvrir toutes les autres voix et même tous les autres bruits ; on prétend qu'on en a vu tomber aux pieds de la presonne qui chantoit ; on en a vu un autre qui s'agitoit, gonfloit sa gorge et faisoit entendre un gazouillement de colère, toutes les fois qu'un serin qui étoit près de lui se disposoit à chanter, et il étoit venu à bout par ses menaces de lui imposer silence, tant il est vrai que la supériorité n'est pas toujours exempte de jalousie ! Seroit-ce par une suite de cette passion de primer, que ces oiseaux sont si attentifs à prendre leurs avantages, et qu'ils se plaisent à chanter dans un lieu résonnant, ou bien, à portée d'un écho.

Buffon.

§ 188. *La Fauvette.*

Le triste hiver, saison de mort, est le temps du sommeil, ou plutôt de la torpeur de la nature. Les insectes sans vie, les reptiles sans mouvement, les végétaux sans verdure et sans accroissement, tous les habitans de l'air détruits ou relégués, ceux des eaux renfermés dans des prisons de glace, et la plupart des animaux terrestres confinés dans les cavernes, les antres et les terriers, tout nous présente les images de la langueur et de la dépopulation ; mais le retour des oiseaux au printemps est le premier signal et la douce annonce du réveil de la nature vivante ; et les feuillages renaissans et les bocages revêtus de leur nouvelle parure, sembleroient moins frais et moins touchans, sans les nouveaux hôtes qui viennent les animer et y chanter le plaisir.

De ces hôtes des bois les fauvettes sont les plus nombreuses, comme les plus aimables ; vives, agiles, légères et sans cesse remuées, tous leurs mouvemens ont l'air du sentiment ; tous leurs accens, le ton de la joie ; et tous leurs jeux, l'intérêt du plaisir. Ces jolis oiseaux arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs ; ils se dispersent dans toute l'étendue de nos campagnes, les uns viennent habiter nos jardins, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets, plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les fauvettes remplissent tous les lieux de la terre, et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaîté.

A ce mérite des grâces naturelles, nous voudrions réunir celui de la beauté, mais en leur donnant tant de qualités aimables, la nature semble avoir oublié de parer leur plumage. Il est obscur et terne ; excepté deux ou trois espèces qui sont légèrement tachetées, toutes les autres n'ont que des teintes plus ou moins sombres, de blanchâtre, de gris et de roussâtre.

C'est un petit spectacle de les voir s'égayer, s'agacer, et se poursuivre ; leurs attaques sont légères, et ces combats innocens se terminent toujours par quelques chansons. La fauvette fut l'emblème des amours volages, comme la tourterelle de l'amour fidèle : cependant la fauvette, vive et gaie, n'en est ni moins aimante, ni moins fidèlement attachée ; et la tourterelle, triste et plaintive, n'en est que plus scandaleusement libertine. Le mâle de la fauvette pro-

digue à sa femelle mille petits soins pendant qu'elle couve ; il partage sa sollicitude pour les petits qui viennent d'éclore, et ne la quitte pas même après l'éducation de la famille ; son amour semble durer encore après le temps des amours.

La fauvette à tête noire est de toutes les fauvettes celle qui a le chant le plus agréable et le plus continu ; il tient un peu de celui du rossignol, et l'on en jouit bien plus long-temps ; car plusieurs semaines apres que ce chantre du printemps s'est tu, l'on entend les bois résonner partout du chant de ces fauvettes ; leur voix est facile, pure et légère, et leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées : ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre ; il en peint la tranquillité, et en exprime même le bonheur ; car les cœurs sensibles n'entendent pas, sans une douce émotion, les accens inspirés par la nature aux êtres qu'elle rend heureux.

Buffon.

§ 189. Quadrupèdes. *Le Cheval.*

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite, est celle de ce fier et fougueux animal, qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats. Aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte ; il se fait au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur : il partage aussi ses plaisirs à la chasse ; aux tournois, à la course, il brille, il étincelle ; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter à son feu, il sait réprimer ses mouvemens : non-seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs ; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire. C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'une autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvemens, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, se sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont l'art a perfectionné les qualités naturelles. Disons mieux : voilà le cheval réduit en servitude. La nature est plus belle que l'art, et, dans un être animé, la liberté des mouvemens fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique Espagnole, et qui vivent en chevaux libres ; leur démarche, leur course, leurs sauts ne sont ni gênés, ni mesurés ; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins, ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient ; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau.

Le naturel de ces animaux n'est pas féroce, ils sont seulement fiers et sauvages ; quoique supérieurs par la force à la plupart des autres animaux, jamais ils ne les attaquent, et s'ils en sont attaqués, ils les dédaignent, les écartent, ou les écrasent : ils vont aussi par troupes, et se réunissent pour le seul plaisir d'être ensemble ; car ils n'ont aucune crainte ; mais ils prennent de l'attachement les uns pour les autres. Ils ont les mœurs douces et les qualités sociales : leur force et leur ardeur ne se marquent ordinairement que par des signes d'émulation ; ils cherchent à se devancer à la course, à se faire et même à s'animer au péril en se défiant à traverser une rivière, sauter un fossé ; et ceux qui d'eux-mêmes vont les premiers, sont les plus généreux, les meilleurs, et souvent les plus dociles et les plus souples, lorsqu'ils sont une fois domptés.

Le cheval est de tous les animaux celui qui, avec une grande taille, a le plus de proportion et d'élégance dans les parties de son corps : la régularité des proportions de sa tête lui donne un air de légèreté qui est bien soutenu par la beauté de son encolure. Il semble vouloir se mettre au-dessus de son état de quadrupède, en élevant sa tête : dans cette noble attitude, il regarde l'homme face à face ; ses yeux sont vifs et bien ouverts, ses oreilles sont bien faites et d'une juste grandeur ; sa crinière accompagne bien sa tête, orne son cou, et lui donne un air de force et de fierté ; sa queue traînante et touffue couvre et termine avantageusement l'extrémité de son corps.

Buffon.

§ 190. *L'Ane.*

L'âne est un âne, et n'est point un cheval dégénéré, un cheval à queue nue; il n'est ni étranger, ni intrus, ni bâtard; il a, comme tous les autres animaux, sa famille, son espèce et son rang; son sang est pur, et quoique sa noblesse soit moins illustre, elle est tout aussi bonne, tout aussi ancienne que celle du cheval. Pourquoi donc tant de mépris pour cet animal, si bon, si patient, si sobre, si utile? Les hommes méprisent-ils jusques dans les animaux, ceux qui les servent trop bien et à trop peu de frais? On donne au cheval de l'éducation, on le soigne, on l'instruit, on l'exerce, tandis que l'âne, abandonné à la grossièreté du dernier des valets ou à la malice des enfans, bien loin d'acquérir, ne peut que perdre par son éducation; et, s'il n'avoit pas un grand fonds de bonnes qualités, il les perdroit en effet par la manière dont on le traite : il est le jouet, le plastron, le bardeau des rustres, qui le conduisent, le bâton à la main, qui le frappent, le surchargent, l'excèdent sans précaution, sans ménagement. On ne fait pas attention que l'âne seroit par lui-même, et pour nous le premier, le plus beau, le mieux fait, le plus distingué des animaux, si dans le monde il n'y avoit point de cheval : il est le second au lieu d'être le premier, et par cela seul il semble n'être plus rien. C'est la comparaison qui le dégrade. On le regarde, on le juge, non pas en lui-même, mais relativement au cheval : on oublie qu'il est âne, qu'il a toutes les qualités de sa nature, tous les dons attachés à son espèce; et on ne pense qu'à la figure et aux qualités du cheval, qui lui manquent, et qu'il ne doit point avoir.

Il est, de son naturel, aussi humble, aussi patient, aussi tranquille, que le cheval est fier, ardent, impétueux; il souffre avec constance, et peut-être avec courage, les châtimens et les coups; il est sobre, et sur la quantité et sur la qualité de la nourriture; il est fort délicat sur l'eau : il ne veut boire que de la plus claire, et aux ruisseaux qui lui sont connus : il boit aussi sobrement qu'il mange, et n'enfonce point du tout son nez dans l'eau. Comme on ne prend pas la peine de l'étriller, il se roule souvent sur le gazon, sur les chardons, sur la fougère, et semble par là reprocher à son maître le peu de soin qu'on prend de lui; car il ne se vautre pas comme le cheval, dans la fange et dans l'eau, il craint même de se mouiller les pieds, et se détourne pour éviter la boue : aussi a-t-il la jambe plus sèche et plus nette que le cheval. Il est susceptible d'éducation, et l'on en a vu d'assez bien dressés pour faire curiosité de spectacle.

Buffon.

§ 191. *Le Bœuf.*

Le bœuf est pour l'homme d'une plus grande utilité que le cheval et l'âne. Il nous sert et nous nourrit tout à la fois : il fait plus, il améliore le fonds sur lequel il vit, et engraisse son pâturage. C'est sur lui que roulent tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait toute la force de l'agriculture. Autrefois il faisoit toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des états, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent n'étant que des biens arbitraires, des monnoies de crédit qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval et l'âne pour porter des fardeaux : la forme de son dos et de ses reins le démontre : mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug. C'est aussi de cette manière qu'il tire le plus avantageusement; et il est singulier que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes. Il semble avoir été fait exprès pour la charrue. La masse de son corps, la lenteur de ses mouvemens, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts.

Dans les espèces d'animaux où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle. Le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant; la chair du veau est une

nourriture aussi abondante que saine et délicate ; le lait est l'aliment des enfans : le beurre, l'assaisonnement de la plupart de nos mets ; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitans de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache. Ces mêmes hommes qui tous les jours, du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain ; c'est par eux et ce n'est pas pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux : la chair de cet animal est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge et d'avoine ou de légumes grossiers, et de lait aigre.

Buffon.

§ 192. *La Chèvre et la Brebis.*

La chèvre a de sa nature plus de sentimens et de ressource que la brebis : elle vient à l'homme volontiers, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses, et capable d'attachement : elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile, et moins timide que la brebis ; elle est vive, capricieuse, lascive et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit, et qu'on peut la réduire en troupeau ; elle aime à s'écarter dans les solitudes, à grimper sur les lieux escarpés, à se placer, et même à dormir sur la pointe des rochers et sur le bord des précipices ; elle cherche le mâle avec empressement, et produit de très-bonne heure ; elle est robuste, aisée à nourrir ; presque toutes les herbes lui sont bonnes, et il y en a peu qui l'incommodent. Le tempérament qui, dans tous les animaux, influe beaucoup sur le naturel, ne paroît cependant pas, dans la chèvre, différer essentiellement de celui de la brebis. Ces deux espèces d'animaux, dont l'organisation intérieure est presque entièrement semblable, se nourrissent, croissent et multiplient de la même manière, et se ressemblent encore par le caractère des maladies, qui sont les mêmes, à l'exception de quelques-unes auxquelles la chèvre n'est pas sujette. Elle ne craint pas, comme la brebis, la trop grande chaleur ; elle dort au soleil, et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs, sans en être incommodée, et sans que cette ardeur lui cause ni étourdissement, ni vertiges ; elle ne s'effraie point des orages, ne s'impatiente pas de la pluie, mais elle paroît être sensible à la rigueur du froid. Les mouvemens extérieurs, qui dépendent beaucoup moins de la conformation du corps, que de la force et de la variété des sensations relatives à l'appétit et au désir, sont, par cette raison, beaucoup moins mesurés, beaucoup plus vifs dans la chèvre que dans la brebis. L'inconstance de son naturel se marque par l'irrégularité de ses actions ; elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache, ou fuit comme par caprice, et sans autre cause déterminante que celle de la vivacité bizarre de son sens intérieur ; et toute la souplesse des organes, tout le nerf du corps, suffisent à peine à la pétulance et à la rapidité de ces mouvemens qui lui sont naturels.

Buffon.

§ 193. *Le Chien.*

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentimens les plus doux, au plaisir de s'attacher, et au désir de plaire. Il vient, en rampant, mettre aux pieds de son maître, son courage, sa force, ses talens ; il attend ses ordres pour en faire usage ; il le consulte, il l'interroge, il le supplie ; un coup d'œil suffit, il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment ; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections ; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire ; il est tout zele, tout ardeur, tout obéissance : plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitemens, il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage ; loin de s'irriter ou de fuir, il leche cette main, ins-

trument de douleur, qui vient de le frapper ; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non-seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvemens, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent : il prend le ton de la maison qu'il habite ; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre à la campagne. Toujours empressé pour son maître, et prévenant pour ses seuls amis, il ne fait aucune attention aux gens indifférens, et se déclare contre ceux qui, par état, ne sont fait que pour importuner ; il les connoît aux vêtemens, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié, pendant la nuit, la garde de la maison, il devient plus fier et quelquefois féroce ; il veille, il fait la ronde ; il sent de loin les étrangers, et, pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et par des aboiemens réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat. Aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforcent d'enlever : mais content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles, n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme auroit-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux ? Comment pourroit-il encore aujourd'hui, découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles ? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier par la douceur et par caresse, ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art, la conquête et la possession paisible de la terre.

La plupart des animaux ont plus d'agilité, plus de force, et même plus de courage que l'homme : la nature les a mieux munis, mieux armés ; ils ont aussi les sens, et surtout l'odorat, plus parfaits. Avoir gagné une espèce courageuse et docile, comme celle du chien, c'est avoir acquis de nouveaux sens, et les facultés qui nous manquent. Les machines, les instrumens que nous avons imaginés pour perfectionner les autres sens, pour en augmenter l'étendue, n'approchent pas de ces machines toutes faites que la nature nous présente, et qui, en suppléant à l'imperfection de notre odorat, nous ont fourni de grands et d'éternels moyens de vaincre et de régner : et le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux ; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger ; la sûreté, l'ordre et la discipline sont les fruits de sa vigilance et de son activité ; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protége, et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendans qu'éclate son courage, et que son intelligence se déploie tout entière : les talens naturels se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor, ou la voix du chasseur, a donné le signal d'une guerre prochaine, brillant d'une ardeur nouvelle, le chien marque sa joie par les plus vifs transports, il annonce, par ses mouvemens et par ses cris, l'impatience de combattre et le désir de vaincre : marchant ensuite en silence, il cherche à reconnoître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort ; il cherche ses traces ; il les suit pas à pas, et par des accens différens, indique le temps, la distance, l'espèce, et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Intimidé, pressé, désespérant de trouver son salut dans la fuite, l'animal se sert aussi de toutes ses facultés ; il oppose la ruse à la sagacité : jamais les ressources de l'instinct ne furent plus admirables. Pour faire perdre sa trace, il va, vient et revient sur ses pas ; il fait des bonds, il voudroit se détacher de la terre et supprimer les espaces ; il franchit d'un saut les routes, les haies, passe à la nage les ruisseaux, les rivières : mais toujours poursuivi, et ne pouvant anéantir son

corps, il cherche à en mettre un autre à sa place ; il va lui-même troubler le repos d'un voisin plus jeune et moins expérimenté, le faire lever, marcher, fuir avec lui ; et lorsqu'ils ont confondu leurs traces, lorsqu'il croit l'avoir substitué à sa mauvaise fortune, il le quitte plus brusquement encore qu'il ne l'a joint, afin de le rendre seul l'objet et la victime de l'ennemi trompé. Mais le chien, par cette supériorité que donnent l'exercice et l'éducation, par cette finesse de sentiment qui n'appartient qu'à lui, ne perd pas l'objet de sa poursuite ; il démêle les points communs, délie les nœuds du fil tortueux qui seul peut y conduire ; il voit, de l'odorat, tous les détours du labyrinthe, toutes les fausses routes où l'on a voulu l'égarer ; et, loin d'abandonner l'ennemi pour un indifférent, après avoir triomphé de la ruse, il s'indigne, il redouble d'ardeur, arrive enfin, l'attaque, et le mettant à mort, étanche dans le sang sa soif et sa haine.

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve ; le seul qui connoisse toujours son maître et les amis de la maison ; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive ; le seul qui entende son nom, et qui reconnoisse la voix domestique ; le seul qui ne se confie pas à lui-même ; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître, et qu'il ne peut le trouver, l'appelle par ses gémissemens ; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois, se souvienne du chemin, et retrouve la route ; le seul enfin, dont les talens naturels soient évidens, et l'éducation toujours heureuse.

Buffon.

§ 194. *Le Chat.*

Le chat est un domestique infidèle, qu'on ne garde que par nécessité, pour l'opposer à un autre domestique encore plus incommode, et qu'on ne peut chasser. Car, nous ne comptons pas les gens qui, ayant du goût pour toutes les bêtes, n'élèvent des chats que pour s'en amuser : l'un est l'usage, l'autre l'abus ; et quoique ces animaux, surtout quand ils sont jeunes, aient de la gentillesse, ils ont en même temps une malice innée, un caractère faux, un naturel pervers, que l'âge augmente encore, et que l'éducation ne fait que masquer. De voleurs déterminés, ils deviennent seulement, lorsqu'ils sont bien élevés, souples et flatteurs comme les frippons : ils ont la même adresse, la même subtilité, le même goût pour faire le mal, le même penchant à la petite rapine ; comme eux ils savent couvrir leur marche, dissimuler leur dessein, épier les occasions, attendre, choisir, saisir l'instant de faire leur coup, se dérober ensuite au châtiment, fuir et demeurer éloignés jusqu'à ce qu'on les rappelle. Ils prennent aisément des habitudes de société, mais jamais des mœurs : ils n'ont que l'apparence de l'attachement ; on le voit à leurs mouvemens obliques, à leurs yeux équivoques : ils ne regardent jamais en face la personne aimée ; soit défiance ou fausseté, ils prennent des détours pour en approcher, pour chercher des caresses auxquelles ils ne sont sensibles que pour le plaisir qu'elles leur font. Bien différent de cet animal fidèle, dont tous les sentimens se rapportent à la personne de son maître, le chat paroît ne sentir que pour lui, n'aimer que sous condition, ne se prêter au commerce que pour en abuser ; et, par cette convenance de naturel, il est moins incompatible avec l'homme qu'avec le chien dans lequel tout est sincère.

Les jeunes chats sont gais, vifs, jolis, et seroient aussi très-propres à amuser les enfans, si les coups de patte n'étoient pas à craindre ; mais leur badinage, quoique toujours agréable et léger, n'est jamais innocent, et bientôt il se tourne en malice habituelle : et comme ils ne peuvent exercer ces talens, avec quelque avantage, que sur les plus petits animaux, ils se mettent à l'affût près d'une cage, ils épient les oiseaux, les souris, les rats, et deviennent, d'eux-mêmes, et sans y être dressés, plus habiles à la chasse que les chiens les mieux instruits. Leur naturel, ennemi de toute contrainte, les rend incapables d'une éducation suivie.

Buffon.

§ 195. Animaux Sauvages. *Le Cerf, Plaisirs de la Chasse.*

Voici l'un de ces animaux innocens, doux et tranquilles, qui ne semblent être faits que pour embellir, animer la solitude des forêts, et occuper, loin de nous, les retraites paisibles de ces jardins de la nature. Sa forme élégante et légère, sa taille aussi svelte que bien prise, ses membres flexibles et nerveux, sa tête parée plutôt

qu'armée d'un bois vivant, et qui, comme la cime des arbres, tous les ans se renouvelle ; sa grandeur, sa légèreté, sa force le distinguent assez des autres habitans des bois : et comme il est le plus noble d'entre eux, il ne sert aussi qu'aux plaisirs des plus nobles des hommes ; il a, dans tous les temps, occupé le loisir des héros. L'exercice de la chasse doit succéder aux travaux de la guerre, il doit même le précéder ; savoir manier les chevaux et les armes sont des talens communs au chasseur, au guerrier. L'habitude au mouvement, à la fatigue, l'adresse, la légèreté du corps, si nécessaires pour soutenir et même pour seconder le courage, se prennent à la chasse et se portent à la guerre : c'est l'école agréable d'un art nécessaire ; c'est encore le seul amusement qui fasse diversion entière aux affaires, le seul délassement sans mollesse, le seul qui donne un plaisir vif sans langueur, sans mélange et sans satiété.

Que peuvent faire de mieux les hommes qui, par état, sont sans cesse fatigués de la présence des autres hommes ? D'autant plus contraints qu'ils sont plus élevés, les grands ne sentiroient que le poids de la grandeur, et n'existeroient pas pour les autres, s'ils ne se déroboient par instant à la foule même des flatteurs. Pour jouir de soi-même, pour se rappeler dans l'âme les affections personnelles, les désirs secrets, ces sentimens intimes mille fois plus précieux que les idées de la grandeur, ils ont besoin de la solitude : et quelle solitude plus variée, plus animée que celle de la chasse ? Quel exercice plus sain pour le corps ? quel repos plus agréable pour l'esprit ?

Il seroit aussi pénible de toujours représenter, que de toujours méditer. L'homme n'est pas fait par la nature, pour la contemplation des choses abstraites ; et de même que s'occuper, sans relâche, d'études difficiles, d'affaires épineuses, mener une vie sédentaire, et faire de son cabinet le centre de son existence, est un état peu naturel, il semble que celui d'une vie tumultueuse, agitée, entraînée, pour ainsi dire, par le mouvement des autres hommes, et où l'on est obligé de s'observer, de se contraindre, et de représenter continuellement à leurs yeux, est une situation encore plus forcée. Quelque idée que nous voulions avoir de nous-mêmes, il est aisé de sentir que représenter n'est pas être, et aussi que nous sommes moins faits pour penser que pour agir, pour raisonner que pour jouir. Nos vrais plaisirs consistent dans le libre usage de nous-mêmes : nos vrais biens sont ceux de la nature; c'est le ciel, c'est la terre, ce sont ces campagnes, ces plaines, ces forêts dont elle nous offre la jouissance utile, inépuisable. Aussi le goût de la chasse, de la pêche, des jardins, de l'agriculture, est un goût naturel à tous les hommes.

Buffon.

§ 196. *Le Renard.*

Le renard est fameux par ses ruses, et mérite en partie sa réputation : ce que le loup ne fait que par la force, il le fait par adresse, et réussit plus souvent. Sans chercher à combattre les chiens, ni les bergers, sans attaquer les troupeaux, sans traîner les cadavres, il est plus sûr de vivre. Il emploie plus d'esprit que de mouvement ; ses ressources semblent être en lui-même : ce sont, comme l'on sait, celles qui manquent le moins. Fin autant que circonspect, ingénieux et prudent, même jusqu'à la patience, il varie sa conduite, il a des moyens de réserve qu'il sait n'employer qu'à propos. Il veille de près à sa conservation : quoique aussi infatigable et même plus léger que le loup, il ne se fie pas entièrement à la vitesse de sa course ; il sait se mettre en sûreté, en se pratiquant un asile où il se retire dans les dangers pressans, où il s'établit, où il élève ses petits. Il n'est point animal vagabond, mais animal domicilié. Il se loge au bord des bois, à portée des hameaux ; il écoute le chant des coqs et le cri des volailles ; il les savoure de loin, il prend habilement son temps, cache son dessein et sa marche, se glisse, se traîne, arrive et fait rarement des tentatives inutiles. S'il peut franchir les clôtures, ou passer par dessous, il ne perd pas un instant, il ravage la basse-cour, il y met tout à mort, se retire ensuite lestement en emportant sa proie qu'il cache sous la mousse, ou la porte à son terrier : il revient quelques momens après en chercher une autre qu'il emporte et cache de même, mais dans un autre endroit ; ensuite une troisième, une quatrième, et jusqu'à ce que le jour, ou le mouvement dans la maison, l'avertisse qu'il faut se retirer et ne plus revenir.

Buffon.

§ 197. *Le Loup.*

Le loup est l'un de ces animaux dont l'appétit pour la chair est le plus véhément ; et quoique avec ce goût il ait reçu de la nature le moyen de le satisfaire, qu'elle lui ait donné des armes, de la ruse, de l'agilité, de la force, tout ce qui est nécessaire en un mot, pour trouver, attaquer, vaincre, saisir et dévorer sa proie, cependant il meurt souvent de faim ; parce que l'homme lui ayant déclaré la guerre, l'ayant même proscrit en mettant sa tête à prix, le force à fuir, à demeurer dans les bois. Il est naturellement grossier et poltron ; mais il devient ingénieux par besoin, et hardi par nécessité. Pressé par la faim, il brave le danger, vient attaquer les animaux qui sont sous la garde de l'homme, ceux surtout qu'il peut emporter aisément, comme les agneaux ; et lorsque cette maraude lui réussit, il revient souvent à la charge, jusqu'à ce qu'il ait été blessé ou chassé, et maltraité par les hommes et les chiens : alors, il se recèle pendant le jour dans son fort, n'en sort que la nuit, parcourt la campagne, rôde autour des habitations, ravit les animaux abandonnés, vient attaquer les bergeries, gratte et creuse la terre sous les portes, entre furieux, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie.

Quoique la forme du loup et du chien soit semblable, ce qui en résulte est bien contraire : le naturel est si différent, que non-seulement ils sont incompatibles, mais antipatiques par nature, ennemis par instinct. Un jeune chien frissonne au premier aspect du loup ; il fuit à l'odeur seule, qui, quoique nouvelle, inconnue, lui répugne si fort, qu'il vient, en tremblant, se ranger entre les jambes de son maître. Un mâtin qui connoît ses forces, se hérisse, s'indigne, l'attaque avec courage, tâche de le mettre en fuite, et fait tous ses efforts pour se délivrer d'une présence qui lui est odieuse. Jamais ils ne se rencontrent sans se fuir ou sans combattre, et combattre à outrance, jusqu'à ce que la mort suive. Si le loup est plus fort, il déchire, il dévore sa proie : le chien, au contraire, plus généreux, se contente de la victoire, et ne trouve pas que *le corps d'un ennemi mort sente bon.*

Buffon.

T. II. p. 1.

§ 198. *Le Lion.*

On a souvent vu le lion dédaigner de petits ennemis, mépriser leurs insultes, et leur pardonner des libertés offensantes : on l'a vu réduit en captivité, s'ennuyer sans s'aigrir, prendre, au contraire, des habitudes douces, obéir à son maître, flatter la main qui le nourrit, donner quelquefois la vie à ceux qu'on avoit dévoués à la mort, en les lui jetant pour proie ; et, comme s'il se fut attaché par cet acte généreux, leur continuer ensuite la même protection, vivre tranquillement avec eux ; leur faire part de sa subsistance, se la laisser même quelquefois enlever tout entière, et souffrir plutôt la faim, que de perdre le fruit de son premier bienfait.

On pourroit dire aussi que le lion n'est pas cruel, puisqu'il ne l'est que par nécessité, qu'il ne détruit qu'autant qu'il consomme, et que, dès qu'il est repu, il est en pleine paix, tandis que le tigre, le loup, et tant d'autres animaux d'espèce inférieure, donnent la mort pour le seul plaisir de la donner, et que, dans leurs massacres nombreux, ils semblent plutôt assouvir leur rage que leur faim.

L'extérieur du lion ne dément point ses grandes qualités intérieures ; il a la figure imposante, le regard assuré, la démarche fière, la voix terrible ; sa taille n'est point excessive comme celle de l'éléphant ou du rhinocéros, elle n'est ni lourde comme celle de l'hippopotame ou du bœuf, ni trop ramassée comme celle de l'hyène ou de l'ours, ni trop allongée, ni déformée par des inégalités comme celle du chameau ; mais elle est au contraire si bien prise et si bien proportionnée, que le corps du lion paroît être le modèle de la force jointe à l'agilité : aussi solide que nerveux, n'étant chargé ni de chair, ni de graisse, et ne contenant rien de surabondant, il est tout nerfs et muscles. Cette grande force musculaire se marque au-dehors, par les sauts et les bonds prodigieux que le lion fait aisément, par le mouvement brusque de sa queue, qui est assez fort pour terrasser un homme ; par la facilité avec laquelle il fait mouvoir la peau de sa face, et surtout celle de son front, ce qui ajoute beaucoup à sa physionomie, ou plutôt à l'expression de la fureur ; et enfin, par la faculté qu'il a de remuer sa crinière,

laquelle non-seulement se hérisse, mais se meut et s'agite en tout sens, lorsqu'il est en colère.

A toutes ces nobles facultés individuelles, le lion joint aussi la noblesse de l'espèce. J'entends, par espèces nobles dans la nature, celles qui sont constantes, invariables, et qu'on ne peut soupçonner de s'être dégradées: ces espèces sont ordinairement isolées et seules de leur genre; elles sont distinguées par des caractères si tranchés, qu'on ne peut ni les méconnoître, ni les confondre avec aucune des autres.

Le rugissement du lion est si fort que, quand il se fait entendre, par échos, la nuit dans le désert, il ressemble au bruit du tonnerre. Ce rugissement est sa voix ordinaire; car, quand il est en colère, il a un autre cri qui est encore plus terrible: alors il se bat les flancs de sa queue; il en bat la terre, il agite sa crinière, fait mouvoir la peau de sa face, remue ses gros sourcils, montre des dents menaçantes, et tire une langue armée de pointes si dures, qu'elle suffit seule pour écorcher la peau, et entamer la chair sans le secours des dents, ni des ongles, qui sont, après ses dents, ses armes les plus cruelles.

Buffon.

§ 199. *Le Tigre.*

Dans la classe des animaux carnassiers, le lion est le premier, le tigre est le second; et comme le premier, même dans un mauvais genre, est toujours le plus grand et souvent le meilleur, le second est ordinairement le plus méchant de tous. A la fierté, au courage, à la force, le lion joint la noblesse, la clémence, la magnanimité, tandis que le tigre est bassement féroce, cruel sans justice, c'est-à-dire, sans nécessité. Il en est de même dans tout ordre de choses, où les rangs sont donnés par la force: le premier, qui peut tout, est moins tyran que l'autre, qui ne pouvant jouir de la puissance plénière, s'en venge en abusant du pouvoir qu'il a pu s'arroger. Aussi le tigre est-il plus à craindre que le lion: celui-ci souvent oublie qu'il est roi, c'est-à-dire, le plus fort de tous les animaux. Marchant d'un pas tranquille, il n'attaque jamais l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué; il ne précipite ses pas, il ne court, il ne chasse que quand la faim le presse. Le tigre, au contraire, quoique rassassié de chair, semble toujours être altéré de sang: sa fureur n'a d'autres intervalles que ceux du temps qu'il faut pour dresser des embuches; il saisit et déchire une nouvelle proie avec la même rage qu'il vient d'exercer, et non pas d'assouvir, en dévorant la première; il désole le pays qu'il habite, il ne craint ni l'aspect, ni les armes de l'homme, et quelquefois même ose braver le lion.

La forme du corps est ordinairement d'accord avec le naturel. Le lion a l'air noble, la hauteur de ses jambes est proportionnée à la longueur de son corps; l'épaisse et grande crinière qui couvre ses épaules et ombrage sa face, son regard assuré, sa démarche grave, tout semble annoncer sa fière et majestueuse intrépidité. Le tigre trop long de corps, trop bas sur ses jambes, la tête nue, les yeux hagards, la langue couleur de sang, toujours hors de la gueule, n'a que les caractères de la basse méchanceté et de l'insatiable cruauté; il n'a pour tout instinct, qu'une rage constante, une fureur aveugle, qui ne connoît, qui ne distingue rien, et qui lui fait souvent dévorer ses propres enfans, et déchirer leur mère lorsqu'elle veut les défendre. Que ne l'eût-il à l'excès, cette soif de son sang! ne pût-il l'éteindre qu'en détruisant, dès leur naissance, la race entière des monstres qu'il produit!

Le tigre* fréquente les bords des fleuves et des lacs: car comme le sang ne fait que l'altérer, il a souvent besoin d'eau pour tempérer l'ardeur qui le consume: et d'ailleurs il attend, près des eaux, les animaux qui y arrivent, et que la chaleur du climat contraint d'y venir plusieurs fois chaque jour. C'est là qu'il choisit sa proie, ou plutôt qu'il multiplie ses massacres; car souvent il abandonne les animaux qu'il vient de mettre à mort pour en égorger d'autres: il semble qu'il cherche à goûter de leur sang, il le savoure, il s'en enivre; et, lorsqu'il leur fend et déchire le corps,

* L'espèce du vrai tigre, qu'il ne faut pas confondre avec les léopards, les panthères et les onces, n'est pas nombreuse, et paroît confinée aux climats les plus chauds de l'Inde orientale. C'est un animal terrible dont la taille surpasse celle du lion, et dont le corps est marqué de bandes longues et noires.

c'est pour y plonger la tête, et pour sucer, à longs traits, le sang dont il vient d'ouvrir la source, qui tarit presque toujours avant que sa soif ne s'éteigne.

Le tigre est peut-être le seul de tous les animaux dont on ne puisse fléchir le naturel; ni la force, ni la contrainte ne peuvent le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitemens: la douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer; le temps, loin de l'amollir, en tempérant ses humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de sa rage; il déchire la main qui le nourrit comme celle qui le frappe; il rugit à la vue de tout être vivant; chaque objet lui paroît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, qu'il menace par des frémissemens affreux mêlés d'un grincement de dents, et vers lequel il s'élance souvent, malgré les chaînes et les grilles qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer.

Buffon.

§ 200. *L'Eléphant.*

L'éléphant est, si nous voulons ne nous pas compter, l'être le plus considérable du monde: il surpasse tous les animaux terrestres en grandeur, et il approche de l'homme par l'intelligence, autant au moins que la matière peut approcher de l'esprit. L'éléphant est supérieur au chien, au castor et au singe, qui sont, des êtres animés, ceux dont l'instinct est le plus admirable; il réunit leurs qualités les plus admirables. La main est le principal organe de l'adresse du singe: l'éléphant au moyen de sa trompe, qui lui sert de bras et de main, et avec laquelle il peut enlever et saisir les plus petites choses comme les plus grandes, les porter à sa bouche, les poser sur son dos, les tenir embrassées, ou les lancer au loin, a donc le même moyen d'adresse que le singe, et en même temps il a la docilité du chien, il est comme lui susceptible de reconnoissance, et capable d'un fort attachement; il s'accoutume aisément à l'homme, se soumet moins par la force que par les bons traitemens, le sert avec zèle, avec fidélité, avec intelligence. Enfin, l'éléphant comme le castor, aime la société de ses semblables, il s'en fait entendre: on les voit souvent se rassembler, se disperser, agir de concert; et, s'ils n'édifient point, s'ils ne travaillent point en commun, ce n'est peut-être que faute d'assez d'espace et de tranquillité. Car les hommes se sont très-anciennement multipliés dans les terres qu'habite l'éléphant: il vit donc dans l'inquiétude, et n'est nulle part paisible possesseur d'un espace assez grand, assez libre pour s'y établir à demeure. Chaque être, dans la nature, a son prix réel et sa valeur relative: si l'on veut juger au juste de l'un et de l'autre dans l'éléphant, et lui accorder au moins l'intelligence du castor, l'adresse du singe, le sentiment du chien, et y ajouter ensuite les avantages particuliers, uniques, de la force, de la grandeur, et de la longue durée de la vie: il ne faut pas oublier ses armes, ou ses défenses, avec lesquelles il peut percer et vaincre le lion; il faut se représenter que, sous ses pas, il ébranle la terre; que, de sa main, il arrache les arbres; que, d'un coup de son corps, il fait brèche dans un mur; que, terrible par la force, il est encore invincible par la résistance de sa masse, par l'épaisseur du cuir qui la couvre; qu'il peut porter sur son dos une tour armée en guerre, et chargée de plusieurs hommes; que seul, il fait mouvoir des machines, et transporte des fardeaux que six chevaux ne pourroient remuer; qu'à cette force prodigieuse il joint encore le courage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance exacte; qu'il conserve de la modération, même dans ses passions les plus vives; qu'il est plus constant qu'impétueux en amour; que dans la colère, il ne méconnoît pas ses amis; qu'il n'attaque jamais que ceux qui l'ont offensé; qu'il se souvient des bienfaits aussi souvent que des injures; que n'ayant nul goût pour la chair et ne se nourrissant que de végétaux, il n'est pas né l'ennemi des autres animaux; qu'enfin il est aimé de tous, puisque tous le respectent, et n'ont nulle raison de le craindre.

L'éléphant a les yeux très-petits, relativement au volume de son corps, mais ils sont brillans et spirituels: et ce qui les distingue de ceux des autres animaux, c'est l'expression pathétique du sentiment, et la conduite presque réfléchie de tous leurs mouvemens: il les tourne lentement et avec douceur vers son maître, il a pour lui le regard de l'amitié, celui de l'attention lorsqu'il parle, le coup d'œil de l'intelligence quand il l'a écouté, celui de la pénétration lorsqu'il veut le prévenir; il semble réfléchir, délibérer,

penser, et ne se déterminer qu'après avoir examiné et regardé à plusieurs fois et sans précipitation, sans passion, les signes auxquels il doit obéir. Les chiens, dont les yeux ont beaucoup d'expression, sont des animaux trop vifs, pour qu'on puisse distinguer aisément les nuances successives de leurs sensations ; mais comme l'éléphant est naturellement grave et modéré, on lit, pour ainsi dire, dans ses yeux, dont les mouvemens se succèdent lentement, l'ordre et la suite de ses affections intérieures.

Il a l'ouïe très-bonne, et cet organe est, à l'extérieur, comme celui de l'odorat, plus marqué dans l'éléphant que dans tout autre animal. Ses oreilles sont ordinairement pendantes ; mais il les relève, et les remue avec une grande facilité ; elles lui servent à essuyer ses yeux, à les préserver de l'incommodité de la poussière et des mouches. Il se délecte au son des instrumens, et paroît aimer la musique : il apprend aisément à marquer la mesure, à se remuer en cadence, et à joindre à propos quelques accens au bruit des tambours et au son des trompettes. Son odorat est exquis, et il aime avec passion les parfums de toute espèce, et surtout les fleurs odorantes ; il les choisit, il les cueille une à une, il en fait des bouquets, et, après en avoir savouré l'odeur, il les porte à sa bouche, et semble les goûter : la fleur d'orange est un de ses mets les plus délicieux, il dépouille, avec sa trompe, un oranger de toute sa verdure et en mange les fruits, les fleurs, les feuilles, et jusqu'au jeune bois. A l'égard du sens du toucher, il ne l'a, pour ainsi dire, que dans la trompe ; mais il est aussi délicat, aussi distinct dans cette espèce de main, que dans celle de l'homme. Cette trompe composée de membranes, de nerfs et de muscles, est en même temps un membre capable de mouvement, et un organe de sentiment ; l'animal peut non-seulement la remuer, la fléchir, mais il peut la raccourcir, l'allonger, la courber et la tourner en tout sens : l'extrémité de la trompe est terminée par un rebord, qui s'allonge par le dessus en forme de doigt. C'est par le moyen de ce rebord et de cette espèce de doigt, que l'éléphant fait tout ce que nous faisons avec les doigts : il ramasse à terre les plus petites pièces de monnoie ; il cueille les herbes et les fleurs, en les choisissant une à une ; il dénoue les cordes, ouvre et ferme les portes en tournant les clefs et poussant les verrous ; il apprend à tracer des caractères réguliers avec un instrument aussi petit qu'une plume. On ne peut disconvenir que cette main de l'éléphant n'ait plusieurs avantages sur la nôtre : elle est d'abord, comme on vient de le voir, également flexible, et tout aussi adroite pour saisir, palper en gros, et toucher en détail. Toutes ces opérations se font par le moyen de l'appendice, en manière de doigt, situé à la partie supérieure du rebord qui environne l'extrêmité de la trompe, et laisse, dans le milieu, une concavité faite en forme de tasse, au fond de laquelle se trouvent les deux orifices des conduits communs de l'odorat et de la respiration. L'éléphant a donc le nez dans la main, et il est le maître de joindre la puissance de ses poumons à l'action de ses doigts, et d'attirer, par une forte succion, les liquides, ou d'enlever des corps solides très-pesans, en appliquant à leur surface le bord de sa trompe, et faisant un vide au-dedans par aspiration. De tous les instrumens dont la nature a si libéralement muni ses productions chéries, la trompe est peut-être le plus complet et le plus admirable.

Buffon.

§ 201. *Le Rhinocéros.*

Après l'éléphant, le rhinocéros est le plus puissant des animaux quadrupèdes : s'il paroît bien plus petit, c'est que ses jambes sont bien plus courtes à proportion que celles de l'éléphant. Mais il en diffère beaucoup par les facultés naturelles et par l'intelligence, n'ayant reçu de la nature, que ce qu'elle accorde communément à tous les quadrupèdes ; privé de toute sensibilité dans la peau, manquant de mains et d'organes distincts pour le sens du toucher ; n'ayant au lieu de trompe, qu'une lèvre mobile, dans laquelle consistent tous ses moyens d'adresse. Il n'est guère supérieur aux autres animaux, que par la force, la grandeur et l'arme offensive qu'il porte sur le nez, et qui n'appartient qu'à lui. Cette arme est une corne très-dure, solide dans toute sa longueur, et placée plus avantageusement que les cornes des animaux ruminans : celles-ci ne munissent que les parties supérieures de la tête et du cou, au lieu que la corne du rhinocéros

défend toutes les parties antérieures du museau, et préserve d'insulte le mufle, la bouche et la face ; en sorte que le tigre attaque plus volontiers l'éléphant, dont il saisit la trompe, que le rhinocéros qu'il ne peut coiffer sans risquer d'être éventré : là le corps et les membres sont recouverts d'une enveloppe impénétrable, et cet animal ne craint ni la griffe du tigre, ni l'ongle du lion, ni le fer, ni le feu du chasseur. Sa peau est un cuir noirâtre, de la même couleur, mais plus épais et plus dur que celui de l'éléphant : il n'est pas sensible, comme lui, à la piqûre des mouches ; il ne peut aussi ni froncer, ni contracter sa peau ; elle est seulement plissée par de grosses rides au cou, aux épaules et à la croupe, pour faciliter le mouvement de la tête et des jambes qui sont massives, et terminées par de larges pieds armés de trois grands ongles. Il a la tête plus longue, à proportion, que l'éléphant, mais il a les yeux encore plus petits, et il ne les ouvre jamais qu'à demi. La mâchoire supérieure avance sur l'inférieure, et la lèvre de dessus a du mouvement, et peut s'allonger jusqu'à six ou sept pouces de longueur : elle est terminée par un appendice pointu, qui donne à cet animal plus de facilité qu'aux autres quadrupèdes, pour cueillir l'herbe, et en faire des poignées à peu près comme l'éléphant en fait avec sa trompe. Cette lèvre musculeuse et flexible est une espèce de main ou de trompe incomplète, mais qui ne laisse pas de saisir avec force et de palper avec adresse.

Buffon

§ 202. *Le Chameau.*

Les Arabes regardent le chameau comme un présent du ciel, un animal sacré, sans le secours duquel ils ne pourroient ni subsister, ni commercer, ni voyager. Le lait des chameaux fait leur nourriture ordinaire ; ils en mangent aussi la chair, surtout celle des jeunes qui est très-bonne à leur goût : le poil de ces animaux, qui est fin et moëlleux, et qui se renouvelle tous les ans par une mue complète, leur sert à faire les étoffes dont ils se vêtissent et se meublent ; avec leurs chameaux non-seulement ils ne manquent de rien, mais même ils ne craignent rien ; ils peuvent mettre, en un seul jour, cinquante lieues de désert entre eux et leurs ennemis ; toutes les armées du monde périroient à la suite de plusieurs Arabes ; aussi ne sont-ils soumis qu'autant qu'il leur plaît. Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sabloneuses, des montagnes encore plus arides sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant ; une terre morte, et pour ainsi dire, écorchée par les vents, laquelle ne présente que des ossemens, des cailloux jonchés, des rochers debout ou renversés ; un désert entièrement découvert, où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante : solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts ; car les arbres sont encore des êtres pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bornes ; il voit partout l'espace comme son tombeau : la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour lui présenter l'horreur de sa situation, en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'immensité qui le sépare de la terre habitée : immensité qu'il tenteroit en vain de parcourir ; car la faim, la soif et la chaleur brûlante, pressent tous les instans qui lui restent entre le désespoir et la mort.

Cependant l'Arabe, à l'aide du chameau, a su franchir et même s'approprier ces lacunes de la nature ; elles lui servent d'asile, elles assurent son repos, et le maintiennent dans son indépendance. Mais de quoi les hommes savent-ils user sans abus ? Ce même Arabe, libre, indépendant, tranquille, et même riche, au lieu de respecter ses déserts comme les remparts de sa liberté, les souille par le crime ; il les traverse pour aller chez les nations voisines, enlever des esclaves et de l'or ; il s'en sert pour exercer son brigandage, dont malheureusement il jouit plus encore que de sa liberté : car ses entreprises sont presque toujours heureuses ; malgré la défiance de ses voisins et la supériorité de leurs forces, il échappe à leur poursuite, et emporte impunément tout ce qu'il leur a ravi. Un Arabe, qui se destine à ce métier de pirate de terre, s'endurcit de bonne heure à la fatigue des voyages ; il s'essaie à se passer du sommeil, à souffrir la faim, la soif et la chaleur ; en même

temps il instruit ses chameaux, il les élève et les exerce dans cette même vue. Peu de jours après leur naissance, il leur plie les jambes sous le ventre, il les contraint de demeurer à terre, et les charge, dans cette situation, d'un poids assez fort qu'il les accoutume à porter, et qu'il ne leur ôte que pour leur en donner un plus fort : au lieu de les laisser paître à toute heure, et boire à leur soif, il commence par régler leur repas et peu à peu les éloigne à de grandes distances, en diminuant aussi la quantité de la nourriture. Lorsqu'ils sont un peu forts, il les exerce à la course ; il les excite par l'exemple des chevaux, et parvient à les rendre aussi légers et aussi robustes; enfin, lorsqu'il est sûr de la force, de la légèreté, de la sobriété de ses chameaux, il les charge de ce qui est nécessaire à sa subsistance et à la leur ; il part avec eux, arrive sans être attendu, aux confins du désert, arrête les premiers passans, pille les habitations écartées, charge ses chameaux de son butin ; et s'il est poursuivi, s'il est forcé de précipiter sa retraite, c'est alors qu'il développe tous ses talens et les leurs. Monté sur un des plus légers, il conduit la troupe, la fait marcher jour et nuit, presque sans s'arrêter, ni boire ni manger. Il fait aisément trois cents lieues en huit jours, et pendant tout ce temps de fatigue et de mouvement, il laisse ses chameaux chargés ; il ne leur donne chaque jour qu'une heure de repos et une pelotte de pâte. Souvent ils courent ainsi neuf ou dix jours sans trouver de l'eau ; ils se passent de boire, et lorsque par hasard il se trouve une mare à quelque distance de leur route, ils sentent l'eau de plus d'une demi-lieue, la soif qui les presse leur fait doubler le pas, et ils boivent; en une seule fois, pour tout le temps passé, et pour tout le temps à venir : car souvent les voyages sont de plusieurs semaines, et leurs temps d'abstinence durent aussi long-temps que leurs voyages*.

En réunissant, sous un seul point de vue, toutes les qualités du chameau, tous les avantages que l'on en tire, on ne pourra s'empêcher de le reconnoître pour la plus utile et la plus précieuse de toutes les créatures subordonnées à l'homme. L'or et la soie ne sont pas les vraies richesses de l'orient ; c'est le chameau qui est le trésor de l'Asie : il vaut mieux que l'éléphant, car il travaille, pour ainsi dire, autant, et dépense peut-être vingt fois moins : d'ailleurs, l'espèce entière en est soumise à l'homme, qui la propage et la multiplie autant qu'il lui plaît ; au lieu qu'il ne jouit pas de celle de l'éléphant, qu'il ne peut multiplier, et dont il faut conquérir les individus les uns après les autres. Le chameau vaut non-seulement mieux que l'éléphant, mais peut-être vaut-il autant que le cheval, l'âne et le bœuf, tous réunis ensemble ; il porte seul, autant que deux mulets ; il mange aussi peu que l'âne, et se nourrit d'herbes aussi grossières. La femelle fournit du lait pendant plus de temps que la vache ; la chair du jeune chameau est bonne et saine comme celle du veau ; leur poil est plus beau, plus recherché que la plus belle laine ; il n'y a pas jusqu'à leurs excrémens dont on ne tire des choses utiles : car le sel ammoniac se fait avec leur urine, et leur fiente desséchée et mise en poudre, leur sert de litière ; on en fait aussi des mottes qui brûlent aisément et font une flamme aussi claire et presque aussi vive que celle du bois sec.

Buffon.

§ 203. *Le Castor.*

Tout le monde convient que le castor, loin d'avoir une supériorité marquée sur les autres animaux, paroît, au contraire, être au-dessous de quelques-uns d'entre eux pour les qualités purement individuelles. Il paroît inférieur au chien, par les qualités relatives qui pourroient l'approcher de l'homme : il ne semble fait ni pour servir, ni pour commander, ni même pour commercer avec une autre espèce que la sienne. Son sens, renfermé dans lui-même, ne se manifeste en entier qu'avec ses semblables ; seul, il a peu d'industrie personnelle, encore moins de ruses, pas même assez de défiance pour éviter les piéges grossiers : loin d'attaquer les autres animaux, il ne sait pas même se bien défendre ; il préfère la fuite au combat. Si l'on consi-

* Cette facilité qu'ils ont de s'abstenir long-temps de boire, n'est pas de pure habitude, c'est plutôt un effet de leur conformation. Ils ont un cinquième estomac qui leur sert de réservoir, pour conserver l'eau qu'ils font remonter dans leur panse, par une simple contraction des muscles.

dère donc cet animal dans l'état de nature, ou plutôt dans son état de solitude et de dispersion, il ne paroîtra pas, pour lès qualités intérieures, au-dessus des autres animaux. Il n'a pas plus d'esprit que le chien, de sens que l'éléphant, de finesse que le renard, etc. ; il est plutôt remarquable par les singularités de conformation extérieure, que par la supériorité apparente de ses qualités inférieures. Il est le seul, parmi les quadrupèdes, qui ait la queue plate, ovale et couverte d'écailles, de laquelle il se sert comme d'un gouvernail pour se diriger dans l'eau ; le seul qui ait des nageoires aux pieds de derrière, et en même temps les doigts séparés dans ceux de devant, qu'il emploie comme des mains pour porter à sa bouche ; le seul qui, ressemblant aux animaux terrestres par les parties antérieures de son corps, paroisse en même temps tenir aux animaux aquatiques par les parties postérieures : il fait la nuance des quadrupèdes aux poissons, comme la chauve-souris fait celle des quadrupèdes aux oiseaux. Mais ces singularités seroient plutôt des défauts que des perfections si l'animal ne savoit tirer de cette conformation, qui nous paroît bizarre, des avantages uniques, et qui les rendent supérieurs à tous les autres.

Les castors commencent à s'assembler au mois de Juin ou de Juillet, pour se réunir en société : ils arrivent en nombre et de plusieurs côtés, et forment bientôt une troupe de deux ou trois cents : le lieu du rendez-vous est ordinairement le lieu de l'établissement, et c'est toujours au bord des eaux. Si ce sont des eaux plates, et qui se soutiennent à la même hauteur comme dans un lac, ils se dispensent d'y construire une digue ; mais dans les eaux courantes, et qui sont sujettes à hausser ou baisser, comme sur les ruisseaux, les rivières, ils établissent une chaussée, et, par cette retenue, ils forment une espèce d'étang, ou de pièce d'eau qui se soutient toujours à la même hauteur : la chaussée traverse la rivière comme une écluse et va d'un bord à l'autre ; elle a souvent quatre-vingt ou cent pieds de longueur, sur dix ou douze pieds d'épaisseur à sa base. Cette construction paroît énorme pour des animaux de cette taille ; mais la solidité avec laquelle l'ouvrage est construit, étonne encore plus que sa grandeur. L'endroit de la rivière où ils établissent cette digue, est ordinairement peu profond ; s'il se trouve, sur le bord, un gros arbre qui puisse tomber dans l'eau, ils commencent par l'abattre pour en faire la pièce principale de leur construction : cet arbre est souvent plus gros que le corps d'un homme. Ils le scient, ils le rongent au pied, et, sans autre instrument que leur quatre dents incisives, ils le coupent en assez peu de temps et le font tomber du côté qu'il leur plaît, c'est à-dire en travers de la rivière ; ensuite, ils coupent les branches de la cime de cet arbre tombé, pour le mettre de niveau et le faire porter partout également. Ces opérations se font en commun : plusieurs castors rongent ensemble le pied de l'arbre pour l'abattre ; plusieurs aussi vont ensemble, pour en couper les branches lorsqu'il est abattu ; d'autres parcourent en même temps les bords de la rivière, et coupent de moindres arbres, les uns gros comme la jambe, les autres comme la cuisse : ils les dépècent, et les scient à une certaine hauteur pour en faire des pieux ; ils amènent ces pièces de bois, d'abord par terre jusqu'au bord de la rivière, et ensuite par eau jusqu'au lieu de leur construction ; ils en font une espèce de pilotis serré, qu'ils renforcent encore en entrelaçant des branches entre les pieux. Cette opération suppose bien des difficultés vaincues : car, pour dresser ces pieux et les mettre dans une situation à peu près perpendiculaire, il faut qu'avec les dents ils élèvent le gros bout contre le bord de la rivière, ou contre l'arbre qui la traverse, que d'autres plongent en même temps jusqu'au fond de l'eau, pour y creuser, avec les pieds de devant, un trou dans lequel ils font entrer la pointe du pieu afin qu'il puisse se tenir debout. A mesure que les uns plantent ainsi leurs pieux, les autres vont chercher de la terre qu'ils gâchent avec leurs pieds et battent avec leur queue ; ils la portent dans leur gueule et avec leurs pieds de devant, et ils en transportent une si grande quantité, qu'ils en remplissent tous les intervalles de leur pilotis. Ce pilotis est composé de plusieurs rangs de pieux, tous égaux en hauteur, et tous plantés les uns contre les autres ; il s'étend d'un bord à l'autre de la rivière ; il est rempli et maçonné partout. Ces pieux sont plantés verticalement du côté de la chute de l'eau ; tout l'ouvrage est, au contraire, en talus

du côté qui en soutient la charge, en sorte que la chaussée qui a dix ou douze pieds de largeur à la base, se réduit à deux ou trois pieds d'épaisseur au sommet; elle a donc non-seulement toute l'étendue, toute la solidité nécessaires, mais encore la forme la plus convenable pour retenir l'eau, l'empêcher de passer, en soutenir le poids et en rompre les efforts. Au haut de la chaussée, c'est-à-dire dans la partie où elle a le moins d'épaisseur, ils pratiquent deux ou trois ouvertures en pente, qui sont autant de décharges de superficie, qu'ils élargissent ou retrécissent selon que la rivière vient à hausser ou baisser; et lorsque par des inondations trop grandes ou trop subites, il se fait quelques brèches à leur digue, ils savent les réparer, et y travaillent de nouveau dès que les eaux sont baissées.

Les habitations des castors sont des cabannes, ou plutôt des espèces de maisonnettes bâties dans l'eau sur un pilotis plein, tout près du bord de leur étang, avec deux issues; l'une pour aller à terre, l'autre pour se jeter à l'eau. La forme de cet édifice est presque toujours ovale ou ronde; il y en a de plus grands ou de plus petits, depuis quatre ou cinq jusqu'à huit ou dix pieds de diamètre; il s'en trouve aussi quelquefois qui sont à deux ou trois étages: les murailles ont jusqu'à deux pieds d'épaisseur; elles sont élevées à plomb sur le pilotis plein, qui sert en même temps de fondement et de plancher à la maison. Une voûte en anse de panier, termine l'édifice et lui sert de couvert: il est mâçonné avec solidité, et enduit avec propreté en dehors et en dedans; il est impénétrable à l'eau des pluies, et résiste aux vents les plus impétueux; les parois en sont revêtus d'une espèce de stuc si bien gâché et si proprement appliqué, qu'il semble que la main de l'homme y ait passé; aussi la queue leur sert-elle de truelle pour appliquer ce mortier qu'ils gâchent avec leurs pieds. Ils mettent en œuvre différens matériaux, des bois, des pierres et des terres sablonneuses qui ne sont point sujettes à se délayer par l'eau: les bois qu'ils emploient sont presque tous légers et tendres.

Les castors préfèrent l'eau fraîche et le bois tendre à la plupart des alimens ordinaires: ils en ont une ample provision pour se nourrir pendant l'hiver. C'est dans l'eau, et près de leurs habitations, qu'ils établissent leur magasin; chaque cabane a le sien, proportionné au nombre de ses habitans, qui tous y ont un droit commun, et ne vont jamais piller leurs voisins. Ces espèces de bourgades sont composées de plus ou de moins de cabanes qui renferment tout autant de tribus distinctes, mais réunies en société. Cette société est souvent composée de cent cinquante ou deux cents ouvriers associés, qui tous ont travaillé, d'abord en corps, pour élever le grand ouvrage public, et ensuite par compagnie, pour édifier des habitations particulières Quelque nombreuse que soit cette société, la paix s'y maintient sans altération; le travail commun a resserré leur union; les commodités qu'ils se sont procurées, l'abondance des vivres qu'ils amassent et consomment ensemble, servent à l'entretenir; des appétis modérés, des goûts simples, de l'aversion pour la chair et le sang leur ôtent jusqu'à l'idée de rapine et de guerre: ils jouissent de tous les biens que l'homme ne fait que désirer. Amis entre eux, s'ils ont quelques ennemis au-dehors, ils savent les éviter, ils s'avertissent en frappant, avec leur queue, sur l'eau, un coup qui retentit au loin dans toutes les voûtes de leurs habitations. Chacun prend le parti ou de plonger dans le lac, ou de se recéler dans leurs murs, qui ne craignent que le feu du ciel, ou le fer de l'homme, et qu'aucun animal n'ose entreprendre d'ouvrir ou de renverser. Ces asiles sont non-seulement très-sûrs, mais encore très-propres et très-commodes: le plancher est jonché de verdure; des rameaux de buis et de sapin leur servent de tapis sur lesquels ils ne font ni ne souffrent jamais aucune ordure; la fenêtre qui regarde sur l'eau, leur sert de balcon pour se tenir au frais, et prendre le bain pendant la plus grande partie du jour. L'habitude qu'ils ont de tenir continuellement la queue et toutes les parties postérieures dans l'eau, paroît avoir changé la nature de leur chair: celle des parties antérieures jusqu'aux reins a la qualité, le goût, la consistance de la chair des animaux de la terre et de l'air; celle des cuisses et de la queue a l'odeur, la saveur, et toutes les qualités de celle du poisson. Cette queue longue d'un pied, épaisse d'un pouce, et large de cinq ou six, est même une extrémité, une vraie partie de poisson attachée au corps d'un

quadrupède ; elle est entièrement recouverte d'écailles et d'une peau toute semblable à celle des gros poissons.

Les castors font leur provision d'écorce et de bois, dans le mois de Septembre, ensuite ils jouissent de leurs travaux; ils goûtent les douceurs domestiques; c'est le temps du repos ; c'est la saison des amours. Se connoissant, prévenus l'un pour l'autre par l'habitude, par les plaisirs et les peines d'un travail commun, chaque couple ne se forme pas au hasard, ne se joint pas par pure nécessité de nature, mais s'unit par choix et s'assortit par goût.

Buffon.

§ 204. *L'Homme.*

Tout annonce dans l'homme le maître de la terre ; tout marque en lui, même à l'extérieur, sa supériorité sur tous les êtres vivans : il se soutient droit et élevé, son attitude est celle du commandement, sa tête regarde le ciel, et présente une face auguste sur laquelle est imprimé le caractère de sa dignité ; l'image de l'âme y est peinte par la physionomie, l'excellence de sa nature perce à travers les organes matériels et anime d'un feu divin les traits de son visage ; son port majestueux, sa démarche ferme et hardie annoncent sa noblesse et son rang ; il ne touche à la terre que par ses extrémités les plus éloignées, il ne la voit que de loin, et semble la dédaigner ; les bras ne lui sont pas donnés pour servir de piliers d'appui à la masse de son corps, et la main ne doit pas fouler la terre, et perdre par des frottemens réitérés la finesse du toucher dont elle est le principal organe ; le bras et la main sont faits pour servir à des usages plus nobles, pour exécuter les ordres de la volonté, pour saisir les choses éloignées, pour écarter les obstacles, pour prévenir les rencontres, et le choc de ce qui pourroit nuire, pour embrasser et retenir ce qui peut plaire, pour le mettre à portée des autres sens.

Lorsque l'âme est tranquille, toutes les parties du visage sont dans un état de repos ; leur proportion, leur union, leur ensemble, marquent encore assez la douce harmonie des pensées et répondent au calme de l'intérieur ; mais lorsque l'âme est agitée, la face humaine devient un tableau vivant, où les passions sont rendues avec autant de délicatesse que d'énergie, où chaque mouvement de l'âme est exprimé par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression vive et prompte devance la volonté, nous décèle et rend au-dehors par des signes pathétiques les images de nos secrètes agitations.

C'est surtout dans les yeux qu'elles se peignent et qu'on peut les reconnoître ; l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun autre organe, il semble y toucher et participer à tous ses mouvemens, il en exprime les passions les plus vives et les émotions les plus tumultueuses, comme les mouvemens les plus doux et les sentimens les plus délicats ; il les rend dans toute leur force, dans toute leur pureté tels qu'ils viennent de naître, il les transmet par des traits rapides qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils partent ; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment, c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence.

Buffon.

§ 205. *Principes de l'Homme.*

L'homme intérieur est double, il est composé de deux principes différens par leur nature, et contraires par leur action. L'âme, ce principe spirituel, ce principe de toute connoissance, est toujours en opposition avec cet autre principe animal et purement matériel : le premier est une lumière pure qu'accompagnent le calme et la sérénité, une source salutaire dont émanent la science, la raison, la sagesse ; l'autre est une fausse lueur qui ne brille que par la tempête et dans l'obscurité, un torrent impétueux qui roule et entraîne à sa suite les passions et les erreurs.

Le principe animal se développe le premier ; comme il est purement matériel, il commence à agir dès que le corps peut sentir de la douleur ou du plaisir, il nous détermine le premier, et aussitôt que nous pouvons faire usage de nos sens. Le principe spirituel se manifeste plus tard, il se développe, il se perfectionne au moyen de l'éducation ; c'est par la communication des pensées d'autrui que l'enfant en acquiert et devient lui-même pensant et raisonnable, et sans cette communication, il ne seroit que stupide ou fantasque, selon le degré

d'inaction ou d'activité de son sens intérieur matériel.

Il est aisé, en rentrant en soi-même, de connoître l'existence de ces deux principes : il y a des instans dans la vie, il y a même des heures, des jours, des saisons où nous pouvons juger, non seulement de la certitude de leur existence, mais aussi de leur contrariété d'action. Je veux parler de ce temps d'ennui, d'indolence, de dégoût, où nous ne pouvons nous déterminer à rien, où nous voulons ce que nous ne faisons pas, et faisons ce que nous ne voulons pas ; de cet état ou de cette maladie à laquelle on a donné le nom de *vapeurs*, état où se trouvent si souvent les hommes oisifs, et même les hommes qu'aucun travail ne commande. Si nous nous observons dans cet état, notre *moi* nous paroîtra divisé en deux personnes, dont la première, qui représente la faculté raisonnable, blâme ce que fait la seconde, mais n'est pas assez forte pour s'y opposer efficacement et la vaincre ; au contraire, cette dernière étant formée de toutes les illusions de nos sens et de notre imagination, elle contraint, elle enchaîne, et souvent elle accable la première, et nous fait agir contre ce que nous pensons, ou nous force à l'inaction, quoique nous ayons la volonté d'agir.

Dans ce temps où la faculté raisonnable domine, on s'occupe tranquillement de soi-même, de ses amis, de ses affaires ; mais on s'aperçoit encore, ne fût-ce que par des distractions involontaires, de la présence de l'autre principe. Lorsque celui-ci vient à dominer à son tour, on se livre ardemment à sa dissipation, à ses goûts, à ses passions, et à peine réfléchit-on par instans sur les objets même qui nous occupent et qui nous remplissent tout entiers. Dans ces deux états nous sommes heureux ; dans le premier nous commandons avec satisfaction, et dans le second nous obéissons encore avec plus de plaisir ; comme il n'y a que l'un des deux principes qui soit alors en action, et qu'il agit sans opposition de la part de l'autre, nous ne sentons aucune contrariété intérieure, notre *moi* nous paroît simple, parce que nous n'éprouvons qu'une impulsion simple, et c'est dans cette unité d'action que consiste notre bonheur ; car pour peu que, par réflexion, nous venions à blâmer nos plaisirs, ou que, par la violence des passions, nous cherchions à haïr la raison, nous cessons dès lors d'être heureux, nous perdons l'unité de notre existence, en quoi consiste notre tranquillité ; la contrariété intérieure se renouvelle, les deux personnes se représentent en opposition, et les deux principes se font sentir et se manifestent par les doutes, les inquiétudes et les remords.

De là, on peut conclure que le plus malheureux de tous les états est celui où ces deux puissances souveraines de la nature de l'homme, sont toutes deux en grand mouvement, mais en mouvement égal et qui fait équilibre ; c'est là le point de l'ennui le plus profond, et de cet horrible dégoût de soi-même, qui ne nous laisse d'autre désir que celui de cesser d'être, et ne nous permet qu'autant d'action qu'il en faut pour nous détruire en tournant froidement contre nous des armes de fureur.

Buffon.

§ 206. *L'Ame comparée au Corps.*

Notre âme n'a qu'une forme très-simple, très-générale, très-constante ; cette forme est la pensée, il nous est impossible d'apercevoir notre âme autrement que par la pensée ; cette forme n'a rien de divisible, rien d'étendu, rien d'impénétrable, rien de matériel ; donc le sujet de cette forme, notre âme, est indivisible et immatériel ; notre corps, au contraire, et tous les autres corps, ont plusieurs formes ; chacune de ces formes est composée, divisible, variable, destructible, et toutes sont relatives aux différens organes avec lesquels nous les apercevons ; notre corps et toute la matière, n'a donc rien de constant, rien de réel, rien de général par où nous puissions le saisir et nous assurer de le connoître. Un aveugle n'a nulle idée de l'objet matériel qui nous représente les images des corps ; un lépreux, dont la peau seroit insensible, n'auroit aucune des idées que le toucher fait naître ; un sourd ne peut connoître les sons ; qu'on détruise successivement ces trois moyens de sensation dans l'homme qui en est pourvu, l'âme n'en existera pas moins, les fonctions intérieures subsisteront, et la pensée se manifestera toujours au-dedans de lui-même : ôtez, au contraire, toutes ses qualités à la matière ; ôtez-lui ses couleurs, son étendue, sa solidité et toutes les autres propriétés relatives à nos sens, vous l'anéantirez ; notre âme est donc

impérissable, et la matière peut et doit mourir.

Il en est de même des autres facultés de notre âme comparées à celles de notre corps, et aux propriétés les plus essentielles à toute matière. L'âme veut et commande, le corps obéit tout autant qu'il le peut ; l'âme s'unit indistinctement, à tel objet qu'il lui plaît, la distance, la grandeur, la figure, rien ne peut nuire à cette union lorsque l'âme le veut ; elle se fait et se fait en un instant ; le corps ne peut s'unir à rien ; il est blessé de tout ce qui le touche de trop près ; il lui faut beaucoup de temps pour s'approcher d'un autre corps ; tout lui résiste, tout est obstacle, son mouvement cesse au moindre choc. La volonté n'est-elle donc qu'un mouvement corporel, et la contemplation un simple attouchement ? Comment cet attouchement pourroit-il se faire sur un objet éloigné, sur un sujet abstrait ? Comment ce mouvement pourroit-il s'opérer en un instant indivisible ? A-t-on jamais conçu du mouvement sans qu'il y eût de l'espace et du temps ? La volonté, si c'est un mouvement, n'est donc pas un mouvement matériel, et si l'union de l'âme à son objet est un attouchement, un contact, cet attouchement ne se fait-il pas au loin ? Ce contact n'est-il pas une pénétration ? Qualités absolument opposées à celles de la matière, et qui ne peuvent par conséquent appartenir qu'à un être immatériel.

Buffon.

§ 207. *De l'Homme comparé à l'Animal.*

Je ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, et pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire ou à la déranger. J'aperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'homme concourt aux siennes en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejète par instinct, et l'autre par un acte de liberté, ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il seroit avantageux de le faire, et que l'homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un pigeon mourroit de faim près d'un bassin rempli de viandes, et un chat sur un tas de fruits ou de grains, quoique l'un et l'autre pussent très-bien se nourrir de l'aliment qu'ils dédaignent, s'ils s'étoient avisés d'en essayer : c'est ainsi que les hommes dissolus se livrent à des excès qui leur causent la fièvre et la mort ; parce que l'esprit déprave les sens, et que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées puisqu'il a des sens ; il combine même ses idées jusqu'à un certain point, et l'homme ne diffère à cet égard de la bête, que du plus au moins. Quelques philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête ; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait, parmi les animaux, la distinction spécifique de l'homme, que sa qualité d'agent libre. La nature commande à tout animal, et la bête obéit. L'homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer ou de résister ; et c'est surtout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son âme : car la physique explique en quelque manière le mécanisme des sens, et la formation des idées ; mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, et dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les lois de la mécanique.

Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, et réside parmi nous, tant dans l'espèce que dans l'individu ; au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie ; et son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis, et qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme regardant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la per-

fectibilité lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même.

J. J. Rousseau.

§ 208. *La Force de l'Homme.*

Quoique le corps de l'homme soit, à l'extérieur, plus délicat que celui d'aucun des animaux, il est cependant très-nerveux, et peut-être plus fort par rapport à son volume, que celui des animaux les plus forts ; car si nous voulons comparer la force du lion à celle de l'homme, nous devons considérer que cet animal étant armé de griffes et de dents, l'emploi qu'il fait de ses forces nous en donne une fausse idée. Nous attribuons à sa force ce qui n'appartient qu'à ses armes ; celles que l'homme a reçues de la nature ne sont point offensives : heureux, si l'art ne lui en eût pas mis à la main de plus terribles que les ongles du lion.

L'homme civilisé ne connoît pas ses forces ; il ne sait pas combien il en perd par la mollesse, et combien il pourroit en acquérir par l'habitude d'un fort exercice.

Il se trouve cependant parmi nous des hommes d'une force extraordinaire ; mais ce don de la nature, qui leur seroit précieux s'ils étoient dans le cas de l'employer pour leur défense ou pour des travaux utiles, est un très-petit avantage dans une société policée, où l'esprit fait plus que le corps, et où le travail des mains ne peut être que celui des hommes du dernier ordre. Les femmes ne sont pas, à beaucoup près, aussi fortes que les hommes ; et le plus grand usage, ou le plus grand abus que l'homme ait fait de sa force, c'est d'avoir asservi et traité souvent d'une manière tyrannique cette moitié du genre humain, faite pour partager avec lui les plaisirs et les peines de la vie. Les sauvages obligent leurs femmes à travailler continuellement ; ce sont elles qui cultivent la terre, qui font l'ouvrage pénible, tandis que le mari reste nonchalamment couché dans son hamac, dont il ne sort que pour aller à la chasse ou à la pêche, ou pour se tenir debout, dans la même attitude, pendant des heures entières ; car les sauvages ne savent ce que c'est que de se promener, et rien ne les étonne plus dans nos manières, que de nous voir aller en droite ligne, et revenir ensuite sur nos pas plusieurs fois de suite ; ils n'imaginent pas qu'on puisse prendre cette peine sans aucune nécessité, et se donner ainsi du mouvement qui n'aboutit à rien. Tous les hommes tendent à la paresse, mais les sauvages des pays chauds sont les plus paresseux de tous les hommes, et les plus tyranniques à l'égard de leurs femmes, par les services qu'ils exigent avec une dureté vraiment sauvage. Chez les peuples policés, les hommes, comme les plus forts, ont dicté des lois où les femmes sont toujours plus lésées, à proportion de la grossièreté des mœurs, et ce n'est que parmi les nations civilisées jusqu'à la politesse, que les femmes ont obtenu cette égalité de condition, qui cependant est si naturelle et si nécessaire à la douceur de la société ; aussi cette politesse dans les mœurs est-elle leur ouvrage ; elles ont opposé à la force des armes victorieuses, lorsque par leur modestie elles nous ont appris à reconnoître l'empire de la beauté, avantage naturel, plus grand que celui de la force, mais qui suppose l'art de le faire valoir. Car les idées que différens peuples ont de la beauté, sont si singulières et si opposées, qu'il y a tout lieu de croire que les femmes ont plus gagné par l'art de se faire désirer, que par ce don même de la nature, dont les hommes jugent si différemment ; ils sont bien plus d'accord sur la valeur de ce qui est en effet l'objet de leurs désirs. Le prix de la chose augmente par la difficulté d'en obtenir la possession. Les femmes ont eu de la beauté dès qu'elles ont su se respecter assez pour se refuser à tous ceux qui ont voulu les attaquer par d'autres voies que par celle du sentiment ; et du sentiment une fois né, la politesse des mœurs a dû suivre.

Buffon.

§ 209. *Supériorité de l'Homme sur les Animaux.*

L'empire de l'homme sur les animaux est un empire légitime qu'aucune révolution ne peut détruire, c'est l'empire de l'esprit sur la matière ; c'est non-seulement un droit de nature, un pouvoir fondé sur des lois inaltérables, mais c'est encore un don de Dieu, par lequel l'homme peut reconnoître à tout instant l'excellence de son être. Car ce n'est pas parce qu'il est le plus parfait, le plus fort ou le plus adroit des animaux, qu'il leur com-

mande : s'il n'étoit que le premier du même ordre, les seconds se réuniroient pour lui disputer l'empire ; mais c'est par supériorité de nature que l'homme règne et commande ; il pense, et dès lors il est maître des êtres qui ne pensent point.

Cependant, parmi les animaux, les uns paroissent être plus ou moins doux, plus ou moins féroces : que l'on compare la docilité et la soumission du chien avec la fierté et la férocité du tigre, l'un paroît être l'ami de l'homme, et l'autre son ennemi. Son empire sur les animaux n'est donc pas absolu ; combien d'espèces savent se soustraire à sa puissance par la rapidité de leur vol, par la légèreté de leur course, par l'obscurité de leur retraite, par la distance que met entre eux et l'homme l'élément qu'ils habitent ? combien d'autres espèces lui échappent par leur seule petitesse ? et enfin, combien y en a-t-il qui, bien loin de reconnoître leur souverain, l'attaquent à force ouverte ? sans parler de ces insectes qui semblent l'insulter par leurs piqûres, de ces serpens dont la morsure porte le poison et la mort, et de tant d'autres bêtes immondes, incommodes, inutiles, qui semblent n'exister que pour former la nuance entre le mal et le bien, et faire sentir à l'homme combien, depuis sa chute, il est peu respecté !

C'est qu'il faut distinguer l'empire de Dieu du domaine de l'homme : Dieu, créateur des êtres, est seul maître de la nature ; l'homme ne peut rien sur le produit de la création : tout se passe, se suit, se succède, se renouvelle et se meut par une puissance irrésistible. L'homme, entraîné lui-même par le torrent des temps, ne peut rien pour sa propre durée : lié par son corps à la matière, enveloppé dans le tourbillon des êtres, il est forcé de subir la loi commune, il obéit à la même puissance, et, comme tout le reste, il naît, croît et périt.

Mais le rayon divin dont l'homme est animé, l'ennoblit et l'élève au-dessus de tous les êtres matériels : cette substance spirituelle, loin d'être sujette à la matière, a le droit de la faire obéir ; et quoiqu'elle ne puisse pas commander à la nature entière, elle domine sur les êtres particuliers. Dieu, source unique de toute lumière et de toute intelligence, régit l'univers et les espèces entières avec une puissance infinie ; l'homme qui n'a qu'un rayon de cette intelligence, n'a de même qu'une puissance limitée à de petites portions de matière, et n'est maître que des individus.

C'est donc par les talens de l'esprit, et non par la force et par les autres qualités de la matière, que l'homme a su subjuguer les animaux....Et cet empire, comme tous les autres empires, n'a été fondé que sur la société.

C'est d'elle que l'homme tient sa puissance, c'est par elle qu'il a perfectionné sa raison, exercé son esprit et réuni ses forces. Auparavant, l'homme étoit peut-être l'animal le plus sauvage, et le moins redoutable de tous : nu, sans armes et sans abri, la terre n'étoit pour lui qu'un vaste désert peuplé de monstres, dont souvent il devenoit la proie, et même, long-temps après, l'histoire nous dit que les premiers héros n'ont été que des destructeurs de bêtes. Mais lorsque après le temps l'espèce humaine s'est étendue, multipliée, répandue, et qu'à la faveur des arts et de la société, l'homme a pu marcher en force pour conquérir l'univers, il a fait reculer peu à peu les bêtes féroces, il a purgé la terre de ces animaux gigantesques dont nous trouvons encore les ossemens énormes, il a détruit ou réduit à un petit monde d'individus les espèces voraces et nuisibles, il a opposé les animaux aux animaux ; et, subjuguant les uns par adresse, domptant les autres par la force, ou les écartant par le nombre, et les attaquant tous par des moyens raisonnés, il est parvenu à se mettre en sûreté, et a établi un empire qui n'est borné que par les lieux inaccessibles, les solitudes reculées, les sables brûlans, les montagnes glacées, les cavernes obscures, qui servent de retraite au petit nombre d'espèces d'animaux indomptables.

Buffon.

§ 210. *Etat de pure Nature.*

Dans le premier âge, aux siècles d'or, l'homme, innocent comme la colombe, mangeoit du gland, buvoit de l'eau ; trouvant partout sa subsistance, il étoit sans inquiétude, vivoit indépendant, toujours en paix avec lui-même, avec les animaux ; mais dès qu'oubliant sa noblesse, il sacrifia sa liberté pour se réunir aux autres, la guerre, l'âge de fer prirent la place de l'âge d'or et de la

paix ; la cruauté, le goût de la chair et du sang furent les premiers fruits d'une nature dépravée, que les mœurs et les arts achevèrent de corrompre.

Voilà ce que dans tous les temps certains philosophes austères, sauvages par tempérament, ont reproché à l'homme en société : rehaussant leur orgueil individuel par l'humiliation de l'espèce entière, ils ont exposé ce tableau qui ne vaut que par le contraste, et peut-être parce qu'il est bon de présenter quelquefois aux hommes des chimères de bonheur.

Cet état idéal d'innocence, de haute tempérance, d'abstinence entière de la chair, de tranquillité parfaite, de paix profonde, a-t-il jamais existé ? N'est-ce pas un apologue, une fable où l'on emploie l'homme comme un animal, pour nous donner des leçons ou des exemples. Peut-on même supposer qu'il y eût des vertus avant la société ? Peut-on dire de bonne foi que cet état sauvage mérite nos regrets, que l'homme animal farouche fût plus digne que l'homme citoyen civilisé ? Oui, car tous les malheurs viennent de la société ; et qu'importe qu'il y eût des vertus dans l'état de nature, s'il y avoit du bonheur, si l'homme dans cet état, étoit seulement moins malheureux qu'il ne l'est ? La liberté, la santé, la force, ne sont-elles pas préférables à la mollesse, à la sensualité, à la volupté même, accompagnées de l'esclavage ? La privation des peines vaut bien l'usage des plaisirs ; et pour être heureux, que faut-il, sinon de ne rien désirer.

Si cela est, disons en même temps qu'il est plus doux de végéter que de vivre, de ne rien désirer que de satisfaire son appétit, de dormir d'un sommeil apathique que d'ouvrir les yeux pour voir et pour sentir ; consentons à laisser notre âme dans l'engourdissement, notre esprit dans les ténèbres, à ne nous jamais servir de l'une ni de l'autre, à nous mettre au-dessous des animaux, à n'être enfin que des masses de matière brute attachées à la terre.

Mais au lieu de disputer, discutons : après avoir dit des raisons, donnons des faits. Nous avons sous nos yeux non l'état idéal, mais l'état réel de la nature : le sauvage habitant les déserts est-il un animal tranquille ? Est-il un homme heureux ? Car, nous ne supposerons pas avec un philosophe, l'un des plus hers censeurs de notre humanité (*), qu'il y a une plus grande distance de l'homme en pure nature au sauvage, que du sauvage à nous ; que les âges qui se sont écoulés avant l'invention de l'art de la parole, ont été bien plus longs que les siècles qu'il a fallu pour perfectionner les signes et les langues, parce qu'il me paroît que lorsqu'on veut raisonner sur des faits, il faut éloigner les suppositions, et se faire une loi de n'y remonter qu'après avoir épuisé tout ce que la nature nous offre. Or, nous voyons qu'on descend par degrés insensibles des nations les plus éclairées, les plus polies, à des peuples moins industrieux ; de ceux-ci à d'autres plus grossiers, mais encore soumis à des rois, à des lois ; de ces hommes grossiers aux sauvages qui ne se ressemblent pas tous, mais chez lesquels on trouve autant de nuances différentes que parmi les peuples policés ; que les uns forment des nations assez nombreuses soumises à des chefs ; que d'autres, en plus petite société, ne sont soumis qu'à des usages ; qu'enfin les plus solitaires, les plus indépendans, ne laissent pas de former des familles et d'être soumis à leurs pères. Un empire, un monarque; une famille, un père; voilà les deux extrêmes de la société : ces extrêmes sont aussi les limites de la nature ; si elles s'étendoient au-delà, n'auroit-on pas trouvé, en parcourant toutes les solitudes du globe, des animaux humains privés de la parole, sourds à la voix comme aux signes, les mâles et les femelles dispersés, les petits abandonnés, &c. ? Je dis même, qu'à moins de prétendre que la constitution du corps humain fut toute différente de ce qu'elle est aujourd'hui, et que son accroissement fut bien plus prompt, il n'est pas possible que l'homme ait jamais existé sans former de familles, puisque les enfans périroient, s'ils n'étoient secourus et soignés plusieurs années ; au lieu que les animaux nouveaux-nés n'ont besoin de leur mère que pendant quelques mois. Cette nécessité physique suffit donc seule pour démontrer que l'espèce humaine n'a pu durer et se multiplier qu'à la fa-

(*) Rousseau, pour avoir beaucoup trop élevé l'homme sauvage, et déprimé l'homme social, s'est éloigné en double sens de la vérité.

veur de la société ; que l'union des pères et mères aux enfans est naturelle, puisqu'elle est nécessaire. Or, cette union ne peut manquer de produire un attachement respectif et durable entre les parens et l'enfant, et cela seul suffit encore pour qu'ils s'accoutument entre eux à des gestes, à des signes, à des sons, en un mot, à toutes les expressions du sentiment et du besoin ; ce qui est aussi prouvé par le fait, puisque les sauvages les plus solitaires ont, comme les autres hommes, l'usage des signes et de la parole.

Ainsi l'état de pure nature est un état connu ; c'est le sauvage vivant dans le désert, mais vivant en famille, connoissant ses enfans, connu d'eux, usant de la parole et se faisant entendre.

Examinons donc cet homme en pure nature, c'est-à-dire, ce sauvage en famille. Pour peu qu'elle prospère, il se a bientôt le chef d'une société plus nombreuse, dont tous les membres auront les mêmes manieres, suivront les mêmes usages, et parleront la même langue ; à la troisième, ou au plus tard à la quatrième génération, il y aura de nouvelles familles qui pourront demeurer séparées, mais qui, toujours réunies par les liens communs des usages et du langage, formeront une petite nation, laquelle, s'augmentant avec le temps, pourra, suivant les circonstances, ou devenir un peuple, ou demeurer dans un état semblable à celui des nations sauvages que nous connoissons. Cela dépendra surtout de la proximité, ou de l'éloignement où ces hommes nouveaux se trouveront des hommes policés : si sous un climat doux, dans un terrain abondant, ils peuvent en liberté occuper un espace considérable au-delà duquel ils ne rencontrent que des solitudes, ou des hommes tout aussi neufs qu'eux, ils demeureront sauvages, et deviendront, suivant d'autres circonstances, ennemis ou amis de leurs voisins ; mais lorsque sous un ciel dur, dans une terre ingrate il se trouveront gênés entre eux par le nombre, et serrés par l'espace, ils feront des colonies ou des irruptions, ils se répandront, ils se confondront avec les autres peuples dont ils sont devenus les conquérans ou les esclaves. Ainsi l'homme en tout état, dans toutes les situations, et sous tous les climats, tend également à la société : c'est un effet constant d'une cause nécessaire, puisqu'il tient à l'essence même de l'espèce, c'est-à-dire, à sa propagation.

Buffon.

§ 211. *Différence de l'Homme sauvage et de l'Homme policé.*

L'homme sauvage et l'homme policé, diffèrent tellement par le fond du cœur et des inclinations, que ce qui fait le bonheur suprême de l'un, réduiroit l'autre au désespoir. Le premier ne respire que le repos et la liberté, il ne veut que vivre et rester oisif, et l'ataraxie même du stoïcien n'approche pas de sa profonde indifférence pour tout autre objet. Au contraire le citoyen toujours actif sue, s'agite, se tourne sans cesse pour chercher des occupations encore plus laborieuses : il travaille jusqu'à la mort, il y court même pour se mettre en état de vivre, ou renonce à la vie pour acquérir l'immortalité. Il fait sa cour aux grands qu'il hait, et aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse et de leur protection ; et fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles et enviés d'un ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui, ne sait vivre que dans l'opinion des autres ; et c'est, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que, demandant toujours aux autres ce que nous sommes, et n'osant jamais nous interroger là-dessus nous-mêmes, au milieu de tant de philosophie, d'humanité, de politesse et de maximes sublimes, nous n'avons qu'un extérieur trompeur et frivole, de l'honneur sans vertu, de la raison sans sagesse, et du plaisir sans bonheur.

L'homme sauvage, quand il a dîné, est en paix avec toute la nature, et l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas, il n'en vient jamais aux coups, sans avoir auparavant comparé la difficulté avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; et comme l'orgueil ne se mêle pas du combat, il se termine par quelques coups

de poings ; le vainqueur mange, le vaincu va chercher fortune, et tout est pacifié. Mais chez l'homme en société, ce sont bien d'autres affaires : il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire et au superflu, ensuite viennent les délices, et puis les immenses richesses, et puis des sujets, et puis des esclaves ; il n'a pas un moment de relâche ; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels et pressans, plus les passions augmentent, et qui pis est, le pouvoir de les satisfaire : de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors, et désolé bien des hommes, mon héros finira par tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est, en abrégé, le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.

J. J. Rousseau.

§ 212. *L'Homme Moral dans la Jeunesse et dans l'Age Mûr.*

Le bonheur de l'homme consistant dans l'unité de son intérieur, il est heureux dans le temps de l'enfance, parce que le principe matériel domine seul et agit presque continuellement. La contrainte, les remontrances, et même les châtimens ne sont que de petits chagrins; l'enfant ne les ressent que comme on sent les douleurs corporelles, le fond de son essence n'en est point affecté, il reprend, dès qu'il est en liberté, toute l'action, toute la gaieté que lui donne la vivacité et la nouveauté de ses sensations. S'il étoit entièrement livré à lui-même, il seroit parfaitement heureux ; mais ce bonheur cesseroit, il produiroit même le malheur pour les âges suivans. On est donc obligé de contraindre l'enfant ; il est triste, mais il est nécessaire de le rendre malheureux par instans, puisque ces instans même de malheur sont les germes de tout son bonheur à venir.

Dans la jeunesse, lorsque le principe spirituel commence à entrer en exercice, et qu'il pourroit déjà nous conduire, il naît un nouveau sens matériel qui prend un empire absolu, et commande si impérieusement à toutes nos facultés, que l'âme elle-même semble se prêter avec plaisir aux passions impétueuses qu'il produit : le principe matériel domine donc encore, et peut-être avec plus d'avantage que jamais ; car non-seulement il efface et soumet la raison, mais il la prévient et s'en sert comme d'un moyen de plus ; on ne pense et on n'agit que pour approuver et satisfaire sa passion ; tant que cette ivresse dure on est heureux, les contradictions et les peines extérieures semblent resserrer encore l'unité de l'intérieur, elles fortifient la passion, elles en remplissent les intervalles languissans, elles réveillent l'orgueil et achèvent de tourner toutes nos vues vers le même objet, et toutes nos puissances vers le même but.

Mais ce bonheur va passer comme un songe, le charme disparoit, le dégoût suit, un vide affreux succède à la plénitude des sentimens dont on étoit occupé. L'âme, au sortir de ce sommeil léthargique, a peine à se reconnoître ; elle a perdu, par l'esclavage, l'habitude de commander, elle n'en a plus la force, elle regrette même la servitude et cherche un nouveau maître, un nouvel objet de passion qui disparoît à son tour, pour être suivi d'un autre qui dure encore moins : ainsi les excès et les dégoûts se multiplient, les plaisirs fuient, les organes s'usent, le sens matériel, loin de pouvoir commander, n'a plus la force d'obéir. Que reste-il à l'homme après une telle jeunesse ? un corps énervé, une âme amollie, et l'impuissance de se servir de tous deux.

Aussi a-t-on remarqué que c'est dans le moyen âge que les hommes sont le plus sujets à ces langueurs de l'âme, à cette maladie intérieure, à cet état de vapeurs dont j'ai parlé. On court encore à cet âge après les plaisirs de la jeunesse; on les cherche par habitude et non par besoin ; et comme, à mesure qu'on avance, il arrive toujours fréquemment qu'on sent moins le plaisir que l'impuissance de jouir, on se trouve contredit par soi-même, humilié par sa propre foiblesse, si nettement, et si souvent, qu'on ne peut s'empêcher de se blâmer, de condamner ses actions, et de se reprocher même ses désirs.

D'ailleurs, c'est à cet âge que naissent les soucis, et que la vie est la plus contentieuse ; car on a pris un état, c'est-à-dire, qu'on est entré par hasard, ou par choix, dans une carrière qu'il est toujours honteux de ne pas fournir, et souvent très-dangereux de remplir avec éclat. On marche donc péniblement entre deux écueils également formida-

bles, le mépris et la haine ; on s'affoiblit par les efforts qu'on fait pour les éviter, et l'on tombe dans le découragement ; car lorsqu'à force d'avoir vécu, et d'avoir reconnu, éprouvé les injustices des hommes, on a pris l'habitude d'y compter, comme sur un mal nécessaire ; lorsqu'on s'est enfin accoutumé à faire moins de cas de leurs jugemens que de son repos, et que le cœur endurci par les cicatrices mêmes des coups qu'on lui a portés, est devenu plus insensible, on arrive plus aisément à cette tranquillité indolente, dont on auroit rougi quelques années auparavant. La gloire, ce puissant mobile de toutes les grandes âmes, et qu'on voyoit de loin comme un but éclatant qu'on s'efforçoit d'atteindre par des actions brillantes et des travaux utiles, n'est plus qu'un objet sans attraits pour ceux qui en ont approché, et un fantôme vain et trompeur pour ceux qui sont restés dans l'éloignement. La paresse prend sa place, et semble offrir à tous des routes plus aisées et des biens plus solides ; mais le dégoût la précède et l'ennui la suit : l'ennui, ce triste tyran des âmes qui pensent, contre lequel la sagesse peut moins que la folie.

Buffon.

§ 213. *Source du Bonheur, Causes du Malheur.*

Dans l'homme, le plaisir et la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs ; son imagination qui travaille continuellement, fait tout ou plutôt ne fait rien que pour son malheur, car elle ne présente à l'âme que des fantômes vains ou des images exagérées, et la force à s'en occuper : plus agitée par ces illusions qu'elle ne le peut être par les objets réels, l'âme perd sa faculté de juger, et même son empire, elle ne compare que des chimères, elle ne veut plus qu'en second, et souvent elle veut l'impossible ; sa volonté qu'elle ne détermine plus lui devient donc à charge, ses désirs outrés sont des peines, et ses vaines espérances sont tout au plus de faux plaisirs qui disparoissent et s'évanouissent dès que le calme succède, et que l'âme, reprenant sa place, vient à les juger. Nous nous préparons donc des peines toutes les fois que nous cherchons des plaisirs ; nous sommes malheureux dès que nous désirons être plus heureux. Le bonheur est au dedans de nous-mêmes, il nous a été donné ; le malheur est au-dehors et nous l'allons chercher. Pourquoi ne sommes-nous pas convaincus que la jouissance paisible de notre être est notre seul et vrai bien, que nous ne pouvons l'augmenter sans risquer de le perdre, que moins nous désirons et plus nous possédons ; qu'enfin tout ce que nous voulons au-delà de ce que la nature peut nous donner, est peine, et que rien n'est plaisir que ce qu'elle nous offre ?

Or la nature nous a donné, et nous offre encore à tout instant des plaisirs sans nombre.....Et nous avons encore de plus un autre moyen de plaisir, c'est d'exercer notre esprit. Cette source de plaisir seroit la plus abondante et la plus pure, si nos passions, en s'opposant à son cours, ne venoient à la troubler ; elles détournent l'âme de toute contemplation ; dès qu'elles ont pris le dessus, la raison est dans le silence, ou du moins elle n'élève plus qu'une voix foible et souvent importune ; le dégoût de la vérité suit, le charme de l'illusion augmente, l'erreur se fortifie, nous entraîne et nous conduit au malheur ; car quel malheur plus grand que de ne plus rien voir tel qu'il est, que de ne plus rien juger que relativement à sa passion, de n'agir que par son ordre, de paroître en conséquence injuste ou ridicule aux autres, et d'être forcé de se mépriser soi-même, lorsqu'on vient à s'examiner.

Dans cet état d'illusion et de ténèbres, nous voudrions changer la nature de notre âme : elle ne nous a été donnée que pour connoître, nous ne voudrions l'employer qu'à sentir ; si nous pouvions étouffer en entier sa lumière, nous n'en regretterions pas la perte, nous envierions volontiers le sort des insensés. . .

Une passion sans intervalle est démence, et l'état de démence est pour l'âme un état de mort. De violentes passions, avec des intervalles, sont des accès de folie, des maladies de l'âme, d'autant plus dangereuses qu'elles sont plus longues et plus fréquentes. La sagesse n'est que la somme des intervalles de santé que ces accès nous laissent ; cette somme n'est point celle de notre bonheur ; car nous sentons alors que notre âme a été malade, nous blâmons nos passions, nous condamnons nos actions. . . .

Mais détournons les yeux de ces tristes objets et de ces vérités humiliantes ; considérons l'homme sage, le seul qui soit digne d'être considéré : maître de lui-même, il l'est des évènemens : content de son état, il ne veut être que comme il a toujours été, ne vivra que comme il a toujours vécu ; se suffisant à lui-même, il n'a qu'un foible besoin des autres, et il ne peut leur être à charge ; occupé continuellement à exercer les facultés de son âme, il perfectionne son entendement, il cultive son esprit, il acquiert de nouvelles connoissances, et se satisfait à chaque instant sans remords, sans dégoûts : il jouit de tout l'univers en jouissant de lui-même. Un tel homme est, sans doute, le plus heureux de la nature, il joint aux plaisirs du corps, qui lui sont communs avec les autres animaux, les joies de l'esprit qui n'appartiennent qu'à lui ; et si par quelque accident il vient à ressentir de la douleur, il souffre moins qu'un autre, la force de son âme le soutient, la raison le console ; il a même de la satisfaction en souffrant, c'est de se sentir assez fort pour souffrir.

Buffon.

§ 214. *L'Homme en Société.*

Parmi les hommes, la société dépend moins des convenances physiques que des relations morales. L'homme a d'abord mesuré sa force et sa foiblesse ; il a comparé son ignorance et sa curiosité ; il a senti que seul il ne pouvoit suffire ni satisfaire par lui-même à la multiplicité de ses besoins ; il a reconnu l'avantage qu'il auroit à renoncer à l'usage illimité de sa volonté, pour acquérir un droit sur la volonté des autres ; il a réfléchi sur l'idée du bien et du mal, il l'a gravée au fond de son cœur à la faveur de la lumière naturelle, qui lui a été départie par la bonté du créateur ; il a vu que la solitude n'étoit pour lui qu'un état de danger et de guerre, il a cherché la sûreté et la paix dans la société, il y a porté ses forces et ses lumières pour les augmenter en les réunissant à celles des autres : cette réunion est de l'homme l'ouvrage le meilleur, c'est de sa raison l'usage le plus sage. En effet, il n'est tranquille, il n'est fort, il n'est grand, il ne commande à l'univers que parce qu'il a su se commander à lui-même, se dompter, se soumettre, et s'imposer des lois ; l'homme, en un mot, n'est homme que parce qu'il a su se réunir à l'homme.

Buffon.

§ 215. *Des différentes Formes de Gouvernement.*

Il faut d'abord distinguer deux sortes de gouvernemens ; ceux où l'utilité publique est comptée pour tout ; et ceux où elle n'est comptée pour rien. Dans la première classe, nous placerons la monarchie tempérée, le gouvernement aristocratique, et le républicain proprement dit. Ainsi la constitution peut être excellente, soit que l'autorité se trouve entre les mains d'un seul, soit qu'elle se trouve entre les mains de plusieurs, soit qu'elle réside dans celles du peuple.

La seconde classe comprend la tyrannie, l'oligarchie et la démocratie, qui ne sont que des corruptions des trois premières formes de gouvernement ; car la monarchie tempérée dégénère en tyrannie ou despotisme, lorsque le souverain, rapportant tout à lui, ne met plus de bornes à son pouvoir ; l'aristocratie en oligarchie, lorsque la puissance suprême n'est plus le partage d'un certain nombre de personnes vertueuses, mais d'un petit nombre de gens uniquement distingués par leurs richesses : le gouvernement républicain en démocratique, lorsque les plus pauvres ont trop d'influence dans les délibérations publiques.

Comme le nom de monarque désigne également un roi et un tyran, et qu'il peut se faire que la puissance de l'un soit aussi absolue que celle de l'autre, nous la distinguerons par deux principales différences, l'une tirée de l'usage qu'ils font de leur pouvoir, l'autre des dispositions qu'ils trouvent dans leurs sujets. Quant à la première, nous avons déjà dit que le roi rapporte tout à son peuple, et le tyran à lui seul. Quant à la seconde, nous disons que l'autorité la plus absolue devient légitime, si les sujets consentent à l'établir ou à la supporter.

Barthélemy.

§ 216. *De la Royauté ou Monarchie.*

La royauté ou monarchie tempérée est celle où le souverain exerce dans ses états la même autorité qu'un père de famille dans l'intérieur de sa maison. En conséquence, le souverain jouit de

l'autorité suprême, et veille sur toutes les parties de l'administration, ainsi que sur la tranquillité de l'état.

C'est à lui de faire exécuter les lois ; et comme d'un côté, il ne peut les maintenir contre ceux qui les violent, s'il n'a pas un corps de troupes à sa disposition, et que d'un autre côté, il pourroit abuser de ce moyen, nous établirons pour règle générale, qu'il doit avoir assez de force pour réprimer les particuliers, et point assez pour opprimer la nation.

Il pourra statuer sur les cas que les lois n'ont pas prévus. Le soin de rendre la justice et de punir les coupables, sera confié à des magistrats. Ne pouvant ni tout voir, ni tout régler par lui-même, il aura un conseil qui l'éclairera de ses lumières, et le soulagera dans les détails de l'administration.

Les impôts ne seront établis qu'à l'occasion d'une guerre ou de quelque autre besoin de l'état. Il n'insultera point à la misère des peuples, en prodiguant leurs biens à des étrangers, des histrions et des courtisanes. Il faut de plus que, méditant sur la nature du pouvoir dont il est revêtu, il se rende accessible à ses sujets, et vive au milieu d'eux comme un père au milieu de ses enfans. Il faut qu'il soit plus occupé de leurs intérêts que des siens ; que l'éclat qui l'environne inspire le respect et non la terreur ; que l'honneur soit le mobile de toutes ses entreprises, et que l'amour de son peuple en soit le prix ; qu'il discerne et récompense le mérite, et que sous son empire les riches maintenus dans la possession de leurs biens, et les pauvres, protégés contre les entreprises des riches, apprennent à s'estimer eux-mêmes, et à chérir une des belles constitutions établies parmi les hommes.

La royauté n'étant fondée que sur la confiance, elle se détruit lorsque le souverain se rend odieux par son despotisme, ou méprisable par ses vices.

Barthelemy.

§ 217. *Sentiment des anciens Philosophes sur la Monarchie.*

Aristote n'est pas le seul qui ait fait l'éloge de la royauté. La plupart des philosopes ont reconnu l'excellence de ce gouvernement, qu'ils ont considéré, les uns relativement à la société, les autres par rapport au système général de la nature.

La plus belle des constitutions, disent les premiers, seroit celle où l'autorité déposée entre les mains d'un seul homme, ne s'exerceroit que suivant des lois sagement établies ; où le souverain, élevé au-dessus de ses sujets autant par ses lumières et ses vertus, que par sa puissance, seroit persuadé qu'il est lui-même comme la loi, qui n'existe que pour le bonheur des peuples ; où le gouvernement inspireroit la crainte et le respect au-dedans et au-dehors, non-seulement par l'uniformité des principes, le secret des entreprises, et la célérité dans l'exécution, mais encore par la droiture et la bonne foi : car on compteroit plus sur la parole du prince, que sur les sermens des autres hommes.

Tout dans la nature nous ramène à l'unité, disent les seconds : l'univers est présidé par l'être suprême ; les sphères célestes le sont par autant de génies ; les royaumes de la terre le doivent être par autant de souverains établis sur le trône, pour entretenir dans leurs états l'harmonie qui règne dans l'univers. Mais pour remplir une si haute destinée, ils doivent retrouver en eux-mêmes les vertus de ce Dieu dont ils sont les images, et gouverner leurs sujets avec la tendresse d'un père, les soins vigilans d'un pasteur, et l'impartiale équité de la loi.

Tels sont en partie les devoirs que les Grecs ont attachés à la royauté : aussi ont-ils considéré ce gouvernement comme un modèle que, même en formant une république, doit se proposer un législateur, pour ne faire qu'une volonté générale de toutes les volontés des particuliers. Si tous les gouvernemens étoient tempérés, disoit Platon, il faudroit chercher son bonheur dans le monarchique.

Barthélemy.

§ 218. *Excellence de la Monarchie.*

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le despotique. Comme il est de sa nature qu'il y ait sous le prince plusieurs ordres qui tiennent à la constitution, l'état est plus fixe, la constitution plus inébranlable, la personne de ceux qui gouvernent plus assurée.

Cicéron croit que l'établissement des tribuns de Rome fut le salut de la république. " En effet, dit-il, la force du " peuple qui n'a point de chef est plus " terrible. Un chef sent que l'affaire

" roule sur lui, il y pense ; mais le " peuple dans son impétuosité ne con- " noît point le péril où il se jette." On peut appliquer cette réflexion à un état despotique, qui est un peuple sans tribun, et à une monarchie où le peuple a en quelque façon des tribuns.

En effet, on voit partout que dans les mouvemens du gouvernement despotique, le peuple mené par lui-même porte toujours les choses aussi loin qu'elles peuvent aller ; tous les désordres qu'il commet sont extrêmes ; au lieu que dans les monarchies les choses sont très-rarement portées à l'excès. Les chefs craignent pour eux-mêmes, ils ont peur d'être abandonnés ; les puissances intermédiaires ne veulent pas que le peuple prenne trop le dessus. Il est rare que les ordres de l'état soient entièrement corrompus. Le prince tient à ces ordres ; et les séditieux qui n'ont ni la volonté ni l'espérance de renverser l'état, ne peuvent ni ne veulent renverser le prince.

Dans ces circonstances, les gens qui ont de la sagesse et de l'autorité s'entremettent ; on prend des tempéramens, on s'arrange, on se corrige, les lois reprennent leur vigueur et se font écouter.

Aussi, toutes nos histoires sont-elles pleines de guerres civiles sans révolutions ; celles des états despotiques sont pleines de révolutions sans guerres civiles.

Ceux qui ont écrit l'histoire des guerres civiles de quelques états, ceux mêmes qui les ont fomentées, prouvent assez combien l'autorité que les princes laissent à de certains ordres pour leur service, leur doit être peu suspecte ; puisque dans l'égarement même, ils ne soupiroient qu'après les lois et leur devoir, et retardoient la fougue et l'impétuosité des factieux plus qu'ils ne pouvoient la servir.

Le cardinal de Richelieu, pensant peut-être qu'il avoit trop avili les ordres de l'état, a recours pour le soutenir aux vertus du prince et de ses ministres ; et il exige d'eux tant de choses, qu'en vérité il n'y a qu'un ange qui puisse avoir tant d'attention, tant de lumieres, tant de fermeté, tant de connoissances ; et on peut à peine se flatter que d'ici à la dissolution des monarchies, il puisse y avoir un prince et des ministres pareils.

Comme les peuples qui vivent sous une bonne police, sont plus heureux que ceux qui, sans règle et sans chefs, errent dans les forêts ; aussi les monarques qui vivent sous les lois fondamentales de leur état sont-ils plus heureux que les princes despotiques, qui n'ont rien qui puisse régler le cœur de leurs peuples ni le leur.

Montesquieu.

§ 219. *Grand Avantage de la Monarchie sur tous les autres Gouvernemens.*

Le gouvernement monarchique a un grand avantage sur le républicain : les affaires étant menées par un seul, il y a plus de promptitude dans l'exécution. Mais comme cette promptitude pourroit dégénérer en rapidité, les lois y mettront une certaine lenteur. Elles ne doivent pas seulement favoriser la nature de chaque constitution, mais encore remédier aux abus qui pourroient résulter de cette même nature.

Le cardinal de Richelieu veut qu'on évite dans les monarchies les épines des compagnies qui forment des difficultés sur tout. Quand cet homme n'auroit pas eu le despotisme dans le cœur, il l'auroit eu dans la tête.

Les corps qui ont le dépôt des lois, n'obéissent jamais mieux que quand ils vont à pas tardifs, et qu'ils apportent dans les affaires du prince cette réflexion qu'on ne peut guere attendre du défaut de lumieres de la cour sur les lois de l'état, ni de la précipitation de ses conseils.

Que seroit devenue la plus belle monarchie du monde, si les magistrats, par leurs lenteurs, par leurs plaintes, par leurs prières, n'avoient arrêté le cours des vertus mêmes de ses rois, lorsque ces monarques, ne consultant que leur grande ame, auroient voulu récompenser sans mesure des services rendus avec un courage et une fidélité aussi sans mesure ?

Montesquieu.

§ 220. *Propriétés distinctives du Gouvernement Monarchique.*

Un état monarchique doit être d'une grandeur médiocre. S'il étoit petit, il se formeroit en république ; s'il étoit fort étendu, les principaux de l'état, grands par eux-mêmes, n'étant point sous les yeux du prince, ayant leur cour

hors de sa cour, assurés d'ailleurs contre les exécutions promptes par les lois et par les mœurs, pourroient cesser d'obéir; ils ne craindroient pas une punition trop lente et trop éloignée.

Aussi Charlemagne eut-il à peine fondé son empire, qu'il fallut le diviser, soit que les gouverneurs des provinces n'obéissent pas; soit que, pour les faire mieux obéir, il fût nécessaire de partager l'empire en plusieurs royaumes.

Après la mort d'Alexandre, son empire fut partagé. Comment ces grands de la Grèce et de la Macédoine, libres, ou du moins chefs des conquérans répandus dans cette vaste conquête, auroient-ils pu obéir?

Après la mort d'Attila, son empire fut dissous: tant de rois qui n'étoient plus contenus, ne pouvoient point reprendre des chaînes.

Le prompt établissement du pouvoir sans bornes, est le remède qui dans ce cas peut prévenir la dissolution; nouveau malheur après celui de l'agrandissement!

Les fleuves courent se mêler dans la mer; les monarchies vont se perdre dans le despotisme.

Montesquieu.

§ 221. *Devoir des Rois ou Monarques.*

L'amour du peuple, le bien public, l'intérêt général de la société est la loi immuable et universelle des souverains. Cette loi est antérieure à tout contrat: elle est fondée sur la nature même; elle est la source et la règle sûre de toutes les autres lois. Celui qui gouverne, doit être le premier et le plus obéissant à cette loi primitive: il peut tout sur les peuples; mais cette loi doit pouvoir tout sur lui; le père commun de la grande famille ne lui a confié ses enfans que pour les rendre heureux. Il veut qu'un seul homme serve, par sa sagesse, à la félicité de tant d'hommes, et non que tant d'hommes servent, par leur misère, à flatter l'orgueil d'un seul. Ce n'est point pour lui-même que Dieu l'a fait roi: il ne l'est que pour être l'homme des peuples. . . . . Le despotisme tyrannique des souverains est un attentat sur les droits de la fraternité humaine; c'est renverser la grande et sage loi de la nature, loi dont ils ne doivent être que les conservateurs ... Le pouvoir sans bornes est une frénésie qui ruine leur propre autorité. . . . On peut, en conservant la subordination des rangs, concilier la liberté du peuple avec l'obéissance due aux souverains, et rendre les hommes tout ensemble bons citoyens et fidèles sujets, soumis sans être esclaves, et libres sans être effrénés. L'amour de l'ordre est la source de toutes les vertus politiques, aussi-bien que de toutes les vertus divines.

Souverains, le bien des peuples ne doit être employé qu'à la vraie utilité des peuples mêmes. Vous avez votre domaine qu'il faut retirer et liquider: il est destiné à la subsistance de votre maison. Vous devez modérer cette dépense, surtout quand vos revenus de domaine sont engagés et que les peuples sont épuisés. Les subventions des peuples doivent être employées pour les vraies charges de l'état. Vous devez vous étudier à retrancher, dans les temps de pauvreté publique, toutes les charges qui ne sont pas d'une nécessité absolue. Avez-vous consulté les personnes les plus habiles et les mieux intentionnées qui peuvent vous instruire de l'état des provinces, de la culture des terres, de la fertilité des années dernières, de l'état du commerce, pour savoir ce que l'état peut payer sans souffrir? Avez-vous réglé là-dessus les impôts de chaque année? Vous savez qu'autrefois le roi ne prenoit jamais rien sur les peuples par sa seule autorité: c'étoit le *parlement*, c'est-à-dire l'assemblée de la nation qui lui accordoit les fonds nécessaires pour les besoins extraordinaires de l'état: hors de ce cas, il vivoit de son domaine. Qu'est-ce qui a changé cet ordre, sinon l'autorité absolue que les rois ont prise? De nos jours on voyoit encore les parlemens, qui sont des compagnies infiniment inférieures aux anciens *parlemens* ou états de la nation, faire des remontrances pour n'enregistrer pas les édits bursaux. Du moins devez-vous n'en faire aucun sans avoir bien consulté des personnes incapables de vous flatter, et qui aient un véritable zèle pour le bien public. N'avez-vous point mis sur les peuples de nouvelles charges pour soutenir vos dépenses superflues, le luxe de votre table, de vos équipages et de vos meubles, l'embellissement de vos jardins et de vos maisons, les grâces excessives prodiguées à vos favoris?

Il n'est point permis de n'écouter et de ne croire qu'un certain nombre de gens:

ils sont certainement hommes, et quand même ils seroient incorruptibles, du moins ils ne sont pas infaillibles. Quelque confiance que vous ayez en leurs lumières et en leurs vertus, vous êtes obligé d'examiner s'ils ne sont point trompés par d'autres, et s'ils ne s'entêtent point. Toutes les fois que vous vous livrez à un certain nombre de personnes qui sont liées ensemble par les mêmes intérêts ou par les mêmes sentimens, vous vous exposez volontairement à être trompés, et à faire des injustices.

Sur toute chose ne forcez jamais vos sujets à changer de religion. Nulle puissance humaine ne peut forcer le retranchement impénétrable de la liberté du cœur. La force ne peut jamais persuader les hommes; elle ne fait que des hypocrites. Quand les rois se mêlent de religion, au lieu de la protéger, ils la mettent en servitude. Accordez à tous la tolérance civile, non en approuvant tout comme indifférent, mais en souffrant avec patience tout ce que Dieu souffre, et en tâchant de ramener les hommes par une douce persuasion.

Fénélon.

§ 222. *De la Corruption du Principe de la Monarchie.*

Comme les démocraties se perdent lorsque le peuple dépouille le sénat, les magistrats et les juges de leurs fonctions; les monarchies se corrompent lorsqu'on ôte peu à peu les prérogatives des corps, ou les priviléges des villes. Dans le premier cas, on va au despotisme de tous; dans l'autre, au despotisme d'un seul.

" Ce qui perdit les dynasties de Tsin " et de Soüi, dit un auteur Chinois, " c'est qu'au lieu de se borner, comme " les anciens, à une inspection géné- " rale, seule digne du souverain, les " princes voulurent gouverner tout im- " médiatement par eux-mêmes." L'auteur Chinois nous donne ici la cause de la corruption de presque toutes les monarchies.

La monarchie se perd lorsqu'un prince croit qu'il montre plus sa puissance en changeant l'ordre des choses qu'en le suivant, lorsqu'il ôte les fonctions naturelles des uns pour les donner arbitrairement à d'autres, et lorsqu'il est plus amoureux de ses fantaisies que de ses volontés.

La monarchie se perd lorsque le prince rapportant tout uniquement à lui, appelle l'état à sa capitale, la capitale à sa cour, et la cour à sa seule personne.

Enfin elle se perd, lorsqu'un prince méconnoît son autorité, sa situation, l'amour de ses peuples, et lorsqu'il ne sent pas bien qu'un monarque doit se juger en sûreté comme un despote doit se croire en péril.

Montesquieu.

§ 223. *De la Tyrannie ou Despotisme*

Sous un tyran, toutes les forces de la nation sont tournées contre elle-même. Le gouvernement fait une guerre continuelle aux sujets; il les attaque dans leurs lois, dans leurs biens, dans leur honneur; et il ne leur laisse que le sentiment profond de leur misère.

Au lieu qu'un roi se propose la gloire de son règne et le bien de son peuple, un tyran n'a d'autre vue que d'attirer à lui toutes les richesses de l'état, et de les faire servir à ses sales voluptés. Comme il ne règne que par la crainte qu'il inspire, sa sûreté doit être l'unique objet de son attention. Ainsi, tandis que la garde d'un roi est composée de citoyens intéressés à la chose publique, celle d'un tyran ne l'est que d'étrangers qui servent d'instrument à ses fureurs ou à ses caprices.

Une telle constitution, si toutefois elle mérite ce nom, renferme tous les vices des gouvernemens les plus corrompus. Elle ne peut donc naturellement se soutenir que par les moyens les plus violens ou les plus honteux; elle doit donc renfermer toutes les causes possibles de destruction.

La tyrannie se maintient lorsque le prince a l'attention d'anéantir les citoyens qui s'élèvent trop au-dessus des autres; lorsqu'il ne permet ni le progrès des connoissances qui peuvent éclairer les sujets, ni les repas publics, ni les assemblées qui peuvent les réunir; lorsqu'à l'exemple des rois de Syracuse, il les assiége par des espions qui les tiennent, à tous momens, dans l'inquiétude et dans l'épouvante; lorsque, par des pratiques adroites, il sème le trouble dans les familles, la division dans les différens ordres de l'état, la méfiance jusque dans les liaisons les plus intimes; lorsque le peuple, écrasé de travaux pu-

blies, accablé d'impôts, entraîné à des guerres excitées à dessein, réduit au point de n'avoir ni élévation dans les idées, ni noblesse dans les sentimens, a perdu le courage et les moyens de secouer le joug qui l'opprime ; lorsque le trône n'est environné que de vils flatteurs et de tyrans subalternes, d'autant plus utiles au despote qu'ils ne sont arrêtés ni par la honte ni par les remords.

Il est cependant un moyen plus propre à perpétuer son autorité, c'est lorsqu'en conservant toute la plénitude de la puissance, il veut bien s'assujettir à des formes qui en adoucissent la rigueur, et se montrer à ses peuples plutôt sous les traits d'un père dont ils sont l'héritage, que sous l'aspect d'un animal féroce, dont ils deviennent les victimes.

Comme ils doivent être persuadés que leur fortune est sacrifiée au bien de l'état, et non au sien particulier, il faut que par son application il établisse l'opinion de son habileté dans la science du gouvernement. Il sera très-avantageux pour lui qu'il ait les qualités qui inspirent le respect, et les apparences des vertus qui attirent l'amour. Il ne le sera pas moins, qu'il paroisse attaché, mais sans bassesse, au culte religieux ; car le peuple le croira retenu par la crainte des dieux, et n'osera s'élever contre un prince qu'ils protégent.

Ce qu'il doit éviter, c'est d'élever un de ses sujets à un point de grandeur dont ce dernier puisse abuser : mais il doit encore plus s'abstenir d'outrager des particuliers, et de porter le déshonneur dans les familles. Parmi cette foule de princes que l'abus du pouvoir a précipités du trône, plusieurs ont péri pour expier des injures personnelles dont ils s'étoient rendus coupables, ou qu'ils avoient autorisées.

La tyrannie tend sans cesse vers sa ruine : il faut de toute nécessité qu'un gouvernement si monstrueux finisse tôt ou tard, parce que la haine ou le mépris qu'il inspire, doit tôt ou tard venger la majesté des nations outragées.

Barthélemy.

§ 224. *Propriété distinctive du Gouvernement Despotique.*

Un grand empire suppose une autorité despotique dans celui qui gouverne. Il faut que la promptitude des résolutions supplée à la distance des lieux où elles sont envoyées ; que la crainte empêche la négligence du gouverneur ou du magistrat éloigné ; que la loi soit dans une seule tête, et qu'elle change sans cesse, comme les accidens qui se multiplient toujours dans l'état à proportion de sa grandeur.

Montesquieu.

§ 225. *Que si l'on avoit à choisir, il vaudroit mieux vivre sous la Tyrannie d'un seul, que sous celle de plusieurs.*

Sous quelle sorte de tyrannie aimeriez-vous mieux vivre ? Sous aucune ; mais s'il falloit choisir, je détesterois moins la tyrannie d'un seul, que celle de plusieurs.

Un despote a toujours quelques bons momens, une assemblée de despotes n'en a jamais. Si un tyran me fait une injustice, je peux trouver le moyen de le désarmer ; mais une compagnie de graves tyrans est inaccessible à toutes les séductions. Quand elle n'est pas injuste, elle est au moins dure, et jamais elle ne répand des grâces.

Si je n'ai qu'un despote, j'en suis quitte pour me ranger contre un mur, lorsque je le vois passer, ou pour me prosterner, ou pour frapper la terre de mon front, selon la coutume du pays ; mais s'il y a une compagnie de cent despotes, je suis exposé à répéter cette cérémonie cent fois par jour, ce qui est très-ennuyeux à la longue quand on n'a pas les jarrêts souples. Si j'ai une métairie dans le voisinage d'un de nos seigneurs, je suis écrasé, si je plaide contre un parent des parens de nos seigneurs, je suis ruiné. Comment faire ? J'ai peur que dans ce monde on ne soit réduit à être enclume ou marteau ; heureux qui échappe à cette alternative !

Voltaire.

§ 226. *De la Corruption du Principe du Gouvernement Despotique.*

Le principe du gouvernement despotique se corrompt sans cesse, parce qu'il est corrompu par sa nature. Les autres gouvernemens périssent, parce que des accidens particuliers en violent le principe : celui-ci périt par son vice intérieur, lorsque quelques causes accidentelles n'empêchent point son principe de se corrompre. Il ne se maintient donc que quand des circonstances tirées du climat, de la religion, de la situation ou du génie du peuple, le forcent à sui-

vre quelque ordre et à souffrir quelque règle. Ces choses forcent sa nature, sans la changer ; sa férocité reste ; elle est pour quelque temps apprivoisée.

Montesquieu.

§ 227. *De l'Aristocratie.*

Lorsqu'après l'extinction de la royauté, l'autorité passa aux sociétés, les unes prirent le parti de l'exercer en corps de nation, les autres de la confier à un certain nombre de citoyens.

Alors s'élevèrent deux puissantes factions, celle des grands et celle du peuple, toutes deux réprimées auparavant par l'autorité d'un seul, et depuis, beaucoup plus occupées à se détruire qu'à se balancer. Leurs divisions ont presque partout dénaturé la constitution primitive, et d'autres causes ont contribué à l'altérer. D'où il suit qu'il faut distinguer plusieurs espèces d'aristocraties : les unes approchant plus ou moins de la perfection dont ce gouvernement est susceptible, les autres tendant plus ou moins vers l'oligarchie qui en est la corruption.

La véritable aristocratie seroit celle où l'autorité se trouveroit entre les mains d'un certain nombre de magistrats éclairés et vertueux. Par vertu, j'entends la vertu politique, qui n'est autre chose que l'amour du bien public ou de la patrie ; comme on lui défèreroit tous les honneurs, elle seroit le principe de ce gouvernement.

Pour assurer cette constitution, il faudroit la tempérer de manière que les principaux citoyens y trouvassent les avantages de l'oligarchie, et le peuple, ceux de la démocratie. Deux lois contribueroient à produire ce double effet ; l'une, qui dérive du principe de ce gouvernement, conféreroit les magistratures suprêmes aux qualités personnelles, sans avoir égard aux fortunes ; l'autre, pour empêcher que les magistrats ne pussent s'enrichir dans leurs emplois, les obligeroit de rendre compte au public de l'administration des finances.

Par la première, tous les citoyens pourroient aspirer aux principales dignités ; par la seconde, ceux des dernières classes renonceroient à un droit qu'ils n'ambitionnent que parce qu'ils le croient utile.

Comme il seroit à craindre qu'à la longue une vertu revêtue de toute l'autorité, ne s'affoiblît ou n'excitât la jalousie, on a soin, dans plusieurs aristocraties, de limiter le pouvoir des magistratures, et d'ordonner qu'elles passent en de nouvelles mains de six mois en six mois.

S'il est important que les juges de certains tribunaux soient tirés de la classe des citoyens distingués, il faudra du moins qu'on trouve en d'autres tribunaux des juges choisis dans tous les états.

Ce système de gouvernement, où l'homme de bien ne seroit jamais distingué du citoyen, ne subsiste nulle part. S'il étoit question de le développer, il faudroit d'autres lois et d'autres règlemens. Contentons nous, pour juger des différentes aristocraties, de remonter au principe ; car c'est de là surtout que dépend la bonté du gouvernement. Celui de l'aristocratie pure seroit la vertu politique ou l'amour du bien public. Si dans les aristocraties actuelles, cet amour influe plus ou moins sur le choix des magistrats, concluez-en que la constitution est plus ou moins avantageuse.

La constitution est en danger dans l'aristocratie, lorsque les intérêts des principaux citoyens ne sont pas assez bien combinés avec ceux du peuple, pour que chacune de ces classes n'en ait pas un infiniment grand à s'emparer de l'autorité ; lorsque les lois permettent que toutes les richesses passent insensiblement entre les mains de quelques particuliers ; lorsqu'on ferme les yeux sur les premières innovations qui attaquent la constitution ; lorsque les magistrats, jaloux ou négligens, persécutent des citoyens illustres, ou les excluent des magistratures, ou les laissent devenir assez puissans pour asservir leur patrie.

L'aristocratie imparfaite a tant de rapports avec l'oligarchie, qu'il faut nécessairement les envisager ensemble, lorsqu'on veut détailler les causes qui détruisent, et celles qui maintiennent l'une et l'autre.

Barthélemy.

§ 228. *De la Corruption du Principe de l'Aristocratie.*

L'aristocratie se corrompt lorsque le pouvoir des nobles devient arbitraire : il ne peut plus y avoir de vertu dans ceux qui gouvernent ni dans ceux qui sont gouvernés.

Quand les familles régnantes observent les lois, c'est une monarchie qui a

presque tous ces monarques sont liés par les lois. Mais quand elles ne les observent pas, c'est un état despotique qui a plusieurs despotes.

Dans ce cas la république ne subsiste qu'à l'égard des nobles, et entre eux seulement. Elle est dans le corps qui gouverne, et l'état despotique est dans le corps qui est gouverné; ce qui fait les deux corps du monde les plus désunis.

L'extrême corruption est lorsque les nobles deviennent héréditaires; ils ne peuvent plus guères avoir de modération. S'ils sont en petit nombre, leur pouvoir est plus grand, mais leur sûreté diminue; s'ils sont en plus grand nombre, leur pouvoir est moindre et leur sûreté plus grande: en sorte que le pouvoir va croissant, et la sûreté diminuant, jusqu'au despote sur la tête duquel est l'excès du pouvoir et du danger.

Le grand nombre des nobles dans l'aristocratie héréditaire rendra donc le gouvernement moins violent: mais comme il y aura peu de vertu, on tombera dans un esprit de nonchalance, de paresse, d'abandon, qui fera que l'état n'aura plus de force ni de ressort.

Une aristocratie peut maintenir la force de son principe, si les lois sont telles qu'elles fassent plus sentir aux nobles les périls et les fatigues du commandement que ses délices; et si l'état est dans une telle situation, qu'il ait quelque chose à redouter, et que la sûreté vienne du dedans, et l'incertitude du dehors.

Comme une certaine confiance fait la gloire et la sûreté d'une monarchie, il faut au contraire qu'une république redoute quelque chose. La crainte des Perses maintint les lois chez les Grecs. Carthage et Rome s'intimidèrent l'une l'autre, et s'affermirent. Chose singulière! plus ces états ont de sûreté, plus, comme des eaux trop tranquilles, ils sont sujets à se corrompre.

Montesquieu.

§ 229. *De l'Oligarchie.*

Dans l'oligarchie, l'autorité est entre les mains d'un petit nombre de gens riches. Comme il est de l'essence de ce gouvernement qu'au moins les principales magistratures soient électives, et qu'en les conférant on se règle sur le cens, c'est-à-dire, sur la fortune des particuliers, les richesses y doivent être préférées à tout. Elles établissent une très grande inégalité entre les citoyens, et le désir d'en acquérir est le principe du gouvernement.

Partout ce système d'administration se diversifie, suivant la nature du cens exigé pour parvenir aux premiers emplois, suivant les différentes manières dont ils sont conférés, suivant que la puissance du magistrat est plus ou moins restreinte. Partout encore le petit nombre de citoyens qui gouverne, cherche à se maintenir contre le grand nombre de citoyens qui obéit.

Pour constituer la meilleure des oligarchies, il faut que le cens qui fixe la classe des premiers citoyens, ne soit pas trop fort; car plus cette classe est nombreuse, plus on doit présumer que ce sont les lois qui gouvernent, et non pas les hommes.

Il faut que plusieurs magistratures ne tombent pas à la fois dans la même famille, parce qu'elle deviendroit trop puissante.

Il faut, pour éviter que les fortunes soient trop inégalement distribuées, que l'on ne puisse disposer de la sienne au préjudice des héritiers légitimes, et que, d'un autre côté, deux hérédités ne puissent s'accumuler sur la même tête.

Il faut que le peuple soit sous la protection immédiate du gouvernement, qu'il soit plus favorisé que les riches dans la poursuite des insultes qu'il éprouve, et que nulle loi, nul crédit ne mette obstacle à sa subsistance ou à sa fortune. Peu jaloux des dignités qui ne procurent que l'honneur de servir la patrie, il les verra passer avec plaisir en d'autres mains, si l'on n'arrache pas des siennes le fruit de ses travaux.

Pour l'attacher de plus en plus au gouvernement, il faut lui conférer un certain nombre de petits emplois lucratifs, et lui laisser même l'espérance de pouvoir, à force de mérite, s'élever à certaines magistratures importantes.

La loi qui, dans plusieurs oligarchies, interdit le commerce aux magistrats, produit deux excellens effets; elle les empêche de sacrifier à l'intérêt de leur fortune, des momens qu'ils doivent à l'état, et d'exercer un monopole qui ruineroit les autres commerçans.

Quand le cens qui fixe la classe des citoyens destinés à gouverner, est trop fort, cette classe est trop peu nombreuse. Bientôt ceux qui, par leurs intrigues ou

par leurs talens, se seront mis à la tête des affaires, chercheront à s'y maintenir par les mêmes voies : on les verra étendre insensiblement leurs droits, se faire autoriser à se choisir des associés, et à laisser leurs places à leurs enfans ; supprimer enfin toutes les formes, et substituer impunément leurs volontés aux lois. Le gouvernement se trouvera au dernier degré de corruption, et l'oligarchie sera dans l'oligarchie.

La tyrannie d'un petit nombre de citoyens ne subsistera pas plus long-temps que celle d'un seul ; elle s'affoiblira par l'excès de son pouvoir. Les riches, exclus du gouvernement, se mêleront avec la multitude pour le détruire.

On doit s'attendre à la même révolution, lorsque la classe des riches s'unit étroitement pour traiter les autres citoyens en esclaves. Dans quelques endroits, ils osent prononcer ce serment aussi barbare qu'insensé : *Je ferai au peuple tout le mal qui dépendra de moi.* Cependant, comme le peuple est également dangereux, soit qu'il rampe devant les autres, soit qu'on rampe devant lui, il ne faut pas qu'il possède exclusivement le droit de juger, et qu'il confère toutes les magistratures : car alors, la classe des gens riches étant obligée de mendier bassement ses suffrages, il ne tardera pas à se convaincre qu'il lui est aussi facile de retenir l'autorité que d'en disposer.

Barthélemy.

§ 230. *De la Démocratie.*

La liberté ne peut se trouver que dans la démocratie, disent les fanatiques partisans du pouvoir populaire : elle est le principe de ce gouvernement ; elle le rend maître de lui-même, égal aux autres, et précieux à l'état dont il fait partie.

Il est donc essentiel à ce gouvernement, que toutes les magistratures, ou du moins la plupart, puissent être conférées, par la voie du sort, à chaque particulier ; que les emplois, à l'exception des militaires, soient très-rarement accordés à celui qui les a déjà remplis une fois ; que tous les citoyens soient alternativement distribués dans les cours de justice ; qu'on établisse un sénat pour préparer les affaires qui doivent se terminer dans l'assemblée nationale et souveraine, où tous les citoyens puissent assister ; qu'on accorde un droit de présence à ceux qui se rendent assidus à cette assemblée, ainsi qu'au sénat et aux tribunaux de justice.

Cette forme de gouvernement est sujette aux mêmes révolutions que l'aristocratie ; elle est tempérée dans les lieux où, pour écarter une populace ignorante et inquiète, on exige un cens modique de la part de ceux qui veulent participer à l'administration ; dans les lieux où, par de sages règlemens, la première classe des citoyens n'est pas victime de la haine et de la jalousie des dernières classes ; dans tous les lieux enfin où, au milieu des mouvemens les plus tumultueux, les lois ont la force de parler et de se faire entendre. Mais elle est tyrannique, partout où les pauvres influent trop dans les délibérations publiques.

Plusieurs causes leur ont valu cet excès de pouvoir : la première est la suppression du cens, suivant lequel on devoit régler la distribution des charges ; par-là, les moindres citoyens ont obtenu le droit de se mêler des affaires publiques : la seconde est la gratification accordée aux pauvres, et refusée aux riches qui portent leurs suffrages, soit dans les assemblées générales, soit dans les tribunaux de justice ; trop légère pour engager les seconds à une sorte d'assiduité, elle suffit pour dédommager les premiers de l'interruption de leurs travaux, et de là cette foule d'ouvriers et de mercenaires qui élèvent une voix impérieuse dans les lieux augustes où se discutent les intérêts de la patrie : la troisième est le pouvoir que les orateurs de l'état ont acquis sur la multitude.

Elle étoit autrefois conduite par des militaires qui abusèrent plus d'une fois de sa confiance, pour la subjuguer ; et comme son destin est d'être asservie, il s'est élevé, dans ces derniers temps, des hommes ambitieux qui emploient leurs talens à flatter ses passions et ses vices, à l'enivrer de l'opinion de son pouvoir et de sa gloire, à ranimer sa haine contre les riches, son mépris pour les règles, son amour de l'indépendance. Leur triomphe est celui de l'éloquence, qui semble ne s'être perfectionnée de nos jours que pour introduire le despotisme dans le sein de la liberté même. Les républiques sagement administrées ne se livrent point à ces hommes dangereux ; mais partout où ils ont du crédit, le gouvernement parvient avec rapidité au plus haut point de la corruption, et le peuple

contracte les vices et la férocité des tyrans.

Barthélemy.

§ 231. *Du Principe de la Démocratie.*

Il ne faut pas beaucoup de probité, pour qu'un gouvernement monarchique ou un gouvernement despotique se maintiennent ou se soutiennent. La force des lois dans l'un, le bras du prince toujours levé dans l'autre, règlent ou contiennent tout. Mais, dans un état populaire, il faut un ressort de plus, qui est la vertu.

Ce que je dis est confirmé par le corps entier de l'histoire, et très-conforme à la nature des choses. Car il est clair que dans une monarchie, où celui qui fait exécuter les lois se juge au-dessus des lois, on a besoin de moins de vertu que dans un gouvernement populaire, où celui qui fait exécuter les lois sent qu'il y est soumis lui-même, et qu'il en portera le poids.

Il est clair encore que le monarque qui, par mauvais conseil ou par négligence, cesse de faire exécuter les lois, peut aisément réparer le mal ; il n'a qu'à changer de conseil, ou se corriger de cette négligence même. Mais lorsque dans un gouvernement populaire les lois ont cessé d'être exécutées, comme cela ne peut venir que de la corruption de la république, l'état est déjà perdu.

Ce fut un assez beau spectacle dans le siècle passé, de voir les efforts impuissans des Anglois pour établir parmi eux la démocratie. Comme ceux qui avoient part aux affaires n'avoient point de vertu, que leur ambition étoit irritée par le succès de celui qui avoit le plus osé, que l'esprit d'une faction n'étoit réprimé que par l'esprit d'une autre ; le gouvernement changeoit sans cesse ; le peuple étonné cherchoit la démocratie, et ne la trouvoit nulle part. Enfin, après bien des mouvemens, des chocs et des secousses, il fallut se reposer dans le gouvernement même qu'on avoit proscrit.

Quand *Sylla* voulut rendre à Rome la liberté, elle ne put plus la recevoir ; elle n'avoit plus qu'un foible reste de vertu : et comme elle en eut toujours moins, au lieu de se réveiller après *César*, *Tibère*, *Caïus*, *Claude*, *Néron*, *Domitien*, elle fut toujours plus esclave ; tous les coups portèrent sur les tyrans, aucun sur la tyrannie.

Les politiques Grecs qui vivoient dans le gouvernement populaire, ne reconnoissoient d'autre force qui pût le soutenir, que celle de la vertu. Ceux d'aujourd'hui ne nous parlent que de manufactures, de commerce, de finances, de richesses et de luxe même.

Lorsque cette vertu cesse, l'ambition entre dans les cœurs qui peuvent la recevoir, et l'avarice entre dans tous. Les désirs changent d'objets ; ce qu'on aimoit, on ne l'aime plus ; on étoit libre avec les lois, on veut être libre contre elles ; chaque citoyen est comme un esclave échappé de la maison de son maître ; ce qui étoit *maxime*, on l'appelle *rigueur* ; ce qui étoit *règle*, on l'appelle *gêne* ; ce qui étoit *attention*, on l'appelle *crainte*. C'est la frugalité qui y est l'avarice, et non pas le désir d'avoir. Autrefois le bien des particuliers faisoit le trésor public, mais pour lors le trésor public devient le patrimoine des particuliers. La république est une dépouille ; et sa force n'est plus que le pouvoir de quelques citoyens et la licence de tous.

Athènes eut dans son sein les mêmes forces pendant qu'elle domina avec tant de gloire, et pendant qu'elle servit avec tant de honte. Elle avoit vingt mille citoyens, lorsqu'elle défendit les Grecs contre les Perses, qu'elle disputa l'empire à Lacédémone, et qu'elle attaqua la Sicile. Elle en avoit vingt mille, lorsque *Démétrius de Phalère* les dénombra, comme dans un marché l'on compte les esclaves. Quand *Philippe* osa dominer dans la Grèce, quand il parut aux portes d'Athènes, elle n'avoit encore perdu que le temps. On peut voir dans *Démosthène* quelle peine il fallut pour la réveiller : on y craignoit *Philippe*, non pas comme l'ennemi de la liberté, mais des plaisirs. Cette ville, qui avoit résisté à tant de défaites, qu'on avoit vue renaître après ses destructions, fut vaincue à *Chéronée*, et le fut pour toujours. Qu'importe que Philippe renvoie tous les prisonniers ? il ne renvoie pas des hommes. Il étoit toujours aussi aisé de triompher des forces d'Athènes, qu'il étoit difficile de triompher de sa vertu.

Comment *Carthage* auroit-elle pu se soutenir ? Lorsque Annibal, devenu préteur, voulut empêcher les magistrats de piller la république, n'allèrent-ils pas l'accuser devant les Romains ? Malheureux, qui vouloient être citoyens sans qu'il y eût de cité, et tenir leurs richesses

de la main de leurs destructeurs ! Bientôt Rome leur demanda pour ôtages trois cents de leurs principaux citoyens ; elle se fit livrer les armes et les vaisseaux, et ensuite leur déclara la guerre. Par les choses que fit le désespoir dans Cartage désarmée, on peut juger de ce qu'elle auroit pu faire avec sa vertu, lorsqu'elle avoit ses forces.

Montesquieu.

§ 232. *De la Corruption du Principe de la Democratie.*

Le principe de la démocratie se corrompt, non-seulement lorsqu'on perd l'esprit d'égalité, mais encore quand on prend l'esprit d'égalité extrême, et que chacun veut être égal à ceux qu'il choisit pour lui commander. Pour lors le peuple ne pouvant souffrir le pouvoir même qu'il confie, veut tout faire par lui-même, délibérer pour le sénat, exécuter pour les magistrats, et dépouiller tous les juges.

Il ne peut plus y avoir de vertu dans la république. Le peuple veut faire les fonctions des magistrats ; on ne les respecte donc plus. Les délibérations du sénat n'ont plus de poids ; on n'a donc plus d'égards pour les sénateurs, et par conséquent pour les vieillards. Que si l'on n'a pas de respect pour les vieillards, on n'en aura pas non plus pour les pères ; les maris ne méritent pas plus de déférence, ni les maîtres plus de soumission. Tout le monde parviendra à aimer ce libertinage ; la gêne du commandement fatiguera comme celle de l'obéissance. Les femmes, les enfans, les esclaves, n'auront de soumission pour personne. Il n'y aura plus de mœurs, plus d'amour de l'ordre, enfin plus de vertu. On voit dans le *banquet de Xénophon*, une peinture bien naïve d'une république où le peuple a abusé de l'égalité. Chaque convive donne à son tour la raison pourquoi il est content de lui. " Je suis content de moi, dit Chamides, " à cause de ma pauvreté. Quand j'étois riche, j'étois obligé de faire ma " cour aux calomniateurs, sachant bien " que j'étois plus en état de recevoir du " mal d'eux que de leur en faire. La " république me demandoit toujours " quelque nouvelle somme ; je ne pouvois m'absenter. Depuis que je suis " pauvre, j'ai acquis de l'autorité ; per" sonne ne me menace, je menace les " autres ; je puis m'en aller ou rester. " Déjà les riches se lèvent de leurs pla" ces et me cèdent le pas. Je suis un " roi, j'étois esclave ; je payois un tri" but à la république, aujourd'hui elle " me nourrit ; je ne crains plus de " perdre, j'espère d'acquérir."

Le peuple tombe dans ce malheur, lorsque ceux à qui il se confie, voulant cacher leur propre corruption, cherchent à le corrompre. Pour qu'il ne voie pas leur ambition, ils ne lui parlent que de sa grandeur ; pour qu'il n'aperçoive pas leur avarice, ils flattent sans cesse la sienne.

La corruption augmentera parmi les corrupteurs ; et elle augmentera parmi ceux qui sont déjà corrompus. Le peuple se distribuera tous les deniers publics ; et comme il aura joint à sa paresse la gestion des affaires, il voudra joindre à sa pauvreté les amusemens du luxe. Mais avec sa paresse et son luxe, il n'y aura que le trésor public qui puisse être un objet pour lui.

Il ne faudra pas s'étonner si l'on voit les suffrages se donner pour de l'argent. On ne peut donner beaucoup au peuple, sans retirer encore plus de lui : mais pour retirer de lui, il faut renverser l'état. Plus il paroîtra tirer d'avantage de sa liberté, plus il s'approchera du moment où il doit la perdre. Il se forme de petits tyrans, qui ont tous les vices d'un seul. Bientôt ce qui reste de liberté devient insupportable ; un seul tyran s'élève, et le peuple perd tout jusqu'aux avantages de sa corruption.

La démocratie a donc deux excès à éviter ; l'esprit d'inégalité, qui la mène à l'aristocratie, ou au gouvernement d'un seul ; et l'esprit d'égalité extrême, qui la conduit au despotisme d'un seul, comme le despotisme d'un seul finit par la conquête.

Il est vrai que ceux qui corrompirent les républiques Grecques ne devinrent pas toujours tyrans. C'est qu'ils étoient plus attachés à l'éloquence qu'à l'art militaire : outre qu'il y avoit dans le cœur de tous les Grecs une haine implacable contre ceux qui renversoient le gouvernement républicain ; ce qui fit que l'anarchie dégénéra en anéantissement, au lieu de se changer en tyrannie.

Mais Syracuse qui se trouva placée au milieu d'un grand nombre de petites oligarchies changées en tyrannie ; Syracuse qui avoit un sénat dont il n'est presque

jamais fait mention dans l'histoire, essuya des malheurs que la corruption ordinaire ne donne pas. Cette ville toujours dans la licence ou dans l'oppression, également travaillée par sa liberté et par sa servitude, recevant toujours l'une et l'autre comme une tempête, et malgré sa puissance au-dehors, toujours déterminée à une révolution par la plus petite force étrangère, avoit dans son sein un peuple immense, qui n'eut jamais que cette cruelle alternative de se donner un tyran, ou de l'être lui-même.

Montesquieu.

§ 233. *De l'Esprit d'Egalité extrême.*

Autant que le ciel est éloigné de la terre, autant le véritable esprit d'égalité l'est-il de l'esprit d'égalité extrême. Le premier ne consiste point à faire en sorte que tout le monde commande, ou que personne ne soit commandé, mais à obéir et à commander à ses égaux. Il ne cherche pas à n'avoir point de maître, mais à n'avoir que ses égaux pour maîtres.

Dans l'état de nature les hommes naissent bien dans l'égalité, mais ils n'y sauroient rester. La société la leur fait perdre, et ils ne redeviennent égaux que par les lois. Telle est la différence entre la démocratie réglée et celle qui ne l'est pas ; que dans la première on n'est égal que comme citoyen ; et que dans l'autre on est encore égal comme magistrat, comme sénateur, comme juge, comme père, comme mari, comme maître.

La place naturelle de la vertu est auprès de la liberté ; mais elle ne se trouve pas plus auprès de la liberté extrême, qu'auprès de la servitude.

Montesquieu.

§ 234. *Continuation du même Sujet.*

Si cette terre étoit ce qu'elle semble devoir être, c'est-à-dire si l'homme y trouvoit partout une subsistance facile et assurée, et un climat convenable à sa nature, il est clair qu'il eût été impossible à un homme d'en asservir un autre. Que ce globe soit couvert de fruits salutaires, que l'air qui doit contribuer à notre vie ne nous donne point les maladies et la mort, que l'homme n'ait besoin d'autre logis et d'autre lit que celui des daims et des chevreuils ; alors les Gengiskan et les Tamerlan n'auront d'autres valets que leurs enfans, qui seront assez honnêtes pour les aider dans leur vieillesse.

Dans cet état si naturel dont jouissent tous les quadrupèdes, les oiseaux et les reptiles, l'homme seroit aussi heureux qu'eux ; la domination seroit alors une chimère à laquelle personne ne penseroit ; car pourquoi chercher des serviteurs, quand vous n'avez besoin d'aucun service.

S'il passoit par l'esprit de quelque individu à tête tyrannique et à bras nerveux, d'asservir son voisin moins fort que lui, la chose seroit impossible ; l'opprimé seroit à cent lieues avant que l'oppresseur eût pris ses mesures.

Tous les hommes seroient donc nécessairement égaux, s'ils étoient sans besoins.

Une famille nombreuse a cultivé un bon terroir ; deux petites familles voisines ont des champs ingrats et rebelles ; il faut que les deux pauvres familles servent la famille opulente ou qu'elles l'égorgent, cela va sans difficulté. Une des deux pauvres familles va offrir ses bras à la riche pour avoir du pain ; l'autre va l'attaquer et est battue ; la famille servante est l'origine des domestiques et des manœuvres ; la famille battue est l'origine des esclaves.

Tout homme naît avec un penchant assez violent pour la domination, les richesses et les plaisirs ; et avec beaucoup de goût pour la paresse : par conséquent, tout homme voudroit avoir l'argent et les femmes des autres, être leur maître, les assujettir à tous ses caprices, et ne rien faire, ou du moins ne faire que des choses très-agréables. Vous voyez bien qu'avec de telles dispositions, il est impossible que les hommes soient égaux.

Le genre humain, tel qu'il est, ne peut subsister à moins qu'il n'y ait une infinité d'hommes utiles qui ne possèdent rien du tout. Car certainement un homme à son aise ne quittera point sa terre pour venir labourer la vôtre ; et si vous avez besoin d'une paire de souliers, ce ne sera pas un maître des requêtes qui vous la fera. L'égalité est donc à la fois la chose la plus naturelle, et en même temps la plus chimérique.

Chaque homme, dans le fond de son cœur, a droit de se croire entièrement égal aux autres hommes : il ne s'ensuit pas de là que le cuisinier d'un cardinal

doive ordonner à son maître de lui faire à dîner; mais le cuisinier peut dire comme son maître : je suis né, comme lui, en pleurant ; il mourra, comme moi, dans les mêmes angoisses et les mêmes cérémonies ; nous faisons tous deux la même fonction animale; si les Turcs s'emparent de Rome, et si alors je suis cardinal et mon maître cuisinier, je le prendrai à mon service. Tout ce discours est raisonnable et juste ; mais en attendant que le Grand Turc s'empare de Rome, le cuisinier doit faire son devoir, ou toute société humaine est pervertie.

A l'égard d'un particulier qui n'est rien et qui ne tient à rien dans l'état, mais qui est fâché d'être reçu partout avec l'air de la protection et du mépris, qui voit évidemment que plusieurs grands seigneurs n'ont ni plus de science, ni plus d'esprit, ni plus de vertu que lui, et qui s'ennuie d'être quelquefois dans leur antichambre, quel parti doit-il prendre ? Celui de s'en aller.

Voltaire.

§ 235. *Ce que c'est que la Liberté.*

Il est vrai que dans les démocraties le peuple paroît faire ce qu'il veut : mais la liberté politique ne consiste pas à faire ce que l'on veut. Dans un état, c'est-à-dire dans une société où il y a des lois, la liberté ne peut consister qu'à pouvoir faire ce que l'on doit vouloir, et à n'être point contraint de faire ce que l'on ne doit pas vouloir.

Il faut se mettre dans l'esprit ce que c'est que l'indépendance, et ce que c'est la liberté. La liberté est le droit de faire tout ce que les lois permettent ; et si un citoyen pouvoit faire ce qu'elles défendent, il n'auroit plus de liberté, parce que les autres auroient tout de même ce pouvoir.

Montesquieu.

§ 236. *De la Liberté politique.*

Une liberté honnête élève l'esprit ; et l'esclavage le fait ramper.

La liberté consiste à ne dépendre que des lois. Sur ce pied, chaque homme est libre aujourd'hui en Suède, en Angleterre, en Suisse ; on l'est même à Venise et à Gênes, quoique ce qui n'est pas du corps des souverains y soit avili. Mais il y a encore des provinces et de vastes royaumes où la plus grande partie des hommes est esclave.

Un temps viendra dans ces pays, où quelque prince plus habile que les autres, fera comprendre aux cultivateurs des terres, qu'il n'est pas tout à fait à leur avantage qu'un homme qui a un cheval ou plusieurs chevaux, c'est-à-dire un noble, ait le droit de tuer un paysan en mettant dix écus sur sa fosse. Alors, il pourra se faire que les communes aient part au gouvernement, et que l'administration Angloise s'établisse dans le voisinage de la Turquie.

Tous les hommes sont nés égaux ; mais vous n'entendez point par égalité, cette égalité absurde et impossible, par laquelle le serviteur et le maître, le manœuvre et le magistrat, et le plaideur et le juge seroient confondus ensemble, mais cette égalité par laquelle le citoyen ne dépend que des lois, et qui maintient la liberté des foibles contre l'ambition du plus fort.

Cette égalité n'est pas l'anéantissement de la subordination : nous sommes tous également hommes, mais non membres égaux de la société. Tous les droits naturels appartiennent également au sultan et au bostangi ; l'un et l'autre doivent disposer, avec le même pouvoir, de leur personne, de leurs familles, de leurs biens. Les hommes sont donc égaux dans l'essentiel, quoiqu'ils jouent sur la scène des rôles différens.

Le plus grand nombre des hommes étoit autrefois en Europe, ce qu'ils sont encore en plusieurs endroits du monde, serfs d'un seigneur, espèce de bétail qu'on vend et qu'on achète avec la terre. Il a fallu des siècles pour rendre justice à l'humanité, pour sentir qu'il étoit horrible que le grand nombre semât, et que le petit recueillît ; et n'est-ce pas un bonheur pour les Anglois, que l'autorité de ces petits tyrans ait été éteinte en Angleterre, par la puissance légitime des rois, et celle de la nation.

Voltaire.

§ 237. *Que la vraie Liberté est fondée sur l'Autorité des Lois.*

Un peuple gâté par une liberté excessive, est le plus insupportable des tyrans; ainsi, la populace soulevée contre les lois, est le plus insolent de tous les maîtres. Mais il faut un milieu : ce milieu est qu'un peuple ait des lois écri-

tes, toujours constantes et consacrées par toute la nation ; qu'elles soient au-dessus de tout ; que ceux qui gouvernent n'aient d'autorité que par elles ; qu'ils puissent tout pour le bien, et suivant les lois ; qu'ils ne puissent rien contre ces lois, pour autoriser le mal. Voilà ce que les hommes, s'ils n'étoient pas aveugles et ennemis d'eux-mêmes, établiroient unanimement pour leur félicité ; mais les uns renversent les lois, de peur de donner trop d'autorité aux magistrats par qui les lois devroient régner ; et les autres, par un respect superstitieux des lois, se mettent dans un tel esclavage sous ceux qui devroient faire les lois, que ceux-ci règnent eux-mêmes, et qu'il n'y a plus d'autre loi réelle que leur volonté absolue. Ainsi, les uns et les autres s'éloignent du but, qui est une liberté modérée par la seule autorité des lois, dont ceux qui gouvernent ne devroient être que les simples défenseurs. Celui qui gouverne, doit être le plus obéissant à la loi. Sa personne détachée de la loi, n'est rien, et elle n'est consacrée qu'autant qu'il est lui-même sans intérêt et sans passion, la loi vivante, donnée pour le bien des hommes. Aussi tout despotisme, sous quelque forme qu'il se montre, tend-il à sa ruine : le despotisme d'un seul, parce que les peuples ne prennent aucun intérêt au maintien d'un état où ils sont esclaves ; et le despotisme du peuple, parce que c'est une puissance folle et aveugle, qui se forcène contre elle-même, et qui n'est absolue et au-dessus des lois que pour achever de se détruire.

Fénélon.

§ 238. *Du Gouvernement mixte.*

La constitution qui convient le mieux à des peuples extrêmement jaloux de leur liberté, est le gouvernement mixte, où se trouvent la royauté, l'aristocratie et la démocratie, combinées par des lois qui redressent la balance du pouvoir, toutes les fois qu'elle s'incline trop vers une de ces formes. Comme on peut opérer ce tempérament d'une infinité de manières, de là cette prodigieuse variété qui se trouve dans les constitutions des peuples.

Barthélemy.

§ 239. *Idée générale du Gouvernement Anglois.*

Qui croiroit que de l'abîme épouvantable, du cahos des dissentions, de l'ignorance et du fanatisme, est résulté le gouvernement Anglois, le plus parfait gouvernement peut-être qui soit aujourd'hui dans le monde. Un roi honoré et riche, tout-puissant pour faire le bien, impuissant pour faire le mal, est à la tête d'une nation libre, guerrière, commerçante et éclairée. Les grands d'un côté, et les représentans des villes de l'autre, partagent la législation avec le monarque.

Depuis l'établissement de cette heureuse constitution, la tranquillité, la richesse, la félicité publique ont régné chez nous. Nos flottes victorieuses portent notre gloire sur toutes les mers, et les lois mettent en sûreté nos fortunes : jamais un juge ne peut les expliquer arbitrairement ; jamais on ne rend un arrêt qui ne soit motivé : nous punirions comme des assassins des juges qui oseroient envoyer à la mort un citoyen sans manifester les témoignages qui l'accusent, et la loi qui le condamne.

Il est vrai qu'il y a toujours deux partis qui se combattent avec la plume et avec des intrigues : mais aussi ils se réunissent toujours quand il s'agit de prendre les armes pour défendre la patrie et la liberté : ces deux partis veillent l'un sur l'autre ; ils s'empêchent mutuellement de violer le dépôt sacré des lois ; ils se haïssent, mais ils aiment l'état : ce sont des amans jaloux qui servent à l'envi la même maîtresse.

Voltaire.

§ 240. *De la Constitution de l'Angleterre.*

Il y a dans chaque état trois sortes de pouvoirs, la puissance législative, la puissance exécutrice des choses qui dépendent du droit des gens, et la puissance exécutrice de celles qui dépendent du droit civil.

Par la première, le prince ou le magistrat fait des lois pour un temps ou pour toujours, et corrige ou abroge celles qui sont faites. Par la seconde, il fait la paix ou la guerre, envoie ou reçoit des ambassades, établit la sûreté, prévient les invasions. Par la troisième, il punit les crimes, ou juge les différens des particuliers. On appellera cette dernière, la puissance de juger ; et l'autre, simplement, la puissance exécutrice de l'état.

La liberté politique dans un citoyen

est cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté ; et pour qu'on ait cette liberté, il faut que le gouvernement soit tel, qu'un citoyen ne puisse pas craindre un autre citoyen.

Lorsque dans la même personne ou dans le même corps de magistrature, la puissance législative est réunie à la puissance exécutrice, il n'y a point de liberté ; parce qu'on peut craindre que le même monarque ou le même sénat ne fasse des lois tyranniques, pour les exécuter tyranniquement.

Il n'y a point encore de liberté, si la puissance de juger n'est pas séparée de la puissance législative et de l'exécutrice. Si elle étoit jointe à la puissance législative, le pouvoir sur la vie et la liberté des citoyens seroit arbitraire ; car le juge seroit législateur. Si elle étoit jointe à la puissance exécutrice, le juge pourroit avoir la force d'un oppresseur.

Tout seroit perdu, si le même homme, ou le même corps des principaux, ou des nobles, ou du peuple, exerçoient ces trois pouvoirs : celui de faire des lois, celui d'exécuter les résolutions publiques, et celui de juger les crimes ou les différens des particuliers.

Dans la plupart des royaumes de l'Europe, le gouvernement est modéré, parce que le prince qui a les deux premiers pouvoirs, laisse à ses sujets l'exercice du troisième. Chez les Turcs, où ces trois pouvoirs sont réunis sur la tête du sultan, il règne un affreux despotisme.

Dans les républiques d'Italie, où ces trois pouvoirs sont réunis, la liberté se trouve moins que dans nos monarchies. Aussi le gouvernement a-t-il besoin, pour se maintenir, de moyens aussi violens que le gouvernement des Turcs : témoin les inquisiteurs d'état, et le tronc où tout délateur peut à tous les momens jeter avec un billet son accusation.

Voyez quelle peut être la situation d'un citoyen dans ces républiques ; le même corps de magistrature a, comme exécuteur des lois, toute la puissance qu'il s'est donnée comme législateur. Il peut ravager l'état par ses volontés générales ; et comme il a encore la puissance de juger, il peut détruire chaque citoyen par ses volontés particulières.

Toute la puissance y est une ; et quoiqu'il n'y ait point de pompe extérieure qui découvre un prince despotique, on le sent à chaque instant.

Aussi les princes qui ont voulu se rendre despotiques, ont-ils toujours commencé par réunir en leur personne toutes les magistratures, et plusieurs rois d'Europe toutes les grandes charges de leur état.

Je crois bien que la pure aristocratie héréditaire des républiques d'Italie ne répond pas précisément au despotisme de l'Asie, la multitude des magistrats adoucit quelquefois la magistrature ; tous les nobles ne concourent pas toujours aux mêmes desseins ; on y forme divers tribunaux qui se tempèrent. Ainsi à Venise le Grand Conseil a la législation ; le *Prégady*, l'exécution ; les *Quaranties*, le pouvoir de juger. Mais le mal est, que ces tribunaux différens sont formés par des magistrats du même corps ; ce qui ne fait guère qu'une même puissance.

La puissance de juger ne doit pas être donnée à un sénat permanent, mais exercée par des personnes tirées du corps du peuple, dans certains temps de l'année, de la manière prescrite par la loi, pour former un tribunal qui ne dure qu'autant que la nécessité le requiert.

De cette façon, la puissance de juger, si terrible parmi les hommes, n'étant attachée ni à un certain état ni à une certaine profession, devient, pour ainsi dire, invisible et nulle ; on n'a point continuellement des juges devant les yeux, et l'on craint la magistrature et non pas les magistrats.

Il faut même que, dans les grandes accusations, le criminel, concurremment avec la loi, se choisisse des juges ; ou du moins qu'il en puisse récuser un si grand nombre, que ceux qui restent, soient censés être de son choix.

Les deux autres pouvoirs pourroient plutôt être donnés à des magistrats ou à des corps permanens ; parce qu'ils ne s'exercent sur aucun particulier, n'étant l'un, que la volonté générale de l'état ; et l'autre, que l'exécution de cette volonté générale.

Mais si les tribunaux ne doivent pas être fixes, les jugemens doivent l'être à un tel point, qu'ils ne soient jamais qu'un texte précis de la loi. S'ils étoient une opinion particulière du juge, on vivroit dans la société, sans savoir précisément les engagemens que l'on y contracte.

Il faut même que les juges soient de la condition de l'accusé, ou ses pairs, pour qu'il ne puisse pas se mettre dans

l'esprit qu'il soit tombé entre les mains de gens portés à lui faire violence.

Si la puissance législative laisse à l'exécutrice le droit d'emprisonner des citoyens qui peuvent donner caution de leur conduite, il n'y a plus de liberté ; à moins qu'ils ne soient arrêtés pour répondre sans délai à une accusation que la loi a rendue capitale ; auquel cas ils sont réellement libres, puisqu'ils ne sont soumis qu'à la puissance de la loi.

Mais si la puissance législative se croyoit en danger par quelque conjuration secrète contre l'état, ou quelque intelligence avec les ennemis du dehors, elle pourroit, pour un temps court et limité, permettre à la puissance exécutrice de faire arrêter les citoyens suspects, qui ne perdroient leur liberté pour un temps, que pour la conserver pour toujours.

Et c'est le seul moyen conforme à la raison, de suppléer à la tyrannique magistrature des *éphores*, et aux inquisiteurs d'état de Venise, qui sont aussi despotiques.

Comme, dans un état libre, tout homme qui est censé avoir une âme libre, doit être gouverné par lui-même, il faudroit que le peuple en corps eût la puissance législative ; mais comme cela est impossible dans les grands états, et est sujet à beaucoup d'inconvéniens dans les petits, il faut que le peuple fasse par ses représentans tout ce qu'il ne peut faire par lui-même.

L'on connoît beaucoup mieux les besoins de sa ville, que ceux des autres villes ; et on juge mieux de la capacité de ses voisins, que de celle de ses autres compatriotes. Il ne faut donc pas que les membres du corps législatif soient tirés en général du corps de la nation ; mais il convient que dans chaque lieu principal, les habitans se choisissent un représentant.

Le grand avantage des représentans, c'est qu'ils sont capables de discuter les affaires. Le peuple n'y est point du tout propre ; ce qui forme un des grands inconvéniens de la démocratie.

Il n'est pas nécessaire que les représentans, qui ont reçu de ceux qui les ont choisis une instruction générale, en reçoivent une particulière sur chaque affaire, comme cela se pratique dans les diètes d'Allemagne. Il est vrai que de cette manière la parole des députés seroit plus l'expression de la voix de la nation ; mais cela jetteroit dans des longueurs infinies, rendroit chaque député le maître de tous les autres ; et dans les occasions les plus pressantes, toute la force de la nation pourroit être arrêtée par un caprice.

Quand les députés, dit très-bien M. Sidney, représentent un corps de peuple, comme en Hollande, ils doivent rendre compte à ceux qui les ont commis : c'est autre chose lorsqu'ils sont députés par des bourgs, comme en Angleterre.

Tous les citoyens dans les divers districts doivent avoir droit de donner leur voix pour choisir le représentant ; excepté ceux qui sont dans un tel état de bassesse, qu'ils sont réputés n'avoir point de volonté propre.

Il y avoit un grand vice dans la plupart des anciennes républiques ; c'est que le peuple avoit droit d'y prendre des résolutions actives, et qui demandent quelque exécution, chose dont il est entièrement incapable. Il ne doit entrer dans le gouvernement, que pour choisir ses représentans, ce qui est très à sa portée. Car s'il y a peu de gens qui connoissent le degré précis de la capacité des hommes, chacun est pourtant capable de savoir en général, si celui qu'il choisit est plus éclairé que la plupart des autres.

Le corps représentant ne doit pas être choisi non plus pour prendre quelque résolution active, chose qu'il ne feroit pas bien ; mais pour faire des lois, ou pour voir si l'on a bien exécuté celles qu'il a faites, chose qu'il peut très-bien faire, et qu'il n'y a même que lui qui puisse bien faire.

Il y a toujours dans un état des gens distingués par la naissance, les richesses ou les honneurs : mais s'ils étoient confondus parmi le peuple, et s'ils n'y avoient qu'une voix comme les autres, la liberté commune seroit leur esclavage, et ils n'auroient aucun intérêt à la défendre, parce que la plupart des résolutions seroient contre eux. La part qu'ils ont à la législation doit donc être proportionnée aux autres avantages qu'ils ont dans l'état ; ce qui arrivera, s'ils forment un corps qui ait droit d'arrêter les entreprises du peuple, comme le peuple a droit d'arrêter les leurs.

Ainsi la puissance législative sera confiée et au corps des nobles, et au corps qui sera choisi pour représenter le peuple, qui auront chacun leurs assemblées et leurs délibérations à part, et des vues et des intérêts séparés.

Des trois puissances dont nous avons parlé, celle de juger est en quelque façon nulle. Il n'en reste que deux; et comme elles ont besoin d'une puissance réglante pour les tempérer, la partie du corps législatif, qui est composée des nobles, est très-propre à produire cet effet.

Le corps des nobles doit être héréditaire. Il l'est premièrement par sa nature; et d'ailleurs il faut qu'il ait un très-grand intérêt à conserver ses prérogatives, odieuses par elles-mêmes, et qui dans un état libre, doivent toujours être en danger.

Mais comme une puissance héréditaire pourroit être induite à suivre ses intérêts particuliers, et à oublier ceux du peuple ; il faut que dans les choses où l'on a un souverain intérêt à la corrompre, comme dans les lois qui concernent la levée de l'argent, elle n'ait de part à la législation que par sa faculté d'empêcher, et non par sa faculté de statuer.

J'appelle faculté de statuer, le droit d'ordonner par soi-même, ou de corriger ce qui a été ordonné par un autre. J'appelle faculté d'empêcher, le droit de rendre nulle une résolution prise par quelque autre ; ce qui étoit la puissance des tribuns de Rome, et quoique celui qui a la faculté d'empêcher puisse avoir aussi le droit d'approuver, pour lors cette approbation n'est autre chose qu'une déclaration qu'il ne fait point d'usage de sa faculté d'empêcher, et dérive de cette faculté.

La puissance exécutrice doit être entre les mains d'un monarque ; parce que cette partie du gouvernement, qui a presque toujours besoin d'une action momentanée, est mieux administrée par un que par plusieurs ; au lieu que ce qui dépend de la puissance législative, est souvent mieux ordonné par plusieurs que par un.

Que s'il n'y avoit point de monarque, et que la puissance exécutrice fut confiée à un certain nombre de personnes tirées du corps législatif, il n'y auroit plus de liberté ; parce que les deux puissances seroient unies, les mêmes personnes ayant quelquefois, et pouvant toujours avoir part à l'une et à l'autre.

Si le corps législatif étoit un temps considérable sans être assemblé, il n'y auroit plus de liberté ; car il arriveroit de deux choses l'une, ou qu'il n'y auroit plus de résolution législative, et l'état tomberoit dans l'anarchie, ou que ces résolutions seroient prises par la puissance exécutrice, et elle deviendroit absolue.

Il seroit inutile que le corps législatif fût toujours assemblé. Cela seroit incommode pour les représentans, et d'ailleurs occuperoit trop la puissance exécutrice, qui ne penseroit point à exécuter, mais à défendre ses prérogatives, et le droit qu'elle a d'exécuter.

De plus, si le corps législatif étoit continuellement assemblé, il pourroit arriver que l'on ne feroit que suppléer de nouveaux députés à la place de ceux qui mourroient ; et dans ce cas, si le corps législatif étoit une fois corrompu, le mal seroit sans remède. Lorsque divers corps législatifs se succèdent les uns aux autres, le peuple qui a mauvaise opinion du corps législatif actuel, porte avec raison ses espérances sur celui qui viendra après. Mais si c'étoit toujours le même corps, le peuple le voyant une fois corrompu, n'espéreroit plus rien de ses lois ; il deviendroit furieux, ou tomberoit dans l'indolence.

Le corps législatif ne doit point s'assembler lui-même. Car un corps n'est censé avoir de volontés, que lorsqu'il est assemblé ; et s'il ne s'assembloit pas unanimement, on ne sauroit dire quelle partie seroit véritablement le corps législatif, celle qui seroit assemblée, ou celle qui ne le seroit pas. Que s'il avoit droit de se proroger lui-même, il pourroit arriver qu'il ne se prorogeroit jamais ; ce qui seroit dangereux dans les cas où il voudroit attenter contre la puissance exécutrice. D'ailleurs, il y a des temps plus convenables les uns que les autres, pour l'assemblée du corps législatif : il faut donc que ce soit la puissance exécutrice qui règle le temps de la tenue et de la durée de ces assemblées, par rapport aux circonstances qu'elle connoît.

Si la puissance exécutrice n'a pas le droit d'arrêter les entreprises du corps législatif, celui-ci sera despotique : car, comme il pourra se donner tout le pouvoir qu'il peut imaginer, il anéantira toutes les autres puissances.

Mais il ne faut pas que la puissance législative ait réciproquement la faculté d'arrêter la puissance exécutrice. Car l'exécution ayant ses limites par sa nature, il est inutile de la borner ; outre que la puissance exécutrice s'exerce toujours sur des choses momentanées. Et la puissance des tribuns de Rome

étoit vicieuse, en ce qu'elle arrêtoit non-seulement la législation, mais même l'exécution ; ce qui causoit de grands maux.

Mais, si dans un état libre la puissance législative ne doit pas avoir le droit d'arrêter la puissance exécutrice, elle a le droit et doit avoir la faculté d'examiner de quelle manière les lois qu'elle a faites ont été exécutées ; et c'est l'avantage qu'a ce gouvernement sur celui de Crète et de Lacédémone, où les *cosmes* et les *éphores* ne rendoient point compte de leur administration.

Mais quelque soit cet examen, le corps législatif ne doit pas avoir le pouvoir de juger la personne, et par conséquent la conduite de celui qui exécute. Sa personne doit être sacrée, parce qu'étant nécessaire à l'état pour que le corps législatif n'y devienne pas tyrannique, dès le moment qu'il seroit accusé ou jugé, il n'y auroit plus de liberté.

Dans ce cas, l'état ne seroit point une monarchie, mais une république non libre. Mais comme celui qui exécute ne peut exécuter mal sans avoir des conseillers méchans, et qui haïssent les lois comme ministres, quoiqu'elles les favorisent comme hommes ; ceux-ci peuvent être recherchés et punis. Et c'est l'avantage de ce gouvernement sur celui de *Gnide*, où la loi ne permettant point d'appeler en jugement les *amimones*, le peuple ne pouvoit jamais se faire rendre raison des injustices qu'on lui avoit faites.

Quoique en général la puissance de juger ne doive être unie à aucune partie de la législative, cela est sujet à trois exceptions, fondées sur l'intérêt particulier de celui qui doit être jugé.

Les grands sont toujours exposés à l'envie ; et s'ils étoient jugés par le peuple, ils pourroient être en danger, et ne jouiroient pas du privilége qu'a le moindre des citoyens dans un état libre, d'être jugé par ses pairs. Il faut donc que les nobles soient appelés, non pas devant les tribunaux ordinaires de la nation, mais devant cette partie du corps législatif, qui est composée de nobles.

Il pourroit arriver que la loi, qui est en même temps clairvoyante et aveugle, seroit en de certains cas trop rigoureuse. Mais les juges de la nation ne sont, comme nous avons dit, que la bouche qui prononce les paroles de la loi ; des êtres inanimés, qui n'en peuvent modérer ni la force ni la rigueur. C'est donc la partie du corps législatif, que nous venons de dire être, dans une autre occasion, un tibunal nécessaire, qui l'est encore dans celle-ci ; c'est à son autorité suprême à modérer la loi, en faveur de la loi même, en prononçant moins rigoureusement qu'elle.

Il pourroit encore arriver que quelque citoyen, dans les affaires publiques, violeroit les droits du peuple, et feroit des crimes que les magistrats établis ne sauroient ou ne voudroient pas punir ; mais en général, la puissance législative ne peut pas juger ; et elle peut encore moins dans ce cas particulier où elle représente la partie intéressée, qui est le peuple. Elle ne peut donc être qu'accusatrice. Mais devant qui accusera-t-elle ? Ira-t-elle s'abaisser devant les tribunaux de la loi qui lui sont inférieurs, et d'ailleurs composés de gens qui, étant peuple comme elle, seroient entraînés par l'autorité d'un si grand accusateur ? Non ; il faut pour conserver la dignité du peuple et la sûreté du particulier, que la partie législative du peuple accuse devant la partie législative des nobles ; laquelle n'a ni les mêmes intérêts qu'elle, ni les mêmes passions.

C'est l'avantage qu'a ce gouvernement sur la plupart des républiques anciennes, où il y avoit cet abus, que le peuple étoit en même temps et juge et accusateur.

La puissance exécutrice, comme nous avons dit, doit prendre part à la législation par sa faculté d'empêcher, sans quoi elle sera bientôt dépouillée de ses prérogatives. Mais si la puissance législative prend part à l'exécution, la puissance exécutrice sera également perdue.

Si le monarque prenoit part à la législation par la faculté de statuer, il n'y auroit plus de liberté. Mais comme il faut pourtant qu'il ait part à la législation pour se défendre, il faut qu'il y prenne part par la faculté d'empêcher.

Ce qui fut cause que le gouvernement changea à Rome, c'est que le sénat qui avoit une partie de la puissance exécutrice, et les magistrats qui avoient l'autre, n'avoient pas, comme le peuple, la faculté d'empêcher.

Voici donc la constitution fondamentale du gouvernement dont nous parlons. Le corps législatif y étant composé de deux parties, l'une enchaînera l'autre par sa faculté mutuelle d'empêcher. Toutes les deux seront liées par la puissance exécutrice, qui le sera elle-même

par la législative. Ces trois puissances devroient former un repos ou une inaction ; mais comme, par le mouvement nécessaire des choses, elles sont contraintes d'aller, elles seront forcées d'aller de concert.

La puissance exécutrice ne faisant partie de la législative que par sa faculté d'empêcher, elle ne sauroit entrer dans le débat des affaires. Il n'est pas même nécessaire qu'elle propose ; parce que, pouvant toujours désapprouver les résolutions, elle peut rejeter les décisions des propositions qu'elle auroit voulu qu'on n'eût pas faites.

Dans quelques républiques anciennes, où le peuple en corps avoit le débat des affaires, il étoit naturel que la puissance exécutrice les proposât et les débattît avec lui ; sans quoi il y auroit eu dans les résolutions une confusion étrange.

Si la puissance exécutrice statue sur la levée des deniers publics, autrement que par son consentement, il n'y aura plus de liberté ; parce qu'elle deviendra législative dans le point le plus important de la législation.

Si la puissance législative statue, non pas d'année en année, mais pour toujours, sur la levée des deniers publics, elle court risque de perdre sa liberté, parce que la puissance exécutrice ne dépendra plus d'elle ; et quand on tient un pareil droit pour toujours, il est assez indifférent qu'on le tienne de soi ou d'un autre. Il en est de même si on statue, non pas d'année en année, mais pour toujours, sur les forces de terre et de mer qu'elle doit confier à la puissance exécutrice.

Pour que celui qui exécute ne puisse pas opprimer, il faut que les armées qu'on lui confie soient peuple, et aient le même esprit que le peuple, comme cela fut à Rome jusqu'au temps de Marius. Et pour que cela soit ainsi, il n'y a que deux moyens : ou que ceux que l'on emploie dans l'armée aient assez de bien pour répondre de leur conduite aux autres citoyens, et qu'ils ne soient enrôlés que pour un an, comme il se pratiquoit à Rome ; ou si on a un corps de troupes permanent, et où les soldats sont une des plus viles parties de la nation, il faut que la puissance législative puisse le casser sitôt qu'elle le désire ; que les soldats habitent avec les citoyens, et qu'il n'y ait ni camp séparé, ni casernes, ni places de guerre.

L'armée étant une fois établie, elle ne doit point dépendre immédiatement du corps législatif, mais de la puissance exécutrice, et cela par la nature de la chose, son fait consistant plus en action qu'en délibération.

Il est dans la manière de penser des hommes, qu'on fasse plus de cas du courage que de la timidité, de l'activité que de la prudence, de la force que des conseils. L'armée méprisera toujours un sénat, et respectera ses officiers : elle ne fera point cas des ordres qui lui seront envoyés de la part d'un corps composé de gens qu'elle croira timides, et indignes par là de lui commander. Ainsi, sitôt que l'armée dépendra uniquement du corps législatif, le gouvernement deviendra militaire ; et si le contraire est jamais arrivé, c'est l'effet de quelques circonstances extraordinaires : c'est que l'armée y est toujours séparée ; c'est qu'elle est composée de plusieurs corps qui dépendent chacun de leur province particulière ; c'est que les villes capitales sont des places excellentes, qui se défendent par leur situation seule, et où il n'y a point de troupes.

La Hollande est encore plus en sûreté que Venise ; elle submergeroit les troupes révoltées, elle les feroit mourir de faim ; elles ne sont point dans les villes qui pourroient leur donner la subsistance ; cette subsistance est donc précaire.

Que si dans le cas où l'armée est gouvernée par le corps législatif, des circonstances particulières empêchent le gouvernement de devenir militaire, on tombera dans d'autres inconvéniens ; de deux choses l'une, ou il faudra que l'armée détruise le gouvernement, ou que le gouvernement affoiblisse l'armée.

Et cet affoiblissement aura une cause bien fatale ; il naîtra de la foiblesse même du gouvernement.

Si l'on veut lire l'admirable ouvrage de Tacite sur les mœurs des Germains, on verra que c'est d'eux que les Anglois ont tiré l'idée de leur gouvernement politique. Ce beau système a été trouvé dans les bois.

Comme toutes les choses humaines ont une fin, l'état dont nous parlons perdra sa liberté ; il périra. Rome, Lacédémone et Carthage ont bien péri. Il périra, lorsque la puissance législative sera plus corrompue que l'exécutrice.

Ce n'est point à moi à examiner si les

Anglois jouissent actuellement de cette liberté ou non ; il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage.

Je ne prétends point par là ravaler les autres gouvernemens, ni dire que cette liberté politique extrême doive mortifier ceux qui n'en n'ont qu'une modérée. Comment dirois-je cela, moi qui crois que l'excès même de la raison n'est pas toujours désirable, et que les hommes s'accommodent presque toujours mieux des milieux que des extrémités ?

Harrington, dans son *Oceana*, a aussi examiné quel étoit le plus haut point de liberté où la constitution d'un état peut être porté. Mais on peut dire de lui qu'il n'a cherché cette liberté qu'après l'avoir méconnue ; et qu'il a bâti Chalcédoine, ayant le rivage de Bisance devant les yeux.

Montesquieu.

§ 241. *De l'Empire des Lois.*

Tout le monde s'accorde sur la nécessité d'établir de bonnes lois, sur l'obéissance qu'elles exigent, sur les changemens qu'elles doivent quelquefois éprouver.

Comme il n'est pas donné à un simple mortel d'entretenir l'ordre par ses seules volontés passagères, il faut des lois dans un état ; sans ce frein, tout gouvernement devient tyrannique.

On a présenté une bien juste image, quand on a dit que la loi étoit l'âme d'un état. En effet, si on détruit la loi, l'état n'est plus qu'un corps sans vie.

Les lois doivent être claires, précises, générales, relatives au climat, toutes en faveur de la vertu ; il faut qu'elles laissent le moins de choses qu'il est possible, à la décision des juges ; elles seront sévères, mais les juges ne le doivent jamais être, parce qu'il vaut mieux risquer d'absoudre un criminel, que de condamner un innocent. Dans le premier cas, le jugement est une erreur, dans le second c'est une impiété.

On a vu des peuples perdre dans l'inaction la supériorité qu'ils avoient acquise par des victoires. Ce fut la faute de leurs lois, qui les ont endurcis contre les travaux de la guerre, et non contre les douceurs du repos. Un législateur s'occupera moins de l'état de guerre, qui doit être passager, que des vertus qui apprennent au citoyen tranquille à ne pas craindre la guerre, à ne pas abuser de la paix.

La multiplicité des lois dans un état, est une preuve de sa corruption et de sa décadence, par la raison qu'une société seroit heureuse, si elle pouvoit se passer de lois.

Quelques-uns souhaiteroient qu'à la tête de la plupart des lois, un préambule en exposât les motifs et l'esprit ; rien ne seroit plus utile, disent-ils, que d'éclairer l'obéissance des peuples, et de les soumettre par la persuasion, avant que de les intimider par des menaces.

D'autres regardent l'ignominie comme la peine qui produit le plus d'effet. Quand les fautes sont rachetées par de l'argent, on accoutume les hommes à donner une très-grande valeur à l'argent, une très-petite aux fautes.

Plus les lois sont excellentes, plus il est dangereux d'en secouer le joug. Il vaudroit mieux en avoir de mauvaises et les observer, que d'en avoir de bonnes et les enfreindre.

Rien n'est si dangereux encore que d'y faire de fréquens changemens. Parmi les Locriens d'Italie, celui qui propose d'en abolir ou d'en modifier quelqu'une, doit avoir autour de son cou un nœud coulant, qu'on resserre si l'on n'approuve pas sa proposition. Chez les mêmes Locriens, il n'est pas permis de tourmenter et d'éluder les lois à force d'interprétations. Si elles sont équivoques, et qu'une des parties murmure contre l'explication qu'en a donnée le magistrat, elle peut le citer devant un tribunal composé de mille juges. Ils paroissent tous deux la corde au cou, et la mort est la peine de celui dont l'interprétation est rejetée. Les autres législateurs ont tous déclaré qu'il ne falloit toucher aux lois qu'avec une extrême circonspection, et dans une extrême nécessité.

Barthélemy.

§ 242. *De l'Empire des Mœurs.*

Mais quel est le fondement solide du repos et du bonheur des peuples ? Ce ne sont point les lois qui règlent leur constitution, ou qui augmentent leur puissance ; mais les institutions qui forment les citoyens, et qui donnent du ressort à leurs âmes ; non les lois qui dispensent les peines et les récompenses, mais la voix du public, lorsqu'elle fait

une exacte répartition du mépris et de l'estime. Quand on approfondit la nature, les avantages et les inconvéniens des diverses espèces de gouvernemens, on trouve pour dernier résultat, que la différence des mœurs suffit pour détruire la meilleure des constitutions, pour rectifier la plus défectueuse.

Les lois, impuissantes par elles-mêmes, empruntent leurs forces uniquement des mœurs, qui sont autant au-dessus d'elles, que la vertu est au-dessus de la probité. C'est par les mœurs que l'on préfère ce qui est honnête à ce qui n'est que juste, et ce qui est juste à ce qui n'est qu'utile. Elles arrêtent le citoyen par la crainte de l'opinion, tandis que les lois ne l'effraient que par la crainte des peines.

Sous l'empire des mœurs, les âmes montreront beaucoup d'élévation dans leurs sentimens, de méfiance pour leurs lumières, de décence et de simplicité dans leurs actions. Une certaine pudeur les pénétrera d'un saint respect pour les dieux, pour les lois, pour les magistrats, pour la puissance paternelle, pour la sagesse des vieillards, pour elles-mêmes encore plus que pour tout le reste.

De là résulte pour tout gouvernement, l'indispensable nécessité de s'occuper de l'éducation des enfans, comme de l'affaire la plus essentielle, de les élever dans l'esprit et l'amour de la constitution, dans la simplicité des anciens temps, en un mot, dans les principes qui doivent à jamais régler leurs vertus, leurs opinions, leurs sentimens et leurs manières. Tous ceux qui ont médité sur l'art de gouverner les hommes, ont reconnu que c'étoit de l'institution de la jeunesse que dépendoit le sort des empires; et d'après leurs réflexions, on peut poser ce principe lumineux : que l'éducation, les lois et les mœurs ne doivent jamais être en contradiction. Autre principe non moins certain : dans tous les états les mœurs du peuple se conforment à celles des chefs.

Barthélemy.

§ 243. *Règle des Mœurs et Obéissance aux Lois, premier Principe de la Félicité des Empires.*

Telle est la grandeur où les princes et les souverains, et tout ce qui porte le nom de grand sur la terre, doit aspirer : ils ne peuvent être grands qu'en se rendant utiles aux peuples, et leur portant comme Jésus-Christ, la liberté, la paix et l'abondance.

Je dis la liberté, non celle qui favorise les passions et la licence : c'est un nouveau joug et une servitude honteuse, que ce funeste libertinage; et la règle des mœurs est le premier principe de la félicité et de l'affermissement des empires. Ce n'est pas celle encore, ou qui s'élève contre l'autorité légitime, ou qui veut partager avec le souverain celle qui réside en lui seul; et sous prétexte de la modérer, l'anéantir et l'éteindre. Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre et la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fixe de l'obéissance, le gouvernement n'a plus de règle : chacun veut être à lui-même sa loi; la confusion, les troubles, les dissensions, les attentats, l'impunité naissent bientôt de l'indépendance; et les souverains ne sauroient rendre leurs sujets heureux, qu'en les tenant soumis à l'autorité, et leur rendant en même temps l'assujettissement doux et aimable.

La liberté, Sire, que les princes doivent à leurs peuples, c'est la liberté des lois. Vous êtes le maître de la vie et de la fortune de vos sujets; mais vous ne pouvez en disposer que selon les lois; vous ne connoissez que Dieu seul au-dessus de vous, il est vrai; mais les lois doivent avoir plus d'autorité que vous-même : vous ne commandez pas à des esclaves; vous commandez à une nation libre et belliqueuse, aussi jalouse de sa liberté que de sa fidélité, et dont la soumission est d'autant plus sûre qu'elle est fondée sur l'amour qu'elle a pour ses maîtres.. Ses rois peuvent tout sur elle, parce que sa tendresse et sa fidélité ne mettent point de bornes à son obéissance; mais il faut que ses rois en mettent eux-mêmes à leur autorité, et que plus son amour ne connoît point d'autre loi qu'une soumission aveugle, plus ses rois n'exigent de sa soumission que ce que les lois leur permettent d'en exiger : autrement ils ne sont plus les pères et les protecteurs de leurs peuples, ils en sont les ennemis et les oppresseurs; ils ne règnent pas sur leurs sujets, ils les subjuguent....

Ce n'est donc pas le souverain, c'est la loi, Sire, qui doit régner sur les peuples. Vous n'en êtes que le ministre et le premier dépositaire. C'est elle qui

doit régler l'usage de l'autorité ; et c'est par elle que l'autorité n'est plus un joug pour les sujets, mais une règle qui les conduit ; un secours qui les protége ; une vigilance paternelle, qui ne s'assure leur soumission que parce qu'elle s'assure leur tendresse.

Les hommes croient être libres, quand ils ne sont gouvernés que par les lois : leur soumission fait alors tout leur bonheur, parce qu'elle fait toute leur tranquillité et toute leur confiance. Les passions, les volontés injustes, les désirs excessifs et ambitieux que les princes mêlent à l'usage de l'autorité, loin de l'étendre, l'affoiblissent : ils deviennent moins puissans, dès qu'ils veulent l'être plus que les lois : ils perdent en croyant gagner : tout ce qui rend l'autorité injuste et odieuse, l'énerve et la diminue : la source de leur puissance est dans le cœur de leurs sujets, et quelque absolus qu'ils paroissent, on peut dire qu'ils perdent leur véritable pouvoir, dès qu'ils perdent l'amour de ceux qui les servent.

J'ai dit encore la paix et l'abondance, qui sont toujours les fruits heureux de la liberté dont nous venons de parler : et voilà les biens que Jésus-Christ vient apporter sur la terre ; il n'est grand que parce qu'il est le bienfaiteur de tous les hommes.

Oui, Sire, il faut être utile aux hommes, pour être grand dans l'opinion des hommes. C'est la reconnoissance, qui les porta autrefois à se faire des dieux mêmes de leurs bienfaiteurs : ils adorèrent la terre qui les nourrissoit, le soleil qui les éclairoit ; des princes bienfaisans, un Jupiter roi de Crète, un Osiris roi d'Egypte, qui avoient donné des lois sages à leurs sujets, qui avoient été les pères de leurs peuples, et les avoient rendus heureux pendant leur règne : l'amour et le respect qu'inspira la reconnoissance, fut si vif, qu'il dégénéra même en culte.

Il faut mettre les hommes dans les intérêts de notre gloire, si nous voulons qu'elle soit immortelle ; et nous ne pouvons les y mettre que par nos bienfaits. Les grands talens et les titres qui nous élèvent au-dessus d'eux, et qui ne font rien à leur bonheur, les éblouissent sans les toucher, et deviennent plutôt l'objet de l'envie, que de l'affection et de l'estime publique.

Les louanges que nous donnons aux autres, se rapportent toujours par quelque endroit à nous-mêmes : c'est l'intérêt ou la vanité qui en sont les sources secrètes : car tous les hommes sont vains et n'agissent presque que pour eux ; et d'ordinaire, ils n'aiment pas à donner en pure perte des louanges qui les humilient, et qui sont comme des aveux publics de la supériorité qu'on a sur eux : mais la reconnoissance l'emporte sur la vanité ; et l'orgueil souffre sans peine que nos bienfaiteurs soient en même temps nos supérieurs et nos maîtres.

Non, Sire, un prince qui n'a eu que des vertus militaires, n'est pas assuré d'être grand dans la postérité. Il n'a travaillé que pour lui, il n'a rien fait pour ses peuples ; et ce sont les peuples qui assurent toujours la gloire et la grandeur du souverain. Il pourra passer pour un grand conquérant, mais on ne le regardera jamais comme un grand roi : il aura gagné des batailles, mais il n'aura pas gagné le cœur de ses sujets : il aura conquis les provinces étrangères, mais il aura épuisé les siennes : en un mot, il aura conduit habilement des armées, mais il aura mal gouverné ses sujets.

Mais, Sire, un prince qui n'a cherché sa gloire que dans le bonheur de ses sujets ; qui a préféré la paix et la tranquillité, qui seule peut les rendre heureux, à des victoires qui n'eussent été que pour lui seul, et qui n'auroient abouti qu'à flatter sa vanité ; un prince qui ne s'est regardé que comme l'homme de ses peuples, qui a cru que ses trésors les plus précieux étoient les cœurs de ses sujets ; un prince qui, par la sagesse de ses lois et de ses exemples, a banni les désordres de son état, corrigé les abus, conservé la bienséance des mœurs publiques, maintenu chacun à sa place, réprimé le luxe et la licence, toujours plus funestes aux empires que les guerres et les calamités les plus tristes ; rendu au culte et à la religion de ses pères, l'autorité, l'éclat, la majesté, l'uniformité, qui en perpétue le respect parmi les peuples ; maintenu le sacré dépôt de la foi contre toutes les entreprises des esprits indociles et inquiets ; qui a regardé ses sujets comme ses enfans, son royaume comme sa famille, et qui n'a usé de sa puissance que pour la félicité de ceux qui la lui avoient confiée : un prince de ce caractère sera toujours grand, parce qu'il l'est dans le cœur des peuples. Les pères raconteront à leurs enfans le bonheur

qu'ils eurent de vivre sous un si bon maître ; ceux-ci le rediront à leurs neveux, et dans chaque famille ce souvenir conservé d'âge en âge, deviendra comme un monument domestique élevé dans l'enceinte des murs paternels, qui perpétuera la mémoire d'un si bon roi dans tous les siècles.

Non, Sire, ce ne sont pas les statues et les inscriptions qui immortalisent les princes ; elles deviennent tôt ou tard le triste jouet des temps et de la vicissitude des choses humaines. En vain Rome et la Grèce avoient autrefois multiplié à l'infini les images de leurs rois et de leurs Césars, et épuisé toute la science de l'art pour les rendre plus précieuses aux siècles suivans ; de tous ces monumens superbes, à peine un seul est venu jusqu'à nous. Ce qui n'est écrit que sur le marbre et sur l'airain, est bientôt effacé ; ce qui est écrit dans les cœurs demeure toujours.

Massillon.

§ 244. *Que le meilleur des Gouvernemens seroit celui où l'on n'obéiroit qu'aux Lois.*

Le fort et le foible de tous les gouvernemens a été examiné de près dans les derniers temps. Dites-moi donc, vous qui avez voyagé, qui avez lu et vu, dans quel état, dans quelle sorte de gouvernement voudriez-vous être né ? Je conçois qu'un grand seigneur terrier en certains pays, ne seroit pas fâché d'être né en Allemagne, il seroit souverain au lieu d'être sujet. Un pair de France seroit fort aise d'avoir les priviléges de la pairie Angloise, il seroit législateur.

Mais quelle patrie choisiroit un homme sage, libre, un homme d'une fortune médiocre et sans préjugés.

Un membre du conseil de Pondichéry, assez savant, revenoit en Europe par terre, avec un Brame plus instruit que les brames ordinaires. Comment trouvez-vous le gouvernement du Grand Mogol ? dit le conseiller. Abominable, répondit le brame. Comment voulez-vous qu'un état soit heureusement gouverné par des Tartares ? Nos Rayas, nos Onetas, nos Nababs sont fort contens ; mais les citoyens ne le sont guères, et des millions de citoyens sont quelque chose.

Le conseiller et le brame traversèrent, en raisonnant, toute la Haute Asie. Je fais une réflexion, dit le brame, c'est qu'il n'y a pas une république dans toute cette vaste partie du monde. Il y a eu autrefois celle de Tyr, dit le conseiller, mais elle n'a pas duré long-temps.

Je conçois, dit le brame, qu'on ne doit trouver sur la terre que très-peu de républiques. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Ce bonheur ne doit appartenir qu'à de petits peuples qui se cachent dans des îles ou entre des montagnes, comme des lapins qui se dérobent aux animaux carnassiers ; mais à la longue, ils sont découverts et dévorés.

Quand les deux voyageurs furent arrivés dans l'Asie mineure, le conseiller dit au brame : Croiriez-vous bien qu'il y a eu une répuqlique formée dans un coin de l'Italie, qui a duré plus de cinq cents ans, et qui a possédé cette Asie mineure, l'Asie, l'Afrique, la Grèce, les Gaules, l'Espagne et l'Italie entière ? Elle se tourna donc bien vite en monarchie ? dit le brame. Vous l'avez deviné, dit l'autre ; mais cette monarchie est tombée, et nous faisons tous les jours de belles dissertations pour trouver les causes de sa décadence et de sa chute. Vous prenez bien de la peine, dit l'Indien ; cet empire est tombé parce qu'il existoit : il faut bien que tout tombe.

Dans quel état, sous quelle domination aimeriez-vous vivre ? dit le conseiller. Partout ailleurs que chez moi, dit le compagnon, et j'ai trouvé beaucoup de Siamois, de Turquinois, de Persans et de Turcs qui en disoient autant. Mais encore une fois, dit l'Européen, quel état choisiriez-vous ? Le brame répondit, celui où l'on n'obéit qu'aux lois. C'est une vieille réponse, dit le conseiller. Elle n'en est pas plus mauvaise, dit le brame. Où est ce pays-là ? dit le conseiller. Le brame dit : il faut le chercher.

Voltaire.

§ 245. *Suites funestes de l'Anarchie ; admirable Effet de l'Ordre. Les Troglodites. Histoire.*

Il y avoit en Arabie un petit peuple, appelé Troglodite, qui descendoit de ces anciens Troglodites, qui, si nous en croyons les historiens, ressembloient plus à des bêtes qu'à des hommes. Ceux-ci n'étoient point si contrefaits, ils n'étoient point velus comme des ours ; ils ne sif-

floient point : ils avoient des yeux ; mais ils étoient si méchans et si féroces, qu'il n'y avoit parmi eux aucun principe d'équité ni de justice.

Ils avoient un roi d'une origine étrangère, qui, voulant corriger la méchanceté de leur naturel, les traitoit sévèrement ; mais ils conjurèrent contre lui, le tuèrent et exterminèrent toute la famille royale.

Le coup étant fait, ils s'assemblèrent pour choisir un gouvernement, et après bien des dissentions, ils créèrent des magistrats : mais à peine les eurent-ils élus, qu'ils leur devinrent insupportables, et ils les massacrèrent encore.

Ce peuple, libre de ce nouveau joug, ne consulta plus que son naturel sauvage; tous les particuliers convinrent qu'ils n'obéiroient plus à personne ; que chacun veilleroit uniquement à ses intérêts, sans consulter ceux des autres.

Cette résolution unanime flattoit extrêmement tous les particuliers ; ils disoient : qu'ai-je affaire d'aller me tuer à travailler pour des gens dont je ne me soucie point ? Je penserai uniquement à moi ; je vivrai heureux, que m'importe que les autres le soient ; je me procurerai tous mes besoins ; et pourvu que je les aie, je ne me soucie point que tous les autres Troglodites soient misérables.

On étoit dans le mois où l'on ensemence les terres ; chacun dit : je ne labourerai mon champ que pour qu'il me fournisse le blé qu'il me faut pour me nourrir ; une plus grande quantité me seroit inutile, je ne prendrai point de la peine pour rien.

Les terres de ce petit royaume n'étoient pas de même nature, il y en avoit d'arides et de montagneuses, et d'autres qui, dans un terrain bas, étoient arrosées de plusieurs ruisseaux. Cette année la sécheresse fut très-grande, de manière que les terres, qui étoient dans les lieux élevés, manquèrent absolument, tandis que celles qui purent être arrosées furent très-fertiles ; ainsi les peuples des montagnes périrent presque tous de faim, par la dureté des autres, qui leur refusèrent de partager la récolte.

L'année ensuite fut très-pluvieuse : les lieux élevés se trouvèrent d'une fertilité extraordinaire, et les terres basses furent submergées. La moitié du peuple cria une seconde fois famine ; mais ces misérables trouvèrent des gens aussi durs qu'ils l'avoient été eux-mêmes.

Un des principaux habitans avoit une femme fort belle ; son voisin en devint amoureux et l'enleva. Ils s'émut une grande querelle, et après bien des injures et des coups, ils convinrent de s'en remettre à la décision d'un Troglodite qui, pendant que la république subsistoit, avoit eu quelque crédit. Ils allèrent à lui, et voulurent lui dire leurs raisons : que m'importe, dit cet homme, que cette femme soit à vous ou à vous, j'ai mon champ à labourer, je n'irai peut-être pas employer mon temps à terminer vos différens, et travailler à vos affaires tandis que je négligerai les miennes ; je vous prie de me laisser en repos, et de ne plus m'importuner de vos querelles ; là-dessus il les quitta et s'en alla travailler ses terres. Le ravisseur, qui étoit le plus fort, jura qu'il mourroit plutôt que de rendre cette femme, et l'autre, pénétré de l'injustice de son voisin, et de la dureté du juge, s'en retournoit désespéré lorsqu'il trouva dans son chemin une femme jeune et belle qui revenoit de la fontaine ; il n'avoit plus de femme, celle-là lui plut, et elle lui plut bien davantage lorsqu'il apprit que c'étoit la femme de celui qu'il avoit voulu prendre pour juge, et qui avoit été si peu sensible à son malheur ; il l'enleva et l'emmena dans sa maison.

Il y avoit un homme qui possédoit un champ assez fertile, qu'il cultivoit avec grand soin. Deux de ses voisins s'unirent ensemble, le chassèrent de sa maison, occupèrent son champ : ils firent entre eux une union pour se défendre contre tous ceux qui voudroient l'usurper ; et effectivement, ils se soutinrent par là pendant plusieurs mois. Mais un des deux ennuyé de partager ce qu'il pouvoit avoir tout seul, tua l'autre et devint seul maître du champ. Son empire ne fut pas long : deux autres Troglodites vinrent l'attaquer, il se trouva trop foible pour se défendre et il fut massacré.

Un Troglodite presque tout nu, vit de la laine qui étoit à vendre, il en demanda le prix. Le marchand dit en lui-même, naturellement je ne devrois espérer de ma laine qu'autant d'argent qu'il en faut pour acheter deux mesures de blé, mais je la vais vendre quatre fois davantage, afin d'avoir huit mesures. Il fallut en passer par là, et payer le

prix demandé. Je suis bien aise, dit le marchand, j'aurai du blé à présent. Que dites-vous, reprit l'étranger, vous avez besoin de blé ? J'en ai à vendre; il n'y a que le prix qui vous étonnera peut-être, car vous saurez que le blé est extrêmement cher, et que la famine règne presque partout ; mais rendez-moi mon argent, et je vous donnerai une mesure de blé ; car je ne veux pas m'en défaire autrement, dussiez-vous crever de faim.

Cependant une maladie cruelle ravageoit la contrée : un médecin habile y arriva du pays voisin, et donna ses remèdes si à propos, qu'il guérit tous ceux qui se mirent dans ses mains. Quand la maladie eut cessé, il alla chez tous ceux qu'il avoit traités, demander son salaire ; mais il ne trouva que des refus. Il retourna dans son pays, et il y arriva accablé de fatigues d'un si long voyage ; mais bientôt après, il apprit que la même maladie se faisoit sentir de nouveau, et affligeoit plus que jamais cette terre ingrate. Ils allèrent à lui, cette fois, et n'attendirent pas qu'il vînt chez eux. Allez, leur dit-il, hommes injustes ; vous avez dans l'âme un poison plus mortel que celui dont vous voulez guérir ; vous ne méritez pas d'occuper une place sur la terre, parce que vous n'avez point d'humanité, et que les règles de l'équité vous sont inconnues ; je croirois offenser les dieux, qui vous punissent, si je m'opposois à la justice de leur colère.

Les Troglodites périrent ainsi, par leur méchanceté même, et furent les victimes de leurs propres injustices. De tant de familles, il n'en resta que deux qui échappèrent aux malheurs de la nation. Il y avoit dans ce pays deux hommes bien singuliers : ils avoient de l'humanité, ils connoissoient la justice, ils aimoient la vertu : autant liés par la droiture de leur cœur que par la corruption de celui des autres, ils voyoient la désolation générale, et ne la ressentoient que par la pitié : c'étoit le motif d'une union nouvelle ; ils travailloient avec une sollicitude commune pour l'intérêt commun ; ils n'avoient de différens que ceux qu'une douce et tendre amitié faisoit naître, et dans l'endroit du pays le plus écarté, séparés de leurs compatriotes indignes de leur présence, ils menoient une vie heureuse et tranquille ; la terre sembloit produire d'elle-même, cultivée par ces vertueuses mains.

Ils aimoient leurs femmes, et ils en étoient tendrement chéris ; toute leur attention étoit d'élever leurs enfans à la vertu : ils leur représentoient sans cesse les malheurs de leurs compatriotes, et leur mettoient devant les yeux cet exemple si touchant ; ils leur faisoient surtout sentir que l'intérêt des particuliers se trouve toujours dans l'intérêt commun, que vouloir s'en séparer, c'est vouloir se perdre ; que la vertu n'est point une chose qui doive nous coûter, qu'il ne faut point la regarder comme un exercice pénible, et que la justice pour autrui, est une charité pour nous.

Ils eurent bientôt la consolation des pères vertueux, qui est d'avoir des enfans qui leur ressemblent. Le jeune peuple qui s'éleva sous leurs yeux, s'accrut par d'heureux mariages : le nombre s'augmenta, l'union fut toujours la même, et la vertu, bien loin de s'affoiblir dans la multitude, fut fortifiée, au contraire, par un plus grand nombre d'exemples.

Qui pourroit représenter ici le bonheur de ces Troglodites ? Un peuple si juste devoit être chéri des dieux. Dès qu'il ouvrit les yeux pour les connoître, il apprit à les craindre, et la religion vint adoucir dans les mœurs, ce que la nature y avoit laissé de trop rude.

Ils instituèrent des fêtes en l'honneur des dieux : les jeunes filles ornées de fleurs, et les jeunes garçons les célébroient par leurs danses et par les accords d'une musique champêtre ; on faisoit ensuite des festins où la joie ne régnoit pas moins que la frugalité. C'étoit dans ces assemblées que parloit la nature naïve ; c'est là qu'on apprenoit à donner le cœur et à le recevoir ; c'est là que la pudeur virginale faisoit, en rougissant, un aveu surpris, mais bientôt confirmé par le consentement des pères ; et c'est là que les tendres mères se plaisoient à prévoir par avance une union douce et fidèle.

On alloit au temple pour demander les faveurs des dieux ; ce n'étoient pas les richesses, et une onéreuse abondance ; de pareils souhaits étoient indignes des heureux Troglodites ; ils ne savoient les désirer que pour leurs compatriotes ; ils n'étoient aux pieds des autels que pour demander la santé de leurs pères, l'union de leurs frères, la tendresse de leurs femmes, l'amour et l'obéissance de leurs enfans ; les filles y venoient apporter le tendre sacrifice de leur cœur, et ne leur

demandoient d'autre grâce, que celle de pouvoir rendre un Troglodite heureux.

Le soir, lorsque les troupeaux quittoient les prairies, et que les bœufs fatigués avoient ramené la charrue, ils s'assembloient, et dans un repas frugal, ils chantoient les injustices des premiers Troglodites, et leurs malheurs ; la vertu renaissante avec un nouveau peuple, et sa félicité : ils chantoient ensuite les grandeurs des dieux, leurs faveurs toujours présentes aux hommes, qui les implorent, et leur colère inévitable à ceux qui ne les craignent pas : ils décrivoient ensuite les délices de la vie champêtre, et le bonheur d'une condition toujours parée de l'innocence ; bientôt ils s'abandonnoient à un sommeil que les soins et les chagrins n'interrompoient jamais.

La nature ne fournissoit pas moins à leurs désirs qu'à leurs besoins : dans ce pays heureux la cupidité étoit étrangère; ils se faisoient des présens, où celui qui donnoit, croyoit toujours avoir l'avantage. Le peuple Troglodite se regardoit comme une seule famille ; les troupeaux étoient presque toujours confondus ; la seule peine qu'on s'épargnoit ordinairement, c'étoit de les partager.

On ne pourroit assez parler de la vertu des Troglodites. Un d'eux disoit un jour : Mon père doit demain labourer son champ ; je me leverai deux heures avant lui, et quand il ira à son champ, il le trouvera tout labouré.

Un autre disoit en lui-même, il me semble que ma sœur a du goût pour un jeune Troglodite de nos parens, il faut que je parle à mon père, et que je le détermine à faire ce mariage.

On vint dire à un autre, que des voleurs avoient enlevé son troupeau. J'en suis bien fâché, dit-il, car il y avoit une génisse toute blanche que je voulois offrir aux dieux.

On entendoit dire à un autre, il faut que j'aille au temple, remercier les dieux, car mon frère, que mon père aime tant, et que je chéris si fort, a recouvré la santé.

Ou bien, il y a un champ qui touche celui de mon père, et ceux qui le cultivent sont toujours exposés aux ardeurs du soleil, il faut que j'aille y planter deux arbres, afin que ces pauvres gens puissent aller quelquefois se reposer sous leurs ombres.

Un jour que plusieurs Troglodites étoient assemblés, un vieillard parla d'un jeune homme qu'il soupçonnoit d'avoir commis une mauvaise action, et lui en fit des reproches. Nous ne croyons pas qu'il ait commis ce crime, dirent les jeunes Troglodites ; mais s'il l'a fait, puisse-t-il mourir le dernier de sa famille.

On vint dire à un Troglodite, que des étrangers avoient pillé sa maison, et avoient tout emporté. S'ils n'étoient pas injustes, répondit-il, je souhaiterois que les dieux leur en donnassent un plus long usage qu'à moi.

Tant de prospérités ne furent pas regardées sans envie : les peuples voisins s'assemblèrent, et sous un vain prétexte ils résolurent d'enlever leurs troupeaux. Dès que cette résolution fut connue, les Troglodites envoyèrent au-devant d'eux des ambassadeurs qui leur parlèrent ainsi :

Que vous ont fait les Troglodites ? Ont-ils enlevé vos femmes, dérobé vos bestiaux, ravagé vos campagnes ? Non ; nous sommes justes, et nous craignons les dieux. Que voulez-vous donc de nous ? Voulez-vous de la laine pour vous faire des habits ? Voulez-vous du lait pour vos troupeaux, ou des fruits de nos terres ? Posez bas les armes ; venez au milieu de nous, et nous vous donnerons de tout cela ; mais nous jurons par ce qu'il y a de plus sacré, que si vous entrez dans nos terres comme ennemis, nous vous regarderons comme un peuple injuste, et que nous vous traiterons comme des bêtes farouches.

Ces paroles furent renvoyées avec mépris ; ces peuples sauvages entrèrent armés dans la terre des Troglodites, qu'ils ne croyoient défendus que par leur innocence.

Mais ils étoient bien disposés à la défense : ils avoient mis leurs femmes et leurs enfans au milieu d'eux ; ils furent étonnés de l'injustice de leurs ennemis, et non pas de leur nombre ; une ardeur nouvelle s'étoit emparée de leur cœur, l'un vouloit mourir pour son père, un autre pour sa femme et ses enfans ; celui-ci pour ses frères, celui-là pour ses amis : tous pour le peuple Troglodite ; la place de celui qui expiroit étoit d'abord prise par un autre qui, outre la cause commune, avoit encore une mort particulière à venger.

Tel fut le combat de l'injustice et de la vertu ; ces peuples lâches qui ne cherchoient que le butin, n'eurent pas même

honte de fuir, et ils cédèrent à la vertu des Troglodites, même sans en être touchés.

Comme le peuple grossissoit tous les jours, les Troglodites crurent qu'il étoit à propos de se choisir un roi : ils convinrent qu'il falloit déférer la couronne à celui qui étoit le plus juste ; ils jetèrent tous les yeux sur un vieillard vénérable par son âge, et par une longue vertu ; il n'avoit pas voulu se trouver à cette assemblée ; il s'étoit retiré dans sa maison, le cœur serré de tristesse.

Lorsqu'on lui envoya des députés pour lui apprendre le choix, qu'on avoit fait de lui : à Dieu ne plaise, dit-il, que je fasse ce tort aux Troglodites, que l'on puisse croire qu'il n'y a personne parmi eux de plus juste que moi ; vous me déférez la couronne, et si vous le voulez absolument, il faudra bien que je la prenne : mais comptez que je mourrai de douleur, d'avoir vu en naissant les Troglodites libres, et de les voir aujourd'hui assujettis. A ces mots il se mit à répandre un torrent de larmes : malheureux jour, disoit-il, pourquoi ai-je tant vécu ? Puis il s'écria d'une voix sévère ; je vois bien ce que c'est, ô Troglodites ; votre vertu commence à vous peser, dans l'état où vous êtes, n'ayant point de chef, il faut que vous soyez vertueux malgré vous, sans cela vous ne sauriez subsister, et vous tomberiez dans le malheur de vos premiers pères : mais ce joug vous paroît trop dur, vous aimez mieux être soumis à un prince, et obéir à ses lois moins rigides que vos mœurs ; vous savez que pour lors vous pourrez contenter votre ambition, acquérir des richesses, et languir dans une lâche volupté, et que pourvu que vous évitiez de tomber dans les grands crimes, vous n'aurez pas besoin de la vertu. Il s'arrêta un moment, et ses larmes coulèrent plus que jamais. Eh que prétendez-vous que je fasse ? Comment se peut-il que je commande quelque chose à un Troglodite ? Voulez-vous qu'il fasse une action vertueuse, parce que je la lui commande, lui qui la feroit tout de même sans moi, et par le seul penchant de la nature ? ô Troglodites, je suis à la fin de mes jours, mon sang est glacé dans mes veines ; je vais bientôt revoir vos sacrés aïeux ; pourquoi voulez-vous que je les afflige, et que je sois obligé de leur dire, que je vous ai laissés sous un autre joug que celui de la vertu ? *Montesquieu.*

§ 246. *Maximes sur lesquelles les anciens Législateurs avoient fondé leurs Codes.*

Tous les citoyens doivent être persuadés de l'existence des dieux. L'ordre et la beauté de l'univers les convaincront aisément qu'il n'est pas l'effet du hasard, ni l'ouvrage de la main des hommes. Il faut adorer les dieux, parce qu'ils sont les auteurs des vrais biens. Il faut préparer et purifier son âme ; car la divinité n'est point honorée par l'hommage du méchant ; elle n'est point flattée des sacrifices pompeux, et des magnifiques spectacles dont on embellit ses fêtes ; on ne peut lui plaire que par les bonnes œuvres, que par une vertu constante dans ses principes et dans ses effets, que par une ferme résolution de préférer la justice et la pauvreté à l'injustice et à l'ignominie.

Si parmi les habitans, hommes, femmes, citoyens, étrangers, il s'en trouve qui ne goûtent pas ces vérités, et qui soient naturellement portés au mal, qu'ils sachent que rien ne pourra soustraire le coupable à la vengeance des dieux ; qu'ils aient toujours devant les yeux le moment qui doit terminer leur vie, ce moment où l'on se rappelle, avec tant de regrets et de remords, le mal qu'on a fait et le bien qu'on a négligé de faire.

Ainsi, que chaque citoyen ait dans toutes ses actions l'heure de la mort présente à son esprit ; et toutes les fois qu'un génie malfaisant l'entraîne vers le crime, qu'il se réfugie dans les temples, aux pieds des autels, dans tous les lieux sacrés, pour demander l'assistance divine ; qu'il se sauve auprès des gens de bien, qui soutiendront sa foiblesse, par le tableau des récompenses destinées à la vertu, et des malheurs attachés à l'injustice.

Respectez, dit le législateur des Locriens, vos parens, vos lois, vos magistrats ; chérissez votre patrie ; n'en désirez pas d'autre ; ce désir seroit un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne ; c'est au gardien des lois à veiller sur les coupables ; mais avant de les punir, ils doivent tâcher de les ramener par leurs conseils.

Que les magistrats, dans leurs jugemens, ne se souviennent ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Des esclaves peuvent être soumis par la crainte, mais des hommes libres ne doivent obéir qu'à la justice.

Dans vos projets et dans vos actions, dit le législateur de plusieurs peuples de la Sicile, commencez par implorer le secours des dieux, qui sont les auteurs de toutes choses: pour l'obtenir, abstenez-vous du mal; car il n'y a point de société entre Dieu et l'homme injuste.

Qu'il règne entre les simples citoyens et ceux qui sont à la tête du gouvernement, la même tendresse qu'entre les enfans et les pères.

Sacrifiez vos jours pour la patrie, et songez qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre dans l'opprobre.

Que les époux se gardent mutuellement la foi qu'ils se sont promise.

Vous ne devez pas honorer les morts par des larmes et par une douleur immodérée: mais par le souvenir de leurs vertus et par les offrandes que vous porterez tous les ans sur leurs tombeaux.

Que les jeunes gens déférent aux avis des vieillards, attentifs à s'attirer le respect par la régularité de leur vie. Si ces derniers se dépouilloient de la pudeur, ils introduiroient dans l'état, le mépris de la honte, et tous les vices qui en sont la suite.

Détestez l'infamie et le mensonge; aimez la vertu, fréquentez ceux qui la cultivent, et parvenez à la plus haute perfection, en devenant véritablement honnête homme. Volez au secours du citoyen opprimé; soulagez la misère du pauvre, pourvu qu'elle ne soit pas le fruit de l'oisiveté. Méprisez celui qui se rend l'esclave de ses richesses, et décernez l'ignominie à celui qui se construit une maison plus magnifique que les édifices publics. Mettez de la décence dans vos expressions; réprimez votre colère, et ne faites pas d'imprécations contre ceux même qui vous ont fait du tort.

Que tous les citoyens aient toujours ces préceptes devant les yeux, et qu'aux jours de fêtes, on les récite à haute voix dans les repas, afin qu'ils se gravent encore mieux dans les esprits.

Barthélemy.

§ 247. *Grands Changemens que la Religion chrétienne a apportés dans le Gouvernement des Etats.*

La religion chrétienne est éloignée du pur despotisme: c'est que la douceur étant si recommandée dans l'évangile, elle s'oppose à la colère despotique avec laquelle le prince se feroit justice, et exerceroit ses cruautés.

Cette religion défendant la pluralité des femmes, les princes y sont moins renfermés, moins séparés de leurs sujets, et par conséquent plus hommes; ils sont plus disposés à se faire des lois, et plus capables de sentir qu'ils ne peuvent pas tout.

Pendant que les princes mahométans donnent sans cesse la mort ou la reçoivent, la religion chez les chrétiens rend les princes moins timides, et par conséquent moins cruels. Le prince compte sur ses sujets, et les sujets sur le prince. Chose admirable! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

C'est la religion chrétienne, qui, malgré la grandeur de l'empire et le vice du climat, a empêché le despotisme de s'établir en Ethiopie, et a porté au milieu de l'Afrique les mœurs de l'Europe et ses lois.

Le prince héritier d'Ethiopie jouit d'une principauté, et donne aux autres sujets l'exemple de l'amour et de l'obéissance. Tout près de là, on voit le mahométisme faire enfermer les enfans du* roi de Sennar: à sa mort, le conseil les envoie égorger, en faveur de celui qui monte sur le trône.

Que d'un côté l'on se mette devant les yeux les massacres continuels des rois et des chefs Grecs et Romains, et de l'autre la destruction des peuples et des villes par ces mêmes chefs, *Thimur* et *Gengiskan*, qui ont dévasté l'Asie; et nous verrons que nous devons au christianisme, et dans le gouvernement un certain droit politique, et dans la guerre un certain droit des gens, que la nature humaine ne sauroit assez reconnoître.

C'est ce droit des gens qui fait que, parmi nous, la victoire laisse aux peuples vaincus ces grandes choses, la vie, la liberté, les lois, les biens, et toujours la religion, lorsqu'on ne s'aveugle pas soi-même.

On peut dire que les peuples de l'Europe ne sont pas aujourd'hui plus désunis que ne l'étoient, dans l'empire Romain devenu despotique et militaire, les peuples et les armées, ou que ne l'étoient les armées entre elles: d'un côté les ar-

* Relation d'Ethiopie par le sieur *Ponce*, médecin, au quatrième recueil des Lettres édifiantes.

mées se faisoient la guerre; et de l'autre, on leur donnoit le pillage des villes, et le partage ou la confiscation des terres.

Montesquieu.

§ 248. *Que la Religion est le Fondement le plus solide de la Prospérité des Etats.*

La raison nous propose les idées d'ordre, de justice, de fidélité, de bien public; mais ces idées, lorsqu'elle entreprend de les ériger en devoirs, en préceptes, en lois qui obligent l'homme, si elle ne nous montre ni législateur qui ait droit à nos hommages, ni récompenses pour une vertu préférée au bonheur, ni vengeances pour un bonheur acheté aux dépens de la vertu; alors la raison même s'élève contre la raison; elle aide à détruire l'édifice qu'elle veut établir; et souvent celui qui dans ces circonstances attaque la raison, paroît aussi raisonnable que celui qui la défend. Que fait la religion? Tirant le voile qui nous cache les mystères de notre être et de notre dépendance; elle nous ouvre la source d'où coulent les devoirs et les lois de la société; elle nous fait entendre, dans la voix de la raison, le langage du Dieu suprême, qui, en caractères ineffaçables, a gravé sa volonté au plus intime de l'âme: ce n'est donc plus une raison qui n'est que moi-même, c'est une raison qui, marquée au sceau du Dieu dont elle est l'interprète, est au-dedans de moi avec un titre de supériorité qui lui assujettit mes penchans et mes désirs. Ce n'est plus une société d'hommes commencée par le hasard, aidée par l'instinct et par le penchant, cimentée par l'intérêt, maintenue par la politique; c'est une famille nombreuse dont Dieu est le chef et le père, le maître et le protecteur; partout l'homme s'efface et disparoît, on ne voit que le Dieu auteur et vengeur des lois de la nature.

Grand et sublime spectacle que Saint Paul s'appliquoit à représenter vivement aux fidèles: mes frères, leur disoit-il, les devoirs de l'homme composent les premiers devoirs du chrétien; mais ces devoirs sont gênans et pénibles; en mille rencontres, ils demandent des efforts de vertu que la grâce obtient rarement d'un cœur amolli par tant de vices. L'orgueilleuse sagesse du portique a vainement essayé de trouver un soutien ferme et inébranlable du bonheur et de la paix du monde; tandis que vous ne verrez que l'homme dans l'homme, les passions ne seront que trop fortes contre la raison et la raison trop foible contre les passions. Voulez-vous donner à la félicité publique un appui stable et immobile, voyez Dieu, principe et origine de toutes choses, jeter sur tous ses ouvrages l'empreinte de la divinité et remplir par son immensité la distance de tous les rangs et de toutes les conditions; être lui seul au-dessus et dans tout ce qui obéit, comme dans tout ce qui commande dans le monde!

Peuple, continuoit l'apôtre, peuple condamné à la soumission et à la dépendance, ne dégradez pas l'humanité jusqu'à rendre l'homme esclave de l'homme. C'est Dieu qui règne dans les rois, qui décide dans les magistrats, qui ordonne dans les maîtres, qui gouverne dans les pères; à lui seul vont tous les hommages, et l'homme ne les reçoit que pour les lui renvoyer. Grands du monde, dépositaires de la puissance et de l'autorité, ce peuple qui doit respecter en vous ses maîtres, doit y trouver ses pères, parce que ce Dieu qui reçoit par vous les adorations du peuple, reçoit par le peuple les dons de votre reconnoissance; ainsi la douceur, c'est toujours l'apôtre qui parle, je n'en fais que réunir les traits répandus dans ses épîtres, la douceur et l'humanité seront assises sur le trône, parce que Dieu entend les soupirs et venge les pleurs du peuple; l'équité présidera dans le barreau, parce que ce sont les droits et les intérêts de Dieu même qui sont pesés dans la balance de la justice; la paix et la concorde régneront entre l'époux et l'épouse, parce que c'est Dieu qui a formé le lien de leur union; les pères trouveront la tendre reconnoissance et la respectueuse soumission; les enfans, la vigilance attentive et l'amour fécond en bienfaits; parce que c'est Dieu qui parle par la voix du sang et de la nature; tous seront sincères dans leurs paroles, parce qu'ils marchent sous les yeux du Dieu de vérité; fidèles dans leurs promesses, parce que c'est Dieu qui les reçoit et qui les garantit; sensibles et généreux; parce que Dieu a mis toute la ressource du pauvre dans le cœur et dans la main du riche.

Noblesse de sentimens, qui élève une âme magnanime au-dessus de l'intérêt et qui du bien qu'on fait, ne veut d'autre récompense que la satisfaction de le faire en Dieu et pour Dieu; fermeté et intrépidité de zèle qui ose déplaire afin

de servir, et qui ne craint point de se rendre odieux pour devenir utile; fidélité que l'espérance ne peut séduire, ni la crainte intimider; reconnoissance des bienfaits qui n'expire point avec le crédit et la fortune du bienfaiteur; amour de la vérité et de la probité, qui regarde comme une disgrâce plus flétrissante les succès et le triomphe de celui qui s'élève par l'imposture, que la chute de celui qui succombe sous la perfidie, et qui pense que ce qu'on souffre n'est rien, quand on n'a rien à se reprocher.

Le P. Neuville.

§ 249. *Paradoxe de Bayle.*

M. Bayle, après avoir insulté toutes les religions, flétrit la religion chrétienne: il ose avancer que de véritables chrétiens ne formeroient pas un état qui pût subsister. Pourquoi non ? ce seroient des citoyens infiniment éclairés sur leurs devoirs, et qui auroient un très-grand zèle pour les remplir; ils sentiroient très-bien les droits de la défense naturelle; plus ils croiroient devoir à la religion, plus ils penseroient devoir à la patrie. Les principes du christianisme, bien gravés dans le cœur, seroient infiniment plus forts que ce faux honneur des monarchies, ces vertus humaines des républiques, et cette crainte servile des états despotiques.

Il est étonnant qu'on puisse imputer à ce grand homme d'avoir méconnu l'esprit de sa propre religion, qu'il n'ait pas su distinguer les ordres pour l'établissement du christianisme d'avec le christianisme même, ni les préceptes de l'évangile d'avec ses conseils. Lorsque le législateur, au lieu de donner des lois, a donné des conseils, c'est qu'il a vu que ses conseils, s'ils étoient ordonnés comme des lois, seroient contraires à l'esprit de ses lois.

Montesquieu.

§ 250. *République Chrétienne du Paraguay.*

Les premiers sauvages qui se rassemblèrent à la voix des Jésuites, furent les Guarinis, peuples répandus sur les bords du Paranapacré, du Pirapé et de l'Uraguay. Ils composèrent une grosse bourgade, sous la direction des pères Mareta et Cataldino, dont il est juste de conserver le nom parmi ceux des bienfaiteurs des hommes. Cette bourgade fut appelée Lorette, et dans la suite, à mesure que les églises Indiennes s'élevèrent, elles furent toutes comprises sous le nom général de *réductions*. On en compta jusqu'à trente en peu d'années, et elles formèrent entre elles cette république chrétienne, qui sembloit un reste de l'antiquité découvert au nouveau monde. Elles ont confirmé, sous nos yeux, cette grande vérité connue de Rome et de la Grèce, que c'est avec la religion, et non avec des principes abstraits de philosophie, qu'on civilise les hommes, et qu'on fonde les empires.

Chaque bourgade étoit gouvernée par deux missionnaires, qui dirigeoient toutes les affaires spirituelles et temporelles des petites républiques. Aucun étranger ne pouvoit y demeurer plus de trois jours, et pour éviter toute intimité qui eût pu corrompre les mœurs des nouveaux chrétiens, il étoit défendu d'apprendre à parler la langue Espagnole; mais tous les néophytes savoient la lire et l'écrire correctement.

Dans chaque réduction il y avoit deux écoles; l'une pour les premiers élémens des lettres, l'autre pour la danse et la musique. Ce dernier art, qui servoit aussi de fondement aux lois des anciennes républiques, étoit particulièrement cultivé par les Guarinis: ils savoient faire eux-mêmes des orgues, des harpes, des flûtes, des guitarres, et tous nos instrumens guerriers.

Dès qu'un enfant avoit atteint l'âge de sept ans, les deux religieux étudioient son caractère. S'il paroissoit propre aux emplois mécaniques, on le fixoit dans un des ateliers de la réduction, et dans celui-là même où son inclination le portoit. Il devenoit orfèvre, doreur, horloger, serrurier, charpentier, menuisier, tisserant, fondeur. Ces ateliers avoient eu pour premiers instituteurs les Jésuites mêmes; ces pères avoient appris exprès tous les arts utiles, pour les enseigner à leurs Indiens, sans être obligés de recourir à des étrangers.

Les jeunes gens qui préféroient l'agriculture, étoient enrôlés dans la tribu des laboureurs, et ceux qui retenoient quelque humeur vagabonde de leur première vie, erroient avec les troupeaux.

Les femmes travailloient séparées des hommes, dans l'intérieur de leurs ménages. Au commencement de chaque semaine, on leur distribuoit une certaine quantité de laine et de coton, qu'elles

devoient rendre le samedi au soir, toute prête à être mise en œuvre ; elles s'employoient aussi à des soins champêtres, qui occupoient leurs loisirs, sans surpasser leurs forces.

Il n'y avoit point de marchés publics dans les bourgades : à certains jours fixes, on donnoit à chaque famille les choses nécessaires à la vie. Un des deux missionnaires veilloit à ce que les parts fussent proportionnées au nombre d'individus, qui se trouvoient dans une cabane.

Les travaux commençoient et cessoient au son de la cloche. Elle se faisoit entendre au premier rayon de l'aurore. Aussitôt les enfans s'assembloient à l'église, où leur concert matinal duroit, comme celui des petits oiseaux, jusqu'au lever du soleil. Les hommes et les femmes assistoient ensuite à la messe, d'où ils se rendoient à leurs travaux. Au baisser du jour, la cloche rappeloit les nouveaux citoyens à l'autel, et l'on chantoit la prière du soir, à deux parties, et en grande musique.

La terre étoit divisée en plusieurs lots, et chaque famille cultivoit un de ces lots pour ses besoins. Il y avoit en outre un champ public, appelé la *possession de Dieu*. Les fruits de ces terres communales étoient destinées à suppléer aux mauvaises récoltes, et à entretenir les veuves, les orphelins et les infirmes : ils servoient encore de fonds pour la guerre. S'il restoit quelque chose du trésor public, au bout de l'année, on appliquoit ce superflu aux dépenses du culte, et à la décharge du tribut de l'écu d'or, que chaque famille payoit au roi d'Espagne.

Un *Cacique* ou chef de guerre, un *corregidor* pour l'administration de la justice, *des regidor* et des *alcades* pour la police et la direction des travaux publics, formoient le corps militaire, civil et politique des réductions. Ces magistrats étoient nommés par l'assemblée générale des citoyens ; mais il paroît qu'on ne pouvoit choisir qu'entre les sujets proposés par les missionnaires ; c'étoit une loi empruntée du sénat et du peuple Romain. Il y avoit en outre un chef nommé *fiscal*, espèce de censeur public, élu par les vieillards. Il tenoit un registre des hommes en état de porter les armes. Un *tenicute* veilloit sur les enfans ; il les conduisoit à l'église, les accompagnoit aux écoles, en tenant une longue baguette à la main, et rendoit compte aux missionnaires des observations qu'il avoit faites sur les mœurs, les caractères, les qualités et les défauts de ses élèves.

Enfin, la bourgade étoit divisée en plusieurs quartiers, et chaque quartier avoit un surveillant. Comme les Indiens sont naturellement indolens et sans prévoyance, un chef d'agriculture étoit chargé de visiter les charrues, et d'obliger les chefs de famille à ensemencer leurs terres.

En cas d'infraction aux lois, la première faute étoit punie par une réprimande secrète des missionnaires ; la seconde par une pénitence publique à la porte de l'église, comme chez les premiers fidèles ; la troisième par la peine du fouet. Mais, pendant un siècle et demi qu'a duré cette république, on trouve à peine un exemple d'un Indien, qui ait mérité ce dernier châtiment. " Toutes leurs fautes sont des fautes " d'enfans, dit le père Charlevoix ; ils " le sont toute leur vie en bien des cho- " ses, et ils en ont, d'ailleurs, toutes les " bonnes qualités."

Les paresseux étoient condamnés à à cultiver une plus grande portion du champ commun ; ainsi une sage économie avoit tourné les défauts mêmes des hommes innocens, au profit de la prospérité publique.

On avoit soin de marier les jeunes gens de bonne heure, pour éviter le libertinage. Les femmes, qui n'avoient point d'enfans, se retiroient, pendant l'absence de leurs maris, à une maison particulière, appelée *maison de réfuge*. Les deux sexes étoient à peu près séparés comme dans les républiques Grecques ; ils avoient des bancs distincts à l'église, et des portes différentes par où ils sortoient, sans se confondre.

Tout étoit réglé jusqu'à l'habillement qui convenoit à la modestie, sans nuire aux grâces. Les femmes portoient une simple tunique blanche, rattachée par une ceinture ; leurs bras et leurs jambes étoient nues ; elles laissoient flotter leur chevelure, qui leur servoit de voile.

Les hommes étoient vêtus comme les anciens Castillans. Lorsqu'ils alloient au travail, ils couvroient ce noble habit d'un sarrau de toile blanche. Ceux qui s'étoient distingués par des traits de courage ou de vertu, portoient un sarrau de couleur de pourpre.

Les Espagnols et surtout les Portugais

du Brésil, faisoient des courses sur les terres de la république chrétienne, et enlevoient tous les jours quelques malheureux qu'ils réduisoient en servitude. Résolus de mettre fin à ce brigandage, les Jésuites, à force d'habileté, obtinrent de la cour de Madrid, la permission d'armer leurs néophytes. Ils se procurèrent des matières premières, établirent des fonderies de canon, des manufactures de poudre, et dressèrent à la guerre ceux qu'on ne vouloit pas laisser en paix. Une milice régulière s'assembla tous les lundis pour manœuvrer et passer la revue devant un cacique ; il y avoit des prix pour les archers, les porte-lances, les frondeurs, les artilleurs, les mousquetaires. Quand les Portuguais revinrent, au lieu de quelques laboureurs timides et dispersés, ils trouvèrent des bataillons qui les taillèrent en pièces, et les chassèrent jusqu'au pied de leurs forts. On remarqua que la nouvelle troupe ne reculoit jamais, et qu'elle se rallioit, sans confusion, sous le feu de l'ennemi. Elle avoit même une telle ardeur, qu'elle s'emportoit dans ses exercices militaires, et l'on étoit souvent obligé de les interrompre, de peur de quelque malheur.

On voyoit ainsi au Paraguay, un état qui n'avoit ni les dangers d'une constitution toute guerrière, comme celle des Lacédémoniens, ni les inconvéniens d'une société toute pacifique, comme la fraternité des quakers. Le grand problème politique étoit résolu : l'agriculture qui fonde, et les armes qui conservent, se trouvoient réunis. Les Guarinis étoient cultivateurs sans avoir d'esclaves, et guerriers sans être féroces ; immenses et sublimes avantages qu'ils devoient à la religion chrétienne, et dont n'avoient pu jouir, sous le polythéisme, ni les Grecs ni les Romains.

Ce sage milieu étoit partout observé : la république chrétienne n'étoit point absolument agricole, ni tout à fait tournée à la guerre, ni privée entièrement des lettres et du commerce ; elle avoit un peu de tout, mais surtout des fêtes en abondance. Elle n'étoit ni morose comme Sparte, ni frivole comme Athènes ; le citoyen n'étoit ni accablé par le travail, ni enchanté par le plaisir. Enfin les missionnaires, en bornant la foule aux premières nécessités de la vie, avoient su distinguer, dans le troupeau, les enfans que la nature avoit marqués pour de plus hautes destinées. Ils avoient, comme le conseille Platon, mis à part ceux qui annonçoient du génie, afin de les initier dans les sciences et les lettres. Ces enfans choisis s'appeloient la *congrégation* ; ils étoient élevés dans une espèce de séminaire, et soumis à toute la rigidité du silence, de la retraite et des études des disciples de Pythagore. Il régnoit entre eux une si grande émulation, que la seule menace d'être renvoyés aux écoles communes, jetoit un élève dans le désespoir. C'étoit de cette troupe excellente que devoient sortir un jour les prêtres, les magistrats et les héros de la patrie.

Les bourgades des réductions occuppoient un assez grand terrain, généralement au bord d'un fleuve ou sur un beau site. Toutes les maisons étoient uniformes, à un seul étage et bâties en pierre; les rues étoient larges et tirées au cordeau. Au centre de la bourgade, se trouvoit la place publique, formée par l'église, la maison des Pères, l'arsenal, le grenier commun, la maison de réfuge et l'hospice pour les étrangers. Les églises étoient fort belles et fort ornées ; des tableaux séparés par des festons de fleurs et de verdure naturelle en couvroient les murs. Les jours de fêtes, on répandoit des eaux de senteur dans la nef, et le sanctuaire étoit jonché de fleurs de lianes effeuillées.

Le cimetière, placé derrière le temple, formoit un grand carré long, environné de murs à hauteur d'appui. Une allée de palmiers et de cyprès régnoit tout autour, et il étoit coupé dans sa longueur par d'autres allées de citronniers et d'orangers.

Des avenues des plus beaux et des plus grands arbres, partoient de l'extrémité des rues du hameau, et alloient aboutir à des chapelles bâties dans la campagne, et qu'on voyoit en perspective : ces monumens religieux servoient de termes aux processions, les jours de grandes solennités.

Le Dimanche, après la messe, on faisoit les fiançailles et les mariages, et le soir on baptisoit les cathécumènes et les enfans.

Ces baptêmes se faisoient comme dans la primitive église, par les trois immersions, les chants et les vêtemens de lin.

Les principales fêtes de la religion s'annonçoient par une pompe extraordinaire. La veille, on allumoit des feux de joie ; les rues étoient illuminées, et

les enfans dansoient sur la place publique. Le lendemain, à la pointe du jour, la milice paroissoit, revêtue de toutes ses armes. Le cacique de guerre qui la précédoit, étoit monté sur un cheval superbe, et marchoit sous un dais que deux cavaliers portoient à ses côtés. A midi, après l'office divin, on faisoit un festin aux étrangers, s'il s'en trouvoit quelques-uns dans la république, et l'on avoit la permission de boire un peu de vin. Le soir, il y avoit des courses de bagues où les deux Pères assistoient, pour distribuer le prix aux vainqueurs; à l'entrée de la nuit, ils donnoient le signal de la retraite, et toutes les familles, heureuses et paisibles, alloient goûter les douceurs du sommeil.

Au centre de ces forêts sauvages, au milieu de ce petit peuple antique, la fête du Saint Sacrement présentoit surtout un spectacle extraordinaire. Les Jésuites y avoient introduit les danses à la manière des Grecs, parce qu'il n'y avoit rien à craindre pour les mœurs, chez des chrétiens d'une si grande innocence. " Toutes " les beautés de la simple nature, dit " ce Père Charlevoix, y sont ménagées " avec une variété qui la représente " dans son lustre; elle y est même, si " j'ose parler ainsi, toute vivante; car " sur les fleurs et les branches des arbres " qui composent les arcs de triomphe, " on voit voltiger des oiseaux de " toutes les couleurs, qui sont attachés " par les pattes à des fils si longs, qu'ils " paroissent avoir toute leur liberté, et " être venus d'eux-mêmes pour mêler " leur gazouillement au chant des mu- " siciens et de tout le peuple, et bénir, " à leur manière, celui dont la provi- " dence ne leur manque jamais..... D'es- " pace en espace on voit des tigres et " des lions bien enchaînés, afin qu'ils " ne troublent point la fête, et de très- " beaux poissons qui se jouent dans de " grands bassins remplis d'eau..... On " fait entrer aussi dans cette décoration " toutes les choses dont on se régale " dans les grandes réjouissances, les pré- " mices de toutes les récoltes, pour les " offrir au Seigneur, et le grain qu'on " doit semer, afin qu'il y donne sa béné- " diction. Le chant des oiseaux, le ru- " gissement des lions, le frémissement " des tigres, tout se fait entendre sans " confusion, et forme un concert uni- " que... Dès que la procession est rentrée " dans l'église, on présente aux mission- " naires toutes les choses comestibles " qui ont été exposées sur son passage. " Ils en font porter aux malades tout ce " qu'il y a de meilleur, le reste est par- " tagé à tous les habitans de la bour- " gade. Le soir on tire un feu d'arti- " fice, ce qui se pratique dans toutes les " grandes solennités, et au jour des ré- " jouissances publiques."

Avec un gouvernement si paternel, et si analogue au génie simple et pompeux du sauvage, il ne faut pas s'étonner que les nouveaux chrétiens fussent les plus purs et les plus heureux des hommes. Le changement de leurs mœurs est un miracle opéré à la vue de tout le nouveau monde. Cet esprit de cruauté et de vengeance, cet abandon aux vices les plus grossiers, qui caractérisent les hordes Indiennes, s'étoient transformés en un esprit de douceur, de patience et de chasteté.

Chez ces sauvages chrétiens, on ne voyoit ni procès, ni querelle; le *tien* et le *mien* n'y étoient pas même connus; car, comme l'observe Charlevoix, c'est n'avoir rien à soi, que d'être toujours disposé à partager le peu qu'on a avec ceux qui sont dans le besoin. Abondamment pourvus des choses nécessaires à la vie, gouvernés par les mêmes hommes qui les avoient tirés de la barbarie, et qu'ils regardoient à juste titre, comme des espèces de divinités; goûtant dans leur patrie et dans leur famille, les plus doux sentimens de la nature; connoissant les avantages de la vie civile, sans avoir quitté le desert; et les charmes de la société, sans avoir perdu ceux de la solitude; ces Indiens se pouvoient vanter de jouir d'un bonheur qui n'avoit point d'exemple sur la terre. L'hospitalité, l'amitié, la justice et les tendres vertus découloient tout naturellement de leurs cœurs, à la parole de la religion, comme des oliviers laissent tomber leurs fruits mûrs au souffle des brises. Muratori a peint d'un seul mot cette république chrétienne, en intitulant la description qu'il en a faite: *il christianesimo felice.*

M. de Châteaubriant.

§ 251. *Que la Religion est la Base de toute Législation sociale.*

C'est une vérité éternelle que mon cœur m'a persuadée, avant même qu'elle me fût démontrée par ma raison; et que j'attesterois encore avec courage,

quand même l'athéisme formeroit la profession de foi de mes concitoyens, et que l'Europe entière n'admettroit d'autres évangiles que le poëme de Lucrèce, la Lettre de Thrasibule, le Bon Sens, et le Système de la Nature.

Dieu est l'unique frein des délits secrets. Lui seul, quand le glaive des lois s'émousse, vient avec son tonnerre, glacer à l'approche des grands crimes, les âmes scélérates des Locuste, des Borgia, et des Brinvilliers. Que des penseurs audacieux cessent d'affirmer que le frein des crimes secrets peut être la connoissance des rapports éternels qui lient les êtres entre eux ; s'imagine-t-on que le sauvage qui végète dans les sables brûlans du Zaara, ou dans les glaces du Groenland, puisse jamais réfléchir sur l'essence des êtres et sur leurs rapports ? Se flatte-t-on de gouverner les neuf cents millions d'habitans qui peuplent ce globe avec des calculs de métaphysique, ainsi que Platon, Léibnitz, et Montesquieu ?

Enfin, quel autre que Dieu peut être le législateur des êtres intelligens ? est-ce à un homme qu'il appartient d'enchaîner les hommes, de soumettre les mouvemens physiques de notre corps à une moralité, et de créer le vice et la vertu ? La morale est absurde sans l'intervention de Dieu, et elle reste inutile sans le dogme de l'immortalité. Si, quand la frêle machine de mon corps se dissout, tout mon être s'anéantit, pourquoi m'imposerois-je la pénible nécessité d'être vertueux ? Que m'importe des sacrifices qui ne servent qu'à rendre malheureuse la courte carrière d'existence que je tiens de la nature ? Si je ne suis qu'un membre obscur de la société, je travaillerai à dérober au flambeau de la loi les sombres profondeurs de mon âme scélérate ; et l'impunité suffira pour me dérober aux tourmens des remords.

Le hasard m'a-t-il mis au rang des souverains ? Toutes les lois que je n'aurai point faites, se tairont devant moi ; j'opprimerai les nations étrangères avec mon épée, et la mienne avec mes édits ; et si je suis assez heureux pour mourir sur le trône, mon ambition est satisfaite. Que m'importe, quand je ne serai plus, que la postérité des hommes que j'aurai exterminés, flétrisse ma mémoire ?

Je le demande aux historiens de toutes les nations, qu'ont fait pour la société ces raisonneurs tristes et froids, qui ont osé entourer l'homme du néant ? ils ont glacé et perverti les citoyens destinés aux grandes choses ; ils ont remplacé les héros par des sophistes.

Il n'a été donné de faire avec énergie le bien de l'espèce humaine, qu'à ces hommes sensibles qui savent s'élancer au-delà des limites de leur existence actuelle ; dont l'imagination ardente voit dans les services qu'ils rendent à leurs contemporains l'avantage qui en résultera pour les générations futures, et qui, sûrs de la vénération avec laquelle leur nom sera prononcé, sont flattés d'exercer un jour, du fond même de leur tombe, un pouvoir que pendant leur vie ils ont rendu si utile aux hommes.

Oui, je le dis avec liberté, tous les législateurs qui ont donné un code de morale, sans l'appuyer sur le dogme de notre immortalité, n'ont tissu qu'une toile futile, qui arrête quelque insecte, mais que déchirent sans peine les aigles et les vautours ; ils ont flétri toutes les âmes sensibles, et ont fait croire à l'homme de bien que la nature l'avoit placé dans un désert qui n'étoit habité que par des cadavres. Dieu législateur, et l'homme immortel, voilà donc le double pivot sur lequel roule le monde moral.

Philosophie de la Nature.

§ 252. *Pouvoir de la Religion sur l'Esprit des Peuples.*

Il n'est rien de plus commun dans l'histoire que de voir les ambitieux faire servir la religion à l'établissement, ou à la conservation de leur autorité. Les exemples en sont infinis, et il ne faut pas s'étonner que cette adresse leur ait presque toujours réussi, puisqu'elle est fondée sur l'inclination naturelle et générale de tous les peuples à croire la providence, et une divinité. Mais n'y a-t-il point de raison plus particulière de ce succès ? Le plus grand obstacle que les fondateurs des sectes et des empires aient trouvé à leurs desseins, c'est l'aversion naturelle que les hommes ont à se soumettre les uns aux autres, à reconnoître quelque supériorité de mérite, ou de lumière : ç'a été de tout temps parmi eux un moyen certain d'être exclus de toute sorte de prééminence, que de

témoigner d'en prétendre quelqu'une, ou de croire la mériter. Aussi ces grands hommes se sont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires qu'ils avoient reçues de la libéralité de la nature. Ils s'en sont toujours servis avec tant de circonspection, que, pendant que tous les autres les admiroient, ils sembloient être seuls à les ignorer. Ils ont encore par la même raison, évité de se distinguer des autres, soit par le langage, soit par les vêtemens, enfin par toutes les singularités qui frappent les sens du vulgaire; affectations où les faux habiles ne manquent jamais de tomber. Ils ont dit de meilleures choses que les autres; mais ç'a été avec les mêmes paroles; ils ont fait de plus belles actions, mais avec les mêmes armes qu'eux. Il n'a jamais paru qu'ils eussent dessein d'exciter, ni envie, ni jalousie, ce qui fait le plus grand plaisir des âmes vulgaires. Mais le plus heureux artifice dont ils se soient servis pour ne pas irriter l'orgueil des hommes et leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est quand ces célèbres imposteurs ont donné lieu au peuple d'attribuer tout ce qu'il y avoit en eux d'excellent et au-dessus de lui, de l'attribuer, dis-je, à quelque communication secrète qu'ils avoient avec les dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avoient de grand n'a plus choqué personne; parce que cela n'a plus été regardé dès lors, comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnoître, mais seulement comme l'effet du bonheur et du hasard, ou de la faveur du ciel qui se répand également sur les dignes et sur les indignes, ce qui ne rabaisse ni les uns ni les autres.

Ainsi ce ne fut point à Zoroastre, à un autre homme que les Bactriens se soumirent, mais plutôt à la Divinité avec qui il communiquoit si assidûment dans ses retraites mystérieuses. Il n'appartenoit pas à Numa de donner des lois et une religion aux premiers Romains, mais bien à la Nymphe qui les lui avoit dictées. Mahomet n'étoit pas capable de se faire obéir en si peu de temps à tant de milliers d'hommes, qui ne purent résister au merveilleux pigeon, qu'ils voyoient lui venir parler si souvent à l'oreille; et si l'on admira jadis à Rome les belles actions du plus grand des Scipions, c'est qu'il n'y avoit personne qui ne se crût capable d'en faire autant que lui, si on eût assisté aux conférences secrètes qu'il avoit avec Jupiter dans le capitole.

C'est sur ce même fondement que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina, pour justifier quelqu'un qu'on accusoit d'avoir trempé dans sa conjuration; et ce grand orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui, étoit plus propre dans sa bouche, à aliéner les esprits de ses auditeurs, qu'à les gagner, il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux, en rejetant, dès l'entrée, sur une inspiration céleste, tout ce qu'il avoit fait de merveilleux dans cette occasion. " O dieux! " (s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée), " dieux immortels! (car je veux vous " rendre ce qui vous appartient; et je " ne saurois présumer si fort de ma ca- " pacité, que de croire que j'aie pu de " moi-même pourvoir à tant d'accidens, " si grands, si différens, si imprévus, " qui accompagnèrent l'affreux orage " dont cette république fut agitée): " oui, c'est vous qui répandîtes dans " mon âme ce désir ardent de conserver " ma patrie; vous qui me retirâtes de " tout autre soin, pour m'appliquer uni- " quement au salut de la république; " c'est vous enfin qui portâtes dans mon " esprit des lumières si extraordinaires, " à travers toutes les ténèbres de mes " erreurs et de mon ignorance." *Cicero pro Syllâ.*

C'est ainsi que les plus habiles de ces imposteurs ont voulu faire comprendre au monde que les dieux ne les avoient favorisés de leur commerce, que pour le bien et le service du public. De cette sorte, il sembloit au peuple, que bien loin qu'il eût aucune obligation à ses législateurs et à ses capitaines, ce qu'il n'auroit pas reconnu volontiers, c'étoit au contraire ses législateurs et ses capitaines qui lui en avoient, puisqu'il étoit en quelque sorte cause que la Divinité leur faisoit part de ses faveurs, que c'étoit uniquement pour lui et à son occasion. Ainsi il ne faut pas s'étonner s'il n'en étoit ni envieux ni jaloux.

Abbé de St. Réal.

§ 253. *Des Motifs qui attachent à la Religion.*

Les diverses religions du monde ne donnent pas à ceux qui les professent des motifs égaux d'attachement pour elles : cela dépend beaucoup de la manière dont elles se concilient avec la façon de penser et de sentir des hommes.

Nous sommes extrêmement portés à l'idolâtrie, et cependant nous ne sommes pas fort attachés aux religions idolâtres ; nous ne sommes guère portés aux idées spirituelles, et cependant nous sommes très-attachés aux religions qui nous font adorer un être spirituel. C'est un sentiment heureux, qui vient en partie de la satisfaction que nous trouvons en nous-mêmes, d'avoir été assez intelligens pour avoir choisi une religion qui tire la divinité de l'humiliation où les autres l'avoient mise. Nous regardons l'idolâtrie comme la religion des peuples grossiers ; et la religion qui a pour objet un être spirituel, comme celle des peuples éclairés.

Quand, avec l'idée d'un être spirituel suprême, qui forme le dogme, nous pouvons joindre encore des idées sensibles qui entrent dans le culte, cela nous donne un grand attachement pour la religion ; parce que les motifs dont nous venons de parler, se trouvent joints à notre penchant naturel pour les choses sensibles. Aussi les catholiques, qui ont plus de cette sorte de culte que les protestans, sont-ils plus invinciblement attachés à leur religion que les protestans ne le sont à la leur, et plus zélés pour sa propagation.

Lorsque le peuple d'Ephèse eut appris que les pères du concile avoient décidé qu'on pouvoit appeler la Vierge *mère de Dieu*, il fut transporté de joie ; il baisoit les mains des évêques, il embrassoit leurs genoux ; tout retentissoit d'acclamations.

Quand une religion intellectuelle nous donne encore l'idée d'un choix fait par la divinité, et d'une distinction de ceux qui la professent d'avec ceux qui ne la professent pas, cela nous attache beaucoup à cette religion. Les Mahométans ne seroient pas aussi bon musulmans, si d'un côté il n'y avoit pas de peuples idolâtres, qui leur font penser qu'ils sont les vengeurs de l'unité de Dieu ; et de l'autre des chrétiens, pour leur faire croire qu'ils sont l'objet de ses préférences.

Une religion chargée de beaucoup de pratiques, attache plus à elle qu'une autre qui l'est moins : on tient beaucoup aux choses dont on est continuellement occupé ; témoin l'obstination tenace des Mahométans et des Juifs, et la facilité qu'ont de changer de religion les peuples barbares et sauvages qui, uniquement occupés de la chasse ou de la guerre, ne se chargent guère de pratiques religieuses.

Les hommes sont extrêmement portés à espérer et à craindre ; et une religion qui n'auroit ni enfer, ni paradis, ne sauroit guère leur plaire. Cela se prouve par la facilité qu'ont eue les religions étrangères à s'établir au Japon, et le zèle et l'amour avec lesquels on les y a reçues.

Pour qu'une religion attache, il faut qu'elle ait une morale pure. Les hommes, fripons en détail, sont en gros de très-honnêtes gens ; ils aiment la morale ; et si je ne traitois pas un sujet si grave, je dirois que cela se voit admirablement bien sur les théâtres : on est sûr de plaire au peuple par les sentimens que la morale avoue, et on est sûr de le choquer par ceux qu'elle réprouve.

Lorsque le culte extérieur a une grande magnificence, cela nous flatte et nous donne beaucoup d'attachement pour la religion. Les richesses des temples et celles du clergé, nous affectent beaucoup. Ainsi la misère même des peuples est un motif qui les attache à cette religion qui a servi de prétextes à ceux qui ont causé leur misère.

Montesquieu.

§ 254. *Utilité des Mœurs.*

Quel sujet plus intéressant et plus grand ? il touche l'homme tout entier, il touche aussi le citoyen ; car c'est l'homme qui fait le citoyen. Notre politique moderne l'a trop négligé : elle a travaillé sur le faîte, lorsque les fondemens étoient en ruine : oui, les mœurs sont le vrai fondement de la prospérité des empires ; les mœurs peuvent tout, même sans les lois, et les lois sans les mœurs ne peuvent presque rien.

Les lois humaines et positives ne règlent de l'homme que les actions principales,

qui portent de grandes atteintes à l'ordre politique et civil. Vous avez reconnu des supérieurs, et vous refusez d'obéir ; les lois politiques vont fixer les règles du commandement et de l'obéissance : vous croyez un Dieu, et vous négligez d'adorer ; les lois religieuses vous prescriront un culte : vous avez des concitoyens, et vous attaquez leur fortune et leur repos ; les lois civiles vous forceront d'être paisible et juste. Ces actions essentielles, ces saillies des passions qui s'élèvent du fond de la vie commune sont de l'empire des lois, le reste est de celui des mœurs : les lois enregistrent nos actions publiques pour en rendre témoignage au public ; elles conduisent l'homme au temple, au sénat, dans les places, dans les palais, dans les camps ; mais elles le laissent à la porte de sa maison, et c'est là qu'il entre sous le règne des mœurs ; c'est là que la nature l'attend pour le dépouiller des institutions sociales ; c'est là que le citoyen, le magistrat, le monarque, n'est plus enfin qu'un homme : le monarque est un père qui commande à ses enfans, et les sujets sont des enfans qui l'aiment et obéissent ; les concitoyens sont des frères, des époux qui se chérissent ; la patrie, c'est la famille. C'est là qu'au tumulte civil succède tout à coup le silence domestique ; le cœur humain cesse d'être agité de ces mouvemens impétueux qui donnent à la vertu même le caractère de la passion ; rendu à lui-même, il laisse couler ses sentimens doux et paisibles sur le penchant uniforme de la nature.

M. de Servan.

§ 255. *Que les Mœurs devroient être le plus ferme Appui des Institutions sociales.*

Pourquoi a-t-on rendu si compliquée la machine de notre législation ? Le gouvernement tremble à chaque instant pour ma vie et pour ma fortune ; une police défiante m'entoure de satellites invisibles ; la loi, jusque dans le bien que je fais, soupçonne le mal que le méchant médite. Grand Dieu ! Suis-je donc dans une caverne de brigands, et la loi n'est-elle pour moi que cette épée de Denis le Tyran, suspendue par un fil sur ma tête, moins pour me protéger, que pour m'empêcher de vivre ?

Oh ! combien les mœurs seules, sans cet appareil formidable de lois, contribueroient plus à mon bonheur ! Temps heureux de la franchise douce et honnête de nos pères, vous n'êtes plus que dans la mémoire de leurs descendans ! Qu'est devenue cette parole plus sacrée pour les citoyens, que nos sermens, faits sur des autels entourés du parjure ? Ne vaudroit-il pas mieux avoir affaire à des hommes justes, que de se reposer sans cesse sur la justice, du soin de nous défendre ? Je voudrois vivre avec mes amis, et la loi inquiète ne me montre autour de moi, que des tyrans puissans qui la bravent, ou des scélérats obscurs qu'elle punit.

Des mœurs sans lois annoncent une nation sauvage. Des lois sans mœurs prouvent un état dépravé, et qui touche à sa décadence. Le chef-d'œuvre des gouvernemens est celui où on trouve à la fois des mœurs et des lois.

C'est aux lois à maintenir les mœurs ; voilà pourquoi les anciens, nos maîtres peut-être en tout genre, s'occupoient tant à la culture des arts essentiels, veilloient à l'éducation nationale, avoient un si grand nombre de lois somptuaires : ils sentoient assez qu'un législateur ne donne à ses monumens qu'une base de sable, quand il ne bâtit pas sur la nature.

Pour nos instituteurs modernes, on diroit qu'ils ont tenté de refondre l'homme ; mais au lieu de le vivifier, comme Prométhée, ils en ont fait une statue froide, et dont les ressorts ne se montent que pour se détruire. L'Europe presque entière ne s'occupe que de commerce, d'arts somptueux, et d'industrie : le mot de *finances* est le seul que la politique prononce ; l'élément dévorant du luxe, est le seul où le citoyen puisse respirer ; pour les mœurs, on les a reléguées dans les ouvrages des philosophes, et puisque la chose est bannie de nos cœurs, je ne vois pas pourquoi le mot subsiste dans nos grammaires.

O que la nature s'est cruellement vengée, en abandonnant les hommes qui la blasphèment ! Un vil et froid intérêt a achevé d'éteindre en nous la flamme déjà expirante de la sensibilité ; les liens sacrés des familles se sont relâchés ; l'habitant des villes, isolé au milieu de ses concitoyens, sourit de pitié au nom de patriotisme, et ce sentiment noble et généreux, qui fait embrasser le genre humain dans sa bienveillance, on le renvoie

avec la chimère du bien possible dans la république de Platon.

Il ne suffit pas que les lois maintiennent les mœurs, il faut que les mœurs, à leur tour, maintiennent les lois ; car quel bien peuvent faire à un état les meilleures institutions, quand le scélérat puissant s'en joue, que la mauvaise foi les interprète, et que le cœur des méchans conspire pour tenir lieu lui seul de toute législation ? La plus légère atteinte portée aux bonnes mœurs, peut entraîner la dissolution du corps politique. Mais on peut, et on doit quelquefois changer les bonnes lois : les institutions des hommes sont variables ; il n'y a que la morale de la nature qui doit être éternelle.

Philosophie de la Nature.

§ 256. *Notion précise des Mœurs. Effets admirables des Mœurs.*

S'il falloit donner une notion précise des mœurs, je dirois que ce sont les actions, sur lesquelles les lois positives n'ont rien prononcé, quoique les lois naturelles les ordonnent ou les défendent.

L'homme a beau conjurer contre lui-même, sa nature est inaltérable ; il est né libre, et jamais il ne pourra être véritablement gouverné que par sa volonté propre ; quand le cœur n'a point fléchi, la loi n'est qu'une violence des corps, et sans les mœurs, la législation n'est qu'un vain ouvrage de l'art. Les lois toutes seules peuvent faire des esclaves, mais les lois unies aux mœurs font des hommes libres et vertueux : ne l'oublions jamais, avec les mœurs, les lois peuvent tout, et sans les mœurs, elles ne peuvent rien.

Ce que j'aperçois d'abord dans les effets admirables des mœurs, c'est qu'elles fortifient les bonnes lois, suppléent aux lois insuffisantes, et corigent les mauvaises : eh ! comment en effet les bonnes mœurs ne feroient-elles pas observer les bonnes lois, puisque les bonnes lois ne sont qu'une image en grand des bonnes mœurs ? La perfection des lois humaines est d'imiter les lois naturelles, de transformer l'obéissance des enfans en celle des sujets, l'union des frères en celle des citoyens, l'amour de la famille en celui de la patrie, l'intérêt privé en intérêt public, de serrer en un mot la politique de tous les liens de la nature. Dans un bon gouvernement, quiconque a de bonnes mœurs est un bon citoyen ; la vie privée est une leçon continuelle de la vie publique, et souvent la passion de la gloire se joignant à l'habitude de la vertu, l'homme vertueux devient un citoyen sublime.

Que l'obéissance est fidèle, quand un fils respectueux la communique au sujet ! que les ordres sont équitables et doux, quand un père tendre les suggère au magistrat ! et quelle doit être l'union des cœurs exercés depuis l'enfance à toutes les vertus qui lient les hommes ! que ce concert entre les mœurs et les lois est heureux ! quelle force active le gouvernement en reçoit ! le cœur humain n'éprouve point ces combats déchirans entre la nature et la loi ; chaque citoyen est toujours bon et toujours lui-même : le bien qu'il fait prépare à celui qu'il doit faire, et toute une vie n'est qu'une vertu.

Mais que sert d'enchanter nos regards par des tableaux si parfaits ? L'homme n'est pas né pour tant de bonheur ni de vertu : revenons au cœur ; et dans ce mélange de bien et de mal qui le caractérise, voyons comment les mœurs corrigent quelquefois les vices de nos institutions.

Un des plus grands vices des gouvernemens, c'est de manquer de lois, et peut-être il y a plus d'états malheureux par les lois à faire que par les lois faites, et c'est aussi un des grands avantages des mœurs ; elles fortifient les bonnes lois, et suppléent aux lois insuffisantes. Quand un citoyen est inspiré par le génie du bien, il n'est jamais embarrassé dans les cas que les lois n'ont pas prévus ; son propre cœur est son législateur. L'habitude de la vertu forme une espèce d'instinct, plus sûr que la raison même, pour discerner partout le bien d'avec le mal ; l'honnête homme devine les bonnes lois ; et véritablement le génie de la législation est bien moins dans la tête que dans le cœur : j'oserois assurer que Solon, que Lycurgue avoient encore plus de vertus que de lumières ; aussi quand Rome étoit en péril, que faisoit-elle ? elle ordonnoit aux lois de se taire, et s'abandonnoit à la seule conduite d'un homme de bien. La conscience de Camille fit long-temps toute la législation de Rome ; et d'où vient sa fortune étonnante ? de la force des mœurs, bien plus que de celle des lois. Cette Rome ne faisoit que de naître, que dis-je ? elle expiroit : en nais-

sant, sous l'effort des Gaulois; sa tête, cachée dans le capitole, surmontoit à peine les débris où son corps étoit enseveli : mais que ne peut un grand homme, quand il est sûr du courage et de la vertu de ses concitoyens? Camille accourt et brise l'indigne balance où Brennus osoit peser Rome contre un peu d'or : il la remet debout, et déjà avec des mœurs fières et une poignée de lois, du bord de son tombeau elle marche en reine à la conquête de l'univers. La fermeté des Brutus, la bonne foi des Regulus, la modestie des Cincinnatus, la sobriété des Fabricius, la chasteté des Lucrèce et des Virginie, le désintéressement des Paul-Emile, la patience des Fabius, voilà les meilleures lois de Rome. Un homme vertueux est une loi vivante, il est plus ; les préceptes guident, mais les exemples entraînent.

Quelle différence entre une loi qui ne parle qu'une fois, et Caton qui agit toujours ! Ce Caton étoit à Rome la treizième table des lois, si insuffisantes dans les douze autres.

Un gouvernement qui commence a besoin de lois nouvelles, comme un enfant qui croît, exige une nouvelle nourriture; cependant l'enfance de Rome et de Lacédémone, a été le temps de leur vigueur ; c'est que les mœurs y tenoient lieu de législation, c'est que tous les citoyens s'accordoient à bien faire ; dans tous les cas particuliers, leur admirable accord produisoit le même effet que la loi, qui n'est qu'une expression générale du bien.

Les noms de Rome et de Lacédémone nous effraient ; ces grands cœurs nous semblent plus qu'humains, et notre délicatesse baisse les yeux devant leur mâle austérité, comme la noble pudeur d'une vierge sévère fait rougir un jeune débauché. Mais quoi ! nos temps modernes n'ont-ils pas leur héroïsme ? Ne trouverois-je pas dans la Hollande, dans la Suisse, des exemples de la prodigieuse efficacité des mœurs ? La Hollande n'étoit qu'un limon fangeux, elle n'avoit point encore de lois, puisqu'elle combattoit pour le droit de s'en donner; mais elle avoit à leur place du courage, de la bonne foi, de la frugalité, de l'économie, des mœurs : c'étoient là ses anciennes digues : depuis, elle s'en est fait d'autres ; mais de quoi serviroient-elles, si ses premières mœurs étoient perdues ? elles peuvent la garantir de la mer, mais non la défendre contre elle-même.

Sur les stériles rochers de la Suisse, voyez fleurir le laurier cultivé par les mœurs. Les bonnes lois n'avoient point encore osé paroître devant la tyrannie, qui achevoit de dessécher ce sol aride ; mais la vertu ne les attend pas, les lois acheveront l'ouvrage qu'elle va commencer; sa propre force lui suffit, elle s'arme, et du haut des Alpes, elle appelle à grands cris la liberté, qui répond à sa voix terrible.

M. de Servan.

§ 257. *Continuation du même Sujet.*

Effet admirable des mœurs, de suppléer les bonnes lois ! mais plus admirable encore, lorsqu'elles servent à corriger les mauvaises ! Une mauvaise loi ment au public, dont elle est l'organe, en faisant le mal sous la promesse du bien. Que ce fléau est terrible ! un citoyen n'a que la force et la durée d'un homme, une loi vicieuse a la force et la durée des siècles : on peut opposer le courage à la violence d'un scélérat, on ne peut pas même proposer une excuse contre une loi mauvaise ; et ce qui seroit une juste défense contre un particulier, devient une révolte punissable contre la volonté publique. A ces idées, combien un législateur humain et sage trembleroit de la promulgation d'une loi! Quoi ! dans la brève enceinte de quelques paroles, il va renfermer le bonheur ou le malheur des générations futures ! Quel ouvrage ! il sera toujours imparfait sans les mœurs, et toujours les mœurs empêcheront qu'il ne soit dangereux. Oui, les bonnes mœurs forment une conjuration secrète, mais générale contre les mauvaises lois. Des hommes vertueux, sans délibération, mais de concert, renoncent aux funestes facilités que la loi même leur offriroit pour le vice : est-elle violente ? l'amour de l'ordre l'adoucit ; est-elle licencieuse? la pudeur la voile ; est-elle tyrannique ? la fière égalité l'abaisse ; est-elle insidieuse? la bonne foi l'interprète : on respecte son caractère en détestant son esprit ; on la fuit, on évite de se trouver sur ses pas, et les bonnes mœurs savent la rendre inutile sans l'attaquer : ainsi, quand le corps politique est sain, une loi vicieuse n'est qu'une excroissance difforme, plutôt

que dangereuse, et qui le défigure sans l'incommoder.

L'exemple de Rome est bien frappant ; cette superbe Rome va mendier des lois dans la Grèce ; elle rassemble des étrangères, souvent incompatibles avec son esprit ; quelquefois, dans ses lois civiles, elle favorise l'usure, et compromet les fortunes en opprimant les débiteurs ; dans ses lois criminelles, la multiplicité des crimes et la disproportion des supplices offense l'humanité ; dans ses lois domestiques, en accordant aux pères plus que n'exige la nature, elle s'expose à la corrompre. Dans ses lois politiques, facile pour le peuple et prodigue pour le sénat, elle attaque la liberté des deux côtés ; mais ne désespérons point de Rome tant qu'il restera de la vertu dans ses murailles : son effet est étonnant, et l'on ne conçoit point tant de cruauté dans les lois pénales, et tant de respect pour la vie des citoyens ; tant d'excès dans la puissance paternelle, et si peu d'abus dans son usage ; tant de facilité pour le divorce, et tant d'union dans les mariages ; tant de désordres, et si peu de révolution ; tant d'oppression et tant de liberté ; le *patriciat* adouci par le *patronage*, et l'ambition du sénat arrêtée par la modération des sénateurs ; la *licence* corrigée par la *clientelle*, et les inquiétudes du peuple calmées par la probité des citoyens. Jamais il n'y eut dans un empire plus de principes de ruine, et jamais une grandeur si durable ; les mœurs, les mœurs seules, avec quelques lois fondamendales, ont fait tout cela : de cette union sortit tout à coup, tout formé, le grand génie de Rome ; sa force est donnée, sa carrière est tracée, il la remplira malgré les vices de l'institution ; et combattant à la fois dans Rome et dans l'univers, domptant son peuple et tous les autres, il n'expirera qu'avec les mœurs qui le firent naître. C'étoit bien là l'opinion de ces anciens républicains, qui craignoient plus le luxe dans Rome que les Gaulois au Capitole ; ainsi pensoit Caton, défendant la loi *opienne*, et criant au salut public sur la brèche des mœurs.

Mais, c'est à Lacédémone, surtout, qu'on admire le pouvoir des mœurs pour corriger les lois. Lycurgue, au milieu des législateurs, contemple profondément les vices de sa patrie ; indigné de leur obstination, il pense que pour former des citoyens, il faut *défaire* l'homme ; aussitôt tournant le dos à la foule commune des politiques, et s'éloignant à grands pas, il mène ses concitoyens amollis, par des chemins que les yeux vulgaires jugeoient impraticables ; il s'arrête à une hauteur inaccessible, et là, proclame ses lois comme un défi à la nature humaine : alors il brise le cœur, et de ses débris, construit un édifice simple, mais grand ; grossier, mais hardi ; inaccessible au vice, non parce qu'il a fait garder les issues, mais parce qu'il les a fermées. Cet ouvrage admirable et bizarre, qui n'a dû paroître qu'une fois dans la police humaine, dut aux mœurs sa solidité prodigieuse.

Lycurgue ne voulut faire qu'une maison d'une ville, et de tous ses citoyens qu'un seul philosophe : il crut pouvoir se passer de la nature, il s'étoit bien trompé ; elle le servoit lorsqu'il l'offensoit ; elle tempéroit, par la douceur, l'ivresse trop forte de ses institutions, et les lois politiques de Sparte, en foulant les lois naturelles, s'y asséyoient. Pense-t-on en effet qu'un Spartiate eût été le martyr de sa patrie, s'il n'eût chéri sa famille ? Pense-t-on que la licence des unions ne fut pas corrigée par la pudeur naturelle ; l'indifférence pour les enfans, par la tendresse maternelle ; la rudesse des procédés, par la gaîté des humeurs ; l'injustice barbare pour les *Ilotes*, par la sévère équité pour les citoyens ? Pense-t-on enfin que la durée des lois qui opprimoient le cœur, ne fut pas tempérée par la douceur des affections naturelles qui le consolent ? Sans les mœurs, sans ce qu'elles ont de bon, d'aimable et de juste, cette législation outrée n'eût été peut-être que la démence d'un philosophe vertueux, un chimérique essai sur l'homme.

M. de Servan.

§ 258. *Que c'est des Mœurs que découle le Bonheur public.*

Telle est la puissance des mœurs, telle est leur influence sur les lois : de cette source secrète et profonde découle le bonheur public ; c'est dans l'obscurité des maisons que se forment ces grands caractères, ces sublimes vertus qui font l'éclat et la félicité des empires. C'est à force d'obéir comme enfant, qu'on apprend à obéir comme sujet ; c'est à force de commander comme père, qu'on apprend à commander comme magistrat ; c'est à force d'aimer ses proches, qu'on apprend à

aimer ses concitoyens ; c'est là que le cœur s'assouplit, il ne lui reste plus qu'à s'étendre. Non, ce n'est pas sur le taux des finances et le nombre des soldats, ce n'est pas sur les traités et les alliances qu'il faut estimer la force d'un état et le bonheur des hommes ; qu'est-il besoin de sonder tant de profondeurs ? cette connoissance est bien plus simple ; mettons la main sur les cœurs, et cherchons seulement s'il y a des mœurs. Les mœurs, voilà les nerfs du corps politique, le reste n'en fait que le volume et le poids; les pères et les enfans, les maris et les femmes, les maîtres et les serviteurs, voilà les vrais et grands rapports de la politique : la plus belle alliance d'un empire, c'est l'union des citoyens ; si les familles sont heureuses, l'état est heureux comme elles; si nous voulons connoître les hommes qui gouvernent les états, et juger de la félicité publique par ses ministres, ne les cherchons point ailleurs que dans les mœurs. Non, je n'irai point observer un roi sur un trône, où lui-même s'observe ; mais parmi ses enfans, parmi ses confidens, où l'homme livre le roi. Ce n'est point dans une conférence de politique que je voudrois voir un ministre, mais dans la liberté du commerce, dans ces momens où l'âme marque les actions d'un coin plus libre et plus vif : un grand caractère se déploie mieux dans les murs domestiques que dans les assemblées publiques ; et ces mouvemens extraordinaires d'une âme forte, dont tous les ressors sont tendus par la passion, m'instruisent moins que la démarche aisée et naturelle qu'elle prend sans contrainte dans la paix domestique. Caton au sénat, inculpant César, et terrible à Catilina, me paroît bien plus grand, quand j'ai vu Caton sage économe dans sa maison. La patience de Socrate avec Xantipe, m'annonce bien son courage devant l'aréopage ; et quand Scipion sort de jouer avec Lœlius, son dédain magnanime, pour un peuple ingrat qui l'accuse, me frappe davantage. Ecoutez Epaminondas après la bataille de Leuctres, ce qu'il aime le mieux, dit-il, de sa victoire, c'est de l'avoir remportée du vivant de son père et de sa mère. Combien ce mot de l'homme élève le héros ! ou plutôt le tendre fils de Polymnis est bien plus grand que le vainqueur Epaminondas. Une grande âme n'est pas une âme toujours haute, c'est celle qui se proportionne à tous les objets, et si je puis ainsi dire, la grande âme *est une âme à tous les biais*.

Ou connoissez-vous mieux le grand Henri, dans le vainqueur de Coutras et d'Ivri, ou dans ce cœur sublime et tendre qui relève Sulli avec générosité pour l'embrasser avec tendresse ? Le plus grand Turenne n'est pas dans les camps, il est dans sa maison ; l'Hôpital est à Vignai, et d'Aguesseau à Fresnes ; c'est là que leur vie privée est le plus beau témoignage de leur vie publique : les mœurs domestiques de Sulli sont la vive image de ses grands talens et de ses vertus encore plus grandes ; dans Sulli, sévère économe de son patrimoine, dans ses projets de famille, dans sa manière de les suivre et de les exécuter, partout vous retrouvez ce Sulli réformateur de nos finances, et vengeur sévère de l'ordre public ; inflexible dans son équité, mais sachant plier sous la nécessité ; dur dans la vérité, et cependant adroit dans la politique ; d'un génie souple pour s'étendre à tout, et ferme pour s'appliquer à tout ; ne trouvant rien au-dessus ni au-dessous de lui, ne dédaignant rien de petit, pourvu qu'il fût bon, et ne craignant rien de difficile, pourvu qu'il fût grand ; pour tout dire, digne d'être l'ami du grand Henri, et pour dire encore plus, digne d'en être le censeur.

M. de Servan.

§ 259. *Image d'un Etat bien gouverné.*

Un jeune prince, au retour des zéphirs, lorsque toute la nature se ranime, se promenoit dans un jardin délicieux ; il entendit un grand bruit, et aperçut une ruche d'abeilles. Il s'approche de ce spectacle, qui étoit nouveau pour lui ; il vit avec étonnement l'ordre, le soin et le travail de cette petite république. Les cellules commençoient à se former et à prendre une figure régulière. Une partie des abeilles les remplissoient de leur doux nectar : les autres apportoient des fleurs qu'elles avoient choisies entre toutes les richesses du printemps. L'oisiveté et la paresse étoient bannies de ce petit état : tout y étoit en mouvement, mais sans confusion et sans trouble. Les plus considérables d'entre les abeilles, conduisoient les autres, qui obéissoient, sans murmure et sans jalousie, contre celles qui étoient au dessus d'elles. Pen-

dant que le jeune prince admiroit cet objet, qu'il ne connoissoit pas encore, une abeille, que toutes les autres reconnoissoient pour leur reine, s'approcha de lui, et lui dit : la vue de nos ouvrages et de notre conduite vous réjouit, mais elle doit encore plus vous instruire. Nous ne souffrons point chez nous le désordre ni la licence : on n'est considérable parmi nous que par son travail, et par les talens qui peuvent être utiles à notre république. Le mérite est la seule voie qui élève aux premières places. Nous ne nous occupons nuit et jour qu'à des choses dont les hommes retirent toute l'utilité. Puissiez-vous être un jour comme nous, et mettre dans le genre humain l'ordre que vous admirez chez nous ! Vous travaillerez par là à son bonheur et au vôtre ; vous remplirez la tâche que le destin vous a imposée : car vous ne serez au-dessus des autres que pour les protéger, que pour écarter les maux qui les menacent, que pour leur procurer tous les biens qu'ils ont droit d'attendre d'un gouvernement vigilant et paternel.

Fénélon.

§ 260. *Que dans un Etat il n'est rien de si dangereux que l'Exemple du Vice.*

Comme la trop grande autorité empoisonne les rois, le luxe empoisonne toute une nation. On dit que le luxe sert à nourrir les pauvres aux dépens des riches, comme si les pauvres ne pouvoient pas gagner leur vie plus utilement, en multipliant les fruits de la terre, sans amollir les riches par des rafinemens de volupté. Toute une nation s'accoutume à regarder, comme les nécessités de la vie, les choses superflues : ce sont tous les jours de nouvelles nécessités qu'on invente, et on ne peut plus se passer des choses qu'on ne connoissoit point trente ans auparavant. Ce luxe s'appelle bon goût, perfection des arts, et politesse de la nation. Ce vice, qui en attire une infinité d'autres, est loué comme une vertu ; il répand sa contagion depuis le roi jusqu'au dernier de la lie du peuple. Les proches parens du roi veulent imiter sa magnificence, les grands, celle des parens du roi ; les gens médiocres veulent égaler les grands, car qui est-ce qui se fait justice ? Les petits veulent passer pour médiocres : tout le monde fait plus qu'il ne peut ; les uns par faste et pour se prévaloir de leur richesse : les autres par mauvaise honte, et pour cacher leur pauvreté. Ceux même qui sont assez sages pour condamner un si grand désordre, ne le sont pas assez pour oser lever la tête les premiers, et pour donner des exemples contraires. Toute une nation se ruine ; toutes les conditions se confondent. La passion d'acquérir du bien pour soutenir une vaine dépense, corrompt les âmes les plus pures : il n'est plus question que d'être riche ; la pauvreté est une infamie. Soyez savant, habile, vertueux, instruisez les hommes, gagnez des batailles, sauvez la patrie, sacrifiez tous vos intérêts, vous êtes méprisé, si vos talens ne sont pas relevés par le faste. Ceux même qui n'ont pas de bien veulent paroître en avoir ; ils en dépensent comme s'ils en avoient : on emprunte, on trompe, on use de mille artifices indignes, pour parvenir. Mais qui remédiera à ces maux ? Il faut changer le goût et les habitudes de toute une nation ; il faut lui donner de nouvelles lois. qui le pourra entreprendre, si ce n'est un roi philosophe qui sache, par l'exemple de sa propre modération. Faire honte à tous ceux qui aiment une dépense fastueuse, et encourager les sages, qui seront bien aises d'être autorisés dans une honnête frugalité.

Fénélon.

§ 261. *Véritable Cause des Révoltes dans un Etat.*

Ce qui cause les révoltes, c'est l'ambition et l'inquiétude des grands d'un état, lorsqu'on leur a donné trop de licence, et qu'on a laissé leurs passions s'étendre sans bornes ; c'est la multitude des grands et des petits qui vivent dans la mollesse, dans le luxe et dans l'oisiveté ; c'est la trop grande abondance d'homme adonnés à la guerre, qui ont négligé toutes les occupations utiles dans les temps de paix ; enfin, c'est le désespoir des peuples maltraités ; c'est la dureté, la hauteur des rois, et leur mollesse qui les rend incapables de veiller sur tous les membres de l'état pour prévenir les troubles. Voilà ce qui cause les révoltes, et non pas le pain qu'on laisse manger en paix au laboureur, après qu'il l'a gagné à la sueur de son visage.

Fénélon.

§ 262. *Dangers auxquels s'exposent les Rois en poussant trop loin leur Autorité.*

Quand les rois s'accoutument à ne connoître plus d'autres lois que leurs volontés absolues, et qu'ils ne mettent plus de frein à leurs passions, ils peuvent tout: mais à force de tout pouvoir, ils sappent les fondemens de leur puissance; ils n'ont plus de règle certaine, ni de maxime de gouvernement : chacun à l'envi les flatte; ils n'ont plus de peuple ; il ne leur reste que des esclaves, dont le nombre diminue chaque jour. Qui leur dira la vérité ? Qui donnera des bornes à ce torrent ? Tout cède : les sages s'enfuient, se cachent et gémissent. Il n'y a qu'une révolution subite et violente qui puisse ramener dans son cours naturel cette puissance débordée : souvent même le coup qui pourroit la modérer, l'abat sans ressource. Rien ne menace tant d'une chute funeste, qu'une autorité qu'on pousse trop loin. Elle est semblable à un arc trop tendu, qui se rompt enfin tout à coup si on ne le relache : mais qui est-ce qui osera le relâcher ?

Fénelon.

§ 263. *Qu'un Roi est moins puissant à mesure que son Autorité est plus absolue.*

Souvenez-vous que les pays où la domination du souverain est plus absolue, sont ceux où les souverains sont moins puissans. Ils prennent, ils ruinent tout, ils possèdent seuls tout l'état ; mais aussi tout l'état languit, les campagnes sont en friche et presque désertes ; les villes diminuent chaque jour : le commerce tarit. Le roi, qui ne peut être roi tout seul, et qui n'est grand que par ses peuples, s'anéantit lui-même peu à peu par l'anéantissement insensible des peuples dont il tire ses richesses et sa puissance. Son état s'épuise d'argent et d'hommes : cette dernière perte est la plus grande et la plus irréparable. Son pouvoir absolu fait autant d'esclaves qu'il a de sujets. On le flatte, on fait semblant de l'adorer, on tremble au moindre de ses regards : mais attendez la moindre révolution, cette puissance monstrueuse, poussée jusqu'à un excès trop violent, ne sauroit durer ; elle n'a aucune ressource dans le cœur des peuples ; elle a lassé et irrité tous les corps de l'état ; elle contraint tous les membres de ce corps de soupirer après un changement. Au premier coup qu'on lui porte, l'idole se renverse, se brise, et est foulée aux pieds. Le mépris, la haine, la crainte, le ressentiment, la défiance, en un mot toutes les passions, se réunissent contre une autorité si odieuse. Le roi qui, dans sa vaine prospérité ne trouvoit pas un seul homme assez hardi pour lui dire la vérité, ne trouvera dans son malheur aucun homme qui daigne ni l'excuser, ni le défendre contre ses ennemis.

Fénélon.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE TROISIÈME.

Eloquence, Tableaux, &c.

—o—

N. B. Tous les articles précédés d'un astérisque ne sont pas dans la première édition.

Sections.		Auteurs.	Pag.
1	PHILIPPIQUE de Démosthene, intitulé de la *Chersonèse de la Harpe*		1
2	*Extrait de la harangue de Démosthène, pour la couronne	——	9
3	*Extrait de la septième Verrine de Cicéron	——	12
4	*Première Catilinaire de Cicéron	——	18
5	*Extrait de la quatrième Catilinaire		21
6	*Extrait du plaidoyer pour Muréna		25
7	*Plaidoyer de Cicéron dans la cause du poëte Archias	——	28
8	*Extrait du plaidoyer pour le tribun Sextius	——	32
9	*Extrait du plaidoyer de Milon	——	34
10	*Harangue de Quintius Capitolinus au peuple Romain	——	37
11	*Remercîment de Marius au peuple Romain	——	38
12	*Discours de Cremutius Cordus	——	41
13	*Harangue des Scythes a Alexandre		*ibid.*
14	*Extrait du panégyrique de Trajan		42
15	Extrait du discours de St. Chrysostôme sur la disgrâce d'Eudoxie	——	46
16	*Discours de Dieu à Job	*Sacy*	48
17	*Idées que les livres saints nous donnent de Dieu	——	49
18	*Idées qu'ils nous donnent de la misère de l'homme pendant la vie présente, et de ses espérances pour la vie future	——	50
19	*Idées qu'ils nous donnent de la félicité passagère des méchans et de leur effroyable chute	——	51
20	*Cantique de Moïse après le passage de la mer rouge.	——	*ibid.*
21	*Sentimens d'admiration et de reconnoissance à la vue des ouvrages de Dieu	*Batteux*	52
22	*Complainte de David sur la mort de Saül et de Jonathas	*Sacy*	53
23	*Reproches et prédictions faites par Isaïe au peuple de Juda	——	*ibid.*
24	*Lamentation de Jérémie sur Jérusalem	——	56
25	*Quatorzième Provinciale	*Pascal*	58
26	*Oraison funèbre de la reine d'Angleterre	*Bossuet*	65
27	*Oraison funèbre de Henriette d'Angleterre, duchesse d'Orléans	——	76
28	*Extraits de l'oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France	*Bossuet*	88
29	*Extraits de l'oraison funèbre d'Anne de Gonzague de Clèves	——	90
30	*Extraits de l'oraison funèbre du prince de Condé	——	92
31	*Extraits de l'oraison funèbre de M. de Turenne	*Fléchier*	97
32	*Extraits de l'oraison funèbre de M. le duc de Montausier	——	104
33	*Sermon sur la vérité d'un avenir	*Massillon*	107
34	Exorde de l'oraison funèbre de Mad. la Dauphine	*Fléchier*	112
35	Exorde de l'oraison funèbre de Louis XIV.	*Massillon*	113
36	Exorde d'un sermon par Bridaine	*le card. Maury*	114
37	Exorde d'un sermon sur la résurrection	*Bourdaloue*	115
38	Exorde d'un sermon sur la fête de tous les saints	*Massillon*	116
39	Exorde d'un panégyrique de Saint-Louis	*Boismont*	117
40	Exorde d'un autre panégyrique de St. Louis	*Segui*	*ibid.*
41	Exorde d'un autre panégyrique de St. Louis	*Griffet*	118
42	Exorde de l'oraison funèbre de l'abbesse de Maubuisson	*Maboul*	*ibid.*
43	Exorde de l'oraison funèbre de Stanislas, roi de Pologne	*Boisgelin*	119
44	Extrait du sermon sur le petit nombre des élus	*Massidon*	120
45	Extrait du panégyrique de St. Augustin	*le card. Maury*	121
46	Autre extrait du même panégyrique		122
47	Extrait de l'oraison funèbre de Louis XIV	*Massillon*	123
48	Extrait du panégyrique de Saint-Louis	*le card. Maury*	124
49	Extrait de l'oraison funèbre de Louis XV.	*l'év. de Sénez*	127
50	Autre extrait de la même oraison funèbre	——	*ibid.*
51	Péroraison de l'oraison funèbre de la reine de Sardaigne.	*La Parisière*	128
52	Péroraison de l'oraison funèbre du maréchal de Villars	*Ségui*	*ibid.*
53	Péroraison de l'éloge de M. du Muy	*Le Tourneur*	129

Sections.			Auteurs.	Pag.
54		Péroraison de l'éloge de Marc-Aurèle	*Thomas*	229
55		Péroraison des mémoires pour M. Fouquet	*Pélisson*	130
56		Péroraison des remontrances du parlement de Toulouse	——	132
57		Péroraison de l'apologie de l'institut des Jésuites	*Céruti*	134
58		Péroraison du mémoire de M. le comte de Lally Tolendal	*le comte de Lally.*	136
59		*Discours de Flavien à l'empereur Théodose le grand	*Fléchier*	139
60		*Discours pour la réception de Corneille et Bergerac à l'académie Françoise	*Racine*	141
61		*Discours de réception à l'académie Françoise	*Montesquieu*	144
62		*Discours à la même occasion	*de la Harpe*	145
63	1er	Tableau. Le pécheur mourant	*Massillon*	152
64	2[d]	—— Le juste mourant	——	154
65	3[e]	—— *La mort du sage	*Thomas*	156
66	4[e]	—— Corruption de tous les états	*Massillon*	157
67	5[e]	—— Le monde du siècle présent	*Neuville*	*ibid.*
68	6[e]	——*Fanatisme philosophique de la fin du 18[e] siècle	*Rivarol*	158
69	7[e]	—— *Ravages et destructions des révolutionnaires François	*de la Harpe*	159
70	8[e]	—— La nature brute	*Buffon*	161
71	9[e]	—— *Télémaque dans le désert d'Oasis	*Fénélon*	162
72	10[e]	—— *Les bords du Mississipi	*Châteaubriant*	164
73	11[e]	—— *Orage sur mer	*Barthélemy*	165
74	12[e]	—— *Orage en Amérique	*Châteaubriant*	166
75	13[e]	—— *Voyage autour du monde	*J. J. Rousseau*	*ibid.*
76	14[e]	—— *Cataracte de la Niagara	*Châteaubriant*	167
77	15[e]	—— *Volcans	*Buffon*	168
78	16[e]	—— Eruption du Volcan de Quito	*Marmontel*	*ibid.*
79	17[e]	—— Embrasement du vaisseau le Dévonshire	*Thomas*	169
80	18[e]	—— Prise de Rio-Janeiro		*ibid.*
81	19[e]	—— L'Afrique	*Florian*	170
82	20[e]	—— Ville de Tyr	*Fénélon*	*ibid.*
83	21[e]	—— Ville de Grenade	*Florian*	171
84	22[e]	—— Ville de Ninive	——	*ibid.*
85	23[e]	—— *Ile de Cypre	*Fénélon*	172
86	24[e]	—— *Ile de Crête	——	*ibid.*
87	25[e]	—— *La Bétique	——	174
88	26[e]	—— Royaume de Grenade et palais d'Alhambra	——	176
89	27[e]	—— *Philoctète dans l'île de Lemnos	*Fénélon*	*ibid.*
90	28[e]	—— *Trône de Pluton	——	181
91	29[e]	—— Le Tartare	——	182
92	30[e]	—— *Satan allant à la découverte de la création.	*Châteaubriant*	183
93	31[e]	—— *Désespoir de Satan en contemplant les merveilles de l'univers	——	184
94	32[e]	Tableau. La nature cultivée	*Buffon*	185
95	33[e]	—— *Adam et Eve	*Châteaubriant*	*ibid.*
96	34[e]	—— Adam d'abord après sa création, ou développement des sens	*Buffon*	186
97	35[e]	—— *Eve d'abord après sa création	*Châteaubriant*	188
98	36[e]	—— L'homme	*J. J. Rousseau*	189
99	37[e]	—— *Le printemps sous le beau ciel de la Grèce	*Barthélemy*	*ibid.*
100	38[e]	—— *Fin de l'automne en Grèce	*La Cépède*	*ibid.*
101	39[e]	—— *Le Valais	*J. J. Rousseau*	190
102	40[e]	—— *L'Arcadie	*Barthélemy*	192
103	41[e]	—— *Vallée de Tempé	——	193
104	42[e]	—— Grotte de Calypso	*Fénélon*	*ibid.*
105	43[e]	—— *Délos et ses fêtes	*Barthélemy*	194
106	44[e]	—— Amphitrite traîné par des chevaux marins	*Fénélon*	196
107	45[e]	—— *Douceurs de la vie champêtre	*Barthélemy*	197
108	46[e]	—— *Vue d'une campagne cultivée	*J. J. Rousseau*	*ibid.*
109	47[e]	—— *Le sage	*Saint-Lambert*	198
110	48[e]	—— Lever du soleil	*J. J. Rousseau*	199
111	49[e]	—— *Coucher du soleil	*Châteaubriant*	*ibid.*
112	50[e]	—— *Séjour de la campagne	*J. J. Rousseau*	*ibid.*
113	51[e]	—— *L'espérance	*Saint-Lambert*	200
114	52[e]	—— *Les vendanges	*J. J. Rousseau*	201
115	53[e]	—— *Emotions que cause le spectacle des champs	*Saint-Lambert*	203
116	54[e]	—— *La belle solitude	*J. J. Rousseau*	*ibid.*
117	55[e]	—— *Maison de campagne	——	206
118	56[e]	—— *Dévouement et triomphe de l'amitié. Lausus et Phanor	*Marmontel*	*ibid.*
119	57[e]	—— *Triomphe des mœurs	*de Servan*	208
120	58[e]	—— *Les mœurs Asiatiques	*le même*	209
121	59[e]	—— *Les pyramides	*Bossuet*	*ibid.*
122	60[e]	—— *Les ruines	*Châteaubriant*	*ibid.*
123	61[e]	—— Combat de taureaux	*Florian*	210
124	62[e]	—— *Ravages du temps	*La Cépède*	211
125	63[e]	—— *Combats de chevaliers	*Voltaire*	*ibid.*
126	64[e]	—— *Combat des Messéniens et des Spartiates	*Barthélemy*	212
127	65[e]	—— *Combat des Egyptiens et des Tyriens, ou mort de Bocchoris	*Fénélon*	213
128	66[e]	—— Combat de Télémaque et d'Hippias	——	*ibid.*
129	67[e]	—— *Combat de Zadig et d'un Egyptien	*Voltaire*	*ibid.*
130	68[e]	—— *Les criminels	*de Servan*	215
131	69[e]	—— *La torture	——	217
132	70[e]	—— *L'envieux	*Voltaire*	*ibid.*

Sections.		Auteurs.	Pag.
133	71e Tableau. *Alexandre	*Bossuet*	219
134	72e ——— *Auguste	—— *ibid.*	
135	73e ——— Les missionnaires	*l'abbé de la Tour*	*ibid.*
136	74e ——— Peste de Milan	*Fléchier*	220
137	75e ——— Peste de Marseilles	*la Visclède*	*ibid.*
138	76e ——— *Agitation du méchant, sécurité du juste	*J. J. Rousseau*	221
139	77e ——— Agitation de Louis XI	*Fléchier*	222
140	78e ——— Rapidité du temps	*Fénélon*	*ibid.*
141	79e ——— Félicité des justes	——	223
142	80e ——— Bonheur des rois qui ont régné avec justice	——	224
143	81e ——— *Ossian gémissant sur le tombeau de son père	*Ossian*	226
144	82e ——— *L'épouse désespérée	——	227
145	83e ——— Hymne du soleil	*Marmontel*	228
146	*De la philosophie	*de la Harpe*	*ibid.*
147	*Que la philosophie peut servir à perfectionner la raison	*Rollin*	229
148	*Qu'elle sert à orner l'esprit	——	231
149	*Première vue générale de la nature	*Buffon*	232
150	Invocation au Dieu de la nature	——	234
151	*Seconde vue générale de la nature	——	235
152	*Troisième vue générale de la nature	*La Cépède*	241
153	*Descriptions des plantes	*J. J. Rousseau*	246
154-155	*Continuation du même sujet	——	248-249
156	*Les arbres fruitiers	——	251
157	*Des insectes	*Reaumur*	252
158-159	*Continuation du même sujet	——	252-253
160	*Les abeilles	*Buffon*	254
161	*Les poissons	*La Cépède*	256
162	*Fécondité, beauté et longue vie des poissons	——	257
163	*Leurs belles couleurs	——	258
164	*Facilité avec laquelle ils se meuvent en tous sens	——	259
165	*Leurs combats	——	260
166	*Leur migration	——	262
167	*Coup d'œil sur les facultés des animaux	*Buffon*	263
168	*Perfectibilité dont ils sont susceptibles	——	264
169	*En quoi consiste en eux la faculté de l'imitation	——	265
170	*Indépendance des oiseaux	——	266
171	*De l'instinct social dans les oiseaux	——	268
172	OISEAUX. *Le condor	——	268
173	*Le grand aigle	——	269
174	*Le duc	——	270
175	*La pie-grièche	——	271
176	*L'oiseau-mouche	——	271
177	*Le colibri	——	273
178	*Les grimperaux et les soui-mangas	——	273
179	*Le corbeau	——	274
180	*Le jaco ou le perroquet cendré	——	276
181	*Le martin-pêcheur, ou l'alcyon	——	276
182	*Le cygne	*Buffon*	277
183	*Le paon	——	278
184	*Le serin des Canaries	——	279
185	*La linotte	——	280
186	*Le chardonneret	——	280
187	*Le rossignol	——	281
188	*La fauvette	——	282
189	QUADRUPÈDES. *Le cheval	——	283
190	*L'âne	——	284
191	*Le bœuf	——	*ibid.*
192	*La chèvre et la brebis	——	285
193	*Le chien	——	*ibid.*
194	*Le chat	——	287
195	ANIMAUX SAUVAGES. *Le cerf, plaisir de la chasse	——	*ibid.*
196	*Le renard	——	288
197	*Le loup	——	289
198	*Le lion	——	*ibid.*
199	*Le tigre	——	290
200	*L'éléphant	——	291
201	*Le rhinocéros	——	292
202	*Le chameau	——	293
203	*Le castor	——	294
204	L'homme	——	297
205	Principes de l'homme	——	*ibid.*
206	*L'âme comparée au corps	——	298
207	*L'homme comparé à l'animal	*J. J. Rousseau*	299
208	*Force de l'homme	*Buffon*	300
209	*Sa supériorité sur les animaux	——	*ibid.*
210	*Etat de pure nature	——	301
211	*Différence de l'homme sauvage et de l'homme policé	*J. J. Rousseau*	303
212	L'homme moral dans la jeunesse et dans l'âge mûr	*Buffon*	304
213	Source du bonheur, causes du malheur	——	305
214	L'homme en société	——	306
215	*Des différentes formes de gouvernement	*Barthélemy*	*ibid.*
216	*De la royauté ou monarchie	——	*ibid.*
217	*Sentiment des anciens philosophes sur la monarchie	——	307
218	*Son excellence	*Montesquieu*	*ibid.*
219	*Ses avantages sur tous les autres gouvernemens	——	308
220	*Ses propriétés distinctives	——	*ibid.*
221	*Devoir des rois ou monarques	*Fénélon*	309
222	*De la corruption du principe de la monarchie	*Montesquieu*	310
223	*De la tyrannie ou despotisme	*Barthélemy*	*ibid.*
224	*Propriété distinctive du gouvernement despotique	*Montesquieu*	311
225	*La tyrannie d'un seul préférable à celle de plusieurs	*Voltaire*	*ibid.*
226	*De la corruption du principe du gouvernement despotique	*Montesquieu*	*ibid.*
227	*De l'aristocratie	*Barthélemy*	312
228	*De la corruption du principe de l'aristocratie	*Montesquieu*	*ibid.*
229	*De l'oligarchie	*Barthélemy*	313
230	*De la démocratie	——	314
231	*Du principe de la démocratie	*Montesquieu*	315
232	*De la corruption de ce principe	——	316
233	*De l'esprit d'égalité extrême	——	317
234	*Continuation du même sujet	*Voltaire*	*ibid.*
235	*Ce que c'est que la liberté	*Montesquieu*	318

Sections.		Auteurs.	Pag.
236	*De la liberté politique	*Voltaire*	*ibid.*
237	*Quela vraie liberté est fondée sur l'autorité des lois	*Fénélon*	*ibid.*
238	*Du gouvernement mixte	*Barthélemy*	319
239	*Idée générale du gouvernement Anglois	*Voltaire*	*ibid.*
240	De la constitution de l'Angleterre	*Montesquieu*	*ibid.*
241	*De l'empire des lois	*Barthélemy*	325
242	*De l'empire des mœurs	——	325
243	Règle des mœurs et obéissance aux lois, premier principe de la félicité des empires	*Massillon*	326
244	*Que le meilleur des gouvernemens seroit celui où l'on n'obéiroit qu'aux lois	*Voltaire*	328
245	*Suites funestes de l'anarchie, admirable effet de l'ordre. Les Troglodites. Histoire	*Montesquieu*	*ibid.*
246	*Maximes sur lesquelles les anciens législateurs avoient formé leurs codes	*Barthélemy*	332
247	*Grands changemens que la religion chrétienne a apportés dans le gouvernement des états	*Montesquieu*	333
248	La religion est le fondement le plus solide de la prospérité des états	*le P. de Neuville*	334
249	*Paradoxe de Bayle	*Montesquieu*	335
250	*République chrétienne du Paraguay	*Châteaubriant*	*ibid.*
251	*La religion est la base de toute législation sociale	*Anonyme*	338
252	*Son pouvoir sur l'esprit des peuples	*S. Réal*	339
253	*Motifs qui attachent à la religion	*Montesquieu*	341
254	*Utilité des mœurs	*Servan*	*ibid.*
255	*Elles doivent être le plus ferme appui des institutions sociales	*Anonyme*	342
256	*Notion précise des mœurs, leurs effets admirables	*Servan*	343
257	*Continuation du même sujet	——	344
258	*Que c'est des mœurs que découle le bonheur public	*de Servan*	345
259	*Image d'un état bien gouverné	*Fénélon*	346
260	*Que dans un état rien n'est si dangereux que l'exemple du vice	——	347
261	*Véritable cause des révoltes dans un état	——	*ibid.*
262	*Dangers auxquels s'exposent les rois en poussant trop loin leur autorité	——	348
263	*Qu'un roi est moins puissant à mesure que son autorité est plus absolue	——	*ibid.*

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS.

DE L'IMPRIMERIE DE COX, FILS ET BAYLIS, GREAT QUEEN STREET,
LINCOLN'S-INN-FIELDS.

BIBLIOTHEQUE PORTATIVE

DES

ECRIVAINS FRANÇOIS,

OU

CHOIX

DES

MEILLEURS MORCEAUX

EXTRAITS DE LEURS OUVRAGES,

EN PROSE,

PAR MM. MOYSANT ET DE LEVIZAC;

Seconde Edition considérablement augmentée et sur un nouveau plan.

TOME II.

LIVRE QUATRIEME.

A LONDRES,

CHEZ DULAU ET CO. SOHO SQUARE; ROBINSONS, PATER NOSTER ROW, ET MAWMAN, POULTRY.

1803.

BIBLIOTHÈQUE PORTATIVE

DES

ÉCRIVAINS FRANÇOIS,

EN PROSE.

LIVRE QUATRIÈME.

MŒURS DES PEUPLES, CARACTÈRES, SCÈNES DRAMATIQUES, LETTRES, ANECDOTES, PENSÉES.

§ 1. *Caractère des Peuples.*

Chaque peuple a son caractère comme chaque homme, et ce caractère général est formé de toutes les ressemblances que la nature et l'habitude ont mises entre les habitans d'un même pays, au milieu des variétés qui les distinguent. Ainsi le caractère, le génie, l'esprit François résulte de ce que les différentes provinces de ce royaume ont entre elles de semblable. Les peuples de la Guyenne et ceux de la Normandie diffèrent beaucoup; cependant on reconnoît en eux le génie François, qui forme une nation de ces différentes provinces, et qui les distingue au premier coup d'œil des Italiens et des Allemands. Le climat et le sol impriment évidemment aux hommes, comme aux animaux et aux plantes, des marques qui ne changent point. Celles qui dépendent du gouvernement, de la religion, de l'éducation, s'altèrent. C'est là le nœud qui explique comment les peuples ont perdu une partie de leur ancien caractère et ont conservé l'autre. Le gouvernement barbare des Turcs a énervé les Grecs sans avoir pu détruire le fond du caractère et la trempe de l'esprit de ces peuples.

Dans les beaux siècles des Arabes, les sciences et les arts fleurirent chez les Numides; aujourd'hui ils ne savent pas même régler leur année, et en faisant sans cesse le métier de pirate, ils n'ont pas un pilote qui sache prendre hauteur, pas un bon constructeur de vaisseau. Ils achètent des chrétiens et surtout des Hollandois, les agrêts, les canons, la poudre dont ils se servent pour s'emparer de nos vaisseaux marchands.

Depuis la mort de Toman-Bey, dernier roi Mamelut, le peuple d'Egypte fut enseveli dans le plus honteux avilissement; cette nation qu'on dit avoir été si guerrière du temps de Sésostris, est devenue plus pusillanime que du temps de Cléopatre. On nous dit qu'elle inventa les sciences, et elle n'en cultive pas une; qu'elle étoit sérieuse et grave, et aujourd'hui on la voit légère et gaie, chanter et danser dans la pauvreté et dans l'esclavage; cette multitude d'habitans qu'on disoit innombrable, se réduit à trois millions tout au plus. Il ne s'est pas fait un plus grand changement dans

Rome et dans Athènes ; c'est une preuve sans réplique, que si le climat influe sur le caractere des hommes, le gouvernement a bien plus d'influence encore que le climat.

Les peuples sont ce que les rois ou les ministres les font être. Le courage, la force, l'industrie, tous les talens restent ensevelis, jusqu'à ce qu'il paroisse un génie qui les ressuscite. On a cru que la monarchie Espagnole étoit anéantie, parce que les rois Philippe III, Philippe IV, et Charles II ont été malheureux ou foibles. Mais que l'on voie comment cette monarchie a repris tout d'un coup une nouvelle vie sous le cardinal Albéroni.

Il seroit aussi déraisonnable de condamner toute une nation pour les crimes éclatans de quelques particuliers, que de la canoniser sur la réforme de la Trappe.

Voltaire.

§ 2. *Peuples de l'Orient.*

Nos historiens se sont étendus sur les Egyptiens, mais ils suppriment les Indiens et les Chinois, aussi anciens pour le moins que les peuples d'Egypte, et non moins considérables.

Nourris des productions de leur terre, vêtus de leurs étoffes, amusés par les jeux qu'ils ont inventés, instruits même par leurs anciennes fables morales, pourquoi négligerions-nous de connoître l'esprit de ces nations, chez qui les peuples commerçans de notre Europe ont voyagé dès qu'ils ont pu trouver un chemin jusqu'à elles ?

En vous instruisant en philosophe de ce qui concerne ce globe, vous portez d'abord votre vue sur l'orient, berceau de tous les arts, et qui a tout donné à l'occident.

Les climats orientaux, voisins du midi, tiennent tout de la nature ; et nous, dans notre occident septentrional, nous devons tout au temps, au commerce, à une industrie tardive. Des forêts, des pierres, des fruits sauvages, voilà tout ce qu'à produit naturellement le pays des Celtes, des Allobroges, des Pictes, des Germains, des Sarmates et des Scythes. On dit que l'île de Sicile produit d'elle-même un peu d'avoine ; mais le froment, le riz, les fruits délicieux croissent vers l'Euphrate, à la Chine et dans l'Inde. Les pays fertiles furent les premiers peuplés, les premiers policés. Tout le levant, depuis la Grèce jusqu'aux extrémités de notre hémisphère, fut long-temps célèbre avant que nous en sussions assez pour connoître que nous étions barbares. Quand on veut savoir quelque chose des Celtes nos ancêtres, il faut avoir recours aux Grecs, aux Romains, nations encore très-postérieures aux Asiatiques.

Le même.

§ 3. *Anciens Ethiopiens.*

Les Ethiopiens étoient, selon Hérodote, les mieux faits de tous les hommes, et de la plus belle taille. Leur esprit étoit vif et ferme, mais ils prenoient peu de soin de le cultiver, mettant leur confiance dans leurs corps robustes et dans leurs bras nerveux. Leurs rois étoient électifs, et ils mettoient sur le trône le plus grand et le plus fort. On peut juger de leur humeur par une action que nous raconte Hérodote. Lorsque Cambyse leur envoya, pour les surprendre, des ambassadeurs et des présens tels que les Perses les donnoient, de la pourpre et des bracelets d'or, et des compositions de parfums, ils se moquèrent de ses présens où ils ne voyoient rien d'utile à la vie, aussi bien que de ses ambassadeurs qu'ils prirent pour ce qu'ils étoient, c'est-à-dire pour des espions. Mais leur roi voulut aussi faire un présent à sa mode au roi de Perse, et prenant en main un arc qu'un Perse eût à peine soutenu loin de le pouvoir tirer, il le banda en présence des ambassadeurs, et leur dit : " Voici le conseil que le roi d'Ethiopie donne au roi de Perse. Quand les Perses se pourront servir, aussi aisément que je viens de faire, d'un arc de cette grandeur et de cette force, qu'ils viennent attaquer les Ethiopiens, et qu'ils amènent plus de troupes que n'en a Cambyse. En attendant, qu'ils rendent grâces aux dieux, qui n'ont pas mis dans le cœur des Ethiopiens le désir de s'étendre hors de leur pays." Cela dit, il débanda l'arc, et le donna aux ambassadeurs.

Ces peuples d'Ethiopie n'étoient pourtant pas si justes qu'ils s'en vantoient, ni si renfermés dans leur pays. Leurs voisins les Egyptiens, avoient souvent éprouvé leurs forces. Il n'y a rien de suivi dans les conseils de ces nations sauvages et mal cultivées ; si la nature y commence souvent de beaux sentimens, elle ne les achève jamais. Aussi n'y

voyons-nous que peu de choses à apprendre et à imiter.

Bossuet.

§ 4. *Anciens Egyptiens.*

Les Egyptiens sont les premiers où l'on ait su les règles du gouvernement. Cette nation grave et sérieuse connut d'abord la vraie fin de la politique, qui est de rendre la vie commode et les peuples heureux. La température toujours uniforme du pays, y faisoit les esprits solides et constans. Comme la vertu est le fondement de toute la société, ils l'ont soigneusement cultivée. Leur principale vertu a été la reconnoissance. La gloire qu'on leur a donnée d'être les plus reconnoissans de tous les hommes, fait voir qu'ils étoient les plus sociables. Les bienfaits sont le lien de la concorde publique et particulière. Qui reconnoît les grâces, aime à en faire ; et en bannissant l'ingratitude, le plaisir de faire du bien demeure si pur, qu'il n'y a plus moyen de n'y être pas sensible. Leurs lois étoient simples, pleines d'équité, et propres à unir entre eux les citoyens. Celui qui pouvant sauver un homme attaqué, ne le faisoit pas étoit puni de mort aussi cruellement que l'assassin. Que si on ne pouvoit secourir le malheureux, il falloit du moins dénoncer l'auteur de la violence, et il y avoit des peines établies contre ceux qui manquoient à ce devoir. Ainsi les citoyens étoient à la garde les uns des autres, et tout le corps de l'état étoit uni contre les méchans. Il n'étoit pas permis d'être inutile à l'état : la loi assignoit à chacun son emploi, qui se perpétuoit de père en fils. On ne pouvoit ni en avoir deux, ni changer de profession ; mais aussi toutes les professions étoient honorées. Il falloit qu'il y eût des emplois et des personnes plus considérables, comme il faut qu'il y ait des yeux dans le corps. Leur éclat ne fait pas mépriser les pieds, ni les parties les plus basses. Ainsi, parmi les Egyptiens, les prêtres et les soldats avoient des marques d'honneur particulières ; mais tous les métiers jusqu'aux moindres, étoient en estime ; et on ne croyoit pas pouvoir, sans crime, mépriser les citoyens dont les travaux, quels qu'ils fussent, contribuoient au bien public. Par ce moyen, tous les arts venoient à leur perfection : l'honneur qui les nourrit, s'y mêloit partout : on faisoit mieux ce qu'on avoit toujours vu faire, et à quoi on s'étoit uniquement exercé dès son enfance.

Mais il y avoit une occupation qui devoit être commune, c'étoit l'étude des lois et de la sagesse. L'ignorance de la religion et de la police du pays n'étoit excusée en aucun état. Au reste, chaque profession avoit son canton qui lui étoit assigné. Il n'en arrivoit aucune incommodité dans un pays dont la largeur n'étoit pas grande ; et dans un si bel ordre, les fainéans ne savoient où se cacher.

Parmi de si bonnes lois, ce qu'il y avoit de meilleur, c'est que tout le monde étoit nourri dans l'esprit de les observer. Une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte ; tout s'y faisoit toujours de même, et l'exactitude qu'on y avoit à garder les petites choses, maintenoit les grandes. Aussi n'y eut-il jamais de peuple qui ait conservé plus long-temps ses usages et ses lois. L'ordre des jugemens servoit à entretenir cet esprit. Trente juges étoient tirés des principales villes, pour composer la compagnie qui jugeoit tout le royaume. On étoit accoutumé à ne voir dans ces places que les plus honnêtes gens du pays, et les plus graves. Le prince leur assignoit certains revenus, afin qu'affranchis des embarras domestiques, ils pussent donner tout leur temps à faire observer les lois. Ils ne tiroient rien des procès, et on ne s'étoit pas encore avisé de faire un métier de la justice. Pour éviter les surprises, les affaires étoient traitées par écrit dans cette assemblée. On y craignoit la fausse éloquence, qui éblouit les esprits et émeut les passions. La vérité ne pouvoit être expliquée d'une manière trop sèche : le président du sénat portoit un collier d'or et de pierres précieuses, d'où pendoit une figure sans yeux qu'on appeloit la vérité. Quand il la prenoit, c'étoit le signal pour commencer la séance. Il l'appliquoit au parti qui devoit gagner sa cause, et c'étoit la forme de prononcer les sentences. Un des plus beaux artifices des Egyptiens, pour conserver leurs anciennes maximes, étoit de les revêtir de certaines cérémonies qui les imprimoient dans les esprits. Ces cérémonies s'observoient avec réflexion ; et l'humeur sérieuse des Egyptiens ne permettoit pas qu'elles tournassent en simples formules. Ceux qui n'avoient point d'affaires, et dont la vie étoit innocente, pouvoient éviter l'examen de ce sévère tribunal.

Mais il y avoit en Egypte une espèce de jugement tout à fait extraordinaire, dont personne n'échappoit. C'est une consolation en mourant de laisser son nom en estime parmi les hommes, et de tous les biens humains, c'est le seul que la mort ne nous peut ravir. Mais il n'étoit pas permis en Egypte de louer indifféremment tous les morts, il falloit avoir cet honneur par un jugement public. Aussitôt qu'un homme étoit mort, on l'amenoit en jugement. L'accusateur public étoit écouté : s'il prouvoit que la conduite du mort eût été mauvaise, on en condamnoit la mémoire, et il étoit privé de la sépulture. Le peuple admiroit le pouvoir des lois, qui s'étendoit jusqu'après la mort, et chacun touché de l'exemple, craignoit de déshonorer sa mémoire et sa famille. Que si le mort n'étoit convaincu d'aucune faute, on l'ensevelissoit honorablement : on faisoit son panégyrique, mais sans y rien mêler de sa naissance. Toute l'Egypte étoit noble, et d'ailleurs on n'y goûtoit de louanges que celles qu'on s'attiroit par son mérite.

Chacun sait combien curieusement les Egyptiens conservoient les corps morts. Leurs momies se voient encore. Ainsi leur reconnoissance envers leurs parens étoit immortelle: les enfans en voyant les corps de leurs ancêtres, se souvenoient de leurs vertus que le public avoit reconnues, et s'excitoient à aimer les lois qu'ils leur avoient laissées.

Pour empêcher les emprunts, d'où naissent la fainéantise, les fraudes et la chicane, l'ordonnance du roi Asychis ne permettoit d'emprunter qu'à condition d'engager le corps de son père à celui dont on empruntoit. C'étoit une impiété et une infamie tout ensemble, de ne pas retirer assez promptement un gage si précieux, et celui qui mouroit sans s'être acquité de ce devoir, étoit privé de la sépulture.

Le royaume étoit héréditaire, mais les rois étoient obligés, plus que tous les autres, à vivre selon les lois : ils en avoient de particulières, qu'un roi avoit digérées, et qui faisoit une partie des livres sacrés. Ce n'est pas qu'on disputât rien aux rois, ou que personne eût droit de les contraindre, au contraire, on les respectoit comme des dieux : mais c'est qu'une coutume ancienne avoit tout réglé, et qu'ils ne s'avisoient pas de vivre autrement que leurs ancêtres. Ainsi ils souffroient sans peine, non-seulement que la qualité des viandes et la mesure du boire et du manger leur fût marquée (car c'étoit une chose ordinaire en Egypte où tout le monde étoit sobre, et où l'air du pays inspiroit la frugalité), mais encore que toutes leurs heures fussent destinées. En s'éveillant au point du jour, lorsque l'esprit est le plus net et les pensées les plus plus pures, ils lisoient leurs lettres, pour prendre une idée plus droite et plus véritable des affaires qu'ils avoient à décider. Sitôt qu'ils étoient habillés, ils alloient sacrifier au temple. Là, environnés de toute leur cour, et les victimes étant à l'autel, ils assistoient à une prière pleine d'instruction, où le pontife prioit les dieux de donner au prince toutes les vertus royales, en sorte qu'il fût religieux envers les dieux, doux envers les hommes, modéré, juste, magnanime, sincère et éloigné du mensonge, libéral, maître de lui-même, punissant au-dessous du mérite, et récompensant au-dessus. Le pontife parloit ensuite des fautes que les rois pouvoient commettre : mais il supposoit toujours qu'ils n'y tomboient que par surprise ou par ignorance, chargeant d'imprécations les ministres qui leur donnoient de mauvais conseils et leur déguisoient la vérité. Telle étoit la manière d'instruire les rois. On croyoit que les reproches ne faisoient qu'aigrir leurs esprits, et que le moyen le plus efficace de leur inspirer la vertu, étoit de leur marquer leur devoir dans des louanges conformes aux lois, et prononcées gravement devant les dieux. Après la prière et le sacrifice, on lisoit au roi, dans les saints livres, les conseils et les actions des grands hommes, afin qu'il gouvernât son état par leurs maximes, et maintînt les lois qui avoient rendu ses prédécesseurs heureux aussi-bien que leurs sujets.

Ce qui montre que ces remontrances se faisoient, et s'écoutoient sérieusement, c'est qu'elles avoient leur effet. Parmi les Thébains, c'est-à-dire dans la dynastie principale, celle où les lois étoient en vigueur, et qui devint à la fin la maîtresse de toutes les autres, les plus grands hommes ont été les rois. Les deux Mercures, auteurs des sciences et de toutes les institutions des Egyptiens, l'un voisin des temps du déluge, et l'autre qu'ils ont appelé le Trismégiste ou le trois fois grand, contemporain de Moïse, ont été tous deux rois de Thèbes. Toute

l'Egypte a profité de leurs lumières, et Thèbes doit à leurs instructions d'avoir eu peu de mauvais princes. Ceux-ci étoient épargnés pendant leur vie, le repos public le vouloit ainsi : mais ils n'étoient pas exempts du jugement qu'il falloit subir après la mort. Quelques-uns ont été privés de la sépulture, mais on en voit peu d'exemples ; et au contraire, la plupart des rois ont été si chéris des peuples, que chacun pleuroit leur mort autant que celle de son père ou de ses enfans.

Cette coutume de juger les rois après leur mort, parut si sainte au peuple de Dieu, qu'il l'a toujours pratiquée. Nous voyons dans l'écriture, que les méchans rois étoient privés de la sépulture de leurs ancêtres, et nous apprenons de Joseph que cette coutume duroit encore du temps des Asmonéens. Elle faisoit entendre aux rois, que si leur majesté les met au-dessus des jugemens humains pendant leur vie, ils y reviennent enfin, quand la mort les a égalés aux autres hommes.

Les Egyptiens avoient l'esprit inventif, mais ils le tournoient aux choses utiles. Leurs Mercures ont rempli l'Egypte d'inventions merveilleuses, et ne lui avoient presque rien laissé ignorer de ce qui pouvoit rendre la vie commode et tranquille. Je ne puis laisser aux Egyptiens la gloire qu'ils ont donnée à leur Osiris, d'avoir inventé le labourage, car on le trouve de tout temps dans les pays voisins de la terre d'où le genre humain s'est répandu, et on ne peut douter qu'il ne fût connu dès l'origine du monde. Aussi les Egyptiens donnent-ils eux-mêmes une si grande antiquité à Osiris, qu'on voit bien qu'ils ont confondu son temps avec celui des commencemens de l'univers, et qu'ils ont voulu lui attribuer les choses dont l'origine passoit de bien loin tous les temps connus dans leur histoire. Mais si les Egyptiens n'ont pas inventé l'agriculture, ni les autres arts que nous voyons devant le déluge, ils les ont tellement perfectionnés, et ont pris un si grand soin de les rétablir parmi les peuples où la barbarie les avoit fait oublier, que leur gloire n'est guère moins grande que s'ils en avoient été les inventeurs.

Il y en a même de très-importans dont on ne peut leur disputer l'invention. Comme leur pays étoit uni, et leur ciel toujours pur et sans nuage, ils ont été les premiers à observer le cours des astres; ils ont aussi les premiers réglé l'année. Ces observations les ont jetés naturellement dans l'arithmétique ; et s'il est vrai ce que dit Platon, que le soleil et la lune aient enseigné aux hommes la science des nombres, c'est-à-dire, qu'on ait commencé les comptes réglés par celui des jours, des mois et des ans, les Egyptiens sont les premiers qui aient écouté ces merveilleux maîtres. Les planètes et les autres astres ne leur ont pas été moins connus, et ils ont trouvé cette grande année qui ramène le ciel à son premier point. Pour reconnoître leurs terres, tous les ans couvertes par le débordement du Nil, ils ont été obligés de recourir à l'arpentage, qui leur a bientôt appris la géométrie. Ils étoient grands observateurs de la nature, qui dans un air si serein et sous un soleil si ardent, étoit forte et féconde parmi eux. C'est aussi ce qui leur a fait inventer ou perfectionner la médecine. Ainsi, toutes les sciences ont été en grand honneur parmi eux. Les inventeurs des choses utiles recevoient, et de leur vivant, et après leur mort, de dignes récompenses de leurs travaux.

C'est ce qui a consacré les livres de leurs deux Mercures, et qui les a fait regarder comme des livres divins. Le premier de tous les peuples où on voit des bibliothèques, est celui d'Egypte. Le titre qu'on leur donnoit, inspiroit l'envie d'y entrer, et d'en pénétrer les secrets : on les appeloit, *le trésor des remèdes de l'âme*. Elle s'y guérissoit de l'ignorance, la plus dangereuse de ses maladies, et la source de toutes les autres.

Une des choses qu'on imprimoit le plus fortement dans l'esprit des Egyptiens, étoit l'estime et l'amour de leur patrie. Elle étoit, disoient-ils, le séjour des dieux : ils y avoient régné durant des milliers infinis d'années. Elle étoit la mère des hommes et des animaux, que la terre d'Egypte, arrosée du Nil, avoit enfantés pendant que le reste de la nature étoit stérile. Les prêtres qui composoient l'histoire d'Egypte de cette suite immense de siècles, qu'ils ne remplissoient que de fables et des généalogies de leurs dieux, le faisoient pour imprimer dans l'esprit des peuples, l'antiquité et la noblesse de leur pays. Au reste, leur vraie histoire étoit renfermée dans des bornes raisonnables ; mais ils trou-

voient beau de se perdre dans un abîme infini de temps qui sembloit les approcher de l'éternité.

Bossuet.

§ 5. *Continuation du même Sujet.*

Quelques grands et magnifiques monumens que l'ancienne Egypte ait élevés, ce n'étoit pas sur les choses inanimées qu'elle travailloit le plus. Ses plus nobles travaux et son plus bel art consistoit à former les hommes. La Grèce en étoit si persuadée, que ses plus grands hommes, un Homère, un Pythagore, un Platon, Lycurgue même et Solon, ces deux grands législateurs, et les autres qu'il n'est pas besoin de nommer, allèrent apprendre la sagesse en Egypte. Dieu a voulu que Moïse même fût instruit dans toute la sagesse des Egyptiens : c'est par là qu'il a commencé à être puissant en paroles et en œuvres. La vraie sagesse se sert de tout, et Dieu ne veut pas que ceux qu'il inspire négligent les moyens humains qui viennent aussi de lui à leur manière.

Ces sages d'Egypte avoient étudié le régime qui fait les esprits solides, les corps robustes, les femmes fécondes, et les enfans vigoureux. Par ce moyen, le peuple croissoit en nombre et en forces. Le pays étoit sain naturellement ; mais la philosophie leur avoit appris que la nature veut être aidée. Il y a un art de former les corps aussi-bien que les esprits. Cet art, que notre nonchalance nous a fait perdre, étoit bien connu des anciens, et l'Egypte l'avoit trouvé. Elle employoit principalement à ce beau dessein la frugalité et les exercices. Dans un grand champ de bataille qui a été vu par Hérodote, les crânes des Perses aisés à percer, et ceux des Egyptiens, plus durs que les pierres auxquelles ils étoient mêlés, montroient la mollesse des uns et la robuste constitution qu'une nourriture frugale et de vigoureux exercices donnoient aux autres. La course à pied, la course à cheval, la course dans les charriots se pratiquoit en Egypte avec une adresse admirable, et il n'y avoit point, dans tout l'univers, de meilleurs hommes de cheval que les Egyptiens. Quand Diodore nous dit qu'ils rejetoient la lutte comme un exercice qui donnoit une force dangereuse et peu durable, il a dû l'entendre de la lutte outrée des athlètes, que la Grèce elle-même qui la couronnoit dans ses jeux, avoit blâmée comme peu convenable aux personnes libres ; mais avec une certaine modération, elle étoit digne des honnêtes gens; et Diodore lui-même nous apprend que le Mercure des Egyptiens en avoit inventé les règles, aussi-bien que l'art de former les corps. Il faut entendre de même, ce que dit encore cet auteur, touchant la musique. Celle qu'il fait mépriser aux Egyptiens, comme capable de ramollir les courages, étoit sans doute cette musique molle et efféminée, qui n'inspire que les plaisirs et une fausse tendresse. Car pour cette musique généreuse, dont les nobles accords élèvent l'esprit et le cœur, les Egyptiens n'avoient garde de la mépriser, puisque, selon Diodore même, leur Mercure l'avoit inventée, et avoit aussi inventé le plus grave des instrumens de musique. Dans la procession solennelle des Egyptiens, où l'on portoit en cérémonie les livres de Trismégiste, on voit marcher à la tête le chantre tenant en main *un symbole de la musique* (je ne sais pas ce que c'est) *et le livre des hymnes sacrés*. Enfin l'Egypte n'oublioit rien pour polir l'esprit, ennoblir le cœur et fortifier le corps. Quatre cent mille soldats qu'elle entretenoit, étoient ceux de ses citoyens qu'elle exerçoit avec plus de soin. Les lois de la milice se conservoient aisément, et comme par elles-mêmes, parce que les pères les apprenoient à leurs enfans : car la profession de la guerre passoit de père en fils comme les autres ; et après les familles sacerdotales, celles qu'on estimoit les plus illustres, étoient comme parmi nous les familles destinées aux armes. Je ne veux pas dire pourtant que l'Egypte ait été guerrière. On a beau avoir des troupes réglées et entretenues ; on a beau les exercer à l'ombre dans les travaux militaires et parmi les images des combats : il n'y a jamais que la guerre et les combats effectifs qui fassent les hommes guerriers. L'Egypte aimoit la paix, parce qu'elle aimoit la justice, et n'avoit des soldats que pour sa défense. Contente de son pays où tout abondoit, elle ne songeoit point aux conquêtes. Elle s'étendoit d'une autre sorte, en envoyant ses colonies par toute la terre, et avec elles la politesse et les lois. Les villes les plus célèbres venoient apprendre en Egypte leurs antiquités, et la source de leurs plus belles institutions. On la consultoit de tous côtés

sur les règles de la sagesse. Quand ceux d'Elide eurent établi les jeux olympiques, les plus illustres de la Grèce, ils recherchèrent par une ambassade solennelle l'approbation des Egyptiens, et apprirent d'eux de nouveaux moyens d'encourager les combattans. L'Égypte régnoit par ses conseils, et cet empire d'esprit lui parut plus noble et plus glorieux que celui qu'on établit par les armes. Encore que les rois de Thèbes fussent sans comparaison les plus puissans de tous les rois de l'Egypte, jamais ils n'ont entrepris sur les dynasties voisines, qu'ils ont occupées seulement quand elles eurent été envahies par les Arabes ; de sorte qu'à vrai dire ils les ont plutôt enlevées aux étrangers, qu'ils n'ont voulu dominer sur les naturels du pays.

Bossuet.

§ 6. *Assyriens, Mèdes et Perses.*

Babylone sembloit être née pour commander à toute la terre. Ses peuples étoient pleins d'esprit et de courage. De tout temps la philosophie régnoit parmi eux avec les beaux arts, et l'orient n'avoit guère de meilleurs soldats que les Chaldéens. L'antiquité admire les riches moissons d'un pays que la négligence de ses habitans laisse maintenant sans culture ; et son abondance le fit regarder sous les anciens rois de Perse, comme la troisième partie d'un si grand empire. Ainsi les rois d'Assyrie enflés d'un accroissement qui ajoutoit à leur monarchie une ville si opulente, conçurent de nouveaux desseins. Nabuchodonosor I crut son empire indigne de lui, s'il n'y joignoit tout l'univers. Nabuchodonosor II, superbe plus que tous les rois ses prédécesseurs, après des succès inouïs et des conquêtes surprenantes, voulut plutôt se faire adorer comme un dieu, que commander comme un roi. Quels ouvrages n'entreprit-il point dans Babylone? Quelles murailles, quelles tours, quelles portes, et quelle enceinte y vit-on paroître ! Il sembloit que l'ancienne tour de Babel allât être renouvelée dans la hauteur prodigieuse du temple de Bel, et que Nabuchodonosor voulût de nouveau menacer le ciel. Son orgueil, quoique abattu par la main de Dieu, ne laissa pas de revivre dans ses successeurs. Ils ne pouvoient souffrir autour d'eux aucune domination ; et voulant tout mettre sous le joug, ils devinrent insupportables aux peuples voisins. Cette jalousie réunit contre eux, avec les rois de Médie et les rois de Perse, une grande partie des peuples d'orient. L'orgueil se tourne aisément en cruauté. Comme les rois de Babylone traitoient inhumainement leurs sujets, des peuples entiers aussi-bien que des principaux seigneurs de leur empire se joignirent à Cyrus et aux Mèdes. Babylone trop accoutumée à commander et à vaincre, pour craindre tant d'ennemis ligués contre elle, pendant qu'elle se croyoit invincible, devint captive des Medes qu'elle prétendoit subjuguer, et périt enfin par son orgueil.

La destinée de cette ville fut étrange, puisqu'elle périt par ses propres inventions. L'Euphrate faisoit à peu près dans ses vastes plaines le même effet que le Nil dans celles d'Egypte : mais pour le rendre commode, il falloit encore plus d'art et plus de travail que l'Egypte n'en employoit pour le Nil. L'Euphrate étoit droit dans son cours, et jamais ne se débordoit. Il lui fallut faire dans tout le pays un nombre infini de canaux, afin qu'il en pût arroser les terres dont la fertilité devenoit incomparable par ce secours. Pour rompre la violence de ses eaux trop impétueuses, il fallut le faire couler par mille détours, et lui creuser de grands lacs qu'une sage reine revêtit avec une magnificence incroyable. Nitocris, mère de Labynithe, autrement nommé Nabonide, ou Baltasar, dernier roi de Babylone, fit ces grands ouvrages. Mais cette reine entreprit un travail bien plus merveilleux : ce fut d'élever sur l'Euphrate un pont de pierre, afin que les deux côtés de la ville que l'immense largeur de ce fleuve séparoit trop, pussent communiquer ensemble. Il fallut donc mettre à sec une rivière si rapide et si profonde, en détournant ses eaux dans un lac immense que la reine avoit fait creuser. En même temps on bâtit le pont, dont les solides matériaux étoient préparés, et on revêtit de brique les deux bords du fleuve jusqu'à une hauteur étonnante, en y laissant des descentes revêtues de même, et d'un aussi bel ouvrage que les murailles de la ville. La diligence du travail en égala la grandeur. Mais une reine si prévoyante ne songea pas qu'elle apprenoit à ses ennemis à prendre sa ville. Ce fut dans le même lac qu'elle avoit creusé, que Cyrus détourna l'Euphrate, quand désespérant de réduire Babylone ni par force, ni par fa-

mine, il s'y ouvrit des deux côtés de la ville le passage qui a été tant marqué par les prophètes.

Si Babylone eût pu croire qu'elle eût été périssable comme toutes les choses humaines, et qu'une confiance insensée ne l'eût pas jetée dans l'aveuglement : non-seulement elle eût pu prévoir ce que fit Cyrus, puisque la mémoire d'un travail semblable étoit récente ; mais encore, en gardant toutes les descentes, elle eût accablé les Perses dans le lit de la rivière où ils passoient. Mais on ne songeoit qu'aux plaisirs et aux festins : il n'y avoit ni ordre, ni commandement réglé. Ainsi périssent non-seulement les plus fortes places, mais encore les plus grands empires. L'épouvante se mit partout : le roi impie fut tué ; et Xénophon qui donne ce titre au dernier roi de Babylone, semble désigner par ce mot les sacriléges de Baltasar, que Daniel nous fait voir punis par une chute si surprenante.

Les Mèdes qui avoient détruit le premier empire des Assyriens, détruisirent encore le second, comme si cette nation eût dû être toujours fatale à la grandeur Assyrienne. Mais à cette dernière fois la valeur et le grand nom de Cyrus fit que les Perses ses sujets eurent la gloire de cette conquête.

En effet, elle est due entiérement à ce héros, qui ayant été élevé sous une discipline sévère et régulière, selon la coutume des Perses, peuples alors aussi modérés, que depuis ils ont été voluptueux, fut accoutumé dès son enfance à une vie sobre et militaire. Les Mèdes autrefois si laborieux et si guerriers, mais à la fin ramollis par leur abondance, comme il arrive toujours, avoient besoin d'un tel général. Cyrus se servit de leurs richesses et de leur nom toujours respecté en orient ; mais il mettoit l'espérance du succès dans les troupes qu'il avoit amenées de Perse. Dès la première bataille le roi de Babylone fut tué, et les Assyriens mis en déroute. Le vainqueur offrit le duel au nouveau roi ; et en montrant son courage, il se donna la réputation d'un prince clément qui épargne le sang des sujets. Il joignit la politique à la valeur. De peur de ruiner un si beau pays, qu'il regardoit déjà comme sa conquête, il fit résoudre que les laboureurs seroient épargnés de part et d'autre. Il sut réveiller la jalousie des peuples voisins contre l'orgueilleuse puissance de Babylone qui alloit tout envahir ; et enfin la gloire qu'il s'étoit acquise autant par sa générosité et par sa justice que par le bonheur de ses armes les ayant tous réunis sous ses étendards, avec de si grands secours il soumit cette vaste étendue de terre dont il composa son empire.

C'est par là que s'éleva cette monarchie. Cyrus la rendit si puissante, qu'elle ne pouvoit guère manquer de s'accroître sous ses successeurs.

Mais Cambyse, fils de Cyrus, corrompit les mœurs des Perses. Son père si bien élevé parmi les soins de la guerre, n'en prit pas assez de donner au successeur d'un si grand empire une éducation semblable à la sienne ; et par le sort ordinaire des choses humaines, trop de grandeur nuisit à la vertu. Darius, fils d'Hystaspe, qui, d'une vie privée, fut élevé sur le trône, apporta de meilleures dispositions à la souveraine puissance, et fit quelques efforts pour réparer les désordres. Mais la corruption étoit déjà trop universelle ; l'abondance avoit introduit trop de déréglement dans les mœurs ; et Darius n'avoit pas lui-même conservé assez de force pour être capable de redressert out à fait les autres. Tout dégénéra sous ses succeeseurs, et le luxe des Perses n'eût plus de mesure.

Bossuet.

§ 7. *Continuation du même Sujet.*

Mais encore que ces peuples devenus puissans eussent beaucoup perdu de leur ancienne vertu en s'abandonnant aux plaisirs, ils avoient toujours conservé quelque chose de grand et de noble. Que peut-on voir de plus noble que l'horreur qu'ils avoient pour le mensonge, qui passa toujours parmi eux pour un vice honteux et bas ? Ce qu'ils trouvoient de plus lâche après le mensonge, étoit de vivre d'emprunt. Une telle vie leur paroissoit fainéante, honteuse, servile, et d'autant plus méprisable, qu'elle portoit à mentir. Par une générosité naturelle à leur nation, ils traitoient honnêtement les rois vaincus. Pour peu que les enfans de ces princes fussent capables de s'accommoder avec les vainqueurs, ils les laissoient commander dans leur pays avec presque toutes les marques de leur ancienne grandeur. Les Perses étoient honnêtes, civils, libéraux envers les étrangers, et ils savoient s'en servir.

Les gens de mérite étoient connus parmi eux, et ils n'épargnoient rien pour les gagner. Il est vrai qu'ils ne sont pas arrivés à la connoissance parfaite de cette sagesse qui apprend à bien gouverner. Leur grand empire fut toujours régi avec quelque confusion. Ils ne surent jamais trouver ce bel art depuis si bien pratiqué par les Romains, d'unir toutes les parties d'un grand état, et d'en faire un tout parfait. Aussi n'étoient-ils presque jamais sans révoltes considérables. Ils n'étoient pourtant pas sans politique, les règles de la justice étoient connues parmi eux, et ils ont eu de grands rois qui les faisoient observer avec une admirable exactitude. Les crimes étoient sévèrement punis : mais avec cette modération, qu'en pardonnant aisément les premières fautes, on réprimoit les rechutes par de rigoureux châtimens. Ils avoient beaucoup de bonnes lois, presque toutes venues de Cyrus et de Darius, fils d'Hystaspe. Ils avoient des maximes de gouvernement, des conseils réglés pour les maintenir, et une grande subordination dans tous les emplois. Quand on disoit que les grands qui composoient le conseil, étoient les yeux et les oreilles du prince, on avertissoit tout ensemble, et le prince, qu'il avoit ses ministres comme nous avons les organes de nos sens, non pas pour se reposer, mais pour agir par leur moyen, et les ministres qu'ils ne devoient pas agir pour eux mêmes, mais pour le prince qui étoit leur chef et pour tout le corps de l'état. Ces ministres devoient être instruits des anciennes maximes de la monarchie. Le registre qu'on tenoit des choses passées, servoit de règle à la postérité. On y marquoit les services que chacun avoit rendus, de peur qu'à la honte du prince, et au grand malheur de l'état, ils ne demeurassent sans récompense. C'étoit une belle manière d'attacher les particuliers au bien public, que de leur apprendre qu'ils ne devoient jamais sacrifier pour eux seuls, mais pour le roi et pour tout l'état où chacun se trouvoit avec tous les autres. Un des premiers soins du prince étoit de faire fleurir l'agriculture ; et les Satrapes dont le gouvernement étoit le mieux cultivé, avoient la plus grande part aux grâces. Comme il y avoit des charges établies pour la conduite des armes, il y en avoit aussi pour veiller aux travaux rustiques : c'étoit deux charges semblables, dont l'une prenoit soin de garder le pays, et l'autre de le cultiver. Le prince les protégeoit avec une affection presque égale, et les faisoit concourir au bien public. Après ceux qui avoient remporté quelque avantage à la guerre, les plus honorés étoient ceux qui avoient élevé beaucoup d'enfans. Le respect qu'on inspiroit aux Perses dès leur enfance pour l'autorité royale, alloit jusqu'à l'excès, puisqu'ils y mêloient de l'adoration, et paroissoient plutôt des esclaves que des sujets soumis par raison à un empire légitime : c'étoit l'esprit des orientaux, et peut-être que le naturel vif et violent de ces peuples demandoit un gouvernement plus ferme et plus absolu.

La manière dont on élevoit les enfans des rois est admirée par Platon, et proposée aux Grecs comme le modèle d'une éducation parfaite. Dès l'âge de sept ans on les tiroit des mains des eunuques pour les faire monter à cheval, et les exercer à la chasse. A l'âge de quatorze ans, lorsque l'esprit commence à se former, on leur donnoit pour leur instruction quatre hommes des plus vertueux et des plus sages de l'état. Le premier, dit Platon, leur apprenoit la magie, c'est-à-dire dans leur langage, le culte des dieux selon les anciennes maximes et selon les lois de Zoroastre, fils d'Oromase ; le second les accoutumoit à dire la vérité, et à rendre la justice ; le troisième, leur enseignoit à ne se laisser pas vaincre par les voluptés, afin d'être toujours libres et vraiment rois, maîtres d'eux mêmes, et de leurs désirs ; le quatrième, fortifioit leur courage contre la crainte qui en eût fait des esclaves, et leur eût ôté la confiance si nécessaire au commandement. Les jeunes seigneurs étoient élevés à la porte du roi avec ses enfans. On prenoit un soin particulier qu'ils ne vissent ni n'entendissent rien de malhonnête. On rendoit compte au roi de leur conduite. Ce compte qu'on lui en rendoit étoit suivi par son ordre de châtimens, et de récompenses. La jeunesse qui les voyoit, apprenoit de bonne heure, avec la vertu, la science d'obéir et de commander. Avec une si belle institution que ne devoit-on pas espérer des rois de Perse et de leur noblesse, si on eût eu autant de soin de les bien conduire dans le progrès de leur âge qu'on en avoit de les

bien instruire dans leur enfance ? Mais les mœurs corrompues de la nation les entraînoient bientôt dans les plaisirs, contre lesquels nulle éducation ne peut tenir. Il faut pourtant confesser que malgré cette mollesse des Perses, malgré le soin qu'ils avoient de leur beauté et de leur parure, ils ne manquoient pas de valeur. Ils s'en sont toujours piqués, et ils en ont donné d'illustres marques. L'art militaire avoit parmi eux la préférence qu'il méritoit, comme celui à l'abri duquel tous les autres peuvent s'exercer en repos. Mais jamais ils n'en connurent le fond, ni ne surent ce que peut dans une armée la sévérité, la discipline, l'arrangement des troupes, l'ordre des marches et des campemens, et enfin une certaine conduite qui fait remuer ces grands corps sans confusion et à propos. Ils croyoient avoir tout fait quand ils avoient ramassé sans choix un peuple immense qui alloit au combat assez résolument, mais sans ordre, et qui se trouvoit embarrassé d'une multitude infinie de personnes inutiles que le roi et les grands traînoient après eux seulement pour le plaisir. Car leur mollesse étoit si grande, qu'ils vouloient trouver dans l'armée la même magnificence et les mêmes délices que dans les lieux où la cour faisoit sa demeure ordinaire ; de sorte que les rois marchoient accompagnés de leurs femmes, de leurs concubines, de leurs eunuques, et de tout ce qui servoit à leurs plaisirs. La vaisselle d'or et d'argent, et les meubles précieux suivoient dans une abondance prodigieuse, et enfin tout l'attirail que demande une telle vie. Une armée composée de cette sorte, et déjà embarrassée de la multitude excessive de ses soldats, étoit surchargée par le nombre démesuré de ceux qui ne combattoient point. Dans cette confusion, on ne pouvoit se mouvoir de concert ; les ordres ne venoient jamais à temps, et dans une action, tout alloit comme à l'aventure, sans que personne fût en état de pourvoir à ce désordre. Joint encore qu'il falloit avoir fini bientôt, et passer rapidement dans un pays ; car ce corps immense et avide non-seulement de ce qui étoit nécessaire pour la vie, mais encore de ce qui servoit au plaisir, consumoit tout en peu de temps, et on a peine à comprendre d'où il pouvoit tirer sa subsistance.

Cependant, avec ce grand appareil, les Perses étonnoient les peuples qui ne savoient pas mieux la guerre qu'eux. Ceux même qui la savoient, se trouvèrent ou affoiblis par leurs propres divisions, ou accablés par la multitude de leurs ennemis ; et c'est par là que l'Egypte, toute superbe qu'elle étoit, et de son antiquité, et de ses sages institutions, et des conquêtes de son Sésostris, devint sujette des Perses. Il ne leur fut pas malaisé de dompter l'Asie mineure, et même les colonies Grecques que la mollesse de l'Asie avoit corrompues. Mais quand ils vinrent à la Grèce même, ils trouvèrent ce qu'ils n'avoient jamais vu, une milice réglée, des chefs entendus, des soldats accoutumés à vivre de peu, des corps endurcis au travail, que la lutte et les autres exercices ordinaires dans ce pays rendoient adroits ; des armées médiocres à la vérité, mais semblables à ces corps vigoureux où il semble que tout soit nerfs, et où tout est plein d'esprits ; au reste, si bien commandées, et si souples aux ordres de leurs généraux, qu'on eût cru que les soldats n'avoient tous qu'une même âme, tant on voyoit de concert dans leurs mouvemens.

Bossuet.

§ 8. *Grecs.*

Ce que la Grèce avoit de plus grand, étoit une politique ferme et prévoyante, qui savoit abandonner, hasarder, et défendre ce qu'il falloit ; et ce qui est plus grand encore, un courage que l'amour de la liberté et celui de la patrie rendoit invincible.

Les Grecs, naturellement pleins d'esprit et de courage, avoient été cultivés de bonne heure, par des rois et des colonies venues d'Egypte, qui s'étant établies dès les premiers temps en divers endroits du pays, avoient répandu partout cette excellente police des Egyptiens. c'est de là qu'ils avoient appris les exercices du corps, la lutte, la course à pied, la course à cheval et sur des charriots, et les autres exercices qu'ils mirent dans leur perfection par les glorieuses couronnes des Jeux Olympiques. Mais ce que les Egyptiens leur avoient appris de meilleur, étoit à se rendre dociles, et à se laisser former par les lois pour le bien public. Ce n'étoit pas des particuliers qui ne songent qu'à leurs affaires, et ne sentent les maux de l'état qu'autant qu'ils en souffrent eux-mêmes, ou que le repos de leur famille en est troublé. Les

Grecs étoient instruits à se regarder, et à regarder leur famille comme une partie d'un plus grand corps qui étoit le corps de l'état. Les pères nourrissoient leurs enfans dans cet esprit, et les enfans apprenoient dès le berceau à regarder la patrie comme une mère commune à qui ils appartenoient plus encore qu'à leurs parens. Le mot de civilité ne signifioit pas seulement parmi les Grecs la douceur et la déférence mutuelle qui rend les hommes sociables : l'homme civil n'étoit autre chose qu'un bon citoyen qui se regarde toujours comme membre de l'état, qui se laisse conduire par les lois, et conspire avec elles au bien public, sans rien entreprendre sur personne. Les anciens rois de la Grèce avoient eu en divers pays, un Minos, un Cécrops, un Thésée, un Codrus, un Témène, un Cresphonte, un Eurystène, un Patrocle, et autres semblables qui avoient répandu cet esprit dans toute la nation. Ils furent tous populaires, non point en flattant le peuple, mais en procurant son bien et en faisant régner la loi.

Que dirai-je de la sévérité des jugemens. Quel plus grave tribunal y eut-il jamais que celui de l'Aréopage si révéré dans toute la Grèce, qu'on disoit que les dieux mêmes y avoient comparu ? Il a été célèbre dès les premiers temps, et Cécrops apparemment l'avoit fondé sur le modèle des tribunaux de l'Egypte. Aucune compagnie n'a conservé si longtemps la réputation de son ancienne sévérité, et l'éloquence trompeuse en a toujours été bannie.

Les Grecs ainsi policés peu à peu, se crurent capables de se gouverner eux-mêmes, et la plupart des villes se formèrent en républiques. Mais de sages législateurs qui s'élevèrent en chaque pays, un Thales, un Pythagore, un Pittacus, un Lycurgue, un Solon, un Philolas, et tant d'autres que l'histoire marque, empêchèrent que la liberté ne dégénérât en licence. Des lois simplement écrites, et en petit nombre, tenoient les peuples dans le devoir, et les faisoient concourir au bien commun du pays.

L'idée de liberté qu'une telle conduite inspiroit, étoit admirable. Car la liberté, que se figuroient les Grecs, étoit une liberté soumise à la loi, c'est-à-dire à la raison même reconnue par tout le peuple. Ils ne vouloient pas que les hommes eussent du pouvoir parmi eux. Les magistrats redoutés durant le temps de leur ministere, redevenoient des particuliers qui ne gardoient d'autorité qu'autant que leur en donnoit leur expérience. La loi étoit regardée comme la maîtresse : c'étoit elle qui établissoit les magistrats, qui en régloit le pouvoir, et qui enfin châtioit leur mauvaise administration.

Il n'est pas ici question d'examiner si ces idées sont aussi solides que spécieuses. Enfin la Grèce en étoit charmée, et préféroit les inconvéniens de la liberté à ceux de la sujétion légitime, quoique en effet beaucoup moindres. Mais comme chaque forme de gouvernement a ses avantages, celui que la Grèce tiroit du sien, étoit que les citoyens s'affectionnoient d'autant plus à leur pays, qu'ils le conduisoient en commun, et que chaque particulier pouvoit parvenir aux premiers honneurs.

Ce que fit la philosophie pour conserver l'état de la Grèce, n'est pas croyable. Plus ces peuples étoient libres, plus il étoit nécessaire d'y établir, par de bonnes raisons, les règles des mœurs et celles de la société. Pythagore, Thalès, Anaxagore, Socrate, Archytas, Platon, Xénophon, Aristote et une infinité d'autres remplirent la Grèce de ces beaux préceptes. Il y eut des extravagans qui prirent le nom de philosophes : mais ceux qui étoient suivis, étoient ceux qui enseignoient à sacrifier l'intérêt particulier, et même la vie, à l'intérêt général et au salut de l'état ; et c'étoit la maxime la plus commune des philosophes, qu'il falloit ou se retirer des affaires publiques, ou n'y regarder que le bien public.

Pourquoi parler des philosophes ? Les poëtes même qui étoient dans les mains de tout le peuple, les instruisoient plus encore qu'ils ne les divertissoient. Le plus renommé des conquérans regardoit Homère comme un maître qui lui apprenoit à bien régner. Ce grand poëte n'apprennoit pas moins à bien obéir, et à être bon citoyen. Lui, et tant d'autres poëtes dont les ouvrages ne sont pas moins graves qu'ils sont agréables, ne célebrent que les arts utiles à la vie humaine, ne respirent que le bien public, la patrie, la société, et cette admirable civilité que nous avons expliquée.

Quand la Grèce ainsi élevée regardoit les Asiatiques avec leur délicatesse, avec leur parure et leur beauté semblable à

celle des femmes, elle n'avoit que du mépris pour eux. Mais leur forme de gouvernement qui n'avoit pour règle que la volonté du prince, maîtresse de toutes les lois, et même des plus sacrées, lui inspiroit de l'horreur ; et l'objet le plus odieux qu'eût toute la Grèce, étoient les barbares.

Cette haine étoit venue aux Grecs, dès les premiers temps, et leur étoit devenue comme naturelle. Une des choses qui faisoit aimer la poésie d'Homère, est qu'il chantoit les victoires et les avantages de la Grèce sur l'Asie. Du côté de l'Asie, étoit Vénus, c'est-à-dire, les plaisirs, les folles amours et la mollesse ; du côté de la Grèce, étoit Junon, c'est-à-dire, la gravité avec l'honneur conjugal ; Mercure, avec l'éloquence ; Jupiter et la sagesse politique. Du côté de l'Asie, étoit Mars, impétueux et brutal, c'est-à dire, la guerre faite avec fureur ; du côté de la Grèce, étoit Pallas, c'est-à-dire, l'art militaire et la valeur conduite par esprit. La Grèce, depuis ce temps, avoit toujours cru que l'intelligence et le vrai courage étoient son partage naturel. Elle ne pouvoit souffrir que l'Asie pensât à la subjuguer ; et en subissant ce joug, elle eût cru assujettir la vertu à la volupté, l'esprit au corps, et le véritable courage à une force insensée qui consistoit seulement dans la multitude.

La Grèce étoit pleine de ces sentimens, quand elle fut attaquée par Darius, fils d'Hystaspe, et par Xercès, avec des armées dont la grandeur paroît fabuleuse, tant elle est énorme. Aussitôt chacun se prépare à défendre sa liberté. Quoique toutes les villes de la Grèce fissent autant de républiques, l'intérêt commun les réunit, et il ne s'agissoit entre elles que de voir qui feroit le plus pour le bien public. Il ne coûta rien aux Athéniens d'abandonner leur ville au pillage et à l'incendie ; et après qu'ils eurent sauvé leurs vieillards et leurs femmes avec leurs enfans, ils mirent sur des vaisseaux tout ce qui étoit capable de porter les armes. Pour arrêter quelques jours l'armée Persanne à un passage difficile, et pour lui faire sentir ce que c'étoit que la Grèce, une poignée de Lacédémoniens courut avec son roi à une mort assurée, contens en mourant d'avoir immolé à leur patrie un nombre infini de ces barbares, et d'avoir laissé à leurs compatriotes l'exemple d'une hardiesse inouïe. Contre de telles armées et une telle conduite, la Perse se trouva foible, et éprouva plusieurs fois à son dommage ce que peut la discipline contre la multitude et la confusion ; et ce que peut la valeur conduite avec art contre une impétuosité aveugle.

Bossuet.

§ 9. *Romains.*

De tous les peuples du monde le plus fier et le plus hardi, mais tout ensemble le plus réglé dans ses conseils, le plus constant dans ses maximes, le plus avisé, le plus laborieux, et enfin le plus patient, a été le peuple Romain.

De tout cela s'est formée la meilleure milice et la politique la plus prévoyante, la plus ferme, et la plus suivie qui fût jamais.

Le fond d'un Romain, pour ainsi parler, étoit l'amour de sa liberté et de sa patrie. Une de ces choses lui faisoit aimer l'autre : car parce qu'il aimoit sa liberté, il aimoit aussi sa patrie comme une mère qui le nourrissoit dans des sentimens également généreux et libres.

Sous ce nom de liberté, les Romains se figuroient avec les Grecs un état où personne ne fût sujet que de la loi, et où la loi fût plus puissante que les hommes.

Au reste, quoique Rome fût née sous un gouvernement royal, elle avoit même sous ses rois une liberté qui ne convient guères à une monarchie réglée. Car outre que les rois étoient électifs, et que l'élection s'en faisoit par tout le peuple, c'étoit encore au peuple assemblé à confirmer les lois, et à résoudre la paix ou la guerre. Il y avoit même des cas particuliers où les rois déféroient au peuple le jugement souverain : témoin Tullus Hostilius, qui n'osant ni condamner, ni absoudre Horace comblé tout ensemble et d'honneur pour avoir vaincu les Curiaces, et de honte pour avoir tué sa sœur, le fit juger par le peuple. Ainsi les rois n'avoient proprement que le commandement des armées, et l'autorité de convoquer les assemblées légitimes, d'y proposer les affaires, de maintenir les lois, et d'exécuter les décrets publics.

Quand Servius Tullius conçut le dessein de réduire Rome en république, il augmenta dans un peuple déjà si libre, l'amour de la liberté ; et de là on peut

juger combien les Romains en furent jaloux quand ils l'eurent goûtée tout entière sous leurs consuls.

On frémit encore en voyant dans les histoires la triste fermeté du consul Brutus, lorsqu'il fit mourir à ses yeux ses deux enfans, qui s'étoient laissés entraîner aux sourdes pratiques que les Tarquins faisoient dans Rome pour y rétablir leur domination. Combien fut affermi dans l'amour de la liberté un peuple qui voyoit ce consul sévère immoler à la liberté sa propre famille! Il ne faut plus s'étonner, si on méprisa dans Rome les efforts des peuples voisins, qui entreprirent de rétablir les Tarquins bannis. Ce fut en vain que le roi Porsena les prit en sa protection. Les Romains presque affamés, lui firent connoître par leur fermeté, qu'ils vouloient du moins mourir libres. Le peuple fut encore plus ferme que le sénat; et Rome entière fit dire à ce puissant roi qui venoit de la réduire à l'extrémité, qu'il cessât d'intercéder pour les Tarquins, puisque résolue de tout hasarder pour sa liberté, elle recevroit plutôt ses ennemis que ses tyrans. Porsena étonné de la fierté de ce peuple, et de la hardiesse plus qu'humaine de quelques particuliers, résolut de laisser les Romains jouir en paix d'une liberté qu'ils savoient si bien défendre.

La liberté leur étoit donc un trésor qu'ils préféroient à toutes les richesses de l'univers. Aussi dans leurs commencemens et même bien avant dans leurs progrès, la pauvreté n'étoit pas un mal pour eux: au contraire, ils la regardoient comme un moyen de garder leur liberté plus entière, n'y ayant rien de plus libre ni de plus indépendant qu'un homme qui sait vivre de peu, et qui sans rien attendre de la protection ou de la libéralité d'autrui, ne fonde sa subsistance que sur son industrie et sur son travail.

C'est ce que faisoient les Romains. Nourrir du bétail, labourer la terre, se dérober à eux-mêmes tout ce qu'ils pouvoient, *vivre d'épargne et de travail*: voilà quelle étoit leur vie; c'est de quoi ils soutenoient leur famille, qu'ils accoutumoient à de semblables travaux.

Tite-Live a raison de dire qu'il n'y eut jamais de peuple où la frugalité, où l'épargne, où la pauvreté aient été plus long-temps en honneur. Les sénateurs les plus illustres, à n'en regarder que l'extérieur, différoient peu des paysans, et n'avoient d'éclat ni de majesté qu'en public, et dans le sénat. Du reste on les trouvoit occupés du labourage et des autres soins de la vie rustique, quand on les alloit quérir pour commander les armées. Ces exemples sont fréquens dans l'histoire Romaine. Curius et Fabrice, ces grands capitaines qui vainquirent Pyrrhus, un roi si riche, n'avoient que de la vaisselle de terre; et le premier, à qui les Samnites en offroient d'or et d'argent, répondit que son plaisir n'étoit pas d'en avoir, mais de commander à qui en avoit. Après avoir triomphé, et avoir enrichi la république des dépouilles de ses ennemis, ils n'avoient pas de quoi se faire enterrer. Cette modération duroit encore pendant les guerres Puniques. Dans la première on voit Régulus, général des armées Romaines, demander son congé au sénat pour aller cultiver sa métairie abandonnée pendant son absence. Après la ruine de Carthage, on voit encore de grands exemples de la première simplicité. Æmilius Paulus qui augmenta le trésor public par le riche trésor des rois de Macédoine, vivoit selon les règles de l'ancienne frugalité, et mourut pauvre. Mummius, en ruinant Corinthe, ne profita que pour le public des richesses de cette ville opulente et voluptueuse. Ainsi les richesses étoient méprisées: la modération et l'innocence des généraux Romains faisoient l'admiration des peuples vaincus.

Cependant dans ce grand amour de la pauvreté, les Romains n'épargnoient rien pour la grandeur et pour la beauté de leur ville. Dès leurs commencemens, les ouvrages publics furent tels, que Rome n'en rougit pas depuis même qu'elle se vit maîtresse du monde. Le Capitole bâti par Tarquin le superbe, et le temple qu'il éleva à Jupiter dans cette forteresse, étoient dignes dès lors de la majesté du plus grand des dieux, et de la gloire future du peuple Romain. Tout le reste répondit à cette grandeur. Les principaux temples, les marchés, les bains, les places publiques, les grands chemins, les aqueducs, les cloaques mêmes et les égouts de la ville avoient une magnificence qui paroîtroit incroyable, si elle n'étoit attestée par tous les historiens, et confirmée par les restes que nous en voyons. Que dirai-je de la pompe des triomphes, des cérémonies de la religion, des jeux et des spectacles qu'on donnoit au peuple? En un mot

tout ce qui servoit au public, tout ce qui pouvoit donner aux peuples une grande idée de leur commune patrie, se faisoit avec profusion autant que le temps le pouvoit permettre. L'épargne régnoit seulement dans les maisons particulieres. Celui qui augmentoit ses revenus et rendoit ses terres plus fertiles par son industrie et par son travail, qui étoit le meilleur économe, et prenoit le plus sur lui-même, s'estimoit le plus libre, le plus puissant et le plus heureux.

Il n'y a rien de plus éloigné d'une telle vie, que la mollesse. Tout tendoit plutôt à l'autre excès, je veux dire, à la dureté. Aussi les mœurs des Romains avoient-elles naturellement quelque chose, non-seulement de rude et de rigide, mais encore de sauvage et de farouche. Mais ils n'oublierent rien pour se réduire eux-mêmes sous de bonnes lois; et le peuple le plus jaloux de sa liberté que l'univers ait jamais vu, se trouva en même temps le plus soumis à ses magistrats et à la puissance légitime.

La milice d'un tel peuple ne pouvoit manquer d'être admirable, puisqu'on y trouvoit avec des courages fermes et des corps vigoureux, une si prompte et si exacte obéissance.

Les lois de cette milice étoient dures, mais nécessaires. La victoire étoit périlleuse, et souvent mortelle à ceux qui la gagnoient contre les ordres. Il y alloit de la vie, non-seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son rang; mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. Qui mettoit les armes bas devant l'ennemi, qui aimoit mieux se laisser prendre que de mourir glorieusement pour sa patrie, étoit jugé indigne de toute assistance. Pour l'ordinaire on ne comptoit plus les prisonniers parmi les citoyens, et on les laissoit aux ennemis comme des membres retranchés de la république. Régulus persuada au sénat, aux dépens de sa propre vie, d'abandonner les prisonniers aux Carthaginois. Dans la guerre d'Annibal, et après la perte de la bataille de Cannes, c'est-à-dire, dans le temps où Rome épuisée par tant de pertes manquoit le plus de soldats, le sénat aima mieux armer contre sa coutume huit mille esclaves, que de racheter huit mille Romains qui ne lui auroient pas plus coûté que la nouvelle milice qu'il fallut lever. Mais dans la nécessité des affaires on établit plus que jamais comme une loi inviolable, qu'un soldat Romain devoit ou vaincre ou mourir.

Par cette maxime les armées Romaines, quoique défaites et rompues, combattoient et se rallioient jusqu'à la dernière extrémité; et comme remarque Salluste, il se trouve parmi les Romains plus de gens punis pour avoir combatu sans en avoir ordre, que pour avoir lâché le pied et quitté son poste: de sorte que le courage avoit plus besoin d'être réprimé que la lâcheté n'avoit besoin d'être excitée.

Ils joignirent à la valeur l'esprit et l'invention. Outre qu'ils étoient par eux-mêmes appliqués et ingénieux, ils savoient profiter admirablement de tout ce qu'ils voyoient dans les autres peuples de commode pour les campemens, pour les ordres de bataille, pour les genres même des armes, en un mot pour faciliter tant l'attaque que la défense. On peut voir dans Salluste et dans les autres auteurs ce que les Romains ont appris de leurs voisins et de leurs ennemis mêmes. Qui ne sait qu'ils ont appris des Carthaginois l'invention des galères par lesquelles ils les ont battus, et enfin qu'ils ont tiré de toutes les nations qu'ils ont connues de quoi les surmonter toutes?

En effet, il est certain de leur aveu propre, que les Gaulois les surpassoient en force de corps, et ne leur cédoient pas en courage. Polybe nous fait voir qu'en une rencontre décisive les Gaulois d'ailleurs plus forts en nombre montrèrent plus de hardiesse que les Romains, quelque déterminés qu'ils fussent; et nous voyons toutefois en cette même rencontre ces Romains inférieurs en tout le reste l'emporter sur les Gaulois, parce qu'ils savoient choisir de meilleures armes, se ranger dans un meilleur ordre, et mieux profiter du temps dans la mêlée.

Les Macédoniens si jaloux de conserver l'ancien ordre de leur milice formée par Philippe et par Alexandre croyoient leur phalange invincible, et ne pouvoient se persuader que l'esprit humain fût capable de trouver quelque chose de plus ferme. Cependant le même Polybe et Tite-Live après lui ont démontré, qu'à considérer seulement la nature des armées Romaines et de celles des Macédoniens, les dernières ne pouvoient manquer d'être battues à la longue, parce que la phalange Macédonienne, qui n'étoit qu'un gros bataillon carré, fort

épais de toutes parts, ne pouvoit se mouvoir que tout d'une pièce : au lieu que l'armée Romaine distinguée en petits corps, étoit plus prompte et plus disposée à toute sorte de mouvemens.

Les Romains ont donc trouvé, ou ils ont bientôt appris l'art de diviser les armées en plusieurs bataillons et escadrons, et de former les corps de réserve, dont le mouvement est si propre à pousser ou à soutenir ce qui s'ébranle de part et d'autre. Faites marcher contre des troupes ainsi disposées la phalange Macédonienne : cette grosse et lourde machine sera terrible à la vérité à une armée sur laquelle elle tombera de tout son poids ; mais, comme parle Polybe, elle ne peut conserver long temps sa propriété naturelle, c'est-à-dire, sa solidité et sa consistance, parce qu'il lui faut des lieux propres, et pour ainsi dire, faits exprès, et qu'à faute de les trouver, elle s'embarrasse elle-même, ou plutôt elle se rompt par son propre mouvement. Joint qu'étant une fois enfoncée, elle ne sait plus se rallier. Au lieu que l'armée Romaine divisée en ses petits corps, profite de tous les lieux, et s'y accommode : on l'unit, et on la sépare comme on veut ; elle défile aisément, et se rassemble sans peine : elle est propre aux détachemens aux ralliemens, à toute sorte de conversions et d'évolutions qu'elle fait ou tout entière ou en partie, selon qu'il est convenable ; enfin elle a plus de mouvemens divers, et par conséquent plus d'action et plus de force que la phalange. On doit donc conclure avec Polybe, qu'il falloit que la phalange lui cédât, et que la Macédoine fût vaincue.

Bossuet.

§ 10. *Continuation du même Sujet.*

Comme il ne suffit pas d'entendre la guerre, si on n'a un sage conseil pour l'entreprendre à propos, et tenir le dedans de l'état dans un bon ordre, on ne sauroit trop admirer la profonde politique du sénat Romain. A le prendre dans un bon temps de la république, il n'y eut jamais d'assemblée où les affaires fussent traitées plus mûrement, ni avec plus de secret, ni avec une plus longue prévoyance, ni dans un plus grand concours, et avec un plus grand zèle pour le bien public.

Le Saint-Esprit n'a pas dédaigné de marquer ceci dans le livre des Machabées, ni de louer la haute prudence et les conseils vigoureux de cette sage compagnie, où personne ne se donnoit de l'autorité que par la raison, et dont tous les membres conspiroient à l'utilité publique sans partialité et sans jalousie.

Pour le secret, Tite-Live nous en donne un exemple illustre. Pendant qu'on méditoit la guerre contre Persée, Eumènes, roi de Pergame, ennemi de ce prince, vint à Rome pour se liguer contre lui avec le sénat. Il y fit ses propositions en pleine assemblée, et l'affaire fut résolue par les suffrages d'une compagnie composée de trois cents hommes. Qui croiroit que le secret eût été gardé, et qu'on n'ait jamais rien su de la délibération que quatre ans après quand la guerre fut achevée ? Mais ce qu'il y a de plus surprenant, est que Persée avoit à Rome ses ambassadeurs pour observer Eumènes. Toutes les villes de Grèce et d'Asie, qui craignoient d'être enveloppées dans cette querelle, avoient aussi envoyé les leurs, et tous ensemble tâchoient à découvrir une affaire d'une telle conséquence. Au milieu de tant d'habiles négociateurs le sénat fut impénétrable. Pour faire garder le secret, on n'eut jamais besoin de supplices, ni de défendre le commerce avec les étrangers sous des peines rigoureuses. Le secret se recommandoit comme tout seul, et par sa propre importance.

C'est une chose surprenante dans la conduite de Rome, d'avoir le peuple regarder presque toujours le sénat avec jalousie, et néanmoins lui déférer tout dans les grandes occasions, et surtout dans les grands périls. Alors on voyoit tout le peuple tourner les yeux sur cette sage compagnie, et attendre ses résolutions comme autant d'oracles.

Une longue expérience avoit appris aux Romains que de là étoient sortis tous les conseils qui avoient sauvé l'état. C'étoit dans le sénat que se conservoient les anciennes maximes, et l'esprit, pour ainsi parler, de la république. C'étoit là que se formoient les desseins qu'on voyoit se soutenir par leur propre suite : et ne qu'il y avoit de plus grand dans le sénat, est qu'on n'y prenoit jamais des résolutions plus vigoureuses que dans les plus grandes extrémités.

Ce fut au plus triste état de la république, lorsque foible encore et dans sa naissance elle se vit tout ensemble et divisée au-dedans par les tribuns, et pressée au-dehors par les Volsques, que Corio-

lan irrité menoit contre sa patrie : ce fut, dis-je, en cet état, que le sénat parut le plus intrépide. Les Volsques toujours battus par les Romains, espérèrent de se venger ayant à leur tête le plus grand homme de Rome, le plus entendu à la guerre, le plus libéral, le plus incompatible avec l'injustice ; mais le plus dur, le plus difficile, et le plus aigri. Ils vouloient se faire citoyens par force ; et après de grandes conquêtes, maîtres de la campagne et du pays, ils menaçoient de tout perdre, si on n'accordoit leur demande. Rome n'avoit ni armée ni chef, et néanmoins dans ce triste état, et pendant qu'elle avoit tout à craindre, on vit sortir tout à coup ce hardi décret du sénat, qu'on périroit plutôt que de rien céder à l'ennemi armé, et qu'on lui accorderoit des conditions équitables, après qu'il auroit retiré ses armes.

La mère de Coriolan, qui fut envoyée pour le fléchir, lui disoit entre autres raisons : " Ne connoissez-vous pas les Romains ? Ne savez-vous pas, mon fils, que vous n'en aurez rien que par les prières, et que vous n'en obtiendrez ni grande, ni petite chose par la force ?" Le sévère Coriolan se laissa vaincre : il lui en coûta la vie, et les Volsques choisirent d'autres généraux ; mais le sénat demeura ferme dans ses maximes, et le décret qu'il donna de ne rien accorder par force, passa pour une loi fondamentale de la politique Romaine, dont il n'y a pas un seul exemple que les Romains se soient départis dans tous les temps de la république. Parmi eux, dans les états les plus tristes, jamais les foibles conseils n'ont été seulement écoutés. Ils étoient toujours plus traitables victorieux que vaincus, tant le sénat savoit maintenir les anciennes maximes de la république, et tant il savoit confirmer le reste des citoyens.

De ce même esprit sont sorties les résolutions prises tant de fois dans le sénat, de vaincre les ennemis par la force ouverte, sans y employer les ruses ou les artifices, même ceux qui sont permis à la guerre : ce que le sénat ne faisoit ni par un faux point d'honneur, ni pour avoir ignoré les lois de la guerre ; mais parce qu'il ne jugeoit rien de plus efficace pour abattre un ennemi orgueilleux que de lui ôter toute l'opinion qu'il pourroit avoir de ses forces, afin que vaincu jusque dans le cœur, il ne vit plus de salut que dans la clémence du vainqueur.

C'est ainsi que s'établit par toute la terre cette haute opinion des armes Romaines. La créance répandue partout que rien ne leur résistoit, faisoit tomber les armes des mains à leurs ennemis, et donnoit à leurs alliés un invincible secours.

Bossuet.

§ 11. *Continuation du même Sujet.*

La conduite du sénat Romain, si forte contre les ennemis, n'étoit pas moins admirable dans la conduite du dedans. Ces sages sénateurs avoient quelquefois pour le peuple une juste condescendance, comme lorsque dans une extrême nécessité, non-seulement ils se taxèrent eux-mêmes plus haut que les autres, ce qui leur étoit ordinaire ; mais encore qu'ils déchargèrent le menu peuple de tout impôt, ajoutant que les pauvres payoient un assez grand tribut à la république, en nourrissant leurs enfans.

Le sénat montra, par cette ordonnance, qu'il savoit en quoi consistoient les vraies richesses d'un état ; et un si beau sentiment joint aux témoignages d'une bonté paternelle, fit tant d'impression dans l'esprit des peuples, qu'ils devinrent capables de soutenir les dernières extrémités pour le salut de leur patrie.

Mais quand le peuple méritoit d'être blâmé, le sénat le faisoit aussi avec une gravité et une vigueur digne de cette sage compagnie, comme il arriva dans le démêlé entre ceux d'Ardée et d'Aricie. L'histoire en est mémorable. Ces deux peuples étoient en guerre pour des terres que chacun d'eux prétendoit. Enfin, las de combattre, ils convinrent de se rapporter au jugement du peuple Romain, dont l'équité étoit révérée parmi tous les voisins. Les tribus furent assemblées, et le peuple ayant connu dans la discussion que ces terres prétendues par d'autres lui appartenoient de droit, se les adjugea. Le sénat, quoique convaincu que le peuple, dans le fond, avoit bien jugé, ne put souffrir que les Romains eussent démenti leur générosité naturelle, ni qu'ils eussent lâchement trompé l'espérance de leurs voisins qui s'étoient soumis à leur arbitrage. Il n'y eut rien que ne fit cette compagnie pour empêcher un jugement d'un si pernicieux exemple, où les juges prenoient pour eux les terres contestées par les parties. Après que la sentence eut été

rendue, ceux d'Ardée, dont le droit étoit le plus apparent, indignés d'un jugement si inique, étoient prêts à s'en venger par les armes. Le sénat ne fit point de difficulté de leur déclarer publiquement qu'il étoit aussi sensible qu'eux-mêmes à l'injure qui leur avoit été faite, qu'à la vérité il ne pouvoit pas casser un décret du peuple ; mais que si après cette offense ils vouloient se fier à la réparation qu'ils avoient raison de prétendre, le sénat prendroit un tel soin de leur satisfaction, qu'il ne leur resteroit aucun sujet de plainte. Les Ardéates se fièrent à cette parole. Il leur arriva une affaire capable de ruiner leur ville de fond en comble. Ils reçurent un si prompt secours par les ordres du sénat, qu'ils se crurent trop bien payés de la terre qui leur avoit été ôtée, et ne songeoient plus qu'à remercier de si fidèles amis. Mais le sénat ne fut pas content, jusqu'à ce qu'en faisant rendre la terre que le peuple Romain s'étoit adjugée, il abolit la mémoire d'un si infâme jugement.

Je n'entreprends pas ici de dire combien le sénat a fait d'actions semblables, combien il a livré aux ennemis de citoyens parjures qui ne vouloient pas leur tenir parole, ou qui chicanoient sur leurs sermens ; combien il a condamné de mauvais conseils qui avoient eu d'heureux succès : je dirai seulement que cette auguste compagnie n'inspiroit rien que de grand au peuple Romain, et donnoit en toutes rencontres une haute idée de ses conseils, persuadée qu'elle étoit que la réputation étoit le plus ferme appui des états.

On peut croire que dans un peuple si sagement dirigé, les récompenses et les châtimens étoient ordonnés avec grande considération. Outre que le service et le zèle au bien de l'état, étoient le moyen le plus sûr pour s'avancer dans les charges, les actions militaires avoient mille récompenses qui ne coûtoient rien au public, et qui étoient infiniment précieuses aux particuliers, parce qu'on y avoit attaché la gloire si chère à ce peuple belliqueux. Une couronne d'or très-mince, et le plus souvent une couronne de feuilles de chêne ou de laurier, ou de quelque herbage plus vil encore, devenoit inestimable parmi les soldats, qui ne connoissoient pas de plus belles marques que celles de la vertu, ni de plus noble distinction que celle qui venoit des actions glorieuses.

Le sénat dont l'approbation tenoit lieu de récompense, savoit louer et blâmer quand il falloit. Incontinent après le combat, les consuls et les autres généraux donnoient publiquement aux soldats et aux officiers, la louange ou le blâme qu'ils méritoient: mais eux-mêmes, ils attendoient en suspens le jugement du sénat qui jugeoit de la sagesse des consuls, sans le laisser éblouir par le bonheur des événemens. Les louanges étoient précieuses, parce qu'elles se donnoient avec connoissance : le blâme piquoit au vif les cœurs généreux, et retenoit les plus foibles dans le devoir. Les châtimens qui suivoient les mauvaises actions, tenoient les soldats en crainte, pendant que les récompenses et la gloire bien dispensée les élevoient au-dessus d'eux-mêmes.

Qui peut mettre dans l'esprit des peuples, la gloire, la patience dans les travaux, la grandeur de la nation, et l'amour de la patrie, peut se vanter d'avoir trouvé la constitution d'état la plus propre à produire de grands hommes. C'est sans doute les grands hommes qui font la force d'un empire. La nature ne manque pas de faire naître dans tous les pays des esprits et des courages élevés, mais il faut lui aider à les former. Ce qui les forme, ce qui les achève, ce sont des sentimens forts et de nobles impressions qui se répandent dans tous les esprits, et passent insensiblement de l'un à l'autre.

Bossuet.

§ 12. *Continuation du même Sujet.*

Que si les Romains s'étoient servis de ces grandes qualités politiques et militaires, seulement pour conserver leur état en paix, ou pour protéger leurs alliés opprimés comme ils en faisoient le semblant, il faudroit autant louer leur équité que leur valeur et leur prudence. Mais quand ils eurent goûté les douceurs de la victoire, ils voulurent que tout leur cédât, et ne prétendirent à rien moins qu'à mettre premièrement leurs voisins, et ensuite tout l'univers sous leurs lois.

Pour parvenir à ce but, ils surent parfaitement conserver leurs alliés, les unir entre eux, jeter la division et la jalousie parmi leurs ennemis, pénétrer leurs con-

seils, découvrir leurs intelligences, et prévenir leurs entreprises.

Ils n'observoient pas seulement les démarches de leurs ennemis, mais encore tous les progrès de leurs voisins : curieux surtout, ou de diviser, ou de contrebalancer par quelque autre endroit les puissances qui devenoient trop redoutables, ou qui mettoient de trop grands obstacles à leurs conquêtes.

Ainsi, les Grecs avoient tort de s'imaginer, du temps de Polybe, que Rome s'agrandissoit plutôt par hasard que par conduite. Ils étoient trop passionnés pour leur nation, et trop jaloux des peuples qu'ils voyoient s'élever au-dessus d'eux ; ou peut-être que voyant de loin l'empire Romain s'avancer si vite, sans pénétrer les conseils qui faisoient mouvoir ce grand corps, ils attribuoient au hasard, selon la coutume des hommes, les effets dont les causes ne leur étoient pas connues. Mais Polybe, que son étroite familiarité avec les Romains faisoit entrer si avant dans le secret des affaires, et qui observoit de si près la politique Romaine durant les guerres Puniques, a été plus équitable que les autres Grecs, et a vu que les conquêtes de Rome étoient la suite d'un dessein bien entendu. Car il voyoit les Romains du milieu de la mer Méditerranée porter leurs regards partout aux environs, jusqu'aux Espagnes et jusqu'en Syrie ; observer ce qui s'y passoit, et s'avancer régulièrement et de proche en proche ; s'affermir avant que de s'étendre ; ne se point charger de trop d'affaires ; dissimuler quelque temps, et se déclarer à propos ; attendre qu'Anibal fût vaincu, pour désarmer Philippe, roi de Macédoine, qui l'avoit favorisé ; après avoir commencé l'affaire, n'être jamais las ni contens jusqu'à ce que tout fût fait ; ne laisser aux Macédoniens aucun moment pour se reconnoître ; et après les avoir vaincus, rendre, par un décret public, à la Grèce si long-temps captive, la liberté à laquelle elle ne pensoit plus ; par ce moyen, répandre d'un côté la terreur, et de l'autre la vénération de leur nom : c'en étoit assez pour conclure que les Romains ne s'avançoient pas à la conquête du monde par hasard, mais par conduite.

C'est ce qu'a vu Polybe dans le temps des progrès de Rome. Denis d'Halicarnasse, qui a écrit après l'établissement de l'empire et du temps d'Auguste, a conclu la même chose, en reprenant dès leur origine les anciennes institutions de la république Romaine, si propres de leur nature à former un peuple invincible et dominant.

Mais plus ces historiens font voir de dessein dans les conquêtes de Rome, plus ils y montrent d'injustice. Ce vice est inséparable du désir de dominer, qui aussi pour cette raison est justement condamné par les règles de l'évangile. Mais la seule philosophie suffit pour nous faire entendre que la force nous est donnée pour conserver notre bien, et non pas pour usurper celui d'autrui. Cicéron l'a reconnu, et les règles qu'il a données pour faire la guerre, sont une manifeste condamnation de la conduite des Romains.

Il est vrai qu'ils parurent assez équitables au commencement de leur république. Il sembloit qu'ils vouloient eux-mêmes modérer leur humeur guerrière en la resserrant dans les bornes que l'équité prescrivoit. Qu'y a-t-il de plus beau et de plus saint, que le collége des Féciaux, soit que Numa en soit le fondateur, comme le dit Denis d'Halicarnasse, ou que ce soit Ancus Martius, comme le veut Tite-Live ? Ce conseil étoit établi pour juger si une guerre étoit juste : avant que le sénat la proposât, ou que le peuple la résolut, cet examen d'équité précédoit toujours. Quand la justice de la guerre étoit reconnue, le sénat prenoit ses mesures pour l'entreprendre : mais on envoyoit avant toutes choses redemander dans les formes à l'usurpateur les choses injustement ravies, et on n'en venoit aux extrémités, qu'après avoir épuisé les voies de douceur. Sainte institution, s'il en fut jamais, et qui fait honte aux chrétiens, à qui un Dieu venu au monde pour pacifier toutes choses, n'a pu inspirer la charité et la paix. Mais que servent les meilleures institutions, quand enfin elles dégénèrent en pures cérémonies ? La douceur de vaincre et de dominer, corrompit bientôt, dans les Romains, ce que l'équité naturelle leur avoit donné de droiture. Les délibérations des Féciaux ne furent plus parmi eux qu'une formalité inutile, et encore qu'ils exerçassent envers leurs plus grands ennemis des actions de grande équité, et même de grande clémence, l'ambition ne permettoit pas à la justice de régner dans leurs conseils.

Au reste, leurs injustices étoient d'au-

rant plus dangereuses, qu'ils savoient mieux les couvrir du prétexte spécieux de l'équité, et qu'ils mettoient sous le joug insensiblement les rois et les nations, sous couleur de les protéger et de les défendre.

Ajoutons encore qu'ils étoient cruels à ceux qui leur résistoient : autre qualité assez naturelle aux conquérans, qui savent que l'épouvante fait plus de la moitié des conquêtes. Faut-il dominer à ce prix, et le commandement est-il si doux que les hommes le veuillent acheter par des actions inhumaines ? Les Romains, pour répandre partout la terreur, affectoient de laisser dans les villes prises des spectacles terribles de cruauté, et de paroître impitoyables à qui attendoit la force, sans même épargner les rois qu'ils faisoient mourir inhumainement, après les avoir menés en triomphe, chargés de fers, et traînés à des charriots comme des esclaves.

Mais, s'ils étoient cruels et injustes pour conquérir, ils gouvernoient avec équité les nations subjuguées. Ils tâchoient de faire goûter leur gouvernement aux peuples soumis, et croyoient que c'étoit le meilleur moyen de s'assurer leurs conquêtes. Le sénat tenoit en bride les gouverneurs, et faisoit justice aux peuples. Cette compagnie étoit regardée comme l'asile des oppressés : aussi les concussions et les violences ne furent-elles connues parmi les Romains que dans les derniers temps de la république, et jusqu'à ce temps la retenue de leurs magistrats étoit l'admiration de toute la terre.

Ce n'étoit donc pas de ces conquérans brutaux et avares qui ne respirent que le pillage, ou qui établissent leur domination sur la ruine des pays vaincus. Les Romains rendoient meilleurs tous ceux qu'ils prenoient en y faisant fleurir la justice, l'agriculture, le commerce, les arts mêmes et les sciences, après qu'ils les eurent une fois goûtées.

C'est ce qui leur a donné l'empire le plus florissant et le mieux établi aussi-bien que le plus étendu qui fut jamais. Depuis l'Euphrate et le Tanaïs, jusqu'aux colonnes d'Hercule et la mer Atlantique, toutes les terres et toutes les mers leur obéissoient : du milieu et comme du centre de la mer Méditerranée, ils embrassoient toute l'étendue de cette mer, pénétrant au long et au large tous les états d'alentour, et la tenant entre deux pour faire la communication de leur empire. On est encore effrayé quand on considère que les nations qui font à présent des royaumes si redoutables, toutes les Gaules, toutes les Espagnes, la Grande-Bretagne presque tout entière, l'Illyrique jusqu'au Danube, la Germanie jusqu'à l'Elbe, l'Afrique jusqu'à ses déserts affreux et impénétrables, la Grèce, la Thrace, la Syrie, l'Egypte, tous les royaumes de l'Asie mineure, et ceux qui sont enfermés entre le Pont-Euxin et la mer Caspie, et les autres que j'oublie peut être, ou que je ne veux pas rapporter, n'ont été durant plusieurs siècles que des provinces romaines. Tous les peuples de notre monde jusqu'aux plus barbares, ont respecté leur puissance, et les Romains y ont établi presque partout avec leur empire les lois et la politesse.

Bossuet.

§ 13. *Tartares.*

La Tartarie paroît peuplée de temps immémorial, sans qu'on y ait jamais bâti de villes. La nature a donné à ces peuples, comme aux Arabes Bédouins, un goût pour la liberté et pour la vie errante, qui leur a fait toujours regarder les villes comme les prisons où les rois, disent-ils, tiennent leurs esclaves.

Leurs courses continuelles, leur vie nécessairement frugale, peu de repos goûté en passant sous une tente, ou sur un chariot, ou sur la terre, en firent des générations d'hommes robustes, endurcis à la fatigue, qui, comme des bêtes féroces trop multipliées, se jetèrent loin de leurs tanières, tantôt vers le Palus Méotide, lorsqu'ils chassèrent au cinquième siècle les habitans de ces contrées, qui se précipitèrent sur l'empire Romain, tantôt à l'orient et au midi vers l'Arménie et la Perse, tantôt du côté de la Chine et jusqu'aux Indes. Ainsi ce vaste réservoir d'hommes ignorans et belliqueux a vomi ses inondations dans presque tout notre hémisphère : et les peuples qui habitent aujourd'hui ces déserts, privés de toute connoissance, savent seulement que leurs pères ont conquis le monde.

Voltaire.

§ 14. *Chinois.*

Les Tartares ont profité des divisions de la Chine pour la subjuguer ; mais la constitution de l'état n'en a été ni affoiblie ni changée. Le pays des conquê-

rans est devenu une partie de l'état conquis ; et les Tartares Mantchoux maîtres aujourd'hui de la Chine n'ont fait autre chose que se soumettre les armes à la main aux lois du pays dont ils ont envahi le trône.

On est étonné que ce peuple inventeur (les Chinois) n'ait jamais percé dans la géométrie au-delà des élémens, que dans la musique ils aient ignoré les demi-tons, que leur astronomie et toutes leurs sciences soient en même temps si anciennes et si bornées. Il semble que la nature ait donné à cette espèce d'hommes, si différente de la nôtre, des organes faits pour trouver, tout d'un coup, tout ce qui leur étoit nécessaire, et incapable d'aller au-delà. Nous, au contraire, nous avons eu des connoissances très-tard, et nous avons tout perfectionné rapidement. Ce qui est moins étonnant c'est la crédulité avec laquelle ces peuples ont toujours joint leurs erreurs de l'astrologie judiciaire, aux vraies connoissances célestes. Cette superstition a été celle de tous les hommes ; et il n'y a pas long-temps que nous en sommes guéris, tant l'erreur semble faite pour le genre humain.

Si on cherche pourquoi tant d'arts et de sciences, cultivés sans interruption depuis si long-temps à la Chine, ont cependant fait si peu de progrès, il y en a peut-être deux raisons : l'une est le respect prodigieux que ces peuples ont pour ce qui leur a été transmis par leurs pères, et qui rend parfait à leurs yeux tout ce qui est ancien ; l'autre est la nature de leur langue, premier principe de toutes les connoissances.

L'art de faire connoître ses idées par l'écriture, qui devoit n'être qu'une méthode très-simple, est chez eux ce qu'ils ont de plus difficile. Chaque mot a des caractères différens : un savant à la Chine est celui qui connoît le plus de ces caractères ; quelques-uns sont arrivés à la vieillesse avant de savoir bien écrire.

Ce qui est le plus connu, le plus cultivé, le plus perfectionné, c'est la morale et les lois. Le respect des enfans pour les pères est le fondement du gouvernement Chinois. L'autorité paternelle n'y est jamais affoiblie, un fils ne peut plaider contre son père qu'avec le consentement de tous les parens, des amis, et des magistrats. Les Mandarins lettrés y sont regardés comme les pères des villes et des provinces, et le roi comme le père de l'empire. Cette idée enracinée dans les cœurs, forme une famille de cet état immense.

Tous les vices y existent comme ailleurs, mais certainement plus réprimés par le frein des lois toujours uniformes. Le savant auteur des mémoires de l'amiral Anson témoigne un grand mépris pour la Chine, parce que le petit peuple de Kanton trompa les Anglois autant qu'il le put. Mais doit-on juger des mœurs d'une grande nation par les mœurs de la populace des frontières ? et qu'auroient dit de nous les Chinois, s'ils eussent fait naufrage sur nos côtes maritimes dans le temps où les lois des nations d'Europe confisquoient les effets naufragés et que la coutume permettoit qu'on égorgeât les propriétaires ?

Les cérémonies continuelles qui chez les Chinois gênent la société, et dont l'amitié seule se défait dans l'intérieur des maisons, ont établi dans toute la nation une retenue et une honnêteté, qui donne à la fois aux mœurs de la gravité et de la douceur. Ces qualités s'étendent jusqu'aux derniers du peuple. Des missionnaires racontent que souvent dans les marchés publics, au milieu de ces embarras et de ces confusions qui excitent dans nos contrées des clameurs si barbares, et des emportemens si fréquens et si odieux, ils ont vu des paysans se mettre à genoux les uns devant les autres, selon la coutume du pays, se demander pardon de l'embarras dont chacun s'accusoit, s'aider l'un l'autre, et débarrasser tout avec tranquillité.

Dans les autres pays, les lois punissent les crimes, à la Chine, elles font plus, elles récompensent la vertu. Le bruit d'une action généreuse et rare se répand-il dans une province, le Mandarin est obligé d'en avertir l'empereur, et l'empereur envoie une marque d'honneur à celui qui l'a si bien méritée.

Voltaire.

§ 15. *Indiens.*

Toute la terre a besoin de l'Inde qui seule n'a besoin de personne.

Ce pays est l'unique dans le monde qui produise ces épiceries, dont la sobriété de ses habitans peut se passer, et qui sont nécessaires au goût blâsé des peuples septentrionaux.

Le climat de l'Inde est le plus doux de l'univers : la terre y produit sans culture les fruits les plus nourrissans, les plus salutaires, comme les dattes et les

cocos. Ceux-ci, surtout, donnent aisément à l'homme de quoi le nourrir, le vêtir et le loger. Et de quoi, d'ailleurs, a besoin un habitant de cette presqu'île ? Tout ouvrier y travaille presque nu ; deux aunes d'étoffe, tout au plus, servent à couvrir une femme qui n'a point de luxe. Les enfans restent entièrement nus du moment où ils sont nés jusqu'à la puberté. Ces matelats, ces amas de plumes, ces rideaux à double contour, qui chez nous exigent tant de frais et de soins, seroient une incommodité intolérable pour ces peuples qui ne peuvent dormir qu'au frais, sur la nate la plus légère. Nos maisons de carnage, qu'on appelle des boucheries, où l'on vend tant de cadavres pour nourrir le nôtre, mettroient la peste dans le climat de l'Inde ; il ne faut à ces nations que des nourritures rafraîchissantes et pures ; la nature leur a prodigué des forêts de citronniers, d'orangers, de figuiers, de palmiers, de cocotiers et des campagnes couvertes de riz. L'homme le plus robuste peut ne dépenser qu'un ou deux sous par jour pour ses alimens. Nos ouvriers dépensent plus en un jour qu'un Malabare en un mois.

Les Indiens ont toujours été aussi mous que nos Septentrionaux étoient agrestes. La mollesse inspirée par le climat ne se corrige jamais, mais la dureté s'adoucit.

En général, les hommes du midi oriental ont reçu de la nature des mœurs plus douces que les peuples de notre occident ; leur climat les dispose à l'abstinence des liqueurs fortes et de la chair des animaux, nourritures qui aigrissent le sang, et portent souvent à la férocité ; et quoique la superstition et les irruptions étrangères aient corrompu la bonté de leur naturel, cependant tous les voyageurs conviennent que le caractère de ces peuples n'a rien de cette inquiétude, de cette pétulence, et de cette dureté qu'on a eu tant de peine à contenir chez les nations du nord.

Le physique de l'Inde différant en tant de choses du nôtre, il falloit bien que le moral différât aussi, leurs vices étoient plus doux que les nôtres. Ils cherchoient en vain des remèdes aux dérèglemens de leurs mœurs comme nous en avons cherché. C'étoit de temps immémorial une maxime chez eux et chez les Chinois, que le sage viendroit de l'occident. L'Europe, au contraire, disoit que le sage viendroit de l'orient. Toutes les nations ont toujours eu besoin d'un sage.

Les Grecs voyageoient dans l'Inde, avant Alexandre, pour y chercher la science. C'est là que le célèbre Pilpay écrivit, il y a deux mille trois cents années, ces fables morales traduites dans presque toutes les langues du monde. Tout a été traité en fables et en allégories chez les orientaux, et particulièrement chez les Indiens. Leur esprit paroît encore davantage dans les jeux de leur invention ; le jeu des échecs fut inventé par eux ; il est allégorique comme leurs fables : c'est l'image de la guerre.

Je croirois les sciences bien plus anciennes dans les Indes que dans l'Egypte. Ma conjecture est fondée sur ce que le terrain des Indes est bien plus aisément habitable que le terrain voisin du Nil dont les débordemens durent long-temps rebuter les premiers colons, avant qu'ils eussent dompté ce fleuve en creusant des canaux. Le sol des Indes est d'ailleurs d'une fertilité bien plus variée, et qui a dû exciter davantage la curiosité et l'industrie humaine.

Quoiqu'il y eût des astronomes Indiens qui sussent calculer les éclipses, les peuples n'en étoient pas moins persuadés que le soleil tomboit dans la gueule d'un dragon, et qu'on ne pouvoit le délivrer qu'en se mettant tout nu dans l'eau, et en faisant un grand bruit qui épouvantoit le dragon et lui faisoit lâcher prise. Cette idée si commune parmi les peuples orientaux est une preuve évidente de l'abus que les peuples ont toujours fait en physique comme en religion des signes établis par les premiers philosophes. De tous les temps les astronomes marquèrent les deux points d'intersection où se font les éclipses, qu'on appelle *les nœuds de la lune*, l'un par une tête de dragon, l'autre par une queue. Le peuple également ignorant dans tous les pays du monde, prit le signe pour la chose même. Le soleil est dans la tête du dragon, disoient les astronomes ; le dragon va dévorer le soleil, disoit le peuple, et surtout le peuple astrologue. Nous insultons à la crédulité des Indiens, et nous ne songeons pas qu'il se vend en Europe, tous les ans, plus de cent mille exemplaires d'almanachs, remplis d'observations non moins fausses, et d'idées non moins absurdes. Il vaut autant dire que le soleil et la lune sont entre les griffes

d'un dragon, que d'imprimer tous les ans qu'on ne doit ni planter, ni semer, ni prendre médecine, ni se faire saigner que certains jours de la lune. Il seroit temps que dans un siècle comme le nôtre, on daignât faire, à l'usage des cultivateurs, un calendrier utile qui les instruisît, et qui ne les trompât plus.

Les peuples occidentaux ont toujours porté dans l'Inde leur or et leur argent, et ont toujours enrichi ce pays déjà si riche par lui même. De là vient qu'on ne vit jamais les peuples de l'Inde, non plus que les Chinois et les Gangarides, sortir de chez eux pour aller exercer le brigandage chez d'autres nations, comme les Arabes, les Tartares et les Romains même.

L'Inde, de tout temps commerçante et industrieuse, avoit nécessairement une grande police ; et ce peuple, chez qui Pythagore avoit voyagé pour s'instruire, devoit avoir de bonnes lois, sans lesquelles les arts ne sont jamais cultivés ; mais des hommes avec des lois sages, ont toujours eu des coutumes insensées. Celle qui fait aux femmes un point d'honneur et de religion de se brûler sur le corps de leurs maris, subsistoit dans l'Inde de temps immémorial, et n'y est point abolie de nos jours. Les philosophes Indiens se jetoient eux-mêmes dans un bûcher, par un excès de fanatisme et de vaine gloire. Calau, ou Calanus, qui se brûla devant Alexandre, n'avoit pas le premier donné cet exemple. Il sembleroit qu'une nation chez qui les philosophes, et même les femmes, se dévouoient ainsi à la mort, dût être une nation guerrière et invincible. Cependant, depuis l'ancien Sezac, qu'on connoît sous le nom de Bacchus, quiconque a attaqué l'Inde, l'a aisément vaincue.

Un missionnaire très-croyable assure, qu'en 1710 quarante femmes du prince de Marava se précipitèrent dans un bûcher allumé sur le cadavre de ce prince. Il dit qu'en 1717, deux princes de ce pays étant morts, dix-sept femmes de l'un, et treize de l'autre se dévouèrent de la même manière, et que la dernière étant enceinte, attendit qu'elle eût accouché, et se jeta dans les flammes après la naissance de son fils. Ce même missionnaire dit que ces exemples sont plus fréquens dans les premières castes que dans celles du peuple, et plusieurs missionnaires le confirment ; il semble que ce dût être tout le contraire. Les femmes des grands devroient plus tenir à la vie que celle des artisans, et des hommes qui mènent une vie pénible ; mais on a malheureusement attaché de la gloire à ces dévouemens. Les femmes d'un ordre supérieur sont plus sensibles à cette gloire, et les Bramins qui recueillent toujours quelque dépouille de ces victimes, ont plus d'intérêt à séduire les riches.

Le même.

§ 16. *Grecs et Romains comparés avec l'Europe moderne.*

Les anciens Romains éclipsèrent, il est vrai, toutes les autres nations de l'Europe, quand la Grèce fut amollie et désunie, et quand les autres peuples étoient encore des barbares, destitués de bonnes lois, sachant combattre et ne sachant pas faire la guerre, incapables de se réunir à propos contre l'ennemi commun, privés du commerce, privés de tous les arts et de toutes les ressources. Aucun peuple n'égale encore les anciens Romains. Mais l'Europe entière vaut aujourd'hui beaucoup mieux que ce peuple vainqueur et législateur ; soit que l'on considère tant de connoissances perfectionnées, tant de nouvelles inventions : ce commerce immense et habile qui embrasse les deux mondes ; tant de villes opulentes élevées dans des lieux qui n'étoient que des déserts sous les consuls et sous les Césars ; soit qu'on jette les yeux sur ces armées nombreuses et disciplinées, qui défendent vingt royaumes policés : soit qu'on perce cette politique toujours profonde, toujours agissante, qui tient la balance entre tant de nations. Enfin, la jalousie même qui règne entre les peuples modernes, qui excite leur génie et qui anime leurs travaux, sert encore à élever l'Europe au-dessus de ce qu'elle admiroit autrefois stérilement dans l'ancienne Rome, sans avoir ni la force, ni même le désir de l'imiter.

La France ni l'Espagne ne peuvent être en guerre avec l'Angleterre, que cette secousse qu'elles donnent à l'Europe, ne se fasse sentir aux extrémités du monde. Si l'industrie et l'audace de nos nations modernes ont un avantage sur le reste de la terre, et sur toute l'antiquité, c'est par nos expéditions maritimes. On n'est pas assez étonné peut-être, de voir sortir des ports de quelques petites provinces inconnues autrefois aux anciennes

nations civilisées, des flottes dont un seul vaisseau eût détruit tous les navires des anciens Grecs et des Romains. D'un côté ces flottes vont au-delà du Gange se livrer des combats à la vue des plus puissans empires, qui sont les spectateurs tranquilles d'un art et d'une fureur qui n'ont point encore passé jusqu'à eux : de l'autre, elles vont au-delà de l'Amérique se disputer des esclaves dans un nouveau monde.

Seroit-il vrai ce qu'on lit dans les Lettres Persannes, que les hommes manquent à la terre, et qu'elle est dépeuplée, en comparaison de ce qu'elle étoit il y a deux mille ans ? Rome, il est vrai, avoit alors plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie et Carthage étoient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Constantinople, le Grand-Caire, Amsterdam, Hambourg n'existoient pas. Il y avoit trois cents nations dans les Gaules ; mais ces trois cents nations ne valoient pas la nôtre, ni en nombre d'hommes ni en industrie. L'Allemagne étoit une forêt ; elle est couverte de cent villes opulentes. Il semble que l'esprit de critique, lassé de ne persécuter que des particuliers, ait pris pour objet l'univers. On crie toujours que ce monde dégénère, et on veut encore qu'il se dépeuple. Quoi donc ? Nous faudra-t-il regretter les temps où il n'y avoit pas de grands chemins de Bordeaux à Orléans, et où Paris étoit une petite ville dans laquelle on s'égorgeoit ? On a beau dire, l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux.

Le même.

§ 17. *Mœurs successives des Anciens Gaulois et des François.*

Le fond du François, est tel aujourd'hui que César a peint le Gaulois, prompt à se résoudre, ardent à combattre, impétueux dans l'attaque, se rebutant aisément. César, Agathias et d'autres, disent que de tous les barbares, le Gaulois étoit le plus poli ; il est encore, dans le temps le plus civilisé, le modèle de la politesse de ses voisins.

Les habitans des côtes de la France furent toujours propres à la marine : les peuples de la Guyenne composent toujours la meilleure infanterie : ceux qui habitent les campagnes de Blois et de Tours, ne sont pas, dit le Tasse,

. . . Gente robusta e faticosa.
La terra molle, e lieta e dilettosa
Simili a se gli habitator produce.

Mais comment concilier le caractère des Parisiens de nos jours avec celui que l'empereur Julien donne aux Parisiens de son temps ? *J'aime ce peuple*, dit-il dans son Misopogon, *parce qu'il est sérieux et sévère comme moi.* Ce sérieux qui semble banni aujourd'hui d'une ville immense, devenue le centre des plaisirs, devoit régner dans une ville alors petite, dénuée d'amusemens : l'esprit des Parisiens a changé en cela malgré le climat.

L'affluence du peuple, l'opulence, l'oisiveté qui ne peut s'occuper que des plaisirs et des arts, et non du gouvernement, ont donné un nouveau tour d'esprit à un peuple entier.

Comment expliquer encore par quels degrés ce peuple a passé des fureurs qui le caractérisent du temps du roi Jean, de Charles VI, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV, même à cette douce facilité de mœurs que l'Europe chérit en lui ? C'est que les orages du gouvernement et de la religion poussèrent la vivacité des esprits aux emportemens de la faction et du fanatisme ; et que cette même vivacité qui subsistera toujours n'a aujourd'hui pour objet que les agrémens de la société. Le Parisien est impétueux dans ses plaisirs, comme il le fut autrefois dans ses fureurs. Le fond du caractère, qu'il tient du climat, est toujours le même. S'il cultive aujourd'hui tous les arts dont il fut privé long-temps, ce n'est pas qu'il ait un autre esprit, puisqu'il n'a point d'autres organes ; mais c'est qu'il a eu plus de secours ; et ces secours, il ne se les est pas donnés lui-même, comme les Grecs et les Florentins, chez qui les arts sont nés comme des fruits naturels de leur terroir ; le François les a reçus d'ailleurs ; mais il a cultivé heureusement ces plantes étrangères : et ayant tout adopté chez lui, il a presque tout perfectionné.

Le gouvernement des François fut d'abord celui de tous les peuples du Nord ; tout se régloit dans les assemblées générales de la nation ; les rois étoient chefs de ces assemblées ; et ce fut presque la seule administration des François dans les deux premières races jusqu'à Charles le simple.

Lorsque la monarchie fut démembrée

dans la décadance de la race Carlovingienne ; lorsque le royaume d'Arles s'éleva, et que les provinces furent occupées par des vassaux peu dépendans de la couronne, le nom François fut plus restreint ; sous Hugues Capet, Robert, Henri et Philippe, on n'appela François que les peuples en deçà de la Loire. On vit alors une grande diversité dans les mœurs comme dans les lois des provinces demeurées à la couronne de France. Les seigneurs particuliers qui s'étoient rendus les maîtres de ces provinces, introduisirent de nouvelles coutumes dans leurs nouveaux états. Un Breton, un habitant de Flandres, ont aujourd'hui quelque conformité, malgré la différence de leur caractère, qu'ils tiennent du sol et du climat ; mais alors ils n'avoient entre eux presque rien de semblable.

Ce n'est guères que depuis François I, que l'on vit quelque uniformité dans les mœurs et dans les usages. La cour ne commença que dans ce temps à servir de modèle aux provinces réunies ; mais en général l'impétuosité dans la guerre et le peu de discipline, furent toujours le caractère dominant de la nation.

La galanterie et la politesse commencèrent à distinguer les François sous François Ier. Les mœurs devinrent atroces depuis la mort de François II. Cependant, au milieu de ces horreurs il y avoit toujours à la cour une politesse que les Allemands et les Anglois s'efforçoient d'imiter. On étoit déjà jaloux des François dans le reste de l'Europe, en cherchant à leur ressembler. Un personnage d'une comédie de Shakespear dit, *qu'à toute force on peut être poli, sans avoir été à la cour de France.*

Quoique la nation ait été taxée de légèreté par César et par tous les peuples voisins, cependant ce royaume si longtemps démembré et si souvent prêt à succomber, s'est réuni et soutenu principalement par la sagesse des négociations, l'adresse et la patience. La Bretagne n'a été réunie au royaume que par un mariage ; la Bourgogne par droit de mouvance et par l'habileté de Louis XI; le Dauphiné par une donation qui fut le fruit de la politique ; le comté de Toulouse par un accord soutenu d'une armée; la Provence par de l'argent. Un traité de paix a donné l'Alsace ; un autre traité a donné la Loraine. Les Anglois ont été chassés de France, autrefois, malgré les victoires les plus signalées, parce que les rois de France ont su temporiser et profiter de toutes les occasions favorables. Tout cela prouve que si la jeunesse Françoise est légère, les hommes d'un âge mûr qui la gouvernent, ont toujours été très-sages. Encore aujourd'hui, la magistrature, en général, a des mœurs sévères, comme le rapporte Aurélien. Si les premiers succès en Italie, du temps de Charles VIII, furent dus à l'impétuosité guerrière de la nation, les disgrâces qui les suivirent vinrent de l'aveuglement d'une cour qui n'étoit composée que de jeunes gens. François I, ne fut malheureux que dans sa jeunesse, lorsque tout étoit gouverné par des favoris de son âge, et il rendit son royaume florissant dans un âge plus avancé.

Le même.

§ 18. *Mœurs actuelles des François.*

Le génie François est peut être égal aujourd'hui à celui des Anglois en philosophie ; peut-être supérieur à tous les autres peuples, depuis quatre-vingts ans, dans la littérature ; et le premier, sans doute, pour les douceurs de la société, pour cette politesse si aisée et si naturelle, qu'on appelle improprement *urbanité.*

Avant Louis XIV, tous les différens états de la vie étoient reconnoissables par des défauts qui les caractérisoient. Les militaires et les jeunes gens qui se destinoient à la profession des armes, avoient une vivacité emportée ; les gens de justice une gravité rebutante, à quoi ne contribuoit pas peu l'usage d'aller toujours en robe, même à la cour. Il en étoit de même des universités et des médecins. Les marchands portoient encore de petites robes, lorsqu'ils s'assembloient et qu'ils alloient chez les ministres ; et les plus grands commerçans étoient alors des hommes grossiers. Mais les maisons, les spectacles, les promenades publiques où l'on commençoit à se rassembler, pour goûter une vie plus douce, rendirent peu à peu l'extérieur de tous les citoyens presque semblable. On s'aperçoit aujourd'hui, jusque dans le fond d'une boutique, que la politesse a gagné toutes les conditions. Les provinces se sont ressenties, avec le temps, de tous ces changemens.

On est parvenu enfin à ne plus mettre de luxe que dans le goût et dans la com-

modité. La foule de pages et de domestiques de livrée a disparu, pour mettre plus d'aisance dans l'intérieur des maisons. On a laissé la vaine pompe et le faste extérieur aux nations chez lesquelles on ne sait encore que se montrer en public, et où l'on ignore l'art de vivre.

L'extrême facilité introduite dans le commerce du monde, l'affabilité, la simplicité, la culture de l'esprit ont fait de Paris une ville qui, pour la culture de l'esprit, l'emporte probablement de beaucoup sur Rome et sur Athènes, dans le temps de leur splendeur.

Cette foule de secours toujours prompts, toujours ouverts pour toutes les sciences, pour tous les arts, les goûts et les besoins, tant d'utilités solides réunies avec tant de choses agréables, jointes à cette franchise particulière aux Parisiens, tout cela engage un grand nombre d'étrangers à voyager, ou à faire leur séjour dans cette partie de la société. Si quelques natifs en sortent, ce sont ceux qui, appelés ailleurs par leurs talens, sont un témoignage honorable à leur pays ; ou c'est le rebut de la nation qui essaie de profiter de la considération qu'elle inspire.

On s'est plaint de ne plus voir à la cour autant de hauteur dans les esprits qu'autrefois. Il n'y a plus en effet de petits tyrans, comme du temps de la fronde, et sous Louis XIII, et dans les siècles précédens. Mais la veritable grandeur s'est retrouvée dans cette foule de noblesse, si long-temps avilie à servir auparavant des sujets trop puissans. On voit des gentilshommes, des citoyens qui se seroient crus honorés autrefois d'être domestiques de ces seigneurs, devenus leurs égaux et très-souvent leurs supérieurs, dans le service militaire ; et plus le service en tout genre prévaut sur les titres, plus un état est florissant.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone ; il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre ; il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis, grossiers, et on en trouve dans Paris.

Il y aura toujours dans notre nation polie, de ces âmes qui tiendront du Goth et du Vandale ; je ne connois pour vrais François que ceux qui aiment les arts et les encouragent. Ce goût commence, il est vrai, à languir parmi nous ; nous sommes des Sibarites lassés des faveurs de nos maîtresses. Nous jouissons des veilles des grands hommes qui ont travaillé pour nos plaisirs et pour ceux des siècles à venir, comme nous recevons les productions de la nature ; on diroit qu'elles nous sont dues : il n'y a que cent ans que nous mangions du gland ; les Triptèmes qui nous ont donné le froment le plus pur nous sont indifférens : rien ne réveille cet esprit de nonchalance pour les grandes choses, qui se mêle toujours avec notre vivacité pour les petites.

Nous mettons tous les ans plus d'industrie et plus d'invention dans nos tabatières et dans nos autres colifichets, que les Anglois n'en ont mis à se rendre les maîtres des mers, à faire monter l'eau par le moyen du feu, et à calculer l'aberration de la lumière. Quel homme, dans Paris, est animé de l'amour du public ? On joue, on soupe, on médit, on fait de mauvaises chansons, et on s'endort dans l'insipidité, pour recommencer le lendemain son cercle de stupidité et d'indifférence.

Sibarites, tranquilles dans le sein de nos cités florissantes, occupés des rafinemens de la mollesse, devenus insensibles à tout, et au plaisir même, pour avoir tout épuisé, fatigués de ces spectacles journaliers, dont le moindre eût été une fête pour nos pères, et de ces repas continuels, plus délicats que les festins des rois ; au milieu de tant de voluptés si accumulées et si peu senties, de tant d'arts, de tant de chefs-d'œuvre si perfectionnés et si peu considérés, enivrés et assoupis dans la sécurité et dans le dédain, nous apprenons la nouvelle d'une bataille ; on se réveille de sa douce léthargie, pour demander avec empressement des détails dont on parle au hasard, pour censurer le général, pour diminuer la perte des ennemis, pour enfler la nôtre ; cependant, cinq ou six cents familles du royaume sont ou dans les larmes ou dans la crainte ; elles gémissent retirées dans l'intérieur de leurs maisons, et redemandent au ciel des frères, des époux, des enfans. Les paisibles habitans de Paris se rendent le soir aux spectacles, où l'habitude les entraîne plutôt que le goût ; et si dans les repas qui succèdent aux spectacles, on parle un moment des morts qu'on a connus, c'est quelquefois avec indifférence, ou en se rappelant leurs défauts, quand on ne

devroit se souvenir que de leur perte ; ou même en exerçant contre eux ce facile et malheureux talent de la raillerie, comme s'ils vivoient encore.

Le même.

§ 19. *Caractère des François.*

De tous les peuples le François est celui dont le caractère a dans tous les temps éprouvé moins d'altération. On retrouve les François d'aujourd'hui dans ceux des croisades, et en remontant jusqu'aux Gaulois, on y remarque encore beaucoup de ressemblance. Cette nation a toujours été vive, gaie, brave, généreuse, sincère, présomptueuse, inconstante, avantageuse, inconsidérée. Ses vertus partent du cœur, ses vices ne tiennent qu'à l'esprit, et ses bonnes qualités corrigeant ou balançant les mauvaises, toutes concourent peut-être également à rendre le François de tous les peuples le plus sociable.

Le grand défaut du François est d'être toujours jeune, et presque jamais homme ; par là il est souvent plus aimable, et rarement sûr ; il n'a presque point d'âge mûr, et passe de la jeunesse à la caducité. Nos talens s'annoncent de bonne heure ; on les néglige long-temps par dissipation, et à peine commence-t-on à vouloir en faire usage, que leur temps est passé ; il y a peu d'hommes parmi nous qui puissent s'appuyer de l'expérience.

Il est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le cœur se corrompe et que le courage s'altère ; qui allie les qualités héroïques avec le plaisir, le luxe et la mollesse ; ses vertus ont peu de consistance, ses vices n'ont point de racine. Le caractère d'Alcibiade n'est pas rare en France. Le déréglement des mœurs et de l'imagination ne donne point atteinte à la franchise et à la bonté naturelle du François. L'amour-propre contribue à le rendre aimable : plus il croit plaire, plus il a de penchant à aimer. La frivolité qui nuit au développement de ses talens et de ses vertus, le préserve en même temps des crimes noirs et réfléchis : la perfidie lui est étrangère, et il est emprunté dans l'intrigue. Si l'on a quelquefois vu chez lui des crimes odieux, ils ont disparu plutôt par le caractère national, que par la sévérité des lois. *Duclos.*

§ 20. *Caractères des Nations modernes.*

Que de traits caractéristiques n'offrent pas les nations modernes ! Ici ce sont les Germains, peuples où la profonde corruption des grands n'a jamais influé sur les petits, où l'indifférence des premiers pour la patrie n'empêche point les seconds de l'aimer ; peuples où l'esprit de révolte et de fidélité, d'esclavage et d'indépendance, ne s'est jamais démenti depuis les jours de Tacite : là, ce sont ces industrieux Bataves qui ont de l'esprit par bon sens, du génie par industrie, des vertus par froideur, et des passions par raison. L'Italie aux cent princes et aux magnifiques souvenirs, contraste avec la Suisse obscure et républicaine ; l'Espagne séparée des autres nations, présente encore à l'historien un caractère plus original : l'espèce de stagnation de mœurs dans laquelle elle repose, lui sera peut-être utile un jour ; et lorsque tous les peuples Européens seront usés par la corruption, elle seule pourra reparoître avec éclat sur la scène du monde, parce que le fond des mœurs subsistera chez elle.

Mélange du sang Allemand et du sang François, le peuple Anglois décèle de toutes parts sa double origine : son gouvernement formé de royauté et d'aristocratie, sa religion moins pompeuse que la catholique et plus brillante que la luthérienne, son militaire, à la fois lourd et actif, sa littérature et ses arts, chez lui enfin, le langage, les traits, et jusqu'aux formes du corps, tout participe des deux sources dont il découle. Il réunit à la simplicité, au calme, au bon sens, à la lenteur Germanique, l'éclat, l'emportement, la déraison, la vivacité et l'élégance de l'esprit François.

Les Anglois ont l'esprit public, et nous l'honneur national ; nos belles qualités sont plutôt des dons de la faveur divine, que des fruits d'une éducation politique : comme les demi-dieux nous tenons moins de la terre que du ciel.

M. de Châteaubriant.

§ 21. *Mœurs, Manières et Caractère que contracteroit à la longue une Nation qui jouiroit d'un Gouvernement mixte où la Royauté, l'Aristocratie et la Démocratie se trouveroient combinées de manière à se contrebalancer.*

Les coutumes d'un peuple esclave sont une partie de sa servitude : celles d'un peuple libre sont une partie de sa liberté.

J'ai parlé d'un peuple libre ; j'ai donné les principes de sa constitution :

voyons les effets qui ont dû suivre, le caractère qui a pu s'en former, et les manières qui en résultent.

Je ne dis point que le climat n'ait produit en grande partie les lois, les mœurs et les manières dans cette nation ; mais je dis que les mœurs et les manières de cette nation devroient avoir un grand rapport à ses lois.

Comme il y auroit dans cet état deux pouvoirs visibles, la puissance législative et l'exécutrice ; et que tout citoyen y auroit sa volonté propre, et feroit valoir à son gré son indépendance ; la plupart des gens auroient plus d'affection pour une de ces puissances que pour l'autre, le grand nombre n'ayant pas ordinairement assez d'équité ni de sens pour les affectionner également toutes les deux.

Et comme la puissance exécutrice, disposant de tous les emplois, pourroit donner de grandes espérances et jamais des craintes, tous ceux qui obtiendroient d'elle seroient portés à se tourner de son côté, et elle pourroit être attaquée par tous ceux qui n'en espéreroient rien.

Toutes les passions y étant libres, la haine, l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir et de se distinguer, paroîtroient dans toute leur étendue ; et si cela étoit autrement, l'état seroit comme un homme abattu par la maladie, qui n'a point de passions, parce qu'il n'a point de forces.

La haine qui seroit entre les deux partis, dureroit parce qu'elle seroit toujours impuissante.

Ces partis étant composés d'hommes libres, si l'un prenoit trop le dessus, l'effet de la liberté feroit que celui-ci seroit abaissé, tandis que les citoyens, comme les mains qui secourent le corps, viendroient relever l'autre.

Comme chaque particulier, toujours indépendant, suivroit beaucoup ses caprices et et ses fantaisies, on changeroit souvent de parti : on en abandonneroit un où l'on laisseroit tous ses amis, pour se lier à un autre dans lequel on trouveroit tous ses ennemis ; et souvent dans cette nation, on pourroit oublier les lois de l'amitié et celles de la haine.

Le monarque seroit dans le cas des particuliers ; et contre les maximes ordinaires de la prudence, il seroit souvent obligé de donner sa confiance à ceux qui l'auroient le plus choqué, et de disgracier ceux qui l'auroient le mieux servi, faisant par nécessité ce que les autres princes font par choix.

On craint de voir échapper un bien que l'on sent, que l'on ne connoît guères et qu'on peut nous déguiser ; et la crainte grossit toujours les objets. Le peuple seroit inquiet sur sa situation, et croiroit être en danger dans les momens même les plus sûrs.

D'autant mieux que ceux qui s'opposeroient le plus vivement à la puissance exécutrice, ne pourroient avouer les motifs intéressés de leur opposition, ils augmenteroient les terreurs du peuple, qui ne sauroit jamais au juste s'il seroit en danger ou non. Mais cela même contribueroit à faire éviter les vrais périls où il pourroit dans la suite être exposé.

Mais le corps législatif ayant la confiance du peuple, et étant plus éclairé que lui, il pourroit le faire revenir des mauvaises impressions qu'on lui auroit données, et calmer ses mouvemens.

C'est le grand avantage qu'auroit ce gouvernement sur les démocraties anciennes, dans lesquelles le peuple avoit une puissance immédiate ; car lorsque des orateurs l'agitoient, ces agitations avoient toujours leur effet.

Ainsi, quand les terreurs imprimées n'auroient point d'objet certain, elles ne produiroient que de vaines clameurs et des injures ; et elles auroient même ce bon effet, qu'elles tendroient tous les ressorts du gouvernement, et rendroient tous les citoyens attentifs. Mais si elles naissoient à l'occasion du renversement des lois fondamentales, elles seroient sourdes, funestes, atroces, et produiroient des catastrophes.

Bientôt on verroit un calme affreux, pendant lequel tout se réuniroit contre la puissance violatrice des lois

Si, dans le cas où les inquiétudes n'ont pas d'objet certain, quelque puissance étrangère menaçoit l'état, et le mettoit en danger de sa fortune ou de sa gloire ; pour lors, les petits intérêts cédant aux plus grands, tout se réuniroit en faveur de la puissance exécutrice.

Que si les disputes étoient formées à l'occasion de la violation des lois fondamentales, et qu'une puissance étrangère parût, il y auroit une révolution qui ne changeroit pas la forme du gouvernement, ni sa constitution : car les révolutions que forme la liberté ne sont qu'une confirmation de la liberté.

Une nation libre peut avoir un libéra-

teur, une nation subjugée ne peut avoir qu'un autre oppresseur.

Car tout homme qui a assez de force pour chasser celui qui est déjà le maître absolu dans un état, en a assez pour le devenir lui-même.

Comme, pour jouir de la liberté, il faut que chacun puisse dire ce qu'il pense, et que pour la conserver, il faut encore que chacun puisse dire ce qu'il pense, un citoyen, dans cet état, diroit et écriroit tout ce que les lois ne lui ont pas défendu expressément de dire ou d'écrire.

Cette nation, toujours échauffée, pourroit plus aisément être conduite par ses passions que par la raison, qui ne produit jamais de grands effets sur l'esprit des hommes ; et il seroit facile à ceux qui la gouverneroient, de lui faire faire des entreprises contre ses véritables intérêts.

Cette nation aimeroit prodigieusement sa liberté, parce que cette liberté seroit vraie : et il pourroit arriver que, pour la défendre, elle sacrifieroit son bien, son aisance, ses intérêts ; qu'elle se chargeroit des impôts les plus durs, et, tels que le prince le plus absolu n'oseroit les faire supporter à ses sujets.

Mais comme elle auroit une connoissance certaine de la nécessité de s'y soumettre, qu'elle payeroit dans l'espérance bien fondée de ne payer plus ; les charges y seroient plus pesantes que le sentiment de ces charges : au lieu qu'il y a des états où le sentiment est infiniment au-dessus du mal.

Elle auroit un crédit sûr, parce qu'elle emprunteroit à elle-même, et se payeroit elle-même. Il pourroit arriver qu'elle entreprendroit au-dessus de ses forces naturelles, et feroit valoir contre ses ennemis d'immenses richesses de fiction, que la confiance et la nature de son gouvernement rendroient réelles.

Pour conserver sa liberté, elle emprunteroit de ses sujets ; et ses sujets qui verroient que son crédit seroit perdu si elle étoit conquise, auroient un nouveau motif de faire des efforts pour défendre sa liberté.

Si cette nation habitoit une île, elle ne seroit point conquérante, parce que des conquêtes séparées l'affoibliroient. Si le terrain de cette île étoit bon, elle le seroit encore moins, parce qu'elle n'auroit pas besoin de la guerre pour s'enrichir. Et comme aucun citoyen ne dépendroit d'un autre citoyen, chacun feroit plus de cas de sa liberté, que de la gloire de quelques citoyens, ou d'un seul.

Là on regarderoit les hommes de guerre comme des gens d'un métier qui peut être utile et souvent dangereux, comme des gens dont les services sont laborieux pour la nation même ; et les qualités civiles y seroient plus considérées.

Cette nation, que la paix et la liberté rendroient aisée, affranchie des préjugés destructeurs, seroit portée à devenir commerçante. Si elle avoit quelqu'une de ces marchandises primitives qui servent à faire de ces choses auxquelles la main de l'ouvrier donne un grand prix, elle pourroit faire des établissemens propres à se procurer la jouissance de ce don du ciel dans toute son étendue.

Si cette nation étoit située vers le nord, et qu'elle eût un grand nombre de denrées superflues, comme elle manqueroit aussi d'un grand nombre de marchandises que son climat lui refuseroit, elle feroit un commerce nécessaire, mais grand, avec les peuples du midi : et choisissant les états qu'elle favoriseroit d'un commerce avantageux, elle feroit des traités réciproquement utiles avec la nation qu'elle auroit choisie.

Dans un état où d'un côté l'opulence seroit extrême, et de l'autre les impôts excessifs, on ne pourroit guerre vivre sans industrie avec une fortune bornée. Bien des gens, sous prétexte de voyages ou de santé, s'exileroient de chez eux, et iroient chercher l'abondance dans les pays de la servitude même.

Une nation commerçante a un nombre prodigieux de petits intérêts particuliers ; elle peut donc choquer et être choquée d'une infinité de manières. Celle-ci deviendroit souverainement jalouse ; et elle s'affligeroit plus de la prospérité des autres, qu'elle ne jouiroit de la sienne.

Et ses lois, d'ailleurs douces et faciles, pourroient être si rigides à l'égard du commerce et de la navigation qu'on feroit chez elle, qu'elle sembleroit ne négocier qu'avec des ennemis.

Si cette nation envoyoit au loin des colonies, elle le feroit plus pour étendre son commerce que sa domination.

Comme on aime à établir ailleurs ce qu'on trouve établi chez soi, elle donneroit aux peuples de ses colonies la forme de son gouvernement propre, et ce gouvernement portant avec lui la prospérité, on verroit se former de grands peuples

dans les forêts mêmes qu'elle enverroit habiter.

Il pourroit être qu'elle auroit autrefois subjugué une nation voisine, qui, par sa situation, la bonté de ses ports, la nature de ses richesses, lui donneroit de la jalousie : ainsi, quoiqu'elle lui eût donné ses propres lois, elle la tiendroit dans une grande dépendance, de façon que les citoyens y seroient libres, et que l'état lui-même seroit esclave.

L'état conquis auroit un très-bon gouvernement civil ; mais il seroit accablé par le droit des gens ; et on lui imposeroit des lois de nation à nation, qui seroient telles, que sa prospérité ne seroit que précaire et seulement en dépôt pour un maître.

La nation dominante habitant une grande île, et étant en possession d'un grand commerce, auroit toutes sortes de facilités pour avoir des forces de mer : et comme la conservation de sa liberté demanderoit qu'elle n'eût ni places, ni forteresses, ni armées de terre, elle auroit besoin d'une armée de mer qui la garantît des invasions ; et sa marine seroit supérieure à celle de toutes les autres puissances, qui, ayant besoin d'employer leurs finances pour la guerre de terre, n'en auroient plus assez pour la guerre de mer.

L'empire de la mer a toujours donné aux peuples qui l'ont possédé, une fierté naturelle ; parce que, se sentant capables d'insulter partout, ils croient que leur pouvoir n'a pas plus de bornes que l'océan.

Cette nation pourroit avoir une grande influence dans les affaires de ses voisins. Car, comme elle n'emploieroit pas sa puissance à conquérir, on rechercheroit plus son amitié, et l'on craindroit plus sa haine que l'inconstance de son gouvernement et son agitation intérieure ne sembleroit le promettre.

Ainsi, ce seroit le destin de la puissance exécutrice, d'être presque toujours inquiétée au-dedans, et respectée au-dehors.

S'il arrivoit que cette nation devînt en quelques occasions le centre des négociations de l'Europe, elle y porteroit un peu plus de probité et de bonne foi que les autres, parce que ses ministres étant souvent obligés de justifier leur conduite devant un conseil populaire, leurs négociations ne pourroient être secrètes, et ils seroient forcés d'être à cet égard un peu plus honnêtes gens.

De plus, comme ils seroient en quelque façon garans des évènemens qu'une conduite détournée pourroit faire naître, le plus sûr pour eux seroit de prendre le plus droit chemin.

Si les nobles avoient eu dans de certains temps un pouvoir immodéré dans la nation, et que le monarque eût trouvé le moyen de les abaisser en élevant le peuple, le point de l'extrême servitude auroit été entre le moment de l'abaissement des grands, et celui où le peuple auroit commencé à sentir son pouvoir.

Il pourroit être que cette nation ayant été autrefois soumise à un pouvoir arbitraire, en auroit en plusieurs occasions conservé le style ; de manière que, sur le fond d'un gouvernement libre, on verroit souvent la forme d'un gouvernement absolu.

A l'égard de la religion, comme dans cet état chaque citoyen auroit sa volonté propre, et seroit par conséquent conduit par ses propres lumières, ou ses fantaisies, il arriveroit que chacun auroit beaucoup d'indifférence pour toutes sortes de religions de quelque espèce qu'elles fussent, moyennant quoi tout le monde seroit porté à embrasser la religion dominante ; ou que l'on seroit zélé pour la religion en général, moyennant quoi les sectes se multiplieroient.

Il ne seroit pas impossible qu'il y eût dans cette nation des gens qui n'auroient point de religion, et qui ne voudroient pas cependant souffrir qu'on les obligeât à changer celle qu'ils auroient, s'ils en avoient une : car ils sentiroient d'abord que la vie et les biens ne sont pas plus à eux que leur manière de penser ; et que, qui veut ravir l'un, peut encore mieux ôter l'autre.

Si parmi les différentes religions il y en avoit une à l'établissement de laquelle on eût tenté de parvenir par la voie de l'esclavage, elle y seroit odieuse ; parce que, comme nous jugeons des choses par les liaisons et les accessoires que nous y mettons, celle-ci ne se présenteroit jamais à l'esprit avec l'idée de liberté.

Les lois contre ceux qui professeroient cette religion, ne seroient point sanguinaires, car la liberté n'imagine point ces sortes de peines ; mais elles seroient si réprimantes, qu'elles feroient tout le mal qui peut se faire de sang-froid.

Il pourroit arriver, de mille manières, que le clergé auroit si peu de crédit, que les autres citoyens en auroient davantage. Ainsi, au lieu de se séparer, il aimeroit mieux supporter les mêmes charges que les laïques, et ne faire à cet égard qu'un même corps ; mais comme il chercheroit toujours à s'attirer le respect du peuple, il se distingueroit par une vie plus retirée, une conduite plus réservée, et des mœurs plus pures.

Ce clergé ne pouvant protéger la religion ni être protégé par elle, sans force pour contraindre, chercheroit à persuader : on verroit sortir de sa plume de très-bons ouvrages, pour prouver la révélation et la providence du grand Etre.

Il pourroit arriver qu'on éluderoit ses assemblées, et qu'on ne voudroit pas lui permettre de corriger ses abus mêmes ; et que, par un délire de la liberté, on aimeroit mieux laisser sa réforme imparfaite, que de souffrir qu'il fût réformateur.

Les dignités faisant partie de la constitution fondamentale, seroient plus fixes qu'ailleurs : mais d'un autre côté, les grands, dans ce pays de liberté, s'approcheroient plus du peuple ; les rangs seroient donc plus séparés, et les personnes plus confondues.

Ceux qui gouvernent ayant une puissance qui se remonte, pour ainsi dire, et se refait tous les jours, auroient plus d'égards pour ceux qui leur sont utiles que pour ceux qui les divertissent : ainsi on y verroit peu de courtisans, de flatteurs, de complaisans, enfin, de toutes ces sortes de gens qui font payer aux grands le vide même de leur esprit.

On n'y estimeroit guère les hommes par des talens ou des attribus frivoles, mais par des qualités réelles ; et de ce genre, il n'y en a que deux, les richesses et le mérite personnel.

Il y auroit un luxe solide, fondé, non pas sur le rafinement de la vanité, mais sur celui des besoins réels ; et l'on ne chercheroit guère dans les choses que les plaisirs que la nature y a mis.

On y jouiroit d'un grand superflu, et cependant les choses frivoles y seroient proscrites : ainsi plusieurs ayant plus de bien que d'occasion de dépense, l'emploieroient d'une manière bizarre : et dans cette nation, il y auroit plus d'esprit que de goût.

Comme on se seroit toujours occupé de ses intérêts, on n'auroit point cette politesse qui est fondée sur l'oisiveté, et réellement on n'en auroit pas le temps.

L'époque de la politesse des Romains est la même que celle de l'établissement du pouvoir arbitraire. Le gouvernement absolu produit l'oisiveté, et l'oisiveté fait naître la politesse.

Plus il y a de gens dans une nation, qui ont besoin d'avoir des ménagemens entre eux, et de ne pas déplaire, plus il y a de la politesse. Mais c'est plus la politesse des mœurs que celle des manières, qui doit nous distinguer des peuples barbares.

Dans une nation où tout homme, à sa manière, prendroit part à l'administration de l'état, les femmes ne devroient guère vivre avec les hommes. Elles seroient donc modestes, c'est-à-dire timides : cette timidité feroit leur vertu, tandis que les hommes, sans galanterie, se jetteroient dans une débauche qui leur laisseroit toute leur liberté et leur loisir.

Les lois n'y étant pas faites pour un particulier plus que pour un autre, chacun se regarderoit comme monarque ; et les hommes, dans cette nation, seroient plutôt des confédérés, que des concitoyens.

Si le climat avoit donné à bien des gens un esprit inquiet et des vues étendues, dans un pays où la constitution donneroit à tout le monde une part au gouvernement et des intérêts politiques, on parleroit beaucoup de politique ; on verroit des gens qui passeroient leur vie à calculer des événemens, qui, vu la nature des choses et le caprice de la fortune, c'est-à-dire des hommes, ne sont guère soumis au calcul.

Dans une nation libre, il est souvent indifférent que les particuliers raisonnent bien ou mal, il suffit qu'ils raisonnent : de là sort la liberté qui garantit des effets de ces mêmes raisonnemens.

De même, dans un gouvernement despotique, il est également pernicieux qu'on raisonne bien ou mal, il suffit qu'on raisonne pour que le principe du gouvernement soit choqué.

Bien des gens qui ne se soucieroient de plaire à personne, s'abandonneroient à leur humeur ; la plupart, avec de l'esprit, seroient tourmentés par leur esprit même : dans le dédain ou le dégoût de toutes choses, ils seroient mal-

heureux avec tant de sujets de ne l'être pas.

Aucun citoyen ne craignant aucun citoyen, cette nation seroit fière; car la fierté des rois n'est fondée que sur leur indépendance.

Les nations libres sont superbes, les autres peuvent plus aisément être vaines.

Mais ces hommes si fiers, vivant beaucoup avec eux-mêmes, se trouveroient souvent au milieu de gens inconnus; ils seroient timides, et l'on verroit en eux la plupart du temps un mélange bizarre de mauvaise honte et de fierté.

Le caractère de la nation paroîtroit surtout dans leurs ouvrages d'esprit, dans lesquels on verroit des gens recueillis, et qui auroient pensé tout seuls.

La société nous apprend à sentir les ridicules; la retraite nous rend plus propres à sentir les vices. Leurs écrits satiriques seroient sanglans, et l'on verroit bien des Juvénals chez eux, avant d'avoir trouvé un Horace.

Dans les monarchies extrêmement absolues, les historiens trahissent la vérité, parce qu'ils n'ont pas la liberté de la dire: dans les états extrêmement libres, ils trahissent la vérité à cause de leur liberté même, qui produisant toujours des divisions, chacun devient aussi esclave des préjugés de sa faction, qu'il le seroit d'un despote.

Leurs poëtes auroient plus souvent cette rudesse originale de l'invention, qu'une certaine délicatesse que donne le goût; on y trouveroit quelque chose qui approcheroit plus de la force de Michel-Ange, que de la grâce de Raphaël.

Montesquieu.

Caractères Divers.

§ 22. 1er. Caractère.—*Le Fantasque.*

Qu'est-il donc arrivé de funeste à Mélanthe? rien au-dehors, tout au-dedans. Ses affaires vont à souhait: tout le monde cherche à lui plaire. Quoi donc? c'est que sa rate fume. Il se coucha hier les délices du genre humain: ce matin on est honteux pour lui, il faut le cacher. En se levant, le pli d'un chausson lui a déplu; toute la journée sera orageuse, et tout le monde en souffrira. Il fait peur, il fait pitié: il pleure comme un enfant, il rugit comme un lion. Une vapeur maligne et farouche trouble et noircit son imagination, comme l'encre de son écritoire barbouille ses doigts. N'allez pas lui parler des choses qu'il aimoit le mieux il n'y a qu'un moment: par la raison qu'il les a aimées, il ne les sauroit plus souffrir. Les parties de divertissement qu'il a tant désirées lui deviennent ennuyeuses, il faut les rompre. Il cherche à contredire, à se plaindre, à piquer les autres: il s'irrite de voir qu'ils ne veulent point se fâcher. Souvent il porte ses coups en l'air, comme un taureau furieux qui, de ses cornes aiguisées, va se battre contre les vents. Quand il manque de prétextes pour attaquer les autres, il se tourne contre lui-même: il se blâme, il ne se trouve bon à rien, il se décourage, il trouve fort mauvais qu'on veuille le consoler. Il veut être seul, et ne peut supporter la solitude. Il redevient à la compagnie, et s'aigrit contre elle. On se tait; ce silence affecté le choque. On parle tout bas; il s'imagine que c'est contre lui. On parle tout haut; il trouve qu'on parle trop, et qu'on est trop gai pendant qu'il est triste. On est triste, cette tristesse lui paroît un reproche de ses fautes. On rit, il soupçonne qu'on se moque de lui. Que faire? Être aussi ferme et aussi patient qu'il est insupportable, et attendre en paix qu'il redevienne demain aussi sage qu'il étoit hier. Cette humeur étrange s'en va comme elle vient. Quand elle le prend, on diroit que c'est un ressort de machine qui se démonte tout à coup: il est comme on dépeint les possédés; sa raison est comme à l'envers; c'est la déraison elle-même en personne. Poussez-le: vous lui ferez dire en plein jour qu'il est nuit; car il n'y a plus ni jour ni nuit pour une tête démontée par son caprice. Quelquefois il ne peut s'empêcher d'être étonné de ses excès et de ses fougues. Malgré son chagrin, il sourit des paroles extravagantes qui lui ont échappé. Mais quel moyen de prévoir ces orages, et de conjurer la tempête? Il n'y en a aucun; point de bons almanachs pour prédire ce mauvais temps. Gardez-vous bien de dire, demain nous irons nous divertir dans un tel jardin; l'homme d'aujourd'hui ne sera pas celui de demain; celui qui vous promet maintenant disparoîtra tantôt: vous ne saurez plus où le prendre pour le faire souvenir de sa parole; en sa place, vous trouverez un je ne sais quoi, qui n'a ni forme, ni nom, qui n'en peut avoir, et que vous ne sauriez défi-

nir deux instans de suite de la même manière. Etudiez-le bien, puis dites-en tout ce qu'il vous plaira; il ne sera plus vrai le moment d'après que vous l'aurez dit. Ce je ne sais quoi veut et ne veut pas; il menace, il tremble, il mêle des hauteurs ridicules avec des bassesses indignes. Il pleure, il rit; il badine, il est furieux; dans sa fureur la plus bizarre et la plus insensée, il est plaisant, éloquent, subtil, plein de tours nouveaux, quoiqu'il ne lui reste pas seulement une ombre de raison. Prenez bien garde de ne lui rien dire qui ne soit juste, précis et exactement raisonnable: il sauroit bien en prendre avantage, et vous donner adroitement le change; il passeroit d'abord de son tort au vôtre, et deviendroit raisonnable pour le seul plaisir de vous convaincre que vous ne l'êtes pas. C'est un rien qui l'a fait monter jusqu'aux nues; mais ce rien qu'est-il devenu? Il s'est perdu dans la mêlée; il n'en est plus question: il ne sait plus ce qui l'a fâché; il sait seulement qu'il se fâche et qu'il veut se fâcher; encore même ne le sait-il pas toujours. Il s'imagine souvent que tous ceux qui lui parlent sont emportés, et que c'est lui qui se modère; comme un homme qui a la jaunisse croit que tous ceux qu'il voit sont jaunes, quoique le jaune ne soit que dans ses yeux. Mais peut-être qu'il épargnera certaines personnes auxquelles il doit plus qu'aux autres, ou qu'il paroît aimer davantage. Non, sa bizarrerie ne connoît personne; elle se prend sans choix à tout ce qu'elle trouve; le premier venu lui est bon pour se décharger; tout lui est égal pourvu qu'il se fâche, il diroit des injures à tout le monde. Il n'aime plus les gens, il n'en est point aimé; on le persécute, on le trahit; il ne doit rien à qui que ce soit. Mais attendez un moment, voici une autre scène. Il a besoin de tout le monde; il aime, on l'aime aussi; il flatte, il s'insinue, il ensorcelle tous ceux qui ne pouvoient plus le souffrir; il avoue son tort, il rit de ses bizarreries, il se contrefait, et vous croiriez que c'est lui-même dans cet excès d'emportement, tant il se contrefait bien. Après cette comédie jouée à ses propres dépens, vous croyez bien qu'au moins il ne fera plus le démoniaque. Hélas! vous vous trompez: il le fera encore ce soir, pour s'en moquer demain sans se corriger.

Fénélon.

§ 23. 2d Caractère. *Le Fat.*

C'est un homme dont la vanité seule forme le caractère; qui ne fait rien par goût, qui n'agit que par ostentation, et qui voulant s'élever au-dessus des autres, est descendu au-dessous de lui-même. Familier avec ses supérieurs, important avec ses inférieurs, il tutoie, il protége, il méprise. Vous le saluez, et il ne vous voit pas; vous lui parlez, et il ne vous écoute pas; vous parlez à un autre, et il vous interrompt. Il lorgne, il persiffle au milieu de la société la plus respectable, et de la conversation la plus sérieuse; une femme le regarde, et il s'en croit aimé. Soit qu'on le souffre, soit qu'on le chasse, il en tire également avantage. Il dit à l'homme vertueux de venir le voir, et il lui indique l'heure du brodeur et du bijoutier. Il offre à l'homme libre une place dans sa voiture, et il lui laisse prendre la moins commode. Il n'a aucune connoissance, et il donne des avis aux savans et aux artistes. Il en eût donné à Vauban sur les fortifications, à Lebrun sur la peinture, à Racine sur la poésie. Sort-il du spectacle? il parle à l'oreille de ses gens. Il part: vous croyez qu'il vole à un rendez-vous; il va souper seul chez lui. Il se fait rendre mystérieusement en public des billets vrais ou supposés: on croiroit qu'il a fixé une coquette, ou déterminé une prude. Il fait un long calcul de ses revenus; il n'a que soixante mille livres de rente, et il ne peut vivre. Il consulte la mode pour ses travers comme pour ses habits, pour ses indispositions comme pour ses voitures, pour son médecin comme pour son tailleur. Vrai personnage de théâtre, à le voir, vous croiriez qu'il a un masque; à l'entendre, vous diriez qu'il joue un rôle: ses paroles sont vaines, ses actions sont des mensonges, son silence même est menteur. Il manque aux engagemens qu'il a; il en feint quand il n'en a pas. Il ne va pas où on l'attend, il arrive tard où il n'est pas attendu. Il n'ose avouer un parent pauvre ou peu connu. Il se glorifie de l'amitié d'un grand à qui il n'a jamais parlé, ou qui ne lui a jamais répondu. Il a du bel esprit, la suffisance et les mots satiriques; de l'homme de qualité les talons rouges, le coureur et les créanciers; de l'homme à bonnes fortunes la petite maison, l'ambre et les grisons. Pour peu qu'il fût fripon, il seroit en tout le

contraste de l'honnête homme. En un mot c'est un homme d'esprit pour les sots qui l'admirent, c'est un sot pour les gens sensés qui l'évitent. Mais si vous connoissez bien cet homme, ce n'est ni un homme d'esprit, ni un sot ; c'est un fat, c'est le modèle d'une infinité de jeunes sots mal élevés.

Desmahis.

§ 24. 3e Caractère. *Le Flatteur.*

Qu'est-ce que le flatteur? C'est un esprit souple et commode, qui vient servilement sourire à tous vos regards, se récrier à toutes vos paroles, applaudir à toutes vos actions. C'est un esprit adroit, insinuant, qui étudie vos penchans pour les suivre, vos liaisons pour les cultiver, vos défauts mêmes pour les censurer. C'est un esprit fourbe et dissimulé, qui vous loue et qui vous trompe, qui vous approuve en public, et qui vous condamne en secret ; qui ne donne extérieurement dans votre foible, que pour vous attirer plus sûrement dans le sien. C'est quelquefois un esprit jaloux et envieux, qui paroit se faire un plaisir de son élévation, et qui au fond se fait un tourment de votre prospérité ; c'est souvent un esprit aigri, un ennemi couvert, mais implacable, qui médite votre perte, et qui ne cache sa haine sous les plus grands éloges, que parce qu'il craint tout de votre autorité. C'est toujours un esprit vil et rampant qui attend tout de sa propre indépendance, et qui, pour colorer encore la honte de sa servitude, appelle talent et habileté la malheureuse habitude qu'il a de faire des bassesses.

Laffitau.

§ 25. 4e Caractère.

Les Caractères suivans sont d'après nature, et il n'est personne qui n'en rencontre de semblables dans la société : mais comme il est difficile d'assigner leur vrai nom à des caractères dont souvent le fond est le même, et qui ne diffèrent que par des nuances, ou qui sont un composé de différens caractères, on a pris le parti de ne pas leur en donner, toutes les fois que les traits ne sont pas assez marqués, pour écarter toute espèce de doute.

Je connois Mopse d'une visite qu'il m'a rendue sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu ; il écrit à des femmes qu'il connoît de vue : il s'insinue dans un cercle de personnes respectables, et qui ne savent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ni sans sentir qu'il interrompt, il parle, et souvent, et ridiculement. Il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve, sans nulle attention aux autres, ni à soi-même : on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair : il est là précisément celui dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteuil du roi, il grimpe à la chaire du prédicateur, il regarde le monde indifféremment, sans embarras, sans pudeur : il n'a pas, non plus que le sot, de quoi rougir.

La Bruyère.

§ 26. 5e Caractère.

Celse est d'un rang médiocre, mais des grands le souffrent : il n'est pas savant, il a relation avec des savans : il a peu de mérite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup : il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement, et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre. C'est un homme né pour des allées et venues, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en être désavoué, pour réconcilier des gens qui se querellent à leur première entrevue, pour réussir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réussite, et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succès. Il sait les bruits communs, les historiettes de la ville : il ne fait rien, il dit ou il écoute ce que les autres font, il est nouvelliste : il sait même le secret des familles : il entre dans de plus hauts mystères ; il vous dit pourquoi celui-ci est exilé, et pourquoi on rappelle cet autre ? Il connoît le fond et les causes de la brouillerie des deux frères et de la rupture des deux ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-ci que leur union ne seroit pas longue ? n'étoit-il pas présent à de certaines paroles qui furent dites ? n'entra-t-il pas dans une espèce de négociation ? le voulut-on croire ? fut-il écouté ? à qui parlez-vous de ces choses ? qui a eu plus

de part que Celse à toutes ces intrigues de cour ? et si cela n'étoit pas ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou rêvé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire ? auroit-il l'air important et mystérieux d'un homme revêtu d'une ambassade ?

La Bruyère.

§ 27. 6e Caractère.

Ménippe est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à lui ; il ne parle pas, il ne sent pas, il répète des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres, qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée, lorsqu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter. C'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'après baisse, dégénère, perd le peu de lustre qu'un peu de mémoire lui donnoit, et montre la corde : lui seul ignore combien il est au-dessous du sublime et de l'héroïque ; et incapable de savoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celui qui n'a rien à désirer sur ce chapitre, et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soi-même, et il ne s'en cache pas : ceux qui passent le voient, et il semble toujours prendre un parti, ou décider qu'une telle chose est sans réplique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jeter dans l'embarras de savoir s'il doit rendre le salut ou non ; et pendant qu'il délibère, vous êtes déjà hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au-dessus de lui-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas. L'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sait que tout lui sied bien, et que sa parure est assortie, qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur lui, et que les hommes se relayent pour le contempler.

Le même.

§ 28. 7e Caractère.

Lise entend dire d'une autre coquette qu'elle se moque de se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans. Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point. Elle le croit ainsi ; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que Clarice en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

Le même.

§ 29. 8e Caractère.

Il y avoit à Smyrne une très-belle fille qu'on appeloit Emire, et qui étoit moins connue dans toute la ville par sa beauté que par la sévérité de ses mœurs et surtout par l'indifférence qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun péril, et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies et pour ses frères. Elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps ; et celles qu'elle avoit vues elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devoit cette expérience, la lui avoit rendue si douce, qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celui de l'estime et de la confiance dont elle étoit si contente. Elle ne parloit que d'Euphrosine, c'étoit le nom de cette fidèle amie, et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine ; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux frères qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises : il est vrai qu'elle les aima toujours comme une sœur aime ses frères. Il y eut un prêtre de Jupiter, qui avoit accès dans la maison de son père, à qui elle plût, qui osa le lui déclarer, et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même aventure. Elle triomphoit cependant, et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses frères, d'un prêtre et d'un vieillard qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent néanmoins qu'à la rendre plus vaine, et qu'à l'affermir dans la réputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes lui acquirent successivement, et

dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier dans un transport amoureux se perça le sein à ses pieds ; le second, plein de désespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de Crète, et le troisième mourut de langueur et d'insomnie. Celui qui les devoit venger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours, s'en étoit guéri par des réflexions sur son âge et sur le caractère de la personne à qui il vouloit plaire : il désira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il lui amena un jour son fils qui étoit jeune, d'une physionomie agréable, et qui avoit une taille fort noble. Elle le vit avec intérêt ; et comme il se tut beaucoup en la présence de son père, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit, et désira qu'il en eût eu davantage. Il le vit seul, parla assez, et avec esprit ; mais comme il la regarda peu, et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galant. Elle s'entretint de lui avec son amie qui voulut le voir. Il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il lui dit qu'elle étoit belle ; et Emire si indifférente, devenue jalouse, comprit que Ctésiphon étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non-seulement il étoit galant, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie : elle désira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevue lui fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir, et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne lui connoît plus le mérite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation, elle ne l'aime plus : et ce changement lui fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctésiphon et Euphrosine se voient tous les jours, et s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent. La nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes ont eu cette joie si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend et s'en désespère. Elle ressent tout son amour ; elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctésiphon ; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse : il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chère. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger ; elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frère pour Ctésiphon, et elle lui parle comme à un amant. Elle se détrompe, rougit de son égarement : elle retombe bientôt dans de plus grands, et n'en rougit plus : elle ne les connoît plus. Alors elle craint les hommes, mais trop tard, c'est sa folie ; elle a des intervalles où sa raison lui revient, et où elle gémit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne qui l'a vue si fière et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.

La Bruyère.

§ 30. 9e Caractère.

Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas : vous plairoit-il de recommencer ? J'y suis encore moins ; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne me disiez-vous, il fait froid ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut, ou qu'il neige : dites, il pleut, il neige ; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites : je vous trouve bon visage. Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs, qui ne pourroit pas en dire autant ? Qu'importe, Acis, est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de Phœbus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit ; ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille, ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit, peut être alors, croira-t-on que vous en avez.

Le même.

§ 31. 10e Caractère.

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi, c'est un homme universel, et il se donne pour tel ; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du nord, il

prend la parole, et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en savent: il s'oriente dans cette région lointaine, comme s'il en étoit originaire: il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes : il récite des historiettes qui y sont arrivées, il les trouve plaisantes, et il en rit jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur; je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original ; je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance ; il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : c'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive fraîchement de son ambassade.

La Bruyère.

§ 32. IIe Caractère.

J'entends Théodecte de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il approche, le voilà entré : il rit, il crie, il éclate : on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre : il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit, que par le ton dont il parle ; il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas, que pour bredouiller des vanités et des sottises ; il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis, qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche : il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois : il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui : est-ce Eutidème qui donne le repas, il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer : le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense : les rieurs sont pour lui, il n'y a sorte de fatuité qu'on ne lui passe. Je cède enfin, et je disparois incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

Le même.

§ 33. 12e Caractère.

Troïle est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soi et de craindre un vol domestique : il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions, bientôt il les règle et les maîtrise dans leur conduite. Il est l'oracle d'une maison, celui dont on attend, que dis je, dont on prévient, dont on devine les décisions : il dit de cet esclave, il faut le punir, et on le fouette ; et de cet autre, il faut l'affranchir, et on l'affranchit : l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut lui déplaire, il est congédié : le maître est heureux, si Troïle lui laisse sa femme et ses enfans. Si celui-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviés, qui en mangeoient sans réflexions, le trouvent friand et ne s'en peuvent rassasier ; s'il dit, au contraire, d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter, n'osent avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre : tous ont les yeux sur lui, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne : c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers, et qu'il remet ses créanciers ; il régente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une physionomie qui lui agrée, il ride son front et détourne sa vue : si on l'aborde, il ne se lève pas; si l'on s'assied auprès de lui, il s'éloigne ; si on lui parle, il ne répond point : si l'on continue de parler, il passe dans une autre chambre ; si on le suit, il gagne l'escalier, il franchiroit tous les étages, ou il se lanceroit par une fenêtre, plutôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un son de voix qu'il désap-

prouve; l'un et l'autre sont agréables dans Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquérir. Tout devient, avec le temps, au-dessous de ses soins, comme il est au-dessus de vouloir se soutenir ou continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir. C'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses médiations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit : bien loin d'attendre de lui qu'il défère à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous loue, vous n'êtes pas sûr qu'il aime toujours votre approbation ou qu'il souffre votre complaisance.

La Bruyère.

§ 34. 13e Caractère.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie : il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême : ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre, il confond les temps, il ignore quand elles ont fini : combats, siéges, tout lui est nouveau. Mais il est instruit de la guerre des géans, il en raconte le progrès et les moindres détails; rien ne lui échappe. Il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien : il connoît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles ; il ne le verra point ; il a presque vu la tour de Babel : il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils d'Henri III ? Il néglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche, de Bavière : quelles minuties ! dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de Valois et de Bourbon. Il demande si l'empereur a jamais été marié : mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le roi jouit d'une santé parfaite ; et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Egypte, étoit valétudinaire, et qu'il tenoit cette complexion de son aïeul Alipharmutosis.

Que ne sait-il point ? Quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité ? Il vous dira que Sémiramis, ou selon quelques-uns, Sérimaris parloit comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguoit pas à la parole ; si c'étoit parce que la mère avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, il n'ose pas le décider. Il vous révélera que Nembrot étoit gaucher, et Sésostris ambidextre ; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain, parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre ; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

Le même.

§ 35. 14e Caractère.

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Eschine foulon, et Cydias bel-esprit, c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui ; il ne vous sauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à Trosichée qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour Crantor qui le presse et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous ? il réussit également en l'un et en l'autre. Demandez-lui des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra ; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre long-temps à un certain monde, et de le présenter enfin dans les maisons comme un homme rare et d'une exquise conversation ; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiques. Différent de ceux qui, convenant de principes, et connoissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire : *il me semble*, dit-il gracieusement, *que c'est tout le contraire de ce que vous dites, ou je ne saurois être de votre opi-*

nion ; ou bien, *ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre ; mais... il y a trois choses*, ajoute-t-il, *à considérer*..... et il en ajoute une quatrième : fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions ; car soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai ni le faux, ni le raisonnable ni le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Virgile et de Théocrite ; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion. Uni de goût et d'intérêts avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poëtes modernes : il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est en un mot un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

La Bruyère.

§ 36. 15e Caractère.

Je vais, Clitiphon, à votre porte ; le besoin que j'ai de vous me chasse de mon lit et de ma chambre; plût aux dieux que je ne fusse ni votre client ni votre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé, et que vous ne pouvez m'écouter d'une heure entière : je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et il me disent que vous êtes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de votre appartement, de si laborieux, qui vous empêche de m'entendre? Vous enfilez quelques mémoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez ; je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre, oui ou non. Voulez-vous être rare ? Rendez service à ceux qui dépendent de vous : vous le serez davantage par cette conduite, que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à votre tour avez besoin de mes offices ! venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour. Vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'âme et de la distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter : j'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche, par la connoissance de la vérité, à régler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes : mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant ; passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger : parlez, que voulez-vous que je fasse pour vous ? Faut il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée ? Quelle interruption heureuse que celle qui vous est utile ! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sauroit apprivoiser ; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine, que dis-je, on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bientôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des places ; il est vu de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nu, habillé, sain ou malade ; il ne peut être important, et il ne le veut point être.

Le même.

§ 37. 16e Caractère. *Le Nouveau Riche.*

On ne peut mieux user de sa fortune que fait Périandre : elle lui donne du rang, du crédit, de l'autorité ; déjà on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soi-même, *un homme de ma sorte*, il passe à dire, *un homme de ma qualité* : il se donne pour tel, et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent, ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veuille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique règne dans tous ses dehors, ce n'est pas une porte, c'est un portique ; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple ? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur

dominant de tout le quartier ; c'est lui que l'on envie et dont on voudroit voir la chute, c'est lui dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soutient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont il ne doit rien, qu'il a payée. Que son père si vieux et si caduc n'est-il mort il y a vingt ans, et avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Périandre ? Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les héritiers ? Les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obsèques ? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son père un noble homme, et peut-être un honorable homme, lui qui est messire ?

La Bruyère.

§ 38. 17e Caractère.

Un homme d'un petit génie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne rêve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer. Il a commencé de bonne heure et dès son adolescence à se mettre dans les voies de la fortune ; s'il trouve une barrière de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droite et à gauche, selon qu'il y voit de jour et d'apparence, et si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté. Il est déterminé par la nature des difficultés, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter, ou à prendre d'autres mesures ; son intérêt, l'usage, les conjonctures le dirigent. Faut-il de si grands talens et une si bonne tête à un voyageur, pour suivre d'abord un grand chemin, et s'il est plein et embarrassé, prendre la terre et aller à travers champs, puis regagner sa première route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot riche et accrédité ?

Le même.

§ 39. 18e Caractère.

Ni les troubles, Zénobie, qui agitent votre empire, ni la guerre que vous soutenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roi votre époux, ne diminuent rien de votre magnificence : vous avez préféré à toute autre contrée les rives de l'Euphrate, pour y élever un superbe édifice ; l'air y est sain et tempéré, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant, les dieux de Syrie qui habitent quelquefois la terre, n'y auroient pu choisir une plus belle demeure ; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent et qui charrient le bois du Liban, l'airain et le porphyre ; les grues et les machines gémissent dans l'air, et font espérer à ceux qui voyagent vers l'Arabie, de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé, et dans cette splendeur où vous désirez de le porter, avant de l'habiter, vous et les princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande reine ; employez y l'or et tout l'art des plus excellens ouvriers ; que les Phidias et les Zeuxis de votre siècle déploient toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris ; tracez-y de vastes et délicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main des hommes ; épuisez vos trésors et votre industrie sur cet ouvrage incomparable ; et après que vous y aurez mis, Zénobie, la dernière main, quelqu'un de ces pâtres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les péages de vos rivières, achètera un jour, à deniers comptans, cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de lui et de sa fortune.

Le même.

§ 40. 19e Caractère. *Le Riche.*

Giton a le teint frais, le visage plein et les joues pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et délibérée ; il parle avec confiance, il fait répéter celui qui l'entretient, et il ne goûte que médiocrement tout ce qu'il lui dit ; il déploie un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit ; il crache fort loin et il éternue fort haut ; il dort le jour, il dort la nuit et profondément ; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre ; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arrête et l'on s'arrête, il continue de marcher et l'on marche, tous se

règlent sur lui ; il interrompt, il redresse ceux qui ont la parole ; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il débite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteuil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoué, grand rieur, impatient, présomptueux, colère, libertin, politique, mystérieux sur les affaires du temps ; il se croit des talens et de l'esprit ; il est riche.

La Bruyère.

§ 41. 20e Caractère.—*Le Pauvre.*

Phédon a les yeux creux, le teint échauffé, le corps sec et le visage maigre ; il dort peu et d'un sommeil fort leger ; il est abstrait, rêveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide ; il oublie de dire ce qu'il sait, ou de parler d'événemens qui lui sont connus ; et s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte brièvement mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire ; il applaudit, il sourit à ce que les autres lui disent, il est de leur avis ; il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flatteur, empressé, il est mystérieux sur ses affaires, et quelquefois menteur ; il est superstitieux, scrupuleux, timide ; il marche doucement et légèrement, il semble craindre de fouler la terre ; il marche les yeux baissés, et il n'ose les lever sur ceux qui passent. Il n'est jamais du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derrière celui qui parle, recueille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde. Il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place, il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur les yeux pour n'être point vu, il se replie et se renferme dans son manteau ; il n'y a point de rues ni de galeries si embarrassées et si remplies de monde, où il ne trouve moyen de passer sans effort, et de se couler sans être aperçu. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siége ; il parle bas dans la conversation, et il articule mal ; libre néanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siècle, médiocrement prévenu des ministres et du ministère. Il n'ouvre la bouche que pour répondre ; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soi, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou si cela lui arrrive, c'est à l'insu de la compagnie, il n'en coûte à personne ni salut, ni compliment ; il est pauvre.

Le même.

§ 42. 21e Caractère.

Narcisse se lève le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme ; il va tous les jours, fort régulièrement, à la belle messe aux Feuillans ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur lui au quartier de *** pour un tiers ou pour un cinquième à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteuil quatre heures de suite chez Aricie, où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la gazette de Hollande et le Mercure Galant ; il a lu Cyrano de Bergerac, S. Sorlin, Lesclache, les historiettes de Barbin, et quelques recueils de poésies. Il se promène, avec des femmes, à la plaine ou au cours ; il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'hui et ce qu'il fit hier ; et il meurt ainsi après avoir vécu.

Le même.

§ 43. 22e Caractère.

Voilà un homme, dites-vous, que j'ai vu quelque part ; de savoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres ; et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire : est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Tuileries dans la grande allée, ou dans le balcon à la comédie ? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet ? où pourriez-vous ne l'avoir point vu ? où n'est-il point ? S'il y dans la place une fameuse exécution, ou un feu de joie, il paroît à une fenêtre de l'hôtel-de-ville ; si on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échafaud ; s'il se fait un carrousel, le voilà entré et placé sur l'amphithéâtre ; si le roi reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haie quand ils reviennent de leur audience. Sa présence est aussi essentielle aux sermens des ligues Suisses, que celle du chancelier et des ligues même. C'est son visage que l'on voit aux almanachs représenter le peuple ou l'assistance. Il

y a une chasse publique, une Saint-Hubert, le voilà à cheval : on parle d'un camp et d'une revue, il est à Quilles, il est à Acheres, il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de près, et jusques au fort de Bernardi. Chanley sait les marches, Jacquier les vivres, du Metz l'artillerie : celui-ci voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession : il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sait rien de ce qu'il doit savoir : mais il a vu, dit-il, tout ce qu'on peut voir, il n'aura point regret de mourir : quelle perte alors pour toute la ville ! Qui dira après lui le cours est fermé, on ne s'y promène point, le bourbier de Vincennes est desséché et relevé, on n'y versera plus ? qui annoncera un concert, un beau salut, un prestige de la foire ? qui vous avertira que Beaumanielle mourut hier, que Rochois est enrhumée et ne chantera de huit jours ? qui connoîtra comme lui un bourgeois à ses armes et à ses livrées ? qui dira, Scapin porte des fleurs de lys, et qui en sera plus édifié ? qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise ? qui sera mieux fourni de vaudevilles ? qui prêtera aux femmes les annales galantes, et le journal amoureux ? qui saura comme lui chanter à table tout un dialogue de l'opéra et les fureurs de Roland dans une ruelle ? enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupés, qui pourra aussi parfaitement leur convenir ?

La Bruyère.

§ 44. 23e Caractère.

Ne croiroit-on pas de Cimon et de Clitandre, qu'ils sont seuls chargés des détails de tout l'état, et que seuls aussi ils en doivent répondre ? L'un a du moins les affaires de terre, et l'autre les maritimes. Qui pourroit les représenter exprimeroit l'empressement, l'inquiétude, la curiosité, l'activité, sauroit peindre le mouvement. On ne les a jamais vus assis, jamais fixes et arrêtés : qui même les a vu marcher ? On les voit courir, parler en courant, et vous interroger sans attendre de réponse. Ils ne viennent d'aucun endroit, ils ne vont nulle part : ils passent et ils repassent. Ne les retardez pas dans leur course précipitée, vous démonteriez leur machine : ne leur

faites pas de questions, ou donnez-leur du moins le temps de respirer et de se ressouvenir qu'ils n'ont nulle affaire, qu'ils peuvent demeurer avec vous et long-temps, vous suivre même où il vous plaira de les emmener. Ils ne sont pas les satellites de Jupiter, je veux dire ceux qui pressent et qui entourent le prince, mais ils l'annoncent et le précèdent, ils se lancent impétueusement dans la foule des courtisans ; tout ce qui se trouve sur leur passage est en péril : leur profession est d'être vus et revus ; et ils ne se couchent jamais sans s'être acquittés d'un emploi si sérieux et si utile à la république. Ils sont au reste instruits à fond de toutes les nouvelles indifférentes, et ils savent à la cour tout ce que l'on peut y ignorer : il ne leur manque aucun des talens nécessaires pour s'avancer médiocrement. Gens néanmoins éveillés et alertes sur tout ce qu'ils croient leur convenir, un peu entreprenans, légers et précipités, le dirai-je ? ils portent au vent attelés tous deux au char de la fortune, et tous deux fort éloignés de s'y voir assis.

Le même.

§ 45. 24e Caractère.

Théodote avec un habit austère a un visage comique et d'un homme qui entre sur la scène : sa voix, sa démarche, son geste, son attitude accompagnent son visage : il est fin, cauteleux, doucereux, mystérieux, il s'approche de vous et il vous dit à l'oreille : *voilà un beau temps, voilà un beau dégel.* S'il n'a pas les grandes manières, il a du moins toutes les petites, et celles même qui ne conviennent guère qu'à une jeune précieuse. Imaginez-vous l'application d'un enfant à élever un château de carte ou à se saisir d'un papillon, c'est celle de Théodote pour une affaire de rien, et qui ne mérite pas qu'on s'en remue ; il la traite sérieusement et comme quelque chose qui est capital ; il agit, il s'empresse, il la fait réussir : le voilà qui respire et qui se repose, et il a raison ; elle lui a coûté beaucoup de peine. L'on voit des gens enivrés, ensorcelés de la faveur : ils y pensent le jour, ils y rêvent la nuit : ils montent l'escalier d'un ministre et ils en descendent, ils sortent de son antichambre et ils y rentrent, ils n'ont rien à lui dire et ils lui parlent ; ils lui parlent une

seconde fois, les voilà contens, ils lui ont parlé. Pressez-les, tordez-les, ils dégouttent l'orgueil, l'arrogance, la présomption ; vous leur adressez la parole, ils ne vous répondent point, ils ont les yeux égarés et l'esprit aliéné : c'est à leurs parens à en prendre soin et à les renfermer, de peur que leur folie ne devienne fureur et que le monde n'en souffre. Théodote a une plus douce manie : il aime la faveur éperdument, mais sa passion a moins d'éclat : il lui fait des vœux en secret, il la cultive, il la sert mystérieusement : il est au guet et à la découverte sur tout ce qui paroît de nouveau avec les livrées de la faveur: ont-ils une prétention, il s'offre à eux, il s'intrigue pour eux, il leur sacrifie sourdement mérite, alliance, amitié, engagement, reconnoissance. Si la place d'un Cassini devenoit vacante, et que le Suisse ou le postillon du favori s'avisât de la demander, il appuieroit sa demande, il le jugeroit digne de cette place, il le trouveroit capable d'observer et de calculer, de parler de parélies et de parallaxes. Si vous demandiez de Théodote s'il est auteur ou plagiaire, original ou copiste, je vous donnerois ses ouvrages, et je vous dirois, lisez et jugez : mais s'il est dévot ou coursisan, qui pourroit le décider sur le portrait que j'en viens de faire ? Je prononcerois plus hardiment sur son étoile : oui, Théodote, j'ai observé le point de votre naissance, vous serez placé, et bientôt ; ne veillez plus, n'imprimez plus, le public vous demande quartier.

La Bruyère.

§ 46. 25e Caractère.

N'espérez plus de candeur, de franchise, d'équité, de bons offices, de service, de bienveillance, de générosité, de fermeté dans un homme qui s'est depuis quelque temps livré à la cour, et qui secrètement veut sa fortune. Le reconnoissez-vous à son visage, à ses entretiens ? Il ne nomme plus chaque chose par son nom : il n'y a plus pour lui de fripons, de fourbes, de sots et d'impertinens. Celui dont il lui échapperoit de dire ce qu'il en pense, est celui-là même qui venant à le savoir, l'empêcheroit de cheminer. Pensant mal de tout le monde, il n'en dit de personne ; ne voulant du bien qu'à lui seul, il veut persuader qu'il en veut à tous, afin que tous lui en fassent, ou que nul du moins ne lui soit contraire. Non content de n'être pas sincère, il ne souffre pas que personne le soit ; la vérité blesse son oreille ; il est froid et indifférent sur les observations que l'on fait sur la cour et sur le courtisan ; et parce qu'il les a entendues, il s'en croit complice et responsable. Tyran de la société et martyr de son ambition, il a une triste circonspection dans sa conduite et dans ses discours, une raillerie innocente, mais froide et contrainte, un ris forcé, des caresses contrefaites, une conversation interrompue, et des distractions fréquentes : il a une profusion, le dirai-je, des torrens de louanges pour ce qu'a fait ou ce qu'a dit un homme placé et qui est en faveur, et pour tout autre une sécheresse de pulmonique: il a des formules de complimens différens pour l'entrée et pour la sortie à l'égard de ceux qu'il visite ou dont il est visité ; et il n'y a personne de ceux qui se paient de mines et de façons de parler, qui ne sorte d'avec lui fort satisfait. Il vise également à se faire des patrons et des créatures : il est médiateur, confident, entremetteur, il veut gouverner : il a une ferveur de novice pour toutes les petites pratiques de cour : il sait où il faut se placer pour être vu : il sait vous embrasser, prendre part à votre joie, vous faire coup sur coup des questions empressées sur votre santé, sur vos affaires ; et pendant que vous lui répondez, il perd le fil de sa curiosité, vous interrompt, entame un autre sujet ; ou s'il survient quelqu'un à qui il doive un discours tout différent, il sait, en achevant de vous congratuler, lui faire un compliment de condoléance; il pleure d'un œil et il rit de l'autre. Se formant quelquefois sur les ministres ou sur le favori, il parle en public de choses frivoles, du vent, de la gelée : il se tait au contraire, et fait le mystérieux sur ce qu'il sait de plus important, et plus volontiers encore sur ce qu'il ne sait point.

Le même.

§ 47. 26e Caractère.

Thégonis est recherché dans son ajustement, et il sort paré comme une femme : il n'est pas hors de sa maison, qu'il a déjà ajusté ses yeux et son visage, afin que ce soit une chose faite quand il sera dans le public, qu'il y paroisse tout concerté ; que ceux qui passent le

trouvent déjà gracieux et leur souriant, et que nul ne lui échappe. Marche-t-il dans les salles, il se tourne à droite où il y a un grand monde, et à gauche où il n'y a personne ; il salue ceux qui y sont et ceux qui n'y sont pas. Il embrasse un homme qu'il trouve sous sa main, il lui presse la tête contre sa poitrine, il demande ensuite qui est celui qu'il a embrassé. Quelqu'un a besoin de lui dans une affaire qui est facile, il va le trouver, lui fait sa prière : Thégonis l'écoute favorablement, il est ravi de lui être bon à quelque chose, il le conjure de lui faire naître des occasions de lui rendre service ; et comme celui-ci insiste sur son affaire, il lui dit qu'il ne la fera point ; il le prie de se mettre en sa place ; il l'en fait juge ; le client sort, reconduit, caressé, confus, presque content d'être refusé.

La Bruyère.

§ 48. 27e Caractère.

Pamphile ne s'entretient pas avec les gens qu'il rencontre dans les salles ou dans les cours : si l'on en croit sa gravité et l'élévation de sa voix, il les reçoit, leur donne audience, les congédie. Il a des termes tout à la fois civils et hautains, une honnêteté impérieuse et qu'il emploie sans discernement : il a une fausse grandeur qui l'abaisse, et qui embarrasse fort ceux qui sont ses amis, et qui ne veulent pas le mépriser.

Un Pamphile est plein de lui-même, ne se perd pas de vue, ne sort point de l'idée de sa grandeur, de ses alliances, de sa charge, de sa dignité : il ramasse, pour ainsi dire, toutes ses pièces, s'en enveloppe pour se faire valoir : il dit, *mon ordre, mon cordon bleu* ; il l'étale ou il le cache par ostentation : un Pamphile, en un mot, veut être grand ; il croit l'être, il ne l'est pas, il l'est d'après un grand. Si quelquefois il sourit à un homme du dernier ordre, à un homme d'esprit, il choisit son temps si juste qu'il n'est jamais pris sur le fait : aussi la rougeur lui monteroit-elle au visage, s'il étoit malheureusement surpris dans la moindre familiarité avec quelqu'un qui n'est ni opulent, ni puissant, ni ami d'un ministre, ni son allié, ni son domestique : il est sévère et inexorable à qui n'a point encore fait sa fortune : il vous aperçoit un jour dans une galerie, et il vous fuit ; et le lendemain s'il vous trouve en un endroit moins public, ou s'il est public, en la compagnie d'un grand, il prend courage, il vient à vous, et il vous dit : *Vous ne faisiez pas hier semblant de me voir.* Tantôt il vous quitte brusquement pour joindre un seigneur ou un premier commis ; tantôt s'il les trouve avec vous en conversation il vous coupe et vous les enlève. Vous l'abordez une autrefois, et il ne s'arrête pas, il se fait suivre, vous parle si haut, que c'est une scène pour ceux qui passent : aussi les Pamphiles sont-ils toujours comme sur un théâtre, gens nourris dans le faux, qui ne haïssent rien tant que d'être naturels ; vrais personnages de comédie, des Floridors, des Mondors.

On ne tarit point sur les Pamphiles ; ils sont bas et timides devant les princes et les ministres, pleins de hauteur et de confiance avec ceux qui n'ont que de la vertu ; muets et embarrassés avec les savans ; vifs, hardis et décisifs avec ceux qui ne savent rien. Ils parlent de guerre à un homme de robe, et de politique à un financier : ils savent l'histoire avec les femmes : ils sont poëtes avec un docteur, et géomètres avec un poëte. De maximes il ne s'en chargent pas, de principes encore moins ; ils vivent à l'aventure, poussés et entraînés par le vent de la faveur, et par l'attrait des richesses. Ils n'ont point d'opinion qui soit à eux, qui leur soit propre, ils en empruntent à mesure qu'ils en ont besoin ; et celui à qui ils ont recours, n'est guere un homme sage, ou habile, ou vertueux, c'est un homme à la mode.

Le même.

§ 49. 28e Caractère.

Démophile à ma droite se lamente et s'écrie : tout est perdu, c'est fait de l'état, il est du moins sur le penchant de sa ruine. Comment résister à une si forte et si générale conjuration ? Quel moyen, je ne dis pas d'être supérieur, mais de suffire seul à tant et de si puissans ennemis ? Cela est sans exemple dans la monarchie. Un héros, un Achille y succomberoit. On a fait, ajoute-t-il, de lourdes fautes : je sais bien ce que je dis ; je suis du métier, j'ai vu la guerre, et l'histoire m'en a beaucoup appris. Il parle là-dessus avec admiration d'Olivier le Daim et de Jacques Cœur : c'étoient là des hommes, dit-il, c'étoient des ministres. Il débite se

nouvelles, qui sont toutes les plus tristes [illegible] désavantageuses que l'on pour- [illegible] : tantôt un parti des nôtres [illegible] dans une embuscade, et taillé [illegible] tantôt quelques troupes ren- [illegible] un château se sont rendues [illegible] à discretion et ont passé [illegible] ; et si vous lui dites [illegible] faux et qu'il ne se con- [illegible] vous écoute pas : il [illegible] général a été tué ; et [illegible] qu'il n'a reçu qu'une [illegible] et que vous l'en assuriez, il [illegible] mort, il plaint sa veuve, [illegible] ; il se plaint lui-même, [illegible] *un bon ami et une grande* [illegible] Il dit que la cavalerie Al- [illegible] est invincible : il pâlit au seul [illegible] cuirassiers de l'empereur. Si [illegible] cette place continue-t-il, on [illegible] siége, ou l'on demeurera sur la défensive sans livrer de combat ; ou si on le livre, on le doit perdre ; et si on le perd, voilà l'ennemi sur la frontière. Et comme Démophile le fait voler, le voilà dans le cœur du royaume : il entend déjà sonner le beffroi des villes, et crier à l'arme : il songe à son bien et à ses [illegible] : où conduira-t-il son argent, ses meubles, sa famille ? où se refugiera-t-il? en Suisse ou à Venise ?

La Bruyère.

§ 50. 29e Caractère.

A ma gauche Basilide met tout d'un coup sur pied une armée de trois cents mille hommes ; il n'en rabatteroit pas une seule brigade : il a la liste des escadrons et des bataillons, des généraux et des officiers, il n'oublie pas l'artillerie [illegible] Il dispose absolument de toutes ces troupes : il en envoie tant en Allemagne et tant en Flandre : il réserve un certain nombre pour les Alpes, un peu moins pour les Pyrénées, et il fait passer la mer à ce qui lui reste. Il connoît les marches de ces armées, il sait ce qu'elles feront et ce qu'elles ne feront pas ; vous diriez qu'il a l'oreille du prince, ou le secret du ministre. Si les ennemis viennent de perdre une bataille où il soit demeuré sur la place quelques neuf à dix mille hommes des leurs, il en compte jusqu'à trente mille, ni plus ni moins ; car ses nombres sont toujours fixes et certains, comme de celui qui est bien informé. S'il apprend le matin que nous avons perdu une bicoque, non-seulement il envoie s'excuser à ses amis qu'il a la veille convié à dîner, mais même ce jour-là il ne dîne point ; et s'il soupe, c'est sans appétit. Si les nôtres assiégent une place très-forte, très-régulière, pourvue de vivres et de munitions, qui a une bonne garnison, commandée par un homme d'un grand courage, il dit que la ville a des endroits foibles et mal fortifiés, qu'elle manque de poudre, que son gouverneur manque d'expérience, et qu'elle capitulera après huit jours de tranchée ouverte. Une autrefois il accourt tout hors d'haleine, et après avoir respiré un peu : voilà, s'écrie-t il, une grande nouvelle, ils sont défaits à plate couture ; le général, les chefs, du moins une bonne partie, tout est tué, tout a péri : voilà, continue-t-il, un grand massacre, et il faut convenir que nous jouons d'un grand bonheur. Il s'assied, il souffle après avoir débité sa nouvelle, à laquelle il ne manque qu'une circonstance, qui est qu'il y ait eu une bataille. Il assure d'ailleurs qu'un tel prince renonce à la ligue et quitte ses confédérés, qu'un autre se dispose à prendre le même parti : il croit fermement avec la populace qu'un troisieme est mort ; il nomme le lieu où il est enterré : et quand on est détrompé aux halles et aux fauxbourgs, il parie encore contre pour l'affirmative. Il sait, par une voie indubitable, que Tekeli fait de grands progrès contre l'empereur, que le Grand-Seigneur arme puissamment, ne veut point de paix, et que son visir va se montrer une autre fois aux portes de Vienne : il frappe des mains, et il tressaille sur cet événement dont il ne doute plus. La triple alliance chez lui est un cerbère, et les ennemis autant de monstres à assommer. Il ne parle que de lauriers, que de palmes, que de triomphes, et que de trophées. Il dit dans le discours familier, *notre auguste héros, notre potentat, notre invincible monarque.* Réduisez-le si vous pouvez à dire simplement : *le Roi a beaucoup d'ennemis, ils sont puissans; ils sont unis, ils sont aigris, il les a vaincus ; j'espère toujours qu'il les pourra vaincre.* Ce style, trop ferme et trop décisif pour Démophile, n'est pour Basilide ni assez pompeux, ni assez exagéré : il a bien d'autres expressions en tête ; il travaille aux inscriptions des arcs et des pyramides qui doivent orner la ville capitale un jour d'entrée : et dès qu'il entend dire que les armées sont en présence, ou qu'une place est investie, il fait déplier

sa robe et la mettre à l'air, afin qu'elle soit toute prête pour la cérémonie de la cathédrale.

La Bruyère.

§ 51. 30e Caractère.

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard comme s'ils n'étoient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie, il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets, qu'il n'ait achevé d'essayer de tous, il voudroit pouvoir les savourer tous tout à la fois; il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent les restes: il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes, capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégoûtent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat, il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe; on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant; la table est pour lui un ratelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre. Il n'y a dans un carosse que les places du fond qui lui conviennent, dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en foiblesse. S'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver, dans la meilleure chambre, le meilleur lit: il tourne tout à son usage: ses valets, ceux d'autrui courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est propre, hardes, équipages; il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connoît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèteroit volontiers de l'extinction du genre humain.

Le même.

§ 52. 31e Caractère.

Cliton n'a jamais eu, dans toute sa vie, que deux affaires, qui sont de diner le matin et de souper le soir; il ne semble né que pour la digestion: il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé, il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôt et les entremets; il se souvient exactement de quel plat on a relevé le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvres*, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu; il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre; et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût, ou de boire du vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusques où il pouvoit aller; on ne reverra plus un homme qui mange tant et qui mange si bien; aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désaprouve. Mais il n'est plus; il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir; il donnoît à manger le jour qu'il est mort; quelque part où il soit il mange, et s'il revient au monde, c'est pour manger.

Le même.

§ 53. 32e Caractère.

Ruffin commence à grisonner, mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie; il est gai, *jovial*, familier, indifférent; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet: il est content de soi, des siens, de sa petite fortune; il dit qu'il est heureux. Il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance, et qui pouvoit un jour être l'honneur de sa famille; il remet sur d'autres le soin de pleurer; il dit: *mon fils est mort, cela fera mourir sa mère*; et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre, il parle à celui qu'il voit une première fois, avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux

qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses historiettes : on l'aborde, on le quitte sans qu'il y fasse attention ; et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

La Bruyère.

§ 54. 33e Caractère.

Télèphe a de l'esprit, mais dix fois moins, de compte fait, qu'il ne présume d'en avoir ; il est donc, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait, dans ce qu'il médite et ce qu'il projète, dix fois au-delà de ce qu'il a de force et d'étendue ; ce raisonnement est juste. Il a comme une barrière *qui le ferme*, et qui devroit l'avertir de s'arrêter en-deçà ; mais il passe outre, et il se jette hors de sa sphère, il trouve lui-même son endroit foible, et se montre par cet endroit ; il parle de ce qu'il ne sait point, ou de ce qu'il sait mal ; il entreprend au-dessus de son pouvoir, il désire au-delà de sa portée ; il s'égale à ce qu'il y a de meilleur en tout genre ; il a du bon et du louable qu'il offusque par l'affectation du grand ou du merveilleux. On voit clairement ce qu'il n'est pas, et il faut deviner ce qu'il est en effet. C'est un homme qui ne se mesure point, qui ne se connoît point ; son caractère est de ne savoir pas se renfermer dans celui qui lui est propre, et qui est le sien.

Le même.

§ 55. 34e Caractère.

L'esprit dans cette belle personne étoit un diamant bien mis en œuvre ; et continuant de parler d'elle, c'est, ajoutoit-il, comme une nuance de raison et d'agrément qui occupe les yeux et le cœur de ceux qui lui parlent ; on ne sait si on l'aime ou si on l'admire ; il y en a elle de quoi faire une parfaite amie, et il y a aussi de quoi vous mener plus loin que l'amitié ; trop jeune et trop fleurie pour ne pas plaire, mais trop modeste pour songer à plaire, elle ne tient compte aux hommes que de leur mérite, et ne croit avoir que des amis. Pleine de vivacités et capable de sentiment, elle surprend et elle intéresse, et sans rien ignorer de ce qui peut entrer de plus délicat et de plus fin dans les conversations, elle a encore ces saillies heureuses qui entre autres plaisirs qu'elles font, dispensent toujours de la réplique ; elle vous parle comme celle qui n'est pas savante, qui doute et qui cherche à s'éclaircir, et elle vous écoute comme celle qui sait beaucoup, qui connoît le prix de ce que vous lui dites, et auprès de qui vous ne perdez rien de ce qui vous échappe. Loin de s'appliquer à vous contredire avec esprit, et d'imiter Elvire qui aime mieux passer pour une femme vive, que marquer du bon sens et de la justesse, elle s'approprie vos sentimens, elle les croit siens, elle les étend, elle les embellit, vous êtes content de vous d'avoir pensé si bien et d'avoir mieux dit encore que vous n'aviez cru. Elle est toujours au-dessus de la vanité, soit qu'elle parle, soit qu'elle écrive ; elle oublie les traits où il faut des raisons, elle a déjà compris que la simplicité est éloquente. S'il s'agit de servir quelqu'un et de vous jeter dans les mêmes intérêts, laissant à Elvire les jolis discours et les belles lettres qu'elle met à tous usages, Artenice n'emploie auprès de vous que la sincérité, l'ardeur, l'empressement et la persuasion. Ce qui domine en elle c'est le plaisir de la lecture, avec le goût des personnes de nom et de réputation, moins pour en être connue que pour les connoître. On peut la louer d'avance de toute la sagesse qu'elle aura un jour, et de tout le mérite qu'elle se prépare par les années, puisqu'avec une bonne conduite elle a de meilleures intentions, des principes sûrs, utiles à celles qui sont comme elle exposées aux soins et à la flatterie ; et qu'étant assez particulière sans pourtant être farouche, ayant même un peu de penchant pour la retraite, il ne lui sauroit peut-être manquer que les occasions, ou ce qu'on appelle un grand théâtre, pour y faire briller toutes ses vertus.

Le même.

§ 56. 35e Caractère. *Le Curieux en Fleurs.*

Le fleuriste a un jardin dans un fauxbourg, il y court au lever du soleil, et il en revient à son coucher. Vous le voyez planté, et qui a pris racine au milieu de ses tulipes, et devant la *solitaire* ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vu si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*orientale* ; de là il va à la *veuve* ; il passe au *drap-*

d'or, de celle-ci à l'*agate*, d'où il revient enfin à la *solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assied, où il oublie de dîner, aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point ; il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe qu'il ne livreroit pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué, affamé, mais fort content de sa journée, il a vu des tulipes.

2. *En Fruits.*

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange ; il est curieux de fruits, vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre : parlez-lui de figues et de melons, dites que les poiriers rompent de fruit, cette année, que les pêchers ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu, il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine espèce ; toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise ; il l'ouvre, vous en donne une moitié, et prend l'autre : quelle chair, dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouvez pas ailleurs, et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. O l'homme divin en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ; homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul, entre les mortels, possède une telle prune.

3. *En Médailles.*

Un troisième, que vous allez voir, vous parle des curieux ses confrères, et surtout de Diognette. Je l'admire, dit-il, et je le comprends moins que jamais ; pensez-vous qu'il cherche à s'instruire par les médailles, et qu'il les regarde comme des preuves parlantes de certains faits et des monumens fixes et indubitables de l'ancienne histoire ? rien moins : vous croyez peut-être que toute la peine qu'il se donne pour recouvrer une *tête*, vient du plaisir qu'il se fait de ne voir pas une suite d'empereurs interrompue, c'est encore moins ; Diognete fait d'une médaille le *frust*, le *feloux* et la *fleur de coin* ; il a une tablette dont toutes les places sont garnies, à l'exception d'une seule ; ce vide lui blesse la vue, et c'est précisément, et à la lettre, pour le remplir, qu'il emploie son bien et sa vie.

4. *En Estampes.*

Vous voulez, ajoute Démocède, voir mes estampes, et bientôt il les étale et vous les montre. Vous en rencontrez une qui n'est ni noire, ni nette, ni dessinée, et d'ailleurs moins propre à être gardée dans un cabinet, qu'à tapisser, un jour de fête, le petit pont ou la rue neuve : il convient qu'elle est mal gravée, plus mal dessinée, mais il assure qu'elle est d'un Italien qui a travaillé peu, qu'elle n'a presque pas été tirée, que c'est la seule qui soit en France de ce dessin, qu'il l'a achetée très-chère, et qu'il ne la changeroit pas pour ce qu'il a de meilleur. J'ai, continue-t-il, une sensible affliction, qui m'obligera de renoncer aux estampes pour le reste de mes jours ; j'ai tout Calot, hormis une seule qui n'est pas à la vérité de ses bons ouvrages, au contraire, c'est un des moindres ; mais, qui m'acheveroit Calot ? je travaille depuis vingt ans à recouvrer cette estampe, et je désespère enfin d'y réussir, cela est bien rude !

5. *En Oiseaux.*

Diphile commence par un oiseau et finit par mille ; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée : la cour, la salle, l'escalier, le vestibule, les chambres, le cabinet, tout est volière : ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs plus grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu. On ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans des chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à

peine il peut suffire. Il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures : il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet, et de faire couver des canaries. Il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre ; car ses enfans sont sans maîtres et sans éducation. Il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos, que ces oiseaux ne reposent, et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter. Il retrouve ses oiseaux dans son sommeil ; lui-même il est oiseau, il est hupé, il gazouille, il perche, il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

6. *En Insectes.*

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes : c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? Il est plongé dans une amère douleur ; il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre, aussi a-t-il fait une perte irréparable ; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie, et qui vient d'expirer, c'est une chenille, et quelle chenille !

La Bruyère.

§ 57. 36e Caractère. *Le Petit-Maître.*

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé ; il étoit venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache ; le voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur. Il a soin de rire pour montrer ses dents ; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de momens où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne, qu'il ne l'est de lui-même ; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras ; il a un mouvement de tête, et je ne sais quel adoucissement dans les yeux, dont il n'oublie pas de s'embellir ; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer ; il met du rouge, mais rarement; il n'en fait pas habitude ; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles, aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

Le même.

Scenes Dramatiques.

§ 58. 1re *Scène, tirée des Précieuses Ridicules.*

Madelon, Gorgibus, Marotte, Cathos.

Marotte. Que désirez-vous, monsieur?

Gorgibus. Où sont vos maîtresses?

Marotte. Dans leur cabinet.

Gorgibus. Que font-elles?

Marotte. De la pommade pour les lèvres.

Gorgibus. C'est trop pommadé : dites-leur qu'elles descendent. Ces pendardes-là, avec leur pommade ont, je pense, envie de me ruiner. Je ne vois partout que blancs d'œufs, lait virginal, et mille autres brimborions que je ne connois point. Elles ont usé, depuis que nous sommes ici, le lard d'une douzaine de cochons, pour le moins ; et quatre valets vivroient tous les jours des pieds de mouton qu'elles emploient. *(Madelon et Cathos paroissent).* Il est bien nécessaire, vraiment, de faire tant de dépense pour vous graisser le museau ! Dites-moi un peu ce que vous avez fait à ces messieurs, que je les vois sortir avec tant de froideur. Vous avois-je pas commandé de les recevoir comme des personnes que je voulois vous donner pour maris?

Madelon. Et quelle estime, mon père, voulez-vous que nous fassions du procédé irrégulier de ces gens-là?

Cathos. Le moyen, mon oncle, qu'une fille un peu raisonnable se pût accommoder de leur procédé, de leur personne?

Gorgibus. Et qu'y trouvez-vous à redire?

Madelon. La belle galanterie que la leur ! quoi ! débuter d'abord par le mariage !

Gorgibus. Et par où veux-tu donc qu'ils débutent? N'est ce pas un procédé dont vous avez sujet de vous louer toutes deux, aussi-bien que moi? est-il rien de plus obligeant que cela? et ce lien sacré où ils aspirent n'est-il pas un témoignage de l'honnêteté de leurs intentions?

Madelon. Ah! mon père, ce que vous dites là est du dernier bourgeois. Cela me fait honte de vous ouïr parler de la sorte; et vous devriez un peu vous faire apprendre le bel air des choses.

Gorgibus. Je n'ai que faire ni d'air ni de chanson. Je te dis que le mariage est une chose sacrée, et que c'est faire en honnêtes gens que de débuter par là.

Madelon. Mon Dieu! que si tout le monde vous ressembloit un roman seroit bientôt fini! la belle chose que ce seroit si d'abord Cyrus épousoit Mandane, et qu'Aronce de plain-pied fût marié à Clélie!

Gorgibus. Que me vient conter celle-ci?

Madelon. Mon père, voilà ma cousine qui vous dira, aussi-bien que moi, que le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures. Il faut qu'un amant, pour être agréable, sache débiter les beaux sentimens, pousser le doux, le tendre et le passionné, et que sa recherche soit dans les formes. Premièrement, il doit voir au temple, ou à la promenade, ou dans quelque cérémonie publique, la personne dont il devient amoureux; ou bien être conduit fatalement chez elle par un parent ou un ami, et sortir de là tout rêveur et mélancolique. Il cache un temps sa passion à l'objet aimé, et cependant lui rend plusieurs visites, où l'on ne manque jamais de mettre sur le tapis une question galante qui exerce les esprits de l'assemblée. Le jour de la déclaration arrive, qui se doit faire ordinairement dans une allée de quelque jardin, tandis que la compagnie s'est un peu éloignée; et cette déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paroît à notre rougeur, et qui, pour un temps, bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine. Après cela viennent les aventures, les rivaux qui se jettent à la traverse d'une inclination établie, les persécutions des pères, les jalousies conçues sur de fausses apparences, les plaintes, les désespoirs, les enlèvemens et ce qui s'ensuit. Voilà comme les choses se traitent dans les belles manières; et ce sont des règles dont, en bonne galanterie, on ne sauroit se dispenser. Mais en venir de but en blanc à l'union conjugale, ne faire l'amour qu'en faisant le contrat du mariage, et prendre justement le roman par la queue; encore un coup, mon père, il ne se peut rien de plus marchand que ce procédé, et j'ai mal au cœur de la seule vision que cela me fait.

Gorgibus. Quel diable de jargon entends-je ici? Voici bien du haut style.

Cathos. En effet, mon oncle, ma cousine donne dans le vrai de la chose. Le moyen de bien recevoir des gens qui sont tout à fait incongrus en galanterie! je m'en vais gager qu'ils n'ont jamais vu la carte de Tendre, et que Billets-doux, Petits-soins, Billets-galans et Jolis-vers, sont des terres inconnues pour eux. Ne voyez-vous pas que toute leur personne marque cela, et qu'ils n'ont point cet air qui donne d'abord bonne opinion des gens? Mon dieu! quels amans sont-ce là! quelle frugalité d'ajustement, et quelle sècheresse de conversation! On n'y dure point, on n'y tient pas.

Gorgibus. Je pense qu'elles sont folles toutes deux, et je ne puis rien comprendre à ce baragouin. Cathos, et vous, Madelon. . .

Madelon. Hé! de grâce, mon père, défaites-vous de ces noms étranges, et nous appelez autrement.

Gorgibus. Comment, ces noms étranges! ne sont-ce pas vos noms de baptême?

Madelon. Mon Dieu! que vous êtes vulgaire! Pour moi, un de mes étonnemens, c'est que vous ayez pu faire une fille si spirituelle que moi. A-t-on jamais parlé, dans le beau style, de Cathos ni de Madelon? et ne m'avouerez-vous pas que ce seroit assez d'un de ces noms pour décrier le plus beau roman du monde?

Cathos. Il est vrai, mon oncle, qu'une oreille un peu délicate pâtit furieusement à entendre prononcer ces mots-là; et le nom de Polixène, que ma cousine a choisi, et celui d'Aminte que je me suis donné, ont une grâce dont il faut que vous demeuriez d'accord.

Gorgibus. Ecoutez, il n'y a qu'un mot qui serve: je n'entends point que vous ayez d'autres noms que ceux qui vous ont été donnés par vos parrains et marraines. Et pour ces messieurs dont il est question, je connois leurs familles et leurs biens, et je veux résolument que vous vous disposiez à les recevoir pour maris. Je me lasse de vous avoir sur les bras, et la garde de deux filles

est une charge un peu trop pesante pour un homme de mon âge.

Cathos. Pour moi, mon oncle, tout ce que je puis vous dire, c'est que je trouve le mariage, une chose tout à fait choquante.

Madelon. Souffrez que nous prenions un peu haleine parmi le beau monde de Paris où nous ne faisons que d'arriver. Laissez-nous faire à loisir le tissu de notre roman, et n'en pressez point tant la conclusion.

Gorgibus (à part). Il n'en faut point douter, elles sont achevées. *(Haut)* Encore un coup, je n'entends rien à toutes ces balivernes, je veux être maître absolu ; et pour trancher toutes sortes de discours, ou vous serez mariées toutes deux avant qu'il soit peu, ou, ma foi, vous serez religieuses ; j'en fais un bon serment.

Molière.

§ 58. *Autre Scène tirée des Précieuses Ridicules.*

MADELON, CATHOS, MASCARILLE, ALMANZOR.

Mascarille, valet de la Grange, un des amans rebutés, dont il est parlé dans la scène précédente.

Mesdames, vous serez surprises, sans doute de l'audace de ma visite. Mais votre réputation vous attire cette méchante affaire ; et le mérite a pour moi des charmes si puissans, que je cours partout après lui.

Madelon. Si vous poursuivez le mérite, ce n'est pas sur nos terres que vous devez chasser.

Cathos. Pour voir chez nous le mérite, il a fallu que vous l'y ayez amené.

Mascarille. Ah ! je m'inscris en faux contre vos paroles. La renommée accuse juste en contant ce que vous valez ; et vous allez faire pic, repic et capot tout ce qu'il y a de galant dans Paris.

Madelon. Votre complaisance pousse un peu trop avant la libéralité de ses louanges ; et nous n'avons garde, ma cousine et moi, de donner de notre sérieux dans le doux de votre flatterie.

Cathos. Ma chère, il faudroit faire donner des siéges.

Madelon. Holà ! Almanzor.

Almanzor. Madame ?

Madelon. Vite, voiturez-nous ici les commodités de la conversation.

Mascarille. Mais au moins y a-t-il sûreté ici pour moi ?

Cathos. Que craignez-vous ?

Mascarille. Quelque vol de mon cœur, quelque assassinat de ma franchise. Je vois ici deux yeux qui ont la mine d'être de fort mauvais garçons, de faire insulte aux libertés, et de traiter une âme de Turc à Maure. Comment diable ! d'abord qu'on les approche, ils se mettent sur leurs gardes meurtrières ! Ah ! par ma foi, je m'en défie ; et je m'en vais gagner au pied, ou je veux caution bourgeoise qu'ils ne me feront point de mal.

Madelon. Ma chère, c'est le caractère enjoué.

Cathos. Je vois bien que c'est un Amilcar.

Madelon. Ne craignez rien, nos yeux n'ont point de mauvais desseins, et votre cœur peut dormir en assurance sur leur prudhomie.

Cathos. Mais, de grâce, monsieur, ne soyez point inexorable à ce fauteuil qui vous tend les bras il y a un quart d'heure ; contentez un peu l'envie qu'il a de vous embrasser.

Mascarille. Hé bien ! mesdames, que dites-vous de Paris ?

Madelon. Hélas ! qu'en pourrions-nous dire ? Il faudroit être l'antipode de la raison pour ne pas confesser que Paris est le grand bureau des merveilles, le centre du bon goût, du bel esprit et de la galanterie.

Mascarille. Pour moi je tiens que, hors de Paris, il n'y a pas de salut pour les honnêtes gens.

Cathos. C'est une vérité incontestable.

Mascarille. Il y fait un peu crotté ; mais nous avons la chaise.

Madelon. Il est vrai que la chaise est un retranchement merveilleux contre les insultes de la boue et du mauvais temps.

Mascarille. Vous recevez beaucoup de visites ? Quel bel esprit est des vôtres ?

Madelon. Hélas ! Nous ne sommes pas encore connues, mais nous sommes en passe de l'être, et nous avons une amie particulière qui nous a promis d'amener ici tous ces messieurs du recueil des pièces choisies.

Cathos. Et certains autres qu'on nous a nommés aussi pour être les arbitres souverains des belles choses.

Mascarille. C'est moi qui ferai votre

affaire mieux que personne : ils me rendent tous visite ; et je puis dire que je ne me lève jamais sans une demi-douzaine de beaux esprits.

Madelon. Hé ! mon Dieu ! Nous vous serons obligées de la dernière obligation, si vous nous faites cette amitié ; car, enfin, il faut avoir la connoissance de tous ces messieurs-là, si l'on veut être du beau monde. Ce sont eux qui donnent le branle à la réputation dans Paris ; et vous savez qu'il y en a tel dont il ne faut que la seule fréquentation pour vous donner bruit de connoissance, quand il n'y auroit rien autre chose que cela. Mais pour moi, ce que je considère particulièrement, c'est que, par le moyen de ces visites spirituelles, on est instruit de cent choses qu'il faut savoir de nécessité, et qui sont de l'essence du bel esprit. On apprend par-là chaque jour les petites nouvelles galantes, les jolis commerces de prose ou de vers. On sait à point nommé : un tel a composé la plus jolie pièce du monde sur un tel sujet ; une telle a fait des paroles sur un tel air : celui-ci a fait un madrigal sur une jouissance ; celui-là a composé des stances sur une infidélité ; monsieur un tel écrivit hier au soir un sixain à mademoiselle une telle, dont elle lui a envoyé la réponse ce matin sur les huit heures ; un tel auteur a fait un tel dessein ; celui-là est à la troisième partie de son roman, cet autre met ses ouvrages sous presse. C'est là ce qui vous fait valoir dans les compagnies ; et si l'on ignore ces choses, je ne donnerois pas un clou de tout l'esprit qu'on peut avoir.

Cathos. En effet je trouve que c'est renchérir sur le ridicule, qu'une personne se pique d'esprit, et ne sache point jusqu'au petit quatrain qui se fait chaque pour moi j'aurois toutes les hon- onde, s'il falloit qu'on vînt à er, si j'aurois vu quelque ouveau que je n'aurois pas vu. *ille.* Il est vrai qu'il est hon- avoir pas des premiers de tout fait. Mais ne vous mettez ine ; je veux établir chez vous démie de beaux esprits ; et je promets qu'il ne se fera pas un bout de vers dans Paris que vous ne sachiez par cœur avant tous les autres. Pour moi, tel que vous me voyez, je m'en escrime un peu quand je veux ; et vous verrez courir, de ma façon, dans les belles ruelles de Paris, deux cents chansons, autant de sonnets, quatre cents épigrammes, et plus de mille madigaux, sans compter les énigmes et les portraits.

Madelon. Je vous avoue que je suis furieusement pour les portraits ; je ne vois rien de si galant que cela.

Mascarille. Les portraits sont difficiles, et demandent un esprit profond : vous en verrez de ma manière qui ne vous déplairont pas.

Cathos. Pour moi j'aime terriblement les énigmes.

Mascarille. Cela exerce l'esprit, et j'en ai fait quatre encore ce matin, que je vous donnerai à deviner.

Madelon. Les madrigaux sont agréables, quand ils sont bien tournés.

Mascarille. C'est mon talent particulier, et je travaille à mettre en madrigaux toute l'histoire Romaine.

Madelon. Ah ! certes, cela sera du dernier beau ! j'en retiens un exemplaire au moins, si vous les faites imprimer.

Mascarille. Je vous en promets à chacune un, et des mieux reliés. Cela est au-dessous de ma condition ; mais je le fais seulement pour donner à gagner aux libraires qui me persécutent.

Madelon. Je m'imagine que le plaisir est grand de se voir imprimer.

Mascarille. Sans doute. Mais à propos il faut que je vous dise un in-promptu que je fis hier chez une duchesse de mes amies que je fus visiter ; car je suis diablement fort sur les in-promptu.

Cathos. L'in-promptu est justement la pierre de touche de l'esprit.

Mascarille. Ecoutez donc.

Madelon. Nous y sommes de toutes nos oreilles.

Mascarille. Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde.

Tandis que, sans songer à mal, je vous regarde,
Votre œil en tapinois me dérobe mon cœur.
Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !

Cathos. Ah ! mon Dieu ! voilà qui est poussé dans le dernier galant.

Mascarille. Tout ce que je fais a l'air cavalier ; cela ne sent point le pédant.

Madelon. Il en est éloigné de plus de deux mille lieues.

Mascarille. Avez-vous remarqué ce commencement *oh ! oh !* voilà qui est extraordinaire, *oh ! oh !* comme un

homme qui s'avise tout d'un coup, *oh ! oh !* la surprise, *oh ! oh!*

Madelon. Oui, je trouve ce *oh ! oh !* admirable.

Mascarille. Il semble que cela ne soit rien.

Cathos. Ah ! mon Dieu ! que dites-vous ? ce sont là de ces sortes de choses qui ne se peuvent payer.

Madelon. Sans doute ; et j'aimerois mieux avoir fait ce *oh ! oh!* qu'un poëme épique.

Mascarille. Tudieu ! vous avez le goût bon.

Madelon. Hé ! je ne l'ai pas tout à fait mauvais.

Mascarille. Mais n'admirez-vous pas aussi, *je n'y prenois pas garde ? je n'y prenois pas garde.* Je ne m'apercevois pas de cela ; façon de parler naturelle. *Je n'y prenois pas garde. Tandis que sans songer à mal,* tandis qu'innocemment, sans malice, comme un pauvre mouton, *je vous regarde,* c'est-à-dire je m'amuse à vous considérer, je vous observe, je vous contemple, *votre œil en tapinois,* que vous semble de ce mot, *tapinois ?* n'est-il pas bien choisi ?

Cathos. Tout à fait bien.

Mascarille. Tapinois, en cachette ; il semble que ce soit un chat qui vienne prendre une souris. *Tapinois.*

Madelon. Il ne se peut rien de mieux.

Mascarille. Me dérobe mon cœur, me l'emporte, me le ravit. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !* Ne diriez-vous pas que c'est un homme qui crie et court après un voleur pour le faire arrêter. *Au voleur ! au voleur ! au voleur ! au voleur !*

Madelon. Il faut avouer que cela a un tour spirituel et galant.

Mascarille. Je veux vous dire l'air que j'ai fait dessus.

Cathos. Vous avez appris la musique ?

Mascarille. Moi ? point du tout.

Cathos. Et comment donc cela se peut-il ?

Mascarille. Les gens de qualité savent tout sans avoir jamais rien appris.

Madelon. Assurément, ma chère.

Mascarille. Ecoutez, si vous trouverez l'air à votre goût. *Hem, hem, la, la, la, la, la.* La brutalité de la saison a furieusement outragé la délicatesse de ma voix : mais il n'importe, c'est à la cavalière. (*Il chante.*) *Oh ! oh ! je n'y prenois pas garde,* etc.

Cathos. Ah ! que voilà un air qui est passionné ! Est-ce qu'on n'en meurt point ?

Madelon. Il y a de la chromatique là-dedans.

Mascarille. Ne trouvez-vous pas la pensée bien exprimée dans le chant ? *Au voleur ! au voleur ! au voleur !* et puis, comme si on crioit bien fort, *au, au, au, au, au voleur !* et tout d'un coup comme une personne essoufflée, *au voleur.*

Madelon. C'est là savoir le fin des choses, le grand fin, le fin du fin. Tout est merveilleux, je vous assure ; je suis enthousiasmée de l'air et des paroles.

Cathos. Je n'ai encore rien vu de cette force-là.

Mascarille. Tout ce que j'ai fait me vient naturellement ; c'est sans étude.

Madelon. La nature vous a traité en vraie mère passionnée, et vous en êtes l'enfant gâté.

Mascarille. A quoi donc passez-vous le temps, mesdames ?

Cathos. A rien du tout.

Madelon. Nous avons été jusqu'ici dans un jeûne effroyable de divertissement.

Mascarille. Je m'offre à vous mener l'un de ces jours à la comédie, si vous voulez. Aussi-bien on en doit jouer une nouvelle que je serai bien aise que nous voyions ensemble.

Madelon. Cela n'est pas de refus.

Mascarille. Mais je vous demande d'applaudir comme il faut, quand nous serons là : car je me suis engagé à faire valoir la pièce, et l'auteur m'en est venu prier encore ce matin. C'est la coutume ici qu'à nous autres gens de condition les auteurs viennent lire leurs pièces nouvelles pour nous engager à les trouver belles et leur donner de la réputation ; et je vous laisse à penser si, quand nous disons quelque chose, le parterre ose nous contredire. Pour moi, j'y suis fort exact ; et quand j'ai promis à quelque poëte, je crie toujours, Voilà qui est beau ! devant que les chandelles soient allumées.

Madelon. Ne m'en parlez point, c'est un admirable lieu que Paris ; il s'y passe cent choses tous les jours qu'on ignore dans les provinces, quelque spirituelle qu'on puisse être.

Cathos. C'est assez ; puisque nous sommes instruites, nous ferons notre devoir de nous écrier comme il faut sur tout ce qu'on dira.

Mascarille. Je ne sais si je me trompe ; mais vous avez toute la mine d'avoir fait une comédie.

Madelon. Hé ! il pourroit être quelque chose de ce que vous dites.

Mascarille. Ah ! ma foi il faudra que nous la voyions. Entre nous, j'en ai composé une que je veux faire représenter.

Cathos. Hé ! à quels comédiens la donnerez-vous ?

Mascarille. Belle demande ! aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne ; il n'y a qu'eux qui soient capables de faire valoir les choses ; les autres sont des ignorans qui récitent comme l'on parle : ils ne savent pas faire ronfler les vers, et s'arrêter au bel endroit. Et le moyen de connoître où est le beau vers, si le comédien ne s'y arrête, et ne vous avertit par là qu'il faut faire le brouhaha ?

Cathos. En effet, il y a manière de faire sentir aux auditeurs les beautés d'un ouvrage ; et les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir.

Mascarille (*s'écriant brusquement*). Ahi ! ahi ! ahi ! doucement, mesdames, c'est fort mal en user : j'ai à me plaindre de votre procédé, cela n'est pas honnête.

Cathos. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ?

Mascarille. Quoi ! toutes deux contre mon cœur en même-temps ? M'attaquer à droite et à gauche ? Ah ! c'est contre le droit des gens ; la partie n'est pas égale, et je m'en vais crier au meurtre.

Cathos. Il faut avouer qu'il dit les choses d'une manière particulière.

Madelon. Il a un tour admirable dans l'esprit.

Cathos. Vous avez plus de peur que de mal, et votre cœur crie avant qu'on l'écorche.

Mascarille. Comment diable ! il est écorché depuis la tête jusqu'aux pieds.

Molière.

§ 60. *Scène de la Critique de l'Ecole des Femmes.*

URANIE, ELISE.

Uranie. Quoi ! cousine, personne ne t'est venu rendre visite ?

Elise. Personne du monde.

Uranie. Vraiment ! voilà qui m'étonne, que nous ayons été seules l'une et l'autre tout aujourd'hui.

Elise. Cela m'étonne aussi ; car ce n'est guère notre coutume, et votre maison, Dieu merci, est le réfuge ordinaire de tous les fainéans de la cour.

Uranie. L'après-dînée, à dire vrai, m'a semblé fort longue.

Elise. Et moi, je l'ai trouvée fort courte.

Uranie. C'est que les beaux esprits, cousine, aiment la solitude.

Elise. Ah ! très-humble servante au bel esprit, vous savez que ce n'est pas là que je vise.

Uranie. Pour moi, j'aime la compagnie, je l'avoue.

Elise. Je l'aime aussi, mais je l'aime choisie ; et la quantité de sottes visites qu'il vous faut essuyer parmi les autres, est cause bien souvent que je prends plaisir d'être seule.

Uranie. La délicatesse est trop grande de ne pouvoir souffrir que des gens triés.

Elise. Et la complaisance est trop générale de souffrir indifféremment toutes sortes de personnes.

Uranie. Je goûte ceux qui sont raisonnables, et me divertis des extravagans.

Elise. Ma foi, les extravagans ne vont guère loin sans vous ennuyer, et la plupart de ces gens-là ne sont plus plaisans dès la seconde visite. Mais, à propos d'extravagans, ne voulez-vous pas me défaire de votre marquis incommode ? Pensez-vous me le laisser toujours sur les bras, et que je puisse durer à ses turlupinades perpétuelles ?

Uranie. Ce langage est à la mode, et on le tourne en plaisanterie à la cour.

Elise. Tant pis pour ceux qui le font, et qui se tuent tous les jours à parler ce jargon obscur. La belle chose de faire entrer aux conversations, de vieilles équivoques ramassées parmi les boues des halles et de la place Maubert ! La jolie façon de plaisanter pour des courtisans ! et qu'un homme montre d'esprit lorsqu'il vient vous dire : madame, vous êtes dans la place Royale, et tout le monde vous voit de trois lieues de Paris, car chacun vous voit de bon œil ! à cause que Bonneuil est un village à trois lieues d'ici. Cela n'est-il pas bien galant et bien spirituel ? et ceux qui trouvent ces belles rencontres n'ont-ils pas lieu de s'en glorifier ?

Uranie. On ne dit pas cela aussi comme une chose spirituelle ; et la plupart de ceux qui affectent ce langage savent bien eux-mêmes qu'il est ridicule.

Elise. Tant pis encore de prendre peine à dire des sottises, et d'être de mauvais plaisans de dessein formé. Je les en tiens moins excusables ; et si j'en étois juge, je sais bien à quoi je condamnerois tous ces messieurs les turlupins.

Molière.

§ 61. *Scène du Mariage Forcé.*

SGANARELLE, GÉRONIMO.

Sganarelle (*parlant à ceux qui sont dans sa maison*). Je suis de retour dans un moment. Que l'on ait bien soin du logis, et que tout aille comme il faut. Si l'on m'apporte de l'argent, que l'on me vienne querir vite chez le seigneur Géronimo, et si l'on vient m'en demander, qu'on dise que je suis sorti et que je ne dois revenir de toute la journée.

Géronimo (*ayant entendu les dernières paroles de Sganarelle*). Voilà un ordre fort prudent.

Sganarelle. Ah! seigneur Géronimo, je vous trouve à propos, j'allois chez vous vous chercher.

Géronimo. Et pour quel sujet, s'il vous plaît ?

Sganarelle. Pour vous communiquer une affaire que j'ai en tête, et vous prier de m'en dire votre avis.

Géronimo. Très-volontiers. Je suis bien aise de cette rencontre, et nous pouvons parler ici en liberté.

Sganarelle. Mettez donc dessus, s'il vous plaît. Il s'agit d'une chose de conséquence que l'on m'a proposée ; il est bon de ne rien faire sans le conseil de ses amis.

Géronimo. Je vous suis obligé de m'avoir choisi pour cela. Vous n'avez qu'à me dire ce que c'est.

Sganarelle. Mais, auparavant, je vous conjure de ne me point flatter du tout, et de me dire nettement votre pensée.

Géronimo. Je le ferai, puisque vous le voulez.

Sganarelle. Je ne vois rien de plus condamnable qu'un ami qui ne vous parle point franchement.

Géronimo. Vous avez raison.

Sganarelle. Et dans ce siècle on trouve peu d'amis sincères.

Géronimo. Cela est vrai.

Sganarelle. Promettez-moi donc, seigneur Géronimo, de me parler avec toute sorte de franchise

Géronimo. Je vous le promets.

Sganarelle. Jurez-en votre foi.

Géronimo. Oui, foi d'ami. Dites-moi seulement votre affaire.

Sganarelle. C'est que je veux savoir de vous si je ferai bien de me marier.

Géronimo. Qui ? vous ?

Sganarelle. Oui, moi-même, en propre personne. Quel est votre avis là-dessus ?

Géronimo. Je vous prie auparavant de me dire une chose.

Sganarelle. Et quoi ?

Géronimo. Quel âge pouvez-vous bien avoir maintenant ?

Sganarelle. Moi ?

Géronimo. Oui.

Sganarelle. Ma foi, je ne sais ; mais je me porte bien.

Géronimo. Quoi ! vous ne savez pas à peu près votre âge ?

Sganarelle. Non ; est-ce qu'on songe à cela ?

Géronimo. Hé ! dites-moi un peu, s'il vous plaît, combien aviez-vous d'années lorsque nous fîmes connoissance ?

Sganarelle. Ma foi, je n'avois que vingt ans alors.

Géronimo. Combien fûmes-nous ensemble à Rome ?

Sganarelle. Huit ans.

Géronimo. Quel temps avez-vous demeuré en Angleterre ?

Sganarelle. Sept ans.

Géronimo. Et en Hollande, où vous fûtes ensuite ?

Sganarelle. Cinq ans et demi.

Géronimo. Combien y a-t-il que vous êtes revenu ici ?

Sganarelle. Je revins en cinquante-deux.

Géronimo. De cinquante-deux à soixante-quatre, il y a douze ans, ce me semble ; cinq ans en Hollande, font dix-sept ; sept ans en Angleterre, font vingt-quatre ; huit dans notre séjour à Rome, font trente-deux; et vingt que vous aviez lorsque nous nous connûmes, cela fait justement cinquante-deux ; si bien, seigneur Sganarelle, que, sur votre propre confession, vous êtes environ à votre cinquante-deuxième ou cinquante-troisième année.

Sganarelle. Qui ? moi ? cela ne se peut pas.

Géronimo. Mon Dieu ! le calcul est

juste ; et là-dessus je vous dirai franchement et en ami, comme vous m'avez fait promettre de vous parler, que le mariage n'est guère votre fait. C'est une chose à laquelle il faut que les jeunes gens pensent bien mûrement avant que de la faire ; mais les gens de votre âge n'y doivent point penser du tout ; et si l'on dit que la plus grande de toutes les folies est celle de se marier, je ne vois rien de plus mal à propos que de la faire, cette folie, dans la saison où nous devons être plus sages. Enfin, je vous en dis nettement ma pensée, je ne vous conseille point de songer au mariage, et je vous trouverois le plus ridicule du monde, si, ayant été libre jusqu'à cette heure, vous alliez vous charger maintenant de la plus pesante des chaînes.

Sganarelle. Et moi, je vous dis que je suis résolu de me marier, et que je ne serai point ridicule en épousant la fille que je recherche.

Géronimo. Ah ! c'est une autre chose. Vous ne m'aviez pas dit cela.

Sganarelle. C'est une fille qui me plaît et que j'aime de tout mon cœur.

Géronimo. Vous l'aimez de tout votre cœur ?

Sganarelle. Sans doute, et je l'ai demandée à son père.

Géronimo. Vous l'avez demandée ?

Sganarelle. Oui ; c'est un mariage que je dois conclure ce soir, et j'ai donné ma parole.

Géronimo. Oh ! mariez-vous donc, je ne dis plus mot.

Sganarelle. Je quitterois le dessein que j'ai fait ! Vous semble-t-il, seigneur Géronimo, que je ne sois plus propre à songer à une femme ? Ne parlons pas de l'âge que je puis avoir, mais regardons seulement les choses : y a-t-il homme de trente ans qui paroisse plus frais et plus vigoureux que vous me voyez ? N'ai-je pas tous les mouvemens de mon corps aussi bons que jamais ? Et voit-on que j'aie besoin de carosse ou de chaise pour cheminer ? N'ai-je pas encore toutes mes dents, les meilleures du monde ? (*Il montre ses dents*). Ne fais-je pas vigoureusement mes quatre repas par jour ? Et peut-on voir un estomac qui ait plus de force que le mien ? (*Il tousse*). Hem, hem, hem. Hé, qu'en dites-vous ?

Géronimo. Vous avez raison. Je m'étois trompé. Vous ferez bien de vous marier.

Sganarelle. J'y ai répugné autrefois ; mais j'ai maintenant de puissantes raisons pour cela. Outre la joie que j'aurai de posséder une belle femme qui me dorlotera et me viendra frotter lorsque je serai las ; outre cette joie, dis-je, je considère, qu'en demeurant comme je suis, je laisse périr, dans le monde, la race des Sganarelles, et qu'en me mariant, je pourrai me voir revivre en d'autres moi-même. Que j'aurai de plaisir de voir des créatures qui seront sorties de moi, de petites figures qui me ressembleront comme deux gouttes d'eau, qui joueront continuellement dans la maison, qui m'appelleront leur papa quand je reviendrai de la ville, et me diront de petites folies les plus agréables du monde ! Tenez, il me semble déjà que j'y suis, et que j'en vois une demi-douzaine autour de moi.

Géronimo. Il n'y a rien de si agréable que cela ; et je vous conseille de vous marier le plus vite que vous pourrez.

Sganarelle. Tout de bon, vous me le conseillez ?

Géronimo. Assurément. Vous ne sauriez mieux faire.

Sganarelle. Vraiment, je suis ravi que vous me donniez ce conseil en véritable ami.

Géronimo. Hé ! quelle est la personne s'il vous plaît avec qui vous allez vous marier ?

Sganarelle. Dorimène.

Géronimo. Cette jeune Dorimène si galante et si bien parée ?

Sganarelle. Oui.

Géronimo. Fille du seigneur Alcantor ?

Sganarelle. Justement.

Géronimo. Et sœur d'un certain Alcidas, qui se mêle de porter l'épée ?

Sganarelle. C'est cela.

Géronimo. Vertu de ma vie !

Sganarelle. Qu'en dites-vous ?

Géronimo. Bon parti ! Mariez-vous promptement.

Sganarelle. N'ai-je pas raison d'avoir fait ce choix ?

Géronimo. Sans doute. Ah ! que vous serez bien marié ! Dépêchez-vous de l'être.

Sganarelle. Vous me comblez de joie de me dire cela. Je vous remercie de votre conseil, et je vous invite ce soir à mes nôces.

Géronimo. Je n'y manquerai pas, et je veux y aller en masque, afin de les mieux honorer.

Sganarelle. Serviteur.

Géronimo (à part). La jeune Dorimène, fille du seigneur Alcantor, avec le seigneur Sganarelle, qui n'a que cinquante-trois ans! ô le beau mariage! ô le beau mariage! *(ce qu'il répète plusieurs fois en s'en allant.)*

Sganarelle. Ce mariage doit être heureux, car il donne de la joie à tout le monde, et je fais rire tous ceux à qui j'en parle. Me voilà maintenant le plus content des hommes!

Molière.

§ 62. *Autre Scène du Mariage Forcé.*

PANCRACE, *philosophe Aristotélicien*, SGANARELLE.

Pancrace (se tournant du côté par où il est entré, et sans voir Sganarelle). Allez, vous êtes un impertinent, mon ami, un homme ignare de toute bonne discipline, bannissable de la république des lettres.

Sganarelle. Ah! bon, en voici un fort à propos.

Pancrace (de même sans voir Sganarelle). Oui, je te soutiendrai par vives raisons, je te montrerai, par Aristote, le philosophe des philosophes, que tu es un ignorant, ignorantissime, ignorantifiant, et ignorantifié par tous les cas et modes imaginables.

Sganarelle (à part). Il a pris querelle contre quelqu'un. *(à Pancrace.)* Seigneur . . .

Pancrace (de même sans voir Sganarelle.) Tu te veux mêler de raisonner, et tu ne sais pas seulement les élémens de la raison.

Sganarelle (à part). La colère l'empêche de me voir. *(à Pancrace.)* Seigneur . . .

Pancrace (de même sans voir Sganarelle). C'est une proposition condamnable dans toutes les terres de la philosophie.

Sganarelle (à part). Il faut qu'on l'ait fort irrité. *(à Pancrace.)* Je baise les mains à monsieur le docteur.

Pancrace. Serviteur.

Sganarelle. Peut-on . . .

Pancrace (se retournant vers l'endroit par où il est entré). Sais tu bien ce que tu as fait? Un syllogisme *in balordo.*

Sganarelle. Je vous . . .

Pancrace (de même). La majeure en est inepte, la mineure impertinente, et la conclusion ridicule.

Sganarelle. Je . . :

Pancrace (de même). Je creverois plutôt que d'avouer ce que tu dis; et je soutiendrai mon opinion jusqu'à la dernière goutte de mon encre.

Sganarelle. Seigneur Aristote, peut-on savoir ce qui vous met si fort en colère?

Pancrace. Un sujet le plus juste du monde.

Sganarelle. Et quoi, encore?

Pancrace. Un ignorant m'a voulu soutenir une proposition erronée, une proposition épouvantable, effroyable, exécrable.

Sganarelle. Puis-je demander ce que c'est?

Pancrace. Ah! seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui, et le monde est tombé dans une corruption générale. Une licence épouvantable règne partout; et les magistrats, qui sont établis pour maintenir l'ordre dans cet état, devroient mourir de honte, en souffrant un scandale aussi intolérable que celui dont je veux parler.

Sganarelle. Quoi donc?

Pancrace. N'est-ce pas une chose horrible, une chose qui crie vengeance au ciel, que d'endurer qu'on dise publiquement la *forme d'un chapeau?*

Sganarelle. Comment?

Pancrace. Je soutiens qu'il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme.* D'autant qu'il y a cette différence entre la *forme* et la *figure*, que la *forme* est la disposition extérieure des corps qui sont animés, et la *figure*, la disposition extérieure des corps qui sont inanimés; et, puisque le chapeau est un corps inanimé, il faut dire la *figure d'un chapeau*, et non pas la *forme. (Se retournant encore du côté par où il est entré.)* Oui, ignorant que vous êtes, c'est ainsi qu'il faut parler, et ce sont les termes exprès d'Aristote dans le chapitre de la qualité.

Sganarelle (à part). Je pensois que tout fût perdu. *(à Pancrace.)* Seigneur docteur, ne songez plus à tout cela. Je . . .

Pancrace. Je suis dans une colère que je ne me sens pas.

Sganarelle. Laissez la *forme* et le *chapeau* en paix : j'ai quelque chose à vous communiquer. Je . . .

Pancrace. Impertinent!

Sganarelle. De grâce, remettez-vous. Je . . .

Pancrace. Ignorant !

Sganarelle. Hé ! mon Dieu !... Je..

Pancrace. Me vouloir soutenir une proposition de la sorte ?

Sganarelle. Il a tort. Je...

Pancrace. Une proposition condamnée par Aristote ?

Sganarelle. Cela est vrai. Je...

Pancrace. En termes exprès ?

Sganarelle (*se tournant du côté par où Pancrace est entré*). Vous avez raison. Oui, vous êtes un sot et un impudent, de vouloir disputer contre un docteur qui sait lire et écrire. Voilà qui est fait. Je vous prie de m'écouter ; je viens vous consulter sur une affaire qui m'embarrasse. J'ai dessein de prendre une femme, pour me tenir compagnie dans mon ménage. La personne est belle et bien faite; elle me plaît beaucoup, et est ravie de m'épouser. Son père me l'a accordée ; mais je crains un peu ce que vous savez, la disgrâce dont on ne plaint personne ; et je voudrois bien vous prier, comme philosophe, de me dire votre sentiment. Hé, quel est votre avis là-dessus ?

Pancrace. Plutôt que d'accorder qu'il faille dire *la forme d'un chapeau*, j'accorderois que *datur vacuum in rerum naturâ*, et que je ne suis qu'une bête.

Sganarelle (*à part*). La peste soit de l'homme ! (*A Pancrace.*) Hé, monsieur le docteur, écoutez un peu les gens. On vous parle une heure durant, et vous ne répondez point à ce qu'on vous dit.

Pancrace. Je vous demande pardon. Une juste colère m'occupe l'esprit.

Sganarelle. Hé, laissez tout cela, et prenez la peine de m'écouter.

Pancrace. Soit. Que voulez-vous me dire ?

Sganarelle. Je veux vous parler de quelque chose.

Pancrace. Et de quelle langue voulez-vous vous servir avec moi ?

Sganarelle. De quelle langue ?

Pancrace. Oui.

Sganarelle. Parbleu, de la langue que j'ai dans ma bouche. Je crois que je n'irai pas emprunter celle de mon voisin.

Pancrace. Je vous dis, de quel idiome, de quel langage ?

Sganarelle. Ah ! c'est une autre affaire.

Pancrace. Voulez-vous me parler Italien ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Espagnol ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Allemand ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Anglois ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Latin ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Grec ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Hébreu ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Syriaque ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Turc ?

Sganarelle. Non.

Pancrace. Arabe ?

Sganarelle. Non, non, François, François, François.

Pancrace. Ah ! François.

Sganarelle. Fort bien.

Pancrace. Passez donc de l'autre côté : car cette oreille-ci est destinée pour les langues scientifiques et étrangères ; et l'autre est pour la vulgaire et la maternelle.

Sganarelle (*à part*). Il faut bien des cérémonies avec ces sortes de gens-ci.

Pancrace. Que voulez-vous ?

Sganarelle. Vous consulter sur une petite difficulté.

Pancrace. Ah ! ah ! sur une difficulté de philosophie, sans doute.

Sganarelle. Pardonnez-moi. Je...

Pancrace. Vous voulez peut-être savoir, si la substance et l'accident sont termes synonymes ou équivoques à l'égard de l'être ?

Sganarelle. Point du tout. Je...

Pancrace. Si la logique est un art, ou une science ?

Sganarelle. Ce n'est pas cela. Je...

Pancrace. Si elle a pour objet les trois opérations de l'esprit, ou la troisième seulement ?

Sganarelle. Non. Je...

Pancrace. S'il y a dix catégories, ou s'il n'y en a qu'une ?

Sganarelle. Point. Je ..

Pancrace. Si la conclusion est de l'essence du syllogisme ?

Sganarelle. Nenni. Je...

Pancrace. Si l'essence du bien est mise dans l'appétibilité, ou dans la convenance ?

Sganarelle. Non. Je...

Pancrace. Si le bien se réciproque avec la fin ?

Sganarelle. Hé, non ! Je...

Pancrace. Si la fin nous peut émou-

voir par son être réel, ou par son être intentionnel ?

Sganarelle. Non, non, non, non, non de par tous les diables, non.

Pancrace. Expliquez donc votre pensée, car je ne puis pas la deviner.

Sganarelle. Je vous la veux expliquer aussi ; mais il faut m'écouter. (*Pendant que Sganarelle dit*) : L'affaire que j'ai à vous dire, c'est que j'ai envie de me marier avec une fille qui est jeune et belle. Je l'aime fort, et l'ai demandée à son son père ; mais, comme j'appréhende...

Pancrace (*dit en même temps, sans écouter Sganarelle*). La parole a été donnée à l'homme, pour expliquer ses pensées ; et, tout ainsi que les pensées sont les portraits des choses, de même nos paroles sont-elles les portraits de nos pensées.

(*Sganarelle impatienté ferme la bouche du docteur avec sa main à plusieurs reprises, et le docteur continue de parler d'abord que Sganarelle ôte sa main*).

Mais ces portraits diffèrent des autres portraits, en ce que les autres portraits sont distingués partout de leurs originaux, et que la parole enferme en soi son original, puisqu'elle n'est autre chose que la pensée expliquée par un signe extérieur ; d'où vient que ceux qui pensent bien sont aussi ceux qui parlent le mieux. Expliquez-moi donc votre pensée par la parole, qui est le plus intelligible de tous les signes.

Sganarelle (*pousse le docteur dans sa maison, et tire la porte pour l'empêcher de sortir*). Peste de l'homme.

Pancrace (*au-dedans de sa maison*). Oui, la parole est *animi index et speculum.* C'est le truchement du cœur, c'est l'image de l'âme. (*Il monte à la fenêtre, et continue*). C'est un miroir qui nous représente naïvement les secrets les plus arcanes de nos individus ; et puisque vous avez la faculté de ratiociner et de parler tout ensemble, à quoi tient-il que vous ne vous serviez de la parole pour me faire entendre votre pensée ?

Sganarelle. C'est ce que je veux faire ; mais vous ne voulez pas m'écouter.

Pancrace. Je vous écoute, parlez.

Sganarelle. Je dis donc, monsieur le docteur, que...

Pancrace. Mais, surtout, soyez bref.

Sganarelle. Je le serai...

Pancrace. Evitez la prolixité.

Sganarelle. Hé ! monsi...

Pancrace. Tranchez-moi votre discours d'un apophtegme à la Laconienne.

Sganarelle. Je vous...

Pancrace. Point d'ambages, de circonlocution. (*Sganarelle, de dépit de ne pouvoir parler, ramasse des pierres pour en casser la tête du docteur*). Hé quoi ! vous vous emportez au lieu de vous expliquer ? Allez, vous êtes plus impertinent que celui qui m'a voulu soutenir qu'il faut dire la *forme d'un chapeau* ; et je vous prouverai en toute rencontre, par raisons démonstratives et convaincantes, et par argumens *in barbarâ* ; que vous n'êtes et ne serez jamais qu'une pécore, et que je suis, et je serai toujours, *in utroque jure,* le docteur Pancrace.

Sganarelle. Quel diable de babillard !

Pancrace (*en rentrant sur le théâtre*). Homme de lettre, homme d'érudition.

Sganarelle. Encore ?

Pancrace. Homme de suffisance, homme de capacité. (*S'en allant*) Homme consommé dans toutes les sciences, naturelles, morales et politiques. (*Revenant*) Homme savant, savantissime, *per omnes modos et casus.* (*S'en allant*) Homme qui possède, *superlativè,* fables, mythologie, et histoire, (*revenant*) grammaire, poésie, rhétorique, dialectique, et sophistique, (*s'en allant*) mathématiques, arithmétique, optique, onirocritique, physique et mathématique, (*revenant*) cosmométrie, géométrie, architecture, spéculoire, et spéculatoire, (*s'en allant*) médecine, astronomie, astrologie, physionomie, métoposcopie, chiromancie, géomancie, &c.

Sganarelle (*seul*). Au diable les savans, qui ne veulent point écouter les gens ! On me l'avoit bien dit, que son maître Aristote n'étoit rien qu'un bavard.

Molière.

§ 63. *Scène du Festin de Pierre.*

DON JUAN ; SGANARELLE, LA VIOLETTE, RAGOTIN, *ses Valets.* M. DIMANCHE.

La Violette. Voilà votre marchand, monsieur Dimanche, qui demande à vous parler.

Sgan. Bon ! voilà ce qu'il nous faut qu'un compliment de créancier ! de quoi s'avise-t-il de nous venir demander de l'argent ? et que ne lui disois-tu que monsieur n'y est pas ?

La Violette. Il y a trois quarts d'heure que je lui dis ; mais il ne veut pas le croire, et s'est assis là-dedans pour l'attendre.

Sgan. Qu'il attende tant qu'il voudra.

Don Juan. Non ; au contraire, faites-le entrer C'est une fort mauvaise politique que de se faire celer aux créanciers. Il est bon de les payer de quelque chose ; et j'ai le secret de les renvoyer satisfaits sans leur donner un double.— Ah ! monsieur Dimanche, approchez. Que je suis ravi de vous voir ! et que je veux de mal à mes gens de ne vous pas faire entrer d'abord ! J'avois donné ordre qu'on ne me fît parler à personne : mais cet ordre n'est pas pour vous, et vous êtes en droit de ne trouver jamais de porte fermée chez moi.

M. Dimanche. Monsieur, je vous suis fort obligé.

Don Juan (*parlant à La Violette et à Ragotin*). Parbleu, coquins, je vous apprendrai à laisser monsieur Dimanche dans une antichambre, et je vous ferai connoître les gens.

M. Dimanche. Monsieur, cela n'est rien.

Don Juan (*à M. Dimanche*). Comment ! vous dire que je n'y suis pas, à monsieur Dimanche, au meilleur de mes amis.

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur. J'étois venu...

Don Juan. Allons, vite, un siége pour monsieur Dimanche.

M. Dimanche. Monsieur, je suis bien comme cela.

Don Juan. Point, point ; je veux que vous soyez assis comme moi.

M. Dimanche. Cela n'est point nécessaire.

Don Juan. Otez ce pliant, et apportez un fauteuil.

M. Dimanche. Monsieur, vous vous moquez, et...

Don Juan. Non, non ; je sais ce que je vous dois ; et je ne veux point qu'on mette de différence entre nous deux.

M. Dimanche. Monsieur...

Don Juan. Allons, asseyez-vous.

M. Dimanche. Il n'est pas besoin, monsieur, et je n'ai qu'un mot à vous dire. J'étois...

Don Juan. Mettez-vous là, vous dis-je.

M. Dimanche. Non, monsieur, je suis bien. Je viens pour...

Don Juan. Non, je ne vous écoute point, si vous n'êtes point assis.

M. Dimanche. Monsieur, je fais ce que vous voulez. Je...

Don Juan. Parbleu ! monsieur Dimanche, vous vous portez bien.

M. Dimanche. Oui, monsieur, pour vous rendre service. Je suis venu...

Don Juan. Vous avez un fonds de santé admirable, des lèvres fraîches, un teint vermeil, et des yeux vifs.

M. Dimanche. Je voudrois bien...

Don Juan. Comment se porte madame Dimanche votre épouse ?

M. Dimanche. Fort bien, Monsieur, Dieu merci.

Don Juan. C'est une brave femme.

M. Dimanche. Elle est votre servante, monsieur. Je venois...

Don Juan. Et votre petite fille Claudine, comment se porte-t-elle ?

M. Dimanche. Le mieux du monde.

Don Juan. La jolie petite fille que c'est ! Je l'aime de tout mon cœur.

M Dimanche. C'est trop d'honneur que vous lui faites, monsieur. Je vous..

Don Juan. Et le petit Colin, fait-il toujours bien du bruit avec son tambour ?

M. Dimanche. Toujours de même, monsieur. Je...

Don Juan. Et votre petit chien Brusquet, gronde-t-il toujours aussi fort, et mord-il toujours bien aux jambes les gens qui vont chez vous ?

M Dimanche. Plus que jamais, monsieur, et nous ne saurions en chevir.

Don Juan. Ne vous étonnez pas si je m'informe des nouvelles de toute la famille, car j'y prends beaucoup d'intérêt.

M. Dimanche. Nous vous sommes infiniment obligés. Je...

Don Juan (*lui tendant la main*). Touchez donc là, monsieur Dimanche. Etes-vous bien de mes amis ?

M. Dimanche. Monsieur, je suis votre serviteur.

Don Juan. Parbleu ! Je suis à vous de tout mon cœur.

M. Dimanche. Vous m'honorez trop. Je...

Don Juan. Il n'y a rien que je ne fisse pour vous.

M. Dimanche. Monsieur, vous avez trop de bonté pour moi.

Don Juan. Et cela sans intérêt, je vous prie de le croire.

M. Dimanche. Je n'ai point mérité cette grâce, assurément. Mais, monsieur...

Don Juan. Or çà, monsieur Dimanche, sans façon, voulez-vous souper avec moi ?

M. Dimanche. Non, monsieur, il faut que je m'en retourne tout à l'heure. Je...

Don Juan (*se levant*). Allons, vîte, un flambeau pour conduire monsieur Dimanche ; et que quatre ou cinq de mes gens prennent des mousquetons pour l'escorter.

M. Dimanche (*se levant aussi*). Monsieur, il n'est pas nécessaire, et je m'en irai bien tout seul. Mais...

(*Sganarelle ôte les siéges promptement*).

Don Juan. Comment ! je veux qu'on vous escorte, et je m'intéresse trop à votre personne. Je suis votre serviteur, et, de plus, votre débiteur.

M. Dimanche. Ah ! Monsieur...

Don Juan. C'est une chose que je ne cache pas, et je le dis à tout le monde.

M. Dimanche. Si...

Don Juan. Voulez-vous que je vous reconduise ?

M. Dimanche. Ah ! Monsieur, vous vous moquez. Monsieur...

Don Juan. Embrassez-moi donc, s'il vous plaît. Je vous prie encore une fois d'être persuadé que je suis tout à vous, et qu'il n'y a rien au monde que je ne fasse pour votre service. (*Il sort.*)

Molière.

§ 64. *Scène de l'Amour Médecin.*

SGANARELLE, *riche Bourgeois*, AMINTE, LUCRÈCE, M. GUILLAUME, M. JOSSE.

Sganarelle. Ah ! l'étrange chose que la vie ! et que je puis bien dire avec ce grand philosophe de l'antiquité que " qui terre a, guerre a," et qu'un malheur ne vient jamais sans l'autre ! Je n'avois qu'une femme qui est morte.

M. Guillaume. Et combien donc en vouliez-vous avoir ?

Sganarelle. Elle est morte, monsieur Guillaume. Mon ami, cette perte m'est très-sensible, et je ne puis m'en ressouvenir sans pleurer. Je n'étois pas fort satisfait de sa conduite, et nous avions le plus souvent dispute ensemble. Mais enfin la mort rajuste toutes choses. Elle est morte, je la pleure. Si elle étoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le ciel m'avoit donnés, il ne m'a laissé qu'une fille, et cette fille est toute ma peine : car enfin je la vois dans une mélancolie la plus sombre du monde, dans une tristesse épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, et dont je ne saurois même apprendre la cause. Pour moi j'en perds l'esprit, et j'aurois besoin d'un bon conseil sur cette matière. (*A Lucrèce*) Vous êtes ma nièce, (*à Aminte*) vous, ma voisine, (*à M. Guillaume et à M. Josse*) et vous, mes compères et mes amis ; je vous prie de me conseiller tout ce que je dois faire.

M. Josse. Pour moi, je tiens que la braverie, que l'ajustement est la chose qui réjouit le plus les filles ; et, si j'étois que de vous, je lui acheterois dès aujourd'hui une belle garniture de diamans, ou de rubis, ou d'émeraudes.

M. Guillaume. Et moi, si j'étois à votre place, j'acheterois une belle tenture de tapisserie de verdure, ou à personnages, que je ferois mettre dans sa chambre, pour lui réjouir l'esprit et la vue.

Aminte. Pour moi, je ne ferois pas tant de façons ; je la marierois fort bien, et le plutôt que je pourrois, avec cette personne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

Lucrèce. Et moi, je tiens que votre fille n'est point du tout propre pour le mariage. Elle est d'une complexion trop délicate et trop peu saine ; c'est la vouloir envoyer bientôt en l'autre monde que de l'exposer, comme elle est, à faire des enfans. Le monde n'est point du tout son fait ; et je vous conseille de la mettre dans un couvent, où elle trouvera des divertissemens qui seront mieux de son humeur.

Sganarelle. Tous ces conseils sont admirables, assurément ; mais je les trouve un peu intéressés, et trouve que vous me conseillez fort bien pour vous. Vous êtes orfèvre, monsieur Josse, et votre conseil sent son homme qui a envie de se défaire de sa marchandise. Vous vendez des tapisseries, monsieur Guillaume, et vous avez la mine d'avoir quelque tenture qui vous incommode. Celui que vous aimez, ma voisine, a, dit-on, quelque inclination pour ma fille ; et vous ne seriez pas fâchée de la voir

femme d'un autre. Et quant à vous, ma chère nièce, ce n'est pas mon dessein, comme on sait, de marier ma fille avec qui que ce soit, et j'ai mes raisons pour cela ; mais le conseil que vous me donnez de la faire religieuse est d'une femme qui pourroit bien souhaiter charitablement d'être mon héritière universelle. Ainsi, messieurs et mesdames, quoique tous vos conseils soient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je n'en suive aucun (*Seul*) Voilà de mes donneurs de conseils à la mode.

Molière.

§ 65. *Scène du Médecin malgré lui.*

LUCINDE, GÉRONTE, SGANARELLE *devenu Médecin malgré lui*, VALÈRE, LUCAS, JAQUELINE.

Sganarelle. Est-ce là la malade ?

Géronte. Oui. Je n'ai qu'elle de fille ; et j'aurois tous les regrets du monde, si ele venoit à mourir.

Sganarelle. Qu'elle s'en garde bien ! il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin.

Géronte. Allons, un siége.

Sganarelle (*assis entre Géronte et Lucinde.*) Voilà une malade qui n'est pas tant dégoûtante, et je tiens qu'un homme bien sain s'en accommoderoit assez.

Géronte. Vous l'avez fait rire, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux. Lorsque le médecin fait rire le malade, c'est le meilleur signe du monde. (*A Lucinde.*) Eh bien ! de quoi est-il question ? qu'avez-vous ? quel est le mal que vous sentez ?

Lucinde (*portant sa main à sa bouche, à sa tête et sous son menton*). Han, hi, hon, han.

Sganarelle. Hé ! que dites-vous ?

Lucinde (*continue les mêmes gestes*). Han, hi, hon, han, han, hi, hon.

Sganarelle. Quoi ?

Lucinde. Han, hi, hon.

Sganarelle. Han, hi, hon, ha. Je ne vous entends point. Quel diable de langage est-ce là ?

Géronte. Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenue muette, sans que, jusqu'ici, on en ait pu savoir la cause ; et c'est un accident qui fait reculer son mariage.

Sganarelle. Et pourquoi ?

Géronte. Celui qu'elle doit épouser veut attendre sa guérison pour conclure les choses.

Sganarelle. Et qui est ce sot-là qui ne veut pas que sa femme soit muette ? Plût à Dieu que la mienne eût cette maladie ! je me garderois bien de la vouloir guérir.

Géronte. Enfin, Monsieur, nous vous prions d'employer tous vos soins pour la soulager de son mal.

Sganarelle. Ah ! ne vous mettez pas en peine. Dites-moi un peu ; ce mal l'oppresse-t-il beaucoup ?

Géronte. Oui, Monsieur.

Sganarelle. Tant mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

Géronte. Fort grandes.

Sganarelle. C'est fort bien fait. (*A Lucinde.*) Donnez-moi votre bras. (*A Géronte.*) Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette.

Géronte. Eh oui, Monsieur, c'est là son mal. Vous l'avez trouvé tout du premier coup.

Sganarelle. Ah ! ah !

Jaqueline. Voyez comme il a deviné sa maladie.

Sganarelle. Nous autres grands médecins, nous connoissons d'abord les choses. Un ignorant auroit été embarrassé, et vous eût été dire, c'est ceci, c'est cela ; mais moi je touche au but du premier coup, et je vous apprends que votre fille est muette.

Géronte. Oui ; mais je voudrois bien que vous me puissiez dire d'où cela vient ?

Sganarelle. Il n'est rien de plus aisé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

Géronte. Fort bien ; mais la cause, s'il vous plaît, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

Sganarelle. Tous nos meilleurs auteurs vous diront que c'est l'empêchement de l'action de sa langue.

Géronte. Mais encore, vos sentimens sur cet empêchement de l'action de sa langue ?

Sganarelle. Aristote là-dessus dit ... de fort belles choses.

Géronte. Je le crois.

Sganarelle. Ah ! c'étoit un grand homme.

Géronte. Sans doute.

Sganarelle. Grand homme tout à fait ; un homme qui étoit (*levant le bras depuis le coude*) plus grand que moi de tout

cela. Pour revenir donc à notre raisonnement, je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres savans, nous appelons humeurs peccantes; peccantes, c'est-à-dire . . . humeurs peccantes. Or, ces vapeurs venant à passer du côté gauche où est le foie, au côté droit où est le cœur, il se trouve que le poumon, que nous nommons en Latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en Grec *nasmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en Hébreu *cubile*, rencontre en son chemin les dites vapeurs, qui remplissent les ventricules de l'omoplate; et parce que les dites vapeurs. . . . comprenez bien ce raisonnement, je vous prie . . . . et parce que les dites vapeurs ont une certaine malignité . . . écoutez bien ceci, je vous conjure . . .

Géronte. Oui.

Sganarelle. ...ont une certaine malignité qui est causée.... soyez attentif, s'il vous plaît.

Géronte. Je le suis.

Sganarelle. ...qui est causée par l'âcreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs. . . . . *ossabandus, nequeis nequer, potarinum quipsa milus* : voilà justement ce qui fait que votre fille est muette.

Jaqueline. Ah! que ça est bien dit, notre homme!

Lucas Que n'ai-je la langue aussi bien pendue!

Géronte. On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué; c'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont; que le cœur est du côté gauche et la rate du côté droit.

Sganarelle. Oui; cela étoit autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela; et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

Géronte. C'est ce que je ne savois pas, et je vous demande pardon de mon ignorance.

Sganarelle. Il n'y a pas de mal; et vous n'êtes pas obligé d'être aussi habile que nous.

Géronte. Aussurément. Mais, Monsieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie?

Sganarelle. Ce que je crois qu'il faille faire?

Géronte. Oui.

Sganarelle. Mon avis est qu'on la remette sur son lit, et qu'on lui fasse prendre pour remède quantité de pain trempé dans du vin.

Géronte. Pourquoi, Monsieur?

Sganarelle. Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chose aux perroquets, et qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela.

Géronte. Cela est vrai. Ah! le grand homme! Vite, quantité de pain et de vin.

Sganarelle. Je reviendrai voir sur le soir en quel état est la malade.

Molière.

§ 66. *Scène du Sicilien.*

DON PÈDRE, ISIDORE.

Isidore. Je ne sais pas quel plaisir vous prenez à me réveiller si matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me semble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'hui : et ce n'est guère pour avoir le teint frais et les yeux brillans que de se lever ainsi dès la pointe du jour.

Don Pèdre. J'ai une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

Isidore. Mais l'affaire que vous avez eût bien pu se passer, je crois, de ma présence; et vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser goûter les douceurs du sommeil du matin.

Don Pèdre. Oui. Mais je suis bien aise de vous avoir toujours avec moi. Il n'est pas mal de s'assurer un peu contre les soins des surveillans; et cette nuit encore on est venu chanter sous nos fenêtres.

Isidore. Il est vrai : la musique en étoit admirable.

Don Pèdre. C'étoit pour vous que cela se faisoit?

Isidore. Je le veux croire ainsi, puisque vous me le dites.

Don Pèdre. Vous savez qui étoit celui qui donnoit cette sérénade?

Isidore. Non pas; mais, qui que ce puisse être, je lui suis obligée.

Don Pèdre. Obligée!

Isidore. Sans doute, puisqu'il cherche à me divertir.

Don Pèdre. Vous trouvez donc bon qu'on vous aime ?

Isidore. Fort bon. Cela n'est jamais qu'obligeant.

Don Pèdre. Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce soin ?

Isidore. Assurément.

Don Pèdre. C'est dire fort net ses pensées.

Isidore. A quoi bon les dissimuler ? Quelque mine qu'on fasse on est toujours bien aise d'être aimée. Ces hommages à nos appas ne sont jamais pour nous déplaire. Quoi qu'on en puisse dire, la grande ambition des femmes, est croyez-moi, d'inspirer de l'amour. Tous les soins qu'elles prennent ne sont que pour cela, et l'on n'en voit point de si fière qui ne s'applaudisse en son cœur des conquêtes que font ses yeux.

Don Pèdre. Mais si vous prenez, vous, du plaisir à vous voir aimée, savez-vous bien, moi qui vous aime, que je n'y en prends nullement.

Isidore. Je ne vois pas pourquoi cela ; et si j'aimois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaisir que de le voir aimé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du choix que l'on fait ? et n'est-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aimons soit trouvé fort aimable ?

Don Pèdre. Chacun aime à sa guise, et ce n'est pas là ma méthode. Je serai fort ravi qu'on ne vous trouve pas si belle, et vous m'obligerez de n'affecter point tant de le paroître à d'autres yeux.

Isidore. Quoi ! jaloux de ces choses-là ?

Don Pèdre. Oui, jaloux de ces choses-là ; mais jaloux comme un tigre, et, si vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moi. Sa délicatesse s'offense d'un souris, d'un regard qu'on veut arracher ; et tous les soins qu'on me voit prendre ne sont que pour fermer tout accès aux galans, et m'assurer la possession d'un cœur dont je ne puis souffrir qu'on me vole la moindre chose.

Isidore. Certes, voulez-vous que je dise ? vous prenez un mauvais parti ; et la possession d'un cœur est fort mal assurée, lorsqu'on prétend le retenir par force. Pour moi, je vous l'avoue, si j'étois galant d'une femme qui fût au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon étude à rendre ce quelqu'un jaloux, et l'obligerois à veiller nuit et jour celle que je voudrois gagner. C'est un admirable moyen d'avancer ses affaires ; et l'on ne tarde guère à profiter du chagrin et de la colère que donnent à l'esprit d'une femme la contrainte et la servitude.

Don Pèdre. Si bien donc que, si quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit disposée à recevoir ses vœux.

Isidore. Je ne vous dis rien là-dessus. Mais les femmes n'aiment pas qu'on les gêne ; et c'est beaucoup risquer que de leur montrer des soupçons, et de les tenir renfermées.

Don Pèdre. Vous reconnoissez peu ce que vous me devez ; et il me semble qu'une esclave qu'on a affranchie, et dont on veut faire sa femme...

Isidore. Quelle obligation vous ai-je, si vous changez mon esclavage en un autre beaucoup plus rude, si vous ne me laissez jouir d'aucune liberté, et me fatiguez, comme on voit, d'une garde continuelle.

Don Pèdre. Mais tout cela ne part que d'un excès d'amour.

Isidore. Si c'est votre façon d'aimer, je vous prie de me haïr.

Don Pèdre. Vous êtes aujourd'hui dans une humeur désobligeante ; et je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez être de vous être levée matin.

Molière.

§ 67. *Scène de George Dandin.*

M. DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN.

M. de Sotenv. Qu'est-ce, mon gendre ? vous paroissez tout troublé.

George Dandin. Aussi en ai-je du sujet, et . . .

Mad. de Sotenv. Mon dieu ! notre gendre, que vous avez peu de civilité de ne pas saluer les gens quand vous les approchez !

George Dandin. Ma foi, ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête, et . . .

Mad. de Sotenv. Encore ! est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité ?

George Dandin. Comment ?

Mad. de Sotenv. Ne vous déferez-vous jamais avec moi de la familiarité de ce mot de ma belle-mère ? et ne sauriez-

vous vous accoutumer à me dire madame ?

George Dandin. Parbleu ! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mere.

Mad. de Sotenv. Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma condition ; que, tout notre gendre que vous êtes, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connoître.

M. de Sotenv. C'en est assez, m'amour, laissons cela.

Mad. de Sotenv. Mon dieu ! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

M. de Sotenv. Corbleu ! pardonnez-moi ; on ne peut point me faire des leçons là-dessus, et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions : mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit ?

George Dandin. Puisqu'il faut donc vous parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de . . .

M. de Sotenv. Doucement, mon gendre ; apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court.

George Dandin. Hé bien, monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne . . .

M. de Sotenv. Tout beau ! apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme, quand vous parlez de notre fille.

George Dandin. J'enrage ! Comment ma femme n'est pas ma femme ?

M. de Sotenv. Oui, notre gendre, elle est votre femme ; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi, et c'est tout ce que vous pourriez faire si vous aviez épousé une de vos pareilles.

George Dandin (à part). Ah ! George Dandin, où t'es-tu fourré ! (*Haut*). Hé, de grâce, mettez pour un moment votre gentilhommerie à côté, et souffrez maintenant que je vous parle comme je pourrai. (*A part*). Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là ! (*à M. de Sotenv.*) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

M. de Sotenv. Et la raison, mon gendre ?

Mad. de Sotenv. Quoi ! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages !

George Dandin. Et quels avantages, madame ? puisque madame y a. L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous ; car sans moi vos affaires, avec votre permission, étoient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous ; mais moi, de quoi ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de M. de la Dandinière ?

M. de Sotenv Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville ?

Mad. de Sotenv. Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue ; maison où le ventre ennoblit, et qui, par ce beau privilége, rendra vos enfans gentilshommes.

George Dandin. Oui, voilà qui est bien : mes enfans seront gentilshommes, mais je serai, moi . . .

M. de Sotenv. Que veut dire cela, mon gendre ?

George Dandin. Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

Mad. de Sotenv. Tout beau ! prenez garde à ce que vous dites. Ma fille est d'une race trop pleine de vertu, pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée ; et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

M. de Sotenv. Corbleu ! dans la maison de Sotenville, on n'a jamais vu de coquette, et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles, que la chasteté aux femelles.

Mad. de Sotenv. Nous avons eu une Jaqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

M. de Sotenv Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne demandoit seulement que la faveur de lui parler.

George Dandin. Oh bien, votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

M. de Sotenv. Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

Mad. de Sotenv. Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

George Dandin. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très-humainement écoutées.

Mad. de Sotenv. Jour de Dieu ! je l'étranglerois de mes propres mains, s'il falloit qu'elle forlignât de l'honnêteté de sa mère.

M. de Sotenv. Corbleu ! je lui passerois mon épée au-travers du corps, à elle et au galant, si elle avoit forfait à son honneur.

George Dandin. Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raison de cette affaire-là.

M. de Sotenv. Ne vous tourmentez point, je vous la ferai de tous deux, et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être. Mais, êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites ?

George Dandin. Très-sûr.

M. de Sotenv. Prenez bien garde, au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses, et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

George Dandin. Je ne vous ai rien dit, vous dis je, qui ne soit véritable.

M. de Sotenv. M'amour, allez-vous en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre, j'irai parler à l'homme.

Mad. de Sotenv. Se pourroit-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné !

M. de Sotenv. Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

George Dandin. Le voici qui vient vers nous.

Molière.

§ 68. *Scène de l'Avare.*

HARPAGON, LA FLÈCHE.

Harpagon. Hors d'ici, tout à l'heure, et qu'on ne réplique pas. Allons, que l'on détale de chez moi, maître juré filou, vrai gibier de potence.

La Flèche (*à part*). Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps.

Harpagon. Tu murmures entre tes dents ?

La Flèche. Pourquoi me chassez-vous ?

Harp. C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons ! Sors vite, que je ne t'assomme.

La Flèche. Qu'est-ce que je vous ai fait ?

Harp. Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

La Flèche. Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

Harp. Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point voir sans cesse devant moi un espion de mes affaires, un traître dont les yeux maudits assiégent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furètent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

La Flèche. Comment diantre voulez-vous qu'on fasse pour vous voler ? Etes-vous un homme volable, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit ?

Harp. Je veux renfermer ce que bon me semble, et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards qui prennent garde à ce qu'on fait ! (*Bas, à part*). Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent. (*Haut*). Ne serois-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché ?

La Flèche. Vous avez de l'argent caché ?

Harp. Non, coquin, je ne dis pas cela. (*Bas*). J'enrage. (*Haut*). Je demande si malicieusement tu n'irois point faire courir le bruit que j'en ai.

La Flèche. Hé ! que nous importe que vous en ayez ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

Harp. (*levant la main pour donner un soufflet à La Flèche*). Tu fais le raisonneur ! Je te baillerai de ce raisonnement-ci par les oreilles. Sors d'ici encore une fois.

La Flèche. Hé bien, je sors.

Harp. Attends : ne m'emportes-tu rien ?

La Flèche. Que vous emporterois-je ?

Harp. Viens ça, que je voie. Montre-moi tes mains.

La Flèche. Les voilà.

Harp. Les autres.

La Flèche. Les autres ?

Harp. Oui.

La Flèche. Les voilà.

Harp. (*montrant le haut-de-chausses de La Flèche*). N'as-tu rien mis ici dedans ?

La Flèche. Voyez vous-même.

Harp (*tâtant le bas des haut-de-chausses de La Flèche*) Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les receleurs des choses qu'on dérobe, et je voudrois qu'on en eût pendu quelqu'un.

La Flèche (*à part*). Ah ! qu'un homme comme cela mériteroit bien ce qu'il craint ! et que j'aurois de joie à le voler !

Harp Hé ?

La Flèche. Quoi ?

Harp. Qu'est-ce que tu parle de voler ?

La Flèche. Je dis que vous fouillez bien partout pour voir si je vous ai volé.

Harp. C'est ce que je veux faire. (*Harpagon fouille dans les poches de La Flèche*).

La Flèche (*à part*). La peste soit de l'avarice et des avaricieux !

Harp. Comment ? Que dis-tu ?

La Flèche. Ce que je dis ?

Harpagon, Oui ; qu'est-ce que tu dis d'avarice et d'avaricieux ?

La Flèche. Je dis que la peste soit de l'avarice et des avaricieux.

Harp. De qui veux-tu parler ?

La Flèche. Des avaricieux.

Harp. Et qui sont-ils ces avaricieux ?

La Flèche. Des vilains et des ladres.

Harp. Mais qui est-ce que tu entends par là ?

La Flèche. De quoi vous mettez-vous en peine ?

Harp. Je me mets en peine de ce qu'il faut.

La Flèche. Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous ?

Harp. Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dise à qui tu parles quand tu dis cela.

La Flèche. Je parle . . . . je parle à mon bonnet.

Harp. Et moi, je pourrois bien parler à ta barrette.

La Flèche. M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

Harp. Non ; mais je t'empêcherai de jaser et d'être insolent : tais-toi.

La Flèche. Je ne nomme personne.

Harp. Je te rosserai, si tu parles.

La Flèche. Qui se sent morveux, qu'il se mouche.

Harp. Te tairas-tu ?

La Flèche. Oui, malgré moi.

Harp. Ah ! ah !

La Flèche (*montrant à Harpagon une poche de son juste-au-corps*). Tenez, voilà encore une poche ; êtes-vous satisfait ?

Harp. Allons, rends-le-moi sans te fouiller.

La Flèche. Quoi ?

Harp. Ce que tu m'a pris.

La Flèche. Je ne vous ai rien pris du tout.

Harp. Assurément ?

La Flèche. Assurément.

Harp. Adieu. Va-t'en à tous les diables !

La Flèche (*à part*). Me voilà fort bien congédié.

Harp. Je te le mets sur ta conscience au moins. (*seul*). Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ; et bien heureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer dans toute une maison une cache fidèle ; car pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier ; je les tiens justement une franche amorce à voleurs ; et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

Molière.

§ 69. *Autre Scène de l'Avare.*

CLÉANTE, *fils d'Harpagon,* LA FLÈCHE *son Valet.*

Cléante. Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avois-je pas donné ordre ? . .

La Flèche. Oui, monsieur, je m'étois rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus mal-gracieux des hommes, m'a

chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

Cléante. Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais. Depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

La Fl. Votre père est amoureux ?

Cléante. Oui ; et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où cette nouvelle m'a mis.

La Fl. Lui se mêler d'aimer ! De quoi diable s'avise-t-il ? se moque-t-il du monde ? et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui ?

Cléante. Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

La Fl. Mais, par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

Cléante. Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver au besoin des ouvertures plus aisées pour détourner ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

La Fl. Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux ; et il faut essuyer d'étranges choses, lorsqu'on est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-matthieu.

Cléante. L'affaire ne se fera point ?

La Fl. Pardonnez-moi : notre maître Simon, le courtier qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

Cléante. J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

La Fl. Oui ; mais à quelques petites conditions, qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

Cléante. T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

La Fl. Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous ; et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher avec vous dans une maison empruntée, pour être instruit par votre bouche de votre bien et de votre famille, et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

Cléante. Et principalement ma mère étant morte, dont on ne peut m'ôter le bien.

La Fl. Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montré avant que de rien faire : " Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net de tout embarras, on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra, et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment dressé".

Cléante. Il n'y a rien à dire à cela.

La Fl. " Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit".

Cléante. Au denier dix huit ? Parbleu, voilà qui est honnête ! il n'y a pas lieu de se plaindre.

La Fl. " Cela est vrai. Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre sur le pied du denier cinq, il conviendra que ledit premier emprunteur paie cet intérêt sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt".

Cléante. Comment diable ! quel juif ! quel arabe est-ce là ! c'est plus qu'au denier quatre.

La Fl. Il est vrai, c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

Cléante. Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

La Fl. C'est la réponse que j'ai faite.

Cléante. Y a-t-il encore quelque chose ?

La Fl. Ce n'est qu'un petit article.

" Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres ; et pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis de bonne foi au plus modique prix qu'il lui a été possible".

Cléante. Que veut dire cela ?

La Fl. Ecoutez le mémoire.

" Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même, le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas rouge et bleu".

" Plus, un pavillon à queue, d'une

bonne serge d'Aumale rose sèche, avec les franges de soie".

Cléante. Que veut-il que je fasse de cela ?

La Fl. Attendez.

" Plus une tenture de tapisserie des amours de Gombeau et de Macé".

" Plus une grande table de bois de noyer à douze colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par dessous de ses six escabelles".

Cléante. Qu'ai-je à faire, morbleu !..

La Fl. Donnez-vous patience.

" Plus, trois gros mousquets, tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes".

" Plus un fourneau de brique avec deux cornues, et trois récipiens fort utiles à ceux qui sont curieux de distiler".

Cléante. J'enrage.

La Fl. Doucement.

" Plus un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut".

" Plus un trou-madame, et un damier, avec un jeu de l'oie renouvelé des Grecs, fort propre à passer le temps, lorsqu'on n'a que faire ; plus une peau de lézard de trois pieds et demi, remplie de foin, curiosité agréable pour pendre au plancher d'une chambre".

" Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaissé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur".

Cléante. Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? Et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre pour trois mille livres, les vieux rogatons qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela. Et cependant il faut bien me résoudre à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

La Fl. Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaise, dans le grand chemin justement que tenoit Panurge pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.

Cléante. Que veux-tu que je fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne après cela que les fils souhaitent qu'ils meurent !

La Fl. Il faut avouer que le vôtre animeroit, contre sa vilenie, le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires ; et parmi mes confrères que je vois se mêler beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu, et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent tant soit peu l'échelle ; mais, à vous dire vrai, il me donneroit, par ses procédés, des tentations de le voler ; et je croirois, en le volant, faire une action méritoire.

Cléante. Donne-moi un peu ce mémoire que je le voie encore.

(*Harpagon, maître Simon, courtier, paroissent*).

Me. Simon. Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent : ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous prescrirez.

Harp. Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péricliter ? et savez-vous le nom, les biens et la famille de celui pour qui vous parlez ?

Me. Simon. Non, je ne puis pas bien vous instruire à fond ; et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui : mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content, quand vous le connoîtrez. Tout ce que je saurois vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois.

Harp. C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes lorsque nous le pouvons.

Me. Simon. Cela s'entend.

La Flèche (*bas à Cléante, reconnoissant maître Simon*). Que veut dire ceci? notre maître Simon qui parle à votre père ?

Cléante (*bas à La Flèche*). Lui auroit-on appris qui je suis, et serois-tu pour me trahir ?

Me. Simon (*à Cléante et à La Flèche*). Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! qui vous a dit que c'étoit céans ? (*à Harp.*) Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis. Mais, à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela : ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

Harp. Comment ?

Me. Simon (*montrant Cléante*). Mon-

sieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

Harp. Comment pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

Cléante. Comment, mon père ! c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions ! (*Maître Simon s'enfuit et La Fl. va se cacher*).

Harp. C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables !

Cléante. C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles !

Harp. Oses-tu bien après cela paroître devant moi ?

Cléante. Osez-vous bien après cela paroître aux yeux du monde ?

Harp. N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débauches-là, de te précipiter dans des dépenses effroyables, et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parens t'ont amassé avec tant de sueurs ?

Cléante. Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition par les commerces que vous faites, de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu, et de renchérir, en fait d'intérêt, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

Harp. Otes-toi de mes yeux, coquin, ôtes-toi de mes yeux.

Cléante. Qui est plus criminel à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ?

Harp. Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (*Seul*). Je ne suis pas fâché de cette aventure, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

Molière.

§ 70. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, FROSINE, *femme d'intrigue.*

Harp. (*bas*). Tout va comme il faut. (*Haut*) Eh bien, qu'est-ce, Frosine ?

Frosine. Ah ! mon Dieu ! que vous vous portez bien, et que vous avez là un vrai visage de santé !

Harp. Qui ? moi ?

Frosine. Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard.

Harp. Tout de bon ?

Frosine. Comment ! vous n'avez de votre vie été si jeune que vous êtes, et je vois des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

Harp. Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

Frosine. Eh bien, qu'est-ce que cela ? Soixante ans ! voilà bien de quoi ! c'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

Harp. Il est vrai, mais vingt années de moins pourtant ne me feroient point de mal, que je crois.

Frosine. Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusqu'à cent ans.

Harp. Tu le crois ?

Frosine. Assurément ; vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien entre vos deux yeux un signe de longue vie !

Harp. Tu te connois à cela ?

Frosine. Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah ! mon Dieu ! quelle ligne de vie !

Harp. Comment ?

Frosine. Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là ?

Harp. Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire ?

Frosine. Par ma foi, je disois cent ans, mais vous passerez les six vingt.

Harp. Est-il possible ?

Frosine. Il faudra vous assommer, vous dis-je, et vous mettrez en terre et vos enfans, et les enfans de vos enfans.

Harp. Tant mieux. Comment va notre affaire ?

Frosine. Faut-il le demander ? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout ? J'ai surtout pour les mariages un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler ; et je crois, si je me l'étois mis en tête, que je marierois le Grand Turc avec la république de Venise. Il n'y avoit pas sans doute de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commencé chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous, et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à la voir passer dans la rue et prendre l'air à la fenêtre.

Harp. Qui a fait réponse ?

Frosine. Elle a reçu la proposition avec joie, et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

Harp. C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme, et je serai bien aise qu'elle soit du régal.

Frosine. Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

Harp. Eh bien, elles iront ensemble dans mon carrosse que je leur prêterai.

Frosine. Voilà justement son affaire.

Harp. Mais Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille ? Lui as-tu dit qu'il falloit qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fît quelque effort, qu'elle se saignât pour une occasion comme celle-ci ? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

Frosine. Comment ! c'est une fille qui vous apportera douze mille livres de rente.

Harpagon. Douze mille livres de rente ?

Frosine. Oui. Premièrement elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche ; c'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni consommés exquis, ni orges mondés perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudroit pour une autre femme ; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien tous les ans à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur ; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus elle a une aversion horrible pour le jeu, ce qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui ; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente et quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres ; et mille écus que nous mettons pour la nourriture, ne voilà-t-il par année vos douze mille francs bien comptés ?

Harp. Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

Frosine. Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

Harp. C'est une raillerie de vouloir me constituer sa dot de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

Frosine. Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays où elles ont du bien dont vous serez le maître.

Harp. Il faudra voir cela. Mais Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois, et les jeunes gens d'ordinaire n'aiment que leurs semblables, ne cherchent que leur compagnie. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderoient pas.

Frosine. Ah ! que vous la connoissez mal ! C'est encore une particularité que j'avois à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

Harp. Elle ?

Frosine. Oui, elle. Je voudrois que vous l'eussiez entendue parler là-dessus. Elle ne peut souffrir la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans ; et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire : et il n'y a pas quatre mois encore qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avoit que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

Harp Sur cela seulement ?

Frosine. Oui ; elle dit que ce n'est pas contentement pour elle que cinquante-six ans ; et surtout elle est pour les nez qui portent des lunettes.

Harp. Certes, tu me dis là une chose nouvelle.

Frosine. Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire : on lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes. Mais que pensez-vous que ce soit ? des Adonis, des Céphales, des Pâris et des Apollons ? Non : de beaux portraits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise sur les épaules de son fils.

Harp. Cela est admirable ! Voilà ce que je n'aurois jamais pensé, et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avois été femme je n'aurois point aimé les jeunes hommes.

Frosine. Je le crois bien. Voilà de belles drogues que des jeunes gens pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux pour donner envie de leur peau ! Et je voudrois bien savoir quel ragoût il y a à eux !

Harp. Pour moi, je n'y en comprends point, et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

Frosine. Il faut être folle fieffée. Trouver la jeunesse aimable, est-ce avoir le sens commun ? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins ? et peut-on s'attacher à ces animaux-là ?

Harp. C'est ce que je dis tous les jours. Avec leur ton de poule laitée, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tout tombant et leurs estomacs débraillés !...

Frosine. Hé ! cela est bien bâti auprès d'une personne comme vous ! Voilà un homme, celà. Il y a de quoi satisfaire à la vue, et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu pour donner de l'amour.

Harp. Tu me trouves bien ?

Frosine. Comment ! vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît ; il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher ; voilà un corps taillé, libre et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

Harp. Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci ; il n'y a que ma fluxion qui me prend de temps en temps.

Frosine. Cela n'est rien : votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

Harp. Dis moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu ? N'a-t-elle point pris garde à moi en passant ?

Frosine. Non : mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne, et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui seroit d'avoir un mari comme vous.

Harp. Tu as bien fait, et je t'en remercie.

Frosine. J'aurois, monsieur, une prière à vous faire. J'ai un procès que je suis sur le point de perdre faute d'un peu d'argent ; (*Harpagon prend un air sérieux.*) et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelques bontés pour moi... Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (*Harpagon reprend un air gai*). Ah ! que vous lui plairez, et que votre fraise à l'antique fera sur son esprit un effet admirable ! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausses attaché au pourpoint avec des aiguillettes : c'est pour la rendre folle de vous, et un amant aiguilleté sera pour elle un ragoût merveilleux.

Harp. Certes, tu me ravis de me dire cela.

Frosine. En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence tout à fait grande. (*Harpagon reprend son air sérieux).* Je suis ruinée, si je le perds, et quelque petite assistance me rétabliroit mes affaires. . . Je voudrois que vous eussiez vu le ravissement où elle étoit de m'entendre parler de vous. (*Harpagon reprend un air gai).* La joie éclatoit dans ses yeux au récit de vos qualités, et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

Harp. Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations.

Frosine. Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (*Harpagon reprend encore son air sérieux*). Cela me remettra sur pied et je vous en serai éternellement obligée.

Harp. Adieu, je vais achever mes dépêches.

Frosine. Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez me soulager dans un plus grand besoin.

Harp. Je mettrai ordre que mon carrosse soit tout prêt pour vous mener à la foire.

Frosine. Je ne vous importunerois pas, si je ne m'y sentois forcée par la nécessité.

Harp. Et j'aurai soin qu'on soupe de

bonne heure pour ne vous point faire malades.

Frosine. Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que. . .

Harp. Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

Frosine (*seule*). Que la fièvre te serre, chien de vilain, à tous les diables ! Le ladre a été ferme à toutes mes attaques. Mais il ne me faut pourtant pas quitter la négociation ; et j'ai l'autre côté en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne récompense.

Molière.

§ 71. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES.

Harp. Valère, aide-moi à ceci. Or ça, maître Jacques, approchez-vous, j'ai quelque chose à vous dire.

Me. Jacq. Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier que vous voulez parler ? car je suis l'un et l'autre.

Harp. C'est à tous les deux.

Me. Jacq. Mais à qui des deux le premier ?

Harp. Au cuisinier.

Me. Jacq. Attendez donc, s'il vous plaît. (*Maître Jacques ôte sa casaque de cocher et paroît vêtu en cuisinier*).

Harp. Quelle diantre de cérémonie est-ce là ?

Me. Jacq. Vous n'avez qu'à parler.

Harp. Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

Me. Jacq. (*à part*). Grande merveille !

Harp. Dis-moi un peu. Nous feras-tu bonne chère ?

Me. Jacq. Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

Harp. Que diable ! toujours de l'argent ! il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent. Ah ! ils n'ont que ce mot-là à la bouche, de l'argent. Toujours parler d'argent ! voilà leur épée de chevet, de l'argent !

Val. Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent ! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fît bien autant ; mais pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent !

Me. Jacq. Bonne chère avec peu d'argent !

Val. Oui.

Me. Jacq (*à Valère*). Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier ; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum.

Harp. Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra ?

Me. Jacq. Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

Harp. Ah ! je veux que tu me répondes.

Me. Jacq. Combien serez-vous de gens à table ?

Harp. Nous serons huit ou dix, mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

Val. Cela s'entend.

Me. Jacq. Hé bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes. . . potages . . entrées. . .

Harp. Que diable ! voilà pour traiter une ville entière.

Me. Jacq. Rôt. . .

Harp. (*mettant la main sur la bouche de M. Jacques*). Ah ! traître, tu manges tout mon bien.

Me. Jacq. Entremêts. . ,

Harp. (*mettant encore la main sur la bouche de Me. Jacq.*) Encore ?

Val. (*à M. Jacq.*) Est-ce que vous avez envie de faire crever tout le monde; et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille ? Allez-vous en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins, s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

Harp. Il a raison.

Val. Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge, qu'une table remplie de trop de viandes ; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas que l'on donne, et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

Harp. Ah ! que cela est bien dit ! approche que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendu de ma vie. *Il faut vivre pour*

manger, et non pas manger pour vi. . . Non, ce n'est pas cela, comment est-ce que tu dis ?

Val. Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.

Harp. Oui. (*à Me. Jacques*) Entends-tu ? (*à Valère*) Qui est le grand homme qui a dit cela ?

Val. Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

Harp. Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or, sur la cheminée de ma salle.

Val. Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper vous n'avez qu'à me laisser faire. Je règlerai tout cela comme il faut.

Harp. Fais donc.

Me. Jacq. Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

Harp. (*à Valère*) Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord, quelques bons haricots bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons.

Val. Reposez-vous sur moi.

Harp. Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

Me. Jacq. Attendez, ceci s'adresse au cocher : (*Me. Jacques remet sa casaque*) vous dites. . .

Harp. Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire. . .

Me. Jacq. Vos chevaux, monsieur ? ma foi, ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce seroit mal parler ; mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des fantômes, ou des façons de chevaux.

Harp. Les voilà bien malades ; ils ne font rien.

Me. Jacq. Et pour ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger ? Il leur vaudroit bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, et de manger de même. Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués ; car enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux qu'il me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours, pour eux, les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain.

Harp. Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

Me. Jacq. Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je me ferois conscience de leur donner des coups de fouet en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînassent un carrosse ? ils ne peuvent pas se traîner eux-même

Val. Monsieur, j'obligerai le voisin Picard à se charger de les conduire ; aussi-bien nous fera-t-il ici besoin pour apprêter le souper.

Me. Jacq. Soit ; j'aime mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

Val. Maître Jacques fait bien le raisonnable.

Me. Jacq. Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire.

Harp. Paix.

Me. Jacq. Monsieur, je ne saurois souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que ces contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont rien que pour vous gratter, et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous ; car enfin, je me sens pour vous de la tendresse en dépit que j'en aie ; et après mes chevaux, vous êtes la personne que j'aime le plus.

Harp. Pourrois-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

Me. Jacq. Oui, monsieur, si j'étois assuré que cela ne vous fâchât point.

Harp Non, en aucune façon.

Me. Jacq. Pardonnez-moi. Je sais fort bien que vous vous mettrez en colère.

Harp. Point du tout. Au contraire c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme on parle de moi.

Me. Jacq. Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses, et de faire sans cesse des contes de votre lésine. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez tout votre monde. L'autre que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le

temps des étrennes, ou de leur sortie d'avec vous, pour ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous voir mangé un reste de gigot de mouton. Celui-ci, que l'on vous surprit une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux, et que votre cocher, qui étoit celui d'avant moi, vous donna, dans l'obscurité, je ne sais combien de coups de bâton dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, que voulez-vous que je vous dise ? On ne sauroit aller nulle part, où l'on ne vous entende accommoder de toutes pièces. Vous êtes la fable et la risée de tout le monde ; et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain, de fesse-mathieu.

Harp. (*battant Me. Jacques*). Vous êtes un sot, un maraud, un coquin, un impudent.

Me. Jacq. Hé bien ! ne l'avois-je pas deviné ? vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avois bien dit que je vous fâcherois de vous dire la vérité.

Harp. Apprenez à parler.

Molière.

§ 72. *Autre Scène de l'Avare.*

HARPAGON, *qui a perdu son trésor.*

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier. Justice, juste ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? que ferai-je pour le trouver ? où courir ? où ne pas courir ? n'est-il point là ? n'est-il point ici ? qui est-ce ? arrête ! (*à lui-même, se prenant par le bras.*) rends-moi mon argent, coquin.—Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Hé ! que dites-vous ? ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure : et l'on a choisi justement le temps que je parlois à mon traître de fils. Sortons, je veux aller querir la justice, et faire donner la question à toute ma maison, à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! je ne jette les regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Hé ! de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? ils me regardent tous et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des chaînes, des potences, des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

Molière.

§ 73. *Scène de M. de Pourceaugnac.*

ERASTE, M. DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, *homme d'intrigue.*

Eraste. Ah ! qu'est-ce ci ? Que vois-je ? Quelle heureuse rencontre ! monsieur de Pourceaugnac ! Que je suis ravi de vous voir ! Comment ! il semble que vous ayez peine à me reconnoître !

M. de Pourc. Monsieur, je suis votre serviteur.

Eraste. Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnoissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac.

M. de Pourc. Pardonnez-moi. (*Bas à Sbrigani*). Ma foi, je ne sais qui il est.

Eraste. Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges, que je ne connoisse, depuis le plus grand jusqu'au plus petit ; je ne fréquentois qu'eux dans le temps que j'y étois, et j'avois l'honneur de vous voir presque tous les jours.

M. de Pourc. C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

Eraste. Vous ne vous remettez pas mon visage ?

M. de Pourc. Si fait. (*à Sbrigani*) Je ne le connois point.

Eraste. Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire avec vous je ne sais combien de fois ?

M. de Pourc. Excusez-moi. (*à Sbrigani*). Je ne sais ce que c'est.

Eraste. Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges, qui fait si bonne chère ?

M. de Pourc. Petit-Jean ?

Eraste. Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment nommez-vous à Limoges ce lieu où l'on se promène ?

M. de Pourc. Le Cimetière des Arènes ?

Eraste. Justement. C'est où je passois de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela ?

M. de Pourc. Excusez-moi, je me le remets. (*à Sbrigani*) Diable soit si je m'en souviens.

Sbrigani (*bas à M. de Pourc.*) Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

Eraste. Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

Sbrigani (*à M. de Pourc.*) Voilà un homme qui vous aime fort.

Eraste. Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre . . . là . . . qui est si honnête homme ?

M. de Pourc. Mon frère le consul ?

Eraste. Oui.

M. de Pourc. Il se porte le mieux du monde.

Eraste. Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur ? là . . . monsieur votre . . .

M. de Pourc. Mon cousin l'assesseur ?

Eraste. Justement.

M. de Pourc. Toujours gai et gaillard.

Eraste. Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle, le . . .

M. de Pourc. Je n'ai point d'oncle.

Eraste. Vous aviez pourtant en ce temps-là . . .

M. de Pourc. Non, rien qu'une tante.

Eraste. C'est ce que je voulois dire : madame votre tante, comment se porte-t-elle ?

M. de Pourc. Elle est morte depuis six mois.

Eraste. Hélas ! la pauvre femme ! elle étoit si bonne personne !

M. de Pourc. Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite-vérole.

Eraste. Quel dommage ç'auroit été !

M. de Pourc. Le connoissez-vous aussi ?

Eraste. Vraiment si je le connois ! un grand garçon bien fait.

M. de Pourc. Pas des plus grands.

Eraste. Non, mais de taille bien prise.

M. de Pourc. Hé ! oui.

Eraste. Qui est votre neveu.

M. de Pourc. Oui.

Eraste. Fils de votre frère ou de votre sœur . . .

M. de Pourc. Justement.

Eraste Chanoine de l'église de . . . . Comment l'appelez-vous ?

M. de Pourc. De Saint-Etienne.

Eraste. Le voilà ; je ne connois autre.

M. de Pourc. (*à Sbrigani*). Il dit toute la parenté.

Sbrig. Il vous connoît plus que vous ne croyez.

M. de Pourc. A ce que je vois, vous avez demeuré long-temps dans notre ville ?

Eraste. Deux ans entiers,

M. de Pourc. Vous étiez donc là, quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur ?

Eraste. Vraiment oui ; j'y fus convié des premiers.

M. de Pourc. Cela fut galant.

Eraste. Très-galant.

M. de Pourc. C'étoit un repas bien troussé.

Eraste. Sans doute.

M. de Pourc. Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme Périgordin ?

Eraste. Oui.

M. de Pourc. Parbleu ! il trouva à qui parler.

Eraste. Ah ! ah !

M. de Pourc. Il me donna un soufflet, mais je lui dis bien son fait.

Eraste. Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

M. de Pourc. Je n'ai garde de . . .

Eraste. Vous mocquez-vous ? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

M. de Pourc. Ce seroit vous . . .

Eraste. Non, vous avez beau dire, vous logerez chez moi.

Sbrigani (*à M. de Pourceaug.*) Puis-

qu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

Eraste. Où sont vos hardes ?

M. de Pourc. Je les ai laissées avec mon valet, où je suis descendu.

Eraste. Envoyons-les querir par quelqu'un.

M. de Pourc. Non ; je lui ai défendu de bouger, à moins que je n'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

Sbrig. C'est prudemment avisé.

M. de Pourc. Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

Eraste. On voit les gens d'esprit en tout.

Sbrig. Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

Eraste. Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

Sbrig. Nous sommes à vous tout à l'heure.

Eraste (*à M. de Pourc*). Je vous attends avec impatience.

M. de Pourc. (*à Sbrig.*) Voilà une connoissance où je ne m'attendois point.

Sbrig. Il a la mine d'être honnête homme.

Eraste (*seul*). Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons : les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper.

Molière.

§ 74. *Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. JOURDAIN, *en robe de chambre et en bonnet de nuit, le Maître de musique, le Maître à danser, l'Elève du Maître de musique, une Musicienne, deux Musiciens, Danseurs, deux Laquais.*

M. Jourdain. Eh bien, messieurs, qu'est-ce ? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie ?

Le maître à danser. Comment ! quelle petite drôlerie ?

M. Jourdain. Hé ! la . . . Comment appelez-vous cela ? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danses ?

Le maître à danser. Ah ! ah !

Le maître de musique. Vous nous y voyez préparés.

M. Jourdain. Je vous ai fait un peu attendre, mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité, et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

Le maître de musique. Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

M. Jourdain. Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

Le maître à danser. Tout ce qu'il vous plaira.

M. Jourdain. Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

Le maître de musique. Nous n'en doutons point.

M. Jourdain. Je me suis fait faire cette indienne-ci.

Le maître à danser. Elle est fort belle.

M. Jourdain. Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étoient comme cela le matin.

Le maître de musique. Cela vous sied à merveille.

M. Jourdain. Laquais, holà ! mes deux laquais !

Premier laquais. Que voulez-vous, monsieur ?

M. Jourdain. Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (*Au maître de musique et au maître à danser*). Que dites-vous de mes livrées ?

Le maître à danser. Elles sont magnifiques.

M. Jourdain (*entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit de velours rouge, et sa camisole de velours vert*). Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

Le maître de musique. Il est galant.

M. Jourdain. Laquais !

Premier laquais. Monsieur.

M. Jourdain. L'autre laquais.

Second laquais. Monsieur.

M. Jourdain (*ôtant sa robe de chambre*) Tenez ma robe. (*Au maître de musique et au maître à danser*). Me trouvez-vous bien comme cela ?

Le maître à danser. Fort bien ; on ne peut pas mieux.

M. Jourdain. Voyons un peu votre affaire.

Le maître de musique. Je voudrois bien auparavant vous faire entendre un air (*montrant son élève*) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

M. Jourdain. Oui ; mais il ne falloit pas faire faire cela par un écolier ; et

vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

Le maître de musique. Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres ; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Ecoutez seulement.

M. Jourdain (à ses laquais). Donnez-moi ma robe pour mieux entendre . . . Attendez, je crois que je serai mieux sans robe . . . Non, redonnez-la moi, cela ira mieux.

La musicienne.

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis ;
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas ! que pourriez-vous faire à vos ennemis ?

M. Jourdain. Cette chanson me semble un peu lugubre ; elle endort ; et je voudrois que vous la pussiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

Le maître de musique. Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

M. Jourdain. On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez . . . là . . . Comment est-ce qu'il dit ?

Le maître à danser. Par ma foi, je ne sais.

M. Jourdain. Il y a du mouton dedans.

Le maître à danser. Du mouton ?

M. Jourdain. Oui. Ah ! (*Il chante*).

Je croyois Janneton
Aussi douce que belle ;
Je croyois Janneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas ! hélas ! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli ?

Le maître de musique. Le plus joli du monde.

Le maître à danser. Et vous le chantez bien.

M. Jourdain. C'est sans avoir appris la musique.

Le maître de musique. Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse ; ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

Le maître à danser. Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

M. Jourdain. Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique ?

Le maître de musique. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre ; car outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie, qui doit commencer ce matin.

Le maître de musique. La philosophie est quelque chose ; mais la musique, monsieur, la musique . . .

Le maître à danser. La musique et la danse . . . la musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

Le maître de musique. Il n'y a rien qui soit si utile dans un état que la musique.

Le maître à danser. Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

Le maître de musique. Sans la musique un état ne peut subsister.

Le maître à danser. Sans la danse un homme ne sauroit rien faire.

Le maître de musique. Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

Le maître à danser. Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, les manquemens des grands capitaines ; tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

M. Jourdain. Comment cela ?

Le maître de musique. La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes ?

M. Jourdain. Cela est vrai.

Le maître de musique. Et si tous les hommes apprenoient la musique, ne seroit-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle ?

M. Jourdain. Vous avez raison.

Le maître à danser. Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un état, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours, un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire ?

M. Jourdain. Oui, on dit cela.

Le maître à danser. Et faire un mauvais pas, peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser ?

M. Jourdain. Cela est vrai et vous avez raison tous deux.

Le maître à danser. C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

M. Jourdain. Je comprends cela à cette heure.

Molière.

§ 75. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. JOURDAIN, *le Maître de Philosophie, un Laquais.*

Le maître de philosophie (*raccommodant son collet*). Venons à notre leçon.

M. Jourdain. Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donné.

Le maître de philosophie. Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela: que voulez-vous apprendre?

M. Jourdain. Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant, et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étois jeune.

Le maître de philosophie. Ce sentiment est raisonnable; *nam sine doctrinâ vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous entendez le Latin, sans doute?

M. Jourdain. Oui; mais faites comme si je ne le savois pas: expliquez-moi ce que cela veut dire.

Le maître de philosophie. Cela veut dire que, sans la science, la vie est presque l'image de la mort.

M. Jourdain. Ce Latin-là a raison.

Le maître de philosophie. N'avez-vous point quelques principes, quelques commencemens des sciences?

M. Jourdain. Oh, oui, je sais lire et écrire.

Le maître de philosophie. Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

M. Jourdain. Qu'est-ce que c'est que cette logique?

Le maître de philosophie. C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

M. Jourdain. Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

Le maître de philosophie. La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir par le moyen des universaux, la seconde, de bien juger par le moyen des catégories, et la troisième, de bien tirer une conséquence par le moyen des figures. *Barbara celarent, darii, ferio, baralipton.*

M. Jourdain. Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

Le maître de philosophie. Voulez-vous apprendre la morale?

M. Jourdain. La morale?

Le maître de philosophie. Oui.

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle dit cette morale?

Le maître de philosophie. Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions.

M. Jourdain. Non, laissons cela: je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne; je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

Le maître de philosophie. Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

M. Jourdain. Qu'est-ce qu'elle chante cette physique?

Le maître de philosophie. La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles, et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des élémens, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volans, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

M. Jourdain. Il y a trop de tintamarre là-dedans, trop de brouillamini.

Le maître de philosophie. Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

M. Jourdain. Apprenez-moi l'ortographe.

Le maître de philosophie. Très-volontiers.

M. Jourdain. Après, vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune et quand il n'y en a point.

Le maître de philosophie. Soit. Pour bien suivre votre pensée et traiter cette matière en philosophe, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connoissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à

vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles, parce qu'elles expriment la voix, et en consonnes, ainsi appelées consonnes, parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles, ou voix : A, E, I, O, U,

M. Jourdain. J'entends tout cela.

Le maître de philosophie. La voix A, se forme en ouvrant fort la bouche, A.

M. Jourdain. A, A. Oui.

Le maître de philosophie. La voix E, se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut, A, E.

M. Jourdain. A, E, A, E. Ma foi, oui. Ah ! que cela est beau !

Le maître de philosophie. Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles, A, E, I.

M. Jourdain. A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science !

Le maître de philosophie. La voix O, se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas, O.

M. Jourdain. O, O. Il n'y a rien de plus juste. A, E, I, O, I, O. Cela est admirable, I, O, I, O.

Le maître de philosophie. L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

M. Jourdain. O, O, O. Vous avez raison. O. Ah ! la belle chose que de savoir quelque chose !

Le maître de philosophie. La voix U, se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant ainsi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait, U.

M. Jourdain. U, U. Il n'y a rien de plus véritable. U.

Le maître de philosophie. Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue ; d'où vient que, si vous la vouliez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

M. Jourdain. U, U. Cela est vrai. Ah ! que n'ai-je étudié plutôt, pour savoir tout cela !

Le maître de philosophie. Demain, nous verrons les autres lettres qui sont les consonnes.

M. Jourdain. Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses que celles-ci ?

Le maître de philosophie. Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce, en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut, DA.

M. Jourdain. DA, DA. Oui. Ah ! les belles choses ! les belles choses !

Le maître de philosophie. L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous. FA.

M. Jourdain. FA, FA. C'est la vérité. Ah ! mon père et ma mère, que je vous veux de mal !

Le maître de philosophie. Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais, de sorte qu'étant frolée par l'air qui sort avec force, elle lui cède et revient toujours au même endroit faisant une manière de tremblement, R, RA.

M. Jourdain. R, RA, R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah ! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps ! R, R, R, RA.

Le maître de philosophie. Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

M. Jourdain. Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterois que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

Le maître de philosophie. Fort bien.

M. Jourdain. Cela sera galant, oui !

Le maître de philosophie. Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

M. Jourdain. Non, non ; point de vers.

Le maître de philosophie. Vous ne voulez que de la prose ?

M. Jourdain. Non ; je ne veux ni prose ni vers.

Le maître de philosophie. Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

M. Jourdain. Pourquoi ?

Le maître de philosophie. Par la raison, monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose ou les vers.

M. Jourdain. Il n'y a que la prose ou les vers ?

Le maître de philosophie. Non, monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

M. Jourdain. Et comme l'on parle, qu'est-ce c'est donc que cela ?

Le maître de philosophie. De la prose.

M. Jourdain. Quoi ! quand je dis :

Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose ?

Le maître de philosophie. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrois donc lui mettre dans un billet : " Belle marquise, vos " beaux yeux me font mourir d'amour". Mais je voudrois que cela fut mis d'une manière galante, que cela fut tourné gentiment,

Le maître de philosophie. Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres ; que vous souffrez nuit et jour, pour elle, les violences d'un . . . .

M. Jourdain. Non, non, non ; je ne veux point tout cela ; je ne veux que ce que je vous ai dit : " Belle marquise, " vos beaux yeux me font mourir d'a- " mour".

Le maître de philosophie. Il faut bien étendre un peu la chose.

M. Jourdain. Non, vous dis-je, je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir les diverses manières dont on les peut mettre.

Le maître de philosophie. On peut les mettre premièrement comme vous avez dit : " Belle marquise, vos beaux yeux " me font mourir d'amour" ; ou bien : " D'amour mourir me font, belle mar- " quise, vos beaux yeux" ; ou bien : " Vos beaux yeux d'amour me font, belle " marquise, mourir" ; ou bien : " Mou- " rir vos beaux yeux, belle marquise, " d'amour me font" ; ou bien : " Me " font vos beaux yeux mourir, belle " marquise, d'amour".

M. Jourdain. Mais de toutes ces façons-là laquelle est la meilleure ?

Le maître de philosophie. Celle que vous avez dite : " Belle marquise, vos " beaux yeux me font mourir d'amour".

M. Jourdain. Cependant je n'ai pas étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

Le maître de philosophie. Je n'y manquerai pas.

Molière.

§ 76. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

M. JOURDAIN, Mad. JOURDAIN, NICOLE, *deux Laquais.*

M. Jourdain (*aux laquais*). Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville ; et surtout, ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

Les laquais. Oui, monsieur.

M. Jourdain. Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres . . . Ne bougez, la voilà. (*à Nicole*). Nicole.

Nicole. Plaît-il ?

M. Jourdain. Ecoutez.

Nicole (*riant*). Hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Qu'as-tu à rire ?

Nicole. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Que veut dire cette coquine-là ?

Nicole. Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti ! Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Comment donc ?

Nicole. Ah ! ah ! mon Dieu ! Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Quelle friponne est-ce là ? Te moques-tu de moi ?

Nicole. Nenni, monsieur ; j'en serois bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

Nicole. Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Tu ne t'arrêteras pas ?

Nicole. Monsieur, je vous demande pardon ; mais vous êtes si plaisant, que je ne me saurois tenir de rire. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais voyez quelle insolence !

Nicole. Vous êtes tout à fait drôle, comme cela. Hi, hi.

M. Jourdain. Je te . . .

Nicole. Je vous prie de m'excuser. Hi, hi.

M. Jourdain. Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai, sur la joue, le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

Nicole. Eh bien, monsieur, voilà qui est fait, je ne rirai plus.

M. Jourdain. Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Que tu nettoies comme il faut . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Il faut, dis-je, que tu nettoies la sale, et . . .

Nicole. Hi, hi.

M. Jourdain. Encore ?

Nicole (tombant à force de rire). Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl ; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. J'enrage.

Nicole. De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi, hi.

M. Jourdain. Si je te prends . . .

Nicole. Monsieur-eur, je creverai-ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

M. Jourdain. Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

Nicole. Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

M. Jourdain. Que tu songes, coquine, à préparer ma maison, pour la compagnie qui doit venir tantôt.

Nicole (se relevant). Ah ! par ma foi, je n'ai plus envie de rire ; et toutes vos compagnies font tant de désordre céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

M. Jourdain. Ne dois-je point, pour toi, fermer ma porte à tout le monde ?

Nicole. Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

Mad. Jourdain (entrant). Ah ! ah ! voici une nouvelle histoire ! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage là ? Vous moquez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous ?

M. Jourdain. Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

Mad. Jourdain. Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure ; et il y a long-temps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

M. Jourdain. Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît ?

Mad. Jourdain. Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez. Je ne sais plus ce que c'est que notre maison ; on diroit qu'il est céans carêmeprenant tous les jours ; et, dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

Nicole. Madame parle bien. Je ne saurois plus voir mon ménage propre, avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici ; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos beaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

M. Jourdain. Ouais ! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne !

Mad. Jourdain. Nicole a aison, et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrois bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser à l'âge que vous avez ?

Nicole. Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient avec ses battemens de pieds, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carreaux de notre salle ?

M. Jourdain. Taisez-vous, ma servante et ma femme.

Mad. Jourdain. Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes ?

Nicole. Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un ?

M. Jourdain. Taisez-vous, vous dis-je, vous êtes des ignorantes l'une et l'autre, et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

Mad. Jourdain. Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

M. Jourdain. Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle ; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

Nicole. J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

M. Jourdain. Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

Mad. Jourdain. N'irez-vous pas un de ces jours au collége, vous faire donner le fouet à votre âge ?

M. Jourdain. Pourquoi non ? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collége !

Nicole. Oui, ma foi, cela vous rendroit la jambe bien mieux faite !

M. Jourdain. Sans doute.

Mad. Jourdain. Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison !

M. Jourdain. Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. Par exemple, (*à Mad. Jourdain*) savez-vous ce que c'est que vous dites à cette heure ?

Mad. Jourdain. Oui ; je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici ?

Mad. Jourdain. Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

M. Jourdain. Je ne parle pas de cela, vous dis-je ; je vous demande ce que je parle avec vous, ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est ?

Mad. Jourdain. Des chansons.

M. Jourdain. Hé ! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux ? Le langage que nous parlons à cette heure ?

Mad. Jourdain. Hé bien ?

M. Jourdain. Comment est-ce que cela s'appelle ?

Mad. Jourdain. Cela s'appelle, comme on veut l'appeler.

M. Jourdain. C'est de la prose, ignorante.

Mad. Jourdain. De la prose ?

M. Jourdain. Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose. Et voilà ce que c'est que d'étudier ! (*à Nicole*), Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire un U ?

Nicole. Comment ?

M. Jourdain. Oui ; qu'est-ce que tu fais, quand tu dis un U ?

Nicole. Quoi ?

M. Jourdain. Dis un peu U, pour voir.

Nicole. Hé bien, U.

M. Jourdain. Qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je dis U.

M. Jourdain. Oui ; mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais ?

Nicole. Je fais ce que vous me dites.

M. Jourdain. Oh ! l'étrange chose, que d'avoir affaire à des bêtes ! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas. U, vois-tu ? U ; je fais la moue, U.

Nicole. Oui, cela est beau !

Mad. Jourdain. Voilà qui est admirable !

M. Jourdain. C'est bien autre chose si vous aviez vu O, et Da, Da, et Fa, Fa.

Mad. Jourdain. Qu'est-ce que c'est donc que tout ce galimatias-là ?

Nicole. De quoi est-ce que cela guérit ?

M. Jourdain. J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

Mad. Jourdain. Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là avec leurs fariboles.

Nicole. Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

M. Jourdain. Ouais ! ce maître d'armes vous tient bien au cœur ! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (*Après avoir fait apporter les fleurets, et en avoir donné un à Nicole*). Tiens ; raison démonstrative : la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela ; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué ; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait, quand on se bat contre quelqu'un ? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

Nicole. Hé bien, quoi ? (*Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain*).

M. Jourdain. Tout beau. Holà ! ho ! doucement. Diantre soit la coquine !

Nicole. Vous me dites de pousser.

M. Jourdain. Oui, mais tu me pousses en tierce, avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

Mad. Jourdain. Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies, et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

M. Jourdain. Lorsque je hante la noblesse, je fais paroître mon jugement ; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

Mad. Jourdain. Camon vraiment ! Il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles ! et vous avez fort bien opéré avec ce beau monsieur le comte dont vous vous êtes embéguiné !

M. Jourdain. Paix, songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui ? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi, si souvent, une per-

tonne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étois son égal ? Il a pour moi des bontés qu'on ne devineroit jamais ; et devant tout le monde il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

Mad. Jourdain. Oui, il a des bontés pour vous et vous fait des caresses ; mais il vous emprunte votre argent.

M. Jourdain. Hé bien ! ne m'est-ce pas de l'honneur, de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là ? Et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami ?

Mad. Jourdain. Et ce seigneur, que fait-il pour vous ?

M. Jourdain. Des choses dont on seroit étonné si on les savoit.

Mad. Jourdain. Et quoi ?

M. Jourdain. Baste, je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien, et avant qu'il soit peu.

Mad. Jourdain. Oui, attendez-vous à cela.

M. Jourdain. Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit ?

Mad. Jourdain. Oui, oui ; il ne manquera pas d'y faillir.

M. Jourdain. Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

Mad. Jourdain. Chansons.

M. Jourdain. Vous êtes bien obstinée, ma femme. Je vous dis qu'il me tiendra sa parole, j'en suis sûr.

Mad. Jourdain. Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait, ne sont que pour vous enjôler.

M. Jourdain. Taisez-vous. Le voici.

Mad. Jourdain. Il ne faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt ; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

Molière.

§ 77. *Autre Scène du Bourgeois Gentilhomme.*

CLÉONTE, M. JOURDAIN, Mad. JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE.

Cléonte. Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a long-temps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même, et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

M. Jourdain. Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme ?

Cléonte. Monsieur, la plupart des gens sur cette question n'hésitent pas beaucoup : on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre ; et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentimens, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis de parens, sans doute, qui ont tenu des charges honorables ; je me suis acquis dans les armes, l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable ; mais, avec tout cela, je ne veux pas me donner un nom où d'autres en ma place croiroient pouvoir prétendre ; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

M. Jourdain. Touchez-là, monsieur ; ma fille n'est pas pour vous.

Cléonte. Comment ?

M. Jourdain. Vous n'êtes point gentilhomme, vous n'aurez pas ma fille.

Mad. Jourdain. Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme ? Est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de Saint-Louis ?

M. Jourdain. Taisez-vous, ma femme ; je vous vois venir.

Mad. Jourdain. Descendons-nous, tous deux que de bonne bourgeoisie ?

M. Jourdain. Voilà pas le coup de langue !

Mad. Jourdain. Et votre père n'étoit-il pas marchand aussi-bien que le mien ?

M. Jourdain. Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui ; mais pour le mien, ce sont des mal-avisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

Mad. Jourdain. Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre, et il vaut mieux pour elle un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

Nicole. Cela est vrai. Nous avons le

fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

M. Jourdain (*à Nicole*). Taisez-vous, impertinente : vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille, je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

Mad. Jourdain. Marquise ?

M. Jourdain. Oui, marquise.

Mad. Jourdain. Hélas ! Dieu m'en garde !

M. Jourdain. C'est une chose que j'ai résolue.

Mad. Jourdain. C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grands que soi, sont sujettes toujours à de fâcheux inconvéniens. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parens, et qu'elle ait des enfans qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il falloit qu'elle vînt me visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manqueroit pas aussitôt de dire cent sottises. " Voyez-vous, diroit-on, cette " madame la marquise qui fait tant la " glorieuse ? c'est la fille de M. Jour- " dain, qui étoit trop heureuse, étant " petite, de jouer à la madame avec " nous. Elle n'a pas toujours été si re- " levée que la voilà, et ses deux grands- " pères vendoient du drap auprès de la " porte St. Innocent. Ils ont amassé du " bien à leurs enfans qu'ils paient main- " tenant peut-être bien cher en l'autre " monde, et l'on ne devient guère si riche " à être honnêtes gens". Je ne veux point de tous ces caquets ; je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire, mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

M. Jourdain. Voilà bien les sentimens d'un petit esprit, de vouloir toujours demeurer dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage ; ma fille sera marquise en dépit de tout le monde ; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

Molière.

§ 78. *Scène des Fourberies de Scapin.*

ARGANTE, SCAPIN.

Scapin (*à part*). Le voilà qui rumine.

Argante (*se croyant seul*). Avoir si peu de conduite et de considération ! S'aller jeter dans un engagement comme celui-là ! Ah ! ah ! jeunesse impertinente !

Scapin. Monsieur, votre serviteur.

Argante. Bon jour, Scapin.

Scapin. Vous rêvez à l'affaire de votre fils ?

Argante. Je t'avoue que cela me donne un furieux chagrin.

Scapin. Monsieur, la vie est mêlée de traverses ; il est bon de s'y tenir sans cesse préparé ; et j'ai ouï dire, il y a long-temps, une parole d'un ancien, que j'ai toujours retenue.

Argante. Quoi ?

Scapin. Que pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidens que son retour peut rencontrer ; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. Pour moi, j'ai pratiqué toujours cette leçon dans ma petite philosophie, et je ne suis jamais revenu au logis, que je ne me sois tenu prêt à la colère de mes maîtres, aux réprimandes, aux injures, aux coups de pied au cul, aux bastonnades, aux étrivières ; et ce qui a manqué à m'arriver, j'en ai rendu grâces à mon destin.

Argante. Voilà qui est bien : mais ce mariage impertinent, qui trouble celui que nous voulons faire, est une chose que je ne puis souffrir, et je viens de consulter des avocats pour le faire casser.

Scapin. Ma foi, monsieur, si vous me croyez, vous tâcherez, par quelque autre voie, d'accommoder l'affaire. Vous savez ce que c'est que les procès en ce pays-ci, et vous allez vous enfoncer dans d'étranges épines.

Argante. Tu as raison, je le vois bien. Mais quelle autre voie ?

Scapin. Je pense que j'en ai trouvé une. La compassion que m'a donnée tantôt votre chagrin, m'a obligé à chercher dans ma tête quelque moyen pour vous tirer d'inquiétude ; car je ne saurois voir d'honnêtes pères chagrinés par leurs enfans, que cela ne m'émeuve, et de tout temps je me suis senti pour votre personne une inclination particulière.

Argante. Je te suis obligé.

Scapin. J'ai donc été trouver le frère de cette fille qui a été épousée. C'est un de ces braves de profession, de ces

gens qui sont tout coups d'épée, qui ne parlent que d'échiner, et ne font non plus de conscience de tuer un homme que d'avaler un verre de vin. Je l'ai mis sur ce mariage, lui ai fait voir quelle facilité offroit la raison de la violence pour le faire casser, vos prérogatives du nom de père, et l'appui que vous donneroient auprès de la justice et votre droit, et votre argent, et vos amis ; enfin, je l'ai tant tourné de tous les côtés, qu'il a prêté l'oreille aux propositions que je lui ai faites d'ajuster l'affaire pour quelque somme ; et il donnera son consentement à rompre le mariage, pourvu que vous lui donniez de l'argent.

Argante. Et qu'a-t-il demandé ?

Scapin. Oh ! d'abord des choses pardessus les maisons.

Argante. Hé ! quoi ?

Scapin. Des choses extravagantes.

Argante. Mais encore ?

Scapin. Il ne parloit pas moins que de cinq ou six cents pistoles.

Argante. Cinq ou six cents fièvres quartaines qui le puissent serrer ! Se moque-t-il des gens ?

Scapin. C'est ce que je lui ai dit ; j'ai rejeté bien loin de pareilles propositions, et je lui ai bien fait entendre que vous n'étiez point une dupe, pour vous demander des cinq ou six cents pistoles. Enfin, après plusieurs discours, voilà où s'est réduit le résultat de notre conférence. Nous voilà au temps, m'a-t-il dit, que je dois partir pour l'armée, je suis après à m'équiper, et le besoin que j'ai de quelque argent, me fait consentir malgré moi à ce qu'on me propose. Il me faut un cheval de service, et je n'en saurois avoir un qui soit tant soit peu raisonnable, à moins de soixante pistoles.

Argante. Hé bien, pour soixante pistoles, je les donne.

Scapin. Il faudra les harnois et les pistolets, et cela ira bien à vingt pistoles encore.

Argante. Vingt pistoles et soixante, ce seroit quatre-vingts.

Scapin. Justement.

Argante. C'est beaucoup ; mais soit, je consens à cela.

Scapin. Il me faut aussi un cheval pour monter mon valet, qui coûtera bien trente pistoles.

Argante. Comment, diantre ! qu'il se promène, il n'aura rien du tout.

Scapin. Monsieur...

Argante. Non, c'est un impertinent.

Scapin. Voulez-vous que son valet aille à pied ?

Argante. Qu'il aille comme il lui plaira, et le maître aussi.

Scapin. Mon Dieu, monsieur, ne vous arrêtez point à peu de chose ; n'allez point plaider, je vous prie, et donnez tout pour vous sauver des mains de la justice.

Argante. Hé bien, soit, je me résous à donner encore ces trente pistoles.

Scapin. Il faut encore, m'a-t-il dit, un mulet pour porter...

Argante. Oh ! qu'il aille au diable, avec son mulet, c'en est trop, et nous irons devant les juges.

Scapin. De grâce, monsieur...

Argante. Non, je n'en ferai rien.

Scapin. Monsieur, un petit mulet.

Argante. Je ne lui donnerois pas seulement un âne.

Scapin. Considérez...

Argante. Non, j'aime mieux plaider.

Scapin. Hé, monsieur ! de quoi parlez-vous là, et à quoi vous résolvez-vous ? Jetez les yeux sur les détours de la justice ; voyez combien d'appels et de degrés de juridiction, combien de procédures embarrassantes, combien d'animaux ravissans, par les griffes desquels il vous faudra passer : sergens, procureurs, avocats, greffiers, substituts, rapporteurs, juges et leurs clercs. Il n'y a pas un de tous ces gens-là qui, pour la moindre chose, ne soit capable de donner un soufflet au meilleur droit du monde. Un sergent baillera de faux exploits sur quoi vous serez condamné sans que vous le sachiez. Votre procureur s'entendra avec votre partie, et vous vendra à beaux deniers comptant ; votre avocat, gagné de même, ne se trouvera point lorsqu'on plaidera votre cause, ou dira des raisons qui ne feront que battre la campagne, et n'iront point au fait. Le greffier délivrera par contumace des sentences et arrêts contre vous. Le clerc du rapporteur soustraira des pièces, ou le rapporteur même ne dira pas ce qu'il a vu. Et quand, par les plus grandes précautions du monde, vous aurez paré tout cela, vous serez ébahi que vos juges auront été sollicités contre vous par des gens dévots, ou par des femmes qu'ils aimeront. Hé, monsieur, si vous le pouvez, sauvez-vous de cet enfer-là ; c'est être damné dès ce monde que d'avoir à plaider ; et la seule pensée d'un

procès seroit capable de me faire fuir jusqu'aux Indes.

Argante. A combien est-ce qu'il fait monter le mulet ?

Scapin. Monsieur, pour le mulet, pour son cheval et celui de son homme, pour les harnois et les pistolets, et pour payer quelque petite chose qu'il doit à son hôtesse, il demande en tout deux cents pistoles.

Argante. Deux cents pistoles ?

Scapin. Oui.

Argante (*se promenant en colère*). Allons, allons, nous plaiderons.

Scapin. Faites réflexion...

Argante. Je plaiderai.

Scapin. Ne vous allez point jeter...

Argante. Je veux plaider.

Scapin. Mais pour plaider, il faudra de l'argent ; il vous en faudra pour l'exploit ; il vous en faudra pour le contrôle ; il vous en faudra pour la procuration, pour la présentation, conseils, productions, et journées de procureur ; il vous en faudra pour les consultations et plaidoyers des avocats, pour le droit de retirer le sac et pour les grosses d'écritures ; il vous en faudra pour le rapport des substituts, pour les épices de conclusion, pour l'enregistrement du greffier, façon d'appointemens, sentences et arrêts, contrôles, signatures, et expéditions de leurs clercs, sans parler de tous les présens qu'il vous faudra faire. Donnez cet argent-là à cet homme-ci, vous voilà hors d'affaire.

Argante. Comment ! deux cents pistoles ?

Scapin. Oui ; vous y gagnerez. J'ai fait un petit calcul, en moi-même, de tous les frais de la justice, et j'ai trouvé qu'en donnant deux cents pistoles à votre homme, vous en aurez de reste, pour le moins, cent cinquante, sans compter les soins, les pas, et les chagrins que vous épargnerez. Quand il n'y auroit à essuyer que les sottises que disent, devant tout le monde, de méchans plaisans d'avocats, j'aimerois mieux donner trois cents pistoles, que de plaider.

Argante. Je me moque de cela, et je défie les avocats de rien dire de moi.

Scapin. Vous ferez ce qu'il vous plaira ; mais si j'étois que de vous, je fuirois les procès.

Argante. Je me résous à donner les deux cents pistoles.

Scapin. J'en suis ravi pour l'amour de vous.

Argante. Allons le trouver, je les ai sur moi.

Scapin. Vous n'avez qu'à me les donner.

Argante. Oui ; mais j'aurois été bien aise de voir comme je donne mon argent.

Scapin. Est-ce que vous vous défiez de moi ?

Argante. Non pas, mais ..

Scapin. Parbleu, monsieur, je suis un fourbe, ou je suis un honnête homme, c'est l'un des deux. Est-ce que je voudrois vous tromper, et que dans tout ceci j'ai d'autre intérêt que le vôtre et celui de mon maître, à qui vous voulez vous allier ? Si je vous suis suspect, je ne me mêle plus de rien, et vous n'avez qu'à chercher, dès cette heure, qui accommodera vos affaires.

Argante. Tiens donc.

Scapin. Non, monsieur, ne me confiez point votre argent. Je serai bien aise que vous vous serviez de quelque autre.

Argante. Mon Dieu ! tiens.

Scapin. Non, vous dis-je, ne vous fiez point à moi. Que sait-on si je ne veux point vous attraper votre argent ?

Argante. Tiens, te dis-je ; ne me fais point contester davantage. Mais songe à bien prendre tes sûretés avec lui.

Scapin. Laissez-moi faire ; il n'a pas affaire à un sot.

Argante. Je vais t'attendre chez moi.

Scapin. Je ne manquerai pas d'y aller. (*Seul*). Et d'un, je n'ai qu'à chercher l'autre.

Molière.

§ 79. *Autre Scène des Fourberies de Scapin.*

SCAPIN, GÉRONTE.

Scapin. O ciel ! ô disgrâce imprévue ! ô misérable père ! pauvre Géronte, que feras-tu ?

Géronte (*à part*). Que dit-il là, de moi, avec ce visage affligé ?

Scapin. N'y a-t-il personne qui puisse me dire où est le seigneur Géronte ?

Géronte. Qu'y a-t-il, Scapin ?

Scapin (*courant sur le théâtre, sans vouloir entendre ni voir Géronte*). Où pourrai-je le rencontrer, pour lui dire cette infortune ?

Géronte (*courant après Scapin*). Qu'est-ce que c'est donc ?

Scapin. En vain je cours de tous côtés pour le pouvoir trouver.

Géronte. Me voici.

Scapin. Il faut qu'il soit caché dans quelque endroit qu'on ne puisse deviner.

Géronte (*arrêtant Scapin*). Holà! Es-tu aveugle, que tu ne me vois pas?

Scapin. Ah! monsieur, il n'y a pas moyen de vous rencontrer.

Géronte. Il y a une heure que je suis devant toi. Qu'est-ce que c'est donc qu'il y a?

Scapin. Monsieur...

Géronte. Quoi?

Scapin. Monsieur votre fils...

Géronte. Hé bien? mon fils...

Scapin. Est tombé dans une disgrâce la plus étrange du monde.

Géronte. Et quelle?

Scapin. Je l'ai trouvé, tantôt, tout triste de je ne sais quoi que vous lui avez dit, où vous m'avez mêlé assez mal à propos; et cherchant à divertir cette tristesse, nous sommes allés nous promener sur le port. Là, entr'autres plusieurs choses, nous avons arrêté nos yeux sur une galère Turque assez bien équipée. Un jeune Turc de bonne mine nous a invité d'y entrer, et nous a présenté la main. Nous y avons passé. Il nous a fait mille civilités, nous a donné la collation, où nous avons mangé les fruits les plus excellens qui se puissent voir, et bu du vin que nous avons trouvé le meilleur du monde.

Géronte. Qu'y a-t-il de si affligeant à tout cela?

Scapin. Attendez, monsieur, nous y voici. Pendant que nous mangions, il a fait mettre la galère en mer; et se voyant éloigné du port, il m'a fait mettre dans un esquif, et m'envoie vous dire que, si vous ne lui envoyez par moi tout à l'heure, cinq cents écus, il va vous emmener votre fils en Alger.

Géronte. Comment diantre! cinq cents écus!

Scapin. Oui, monsieur; et de plus, il ne m'a donné, pour cela, que deux heures.

Géronte. Ah! le pendard de Turc! m'assassiner de la façon!

Scapin. C'est à vous, monsieur, d'aviser promptement aux moyens de sauver des fers un fils que vous aimez avec tant de tendresse.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il ne songeoit pas à ce qui est arrivé.

Géronte. Va-t'en, Scapin, va-t'en vite dire à ce Turc que je vais envoyer la justice après lui.

Scapin. La justice en pleine mer! vous moquez-vous des gens?

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Une méchante destinée conduit quelquefois les personnes.

Géronte. Il faut, Scapin, que tu fasses ici l'action d'un serviteur fidèle.

Scapin. Quoi, monsieur?

Géronte. Que tu ailles dire à ce Turc qu'il me renvoie mon fils, et que tu te mettes à sa place, jusqu'à ce que j'aie amassé la somme qu'il demande.

Scapin. Hé! monsieur, songez-vous bien à ce que vous dites? Et vous figurez-vous que ce Turc ait si peu de sens, que d'aller recevoir un misérable comme moi, à la place de votre fils?

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il ne devinoit pas ce malheur. Songez, monsieur, qu'il ne m'a donné que deux heures.

Géronte. Tu dis qu'il demande...

Scapin. Cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus! N'a-t-il point de conscience?

Scapin. Vraiment oui, de la conscience à un Turc!

Géronte. Sait-il ce que c'est que cinq cents écus?

Scapin Oui, monsieur, il sait que c'est mille cinq cents livres.

Géronte. Croit-il, le traître, que mille cinq cents livres se trouvent dans le pas d'un cheval?

Scapin. Ce sont des gens qui n'entendent point de raisons.

Géronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galère?

Scapin. Il est vrai; mais quoi? on ne prévoyoit pas les choses. De grâce, monsieur, dépêchez.

Géronte. Tiens, voilà la clef de mon armoire.

Scapin. Bon.

Géronte. Tu l'ouvriras.

Scapin. Fort bien.

Géronte. Tu trouveras une grosse clef du côté gauche, qui est celle de mon grenier.

Scapin. Oui.

Géronte. Tu iras prendre toutes les hardes qui sont dans cette grande manne

et tu les vendras aux fripiers, pour aller racheter mon fils.

Scapin (*en lui rendant la clef*). Hé, monsieur, rêvez-vous ? Je n'aurois pas cent francs de tout ce que vous dites ; et de plus, vous savez le peu de temps qu'on m'a donné.

Géronte. Mais que diable alloit-il faire dans cette galère ?

Scapin. Oh, que de paroles perdues ! Laissez là cette galère, et songez que le temps presse, et que vous courez risque de perdre votre fils. Hélas ! mon pauvre maître, peut-être que je ne te verrai de ma vie, et qu'à l'heure que je parle on t'emmène esclave en Alger. Mais le ciel me sera témoin que j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu, et que si tu manques à être racheté, il n'en faut accuser que le peu d'amitié d'un père.

Géronte. Attends, Scapin, je m'en vais querir cette somme.

Scapin. Dépêchez donc vite, monsieur, je tremble que l'heure ne sonne.

Géronte. N'est-ce pas quatre cents écus, que tu dis ?

Scapin. Non, cinq cents écus.

Géronte. Cinq cents écus !

Scapin. Oui.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère ?

Scapin. Vous avez raison ; mais hâtez-vous.

Géronte. N'y avoit-il point d'autre promenade ?

Scapin. Cela est vrai ; mais faites promptement.

Géronte. Ah ! maudite galère !

Scapin (*à part*). Cette galère lui tient au cœur.

Géronte. Tiens, Scapin, je ne me souvenois pas que je viens justement de recevoir cette somme en or ; et je ne croyois pas qu'elle dût m'être sitôt ravie. (*Tirant sa bourse de sa poche et la présentant à Scapin*). Va-t'en racheter mon fils.

Scapin (*tendant la main*). Oui, monsieur.

Géronte (*tenant sa bourse qu'il fait semblant de donner à Scapin*). Mais dis à ce Turc que c'est un scélérat.

Scapin (*tendant encore la main*). Oui.

Géronte (*recommençant la même action*) Un infâme.

Scapin (*tendant toujours la main*). Oui

Géronte (*de même*). Un homme sans foi, un voleur.

Scapin. Laissez-moi faire.

Géronte (*de même*). Qu'il me tire cinq cents écus contre toute sorte de droit,

Scapin. Oui.

Géronte (*de même*). Que je ne les lui donne ni à la mort ni à la vie.

Scapin. Fort bien.

Géronte (*de même*). Et que si jamais je l'attrape, je saurai me venger de lui.

Scapin. Oui.

Géronte. (*remettant sa bourse dans sa poche et s'en allant*). Va, va vite requérir mon fils.

Scapin (*recourant après Géronte*). Holà, monsieur !

Géronte. Quoi ?

Scapin. Où est donc cet argent ?

Géronte. Ne te l'ai-je pas donné ?

Scapin. Non, vraiment ; vous l'avez remis dans votre poche.

Géronte. Ah ! c'est la douleur qui me trouble l'esprit.

Scapin. Je le vois bien.

Géronte. Que diable alloit-il faire dans cette galère ? Ah ! maudite galère ! Traître de Turc, à tous les diables !

Scapin (*seul*). Il ne peut digérer les cinq cents écus que je lui arrache ; mais il n'est pas quitte envers moi ; et je veux qu'il me paie en une autre monnoie l'imposture qu'il m'a faite auprès de son fils.

Molière.

§ 80. *Autre Scène des Fourberies de Scapin.*

ZERBINETTE, GÉRONTE.

Zerbinette (*riant sans voir Géronte*). Ah ! ah ! je veux prendre un peu l'air.

Géronte (*à part sans voir Zerbinette*). Tu me le paieras, je te jure.

Zerbinette (*sans voir Géronte*). Ah ! ah ! ah ! la plaisante histoire ! et la bonne dupe que ce vieillard !

Géronte. Il n'y a rien de plaisant à cela, et vous n'avez que faire d'en rire.

Zerbinette. Quoi ! que voulez-vous dire, monsieur ?

Géronte. Je veux dire que vous ne devez pas vous moquer de moi.

Zerbinette. De vous ?

Géronte. Oui.

Zerbinette. Comment ? qui songe à se moquer de vous ?

Géronte. Pourquoi venez-vous ici me rire au nez ?

Zerbinette. Cela ne vous regarde pas, et je ris toute seule du conte qu'on vient de me faire, le plus plaisant qu'on puisse entendre. Je ne sais pas si c'est parce que je suis intéressée à la chose, mais je n'ai jamais trouvé rien de si drôle qu'un tour qui vient d'être joué par un fils à son père, pour en attraper de l'argent.

Géronte. Par un fils à son père pour en attraper de l'argent ?

Zerbinette. Oui ; pour peu que vous me pressiez, vous me trouverez assez disposée à vous dire l'affaire ; et j'ai une démangeaison naturelle à faire part des contes que je sais.

Géronte. Je vous prie de me dire cette histoire.

Zerbinette. Je le veux bien. Je ne risquerai pas grand'chose à vous la dire, et c'est une aventure qui n'est pas pour être long-temps secrète. La destinée a voulu que je me trouvasse parmi une bande de ces personnes qu'on appelle Egyptiens, et qui, rôdant de province en province, se mêlent de dire la bonne fortune, et quelquefois de beaucoup d'autres choses. En arrivant dans cette ville, un jeune homme me vit, et conçut pour moi de l'amour. Dès ce moment, il s'attache à mes pas ; et le voilà d'abord comme tous les jeunes gens, qui croient qu'il n'y a qu'à parler, et qu'au moindre mot qu'ils nous disent leurs affaires sont faites ; mais il trouva une fierté qui lui fit un peu corriger ses premières pensées. Il fit connoître sa passion aux gens qui me tenoient, et il les trouva disposés à me laisser à lui moyennant quelque somme. Mais le mal de l'affaire étoit que mon amant se trouvoit dans l'état où l'on voit le plus souvent la plupart des fils de famille, c'est-à-dire qu'il étoit un peu dénué d'argent. Il a un père qui, quoique riche, est un avaricieux fieffé, le plus vilain homme du monde. Attendez ; ne me saurois-je souvenir de son nom ? Ah ! aidez-moi un peu : ne pouvez-vous me nommer quelqu'un de cette ville, qui soit connu pour être avare au dernier point ?

Géronte. Non.

Zerbinette. Il y a à son nom du ron... ronte...o...oronte. Non. Gé...Géronte. Oui, Géronte, justement ; voilà mon vilain, je l'ai trouvé, c'est ce ladre-là que je dis. Pour venir à notre conte, nos gens ont voulu aujourd'hui partir de cette ville ; et mon amant m'alloit perdre faute d'argent, si, pour en tirer de son père, il n'avoit trouvé du secours dans l'industrie d'un serviteur qu'il a. Pour le nom du serviteur, je le sais à merveille : il s'appelle Scapin ; c'est un homme incomparable, et il mérite toutes les louanges que l'on peut donner.

Géronte (*à part*). Ah ! coquin que tu es !

Zerbinette. Voici le stratagème dont il s'est servi pour attraper sa dupe. Ah ! ah ! ah ! ah ! je ne saurois m'en souvenir que je ne rie de tout mon cœur. Ah ! ah ! ah ! il est allé trouver ce chien d'avare, ah ! ah ! ah ! et lui a dit qu'en se promenant sur le port avec son fils, hi ! hi ! ils avoient vu une galère Turque, où on les avoit invités d'entrer ; qu'un jeune Turc leur y avoit donné la collation ; ah ! ah ! que, tandis qu'ils mangeoient, on avoit mis la galère en mer, et que le Turc l'avoit renvoyé lui seul à terre dans un esquif, avec ordre de dire au père de son maître, qu'il emmenoit son fils en Alger, s'il ne lui envoyoit tout à l'heure cinq cents écus. Ah ! ah ! ah ! voilà mon ladre, mon vilain, dans de furieuses angoisses, et la tendresse qu'il a pour son fils fait un combat étrange avec son avarice. Cinq cents écus qu'on lui demande sont justement cinq cents coups de poignard qu'on lui donne. Ah ! ah ! ah ! il ne peut se résoudre à tirer cette somme de ses entrailles, et la peine qu'il souffre lui fait trouver cent moyens ridicules pour ravoir son fils. Ah ! ah ! ah ! il veut envoyer la justice en mer après la galère du Turc. Ah ! ah ! ah ! il sollicite son valet de s'aller offrir à tenir la place de son fils, jusqu'à ce qu'il ait amassé l'argent qu'il n'a pas envie de donner. Ah ! ah ! ah ! il abandonne, pour faire les cinq cents écus, quatre ou cinq vieux habits qui n'en valent pas trente. Ah ! ah ! ah ! le valet lui fait comprendre à tous coups l'impertinence de ses propositions, et chaque réflexion est douloureusement accompagnée d'un : " mais que " diable alloit-il faire dans cette galère ? " Ah ! maudite galère ! traître de " Turc ! " Enfin après plusieurs détours, après avoir long-temps gémi et soupiré.... Mais il me semble que vous ne riez point de mon conte. Qu'en dites-vous ?

Géronte. Je dis que le jeune homme est un pendard, un insolent, qui sera

puni par son père du tour qu'il lui a fait ; que l'Egyptienne est une mal-avisée, une impertinente de dire des injures à un homme d'honneur, qui saura lui apprendre à venir ici débaucher les enfans de famille, et que le valet est un scélérat qui sera, par Géronte, envoyé au gibet avant qu'il soit demain.

Molière.

§ 81. *Scène de la Comtesse d'Escarbagnas.*

LA COMTESSE, JULIE.

La Comtesse. En vérité, madame, c'est une chose étrange que les petites villes ; on n'y sait point du tout son monde ; et je viens de faire deux ou trois visites, où ils ont pensé me désespérer par le peu de respect qu'ils rendent à ma qualité.

Julie. Où auroient-ils appris à vivre ? ils n'ont point fait de voyage à Paris.

La Comtesse. Ils ne laisseroient pas de l'apprendre, s'ils vouloient écouter les personnes : mais le mal que j'y trouve, c'est qu'ils veulent en savoir autant que moi qui ai été deux mois à Paris, et vu toute la cour.

Julie. Les sottes gens que voilà !

La Comtesse. Ils sont insupportables, avec les impertinentes égalités dont ils traitent les gens. Car enfin, il faut qu'il y ait de la subordination dans les choses ; et ce qui me met hors de moi, c'est qu'un gentilhomme de ville, de deux jours ou de deux cents ans, aura l'effronterie de dire qu'il est aussi-bien gentilhomme que feu monsieur mon mari, qui demeuroit à la campagne, qui avoit meute de chiens courans, et qui prenoit la qualité de comte dans tous les contrats qu'il passoit.

Julie. On sait bien mieux vivre à Paris, dans ces hôtels dont la mémoire doit être si chère. Cet hôtel de Mouhy, madame, cet hôtel de Lyon, cet hôtel de Hollande, les agréables demeures que voilà !

La Comtesse. Il est vrai qu'il y a bien de la différence de ces lieux-là à tout ceci. On y voit venir du beau monde, qui ne marchande point à vous rendre tous les respects qu'on sauroit souhaiter. On ne se lève pas, si l'on veut, de dessus son siége ; et lorsqu'on veut voir la revue ou le grand ballet de Psyché, on est servi à point nommé.

Julie. Je pense, madame, que, durant votre séjour à Paris, vous avez fait bien des conquêtes de qualité.

La Comtesse. Vous pouvez bien croire, madame, que tout ce qui s'appelle les galans de la cour n'a pas manqué de venir à ma porte, et de m'en conter ; et je garde dans ma cassette, de leurs billets qui peuvent faire voir quelles propositions j'ai refusées. Il n'est pas nécessaire de vous dire leurs noms : on sait ce qu'on veut dire par les galans de la cour.

Julie. Je m'étonne, madame, que, de tous ces grands noms que je devine, vous ayez pu redescendre à un monsieur Tibaudier, le conseiller, et à monsieur Harpin, le receveur des tailles. La chute est grande, je vous l'avoue ; car pour monsieur votre vicomte, quoique vicomte de province, c'est toujours un vicomte, et il peut faire un voyage à Paris, s'il n'en a point fait : mais un conseiller et un receveur, sont des amans un peu bien minces pour une grande comtesse comme vous.

La Comtesse. Ce sont gens qu'on ménage dans les provinces, pour le besoin qu'on peut en avoir ; ils servent au moins à remplir les vides de la galanterie, à faire nombre de soupirans.

Julie. Je vous avoue, madame, qu'il y a merveilleusement à profiter de tout ce que vous dites : c'est une école que votre conversation, et j'y viens tous les jours attraper quelque chose.

Molière.

§ 82. *Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, BÉLINE, ANGÉLIQUE, CLEANTE, M. DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, TOINETTE.

Argan (*mettant la main à son bonnet sans l'ôter, et s'adressant à M. Diafoirus qui entre avec son fils*). Monsieur Purgon, monsieur, m'a défendu de découvrir ma tête. Vous êtes du métier, vous savez les conséquences.

M. Diafoirus. Nous sommes, dans nos visites, pour porter secours aux malades, et non pour leur porter de l'incommodité.

(*Argan et M. Diafoirus parlent en même temps*).

Argan. Je reçois, monsieur,

M. Diafoirus. Nous venons ici, monsieur.

Argan. Avec beaucoup de joie.

M. Diafoirus. Mon fils Thomas et moi,

Argan. L'honneur que vous me faites . .

M. Diafoirus. Vous témoigner, monsieur,

Argan. Et j'aurois souhaité . . .

M. Diafoirus. Le ravissement où nous sommes . . .

Argan. De pouvoir aller chez vous....

M. Diafoirus. De la grâce que vous nous faites . . .

Argan. Pour vous en assurer . . . .

M. Diafoirus. De vouloir bien nous recevoir . . .

Argan. Mais vous savez, monsieur,

M. Diafoirus. Dans l'honneur, monsieur,

Argan. Ce que c'est qu'un pauvre malade,

M. Diafoirus. De votre alliance.

Argan. Qui ne peut faire autre chose . . .

M. Diafoirus. Et vous assurer . . .

Argan. Que de vous dire ici . . .

M. Diafoirus. Que dans les choses qui dépendront de notre métier,

Argan. Qu'il cherchera toutes les occasions . . .

M. Diafoirus. De même qu'en toute autre,

Argan. De vous faire connoître, monsieur,

M. Diafoirus. Nous serons toujours prêts, monsieur,

Argan. Qu'il est tout à votre service.

M. Diafoirus A vous témoigner notre zèle. (*à son fils*). Allons, Thomas, avancez, faites vos complimens.

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). N'est-ce pas par le père qu'il convient de commencer?

M. Diafoirus. Oui.

Thomas Diafoirus (*à Argan*). Monsieur, je viens saluer, reconnoître, chérir et révérer en vous un second père, auquel j'ose dire que je me trouve plus redevable qu'au premier. Le premier m'a engendré; mais vous m'avez choisi. Il m'a reçu par nécessité, mais vous m'avez accepté par grâce. Ce que je tiens de lui est un ouvrage de son corps; mais ce que je tiens de vous est un ouvrage de votre volonté : et d'autant plus que les facultés spirituelles sont au-dessus des corporelles, d'autant plus je vous dois, et d'autant plus je tiens précieuse cette future filiation dont je viens aujourd'hui vous rendre par avance les très-humbles et très-respectueux hommages.

Toinette. Vivent les colléges, d'où l'on sort si habile homme !

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). Cela a-t-il bien été, mon père ?

M. Diafoirus. Optimè.

Argan (*à Angélique*). Allons, saluez monsieur.

Thomas Diafoirus (*à M. Diafoirus*). Baiserai-je ?

M. Diafoirus. Oui, oui.

Thomas Diafoirus (*à Angélique*). C'est avec justice que le ciel vous a concédé le nom de belle-mère, puisque l'on . . .

Argan (*à Thomas Diafoirus*). Ce n'est pas ma femme, c'est ma fille à qui vous parlez.

Thomas Diafoirus. Où donc est-elle ?

Argan. Elle va venir.

Thomas Diafoirus. Attendrai-je, mon père, qu'elle soit venue ?

M. Diafoirus. Faites toujours le compliment de mademoiselle.

Thomas Diafoirus. Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendoit un son harmonieux lorsqu'elle venoit à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés; et comme les naturalistes remarquent que la fleur nommée héliotrope tourne sans cesse vers cet astre du jour, ainsi mon cœur d'ores-en-avant tournera-t-il toujours vers les astres resplendissans de vos yeux adorables, ainsi que vers son pôle unique. Souffrez donc, mademoiselle, que j'appende aujourd'hui à l'autel de vos charmes l'offrande de ce cœur, qui ne respire et n'ambitionne autre gloire que d'être toute sa vie, mademoiselle, votre très-humble, très-obéissant et très-fidèle serviteur et mari.

Toinette. Voilà ce que c'est que d'étudier, on apprend à dire de belles choses.

Argan (*à Cléante*). Hé ! que dites-vous de cela ?

Cléante. Que monsieur fait merveilles, et que s'il est aussi bon médecin qu'il est bon orateur, il y aura plaisir à être de ses malades.

Toinette. Assurément. Ce sera quelque chose d'admirable, s'il fait d'aussi belles cures qu'il fait de beaux discours.

Argan. Allons, vite, ma chaise, et des siéges à tout le monde. (*Les laquais donnent des siéges*). Mettez-vous là, ma

fille. (*à M. Diafoirus*). Vous voyez, monsieur, que tout le monde admire monsieur votre fils ; et je vous trouve bien heureux de vous voir un garçon comme celui-là.

M. Diafoirus. Monsieur, ce n'est pas parce que je suis son père, mais je puis dire que j'ai sujet d'être content de lui, et que tous ceux qui le voient, en parlent comme d'un garçon qui n'a point de méchanceté. Il n'a jamais eu l'imagination bien vive, ni ce feu d'esprit qu'on remarque dans quelques-uns ; mais c'est par là que j'ai toujours bien auguré de sa judiciaire, qualité requise pour l'exercice de notre art. Lorsqu'il étoit petit, il n'a jamais été ce qu'on appelle mièvre et éveillé : on le voyoit toujours doux, paisible et taciturne, ne disant jamais mot, et ne jouant jamais à tous ces petits jeux que l'on nomme enfantins. On eut toutes les peines du monde à lui apprendre à lire ; et il avoit neuf ans, qu'il ne connoissoit pas encore ses lettres. Bon ! disois-je en moi-même, les arbres tardifs sont ceux qui portent les meilleurs fruits. On grave sur le marbre bien plus mal-aisément que sur le sable ; mais les choses y sont conservées bien plus long-temps ; et cette lenteur à comprendre, cette pesanteur d'imagination, est la marque d'un bon jugement à venir. Lorsque je l'envoyai au collége, il trouva de la peine, mais il se roidissoit contre les difficultés; et ses régens se louoient toujours à moi de son assiduité et de son travail. Enfin, à force de battre le fer il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire, sans vanité, que, depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre école. Il s'y est rendu redoutable ; et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes, ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusques dans les derniers recoins de la logique. Mais, sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre ni écouter les raisons et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

Thomas Diafoirus (*tirant de sa poche une grande thèse roulée qu'il présente à Angélique*). J'ai, contre les circulateurs, soutenu une thèse, qu'avec la permission (*saluant Argan*) de monsieur, j'ose présenter à mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémices de mon esprit.

Angélique. Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connois pas à ces choses-là.

Toinette (*prenant la thèse*). Donnez, donnez ; elle est toujours bonne pour l'image : cela servira à parer notre chambre.

Thomas Diafoirus (*saluant encore Argan*). Avec la permission aussi de monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ses jours, pour vous divertir, la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

Toinette. Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses; mais donner une dissection est quelque chose de plus galant.

Argan (*à M. Diafoirus*). N'est-ce pas votre intention, monsieur, de pousser votre fils à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

M. Diafoirus. A vous parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé qu'il valoit mieux pour nous autres demeurer au public. Le public est commode : vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que, quand ils sont malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

Toinette. Cela est plaisant ! et ils sont bien impertinens, de vouloir que vous autres messieurs vous les guérissiez ! Vous n'êtes pas auprès d'eux pour cela : vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

M. Diafoirus. Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

Argan (*à Béline qui entre*). M'amour, voilà le fils de M. Diafoirus.

Thomas Diafoirus. Madame, c'est avec justice que le ciel vous a concédé le

nom de belle-mère, puisque l'on voit sur votre visage . . .

Béline. Monsieur, je suis ravie d'être venue ici à propos, pour avoir l'honneur de vous voir.

Thomas Diafoirus. Puisque l'on voit sur votre visage . . . Puisque l'on voit sur votre visage . . . . Madame, vous m'avez interrompu dans le milieu de ma période, et cela m'a troublé la mémoire.

M. Diafoirus. Thomas, réservez cela pour une autre fois.

Argan. Je voudrois, m'amie, que vous eussiez été ici tantôt.

Toinette. Ah! madame, vous avez bien perdu de n'avoir point été ici au second père, à la statue de Memnon, et à la fleur nommée héliotrope.

Argan. Allons, ma fille, touchez dans la main de monsieur, et lui donnez votre foi comme à votre mari.

Angélique. Mon père . . .

Argan. Hé bien! mon père! qu'est-ce que cela veut dire?

Angélique. De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connoître, et de voir naître en nous, l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

Thomas Diafoirus. Quant à moi, mademoiselle, elle est déjà toute née en moi; et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

Angélique. Si vous êtes si prompt, monsieur, il n'en est pas de même de moi; et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

Argan. Oh! bien! bien! cela aura tout le loisir de se faire quand vous serez mariés ensemble.

Angélique. Hé! mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force; et si monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne qui seroit à lui par contrainte.

Thomas Diafoirus. Nego consequentiam, mademoiselle; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de monsieur votre père.

Angélique. C'est un excellent moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

Thomas Diafoirus. Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume étoit d'enlever, par force, de la maison des pères, les filles qu'on menoit marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convoloient dans les bras d'un homme.

Angélique. Les anciens, monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience: si vous m'aimez, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Thomas Diafoirus. Oui, mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

Angélique. Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

Thomas Diafoirus. Distinguo, mademoiselle. Dans ce qui ne regarde pas sa possession, *concedo*; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

Toinette (*à Angélique*). Vous avez beau raisonner, monsieur est frais émoulu du collége, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté?

Béline. Elle a peut-être quelque inclination en tête.

Angélique. Si j'en avois, madame, elle seroit telle que la raison et l'honnêteté pourroient me la permettre.

Argan. Ouais! je joue ici un plaisant personnage.

Béline. Si j'étois que de vous, mon fils, je ne la forcerois point à se marier, et je sais bien ce que je ferois.

Angélique. Je sais, madame, ce que vous voulez dire, et les bontés que vous avez pour moi; mais peut-être que vos conseils ne seront pas assez heureux pour être exécutés.

Béline. C'est que les filles bien sages et bien honnêtes, comme vous, se moquent d'être obéissantes et soumises aux volontés de leur père. Cela étoit bon autrefois.

Angélique. Le devoir d'une fille a des bornes, madame; et la raison et les lois ne l'étendent point à toutes sortes de choses.

Béline. C'est-à-dire que vos pensées ne sont que pour le mariage; mais vous voulez choisir un époux à votre fantaisie,

Angélique. Si mon père ne veut pas me donner un mari qui me plaise, je le conjurerai au moins de ne me point forcer à en épouser un que je ne puisse pas aimer.

Argan. Messieurs, je vous demande pardon de tout ceci.

Angélique. Chacun a son but en se mariant. Pour moi, qui ne veux un mari que pour l'aimer véritablement, et qui prétends en faire tout l'attachement de ma vie, je vous avoue que j'y cherche quelque précaution. Il y en a d'aucunes qui prennent des maris seulement pour se tirer de la contrainte de leurs parens, et se mettre en état de faire tout ce qu'elles voudront. Il y en a d'autres, madame, qui font du mariage un commerce de pur intérêt, qui ne se marient que pour gagner des douaires, que pour s'enrichir par la mort de ceux qu'elles épousent, et courent sans scrupule de mari en mari pour s'approprier leurs dépouilles. Ces personnes-là, à la vérité, n'y cherchent pas tant de façons, et regardent peu à la personne.

Béline. Je vous trouve aujourd'hui bien raisonnante, et je voudrois bien savoir ce que vous voulez dire par là.

Angélique. Moi, madame? Que voudrois-je dire que ce que je dis?

Béline. Vous êtes si sotte, m'amie, qu'on ne sauroit plus vous souffrir.

Angélique. Vous voudriez bien, madame, m'obliger à vous répondre quelque impertinence; mais je vous avertis que vous n'aurez pas cet avantage.

Béline. Il n'est rien d'égal à votre insolence.

Angélique. Non, madame, vous avez beau dire.

Béline. Et vous avez un ridicule orgueil, une impertinente présomption, qui fait hausser les épaules à tout le monde.

Angélique. Tout cela, madame, ne servira de rien: je serai sage en dépit de vous; et pour vous ôter l'espérance de pouvoir réussir dans ce que vous voulez, je vais m'ôter de votre vue.

Molière.

§ 83. *Autre Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, LOUISON.

Louison. Qu'est-ce que vous me voulez, mon papa? Ma belle-maman m'a dit que vous me demandiez.

Argan. Oui, venez çà; avancez là. Tournez-vous. Levez les yeux. Regargez-moi. Hé?

Louison. Quoi, mon papa?

Argan. Là?

Louison. Quoi?

Argan. N'avez-vous rien à me dire?

Louison. Je vous dirai, si vous voulez, pour vous désennuyer, le conte de *Peau-d'âne*, ou bien la fable du *Corbeau et du Renard*, qu'on m'a apprise depuis peu.

Argan. Ce n'est pas cela que je demande.

Louison. Quoi donc?

Argan. Ah! rusée, vous savez bien ce que je veux dire.

Louison. Pardonnez-moi, mon papa.

Argan. Est-ce là comme vous m'obéissez?

Louison. Quoi?

Argan. Ne vous ai-je pas recommandé de me venir dire d'abord tout ce que vous voyez?

Louison. Oui, mon papa.

Argan. L'avez-vous fait?

Louison. Oui, mon papa. Je vous suis venu dire tout ce que j'ai vu.

Argan. Et n'avez-vous rien vu, aujourd'hui?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Non?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Assurément?

Louison. Assurément.

Argan. Oh çà! je m'en vais vous faire voir, quelque chose, moi.

Louison (*voyant une poignée de verges qu'Argan a été prendre*). Ah! mon papa!

Argan. Ah! ah! petite menteuse, vous ne me dites pas que vous avez vu un homme dans la chambre de votre sœur!

Louison (*pleurant*). Mon papa!

Argan. Voici qui vous apprendra à mentir.

Louison (*se jetant à genoux*). Ah! mon papa, je vous demande pardon. C'est que ma sœur m'avoit défendu de vous le dire: mais je m'en vais vous dire tout.

Argan. Il faut premièrement que vous ayez le fouet pour avoir menti. Puis après nous verrons au reste.

Louison. Pardon, mon papa.

Argan. Non, non.

Louison. Mon pauvre papa ! ne me donnez pas le fouet.

Argan. Vous l'aurez.

Louison. Au nom de Dieu, mon papa, que je ne l'aie pas.

Argan (voulant la fouetter). Allons, allons.

Louison. Ah ! mon papa, vous m'avez blessée. Attendez, je suis morte. (*Elle contrefait la morte*).

Argan. Holà ! qu'est-ce là ? Louison, Louison. Ah ! mon Dieu ! Louison ! ah ! ma fille ! Ah ! malheureux ! Ma pauvre fille est morte ! Qu'ai-je fait, misérable ? Ah ! chiennes de verges ! la peste soit des verges ! Ah ! ma pauvre fille ! ma pauvre petite Louison !

Louison. Là, là, mon papa, ne pleurez point tant : je ne suis pas morte tout à fait.

Argan. Voyez-vous la petite rusée ! Oh çà, je vous pardonne pour cette fois-ci, pourvu que vous me disiez bien tout.

Louison. Oh ! oui, mon papa.

Argan. Prenez-y bien garde, au moins : car voilà un petit doigt qui sait tout, qui me dira si vous mentez.

Louison. Mais, mon papa, ne dites pas à ma sœur que je vous l'ai dit.

Argan. Non, non.

Louison (après avoir regardé si personne n'écoute). C'est, mon papa, qu'il est venu un homme dans la chambre de ma sœur comme j'y étois.

Argan. Hé bien ?

Louison. Je lui ai demandé ce qu'il demandoit, et il m'a dit qu'il étoit son maître à chanter.

Argan (à part). Hom ! hom ! voilà l'affaire. (*à Louison*). Hé bien ?

Louison. Ma sœur est venue après.

Argan. Hé bien ?

Louison. Elle lui a dit, sortez, sortez, sortez. Mon Dieu ! sortez ; vous me mettez au désespoir.

Argan. Hé bien ?

Louison. Et lui ne vouloit pas sortir.

Argan. Qu'est-ce qu'il lui disoit ?

Louison. Il lui disoit je ne sais combien de choses.

Argan. Hé quoi encore ?

Louison. Il lui disoit tout-ci, tout-çà, qu'il l'aimoit bien, et qu'elle étoit la plus belle du monde.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après il se mettoit à genoux devant elle.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après il lui baisoit les mains.

Argan. Et puis après ?

Louison. Et puis après, ma belle-maman est venue à la porte, et il s'est enfui.

Argan. Il n'y a point autre chose ?

Louison. Non, mon papa.

Argan. Voilà mon petit doigt pourtant, qui gronde quelque chose. (*Mettant son doigt à son oreille*). Attendez. Hé ! Ah ! ah ! oui ? Oh ! oh ! voilà mon petit doigt qui me dit quelque chose que vous avez vu et que vous ne m'avez pas dit.

Louison. Ah ! mon papa, votre petit doigt est un menteur.

Argan. Prenez garde.

Louison. Non, mon papa, ne le croyez pas : il ment, je vous assure.

Argan. Oh bien ! bien ! nous verrons cela. Allez-vous-en, et prenez bien garde à tout ; allez. (*Seul*). Ah ! il n'y a plus d'enfans ! Ah ! que d'affaires ! Je n'ai pas seulement le loisir de songer à ma maladie. En vérité, je n'en puis plus. (*Il se laisse tomber dans sa chaise*).

Molière.

§ 84. *Autre Scène du Malade Imaginaire.*

ARGAN, BÉRALDE.

Béralde. Vous voulez bien, mon frère, que je vous demande, avant toute chose, de ne vous point échauffer dans notre conversation.

Argan. Voilà qui est fait.

Béralde. De répondre, sans nulle aigreur, aux choses que je pourrai vous dire.

Argan. Oui.

Belrade. Et de raisonner ensemble, sur les affaires dont nous avons à parler, avec un esprit détaché de toute passion.

Argan. Mon Dieu ! oui : voilà bien du préambule.

Béralde. D'où vient, mon frère, qu'ayant le bien que vous avez, et n'ayant d'enfans qu'une fille, car je ne compte pas la petite ; d'où vient, dis-je, que vous parlez de la mettre dans un couvent ?

Argan. D'où vient, mon frère ? Que je suis maître dans ma famille pour faire ce que bon me semble.

Béralde. Votre femme ne manque

pas de vous conseiller de vous défaire ainsi de vos deux filles ; et je ne doute point que, par un esprit de charité, elle ne fût ravie de les voir toutes deux bonnes religieuses.

Argan. Oh çà, nous y voici. Voilà d'abord la pauvre femme en jeu : c'est elle qui fait tout le mal, et tout le monde lui en veut.

Béralde. Non, mon frère, laissons-là là : c'est une femme qui a les meilleures intentions du monde pour votre famille, et qui est détachée de toute sorte d'intérêt ; qui a pour vous une tendresse merveilleuse, et qui montre pour vos enfans une affection et une bonté qui n'est pas concevable, cela est certain. N'en parlons point, et revenons à votre fille. Sur quelle pensée, mon frère, la voulez-vous donner en mariage au fils d'un médecin ?

Argan. Sur la pensée, mon frère, de me donner un gendre tel qu'il me le faut.

Béralde. Ce n'est point là, mon frère, le fait de votre fille ; et il se présente un parti plus sortable pour elle.

Argan. Oui ; mais celui-ci, mon frère est plus sortable pour moi.

Béralde. Mais le mari qu'elle doit prendre, doit-il être, mon frère, ou pour elle, ou pour vous ?

Argan. Il doit être, mon frère, et pour elle et pour moi ; et je veux mettre dans ma famille les gens dont j'ai besoin.

Béralde. Par cette raison-là, si votre petite étoit grande, vous lui donneriez en mariage un apothicaire ?

Argan. Pourquoi non ?

Béralde. Est-il possible que vous serez toujours embéguiné de vos apothicaires et de vos médecins, et que vous vouliez être malade en dépit des gens et de la nature.

Argan. Comment l'entendez-vous, mon frère ?

Béralde. J'entends, mon frère, que je ne vois point d'homme qui soit moins malade que vous, et que je ne demanderois point une meilleure constitution que la vôtre. Une grande marque que vous vous portez bien, et que vous avez un corps parfaitement bien composé, c'est qu'avec tous les soins que vous avez pris, vous n'avez pu parvenir encore à gâter la bonté de votre tempéramment, et que vous n'êtes point crevé de toutes les médecines qu'on vous a fait prendre.

Argan. Mais savez-vous, mon frère, que c'est cela qui me conserve ; et que M. Purgon dit que je succomberois, s'il étoit seulement trois jours sans prendre soin de moi ?

Béralde. Si vous n'y prenez garde, il prendra tant de soin de vous qu'il vous enverra dans l'autre monde.

Argan. Mais raisonnons un peu, mon frère. Vous ne croyez donc point à la médecine ?

Béralde. Non, mon frère ; et je ne vois pas que, pour son salut, il soit nécessaire d'y croire.

Argan. Quoi ! vous ne tenez pas véritable une chose établie par tout le monde, et que tous les siècles ont révérée ?

Béralde. Bien loin de la tenir véritable, je la trouve, entre nous, une des plus grandes folies qui soient parmi les hommes ; et, à regarder les choses en philosophe, je ne vois point de plus plaisante momerie, je ne vois rien de plus ridicule qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre.

Argan. Pourquoi ne voulez-vous pas, mon frère, qu'un homme en puisse guérir un autre ?

Béralde. Par la raison, mon frère, que les ressorts de notre machine sont des mystères jusqu'ici où les hommes ne voient goutte, et que la nature nous a mis au-devant des yeux des voiles trop épais pour y connoître quelque chose.

Argan. Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

Béralde. Si fait, mon frère : ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau Latin, savent nommer en Grec toutes les maladies, les définir et les diviser ; mais pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

Argan. Mais toujours faut-il demeurer d'accord que, sur cette matière, les médecins en savent plus que les autres.

Béralde. Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand'chose ; et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

Argan. Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

Béralde. C'est une marque de la foiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

Argan. Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

Béralde. C'est qu'il y en a parmi eux qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre monsieur Purgon, par exemple, n'y fait point de finesse; c'est un homme tout médecin depuis la tête jusqu'aux pieds; un homme qui croit à ses règles plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croiroit du crime à les vouloir examiner; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile; et qui, avec une impétuosité de prévention, une roideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne faut pas lui vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire; c'est de la meilleure foi du monde qu'il vous expédiera; et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfans, et ce qu'en un besoin il feroit à lui-même.

Argan. C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade?

Béralde. Rien, mon frère.

Argan. Rien?

Béralde. Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature, d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout; et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes et non pas de leurs maladies.

Argan. Mais il faut demeurer d'accord, mon frère, qu'on peut aider cette nature par de certaines choses.

Béralde. Mon Dieu! mon frère, ce sont pures idées dont nous aimons à nous repaître; et de tout temps il s'est glissé parmi les hommes de belles imaginations, que nous venons à croire parce qu'elles nous flattent, et qu'il seroit à souhaiter qu'elles fussent véritables. Lorsqu'un médecin vous parle d'aider, de secourir, de soulager la nature, de lui ôter ce qui lui nuit et lui donner ce qui lui manque, de la rétablir et de la remettre dans une pleine facilité de ses fonctions; lorsqu'il vous parle de rectifier le sang, de tempérer les entrailles et le cerveau, de dégonfler la rate, de raccommoder la poitrine, de réparer le foie, de fortifier le cœur, de rétablir et conserver la chaleur naturelle, et d'avoir des secrets pour étendre la vie à de longues années; il vous dit justement le roman de la médecine. Mais quand vous en venez à la vérité et à l'expérience, vous ne trouvez rien de tout cela; et il en est comme de ces beaux songes qui ne vous laissent au réveil que le déplaisir de les avoir crus.

Argan. C'est-à dire que toute la science du monde est renfermée dans votre tête; et vous voulez en savoir plus que tous les grands médecins de notre siècle.

Béralde. Dans les discours et dans les choses, ce sont deux sortes de personnes que vos grands médecins: entendez-les parler; les plus habiles gens du monde: voyez-les faire; les plus ignorans de tous les hommes.

Argan. Ouais! vous êtes un grand docteur, à ce que je vois; et je voudrois bien qu'il y eût ici quelqu'un de ces messieurs, pour rembarrer vos raisonnemens, et rabaïsser votre caquet.

Béralde. Moi, mon frère, je ne prends point à tâche de combattre la médecine; et chacun, à ses péril et fortune, peut croire tout ce qu'il lui plaît. Ce que j'en dis n'est qu'entre nous; et j'aurois souhaité de pouvoir un peu vous tirer de l'erreur où vous êtes, et, pour vous divertir, vous mener voir, sur ce chapitre, quelqu'une des comédies de Molière.

Argan. C'est un bon impertinent que votre Molière, avec ses comédies, et je le trouve bien plaisant, d'aller jouer d'honnêtes gens comme les médecins.

Béralde. Ce ne sont point les médecins qu'il joue, mais le ridicule de la médecine.

Argan. C'est bien à lui à faire de se mêler de contrôler la médecine! Voilà un bon nigaud, un bon impertinent, de se moquer des consultations et des ordonnances, de s'attaquer au corps des médecins, et d'aller mettre sur son théâtre des personnes vénérables comme ces messieurs-là.

Béralde. Que voulez-vous qu'il y mette que les diverses professions des hommes? On y met bien tous les jours les princes et les rois, qui sont d'aussi bonne maison que les médecins.

Argan. Par la mort non de diable!

si j'étois que des médecins je me vengerois de son impertinence ; et quand il sera malade, je le laisserois mourir sans secours. Il auroit beau faire et beau dire, je ne lui ordonnerois pas la moindre petite saignée, le moindre petit remède ; et je lui dirois : crève, crève ; cela t'apprendra une autre fois à te jouer à la faculté.

Béralde. Vous voilà bien en colère contre lui.

Argan. Oui ; c'est un mal-avisé ; et si les médecins sont sages, ils feront ce que je dis.

Béralde. Il sera encore plus sage que vos médecins, car il ne leur demandera point de secours.

Argan. Tant pis pour lui, s'il n'a point recours aux remèdes.

Béralde. Il a ses raisons pour n'en point vouloir, et il soutient que cela n'est permis qu'aux gens vigoureux et robustes, et qui ont des forces de reste pour porter les remèdes avec la maladie; mais que, pour lui, il n'a justement de la force que pour porter son mal.

Argan. Les sottes raisons que voilà ! Tenez mon frère, ne parlons point de cet homme-là davantage, car cela m'échauffe la bile, et vous me donneriez mon mal.

Molière.

§ 85. *Scène de l'Avocat Patelin.*

M. Patelin, M. Guillaume.

M. Patelin (*à part*). Cela est résolu; il faut aujourd'hui même, quoique je n'aie pas le sou, que je me donne un habit neuf . . . Ma foi ! on a bien raison de le dire, il vaudroit autant être ladre que d'être pauvre. Qui diantre, à me voir ainsi habillé, me prendroit pour un avocat ? Ne diroit-on pas plutôt que je suis un magister de ce bourg ? Depuis quinze jours que j'ai quitté le village où je demeurois, pour venir m'établir en ce lieu-ci, croyant d'y faire mieux mes affaires . . . elles vont de mal en pis. J'ai de ce côté-là, pour voisin, mon compère, le juge du lieu... Pas un pauvre petit procès. De cet autre côté, un riche marchand drapier... Pas de quoi m'acheter un méchant habit... Ah ! pauvre Patelin, pauvre Patelin ! Comment feras-tu pour contenter ta femme, qui veut absolument que tu maries ta fille ? Qui diantre voudra d'elle, en te voyant ainsi déguenillé ? Il te faut bien, par force, avoir recours à l'industrie . . . . Oui, tâchons adroitement à nous procurer, à crédit, un bon habit de drap dans la boutique de monsieur Guillaume notre voisin. Si je puis une fois me donner l'extérieur d'un homme riche, tel qui refuse ma fille . . . (*Apercevant M. Guillaume*). Bon ! le voilà seul ; approchons.

M. Guillaume (*à part, feuilletant son livre*). Compte du troupeau . . . . Six cents bêtes . . .

M. Patelin (*à part, lorgnant le drap*). Voilà une pièce de drap qui feroit bien mon affaire . . . . (*à M. Guillaume*). Serviteur, monsieur.

M. Guillaume (*sans regarder*). Est-ce le sergent que j'ai envoyé querir ? qu'il attende.

M. Patelin. Non, monsieur, je suis...

M. Guillaume (*l'interrompant en le regardant*). Une robe . . . le procureur donc ? . . . Serviteur.

M. Patelin. Non, monsieur, j'ai l'honneur d'être avocat.

M. Guillaume. Je n'ai pas besoin d'avocat : je suis votre serviteur.

M. Patelin. Mon nom, monsieur, ne vous est sans doute pas inconnu. Je suis Patelin l'avocat.

M. Guillaume. Je ne vous connois point, monsieur.

M. Patelin (*à part*). Il faut se faire connoître. (*A M. Guillaume*). J'ai trouvé, monsieur, dans les mémoires de feu mon père, une dette qui n'a pas été payée, et . . .

M. Guillaume (*l'interrompant*). Ce ne sont pas mes affaires ; je ne dois rien.

M. Patelin. Non, monsieur : c'est au contraire feu mon père qui devoit au vôtre trois cents écus, et comme je suis homme d'honneur, je viens vous payer.

M. Guillaume. Me payer ? Attendez, monsieur, s'il vous plaît . . . Je me remets un peu votre nom. Oui, je connois depuis long-temps votre famille. Vous demeuriez au village ici près : nous nous sommes connus autrefois. Je vous demande excuse ; je suis votre très-humble et très-obéissant serviteur. (*Lui offrant sa chaise*). Asseyez-vous là, s'il vous plaît, asseyez-vous là.

M. Patelin. Monsieur !

M. Guillaume. Monsieur !

M. Patelin (*s'asseyant*). Si tous ceux qui me doivent étoient aussi exacts que moi à payer leurs dettes, je serois beaucoup plus riche que je ne suis; mais je ne sais point retenir le bien d'autrui.

M. Guillaume. C'est pourtant ce

qu'aujourd'hui beaucoup de gens savent fort bien faire.

M. Patelin. Je tiens que la première qualité d'un honnête homme est de bien payer ses dettes, et je viens savoir quand vous serez en commodité de recevoir vos trois cents écus.

M. Guillaume. Tout à l'heure.

M. Patelin. J'ai chez moi votre argent tout prêt, et bien compté ; mais il faut vous donner le temps de faire dresser une quittance par-devant notaire. Ce sont des charges d'une succession qui regarde ma fille Henriette, et j'en dois rendre un compte en formes.

M. Guillaume Cela est juste. Eh ! bien, demain matin à cinq heures

M. Patelin. A cinq heures, soit. J'ai peut-être mal pris mon temps, monsieur Guillaume ? je crains de vous détourner.

M. Guillaume. Point du tout ; je ne suis que trop de loisir ; on ne vend rien.

M. Patelin. Vous faites pourtant plus d'affaires, vous seul, que tous les négocians de ce lieu.

M. Guillaume. C'est que je travaille beaucoup.

M. Patelin. C'est que vous êtes, ma foi, le plus habile homme de tout ce pays . . . (*Examinant la pièce de drap*). Voilà un assez beau drap.

M. Guillaume. Fort beau.

M. Patelin. Vous faites votre commerce avec une intelligence !

M. Guillaume. Oh ! monsieur !

M. Patelin. Avec une habileté merveilleuse !

M. Guillaume. Oh ! oh ! monsieur !

M. Patelin. Des manières nobles et franches qui gagnent le cœur de tout le monde !

M. Guillaume. Oh ! point, monsieur.

M. Patelin. Parbleu ! la couleur de ce drap fait plaisir à la vue.

M. Guillaume. Je le crois, c'est couleur de marron.

M. Patelin. De marron ? que cela est beau ! Gage, monsieur Guillaume, que vous avez imaginé cette couleur-là ?

M. Guillaume. Oui, oui, avec mon teinturier.

M. Patelin. Je l'ai toujours dit, il y a plus d'esprit dans cette tête-là, que dans toutes celles du village.

M. Guillaume. Ah ! ah ! ah !

M. Patelin (*tâtant le drap*). Cette laine me paroît assez bien conditionnée ?

M. Guillaume. C'est pure laine d'Angleterre.

M. Patelin. Je l'ai cru . . . à propos d'Angleterre, il me semble, monsieur Guillaume, que nous avons autrefois été à l'école ensemble ?

M. Guillaume. Chez monsieur Nicodème ?

M. Patelin. Justement. Vous étiez beau comme l'amour.

M. Guillaume. Je l'ai ouï dire à ma mère.

M. Patelin. Et vous appreniez tout ce qu'on vouloit.

M. Guillaume. A dix-huit ans je savois lire et écrire.

M. Patelin. Quel dommage que vous ne vous soyez pas appliqué aux grandes choses ! Savez-vous bien, monsieur Guillaume, que vous auriez gouverné un état ?

M. Guillaume. Comme un autre.

M. Patelin. Tenez, j'avois justement dans l'esprit une couleur de drap comme celle-là. Il me souvient que ma femme veut que je me fasse faire un habit. Je songe que demain matin à cinq heures, en portant vos trois cents écus, je prendrai peut-être de ce drap.

M. Guillaume. Je vous le garderai.

M. Patelin (*à part*). Le garderai . . . ce n'est pas là mon compte. (*à M. Guillaume*). Pour racheter une rente, j'avois mis à part, ce matin, douze cents livres, où je ne voulois pas toucher, mais je vois bien, M. Guillaume, que vous en aurez une partie.

M. Guillaume. Ne laissez pas de racheter votre rente ; vous aurez toujours de mon drap.

M. Patelin. Je le sais bien ; mais je n'aime point à prendre à crédit... Que je prends de plaisir à vous voir frais et gaillard ! quel air de santé et de longue vie !

M. Guillaume. Je me porte bien.

M. Patelin. Combien croyez-vous qu'il me faudra de ce drap, afin qu'avec vos trois cents écus, je porte aussi de quoi le payer.

M. Guillaume. Il vous en faudra .. Vous voulez sans doute l'habit complet ?

M. Patelin. Oui, très-complet : justaucorps, culotte et veste doublées de même, et le tout bien long et bien large.

M. Guillaume. Pour tout cela, il vous

en faudra . . . . oui . . . . six aunes. Voulez-vous que je les coupe en attendant ?

M. Patelin. En attendant . . . non, monsieur, non, l'argent à la main, s'il vous plaît, l'argent à la main : c'est ma méthode.

M. Guillaume. Elle est fort bonne. (*à part*). Voici un homme très-exact.

M. Patelin. Vous souvient-il, monsieur Guillaume, d'un jour que nous soupâmes ensemble à l'Écu de France ?

M. Guillaume. Le jour qu'on fit la fête du village ?

M. Patelin. Justement. Nous raisonnâmes, à la fin du repas, sur les affaires du temps, et je vous ouïs dire de belles choses !

M. Guillaume. Vous vous en souvenez ?

M. Patelin. Si je m'en souviens ? Vous prédîtes dès lors tout ce que nous avons vu depuis dans Nostradamus.

M. Guillaume. Je vois les choses de loin.

M. Patelin. Combien, M. Guillaume, me ferez-vous payer de l'aune de ce drap ?

M. Guillaume (*regardant la marque*). Voyons . . . Un autre en paieroit, ma foi, six écus ; mais allons . . . je vous le baillerai à cinq écus.

M. Patelin (*à part*). Le juif ! . . . (*A M. Guillaume*). Cela est trop honnête ! Six fois cinq écus, ce sera justement . . .

M. Guillaume (*l'interrompant*). Trente écus.

M. Patelin. Oui, trente écus ; le compte est bon , . . Parbleu ! pour renouveler connoissance, il faut que nous mangions demain, à dîner, une oie dont un plaideur m'a fait présent.

M. Guillaume. Une oie ! je les aime fort.

M. Patelin. Tant mieux. Touchez-là ; à demain à dîner. Ma femme les apprête à miracle . . . Par ma foi ! il me tarde qu'elle me voie sur le corps un habit de ce drap. Croyez-vous qu'en le prenant demain matin, il soit fait à dîner ?

M. Guillaume. Si vous ne donnez du temps au tailleur, il vous le gâtera.

M. Patelin. Ce seroit grand dommage.

M. Guillaume. Faites mieux. Vous avez, dites-vous, l'argent tout prêt ?

M. Patelin. Sans cela je n'y songerois pas

M. Guillaume. Je vais vous le faire porter chez vous par un de mes garçons. Il me souvient qu'il y en a là de coupé justement ce qu'il vous en faut.

M. Patelin (*prenant le drap*). Cela est heureux.

M. Guillaume. Attendez. Il faut auparavant que je l'aune en votre présence.

M. Patelin. Bon ! est-ce que je ne me fie pas à vous ?

M. Guillaume. Donnez, donnez ; je vais vous le faire porter, et vous m'en-verrez par le retour . . .

M. Patelin (*l'interrompant*). Le retour . . . non, non ; ne détournez pas vos gens, je n'ai que deux pas à faire d'ici chez moi . . . Comme vous dites, le tailleur aura plus de temps.

M. Guillaume. Laissez-moi vous donner un garçon qui me rapportera l'argent.

M. Patelin. Eh ! point, point. Je ne suis pas glorieux : il est presque nuit; et sous ma robe on prendra ceci pour un sac de procès.

M. Guillaume. Mais, monsieur, je vais toujours vous donner un garçon pour me . . .

M. Patelin (*l'interrompant*). Eh ! point de façon, vous dis-je . . . A cinq heures précises, trois cents trente écus, et l'oie à dîner . . . Oh, çà, il se fait tard : adieu, mon cher voisin, serviteur.

M. Guillaume. Serviteur, monsieur, serviteur. (*M. Patelin entre chez lui*).

Palaprat.

§ 86. *Scène du Grondeur.*

M. Grichard, *vieux médecin*, L'Olive, Ariste.

M. Grichard. Bourreau, me feras-tu toujours frapper deux heures à la porte ?

L'Olive. Monsieur, je travaillois au jardin. Au premier coup de marteau j'ai couru si vite, que je suis tombé en chemin.

M. Grichard. Je voudrois que tu te fusses rompu le cou, double chien ; que ne laisses-tu la porte ouverte ?

L'Olive. Eh ! monsieur, vous me grondâtes hier, à cause qu'elle l'étoit : quand elle est ouverte, vous vous fâchez; quand elle est fermée, vous vous fâchez aussi ; je ne sais plus comment faire.

M. Grichard. Comment faire !

Ariste. Mon frère, voulez-vous bien . . .

M. Grichard. Oh ! donnez-vous patience. Comment faire, coquin !

Ariste. Eh ! mon frère, laissez là ce valet, et souffrez que je vous parle de...

M. Grichard. Monsieur mon frère, quand vous grondez vos valets, on vous les laisse gronder en repos.

Ariste. Il faut lui laisser passer sa fougue.

M. Grichard. Comment faire, infâme !

L'Olive. Oh çà, monsieur, quand vous serez sorti, voulez-vous que je laisse la porte ouverte ?

M. Grichard. Non.

L'Olive. Voulez-vous que je la tienne fermée ?

M. Grichard. Non.

L'Olive. Si faut-il, monsieur . . .

M. Grichard. Encore ! Tu raisonneras, ivrogne ?

Ariste. Il me semble, après tout, mon frère, qu'il ne raisonne pas mal ; et l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable.

M. Grichard. Et il me semble à moi, monsieur mon frère, que vous raisonnez fort mal. Oui, l'on doit être bien aise d'avoir un valet raisonnable, mais non pas un valet raisonneur.

L'Olive. Morbleu ! j'enrage d'avoir raison.

M. Grichard. Te tairas-tu ?

L'Olive. Monsieur, je me ferois hacher : il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée ; choisissez, comment la voulez-vous ?

M. Grichard. Je te l'ai dit, mille fois, coquin. Je la veux . . . je la . . . . Mais voyez ce maraud-là ; est-ce à un valet à me venir faire des questions. Si je te prends, traître, je te montrerai comment je la veux. Vous riez, je pense, monsieur le jurisconsulte ?

Ariste. Moi ? Point. Je sais que les valets ne font jamais les choses comme on leur dit.

M. Grichard. Vous m'avez pourtant donné ce coquin-là . . .

Ariste. Je croyois bien faire.

M. Grichard. Oh ! je croyois ! . . . Sachez, monsieur le rieur, que je croyois n'est pas le langage d'un homme bien sensé.

Ariste. Et laissons cela, mon frère, et permettez que je vous parle d'une affaire plus importante, dont je serois bien aise . . .

M. Grichard. Non, je veux auparavant vous faire voir à vous-même comment je suis servi par ce pendard-là, afin que vous ne veniez pas après me dire que je me fâche sans sujet. Vous allez voir, vous allez voir. As-tu balayé l'escalier ?

L'Olive. Oui, monsieur, depuis le haut jusqu'en bas.

M. Grichard. Et la cour ?

L'Olive. Si vous y trouvez une ordure comme cela, je veux perdre mes gages.

M. Grichard. Tu n'as pas fait boire la mule ?

L'Olive. Ah ! monsieur ! demandez-le aux voisins qui m'ont vu passer.

M. Grichard. Lui as-tu donné l'avoine ?

L'Olive. Oui, monsieur, Guillaume y étoit présent.

M. Grichard. Mais tu n'as pas porté ces bouteilles de quinquina où je t'ai dit ?

L'Olive. Pardonnez-moi, monsieur, et j'ai rapporté les vides.

M. Grichard. Et mes lettres, les as-tu portée à la poste ?

L'Olive. Peste ! monsieur, je n'ai eu garde d'y manquer.

M. Grichard. Je t'ai défendu cent fois, de racler ton maudit violon, cependant j'ai entendu ce matin . . .

L'Olive. Ce matin ! Ne vous souvient-il pas que vous me le mîtes hier en mille pièces ?

M. Grichard. Je gagerois que ces deux voies de bois sont encore . . .

L'Olive. Elles sont logées, monsieur. Vraiment, depuis cela, j'ai aidé à Guillaume à mettre dans le grenier une charretée de foin ; j'ai arrosé tous les arbres du jardin, j'ai nettoyé les allées, j'ai béché trois planches, et j'achevois l'autre quand vous avez frappé.

M. Grichard. Oh ! il faut que je chasse ce coquin-là : jamais valet ne m'a fait enrager comme celui-ci. Il me feroit mourir de chagrin. Hors d'ici.

L'Olive. Que diable a-t-il mangé ?

Ariste (*le plaignant*). Retire-toi.

Brueys et Palaprat.

§ 87. *Scène du Port de Mer.*

LA SALINE, BRIGANTIN.

Brigantin. Au diable le chien de comite !

La Saline. Mais que vois-je ? Voici une rencontre de mauvaise augure !

Brigantin. Ah ! ah ! j'ai quelque idée d'avoir vu cette tête-là sur un autre corps.

La Saline. Je crois que c'est . . . . oui, parbleu, c'est lui-même.

Brigantin. Plus je confronte, plus... hé, c'est toi, mon cher la Saline ?

La Saline. Quoi ! c'est toi, mon cher Brigantin ? Que veut donc dire cet équipage ?

Brigantin. C'est un petit déshabillé de mer, comme tu vois, que je me suis fait faire pour mes exercices.

La Saline. Hé depuis quand donc es-tu dans la marine ?

Brigantin. J'y suis de la dernière promotion.

La Saline. J'entends, j'entends.

Brigantin. Et c'est le zèle que tu me connois pour le bien public qui m'a procuré cet emploi-là.

La Saline. Comment ?

Brigantin. Tu sais que j'ai toujours été fort amoureux des spectacles. Je m'étois dévoué de tout temps à y maintenir la paix et le silence ; et pour cela j'allois régulièrement à la comédie, où, le plus discrètement qu'il m'étoit possible, je m'emparois des épées, pour prévenir les querelles, et des tabatières, pour empêcher les éternumens.

La Saline. Tu rendois là un vrai service au public.

Brigantin. Je m'en serois assez bien trouvé, sans un petit malheur qui m'arriva.

La Saline. Quel malheur ?

Brigantin. Le jour d'une première représentation, un maudit animal, un auteur qui avoit intérêt que ce jour-là le spectacle ne fût pas paisible, me fit interrompre dans mon exercice. La justice prit mon zèle de travers, et avec quelque autre petite chose qu'elle interpréta aussi mal, elle alla jusqu'à me soupçonner de volerie, et me fit expédier un petit ordre pour Marseille. Je n'y fus pas plutôt arrivé, qu'il me fallut prendre le collier de l'ordre, et venir faire mes caravanes sur ces côtes.

Qui l'eût dit qu'un rivage, à mes yeux si funeste,
Dût présenter d'abord Pilade aux yeux d'Oreste ?

La Saline. Je vois, vraiment, que tu t'es fort orné l'esprit.

Brigantin. O diable ! les spectacles font bien un jeune homme. Mais toi, tu brillois autrefois dans le monde. Cet équipage-là t'efface diablement. Ne me débrouilleras-tu point un peu tout cela ?

La Saline. Bon ! ai-je jamais eu de réserve pour toi ? et peux-tu douter que je ne sois pas toujours le même ? L'amitié s'altère-t-elle, quand la vertu en est le fondement ?

Brigantin. Vous vous moquez, monsieur de la Saline.

La Saline. Ah ! mon enfant, les honnêtes gens sont maudits de la fortune ! le zèle du bien public t'a perdu ; une tendresse de conscience a ruiné mes affaires.

Brigantin. Une tendresse de conscience ?

La Saline. Oui. Je tenois une caisse à Paris, dont je faisois valoir l'argent un peu vigoureusement. Cette chienne de conscience se souleva contre moi. Je luttai quelque temps contre elle, mais enfin elle m'atterra : j'eus horreur de moi-même, et pour ne point rougir devant mes compatriotes, je m'exilai généreusement de mon pays. Il est vrai que j'emportai, sans y penser, le fond de la caisse.

Brigantin. On ne peut pas songer à tout.

La Saline. Mais je ne le portai pas loin. La mer, l'avare mer l'a tout englouti, et je n'ai sauvé du naufrage que mes scrupules et mon intégrité.

Brigantin. C'est le principal. Que fais-tu donc à présent ?

La Saline. Je suis réduit à servir un jeune homme dont l'amour me taille bien de la besogne ; et cet équipage n'est qu'un déguisement pour servir sa passion.

Brigantin. A qui en veut donc ton maître ici ?

La Saline. A la fille d'un certain juif chez qui je me suis introduit.

Brigantin. Son nom ?

La Saline. Je n'en ai pu encore retenir que la moitié : Hazaël . . . Raxa . . . Nimbrod... Iscarioth... Sabatin.

Brigantin. Quoi ! Benjamine ? la fille de M. Sabatin ?

La Saline. C'est cela même.

Brigantin. Diable, la jolie fille et le vilain père !

La Saline. Tu le connois ?

Brigantin. Trait pour trait. Tiens, l'usure, la dureté, la défiance, la fraude et le parjure, avec quelques règles d'arithmétique, n'est-ce pas ce qu'on appelle ici M. Sabatin ?

La Saline. Justement. Mais en récompense, la générosité, la tendresse, la franchise et la constance, avec une taille divine, le visage le plus gracieux, les yeux les plus brillans du monde, et mille autres menus attraits ; c'est ce qu'on appelle ici Benjamine.

Brigantin. La peste ! quelle pâte de fille !

La Saline. Cette fille-là, comme tu le vois, mérite assez qu'on ne s'épargne pas à la tirer des mains d'un père comme le sien ; qui, pour comble de dureté, la veut donner pour femme à un brutal d'armateur encore plus digne de notre indignation. Non, mon cher Brigantin, non ; ne souffrons point cette injuste alliance ; et que le sort ne nous ait pas rassemblés en vain.

Brigantin. Tu n'as qu'à dire.

La Saline. Me voilà déjà courtier de M. Sabatin : j'en ménage plus commodément les intérêts de mon maître, et pour peu que tu me secondes...

Brigantin. Volontiers : je suis tout à toi. Qu'y a-t-il à gagner ?

La Saline. Ta liberté. Pourquoi secouer la tête ? Si nous servons utilement mon maître, crois-tu qu'il manque de crédit, ou d'argent pour l'obtenir ?

Brigantin. Ce n'est pas cela.

La Saline. Quoi donc ?

Brigantin. Veux-tu que je te dise ? j'ai pris mon parti : je commence à me faire au service ; et d'ailleurs il y faudroit toujours revenir.

La Saline. Si bien donc que tu aimerois mieux ta liberté en argent ?

Brigantin. Sur ce pied-là, il n'y a point de danger que je n'affronte.

La Saline. Voici mon maître tout à propos.

Brigantin. Ciel ! c'est Léandre !

Brueys et Palaprat.

§ 88. DIALOGUES.—1*er Dialogue.*

DÉMOCRITE ET HÉRACLITE.

Comparaison entre ces deux Philosophes, où on donne l'Avantage au dernier, comme plus humain.

Démocrite. Je ne saurois m'accommoder d'une philosophie triste.

Héraclite. Ni moi d'une gaie. Quand on est sage, on ne voit rien dans le monde qui ne paroisse de travers et qui ne déplaise.

Démocrite. Vous prenez les choses d'un trop grand sérieux : cela vous fera mal.

Héraclite. Vous les prenez avec trop d'enjouement ; votre air moqueur est plutôt celui d'un satyre que d'un philosophe. N'êtes-vous point touché de voir le genre humain si aveugle, si corrompu, si égaré ?

Démocrite. Je suis bien plus touché de le voir si impertinent et si ridicule.

Héraclite. Mais, enfin, ce genre humain, dont vous riez, c'est le monde entier avec qui vous vivez ; c'est la société de vos amis, c'est votre famille, c'est vous-même.

Démocrite. Je ne me soucie guère de tous les fous que je vois, et je me crois sage en me moquant d'eux.

Héraclite. S'ils sont fous, vous n'êtes guère sage, ni bon, de ne les plaindre pas et d'insulter à leur folie. D'ailleurs, qui vous répond que vous ne soyez pas aussi extravagant qu'eux ?

Démocrite. Je ne puis l'être, pensant en toutes choses le contraire de ce qu'ils pensent.

Héraclite. Il y a des folies de diverses espèces. Peut-être qu'à force de contredire les folies des autres, vous vous jetez dans une extrémité contraire qui n'est pas moins folle.

Démocrite. Croyez-en ce qu'il vous plaira, et pleurez encore sur moi si vous avez des larmes de reste : pour moi, je suis content de rire des fous. Tous les hommes ne le sont-ils pas ? Répondez.

Héraclite. Hélas ! ils ne le sont que trop ; c'est ce qui m'afflige : nous convenons vous et moi en ce point, que les hommes ne suivent point la raison. Mais moi, qui ne veux pas faire comme eux, je veux suivre la raison qui m'o-

blige de les aimer ; et cette amitié me remplit de compassion pour leurs égaremens. Ai-je tort d'avoir pitié de mes semblables, de mes frères, de ce qui est pour ainsi dire une partie de moi-même? Si vous entriez dans un hôpital de blessés, ririez-vous de voir leurs blessures ? Les plaies du corps ne sont rien en comparaison de celles de l'âme. Vous auriez honte de votre cruauté, si vous aviez ri d'un malheureux qui a la jambe coupée: et vous avez l'inhumanité de vous divertir du monde entier qui a perdu la raison !

Démocrite. Celui qui a perdu une jambe est à plaindre, en ce qu'il ne s'est point ôté lui-même ce membre : mais celui qui perd la raison, la perd par sa faute.

Héraclite. Hé ! c'est en quoi il est plus à plaindre. Un insensé furieux, qui s'arracheroit lui-même les yeux, seroit encore plus digne de compassion qu'un autre aveugle.

Démocrite. Accommodons-nous. Il y a de quoi nous justifier tous deux. Il y a partout de quoi rire et de quoi pleurer. Le monde est ridicule, et j'en ris ; il est déplorable, et vous en pleurez. Chacun le regarde à sa mode, et suivant son tempérament. Ce qui est de certain, c'est que le monde est de travers. Pour bien faire, pour bien penser, il faut faire, il faut penser autrement que le grand nombre. Se régler par l'autorité et par l'exemple du commun des hommes, c'est le partage des insensés.

Héraclite. Tout cela est vrai ; mais vous n'aimez rien, et le mal d'autrui vous réjouit. C'est n'aimer ni les hommes, ni la vertu qu'ils abandonnent.

Fénélon.

§ 89.—2e. *Dialogue.*

Démosthène et Cicéron.

Parallèle de ces deux Orateurs, où l'on donne le Caractère de la véritable Eloquence.

Cicéron. Quoi ! prétends-tu que j'aie été un orateur médiocre.

Démosthène. Non pas médiocre ; car ce n'est pas sur une personne médiocre que je prétends avoir la supériorité. Tu a été sans doute un orateur célèbre. Tu avois de grandes parties ; mais souvent tu t'es écarté du point en quoi consiste la perfection.

Cicéron. Et toi, n'as-tu point eu de défauts ?

Démosthène. Je crois qu'on ne m'en peut reprocher aucun pour l'éloquence.

Cicéron. Peux-tu comparer la richesse de ton génie à la mienne ? toi qui es sec, sans ornement ; qui es toujours contraint par des bornes étroites et resserrées ; toi qui n'entends aucun sujet ; toi à qui on ne peut rien retrancher, tant la manière dont tu traites les sujets est, si j'ose me servir de ce terme, affamée ; au lieu que je donne aux miens une étendue qui fait paroître une abondance et une fertilité de génie qui a fait dire qu'on ne pouvoit rien ajouter à mes ouvrages.

Démosthène. Celui à qui on ne peut rien retrancher, n'a rien dit que de parfait.

Cicéron. Celui à qui on ne peut rien ajouter, n'a rien omis de tout ce qui pouvoit embellir son ouvrage.

Démosthène. Ne trouves-tu pas tes discours plus remplis de traits d'esprit que les miens ? Parle de bonne foi ; n'est-ce pas là la raison pour laquelle tu t'élèves au-dessus de moi ?

Cicéron. Je veux bien te l'avouer, puisque tu me parles ainsi. Mes pièces sont infiniment plus ornées que les tiennes. Elles marquent bien plus d'esprit, de tour, d'art, de facilité. Je fais paroître la même chose sous vingt manières différentes. On ne pouvoit s'empêcher, en entendant mes oraisons, d'admirer mon esprit, d'être continuellement surpris de mon art, de s'écrier sur moi, de m'interrompre pour m'applaudir et me donner des louanges. Tu devois être écouté fort tranquillement, et apparemment tes auditeurs ne t'interrompoient pas ?

Démosthène. Ce que tu dis de nous deux est vrai. Tu ne te trompes que dans la conclusion que tu en tires. Tu occupois l'assemblée de toi-même ; et moi, je ne l'occupois que des affaires dont je parlois. On t'admiroit ; et moi, j'étois oublié par mes auditeurs qui ne voyoient que le parti que je voulois leur faire prendre. Tu réjouissois par les traits de ton esprit; et moi, je frappois, j'abattois, j'atterrois par des coups de foudre. Tu faisois dire : Qu'il parle bien ! et moi, je faisois dire : Allons,

marchons contre Philippe. On te louoit ; on étoit trop hors de soi pour me louer. Quand tu haranguois, tu paroissois orné : on ne découvroit en moi aucun ornement : il n'y avoit dans mes pièces que des raisons précises, fortes, claires : ensuite des mouvemens semblables à des foudres, auxquels on ne pouvoit résister. Tu as été un orateur parfait, quand tu as été, comme moi, simple, grave, austère, sans art apparent ; en un mot, quand tu as été Démosthénique : mais lorsqu'on a senti en tes discours l'esprit, le tour et l'art ; alors tu n'étois que Cicéron, t'éloignant de la perfection, autant que tu t'éloignois de mon caractère.

Fénélon.

§ 90.—3e *Dialogue.*

HORACE ET VIRGILE.

Caractères de ces deux Poëtes.

Virgile. Que nous sommes tranquilles et heureux sur ces gazons toujours fleuris, au bord de cette onde si pure, auprès de ce bois odoriférant !

Horace. Si vous n'y prenez garde, vous allez faire une églogue. Les ombres n'en doivent point faire. Voyez Homère, Hésiode, Théocrite couronnés de lauriers : ils entendent chanter leurs vers ; mais ils n'en font plus.

Virgile. J'apprends avec joie que les vôtres sont encore, après tant de siècles, les délices des gens de lettres. Vous ne vous trompiez pas quand vous disiez dans vos odes d'un ton si assuré : Je ne mourrai pas tout entier.

Horace. Mes ouvrages ont résisté au temps, il est vrai ; mais il faut vous aimer autant que je le fais, pour n'être point jaloux de votre gloire. On vous place d'abord après Homère.

Virgile. Nos muses ne doivent point être jalouses l'une de l'autre ; leurs genres sont différens. Ce que vous avez de merveilleux, c'est la variété ; vos odes sont tendres, gracieuses, souvent véhémentes, rapides, sublimes. Vos satires sont simples, naïves, courtes, pleines de sel. On y trouve une profonde connoissance de l'homme, une philosophie très-sérieuse, avec un tour plaisant qui redresse les mœurs des hommes et qui les instruit en jouant. Votre art poétique montre que vous aviez toute l'étendue des connoissances acquises, et toute la force de génie nécessaire, pour exécuter les plus grands ouvrages, soit pour le poëme épique, soit pour la tragédie.

Horace. C'est bien à vous à parler de variété, vous qui avez mis dans vos églogues la tendresse naïve de Théocrite. Vos géorgiques sont pleines de peintures les plus riantes. Vous embellissez et vous passionnez toute la nature. Enfin, dans votre Enéide, le bel ordre, la magnificence, la force et la sublimité d'Homère éclatent partout.

Virgile. Mais je n'ai fait que le suivre pas à pas.

Horace. Vous n'avez point suivi Homère, quand vous avez traité les amours de Didon. Ce quatrième livre est tout original. On ne peut pas même vous ôter la louange d'avoir fait la descente d'Enée aux enfers plus belle que n'est l'évocation des âmes qui est dans l'Odyssée.

Virgile. Mes derniers livres sont négligés. Je ne prétendois pas les laisser si imparfaits. Vous savez que je voulus les brûler.

Horace. Quel dommage, si vous l'eussiez fait ! c'étoit une délicatesse excessive. On voit bien que l'auteur des géorgiques auroit pu finir l'Enéide avec le même soin. Je regarde moins cette dernière exactitude, que l'effort du génie, la conduite de tout l'ouvrage, la force et la hardiesse des peintures. A vous parler ingénument, si quelque chose vous empêche d'égaler Homère, c'est d'être plus poli, plus châtié, plus fini ; mais moins simple, moins fort, moins sublime : car d'un seul trait il met la nature toute nue devant les yeux.

Virgile. J'avoue que j'ai dérobé quelque chose à la simple nature, pour m'accommoder au goût d'un peuple magnifique et délicat sur toutes les choses qui ont rapport à la politesse. Homère semble avoir oublié le lecteur, pour ne songer à peindre en tout que la vraie nature. En cela je lui cède.

Horace. Vous êtes toujours ce modeste Virgile qui eut tant de peine à se produire à la cour d'Auguste. Je vous ai dit librement ce que j'ai pensé sur vos ouvrages ; dites-moi de même les défauts des miens. Quoi donc ! me croyez-vous incapable de les reconnoître ?

Virgile. Il y a, ce me semble, quelques endroits de vos odes qui pourroient être retranchés sans rien ôter au sujet,

et qui n'entrent point dans votre dessein. Je n'ignore point le transport que l'ode doit avoir : mais il y a des choses écartées, qu'un beau transport ne va point chercher. Il y a aussi quelques endroits passionnés, merveilleux, où vous remarquerez peut-être quelque chose qui y manque ou pour l'harmonie, ou pour la simplicité de la passion. Jamais homme n'a donné un tour plus heureux que vous à la parole, pour lui faire signifier un beau sens avec brièveté et délicatesse. Les mots deviennent tous nouveaux par l'usage que vous en faites : mais tout n'est pas également coulant : il y a des choses que je croirois un peu trop tournées.

Horace. Pour l'harmonie, je ne m'étonne pas que vous soyez si difficile. Rien n'est si doux et si nombreux que vos vers : leur cadence seule attendrit et fait couler les larmes des yeux...

Virgile. L'ode demande une autre harmonie, toute différente, que vous avez trouvée presque toujours, et qui est plus variée que la mienne.

Horace. Enfin, je n'ai fait que de petits ouvrages. J'ai blâmé ce qui est mal : j'ai montré les règles de ce qui est bien : mais je n'ai rien exécuté de grand, comme votre poëme héroïque.

Virgile. En vérité, mon cher Horace, il y a déjà trop long-temps que nous nous donnons des louanges pour d'honnêtes gens : j'en ai honte. Finissons.

Fénélon.

§ 91.—4e *Dialogue.*

Homère et Esope.

Amour des Hommes pour le Merveilleux.

Hom. En vérité toutes les fables que vous venez de me réciter ne peuvent être assez admirées. Il faut que vous ayez beaucoup d'art pour déguiser ainsi, en petits contes, les instructions les plus importantes que la morale puisse donner, et pour couvrir vos pensées sous des images aussi justes et aussi familières que celles-là.

Es. Il m'est bien doux d'être loué sur cet art, par vous qui l'avez si bien entendu.

Hom. Moi ! je ne m'en suis jamais piqué.

Es. Quoi ! n'avez-vous pas prétendu cacher de grands mystères dans vos ouvrages.

Hom. Hélas ! point du tout.

Es. Cependant tous les savans de mon âge le disoient. Il n'y avoit rien dans l'Iliade, ni dans l'Odyssée, à quoi ils ne donnassent les allégories les plus belles du monde. Ils soutenoient que tous les secrets de la théologie, de la physique, de la morale et des mathématiques même étoient renfermées dans ce que vous aviez écrit. Véritablement il y avoit quelque difficulté à les développer ; où l'un trouvoit un sens moral, l'autre en trouvoit un physique : mais à cela près, ils convenoient que vous aviez tout dit à qui le comprenoit bien.

Hom. Sans mentir, je m'étois bien douté que de certaines gens ne manqueroient point d'entendre finesse où je n'en avois point entendu. Comme il n'est rien tel que de prophétiser des choses éloignées, en attendant l'événement, il n'est rien tel aussi que de débiter des fables, en attendant l'allégorie.

Es. Il falloit que vous fussiez bien hardi, pour vous reposer sur vos lecteurs du soin de mettre des allégories dans vos poëmes. Où en eussiez-vous été, si on les eût pris au pied de la lettre ?

Hom Eh bien ! ce n'eût pas été un grand malheur.

Es. Quoi ! ces dieux qui s'estropient les uns les autres ; ce foudroyant Jupiter qui, dans une assemblée de divinités, menace l'auguste Junon de la battre ; ce Mars qui, étant blessé par Diomède, crie, dites-vous, comme neuf ou dix mille hommes, et n'agit pas comme un seul ; tout cela eût été bon sans allégorie ?

Hom. Pourquoi non ? vous vous imaginez que l'esprit humain ne cherche que le vrai ; détrompez vous. L'esprit humain et le faux sympathisent extrêmement. Si vous avez la vérité à dire, vous ferez fort bien de l'envelopper dans des fables. Elle en plaira beaucoup plus. Si vous voulez dire des fables, elles pourront bien plaire sans contenir aucune vérité. Ainsi le vrai a besoin d'emprunter la figure du faux, pour être agréablement reçu dans l'esprit humain ; mais le faux y entre bien sous sa propre figure ; car c'est le lieu de sa naissance et de sa demeure ordinaire, et le vrai y est étranger. Je vous dirai bien plus ; quand je me fusse tué à imaginer des fables allégoriques, il eût bien pu arriver que la

plupart des gens auroient pris la fable, comme une chose qui n'eût point trop été hors d'apparence, et auroient laissé là l'allégorie ; et en effet vous devez savoir que mes dieux, tels qu'ils sont, et tous mystères à part, n'ont point été trouvés ridicules.

Es. Cela me fait trembler. Je crains furieusement que l'on ne croie que mes bêtes aient parlé, comme elles font dans mes apologues.

Hom. Voilà une plaisante peur.

Es. Eh quoi ! si l'on a bien cru que les dieux aient pu tenir les discours que vous leur avez prêtés ; pourquoi ne croira-t-on pas que les bêtes aient parlé de la manière dont je les ai fait parler ?

Hom. Ah ! ce n'est pas la même chose. Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux ; mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages.

Fontenelle.

§ 92.—5e *Dialogue.*

Socrate et Montaigne.

Le Cœur de l'Homme est toujours le même.

Montaigne. C'est donc vous, divin Socrate ! que j'ai de joie de vous voir ! je suis tout fraîchement venu en ce pays-ci, et dès mon arrivée, je me suis mis à vous y chercher. Enfin, après avoir rempli mon livre de votre nom et de vos éloges, je puis m'entretenir avec vous, et apprendre comment vous possédiez cette vertu si naïve, dont les allures étoient si naturelles, et qui n'avoit point d'exemple, même dans les heureux siècles où vous viviez.

Soc. Je suis bien aise de voir un mort, qui me paroît avoir été philosophe ; mais comme vous êtes nouvellement venu de là-haut, et qu'il y a long-temps que je n'ai vu ici personne, trouvez bon que je vous demande des nouvelles. Comment va le monde ? n'est-il pas bien changé?

Mont. Extrêmement. Vous ne le reconnoîtriez pas.

Soc. J'en suis ravi. Je m'étois toujours bien douté qu'il falloit qu'il devînt meilleur, et plus sage qu'il n'étoit de mon temps.

Mont. Que voulez-vous dire ? il est plus fou et plus corrompu qu'il n'a jamais été. C'est le changement dont je voulois parler ; et je m'attendois bien à savoir de vous l'histoire du temps que vous avez vu, et où régnoit tant de probité et de droiture.

Soc. Et moi, je m'attendois au contraire à apprendre des merveilles du siècle où vous venez de vivre. Quoi ! les hommes d'à présent ne se sont point corrigés des sottises de l'antiquité ?

Mont. Je crois que c'est parce que vous êtes ancien que vous parlez de l'antiquité si familièrement ; mais sachez qu'on a grand sujet d'en regretter les mœurs, et que de jour en jour tout empire.

Soc. Cela se peut-il ? il me semble que de mon temps, les choses alloient déjà bien de travers. Je croyois qu'à la fin, elles prendroient un train plus raisonnable, et que les hommes profiteroient de l'expérience de tant d'années.

Mont. Et les hommes font-ils des expériences ? ils sont faits comme les oiseaux qui se laissent toujours prendre dans les mêmes filets, où l'on a déjà pris cent mille oiseaux de leur espèce. Il n'y a personne qui n'entre tout neuf dans la vie, et les sottises des pères sont perdues pour les enfans.

Soc. Mais pourquoi ne fait-on point d'expériences ? Je croirois que le monde devroit avoir une vieillesse plus sage et plus réglée que n'a été sa jeunesse.

Mont. Les hommes de tous les siècles ont les mêmes penchans sur lesquels la raison n'a aucun pouvoir. Ainsi partout où il y a des hommes, il y a des sottises, et les mêmes sottises.

Soc. Et sur ce pied-là, comment voudriez-vous que les siècles de l'antiquité eussent mieux valu que le siècle d'aujourd'hui ?

Mont. Ah ! Socrate, je savois bien que vous aviez une manière particulière de raisonner, et d'envelopper si adroitement ceux à qui vous aviez affaire, dans les argumens dont ils ne prévoyoient pas la conclusion, que vous les ameniez où il vous plaisoit ; et c'est ce que vous appeliez être la sage-femme de leurs pensées, et les faire accoucher. J'avoue que me voilà accouché d'une proposition toute contraire à celle que j'avançois. Cependant je ne saurois encore me rendre. Il est sûr qu'il ne se trouve plus de ces âmes vigoureuses et roides de l'antiquité ; des Aristide, des Phocion, des Périclès, ni enfin des Socrate.

Soc. A quoi tiennent-ils ? Est-ce que la nature s'est épuisée ? est-ce qu'elle n'a plus la force de produire ces grandes âmes? Et pourquoi ne se seroit-elle encore épuisée en rien, hormis en hommes raisonnables ? Aucun de ses ouvrages n'a dégénéré ; pourquoi n'y auroit-il que les hommes qui dégénérassent ?

Mont. C'est un point de fait, ils dégénèrent. Il semble que la nature nous ait autrefois montré quelques échantillons de grands hommes, pour nous persuader qu'elle en auroit su faire, si elle avoit voulu, et qu'ensuite elle ait fait tout le reste avec assez de négligence.

Soc. Prenez garde à une chose. L'antiquité est un objet d'une espèce particulière ; l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès, et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressembloient. Ce qui fait, d'ordinaire, qu'on est prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle, et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut, pour abaisser ses contemporains. Quand nous vivions, nous estimions nos ancêtres plus qu'ils ne méritoient ; et à présent notre postérité nous estime plus que nous ne méritons ; mais, et nos ancêtres, et nous, et notre postérité, tout cela est bien égal ; et je crois que le spectacle du monde seroit bien ennuyeux pour qui le regarderoit d'un certain œil ; car c'est toujours la même chose.

Mont. J'aurois cru que tout étoit en mouvement, que tout changeoit, et que les siècles différens avoient leurs différens caractères, comme les hommes. En effet, ne voit-on pas des siècles savans, et d'autres qui sont ignorans ? N'en voit-on pas de naïfs, et d'autres qui sont plus rafinés ? N'en voit-on pas de sérieux et de badins, de polis et de grossiers ?

Soc. Il est vrai.

Mont. Et pourquoi donc n'y aura-t-il pas des siècles plus vertueux et d'autres plus méchans ?

Soc. Ce n'est pas une conséquence. Les habits changent, mais ce n'est pas à dire que la figure des corps change aussi. La politesse ou la grossièreté, la science ou l'ignorance ; le plus ou le moins d'une certaine naïveté ; le génie sérieux ou badin ; ce ne sont là que les dehors de l'homme, et tout cela change ; mais le cœur ne change point, et tout l'homme est dans le cœur. On est ignorant dans un siècle, mais la mode d'être savant peut venir ; on est intéressé, mais la mode d'être désintéressé ne viendra point. Sur ce nombre prodigieux d'hommes assez déraisonnables qui naissent en cent ans, la nature en a peut-être deux ou trois douzaines de raisonnables qu'il faut qu'elle répande par toute la terre ; et vous jugez bien qu'il ne se trouvent jamais nulle part en assez grande quantité, pour y faire une mode de vertu et de droiture.

Mont. Cette distribution d'hommes raisonnables se fait-elle également ? Il pourroit bien y avoir des siècles mieux partagés les uns que les autres.

Soc. La nature agit toujours avec beaucoup de règle ; mais nous ne jugeons pas comme elle agit.

Fontenelle.

§ 93.—6e *Dialogue.*

Sénèque et Scarron.

La vraie Sagesse consiste dans la Pratique.

Sénèque. Vous me comblez de joie en m'apprenant que les stoïciens subsistent encore, et que dans ces derniers temps vous avez fait profession de cette secte.

Scarron. J'ai été, sans vanité, plus stoïcien que vous, plus que Chrisippe et plus que Zénon votre fondateur. Vous étiez tous en état de philosopher à votre aise ; vous, en votre particulier, vous aviez des richesses immenses ; pour les autres, ou ils ne manquoient pas de bien, ou ils jouissoient d'une assez bonne santé, ou enfin ils avoient tous leurs membres ; ils alloient, ils venoient à la manière ordinaire des hommes. Mais moi, j'étois dans une très-mauvaise fortune, tout contrefait, presque sans figure humaine, immobile, attaché à un lieu comme un tronc d'arbre, souffrant continuellement ; et j'ai fait voir que tous ces maux s'arrêtoient au corps, et ne pouvoient passer jusqu'à l'âme du sage ; le chagrin a toujours eu la honte de ne pouvoir entrer chez moi par tous les chemins qu'il s'étoit faits.

Sénèque. Je suis ravi de vous entendre parler ainsi. A votre langage seul, je vous reconnoîtrois pour un grand stoï-

cien. Et n'étiez-vous pas l'admiration de votre siècle ?

Scarron. Oui, je l'étois. Je ne me contentois pas de souffrir mes maux avec patience, je leur insultois par les railleries. La fermeté eût fait honneur à un autre, mais j'allois jusqu'à la gaieté.

Sénèque. O sagesse stoïcienne ! tu n'es donc pas une chimère, comme on se le persuade ! Tu te trouves parmi les hommes, et voici un sage que tu n'avois pas rendu moins heureux que Jupiter même. Venez, que je vous présente à Zénon, et à nos autres stoïciens; je veux qu'ils voient le fruit des admirables leçons qu'ils ont données au monde.

Scarron. Vous m'obligerez beaucoup, de me faire connoître à des morts si illustres.

Sénèque. Comment vous nommerai-je à eux ?

Scarron. Scarron.

Sénèque. Scarron ? Je connois ce nom-là. N'ai-je pas ouï parler de vous à plusieurs modernes qui sont ici ?

Scarron. Cela se peut.

Sénèque. N'avez-vous pas fait quantité de vers plaisans, comiques ?

Scarron. Oui ; j'ai même été l'inventeur d'un genre de poésie qu'on appelle le *Burlesque.* C'est tout ce qu'il y a de plus outré en fait de plaisanteries.

Sénèque. Mais vous n'étiez donc pas un philosophe ?

Scarron. Pourquoi non ?

Sénèque. Ce n'est pas l'occupation d'un stoïcien, que de faire des ouvrages de plaisanterie, et de songer à faire rire.

Scarron. Oh ! je vois bien que vous n'avez pas compris les perfections de la plaisanterie. Toute sagesse y est renfermée. On peut tirer du ridicule de tout ; j'en tirerois de vos ouvrages mêmes, si je voulois, et fort aisément ; mais tout ne produit pas du sérieux, et je vous défie de tourner jamais mes ouvrages de manière qu'ils en produisent. Cela ne veut-il pas dire que le ridicule domine partout, et que les choses du monde ne sont pas faites pour être traitées sérieusement ? J'ai mis en vers burlesques la divine Enéide de votre Virgile ; et l'on ne sauroit mieux faire voir que le magnifique et le ridicule sont si voisins qu'ils se touchent. Tout ressemble à ces ouvrages de perspective, où des figures dispersées çà et là, vous forment, par exemple, un empereur, si vous le regardez d'un certain point ; changez ce point de vue, ces mêmes figures vous représente un gueux.

Sénèque. Je vous plains de ce qu'on n'a pas compris que vos vers badins fussent faits pour mener les gens à des réflexions si profondes. On vous eût respecté plus qu'on n'a fait, si l'on eût su combien vous étiez grand philosophe ; mais il n'étoit pas facile de le deviner, par les pièces qu'on dit que vous avez donnée au public.

Scarron. Si j'avois fait de gros volumes pour prouver que la pauvreté, les maladies, ne doivent donner aucune atteinte à la gaieté du sage, n'eussent-ils pas été dignes d'un stoïcien ?

Sénèque. Cela est sans difficulté.

Scarron. Et j'ai fait je ne sais combien d'ouvrages, qui prouvent que malgré la pauvreté, malgré les maladies, j'avois cette gaieté ; cela ne vaut-il pas mieux ? Vos traités de morale ne sont que des spéculations sur la sagesse ; mais mes vers en étoient une pratique continuelle.

Sénèque. Je suis certain que votre prétendue sagesse n'étoit pas un effet de votre raison, mais de votre tempérament.

Scarron. Et c'est-là la meilleure espèce de sagesse qui soit au monde.

Sénèque. Bon ! ce sont de plaisans sages, que ceux qui le sont par tempérament. S'ils ne sont pas fous, doit-on leur en tenir compte ? Le bonheur d'être vertueux peut quelquefois venir de la nature, mais le mérite de l'être ne peut jamais venir que de la raison.

Scarron. On ne fait ordinairement guère de cas de ce que vous appelez un mérite ; car si un homme a quelque vertu, et qu'on puisse démêler qu'elle ne lui soit pas naturelle, on ne la compte presque pour rien. Il sembleroit pourtant que parce qu'elle est acquise à force de soins, elle en devroit être plus estimée ; n'importe, c'est un pur effet de la raison, on ne s'y fie pas.

Sénèque. On doit encore moins se fier à l'inégalité du tempérament de vos sages. Ils ne sont sages que selon qu'il plaît à leur sang. Il faudroit savoir comment les parties intérieures de leur corps sont disposées, pour savoir jusqu'où ira leur vertu. Ne vaut-il pas mieux incomparablement ne se laisser conduire qu'à la raison, et se rendre si indépendant de la nature, qu'on soit en état de n'en craindre plus de surprises ?

Scarron. Ce seroit le meilleur, si cela

étoit possible ; mais par malheur la nature garde toujours ses droits ; elle a ses premiers mouvemens qu'on ne lui peut jamais ôter ; ils ont souvent bien fait du chemin avant que la raison en soit avertie ; et quand elle s'est mise enfin en devoir d'agir, elle trouve déjà bien du désordre : encore est-ce une grande question que de savoir si elle pourra le réparer. En vérité, je ne m'étonne pas si l'on voit tant de gens qui ne se fient pas tout à fait à la raison.

Sénèque. Il n'appartient pourtant qu'à elle de gouverner les hommes, et de régler tout dans l'univers.

Scarron. Cependant elle n'est guère en état de faire valoir son autorité. J'ai ouï dire que quelque cent ans après votre mort, un philosophe Platonicien demanda à l'empereur qui régnoit alors, une petite ville de Calabre toute ruinée, pour la rebâtir, la policer selon les lois de la république de Platon, et l'appeler Platonopolis ; mais l'empereur la refusa au philosophe, et ne se fia pas assez à la raison du divin Platon, pour lui donner le gouvernement d'une bicoque. Jugez par là combien la raison a perdu de son crédit. Si elle étoit estimable le moins du monde, il n'y auroit que les hommes qui la pussent estimer, et les hommes ne l'estiment pas.

Fontenelle.

§ 94.—7e *Dialogue.*

ARISTOPHANE ET LE PÈRE BRUMOI.

But de la Comédie chez les Grecs.

Aristophane. J'ai entendu parler ici de votre théâtre des Grecs. On dit que vous me justifiez assez bien de la mort de Socrate, à laquelle je ne contribuai pas plus qu'à la vôtre ; mais j'ai été fort étonné d'apprendre que vous ayez rendu si peu de justice à la comédie de mon temps. Selon vous, elle se sentoit encore, non-seulement de la licence, mais de la grossièreté du siècle de Thespis. Savez-vous, mon révérend père, que, pour débiter une pareille impertinence, ce n'étoit pas la peine d'avoir passé une partie de votre vie sur le théâtre des Grecs ?

Le Père Brumoi. On voit bien que vous usez du privilége des morts ; mais passons. Quoi ! vous justifierez ces personnalités cruelles qui flétrissoient l'honneur de vos premiers citoyens, cette licence odieuse qui scandalisoit la pudeur ?

Aristophane. J'excuse vos réflexions sur le scandale ; vos mœurs sont devenues si pures !

Le Père Brumoi. Aristophane, vous n'avez pas changé de caractère.

Aristophane. Mais vous me semblez d'une morale bien rigide. Apprenez, mon révérend père, que jamais la muse comique n'a joué un rôle plus brillant, plus honorable, que celui qu'elle jouoit de mon temps, que les autres nations n'ont eu que des tréteaux, et qu'Athènes seule peut se glorifier d'avoir eu un théâtre.

Le Père Brumoi. Vous n'y pensez pas, Aristophane ; et notre divin Molière ?

Aristophane. J'excepte celui-là ; il méritoit d'être né dans l'Attique.

Le Père Brumoi. Eh, comment me persuaderez-vous ces étranges paradoxes ?

Aristophane. Par les faits. La comédie telle que j'en avois donné le plan, étoit liée à la constitution même de l'état ; elle étoit un des principaux ressorts du gouvernement ; et lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon, et beaucoup d'autres qui avoient part à l'administration, je me conformois à l'esprit, et je suivois les ordres secrets de la république.

Le Père Brumoi. Vous me surprenez.

Aristophane. M'eût-elle décerné une couronne de l'olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avois rempli les devoirs d'un excellent citoyen ? Mais je veux vous étonner davantage. Le genre de comédie dont je fus l'inventeur, étoit le seul qui convînt au gouvernement d'Athènes. Dans une démocratie, dont le principe est l'égalité, où l'état ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'étoit plus nécessaire qu'un poëte comique, qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençoit à devenir suspecte, et qui pouvoient abuser de leur crédit, soit pour corrompre les anciennes mœurs, soit pour amener des révolutions ; enfin, il falloit un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, étoient à portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen plus doux que l'ostracisme et que

les équivalens de cette peine employés dans d'autres états, servoient en même temps de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer, qui vous paroît si cruel, étoit un engagement que l'auteur prenoit avec la vérité. Mes pièces n'étoient point de ces satires clandestines et ténébreuses ; elles étoient représentées dans des jours solennels, le peuple et les magistrats assemblés. Enfin, elles étoient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avoit pas prononcé de peine.

Le Père Brumoi. Vous me dites le mot d'une énigme de vingt siècles. Avouez pourtant que l'abus de cette liberté comique étoit à craindre, et qu'il étoit difficile qu'elle se renfermât toujours dans les bornes du vrai. Vous-même, peut-être . . . .

Aristophane. Vous ne récuserez pas le témoignage d'un ami de Socrate, de Platon, qui m'appeloit l'historien le plus fidèle des mœurs d'Athènes : mais ce qui vous prouvera mieux encore la noble franchise de mon caractère, c'est qu'en effet, il m'arriva de me tromper une fois, et de traiter Lamachus, à peu près comme j'avois traité Socrate. Eh bien, j'osai me rétracter en public, tant une fermeté courageuse et vraie étoit l'attribut auquel je me faisois reconnoître.

Le Père Brumoi. Et pourquoi ne pas vous rétracter aussi sur Socrate ?

Aristophane. Vous pouvez tirer la conséquence.

Le Père Brumoi. La mort de ce philosophe laissera subsister contre vous un préjugé que le temps aura peine à détruire.

Aristophane. S'il eût profité de ma comédie, en gardant plus de ménagemens, il eût échappé à sa destinée. La liberté de penser est permise, sans doute, mais le gouvernement a droit d'imposer le silence.

Le Père Brumoi. Vous me donnez des idées toutes nouvelles sur un art que je croyois connoître ; j'avoue que je n'avois jamais considéré la comédie sous ces rapports.

Aristophane. Si vous aviez saisi l'esprit des miennes, vous eussiez découverts ces rapports intimes qu'elles avoient avec l'administration publique. Vous m'eussiez vu, dans la comédie des Acharnaniens, déconcerter les mesures du roi de Perse ; livrer le secret des dépêches de ses ambassadeurs à la république ; précautionner ma patrie contre leurs insinuations dangereuses ; en un mot, le prince lui-même fut forcé de reconnoître que mes conseils tendoient au bien d'Athènes, et je ne me laissai point séduire par cette louange. Les Lacédémoniens m'en donnèrent une bien plus flatteuse encore, lorsqu'ils posèrent pour préliminaires d'une paix avec les Athéniens, la restitution d'Egine, parce que mon patrimoine étoit dans cette île, et qu'ils vouloient se venger de la supériorité que ma patrie avoit conservée pendant la guerre par mes conseils. Si vous aviez rassemblé ces témoignages de mon siècle, vous auriez vu que sous le masque de Thalie, je gouvernois le peuple le plus éclairé de la Grèce, et vous n'auriez pas donné occasion à tant d'écrivains obscurs de répéter que de mon temps, la comédie étoit encore voisine du chariot de Thespis.

Le Père Brumoi. Votre liberté cependant fut condamnée, et même abrogée quelque temps après vous.

Aristophane. Oui, lorsque les lois se corrompirent, lorsque l'équilibre de la démocratie ne subsistoit plus, puisqu'il y avoit des gens assez puissans pour gêner les plaisirs du peuple.

Le Père Brumoi. Convenez, du moins, que cette licence eût été déplacée sous tout autre gouvernement.

Aristophane. Je l'avoue, et c'est pour cela que je vous ai dit que les autres nations avoient à peine eu des tréteaux, si on compare leurs théâtres à celui d'Athènes. Dans l'orient, par exemple, et sous l'empire du grand roi, toute comédie eût été contraire aux principes de son gouvernement arbitraire. Ce n'est point à des esclaves de s'amuser d'autres esclaves : le rire est incompatible avec la servitude. Les grands, d'ailleurs, sont trop puissans dans ce genre d'états, pour que l'on ose les juger. L'unique intérêt des peuples est de tâcher d'adoucir leur joug, non par des représentations libres et courageuses, qui ne peuvent se supposer dans une pareille constitution, mais en enveloppant quelques vérités du voile timide des allégories, des fables, des paraboles : aussi ce genre d'écrire est-il né dans l'orient.

Dans une monarchie tempérée par les lois et par les mœurs, votre Molière a fixé les justes bornes de la liberté comique. Il

a dû respecter le gouvernement qui pouvoit employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur contre tout ce qui pouvoit blesser les bienséances de la société ; contre ces disputes ridicules qui finissent quelquefois par devenir sanglantes ; contre la dépravation des mœurs et la confusion des rangs ; contre les fausses notions de l'honneur, ou, ce qui ne seroit pas moins important, contre les principes qui tendroient à affoiblir ce ressort des monarchies, et les dangereux exemples qui pourroient en résulter. Enfin la comédie fut de mon temps ce qu'elle devoit être. On dit qu'elle dégénère tous les jours parmi vous, et j'en suis fâché : car votre nation avoit beaucoup de trait de ressemblance avec la mienne.

Le Père Brumoi. Vous venez de me parler de votre art en politique, et je vois bien que je n'avois lu le théâtre des Grecs qu'en scholiaste.

Aristophane. C'est qu'en général il y a bien de la témérité à vouloir juger de ce qui se passoit il y a deux mille ans, tandis que nous avions tant de peine à rencontrer juste sur les événemens qui se passoient sous nos yeux.

Palissot.

§ 95—8e *Dialogue.*

LOUIS XII ET FRANÇOIS Ier.

Il vaut mieux être Père de la Patrie, en gouvernant son Royaume en Paix, que d'être grand Conquérant.

Louis XII. Mon cher cousin, dites-moi des nouvelles de la France. J'ai toujours aimé mes sujets comme mes enfans. J'avoue que j'en suis en peine. Vous étiez bien jeune, en toute manière, quand je vous laissai la couronne. Comment avez-vous gouverné mon pauvre royaume ?

François I. J'ai eu quelques malheurs ; mais, si vous voulez que je vous parle franchement, mon règne a donné à la France bien plus d'éclat que le vôtre.

Louis XII. O mon Dieu ! c'est cet éclat que j'ai toujours craint. Je vous ai connu, dès votre enfance, d'un naturel à ruiner les finances, à hasarder tout pour la guerre, à ne rien soutenir avec patience, à renverser le bon ordre au-dedans de l'état, et à tout gâter pour faire parler de vous.

François I. C'est ainsi que les vieilles gens sont toujours préoccupés contre ceux qui doivent être leurs successeurs ; mais voici le fait. J'ai soutenu une horrible guerre contre Charles-Quint, empereur et roi d'Espagne. J'ai gagné, en Italie, les fameuses batailles de Marignan contre les Suisses, et de Cérisoles contre les Impériaux. J'ai vu le roi d'Angleterre ligué avec l'empereur contre la France ; et j'ai rendu leurs efforts inutiles. J'ai cultivé les sciences. J'ai mérité d'être immortalisé par les gens de lettres ; j'ai fait revivre le siècle d'Auguste au milieu de ma cour. J'y ai mis la magnificence, la politesse, l'érudition et la galanterie. Avant moi, tout étoit grossier, pauvre, ignorant, Gaulois. Enfin, je me suis fait nommer le Père des Lettres.

Louis XII. Cela est beau ; et je ne veux point en diminuer la gloire ; mais j'aimerois mieux encore que vous eussiez été le père du peuple, que le père des lettres. Avez-vous laissé les François dans la paix et l'abondance ?

François I. Non : mais mon fils, qui est jeune, soutiendra la guerre ; et ce sera à lui à soulager enfin les peuples épuisés. Vous les ménagiez plus que moi ; mais aussi vous faisiez foiblement la guerre.

Louis XII. Vous l'avez donc fait, sans doute, avec de grands succès ! Quelles sont vos conquêtes ? Avez-vous pris le royaume de Naples ?

François I. Non ; j'ai eu d'autres expéditions à faire.

Louis XII. Du moins, vous avez conservé le Milanois ?

François I. Il m'est arrivé bien des accidens imprévus.

Louis XII. Quoi donc ! Charles-Quint vous l'a enlevé ? Avez-vous perdu quelque bataille ? Parlez : vous n'osez tout dire ?

François I. Je fus pris dans une bataille à Pavie.

Louis XII. Comment, pris ! Hélas ! en quels abîmes s'est-il jeté par de mauvais conseils ? C'est donc ainsi que vous m'avez surpassé à la guerre ? Vous avez replongé la France dans les malheurs qu'elle souffrit sous le roi Jean. O pauvre France, que je te plains ! Je l'avois bien prévu. Hé bien, je vous entends : il a fallu rendre des provinces entières, et payer des sommes immenses. Voilà à quoi aboutit ce faste, cette hau-

teur, cette témérité, cette ambition. Et la justice . . . comment va-t-elle ?

François I. Elle m'a donné de grandes ressources. J'ai vendu les charges de magistrature.

Louis XII. Et les juges qui les ont achetées, vendront à leur tour la justice. Mais tant de sommes levées sur le peuple, ont-elles été bien employées pour lever et faire subsister les armées avec économie ?

François I. Il en a fallu une partie pour la magnificence de ma cour.

Louis XII. Je parie que vos maîtresses y ont eu une plus grande part que les meilleurs officiers de l'armée. Si bien donc que le peuple est ruiné, la guerre encore allumée, la justice vénale, la cour livrée à toutes les folies des femmes galantes, tout l'état en souffrance. Voilà ce règne si brillant qui a effacé le mien ! Un peu de modération vous auroit fait bien plus d'honneur.

François I. Mais j'ai fait plusieurs grandes choses qui m'ont fait louer comme un héros : on m'appelle le grand roi François.

Louis XII. C'est-à-dire que vous avez été flatté pour votre argent, et que vous vouliez être héros aux dépens de l'état, dont la seule prospérité devoit faire toute votre gloire.

François I. Non : les louanges qu'on m'a données étoient sincères.

Louis XII. Hé, y a-t-il quelque roi si foible et si corrompu, à qui on n'ait pas donné autant de louanges que vous en avez reçu ? Donnez-moi le plus indigne de tous les princes, on lui donnera tous les éloges qu'on vous a donnés. Après cela, achetez des louanges par tant de sang et par tant de sommes qui ruinent un royaume.

François I. Du moins j'ai eu la gloire de me soutenir avec constance dans mes malheurs.

Louis XII Vous auriez mieux fait de ne vous mettre jamais dans le besoin de faire éclater cette constance ; le peuple n'avoit que faire de cet héroïsme. Le héros ne s'est-il point ennuyé en prison ?

François I. Oui, sans doute ; et j'achetai la liberté bien chèrement.

Fénélon.

§ 96.—9e *Dialogue.*

CHARLES-QUINT *et un Jeune Moine de Saint Just.*

On cherche souvent la Solitude par Inquiétude ; et ceux qui sont accoutumés au Fracas ne sauroient s'accoutumer à la Retraite.

Charles V. Allons, mon frère, il est temps de se lever. Vous dormez trop pour un jeune novice qui doit être fervent.

Le Moine. Quand voulez-vous que je dorme, sinon pendant que je suis jeune ? Le sommeil n'est point incompatible avec la ferveur.

Charles V. Quand on aime l'office, on est bientôt éveillé.

Le Moine. Oui, quand on a l'âge de votre majesté : mais au mien, on dort tout debout.

Charles V. Hé bien, mon frère, c'est aux gens de mon âge à éveiller la jeunesse trop endormie.

Le Moine. Est-ce que vous n'avez plus rien de meilleur à faire ? Après avoir si long-temps troublé le repos du monde entier, ne sauriez-vous me laisser le mien ?

Charles V. Je trouve qu'en se levant ici de bon matin, on est encore bien en repos dans cette profonde solitude.

Le Moine. Je vous entends, sacrée majesté. Quand vous vous êtes levé ici de bon matin, vous y trouvez la journée bien longue : vous êtes accoutumé à un plus grand mouvement : avouez-le sans façon ; vous vous ennuyez de n'avoir ici qu'à prier Dieu, qu'à monter vos horloges, qu'à éveiller de pauvres novices qui ne sont pas coupables de votre ennui.

Charles V. J'ai ici douze domestiques que je me suis réservés.

Le Moine. C'est une triste conversation pour un homme qui étoit en commerce avec toutes les nations connues.

Charles V. J'ai un petit cheval pour me promener dans ce beau vallon orné d'orangers, de myrtes, de grenadiers, de lauriers, et de mille fleurs, au pied de ces belles montagnes de l'Estramadure, couvertes de troupeaux innombrables.

Le Moine. Tout cela est beau ; mais tout cela ne parle point. Vous voudriez un peu de bruit et de fracas.

Charles V. J'ai cent mille écus de pension.

Le Moine. Assez mal payés. Le roi votre fils n'en a guère de soin.

Charles V. Il est vrai qu'on oublie bientôt les gens qui se sont dépouillés et dégradés.

Le Moine. Ne comptiez-vous pas là-dessus, quand vous avez quitté vos couronnes ?

Charles V. Je vois bien que cela devoit être ainsi.

Le Moine. Si vous avez compté là-dessus, pourquoi vous étonnez-vous de le voir arriver ? Tenez-vous-en à votre premier projet : renoncez à tout ; oubliez tout ; ne désirez plus rien ; reposez-vous, et laissez reposer les autres.

Charles V. Mais je vois que mon fils, après la bataille de Saint-Quentin, n'a pas su profiter de la victoire : il devroit être déjà à Paris. Le comte d'Egmont lui a gagné une autre bataille à Gravelines, et il laisse tout perdre. Voilà Calais repris par le duc de Guise sur les Anglois : voilà ce même duc qui a pris Thionville pour couvrir Metz. Mon fils gouverne mal. Il ne suit aucun de mes conseils ; il ne me paie point ma pension ; il méprise ma conduite et les plus fidèles serviteurs dont je me suis servi. Tout cela me chagrine et m'inquiète.

Le Moine. Quoi ! n'étiez-vous venu chercher le repos dans cette retraite, qu'à condition que le roi vôtre fils feroit des conquêtes, croiroit tous vos conseils, et acheveroit d'exécuter tous vos projets ?

Charles V. Non : mais je croyois qu'il feroit mieux.

Le Moine. Puisque vous avez tout quitté pour être en repos, demeurez-y, quoi qu'il arrive : laissez faire le roi votre fils comme il voudra : ne faites point dépendre votre tranquillité des guerres qui agitent le monde. Vous n'en êtes sorti que pour n'en plus entendre parler. Mais dites la vérité, vous ne connoissiez guère la solitude quand vous l'avez cherchée. C'est par inquiétude que vous avez désiré le repos.

Fénélon.

§ 97—10e *Dialogue.*

LÉGER ET EBROÏN.

La Vie solitaire et simple n'a point de Charmes pour un Ambitieux.

Ebroïn. Ma consolation, dans mes malheurs, est de vous trouver dans cette solitude.

Léger. Et moi, je suis fâché de vous y voir : car on y est sans fruit quand on y est malgré soi.

Ebroïn. Pourquoi désespérez-vous donc de ma conversion ? Peut-être que vos conseils et vos exemples me rendront meilleur que vous ne pensez. Vous qui êtes si charitable, vous devriez bien dans ce loisir prendre un peu soin de moi.

Léger. On ne m'a mis ici qu'afin que je ne me mêle de rien : je suis assez chargé d'avoir à me corriger moi-même.

Ebroïn. Quoi ! en entrant dans la solitude, on renonce à la charité ?

Léger. Point du tout. Je prierai Dieu pour vous.

Ebroïn. Oh, je le vois bien ! c'est que vous m'abandonnez comme un homme indigne de vos instructions : mais vous ne me faites pas justice. J'avoue que j'ai été fâché de venir ici ; mais maintenant je suis assez content d'y être. Voici le plus beau désert qu'on puisse voir. N'admirez-vous pas ces ruisseaux qui tombent des montagnes, ces rochers escarpés et en partie couverts de mousse ; ces vieux arbres qui paroissent aussi anciens que la terre où ils sont plantés ? La nature a ici je ne sais quoi de brut et d'affreux, qui plaît, et qui fait rêver agréablement.

Léger. Toutes ces choses sont bien fades à qui a le goût de l'ambition, et n'est point désabusé des choses vaines. Il faut avoir le cœur innocent et paisible pour être sensible à ces beautés champêtres.

Ebroïn. Mais j'étois las du monde et de ses embarras, quand on m'a mis ici.

Léger. Il paroît que vous en étiez fort las, puisque vous en êtes sorti par force.

Ebroïn. Je n'aurois pas eu le courage d'en sortir ; mais j'en étois pourtant fort dégoûté.

Léger. Dégoûté comme un homme qui y retourneroit encore avec joie, et

qui ne cherche qu'une porte pour y entrer. Je vous connois, vous avez beau dissimuler ; avouez votre inquiétude ; soyez au moins de bonne foi.

Ebroïn. Mais, saint prélat, si nous rentrions vous et moi dans les affaires, nous y ferions des biens infinis. Nous nous soutiendrions l'un et l'autre pour protéger la vertu, nous abattrions de concert tout ce qui s'opposeroit à nous.

Léger. Confiez-vous à vous-même tant qu'il vous plaira sur vos expériences passées ; cherchez des prétextes pour flatter vos passions. Pour moi, qui suis ici depuis plus de temps que vous, j'y ai eu le loisir d'apprendre à me défier de moi et du monde. Il m'a trompé une fois ce monde ingrat ; il ne me trompera plus. J'ai tâché de lui faire du bien : il ne m'a fait que du mal. J'ai voulu aider une reine bien intentionnée, on l'a décréditée et réduite à se retirer. On m'a rendu ma liberté en croyant me mettre en prison. Trop heureux de n'avoir plus d'autre affaire que de mourir en paix dans ce désert.

Ebroïn. Mais, vous n'y songez pas : si nous voulons encore nous réunir, nous pouvons être les maîtres absolus.

Léger. Les maîtres de quoi ? de la mer, des vents et des flots ? Non ; je ne me rembarque plus après avoir fait naufrage. Allez chercher la fortune, tourmentez-vous, soyez malheureux dès cette vie, hasardez tout, périssez à la fleur de votre âge, damnez-vous pour troubler le monde et pour faire parler de vous : vous le méritez bien, puisque vous ne pouvez demeurer en repos.

Ebroïn. Mais, quoi ! est-il bien vrai que vous ne désirez plus la fortune ? L'ambition est-elle bien éteinte dans les derniers replis de votre cœur ?

Léger. Me croiriez-vous, si je vous le disois ?

Ebroïn. En vérité, j'en doute fort : j'aurois bien de la peine. Car, enfin....

Léger. Je ne vous le dirai donc pas. Il est inutile de vous parler, non plus qu'aux sourds. Ni les peines infinies de la prospérité, ni les adversités affreuses qui l'ont suivie n'ont pu vous corriger. Allez, retournez à la cour, gouvernez, faites le malheur du monde, et trouvez-y le vôtre.

Fénélon.

§ 98.—11e *Dialogue.*

Henri IV et Sixte-Quint.

Les grands Hommes s'estiment malgré l'Opposition de leurs Intérêts.

Sixte V. Il y a long-temps que j'étois curieux de vous voir. Pendant que nous étions tous deux en bonne santé, cela n'étoit guère possible. La mode des conférences entre les papes et les rois étoit déjà passée en notre temps. Cela étoit bon pour Léon X et François Ier. qui se virent à Bologne ; et pour Clément VII avec le même roi, à Marseille, pour le mariage de Catherine de Médicis. J'aurois été ravi d'avoir de même avec vous une conférence : mais je n'étois pas libre, et votre religion ne me le permettoit pas.

Henri IV. Vous voilà bien radouci : la mort, je le vois bien, vous a mis à la raison. Dites la vérité, vous n'étiez pas de même du temps que je n'étois encore que ce pauvre Béarnois excommunié.

Sixte V. Voulez-vous que je parle sans déguisement ? D'abord je crus qu'il n'y avoit qu'à vous pousser à toute extrémité. J'avois par là bien embarrassé votre prédécesseur. Aussi le fis-je bien repentir d'avoir osé faire massacrer un cardinal de la sainte église. S'il n'eût fait tuer que le duc de Guise, il en eût eu meilleur marché : mais attaquer la sacrée pourpre, c'étoit un crime irrémissible. Je n'avois garde de tolérer un attentat d'une si dangereuse conséquence. Il me parut capital, après la mort de votre cousin, d'user contre vous de rigueur, comme contre lui ; d'animer la ligue, et de ne laisser point monter sur le trône de France un hérétique. Mais bientôt j'aperçus que vous prévaudriez sur la ligue : et votre courage me donna bonne opinion de vous.

Il y avoit deux personnes dont je ne pouvois avec aucune bienséance être ami, et que j'aimois naturellement.

Henri IV. Qui étoient donc ces deux personnes qui avoient su vous plaire ?

Sixte V. C'étoit vous et la reine Elisabeth d'Angleterre.

Henri IV. Pour elle, je ne m'étonne pas qu'elle fût selon votre goût. Premièrement, elle étoit pape, aussi bien que vous, étant chef de l'église Anglicane ; et c'étoit un pape aussi fier que vous. Elle savoit se faire craindre, et

faire voler les têtes : voilà, sans doute, ce qui lui a mérité l'honneur de vos bonnes grâces.

Sixte V. Cela n'y a pas nui. J'aime les gens vigoureux, et qui savent se rendre maîtres des autres. Le mérite que j'ai reconnu en vous, et qui m'a gagné le cœur, c'est que vous avez battu la ligue, ménagé la noblesse, tenu la balance entre les catholiques et les huguenots. Un homme qui sait faire tout cela, est un homme ; et je ne le méprise point comme son prédécesseur, qui perdoit tout par sa mollesse, et qui ne se relevoit que par des tromperies. Si j'eusse vécu, je vous aurois reçu à l'abjuration sans vous faire languir. Vous en auriez été quitte pour quelques petits coups de baguette, et pour déclarer que vous receviez la couronne de roi très-chrétien de la libéralité du saint siége.

Henri IV. C'est ce que je n'eusse jamais accepté : j'aurois plutôt recommencé la guerre.

Sixte V. J'aime à vous voir cette fierté. Mais faute d'être assez appuyé de mes successeurs, vous avez été exposé à tant de conjurations, qu'enfin on vous a fait périr.

Henri IV. Il est vrai : mais vous, avez-vous été épargné ? La cabale Espagnole ne vous a pas mieux traité que moi ; le fer ou le poison, cela est bien égal. Mais allons voir cette bonne reine que vous aimez tant. Elle a su régner tranquillement, et plus long-temps que vous et moi.

Fénélon.

§ 99.—12e *Dialogue.*

CHARLES-QUINT ET FRANÇOIS Ier.

La Justice et le Bonheur ne se trouvent que dans la Bonne Foi, la Droiture et le Courage.

Charles V. Maintenant que toutes nos affaires sont finies, nous ne ferions pas mal de nous éclaircir sur les déplaisirs que nous nous sommes donnés l'un à l'autre

François I. Vous m'avez fait beaucoup d'injustices et de tromperies. Je ne vous ai jamais fait de mal, que par les lois de la guerre : mais vous m'avez arraché, pendant que j'étois en prison, l'hommage du Comté de Flandres. Le vassal s'est prévalu de sa force, pour donner la loi à son souverain.

Charles V. Vous étiez libre de ne renoncer pas.

François I. Est-on libre en prison ?

Charles V. Les hommes foibles n'y sont pas libres ; mais quand on a un vrai courage, on est libre partout. Si je vous eusse demandé votre couronne, l'ennui de votre prison vous auroit-il réduit à me la céder ?

François I. Non, sans doute, j'aurois mieux aimé mourir que de faire cette lâcheté. Mais pour la mouvance du Comté de Flandres, je vous l'abandonnai par ennui, par crainte d'être empoisonné, par le désir de retourner dans mon royaume, où tout avoit besoin de ma présence ; enfin par l'état de langueur qui me menaçoit d'une mort prochaine : et en effet, je crois que je serois mort, sans l'arrivée de ma sœur.

Charles V. Non-seulement un grand roi, mais un vrai chevalier, aime mieux mourir que de donner une parole ; à moins qu'il ne soit résolu de la tenir, à quelque prix que ce puisse être. Rien n'est si honteux que de dire qu'on a manqué de courage pour souffrir, et qu'on s'est délivré en manquant de bonne foi. Si vous étiez persuadé qu'il ne vous étoit pas permis de sacrifier la grandeur de votre état à la liberté de votre personne, il falloit savoir mourir en prison, mander à vos sujets de ne plus compter sur vous, et de couronner votre fils. Vous m'auriez bien embarrassé. Un prisonnier qui a ce courage, se met en liberté dans sa prison : il échappe à ceux qui le tiennent.

François I. Ces maximes sont vraies. J'avoue que l'ennui et l'impatience m'ont fait promettre ce qui étoit contre l'intérêt de mon état, et que je ne pouvois exécuter, ni éluder avec honneur. Mais est-ce à vous à me faire un tel reproche? Toute votre vie n'est-elle pas un continuel manquement de parole ? D'ailleurs ma foiblesse ne vous excuse point. Un homme intrépide, il est vrai, se laisse égorger plutôt que de promettre ce qu'il ne peut pas tenir : mais un homme juste n'abuse point de la foiblesse d'un autre homme pour lui arracher, dans sa captivité, une promesse qu'il ne peut ni ne doit exécuter. Qu'auriez-vous fait si je vous eusse retenu en France, quand vous y passâtes quelque temps après ma prison, pour aller dans les Pays Bas ? J'au-

rois pu vous demander la cession des Pays-Bas, et du Milanès que vous m'aviez usurpé.

Charles V. Je passois librement en France sur votre parole. Vous n'étiez pas venu librement en Espagne sur la mienne.

François I. Il est vrai : je conviens de cette différence. Mais comme vous m'aviez fait une injustice dans ma prison, en m'arrachant un traité désavantageux, j'aurois pu réparer ce tort, en vous arrachant à mon tour un autre traité plus équitable. D'ailleurs, je pouvois vous arrêter chez moi, jusqu'à ce que vous m'eussiez restitué mon bien, qui étoit le Milanès.

Charles V. Attendez : vous joignez plusieurs choses qu'il faut que je démêle. Je ne vous ai jamais manqué de parole à Madrid ; et vous m'en auriez manqué à Paris, si vous m'eussiez arrêté sous aucun prétexte de restitution, quelque juste qu'elle pût être. C'étoit à vous à ne me permettre le passage, qu'en me demandant le préliminaire de la restitution : mais comme vous ne l'avez pas demandé, vous ne pouviez l'exiger en France, sans violer votre promesse. D'ailleurs, croyez-vous qu'il soit permis de repousser la fraude par la fraude ? Dès qu'une tromperie en attire une autre, il n'y a plus rien d'assuré parmi les hommes ; et les suites funestes de cet engagement vont à l'infini. Le plus sûr pour vous-même est de ne vous venger du trompeur, qu'en repoussant toutes ses ruses pour le tromper.

François I. Voilà une sublime philosophie, voilà Platon tout pur ! Mais je vois bien que vous avez fait vos affaires avec plus de subtilité que moi : mon tort est de m'être fié à vous. Le connétable de Montmorenci aida à me tromper : il me persuada qu'il falloit me piquer d'honneur, en vous laissant passer sans condition. Vous aviez déjà promis de donner l'investiture du duché de Milan au plus jeune de mes trois fils. Après votre passage en France, vous retirâtes votre promesse. Si je n'eusse pas cru le connétable, je vous aurois fait rendre le Milanès avant que de vous laisser passer dans les Pays-Bas. Jamais je n'ai pu pardonner ce mauvais conseil de mon favori : je le chassai de ma cour.

Charles V. Plutôt que de rendre le Milanès, j'aurois traversé la mer.

François I. Votre santé, la saison, et les périls de la navigation vous ôtoient cette ressource. Mais enfin, pourquoi me jouer aussi indignement à la face de toute l'Europe, et abuser de l'hospitalité la plus généreuse ?

Charles V. Je voulois bien donner le duché de Milan à votre troisième fils. Un duc de Milan de la maison de France ne m'auroit guère plus embarrassé que les autres princes d'Italie. Mais votre second fils, pour lequel vous demandiez cette investiture, étoit trop près de succéder à la couronne : il n'y avoit entre vous et lui que le dauphin, qui mourut. Si j'avois donné l'investiture au second, il se seroit bientôt trouvé tout ensemble roi de France et duc de Milan. Par là toute l'Italie auroit été à jamais dans la servitude : c'est ce que j'ai dû éviter.

François I. Servitude pour servitude, ne valoit-il pas mieux rendre le Milanès à son maître qui étoit moi, que de le retenir dans vos mains sans aucune apparence de droit ? Les François, qui n'avoient plus un pouce de terre en Italie, étoient moins à craindre dans le Milanès pour la liberté publique, que la maison d'Autriche revêtue du royaume de Naples et des droits de l'empire sur tous les fiefs qui relèvent de lui en ce pays-là. Pour moi, je dirai franchement, toute subtilité à part, la différence de nos deux procédés : vous aviez toujours assez d'adresse pour mettre les formes de votre côté, et pour me tromper dans le fond : mais par foiblesse, par impatience, ou par légèreté, je ne prenois pas assez de précautions ; et les formes étoient contre moi. Ainsi je n'étois trompeur qu'en apparence, et vous l'étiez dans l'essentiel. Pour moi j'ai été assez puni de mes fautes dans le temps que je les ai faites. Pour vous, j'espère que la fausse politique de votre fils me vengera assez de votre injuste ambition. Il vous a contraint de vous dépouiller pendant votre vie. Vous êtes mort dégradé et malheureux, vous qui avez prétendu mettre toute l'Europe dans les fers. Ce fils achevera son ouvrage : sa jalousie et sa défiance abattra toute vertu chez les Espagnols. Le mérite devenu suspect et odieux n'osera paroître. L'Espagne n'aura plus ni grand capitaine, ni génie élevé dans les négociations, ni discipline militaire, ni bonne police dans les peuples. Ce roi toujours impraticable, comme les rois de l'Orient, abattra le dedans de l'Espagne, et sou-

levera les nations éloignées qui dépendent de cette monarchie. Ce grand corps tombera de lui-même, et ne servira plus que d'exemple de la vanité des trop grandes fortunes. Un état réuni et médiocre, quand il est bien peuplé, bien policé, et bien cultivé pour les arts et pour les sciences utiles ; quand il est d'ailleurs bien gouverné selon les lois avec modération, par un prince qui rend lui-même la justice, et qui va lui-même à la guerre, promet quelque chose de plus heureux que votre monarchie, qui n'a plus de tête pour réunir le gouvernement. Si vous ne voulez pas m'en croire, attendez un peu : nos arrières-neveux vous en diront des nouvelles.

Charles V. Hélas ! je ne prévois que trop la vérité de vos prédictions. La prévoyance de ces malheurs, qui renverseront tous mes ouvrages, m'a découragé et m'a fait quitter l'empire. Cette inquiétude troubloit mon repos dans ma solitude de Saint-Just.

Fénélon.

§ 100—13e *Dialogue.*

Le Prince de Galles et Richard, *son Fils.*

Caractère d'un Prince foible.

Le P. de Galles. Hélas ! mon cher fils ! je le vois avec douleur : j'espérois pour toi une vie plus longue, et un règne plus heureux. Qu'est-ce qui a rendu ta mort si prompte ? N'as-tu point fait la même faute que moi, en ruinant ta santé par un excès de travail dans la guerre contre la France ?

Richard. Non, mon père, ma santé n'a point manqué. D'autres malheurs ont fini ma vie.

Le P. de Galles. Quoi donc ! quelque traître a-t-il trempé ses mains dans ton sang ? Si cela est, l'Angleterre, qui ne m'a pas oublié, vengera ta mort.

Richard. Hélas ! mon père, toute l'Angleterre a été de concert pour me déshonorer, pour me dégrader, pour me faire périr.

Le P. de Galles. O ciel ! qui l'auroit pu croire ! A qui se fier désormais ! Mais, qu'as-tu donc fait, mon fils ? n'as-tu point de tort ? dis la vérité à ton père.

Richard. A mon père ! Ils disent que vous ne l'êtes pas, et que je suis le fils d'un chanoine de Bordeaux.

Le P. de Galles. C'est de quoi personne ne peut répondre : mais je ne saurois le croire. Ce n'est pas la conduite de ta mère qui leur donne cette pensée : mais n'est-ce point la tienne qui leur fait tenir ce discours ?

Richard. Ils disent que je prie Dieu comme un chanoine, que je ne sais ni conserver l'autorité sur les peuples, ni exercer la justice, ni faire la guerre.

Le P. de Galles. O mon enfant ! tout cela est-il vrai ? Il auroit mieux valu pour toi, passer ta vie moine à Westminster, que d'être sur le trône avec tant de mépris.

Richard. J'ai eu de bonnes intentions, j'ai donné de bons exemples, j'ai eu même quelquefois assez de rigueur. Par exemple, je fis enlever et exécuter le duc de Glocester mon oncle, qui rallioit tous les mécontens contre moi, et qui m'auroit détrôné si je ne l'eusse prévenu.

Le P. de Galles. Ce coup étoit hardi, et peut-être nécessaire ; car je connoissois bien mon frère, qui étoit dissimulé, artificieux, entreprenant, ennemi de l'autorité légitime, propre à rallier une cabale dangereuse. Mais mon fils, ne lui avois-tu donné aucune prise sur toi ? D'ailleurs, ce coup étoit-il assez mesuré? l'as-tu bien soutenu ?

Richard. Le duc de Glocester m'accusoit d'être trop uni avec les François, ennemis de notre nation. Mon mariage avec la fille de Charles VI, roi de France, servit au duc à éloigner de moi les cœurs des Anglois.

Le P. de Galles. Quoi, mon fils ! tu t'es rendu suspect aux tiens, par une alliance avec les ennemis irréconciliables de l'Angleterre ? Et que t'ont-ils donné par ce mariage ? As-tu joint le Poitou et la Touraine à la Guienne, pour unir tous nos états de France jusqu'à la Normandie.

Richard. Nullement : mais j'ai cru qu'il étoit bon d'avoir hors de l'Angleterre un appui contre les Anglois factieux.

Le P. de Galles. O malheur de l'état ! ô déshonneur de la maison royale! Tu vas mendier le secours de tes ennemis, qui auront toujours un intérêt capital de rabaisser ta puissance. Tu veux affermir ton règne en prenant des intérêts contraires à la grandeur de ta propre nation. Tu ne te contentes pas

d'être aimé de tes sujets : tu veux en être craint comme leur ennemi, qui s'entend avec les étrangers pour les opprimer. Hélas ! que sont devenus ces beaux jours où je mis en fuite le roi de France dans les plaines de Cressy, inondées du sang de trente mille François, et où je pris un autre roi de cette nation aux portes de Poitiers ! Oh, que les temps sont changés ! Non, je ne m'étonne plus qu'on t'ait pris pour le fils d'un chanoine. Mais qui est-ce qui t'a détrôné ?

Richard. Le comte de Derby.

Le P. de Galles Comment ? a-t-il assemblé une armée ? a-t-il gagné une bataille ?

Richard. Rien de tout cela. Il étoit en France à cause d'une querelle avec le grand maréchal, pour laquelle je l'avois chassé : l'archevêque de Canterbury y passa secrètement, pour l'inviter à entrer dans une conspiration. Il passa par la Bretagne, arriva à Londres, pendant que je n'y étois pas, et trouva le peuple prêt à se soulever. La plupart des mutins prirent les armes ; leurs troupes montèrent jusqu'à soixante mille hommes : tout m'abandonna : le comte vint me trouver dans un château où je me renfermai. Il eut l'audace d'y entrer presque seul : je pouvois alors le faire périr.

Le P. de Galles. Pourquoi ne le fis-tu pas, malheureux ?

Richard. Les peuples que je voyois de toutes parts armés dans la campagne m'auroient massacré.

Le P. de Galles. Et ne valoit-il pas mieux mourir en homme de courage.

Richard. Il y eut d'ailleurs un présage qui me découragea.

Le P. de Galles. Qu'étoit-ce ?

Richard. Ma chienne, qui n'avoit jamais voulu caresser que moi seul, me quitta d'abord pour aller caresser le comte. Je vis bien ce que cela signifioit, et je le dis au comte même.

Le P. de Galles. Voilà une belle naïveté ! Un chien a donc décidé de ton autorité et de ton honneur, de ta vie, et du sort de toute l'Angleterre. Alors que fis-tu ?

Richard. Je priai le comte de me mettre en sûreté, contre la fureur de ce peuple.

Le P. de Galles. Hélas ! il ne te manquoit plus que de demander lâchement la vie à l'usurpateur. Te la donna-t-il au moins ?

Richard. Oui, d'abord. Il me renferma dans la tour, où j'aurois vécu assez doucement : mais mes amis me firent plus de mal que mes ennemis. Ils voulurent se rallier pour me tirer de captivité, et pour renverser l'usurpateur. Alors il se défit de moi, malgré lui ; car il n'avoit pas envie de se rendre coupable de ma mort.

Le P. de Galles. Voilà un malheur complet. Mon fils est foible et inégal : sa vertu mal soutenue le rend méprisable : il s'allie avec ses ennemis, et soulève ses sujets : il ne prévoit point l'orage : il se décourage dès qu'il est attaqué : il perd les occasions de punir l'usurpateur : il demande lâchement la vie, et ne l'obtient pas. O ciel ! vous vous jouez de la gloire des princes et de la prospérité des états. Voilà le petit-fils d'Edouard, qui a vaincu Philippe et ravagé son royaume ! voilà mon fils, de moi, qui ai pris le roi Jean, et fait trembler la France et l'Espagne !

Fénélon.

§. 101.—14e *Dialogue.*

Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Ximénez.

La Vertu vaut mieux que la Naissance.

Le C. Ximénez. Maintenant que nous sommes ensemble, je vous conjure de me dire s'il est vrai que vous avez songé à m'imiter ?

Le C. de Richelieu. Point ; j'étois trop jaloux de la bonne gloire, pour vouloir être la copie d'un autre. J'ai toujours montré un caractère hardi et original.

Le C. Ximénez. J'avais ouï dire que vous aviez pris la Rochelle, comme moi Oran ; abattu les huguenots, comme je renversai les Maures de Grenade, pour les convertir ; protégé les lettres, abaissé l'orgueil des grands, relevé l'autorité royale, établi la Sorbonne, comme mon université d'Alcala de Henarès ; et même profité de la faveur de la reine Marie de Médicis, comme je fus élevé par celle d'Isabelle de Castille.

Le C. de Richelieu. Il est vrai qu'il y a entre nous certaines ressemblances que le hasard a faites : mais je n'ai envisagé aucun modèle. Je me suis contenté de

faire les choses que le temps et les affaires m'ont offertes pour la gloire de la France. D'ailleurs, nos conditions étoient bien différentes. J'étois né à la cour ; j'y avois été nourri dès ma plus grande jeunesse : j'étois évêque de Luçon et secrétaire d'état, attaché à la reine et au maréchal d'Ancre. Tout cela n'a rien de commun avec un moine obscur et sans appui qui n'entre dans le monde et dans les affaires qu'à 60 ans.

Le C. Ximénez. Rien ne me fait plus d'honneur que d'y être entré si tard. Je n'ai jamais eu des vues d'ambition, ni d'empressement. Je comptois d'achever dans le cloître ma vie déjà bien avancée ; le cardinal Mendoza, archevêque de Tolède, me fit confesseur de la reine, et la reine prévenue pour moi, me fit successeur de ce cardinal pour l'archevêché de Tolède, contre le désir du roi, qui vouloit y mettre son bâtard. Ensuite je devins le principal conseil de la reine dans ses peines à l'égard du roi. J'entrepris la conversion de Grenade, après que Ferdinand en eut fait la conquête. La reine mourut. Je me trouvai entre Ferdinand et son gendre Philippe d'Autriche. Je rendis de grands services à Ferdinand après la mort de Philippe. Je procurai de l'autorité au beau-père. J'administrai les affaires, malgré les grands, avec rigueur. Je fis la conquête d'Oran, où j'étois en personne, conduisant tout, et n'ayant point là de roi qui eût part à cette action, comme vous à la Rochelle, et au Pas de Suze. Après la mort de Ferdinand, je fus régent dans l'absence du jeune prince Charles. C'est moi qui empêchai les communautés d'Espagne de commencer la révolte qui arriva après ma mort : je fis changer le gouverneur et les officiers du second infant Ferdinand qui vouloient le faire roi au préjudice de son frère aîné. Enfin je mourus tranquille, ayant perdu toute autorité par l'artifice des Flammands qui avoient prévenu le roi Charles contre moi. En tout cela je n'ai jamais fait aucun pas vers la fortune. Les affaires me sont venues trouver ; et je n'y ai regardé que le bien public. Cela est plus honorable que d'être né à la cour, fils d'un grand-prévôt, chevalier de l'ordre.

Le C. de Richelieu. La naissance ne diminue jamais le mérite des grandes actions.

Le C. Ximénez. Non : mais puisque vous me poussez ; je vous dirai que le désintéressement et la modération valent mieux que peu de naissance.

Le C. de Richelieu. Prétendez-vous comparer votre gouvernement au mien ? Avez-vous changé le système du gouvernement de toute l'Europe ? J'ai abattu cette maison d'Autriche que vous avez servie, mis dans le cœur de l'Allemagne un roi de Suède victorieux, révolté la Catalogne, relevé le royaume de Portugal usurpé par les Espagnols, rempli la chrétienté de mes négociations.

Le C. Ximénez. J'avoue que je ne dois point comparer mes négociations aux vôtres : mais j'ai soutenu toutes les affaires les plus difficiles de Castille avec fermeté, sans intérêt, sans ambition, sans vanité, sans foiblesse. Dites-en autant, si vous le pouvez.

Fénélon.

§ 102.—15e *Dialogue.*

Le Cardinal de Richelieu et le Cardinal Mazarin.

Caractère de ces deux Ministres. Différence entre la vraie et la fausse Politique.

Le C. de Richelieu. Hé, vous voilà, seigneur Jules ! On dit que vous avez gouverné la France après moi. Comment avez-vous fait ? Avez-vous achevé de réunir toute l'Europe contre la maison d'Autriche ? Avez-vous renversé le parti huguenot que j'avois affoibli ? Enfin avez-vous achevé d'abaisser les grands ?

Le C. Mazarin. Vous aviez commencé tout cela : mais j'ai eu bien d'autres choses à démêler. Il m'a fallu soutenir une régence orageuse.

Le C. de Richelieu. Un roi inappliqué et jaloux du ministre même qui le sert, donne bien plus d'embarras dans le cabinet, que la foiblesse et la confusion d'une régence. Vous aviez une reine assez ferme, et sous laquelle on pouvoit plus facilement mener les affaires, que sous un roi épineux qui étoit toujours aigri contre moi par quelque favori naissant. Un tel prince ne gouverne ni ne laisse gouverner. Il faut le servir malgré lui ; et on ne le fait qu'en s'exposant chaque jour à périr. Ma vie a été

malheureuse par celui de qui je tenois toute mon autorité. Vous savez que de tous les rois qui traversèrent le siége de la Rochelle, le roi mon maître fut celui qui me donna le plus de peine. Je n'ai pas laissé de donner le coup mortel au parti huguenot, qui avoit tant de places de sûreté et tant de chefs redoutables. J'ai porté la guerre jusque dans le sein de la maison d'Autriche. On n'oubliera jamais la révolte de la Catalogne : le secret impénétrable avec lequel le Portugal s'est préparé à secouer le joug injuste des Espagnols ; la Hollande soutenue par notre alliance dans une longue guerre contre la même puissance ; tous les alliés du nord, de l'Empire et de l'Italie attachés à moi personnellement, comme à un homme incapable de leur manquer ; enfin au dedans de l'état des grands rangés à leur devoir. Je les avois trouvés intraitables, se faisant honneur de cabaler sans cesse contre tous ceux à qui le roi confioit son autorité, et ne croyant devoir obéir au roi même, qu'autant qu'il les y engageoit, en flattant leur ambition, et en leur donnant dans leurs gouvernemens un pouvoir sans bornes.

Le C. Mazarin. Pour moi, j'étois un étranger ; tout étoit contre moi : je n'avois de ressource que dans mon industrie. J'ai commencé par m'insinuer dans l'esprit de la reine ; j'ai su écarter les gens qui avoient sa confiance ; je me suis défendu contre les cabales des courtisans, contre le parlement déchaîné, contre la Fronde, parti animé par un cardinal audacieux et jaloux de ma fortune ; enfin contre un prince qui se couvroit tous les ans de nouveaux lauriers, et qui n'employoit la réputation de ses victoires qu'à me perdre avec plus d'autorité. J'ai dissipé tant d'ennemis Deux fois chassé du royaume, j'y suis rentré deux fois triomphant. Pendant mon absence même, c'étoit moi qui gouvernois l'état. J'ai poussé jusqu'à Rome le cardinal de Retz ; j'ai réduit le prince de Condé à se sauver en Flandres ; enfin j'ai conclu une paix glorieuse ; et j'ai laissé en mourant un jeune roi en état de donner la loi à toute l'Europe Tout cela s'est fait par mon génie fertile en expédiens, par la souplesse de mes négociations, et par l'art que j'avois de tenir toujours les hommes dans quelque nouvelle espérance. Remarquez que je n'ai pas répandu une seule goutte de sang.

Le C. de Richelieu. Vous n'avez garde d'en répandre : vous étiez trop foible et trop timide.

Le C. Mazarin. Timide ! hé, n'ai-je pas fait mettre les trois princes à Vincennes ? M. le prince eut tout le temps de s'ennuyer dans sa prison.

Le C. de Richelieu. Je parie que vous n'osiez ni le retenir en prison, ni le délivrer, et que votre embarras fut la vraie cause de la longueur de sa prison. Mais venons au fait. Pour moi j'ai répandu du sang : il l'a fallu, pour abaisser l'orgueil des grands toujours prêts à se soulever. Il n'est pas étonnant qu'un homme qui a laissé tous les courtisans et tous les officiers d'armée reprendre leur ancienne hauteur, n'ait fait mourir personne dans un gouvernement si foible.

Le C. Mazarin. Un gouvernement n'est point foible quand il mène les affaires au but par souplesse, sans cruauté. Il vaut mieux être renard, que lion ou tigre.

Le C de Richelieu. Ce n'est point cruauté que de punir des coupables, dont les mauvais exemples en produiroient d'autres. L'impunité attirant sans cesse des guerres civiles, elle eût anéanti l'autorité du roi, eût ruiné l'état, et eût coûté le sang de je ne sais combien de milliers d'hommes : au lieu que j'ai établi la paix et l'autorité, en sacrifiant un petit nombre de têtes coupables. D'ailleurs, je n'ai jamais eu d'autres ennemis que ceux de l'état.

Le C. Mazarin. Mais vous pensiez être l'état en personne. Vous supposiez qu'on ne pouvoit être bon François sans être à vos gages.

Le C de Richelieu. Avez-vous épargné le premier prince du sang, quand vous l'avez cru contraire à vos intérêts ? Pour être bien à la cour, ne falloit-il pas être Mazarin ? Je n'ai jamais poussé plus loin que vous les soupçons et la défiance. Nous servions tous deux l'état : en le servant nous voulions l'un et l'autre tout gouverner. Vous tâchiez de vaincre vos ennemis par la ruse et par un lâche artifice : pour moi, j'ai abattu les miens à force ouverte, et j'ai cru de bonne foi qu'ils ne cherchoient à me perdre que pour jeter encore une fois la France dans les calamités et dans

la confusion d'où je venois de la tirer avec tant de peine. Mais enfin j'ai tenu ma parole ; j'ai été ami et ennemi de bonne foi ; j'ai soutenu l'autorité de mon maître avec courage et dignité. Il n'a tenu qu'à ceux que j'ai poussés à bout d'être comblés de grâces : j'ai fait toutes sortes d'avances vers eux ; j'ai aimé, j'ai cherché le mérite dès que je l'ai reconnu. Je voulois seulement qu'ils ne traversassent pas mon gouvernement, que je croyois nécessaire au salut de la France. S'ils eussent voulu servir le roi selon leurs talens, sous mes ordres, ils eussent été mes amis.

Le C. Mazarin. Dites plutôt qu'ils eussent été vos valets ; des valets bien payés, à la vérité : mais il falloit s'accommoder d'un maître jaloux, impérieux, implacable sur tout ce qui blessoit sa jalousie.

Le C. de Richelieu. Hé bien, quand j'aurois été trop jaloux et trop impérieux ; c'est un grand défaut, il est vrai : mais combien avois-je de qualités qui marquent un génie étendu et une âme élevée ? Pour vous, Seigneur Jules, vous n'avez montré que de la finesse et de l'avarice. Vous avez bien fait pis aux François, que répandre leur sang. Vous avez corrompu le fond de leurs mœurs : vous avez rendu la probité Gauloise et ridicule. Je n'avois que réprimé l'insolence des grands : vous avez abattu leur courage, dégradé la noblesse, confondu toutes les conditions, rendu toutes les grâces vénales. Vous craigniez le mérite : on ne s'insinuoit auprès de vous qu'en vous montrant un caractère d'esprit bas, souple, et capable de mauvaises intrigues. Vous n'avez même jamais eu la vraie connoissance des hommes : vous ne pouviez rien croire que le mal, et tout le reste n'étoit pour vous qu'une belle fable. Il ne vous falloit que des esprits fourbes, qui trompassent ceux avec qui vous aviez besoin de négocier ; ou des trafiquans, qui vous fissent argent de tout. Aussi votre nom demeure avili et odieux : au contraire, on m'assure que le mien croît tous les jours en gloire dans la nation Françoise.

Le C. Mazarin. Vous aviez les inclinations plus nobles que moi, un peu plus de hauteur et de fierté : mais vous aviez je ne sais quoi de vain et de faux. Pour moi, j'ai évité cette grandeur de travers, comme une vanité ridicule. Toujours des poëtes, des orateurs, des comédiens. Vous étiez vous-même poëte, orateur, rival de Corneille. Vous faisiez des livres de dévotion sans être dévôt : vous vouliez être de tous les métiers, faire le galant, exceller en tout genre. Vous avaliez l'encens de tous les auteurs. Y a-t-il en Sorbonne une porte, ou un panneau de vitre, où vous n'ayez fait mettre vos armes ?

Le C. de Richelieu. Votre satire est assez piquante : mais elle n'est pas sans fondement. Je vois bien que la bonne gloire devroit faire fuir certains honneurs que la grossière vanité cherche, et qu'on se déshonore à force de vouloir trop être honoré. Mais enfin j'aimois les lettres ; j'ai excité l'émulation pour les rétablir. Pour vous, vous n'avez jamais eu aucune attention, ni à l'église, ni aux lettres, ni aux arts, ni à la vertu. Faut-il s'étonner qu'une conduite si odieuse ait soulevé tous les grands de l'état, et tous les honnêtes gens contre un étranger ?

Le C. Mazarin. Vous ne parlez que de votre magnanimité chimérique : mais, pour bien gouverner un état, il n'est question ni de générosité, ni de bonne foi, ni de bonté de cœur. Il est question d'un esprit fécond en expédiens, qui soit impénétrable dans ses desseins, qui ne donne rien à sa passion, mais tout à l'intérêt : qui ne s'épuise jamais en ressources pour vaincre les difficultés.

Le C. de Richelieu. La vraie habileté consiste à n'avoir jamais besoin de tromper, et à réussir toujours par des moyens honnêtes. Ce n'est que par foiblesse et faute de connoître le droit chemin, qu'on prend les sentiers détournés, et qu'on a recours à la ruse. La vraie habileté consiste à ne s'occuper point de tant d'expédiens, mais à choisir d'abord par une vue nette et précise celui qui est le meilleur, en le comparant aux autres. Cette fertilité d'expédiens vient moins d'étendue et de force de génie, que de défaut de force et de justesse pour savoir choisir. La vraie habileté consiste à comprendre, qu'à la longue, la plus grande de toutes les ressources dans les affaires est la réputation universelle de probité. Vous êtes toujours en danger, quand vous ne pouvez mettre dans vos intérêts que des dupes ou des fripons :

mais quand on compte sur votre probité, les bons et les méchans même se fient à vous. Vos ennemis vous craignent bien, et vos amis vous aiment de même. Pour vous, avec tous vos personnages de Protée, vous n'avez su vous faire ni aimer, ni estimer, ni craindre. J'avoue que vous étiez un grand comédien, mais non pas un grand homme.

Le C. Mazarin. Vous parlez de moi comme si j'avois été un homme sans cœur. J'ai montré en Espagne, pendant que j'y portois les armes, que je ne craignois point la mort. On l'a encore vu dans les périls où j'ai été exposé pendant les guerres civiles de France. Pour vous, on sait que vous aviez peur de votre ombre, et que vous pensiez toujours voir sous votre lit quelque assassin prêt à vous poignarder. Mais il faut croire que vous n'aviez ces terreurs paniques que dans certaines heures.

Le C. de Richelieu. Tournez-moi en ridicule tant qu'il vous plaira. Pour moi, je vous ferai toujours justice sur vos bonnes qualités. Vous ne manquiez pas de valeur à la guerre : mais vous manquiez de courage, de fermeté, de grandeur d'âme dans les affaires. Vous n'étiez souple que par foiblesse, et faute d'avoir dans l'esprit des principes fixes. Vous n'osiez résister en face : c'est ce qui vous faisoit promettre trop facilement, et éluder ensuite toutes vos paroles par cent défaites captieuses. Ces défaites étoient pourtant grossières et inutiles : elles ne vous mettoient à couvert qu'à cause que vous aviez l'autorité; et un honnête homme auroit mieux aimé que vous lui eussiez dit nettement : J'ai eu tort de vous promettre, et je me vois dans l'impuissance d'exécuter ce que je vous ai promis ; que d'ajouter au manquement de parole des pantalonnades, pour vous jouer des malheureux. C'est peu que d'être brave dans un combat, si on est foible dans une conversation. Beaucoup de princes capables de mourir avec gloire, se sont déshonorés comme les derniers des hommes par leur mollesse dans les affaires journalières.

Le C. Mazarin. Il est bien aisé de parler ainsi : mais quand on a tant de gens à contenter, on les amuse comme on peut : on n'a pas assez de grâces pour en donner à tous. Chacun d'eux est bien loin de se faire justice. N'ayant pas autre chose à leur donner, il faut bien au moins leur laisser de vaines espérances.

Le C. de Richelieu. Je conviens qu'il faut laisser espérer beaucoup de gens : ce n'est pas les tromper ; car chacun en son rang peut trouver sa récompense, et s'avancer même en certaines occasions au-delà de ce qu'on auroit cru. Pour les espérances disproportionnées et ridicules, s'ils les prennent, tant pis pour eux. Ce n'est pas vous qui les trompez : ils se trompent eux-mêmes, et ne peuvent s'en prendre qu'à leur propre folie. Mais leur donner dans la chambre des paroles dont vous riez dans le cabinet, c'est ce qui est indigne d'un honnête homme, et pernicieux à la réputation des affaires. Pour moi, j'ai soutenu et agrandi l'autorité du roi, sans recourir à de si misérables moyens. Le fait est convaincant ; et vous disputez contre un homme qui est un exemple de cela contre vos maximes.

Fénélon.

§ 103.—16e. *Dialogue.*

Louis XI et le Cardinal Bessarion.

Un Savant n'est pas propre pour gouverner ; mais il vaut encore mieux qu'un bel Esprit, qui ne peut souffrir ni la Justice ni la bonne Foi.

Louis XI. Bon jour, monsieur le cardinal. Je vous recevrai aujourd'hui plus civilement que quand vous vîntes me voir de la part du pape. Le cérémonial ne peut plus nous brouiller : toutes les ombres sont ici pêle-mêle et *incognito* ; les rangs sont confondus.

Le C. Bessarion. J'avoue que je n'ai pas encore oublié votre injustice, quand vous me prîtes par la barbe, dès le commencement de ma harangue.

Louis XI. Cette barbe Grecque me surprit ; et je voulois couper court pour la harangue, qui eût été longue et superflue.

Le C. Bessarion. Pourquoi cela ? ma harangue étoit des plus belles ; je l'avois composée sur le modèle d'Isocrate, de Lysias, d'Hypéridès, et de Périclès.

Louis XI. Je ne connois point tous ces messieurs-là. Vous aviez été voir le duc de Bourgogne mon vassal, avant que de venir chez moi. Il auroit bien mieux valu ne lire pas tant vos vieux auteurs, et savoir mieux les règles du siècle présent. Vous vous conduisites

comme un pédant qui n'a aucune connoissance du monde.

Le C. Bessarion. J'avois pourtant étudié à fond les lois de Dracon, celles de Lycurgue et de Solon, les lois et la république de Platon, tout ce qui nous reste des anciens orateurs qui ont gouverné les peuples, enfin les meilleurs scholiastes d'Homère, qui ont parlé de la police d'une république.

Louis XI. Et moi, je n'ai jamais rien lu de tout cela ; mais je sais qu'il ne falloit pas qu'un cardinal envoyé par le pape pour faire rentrer le duc de Bourgogne dans mes bonnes grâces, allât le voir avant que de venir chez moi.

Le C. Bessarion. J'avois cru pouvoir suivre l'*Usteron Proteron* des Grecs ; je savois même, par la philosophie, *que ce qui est le premier quant à l'intention, est le dernier quant à l'exécution.*

Louis XI. Oh ! laissons-là votre philosophie : venons au fait.

Le C. Bessarion. Je vois en vous toute la barbarie des Latins, chez qui la Grèce désolée, après la prise de Constantinople, essaya en vain de défricher l'esprit et les lettres.

Louis XI. L'esprit ne consiste que dans le bon sens, et point dans le Grec : la raison est dans toutes les langues. Il falloit garder l'ordre, et mettre le seigneur avant le vassal. Les Grecs, que vous vantez tant, n'étoient que des sots, s'ils ne savoient pas ce que savent les hommes les plus grossiers. Mais je ne puis m'empêcher de rire, quand je me souviens comment vous voulûtes négocier. Dès que je ne convenois pas de vos maximes, vous ne me donniez pour toute raison que des passages de Sophocle, de Lycophron, et de Pindare. Je ne sais comment j'ai retenu ces noms, dont je n'avois jamais ouï parler qu'à vous; mais je les ai retenus à force d'être choqué de vos citations. Il étoit question des places de la Somme ; et vous me citiez un vers de Ménandre, ou de Callimaque. Je voulois demeurer uni aux Suisses et au duc de Loraine, contre le duc de Bourgogne, et vous me prouviez par Gergias et Platon, que ce n'étoit pas mon véritable intérêt. Il s'agissoit de savoir si le roi d'Angleterre seroit pour ou contre moi ; vous m'alléguiez l'exemple d'Epaminondas. Enfin, vous me consolâtes de n'avoir jamais guère étudié. Je disois en moi-même : heureux celui qui ne sait pas tout ce que les autres ont dit, et qui sait un peu ce qu'il faut dire !

Le C. Bessarion. Vous m'étonnez par votre mauvais goût : je croyois que vous aviez bien étudié. On m'avoit dit que le roi votre père vous avoit donné un assez bon précepteur, et qu'ensuite vous aviez pris plaisir en Flandres, chez le duc de Bourgogne, à faire raisonner tous les jours de la philosophie.

Louis XI. J'étois encore bien jeune quand je quittai le roi mon père et mon précepteur. Je passai à la cour de Bourgogne, où l'inquiétude et l'ennui me réduisirent à goûter un peu quelques savans : mais j'en fus bientôt dégoûté. Ils étoient pédans, imbécilles comme vous : ils n'entendoient point les affaires ; ils ne connoissoient point les différens caractères des hommes : ils ne savoient ni dissimuler, ni se taire, ni s'insinuer, ni entrer dans les passions d'autrui, ni trouver des ressources dans les difficultés, ni deviner les desseins des autres. Ils étoient vains, indiscrets, disputeurs, toujours occupés de mots et de faits inutiles, pleins de subtilités qui ne persuadent personne, incapables d'apprendre à vivre et de se contraindre. Je ne pus souffrir de tels animaux.

Le C. Bessarion. Il est vrai que les savans ne sont pas d'ordinaire trop propres à l'action, parce qu'ils aiment le repos des muses : il est vrai aussi qu'ils ne savent guère se contraindre ni dissimuler, parce qu'ils sont au-dessus des passions grossieres des hommes, et de la flatterie que les tyrans demandent.

Louis XI. Allez, grande barbe, pédant hérissé de Grec ; vous perdez le respect qui m'est dû.

Le C. Bessarion. Je ne vous en dois point. Le sage, suivant les stoïciens et toute la secte du portique, est plus roi que vous ne l'avez jamais été par le rang et par la puissance. Vous ne le fûtes jamais comme le sage, par un véritable empire sur vos passions : d'ailleurs, vous n'avez plus qu'une ombre de royauté : d'ombre à ombre, je ne vous cède point.

Louis XI. Voyez l'insolence de ce vieux pédant !

Le C. Bessarion. J'aime encore mieux être pédant, que fourbe et tyran du genre humain. Je n'ai pas fait mourir mon frère : je n'ai pas tenu en prison mon fils ; je n'ai employé ni le poison, ni l'assassinat pour me défaire de mes ennemis : je n'ai point eu une vieillesse

affreuse, semblable à celle des tyrans que la Grèce a tant détestés. Mais il faut vous excuser. Avec beaucoup de finesse et de vivacité, vous aviez beaucoup de chose d'une tête un peu démontée. Ce n'étoit pas pour rien que vous étiez fils d'un homme qui s'étoit laissé mourir de faim, et petit-fils d'un autre qui avoit été renfermé tant d'années. Votre fils même n'a la cervelle guère assurée ; et ce sera un grand bonheur pour la France, si la couronne passe après lui dans une branche plus sensée.

Louis XI. J'avoue que ma tête n'étoit pas tout à fait bien réglée. J'avois des foiblesses, des visions noires, des emportemens furieux ; mais j'avois de la pénétration, du courage, de la ressource dans l'esprit, des talens pour gagner les hommes, et pour accroître mon autorité ; je savois fort bien laisser à l'écart un pédant inutile à tout, et découvrir les qualités utiles dans les sujets les plus obscurs. Dans les langueurs même de ma dernière maladie, je conservai encore assez de fermeté d'esprit pour travailler à faire une paix avec Maximilien. Il attendoit ma mort, et ne cherchoit qu'à éluder la conclusion. Par mes émissaires secrets, je soulevai les Gantois contre lui : je le réduisis à faire malgré lui un traité de paix avec moi, où il me donnoit, pour mon fils, Marguerite sa fille, avec trois provinces. Voilà mon chef-d'œuvre de politique dans ces derniers jours, où l'on me croyoit fou. Allez, vieux pédant, allez chercher vos Grecs, qui n'ont jamais su autant de politique que moi : allez chercher vos savans, qui ne savent que lire, et parler de leurs livres ; qui ne savent ni agir, ni vivre avec les hommes.

Le C. Bessarion. J'aime encore mieux un savant qui n'est pas propre aux affaires, et qui ne sait ce qu'il a lu, qu'un esprit inquiet, artificieux et entreprenant, qui ne peut souffrir ni la justice ni la bonne foi, et qui renverse tout le genre humain.

Fénélon.

§ 104.—17e *Dialogue.*

LOUIS XI ET LE CARDINAL DE LA BALUE.

Un méchant Prince rend ses Sujets traîtres et infidèles.

Louis XI. Comment osez-vous, scélérat, vous présenter devant moi, après toutes vos trahisons ?

Le C. de la Balue. Où voulez-vous donc que je m'aille cacher ? ne suis-je pas assez caché dans la foule des ombres ? Nous sommes tous égaux ici-bas.

Louis XI. C'est bien à vous à parler ainsi, vous qui n'étiez que le fils d'un meûnier de Verdun.

Le C. de la Balue. Hé, c'étoit un mérite auprès de vous que d'être de basse condition. Votre compère le prévôt de Tristan, votre médecin Coctier, votre barbier Olivier le Diable, étoient vos favoris et vos ministres. Jofridy avant moi avoit obtenu la pourpre par votre faveur. Ma naissance valoit à peu près celle de ces gens-là.

Louis XI. Aucun d'eux n'a fait des trahisons aussi noires que toi.

Le C. de la Balue. Je n'en crois rien. S'ils n'avoient pas été de malhonnêtes gens, vous ne les auriez ni bien traités, ni employés.

Louis XI. Pourquoi voulez-vous que je ne les aie pas choisi pour leur mérite ?

Le C. de la Balue. Parce que le mérite vous étoit toujours suspect et odieux ; parce que la vertu vous faisoit peur, et que vous n'en saviez faire aucun usage ; parce que vous ne vouliez vous servir que d'âmes basses, et prêtes à entrer dans vos intrigues, dans vos tromperies, dans vos cruautés. Un honnête homme, qui auroit eu horreur de tromper et de faire du mal, ne vous auroit été bon à rien, à vous qui ne vouliez que tromper et nuire, pour contenter votre ambition sans bornes. Puisqu'il faut parler franchement dans le pays de vérité, j'avoue que j'ai été un malhonnête homme : mais c'étoit par-là que vous m'aviez préféré à d'autres. Ne vous ai-je pas bien servi avec adresse, pour jouer les grands et les peuples ? Avez-vous trouvé un fourbe plus souple que moi pour tous les personnages ?

Louis XI. Il est vrai : mais en trompant les autres pour m'obéir, il ne falloit pas me tromper moi-même. Vous étiez d'intelligence avec le pape, pour me faire abolir la pragmatique, sans consulter si cela s'accordoit avec les véritables intérêts de la France.

Le C de la Balue. Hé, vous étiez-vous jamais soucié ni de la France, ni de ses véritables intérêts ? Vous n'avez jamais regardé que les vôtres : vous vouliez tirer

parti du pape. Je n'ai fait que vous servir à votre mode.

Louis XI. Mais c'est vous qui me portiez à ne compter pour rien tout ce qui n'étoit pas mon intérêt présent, sans m'embarrasser de celui de ma couronne même, à laquelle étoit attachée ma véritable grandeur.

Le C. de la Balue. Point : je voulois que vous vendissiez chèrement cette pancarte chasseuse à la cour de Rome. Mais allons plus loin. Quand même je vous aurois trompé, qu'auriez-vous à me dire ?

Louis XI. Comment, à vous dire ! Je vous trouve bien plaisant. Si nous étions encore vivans, je vous remettrois bien en cage.

Le C. de la Balue. Ho, j'y ai assez demeuré. Si vous me fâchez, je ne dirai plus mot. Savez-vous que je ne crains guère les mauvaises humeurs d'une ombre de roi ? Quoi donc ! vous croyez encore être au Plessis-les-Tours avec vos assassins ?

Louis XI. Non : je sais que je n'y suis pas, et bien vous en vaut : mais enfin je veux bien vous entendre, pour la rareté du fait : çà, prouvez-moi par vives raisons que vous avez dû trahir votre maître.

Le C. de la Balue Ce paradoxe vous surprend : mais je m'en vais vous le vérifier à la lettre.

Louis XI. Voyons ce qu'il va dire.

Le C. de la Balue. N'est-il pas vrai qu'un pauvre fils de meunier, qui n'a jamais eu d'autre éducation que la cour d'un grand roi, a dû suivre les maximes qui passoient pour les plus habiles et pour les meilleures d'un commun consentement ?

Louis XI. Ce que vous dites a quelque vraisemblance.

Le C. de la Balue. Mais répondez oui ou non, sans vous fâcher.

Louis XI. Je n'ose nier une chose qui paroît si bien fondée, ni avouer ce qui peut m'embarrasser par ses conséquences.

Le C. de la Balue. Je vois bien qu'il faut que je prenne votre silence pour un aveu forcé. La maxime fondamentale de tous vos conseils, que vous avez répandue dans toute votre cour, étoit de faire tout pour vous seul. Vous ne comptiez pour rien les princes de votre sang, ni la reine que vous teniez captive et éloignée, ni le dauphin que vous éleviez dans l'ignorance et en prison, ni le royaume que vous désoliez par votre politique sûre et cruelle, aux intérêts duquel vous préfériez sans cesse la jalousie pour l'autorité tyrannique. Vous ne comptiez même pour rien les favoris et les ministres les plus affidés dont vous vous serviez pour tromper les autres. Vous n'en avez jamais aimé aucun, et ne vous êtes jamais confié à aucun d'eux, que pour le besoin : vous cherchiez à les tromper à leur tour comme le reste des hommes ; vous étiez prêt à les sacrifier sur le moindre ombrage, ou pour la moindre utilité. On n'avoit jamais un seul moment d'assuré avec vous. Vous vous jouïez de la vie des hommes ; vous n'aimiez personne ; qui vouliez-vous qui vous aimât ? Vous vouliez tromper tout le monde ; qui vouliez-vous qui se livrât à vous de bonne foi, de bonne amitié et sans intérêt ? Cette fidélité désintéressée, où l'aurions-nous apprise ? La méritiez-vous ? l'espériez-vous ? La pouvoit-on pratiquer auprès de vous et dans votre cour ? Auroit-on pu durer huit jours chez vous avec un cœur droit et sincère ? N'étoit-on pas forcé d'être un fripon, dès qu'on vous approchoit ? N'étoit-on pas déclaré scélérat, dès qu'on parvenoit à votre faveur, puisqu'on n'y parvenoit jamais que par la scélératesse ? Ne deviez vous pas le tenir pour dit ? Si on avoit voulu conserver quelque honneur et quelque conscience, on se seroit gardé d'être connu de vous : on seroit allé au bout du monde, plutôt que de vivre à votre service. Dès qu'on est fripon, on l'est pour tout le monde. Voudriez-vous qu'une âme que vous avez gangrenée, et à qui vous n'avez inspiré que la scélératesse pour tout le genre humain, n'ait jamais que vertu pure et sans tache, que fidélité désintéressée et héroïque pour vous seul ? Etiez-vous assez dupe pour le penser ? Ne comptiez-vous pas que tous les hommes seroient pour vous, comme vous pour eux ? Quand même on auroit été bon et sincère pour tous les autres hommes, on auroit été forcé de devenir faux et méchant à votre égard. En vous trahissant, je n'ai donc fait que suivre vos leçons ; que marcher sur vos traces ; que vous rendre ce que vous donniez tous les jours ; que faire ce que vous attendiez de moi ; que prendre, pour le principe de ma conduite, le principe que vous regardiez comme le seul qui doit animer tous les hommes. Vous

auriez méprisé un homme qui auroit connu d'autre intérêt que le sien propre. Je n'ai pas voulu mériter votre mépris ; et j'ai mieux aimé vous tromper, que d'être un sot selon vos principes.

Louis XI. J'avoue que votre raisonnement me presse et m'incommode. Mais pourquoi vous entendre avec mon frère le duc de Guienne, et avec le duc de Bourgogne mon plus cruel ennemi ?

Le C. de la Balue. C'est parce qu'ils étoient vos plus dangereux ennemis que je me liai avec eux, pour avoir une ressource contre vous, si votre jalousie ombrageuse vouloit à me perdre. Je savois que vous compteriez sur mes trahisons, et que vous pourriez les croire sans fondement : j'aimois mieux vous trahir pour me sauver de vos mains, que périr dans vos mains sur des soupçons, sans vous avoir trahi. Enfin j'étois bien aise, selon vos maximes, de me faire valoir dans les deux partis, et de tirer de vous, dans l'embarras des affaires, la récompense de mes services, que vous ne m'auriez jamais accordée de bonne grâce dans un temps de paix. Voilà ce que doit attendre de ses ministres un prince ingrat, défiant, trompeur, qui n'aime que lui.

Louis XI. Mais voici tout de même ce que doit attendre un traître qui vend son roi. On ne le fait pas mourir quand il est cardinal ; mais on le tient onze ans en prison ; on le dépouille de ses trésors.

Le C. de la Balue. J'avoue que mon unique faute fut de ne vous tromper pas avec assez de précaution, et de laisser intercepter mes lettres. Remettez-moi encore dans l'occasion : je vous tromperai encore selon vos mérites ; mais je vous tromperai plus subtilement, de peur d'être découvert.

Fénélon.

§ 105.—18e *Dialogue.*

LOUIS XI ET PHILIPPE DE COMMINES.

La Foiblesse et les Crimes des Rois ne sauroient être cachés.

Louis XI. L'on dit que vous avez écrit mon histoire.

Ph. de Commines. Il est vrai, et j'ai parlé en bon domestique.

Louis XI. Mais on assure que vous avez raconté bien des choses dont je me serois passé volontiers.

Ph. de Commines. Cela peut être: mais en gros j'ai fait de vous un portrait fort avantageux. Voudriez-vous que j'eusse été un flatteur perpétuel, au lieu d'être un historien ?

Louis XI. Vous deviez parler de moi comme un sujet comblé des grâces de son maître.

Ph. de Commines. C'est le moyen de n'être cru de personne. La reconnoissance n'est pas ce qu'on cherche dans une histoire : au contraire, c'est ce qui la rend suspecte.

Louis XI. Pourquoi faut-il qu'il y ait des gens qui aient la démangeaison d'écrire ? Il faut laisser les morts en paix, et ne flétrir point leur mémoire.

Ph. de Commines. La vôtre étoit étrangement noircie. J'ai tâché d'adoucir les impressions déjà faites. J'ai relevé toutes vos bonnes qualités : je vous ai déchargé de toutes les choses odieuses. Que pouvois-je faire de mieux ?

Louis XI. Ou vous taire, ou me défendre en tout. On dit que vous avez représenté toutes mes grimaces, toutes mes contorsions, lorsque je parlois tout seul, toutes mes intrigues avec de petites gens. On dit que vous avez parlé du crédit de mon prévôt, de mon médecin, de mon barbier, et de mon tailleur : vous avez étalé mes vieux habits. On dit que vous n'avez pas oublié mes petites dévotions, surtout à la fin de mes jours, mon empressement à ramasser des reliques, à me faire frotter depuis la tête jusqu'aux pieds de l'huile de la sainte-ampoule, et à faire des pèlerinages, par où je prétendois toujours avoir été guéri. Vous avez fait mention de ma petite Notre-Dame de plomb, que je baisois dès que je voulois faire un mauvais coup : enfin la croix de St. Lo, par laquelle je n'osois jurer sans vouloir garder mon serment, parce que j'aurois cru mourir dans l'année, si j'y avois manqué. Tout cela est fort ridicule.

Ph. de Commines. Tout cela n'est-il pas vrai ? pouvois-je le taire ?

Louis XI. Vous pouviez n'en rien dire.

Ph. de Commines. Vous pouviez n'en rien faire.

Louis XI. Mais cela étoit fait, et il ne falloit pas le dire.

Ph. de Commines. Mais cela étoit fait ; et je ne pouvois pas le cacher à la postérité.

Louis XI. Quoi ! ne peut-on pas cacher certaines choses ?

Ph. de Commines. Et croyez-vous qu'un roi puisse être caché après sa mort, comme vous cachiez certaines intrigues pendant votre vie ? Je n'aurois rien sauvé par mon silence, et je me serois déshonoré. Contentez-vous ; je pouvois bien dire pis, et être cru ; et je ne l'ai pas voulu faire.

Louis XI. Quoi ! l'histoire ne doit-elle pas respecter les rois ?

Ph. de Commines. Les rois ne doivent-ils pas respecter l'histoire et la postérité, à la censure de laquelle ils ne peuvent échapper ? Ceux qui veulent qu'on ne parle pas mal d'eux, n'ont qu'une seule ressource, qui est de bien faire.

Fontenelle.

§ 106.—19e *Dialogue.*

Milon le Crotoniate et Smindiride le Sybarite.

La Délicatesse diminue le nombre des Plaisirs.

Smindiride. Tu es donc bien glorieux, Milon, d'avoir porté un bœuf sur tes épaules aux jeux Olympiques ?

Milon. Assurément, l'action fut fort belle. Toute la Grèce y applaudit, et l'honneur s'en répandit jusque sur la ville de Crotone ma patrie, d'où sont sortis une infinité de braves athlètes. Au contraire, ta ville de Sybaris sera décriée à jamais par la mollesse de ses habitans, qui avoient banni les coqs de peur d'en être éveillés, et qui prioient les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient.

Smindiride. Tu te moques des Sybarites : mais toi, Crotoniate grossier, crois-tu que se vanter de porter un bœuf, ce ne soit pas se vanter de lui ressembler beaucoup ?

Milon. Et toi, crois-tu avoir ressemblé à un homme, quand tu t'es plaint d'avoir passé une nuit sans dormir, à cause que parmi les feuilles de rose dont ton lit étoit semé il y en avoit une sous toi qui s'étoit pliée en deux ?

Smindiride. Il est vrai que j'ai eu cette délicatesse ; mais pourquoi te paroît-elle si étrange ?

Milon. Et comment se pourroit-il qu'elle ne me le parût pas ?

Smindiride. Quoi ! n'as-tu jamais entendu parler de quelque conquérant qui, au retour d'une expédition glorieuse, se trouvât peu satisfait de ses triomphes, parce que la fortune y avoit eu plus de part que sa conduite et sa valeur ?

Milon. Non, je n'en ai point entendu parler ; mais qu'en veux-tu conclure ?

Smindiride. Que ce conquérant, et généralement presque tous les hommes, quoique couchés sur des fleurs, ne sauroient dormir, s'il y a une feuille pliée en deux. Il ne faut rien pour gâter les plaisirs. Ce sont des lits de rose, où il est bien difficile que toutes les feuilles se tiennent étendues, et qu'aucune ne se plie : cependant le plis d'une suffit pour incommoder beaucoup.

Milon. Je ne suis pas fort savant sur ces matières-là ; mais il me semble que toi, et le conquérant que tu supposes, et tous tant que vous êtes, vous avez extrêmement tort. Pourquoi vous rendez-vous si délicats ?

Smindiride. Ah ! Milon ! les gens d'esprit ne sont pas des Crotoniates comme toi ; mais ce sont des Sybarytes encore plus raffinés que je n'étois.

Milon. Je vois bien ce que c'est. Les gens d'esprit ont assurément plus de plaisirs qu'il ne leur en faut ; et ils permettent à leur délicatesse d'en retrancher ce qu'ils ont de trop. Ils veulent bien être sensibles aux plus petits désagrémens, parce qu'il y a d'ailleurs assez d'agrémens pour eux : et sur ce pied-là, je trouve qu'ils ont raison.

Smindiride. Ce n'est point du tout cela. Les gens d'esprit n'ont pas plus de plaisirs qu'il ne leur en faut.

Milon. Ils sont donc fous de s'amuser à être si délicats.

Smindiride. Voilà le malheur. La délicatesse est tout à fait digne des hommes. Elle n'est produite que par les bonnes qualités de l'esprit et du cœur : on se sait bon gré d'en avoir : on tâche d'en acquérir quand on n'en a pas. Cependant la délicatesse diminue le nombre des plaisirs, et on n'en a point trop. Elle est cause qu'on les sent moins vivement, et d'eux-mêmes, ils ne sont point trop vifs. Que les hommes sont à plaindre ! leur condition naturelle leur fournit peu de choses agréables, et leur raison leur apprend à en goûter encore moins.

Fontenelle.

§ 107.—20e *Dialogue.*

Anne de Bretagne et Marie d'Angleterre.

Les Plaisirs les plus simples sont les seuls véritables.

Anne de B. Assurément, ma mort vous fit grand plaisir. Vous passâtes aussitôt la mer pour aller épouser Louis XII, et vous saisir du trône que je laissois vide. Mais vous n'en jouîtes guère, et je fus vengée de vous par votre jeunesse même, et par votre beauté, qui vous rendoit trop aimable aux yeux du roi, et le consoloient trop aisément de ma perte ; car elles hâtèrent sa mort, et vous empêchèrent d'être long-temps reine.

Marie d'An. Il est vrai que la royauté ne fit que se montrer à moi, et disparut en moins de rien.

Anne de B. Et après cela, vous devîntes duchesse de Suffolk ? C'étoit une belle chute. Pour moi, grâce au ciel, j'ai eu une autre destinée. Quand Charles VIII mourut, je ne perdis point mon rang par sa mort, et j'épousai son successeur, ce qui est un exemple de bonheur fort singulier.

Marie d'An. M'en croiriez-vous, si je vous disois que je ne vous ai jamais envié ce bonheur-là ?

Anne de B. Non, je conçois trop bien ce que c'est que d'être duchesse de Suffolk, après qu'on a été reine de France.

Marie d'An. Mais j'aimois le duc de Suffolk.

Anne de B. Il n'importe. Quand on a goûté les douceurs de la royauté, en peut on goûter d'autres ?

M. d'An. Oui, pourvu que ce soient celles de l'amour. Je vous assure que vous ne devez point me vouloir de mal de ce que je vous ai succédé ; si j'eusse toujours pu disposer de moi, je n'eusse été que duchesse, et je retournai bien vite en Angleterre pour y prendre ce titre, dès que je fus déchargée de celui de reine.

Anne de B. Aviez-vous les sentimens si peu élevés ?

Marie d'An. J'avoue que l'ambition ne me touchoit point. La nature a fait aux hommes des plaisirs simples, aisés, tranquilles, et leur imagination leur en a fait qui sont embarrassans, incertains, difficiles à acquérir ; mais la nature est bien plus habile à leur faire des plaisirs, qu'ils ne le sont eux-mêmes. Que ne se reposent-ils sur elle de ce soin-là ? Elle a inventé l'amour, qui est fort agréable, et ils ont inventé l'ambition dont il n'étoit point besoin.

Anne de B. Qui vous dit que les hommes aient inventé l'ambition ? La nature n'inspire pas moins les désirs de l'élévation et du commandement, que le penchant de l'amour.

Marie d'An L'ambition est aisée à reconnoître pour un ouvrage de l'imagination ; elle en a le caractère. Elle est inquiète, pleine de projets chimériques ; elle va au-delà de ses souhaits, dès qu'ils sont accomplis ; elle a un terme qu'elle n'attrape jamais.

Anne de B. Et malheureusement l'amour en a un qu'il attrape trop tôt.

Marie d'An. Ce qui en arrive, c'est qu'on peut être plusieurs fois heureux par l'amour, et qu'on ne le peut être une seule fois par l'ambition ; ou s'il est possible qu'on le soit, du moins ces plaisirs-là sont faits pour trop peu de gens ; et par conséquent ce n'est point la nature qui les propose aux hommes, car ses faveurs sont toujours très-générales. Voyez l'amour : il est fait pour tout le monde. Il n'y a que ceux qui cherchent leur bonheur dans une trop grande élévation, à qui il semble que la nature ait envié les douceurs de l'amour. Un roi qui peut s'assurer de cent mille bras, ne peut guère s'assurer d'un cœur. Il ne sait si on ne fait pas pour son rang tout ce qu'on auroit fait pour la personne d'un autre. Sa royauté lui coûte tous les plaisirs les plus simples et les plus doux.

Anne de B. Vous ne rendez pas les rois beaucoup plus malheureux par cette incommodité que vous trouvez à leur condition. Quand on voit ses volontés non-seulement suivies, mais prévenues, une infinité de fortunes qui dépendent d'un mot qu'on peut prononcer quand on veut, tant de soins, tant de desseins, tant d'empressemens, tant d'application à plaire, dont on est le seul objet ; en vérité on se console de ne pas savoir tout à fait au juste, si on est aimé pour son rang ou pour sa personne. Les plaisirs de l'ambition sont faits, dites-vous, pour trop peu de gens ; ce que vous leur reprochez est leur plus grand charme. En fait de bonheur, c'est l'exception qui flatte ; et ceux qui règnent sont excep-

tés si avantageusement de la condition des autres hommes, que quand ils perdroient quelque chose des plaisirs qui sont communs à tout le monde, ils seroient récompensés du reste.

Marie d'An. Ah ! jugez de la perte qu'ils font par la sensibilité avec laquelle ils reçoivent ces plaisirs simples et communs, lorsqu'il s'en présente quelqu'un à eux. Apprenez ce que me conta ici l'autre jour une princesse de mon sang, qui a régné en Angleterre, et fort long-temps, et fort heureusement, et sans mari. Elle donnoit une première audience à des ambassadeurs Hollandois, qui avoient à leur suite un jeune homme bien fait. Dès qu'il vit la reine, il se tourna vers ceux qui étoient auprès de lui, et leur dit quelque chose assez bas, mais d'un certain air qui fit qu'elle devina à peu près ce qu'il disoit ; car les femmes ont un instinct admirable. Les trois ou quatre mots que dit ce jeune Hollandois, qu'elle n'avoit pas entendus, lui tinrent plus à l'esprit que toute la harangue des ambassadeurs ; et aussitôt qu'ils furent sortis, elle voulut s'assurer de ce qu'elle avoit pensé. Elle demanda à ceux à qui avoit parlé ce jeune homme, ce qu'il leur avoit dit. Ils lui répondirent avec beaucoup de respect, que c'étoit une chose qu'on n'osoit redire à une grande reine, et se défendirent long-temps de la répéter. Enfin, quand elle se servit de son autorité absolue, elle apprit que le Hollandois s'étoit écrié tout bas : *Ah ! voilà une femme bien faite !* et avoit ajouté quelque expression assez grossière, mais vive, pour marquer qu'il la trouvoit à son gré. On ne fit ce récit à la reine qu'en tremblant ; cependant il n'en arriva rien autre chose, sinon que quand elle congédia les ambassadeurs, elle fit au jeune Hollandois un présent fort considérable. Voyez comme au travers de tous les plaisirs de grandeur et de royauté dont elle étoit environnée, ce plaisir d'être trouvée belle alla la frapper vivement.

Anne de B. Mais enfin elle n'eût pas voulu l'acheter par la perte des autres. Tout ce qui est trop simple n'accommode point les hommes. Il ne suffit pas que les plaisirs touchent avec douceur ; on veut qu'ils agitent et qu'ils transportent. D'où vient que la vie pastorale, telle que les poëtes la dépeignent, n'a jamais été que dans leurs ouvrages, et ne réussiroit pas dans la pratique ? Elle est trop douce et trop unie.

Marie d'An. J'avoue que les hommes ont tout gâté. Mais d'où vient que la vue d'une cour la plus superbe et la plus pompeuse du monde, les flatte moins que les idées qu'ils se proposent quelquefois de cette vie pastorale ? C'est qu'ils étoient faits pour elle.

Anne de B. Ainsi, le partage de vos plaisirs simples et tranquilles, n'est plus que d'entrer dans les chimères que les hommes se forment ?

Marie d'An. Non, non. S'il est vrai que peu de gens aient le goût assez bon pour commencer par ces plaisirs-là, du moins on finit volontiers par eux, quand on le peut. L'imagination a fait sa course sur les faux objets, et elle revient aux vrais.

Fontenelle.

§ 108.—21e *Dialogue.*

LE ROI DE PRUSSE, GELLERT, ET LE MAJOR G***.

Le Roi. Vous êtes le professeur Gellert ?

Gellert. Oui, Sire.

Le Roi. L'envoyé d'Angleterre m'a parlé de vous, comme d'un homme du plus grand mérite. De quel pays êtes-vous ?

Gellert. De Hanichen, proche Freyberg.

Le Roi. Quelle est la raison qui empêche que l'Allemagne ne produise de bons écrivains ?

Le Major. Votre majesté en a un devant les yeux, dont les productions ont été jugées par les François mêmes, dignes d'être traduites dans leur langue et qu'ils honorent du titre de La Fontaine d'Allemagne.

Le Roi, à Gellert. Ceci, sans doute, est une grande preuve de ce que vous valez.... Mais, dites-moi, l'avez-vous lu La Fontaine ?

Gellert. Oui, Sire, je l'ai lu, mais sans intention de l'imiter : j'ai ambitionné le mérite d'être original à ma façon.

Le Roi. Et je trouve que vous avez bien fait. Mais encore un coup, pourquoi notre Germanie n'a-t-elle pas un plus grand nombre d'aussi bons auteurs que vous ?

Gellert. Votre majesté me paroît un peu prévenue contre les Allemands.

Le Roi. Nenni, je vous le jure.

Gellert. Ou du moins contre ceux qui écrivent.

Le Roi. Il est vrai que je n'en ai pas trop bonne opinion..... car enfin, d'où vient qu'un bon historien est encore à naître dans leur pays ?

Gellert. Sire, nous en avons plusieurs: Cramer, entre autres, qui a continué Bossuet. Je pourrois encore citer à votre majesté, le savant Mascow.

Le Roi. Un Allemand continuateur de l'histoire de Bossuet !...Eh ! comment cela se peut-il ?

Gellert. Non-seulement il l'a continuée, mais il a rempli cette tâche si difficile avec le plus grand succès. L'un des plus célèbres professeurs des états de votre majesté a jugé cette continuation aussi éloquente, et supérieure quant à l'exactitude, à celle qu'avoit commencée Bossuet.

Le Roi. A la bonne heure .... mais comment se peut-il que nous n'ayons pas encore en Allemand une bonne traduction de Tacite ?

Gellert. C'est que cet auteur est très-difficile à traduire, et que les traductions que les François même en ont données, sont absolument sans mérite.

Le Roi Oh ! sur ce point je suis de votre avis.

Gellert Différentes causes ont contribué jusqu'à présent à empêcher les Allemands de devenir supérieurs en différens genres de littérature. Tandis que les sciences et les arts florissoient dans la Grèce, les Romains étoient uniquement occupés de l'art pernicieux de la guerre; et ne pourroit-on pas, eu égard au siècle où nous vivons, nous comparer en ce point aux Romains ? ne pourroit-on pas même ajouter à ceci, que nos auteurs n'ont pas trouvé les encouragemens qu'ont trouvé les littérateurs dans tous les genres de la part des Auguste et des Louis XIV ?

Le Roi. La Saxe a pourtant produit deux Augustes.

Gellert. Aussi avons-nous vu naître dans ce pays d'heureux commencemens ; mais.....

Le Roi. Mais comment peut-on espérer d'en voir renaître d'autres, dans les divisions dont elle est agitée ?

Gellert. Ce n'est pas ce que je prétends ; je désirerois seulement que chaque souverain voulût, dans ses propres états, encourager les hommes d'un vrai génie.

Le Roi. Ne sortîtes-vous jamais de la Saxe ?

Gellert. J'ai été une fois à Berlin.

Le Roi. Je crois que vous devriez voyager.

Gellert. Moi, Sire, je n'ai aucune inclination pour les voyages, et dussé-je en avoir le goût, mes moyens n'y sauroient suffire.

Le Roi. Quelle est votre maladie ordinaire ? celle des érudits, sans doute.

Gellert. A la bonne heure, puisqu'il plaît à votre majesté de la nommer ainsi; je n'aurois pu, sans un excès de vanité, l'appeler ainsi moi-même.

Le Roi. J'ai senti ses atteintes ainsi que vous, et je pourrois, je crois, vous en guérir. Il vous faut beaucoup d'exercice, souvent monter à cheval, et vous purger une fois la semaine avec de la rhubarbe.

Gellert. Le remède, Sire, pourroit être pour moi plus dangereux que le mal. Si le cheval étoit fringant et plus vigoureux que moi, je ne risquerois pas de le monter ; s'il l'étoit moins j'en tirerois peu de soulagement.

Le Roi. En ce cas, prenez une voiture.

Gellert. Je ne suis pas assez riche pour cela.

Le Roi. J'entends ; voilà où le soulier blesse assez généralement les gens de lettres d'Allemagne.....Il est vrai qu'aujourd'hui les temps sont bien mauvais.

Gellert. Oui, Sire, très-mauvais !..... mais s'il plaisoit à votre majesté de rendre la paix à l'Empire ?....

Le Roi. Eh ! comment le pourrois-je ? ignorez-vous que j'ai pour ennemis trois têtes couronnées ?

Gellert. Ce que j'ignore le moins, c'est l'histoire ancienne : je me suis bien moins attaché à la moderne.

Le Roi. Lequel préférez-vous, comme poëte épique, ou d'Homère ou de Virgile ?

Gellert. Homère, en qualité de génie créateur, mérite très-certainement la préférence.

Le Roi. Virgile cependant est plus châtié que l'autre

Gellert. Nous vivons dans un siècle trop éloigné de celui d'Homère, pour pouvoir prononcer, sans risque, sur le style et sur les mœurs de ces temps reculés ; c'est pourquoi je m'en tiens au jugement de Quintilien, qui donne la préférence à Homère.

Le Roi. Nous ne devons pourtant pas, ce me semble, une déférence trop servile au jugement des anciens.

Gellert. Aussi n'est ce pas aveuglément que je m'y soumets Je ne les adopte que dans le cas, où les temps reculés jettent (si j'ose m'exprimer ainsi) une espèce de nuage, qui m'empêche de les voir avec mes propres yeux, et me tient par conséquent en garde contre les décisions que je pourrois hasarder.

Le Roi. Vous avez fait, dit-on, des fables très-estimées?.... Voudriez-vous m'en réciter une.

Gellert Je ne sais, en vérité, Sire, si j'oserois l'entreprendre, tant j'ai lieu de me méfier de ma mémoire.

Le Roi Tâchez-y, je vous prie; je vais passer un moment dans mon cabinet pour vous donner le temps de rappeler vos idées. . . (*Le Roi en rentrant :*) Eh bien; y avez-vous réussi?

Gellert. Oui, Sire, en voici une: " Certain peintre Athénien, que l'amour de la gloire touchoit plus que " celui de la fortune, demandoit un jour " à un connoisseur son sentiment sur un " de ses tableaux, qui représentoit le " dieu Mars Le connoisseur lui dit " franchement les défauts qu'il croyoit " trouver dans l'ouvrage, et surtout le " trop d'art qui se faisoit sentir dans la " généralité de la composition. En cet " instant, arrive un homme très-borné, " qui en parlant du premier coup d'œil " sur le tableau, s'écria avec transport : " Ah, juste ciel, quel chef-d'œuvre! " Mars est vivant, il respire, il épouvante! regardez ce pied, ces doigts, " ces ongles! quel goût! quel air de " grandeur dans ce casque, et dans " toute l'armure de ce dieu terrible!..... " Le peintre à ce propos rougit; et tirant à part le connoisseur: je suis " maintenant convaincu, lui dit-il, de la " solidité de votre jugement.

" Et le tableau fut effacé."

Le Roi. Voyons maintenant la morale.

Gellert. La voici: " Quand les productions d'un auteur, quel qu'il soit, " ne satisferont pas un bon juge, c'est " un grand préjugé contre elles. Mais " lorsqu'elles sont admirées par un sot, " on ne sauroit trop s'empresser de les " jeter au feu."

Le Roi. Excellent apologue, monsieur Gellert! je sens toute la vérité et toutes les beautés de cette composition?..... mais lorsque Gottsched me lut sa traduction de l'Iphigénie de Racine, (j'avois l'original devant les yeux) je n'entendis, je vous le jure, pas un mot de ce qu'il me lut. Si je reste encore ici quelques jours, venez me voir; et surtout me lire quelques-unes de vos fables.

Gellert. Je ne crois pas, Sire, devoir m'y exposer..... j'ai pris l'habitude d'un espèce de chant qui ne plaît pas à tout le monde, et que j'ai contractée dans les montagnes.

Le Roi J'entends: la déclamation des Silésiens. Il faut cependant tâcher de lire vous-même vos productions, si vous voulez qu'elles ne risquent point à perdre beaucoup de leur mérite. Mais revenez bientôt me voir.... adieu, monsieur Gellert.

Le soir même à son souper: M. Gellert, dit le monarque, est un autre homme que Gottsched: et de tous les écrivains Allemands, c'est le plus ingénieux.

Recueil de Pièces Intéressantes, par M. de la Place.

§ 109.—22e *Dialogue.*

UN SEIGNEUR ET UN VILLAGEOIS.

Le Bonheur Champêtre.

Le Seig. Dieu vous garde, bon homme! vous êtes bien gai!

Le Vil Comme de coutume.

Le Seig. J'en suis bien aise; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Etes-vous marié?

Le Vil. Oui, grâce au ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfans?

Le Vil J'en avois cinq: j'en ai perdu un, mais ce malheur peut se réparer.

Le Seig. Votre femme est jeune?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Est-elle jolie?

Le Vil. Elle l'est pour moi; mais elle est mieux que jolie, elle est bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez?

Le Vil. Si je l'aime? eh! qui ne l'aimeroit pas?

Le Seig. Et vos enfans, viennent-ils bien?

Le Vil. Ah! c'est un plaisir. L'aîné n'a que cinq ans; il a déjà plus d'esprit que son père! et mes deux filles! c'est cela qui est charmant. Le dernier tette encore; mais le petit compère sera robuste et vigoureux. Croiriez-vous bien qu'il bat ses sœurs, quand elles veulent

baiser leur mère ? il a toujours peur qu'on ne vienne le détacher du téton.

Le Seig. Tout cela est donc bien heureux ?

Le Vil. Heureux ! je le crois. Il faut voir la joie quand je reviens du labourage. On diroit qu'ils ne m'ont pas vu d'un an ; je ne sais auquel entendre. Ma femme est à mon cou, mes filles dans mes bras, mon aîné me saisit les jambes; il n'y a pas jusqu'au petit Jeannot, qui se roulant sur le lit de sa mère, ne me tende ses petites mains, et moi je ris, et je pleure et je les baise, car tout cela m'attendrit.

Le Seig. Je le crois.

Le Vil. Vous devez le sentir, car sans doute vous êtes père.

Le Seig. Je n'ai pas ce bonheur.

Le Vil. Tant pis : il n'y a que cela de bon.

Le Seig. Et comment vivez-vous ?

Le Vil. Fort bien. D'excellent pain, de bon laitage et du fruit de notre verger. Ma femme, avec un peu de lard, fait une soupe aux choux, dont le roi mangeroit. Nous avons encore les œufs de nos poules, et le Dimanche nous nous régalons, et nous buvons un petit coup de vin.

Le Seig. Oui, mais quand l'année est mauvaise ?

Le Vil. On s'y est attendu, et l'on vit doucement de ce que l'on a épargné dans la bonne.

Le Seig. Il y a encore la rigueur du temps, le froid, la pluie, les chaleurs que vous avez à soutenir.

Le Vil. On s'y accoutume ; et si vous saviez quel plaisir on a de venir le soir respirer le frais après un jour d'été, ou l'hiver se dégourdir les mains au feu d'une bonne bourrée entre sa femme et ses enfans ! Et puis on soupe de bon appétit, et on se couche ; et croyez-vous qu'on se souvienne du mauvais temps ? Allez, monsieur, il y a bien du monde qui ne vit pas aussi content que nous.

Le Seig. Et les impôts ?

Le Vil. Nous les payons gaiement ; il le faut bien. Tout le pays ne peut pas être noble. Celui qui nous gouverne, et celui qui nous juge ne peuvent pas venir labourer. Ils font notre besogne, et nous faisons la leur. Chaque état, comme on dit, a ses peines.

Le Seig. Quelle équité ! qu'ils sont heureux !

Marmontel.

§ 110.—23e *Dialogue.*

Les Anciens et les Modernes, ou la Toilette de Mme. de POMPADOUR.

Mme. de Pompadour. Quelle est donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille si haute et si noble, à la mine si fière et en même temps si coquette, qui entre à ma toilette sans se faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuse ?

Tullia. Je suis Tullia, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans ; je fais la révérence à la Romaine, et non à la Françoise : je suis venue, je ne sais d'où, pour voir votre pays, votre personne et votre toilette.

Madame de Pompadour. Ah ! Madame, faites-moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à madame Tullia.

Tullia. Qui ? moi, madame, que je m'asseye sur cette espèce de petit trône incommode, pour que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

Madame de Pompadour. Comment vous asséyez-vous donc, madame ?

Tullia. Sur un bon lit, madame.

Madame de Pompadour. Ah, j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre à votre aise.

Tullia. J'aime à voir que les Françoises sont aussi bien meublées que nous.

Madame de Pompadour. Ah ! ah ! madame, vous n'avez point de bas ; vos jambes sont nues, vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

Tullia. Nous ne connoissions point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Madame de Pompadour. Dieu me pardonne ! madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

Tullia. Non, madame, nous n'en portions point de notre temps.

Madame de Pompadour. Et dans quel temps viviez-vous, madame ?

Tullia. Du temps de Sylla, de Pompée, de César, de Caton, de Catilina, de Cicéron, dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce Cicéron, qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris ; on y jouoit Catilina, et tous les personnages de mon temps ; je n'en reconnus pas un. Mon

père m'exhortoit à faire des avances à Catilina ; je fus bien surprise. Mais, madame, il me semble que vous avez là de beaux miroirs : votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étoient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

Madame de Pompadour. Non, madame ; ils sont faits avec du sable, et rien n'est si commun parmi nous.

Tullia. Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquoit. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

Madame de Pompadour. Ce n'est point un tableau, c'est une estampe ; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée : on en tire cent copies en un jour, et ce secret éternise les tableaux que le temps consume.

Tullia. Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

Un Savant, *qui assistoit à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia, en tirant un livre de sa poche :* Vous serez bien étonnée, madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main, qu'il est imprimé à peu près comme les estampes, et que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia ; c'étoit un recueil de vers pour madame la marquise. Tullia *en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :* Monsieur, l'impression est une belle chose ; et si elle peut immortaliser de pareils vers, cela me paroît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

Le Savant. Oui, madame, mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour monsieur votre père ; mais aujourd'hui nous ne connoissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la créme et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avoient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avoit entourées, et que c'étoit avec du mouvement qu'on avoit produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeuroit interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étoient extraites des plantes du pays. Un duc et pair *qui se trouva là lui répondit :* Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

Tullia. Pour l'Arabie, je la connois ; mais je n'avois pas entendu parler de ce que vous appelez *café* ; et pour l'autre monde, je ne connois que celui d'où je viens, et je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. le Duc. Le monde dont on vous parle, madame, est un continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

Tullia. Comment ! nous qui nous appelions les maîtres de l'univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié ? cela est humiliant.

Le Savant, *piqué de ce que madame Tullia avoit trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :* vos Romains, qui se vantoient d'être les maîtres de l'univers, n'en avoient pas conquis la vingtième partie : nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire Romain ; encore est-il gouverné par une femme, qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisoit mes vers, je suis sûr qu'elle les trouveroit bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquoit de respect à une dame Romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avoit découvert l'Amérique, et tirant sa montre à laquelle pendoit galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'étoit avec une aiguille qu'on étoit arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoubloit à chaque mot qu'on lui disoit, et à chaque chose qu'elle voyoit. Elle s'écria enfin : je commence à craindre que les modernes ne l'emportent sur les anciens ; j'étois venue pour m'en éclaircir, et je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. le Duc. Consolez-vous, madame ; nul homme n'approche parmi nous de votre illustre père, pas même l'auteur de la *Gazette Ecclésiastique*, ou celui du *Journal Chrétien* ; nul homme n'approche de César avec qui vous avez vécu, ni de vos Scipions qui l'avoient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces âmes sublimes ;

mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des arts et des sciences ; le temps et d'heureux hasards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé, par exemple, d'avoir des Sophocles et des Euripides, que des personnages semblables à monsieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sifflé la tragédie de Catilina : quand vous verrez jouer Phèdre, vous conviendrez peut-être que le rôle de Phèdre dans Racine est prodigieusement supérieur au modèle que vous connoissez dans Euripide. J'espère que vous conviendrez que notre Molière l'emporte sur votre Térence. J'aurai l'honneur, si vous le permettez de vous donner la main à l'opéra, et vous serez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encore là un art qui vous est inconnu.

Voici, madame, une petite lunette : ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maison qui est à une lieue.

Tullia. Par les dieux immortels ! cette maison est au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paroissoit !

M. le Duc. Eh bien, madame, c'est avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchassé ? C'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature, la cause de la pesanteur, et qui a démontré que les astres pèsent sur la terre, et la terre sur les astres. Il a parfilé la lumière du soleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

Tullia. Qu'est-ce que parfiler, monsieur.

M. le Duc. Madame, l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les oraisons de Cicéron. C'est effiler une étoffe, la détisser fil à fil, et en séparer l'or ; c'est ce que Newton a fait des rayons du soleil ; les astres lui ont été soumis : et un nommé Locke en a fait autant de l'entendement humain.

Tullia. Vous en savez beaucoup pour un duc et pair ; vous me paroissez plus savant que ce savant qui veut que je trouve ses vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. le Duc. Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science, elle est très-commune : les jeunes gens, en sortant des écoles, en savent plus que tous vos philosophes de l'antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons, dans notre Europe, substitué une demi-douzaine de jargons très-imparfaits à la belle langue Latine, dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers, nous n'avons pas laissé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

Tullia. Il faut que les nations qui ont succédé à l'empire Romain, aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connoître si bien le ciel et la terre.

M. le Duc. Point du tout, madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages ; et pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés les moines, qui ont abruti dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affoiblie par l'âge ; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les Scipion, Alexandre et César, et la phalange Macédonienne et toutes vos légions ; ce n'est pas que nous soyons plus grands capitaines que les Scipion, Alexandre et César, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

Tullia. Je vois toujours en vous la politesse d'un grand seigneur, avec l'érudition d'un homme d'état ; vous auriez été digne d'être sénateur Romain.

M. le Duc. Ah ! madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme. de Pompadour. Madame auroit été trop dangereuse pour moi.

Tullia. Consultez vos beaux miroirs faits avec du sable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien, monsieur, vous disiez donc le plus poliment du monde, que vous en savez beaucoup plus que nous.

M. le Duc. Je disois, madame, que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles, mais passagères ; et dans ces orages, on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes : ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scholastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous ; mais nous respectons Cicéron et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le Duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor et Pollux. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valoit mieux qu'un combat de gladiateurs.*

Voltaire.

§ 111. Lettres.

Lettre de Cicéron à Térentia sa Femme, à Tullia sa Fille, et à Cicéron son Fils, pendant son Exil.

J'apprends par un grand nombre de lettres, et par les récits de tout le monde, que votre vertu et votre courage sont incroyables, et que vous êtes supérieure aux fatigues de l'esprit et du corps. Que je suis malheureux d'être la cause de tant de peines, pour une femme si vertueuse, si douce, si honnête et si fidèle, et que notre chère Tulliola reçoive tant de sujets de pleurs d'un père à qui elle a fait goûter tant de plaisirs ! Que dirai-je du petit Cicéron qui a commencé à sentir la misère et la douleur aussitôt qu'il s'est trouvé capable de sentiment ? Si je pouvois attribuer, comme vous dites, mes malheurs au destin, il me seroit plus aisé de les supporter. Mais je n'en accuse que moi-même, qui me suis cru aimé de ceux qui me portoient envie, et qui n'ai pas écouté ceux qui me recherchoient. Si j'avois suivi mes propres idées, je n'aurois pas laissé prendre tant d'ascendant sur moi aux discours d'une troupe d'amis insensés ou méchans. Notre vie seroit heureuse ; mais puisque nos amis veulent que j'espère, je tâcherai que ma santé du moins réponde à vos efforts. Je conçois toute la difficulté de mes affaires, et combien il étoit plus facile de ne pas sortir de Rome que d'y rentrer. Cependant si nous avons pour nous tous les tribuns du peuple ; si le zèle de Lentulus est aussi ardent qu'il le semble ; si Pompée et César même sont dans nos intérêts, il ne faut pas perdre l'espérance. Nous suivrons pour notre famille le sentiment de nos amis, tel que vous me le marquez. Mon dessein étoit de me retirer en Epire, dans quelque lieu plus désert ; mais Plancius me retient ; il se flatte même qu'il pourra retourner en Italie avec moi. Si je vois cet heureux jour ; si je me retrouve dans vos bras, et que je puisse rétablir ma fortune, je ne désire pas d'autre fruit de votre piété et de la mienne. Pison nous marque une bonté, une vertu, une générosité à laquelle on ne peut rien ajouter ; puisse-t-il en retirer de la satisfaction! pour la gloire, il en est sûr. Je ne vous ai pas fait de reproche par rapport à mon frère Quintus ; mais j'ai souhaité que vous fussiez bien unis, surtout dans le petit nombre où vous êtes. J'ai fait mes remercîmens à ceux que vous m'avez marqués, et je leur ai témoigné que je savois de vous ce que je leur dois. Vous m'écrivez, ma chère Térentia, que vous vendrez une terre : mais, hélas ! que deviendrons-nous, je vous le demande ? et si la fortune ne cesse pas de nous tenir dans l'abattement où nous sommes, que deviendra ce pauvre enfant ? L'abondance de mes larmes arrête ma main. Je ne puis écrire davantage dans la crainte de vous en faire verser aussi. J'ajoute seulement que si nos amis font leur devoir, l'argent ne manquera pas. S'ils ne le font point,

de quoi serez-vous capable avec votre argent ? Au nom de notre misérable fortune, prenez garde que nous ne perdions sans ressource un enfant déjà perdu. S'il lui reste seulement de quoi se mettre à couvert de l'indigence, il ne lui faudra qu'un bonheur et une vertu médiocre pour obtenir tout le reste. Ayez soin de votre santé, et n'épargnez pas les messagers, pour m'apprendre ce qui se passe, et ce que vous faites vous-même. Mon incertitude ne sauroit durer longtemps. J'embrasse Tulliola et Cicéron.

A Dyrrachium, le 26 Novembre.

Je suis venu à Dyrrachium, parce que cette ville est libre et bien disposée pour moi, et qu'elle est proche de l'Italie. Mais si je me trouve mal de la célébrité du lieu, je chercherai une autre retraite et je vous en donnerai avis.

§ 112. *Autre Lettre de Cicéron aux mêmes.*

Je vous écris le moins souvent qu'il m'est possible ; car il n'y a point de momens qui ne soient fort tristes pour moi; ceux que j'emploie à vous écrire ou à lire vos lettres me font verser tant de larmes, que cet état m'est insupportable. Que n'ai-je eu moins d'attachement pour la vie ! nous n'aurions rien à souffrir, ou nos malheurs seroient médiocres. Si la fortune nous réserve à quelque espérance de nous voir rétablis dans une partie de nos avantages, je suis moins coupable; mais si nos maux ne doivent pas changer, je ne souhaite plus, ma chère vie, que de vous revoir incessamment, et de mourir dans vos bras, puisque ni les dieux que vous avez servis religieusement, ni les hommes à qui je me suis attaché, ne nous récompensent pas mieux. J'ai passé treize jours à Brindes chez M. Lenius Flaccus, dont je ne puis trop louer la bonté. Le soin de mon salut lui a fait négliger ses propres périls et celui de sa fortune : sans craindre une détestable loi, il m'a rendu tous les devoirs et les services de l'hospitalité : puissé-je lui en marquer ma reconnoissance ! Le sentiment du moins vivra toujours dans mon cœur. Je suis parti de Brindes, le 28 Avril. Mon dessein est de me rendre à Cizique dans la Macédoine. Quel malheur ! quelle affliction ! vous prierai-je de me suivre ? hélas ! une femme ! malade comme vous êtes ! épuisée de forces et de courage ! faut-il aussi que je ne vous en prie pas ? je serai donc sans vous ! Voici le parti auquel je crois devoir m'arrêter. S'il me reste quelque espérance de retour, il faut que vous la confirmiez, et que vous y mettiez tous vos soins. Mais, si c'en est fait, comme je le crains, venez, par quelque voie que ce soit. Soyez sûre que, si je vous ai auprès de moi, je ne me croirai pas tout à fait perdu. Mais que deviendra ma chère Tulliola ? Voyez vous-même ce qu'on en peut faire. Le conseil me manque ; mais de quelque manière que les choses tournent, il faut ménager sa réputation et son état. Que faire de mon cher Cicéron ? qu'en ferons-nous ? Ah ! pour lui, qu'il ne s'éloigne jamais de mes bras, et de mon sein. Je ne saurois écrire davantage ; la douleur m'en empêche. J'ignore où vous en êtes, c'est-à-dire, s'il vous reste quelque chose, ou si, comme je le crains, vous avez tout à fait été dépouillée. Vous m'écrivez que Pison nous sera toujours dévoué. J'ai de lui cette espérance. Il ne faut pas que vous ayez d'inquiétude pour les esclaves qui ont obtenu la liberté. On a promis aux vôtres que vous les récompenseriez suivant leur mérite. Vous m'exhortez à conserver la grandeur d'âme, et vous ne voulez pas que je désespère de notre salut. Je souhaite qu'il reste quelque fondement à nos espérances. Hélas ! quand recevrai-je à présent de vos lettres ? qui me les apportera ? j'en aurois attendu à Brindes, si les matelots l'eussent permis ; mais ils n'ont pas voulu manquer la saison. Soutenez-vous, ma chère Térentia, autant qu'il vous sera possible. Nous avons vécu avec honneur ; nous avons vu notre situation brillante ; c'est notre vertu qui nous a ruinés plus que nos fautes. L'unique reproche que nous ayons à nous faire est de n'avoir point perdu la vie avec les agrémens de notre fortune. Mais, s'il est plus avantageux pour nos enfans que nous l'ayons conservée, il faut supporter tout le reste, quelque insupportable qu'il puisse paroître. Je vous console, et je ne puis me rendre ce service à moi-même. N'épargnez rien pour conserver votre santé, et ne doutez pas que vos disgrâces ne me touchent plus que les miennes. Adieu, ma chère

Térentia, ma très-fidèle et très-aimable femme; adieu, ma très-chère fille et Cicéron, qui êtes à présent notre seule espérance.

A Brindes, le 31 Avril.

§ 113. *Lettres de Cicéron à Atticus.*

Première Lettre.

Comme vous me connoissez mieux que personne, vous jugerez aisément combien j'ai été touché de la mort de notre cousin Lucius Cicéron, qui m'étoit d'un si grand secours, et pour mes affaires particulières, et pour mes fonctions publiques. Je trouvois avec lui toute la douceur que l'on goûte dans le commerce d'un homme poli et d'un honnête homme. Je suis donc persuadé que, prenant part à tout ce qui me regarde, vous serez sensible à cette perte, qui, d'ailleurs, nous est commune : car vous perdez aussi un allié plein de mérite, très-officieux, et qui avoit pris de l'amitié pour vous, autant de lui-même que sur ce qu'il avoit entendu dire de vous. Quant à ce que vous m'écrivez touchant votre sœur, elle me rendra elle-même ce témoignage que je n'ai rien oublié pour bien disposer l'esprit de mon frère à son égard. Comme il m'a paru un peu trop piqué, j'ai joint, dans les remontrances que je lui ai faites, l'autorité d'un aîné à la douceur d'un frère, d'une manière à lui faire comprendre qu'il avoit tort, et j'ai lieu de croire, par tout ce qu'il m'a écrit depuis, qu'ils vivent ensemble comme ils doivent, et comme nous le souhaitons.

Si je ne vous ai pas encore écrit, ce n'a pas été ma faute. Quand votre sœur a eu quelque commodité, elle ne me l'a point fait savoir. Je n'ai trouvé personne qui allât en Epire, et je ne savois pas que vous fussiez à Athènes. Mais vous, qui me reprochez ma paresse, savez-vous bien que je n'ai reçu encore qu'une de vos lettres depuis votre départ, quoique vous ayez beaucoup plus de loisir que moi, et que vous trouviez plus aisément des commodités pour m'écrire?

Je suis ravi que vous soyez content de votre acquisition d'Epire. Je vous prie de continuer à votre commodité de me chercher tout ce qui sera propre à orner ma maison de Tusculum; c'est le seul endroit où j'oublie mes chagrins, et où je me délasse de mes travaux. J'y attends mon frère de jour à autre. Ma femme est fort tourmentée de la goutte; elle est pleine d'amitié pour vous, pour votre sœur et pour votre mère; elle leur fait mille complimens, aussi-bien qu'à ma chère petite Tullie. Ayez soin de votre santé, aimez-moi toujours, et soyez persuadé que je vous aime comme mon frère.

Seconde Lettre.

Comptez que rien ne me manque tant à présent, qu'une personne à qui je puisse m'ouvrir sur tout ce qui me fait de la peine, qui ait de l'amitié pour moi, et de la prudence; avec qui j'ose m'entretenir sans contrainte, sans dissimulation et sans réserve : car je n'ai plus mon frère qui est du meilleur caractère du monde, qui m'aime si tendrement et à qui je pourrois m'ouvrir de mes plus secrètes pensées, avec autant de sûreté qu'aux rochers et aux campagnes les plus désertes. Où êtes-vous à présent? vous dont l'entretien et les conseils ont adouci tant de fois mes peines et mes chagrins; qui me secondez dans les affaires publiques, et à qui je ne cache pas les plus particulières; que je consulte également sur ce que je dois faire, et sur ce que je dois dire. Je suis si dépourvu de toute société, que je ne me trouve en repos et à mon aise qu'avec ma femme, ma fille et mon petit Cicéron. Ces amitiés extérieures que l'intérêt et l'ambition concilient, ne sont bonnes que pour paroître en public avec honneur, et ne sont d'aucun usage pour le particulier. Cela est si vrai que, quoique ma maison soit remplie tous les matins d'une foule de prétendus amis, qui m'accompagnent lorsque je vais à la place, dans un si grand nombre, il ne s'en trouve pas un seul, avec qui je puisse ou rire en liberté ou gémir sans contrainte.

Jugez donc par là si je ne dois pas attendre, souhaiter, et presser votre retour. J'ai mille choses qui m'inquiètent et me chagrinent, dont une seule promenade avec vous me soulagera. Je ne vous parlerai point ici de plusieurs petits chagrins domestiques; je n'ose les confier au papier, ni au porteur de cette lettre que je ne connois point. N'en soyez pourtant pas en peine, ils ne sont pas

considérables ; mais ils ne laissent pas de faire impression, parce qu'ils reviennent souvent, et que je n'ai personne qui m'aime véritablement, dont les conseils ou l'entretien puisse les dissiper. Songez donc, enfin, de revenir. Il est vrai que tout ce qui se passe ici n'y invite pas beaucoup ; mais si mon amitié vous est chère, le plaisir d'en jouir vous dédommagera.

Le 1er de Février.

Troisième Lettre.

Je vous avois promis dernièrement que vous verriez quelques productions de ma campagne ; mais je ne vous en réponds plus : je me suis tellement dévoué à la paresse, que je ne saurois m'en détacher. Je me divertis donc avec mes livres, car j'en ai un assez bon nombre à Antium, où je m'amuse à compter les vagues, le temps n'étant pas bon pour la pêche ; mais pour composer, je ne saurois m'y mettre. Cette géographie que j'avois projetée, est une grande entreprise. Certainement c'est une matière difficile à débrouiller, trop informe, et moins susceptible d'ornement que je ne pensois ; et, par-dessus tout cela, toute raison m'est bonne pour ne rien faire.

Je ne sais point même si je ne m'établirai point ici ou à Antium, pour y passer le reste de cette malheureuse année. Je sais bien que j'aimerois mieux du moins avoir été décemvir, que consul à Rome. Vous avez été encore plus habile de vous aller établir à Buthrote. Je vous assure néanmoins qu'Antium en approche plus que vous ne pensez. Le croiriez-vous, qu'il se trouve si près de Rome un lieu où il y a mille gens qui n'ont pas vu Vatinius, où personne ne m'importune, où tout le monde m'aime ? C'est ici un véritable endroit pour traiter de politique : à Rome, je ne le peux, ni ne le veux. Je m'en vais donc écrire des anecdotes que je ne ferai voir qu'à vous. Toute ma politique se réduit à présent à haïr les méchans ; encore n'est-ce pas une indignation qui m'inquiète et qui m'afflige : j'en tirerai meilleur parti au contraire, par le plaisir que j'aurai à écrire contre eux. Qu'ai-je encore à vous dire ? mandez-moi quand vous comptez de partir.

Quatrième Lettre.

Je vous dirai que depuis que je suis à Formies, je crois être au bout du monde. Pendant que j'étois à Antium, il n'y avoit pas de jours que je ne fusse mieux informé de tout ce qui se passoit à Rome que ceux même qui y sont. Vos lettres m'apprenoient non-seulement les nouvelles de la ville, mais ce qu'il y avoit de plus particulier dans le gouvernement. Je savois par vous, et ce qui se passoit, et ce qui devoit arriver ; à présent, nous ne pouvons savoir que ce que nous tirons de quelques passans. C'est pour cela que, quoique j'espère de vous voir bientôt, je vous envoie cet exprès qui a ordre de repartir dès qu'il aura votre réponse. Donnez-lui une lettre bien remplie, et joignez aux nouvelles vos réflexions et vos conjectures.

Marquez-moi quel jour vous partirez de Rome : je compte d'être à Formies jusqu'au seizième de Mai. Si vous ne pouvez pas y venir avant ce temps-là, vous pourrez bien être encore à Rome lorsque j'y arriverai. Je ne vous propose point de venir à Arpinum ; c'est un lieu trop sauvage, mais dont je puis dire ce qu'Ulysse disoit d'Ithaque : " C'est un " pays montueux, mais il est propre à " former une belle jeunesse, et il n'y en " a point au monde qui me plaise davan- " tage." Voilà tout ce que j'avois à vous dire. Ayez soin de votre santé.

Cinquième Lettre.

Quel meurtre, qu'on ne vous ait point remis cette lettre que je vous écrivis des Trois-Tavernes, dans le moment que je reçus les vôtres ! Vous savez que le paquet où je l'avois mise fut porté le même jour chez moi à Rome, d'où on me l'a apporté à Formies. J'ai ordonné qu'on vous renvoyât cette lettre ; vous y verrez combien les vôtres m'avoient fait de plaisir. Vous me mandez qu'on ne dit mot à Rome : je m'en doutois bien. En récompense on ne se tait pas dans ces quartiers, et les paysans même ne peuvent plus souffrir la tyrannie que vous souffrez. Si vous venez dans cette antique Lestrigonie (c'est de Formies que je veux parler), quels murmures n'entendrez-vous point ! que les esprits sont animés ! qu'on est irrité contre notre ami Pompée, dont le surnom de *grand*

s'use peu à peu aussi-bien que celui de *riche* Crassus. Je puis vous assurer que je n'ai encore trouvé personne ici qui souffre cela si doucement que moi. Ainsi, philosophons, si vous m'en croyez ; il n'est rien de tel, je vous le jure. Si vous avez les lettres que vous attendiez pour vos Syconiens, venez ici en diligence. Je compte d'en partir le sixième de Mai.

Sixième Lettre.

Vous m'exhortez toujours à composer ; mais cela n'est pas possible ici, grâces aux assiduités des gens de ce pays. Ma maison de campagne est comme un rendez-vous public. Il semble que toute leur tribu soit venue fondre ici. Passe encore pour cette foule de gens qui me viennent saluer le matin, j'en suis délivré sur les dix heures : mais malheureusement Arrius est mon plus proche voisin, ou pour mieux dire, nous logeons ensemble, car il ne me quitte point ; il dit même que c'est pour philosopher tout le jour avec moi, qu'il ne va point à Rome. Je suis assiégé d'un autre côté par Sébosus, le bon ami de Catulus. Où me sauver ? Je vous assure que, s'il n'étoit pas plus commode pour vous que je me trouve ici, je m'enfuirois à Arpinum ; mais je ne vous attendrai que jusqu'au sixième de Mai ; car vous voyez à quels gens je suis livré. La belle occasion, pendant qu'ils sont ici, d'avoir ma maison à bon marché ! Comment voulez-vous, avec cela, que j'entreprenne un ouvrage de si longue haleine, et qui demanderoit du loisir ? je tâcherai néanmoins de vous contenter, et je n'épargnerai pas ma peine.

Septième Lettre.

Je conçois, comme vous le dites, que tout est aussi incertain dans une république, que vous me le faites dans vos lettres ; cependant cette variété même de discours et de sentimens me fait plaisir. Lorsque je lis ce que vous m'écrivez, il me semble que je suis à Rome, et qu'on me dit tantôt une chose, tantôt une autre, comme il arrive dans une conjoncture aussi importante que celle-ci.

Dans le moment que j'écris ceci, on m'annonce Sébosus. Je n'avois pas achevé d'en gémir, que j'entends Arrius, qui me donne le bon jour. Autant valoit-il demeurer à Rome, je n'y essuierois pas plus de grands fâcheux. Pour m'en délivrer, il faudra que je me sauve dans le pays rude et sauvage de ma naissance. Enfin, si je ne puis être seul, j'aime mieux vivre avec de francs paysans, qu'avec tous ces beaux esprits. Cependant, comme vous ne me dites rien sur le jour de votre départ, je vous attendrai ici jusqu'au sixième de Mai.

Ma femme vous est très-obligée de l'application avec laquelle vous poursuivez son affaire contre Mulvius ; elle ne sait point qu'en la servant, vous soutenez les intérêts de tous ceux qui tiennent comme vous des terres de la république. Elle vous salue, comme fait aussi le petit Cicéron, qui est déjà un grand républicain.

Huitième Lettre.

Ce n'est point par légèreté et par inquiétude que je suis parti si brusquement de Vibone, où je vous avois donné rendez-vous ; il ne faut vous en prendre qu'à mon malheur. J'y ai reçu le décret de mon bannissement, qui est limité, par la correction que j'attendois, à quatre cents milles. Comme la Sicile, où je voulois aller, et même l'île de Malte, sont comprises dans cet espace, j'ai pris le chemin de Brindes, avant que le décret fût publié, de peur d'attirer à Sicca une mauvaise affaire. Si vous faites un peu de diligence, vous pouvez encore me joindre, pourvu toutefois que je trouve sur ma route à séjourner. On me reçoit partout fort obligeamment ; mais j'ai peur que cette bonne volonté ne dure pas toujours. Venez au plutôt, je vous en conjure.

Neuvième Lettre.

Ma femme me marque dans toutes ses lettres, qu'elle vous a mille obligations ; je vous en remercie fort. L'accablement et la tristesse dans laquelle je suis plongé me permettent à peine d'écrire, et je ne vois pas ce que je pourrois vous mander ; car si vous êtes encore à Rome, la diligence que vous feriez pour me joindre seroit inutile ; et si vous êtes en chemin, nous pourrions bientôt raisonner ensemble sur tout ce qui me regarde. Je vous

conjure seulement de me conserver cette amitié qui ne s'est jamais démentie ; de mon côté, je juis toujours le même. Mes ennemis, en changeant ma fortune, n'ont pu changer mon cœur. Ayez soin de votre santé.

§ 114. — LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

Première Lettre. A Minutius Fundanus.

C'est une chose étonnante de voir comment le temps se passe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne soit remplie. Rassemblez-les toutes ; vous êtes surpris de les trouver si vides. Demandez à quelqu'un : qu'avez-vous fait aujourd'hui ? J'ai assisté, vous dira-t-il, à la cérémonie de la robe virile, qu'un tel a donnée à son fils. J'ai été prié à des fiançailles ou à des noces. L'on m'a demandé pour la signature d'un testament. Celui-ci m'a chargé de sa cause ; celui-là m'a fait appeler à une consultation. Chacune de ces choses, le jour qu'on l'a faite, a paru nécessaire ; toutes ensemble, quand vous venez à songer qu'elles ont pris tout votre temps, paroissent inutiles, et le paroissent bien davantage quand on les repasse dans une agréable solitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de dire : à quelles bagatelles ai-je perdu mon temps ? C'est ce que je répète sans cesse dans ma maison de Laurentin. Soit que je lise, soit que j'écrive, soit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne disposition influe tant sur les opérations de l'esprit ; je n'entends, je ne dis rien que je me repente d'avoir entendu et d'avoir dit. Personne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais discours. Je ne trouve à redire à personne, sinon à moi-même, quand ce que je compose n'est pas à mon gré. Sans désirs, sans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiète. Je ne m'entretiens qu'avec moi et avec mes livres. O l'agréable, ô l'innocente vie ! que cette oisiveté est aimable ! qu'elle est honnête ! qu'elle est préférable même aux plus illustres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vrai cabinet, que vous m'inspirez de nobles, d'heureuses pensées ! Voulez vous m'en croire, mon cher Fundanus ? fuyez les embarras de la ville ; rompez au plutôt cet enchaînement de soins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous au repos, et songez que ce qu'a dit si spirituellement et si plaisamment notre ami Attilius, n'est que trop vrai : " Qu'il " vaut infiniment mieux ne rien faire, " que de faire des riens." Adieu.

Traduction de Sacy.

§ 115. — *Deuxième Lettre. A Fabius Justus.*

Depuis long-temps je n'ai reçu de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites-vous ; eh bien, écrivez-le moi, que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins, écrivez-moi ce que vos ancêtres avoient coutume de mettre au commencement de leurs lettres : " Si vous vous portez bien, j'en suis bien aise ; quant à " moi je me porte bien." Je vous quitte du reste, car cela dit tout. Vous croyez que je badine ; non, je parle très-sérieusement. Mandez-moi comment vous passez votre temps ; je souffre trop à ne pas le savoir. Adieu.

§ 116. *Troisième Lettre. A Tacite.*

Vous allez rire, et je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoissez, a pris trois sangliers, mais très-grands. Quoi lui-même, dites-vous ? Lui-même. N'allez-pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma paresse. J'étois assis près des toiles : je n'avois à côté de moi ni épieu ni dard, mais des tablettes et une plume. Je rêvois, j'écrivois, et je me préparois la consolation de remporter mes feuilles pleines, si je m'en retournois les mains vides. Ne méprisez pas cette manière d'étudier. Vous ne sauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'esprit ; sans compter que l'ombre des forêts, la solitude et ce profond silence qu'exige la chasse, sont très-propres à faire naître d'heureuses pensées. Ainsi, croyez-moi, quand vous irez chasser, portez votre pannetière et votre bouteille ; mais n'oubliez-pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve se plaît autant sur les montagnes que Diane. Adieu.

§ 117. *Quatrième Lettre. A Tacite.*

Vous n'êtes pas homme à vous en faire

accroire, et moi je n'écris rien avec tant de sincérité que ce que j'écris de vous. Je ne sais si la postérité aura pour nous quelque considération : mais en vérité nous en méritons un peu ; je ne dis pas par notre esprit, il y auroit une sotte présomption à le prétendre, mais par notre application, par notre travail, par notre respect pour elle. Continuons notre route. Si par là peu de gens sont arrivés au comble de la gloire, et à l'immortalité, par là, au moins, beaucoup sont parvenus à se tirer de l'obscurité et de l'oubli. Adieu.

§ 118. *Cinquième Lettre. A Tacite.*

Vous me priez de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous en puissiez instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays, et que sa perte, causée par un accident mémorable, et qui lui a été commun avec des villes et des peuples entiers, doive éterniser sa mémoire ; quoiqu'il ait fait bien des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre. Pour moi, j'estime heureux ceux à qui les Dieux ont accordé le don, ou de faire des choses dignes d'être écrites, ou d'en écrire dignes d'être lues ; et plus heureux encore ceux qu'ils ont favorisés de ce double avantage. Mon oncle tiendra son rang entre les derniers, et par vos écrits et par les siens ; et c'est ce qui m'engage à exécuter plus volontiers des ordres que je vous aurois demandés. Il étoit à Misène, où il commandoit la flotte. Le vingt-troisième d'Août, environ une heure après midi, ma mère l'avertit qu'il paroissoit un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaire. Après avoir été quelque temps couché au soleil, selon sa coutume, et avoir bu de l'eau froide, il s'étoit jeté sur un lit où il étudioit. Il se lève et monte en un lieu d'où il pouvoit aisément observer ce prodige ; il étoit difficile de discerner de loin de quelle montagne ce nuage sortoit. L'événement a découvert depuis que c'étoit du mont Vésuve. Sa figure approchoit de celle d'un arbre, et d'un pin plus que d'aucun autre ; car après s'être élevé fort haut en forme de tronc, il étendoit une espèce de branche. Je m'imagine qu'un vent souterrain le poussoit d'abord avec impétuosité et le soutenoit ; mais soit que l'impression diminuât peu à peu, soit que ce nuage fut affaissé par son propre poids, on le voyoit se dilater et se répandre. Il paroissoit tantôt blanc, tantôt noirâtre, et tantôt de diverses couleurs, selon qu'il étoit plus chargé ou de cendre, ou de terre. Ce prodige surprit mon oncle, qui étoit très-savant, et il le crut digne d'être examiné de plus près. Il commande que l'on appareille sa frégate légère, et me laisse la liberté de le suivre. Je lui répondis que j'aimois mieux étudier ; et par hasard il m'avoit donné lui-même quelque chose à écrire. Il sortoit de chez lui, ses tablettes à la main, lorsque les troupes de la flotte, qui étoit à Rétine, effrayées par la grandeur du danger (car ce bourg est précisément sur Misène, et on ne s'en pourroit sauver que par la mer), vinrent le conjurer de vouloir bien les garantir d'un si affreux péril. Il ne changea pas de dessein, et poursuivit, avec un courage héroïque, ce qu'il n'avoit d'abord entrepris que par simple curiosité ; il fait venir des galères, monte lui-même dessus, et part dans le dessein de voir quel secours on pourroit donner, non-seulement à Rétine, mais à tous les autres bourgs de cette côte, qui sont en grand nombre à cause de sa beauté. Il se presse d'arriver au lieu d'où tout le monde fuit, et où le péril paroissoit plus grand ; mais avec une telle liberté d'esprit, qu'à mesure qu'il apercevoit quelque mouvement ou quelque figure extraordinaire dans ce prodige, il faisoit ses observations et les dictoit. Déjà sur ses vaisseaux voloit la cendre plus épaisse et plus chaude à mesure qu'ils approchoient. Déjà tomboient autour d'eux des pierres calcinées, et des cailloux tout noirs, tout brûlés, tout pulvérisés par la violence du feu. Déjà la mer sembloit refluer, et le rivage devenir inaccessible par des morceaux entiers de montagnes dont il étoit couvert ; lorsqu'après s'être arrêté quelques momens, incertain s'il retourneroit, il dit à son pilote, qui lui conseilloit de gagner la pleine mer : " La fortune favorise le

" courage ; tournez du côté de Pompo-
" nianus." Pomponianus étoit à Stabie, en un endroit séparé par un petit golfe que forme insensiblement la mer sur ces rivages qui se courbent. Là, à la vue du péril qui étoit encore éloigné, mais qui sembloit s'approcher toujours, il avoit retiré tous ses meubles dans ses vaisseaux, et n'attendoit pour s'éloigner qu'un vent moins contraire. Mon oncle, à qui ce même vent avoit été très favorable, l'aborde, le trouve tout tremblant, l'embrasse, le rassure, l'encourage ; et, pour dissiper, par sa sécurité, la crainte de son ami, il se fait porter au bain. Après s'être baigné, il se met à table, et soupe avec toute sa gaieté, ou ce qui n'est pas moins grand, avec toutes les apparences de sa gaieté ordinaire. Cependant on voyoit luire, de plusieurs endroits du mont Vésuve, de grandes flammes et des embrasemens dont les ténèbres augmentoient l'éclat. Mon oncle, pour rassurer ceux qui l'accompagnoient, leur disoit que ce qu'ils voyoient brûler, c'étoient des villages que les paysans avoient abandonnés, et qui étoient demeurés sans secours. Ensuite il se coucha, et dormit d'un profond sommeil ; car, comme il étoit puissant, on l'entendoit ronfler dans l'anti-chambre. Mais, enfin, la cour par où on entroit dans son appartement, commençoit à se remplir si fort de cendres, que pour peu qu'il eût resté plus long-temps, il ne lui auroit plus été libre de sortir. On l'éveille ; il sort, et va rejoindre Pomponianus et les autres qui avoient veillé. Ils tiennent conseil, ils délibèrent s'ils se renfermeront dans la maison, ou s'ils tiendront la campagne ; car les maisons étoient tellement ébranlées par les fréquens tremblemens de terre, que l'on auroit dit qu'elles étoient arrachées de leurs fondemens, et jetées tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et puis remises à leur place. Hors de la ville, la chute des pierres, quoique légères et desséchées par le feu, étoient à craindre. Entre ces périls, on choisit la rase campagne ; chez ceux de sa suite une crainte surmonta l'autre ; chez lui la raison la plus forte l'emporta sur la plus foible. Ils sortent donc, et se couvrent la tête d'oreillers attachés avec des mouchoirs ; ce fut toute la précaution qu'ils prirent contre ce qui tomboit d'en haut. Le jour recommençoit ailleurs ; mais, dans le lieu où ils étoient, continuoit une nuit la plus sombre et la plus affreuse de toutes les nuits, et qui n'étoit un peu dissipée que par la lueur d'un grand nombre de flambeaux et d'autres lumières. On trouva bon de s'approcher du rivage, et d'examiner de près ce que la mer permettoit de tenter ; mais on la trouva encore fort grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle ayant demandé de l'eau, et bu deux fois, se coucha sur un drap qu'il fit étendre. Ensuite, des flammes qui parurent plus grandes, et une odeur de souffre qui annonçoit leur approche, mirent tout le monde en fuite. Il se lève, appuyé sur deux valets, et dans le moment tombe mort. Je m'imagine qu'une fumée très-épaisse le suffoqua d'autant plus aisément, qu'il avoit la poitrine foible, et souvent la respiration embarrassée. Lorsque l'on commença à revoir la lumière (ce qui n'arriva que trois jours après), on retrouva au même endroit son corps entier, couvert de la même robe qu'il portoit quand il mourut, et dans la posture plutôt d'un homme qui repose, que d'un homme qui est mort. Pendant ce temps, ma mère et moi nous étions à Misène : mais cela ne regarde plus votre histoire ; vous ne voulez être informé que de la mort de mon oncle. Je finis donc, et je n'ajoute plus qu'un mot, c'est que je ne vous ai rien dit ou que je n'aie vu, ou que je n'aie appris dans ces momens où la vérité de l'action qui vient de se passer n'a pu encore être altérée. C'est à vous de choisir ce qui vous paroîtra plus important. Il y a bien de la différence entre écrire une lettre, ou une histoire ; entre écrire pour un ami, ou pour la postérité.

§ 119. *Sixième Lettre. A Tacite.*

La lettre que je vous ai écrite sur la mort de mon oncle dont vous aviez voulu être instruit, vous a, dites-vous, donné beaucoup d'envie de savoir quelles alarmes et quels dangers j'essuyai à Misène, où j'étois resté ; car c'est là où j'ai quitté mon histoire.

Après que mon oncle fut parti, je continuai l'étude qui m'avoit empêché de le suivre. Je pris le bain, je soupai, je me couchai, je dormis peu, et d'un sommeil fort interrompu. Pendant plusieurs jours un tremblement de terre s'étoit fait sentir, et nous avoit d'autant moins étonnés, que les bourgades et

même les villes de la Campanie y sont fort sujettes. Il redoubla pendant cette nuit avec tant de violence, qu'on eût dit que tout étoit, non pas agité, mais renversé. Ma mère entra brusquement dans ma chambre, et trouva que je me levois, dans le dessein de l'éveiller si elle eût été endormie. Nous nous asséyons dans la cour, qui ne sépare le bâtiment d'avec la mer que par un fort petit espace. Comme je n'avois que dix-huit ans, je ne sais si je dois appeler fermeté ou imprudence ce que je fis : je demandai Tite-Live ; je me mis à le lire, et je continuai à l'extraire, ainsi que j'aurois pu faire dans le plus grand calme. Un ami de mon oncle survient : il étoit nouvellement arrivé d'Espagne pour le voir. Dès qu'il nous aperçoit, ma mère et moi assis, moi un livre à la main, il nous reproche, à elle sa tranquillité, à moi ma confiance. Je n'en levai pas les yeux de dessus mon livre. Il étoit déjà sept heures du matin, et il ne paroissoit encore qu'une lumière foible, comme une espèce de crépuscule ; alors les bâtimens furent ébranlés avec de si fortes secousses, qu'il n'y eut plus de sûreté à demeurer dans un lieu, à la vérité découvert, mais fort étroit. Nous prenons le parti de quitter la ville : le peuple épouvanté nous suit en foule, nous presse, nous pousse, et ce qui dans la frayeur tient lieu de prudence, chacun ne croit rien de plus sûr que ce qu'il voit faire aux autres. Après que nous fûmes sortis de la ville, nous nous arrêtons ; et là, nouveaux prodiges, nouvelles frayeurs, les voitures que nous avions emmenées avec nous étoient à tout moment si agitées, quoiqu'en pleine campagne, qu'on ne pouvoit, même en les appuyant avec de grosses pierres, les arrêter en une place. La mer sembloit se renverser sur elle-même, et être comme chassée du rivage par l'ébranlement de la terre. Le rivage en effet étoit devenu plus spacieux, et se trouvoit rempli de différens poissons demeurés à sec sur le sable. A l'opposite, une nuée noire et horrible, crevée par des feux qui s'élançoient en serpentant, s'ouvroit et laissoit échapper de longues fusées semblables à des éclairs, mais qui étoient beaucoup plus grandes. Alors l'ami dont je viens de parler, revint une seconde fois, et plus vivement à la charge. Si votre frère, si votre oncle est vivant, nous dit-il, il souhaite, sans doute, que vous vous sauviez ; et s'il est mort, il a souhaité que vous lui survivissiez. Qu'attendez vous donc ? pourquoi ne vous sauvez-vous pas ? Nous lui répondîmes que nous ne pourrions songer à notre sûreté, pendant que nous étions incertains du sort de mon oncle. L'Espagnol part sans tarder davantage, et cherche son salut dans une fuite précipitée. Presque aussitôt la nue tombe à terre, et couvre les mers ; elle déroboit à nos yeux l'île de Caprée qu'elle enveloppoit, et nous faisoit perdre de vue le promontoire de Misène. Ma mère me conjure, me presse, m'ordonne de me sauver, de quelque manière que ce soit ; elle me remontre que cela est facile, à mon âge, et que pour elle, chargée d'années et d'embonpoint, elle ne le pouvoit faire ; qu'elle mourroit contente, si elle n'étoit point cause de ma mort. Je lui déclare qu'il n'y avoit point de salut pour moi qu'avec elle ; je lui prends la main, et je la force de m'accompagner : elle le fait avec peine, et se reproche de me retarder. La cendre commençoit à tomber sur nous, quoiqu'en petite quantité. Je tourne la tête, et j'aperçois derrière nous une épaisse fumée qui nous suivoit en se répandant sur la terre, comme un torrent. Pendant que nous voyons encore, quittons le grand chemin, dis-je à ma mère, de peur qu'en le suivant, la foule de ceux qui marchent sur nos pas ne nous étouffe dans les ténèbres. A peine nous étions-nous écartés, qu'elles augmentèrent de telle sorte qu'on eût cru être, non pas dans une de ces nuits noires et sans lune, mais dans une chambre où toutes les lumières auroient été éteintes. Vous n'eussiez entendu que plaintes de femmes, que gémissemens d'enfans, que cris d'hommes. L'un appeloit son père, l'autre son fils, l'autre sa femme ; ils ne se reconnoissent qu'à la voix. Celui-là déplore son malheur ; celui-ci le sort de ses proches. Il s'en trouvoit à qui la crainte de la mort faisoit invoquer la mort même. Plusieurs imploroient le secours des dieux ; plusieurs croyoient qu'il n'y en avoit plus, et comptoient que cette nuit étoit la dernière et l'éternelle nuit, dans laquelle le monde devoit être enseveli : on ne manquoit pas même de gens qui augmentoient la crainte raisonnable et juste par des terreurs imaginaires et chimériques. Ils disoient qu'à Misène ceci étoit tombé, que cela brûloit, et la frayeur donnoit du poids à leurs mensonges. Il

parut une lueur qui nous annonçoit, non le retour du jour, mais l'approche du feu qui nous menaçoit. Il s'arrêta pourtant loin de nous. L'obscurité revient, et la pluie de cendre recommence, et plus forte et plus épaisse. Nous étions réduits à nous lever de temps en temps pour secouer nos habits, et sans cela, elle nous eût accablés et engloutis. Je pourrois me vanter, qu'au milieu de si affreux dangers, il ne m'échappa ni plaintes, ni foiblesse ; mais j'étois soutenu par cette consolation, peu raisonnable, quoique naturelle à l'homme, de croire que tout l'univers périssoit avec moi. Enfin cette épaisse et noire vapeur se dissipa peu à peu, et se perdit tout à fait, comme une fumée, ou comme un nuage. Bientôt après parut le jour, et le soleil même, jaunâtre pourtant, et tel qu'il a coutume de luire dans une éclipse. Tout se montroit changé à nos yeux troublés encore ; et nous ne trouvions rien qui ne fût caché sous des monceaux de cendre comme sous de la neige. On retourne à Misène : chacun s'y rétablit de son mieux, et nous y passons une nuit fort partagée entre la crainte et l'espérance, mais où la crainte eut la meilleure part, car le tremblement de terre continuoit : on ne voyoit que gens effrayés entretenir leur crainte et celle des autres par de sinistres prédictions. Il ne nous vint pourtant aucune pensée de nous retirer, jusqu'à ce que nous eussions eu des nouvelles de mon oncle, quoique nous fussions encore dans l'attente d'un péril si effroyable, et que nous avions vu de si près. Vous ne lirez pas ceci pour l'écrire ; car il ne mérite pas d'entrer dans votre histoire, et vous n'imputerez qu'à vous-même qui l'avez exigé, si vous n'y trouvez rien qui soit digne même d'une lettre. Adieu.

§ 120. *Septième Lettre. A Bebius.*

Suetone qui loge avec moi, a dessein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en sorte, je vous prie, qu'elle ne soit vendue que ce qu'elle vaut. C'est à ce prix qu'elle lui plaira. Un mauvais marché ne peut être que désagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il semble nous faire de notre prudence. Cette acquisition (si d'ailleurs elle n'est pas trop chère) tente mon ami par plus d'un endroit : son peu de distance de Rome, la commodité des chemins, la médiocrité des bâtimens, les dépendances plus capables d'amuser que d'occuper. En un mot il ne faut à ces messieurs les savans, absorbés comme lui dans l'étude, que le terrain nécessaire pour délasser leur esprit, et réjouir leurs yeux. Il ne leur faut qu'une allée pour se promener, qu'une vigne dont ils puissent connoître tous les ceps, que des arbres dont ils puissent savoir le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, et toutes celles que lui et moi nous aurons, s'il achète, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de se repentir, une petite maison telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

§ 121. *Huitième Lettre. A Proculus.*

Vous me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite, et de vous dire s'ils sont dignes d'être publiés. Vous m'en pressez : vous autorisez vos prières par des exemples. Vous me conjurez même de prendre sur mes études une partie du loisir que je leur destine, et de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Cicéron, qui se faisoit un plaisir de favoriser et d'animer les poëtes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me presser. Je suis adorateur de la poésie, et j'ai pour vous une tendresse que rien n'égale. Ne doutez donc pas que je ne fasse avec autant d'exactitude que de joie ce que vous m'ordonnez. Je pourrois déjà vous mander que rien n'est plus beau, et ne mérite mieux de paroître ; du moins autant que j'en puis juger par les endroits que vous m'avez fait voir : si pourtant votre prononciation ne m'a point imposé ; car vous lisez d'un ton fort imposteur. Mais j'ai assez bonne opinion de moi, pour croire que le charme de l'harmonie ne va point jusqu'à m'ôter le jugement. Elle peut bien le surprendre, mais non pas le corrompre ni l'altérer. Je crois donc déjà pouvoir hasarder mon avis sur le corps de l'ouvrage. La lecture m'apprendra ce que je dois penser de chaque partie. Adieu.

§ 122. *Neuvième Lettre. A Maxime.*

Ces jours passés, la maladie d'un de

mes amis me fit faire cette réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou l'ambition tourmente? Il n'est plus enivré d'amour, entêté d'honneurs. Il néglige le bien, et compte toujours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quitter. Il croit des dieux, et il se souvient qu'il est homme. Il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de personne. Les médisances ne lui font ni impression, ni plaisir. Toute son imagination n'est occupée que de bains et de fontaines. Tout ce qu'il se propose, s'il en peut échapper, c'est de mener à l'avenir une vie douce et tranquille, une vie innocente et heureuse. Je puis donc nous faire ici à tous deux en peu de mots une leçon, dont les philosophes font des volumes entiers. Persévérons à être tels pendant la santé, que nous nous proposons de devenir quand nous sommes malades. Adieu.

§ 123. *Dixième Lettre. A Tacite.*

J'ai lu votre ouvrage, et j'ai marqué avec le plus de soin qu'il m'a été possible, ce qui m'a paru devoir être ou changé ou retranché. J'ai coutume de dire la vérité, et vous aimez à l'entendre ; car personne ne souffre plus patiemment la critique que ceux qui méritent la louange. A présent c'est votre tour, et j'attends vos remarques sur l'ouvrage que je vous ai confié. O l'honorable et le charmant commerce que cette réciprocité de lumières et de secours ! Qu'il m'est doux de penser que si la postérité s'occupe de nous, on saura à jamais combien il y a eu entre nous d'union, de confiance et de franchise ! Ce sera un exemple rare et remarquable, que deux hommes, à peu près du même âge et du même rang, et de quelque nom dans les lettres (car il faut bien que je parle modestement de vous, puisque je parle en même temps de moi) se soient aidés et soutenus mutuellement dans leurs études. Dans ma première jeunesse, et lorsque vous aviez déjà de la réputation et de la gloire, toute mon ambition étoit de suivre vos traces, de loin, il est vrai, mais du moins de plus près que tout autre. Il y avoit d'autres hommes célèbres par leur génie ; mais vous me paroissiez, par un rapport naturel entre nous deux, celui que je pouvois et que je devois imiter. C'est ce qui fait que je m'applaudis tant de ce que mon nom est cité avec le vôtre, lorsqu'il est question des gens de lettres, de ce qu'on pense à moi lorsqu'on parle de vous. Ce n'est pas qu'il n'y ait des écrivains qu'on nous préfère ; mais il m'importe peu dans quel rang on nous mette ensemble, parce qu'à mon gré, le premier de tous est celui qui vient après vous. Il y a plus ; vous devez avoir remarqué que dans les testamens on nous laisse des legs semblables, à l'un et à l'autre, à moins que le testateur n'ait été l'ami particulier de l'un des deux. Je conclus que nous devons nous en aimer davantage, puisque les études, les mœurs, la réputation, et enfin les dernières volontés des hommes nous unissent par tant de liens.

§ 124. *Onzième Lettre. A Quintilien.*

Quoique vous soyez très-simple et très-modeste dans votre manière de vivre, et que vous ayez élevé votre fille dans les vertus convenables à la fille de Quintilien et à la petite-fille de Tutilius, cependant aujourd'hui qu'elle épouse Nonius Céler, homme de distinction, et à qui ses emplois et ses charges imposent la nécessité de vivre dans un certain éclat, il faut qu'elle règle son train et ses habits sur le rang de son mari. Ces dehors n'augmentent pas notre dignité réelle, mais ils la relèvent aux yeux du public. Je sais que vous êtes très-riche des biens de l'âme, et beaucoup moins des biens de la fortune. Je prends donc sur moi une partie de vos obligations, et comme un second père, je donne à notre chère fille 50,000 sesterces. Je ne me bornerois pas là, si je n'étois persuadé que la modicité du présent sera pour vous la seule raison de le recevoir.

§ 125. *Douzième Lettre. A * *, Sur le Spectre d'Athènes.*

Le loisir dont nous jouissons vous permet d'enseigner et me permet d'apprendre. Je voudrois donc bien savoir si les fantômes ont quelque chose de réel, s'ils ont une vraie figure, si ce sont des génies, ou seulement de vaines images qui se tracent dans l'imagination troublée par la crainte. Ce qui me feroit pencher à croire qu'il y a de véritables spectres, c'est ce qu'on m'a dit être ar-

rivé à Curtius Rufus. Dans le temps qu'il étoit encore sans fortune et sans nom, il avoit suivi en Afrique celui à qui le gouvernement en étoit échu. Sur le déclin du jour, il se promenoit sous un portique, lorsqu'une femme d'une taille et d'une beauté plus qu'humaine, se présente à lui : la peur le saisit. *Je suis*, dit elle, *l'Afrique ; je viens te prédire ce qui doit t'arriver. Tu iras à Rome, tu rempliras les plus grandes charges, et tu reviendras ensuite gouverner cette province où tu mourras.* Tout arriva comme elle l'avoit prédit. On conte même qu'abordant à Carthage, et sortant de son vaisseau, la même figure se présenta devant lui, et vint à sa rencontre sur le rivage. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il tomba malade, et jugeant de l'avenir par le passé, et du malheur qui le menaçoit par la bonne fortune qu'il avoit éprouvée, il désespéra de sa guérison, malgré la bonne opinion que tous les siens en avoient conçue. Mais voici une autre histoire qui ne vous paroîtra pas moins surprenante, et qui est bien plus horrible ; je vous la donnerai telle que je l'ai reçue. Il y avoit à Athènes une maison fort grande et fort logeable, mais décriée et déserte. Dans le plus profond silence de la nuit, on entendoit un bruit de fer qui se choquoit contre du fer, et si l'on prêtoit l'oreille avec plus d'attention, un bruit de chaînes qui paroissoit d'abord venir de loin, et ensuite s'approcher. Bientôt on voyoit un spectre fait comme un vieillard très-maigre, très-abattu, qui avoit une longue barbe, des cheveux hérissés, des fers aux pieds et aux mains, qu'il secouoit horriblement. De là des nuits affreuses et sans sommeil pour ceux qui habitoient cette maison : l'insomnie à la longue amenoit la maladie, et la maladie, en redoublant la frayeur, étoit suivie de la mort. Car pendant le jour, quoique le spectre ne parût plus, l'impression qu'il avoit faite le remettoit toujours devant les yeux, et la crainte passée en donnoit une nouvelle. A la fin la maison fut abandonnée et laissée tout entière au fantôme. On y mit pourtant un écriteau pour avertir qu'elle étoit à louer, ou à vendre, dans la pensée que quelqu'un peu instruit d'un inconvénient si terrible, pourroit y être trompé. Le philosophe Athénodore vient à Athènes : il aperçoit l'écriteau ; en demande le prix ; la modicité le met en défiance. Il s'informe : on lui dit l'histoire, et loin de lui faire rompre le marché, elle l'engage à le conclure sans remise. Il s'y loge, et sur le soir, il ordonne qu'on lui dresse son lit dans l'appartement sur le devant, qu'on lui apporte ses tablettes, sa plume et de la lumière, et que ses gens se retirent au fond de la maison. Lui, de peur que son imagination libre n'allât au gré d'une crainte frivole se figurer des fantômes, il applique son esprit, ses yeux et sa main à écrire. Au commencement de la nuit un profond silence règne dans cette maison, comme partout ailleurs ; ensuite il entend des fers s'entrechoquer, des chaînes qui se heurtent ; il ne lève pas les yeux, il ne quitte point sa plume, ne songe qu'à bien affermir son cœur, et à se garantir de l'illusion de ses sens. Le bruit s'augmente, s'approche : il semble qu'il se fasse près de la porte et bientôt dans la chambre même. Il regarde, il aperçoit le spectre, tel qu'on le lui avoit dépeint : ce spectre étoit debout et l'appeloit du doigt. Athénodore lui fait signe de la main d'attendre un peu, et continue à écrire comme si de rien n'étoit. Le spectre recommence son fracas avec ses chaînes, qu'il fait sonner aux oreilles du philosophe. Celui-ci regarde encore une fois, et voit que l'on continue à l'appeler du doigt. Alors sans tarder davantage, il se lève, prend la lumière et suit. Le fantôme marche d'un pas lent, comme si le poids des chaînes l'eût accablé. Mais après qu'il est arrivé dans la cour de la maison il disparoît tout à coup et laisse là notre philosophe, qui ramasse des feuilles et des herbes, et les place à l'endroit où il avoit été quitté, pour le pouvoir reconnoître. Le lendemain il va trouver les magistrats, et les supplie d'ordonner que l'on fouille en cet endroit. On le fait ; on y trouve des os encore enlacés dans des chaînes ; le temps avoit consumé les chairs. Après qu'on les eut soigneusement rassemblés, on les ensevelit publiquement ; et depuis que l'on eut rendu au mort les derniers devoirs, il ne troubla plus le repos de cette maison. Ce que je viens de dire, je le crois sur la foi d'autrui ; mais voici ce que je puis assurer aux autres sur la mienne. J'ai un affranchi, nommé Marcus, qui n'est point sans instruction. Il étoit couché avec son jeune frère ; il lui sembla voir quelqu'un assis sur le lit, et qui approchoit des ciseaux de sa tête, et même

lui coupoit des cheveux au-dessus du front. Quand il fut jour, on aperçut qu'il avoit le haut de la tête rasé, et ses cheveux furent trouvés répandus près de lui. Peu après, pareille aventure arrivée à un de mes gens, ne me permit plus de douter de la vérité de l'autre. Un de mes jeunes esclaves dormoit avec ses compagnons dans le lieu qui leur est destiné. Deux hommes vêtus de blanc (c'est ainsi qu'il le racontoit) vinrent par les fenêtres, lui rasèrent la tête pendant qu'il étoit couché, et s'en retournèrent comme ils étoient venus. Le lendemain lorsque le jour parut, on le trouva rasé comme on avoit trouvé l'autre, et les cheveux qu'on lui avoit coupés, épars sur le plancher. Ces aventures n'eurent aucune suite, si ce n'est peut-être que je ne fus point accusé devant Domitien, sous l'empire de qui elles arrivèrent. Je ne l'eusse pas échappé, s'il eût vécu ; car on trouva dans son portefeuille une requête donnée contre moi par Metius Carus. De là on peut conjecturer que comme la coutume des accusés est de négliger leurs cheveux et de les laisser croître, ceux que l'on avoit coupés à mes gens marquoient que j'étois hors de danger. Je vous supplie donc de mettre ici toute votre érudition en œuvre. Le sujet est digne d'une profonde méditation, et peut-être ne suis-je pas indigne que vous me fassiez part de vos lumières. Si, selon votre coutume, vous balancez les deux opinions contraires, faites pourtant que la balance penche de quelque côté pour me tirer de l'inquiétude où je suis ; car je ne vous consulte que pour n'y plus être.

§ 126. *Treizième Lettre. A Carinius. Sur l'Aventure d'un Enfant d'Hippone.*

J'ai découvert un sujet de poëme : c'est une histoire, mais qui a tout l'air d'une fable. Il mérite d'être traité par un homme comme vous, qui ait l'esprit agréable, élevé, poétique. J'en ai fait la découverte à table, où chacun contoit à l'envi son prodige. L'auteur passe pour très-fidèle, quoiqu'à vrai dire, qu'importe la fidélité à un poëte ? Cependant c'est un auteur tel que vous ne refuseriez pas de lui ajouter foi, si vous écriviez l'histoire. Près de la colonie d'Hippone, qui est en Afrique sur le bord de la mer, on voit un étang navigable, d'où sort un canal qui, comme un fleuve, entre dans la mer ou retourne à l'étang même, selon que le flux l'entraîne, ou que le reflux le repousse. La pêche, la navigation, le bain y sont des plaisirs de tous les âges, surtout des enfans, que leur inclination porte au divertissement et à l'oisiveté. Entre eux ils mettent l'honneur et le mérite à laisser le rivage bien loin derrière eux : et celui qui s'en éloigne le plus, et qui devance tous les autres, en est le vainqueur. Dans cette sorte de combat, un enfant plus hardi que ses compagnons, s'étant fort avancé, un dauphin se présente, et tantôt le précède, tantôt le suit, tantôt tourne autour de lui, enfin charge l'enfant sur son dos, puis le remet à l'eau, une autrefois le reprend et l'emporte tout tremblant, d'abord en pleine mer, mais peu après il revient à terre et le rend au rivage et à ses compagnons. Le bruit s'en répand dans la colonie ; chacun y court, chacun regarde cet enfant comme une merveille : on ne peut se lasser de l'interroger, de l'entendre, de raconter ce qui s'est passé. Le lendemain tout le monde court à la rive ; ils ont tous les yeux sur la mer, ou sur ce qu'ils prennent pour elle ; les enfans se mettent à la nage, et parmi eux celui dont je vous parle, mais avec plus de retenue. Le dauphin revient à la même heure, et s'adresse au même enfant. Celui-ci prend la fuite avec les autres : le dauphin comme s'il vouloit le rappeler et l'inviter, saute, plonge, et fait cent tours différens. Le jour suivant, celui d'après et plusieurs autres de suite, même chose arrive, jusqu'à ce que ces gens nourris sur la mer se font une honte de leur crainte. Ils approchent du dauphin, ils l'appellent, ils jouent avec lui, ils le touchent, il se laisse manier. Cette épreuve les encourage, surtout l'enfant qui le premier en avoit couru le risque ; il nage auprès du dauphin et saute sur son dos. Il est porté et rapporté ; il se croit reconnu et aimé, il aime aussi ; et ni l'un ni l'autre ne ressent ni n'inspire la frayeur. La confiance de celui-là augmente et en même temps la docilité de celui-ci ; les autres enfans l'accompagnent en nageant, et l'animent par leurs cris et par leurs discours. Avec ce dauphin on en voyoit un autre (et ceci n'est pas moins merveilleux) qui ne servoit que de compagnon et de spectateur. Il ne faisoit, il ne souffroit rien de semblable, mais il menoit et ramenoit l'autre dauphin comme les enfans menoient

et ramenoient leur camarade. L'animal de plus en plus apprivoisé par l'habitude de jouer avec l'enfant et de le porter, avoit coutume de venir à terre; et après s'être séché sur le sable, lorsqu'il venoit à sentir la chaleur, il se rejetoit à la mer. Octavius Avitus, lieutenant du proconsul, emporté par une vaine superstition, prit le temps que le dauphin étoit sur le rivage pour faire répandre sur lui des parfums : la nouveauté de cette odeur le mit en fuite et le fit sauter dans la mer. Plusieurs jours s'écoulèrent depuis sans qu'il parût. Enfin il revint, d'abord languissant et triste ; et peu après ayant repris ses premières forces, il recommença ses jeux et ses tours ordinaires. Tous les magistrats des lieux circonvoisins s'empressoient d'accourir à ce spectacle ; leur arrivée et leur séjour engageoient cette ville qui n'est pas déjà trop riche, à de nouvelles dépenses qui achevoient de l'épuiser. Ce concours de monde y troubloit d'ailleurs et y dérangeoit tout. On prit donc le parti de tuer secrètement le dauphin qu'on venoit voir. Ne pleurez-vous pas son sort ? De quelles expressions, de quelles figures vous enrichirez cette histoire, quoiqu'il ne soit pas besoin de votre art pour l'embellir, et qu'il suffise de ne rien ôter à la vérité !

§ 127. *Lettre de Voiture au Comte d'Avaux, Plénipotentiaire à Munster.*

A ce que je vois, vous autres plénipotentiaires, vous vous divertissez admirablement à Munster ; il vous y prend envie de rire en six mois une fois. Vous faites bien de prendre le temps, tandis que vous l'avez, et de jouir de la douceur de la vie que la fortune vous donne. Vous êtes là comme rats en paille, dans les papiers jusqu'aux oreilles, toujours lisant, écrivant, corrigeant, proposant, conférant, haranguant, consultant dix ou douze heures par jour, dans de bonnes chaises à bras, bien à votre aise, pendant que nous autres, pauvres diables, sommes ici marchant, courant, tracassant, jouant, causant, veillant et tourmentant notre misérable vie. Mais avec tout votre bon temps, monseigneur, dites le vrai ; ne fait-il pas plus sombre à Munster, depuis que madame de Longueville n'y est plus ? Au moins fait-il plus clair et plus beau à Paris depuis qu'elle y est. Vous nous l'avez renvoyée plus belle, plus aimable et plus habile que nous ne vous l'avions donnée. Je voudrois que vous pussiez ouïr tout ce qu'elle dit de vous, et avec quelle estime et quelle amitié elle en parle ; elle m'a commandé de vous faire de sa part mille complimens du meilleur cœur du monde. Votre Italien, au reste, et son élégance m'ont surpris. Tout de bon, monseigneur, vous m'effrayez ; mais dans quel abîme avez-vous été chercher, et par quel art savez-vous tirer des beautés et des grâces toutes fraîches et toutes nouvelles ? J'eus honte, en vérité, de ce que mon valet me vit éclater de rire en lisant une lettre qu'il avoit entendu que l'on me donnoit de la part de M. d'Avaux, ce monsieur d'Avaux si grave, si sérieux, si important dans l'esprit de tout le monde.

Voiture.

§ 128. *Lettre de Gui Patin à Monsieur C. S. M. D.*

Depuis ma dernière lettre, j'ai appris que le comte d'Olivares est mort en Espagne avec grand regret du roi : car quoiqu'il semblât disgracié, il ne laissoit pas toujours d'avoir grand crédit dans l'esprit de son maître. Les Espagnols font courir le bruit que, le jour de sa mort, il arriva le plus grand orage qui se vit jamais ; et même qu'une petite rivière se déborda si furieusement, qu'elle pensa noyer tout Madrid. Je laisse tous ces prodiges qu'on dit arriver à la mort des grands, à Tite-Live, à quelques autres historiens, et à la superstition des Espagnols. Je crois qu'ils meurent tout à fait comme les autres, en cédant à la mort qui ne manque jamais de venir en son temps. Nous avons vu mourir ici le cardinal de Richelieu naturellement comme les autres, sans miracle, aussi-bien que sans orage, un des beaux jours de l'année, quoique ce fût le 4 Décembre. Ce seroit une belle affaire, si la terre étoit délivrée de cette engeance de tyranneaux qui ravagent tout : mais je pense que cela n'arrivera jamais ; car Dieu le permet à cause des péchés du peuple : joint que si la race en venoit à manquer, comme celle des loups en Angleterre, je crois qu'il en renaîtroit d'autres aussitôt, puisque nous voyons tous les jours cette vérité, que l'homme est un loup à l'homme même.

Gui Patin.

§ 129. *Autre Lettre de Gui Patin, au même.*

On parle fort ici de la reine de Suède qui se démet de la royauté en se réservant une pension notable : elle met en sa place un prince de Suède son cousin, de la maison Palatine. On ne sait point la véritable cause de cette abdication. Les historiens n'en ont jamais dit une bonne pour Dioclétien qui en fit de même. On dit qu'un des Andronics en fit autant, épouvanté d'un spectre qu'il vit dans son cabinet, et qui lui commanda de le faire. Charles-Quint étoit vieux et cassé, et avoit beaucoup de péchés sur le dos. Les moines disent qu'il vouloit faire pénitence : tout cela est bon à dire ; mais beaucoup de gens croient qu'il fit une folie de se dépouiller avant que de se coucher : aussi ne tarda-t-il guère à s'en repentir. La curiosité de notre siècle aura bien de la peine à découvrir la cause de celle-ci ; et quand on la sauroit, peu de gens la diront. On dit que la reine s'est mise entre les mains d'un ambassadeur du roi d'Espagne, nommé Pimentel, qui l'emmène en Italie pour lui faire voir le pays ; qu'elle veut se faire catholique : qu'elle veut aller voir la Grèce, la Thrace, l'Euphrate, le Pont-Euxin, ce que je ne crois point ; nous sommes dans un siècle de prodiges.

Gui Patin.

§ 130. *Autre Lettre de Gui Patin au même.*

L'accord du cardinal de Retz est conclu tout à fait. On sait qu'il a été en plusieurs endroits déguisé, habillé en gris, se faisant appeler le baron de la Neuville : il parloit Latin, connoissoit tout le monde, et se faisoit aimer de tout le monde. Il a été à Dunkerque, à Anvers, à la Haye, à Rotterdam, à Munster, en Westphalie, où il a demeuré trois mois entiers inconnu, mais admiré merveilleusement pour les belles qualités qu'il possède. Il étoit logé chez un savant médecin, nommé M. de Rottendort qui lui parla de moi avec affection : le cardinal lui répondit de même, et lui dit qu'il me connoissoit fort bien, et qu'il faisoit grand état de moi. Le médecin son hôte l'admiroit particulièrement pour deux choses, dont la première étoit de voir qu'il connoissoit tout le monde : la seconde qu'il savoit tout, et qu'il excelloit particulièrement en politique : il soupçonna qu'il n'étoit pas homme du commun, outre qu'en toute occasion, il parloit mieux Latin que ne font tous les gentilshommes François ; ce qui fut cause que ledit hôte en entretint M. l'évêque de Munster, prince du pays, qui témoigna de la curiosité de connoître ce gentilhomme : mais lui, sachant qu'il eût été en danger, s'en défendit prudemment, et délogea dès le lendemain de grand matin, de peur qu'il ne lui arrivât pis ; c'est qu'il n'y veut point manger, le Carême prochain, des jambons de Westphalie, que nous appelons ici jambons de Mayence, parce qu'autrefois cette grande foire de jambons étoit à Mayence ; et la grande quantité que nous en avons à Paris vers Pâques, nous vient par les marchands Hollandois. Mais vous direz que je ne vous entretiens que de jambons. J'aimerois mieux vous en faire manger ici, en dépit des Juifs, qui s'en font une loi. Que j'aurois de plaisir de vous faire faire bonne chère ! Je vous baise les mains ; et suis de toute mon âme. . .

Gui Patin.

§ 131. *Lettre de P. Corneille à M. de Saint Evremont.*

Monsieur,

L'obligation que je vous ai, est d'une nature à ne pouvoir jamais vous en remercier dignement ; et, dans la confusion où j'en suis, je m'obstinerois encore dans le silence, si je n'avois peur qu'il ne passât auprès de vous comme ingratitude. Bien que les suffrages de l'importance du votre nous doivent toujours être très-précieux, il y a des conjonctures qui en augmentent le prix. Vous m'honorez de votre estime, en un temps où il semble qu'il y ait un parti fait pour ne m'en laisser aucune ; vous me soutenez, quand on se persuade qu'on m'a abattu ; et vous me consolez glorieusement de la délicatesse de notre siècle, quand vous daignez m'attribuer le bon goût de l'antiquité. C'est un merveilleux avantage pour un homme qui ne peut douter que la postérité ne veuille bien s'en rapporter à vous ; aussi je vous avoue, après cela, que je pense avoir quelque droit de traiter de ridicules, ces vains trophées qu'on établit sur le débris

imaginaire des miens, et de regarder avec pitié ces opiniâtres entêtemens qu'on avoit pour les anciens héros refondus à notre mode. Me voulez-vous bien permettre d'ajouter ici, que vous m'avez pris par mon foible, et que ma Sophonisbe, pour qui vous montrez tant de tendresse, a la meilleure part de la mienne. Que vous flattez agréablement mes sentimens, quand vous confirmez ce que j'ai avancé touchant la part que l'amour doit avoir dans les belles tragédies, et la fidélité avec laquelle nous devons conserver à ces vieux illustres, ces caractères de leur temps, de leur nation et de leur humeur ! J'ai cru jusqu'ici que l'amour étoit une passion trop chargée de foiblesse pour être la dominante dans une pièce héroïque ; j'aime qu'elle y serve d'ornement, et non pas de corps, et que les grandes âmes ne la laissent agir qu'autant qu'elle est incompatible avec de plus nobles impressions. Nos doucereux et nos enjoués sont d'un contraire avis, mais vous vous déclarez du mien ; n'est-ce pas assez pour vous en être redevable au dernier point, et me dire toute ma vie, monsieur ....

P. Corneille.

§ 132. *Lettre de Racine à M. le Vasseur.*

Pourquoi ne voulez-vous plus me venir voir ? et aimez-vous mieux me parler par lettres ? N'est-ce point que vous vous imaginez que vous en aurez plus d'autorité sur moi, et que vous en conserverez mieux la majesté de l'empire ? *Major è longinquo reverentia.* Croyez-moi, monsieur, il n'est pas besoin de cette politique ; vos raisons sont trop bonnes d'elle-mêmes, sans être appuyées de ces secours étrangers. Mon Ode a été montrée à M. Chapelain ; il a marqué quelques changemens à faire ; je les ai faits, et j'étois très-embarrassé pour savoir si ces changemens n'étoient point eux-mêmes à changer. Elle a été vue aussi par M. Perrault ; il a dit de fort bonnes choses, que j'ai toutes suivies à une ou deux près, et où je ne suivrois pas Apollon lui même. C'est la comparaison de Vénus et de Mars qu'il récuse, à cause que Vénus est une prostituée. Mais vous savez que quand les poëtes parlent des dieux, ils les traîtent en divinités, et, par conséquent, comme des êtres parfaits, n'ayant même jamais parlé de leurs crimes ; car aucun ne s'est avisé de reprocher à Jupiter et à Vénus leurs adultères ; et, si cela étoit, il ne faudroit plus introduire les dieux, puisqu'à regarder leurs actions, il n'y en a pas un qui ne méritât d'être brûlé, si on lui faisoit bonne justice. Bien plus, j'ai pour moi Malherbe, qui a comparé la reine Marie à Vénus, dans quatre vers aussi beaux qu'ils me sont avantageux, puisqu'il y parle de l'amour de Vénus.

Telle n'est point la Cythérée,
Quand d'un nouveau feu s'allumant,
Elle sort pompeuse et parée,
Pour la conquête d'un amant.

Ce qu'il y a eu de plus considérable à changer, ç'a été une stance entière, qui est celle des tritons ; il s'est trouvé que les tritons n'avoient jamais logé dans les fleuves, mais seulement dans la mer ; je les ai souhaités bien des fois noyés tous, tant qu'ils sont, pour la peine qu'ils m'ont donnée ; j'ai donc refait une autre stance. Au reste, je goûte ici tous les plaisirs de la vie solitaire ; je suis tout seul, et je n'entends pas le moindre bruit. Il est vrai que le vent en fait beaucoup, et même jusqu'à faire trembler la maison ; mais il y a un poëte qui dit :

O quam jucundum est, recubantem audire susurros
Ventorum, et somnos imbre juvante sequi !

Ainsi, si je voulois, je tirerois ce vent à mon avantage ; mais je vous assure qu'il m'empêche de dormir toute la nuit, et je crois que le poëte vouloit parler des zéphyrs. Je lis des vers, je tâche d'en faire : je lis des aventures d'Arioste, et je ne suis pas moi-même sans aventure. Une dame me prit hier pour un sergent. Venez me voir, on vous prendra pour un commissaire, et nous ferons trembler tout le quartier.

J. Racine.

§ 133. *Lettre de Racine à Boileau.*

Madame de Maintenon m'a dit ce matin, que le roi avoit réglé notre pension à quatre mille francs pour moi, et à deux mille francs pour vous. Cela s'entend sans y comprendre notre pension

de gens de lettres. Je l'ai fort remerciée pour vous et pour moi. Je viens aussi tout à l'heure de remercier le roi. Il m'a paru qu'il avoit quelque peine qu'il y eût de la diminution ; mais je lui ai dit que nous étions contens. J'ai plus appuyé encore sur vous que sur moi, et j'ai dit au roi que vous prendriez la liberté de lui écrire pour le remercier, n'osant pas lui venir donner la peine d'élever sa voix pour vous parler. J'ai dit en propres paroles : " Sire, il a plus " d'esprit que jamais, plus de zèle pour " Votre Majesté, et plus d'envie de tra- " vailler pour votre gloire qu'il n'en a " jamais eu." Vous voyez enfin que les choses ont été réglées comme vous l'avez souhaité vous-même. Je ne laisse pas d'avoir une vraie peine de ce qu'il semble que je gagne à cela plus que vous. Mais outre les dépenses et les fatigues des voyages dont je suis assez aise que vous soyez délivré, je vous connois si noble et si plein d'amitié, que je suis assuré que vous souhaiteriez de bon cœur que je fusse encore mieux traité. Je serai très-content si vous l'êtes en effet. J'espère vous revoir bientôt. Je demeure ici, pour voir de quelle manière la chose doit se tourner ; car on ne m'a point encore dit si c'est par un brevet, ou si c'est à l'ordinaire sur la cassette. Je suis entièrement à vous. Il n'y a rien de nouveau ici. On ne parle que du voyage, et tout le monde n'est occupé que de ses équipages. Je vous conseille d'écrire quatre lignes au roi, et autant à madame de Maintenon, qui assurément s'intéresse toujours avec beaucoup d'amitié à tout ce qui vous touche. Envoyez-moi vos lettres par la poste, ou par votre jardinier si vous le jugez à propos.

J. Racine.

Réponse.

Etes vous fou avec vos complimens ? Ne savez-vous pas bien que c'est moi qui ai, pour ainsi dire, prescrit la chose de la manière qu'elle s'est faite ? et pouvez-vous douter que je ne sois parfaitement content d'une affaire où l'on m'accorde tout ce que je demande ? Tout va le mieux du monde, et je suis encore plus réjoui pour vous que pour moi-même. Je vous envoie deux lettres que j'écris, suivant vos conseils, l'une au roi et l'autre à madame de Maintenon. Je les ai écrites sans faire de brouillon, et je n'ai point ici de conseil ; ainsi je vous prie d'examiner si elles sont en état d'être données, afin que je les réforme si vous ne les trouvez pas bien. Je vous les envoie pour cela toutes décachetées ; et supposé que vous trouviez à propos de les présenter, prenez la peine d'y mettre votre cachet. Je verrai aujourd'hui madame Racine pour la féliciter. Je vous donne le bon jour, et suis tout à vous Je ne reçus votre lettre qu'hier tout au soir, et je vous envoie mes trois lettres à huit heures, par la poste. Voilà, ce me semble une grande diligence pour le plus paresseux de tous les hommes.

Boileau.

§ 134. *Lettre de Racine à Madame la Marquise de Maintenon.*

Madame,

J'avois pris le parti de vous écrire au sujet de la taxe qui a si fort dérangé mes petites affaires ; mais n'étant pas content de ma lettre, j'avois simplement dressé un mémoire que M. le maréchal de.. .. s'offrit généreusement de vous remettre entre les mains, avec prière de le présenter à sa majesté.

Voilà, madame, tout naturellement comment je me suis conduit dans cette affaire ; mais j'apprends que j'en ai une bien plus considérable sur les bras.... Je vous avoue que lorsque que je faisois tant chanter dans Esther,

Rois, chassez la calomnie !

je ne m'attendois guères que je serois moi-même un jour attaqué par la calomnie. On veut me faire passer pour un homme de cabale et rebelle à l'église.

Ayez la bonté de vous souvenir, madame, combien de fois vous avez dit que la meilleure qualité que vous trouviez en moi, c'étoit une soumission d'enfant pour tout ce que l'église croit et ordonne, même dans les plus petites choses. J'ai fait, par votre ordre, près de trois mille vers sur des sujets de piété ; j'y ai parlé assurément de toute l'abondance de mon cœur, et j'y ai mis tous les sentimens dont j'étois le plus rempli. Vous est-il jamais revenu qu'on y eût trouvé un seul endroit qui approchât de l'erreur ?.....

Pour la cabale, qui est-ce qui n'en

peut être accusé, si on en accuse un homme aussi dévoué au roi que je le suis, un homme qui passe sa vie à penser au roi, à s'informer des grandes actions du roi, et à inspirer aux autres les sentimens d'amour et d'admiration qu'il a pour le roi ? J'ose dire que les grands seigneurs m'ont bien plus recherché que je ne les recherchois moi-même ; mais dans quelque compagnie que je me sois trouvé, Dieu m'a fait la grâce de ne rougir jamais ni du roi, ni de l'évangile. Il y a des témoins encore vivans qui pourroient vous dire avec quel zèle on m'a vu souvent combattre de petits chagrins qui naissent quelquefois dans l'esprit des gens que le roi a le plus comblés de ses grâces. Hé quoi ! madame, avec quelle confiance pourrai-je déposer à la postérité, que ce grand prince n'admettoit point les faux rapports contre les personnes qui lui étoient les plus inconnues, s'il faut que je fasse moi-même une si triste expérience du contraire ?

Mais je sais qui a pu donner lieu à une accusation aussi injuste. J'ai une tante, qui est supérieure de Port-Royal, et à laquelle je crois avoir des obligations infinies : c'est elle qui m'apprit à connoître Dieu dès mon enfance ; et c'est elle aussi dont Dieu s'est servi pour me tirer des égaremens et des misères où j'ai été engagé pendant quinze années de ma vie. Pouvois-je, sans être le dernier des hommes, lui refuser mes petits secours dans cette nécessité ? Mais à qui est-ce, madame, que je m'adressai pour la secourir ? J'allai trouver le P. de la Chaise, et lui représentai tout ce que je connoissois de l'état de cette maison. Je n'ose croire que je l'aie persuadé ; mais il parut très-content de ma franchise, et m'assura, en m'embrassant, qu'il seroit toute ma vie mon serviteur et mon ami. Je puis protester devant Dieu, que je ne connois ni ne fréquente aucun homme qui soit suspect de la moindre nouveauté : je passe ma vie le plus retiré que je puis, dans ma famille, et je ne suis, pour ainsi dire, dans le monde, que quand je suis à Marli.

Je vous assure, madame, que l'état où je me trouve est très-digne de la compasion que je vous ai toujours vue pour les malheureux. Je suis privé de l'honneur de vous voir ; je n'ose presque plus compter sur votre protection, qui est pourtant la seule que j'aie tâché de mériter. Je cherchois du moins ma consolation dans mon travail ; mais jugez quelle amertume doit jeter sur ce travail la pensée que ce même grand prince, dont je suis continuellement occupé, me regarde peut-être comme un homme plus digne de sa colère que de ses bontés. Je suis, etc.

J. Racine.

§ 135. *Autre Lettre de Racine à son Fils.*

Vous me rendez un très-bon compte de votre étude et de votre conversation avec M. Despréaux. Il seroit bien à souhaiter que vous pussiez être souvent en si bonne compagnie, et vous en pourriez retirer un grand avantage, pourvu qu'avec un homme tel que M. Despréaux, vous eussiez plus de soin d'écouter que de parler. Je suis assez satisfait de votre version ; mais je ne puis guère juger si elle est bien fidèle, n'ayant apporté ici que le premier tome des Lettres à Atticus, au lieu du second ; choisissez dans quelqu'un des six premiers livres la première lettre que vous voudrez traduire; mais surtout choisissez-en une qui ne soit pas sèche, comme celle que vous avez prise, où il n'est presque parlé que d'affaires d'intérêt : il y en a tant de belles sur l'état où étoit alors la république, et sur les choses de conséquence qui se passoient à Rome. Vous ne lirez guère d'ouvrage qui vous soit plus utile pour vous former l'esprit et le jugement : mais surtout je vous conseille de ne jamais traiter injurieusement un homme aussi digne d'être respecté de tous les siècles que Cicéron. Il ne vous convient point à votre âge, ni même à personne, de lui donner ce vilain nom de poltron. Ainsi vous auriez mieux fait de dire simplement, qu'il n'étoit pas aussi brave et aussi intrépide que Caton. Je vous dirai même que, si vous aviez bien lu la vie de Cicéron dans Plutarque, vous auriez vu qu'il mourut en fort brave homme. Adieu, mon cher fils.

Fontainebleau, 10 Octobre, 1692.

J. Racine.

§ 136. *Autre Lettre de Racine à son Fils.*

Je puis vous assurer que M. de Torci ne laissera échapper aucune occasion de

vous rendre de bons offices. Comme il estime extrêmement M. l'ambassadeur, il ajoutera une foi entière aux bons témoignages qu'il lui rendra de vous. Je lui ai lu votre dernière lettre, aussi bien qu'à M. le maréchal de Noailles. Ils ont été charmés, et effrayés de la description que vous y faites du grand travail et de l'application continuelle de M. l'ambassadeur. Je lisois, ou je relisois ces jours passés, pour la centième fois, les épîtres de Cicéron à ses amis. Je voudrois qu'à vos heures perdues vous en pussiez lire quelques-unes avec M. l'ambassadeur : je suis persuadé qu'elles seroient extrêmement de son goût, d'autant plus que, sans le flatter, je ne vois personne qui ait mieux attrappé que lui ce genre d'écrire des lettres, également propre à parler sérieusement et solidement des grandes affaires, et à badiner agréablement sur les petites choses. Croyez que, dans ce dernier genre, Voiture est beaucoup au-dessous de l'un et de l'autre. Lisez ensemble les épîtres à Trébatius, à Marius, à Pampyrius Pétus, et d'autres que je vous marquerai, quand vous voudrez. Lisez même celle de Cælius à Cicéron : vous serez étonné de voir un homme aussi vif et aussi élégant que Cicéron même ; mais il faudroit pour cela que vous eussiez pu vous familiariser avec ces lettres, par la connoissance de l'histoire de ce temps-là, à quoi les vies de Plutarque peuvent vous aider. Cette lecture est excellente pour un homme qui veut écrire des lettres, soit d'affaires, soit de choses moins sérieuses.

7 Juillet, 1698.

J. Racine.

§ 137. *Lettre de Boileau à M. le Duc de Vivone, sur son Entrée dans le Phare de Messine.*

Monseigneur,

Savez-vous bien qu'un des plus sûrs moyens pour empêcher un homme d'être plaisant, c'est de lui dire, je veux que vous le soyez ? Depuis que vous m'avez défendu le sérieux, je ne me suis jamais senti si grave, et je ne parle plus que par sentences. Et d'ailleurs, votre dernière action a quelque chose de si grand, qu'en vérité je ferois conscience de vous en écrire autrement qu'en style héroïque. Cependant je ne saurois me résoudre à ne vous pas obéir en tout ce que vous m'ordonnez. Ainsi, dans l'humeur où je me trouve, je tremble également de vous fatiguer par un sérieux fade, ou de vous ennuyer par une méchante plaisanterie. Enfin, mon Apollon m'a secouru ce matin, et, dans le temps que j'y pensois le moins, m'a fait trouver sur mon chevet deux lettres qui, au défaut de la mienne, pourront peut-être vous amuser agréablement. Elles sont datées des Champs-Elysées. L'une est de Balzac, et l'autre de Voiture, qui, tous deux, charmés du récit de votre dernier combat, vous écrivent de l'autre monde pour vous en féliciter.

Voici celle de Balzac. Vous la reconnoîtrez aisément à son style, qui ne sauroit dire simplement les choses, ni descendre de sa hauteur.

" Aux Champs-Elysées,
le 2 Juin, 1675."

" Monseigneur,

" Le bruit de vos actions ressuscite les " morts. Il réveille des gens endormis " depuis trente années, et condamnés " à un sommeil éternel. Il fait parler " le silence même. La belle, l'éclatante, " la glorieuse conquête que vous avez " faite sur les ennemis de la France ! " Vous avez redonné le pain à une ville " qui a accoutumé de le fournir à toutes " les autres. Vous avez nourri la mère " nourrice de l'Italie. Les tonnerres de " cette flotte qui vous fermoit les ave- " nues de son port n'ont fait que saluer " votre entrée. Sa résistance ne vous a " pas arrêté plus long-temps qu'une ré- " ception un peu trop civile. Bien loin " d'empêcher la rapidité de votre course, " elle n'a pas seulement interrompu l'or- " dre de votre marche. Vous avez con- " traint à sa vue le sud et le nord de " vous obéir. Sans châtier la mer " comme Xerxès, vous l'avez rendue " disciplinable. Vous avez plus fait en- " core, vous avez rendu l'Espagnol hum- " ble. Après cela, que ne peut-on point " dire de vous ? Non, la nature, je dis " la nature encore jeune, et du temps " qu'elle produisoit les Alexandre et les " César, n'a rien produit de si grand " que sous le règne de Louis XIV. Elle " a donné aux François, sur son dé- " clin, ce que Rome n'a pas obtenu " d'elle dans sa plus grande maturité. " Elle a fait voir au monde dans votre

" siècle, en corps et en âme, cette va-
" leur parfaite dont on avoit à peine en-
" trevu l'idée dans les romans et dans
" les poëmes héroïques. N'en déplaise
" à un de vos poëtes, il n'a pas raison
" d'écrire qu'au delà du Cocyte le mé-
" rite n'est plus connu. Le vôtre,
" monseigneur, est vanté ici d'une com-
" mune voix des deux côtés du Styx.
" Il fait sans cesse ressouvenir de vous
" dans le séjour même de l'oubli. Il
" trouve des partisans zélés dans le pays
" de l'indifférence. Il met l'Achéron
" dans les intérêts de la Seine. Disons
" plus, il n'y a point d'ombre parmi
" nous, si prévenue des principes du
" portique, si endurcie dans l'école de
" Zénon, si fortifiée contre la joie et
" contre la douleur, qui n'entende vos
" louanges avec plaisir, qui ne batte
" des mains qui ne crie miracle au mo-
" ment que l'on vous nomme, et qui
" ne soit prêt de dire avec Malherbe :

" A la fin c'est trop de silence
" En si beau sujet de parler.

" Pour moi, monseigneur, qui vous
" conçois encore beaucoup mieux, je
" vous médite sans cesse dans mon re-
" pos : je m'occupe tout entier de votre
" idée dans les longues heures de notre
" loisir ; je crie continuellement, le
" grand personnage ! et si je souhaite
" de revivre, c'est moins pour revoir la
" lumière, que pour jouir de la souve-
" raine félicité de vous entretenir, et de
" vous dire de bouche avec combien de
" respect je suis de toute l'étendue de
" mon âme, Monseigneur,

" Votre très-humble et très-
" obéissant serviteur,
Balzac."

Je ne sais, monseigneur, si ces violentes exagérations vous plairont, et si vous ne trouverez point que le style de Balzac s'est un peu corrompu dans l'autre monde. Quoi qu'il en soit, jamais, à mon avis, il n'a prodigué ses hyperboles plus à propos. C'est à vous d'en juger. Mais auparavant, lisez, je vous prie, la lettre de Voiture.

" Aux Champs-Elysées,
" le 2 Juin.

" Monseigneur,

" Bien que nous autres morts ne pre-
" nions pas grand intérêt aux affaires
" des vivans, et ne soyons pas trop por-
" tés à rire, je ne saurois pourtant m'em-
" pêcher de me réjouir des grandes
" choses que vous faites au-dessus de
" notre tête. Sérieusement votre der-
" nier combat fait un bruit de diable aux
" enfers : il s'est fait entendre dans un
" lieu où l'on n'entend pas Dieu tonner,
" et a fait connoître votre gloire dans
" un pays où l'on ne connoît point le
" soleil. Il est venu ici un bon nombre
" d'Espagnols qui y étoient, et qui nous
" ont appris le détail. Je ne sais pour-
" quoi on veut faire passer les gens de
" leur nation pour fanfarons. Ce sont,
" je vous assure, de fort bonnes gens ;
" et le roi, depuis quelque temps, nous
" les envoie ici fort humbles, et fort
" honnêtes. Sans mentir, monseigneur,
" vous avez bien fait des vôtres depuis
" peu. A voir de quel air vous courez
" la mer Méditerranée, il semble qu'elle
" vous appartienne tout entière. Il n'y
" a pas à l'heure qu'il est, dans toute
" son étendue, un seul corsaire en sû-
" reté ; et, pour peu que cela dure, je
" ne vois pas de quoi vous voulez que
" Tunis et Alger subsistent. Nous
" avons ici les César, les Pompée et
" les Alexandre. Ils trouvent tous que
" vous avez attrappé leur air dans votre
" manière de combattre. Surtout Cé-
" sar vous trouve très-César. Il n'y a
" pas jusqu'aux Alaric, aux Genséric,
" aux Théodoric, et à tous ces autres
" conquérans en ic, qui ne parlent fort
" bien de votre action ; et dans le Tar-
" tare même, je ne sais si ce lieu vous
" est connu, il n'y a point de diable,
" monseigneur, qui ne confesse ingénu-
" ment qu'à la tête d'une armée vous
" êtes beaucoup plus diable que lui.
" C'est une vérité dont vos ennemis
" tombent d'accord. Néanmoins, à
" voir le bien que vous avez fait à
" Messine, j'estime pour moi que vous
" tenez plus de l'ange que du diable,
" hors que les anges ont la taille un peu
" plus légère que vous, et n'ont pas le
" bras en écharpe. Raillerie à part, l'en-
" fer est extrêmement déchaîné en votre
" faveur. On ne trouve qu'une chose
" à redire à votre conduite, c'est le peu
" de soin que vous prenez quelquefois
" de votre vie. On vous aime assez en
" ce pays-ci, pour souhaiter de ne vous
" y point voir. Croyez-moi, monsei-
" gneur, je l'ai déjà dit en l'autre mon-

" de, c'est fort peu de chose qu'un demi-dieu quand il est mort. Il n'est " rien tel que d'être vivant. Et pour " moi qui sais maintenant par expérience ce que c'est que de ne plus " être, je fais ici la meilleure contenance que je puis ; mais à ne rien " vous celer, je meurs d'envie de retourner au monde, ne fût-ce que " pour avoir le plaisir de vous y voir. " Dans le dessein même que j'ai de " faire ce voyage, j'ai déjà envoyé plusieurs fois chercher les parties de " mon corps pour les rassembler ; mais " je n'ai jamais pu ravoir mon cœur, " que j'avois laissé en partant à ces sept " maîtresses que je servois, comme vous " savez, si fidèlement, toutes sept à la " fois. Pour mon esprit, à moins que " vous ne l'ayez, on m'a assuré qu'il " n'étoit plus dans le monde. A vous " dire le vrai, je vous soupçonne un " peu d'en avoir au moins l'enjouement ; car on m'a rapporté ici quatre " ou cinq mots de votre façon que je " voudrois de tout mon cœur avoir dits, " et pour lesquels je donnerois volontiers le panégyrique de Pline, et deux " de mes meilleures lettres. Supposez " donc que vous l'ayez, je vous prie " de me le renvoyer au plutôt : car, en " vérité, vous ne sauriez croire quelle " incommodité c'est que de n'avoir pas " tout son esprit, surtout lorsqu'on " écrit à un homme comme vous. C'est " ce qui fait que mon style aujourd'hui " est tout changé. Sans cela vous me " verriez encore rire comme autrefois " avec mon compère le Brochet, et je " ne serois pas réduit à finir ma lettre " trivialement, comme je fais en vous " disant que je suis,

" Monseigneur,

" Votre très-humble et très-

" obéissant serviteur,

" *Voiture.*"

Voilà les deux lettres telles que je les ai reçues. Je vous les envoie écrites de ma main, parce que vous auriez eu trop de peine à lire les caractères de l'autre monde, si je vous les avois envoyées en original. N'allez donc pas vous figurer, monseigneur, que ce soit ici un pur jeu d'esprit et une imitation du style de ces deux écrivains. Vous savez bien que Balzac et Voiture sont deux hommes inimitables. Quand il seroit vrai pourtant que j'aurois eu recours à cette invention pour vous divertir, aurois-je si grand tort ? Et ne devroit-on pas au contraire m'estimer d'avoir trouvé cette adresse pour vous faire lire des louanges que vous n'auriez jamais souffertes autrement ? En un mot, pourrois-je mieux faire voir avec qu'elle sincérité et quel respect je suis,

Monseigneur,

Votre, &c.

Boileau.

§ 138. *Lettre de Boursault à son Fils.*

Je ne puis, mon fils, aller à Paris faire les honneurs de votre thèse. Quoique la langue que vous parlerez me soit inconnue, le désir que j'aurois de vous entendre dire de bonnes choses, me la rendroit sans doute intelligible ; ou du moins, mon amitié pour vous seroit assez ingénieuse, pour tâcher à découvrir dans les yeux des auditeurs tout ce qui seroit à votre avantage... Je ne doute pas que ma présence ne vous animât à bien faire, mais je suis sûr aussi, que vous ne laisserez pas de faire bien quoique je n'y sois pas. Jusqu'ici il ne s'est présenté aucune occasion d'éclat, dont vous ne soyez sorti avec honneur. Surtout, mon fils, si vous avez envie de bien réussir, soyez le premier à vous persuader que cette étude, toute dégoûtante qu'elle est, vous est nécessaire pour aller à d'autres qui sont d'une plus grande utilité. Quelque heureuses dispositions qu'on ait à devenir habile homme, ce n'est pas l'ouvrage d'un jour ni d'une année : il en coûte de la peine et des veilles : et l'assiduité que vous y avez apportée pendant votre enfance, ne répond que, dans un âge plus raisonnable, vous y donnerez des soins plus importans. Quoique ce soit pour vous seul que vous travaillerez, et que l'érudition que vous aurez soit un bien attaché à votre seule personne, je regarderai comme une marque de reconnoissance de tout ce que j'ai fait pour vous, l'application que vous apporterez de me rendre le père d'un fils habile et vertueux ; et pour vous exciter par quelque chose de plus pressant, je vous assure que je vous en aurai obligation. Tâchez donc de faire en sorte que votre

père vous soit redevable, et forcez-moi à être autant par estime et par équité, que je suis par inclination et par tendresse, votre très-affectionné père,

Boursault.

§ 139. *Autre Lettre de Boursault à son Fils.*

J'ai reçu, mon fils, avec un véritable plaisir, votre dernière lettre et votre premier sermon. Vous ne pouvez m'obliger plus sensiblement qu'en travaillant comme vous faites à justifier la prévention favorable que j'ai toujours eue pour vous. Quoique la vertu la plus essentielle d'un religieux soit l'humilité, il est permis de se distinguer dans quelque profession que l'on puisse être, et plus dans la vôtre que vous ne vous l'imaginez : il n'y a presque point de milieu pour vous. Qui ne vous estime pas, vous méprise : et rien n'est plus vrai dans le fond. Prêchez donc, si vous croyez avoir assez de talent pour réussir : c'est une belle voie pour se faire distinguer, que de parler en public, quand on le fait avec succès. Quelque réputation qu'on puisse acquérir à bien écrire, on ne l'acquiert pas si promptement qu'à bien parler ; et un bon prédicateur a plus d'auditeurs dans un jour, qu'un bon écrivain n'a de lecteurs dans un an. J'ai lu le sermon que vous m'avez envoyé, avec autant d'attention que j'entendois autrefois ceux du père Bourdaloue. Je crois ne vous pouvoir mieux dire, qu'il ne m'en est pas échappé un mot. Le texte m'a paru assez heureux, le style assez pur, l'économie assez belle, les transitions assez justes, la morale assez vive ; et si j'avois quelque chose à y souhaiter, ce seroit que vous sentissiez bien ce que vous avez dessein de faire sentir aux autres. Le plus sûr moyen à un prédicateur, pour toucher, c'est d'être touché lui-même ; et puisque vous me témoignez ne vouloir rien entreprendre sans mon conseil, pesez bien celui que m'inspire la tendresse que j'ai pour vous. Un prédicateur, pénétré de ce qu'il dit, pénètre aisément le cœur de ceux qui l'écoutent ; et les conversions seroient plus fréquentes, si les prédicateurs bien persuadés de ce qu'ils disent, étoient moins rares. On a beau être éloquent et délicat, l'auditeur a une répugnance naturelle à suivre le conseil de ceux dont il n'ose suivre l'exemple. Je ne sais rien de plus extravagant, que de voir prêcher l'humilité avec une tête poudrée, un rochet magnifique, et un discours si peigné, qu'il n'y a pas une période qui ne soit accompagnée d'une vanité. Ne me répondez point une chose usée : " Faites " ce qu'ils disent, et ne faites pas ce " qu'ils font." Je ne puis me résoudre à manger des carottes et des betteraves, quand je vois le prédicateur manger des chapons et des perdrix ; ni à coucher sur la paille, pendant qu'il repose mollement sur le duvet. Ce que je vous recommande le plus, c'est d'aller dans la chaire avec une modeste présomption ; je veux dire, que vous n'ayez pas assez de bonne opinion de ce que vous aurez fait, pour en avoir de l'orgueil, ni assez mauvaise pour en avoir du dégoût : l'orgueil entête, et la timidité abat ; et ce sont deux extrémités vicieuses qu'il faut également éviter. On a tant de penchant à se flatter, qu'il n'y a point de jeune prédicateur, qui ne croie égaler Fléchier et Bourdaloue. Je ne puis souffrir qu'au commencement d'une carrière où l'on ne marche encore qu'à tâtons, on prétende avoir atteint ceux qui sont au bout. Vous ne devez pas douter que ce ne soit une joie bien sensible pour un père, que celle d'entendre un beau sermon de son fils. Mais aussi, quel chagrin aurois-je, si malheureusement vous en faisiez un semblable à celui que j'entendis l'année dernière, à S. Barthélemy, le jour de sa fête. Jamais homme n'a été plus maltraité, que ce grand saint le fut dans sa propre église. J'ai trop bonne opinion de vous, pour craindre que vous m'exposiez jamais à une si rude mortification ; et je vous crois le discernement trop juste pour jamais vous y exposer vous-même. Comme le métier de prédicateur, s'il m'est permis d'user de ce terme, est un métier divin, il le faut faire divinement : autrement la parole de Dieu que vous annoncez, ne vous met pas à couvert de la censure. L'occupation d'un prédicateur doit être d'annoncer les mystères de la religion, et non d'approfondir les mystères de la cour. Cette matière n'est point de sa juridiction, et il sied mal à un ministre de l'évangile, de vouloir faire le ministre d'état. A quelque âge que vous puissiez arriver, parlez toujours des rois avec toute la vénération qui leur est

due, et du ministère avec beaucoup de retenue et de circonspection. Souvenez-vous, surtout, que la chaire n'est pas le théâtre ; et qu'un sermon qui divertit la canaille, n'édifie guère les honnêtes gens. Quelque esprit qu'il y ait dans ce que disoit autrefois le petit père André, et après lui le père l'Enfant, qui a été son singe, ce ne sont pas des modèles à imiter : si vous avez quelqu'un à imiter, que ce soit Bourdaloue, La Rue, Girou, Hubert, La Roche, La Tour, Mascaron, Fléchier, Soanen, Anselme, &c. Mais croyez-moi, n'imitez personne : les plus belles copies ne sont jamais du prix des originaux ; et dans l'éloquence, aussi-bien que dans la peinture, il faut avoir la généreuse émulation d'égaler les maîtres, et de n'en imiter aucun. Je voudrois trouver de fréquentes occasions de vous témoigner avec combien de tendresse je suis, mon fils, votre très-affectionné père, &c.

Boursault.

§ 140. *Lettre de M. Boursault à M. le Duc de Montausier.*

Quand il y auroit moins d'inégalité entre vous et moi, et qu'il me seroit permis de donner un libre essor à ma muse, il seroit juste que je lui imposasse silence, dans une conjoncture où les marques de l'esprit sont moins de saison que les véritables sentimens du cœur. Je ne doute point que tous les gens de lettres n'aient mêlé leurs larmes à celles que vous avez répandues, et qu'ils n'aient consacré par leurs écrits la mémoire de l'illustre épouse que vous regrettez, qui durant sa vie les a mis en réputation par ses suffrages, et affranchis de la nécessité par ses bienfaits. Je sais, monseigneur, qu'elle n'a pas besoin de leur secours pour être immortalisée, et qu'elle n'a fait aucune action qui ne serve un jour d'exemple à toutes les femmes qui voudront se faire distinguer par leur vertu. Mais, monseigneur, ce n'est rien vous apprendre que vous dire tout ce que j'en sais : c'est seulement vous étaler la grandeur de la perte que vous avez faite, et renouveler votre douleur. Toute légitime qu'elle puisse être, vous n'ignorez pas, monseigneur, que le poste où vous êtes, et le soin qui vous est commis, demandent un grand homme tout entier, et que la consolation que vous vous refuseriez peut-être, si vous ne regardiez que vous seul, est un bien que vous êtes obligé de chercher vous-même pour l'intérêt du prince dont vous cultivez les jeunes ans, et des peuples sur lesquels il commandera. Les lumières que vous avez vous offriront ce que je suis sûr que vous n'avez point trouvé dans les complimens que l'on vous a faits sur un si triste sujet. Je n'ai ni assez d'esprit, ni assez de qualité, pour avoir l'audace de vous en faire. Mais, souffrez, monseigneur, que la distance qui nous sépare me laisse du moins la liberté de dire que je vous ai assez d'obligations pour prendre part à tout ce qui vous arrive, et pour être toute ma vie avec une passion très-respectueuse, monseigneur....

Boursault.

Réponse.

De quinze ou seize cents lettres qui m'ont été écrites sur la mort de madame de Montausier, je n'en ai point reçu, monsieur, qui m'ait plus donné de consolation que la vôtre. Il est vrai comme vous me le mandez, qu'elle se faisoit beaucoup de plaisir d'obliger toutes les personnes de mérite, et c'est un malheur pour vous qu'elle ne vous ait point connu plutôt. Offrez-moi, je vous prie, les moyens de le réparer, et vous verrez que je suis, monsieur, votre très-humble et affectionné serviteur....

Le Duc de Montausier.

§ 141. *Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin Jésuite.*

Je vous rend mille grâces, mon R. P., des livres que vous m'avez envoyés : le vôtre est admirable : je l'ai lu avec deux de mes bons amis : ils en sont charmés, aussi-bien que moi.

Pour la comédie des Femmes Savantes, je l'ai trouvée un des plus beaux ouvrages de Molière. La première scène des deux sœurs est plaisante et naturelle ; celle de Trissotin et des savantes; le dialogue de Trissotin et de Vadius, le caractère de ce mari qui n'a pas la force de résister en face aux volontés de sa femme, et qui fait le méchant, quand il ne la voit pas, le personnage d'Ariste, homme de bon sens, et plein d'une droite raison, tout cela est incomparable. Cependant, comme vous remarquez fort bien, il y avoit d'autres ridi-

cules à donner à ces savantes, plus naturels que ceux que Molière leur a donnés. Le personnage de Bélise est une foible copie d'une des femmes de la comédie des Visionnaires. Il y en a d'assez folles pour croire que tout le monde est amoureux d'elles ; mais il n'y en a point qui entreprennent de le persuader à quelqu'un malgré lui.

Le caractère de Philaminte, avec Martine, n'est pas naturel. Il n'est pas vraisemblable qu'une femme fasse tant de bruit, et enfin chasse une servante, parce qu'elle ne parle pas bon François ; et il l'est encore moins que cette servante, après avoir dit mille méchans mots, comme elle doit dire, en dise de fort bons et d'extraordinaires, comme quand Martine dit :

L'esprit n'est point du tout ce qu'il faut en ménage ;
Les livres cadrent mal avec le mariage.

Il n'y a pas de jugement à faire dire le mot cadrer par une servante qui parle fort mal, quoiqu'elle puisse avoir du bon sens. Mais enfin, pour parler juste de cette comédie, les beautés y sont grandes et sans nombre, et les défauts rares et petits.

Le 24 Mars, 1673.

Le Comte de Bussy.

§ 142. *Lettre du Père Bouhours Jésuite au Comte de Bussy.*

A Paris, ce 6 Février, 1675.

J'ai reçu votre lettre, monsieur, avec toute la joie que donnent les lettres qu'on souhaite extrêmement, et qu'on n'attend presque plus. Je ne savois à qui me prendre de votre silence : il ne s'en est rien fallu que je ne m'en sois pris à cette résignation que le ciel vous a donnée depuis peu, et qui vous a un peu endurci. A vous parler franchement, monsieur, quelque zèle que j'aie pour votre repos et pour votre salut, je ne serois pas bien aise que vous fussiez si philosophe et si chrétien pour moi.

Je suis ravi que Dieu entre un peu dans vos réflexions, et que vous regardiez comme une faveur du ciel, ce qui est une disgrâce aux yeux du monde. Croyez-moi, monsieur, votre mauvaise fortune en est une bonne pour vous, à parler chrétiennement. La providence a des desseins de miséricorde sur nous lorsqu'elle nous afflige ; et les chemins les plus rudes sont d'ordinaire les plus sûrs pour aller où elle nous conduit. Mais parlons d'autre chose : pour peu que je continuasse sur le même ton, vous prendriez ceci pour un sermon : et je craindrois de vous endormir. Enfin nous avons un confesseur du roi ; c'est le père La Chaise, homme de mérite et de qualité, qui a de l'esprit, du savoir, un grand fonds d'honneur et une droiture des premiers siècles, surtout beaucoup de piété et une conduite très-sage. Selon toutes les apparences, il remplira dignement ce poste, que je ne lui envie pas, je vous jure. Quand on a une fois renoncé à tout, on est trop heureux de n'être rien.

Le P. Bouhours.

§ 143. *Lettre du Comte de Bussy au Père Rapin.*

A Bussy, ce 12 Déc. 1677.

Ah ! mon révérend père, quelle perte nous venons de faire ! et où trouverons-nous jamais un ami qui ait l'esprit et le cœur fait comme M. le premier président de Lamoignon ? Vous me demandez par votre dernière lettre des réflexions sur les choses du monde : hélas ! mon révérend père, je ne croyois pas en avoir de si tristes à vous faire, mais enfin je vous dirai que jamais aucun événement ne m'a plus détaché du monde que celui-ci. M. le premier président paroissoit avoir la santé d'un homme de trente ans ; il étoit dans un grand poste, et sur le point de monter plus haut ; il étoit heureux en ses enfans et en ses biens : enfin il jouissoit d'une grande fortune, qu'il devoit à sa vertu, ce qui est bien rare ; et tout cela le quitte en deux jours avec la vie. Ah ! mon révérend père, que les jugemens de Dieu sont incompréhensibles ! Combien voyons-nous de gens heureux jusqu'à l'extrême vieillesse, qui sont bien éloignés de la vertu de notre ami ? Je ne finirois point si je voulois vous dire tout ce que cette mort me fait penser. Le bon Dieu soit notre consolation ! vous en avez besoin avec toute votre sagesse ; car vous aimiez ce grand

homme autant qu'il le méritoit : pour moi je ne l'oublierai jamais.

Le Comte de Bussy.

§ 144. *Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Hé bien, hé bien, ma belle, qu'avez-vous à crier comme un aigle ? Je vous mande que vous attendiez à juger de moi quand vous serez ici ; qu'y a-t-il de si terrible à ces paroles ? mes journées sont remplies. Il est vrai que Bayard est ici, et qu'il fait mes affaires ; mais quand il a couru tout le jour pour mon service, écrirai-je ? encore faut-il lui parler ? quand j'ai couru, moi, et que je reviens, je trouve M. de la Rochefoucault, que je n'ai point vu de tout le jour ; écrirai-je ? M. de la Rochefoucault et Gourville sont ici ; écrirai-je ? mais quand ils sont sortis? ah! quand ils sont sortis, il est onze heures, et je sors, moi. Je couche chez nos voisins à cause qu'on bâtit devant nos fenêtres. Mais l'après-dînée ? j'ai mal à la tête ; mais le matin, j'y ai mal encore, et je prends des bouillons d'herbes qui m'enivrent. Vous êtes en Provence, ma belle ; vos heures sont libres, et votre tête encore plus : le goût d'écrire vous dure encore pour tout le monde ; il m'est passé pour tout le monde : et si j'avois un amant qui voulût de mes lettres tous les matins, je romprois avec lui. Ne mesurez donc point notre amitié sur l'écriture ; je vous aimerai autant, en ne vous écrivant qu'une page en un mois, que vous en m'en écrivant dix en huit jours. Quand je suis à Saint Maur, je puis écrire, parce que j'ai plus de tête et de loisir ; mais je n'ai pas celui d'y être : je n'y ai passé que huit jours cette année. Paris me tue. Si vous saviez comme je ferois ma cour à des gens, à qui il est bon de la faire, d'écrire souvent toutes sortes de folies, et combien je leur en écris peu, vous jugeriez aisément que je ne fais pas ce que je veux là-dessus. Il y a aujourd'hui trois ans que je vis mourir Madame ; je relus hier plusieurs de ses lettres, je suis toute pleine d'elle. Adieu, ma très-chère ; votre défiance seule compose votre unique défaut, et la seule chose qui peut me déplaire en vous. M. de la Rochefoucault vous écrira.

§ 145. *Autre Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Voici ce que j'ai fait depuis que je vous ai écrit. J'ai eu deux accès de fièvre ; il y a six mois que je n'ai été purgée. On me purge une fois ; on me purge deux ; le lendemain de la deuxième, je me mets à table.—Ah ! ah ! j'ai mal au cœur ; je ne veux point de potage. — Mangez donc un peu de viande.—Non, je n'en veux point.—Mais vous mangerez du fruit.—Je crois qu'oui.—Eh bien, mangez en donc.—Je ne saurois, j'en mangerai tantôt ; que l'on m'ait ce soir un potage et un poulet. Voici le soir. Voilà un potage et un poulet.—Je n'en veux point; je suis dégoûtée : je m'en vais me coucher ; j'aime mieux dormir que de manger. Je me couche, je me retourne, je n'ai point de mal, mais je n'ai point de sommeil aussi : j'appelle, je prends un livre, je le referme ; le jour vient, je me lève, je vais à la fenêtre : quatre heures sonnent, cinq heures, six heures ; je me recouche, je m'endors jusqu'à sept ; je me lève à huit ; je me mets à table à douze, inutilement comme la veille ; je me remets dans mon lit le soir, inutilement comme l'autre nuit. Etes vous malade ? Nenni. Je suis dans cet état trois jours et trois nuits ; je redors présentement, mais je ne mange encore que par machine, comme les chevaux, en me frottant la bouche de vinaigre : du reste je me porte bien, et je n'ai pas si mal à la tête. Je viens d'écrire des folies à M. le duc ; si je puis, j'irai Dimanche à Livri, pour un jour ou deux. Résolvez-vous, ma belle, de me voir soutenir toute ma vie, à la pointe de mon éloquence, que je vous aime plus encore que vous ne m'aimez. Adieu, je suis bien en train de jaser ; voilà ce que c'est que de ne point manger, et de ne point dormir.

§ 146. *Autre Lettre de Madame de la Fayette à Madame de Sévigné.*

Mon style sera laconique ; je n'ai point de tête ; j'ai eu la fièvre ; j'ai chargé M. Dubois de vous le mander.

Votre affaire est manquée, et sans remède : l'on y fait des merveilles de toute part ; je doute que M. de Chaulnes en

personne l'eût pu faire ; le roi n'a témoigné nulle répugnance pour M. de Sévigné ; mais il étoit engagé il y a long-temps, et il l'a dit à tous ceux qui pensoient à la députation. Il faut laisser nos espérances jusqu'aux états prochains. Ce n'est pas de quoi il est question présentement ; il est question, ma belle, qu'il ne faut point que vous passiez l'hiver en Bretagne, à quelque prix que ce soit : vous êtes vieille ; les rochers sont pleins de bois ; les catarrhes et les fluxions vous accableront ; vous vous ennuierez, votre esprit deviendra triste et baissera ; tout cela est sûr : et les choses du monde ne sont rien en comparaison de tout ce que je vous dis : ne me parlez point d'argent ni de dettes ; je vous ferme la bouche sur tout. M. de Sévigné vous donne son équipage : vous venez à Malicorne, vous y trouverez les chevaux et la calèche de M. de Chaulnes ; Vous voilà à Paris ; vous allez descendre à l'hôtel de Chaulnes : votre maison n'est pas prête, vous n'avez point de chevaux, c'est en attendant : à votre loisir vous vous remettrez chez vous. Venons au fait ; vous payez une pension à M. de Sévigné ; vous avez ici un ménage ; mettez le tout ensemble, cela fait de l'argent ; car votre louage de maison va toujours. Vous direz : mais je dois et je paierai avec le temps. Comptez que vous trouvez ici mille écus, dont vous payez ce qui vous presse ; qu'on vous les prête sans intérêt, et que vous les rembourserez petit à petit, comme vous voudrez. Ne demandez point d'où ils viennent, ni de qui c'est : on ne vous le dira pas ; mais ce sont gens qui sont bien assurés qu'ils ne les perdront pas. Point de raisonnemens là-dessus, point de paroles ni de lettres perdues ; il faut venir ; tout ce que vous m'écrirez, je ne le lirai seulement pas : en un mot, ma belle, il faut ou venir, ou renoncer à mon amitié, à celle de madame de Chaulnes, et à celle de madame de Lavardin ; nous ne voulons point d'une amie qui veut vieillir et mourir par sa faute ; il y a de la misère et de la pauvreté à votre conduite : il faut venir dès qu'il fera beau. *Me. de la Fayette.*

§ 147. *Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy.*

Bon jour et bon an, mon cher comte. Je prends mon temps de vous demander pardon après une bonne fête, et en vous souhaitant mille bonnes choses cette année suivie de plusieurs autres. Il me semble qu'en vous adoucissant ainsi l'esprit, je vous disposerai à me pardonner d'avoir été si long-temps sans vous écrire, et à cette jolie veuve que j'aime tant. Je partis de Bretagne le 20 d'Octobre, qui étoit bien plutôt que je ne pensois, pour venir à Paris, un mois après que j'eus le plaisir d'y recevoir ma fille. Je l'ai trouvée mieux que quand elle partit ; et cet air de Provence qui la devoit dévorer, ne l'a point dévorée ; elle est toujours aimable, et je vous défie de vous voir tous deux et de parler ensemble sans vous aimer. J'ai toujours pensé à vous et j'ai dit mille fois : Mon Dieu ! je voudrois bien écrire à mon cousin de Bussy ; et jamais je n'ai pu le faire. Pour moi, je crois qu'il y a de petits démons qui empêchent de faire ce qu'on veut, rien que pour se moquer de nous, et pour nous faire sentir notre foiblesse. Ils ont eu contentement, et je l'ai senti dans toute son étendue. Nous avons aussi une comète qui est bien étendue aussi ; c'est la plus belle queue qu'il est possible de voir. Tous les grands personnages sont alarmés, et croient que le ciel, bien occupé de leur perte, en donne des avertissemens par cette comète. On dit que le cardinal Mazarin, étant désespéré des médecins, ses courtisans crurent qu'il falloit honorer son agonie d'un prodige, et lui dirent qu'il paroissoit une grande comète qui leur faisoit peur. Il eut la force de se moquer d'eux, et il leur dit plaisamment que la comète lui faisoit trop d'honneur.

§ 148. *Autre Lettre de Madame de Sévigné au Comte de Bussy.*

A Paris, ce 5 Avril, 1681.

J'apprends, mon cher cousin, que ma nièce ne se porte pas trop bien. C'est qu'on ne peut pas être heureux en ce monde. Ce sont des compensations de la providence, afin que tout soit égal, ou qu'au moins les plus heureux puissent comprendre par un peu de chagrin et de douleur ce qu'en souffrent les autres qui en sont accablés. Le père Bourdaloue nous fit l'autre jour un sermon contre la prudence humaine, qui fit bien voir combien elle est soumise à l'ordre de la providence ; et qu'il n'y a que celle du salut, que Dieu nous donne lui-

même, qui soit estimable. Cela console, et fait qu'on se soumet plus doucement à sa mauvaise fortune. La vie est courte, c'est bientôt fait ; le fleuve qui nous entraîne est si rapide, qu'à peine pouvons-nous y paroître. Voilà des moralités de la semaine sainte.

§ 149. *Lettre de Madame de Sévigné à M. de Coulanges.*

Je m'en vais vous mander la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, la plus miraculeuse, la plus triomphante, la plus étourdissante, la plus inouïe, la plus singulière, la plus extraordinaire, la plus incroyable, la plus imprévue, la plus grande, la plus petite, la plus rare, la plus commune, la plus éclatante, la plus secrète jusqu'aujourd'hui, la plus brillante, la plus digne d'envie ; enfin une chose dont on ne trouve qu'un exemple dans les siècles passés ; encore cet exemple n'est-il pas juste ; une chose que nous ne saurions croire à Paris, comment la pourroit-on croire à Lyon ? une chose qui fait crier miséricorde à tout le monde ; une chose qui comble de joie madame de Rohan et madame d'Hauterive ; une chose enfin qui se fera Dimanche, où ceux qui la verront croiront avoir la berlue ; une chose qui se fera Dimanche, et qui ne sera peut-être pas faite Lundi. Je ne puis me résoudre à vous la dire ; devinez-la ; je vous le donne en trois ; jetez-vous votre langue aux chiens ? Hé bien, il faut donc vous le dire. M. de Lauzun épouse, Dimanche, au Louvre, devinez qui ? Je vous le donne en quatre, je vous le donne en six, je vous le donne en cent. Madame de Coulanges dit : voilà qui est bien difficile à deviner ; c'est madame de la Vallière. Point du tout, madame. C'est donc mademoiselle de Retz ? Point du tout. Vous êtes bien provinciale. Ah ! vraiment nous sommes bien bêtes, dites-vous, c'est mademoiselle Colbert. Encore moins. C'est assurément mademoiselle de Créqui. Vous n'y êtes pas. Il faut donc à la fin vous le dire : il épouse, Dimanche, au Louvre, avec la permission du roi, mademoiselle, mademoiselle de..... mademoiselle, devinez le nom ; il épouse mademoiselle, la grande mademoiselle, mademoiselle, fille de feu Monsieur, mademoiselle, petite fille de Henri IV, mademoiselle d'Eu, mademoiselle de Dombes, mademoiselle de Montpensier, mademoiselle d'Orléans, mademoiselle, cousine-germaine du roi, mademoiselle destinée au trône, mademoiselle, le seul parti de France qui fut digne de Monsieur ; voilà un beau sujet de discourir : si vous criez, si vous êtes hors de vous-même, si vous dites que nous avons menti, que cela est faux, qu'on se moque de vous, que voilà une belle raillerie, que cela est bien fade à imaginer ; si enfin vous nous dites des injures, nous trouverons que vous avez raison ; nous en avons fait autant que vous. Adieu ; les lettres qui vous seront portées par cet ordinaire, vous feront voir si nous disons vrai ou non.

§ 150. *Lettre de Madame de Sévigné à Madame la Comtesse de Grignan, sa Fille.*

Il est Dimanche, 26 Avril ; cette lettre ne partira que Mercredi ; mais ce n'est pas une lettre, c'est une relation que Moreuil vient de me faire de ce qui s'est passé à Chantilly, touchant Vatel. Je vous écrivis, Vendredi, qu'il s'étoit poignardé ; voici l'affaire en détail. Le roi arriva le Jeudi au soir ; la promenade, la collation, dans un lieu tapissé de jonquilles, tout cela fut à souhait. On soupa ; il y eut quelques tables où le rôti manqua à cause de plusieurs dîners, à quoi l'on ne s'étoit point attendu : cela saisit Vatel ; il dit plusieurs fois : je suis perdu d'honneur ; voici un affront que je ne supporterai pas. Il dit à Gourville : la tête me tourne, il y a douze nuits que je n'ai pas dormi : aidez-moi à donner des ordres. Gourville le soulagea en ce qu'il put. Le rôti qui avoit manqué, non pas à la table du roi, mais aux vingt-cinquièmes, lui revenoit toujours à l'esprit. Gourville le dit à M. le Prince, M. le Prince alla jusques dans la chambre de Vatel, et lui dit : Vatel, tout va bien, rien n'étoit si beau que le souper du roi. Il répondit : Monseigneur, votre bonté m'achève ; je sais que le rôti a manqué à deux tables.--Point du tout, dit M. le Prince, ne vous fâchez point, tout va bien. Minuit vint, le feu d'artifice ne réussit pas, il fut couvert d'un nuage ; il coûtoit seize mille francs. A quatre heures du matin, Vatel s'en va partout, il trouve tout endormi ; il rencontre un petit pourvoyeur qui lui apportoit seulement deux charges de marée ; il lui demande : Est-ce tout ? — Oui, monsieur. Il ne savoit pas que Vatel avoit envoyé à tous

les ports de mer. Vatel attend quelque temps, les autres pourvoyeurs ne vinrent point ; sa tête s'échauffoit ; il crut qu'il n'auroit point d'autre marée ; il trouva Gourville, il lui dit : Monsieur, je ne survivrai point à cet affront-ci. Gourville se moqua de lui. Vatel monte à sa chambre, met l'épée contre la porte, et se la passe au travers du corps ; mais ce ne fut qu'au troisième coup, car il s'en donna deux qui n'étoient point mortels ; il tombe mort. La marée cependant arrive de tous côtés ; on cherche Vatel pour la distribuer ; on va à sa chambre, on heurte, on enfonce la porte, on le trouve noyé dans son sang, on court à M. le Prince qui fut au désespoir. Monsieur le duc pleura ; c'étoit sur Vatel que tournoit tout son voyage de Bourgogne. Monsieur le Prince le dit au roi fort tristement : on dit que c'étoit à force d'avoir de l'honneur à sa manière ; on le loua fort, on loua et blâma son courage. Le roi dit qu'il y avoit cinq ans qu'il retardoit de venir à Chantilly, parce qu'il comprenoit l'excès de cet embarras. Il dit, à monsieur le Prince, qu'il ne devoit avoir que deux tables, et ne point se charger de tout ; il jura qu'il ne souffriroit plus que monsieur le Prince en usât ainsi ; mais c'étoit trop tard pour le pauvre Vatel. Cependant Gourville tâcha de réparer la perte de Vatel : elle fut réparée, on dîna très bien, on fit collation, on se promena, on soupa, on joua, on fut à la chasse : tout étoit parfumé de jonquilles, tout étoit enchanté. Hier, qui étoit Samedi, on fit encore de même, et le soir, le roi alla à Liancourt, où il avoit commandé *Media Noche*, il doit y demeurer aujourd'hui. Voilà ce que Moreuil m'a dit, espérant que je vous le manderois. Je jette mon bonnet pardessus les moulins, et je ne sais rien du reste. M. d'Hacqueville, qui étoit à tout cela, vous fera des relations sans doute ; mais comme son écriture n'est pas aussi lisible que la mienne, j'écris toujours, et si je vous mande cette infinité de détail, c'est que je les aimerois en pareille occasion.

§ 151. *Autre Lettre de Madame de Sevigné à la même.*

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait un fort joli voyage. Je partis hier, assez matin, de Paris ; j'allai dîner à Pomponne ; j'y trouvai notre bon homme qui m'attendoit ; je n'aurois pas voulu manquer de lui dire adieu. Je le trouvai dans une augmentation de sainteté qui m'étonne : plus il approche de la mort, plus il s'épure. Il me gronda très-sérieusement ; et transporté de zèle et d'amitié pour moi, il me dit que j'étois folle de ne pas songer à me convertir ; que j'étois une jolie païenne ; que je faisois de vous une idole dans mon cœur ; que cette sorte d'idolâtrie étoit aussi dangereuse qu'une autre, quoiqu'elle ne me parût pas criminelle ; qu'enfin je songeasse à moi ; il me dit tout cela si fortement, que je n'avois pas le mot à dire. Enfin, après six heures de conversation très-agréable, quoique très-sérieuse, je le quittai, et vins ici, où je trouvai tout le triomphe du mois de Mai ; le rossignol, le coucou, la fauvette, ont ouvert le printemps dans nos forêts : je m'y suis promenée, tout le soir, toute seule ; j'y ai retrouvé toutes mes tristes pensées ; mais je ne veux plus vous en parler. J'ai destiné une partie de cette après-dînée à vous écrire dans le jardin, où je suis étourdie de trois ou quatre rossignols qui sont sur ma tête.... Madame de la Fayette craint toujours pour votre vie ; elle vous cède sans difficulté la première place auprès de moi, à cause de vos perfections ; et quand elle est douce, elle dit que ce n'est pas sans peine : mais enfin cela est réglé et approuvé ; cette justice la rend digne de la seconde, elle l'a aussi : la Troche s'en meurt ; je vais toujours mon train, et mon train aussi pour la Bretagne. Il est vrai que nous ferons des vies bien différentes ; je serai troublée dans la mienne par les états, qui viendront me tourmenter à Vitré, sur la fin du mois de Juillet ; cela me déplaît fort. Votre frère n'y sera plus en ce temps-là. Ma fille, vous souhaitez que le temps marche ; vous ne savez ce que vous faites, vous y serez attrapée ; il vous obéira trop exactement ; et quand vous voudrez le retenir, vous n'en serez plus la maîtresse. J'ai fait autrefois les mêmes fautes que vous, je m'en suis repentie ; et quoique le temps ne m'ait pas fait tout le mal qu'il a fait aux autres, il n'a pas laissé, par mille petits agrémens qu'il m'a ôtés, de me faire apercevoir des marques de son passage. Vous trouvez donc que vos comédiens ont bien de l'esprit de dire des vers de Corneille ; en

vérité, ils sont bien transportans. J'en ai apporté ici un tome qui m'amusa fort hier au soir. Mais n'avez-vous pas trouvé jolies les cinq ou six fables de La Fontaine, qui sont dans un des tomes que je vous ai envoyés? Nous en étions ravis l'autre jour chez M. de la Rochefoucault ; nous apprîmes par cœur celle du *Singe* et du *Chat*.

D'animaux malfaisans c'étoit un très-bon plat.
Ils n'y craignoient tous deux aucun, quel qu'il pût être.
Trouvoit-on quelque chose au logis de gâté,
On ne s'en prenoit point aux gens du voisinage :
Bertrand déroboit tout ; Raton de son côté,
Etoit moins attentif aux souris qu'au fromage.

Et le reste. Cela est peint ; et la *Citrouille* et le *Rossignol*, cela est digne du premier tome. Je suis bien folle de vous écrire de telles bagatelles : c'est le loisir de Livri qui vous tue. Vous avez écrit un billet admirable à Brancas : il vous écrivit l'autre jour une main tout entière de papier : c'étoit une rapsodie assez bonne ; il nous la lut à madame de Coulanges et à moi ; je lui dis : envoyez-la-moi donc tout achevée pour Mercredi. Il me dit qu'il n'en feroit rien, qu'il ne vouloit pas que vous la vissiez ; que cela étoit trop sot et trop misérable. — Pour qui nous prenez-vous? Vous nous l'avez bien lue. — Tant y a ; je ne veux pas qu'elle la lise. — Voilà toute la raison que j'en ai eue ; jamais il ne fut si fou. Il sollicita l'autre jour un procès à la seconde des enquêtes ; c'étoit à la première qu'on le jugeoit : cette folie a fort réjoui les sénateurs, je crois qu'elle lui a fait gagner son procès... Pensez-vous que je n'aille point vous voir cette année! j'avois rangé tout cela d'une autre façon, et même pour l'amour de vous : mais le moyen de ne pas courir cette année, si vous le souhaitez un peu? Hélas! c'est bien moi, qui dois dire qu'il n'y a plus de pays fixe pour moi, que celui où vous êtes. Votre portrait triomphe sur ma cheminée ; vous êtes adorée maintenant en Provence, et à Paris, et à la cour, et à Livri : enfin, ma fille, il faut bien que vous soyez ingrate ; le moyen de rendre tout cela? Je vous embrasse et vous aime, et vous le dirai toujours, parce que c'est touj urs la même chose.

§ 152. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

A Paris, Mercredi, 6 Janvier 1672.

Enfin, ma chère fille, vous ne voulez pas que je pleure de vous voir à mille lieues de moi. Vous ne sauriez pourtant empêcher que cet ordre de la providence ne me soit bien dur et bien sensible : je ne m'accoutumerai de long-temps à cet éloignement. Je coupe court, parce que je ne veux point m'embarquer à vous dire les sentimens de mon cœur là-dessus ; je ne veux point vous donner un mauvais exemple, ni ébranler votre courage par le récit de mes foiblesses ; conservez toute votre raison ; jouissez de la grandeur de votre âme, pendant que je m'aiderai, comme je pourrai, de toute la tendresse de la mienne. Je fus hier à Saint-Germain : la reine m'attaqua la première ; je fis ma cour à vos dépens, comme j'ai coutume. On traita à fond le chapitre de votre accouchement ; puis on parla de mon voyage de Provence, un mot sur celui de Bretagne, et sur le bonheur de madame de Chaulnes de m'y avoir trouvé, j'étois allée à Saint Germain avec elle. Pour Monsieur, il me tira près d'une fenêtre pour me parler de vous, et m'ordonna très-sérieusement de vous faire ses complimens, et de vous dire la joie qu'il avoit de votre joli accouchement. Je trouvai Madame mieux que je ne pensois, mais d'une sincérité charmante. Je ne pus voir M. de Montausier, il étoit enfermé avec Monseigneur. Je ne finirois jamais de vous dire tous les complimens qu'on me fit, et à vous aussi ; et de tout cela autant en emporte le vent, on est ravi de revenir chez soi. Madame de Richelieu me parut abattue ; les fatigues de la cour ont rabaissé son caquet : son moulin me parut en chommage : mais qui pensez-vous qu'on trouva chez moi? M. le président de Beauville, M. le président de Galiffet ; de quoi parle-t-on? De madame de Grignan ; qui est-ce qui entre dans ma chambre? votre petite : vous dites qu'elle me fait souvenir de vous, c'est bien dit, vous voulez-bien au moins que je vous réponde qu'il n'est pas besoin de cela. Je monte en ca-

rosse ; où vais-je ? chez madame de Valavoire ; pourquoi faire ? pour parler de Provence. Coulanges disoit l'autre jour : voyez vous bien cette femme-là, elle est toujours en présence de sa fille. Vous voilà en peine de moi, vous avez peur que je ne sois ridicule ; non, ne craignez rien : on ne peut l'être avec une si agréable folie, et de plus, c'est que je me ménage selon les lieux, les temps, et les personnages avec qui je suis ; et l'on jureroit quelquefois que je ne songe guère à vous, ce n'est pas où je suis le plus en liberté. Je reçois votre lettre du 30. Ah ! que vous me déplaisez, mon enfant, en parlant comme vous faites de vos aimables lettres ! Quel plaisir prenez-vous à dire du mal de votre esprit, de votre style, à vous comparer à la princesse d'Harcourt ? Où pêchez-vous cette fausse et offensante humilité ? Elle blesse mon cœur, elle offense la justice, elle choque la vérité ; quelles manières ! changez-les, je vous en conjure, et voyez les choses comme elles sont : si cela est, vous n'aurez plus qu'à vous défendre de la vanité ; et ce sera une affaire à régler entre votre confesseur et vous... On étoit hier sur votre chapitre chez madame de Coulanges, et madame Scarron se souvint avec combien d'esprit vous aviez soutenu autrefois une mauvaise cause à la même place, et sur le même tapis où nous étions : il y avoit madame de la Fayette, madame Scarron, Ségrais, Caderousse, l'abbé Têtu, Guillerargues, Brancas. Vous n'êtes jamais oubliée, ni tout ce que vous valez : on est encore vif ; mais quand je pense où vous êtes, quoique vous soyez reine, le moyen de ne pas soupirer ! Nous soupirons encore de la vie qu'on fait ici et à Saint-Germain tellement qu'on soupire toujours. Vous savez bien que Lauzun, en entrant en prison, dit : *in sæcula sæculorum* : et je crois qu'on eût répondu ici en certains lieux, *Amen*, et en d'autres, non.

Votre enfant est jolie : elle a un son de voix qui m'entre dans le cœur ; elle a de petites manières qui plaisent ; je m'en amuse, et je l'aime ; mais je n'ai pas encore compris que ce degré puisse jamais vous passer par-dessus la tête.

§ 153. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Je ne puis songer, sans une extrême émotion, à l'état où j'apprends que vous avez été, et quoique je sache que vous en êtes quitte, il m'est impossible de tourner les yeux sur le passé, sans une horreur qui me trouble. Faut-il que cette tristesse inutile se trouve avec tant d'autres peines qui sont présentement dans mon cœur ? Le péril extrême où se trouve mon fils, la guerre qui s'échauffe tous les jours, les courriers qui n'apportent plus que la mort de quelqu'un de nos amis, ou de nos connoissances, et qui peuvent apporter pis ; la crainte qu'on a des mauvaises nouvelles, et la curiosité qu'on a de les apprendre ; la désolation de ceux qui sont outrés de douleur et avec qui je passe cette partie de ma vie, l'inconcevable état de ma tante, et l'envie que j'ai de vous voir, tout cela me déchire, me tue, et me fait mener une vie si contraire à mon humeur et à mon tempérament, qu'en vérité il faut que j'aie une bonne santé pour y résister. Vous n'avez jamais vu Paris comme il est. Tout le monde pleure ou craint de pleurer : l'esprit a tourné à la pauvre madame de Nogent. Madame de Longueville fait fendre le cœur, à ce qu'on dit : je ne l'ai point vue ; mais voici ce que je sais. Mademoiselle des Vertus étoit retournée depuis deux jours à Port-Royal, où elle est presque toujours ; on est allé la querir avec M. Arnauld, pour dire cette terrible nouvelle. Mademoiselle des Vertus n'avoit qu'à se montrer ; ce retour si précipité marquoit bien quelque chose de funeste : en effet, dès qu'elle parut : Ah, mademoiselle ! comment se porte monsieur mon frère ? Sa pensée n'osa aller plus loin. Madame, il se porte bien de sa blessure : il y a eu un combat Et mon fils ? On ne lui répondit rien. Ah ! mademoiselle ! mon fils ! mon fils ! mon cher enfant ! répondez-moi, est il mort ? Madame, je n'ai point de paroles pour vous répondre. Ah ! mon cher fils ! est-il mort sur le champ ? N'a-t-il pas eu un seul moment ? Ah ! mon Dieu ! quel sacrifice ! et là-dessus elle tombe sur son lit, et tout ce que la plus vive douleur peut faire, et par des convulsions et par des évanouissemens, et par un silence mortel, et par des cris étouffés, et par des larmes amères, et par des élans vers le ciel, et par des plaintes tendres et pitoyables : elle a tout éprouvé. Elle voit certaines gens ; elle prend des bouillons, parce que Dieu

le veut ; elle n'a aucun repos : je lui souhaite la mort, ne comprenant pas qu'elle puisse vivre après une telle perte. Il y a un homme dans le monde qui n'est guère moins touché. J'ai dans la tête que s'ils s'étoient rencontrés tous deux dans ces premiers momens, et qu'il n'y eût eu personne avec eux, tous les autres sentimens auroient fait place à des cris et à des larmes, que l'on auroit redoublées de bon cœur. Un courrier d'hier au soir, apporta la mort du comte du Plessis, qui faisoit faire un pont : un coup de canon l'a emporté. M. de Turenne assiége Arnheim : on parle aussi du fort de Skenk. Ah ! que ces beaux commencemens seront suivis d'une fin tragique pour bien des gens ! Dieu conserve mon pauvre fils ! il n'a pas été de ce passage de rivière, mais la campagne n'est point encore finie.

La description que vous me faites de madame de Colonne, et de sa sœur, est une chose divine : elle réveille malgré qu'on en ait ; c'est une peinture admirable. La comtesse de Soissons et madame de Bouillon sont en furie contre ces folles, et disent qu'il faut les enfermer ; elles se déclarent fort contre cette étrange folie. On ne croit pas que le roi veuille fâcher M. le connétable, qui est assurément le plus grand seigneur de Rome : en attendant, nous les verrons arriver, comme mademoiselle de l'Etoile : la comparaison est admirable.

Voici des relations ; il n'y en a pas de meilleures : vous y verrez que M. de Longueville est cause de sa mort et de celle des autres, et que M. le Prince a été père uniquement dans cette occasion, et point du tout général d'armée. Je disois hier, et l'on m'approuva, que si la guerre continue, M. le Duc sera cause de la mort de M. le Prince : son amour pour lui a passé toutes ses autres passions. La Marans est abîmée : elle dit qu'elle voit bien qu'on lui cache les nouvelles, et qu'avec M. de Longueville, M. le Prince et M. le Duc sont morts aussi ; et qu'on le lui dise ; qu'au nom de Dieu on ne l'épargne pas ; qu'aussi-bien elle est dans un état qu'il est inutile de ménager. Si l'on pouvoit rire, l'on riroit. Hélas ! si elle savoit combien on songe peu à lui cacher quelque chose, et combien chacun est occupé de ses douleurs et de ses craintes, elle ne croiroit pas qu'on eût tant d'application à la tromper.

Les nouvelles que je vous mande sont d'original : c'est de Gourville qui étoit avec madame de Longueville, quand elle a reçu la nouvelle : tous les courriers viennent droit à lui. M. de Longueville avoit fait son testament avant que de partir ; il laisse une grande partie de son bien à un fils qu'il a, et qui, à mon avis, portera sous le nom de chevalier d'Orléans, sans rien coûter à ses parens, quoiqu'ils ne soient point gueux. Savez-vous où l'on mit le corps de M. de Longueville ? Dans le même bateau où il avoit passé tout vivant, il y avoit deux heures. M. le Prince, qui étoit blessé, le fit mettre auprès de lui, couvert d'un manteau, en repassant le Rhin avec plusieurs autres blessés, pour se faire panser dans une ville en-deçà de ce fleuve ; de sorte que ce retour fut la plus triste chose du monde. On dit que le chevalier de Monchevreuil, qui étoit attaché à M. de Longueville, ne veut pas qu'on le panse d'une blessure qu'il a reçue auprès de lui.

Mon fils m'a écrit : il est sensiblement touché de la perte de M. de Longueville ; il n'étoit point à cette première expédition, mais il sera d'une autre. Peut-on trouver quelque sûreté dans un tel métier ? Je vous conseille d'écrire à M. de la Rochefoucault sur la mort de son chevalier, et sur la blessure de M. de Marsillac. J'ai vu son cœur à découvert dans cette cruelle aventure. Il est au premier rang de ce que j'ai jamais vu de courage, de mérite, de tendresse et de raison. Je compte pour rien son esprit et son agrément. Je ne m'amuserai point à vous dire aujourd'hui combien je vous aime.

§ 154. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Ma fille, il faut que je vous conte ; c'est une radoterie que je puis éviter. Je fus hier à un service de monsieur le chancelier (Séguier), à l'Oratoire ; ce sont les peintres, les sculpteurs, les musiciens et les orateurs qui en font la dépense : en un mot, les quatre arts libéraux. C'étoit la plus belle décoration qu'on puisse imaginer. Le Brun avoit fait le dessin. Le mausolée touchoit à la voûte, orné de mille lumières et de plusieurs figures convenables à celui qu'on vouloit louer. Quatre squelettes en bas étoient chargés des marques de sa

dignité, comme lui ayant ôté les honneurs avec la vie ; l'un portoit son mortier, l'autre sa couronne de duc, l'autre son ordre, l'autre les masses de chancelier. Les quatre arts étoient éplorés et désolés d'avoir perdu leur protecteur ; la peinture, la musique, l'éloquence et la sculpture. Quatre vertus soutenoient la première représentation, la force, la justice, la tempérance et la religion. Quatre anges ou quatre génies recevoient au-dessus cette belle âme. Le mausolée étoit encore orné de plusieurs anges qui soutenoient une chapelle ardente qui tenoit à la voûte. Jamais il ne s'est rien vu de si magnifique, ni de si bien imaginé ; c'est le chef-d'œuvre de le Brun. Toute l'église étoit parée de tableaux, de devises et d'emblèmes, qui avoient rapport aux armes ou à la vie du chancelier. Plusieurs actions principales y étoient peintes. Madame de Verneuil vouloit acheter toute cette décoration un prix excessif. Ils ont tous en corps résolu d'en parer une galerie, et de laisser cette marque de leur reconnoissance et de leur magnificence à l'éternité. L'assemblée étoit belle et grande ; mais sans confusion. J'étois auprès de M. de Tulle, de M. Colbert, de M. de Monmouth, beau comme du temps du Palais Royal, qui, par parenthèse, s'en va à l'armée trouver le roi. Il est venu un jeune père de l'Oratoire pour faire l'oraison funèbre. J'ai dit à M. de Tulle de le faire descendre, et de monter à sa place, et que rien ne pouvoit soutenir la beauté du spectacle et la perfection de la musique que la force de son éloquence. Ce jeune homme a commencé en tremblant ; tout le monde trembloit aussi ; il a débuté par un accent Provençal. Il est de Marseille; il s'appelle Lené. Mais en sortant de son trouble, il est entré dans un chemin si lumineux, il a si bien établi son discours, il a donné au défunt des louanges si mesurées, il a passé dans tous les endroits délicats avec tant d'adresse, il a si bien mis dans son jour tout ce qui pouvoit être admiré, il a fait des traits d'éloquence et des coups de maître si à propos et de si bonne grâce, que tout le monde sans exception s'en est écrié ; et chacun étoit charmé d'une action aussi parfaite et aussi achevée. C'est un homme de vingt-huit ans, intime ami de M. de Tulle, et qui s'en va avec lui. Nous le voulions nommer le chevalier Mascaron, mais je crois qu'il surpassera son aîné. Pour la musique c'est une chose qu'on ne peut expliquer. Baptiste (Lully) avoit fait un dernier effort de toute la musique du roi ; ce beau *Miserere* y étoit encore augmenté ; il y a eu un *Libera*, où tous les yeux étoient pleins de larmes ; je ne crois point qu'il y ait une autre musique dans le ciel. Il y avoit beaucoup de prélats. J'ai dit à Guittaut : " Cherchons un peu notre " ami Marseille ; nous ne l'avons point " vu." Je lui ai dit tout bas : " Si c'é- " toit l'oraison funèbre de quelqu'un " qui fût vivant, il n'y manqueroit pas." Cette folie a fait rire M. de Guittaut sans aucun respect de la pompe funèbre. Ma chère enfant, quelle espèce de lettre est-ce ici ? Je pense que je suis folle. A quoi peut servir une si grande narration ? Vraiment j'ai bien satisfait le désir que j'avois de conter.

Le roi est à Charleroi, et y fera un assez long séjour. Il n'y a point encore de fourrages ; les équipages portent la famine avec eux. On est assez embarrassé dès le premier pas de cette campagne. Guittaut m'a montré votre lettre et à l'abbé. " Envoyez-moi ma " nièce." Ma fille, que vous êtes aimable, et que vous justifiez agréablement l'excessive tendresse qu'on voit que j'ai pour vous ! Hélas ! je ne songe qu'à partir ; laissez-m'en le soin, je conduis des yeux toutes choses ; et si ma tante prenoit le chemin de languir, en vérité je partirois. Vous seule au monde me pouvez faire résoudre à la quitter dans un si pitoyable état ; nous verrons. Je vis au jour la journée, et n'ai pas le courage de rien décider ; un jour je pars, le lendemain je n'ose. Enfin, vous dites vrai ; il y a des choses bien désobligeantes dans la vie. Vous me priez de ne point songer à vous en changeant de maison ; et moi, je vous prie de croire que je ne songe qu'à vous, et que vous m'êtes si extrêmement chère, que vous faites toute l'occupation de mon cœur. J'irai demain coucher dans ce joli appartement où vous serez placée sans me déplacer. Adieu, ma belle petite, vous êtes au bout du monde, vous voyagez ; je crains votre humeur hasardeuse ; je ne me fie ni à vous, ni à M. de Grignan. Il est vrai que c'est une chose étrange, comme vous dites, de se trouver à Aix, après avoir fait deux cents lieues ; et au Saint-Pilon, après avoir grimpé si haut. Il y a quelquefois des endroits de

vos lettres qui sont très-plaisans; il vous échappe des périodes; comme dans Tacite ; j'ai trouvé cette comparaison ; il n'y a rien de plus vrai.

§ 155. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Me voilà toute soulagée de n'avoir plus Orange sur le cœur : c'étoit une augmentation par dessus ce que j'ai accoutumé de penser, qui m'importunoit. Il n'est plus question maintenant que de la guerre du Syndicat ; je voudrois qu'elle fut déjà finie. J'embrasse le vainqueur d'Orange, et je ne lui ferai point d'autre compliment que de l'assurer ici que j'ai une véritable joie, que cette petite aventure ait pris un tour aussi heureux ; je désire le même succès à tous ses desseins. C'est une chose agréable que l'attachement et l'amour de toute la noblesse pour lui : il y a très-peu de gens qui puissent faire voir une si belle suite pour une si légère semonce.

Nous soupâmes encore hier avec Mde. Scarron et l'abbé Têtu chez Mde. de Coulanges. Nous causâmes fort, vous n'êtes jamais oubliée. Nous trouvâmes plaisant d'aller amener Mde. Scarron à minuit, au fin fond du faubourg St. Germain, fort au-delà de Mde. de la Fayette, quasi auprès de Vaugirard, dans la campagne, à une belle et grande maison où l'on n'entre point ; il y a un grand jardin, de beaux et grands appartemens. Elle a un carosse, des gens et des chevaux ; elle est habillée modestement et magnifiquement, comme une personne qui passe sa vie avec des personnes de qualité ; elle est aimable, belle, bonne et négligée ; on cause fort bien avec elle Nous revînmes gaîment à la faveur des lanternes et dans la sûreté des voleurs. Mde. d'Heudicourt est allée rendre ses devoirs : il y a longtemps qu'elle n'avoit paru en ce pays-là. On est persuadé que si elle n'étoit point grosse, elle rentreroit dans ses premières familiarités : on juge par là que Mde. Scarron n'a plus de vif ressentiment contre elle ; son retour a pourtant été ménagé par d'autres, et ce n'est qu'une tolérance. La petite d'Heudicourt est jolie comme un ange ; elle a été de son chef huit ou dix jours à la cour, toujours pendue au cou du roi ; c'est la plus belle vocation pour la coquetterie que vous ayez jamais vue : elle fait mieux la cour que les vieux courtisans.

On disoit l'autre jour à M. le Dauphin qu'il y avoit un homme à Paris, qui avoit fait pour chef-d'œuvre un petit chariot traîné par des puces. M. le Dauphin dit à M. le prince de Conti : mon cousin, qui est-ce qui a fait les harnois ?— Quelque araignée du voisinage, répondit le prince. Cela n'est-il pas joli ?

Mde. de Coulanges vous embrasse : elle vouloit vous écrire aujourd'hui ; elle ne perd pas une occasion de vous rendre service, elle y est appliquée, et tout ce qu'elle dit est d'un style qui plaît infiniment ; elle se réjouit de la prise d'Orange ; elle va quelquefois à la cour, et jamais sans avoir dit quelque chose d'agréable pour nous.

§ 156. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

J'allai dîner Samedi chez M. de Pomponne ; et puis jusqu'à cinq heures : il fut enchanté, enlevé, transporté de la perfection des vers de la poétique de Despréaux ; d'Hacqueville y étoit ; nous parlâmes deux ou trois fois du plaisir que j'aurois de vous la voir entendre. M. de Pomponne se souvient d'un jour que vous étiez petite fille chez mon oncle de Sévigné ; vous étiez derrière une vitre avec votre frère, plus belle, dit-il, qu'un ange : vous disiez que vous étiez prisonnière, que vous étiez une princesse chassée de chez son père. Votre frère étoit beau comme vous, vous aviez neuf ans : il me fit souvenir de cette journée.

Il n'a jamais oublié aucun moment où il vous ait vue ; il se fait un plaisir de vous revoir, qui me paroît le plus obligeant du monde. Je vous avoue, ma très-aimable chère, que je couve une grande joie ; mais elle n'éclatera point que je ne sache votre résolution.

M. de Villars est arrivé d'Espagne ; il nous a conté mille choses très-amusantes des Espagnoles. J'ai vu enfin la Maraus dans sa cellule ; je disois autrefois dans sa loge. Je la trouvai fort négligée, pas un cheveu, une cornette de vieux point de Venise, un mouchoir noir, un manteau gris effacé, une vieille jupe : elle fut aise de me voir ; nous nous embrassâmes tendrement ; elle n'est pas fort changée ; nous parlâmes de vous d'abord ; elle vous aime autant que jamais, et me paroît si humiliée, qu'il n'y

a pas moyen de ne pas l'aimer. Il fut question ensuite de dévotion ; elle me dit qu'il étoit vrai que Dieu lui avoit fait des grâces dont elle a une sensible reconnoissance. Ces grâces ne sont rien du tout qu'une grande foi, un tendre amour de Dieu, et une horreur pour le monde ; tout cela joint à une si grande défiance d'elle-même et de ses foiblesses, qu'elle est persuadée que si elle prenoit l'air un moment, cette grâce si divine s'évaporeroit ; je trouvai que c'étoit une fiole d'essence qu'elle conservoit chèrement dans la solitude : elle croit que le monde lui feroit perdre cette liqueur précieuse, et même elle craint le tracas de la dévotion. Mde. de Schomberg dit qu'elle est une vagabonde au prix de Mde. de Marans : cette humeur sauvage que vous connoissez s'est tournée en passion pour la retraite. Le tempérament ne se change pas ; elle va à pied à sa paroisse, et lit tous nos bons livres ; elle travaille ; elle prie Dieu ; ses heures sont réglées ; elle mange quasi toujours à sa chambre ; elle voit Mde. de Schomberg à certaines heures ; elle hait autant les nouvelles du monde qu'elle les aimoit : elle excuse autant le prochain qu'elle l'accusoit ; elle aime autant le créateur, qu'elle aimoit la créature ; nous rîmes fort de ses manières passées, nous les tournâmes en ridicule. Elle n'a point le style des sœurs Colettes ; elle parle fort sincèrement et fort agréablement de son état ; j'y fus deux heures ; on ne s'ennuie point avec elle ; elle se mortifie de ce plaisir, mais c'est sans affectation : enfin, elle est bien plus aimable qu'elle n'étoit.

Je reçois tout présentement votre lettre du 7. Je vous avoue, ma très-chère, qu'elle me comble d'une joie si vive, qu'à peine mon cœur, que vous connoissez, la peut contenir ; il est sensible à tout, et je le haïrois, s'il étoit pour mes intérêts, comme il est pour les vôtres. Enfin, ma fille, vous venez, c'est tout ce qui peut m'être le plus agréable : mais je m'en vais vous dire une chose à quoi vous ne vous attendez point ; c'est que je vous jure et vous proteste devant Dieu, que si M. de la Garde n'avoit trouvé votre voyage nécessaire, et qu'en effet il ne le fût pas pour vos affaires, jamais je n'aurois mis en compte, au moins pour cette année, le désir de vous voir, ni ce que vous devez à la tendresse infinie que j'ai pour vous. Je sais la réduire à la droite raison, quoi qu'il m'en coûte, et j'ai quelquefois de la force dans ma foiblesse, comme ceux qui sont les plus philosophes. Après cette déclaration sincère, je ne vous cache point que je suis pénétrée de joie, et que la raison se rencontrant avec mes désirs, je suis, à l'heure que je vous écris, parfaitement contente, en sorte que je ne vais être occupée qu'à vous bien recevoir. Savez-vous bien que la chose la plus nécessaire, après vous et M. de Grignan, ce seroit d'amener M. le coadjuteur ? Peut-être n'aurez vous pas toujours la Garde; et s'il vous manque, vous savez que M. de Grignan n'est pas sur ses intérêts, comme sur ceux du roi, son maître : il a une religion et un zèle pour ceux-ci, et qui ne peut se comparer qu'à la négligence qu'il a pour les siens. Quand il veut prendre la peine de parler, il fait très-bien ; personne ne peut tenir sa place, c'est ce qui fait que nous le souhaitons. Vous n'êtes pas sur le pied de madame de Cavisson, pour agir toute seule ; il vous faut encore huit ou dix années ; mais M. de Grignan, vous et M. le coadjuteur, voilà ce qui seroit d'une utilité admirable. Le cardinal de Retz arrive; il sera ravi de vous voir. Ma fille, quelle joie ! Mais sur toutes choses venez sagement ; c'est lui qui m'en répondra. J'écris à M. le coadjuteur, pour le conjurer de venir ; il vous facilitera l'audience des deux ministres, il soutiendra l'intérêt de son frère. M. le coadjuteur est hardi, il est heureux ; vous vous donnez de la considération les uns aux autres. Gagnez cela sur le coadjuteur et faites-lui tenir ma lettre.

§ 157. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Il y a aujourd'hui bien des années, ma fille, qu'il vint au monde une créature destinée à vous aimer préférablement à toutes choses : je prie votre imagination de n'aller ni à droite ni à gauche : "*Cet homme-là, Sire, c'étoit moi-même.*" Il y eut hier trois ans que j'eus une des plus sensibles douleurs de ma vie ; vous partîtes pour la Provence, où vous êtes encore : ma lettre seroit toujours longue si je voulois vous expliquer toutes les amertumes que je sentis, et que j'ai senties depuis en conséquence de cette pre-

mière. Mais revenons : je n'ai point reçu de vos lettres aujourd'hui ; je ne sais s'il m'en viendra, je ne le crois pas, il est trop tard : j'en attendois cependant avec impatience ; je voulois apprendre votre départ d'Aix, afin de pouvoir supputer un peu juste votre retour ; tout le monde m'en assassine, et je ne sais que répondre. Je ne pense qu'à vous et à votre voyage. Si je reçois de vos lettres, après avoir envoyé celle-ci, soyez en repos, je ferai assurément tout ce que vous manderez. Je vous écris aujourd'hui un peu plutôt qu'à l'ordinaire. Je m'en vais à un petit opéra de Molière, *Beau-Père d'Itier*, qui se chante chez Pélissari ; c'est une musique très-parfaite ; M. le Prince, M. le Duc et madame la Duchesse y seront. Je m'en irai peut-être de là souper chez Gourville avec madame de la Fayette, M. le Duc, madame de Thianges, M. de Vivonne, à qui l'on dit adieu, et qui s'en va demain. Si cette partie est rompue, j'irai chez madame de Chaulnes : j'en suis extrêmement priée par la maîtresse du logis et par les cardinaux de Retz et de Bouillon, qui me l'avoient fait promettre ; ce premier est dans une extrême impatience de vous voir, il vous aime chèrement....

On avoit cru que mademoiselle de Blois avoit la petite-vérole, mais cela n'étoit pas. Il n'y a eu qu'un bal ou deux à Paris dans tout ce carnaval ; on y a vu quelques masques, mais peu. La tristesse est grande ; les assemblées de Saint-Germain sont des mortifications pour le roi, et seulement pour marquer la cadence du carnaval.

Le père Bourdaloue fit un sermon le jour de Notre-Dame, qui transporta tout le monde ; il étoit d'une force à faire trembler les courtisans ; jamais un prédicateur évangélique n'a prêché si hautement, ni si généreusement les vérités chrétiennes : il étoit question de faire voir que toute puissance doit être soumise à la loi, à l'exemple de Notre Seigneur qui fut présenté au temple ; enfin, ma fille, cela fut porté au point de la plus haute perfection, et certains endroits furent poussés comme les auroit poussé l'apôtre Saint Paul.

L'archevêque de Rheims revenoit, hier, fort vite de Saint-Germain, c'étoit comme un tourbillon : il croit bien être grand seigneur, mais ses gens le croient encore plus que lui. Ils passoient au-travers de Nanterre, *tra, tra, tra* ; ils rencontrent un homme à cheval, *gare, gare :* le pauvre homme veut se ranger, son cheval ne le veut pas ; et enfin le carosse et les six chevaux renversent, cul par-dessus tête, le pauvre homme et le cheval, et passent par-dessus, et si bien par-dessus, que le carosse en fut versé et renversé : en même temps l'homme et le cheval, au lieu de s'amuser à être roués et estropiés, se relèvent miraculeusement, remontent l'un sur l'autre, et s'enfuient, et courent encore, pendant que les laquais de l'archevêque, et le cocher et l'archevêque même se mettent à crier : *Arrête, arrête ce coquin, qu'on lui donne cent coups.* L'archevêque, en racontant ceci, disoit : Si j'avois tenu ce maraud-là, je lui aurois rompu les bras et coupé les oreilles.

Je dînai hier encore chez Gourville, avec madame de Langeron, madame de la Fayette, madame de Coulanges, Corbinelli, l'abbé Têtu, Briole et mon fils ; votre santé y fut célébrée, et un jour pris pour vous y donner à dîner. Adieu ma très-chère et très-aimable ; je ne puis vous dire à quel point je vous souhaite.

§ 158. *Lettre de Madame de Sévigné à M. le Comte de Grignan.*

C'est à vous que je m'adresse, mon cher comte, pour vous écrire une des plus fâcheuses pertes qui pût arriver en France : c'est la mort de M. de Turenne. Si c'est moi qui vous l'apprends, je suis assurée que vous serez aussi touché que nous le sommes ici. Cette nouvelle arriva Lundi à Versailles. Le roi en a été affligé, comme on doit l'être de la perte du plus grand capitaine et du plus honnête homme du monde. Toute la cour fut en larmes ; et M. de Condom pensa s'évanouir. On étoit prêt d'aller se divertir à Fontainebleau : tout a été rompu. Jamais un homme n'a été regretté si sincèrement : tout Paris et tout le peuple étoit dans le trouble et l'émotion. Chacun parloit, et s'attroupoit pour regretter ce héros. Je vous envoie une très-bonne relation de ce qu'il a fait les derniers jours de sa vie : c'est après trois mois d'une conduite toute miraculeuse, et que les gens du métier ne se lassent pas d'admirer, qu'arrive le dernier jour de sa gloire et de sa vie. Il avoit le plaisir de voir décamper l'armée ennemie

devant lui, et le 27, qui étoit Samedi, il alla sur une petite hauteur pour observer leur marche. Il avoit dessein de donner sur l'arrière-garde, et mandoit au roi, à midi, que dans cette pensée il avoit envoyé dire à Brissac qu'on fît les prières de quarante heures : il mande la mort du jeune d'Hocquincourt, et qu'il enverra un courrier apprendre au roi la suite de cette entreprise. Il cachette sa lettre et l'envoie à deux heures; il va sur cette petite colline avec huit ou dix personnes ; on tire de loin à l'aventure un malheureux coup de canon, qui le coupe par le milieu du corps, et vous pouvez penser les cris et les pleurs de cette armée : le courrier part à l'instant ; il arriva Lundi, comme je vous ai dit ; de sorte qu'à une heure l'une de l'autre, le roi eut une lettre de M. de Turenne, et la nouvelle de sa mort. Il est arrivé depuis un gentilhomme de M. de Turenne, qui dit que les armées sont assez près l'une de l'autre, que M. de Lorges commande à la place de son oncle, et que rien ne peut être comparable à la violente affliction de toute cette armée. Le roi a ordonné en même temps à M. le Duc d'y courir en poste, en attendant M. le Prince qui doit y aller ; mais comme sa santé est assez mauvaise, et que le chemin est long, tout est à craindre dans cet entre-temps. C'est une cruelle chose que d'imaginer cette fatigue à M. le Prince. M. de Luxembourg demeure en Flandres, pour y commander en chef. Les lieutenans généraux de M. le Prince sont messieurs de Duras et de la Feuillade. M. le maréchal de Créquy demeure où il est. Dès le lendemain de cette nouvelle, M. de Louvois proposa au roi de réparer cette perte, et au lieu d'un général d'en faire huit (c'est y gagner.) En même temps on fit huit maréchaux de France, savoir M. de Rochefort à qui les autres doivent un remercîment, messieurs de Luxembourg, Duras, la Feuillade, D'Estrade, Navailles, Schomberg et Vivonne : en voilà huit bien comptés. Je vous laisse méditer sur cet endroit. Le grand maître étoit au désespoir, on l'a fait duc; mais que lui donne cette dignité ? Il a les honneurs du Louvre par sa charge ; il ne passera pas au parlement à cause des conséquences, et sa femme ne veut de tabouret qu'à Bouillé : cependant c'est une grâce, et s'il étoit veuf, il pourroit épouser quelque jeune veuve.

Il y a un almanach que j'ai vu (c'est de Milan). Il y a au mois de Juillet : *Mort subite d'un grand* ; et au mois d'Août : *Ah ! que vois-je ?* On est ici dans des craintes continuelles ; cependant nos six mille hommes sont partis pour abîmer notre Bretagne : ce sont deux Provençaux qui ont cette commission : c'est Fourbin et Vins. M. de Pomponne a recommandé nos pauvres terres. Si jamais vous faites les fous, je ne souhaite pas qu'on vous envoie des Bretons pour vous corriger. Admirez combien mon cœur est éloigné de toute vengeance; voilà, M. le comte, ce que nous savons jusqu'ici. En récompense d'une très-aimable lettre, je vous en écris une qui vous donnera du déplaisir : j'en suis en vérité aussi fâchée que vous. Nous avons passé tout l'hiver à entendre conter les divines perfections de ce héros : jamais un homme n'a été si près d'être parfait ; et plus on le connoissoit, plus on l'aimoit, et plus on le regrette. Adieu, monsieur et madame, je vous embrasse mille fois. Je vous plains de n'avoir personne à qui parler de cette grande nouvelle. Il est naturel de communiquer tout ce qu'on pense là-dessus. Si vous êtes fâchés, vous êtes comme nous sommes ici.

Paris, 31 Juillet 1675.

§ 159. *Lettre de Madame de Sévigné à Madame la Comtesse de Grignan.*

Je voudrois mettre tout ce que vous m'écrivez de M. de Turenne dans une oraison funèbre : vraiment votre style est d'une énergie et d'une beauté extraordinaire ; vous étiez dans les bouffées d'éloquence que donne l'émotion de la douleur. Ne croyez pas, ma fille, que ce souvenir soit déjà fini dans ce pays-ci : ce fleuve qui entraîne tout, n'entraîne pas sitôt une telle mémoire ; elle est consacrée à l'immortalité. J'étois l'autre jour chez M. de la Rochefoucault avec madame de Lavardin, madame de la Fayette et M. de Marsillac. Monsieur le premier y vint ; la conversation dura deux heures, sur les divines qualités de ce véritable héros. Tous les yeux étoient baignés de larmes, et vous ne sauriez croire comme la douleur de sa perte est profondément gravée dans les cœurs : vous n'avez rien pardessus nous que le soulagement de soupirer tout haut, et d'écrire son panégy-

rique. Nous remarquions une chose, c'est que ce n'est que depuis sa mort que l'on admire la grandeur de son cœur, l'étendue de ses lumières et l'élévation de son âme ; tout le monde en étoit plein pendant sa vie, et vous pouvez penser ce que fait sa perte par-dessus ce qu'on étoit déjà : enfin ne croyez pas que cette mort soit ici comme celle des autres. Vous pouvez en parler tant qu'il vous plaira, sans croire que la dose de votre douleur l'emporte sur la nôtre. Pour son âme, c'est encore un miracle qui vient de l'estime parfaite qu'on avoit pour lui ; il n'est pas tombé dans la tête d'aucun dévot, qu'elle ne fût pas en bon état ; on ne sauroit comprendre que le mal et le péché pussent être dans son cœur : sa conversion si sincère nous a paru comme un baptême : chacun conte l'innocence de ses mœurs, la pureté de ses intentions, son humilité éloignée de toute affectation, la solide gloire dont il étoit plein, sans faste et sans ostentation ; aimant la vertu pour elle-même, sans se soucier de l'approbation des hommes ; une charité généreuse et chrétienne. Vous ai-je dit comme il rhabilla ce régiment Anglois ? Il lui en coûta quatorze mille francs, et resta sans argent. Les Anglois ont dit à M. de Lorges, qu'ils acheveroient de finir cette campagne pour venger la mort de M. de Turenne ; mais qu'après cela ils se retireroient, ne pouvant obéir à d'autres que lui. Il y avoit de jeunes soldats qui s'impatientoient un peu dans les marais où ils étoient dans l'eau jusqu'aux genoux ; et les vieux soldats leur disoient : " Quoi ! " vous vous plaignez ? On voit bien " que vous ne connoissez pas M. de " Turenne ; il est plus fâché que nous " quand nous sommes mal ; il ne songe, " à l'heure qu'il est, qu'à nous tirer d'ici ; " il veille quand nous dormons ; c'est " notre père : on voit bien que vous " êtes jeunes." Et c'est ainsi qu'ils les rassuroient.

Tout ce que je vous mande est vrai ; je ne me charge point de fadaises dont on croit faire plaisir aux gens éloignés, c'est abuser d'eux, et je choisis bien plus ce que je vous écris, que ce que je vous dirois si j'étois ici. Je reviens à son âme : c'est donc une chose à remarquer, que nul dévot ne s'est avisé de douter que Dieu ne l'ait reçue à bras ouverts, comme une des plus belles et des meilleures qui soient jamais sorties de ses mains. Méditez sur cette confiance générale de son salut, et vous trouverez que c'est une espèce de miracle qui n'est que pour lui. Vous verrez dans les nouvelles les effets de cette grande perte.

M. de Turenne avoit fait connoissance avec un berger qui savoit très-bien les chemins et le pays ; il alloit seul avec lui, et faisoit poster ses troupes selon le récit que cet homme lui faisoit ; il aimoit ce berger, et le trouvoit d'un sens admirable : il disoit que le colonel Bec étoit venu comme cela, et qu'il croyoit que ce berger feroit sa fortune comme lui. Quand il eut fait passer ses troupes à loisir, il se trouva content, et dit à M. de Roye : " Tout de bon il me sem- " ble que tout cela n'est pas trop mal ; " et je crois que M. de Montécuculli " trouveroit assez bien ce que l'on vient " de faire." Il est vrai que c'étoit un chef-d'œuvre d'habileté. Il aimoit tendrement le fils de M. d'Elbeuf : c'est un prodige de valeur à quatorze ans. Il l'envoya l'année dernière saluer M. de Lorraine, qui lui dit : " Mon petit " cousin, vous êtes trop heureux de " voir et d'entendre tous les jours M. " de Turenne : vous n'avez que lui de " parent, de père, baisez les pas par où " il passe, et faites-vous tuer à ses pieds." Ce pauvre enfant se meurt de douleur ; c'est une affliction de raison et d'enfance, à quoi l'on craint qu'il ne résiste pas. M. le comte d'Auvergne l'a pris avec lui, car il n'y a rien à attendre de son père. Carvoye est affligé pour les formes. Le duc de Villeroi a écrit ici des lettres dans le transport de sa douleur, qui sont d'une telle force, qu'il faut les cacher : il ne voit rien dans sa fortune au-dessus d'avoir été aimé de ce héros, et déclare qu'il méprise toute autre sorte d'estime après celle-là, sauve qui peut.

M. de Turenne, en disant adieu à M. le cardinal de Retz, lui dit : " Mon- " sieur, je ne suis point un *diseur*, mais " je vous prie de croire sérieusement que " sans ces affaires-ci, où peut-être on " a besoin de moi, je me retirerois " comme vous ; et je vous donne ma " parole que si j'en reviens, je ne mour- " rai pas sur le coffre, et je mettrai, à " votre exemple, quelque temps entre " la vie et la mort." Je tiens cela de d'Hacqueville qui ne l'a dit que depuis deux jours.

Madame de Villars a vu une autre re-

lation depuis le jour du combat, où l'on lui dit que dans le passage du Rhin, le chevalier de Grignan fit encore des merveilles de valeur et de prudence. Dieu le conserve, car le courage de M. de Turenne, semble être passé à nos ennemis : ils ne trouvent rien d'impossible.

Depuis la défaite du maréchal de Créqui, M. de la Feuillade a pris la poste, et s'en est venu droit à Versailles, où il surprit le roi, et lui dit : " Sire, les uns " font venir leurs femmes ; *c'est Roche-* " *fort* ; les autres viennent les voir : " pour moi, je viens voir une heure " votre majesté, et la remercier mille " et mille fois ; je ne verrai que votre " majesté, car ce n'est qu'à elle à " qui je dois tout." Il causa assez longtemps et puis prit congé et dit : " Sire, " je m'en vais ; je vous supplie de faire " mes complimens à la reine, à M. le " dauphin, à ma femme et à mes en- " fans" ; et s'en alla remonter à cheval ; et en effet, il n'a vu âme vivante. Cette petite équipée a fort plu au roi, qui a raconté, en riant, comme il étoit chargé des complimens de M. de la Feuillade. Il n'y a qu'à être heureux, tout réussit.

§ 160. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Si je pouvois écrire tous les jours, je m'en accommoderois fort bien. Je trouve même quelquefois le moyen de le faire, quoique mes lettres ne partent pas : mais le plaisir d'écrire est uniquement pour vous ; car à tout le reste du monde on voudroit avoir écrit, et c'est parce qu'on le doit. Vraiment, ma fille, je m'en vais bien vous parler encore de M. de Turenne. Madame d'Elbeuf, qui demeure pour quelques jours chez le cardinal de Bouillon (son frère), me pria hier de dîner avec eux, afin de parler de leur affliction ; madame de la Fayette y étoit : nous fîmes bien précisément ce que nous avions résolu : les yeux ne nous séchèrent pas. Madame d'Elbeuf avoit un portrait divinement bien fait de ce héros, dont tout le train étoit arrivé à onze heures ; ces pauvres gens, déjà tout habillés de deuil, ne faisoient que pleurer ; il vint trois gentilshommes, qui pensèrent mourir de voir ce portrait ; c'étoient des cris qui faisoient fendre le cœur ; ils ne pouvoient prononcer une parole. Ses valets-de-chambre, ses laquais, ses pages, ses trompettes, tout étoit fondu en larmes, et faisoient fondre les autres. Le premier qui fut en état de parler, répondit à nos tristes questions ; nous nous fîmes raconter sa mort. Il vouloit se confesser, et en se cachottant il avoit donné les ordres pour le soir, et devoit communier le lendemain Dimanche, qui étoit le jour qu'il croyoit donner la bataille. Il monta à cheval le Samedi à onze heures, après avoir mangé ; et comme il avoit bien des gens avec lui, il les laissa tous à trente pas de la hauteur où il vouloit aller, et dit au petit d'Elbeuf : " Mon neveu, demeurez-là : " vous ne faites que tourner autour de " moi, vous me feriez reconnoître." M. d'Hamilton, qui se trouvoit près de l'endroit où il alloit, lui dit : " Monsieur, " venez par ici, on tirera du côté où vous " allez."—" Monsieur, lui dit-il, vous " avez raison : je ne veux point du tout " être tué aujourd'hui, cela sera le " mieux du monde." Il eut à peine tourné son cheval, qu'il aperçut Saint-Hilaire, le chapeau à la main, qui lui dit : " Monsieur, jetez les yeux sur cette " batterie que je viens de faire placer là". M. de Turenne revint, et dans l'instant, sans être arrêté, il eut le bras et le corps fracassés du même coup qui emporta le bras et la main qui tenoit le chapeau de Saint-Hilaire. Ce gentilhomme qui le regardoit toujours, ne le voit point tomber ; le cheval l'emporte où il avoit laissé le petit d'Elbeuf ; il étoit penché le nez sur l'arçon : dans ce moment le cheval s'arrête : le héros tombe entre les bras de ses gens ; il ouvre deux fois de grands yeux et la bouche, et demeure tranquille pour jamais. Songez qu'il étoit mort, et qu'il avoit une partie du cœur emportée. On crie, on pleure ; M. d'Hamilton fait cesser ce bruit, et ôter le petit d'Elbeuf qui étoit jeté sur ce corps, qui ne vouloit pas le quitter, et qui se pâmoit de crier. On couvre le corps d'un manteau ; on le porte dans une haie, on le garde à petit bruit ; un carrosse vient, on l'emporte dans sa tente. Ce fut là où M de Lorges, M. de Roye et beaucoup d'autres pensèrent mourir de douleur : mais il fallut se faire violence et songer aux grandes affaires qu'on avoit sur les bras.

On lui a fait un service militaire dans le camp, où les larmes et les cris faisoient le véritable deuil : tous les officiers avoient pourtant des écharpes de crêpe ; tous les tambours en étoient couverts ; ils ne

battoient qu'un coup; les piques traînantes et les mousquets renversés; mais ces cris de toute une armée ne peuvent pas se représenter, sans que l'on en soit ému. Ses deux neveux étoient à cette pompe dans l'état que vous pouvez penser. M. de Roye tout blessé s'y fit porter. Quand ce corps a quitté son armée ça encore été une désolation; et partout où il a passé, on n'entendoit que des clameurs: mais à Langres ils se sont surpassés; ils allèrent au devant de lui en habit de deuil, au nombre de plus de deux cents, suivis du peuple; tout le clergé en cérémonie; il y eut un service solennel dans la ville; et en un moment ils se cotisèrent tous pour cette dépense, qui monte à cinq mille francs, parce qu'ils reconduisirent le corps jusqu'à la première ville, et voulurent défrayer tout le train. Que dites-vous de ces marques naturelles d'une affliction fondée sur un mérite extraordinaire? Il arriva à Saint-Denis le soir; tous ses gens l'allèrent reprendre à deux lieues d'ici; il sera dans une chapelle en dépôt; on lui fera un service à Saint-Denis, en attendant celui de Notre-Dame, qui sera solennel. Voilà quel fut le divertissement que nous eûmes; nous dînâmes comme vous pouvez penser, et jusqu'à quatre heures nous ne fîmes que soupirer. Le cardinal de Bouillon parla de vous, et répondit que vous n'auriez point évité cette triste partie, si vous aviez été ici; je l'assurai fort de votre douleur; il vous fera réponse et à M. de Grignan; il me pria de vous dire mille amitiés, et la bonne d'Elbeuf, qui perd tout, aussi-bien que son fils. Voilà une belle chose que de m'être embarquée à vous conter ce que vous saviez déjà: mais ces originaux m'ont frappée, et j'ai été bien aise de vous faire voir que voilà comme on oublie M. de Turenne en ce pays-ci.

Au reste, ma fille, l'abbé croit mon voyage si nécessaire, que je ne puis m'y opposer; je ne l'aurai pas toujours, ainsi je dois profiter de sa bonne volonté. C'est une course de deux mois; car le bon abbé ne se porte pas assez bien pour aimer à passer là l'hiver; il m'en parle d'un air sincère, dont je fais vœu d'être toujours la dupe: tant pis pour ceux qui me trompent. Je comprends que l'ennui seroit grand pendant l'hiver; les longues soirées peuvent être comparées aux longues marches pour être fastidieuses. Je ne m'ennuyois point cet hiver que je vous avois; vous pouviez fort bien vous ennuyer, vous qui êtes jeune; mais vous souvient-il de nos lectures? Il est vrai qu'en retranchant tout ce qui est autour de cette petite table, et le livre même, il ne seroit pas impossible de ne savoir que devenir; la providence en ordonnera. Je retiens toujours ce que vous m'avez mandé; on se tire de l'ennui comme des mauvais chemins; on ne voit personne demeurer au milieu d'un mois, parce qu'il n'a pas le courage de l'achever: c'est comme de mourir, vous ne voyez personne qui ne sache se tirer de ce dernier rôle. Il y a des choses dans vos lettres qu'on ne peut, ni qu'on ne veut oublier. Avez-vous mon ami Corbinelli et M. de Vardes? Je le souhaite: vous aurez bien raisonné; et si vous avez parlé sans cesse des affaires présentes et de M. de Turenne, et que vous ne puissiez comprendre ce que tout ceci deviendra; en vérité, vous êtes comme nous, et ce n'est point du tout que vous ne soyez en province. M. de Barillon soupa hier ici: on ne parla que de M. de Turenne; il en est véritablement très-affligé. Il nous contoit la solidité de ses vertus, combien il étoit vrai, combien il aimoit la vertu pour elle-même, combien par elle seule il se trouvoit récompensé; et puis finit par dire qu'on ne pouvoit pas l'aimer, ni être touché de son mérite, sans être plus honnête homme. Sa société communiquoit une horreur pour la friponnerie et pour la duplicité, qui mettoit tous ses amis au-dessus des autres hommes. Dans ce nombre on distingue fort le chevalier (de Grignan), comme un de ceux que ce grand homme aimoit et estimoit le plus, et aussi comme un de ses adorateurs. Bien des siècles n'en donneront pas un pareil; je ne trouve pas qu'on soit tout à fait aveugle en celui-ci, au moins les gens que je vois: je crois que c'est se vanter d'être en bonne compagnie. Mais disons encore un mot de M. de Turenne. Voici ce qui me fut conté hier: vous connoissez bien Pertuis, et son adoration et son attachement pour M. de Turenne; dès qu'il eut appris sa mort, il écrivit au roi et lui manda: " Sire, j'ai perdu " M. de Turenne; je sens que mon " esprit n'est point capable de soute- " nir ce malheur; ainsi n'étant plus " en état de servir votre majesté, je " lui demande la permission de me " démettre du gouvernement de Cour-

" trai." Le cardinal de Bouillon empêcha qu'on ne remît cette lettre ; mais craignant qu'il ne vînt lui-même, il dit au roi l'effet du désespoir de Pertuis. Le roi entra fort bien dans cette douleur, et dit au cardinal de Bouillon, qu'il en estimois davantage Pertuis, et qu'il ne vouloit pas que Pertuis songeât à se retirer, le croyant trop honnête homme pour ne pas toujours faire son devoir en quelque état qu'il pût être. Voilà comme sont ceux qui regrettent ce héros. Au reste, il avoit quarante mille livres de rente de partage, et M. Boucherat a trouvé que, toutes ses dettes et ses legs payés, il ne lui restoit que dix mille francs de rente ; c'est deux cents mille francs pour tous ses héritiers, pourvu que la chicane n'y mette pas son nez. Voilà comme il s'est enrichi en cinquante années de service. Adieu, ma chère enfant, je vous embrasse mille fois avec une tendresse qui ne peut se représenter.

§ 161. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Je fus hier au Buron ; j'en revins le soir ; je pensai pleurer en voyant la dégradation de cette terre : il y avoit les plus vieux bois du monde. Mon fils, dans son dernier voyage, y a fait donner les derniers coups de coignée : il a encore voulu vendre un petit bouquet qui faisoit une assez grande beauté, tout cela est pitoyable. Toutes ces dryades affligées que je vis hier, tous ces vieux sylvains qui ne savent plus où se retirer, tous ces anciens corbeaux établis depuis deux cents ans dans l'horreur de ces bois ; ces chouettes, qui dans cette obscurité annonçoient par leurs funestes cris les malheurs de tous les hommes, tout cela me fit hier des plaintes, qui me touchèrent sensiblement le cœur ; et que sait-on même si plusieurs de ces vieux chênes n'ont point parlé, comme ceux de Dodone, ou comme celui où étoit Clorinde. J'en revins donc toute triste. Le souper que me donna le premier président, ne fut point capable de me réjouir. Il faut que je vous conte ce que c'est que ce premier président. Vous croyez que c'est une barbe sale et un vieux fleuve, comme votre R..... point du tout ; c'est un jeune homme de vingt-sept ans, neveu de monsieur N.... fort joli, que j'ai vu mille fois, sans jamais imaginer que ce pût être un magistrat : cependant il l'est devenu par son crédit, et moyennant quarante mille francs, il a acheté toute l'expérience nécessaire pour être à la tête d'une compagnie supérieure : il a, de plus, épousé une fille que je connois fort, que j'ai vue pendant cinq semaines, tous les jours aux états de Vitré : de sorte que le mari et la femme sont pour moi un jeune petit garçon que je ne puis respecter, et une jeune petite demoiselle que je ne puis honorer. Ils sont pour moi revenus de la campagne où ils étoient : ils ne me quittent point ; mais je me hâte de m'en aller dans mes bois ; j'espère au moins en trouver aux rochers qui ne sont point abattus. Voilà toutes les inutilités que je puis vous mander aujourd'hui.

§ 162. *Autre Lettre de Madame de Sévigné à la même.*

Vous me demandez ce qui a fait cette solution de continuité, entre la Fare et madame de la Sablière : c'est la bassette ; l'eussiez-vous cru ? C'est sous ce nom que l'infidélité s'est déclarée. C'est pour cette prostituée de bassette, qu'il a quitté cette religieuse adoration : le moment étoit venu, que cette passion devoit cesser, et passer même à un autre objet. Croiroit-on que ce fût un chemin pour le salut de quelqu'un, que la bassette ? Ah ! c'est bien dit : il y a cinq cents mille routes qui nous y mènent. Madame de la Sablière regarda d'abord cette distraction, cette désertion : elle examina les mauvaises excuses, les raisons peu sincères, les prétextes, les justifications embarrassées, les conversations peu naturelles, les impatiences de sortir de chez elle ; les voyages à Saint-Germain, les ennuis, les ne savoir plus que dire : enfin, quand elle eut bien observé cette éclipse qui se faisoit, et le corps étranger qui cachoit peu à peu cet amour si brillant, elle prit sa résolution. Je ne sais ce qu'elle lui a coûté, mais enfin, sans querelle, sans reproche, sans éclat, sans le chasser, sans éclaircissement, sans vouloir le confondre, elle s'est éclipsée elle-même, et sans avoir quitté sa maison, où elle retourne encore quelquefois, sans avoir dit qu'elle renonçoit à tout. Elle se trouve si bien aux incurables, qu'elle y passe quasi

toute sa vie, sentant avec plaisir que son mal n'étoit pas de l'espèce de celui des malades qu'elle sert. Ses amis vont la voir : elle est toujours de très-bonne compagnie. La Fare joue à la bassette. Voilà la fin de cette grande affaire qui attiroit l'attention de tout le monde : voilà la route que Dieu avoit marquée à cette jolie femme : elle n'a point dit les bras croisés : " J'attends la grâce." Mon Dieu, que ce discours me fatigue ! eh! la grâce saura bien vous préparer les chemins ; les tours, les détours, les bassettes, les laideurs, les chagrins, les malheurs, tout sert, tout est mis en œuvre par ce grand ouvrier, qui fait toujours infailliblement tout ce qu'il lui plaît.

§ 163. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Dîner, souper en festin chez monsieur et madame de Chaulnes, avoir fait mille visites de devoirs et de couvens, aller, venir, complimenter, s'épuiser, devenir tout aliénée, comme une dame d'honneur, c'est ce que nous fîmes hier. Je souhaite avec grande passion d'être hors d'ici, où l'on m'honore trop : je suis extêmement affamée de jeûne et de silence. Je n'ai pas beaucoup d'esprit, mais il me semble que je dépense ici ce que j'en ai, en pièces de quatre sous, que je jette à tort et à travers. Et cela ne laisse pas de me ruiner. Je vis hier danser des hommes et des femmes fort bien : justement comme je pensois à vous, j'entends, derrière moi, un homme qui dit assez haut : " Je n'ai jamais vu si bien " danser, que madame la comtesse de " Grignan." Je me tourne, et je trouve un visage inconnu : je lui demande où il a vu cette madame de Grignan. C'est un chevalier de Cissé, frère de madame Martel, qui vous a vue à Toulon. Monsieur Martel vous donna une fête dans son vaisseau : vous dansâtes, vous étiez belle comme un ange. Me voilà ravie de trouver cet homme ; mais je voudrois que vous pussiez comprendre l'émotion que me donna votre nom, qu'on venoit me découvrir dans le secret de mon cœur, lorsque je m'y attendois le moins.

§ 164. *Autre Lettre de Mde. de Sévigné à la même.*

Il me semble, ma chère enfant, que j'ai été traînée malgré moi à ce point fatal où il faut souffrir la vieillesse ; je la vois, m'y voilà : et je voudrois bien au moins ménager de ne pas aller plus loin, de ne point avancer dans ce chemin des infirmités, des douleurs, des pertes de mémoire, des défigurements qui sont près de m'outrager ; mais j'entends une voix qui dit : il faut marcher malgré vous ; ou bien, si vous ne voulez pas, il faut mourir, qui est une autre extrémité à quoi la nature répugne. Voilà pourtant le sort de tout ce qui avance un peu trop ; mais un retour à la volonté de Dieu, et à cette loi universelle qui nous est imposée, remet la raison à la place, et fait prendre patience. Prenez-la donc aussi, ma très-chère ; et que votre amitié trop tendre ne vous fasse point jeter des larmes que votre raison doit condamner.

§ 165. *Lettre de Mde. de Sévigné à M. de Coulanges.*

Mon cher Coulanges, hélas ! vous avez la goutte au pied, au genou, au coude. Cette douleur n'aura pas grand chemin à faire pour tenir toute votre petite personne. Quoi ! vous criez ! vous vous plaignez ! vous ne dormez plus ! vous ne mangez plus ! vous ne buvez plus ! vous ne chantez plus ! vous ne riez plus ! quoi, la joie et vous, ce n'est plus la même chose ! cette pensée me fait pleurer ; mais pendant que je pleure, vous êtes guéri. Je l'espère et je le souhaite. Ces jolis couplets que vous avez envoyés à madame de Nevers malgré votre goutte ne sont point assurément les derniers que vous aurez faits ; ils sont très-dignes de vous en attirer d'autres. Vous devez avoir reçu nos lettres du 15 Mai, qui vous auront fait voir qu'enfin, enfin, nous avons reçu toutes les vôtres, et même celle-ci répond à deux ; car nous vous devons la réponse du vingt Mai et du douze Juin. Voilà donc notre compte ; je serois bien fâchée d'en avoir perdu aucune des vôtres : outre leur prix que vous savez que j'estime, elles ont toujours été accompagnées des ouvrages de M. de Nevers, dont j'ai fait un petit recueil, que je ne

donnerois pas pour bien de l'argent. Je ne sais pourquoi vous ne recevez point nos lettres, et encore moins pourquoi vous ne faites point un pape. A voir comme vous vous y êtes pris d'abord, je croyois qu'il n'y eût rien au monde de si aisé ; mais nous voyons au contraire qu'il n'y a rien de si difficile; je crois qu'à la fin il faudra que le Saint-Esprit s'en mêle : oh, dépêchez-vous donc de l'en prier ; car nous avons une extrême envie de vous voir. M. de Chaulnes mande à ma fille que la chose du monde à quoi l'on songe le moins dans le conclave, c'est à faire un pape, et qu'il lui en mande par là tout le secret. Toute sa lettre est parfaitement agréable. Mon fils avoit une si forte envie d'obéir à ce duc, que, sans ma fille, je crois qu'il auroit péri dans cette entreprise ; non point pour Rome, mais pour voir cet illustre ambassadeur, et vous aussi, mon cher cousin ; mais madame de Grignan a décidé en maîtresse de la maison et en Provençale, qui connoît mieux que nous la force du soleil d'Italie en ce temps-ci. Revenez donc nous voir, mon cher voisin ; venez nous embrasser. Je consens à tout ce que fait madame de Coulanges pour son temple ; elle n'en aura pas si souvent notre encens ; mais elle l'estimera peut-être davantage. Vous dites tant que vous n'êtes pas le fait de votre jeune maîtresse, que si elle trouvoit un autre mari, je crois qu'elle le prendroit. Dites à M. l'ambassadeur qu'il vous lise ce que je lui mande du charmant voyage que notre duchesse de Chaulnes a fait à Marli. Faites tous mes complimens. Vous savez mieux que moi où il les faut faire.

§ 166. *Lettre de Mde. de Sévigné à M. de Coulanges.*

Je suis tellement éperdue de la nouvelle de la mort très-subite de M. de Louvois, que je ne sais par où commencer pour vous en parler. Le voilà donc mort ce grand ministre, cet homme si considérable, qui tenoit une si grande place, dont le moi, comme dit M. de Nicole, étoit si étendu ; qui étoit le centre de tant de choses. Que d'affaires, que de desseins, que de projets, que de secrets, que d'intérêts à démêler, que de guerres commencées, que d'intrigues, que de beaux coups d'échecs à faire et à conduire ! Ah ! mon Dieu, donnez-moi un peu de temps ; je voudrois bien donner un échec au duc de Savoie, un mat au prince d'Orange ; non, vous n'aurez pas un seul moment. Faut-il raisonner sur cette étrange aventure ? Non, en vérité, il faut y réfléchir dans son cabinet. Voilà le second ministre que vous voyez mourir depuis que vous êtes à Rome. Rien n'est plus différent que leur mort ; mais rien n'est plus égal que leur fortune, et les cent millions de chaînes qui les attachoient tous deux à la terre. Quant aux grands objets qui doivent porter à Dieu, vous vous trouvez embarrassé dans votre religion sur ce qui se passe à Rome et au conclave. Mon pauvre cousin, vous vous méprenez : j'ai ouï dire qu'un homme d'un très-bon esprit tira une conséquence toute contraire au sujet de ce qu'il voyoit dans cette grande ville. Il en conclut qu'il falloit que la religion chrétienne fût toute sainte et toute miraculeuse, de subsister ainsi par elle-même au milieu de tant de désordres et de profanations : faites donc comme lui; tirez les mêmes conséquences, et songez que cette même ville a été autrefois baignée du sang d'un nombre infini de martyrs ; qu'au premier siècle toutes les intrigues du conclave se terminoient à choisir entre les prêtres celui qui paroissoit avoir le plus de zèle et de force pour soutenir le martyre ; qu'il y eut trente-sept papes qui le souffrirent l'un après l'autre, sans que la certitude de cette fin leur fît fuir, ni refuser une place où la mort étoit attachée : et quelle mort ! Vous n'avez qu'à lire cette histoire, pour vous persuader qu'une religion subsistante par un miracle continuel, et dans son établissement et dans sa durée, ne peut être une imagination des hommes. Les hommes ne pensent pas ainsi. Lisez St. Augustin dans sa Vérité de la Religion ; lisez Abbadie, bien différent de ce grand saint, mais très-digne de lui être comparé, quand il parle de la religion chrétienne : demandez à l'abbé de Polignac s'il estime ce livre. Ramassez donc toutes ces idées, et ne jugez point si légèrement. Dieu fait tout, il est le maître de tout, et voici comme nous devrions penser : j'ai lu ceci en bon lieu : quel mal peut-il arriver à une personne qui sait que Dieu fait tout, et qui aime tout ce que Dieu fait ? Voilà sur quoi je vous laisse, mon cher cousin.

§ 167. *Autre Lettre de Mde. de Sevigné à M. de Coulanges.*

Les bons comptes font les bons amis. J'ai reçu toutes vos lettres, mon cher cousin, celle du 20 Mai, celle du 4 Juin dont vous étiez en peine, et celle dernière du 4 Juillet avec l'épitre que M de Nevers vous a envoyée de Gènes ; et enfin, tout ce qu'a fait ce duc, vrai fils d'Apollon et des muses. Vous me demandez si je ne garde pas toutes ses œuvres ? vraiment oui, je n'en ai perdu aucune. Elles ont fait notre divertissement, et tout celui des personnes qui passent ici, et qui en sont dignes. Cette dernière épître est d'une force que Pauline n'y entendoit presque rien : mais nous avons eu le plaisir de nous trouver capables de lui expliquer ce qu'elle n'entendoit pas. Pour la description du dîner, elle est à la portée de tous les bons convives, et l'eau en est venue à la bouche de M. de Grignan, du chevalier de St. André, de mon fils, et de nous aussi : car je n'ai jamais vu un si bon repas. Je viens de le mettre parmi les autres merveilles de ce duc. Pour finir l'article des lettres, quand vous aurez reçu celle du 23 Juin et celle-ci, vous les aurez toutes. Venons maintenant à la vôtre dont le commencement m'a pensé faire pleurer ; et le moyen de se représenter que vous êtes au lit affligé de toutes les parties et les jointures de votre petit corps ; que vos nerfs sont affligés, que vous ne remuez ni pied, ni patte ? C'est pour nous faire mourir. Mais voir aussi qu'il sorte de tout cela un couplet de chanson sur ce triste état, accompagné d'un autre couplet le plus plaisant et le plus joli du monde, et sur une chose que vous voyez tous les jours, mon pauvre cousin, vous jugez bien que cela nous soutient le cœur, et nous fait voir que le principe de la vie n'est point attaqué. Cette goutte vous a donné seulement quelques pensées noires, et vous a fait entrer dans l'avenir par le côté le plus triste qui pût se présenter à vous ; mais cet état si violent et si contraire à votre humeur n'a pas eu le loisir de faire aucune impression.

Malgré la S. Pierre passée et la prédiction des médecins, voilà donc un pape fait, et les cardinaux sortiront du conclave sans qu'il leur en coûte la vie : au contraire, ils retrouveront leur santé et leur liberté. Ce n'est pas la première fois que messieurs de la faculté se sont trompés. M. le duc de Chaulnes nous écrit une lettre du 15 par le courrier qui porte la nouvelle de l'exaltation ; il ne songe qu'à nous venir voir ; il sera 15 jours avec nous ; et quoique le Pape soit Napolitain, il prétend que l'affaire des bulles est si bien disposée, que ce sera le coup de partance et le bouteselle pour venir à Grignan. Cette espérance nous donne bien de la joie, et abrége fort la part que je voulois prendre à tous vos tristes almanachs ; voilà qui est fait, mon cousin, vous êtes guéri, vous êtes parti, vous arrivez ici, je vous embrasse mille fois. Parlons un peu de la table du cabinet de M. l'ambassadeur, de ce chaos de lettres, de ces abîmes de poches, de cette confusion de papiers, qui fait que, comme dans l'enfer, quand une pauvre lettre y est une fois jetée, jamais elle n'en sort. Ce fut un beau miracle de retrouver la mienne ; mais c'étoit celle de ma fille dans laquelle j'avois écrit : elle a voulu s'offenser d'être ainsi perdue et confondue, mais je l'ai apaisée le mieux que j'ai pu, en l'assurant que M. l'ambassadeur avoit lu ce qu'elle lui mandoit avec la dernière attention, et c'étoit sur mon écriture qu'il n'avoit pas daigné jeter les yeux ; et cela est vrai, puisqu'il disoit que je ne lui avois point écrit ; elle répond : mais puisque c'étoit ma lettre, pourquoi la jeter dans ce chaos ? A cela je ne sais que répondre, monsieur l'ambassadeur y pensera, s'il lui plaît. Il est vrai que mes pauvres lettres n'ont de prix que celui que vous y donnez, en les lisant comme vous faites ; car elles ont des tons, et ne sont pas supportables, quand elles sont ânonnées ou épelées. Quoiqu'il en soit, mon cher cousin, vous leur faites cent fois plus d'honneur qu'elles ne méritent.

§ 168. *Lettre de Scarron à Mlle. d'Aubigné.*

Mademoiselle, je m'étois toujours bien douté que cette petite fille, que je vis entrer il y a six mois, dans ma chambre, avec une robe trop courte, et qui se mit à pleurer je ne sais pas bien pourquoi, étoit aussi spirituelle qu'elle en avoit la mine. La lettre que vous avez écrite à Mademoiselle de Saint-Hermant, est

si pleine d'esprit, que je suis mécontent du mien, de n'avoir pas fait connoître assez tôt tout le mérite du vôtre. Pour vous dire vrai, je n'aurois jamais cru que dans les îles de l'Amérique, ou chez les religieuses du nord, on apprit à faire de belles lettres; et je ne puis bien m'imaginer pour quelle raison vous avez apporté autant de soin à cacher votre esprit, que chacun en a de montrer le sien. A cette heure que vous êtes découverte, vous ne devez point faire difficulté de m'écrire, aussi-bien qu'à mademoiselle de Saint-Hermant. Je ferai tout ce que je pourrai pour vous faire une aussi bonne lettre que la vôtre; et vous aurez le plaisir de voir, qu'il s'en faut beaucoup que j'aie autant d'esprit que vous. Tel que je suis, je serai toute ma vie, &c.

§ 169. *Lettre du Maréchal de Luxembourg à Louis XIV.*

Sire,

Vos ennemis ont fait des merveilles, vos troupes encore mieux. Pour moi, je n'ai d'autre mérite que d'avoir exécuté vos ordres. Vous m'avez dit de prendre une ville et de gagner une bataille; je l'ai prise, et je l'ai gagnée.

§ 170. *Lettre du Marquis de Feuquières, mourant, au Roi, en faveur de son Fils.*

Après avoir mis devant les yeux de Dieu toute ma vie, que je vais lui rendre, il ne me reste plus à rien faire, avant de la quitter, que de me jeter aux pieds de votre majesté. Si je croyois avoir plus de vingt-quatre heures à passer encore en ce monde, je n'oserois prendre la liberté que je prends. Je sais que j'ai déplu à votre majesté; et quoique je ne sache pas précisément en quoi, je ne m'en crois pas moins coupable. J'espère, Sire, que Dieu me pardonnera mes péchés, parce que j'en ressens en moi un repentir bien sincère. Vous êtes l'image de Dieu, et j'ose vous supplier de pardonner au moins à mon fils des fautes que je voudrois avoir expiées de mon sang. Ce sont elles, Sire, qui ont donné à votre majesté de l'éloignement pour moi et qui sont cause que je meurs dans mon lit, au lieu d'employer à votre service les derniers momens de ma vie, et la dernière goutte de mon sang, comme je l'ai toujours souhaité. Sire, au nom de ce roi des rois devant qui je vais paroître, daignez jeter des yeux de compassion sur un fils unique que je laisse en ce monde, sans appui et sans bien : il est innocent de mes malheurs : il l'est d'un sang qui a toujours bien servi votre majesté. Je prends confiance en la bonté de votre cœur; et après vous avoir encore une fois demandé pardon, je vais me remettre entre les mains de Dieu, à qui je demande, pour votre majesté, toutes les prospérités que méritent vos vertus.

§ 171. *Lettre de Henriette Marie de France, Reine d'Angleterre, à Louis XIV.*

Sire,

Une pauvre Reine fugitive et baignée dans ses larmes, n'a pas eu de peine à s'exposer aux plus grands périls de la mer, pour venir chercher de la consolation et un asile auprès du plus grand et du plus généreux monarque du monde.

Sa mauvaise fortune lui procure un bonheur que les nations les plus éloignées ont ambitionné. La nécessité n'en diminue rien, puisqu'elle en a fait le choix, et que c'est par une estime toute particulière qu'elle vient lui confier tout ce qu'elle a de plus précieux, dans la personne du Prince de Galles, son fils. Il est encore trop jeune pour sentir et partager avec sa mère sa juste reconnoissance. Elle est tout entière dans mon cœur, Sire; et je me fais un plaisir, au milieu de mes chagrins, de vivre à l'ombre de votre protection.

§ 172. *Lettre de M. le Duc de Montausier, à Monseigneur le Dauphin, sur la Prise de Philisbourg.*

Monseigneur,

Je ne vous fais point de compliment sur la prise de Philisbourg; vous aviez une bonne armée, du canon et Vauban. Je ne vous en fais point aussi sur ce que vous êtes brave; c'est une vertu héréditaire dans votre maison. Mais je me réjouis avec vous de ce que vous êtes libéral, généreux, humain, et faisant valoir les services de ceux qui font bien. Voilà sur quoi je vous fais mon compliment.

§ 173. *Lettre de Mde. de Maintenon à Mde. de Chantelou.*

Me voilà, madame, bien éloignée de la grandeur prédite. Je me soumets à la providence : et que gagnerois-je à murmurer contre Dieu ? Mes amis m'ont conseillé de m'adresser à M***, comme s'ils avoient oublié les raisons que j'ai de n'en rien espérer : irai-je le regagner par mes soumissions, et briguer l'honneur d'être à ses gages ? On m'a envoyée à M. Colbert, mais sans fruit. J'ai fait présenter deux placets au roi, où l'abbé Têtu a mis toute son éloquence : ils n'ont pas seulement été lus. Oh ! si j'étois dans la faveur, que je traiterois différemment les malheureux ! Qu'on doit peu compter sur les hommes! Quand je n'avois besoin de rien j'aurois obtenu un évêché. Quand j'ai besoin de tout, tout m'est refusé. Mde. de Chalais m'a offert sa protection, mais du bout des lèvres. Mde. de Lyonne m'a dit, *je verrai, je parlerai,* mais du ton dont on dit tout le contraire. Tout le monde m'a offert ses services, et personne ne m'en a rendu. Le duc est sans crédit, le maréchal occupé à demander pour lui-même. Enfin, madame, il est très-sûr que ma pension ne sera point rétablie. Je crois que Dieu m'appelle à lui par ces épreuves : il appelle ses enfans par les adversités. Qu'il m'appelle, je le suivrai dans la règle la plus austère. Je suis aussi lasse du monde que les gens de la cour le sont de moi. Je vous remercie, madame, des consolations chrétiennes que vous m'offrez, et des bontés que mon frère m'écrit que vous daignez lui témoigner.

§ 174. *Lettre de Madame de Maintenon à Mademoiselle de Lenclos.*

Votre approbation me console de la cruauté de mes amis : dans l'état où je suis, je ne saurois me dire trop souvent que vous approuvez le courage que j'ai eu de m'y mettre. A la Place Royale on me blâme ; à Saint-Germain on me loue ; et nulle part on ne songe à me plaindre, ni à me servir. Que pensez-vous de la comparaison qu'on a osé me faire de cet homme à M. Scarron ? O Dieu ! quelle différence ! Sans fortune, sans plaisir, il attiroit chez moi la bonne compagnie ; celui-ci l'auroit haïe et éloignée : M. Scarron avoit cet enjouement que tout le monde sait, et cette solidité d'esprit que presque personne ne lui a connue ; celui-ci ne l'a ni brillant, ni badin, ni solide ; s'il parle, il est ridicule ; mon mari avoit le fonds excellent : je l'avois corrigé de ses libertés, il n'étoit ni fou ni vicieux par le cœur ; d'une probité reconnue, d'un désintéressement sans exemple ; C..... n'aime que ses plaisirs, et n'est estimé que d'une jeunesse perdue ; livré aux femmes, dupe de ses amis, haut, emporté, avare et prodigue : au moins m'a-t-il paru tout cela. Je vous sais bon gré de ne l'avoir pas reçu, malgré les recommandations de la Châtre : il n'auroit pas senti que la première fois devoit être la dernière. Assurez ceux qui attribuent mon refus à un engagement, que mon cœur est parfaitement libre, veut toujours l'être, et le sera toujours ; je l'ai trop éprouvé, que le plus heureux mariage ne sauroit être délicieux ; et je trouve que la liberté l'est. Faites, je vous prie, mes complimens à M. de la Rochefoucault, dites-lui que le livre de *Job* et le livre des *Maximes* sont mes seules lectures. Vous ne serez pas remerciée, puisque vous ne voulez pas l'être ; mais la reconnoissance ne perd rien au silence que vous m'imposez. Que je vous dois de choses, ma très aimable !

8 Mars, 1668.

§ 175. *Lettre de Madame de Maintenon à M. d'Aubigné son Frère.*

On n'est malheureux que par sa faute. Ce sera toujours mon texte, et ma réponse à vos lamentations. Songez, mon cher frère, au voyage d'Amérique, aux malheurs de notre père, aux malheurs de notre enfance, à ceux de notre jeunesse, et vous bénirez la providence, au lieu de murmurer contre la fortune. Il y a dix ans que nous étions bien éloignés l'un et l'autre du point où nous sommes aujourd'hui. Nos espérances étoient si peu de chose, que nous bornions nos vues à trois mille livres de rente. Nous en avons à présent quatre fois plus, et nos souhaits ne seroient pas encore remplis ! Nous jouissons de cette heureuse médiocrité que vous vantiez si fort. Soyons contens. Si les biens nous viennent, recevons-les de la main de Dieu ; mais n'ayons pas des vues trop vastes. Nous

avons le nécessaire et le commode ; tout le reste n'est que cupidité. Tous ces désirs de grandeur partent du vide d'un cœur inquiet. Toutes vos dettes sont payées ; vous pouvez vivre délicieusement, sans en faire de nouvelles. Que désirez-vous de plus ? Faut-il que des projets de richesse et d'ambition vous coûtent la perte de votre repos et de votre santé ? Lisez la vie de Saint Louis, vous verrez combien les grandeurs de ce monde sont au-dessous des désirs du cœur de l'homme. Il n'y a que Dieu qui puisse le rassasier. Je vous le répète, vous n'êtes malheureux que par votre faute. Vos inquiétudes détruisent votre santé, que vous devriez conserver, quand ce ne seroit que parce que je vous aime. Travaillez sur votre humeur : si vous pouvez la rendre moins bilieuse et moins sombre, ce sera un grand point de gagné. Ce n'est point l'ouvrage des réflexions seules ; il y faut de l'exercice, de la dissipation, une vie unie et réglée. Vous ne penserez pas bien, tant que vous vous porterez mal ; dès que le corps est dans l'abattement, l'âme est sans vigueur. Adieu. Écrivez-moi plus souvent, et sur un ton moins lugubre.

§ 176. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame Fouquet, sur la Mort de son Fils.*

La perte que vous venez de faire, est une perte publique par la part que la cour et la ville y prennent. Si quelque chose pouvoit en adoucir l'amertume, ce seroit, sans doute, la preuve que ce triste événement vous donne de l'estime que toute la France a pour vous et pour monseigneur le surintendant. La mort du duc d'Anjou n'auroit pas été plus pleurée. Pour moi, madame, qui suis votre redevable par tant de titres, j'ai bien plus besoin de consolation que je ne suis en état d'en donner. J'aimois cet enfant avec des tendresses infinies. J'avois lu dans ses yeux une félicité et une gloire à laquelle Dieu n'a pas voulu qu'il parvînt. Que son saint nom soit béni ! le ciel vous l'a ravi, madame, il ne vous l'a ravi que pour le rendre plus heureux.

Je suis, etc.

§ 177. *Lettre de Madame de Maintenon à l'Abbé Têtu.*

Ne vous alarmez pas de ma dévotion, mon cher abbé. Rassurez l'hôtel de Richelieu : on n'oublie pas dans la solitude des amis à qui l'on en doit tous les agrémens. Ma vie, dites-vous, n'a pas besoin de réforme ; le père Bourdaloue ne parleroit pas sur ce ton : vous êtes aujourd'hui mondain, vous ne le serez pas toujours : viendra un jour que vous préférerez le ciel à la terre ; vous êtes fait pour Dieu. Ceux qui attribuent ma retraite à un dépit, sans doute ne me connoissent pas : ai-je jamais donné lieu à de pareils soupçons ? elle est le fruit de réflexions sérieuses ; je fuis le monde parce que je l'ai trop aimé, parce que je l'aime trop. Vous me dites qu'on y peut faire son salut ; vous devez sentir vous-même combien cela est difficile ; j'aime bien cette maxime du père Joseph ; pour être vertueux à Paris, il ne suffit pas de le vouloir. Je ne veux pourtant pas en sortir encore ; trop de chaînes m'y attachent ; et à ma foiblesse, je sens que je ferois des efforts inutiles. On vous a dit vrai, si on vous a dépeint mon directeur (l'abbé Gobelin) comme un homme rigide : mais vous ne devriez pas vous le figurer ridicule. Il ne défend point les plaisirs innocens ; mais il ne permet pas de traiter d'innocens ceux qui sont criminels ; sa piété est douce, gaie, point fastueuse : il n'exige pas une vie toujours mortifiée, mais il veut une vie chrétienne et active : c'est un homme admirable ; je vous l'enverrai, si vous souhaitez, à vous et à Guébriant. Il commence par s'emparer des passions ; il s'en rend maître, et il substitue des mouvemens contraires. Il m'a ordonné de me rendre ennuyeuse en compagnie, pour mortifier la passion qu'il a aperçue en moi de plaire par mon esprit : j'obéis, mais voyant que je bâille, et que je fais bâiller les autres, je suis quelquefois prête à renoncer à la dévotion.

§ 178. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Saint Géran.*

Vous voulez savoir, madame, ce qui m'a attiré un si beau présent. La chose du monde la plus simple. On croit dans le monde que je le dois à madame de

Montespan, on se trompe : je le dois au petit duc. Le roi s'amusant avec lui, et content de la manière dont il répondit à ses questions, lui dit : " Vous êtes bien " raisonnable."—" Il faut que je le sois, " répondit l'enfant ; j'ai une gouver- " nante qui est la raison même."—" Al- " lez lui dire, reprit le roi, que vous " lui donnerez ce soir cent mille francs " pour vos dragées." La mère me brouille avec le roi ; son fils me réconcilie avec lui : je ne suis pas deux jours de suite dans la même situation ; je ne me fais point à cette vie, moi qui me croyois capable de me faire à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, si l'on savoit de combien de peines elle est environnée, combien de chagrin elle me coûte. C'est un assujettissement qui n'a point d'exemple ; je n'ai ni le temps d'écrire, ni de faire mes prières ; c'est un véritable esclavage. Tous mes amis s'adressent à moi, et ne voient pas que je ne puis rien, même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours : on ne m'écoute que quand on n'a personne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert ; je lui ai représenté la justice de vos prétentions : il a fait mille difficultés, et m'a dit que le roi seul pouvoit les résoudre. J'intéresserai madame de Montespan, mais il faut un moment favorable, et qui sait s'il se présentera ? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire, et il parlera au roi : je compte beaucoup sur lui.

§ 179. *Lettre de Madame de Maintenon au Roi.*

Sire,

La reine n'est pas à plaindre : elle a vécu, elle est morte comme une sainte : c'est une grande consolation que l'assurance de son salut. Vous avez, Sire, dans le ciel, une amie qui demandera à Dieu le pardon de vos péchés et les grâces des justes. Que votre majesté se nourrisse de ces sentimens : madame la dauphine se porte mieux. Soyez, Sire, aussi bon chrétien que vous êtes grand roi.

§ 180. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de la Maison-Fort.*

Il ne vous est pas mauvais de vous trouver dans des troubles d'esprit : vous en serez plus humble, et vous sentirez par votre expérience, que nous ne trouvons nulle ressource en nous, quelque esprit que nous ayons. Vous ne serez jamais contente, ma chère fille, que lorsque vous aimerez Dieu de tout votre cœur : ce que je ne dis pas, par rapport à la profession où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit il y a longtemps, qu'après avoir cherché, trouvé et goûté de tous les plaisirs, il confessoit que tout n'est que vanité et affliction d'esprit, hors aimer Dieu et le servir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, et qu'il n'y a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber ? J'ai été jeune et jolie, j'ai goûté des plaisirs, j'ai été aimée partout ; dans un âge un peu avancé, j'ai passé des années dans le commerce de l'esprit, je suis venue à la faveur ; et je vous proteste, ma chère fille, que tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une lassitude, une envie de connoître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne satisfait entièrement. On n'est en repos que lorsqu'on s'est donné à Dieu, mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois : alors on sent qu'il n'y a plus rien à chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon sur la terre : on a des chagrins, mais on a aussi une solide consolation, et la paix au fond du cœur au milieu des plus grandes peines.

§ 181. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de N***.*

Notre ami est à présent fort à son aise. M. Desmarais l'a déchargé d'un fardeau bien pesant. La guerre en ira mieux. Le M. d'Olonne auroit refusé ce poste, si le roi le lui avoit offert. Ceux qui ne savent pas combien il est ferme dans ses paroles, et combien il est difficile de trouver de bons sujets, ont tort d'être surpris qu'on continue Chamillard, qui est fort prudent, laborieux et entendu. Les troubles des Cévennes sont peu de chose ; ce sont des huguenots montagnards qu'il est facile de réduire. Il est inutile que le roi entre dans toutes les circonstances de cette révolte ; cela ne guériroit pas le mal, et lui en feroit beaucoup. Vauban écrit que M. le duc

de Bourgogne acquerra beaucoup de gloire dans ce siége de Brisac. C'est lui qui l'a fortifié ; il saura bien le prendre. L'armée est très-belle ; et Chamillard a si bien pourvu à tout, qu'il n'y aura aucune plainte cette année. La duchesse s'étoit mis en tête d'accompagner son mari dans cette expédition.

Le roi en a ri, j'en ai ri de même, et elle en a été piquée. Nous sommes raccommodées ; ainsi vous pouvez désabuser ceux qui nous disent brouillées irréconciliablement.

§ 182. *Lettre de Madame Maintenon à Madame la Marquise d'Havrincourt.*

Vous n'avez à présent, ma chère fille, que deux choses à faire, servir Dieu et plaire à votre mari. Prodiguez-lui vos complaisances, entrez dans toutes ses fantaisies, souffrez toujours ses bizarreries, et qu'il n'ait jamais à souffrir des vôtres. S'il est jaloux, ne voyez personne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous y toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allez être gouvernante : comprenez, et faites tout le bien que peut faire la première personne d'une ville. Ayez toujours quelque honnête femme en votre compagnie. Vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde, sans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en saura gré, tel qu'il soit. Soyez circonspecte dans vos liaisons avec les femmes : il vaut mieux être vue à l'opéra avec tel homme, qu'avec telle femme au sermon.

Aimez la présence de votre mari : jamais de mystère avec lui. Obéir à ses volontés est le premier devoir du mariage : élever vos enfans, le second. Ayez soin d'eux avant leur naissance, et ne hasardez point leur vie et leur salut par des indiscrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens. Rendez-leur l'éducation que vous avez reçue : préparez-vous aux chagrins qu'ils vous donneront. J'espère qu'ils seront dignes de vous ; cependant ne vous dépouillez jamais de votre bien en leur faveur : le monde est si dangereux ! Peut-être iront-ils au bal, le jour qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous sur le jeu : vous avez été souvent témoin des malheurs que l'amour du jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la solitude, et ces réflexions qu'on fait sur soi-même pour se connoître et se corriger. Point de hauteur. Soyez ferme et douce dans votre domestique. Ne donnez jamais dans le ridicule excès des modes. La bienséance veut que vous les suiviez, et la modestie veut que vous ne les suiviez que de loin. Que je n'entende pas dire de vous, ma chère d'Osmond, que vous êtes une femme magnifique ! On croit que c'est une louange : n'en tâtez jamais.

Vous avez été élevée dans la plus pure doctrine : vous savez fort bien votre religion : vous avez même de la piété : abhorrez toute nouvelle opinion : taisez-vous sur cet article, ou ne parlez qu'avec une extrême retenue.

Je ne vous dirai rien de votre devoir de bonne Françoise. Vous avez trop d'obligations au roi, pour vous départir jamais du respect et de l'amour que ses sujets lui doivent : la reconnoissance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour sa personne sacrée. On se donne aujourd'hui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne souffrez jamais qu'on parle librement du nôtre devant vous, vous qui le connoissez mieux que personne.

Enfin, ma chère fille, soyez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mère ; et vos devoirs seront remplis, votre réputation bien établie, et votre salut assuré.

§ 183. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Veilhant.*

Imaginez-vous, madame, qu'hier, après avoir marché six heures dans un assez beau chemin, nous vîmes un château bâti sur un roc, qui ne nous parut pas fort logeable, quand même on nous y auroit guindés. Nous en approchâmes sans trouver de chemin pour y aborder ; nous vîmes, enfin, au pied de ce château, dans un abîme, et comme dans un puits fort profond, les toîts d'un nombre de petites maisons qui nous parurent des poupées, environnées de tous côtés de rochers affreux par leur hauteur ; ils paroissent de fer et sont tout à fait escarpés : il fallut descendre dans cette horrible habitation par un chemin non moins horrible : les carrosses faisoient des sauts à rompre tous les ressorts ; les dames

se prenoient à tout ce qu'elles pouvoient attraper : nous descendîmes après un quart d'heure d'effroi, et nous tombâmes dans une ville composée d'une rue, qui s'appelle la grande, quoique deux carrosses n'y puissent passer de front ; en plein midi, on n'y voit goutte ; les maisons sont effroyables; l'eau y est mauvaise et le vin rare. Les boulangers ont ordre de ne cuire que pour l'armée, et de laisser mourir de faim tout le reste. On porte tout au camp; il y pleut à verse depuis que nous y sommes. Je n'ai encore vu que deux églises : elles sont au premier étage, et l'on n'y sauroit entrer que par civilité : on nous dit un salut avec une fort mauvaise musique, et un encens si parfumé, si abondant et si continuel, que nous ne nous vîmes plus les uns les autres. Je ne vous dis rien de la saleté des rues ; mais en vérité le roi a grand tort de prendre de pareilles villes. Le siége de Namur va fort bien ; on avance, et jusqu'à présent on nous tue très-peu de monde. La ville sera prise vers le 4 ou le 5 de ce mois ; le château tiendra apparemment davantage. M. le prince d'Orange assure qu'il viendra secourir la place; mais il viendra trop tard. Un boulet rouge des ennemis est tombé au quartier de M. de Boufflers, et a fait sauter sept milliers : cette belle ville-ci fut ébranlée du bruit ; car pour comble d'agrément, nous entendons le canon du siége, et nous craignons que chaque coup n'emporte quelqu'un de nos amis. A cela près, je suis contente ; je suis des mieux logée, très-bien servie et voulant bien être où Dieu me met. Il y a ici quatre cents degrés pour monter au château dont je vous ai parlé.

§ 184. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame la Duchesse de Ventadour.*

Comptez, ma chère duchesse, qu'il n'y aura jamais de paix pour ceux qui résistent à Dieu. S'il y a quelque joie au monde, elle est réservée à la conscience pure : la mauvaise conscience trouve un enfer au milieu des plaisirs. Que la paix qui vient de Dieu est différente des fausses joies du siècle ! Elle calme les passions ; elle nourrit la pureté des mœurs : elle est inséparable de la justice : elle unit au plus grand et au plus aimable des êtres : elle fortifie contre les tentations.

Mais comment acquérir cette paix ? par une bonne confession générale, suivie de l'usage fréquent des sacremens, et d'une véritable aversion pour le mal. Dans cet état de piété on a souvent des troubles ; mais Dieu ne nous fait sentir notre foiblesse, que pour nous redonner de nouvelles forces, que nous tirons de la connoissance de cette foiblesse même. L'essentiel est de ne jamais agir contre la lumière intérieure, et de suivre Dieu partout où il veut nous conduire.

Ce qui vous rebute, ma chère duchesse, c'est que vous ne voyez que ce que la religion vous demande, sans voir ce qu'elle vous donne. Vous frémissez en considérant ce qu'elle fait faire : que vous seriez ravie si vous saviez ce qu'elle fait aimer ! N'attachez point les yeux sur les croix qu'elle vous présente : vous ignorez encore combien elle les rend légères. Point de joug plus doux que celui du Seigneur : ceux qui sont à lui sont toujours contens : et s'il est pour eux quelques momens d'inquiétude ou d'ennui, c'est dans les instans où ils n'en sont pas occupés.

Laissez faire Dieu en vous : livrez-vous à la grâce, mais sans mesure et sans condition. Malheur à ces âmes lâches et timides qui osent composer avec Dieu et qui se partagent entre le monde et lui ! Pourquoi la piété vous effraieroit-elle ? La religion n'a rien de dur : elle ne vous demande rien, sans vous donner en même temps la force pour l'exécuter.

Il n'est point nécessaire de quitter le monde, mais il faut que le cœur y renonce : paroles amères, si vous ne vous rappeliez le vœu de votre baptême : vous n'êtes chrétienne qu'à ces conditions.

Voilà, madame, ces conseils que vous trouvez si bons : recevez-les comme une preuve bien sûre de l'intérêt que je prends à vous : et pour m'en récompenser, gardez-m'en le secret et brûlez ma lettre. Je connois le ridicule qu'on y trouveroit : mais je vous assure que je hasarderois pour vous quelque chose de plus que la raillerie du public.

§ 185. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Langeau.*

Je ne sais, madame, si l'on vous rend compte de nos journées. On s'adonne dans la ruelle de madame la duchesse

de Bourgogne à faire de l'esprit ; on y a des conversations dont elle est très-contente. On y parle de logique, de rhétorique, de physique, et l'on y approfondit tout ce dont il seroit à souhaiter que nous ne sussions pas même le nom : la princesse apprenoit hier à faire des argumens. On projette une académie de femmes : elle sera de quarante ; il y en a déjà vingt sur la liste. Oserai-je vous le dire ? Vous n'en êtes point : je n'en suis pas ; mais deux de mes nièces y sont pour moi, et des premières.

J'ai lu votre lettre au roi, qui l'a entendue au premier mot : il connoît le zèle de M. de Dangeau, et il compte aussi sur le vôtre. Il est vrai qu'il acceptera la vaisselle de ceux qui la donneront de plein gré ; mais il faut mettre tout cela en règle, ce qui n'est pas encore.

Donnez à madame de Br.... les trente louis que vous avez à moi. Je voudrois adoucir son état, et j'admire ce que vous faites, et la manière dont vous le faites. Il est cruel de vous savoir si près de nous sans pouvoir en jouir ; c'est être véritablement *tantalisée*. Je ne vois nul inconvénient d'amener madame de Courcillon ; vous n'avez plus rien à ménager, et l'on commence à s'y faire. Amusez-vous, madame ; ayez la santé d'une déesse comme vous en avez la figure : Flore est très-enjouée, et Zéphyre ne l'est pas tant.

§ 186. *Lettre de Madame de Maintenon à M. le Duc de Beauvilliers.*

Je voulois vous envoyer tout ce qui s'est trouvé de M. de Cambray dans la cassette de M. le Dauphin ; mais le roi a voulu brûler lui-même ces papiers. Je vous avoue que j'en ai un grand regret ; jamais on ne peut rien écrire de si beau et de si bon. Si le prince que nous pleurons a eu quelques défauts, ce n'est pas pour avoir reçu des conseils trop timides, ni pour avoir été flatté ; on peut dire que ceux qui vont droit n'ont jamais été confondus.

§ 187. *Lettre de Madame de Maintenon à Madame de Caylus.*

De quoi vous plaignez-vous, ma chère nièce ? de ce que je ne vous ai pas écrit sur la mort de M. de Caylus ? Vous savez si je m'y suis intéressée ; et nous ne devons pas en être aux complimens : je suis si malade et si vieille, que je me réduis aux lettres nécessaires. Qu'est-ce que cette dépendance que vous voulez avoir de moi ? Vous êtes en âge et en possession de vous bien conduire : que voulez-vous changer à la veille de ma mort ? Vous ne serez pas assez folle pour vous remarier. Vivez en bonne mère, ne rentrez pas dans le monde ; choisissez un certain nombre d'amies : voyez peu d'hommes, et que ce soient d'honnêtes gens : vivez à la vieille mode ; ayez toujours une fille qui travaille dans votre chambre quand vous êtes avec un homme. Défiez-vous des plus sages, défiez-vous de vous-même ; croyez-en une personne qui a de l'expérience et qui vous aime : vous êtes encore jeune et belle, au nom de Dieu ne vous commettez point : occupez-vous de vos enfans : servez Dieu sans cabale ; ne méprisez personne, et ne vous entêtez de rien : suivez la vie commune ; soyez simple, et pardonnez à ma tendresse cette petite instruction, elle vaut bien un compliment.

§ 188. *Lettre de Mde. de Maintenon à Mde. la Duchesse de Ventadour.*

Je me cache le plus qu'il m'est possible. Je suis trop honteuse de vivre si long-temps : mais je conserve dans ma solitude les sentimens d'estime que j'ai pour un petit nombre de personnes. Vous savez, madame, que vous en avez toujours été : vous avez connu aussi comme madame la princesse de Soubise étoit pour moi : je connois le mérite de M. le prince et de M. le cardinal de Rohan, et vous savez encore que j'ai plus de commerce avec madame la princesse d'Epinoi que nous n'en avons montré. Après tout cela, jugez, ma chère duchesse, si le mariage que vous venez de faire m'a été indifférent, et si je ne prendrai pas intérêt à madame la princesse de Soubise, au moins jusqu'à ce qu'elle soit gâtée, ce qui est, ce me semble, infaillible dans ce temps-ci : elle est en bonnes mains, madame, et tout ira bien, tant qu'on ne la révoltera point contre sa mère : quant à vous, je sais qu'il ne faut point vous compter, et qu'il n'est question pour vous que de votre dauphin. La santé du roi est à souhait : il arrive à six heures de la chasse où il a couru deux cerfs, et il

travaille avec M. de Ponchartrain. Notre nouveau ministre est content; mais il le sera encore davantage, quand il vous aura communiqué sa joie. Je suis inquiète de madame de Caylus : j'ignore ce qui se passe ailleurs, même dans le jardin de Diane, qui est présentement un endroit fort vif nuit et jour. Je passe une partie des miens dans ma maison de ville, qui est un assez vilain cabaret : le repos que j'y trouve me fait vivre. Voilà vous entretenir de bien des inutilités ; mais vos bontés pour moi me font tout oser. Le roi vous donne une grande marque de confiance, en vous mettant entre les mains ce que la France, le monde et lui ont de plus précieux : il vous en coûte cher, mais vous faites ce que personne ne feroit comme vous. Vous travaillez pour le bien public; tandis que tant de gens sont inutiles sur la terre : vos soins sont grands et par conséquent vos inquiétudes ; mais, madame, c'est le sort des grandes places. Le couvent étoit bien plus tranquille, et nous étions fort à notre aise aux Cordelières de Noisy et dans les promenades que nous faisions ensuite. Je n'entends point ce que vous dites, que l'on se prend de tout à la première. J'ai demandé au roi s'il lui étoit revenu quelque chose de chez vous : il m'a dit que non ; et jamais chambre de la nature de la vôtre n'a été si paisible. Vous y êtes, ce me semble, aussi absolue que vous y devez être. Parlez-moi donc plus clairement, ma chère duchesse, et ne doutez point que vous ne trouviez en moi l'amitié, la considération, l'appui, l'attention que j'ai toujours eu pour vous. Si je suis sans commerce, c'est mon état qui m'y force. Je suis honteuse de vivre encore, et de montrer partout un visage mourant de vieillesse, et qui devroit être mort il y a long-temps. Réjouissez-vous, madame, avec le précieux dépôt qui vous est confié, et qui devient la plus aimable créature.

§ 189. *Réponse de Madame de Ventadour à Madame de Maintenon.*

Je préférerois bien le vilain cabaret que vous habitez, madame, aux délices du jardin de Diane, et je comprends à merveille la nécessité de cette retraite, pour n'être pas accablée dans votre appartement : je me ressouviens de Fontainebleau, et du bruit qu'il y avoit dans votre cage, c'est ainsi que vous la nommiez : il est vrai qu'on n'y pouvoit résister. Je suis très-inquiète de madame de Caylus : c'est de ces favorites qui se font aimer de tout le monde, et à qui on souhaiteroit tous les bonheurs, qu'on leur envie ordinairement et qu'elle n'a point. Son attachement pour vous, madame, dans tous les temps de sa vie, m'a donné l'opinion de son cœur, telle qu'on la doit avoir, et votre amitié pour elle n'y gâte rien. Notre nouvelle alliance de madame d'Epinoi ne m'en dédira pas, et depuis la mort de monseigneur, elles ont reçu des marques d'amitié de madame de Caylus, qui prouvent tout ce que j'en pense et qui ne ressemble guère au jeu de la cour. Nous fûmes hier à Meudon. M. le dauphin dit qu'il ne veut jamais avoir que cela ; nous y consentons tous de bon cœur, et la merveilleuse santé du roi nous fait espérer que ses souhaits s'accompliront : cette pauvre maison magnifique, qui lasse par sa grandeur, et dans laquelle on ne peut trouver un siége, fait faire de tristes réflexions. Notre enfant est à merveille : il a joué le boiteux en perfection vingt-quatre heures, en m'assurant que le lendemain à sept heures il seroit guéri : il croît fort ; très-joli tout seul, devant le monde sérieux. Je veux l'accoutumer à parler, mais on y a bien de la peine : il est question qu'il vive.

§ 190. *Lettre de Madame la Marquise de Lambert, à Madame de Saint Hyacinthe, en lui envoyant les* Avis d'une Mère à sa Fille.

Vous n'êtes pas faite, madame, pour demander une chose deux fois. C'est assez de savoir que vous la souhaitez : on est payé d'avance et avec usure, par le plaisir de vous la donner. Je n'en reconnoîtrois point de plus grand, si ce n'est celui de vous prévenir, mais ce que vous demandez de moi est si peu de chose, que je croyois que la lecture que vous avez souffert qu'on vous en fît, devoit vous suffire. Je vous envoie donc, madame, ce petit écrit, que je fis pour madame de Beuvron, lorsqu'elle étoit encore enfant dans la " Magdeleine de Tresnel." Vous y verrez une grand-mère qui use de ses droits. J'espère qu'en exerçant les vôtres sur mademoiselle votre fille, elle y répondra si bien, qu'elle se rendra digne de vous. Je ne

puis faire un meilleur souhait pour elle, ni qui marque mieux ce que je pense de vous, et ce que je pense pour vous,

Madame, etc.

§ 191. *Lettre de Madame de Lambert à Madame de N***.*

Vous écrivez, madame, le langage des dieux, et je vous répondrai le langage des hommes. Je suis chagrine ; je me jette dans la morale. Je vais vous rendre quelques-unes de mes réflexions de ce matin.

Pour tirer parti d'une retraite forcée, j'ai voulu me consoler en pensant aux avantages de la solitude. Vous me mandez que vous rentrez dans la vôtre. Le monde n'a t-il pas affoibli le goût que vous aviez pour elle ? N'avez-vous point trouvé votre manière de penser et vos sentimens un peu dérangés ? Quelque préparé qu'on soit, quand on se présente aux objets, ils font malgré nous leur impression. M'est-il permis de citer ? Un philosophe assuroit " qu'il ne " rentroit jamais chez lui tel qu'il en " étoit sorti ; qu'il y avoit toujours " quelques sentimens qu'il avoit affoiblis, qui se réveilloient ; que plus il " avoit vu de monde, plus les passions " acquéroient d'autorité ; qu'il est difficile de résister à leurs efforts quand " elles viennent si fort accompagnées : " enfin, qu'il revenoit toujours plus imparfait, pour avoir été parmi les " hommes." Ces dangers ne sont pas pour vous, madame.

Comme j'ai vu que le temps n'étoit pas d'accord avec mes désirs, j'ai essayé d'accommoder mes désirs au temps, et pour me venger de sa malice, j'ai résolu non-seulement de supporter ma situation, mais même d'en jouir : cela est téméraire. Pour m'aider, j'ai lu une lettre de Pline étant à sa maison de campagne, dont il fait une très-aimable description : ensuite il fait passer en revue toutes les occupations de la ville, qui, lorsqu'il y est, lui paroissent si importantes ; (ces grands riens, qui tiennent une si grande place dans notre imagination, perdent bien de leur prix quand on les voit de loin :) après avoir rendu compte à son ami, de l'emploi de son temps, il s'écrie : " O innocente vie ! " que cette oisiveté est aimable ! qu'elle " est honnête et préférable aux plus illus- " tres emplois ! mer, rivages, dont je fais " mon vrai cabinet, que ne m'inspirez-" vous pas ? et ne vaut-il pas mieux " passer ici sa vie à ne rien faire, que " de songer sérieusement dans la ville à " faire des riens ?" Je voudrois bien pouvoir illustrer mon loisir comme Pline ; mais il ne m'en restera que l'ennui et l'inutilité.

Avec vous, madame, je prends de la hardiesse, et je vais vous citer une autorité respectable pour vous ; c'est la sagesse, qui dit : " Je la mènerai dans la " solitude, et là, je parlerai à son cœur." C'est là où la vérité donne ses leçons ; où les préjugés s'évanouissent ; où la prévention s'affoiblit ; où l'opinion qui gouverne tout, commence à perdre ses droits ; où nous apprenons à rabattre du prix des choses que notre imagination sait nous surfaire : enfin, il me semble que dans la solitude, nous n'avons que les besoins de la nature, qui après tout sont très-bornés ; et que dans la ville, nous avons ceux de l'opinion qui sont immenses. Je voudrois bien déranger des idées qui occupent une si grande place dans mon esprit, et rendre, s'il est possible, mon bonheur indépendant : il ne devroit presque dépendre que de nous ; c'est par une espèce d'usurpation que les objets extérieurs se sont mis en possession d'en disposer. Je voudrois bien me ressaisir d'un droit si important. Eh ! qu'il est dangereux de se confier à ce qui est hors de nous ! Tout, en éloignement, me paroît diminuer de prix et de valeur, hors vous, madame, qui êtes toujours pour moi dans le même point de vue.

Voilà ce que mon esprit a pensé, mais ce que mon cœur n'a pas senti : il ne recevra jamais des vérités qui pourroient le conduire à s'éloigner de vous. L'un et l'autre s'accordent sur votre compte, madame ; car mon esprit a toujours trouvé parfait ce que mon cœur lui a montré aimable ; et ma retraite m'a appris, que la solitude est amie des sentimens, puisque les miens, madame, ont infiniment augmenté pour vous.

Je change de ton, et je vous assure, madame, que dès que les eaux seront retirées, ma morale ne me retiendra pas un moment ; et que je serai très-pressée d'avoir l'honneur de vous aller trouver.

§ 192. *Lettre de M. de Fénélon à M. de Sacy, au sujet de Madame la Marquise de Lambert.*

Madame la comtesse d'Oisy vous expliquera mieux que moi, monsieur, ce qui m'a empêché de lire le manuscrit de madame la marquise de Lambert, que vous m'avez confié. (*Avis d'une Mère à son Fils*, Liv. I. page 233.) Je viens de faire aujourd'hui cette lecture avec un grand plaisir. Tout m'y paroît exprimé noblement et avec beaucoup de délicatesse. Ce qu'on nomme esprit y brille partout ; mais ce n'est pas ce qui me touche le plus. On y trouve du sentiment avec des principes. J'y vois le cœur de mère sans foiblesse. L'honneur, la probité la plus pure la connoissance du cœur des hommes règnent dans ce discours. Je savois déjà par les anciens officiers l'histoire de la querelle des deux maréchaux, arrêtée avec tant de force. En lisant cette instruction, je me suis souvenu du panégyrique de Trajan, que vous m'avez fait relire avec tant de plaisir en François. Les louanges que Pline donne à cet empereur ne permettent pas de douter que Trajan ne fût beaucoup meilleur que ceux qui l'avoient précédé ; de même les paroles de la mère nous persuadent que le fils à qui elle parle de la sorte doit avoir un fonds d'esprit et de mérite. Je ne serois peut-être pas d'accord avec elle, sur toute l'ambition qu'elle demande de lui ; mais nous nous raccommoderions bientôt sur toutes les vertus par lesquelles elle veut que cette ambition soit soutenue et modérée. Le fils doit sans doute beaucoup aux exemples de valeur, de probité, de fidélité, de capacité militaire qu'il trouve sans sortir de chez lui ; mais il ne doit pas moins à la tendresse et au génie d'une mère, qui met si bien dans leur jour ces exemples, et qui a pris tant de soins pour poser les fondemens du mérite et de la fortune de son fils. Jugez, monsieur, par l'impression que cet ouvrage fait sur moi, de ce que je pense de cette digne mère.

Je vous serai très-obligé, si vous voulez lui dire combien je suis reconnoissant de la bonté qu'elle a eue d'agréer que vous me confiassiez cet écrit. Peut-on vous demander ce que vous faites maintenant aux heures que vous dérobez à vos occupations publiques ?

Quid nunc te dicam facere in regione pedana ?
Scribere quod Cassi parmensis opuscula vincat ?

Personne ne peut être avec plus d'estime et de vivacité que moi, tout à vous, monsieur, pour toute la vie.

§ 193. *Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon.*

Je n'aurois jamais consenti, monseigneur, que M. de Sacy vous eût montré les occupations de mon loisir, si ce n'étoit vous mettre sous les yeux vos principes et les sentimens que j'ai pris dans vos ouvrages : personne ne s'en est plus occupé, et n'a pris plus de soin de se les rendre propres. Pardonnez-moi ce larcin, monseigneur : voilà l'usage que j'en ai su faire. Vous m'avez appris que mes premiers devoirs étoient de travailler à former l'esprit et le cœur de mes enfans : j'ai trouvé dans Télémaque les préceptes que j'ai donnés à mon fils ; et dans l'éducation des filles, les conseils que j'ai donnés à la mienne. Je n'ai de mérite que d'avoir choisi mon maître et mes modèles. J'ai la hardiesse de croire que je penserois comme vous sur l'ambition ; mais les mœurs des jeunes gens d'à présent, nous mettent dans la nécessité de leur conseiller, non pas ce qui est le meilleur, mais ce qui a le moins d'inconvéniens, et ils nous forcent à croire qu'il vaut mieux occuper leur cœur et leur courage d'ambition et d'honneur, que de hasarder que la débauche s'en empare. Quel danger, monseigneur, pour l'amour-propre, que des louanges qui viennent de vous ! Je les tournerai en préceptes. Elles m'apprennent ce que je dois être, pour mériter une estime qui feroit la récompense des plus grandes vertus. Nous sommes ici dans une société très-unie, sur la sorte d'admiration que nous avons pour vous. Combien de fois, dans nos projets de plaisir, nous sommes-nous promis de vous aller porter nos respects ! Pour moi, je n'aurois pas de plus grande joie que de pouvoir vous assurer moi-même combien je vous honore, et à quel point je suis, etc.

Réponse de M. de Fénélon.

Je devois déjà beaucoup, madame, à M. de Saci, puisqu'il m'avoit procuré la lecture d'un excellent écrit, mais la dette est bien augmentée, depuis qu'il m'a attiré la très-obligeante lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Ne pourrois-je point enfin, madame, vous devoir à vous-même la lecture du second ouvrage? (*Avis d'une Mere à sa Fille*, Liv. 1. page 246). Outre que le premier le fait désirer fortement, je serois ravi de recevoir cette marque des bontés que vous voulez bien me promettre. Je n'oserois me flatter d'aucune espérance d'avoir l'honneur de vous voir en ce pays, dans un malheureux temps où il est le théâtre de la guerre ; mais dans un temps plus heureux, une belle saison pourroit vous tenter de curiosité pour cette frontière. Vous trouveriez ici l'homme le plus touché de cette occasion, et le plus empressé à en profiter. C'est avec le respect le plus sincère, que je suis parfaitement et pour toujours, madame, etc.

§ 194. *Autre Lettre de Madame de Lambert à M. de Fénélon.*

M. de Sacy, monseigneur, m'a traité en personne foible. Il a cru que, pour me soutenir, j'avois besoin de louanges, et qu'en me montrant celles que vous me prodiguez, c'étoit un engagement à me les faire mériter. Le reproche que Pline fait à son siècle, et qu'on pourroit avec assez de justice faire au nôtre, ne tombera pas sur moi : il dit que *depuis qu'on méprise la vertu, on néglige la louange.* Je suis très-sensible, monseigneur, à celle qui vient de vous. En est-il de plus délicate et de plus flatteuse, et même, de plus dangereuse ? Mais comme ce qui part de vous ne peut être un piége, loin de me gâter, elle m'a fait un effet tout contraire : elle m'a très-sincèrement humiliée, et je sais que vous louez en moi, non ce qui y est, mais ce qui devroit y être. Rien de si aisé que de donner des préceptes ; mais s'ils ne sont soutenus de l'exemple, ils tournent contre la personne qui les donne. Si j'avois quelque chose de bon, quelque tour dans l'esprit, quelque sentiment dans le cœur, c'est à vous, monseigneur, que je le devrois ; c'est vous qui m'avez montré la vertu aimable, et qui m'avez appris à l'aimer, pénétrée de vos bontés, et d'admiration pour vos vertus. Combien de fois, dans la calamité publique, de si grands malheurs si bien sentis, et d'autres si justement appréhendés, avons-nous dit à un de nos amis : Nous avons un sage dont les conseils pourroient nous aider ! Pourquoi faut-il que tant de mérite et tant de talens soient inutiles à sa patrie ! Ce ne sont point des louanges, monseigneur, c'est un sentiment ; ce sont les expressions d'un cœur, qui vous est respectueusement dévoué. C'est ainsi que je suis, monseigneur, etc.

Réponse.

Je suis vivement touché, madame, de l'honneur que vous me faites, en me prévenant si obligeamment. Pour moi, je n'ai aucun mérite à être occupé de ce qui vous regarde ; car une dame de votre voisinage m'a fait depuis peu une grande impression dans le cœur, en me mandant avec quelle générosité vous l'avez soulagée dans ses embarras. Je vois bien que les vertus les plus nobles et les plus estimables de la société ne sont point pour vous de belles idées, et que vous les mettez fort sérieusement en pratique dans les occasions. Puisque vous aimez à faire du bien, et que vous savez le faire si à propos, je souhaite de tout mon cœur, madame, que vous ayez le plaisir et le mérite d'en faire long-temps. On ne peut vous désirer plus de prospérité et de bénédictions que je vous en désire; et le souhait que je fais pour moi dans cette nouvelle année, c'est que vous m'y honoriez de la continuation de vos bontés, et que vous ne doutiez point du respect avec lequel je suis très-fortement et pour toute ma vie, madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

François, Archevêque Duc de Cambray.

§ 195. *Lettre de Madame de Lambert à M. de Saint Hyacinthe, à Londres.*

J'aurois répondu plutôt, monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, si ma santé avoit pu me le permettre.

Quant aux livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et dont je vous remercie, j'eus un cruel chagrin lorsqu'on les imprima. Je crus les anéantir en

achetant toute l'édition ; cela n'a fait qu'augmenter la curiosité. Le manuscrit sur les femmes est si défiguré qu'on ne sait ce que c'est : on a ôté le commencement et la fin, qui apprenoient pourquoi il avoit été fait. Si j'avois su que messieurs les Anglois eussent honoré un si médiocre écrit de l'impression, je vous l'aurois envoyé tel qu'il est, craignant moins ce qui se peut dire dans un pays étranger que le bruit qui se fait autour de moi. Je n'ai jamais pensé, monsieur, qu'à être ignorée, et à demeurer dans le néant où les hommes ont voulu nous réduire. Renvoyée à moi-même, j'ai pensé à tirer de moi seule toute ma force, mes appuis et mes amusemens. Les avis que l'on a fait imprimer, je les avois faits pour moi avant que de les faire passer à mes enfans. J'ai cru qu'il falloit songer à ma propre réformation, avant que de penser à celle des autres. Je suis très-fâchée que ces amusemens de mon loisir aient été connus par l'infidélité d'un ami, à qui je les avois confiés. Vous voulez bien, monsieur, que je vous prie de faire mes remercîmens au traducteur M. Lokman. Quoique je sois très-fâchée que cela soit connu, je ne puis m'empêcher de lui savoir bon gré du cas qu'il paroît faire d'un si médiocre ouvrage. Il dit dans sa préface que ce que j'ai écrit sur les femmes est mon apologie ; je n'ai jamais eu besoin d'en faire. Il m'accuse d'avoir l'âme tendre et sensible ; je ne m'en défends pas ; il n'est plus question que de savoir l'usage que j'en ai su faire.

Je n'ai vu qu'une fois le gentilhomme que vous me recommandez : il a toujours été à Versailles, et moi malade ou à la campagne. Tout ce qu'il nous montre ici est trouvé extrêmement beau. Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi : il me paroît très-honnête homme.

Je suis, monsieur, avec.....

§ 196. *Lettre de M. de Fénélon à Madame de Lambert, sur la Mort de M. le Duc de Bourgogne.*

Dieu pense, madame, tout autrement que les hommes. Il détruit tout ce qu'il sembloit avoir formé exprès pour sa gloire. Il nous punit, nous le méritons. Je serai le reste de ma vie avec le zele et le respect le plus sincère, madame, etc.

§ 197. *Lettre de M. de Fénélon à M. de N***, sur la Vérité et la Pratique de la Religion.*

Je crois, monsieur, que vous avez trois choses principales à faire. La première, est d'éclaircir les points fondamentaux de la religion, si par hasard vous aviez là-dessus quelques doutes, ou quelque défaut de persuasion vif et distinct. La seconde est d'examiner votre conscience sur le passé. La troisième est de vous faire un plan de vie chrétienne pour l'avenir.

On n'a rien de solide à opposer aux vérités de la religion. Il y en a un grand nombre des plus fondamentales, qui sont conformes à la raison. On ne les rejete que par orgueil, que par un libertinage d'esprit, que par le goût des passions, et par la crainte de subir un joug trop gênant. Par exemple, il est facile de voir que nous ne nous sommes pas faits nous-mêmes, que nous avons commencé à être ce que nous n'étions pas il y a cent ans : que notre corps dont la matière est pleine de ressorts si bien concertés, ne peut être que l'ouvrage d'une puissance et d'une industrie merveilleuse ; que l'univers découvre dans toutes ses parties l'art de l'ouvrier suprême qui l'a formé ; que notre foible raison est à tout moment redressée au-dedans de nous par une autre raison supérieure que nous consultons et qui nous corrige ; que nous ne pouvons changer, parce qu'elle est immuable, et qui nous change, parce que nous en avons besoin : tous la consultent en tout lieu. Elle répond à la Chine comme en France, et dans l'Amérique. Elle ne se divise point en se communiquant : ce qu'elle me donne de sa lumière n'ôte rien à ceux qui en étoient déjà remplis. Elle se prête à tout moment sans mesure, et ne s'épuise jamais. C'est un soleil dont la lumière éclaire les esprit, comme le soleil éclaire les corps. Cette lumière est éternelle et immense : elle comprend tous les temps comme tous les lieux. Elle n'est point moi, puisqu'elle me reprend et me corrige malgré moi-même. Elle est donc au-dessus de moi et au-dessus de tous les hommes foibles et imparfaits, comme je le suis. Cette raison suprême qui est la règle de la mienne, cette sagesse de laquelle tout sage reçoit ce qu'il a, cette source supérieure de lumière où nous puisons tout, est le Dieu que nous cher-

chons. Il est par lui-même, et nous ne sommes que par lui. Il nous a faits semblables à lui, c'est-à dire raisonnables, afin que nous puissions le connoître comme la vérité infinie, et l'aimer comme l'immense bonté. Voilà la religion, car la religion est l'amour. Aimer Dieu est en communiquer l'amour aux autres hommes, c'est exercer le culte parfait. Dieu est notre père, nous sommes ses enfans. Les pères de la terre ne sont point pères comme lui, ils n'en sont que l'ombre. Nous lui devons la connoissance, la vie, l'être, et tout ce que nous sommes. Faut-il que nous, qui avons tant d'horreur de l'ingratitude d'homme à homme sur les moindres bienfaits, nous fassions gloire d'une ingratitude monstrueuse à l'égard du père de qui nous avons reçu le fond de notre être ? Faut-il que nous usions sans cesse des dons de son amour, pour violer sa loi et pour l'outrager. Voilà les vérités fondamentales de la religion, que la raison même renferme. La religion n'ajoute à la probité mondaine que la consolation de faire par amour et par reconnoissance pour notre père céleste, ce que la raison nous demande elle-même en faveur des vertus.

Il est vrai que la religion nous propose d'autres vérités qu'on nomme des mystères, et qui sont incompréhensibles. Mais faut-il s'étonner que l'homme qui ne connoît ni les ressorts de son propre corps dont il se sert à toute heure, ni les pensées de son esprit, qu'il ne peut se développer à soi-même, ne puisse comprendre les secrets de Dieu. Faut-il s'étonner que le fini ne puisse pas égaler, ni épuiser l'infini. On peut dire que la religion n'auroit pas le caractère de l'infini d'où elle vient, si elle ne surmontoit pas notre courte et foible intelligence. Il est digne de Dieu, et conforme à notre besoin, que notre raison soit humiliée, et confondue par cette autorité acablante des mystères que nous ne pouvons pénétrer.

D'ailleurs la religion ne nous présente rien que de conforme à la raison, que d'aimable, que de touchant, que de digne d'être admiré dans tout ce qui regarde les sentimens qu'elle nous inspire, et les mœurs qu'elle exige de nous. L'unique point qui puisse révolter notre cœur, est l'obligation d'aimer Dieu plus que nous-même, et de nous rapporter entièrement à lui. Mais qu'y a-t-il de plus juste que de rendre tout à celui de qui tout nous vient, et que de lui rapporter ce moi, que nous tenons de lui seul ? Qu'y a-t-il au contraire de plus injuste, que d'avoir tant de peine à entrer dans un sentiment si juste et si raisonnable ? Il faut que nous soyons bien égarés de notre voie, et bien dénaturés pour être si révoltés contre une subordination si légitime. C'est l'amour-propre, aveugle, effréné, insatiable, tyrannique, qui veut tout pour lui seul, qui nous rend idolâtres de nous-mêmes, qui fait que nous voudrions être le centre du monde entier, et que Dieu même ne servit qu'à flatter tous nos vains désirs ; c'est lui qui est l'ennemi de l'amour de Dieu. Voilà la plaie profonde de notre cœur. Voilà le grand principe de l'irréligion. Quand est-ce que l'homme se fera justice ? Quand est-ce qu'il se mettra dans sa vraie place ? Quand est-ce qu'il ne s'aimera que par raison, à proportion de ce qu'il est aimable, et qu'il préférera à soi non-seulement Dieu, qui ne souffre nulle comparaison, mais encore tout le bien public de la société des autres hommes imparfaits comme lui ? Encore une fois, voilà la religion : connoître, aimer Dieu. *C'est là tout l'homme*, comme dit le sage ; tout le reste n'est point le vrai homme. Ce n'est que l'homme dénaturé, l'homme corrompu et dégradé, l'homme qui perd tout en voulant follement se donner tout, et qui va mendier un faux bonheur chez les créatures, en méprisant le vrai bonheur que Dieu lui promet. Que met-on à la place de ce bien infini ? Un plaisir honteux, un fantôme d'honneur, l'estime des hommes qu'on méprise : quand vous aurez bien affermi les principes de la religion dans votre cœur, il faudra entrer dans l'examen de votre conscience, pour réparer les fautes de la vie passée.

Le premier pas pour cet examen, est de vous mettre dans les dispositions que vous devez à Dieu. Voulez-vous qu'un homme de condition sente les fautes qu'il a faites dans le monde contre l'honneur, d'une façon indigne de sa naissance, commencez par le faire entrer dans les sentimens nobles et vertueux que la probité et l'honneur doivent lui inspirer ; alors il sentira très-vivement jusqu'aux moindres fautes qu'il aura commises en ce genre, il se les reprochera en toute rigueur, il en sera honteux et inconsolable. Pour nous affliger de nos fautes, il faut que nous ayons dans le cœur l'amour de

la vertu qui est opposée à ces fautes-là. Voulez-vous discerner exactement toutes les fautes que vous avez commises contre Dieu, commencez à l'aimer. C'est l'amour de Dieu qui vous éclairera, et qui vous donnera un vif repentir de vos ingratitudes à l'égard de cette bonté infinie. Demandez à un homme qui ne connoît point Dieu, et qui est indifférent pour lui, en quoi il l'a offensé, vous le trouverez grossier sur ses fautes : il ne connoît ni ce que Dieu demande, ni en quoi on peut lui manquer. Il n'y a que l'amour qui nous donne une vraie délicatesse sur nos péchés. Ouvrez les yeux dans un lieu sombre, vous n'apercevrez rien dans l'air ; mais ouvrez-les près d'une fenêtre, aux rayons du soleil, vous y découvrirez jusqu'aux moindres atomes. Apprenez donc à connoître la bonté de Dieu et tout ce qui lui est dû. Commencez par l'aimer, et l'amour fera votre examen de conscience mieux que vous ne sauriez le faire. Aimez, et l'amour vous servira de mémoire pour vous reprocher, par un reproche tendre et qui porte sa consolation avec lui, tout ce que vous avez jamais fait contre l'amour de vous-même. Voyez un retour d'amitié vive et sincère, entre deux personnes qui s'étoient brouillées, rien ne leur échappe par rapport à tout ce qui peut avoir blessé les cœurs et rompu l'union. Vous me demanderez comment est-ce qu'on peut se donner à soi-même cet amour qu'on ne sent point, surtout lorsqu'il s'agit d'un objet qu'on ne voit pas, et dont on n'a jamais été occupé : je vous réponds, monsieur, que vous aimez tous les jours des choses que vous ne voyez point. Voyez-vous la sagesse de votre ami ? voyez-vous sa sincérité, son courage, son désintéressement, sa vertu ? Vous ne sauriez voir ces objets des yeux du corps ; vous les estimez néanmoins, et vous les aimez jusqu'au point de les préférer en lui aux richesses, aux grâces extérieures, et à tout ce qui pourroit éblouir les yeux. Aimez la sagesse et la bonté suprême de Dieu, comme vous aimez la sagesse et la bonté imparfaite de votre ami : si vous ne pouvez pas avoir un amour de sentiment, au moins vous aurez un amour de préférence dans la volonté, qui est le point essentiel.

Mais cet amour même n'est point en votre pouvoir ; il ne dépend point de vous de vous le donner ; il faut le désirer, le demander, l'attendre, travailler à le mériter, et sentir le malheur d'en être privé. Il faut dire à Dieu, d'un cœur humble, avec Saint Augustin : *ô beauté ancienne et toujours nouvelle, je vous ai connue, je vous ai aimée bien tard !* ô que d'années perdues, hélas ! pourquoi ai-je vécu, n'ayant pas vécu pour vous ? Moins vous sentirez cet amour, plus il faut demander à Dieu qu'il daigne l'allumer dans votre cœur. Dites-lui, je vous le demande, comme les pauvres demandent du pain. O que mon cœur est pauvre ! qu'il est réduit à la mendicité ! ô vous qui êtes si aimable et si mal aimé, faites que je vous aime ! Rappelez à son centre mon amour égaré : accoutumez-moi à me familiariser avec vous : attirez-moi tout à vous, afin que j'entre dans une société de cœur à cœur avec vous, qui êtes le seul ami fidèle. O dieu, que n'ai-je point aimé hors de vous ! Mon cœur s'est usé dans les affections les plus dépravées. J'ai honte de ce que j'ai aimé ; j'ai encore plus de honte de ce que je n'ai point aimé. Jusqu'ici je me suis nourri d'ordure et de poison, j'ai rejeté dédaigneusement le pain céleste, j'ai méprisé la fontaine d'eaux vives, je me suis creusé des citernes entr'ouvertes et bourbeuses, j'ai couru follement après le mensonge, j'ai fermé les yeux à la vérité, je n'ai point voulu voir l'abîme ouvert sous mes pas. O mon Dieu ! vous n'avez point oublié celui qui vous oublioit ! Vous m'avez aimé, quoique je ne vous aimasse point ; et vous avez eu pitié de mes égaremens ; vous cherchez celui qui vous a fui.

Dès que vous serez véritablement touché, tout vous deviendra facile pour l'examen que vous voulez faire. Les écailles, pour ainsi dire, tomberont tout à coup de vos yeux ; vous verrez par les yeux pénétrans de l'amour tout ce que les autres yeux ne discernent jamais : alors il faudra vous retenir loin de vous presser : jusque-là on auroit beau vous presser, l'amour-propre vous retiendroit par mille réflexions indignes du culte de Dieu.

Pour le détail de votre examen, il ne sera pas difficile. Examinez vos devoirs d'état et de profession, comme seigneur de terres, comme général dans les armées, comme maître de ses domestiques, comme homme d'une condition distinguée dans le monde. Puis considerez en quoi vous avez manqué à la religion, par des discours trop hardis ; à la charité,

par des paroles désavantageuses au prochain ; à la modestie, par des termes trop libres ; à la justice, par le défaut d'ordre pour payer vos dettes. Souvenez-vous de vos passions grossières qui ont pu vous entraîner ; du prochain qui a suivi votre mauvais exemple, et du scandale que vous avez donné. Quand on a vécu long-temps au gré de ses passions hors de Dieu, on ne sauroit rappeler exactement tout le détail ; mais sans le marquer, on le fait assez entendre en gros, en s'accusant de tels vices qui ont été habituels pendant un tel nombre d'années.

A l'égard de l'avenir, il s'agit de régler le fond de votre cœur pour régler votre vie. Chacun vit selon son cœur ; c'est l'amour d'un chacun qui décide de toute sa conduite. Quand vous n'avez aimé que vous et votre plaisir, vous avez foulé Dieu aux pieds ; la volupté est devenue votre Dieu ; vous avez poussé le plaisir, comme parle Saint Paul, *jusqu'à l'avarice*, vous avez été insatiable de sensualité, comme les avares le sont d'argent, en voulant vous posséder indépendamment de Dieu; pour jouir de tout sans mesure, vous avez tout perdu ; vous ne vous êtes point possédé ; vous vous êtes livré à vos passions tyranniques, et vous vous êtes presque détruit vous-même. Quelle frénésie d'amour-propre ! Revenez donc, revenez à Dieu, il vous attend, il vous invite, il vous tend les bras : il vous aime bien plus que vous n'avez su vous aimer vous-même. Consultez-le dans une humble prière, pour apprendre de lui ce qu'il veut de vous. Dites-lui, comme Saint Paul, abattu et converti, *que voulez-vous que je fasse ?*

Quand vous serez accoutumé à prier, faites avec un sage et pieux conseil un plan de vie simple, que vous puissiez soutenir à la longue, et qui vous mette à l'abri des rechutes. Choisissez quelque compagnie qui marque le changement de votre cœur. Jamais un vrai ami de Dieu ne cherchera à vivre avec ses ennemis. Plus il sentira dans son cœur le goût des libertins, plus il s'en éloignera, de peur de retomber avec eux dans le libertinage. Le moins qu'on puisse donner à Dieu, c'est de sentir sa fragilité, c'est de se défier de soi après tant de funestes expériences ; c'est de fuir le péril qu'on ne doit pas se croire capable de vaincre ; c'est de compter qu'on mérite d'être vaincu, dès qu'on le cherche. Choisissez donc des amis avec lesquels vous puissiez aimer Dieu, vous détacher du monde, et trouver votre consolation solide dans la vertu. Point de grimaces, point de singularités affectées : une piété simple, toute tournée vers vos devoirs, et toute nourrie du courage de la confiance et de la paix, que donnent la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu.

Réglez votre dépense ; prenez toutes les mesures qui dépendent de vous pour soulager vos créanciers, voyez le bien que vous pouvez faire dans vos terres, pour y diminuer les désordres et les abus, pour y appuyer la justice et la religion.

Choisissez des occupations utiles qui remplissent vos heures vides. Vous aimez la lecture, faites-en de bonnes. Lisez des livres de piété solide, pour nourrir votre cœur, avec des livres d'histoire qui vous donneront un plaisir innocent.

Mais ce que je vous demande au-dessus de tout, c'est de prendre tous les jours, par préférence à tout le reste, un demi-quart-d'heure le matin, et autant le soir, pour être en société familière et de cœur avec Dieu. Vous me demanderez comment vous pourrez faire cette prière ? Je vous réponds que vous la ferez excellemment, si c'est votre cœur qui la fait. Eh ! comment est-ce qu'on parle aux gens qu'on aime ? Un demi-quart-d'heure est-il si long avec un bon ami ? Le voilà, l'ami fidèle qui ne se lasse point de vos refus, pendant que tous les autres amis vous négligent, à cause que vous ne pouvez plus être avec eux en commerce de plaisir. Dites-lui tout ; écoutez-le sur tout ; rentrez souvent au-dedans de vous-même pour l'y trouver. *Le royaume de Dieu est au-dedans de vous*, dit Jésus-Christ. Il ne faut pas l'aller chercher bien loin, puisqu'il est aussi près de nous que nous-mêmes. Il s'accommodera de tout, il ne veut que notre cœur ; il n'a que faire de vos complimens, ni de vos protestations étudiées avec effort. Si votre imagination s'égare, revenez doucement à la présence de votre Dieu ; ne vous gênez point ; ne faites point de la prière une contention d'esprit ; ne regardez point Dieu comme un maître qu'on n'aborde qu'en se composant avec cérémonie et

embarras. La liberté et la familiarité de l'amour ne diminueront jamais le vrai respect et l'obéissance. Votre prière ne sera parfaite que quand vous serez plus au large avec le vrai ami du cœur, qu'avec tous les amis imparfaits du monde. Vous me demanderez quelle pénitence vous devez faire de vos péchés : je vous réponds comme Jésus-Christ à la femme adultère : *Je ne vous condamnerai point*; *gardez-vous de pécher encore*. Votre grande pénitence sera de supporter patiemment vos maux, d'être attaché sur la croix avec Jésus-Christ, de vous détacher de la vie dans un état triste et pénible, où elle devient si fragile, et d'en faire le sacrifice à Dieu, s'il le faut, avec un humble courage. O la bonne pénitence, que celle de se tenir sous la main de Dieu entre la vie et la mort ! N'est-ce pas réparer toutes les fautes de la vie, que d'être patient dans les douleurs, et prêt à perdre, quand il plaira à Dieu, cette vie dont on a fait un si mauvais usage.

Voilà, monsieur, les principales choses qui me viennent au cœur pour vous : recevez-les, je vous supplie, comme les marques, etc. *Fénélon.*

§ 198. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Brossette.*

Tout ce que vous m'avez mandé, touchant la mort du feu roi, nous a été confirmé par une foule de lettres, qui ont représenté ce prince comme un parfait modèle de piété, de constance et de raison, et pour tout dire en un mot, comme un véritable successeur de Saint-Louis. Jamais une vie plus illustre ne fut couronnée par une plus belle mort ; et si un païen comme Solon a reconnu que la félicité des hommes consistoit uniquement dans la science de mourir, que ne devons-nous pas augurer du bonheur d'un roi qui a su finir si glorieusement la plus glorieuse carrière qui fut jamais ? Que les justes applaudissemens que nous donnons aux vivans ne nous fassent point oublier ceux que nous devons aux morts, et que notre nation apprenne des étrangers, et de ses ennemis mêmes, à respecter la mémoire du plus grand prince qui ait gouverné la monarchie depuis Charlemagne. Notre légèreté est le principal de tous nos vices ; et ceux que le feu roi a le plus élevés ne peuvent mieux attaquer sa gloire, qu'en témoignant, comme ils font, par leur ingratitude, combien ils étoient indignes de ses grâces.

Il importe fort peu aux défenseurs des anciens, que les Grecs soient mis au-dessus des François, ou les François au-dessus des Grecs, pourvu qu'on veuille les mettre au-dessus des uns et des autres; et ils commencent par combattre ceux-ci, persuadés que, s'ils en venoient à bout, le reste ne leur coûteroit guère. Pour cela, il faut mettre les ignorans dans son parti, travestir les anciens, les habiller en masque, et les représenter aux yeux de ceux qui ne les connoissent point sous des traits faux et supposés, tels que ceux qu'ils prêtent à Homère et à Pindare.

Il faut qu'ils n'aient jamais lu ce dernier, ou qu'ils se persuadent que personne ne le lira jamais, pour lui reprocher ses *écarts* (puisque écarts y a), comme une marque de la stérilité de sa matière ; puisque jamais auteur ne s'est moins éloigné de son sujet ; toutes les circonstances sur lesquelles il promène ses lecteurs y étant toujours relatives et indispensablement attachées. Bien plus scrupuleux en cela qu'Horace qui en sort presque toujours, quoique avec un art admirable, ne savent-ils pas que toutes les odes de Pindare ne sont que des odes panégyriques des rois, et des plus illustres personnages de son temps? Ignorent-ils que la première règle, je ne dis pas de la poésie, mais de la rhétorique la plus sévère, est de louer ceux dont on fait l'éloge, par ce que leurs ancêtres ont de plus recommandable ? C'est ce que fait Pindare, et ce qui lui donne lieu de dire tant de choses également curieuses et sublimes à propos des héros qu'il entreprend de célébrer. Par là, sans sortir de sa matière, il trouve moyen de la varier, et de la rendre toujours nouvelle ; en sorte que, sans perdre son héros de vue, il fait à tout moment passer devant nos yeux quelque nouvel acteur, qui orne son théâtre, et qui a du rapport à son action. C'est ce qu'il faudroit que les censeurs eussent appris, avant que d'entreprendre la critique de Pindare, qu'ils ne connoissoient certainement point. S'ils avoient seulement lu les titres de ses odes, ils verroient, par l'importance des noms de ceux à qui elles s'adressent pour la plupart, que la matiere n'étoit pas plus sté-

rile que son génie, s'agissant d'ailleurs de célébrer des victoires qui alloient de pair, chez les Grecs, avec toutes celles que leurs concitoyens pouvoient remporter à la guerre.

Vienne, 15 Octobre, 1715.

§ 199. *Lettre de J. B. Rousseau au même.*

Je n'ai jamais ouï parler du nouveau traducteur de Quintilien : il entre dans la carrière par une entreprise bien difficile. Il n'y a point dans l'antiquité d'ouvrage didactique plus plein, ni plus éloquent que les livres des institutions ; je voudrois qu'un Patru nous en eût donné la traduction. Je réponds à M. l'abbé Gédoyn d'un succès universel, si la sienne répond à l'original. Le public y verra la raison dans toute sa pompe et dans toute sa majesté, prononcer du haut de son trône la condamnation des critiques modernes ; il y verra toutes les véritables règles de l'éloquence appliquées, je ne dis point à Homère, mais au seul Homère, et ce divin poëte proposé non seulement aux poëtes, mais à tous les orateurs, comme l'unique modèle accompli de tous les genres où l'éloquence se puisse exercer. Je ne pense pas que personne ose s'aviser de décliner l'autorité d'un juge comme Quintilien. Les beautés d'Homère peuvent n'être pas sensibles à tout le monde ; mais les esprits les plus malfaits sentiront le poids des raisons de Quintilien. Les autres ont plaidé ; c'est à lui à prononcer.

A l'égard de l'Epictète de M. Dacier, je ne l'avois point vu, et je ne savois pas même qu'il y travaillât. Quand je fis, il y a dix ans, les vers dont vous me faites l'honneur de vous souvenir, c'est à l'original que j'en voulois et que j'en veux encore, comme au plus triste ouvrage de morale qu'il y ait dans le monde. Je ne parle que de son Manuel, qu'il n'est pas possible de lire, sans avoir envie de se noyer après l'avoir lu ; car pour ses discours recueillis par Arrien, on dit qu'ils sont moins lugubres ; je m'en rapporte à ceux qui les ont lus.

Vous me demandez des nouvelles de la bibliothèque du prince Eugène ; elle est assez ample, composée de fort bons livres, parfaitement bien reliés ; mais ce qui doit vous surprendre, c'est qu'il n'y en a presque point que ce prince n'ait lu, ou du moins parcouru, avant que de les envoyer au relieur. Croiriez-vous qu'un homme chargé presque seul de toutes les affaires de l'Europe, lieutenant-général de l'Empire, et premier ministre de l'empereur, pût trouver du temps pour lire autant que qui n'auroit autre chose à faire ? Ce prince est instruit de tout ; mais il n'affecte aucun genre d'érudition en particulier ; il ne lit que pour se délasser, et met ses délassemens à profit, aussi-bien que ses occupations. Il a l'esprit d'une justesse admirable, et une simplicité charmante dans toutes ses manières ; c'est un philosophe guerrier, qui regarde ses dignités et sa gloire avec indifférence, qui raconte les fautes qu'il a faites avec la même naïveté que s'il parloit d'un autre ; assez froid dans l'abord, très-familier dans le commerce, et beaucoup plus touché des vertus d'autrui que des siennes. Il part dans peu de jours pour la Hongrie, d'où l'on apprend que les Turcs commencent à s'assembler sous Belgrade.

Vienne, 30 Juin, 1716.

§ 200. *Lettre de J. B. Rousseau au même.*

Je vous dois de nouveaux remercîmens pour les mémoires du cardinal de Retz : je vous supplie de m'en écrire le prix, afin que je l'ajoute à la lettre de change que je vous enverrai pour le livre des Antiquités. Je serai très-aise d'avoir ces Mémoires, que l'on m'a prêtés il y a quinze jours et que j'ai lus d'un bout à l'autre, avec plus de curiosité, je vous l'avoue, que de satisfaction. C'est un salmigondis de bonnes et de mauvaises choses, écrites tantôt bien, tantôt mal, entremêlées de beaucoup de particularités curieuses, mais d'un bien plus grand nombre de détails peu intéressans et fort ennuyeux. Le premier tome est semé de quantité de traits fort jolis, et de pensées très-solides, à propos de bagatelles ; et les autres ne sont presque rien que du verbiage, à propos de choses sérieuses. Ce qui m'étonne le plus, c'est de voir qu'un cardinal, prêtre, archevêque, homme de qualité et assez âgé, puisse se représenter lui-même, comme il le fait dans le premier volume, duelliste, concubinaire, et qui pis est, hypocrite de dessein formé, ayant pris la résolution, dans une retraite faite au sémi-

naire, d'être méchant devant Dieu et honnête homme devant le monde. C'est ce qu'il semble avoir oublié dans le reste du livre, où je lui vois des scrupules d'honneur, qui gâtent souvent ses affaires. En un mot, il me paroît que cet homme n'étoit ni assez bon pour un citoyen, ni assez méchant pour un factieux. On diroit que les derniers volumes ne sont pas de la même main que le premier. Avec tout cela, je suis persuadé qu'ils sont effectivement du cardinal de Retz. Tels qu'ils sont, c'est un livre à voir, et je vous suis très-obligé, monsieur, de l'exactitude que vous avez eue à me l'envoyer.

Vienne, 26 Mars, 1718.

§ 201. *Lettre de J. B. Rousseau à M. de Voltaire.*

Malgré l'éloignement qui nous sépare, monsieur, je ne vous ai jamais perdu de vue. Il y a long-temps que je vous regarde comme un homme destiné à faire un jour la gloire de son siècle, et j'ai eu la satisfaction de voir que toutes les personnes qui me font l'honneur de m'écouter, en ont fait le même jugement que moi, sur les divers ouvrages qui ont paru de vous. Dans le temps que je jouissois du plaisir de voir croître une réputation qui m'est si chère, j'ai eu la douleur d'apprendre les traverses dont vos succès ont été interrompus. Une chose cependant me console pour vous, c'est l'opinion où j'ai toujours été que les malheurs sont nécessaires aux hommes, et que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités. Nous naissons tous tributaires de la mauvaise fortune, et les plus heureux sont ceux qui ont payé leurs dettes de bonne heure.

Je n'ai reçu qu'hier le présent que vous avez eu la bonté de me faire de la tragédie dans laquelle vous avez lutté si avantageusement contre le fameux Corneille ; mais je ne m'attendois pas que vous sortissiez si glorieusement du combat contre Sophocle. Ce qui m'a le plus surpris dans un auteur de vingt-quatre ans, c'est l'économie admirable de votre pièce, et la manière judicieuse et adroite avec laquelle vous avez évité les écueils presque inévitables d'une action aussi difficile à traiter que celle que vous avez choisie. Vous n'étiez pas obligé, non plus que Sophocle, de les éviter tous ; mais vous avez parfaitement rempli, aussi-bien que lui, l'indispensable obligation d'attacher la curiosité de l'auditeur, et de mouvoir ses passions, règle à laquelle les autres règles du théâtre sont tellement subordonnées, que sans elle une pièce sans défaut est une pièce détestable. Vos caractères ne sont pas moins justes que votre disposition, et je ne saurois approuver la critique que vous faites vous-même de celui de Philoctète : la modestie qui sied bien aux grands hommes, n'étant point une vertu du caractère des héros fabuleux, et étant même contraire à la simplicité des premiers temps, comme la vanité le seroit à la politesse du nôtre. Vous dirai-je un avantage que j'ai remarqué dans votre pièce sur celle de Sophocle même et dont ceux qui connoissent véritablement l'antiquité vous doivent des complimens ? Les interprètes de cet ancien poëte, n'ont point connu, à mon avis, le véritable esprit de sa tragédie. Ils se sont imaginé que le dessein de l'auteur étoit de purger la colère et la curiosité, parce que ce sont les défauts qu'il y donne au malheureux Œdipe, et ils n'ont pas fait réflexion que Jocaste, qui est aussi malheureuse que lui, puisqu'elle est souillée du même inceste, n'est point représentée avec les mêmes imperfections. Pour moi, je suis très-persuadé que Sophocle n'a rien voulu marquer, sinon que les hommes ne sauroient éviter leur destinée, et que, sans l'assistance des dieux, toute leur vertu ne leur sert de rien. Il n'y a rien de mieux marqué dans tous les ouvrages des anciens que ce dogme de leur théologie. L'Iliade et l'Odyssée, l'Enéide, presque toutes les tragédies Grecques, Phèdre entre autres, et votre Œdipe ne roulent que sur ce principe, et il ne faut point croire qu'ils aient fait tort en cela à l'idée qu'on doit avoir de la justice des dieux, puisque tous les hommes, quelque vertueux qu'ils paroissent, ne peuvent l'être aux yeux de la divinité qui voit ce que nous ne voyons pas, et que les crimes ne sont pas moins crimes, quoiqu'ils nous soient souvent cachés à nous-mêmes. La conclusion de tout ceci, est que vous avez très-bien fait de représenter votre Œdipe exempt des défauts que Sophocle lui a donnés, et que vous avez très-bien marqué par là le néant des vertus humaines.

Vienne, 25 Mars, 1719.

§ 202. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Brossette.*

Je vous avouerai sans prévention que j'ai trouvé la tragédie d'Œdipe encore plus belle que je ne me l'étois figurée, et que je ne m'attendois pas à trouver si peu de fautes dans la conduite d'un ouvrage où Corneille lui même a échoué. Il n'y a peut-être point de sujet dans l'antiquité qui soit plus difficile à amener aux termes d'une juste vraisemblance. Sophocle en a fait un chef-d'œuvre, mais il n'a pas laissé de donner contre plusieurs écueils, et il y auroit de l'injustice à exiger d'un jeune homme de vingt-quatre ans une perfection où le plus grand des poëtes tragiques n'a pu atteindre. Le caractère d'Œdipe, par exemple, m'a toujours choqué, je vous l'avoue, dans le poëte Grec. Son emportement outré, sa curiosité déréglée, ne conviennent point à un homme aussi sage, et aussi avisé qu'il devoit l'être, pour deviner l'énigme du Sphinx dans un âge encore peu avancé ; et l'intention de Sophocle étoit, comme je n'en doute point, de faire voir que les hommes ne peuvent échapper à leur destinée. Il falloit, ce me semble, le faire tomber dans le malheur, comme Félix dans Polyeucte, par cette même prudence qui fait son caractère. Le jeune poëte a fort bien évité cet inconvénient, son Œdipe est malheureux, mais il est toujours Œdipe, et rien n'affoiblit la pitié que son infortune doit inspirer aux spectateurs. Je ne sais quelle idée auront eue les critiques, du caractère de Philoctète. Ceux qui veulent tout rapporter à nos mœurs auront pu trouver ce héros un peu fanfaron ; et j'avoue qu'on se moqueroit aujourd'hui du guerrier qui n'auroit que ses louanges à la bouche. Mais pour moi, qui suis persuadé que, dans les personnages de l'antiquité, on doit peindre les mœurs anciennes, et non les mœurs modernes, je ne suis pas plus choqué de voir le compagnon d'Hercule affronter un Roi de Thèbes, que je le suis de voir Hercule lui-même tuer Diomède au milieu même de sa cour. Et ceux qui ont tant critiqué Homère sur le caractère et les coutumes qu'il donne à ses héros, n'ont pas songé que ces héros vivoient dans des siècles fort différens du nôtre, et que ce qui les choque est le monument le plus précieux qui nous reste des mœurs antiques. Je ne vous dirai rien du reste de la tragédie de monsieur Arouet, parce que je ne veux point faire une dissertation. Elle a des défauts; mais elle en auroit peut être d'autres plus considérables, s'il avoit voulu les éviter trop scrupuleusement. Je voudrois seulement que les dissertations qu'il a jointes à sa pièce fussent écrites d'un air moins décisif. Il a déjà beaucoup médité pour un jeune homme, mais quand il aura médité davantage, il apprendra à douter un peu plus qu'il ne fait. Pour la versification, elle est très-belle en général, mais je l'ai trouvée négligée en beaucoup d'endroits ; et je voudrois que dans une seconde édition il changeât plusieurs vers.

Quos aut incuria fudit
Aut humana parum cavit natura.

J'ai été surtout scandalisé de le voir tourner sa paresse en principe, dans ce qu'il nous dit touchant les rimes. C'est comme si un poëte Latin se piquoit de secouer le joug de la mesure. On n'est point obligé d'écrire en vers ; mais lorsqu'on veut bien s'y assujettir, il faut se résoudre à en surmonter toutes les difficultés, et c'est de ces difficultés mêmes que naît toute la richesse et toute la beauté d'un langage qui n'a d'autre avantage sur la prose que celui de l'harmonie et de la proportion exacte des sons.

Vienne, 29 Avril, 1719.

§ 203. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Racine le Fils.*

Les ouvrages de monsieur votre père, monsieur, sont les premiers que j'aie lu depuis que je sais lire, et c'est l'admiration dont ils m'ont rempli qui a excité en moi le premier enthousiasme que j'ai senti de ma vie. Le plus ou le moins de conformité que j'ai trouvé entre sa manière d'écrire, et celle des auteurs anciens et modernes que j'ai lus dans la suite, a déterminé le plus ou le moins de goût que j'ai pris à leur lecture, et il m'est arrivé la même chose qu'à l'Ion de Platon, qui, quoiqu'il convînt du mérite de quantité de poëtes estimés de son temps, ne se sentoit véritablement échauffé que par le seul Homère. Voilà, monsieur, le sentiment qu'a réveillé en moi, il y a environ dix ans, la lecture de votre poëme de la Grâce, qui,

à vous dire les choses comme elles sont, est le seul depuis vingt ans que j'aie lu avec plaisir, et avec envie de le relire une seconde fois. J'ai senti toute la maturité du père dans la jeunesse du fils, et je vous avouerai même que, ne pouvant alors me persuader que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme, il ne tint pas à moi, lorsque je passai en Angleterre, m'y trouvant lorsqu'on travailloit à l'édition des Œuvres de M. Racine, que ce poëme n'y fût associé comme partant, sinon de lui, du moins d'un successeur qui avoit hérité de toutes ses richesses. Vous pouvez juger, monsieur, par cet exposé très-sincère, de la joie que j'ai eue en apprenant par M. Brossette, que vous n'aviez point abandonné une carrière où vous aviez triomphé de si bonne heure. Cette joie s'est encore augmentée à la lecture des morceaux admirables qu'il a bien voulu joindre à sa lettre ; mais la vôtre y a mis le comble, et le digne usage que vous avez fait de vos talens me rendra votre amitié encore plus précieuse que vos talens même. J'ai regardé ce témoignage de votre bienveillance, comme le plus glorieux et le plus flatteur que je puisse recevoir. Ce motif de reconnoissance, ajouté à la plus profonde estime, vous met en droit, monsieur, de me regarder comme l'homme du monde qui vous est le plus inviolablement acquis, et autorise aussi en quelque sorte la liberté que je prends de vous exhorter à travailler toujours sur les mêmes modèles qui vous ont servi dans la composition de votre premier ouvrage, et à vous éloigner de plus en plus de la fausse route que de petits écoliers présomptueux s'efforcent aujourd'hui de tracer à ceux qui s'en laissent guider. Il y en a plusieurs mauvaises, mais il n'y en a qu'une bonne, qui est celle que vous avez suivie, et dont je suis bien assuré que vous ne vous écarterez jamais

Je suis bien persuadé que vous êtes financier malgré vous, et même je crains bien que vous ne le soyez jamais que de nom, c'est à-dire, que vous n'en ayez que les occupations, sans en avoir la fortune. Permettez-moi de vous demander par quelle fatalité le fils de M. Racine, c'est-à-dire, l'enfant des muses, se trouve dans cette carrière ?

Octobre, 1731.

§ 204. *Lettre de J. B. Rousseau au Père Brumoy, Jésuite.*

Parmi les phénomènes littéraires que vous m'indiquez, mon révérend père, vous n'avez point voulu m'en citer un qui a été élevé parmi vous, et que vous venez de rendre au monde ; vous voyez bien que je veux parler du jeune auteur des poëmes du *Perroquet* et de la *Chartreuse*. Je n'ai vu de lui que ces deux ouvrages ; mais en vérité je les aurois admirés, quand ils m'auroient été donnés, comme le fruit d'une étude consommée du monde et de la langue Françoise. Je ne crois pas qu'on puisse trouver nulle part plus de richesses, jointes à une plus libérale facilité à les prodiguer. Quel prodige dans un homme de vingt-six ans, et quel désespoir pour tous nos prétendus beaux esprits modernes ! J'ai toujours trouvé Chapelle très-estimable ; mais beaucoup moins, à dire le vrai, qu'il n'étoit estimé ; ici c'est le naturel de Chapelle, mais son naturel épuré, embelli, orné, étalé enfin dans toute sa perfection. Si jamais il peut parvenir à faire des vers un peu plus difficilement, je prévois qu'il nous effacera tous tant que nous sommes.

Bruxelles, 17 Décembre, 1735.

§ 205. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Rollin.*

J'ai bien des grâces à vous rendre, monsieur, de l'agréable présent que vous m'avez fait du quatrième volume de votre histoire. Je l'ai lu, pour ainsi dire, tout d'une haleine, et avec une satisfaction qui n'a été interrompue en aucun endroit. Si le sentiment peut passer pour bon juge en ces matières, je puis dire qu'il n'y eut jamais difficulté plus mal fondée que celle que vous dites vous avoir été objectée sur la prétendue longueur des réflexions dont votre narration est quelquefois accompagnée, ni de plus mauvais conseil que celui qu'on vous a donné de les abréger. C'est vouloir retrancher de votre livre ce qui le distingue le plus utilement, et même le plus agréablement, de tant d'autres histoires dont le public se trouve inondé, et qui, dépouillées de l'instruction, qui doit être le but de l'écrivain et le fruit de sa lecture, méritent plutôt le nom de gazettes savantes que celui d'histoires.

Quelque nécessaires que ces réflexions soient aux jeunes gens, vous connoissez trop bien les hommes pour ne pas sentir combien elles le sont aux personnes avancées en âge, et qui passent même pour les plus raisonnables. La plupart lisent pour satisfaire leur curiosité, et pour pouvoir dire qu'ils ont lu. Trouverez-vous, même parmi les plus sensés, une demi-douzaine de lecteurs qui veuillent se donner le temps et la peine de méditer sur leur lecture; et quand ils se la donneroient, est-il sûr qu'ils soient capables de méditer, comme il faut, et où il faut? Les uns s'attacheront à un mot, ou à une expression qui ne leur aura pas plu. D'autres s'arrêteront à quelque point de chronologie, ou à quelque fait contesté par d'autres auteurs: et à peine dans le grand nombre, s'en trouve-t-il quelqu'un qui se mette en peine d'y chercher le véritable et l'unique objet de toute lecture sensée, qui est l'instruction. C'est pourtant pour le plus grand nombre que vous travaillez. Votre but n'est pas d'instruire ceux qui sont déjà instruits: et quand cela seroit, quelle satisfaction n'est-ce pas pour eux de se retrouver, pour ainsi dire, dans les réflexions d'un homme comme vous, et de s'assurer par cette conformité de la vérité des leurs? Ne faites donc point de difficulté, monsieur, de continuer comme vous avez commencé. La fonction du philosophe et celle de l'historien sont les mêmes: l'un cherche à s'instruire par les préceptes, l'autre par les exemples. Mais si ces exemples ne sont accompagnés de préceptes à propos, ils deviennent la plupart du temps inutiles, soit par la paresse, soit par l'incapacité, soit par le peu de loisir des lecteurs. C'est à vous de leur lever ces obstacles; et ils vous en seront d'autant plus obligés, que cette partie de votre ouvrage, qui est la plus utile, est en même temps la plus agréable et celle qui satisfait plus l'esprit: les réflexions mêlées et comme incorporées aux faits d'une manière si naturelle sont si éloignées de toute affectation, que, si on les en détachoit, il semble qu'elles laisseroient un vide dans votre narration. Ne croyez pas pourtant que mon intention, en vous écrivant ceci, soit de m'ériger avec vous en donneur de conseils. Je n'ai pas assez de témérité pour m'en croire capable; mais plein comme je le suis de la lecture que je viens d'achever, j'aurois cru me faire tort à moi-même, si je vous avois caché ma pensée sur ce qui m'a paru de plus important dans le plan que vous vous êtes fait, et sur ce qui m'a le plus charmé dans la manière dont vous l'avez exécuté. Je suis avec beaucoup de respect.

Bruxelles, 27 Août, 1732.

§ 206. *Lettre de J. B. Rousseau à M. du Lignon.*

Je ne vous ferai pas, monsieur, une longue dissertation sur les œuvres de La Motte, parce que, selon moi, elles n'en valent pas la peine. C'est un homme qui a assez de talent pour dire en rimes des choses médiocres et peu importantes; mais qui ne mérita jamais le nom de poëte, au jugement de ceux qui connoissent ce que c'est que la poésie, dont l'unique but est d'émouvoir, et de remuer le cœur. La route nouvelle dont votre ami lui fait un mérite, est justement celle de tous les auteurs qui n'ont point de génie; car si les anciens ont trouvé l'art d'exciter nos passions, de nous élever l'âme, de nous attacher et de nous lier, pour ainsi dire, avec les chaînes invisibles de la persuasion, pouvons-nous disconvenir que leur route ne soit pas la meilleure? Et lorsqu'un auteur, en suivant une route différente, ne fait que nous attiédir par une morale triviale, sèche et inanimée, ou par des dénombremens stériles et semblables à ceux d'un inventaire, il faut dire nécessairement que c'est lui qui s'est trompé, et qu'il a fait comme un voyageur qui, au lieu de suivre le chemin le plus sûr, en cherche un que personne ne connoît, et qui le mène directement à l'endroit opposé à celui où il vouloit aller. Si votre ami veut parler de bonne foi, je parie qu'il conviendra que l'on ne peut pas lire dix pages de suite du livre de la Motte, sans avoir envie de le quitter, et la raison de cela est que cet auteur n'a ni chaleur ni élévation, qu'il dit toujours les choses du même ton; qu'il n'y a aucune variété dans ses transitions, ni dans ses figures, et qu'enfin, quiconque a lu une de ses odes, les a toutes lues. Au reste, monsieur, quand je vous dis que les anciens sont nos véritables modèles, je ne prétends pas parler de tous les anciens, y en ayant parmi eux un très-grande quantité qui ne méritent aucune

louange, au lieu que, parmi nos modernes, nous pouvons en compter plusieurs qui sont en effet dignes de l'admiration qu'on a pour eux. Vous avez vu, par mes ouvrages, que je fais une grande différence entre Virgile et Lucain, et je conviens qu'un moderne qui se proposeroit d'imiter le dernier, en faisant un poëme épique, seroit aussi ridicule que celui qui voudroit faire des odes sur le modèle de celles de la Motte, qui, quoiqu'il se pique de n'imiter personne, est le plus grand plagiaire peut être que nous ayons, la plupart de ses expressions étant pillées ou de Racine, ou de M. Despréaux, ce qu'il me seroit aisé de vous faire voir, si nous lisions son livre ensemble ; et des pièces entières, comme sa cantate d'Ester, étant grossièrement copiées d'après les modernes ; ce que vous vérifierez vous-même, si vous jetez les yeux sur le chœur du troisième acte de la tragédie qui porte ce titre.

Je recevrai avec un sensible plaisir le Traité du Beau, et je vous promets de vous en dire mon petit sentiment sans vanité pour moi, sans flatterie pour l'auteur, et avec cette ingénuité que les honnêtes gens se doivent l'un à l'autre. Je suis avec toute la tendresse et toute la reconnoissance possible, mon cher monsieur....

Soleure, 5 Mars, 1712.

§ 207. *Lettre de J. B. Rousseau à M. Rollin.*

Je ne sais si je ne vous l'ai pas déjà dit, monsieur, mais je ne puis trop le redire : je regarde votre ouvrage non-seulement comme le meilleur modèle que nous ayons dans le genre historique, mais comme un corps de politique et de morale complet, et l'école la plus instructive où les princes et les particuliers puissent apprendre leurs devoirs. Que penseriez-vous de moi, après un témoignage, que vous ne sauriez, malgré toute votre modestie, vous refuser à vous-même, si je vous rendois le compte que vous me demandez de l'usage que je fais de ma solitude, et si je vous mettois à portée de comparer le frivole de mes occupations avec la solidité des vôtres ? il ne s'en est pourtant rien fallu que je n'aie succombé de moi même à la tentation de vous en faire voir un essai, en vous envoyant une ode que j'ai composée depuis quelques mois sur la paix : mais un petit sentiment de vanité, dont je ne suis pas encore absolument guéri, m'a fait craindre, je vous l'avoue, de l'exposer à des yeux comme les vôtres ; et la lecture de votre dernier volume achève de m'en ôter le courage.

J'ai mille fois éprouvé qu'une même lecture faisoit en moi deux effets contraires, celui d'échauffer mon génie, et de me faire en même temps tomber la plume des mains. Mais des mouvemens si opposés n'affectent que mon esprit : mon cœur n'en connoît qu'un seul pour ceux qui me les inspirent : c'est celui d'une affectueuse et inviolable estime, jointe à la vénération la plus parfaite ; et c'est avec ces sentimens que je suis pour toute ma vie.....

Bruxelles, 16 Novembre, 1735.

§ 208. *Lettre de Madame du Montier à sa Mère.*

Ma chère mère, j'avois dessein de vous écrire avant mon départ de Chambéry ; mais depuis l'arrivée de la reine il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette princesse a pour moi mille bontés, et n'a pas voulu que je la quittasse d'un moment. La princesse de Loraine, aujourd'hui reine de Sardaigne, est grande et bien faite : sans être belle, elle est extrêmement aimable. Un air de bonté répandu sur toute sa personne lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent : elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'elle admet à sa confidence ; et déjà je suis avec elle avec une aisance qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à un poste qui me fait mille jalouses.

Nous partîmes Jeudi dernier, par un assez beau temps pour la saison. Nous couchâmes dans un village appelé Aiguebelle : il fit le soir une petite pluie, et les gens du pays nous assurèrent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à Saint-Michel, nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles, et que l'on m'assuroit être magnifiques en comparaison de ceux qui devoient suivre : mais ce qui me surprit, ce fut de voir que la plupart des gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge, qu'ils appellent goître. Depuis St. Jean de Maurienne jusqu'à Saint-Michel, on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige. Nous étions dans des chemins

étroits, bordés de précipices et de cyprès. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain de sucre, qui étoit environnée de précipices. La reine me dit, en me serrant la main : " Ah ! ma " chère, le vilain pays." Elle trembloit de toutes ses forces, et je n'étois pas trop rassurée. Un faux pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eût envoyées à l'autre monde. Nous avions, pour nous rassurer, la vue d'une rivière dont les eaux font un bruit épouvantable et sont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées, à ce que me dit le marquis. Au milieu de ces horreurs, nous admirâmes une cascade naturelle de plus de deux cents pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillées ; car il en faut passer fort proche. Elle geloit en partie en tombant, ce qui produisoit mille figures qui, pénétrées des rayons du soleil, paroissoient peintes des couleurs les plus vives. Nous arrivâmes à Lunebourg, village situé au pied du mont Cénis, pénétrées de froid. Je ne puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie à la vue de ces pauvres gens ensevelis sous un habit et des bonnets de bure : ils ont à peine la figure de créatures raisonnables.

Le lendemain, il fallut passer le mont Cénis, dont je ne puis prononcer le nom sans frémir. Représentez-vous une montagne dont on n'aperçoit point le sommet, et qui paroît presque droite en quelques endroits : elle est toute couverte d'une neige, dans l'épaisseur de laquelle les voyageurs trouvent souvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne : des croix plantées d'espace en espace, indiquent cette route périlleuse dont on ne pourroit s'écarter sans risquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Nous étions portées, par des hommes, dans des espèces de chaises de bois, et comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur et l'ennui par la conversation. Cette route me parut bien longue, aussi-bien que la plaine. Nous nous réchauffâmes dans un hôpital qui est au milieu, et où l'on est obligé de garder les passans quand ils sont surpris de l'orage. Je croyois toucher à la fin de mes peines ; mais le plus difficile restoit à passer. Je ne trouve point de termes pour vous exprimer l'horreur de cette descente : le soleil s'y faisoit sentir avec une ardeur étonnante, et les femmes de notre suite qui n'avoient point de masque, en eurent le visage tout pelé. Ce soleil fond la neige tout le jour, et comme elle gêle pendant la nuit, on marche sur un miroir dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large : à droite, vous avez sur la tête des rochers que je serois tentée de croire plus vieux que le monde ; ils paroissent suspendus et prêts à vous écraser à chaque instant : à gauche ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrens qui du haut des rochers se précipitent dans les abîmes, font un si terrible bruit, qu'on ne peut s'entendre parler. Enfin nous sortîmes de ce terrible lieu, et arrivées au pied du mont dans un endroit qu'on nomme la Novalaise, nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un pays qui faisoit oublier l'hiver affreux qu'on venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du roi. La reine voulut fléchir un genou, et lui baiser la main ; mais il l'en empêcha et l'embrassa. On servit des rafraîchissemens, et la reine dit au roi, que la première grâce qu'elle lui demandoit, étoit l'assurance de ne plus repasser par le chemin qu'elle venoit de faire : le roi le lui promit en riant. Ce prince a la conversation fort amusante, et il sait se dépouiller à propos de sa grandeur. Enfin, nous venons d'arriver à Turin, et malgré ma fatigue, je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette ville, où l'on entre par une allée droite, bordée de grands arbres, qui a plus de six milles d'Italie, et qui est terminée d'un côté par la ville, et de l'autre par le château. Je ne vous parle point de la cérémonie du mariage et des fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences, qui me paroissent d'autant plus grandes, que je n'ai jamais rien vu.

Madame le Prince de Beaumont.

§ 209. *Lettre de Madame du Montier à la même.*

Je me trouvai l'année passée à la campagne, avec un bon religieux qui a plus de quatre-vingts ans : et voici ce qu'il me raconta.

Il fut mandé, il y a quarante ans, pour disposer à la mort un voleur de grand chemin : on l'enferma, avec le patient, dans une petite chapelle. Pendant qu'il

faisoit ses efforts pour l'exciter au repentir de son crime, il s'aperçut que cet homme étoit distrait et l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, pensez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu ? Et qui peut vous distraire d'une affaire, pour vous, de si grande importence ? Vous avez raison, mon père, lui dit le patient ; mais je ne puis m'ôter de l'esprit qu'il ne tiendroit qu'à vous de me sauver la vie ; et une telle pensée est bien capable de me donner des distractions. Comment m'y prendrois-je pour vous sauver la vie, répondit le religieux ? Et quand cela seroit en mon pouvoir, pourrois-je hasarder de le faire, et vous donner par-là occasion d'accumuler vos crimes ? S'il n'y a que cela qui vous arrête, répondit le patient, vous pouvez compter sur ma parole : j'ai vu le supplice de trop près pour m'y exposer de nouveau.

Le religieux fit ce que nous eussions fait, vous et moi en pareille occasion, il se laissa attendrir, et il ne fut plus question que de savoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient, n'étoit éclairée que par une fenêtre qui étoit proche du toit, et élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez, dit le criminel, qu'à mettre votre chaise sur l'autel, que nous pouvons transporter au pied du mur ; vous monterez sur la chaise, et moi sur vos épaules, d'où je pourrai gagner le toit. Le religieux se prêta à cette manœuvre, et resta ensuite tranquillement sur sa chaise, après avoir remis à sa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures, le bourreau, qui s'impatientoit, frappa à la porte et demanda au religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce soit un ange, répondit froidement le religieux, car, foi de prêtre, il est sorti par cette fenêtre. Le bourreau, qui perdoit à ce compte, après avoir demandé au religieux s'il se mocquoit de lui, courut avertir les juges : ils se transportèrent à la chapelle, où notre homme assis, leur montrant la fenêtre, les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par là, et que peu s'en étoit fallu qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un ange ; qu'au surplus si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les magistrats ne purent conserver leur gravité devant le sang-froid de ce bon homme : et ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirèrent. Vingt ans après, ce religieux passsant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit. Une façon de paysan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, et l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse ; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le mèneroit dans une ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le religieux se trouva fort embarrassé ; la curiosité avec laquelle cet homme l'avoit regardé lui donnoit des soupçons : mais considérant que s'il avoit quelque mauvais dessein, il ne lui seroit pas possible d'échapper de ses mains, il le suivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée, il aperçut la ferme dont le paysan lui avoit parlé ; et cet homme, qui en étoit le maître, dit, en entrant, à sa femme, de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la basse-cour, et de bien régaler son hôte. Pendant qu'on préparoit le souper, le paysan rentra suivi de huit enfans, à qui il dit : mes enfans, remerciez ce bon religieux : sans lui vous ne seriez pas au monde, ni moi non plus : il m'a sauvé la vie. Le religieux se rappela alors tous les traits de cet homme, et reconnut le voleur duquel il avoit favorisé l'évasion. Il fut accablé des caresses et des actions de grâces de la famille ; et lorsqu'il fut seul avec cet homme, il lui demanda par quel hasard il se trouvoit si bien établi. Je vous ai tenu ma parole, lui dit le voleur ; et déterminé à vivre en honnête homme, je vins, en demandant l'aumône, jusqu'à ce lieu, qui est celui de ma naissance ; j'entrai au service du maître de cette ferme, et ayant gagné les bonnes grâces de mon maître, par ma fidélité et mon attachement, il me fit épouser sa fille qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien : j'ai amassé quelque chose : vous pouvez disposer de moi et de tout ce qui m'appartient, et je mourrai content à présent que je vous ai vu, et que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le religieux lui dit qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu, puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée ; il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuser au paysan de rester quelques jours chez lui, où il fut traité comme un prince ; ensuite ce bon homme

le força de se servir au moins d'un de ses chevaux pour achever sa route, et ne voulut point le quitter qu'il ne fût sorti des chemins dangereux, qui sont en grand nombre dans ces quartiers.

Madame le Prince de Beaumont.

§ 210. *Lettre d'Usbek à Rica. Comparaison des Mœurs Asiatiques et des Mœurs Françoises.*

Les femmes de Perse sont plus belles que celles de France ; mais celles de France sont plus jolies. Il est difficile de ne point aimer les premières, et de ne se point plaire avec les secondes : les unes sont plus tendres et plus modestes, les autres sont plus gaies et plus enjouées.

Ce qui rend le sang si beau en Perse, c'est la vie réglée que les femmes y mènent : elles ne jouent ni ne veillent ; elles ne boivent point de vin, et ne s'exposent presque jamais à l'air. Il faut avouer que le sérail est plutôt fait pour la santé que pour les plaisirs : c'est une vie unie qui ne pique point ; tout s'y ressent de la subordination et du devoir : les plaisirs mêmes y sont graves et les joies sévères, et on ne les goûte presque jamais que comme des marques d'autorité et de dépendance.

Les hommes même n'ont pas en Perse la gaîté qu'ont les François ; on ne leur voit point cette liberté d'esprit et cet air content que je trouve ici dans tous les états et dans toutes les conditions.

C'est bien pis en Turquie, où l'on pourroit trouver des familles où, de père en fils, personne n'a ri depuis la fondation de la monarchie.

Cette gravité des Asiatiques vient du peu de commerce qu'il y a entre eux ; ils ne se voient que lorsqu'ils y sont forcés par la cérémonie. L'amitié, ce doux engagement du cœur, qui fait ici la douceur de la vie, leur est presque inconnue : ils se retirent dans leurs maisons où ils trouvent toujours une compagnie qui les attend ; de manière que chaque famille est pour ainsi dire isolée.

Un jour que je m'entretenois là-dessus avec un homme de ce pays-ci, il me dit : ce qui me choque le plus dans vos mœurs, c'est que vous êtes obligés de vivre avec des esclaves dont le cœur et l'esprit se sentent toujours de la bassesse de leur condition ; ces gens lâches affoiblissent en vous les sentimens de la vertu, que l'on tient de la nature, et ils les ruinent depuis l'enfance qu'ils vous obsèdent.

Car enfin, défaites-vous des préjugés : que peut-on attendre de l'éducation qu'on reçoit d'un misérable, qui fait consister son honneur à garder les femmes d'un autre, et s'enorgueillit du plus vil emploi qui soit parmi les hommes ; qui est méprisable par sa fidélité même, qui est la seule de ses vertus, parce qu'il y est porté par envie, par jalousie et par désespoir ; qui brûlant de se venger des deux sexes dont il est le rebut, consent à être tyrannisé par le plus fort, pourvu qu'il puisse désoler le plus foible ; qui tirant de son imperfection, de sa laideur et de sa difformité, tout l'éclat de sa condition, n'est estimé que parce qu'il est indigne de l'être ; qui enfin, rivé pour jamais à la porte où il est attaché, plus dur que les gonds et les verroux qui la tiennent, se vante de cinquante ans de vie dans ce poste indigne, où chargé de la jalousie de son maître, il a exercé toute sa bassesse.

Montesquieu.

§ 211. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Dispute sur Homère.*

Le café est très en usage à Paris ; il y a un grand nombre de maisons publiques où on le distribue. Dans quelques-unes de ces maisons on dit des nouvelles, dans d'autres on joue aux échecs. Il y en a une où l'on apprête le café de telle manière, qu'il donne de l'esprit à ceux qui en prennent : au moins, de tous ceux qui en sortent, il n'y a personne qui ne croie qu'il en a quatre fois plus que lorsqu'il y est entré.

Mais ce qui me choque de ces beaux esprits, c'est qu'ils ne se rendent pas utiles à leur patrie, et qu'ils amusent leurs talens à des choses puériles. Par exemple, lorsque j'arrivai à Paris, je les trouvai échauffés sur une dispute la plus mince qui se puisse imaginer ; il s'agissoit de la réputation d'un vieux poëte Grec, dont, depuis deux mille ans, on ignore la patrie, aussi-bien que le temps de sa mort. Les deux partis avouoient que c'étoit un poëte excellent : il n'étoit question que du plus ou du moins de mérite qu'il falloit lui attribuer. Chacun en vouloit donner le taux. Mais parmi ces distributeurs de réputation, les uns faisoient meilleur poids que les au-

tres : voilà la querelle. Elle étoit bien vive ; car on se disoit cordialement de part et d'autre des injures si grossières, on faisoit des plaisanteries si amères, que je n'admirois pas moins la manière de disputer que le sujet de la dispute. Si quelqu'un, disois-je en moi-même, étoit assez étourdi pour aller devant un de ces défenseurs du poëte Grec, attaquer la réputation de quelque honnête citoyen, il ne seroit pas mal relevé ; et je crois que ce zèle si délicat sur la réputation des morts, s'embraseroit bien pour défendre celle des vivans. Mais, quoi qu'il en soit, ajoutois-je, Dieu me garde de m'attirer jamais l'inimitié des censeurs de ce poëte, que le séjour de deux mille ans dans le tombeau n'a pu garantir d'une haine si implacable ! Ils frappent à présent des coups en l'air ; mais que seroit-ce si la fureur étoit animée par la présence de l'ennemi !

Ceux dont je viens de parler disputent en langue vulgaire ; et il faut les distinguer d'une autre sorte de disputeurs, qui se servent d'une langue barbare qui semble ajouter quelque chose à la fureur et à l'opiniâtreté des combattans. Il y a des quartiers où l'on voit une mêlée noire et épaisse de ces sortes de gens : ils se nourrissent de distinctions ; ils vivent de raisonnemens obscurs et de fausses conséquences. Ce métier où l'on devroit mourir de faim, ne laisse pas de rendre. On a vu une nation entière chassée de son pays, traverser les mers pour s'établir en France, n'apportant avec elle pour parer aux nécessités de la vie, qu'un redoutable talent pour la dispute. Adieu.

Montesquieu.

§ 212. *Lettre d'Usbek au même. Sotte Vanité des Hommes.*

Il y a en France trois sorte d'états, l'église, l'épée et la robe. Chacun a un mépris souverain pour les deux autres : tel, par exemple, que l'on devroit mépriser, parce qu'il est un sot, ne l'est souvent que parce qu'il est homme de robe.

Il n'y a pas jusqu'aux plus vils artisans qui ne disputent sur l'excellence de l'art qu'ils ont choisi : chacun s'élève au-dessus de celui qui est d'une condition différente, à proportion de l'idée qu'il s'est faite de la supériorité de la sienne.

Les hommes ressemblent tous, plus ou moins, à cette femme de la province d'Erivan, qui ayant reçu quelque grâce d'un de nos monarques, lui souhaita mille fois, dans les bénédictions qu'elle lui donna, que le ciel le fit gouverneur d'Erivan.

J'ai lu dans une relation, qu'un vaisseau François ayant relâché à la côte de Guinée, quelques hommes de l'équipage voulurent aller à terre acheter quelques moutons. On les mena au roi, qui rendoit la justice à ses sujets sous un arbre ; il étoit sur son trône, c'est-à-dire sur un morceau de bois, aussi fier que s'il eût été assis sur celui du grand Mogol ; il avoit trois ou quatre gardes avec des piques de bois ; un parasol, en forme de dais, le couvroit de l'ardeur du soleil ; tous ses ornemens, et ceux de la reine sa femme, consistoient en leur peau noire et quelques bagues. Ce prince, plus vain encore que misérable, demanda à ces étrangers si on parloit beaucoup de lui en France. Il croyoit que son nom devoit être porté d'un pôle à l'autre ; et à la différence de ce conquérant de qui on a dit qu'il avoit fait taire toute la terre, il croyoit, lui, qu'il devoit faire parler tout l'univers.

Quand le Kan de Tartarie a dîné, un héraut crie que tous les princes de la terre peuvent aller dîner, si bon leur semble ; et ce barbare, qui ne mange que du lait, qui n'a pas de maison, qui ne vit que de brigandage, regarde tous les rois du monde comme ses esclaves, et les insulte régulièrement deux fois par jour.

Paris, 1713.

Montesquieu.

§ 213. *Lettre de Rica à Usbek. L'Alchimiste.*

Hier matin, comme j'étois au lit, j'entendis frapper rudement à ma porte, qui fut soudain ouverte ou enfoncée, par un homme avec qui j'avois lié quelque société, et qui me parut tout hors de lui-même.

Son habillement étoit beaucoup plus que modeste ; sa perruque de travers n'avoit pas même été peignée ; il n'avoit pas eu le temps de faire recoudre son pourpoint noir ; et il avoit renoncé pour ce jour-là aux sages précautions avec lesquelles il avoit coutume de déguiser le délabrement de son équipage.

Levez-vous, me dit-il, j'ai besoin de vous tout aujourd'hui, j'ai mille emplètes

à faire, et je serai bien aise que ce soit avec vous : il faut premièrement que nous allions rue Saint-Honoré, parler à un notaire qui est chargé de vendre une terre de cinq mille livres ; je veux qu'il m'en donne la préférence. En venant ici, je me suis arrêté un moment au faubourg Saint-Germain, où j'ai loué un hôtel deux mille écus, et j'espère passer le contrat aujourd'hui.

Dès que je fus habillé, ou peu s'en fallut, mon homme me fit précipitamment descendre. Commençons, dit-il, par acheter un carrosse, et établissons l'équipage. En effet, nous achetâmes non seulement un carrosse, mais encore pour cent mille francs de marchandises en moins d'une heure : tout cela se fit promptement, parce que mon homme ne marchandoit rien et ne compta jamais ; aussi ne déplaça-t-il pas. Je rêvois sur tout ceci ; et quand j'examinois cet homme, je trouvois en lui une complication singulière de richesse et de pauvreté ; de manière que je ne savois que croire. Mais enfin je rompis le silence, et le tirant à part, je lui dis : Monsieur, qui est ce qui paiera tout cela ? Moi, dit-il : venez dans ma chambre, je vous montrerai des trésors immenses, et des richesses enviées des plus grands monarques ; mais elles ne le seront pas de vous qui les partagerez toujours avec moi. Je le suis. Nous grimpons à son cinquième étage, et, par une échelle que nous guindons, à un sixième, qui étoit un cabinet ouvert aux quatre vents, dans lequel il n'y avoit que deux ou trois douzaines de bassins de terre remplis de diverses liqueurs. Je me suis levé de grand matin, me dit-il, et j'ai fait d'abord ce que j'ai fait depuis vingt-cinq ans, qui est d'aller visiter mon œuvre : j'ai vu que le grand jour étoit venu, qui devoit me rendre plus riche qu'homme qui soit sur la terre. Voyez-vous cette liqueur vermeille ? elle a à présent toutes les qualités que les philosophes demandent pour faire la transmutation des métaux. J'en ai tiré ces grains que vous voyez, qui sont de vrai or par leur couleur, quoique un peu imparfaits par leur pesanteur. Ce secret que Nicolas Flamel trouva, mais que Raimond Lulle et un million d'autres, cherchèrent toujours, est venu jusqu'à moi, et je me trouve aujourd'hui un heureux adepte. Fasse le ciel que je ne me serve de tant de trésors qu'il m'a communiqués, que pour sa gloire.

Je sortis et je descendis, ou plutôt je me précipitai par cet escalier, transporté de colère, et laissai cet homme si riche dans son hôpital. Adieu, mon cher Usbec, j'irai te voir demain, et si tu veux, nous reviendrons ensemble à Paris.

Montesquieu.

§ 214. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Agrémens et Utilité de l'Etude du Monde.*

Ceux qui aiment à s'instruire, ne sont jamais oisifs. Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner : j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée : tout m'intéresse, tout m'étonne : je suis comme un enfant, dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croiras pas peut-être : nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gaîté naturelle de Rica, qui fait qu'il recherche tout le monde, et qu'il en est également recherché. Notre air étranger n'offense plus personne ; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse ; car les François n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gaîté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

Etranger que j'étois, je n'avois rien de mieux à faire que d'étudier cette foule de gens qui y abordoient sans cesse, et qui me présentoient toujours quelque chose de nouveau. J'y remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut ; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi ; de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que dans un grand cercle nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations à elles-mêmes : vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse ;

mais je vous supplie d'agréer que je vous fasse quelques questions ; car je m'ennuie de n'être au fait de rien, et de vivre avec des gens que je ne saurois démêler. Mon esprit travaille depuis deux jours : il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné deux cents fois la torture, et je ne les devinerois de mille ans : ils me sont plus invisibles que les femmes de notre grand monarque. Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, et je vous instruirai de tout ce que vous souhaiterez ; d'autant mieux que je vous crois homme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance.

Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres, qu'on me dit être d'un accès si difficile ? Il faut bien que ce soit un homme de qualité ; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité ; et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger ; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les nations ; je ne lui trouve point de celle-là. Est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres ? Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier : il est autant au dessus des autres par ses richesses, qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance ; il auroit la meilleure table de Paris, s'il pouvoit se résoudre à ne jamais manger chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez ; mais il excelle par son cuisinier : aussi n'en est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tout aujourd'hui.

Et ce gros homme vêtu de noir, lui dis-je, que cette dame a fait placer auprès d'elle, comment a-t-il un habit si lugubre avec un air si gai et un teint si fleuri ? Il sourit gracieusement dès qu'on lui parle ; sa parure est plus modeste, mais plus arrangée que celle de vos femmes. C'est, me répondit-il, un prédicateur, et de plus un directeur. Tel que vous le voyez, il en sait plus que les maris : il connoît le foible des femmes : elles savent aussi qu'il a le sien. Il me semble, dis-je, qu'on le distingue beaucoup, et qu'on a de grands égards pour lui. Comment ! si on le distingue ! C'est un homme nécessaire : Il fait la douceur de la vie retirée : petit conseils, soins officieux, visites marquées : il dissipe un mal de tête mieux qu'homme du monde, il est excellent.

Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces et a un langage différent des autres ; qui n'a pas d'esprit pour parler, mais qui parle pour avoir de l'esprit ? C'est, me répondit-il, un poëte, et le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont ; cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire, presque toujours les plus ridicules de tous les hommes ; aussi ne les épargne-t-on point ; on verse sur eux le mépris à pleines mains. La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison ; il y est bien reçu du maître et de la maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentent à l'égard de personne. Il fit leur épithalame lorsqu'ils se marièrent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie ; car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit.

Vous ne le croiriez pas peut-être, ajouta t-il, entêté comme vous êtes des préjugés de l'orient : il y a parmi nous des mariages heureux, et des femmes dont la vertu est un gardien sévère. Les gens dont nous parlons, goûtent entre eux une paix qui ne peut être troublée ; ils sont aimés et estimés de tout le monde : il n'y a qu'une chose, c'est que leur bonté naturelle leur fait recevoir chez eux toute sorte de monde ; ce qui fait qu'ils ont quelquefois mauvaise compagnie. Ce n'est pas que je les désapprouve ; il faut vivre avec les hommes tels qu'ils sont : les gens qu'on dit être de si bonne compagnie, ne sont souvent que ceux dont les vices sont plus rafinés ; et peut-être en est-il comme des poisons dont les plus subtils sont aussi les plus dangereux.

Et ce vieux homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin ? je l'ai pris d'abord pour un étranger : car outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, et n'approuve pas votre gouvernement. C'est un vieux guerrier, me dit il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs, par la longueur de ses exploits. Il ne peut souffrir que la France ait gagné de batailles où il ne se soit pas trouvé, ou qu'on vante un siége où il n'ait pas monté à la tranchée ; il se croit si nécessaire à notre histoire, qu'il s'imagine

qu'elle finit où il a fini ; il regarde quelques blessures qu'il a reçues, comme la dissolution de la monarchie; et, à la différence de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit au contraire que du passé, et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites ; il respire dans les temps qui se sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux. Mais pourquoi, dis je, a-t-il quitté le service ? Il ne l'a point quitté, me répondit-il, mais le service l'a quité : on l'a employé dans une petite place, où il racontera ses aventures le reste de ses jours ; mais il n'ira jamais plus loin, le chemin des honneurs lui est fermé. Et pourquoi, lui dis-je ? Nous avons une maxime en France, me répondit-il, c'est de n'élever jamais les officiers dont la patience a langui dans les emplois subalternes : nous les regardons comme des gens dont l'esprit est retréci dans les détails, et qui par l'habitude des petites choses, sont devenus incapables des plus grandes. Nous croyons qu'un homme qui n'a pas les qualités d'un général à trente ans, ne les aura jamais ; que celui qui n'a pas ce coup d'œil qui montre tout d'un coup un terrain de plusieurs lieues dans toutes ses situations différentes, cette présence d'esprit qui fait que dans une victoire l'on se sert de tous ses avantages, et dans un échec de de toutes ses ressources, n'acquerra jamais ces talens. C'est pour cela que nous avons des emplois brillans pour ces hommes grands et sublimes, que le ciel a partagés non-seulement d'un cœur, mais aussi d'un génie héroïque ; et des emplois subalternes pour ceux dont les talens le sont aussi. De ce nombre sont ces gens qui ont vieilli dans une guerre obscure : ils ne réussissent tout au plus qu'à faire ce qu'ils ont fait toute leur vie; et il ne faut point commencer à les charger dans le temps qu'ils s'affoiblissent.

Un moment après la curiosité me reprit, et je lui dis : Je m'engage à ne plus vous faire de questions, si vous voulez encore souffrir celle-ci. Qui est ce grand jeune homme qui a des cheveux, peu d'esprit et tant d'impertinence ? D'où vient qu'il parle plus haut que les autres, et se sait si bon gré d'être au monde ? C'est un homme à bonnes fortunes, me répondit-il. A ces mots des gens entrèrent, d'autres sortirent ; on se leva ; quelqu'un vint parler à mon gentilhomme et je restai aussi peu instruit qu'auparavant. Mais un moment après, je ne sais par quel hasard, ce jeune homme se trouva auprès de moi, et m'adressant la parole : il fait beau, voudriez-vous, monsieur, faire un tour dans le parterre ? Je lui répondis le plus civilement qu'il me fut possible, et nous sortîmes ensemble. Je suis venu à la campagne, me dit-il, pour faire plaisir à la maîtresse de la maison, avec laquelle je ne suis pas mal. Il y a bien certaine femme dans le monde qui ne sera pas de bonne humeur, mais qu'y faire ? Je vois les plus jolies femmes de Paris, mais je ne me fixe pas à une, et je leur en donne bien à garder : car entre vous et moi je ne vaux pas grand'chose. Apparemment, monsieur, lui dis-je, que vous avez quelque charge ou quelque emploi qui vous empêche d'être plus assidu auprès d'elles. Non, monsieur, je n'ai d'autre emploi que de faire enrager un mari, ou désespérer un père : j'aime à alarmer une femme qui croit me tenir, et la mettre à deux doigts de sa perte. Nous sommes quelques jeunes gens qui partageons ainsi Paris, et l'intéressons à nos moindres démarches. A ce que je comprends, lui dis-je, vous faites plus de bruit que le guerrier le plus valeureux, et vous êtes plus considéré qu'un grave magistrat. Si vous étiez en Perse, vous ne jouiriez pas de tous ces avantages ; vous deviendriez plus propre à garder nos dames qu'à leur plaire. Le feu me monta au visage ; et je crois que, pour peu que j'eusse parlé, je n'aurois pu m'empêcher de le brusquer.

Que dis-tu d'un pays où l'on tolère de pareilles gens, et où l'on laisse vivre un homme qui fait un tel métier ? où l'infidélité, la trahison, le rapt, la perfidie et l'injustice conduisent à la considération ? où l'on estime un homme parce qu'il ôte une fille à son père, une femme à son mari, et trouble les sociétés les plus douces et les plus saintes ? Heureux les enfans d'Hali, qui défendent leurs familles de l'opprobre et de la séduction ! La lumière du jour n'est pas plus pure que le feu qui brûle dans le cœur de nos femmes : nos filles ne pensent qu'en tremblant au jour qui doit les priver de cette vertu qui les rend semblables aux anges et aux puissances incorporelles. Terre natale et chérie, sur qui le soleil jette ses premiers regards, tu n'es point souillée par les crimes hor-

ribles qui obligent cet astre à se cacher, dès qu'il paroît, dans le noir occident.

Montesquieu.

§ 215. *Lettre de Rica à Usbek. Ridicule de quelques Femmes.*

J'étois l'autre jour dans une société où je me divertis assez bien. Il y avoit là des femmes de tous les âges : une de quatre-vingts ans, une de soixante, une de quarante, qui avoit une nièce de vingt à vingt-deux. Un certain instinct me fit approcher de cette dernière, et elle me dit à l'oreille : que dites-vous de ma tante, qui à son âge veut avoir des amans, et fait encore la jolie ? Elle a tort, lui dis-je, c'est un dessein qui ne convient qu'à vous. Un moment après je me trouvai auprès de sa tante, qui me dit : que dites-vous de cette femme, qui a pour le moins soixante ans, qui a passé aujourd'hui plus d'une heure à sa toilette ? C'est du temps perdu, lui dis-je, et il faut avoir vos charmes pour devoir y songer. J'allai à cette malheureuse femme de soixante ans, et la plaignois dans mon âme, lorsqu'elle me dit à l'oreille : y a-t-il rien de si ridicule ? voyez cette femme qui a quatre-vingts ans, et qui met des rubans couleur de feu : elle veut faire la jeune, et elle y réussit, car cela approche de l'enfance. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, ne sentirons-nous jamais que le ridicule des autres ? C'est peut-être un bonheur, disois-je ensuite, que nous trouvions des consolations dans les foiblesses d'autrui. Cependant, j'étois en train de me divertir, et je dis : nous avons assez monté, descendons à présent, et commençons par la vieille qui est au sommet. Madame, vous ressemblez si fort à cette dame à qui je viens de parler de vous, qu'il semble que vous soyez deux sœurs ; je vous crois à peu près du même âge. Vraiment, monsieur, me dit elle, lorsque l'une mourra, l'autre devra avoir grand'peur : je ne crois pas qu'il y ait d'elle à moi deux jours de différence. Quand je tins cette femme décrépite, j'allai à celle de soixante ans. Il faut madame, que vous décidiez un pari que j'ai fait : j'ai gagé que cette dame et vous, lui montrant la femme de quarante ans, étiez de même âge. Ma foi, dit-elle, je ne crois pas qu'il y ait six mois de différence. Bon ! m'y voilà ; continuons. Je descendis encore, et j'allai à la femme de quarante ans. Madame, faites-moi la grâce de me dire si c'est pour rire que vous appelez cette demoiselle qui est à l'autre table, votre nièce ? Vous êtes aussi jeune qu'elle ; elle a même dans le visage quelque chose de passé, que vous n'avez certainement pas ; et ces couleurs vives qui paroissent sur votre teint..... Attendez, me dit-elle, je suis sa tante ; mais sa mère avoit pour le moins vingt-cinq ans plus que moi, nous n'étions pas du même lit : j'ai ouï dire à feu ma sœur que sa fille et moi naquîmes la même année. Je le disois bien, madame, et je n'avois pas tort d'être étonné.

Mon cher Usbek, les femmes qui se sentent finir d'avance, par la perte de leurs agrémens, voudroient reculer vers la jeunesse. Eh ! comment ne chercheroient-elles pas à tromper les autres? Elles font tous leurs efforts pour se tromper elles-mêmes, et se dérober à la plus affligeante de toutes les idées.

Montesquieu.

§ 216. *Lettre de Rica à Usbek. Moyen pour suppléer à l'Esprit qu'on n'a pas.*

J'étois ce matin dans ma chambre qui, comme tu sais, n'est séparée des autres que par une cloison fort mince, et percée en plusieurs endroits, en sorte qu'on entend tout ce qui se dit dans la chambre voisine. Un homme qui se promenoit à grands pas, disoit à un autre : je ne sais ce que c'est ; mais tout se tourne contre moi : il y a plus de trois jours que je n'ai rien dit qui m'ait fait honneur ; et je me suis trouvé confondu pêle-mêle dans toutes les conversations, sans qu'on ait fait la moindre attention à moi, et qu'on m'ait deux fois adressé la parole. J'avois préparé quelques saillies pour relever mon discours ; jamais on n'a voulu souffrir que je les fisse venir ; j'avois un conte fort joli à faire, mais à mesure que j'ai voulu l'approcher, on l'a esquivé comme si on l'avoit fait exprès ; j'ai quelques bons mots, qui depuis quatre jours vieillissent dans ma tête, sans que j'en aie pu faire le moindre usage. Si cela continue, je crois qu'à la fin je serai un sot ; il semble que ce soit mon étoile, et que je ne puisse m'en dispenser. Hier, j'avois espéré de briller avec trois ou quatre vieilles femmes qui certainement ne m'en imposent point, et je voulois dire les plus jolies choses du monde; je fus plus d'un quart-d'heure à diriger

ma conversation ; mais elles ne tinrent jamais un propos suivi, et elles coupèrent, comme des parques fatales, le fil de tous mes discours. Veux-tu que je te dise ? la réputation de bel esprit coûte bien à soutenir. Je ne sais comment tu as fait pour y parvenir. Il me vient une pensée, reprit l'autre : travaillons de concert à nous donner de l'esprit ; associons-nous pour cela. Chaque jour nous nous dirons de quoi nous devons parler ; et nous nous secourrons si bien, que si quelqu'un vient nous interrompre au milieu de nos idées, nous l'attirerons nous-mêmes ; et s'il ne veut pas venir de bon gré, nous lui ferons violence. Nous conviendrons des endroits où il faudra approuver, de ceux où il faudra sourire, des autres où il faudra rire tout à fait et à gorge déployée. Tu verras que nous donnerons le ton à toutes les conversations, et qu'on admirera la vivacité de notre esprit et le bonheur de nos reparties. Nous nous protégerons par des signes de tête mutuels. Tu brilleras aujourd'hui, demain tu seras mon second. J'entrerai avec toi dans une maison, et je m'écrierai, en te montrant : il faut que je vous dise une réponse bien plaisante que monsieur vient de faire à un homme que nous avons trouvé dans la rue. Et je me tournerai vers toi : il ne s'y attendoit pas, il a été bien étonné. Je réciterai quelques-uns de mes vers et tu diras : j'y étois quand il les fit : c'étoit dans un souper, et il ne rêva pas un moment. Souvent même nous nous raillerons toi et moi, et l'on dira : Voyez comme ils s'attaquent, comme ils se défendent : ils ne s'épargnent pas ; voyons comme il sortira de là ; à merveilles ; quelle présence d'esprit ! voilà une véritable bataille. Mais on ne dira pas que nous nous étions escarmouchés la veille. Il faudra acheter de certains livres, qui sont des recueils de bons mots, composés à l'usage de ceux qui n'ont point d'esprit et qui en veulent contrefaire ; tout dépend d'avoir des modèles. Je veux qu'avant six mois nous soyons en état de tenir une conversation d'une heure, toute remplie de bons mots. Mais il faudra avoir une attention, c'est de soutenir leur fortune : ce n'est pas assez de dire un bon mot, il faut le répandre et le semer partout, sans cela autant de perdu ; et je t'avoue qu'il n'y a rien de si désolant que de voir une jolie chose qu'on a dite, mourir dans l'oreille d'un sot qui l'entend. Il est vrai que souvent il y a une compensation, et que nous disons aussi bien des sottises qui paroissent incognito, et c'est la seule chose qui peut nous consoler dans cette occasion. Voilà, mon cher, le parti qu'il nous faut prendre. Fais ce que je te dirai, et je te promets avant six mois une place à l'académie : c'est pour te dire que le travail ne sera pas long ; car pour lors tu pourras renoncer à ton art ; tu seras homme d'esprit malgré que tu en aies. On remarque en France, que dès qu'un homme entre dans une compagnie, il prend d'abord ce qu'on appelle l'esprit du corps : tu feras de même, et je ne crains pour toi que l'embarras des applaudissemens.

Montesquieu.

§ 217. *Lettre de Rica à Usbek. Manie qu'ont les Hommes de toujours louer le Temps passé.*

J'étois l'autre jour dans une maison, où il y avoit un cercle de gens de toute espèce : je trouvai la conversation occupée par deux vieilles femmes qui avoient en vain travaillé tout le matin à se rajeunir. Il faut avouer, disoit une d'entre elles, que les hommes d'aujourd'hui sont bien différens de ceux que nous voyions dans notre jeunesse : ils étoient polis, gracieux, complaisans ; mais à présent je les trouve d'une brutalité insupportable. Tout est changé, dit alors un homme qui paroissoit accablé de goutte : le temps n'est plus comme il étoit : il y a quarante ans tout le monde se portoit bien, on marchoit, on étoit gai, on ne demandoit qu'à rire et à danser : à présent, tout le monde est d'une tristesse insupportable. Un moment après, la conversation tourna du côté de la politique. Morbleu, dit un seigneur, l'état n'est plus gouverné : trouvez-moi à présent un ministre comme M. Colbert ; je le connoissois beaucoup ce monsieur Colbert ; il étoit de mes amis ; il me faisoit toujours payer de mes pensions avant qui que ce fût : le bel ordre qui régnoit alors dans les finances ! Tout le monde étoit à son aise, mais aujourd'hui je suis ruiné. Monsieur, dit pour lors un ecclésiastique, vous parlez là du temps le plus miraculeux de notre invincible monarque : et y a-t-il rien de si grand que ce qu'il faisoit alors pour détruire l'hérésie ? Et

comptez-vous pour rien l'abolition des duels? dit d'un air content un autre homme qui n'avoit pas encore parlé. La remarque est judicieuse, me dit quelqu'un à l'oreille : cet homme est charmé d l'édit ; et il l'observe si bien, qu'il y a six mois qu'il reçut cent coups de bâton pour ne pas le violer.

Il me semble, Usbek, que nous ne jugeons jamais des choses que par un retour secret que nous faisons sur nous-mêmes. Je ne suis pas surpris que les nègres peignent le diable d'une blancheur éblouissante et leurs dieux noirs comme du charbon.

Mon cher Usbek, quand je vois des hommes qui rampent sur un atôme, c'est à dire la terre, qui n'est qu'un point dans l'univers, se proposer directement pour modèles de la providence, je ne sais comment accorder tant d'extravagance avec tant de petitesse.

Montesquieu.

§ 218. *Lettre de Rica à N***. L'Académie Françoise.*

J'ai ouï parler d'une espèce de tribunal, qu'on appelle l'académie Françoise. Il n'y en a point de moins respecté dans le monde ; car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre.

Il y a quelque temps que, pour fixer son autorité, il donna un code de ses jugemens. Cet enfant de tant de pères étoit presque vieux quand il naquit ; et quoiqu'il fût légitime, un bâtard qui avoit déjà paru l'avoit presque étouffé dans sa naissance.

Ceux qui le composent n'ont d'autres fonctions que de jaser sans cesse : l'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel ; et sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la fureur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus. Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses : tant de bouches ne parlent presque que par exclamation ; ses oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et l'harmonie. Pour les yeux il n'en est pas question ; il semble qu'il soit fait pour parler et non pas pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds ; car le temps, qui est son fléau, l'ébranle à tous les instans et détruit tout ce qu'il a fait. On a dit autrefois que ses mains étoient avides : je ne t'en dirai rien ; et je laisse décider cela à ceux qui le savent mieux que moi.

Voilà des bizarreries que l'on ne voit point dans notre Perse. Nous n'avons pas l'esprit porté à ces établissemens singuliers et bizarres ; nous cherchons toujours la nature dans nos coutumes simples et nos manières naïves.

Montesquieu.

§ 219. *Lettre d'Usbek à Rica. Fausses Idées de Grandeur.*

Il y a quelques jours qu'un homme de ma connoissance me dit : Je vous ai promis de vous produire dans les bonnes maisons de Paris, je vous mène à présent chez un grand seigneur qui est un des hommes du royaume qui représente le mieux.

Que veut dire cela, monsieur ? Est-ce qu'il est plus poli, plus affable que les autres ? Non, me dit-il. Ah ! j'entends : il fait sentir à tous les instans la supériorité qu'il a sur tous ceux qui l'approchent. Si cela est, je n'ai que faire d'y aller : je la lui passe tout entière, et je prends condamnation.

Il fallut pourtant marcher : et je vis un petit homme si fier ; il prit une prise de tabac avec tant de hauteur, il se moucha si impitoyablement, il cracha avec tant de flegme, il caressa ses chiens d'une manière si offensante pour les hommes, que je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ah ! bon Dieu ! dis-je en moi-même, si lorsque j'étois à la cour de Perse, je représentois ainsi, je représentois un grand sot ! Il auroit fallu, Rica, que nous eussions eu un bien mauvais naturel, pour aller faire cent petites insultes à des gens qui venoient tous les jours chez nous nous témoigner leur bienveillance. Ils savoient bien que nous étions au-dessus d'eux ; et s'ils l'avoient ignoré, nos bienfaits le leur auroient appris chaque jour. N'ayant rien à faire pour nous faire respecter, nous faisions tout pour nous rendre aimables : nous nous communiquions aux plus petits ; au milieu des grandeurs, qui endurcissent toujours, ils nous trouvoient sensibles ; ils ne voyoient que notre cœur au-dessus d'eux ; nous descendions jusqu'à leurs besoins. Mais lorsqu'il falloit soutenir la majesté du prince dans les cérémonies publiques, lorsqu'il falloit faire respecter la nation aux étrangers, lorsqu'enfin dans

les occasions périlleuses il falloit animer les soldats, nous remontions cent fois plus haut que nous n'étions descendus, nous ramenions la fierté sur notre visage, et l'on trouvoit quelquefois que nous représentions assez bien.

Montesquieu.

§ 220. *Lettre de Rica à Usbek. Mœurs des Espagnols.*

Je t'envoie la copie d'une lettre qu'un François, qui est en Espagne, a écrite ici : je crois que tu seras bien aise de la voir.

Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal ; et je vis parmi des peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls François l'honneur de les haïr.

La gravité est le caractère brillant des deux nations : elle se manifeste principalement de deux manières : par les lunettes et par la moustache

Les lunettes font voir démonstrativement que celui qui les porte est un homme consommé dans les sciences, et enseveli dans de profondes lectures, à un tel point, que sa vue en est affoiblie : et tout nez qui en est orné ou chargé, peut passer, sans contredit, pour le nez d'un savant.

Quant à la moustache, elle est respectable par elle-même, et indépendamment des conséquences ; quoiqu'on ne laisse pas d'en tirer quelquefois de grandes utilités pour le service du prince et l'honneur de la nation, comme le fit bien voir un fameux général Portugais dans les Indes (*Jean de Castro*) ; car, se trouvant avoir besoin d'argent, il se coupa une de ses moustaches, et envoya demander aux habitans de Goa vingt mille pistoles sur ce gage ; elles lui furent prêtées d'abord ; et dans la suite il retira sa moustache avec honneur.

On conçoit aisément que des peuples graves et flegmatiques, comme ceux-là, peuvent avoir de l'orgueil : aussi en ont ils. Ils le fondent ordinairement sur deux choses bien considérables. Ceux qui vivent dans le continent de l'Espagne et du Portugal se sentent le cœur extrêmement élevé, lorsqu'ils sont ce qu'ils appellent de vieux chrétiens ; c'est-à-dire, de ceux qui, dans ces derniers siecles, ont embrassé la religion chrétienne. Ceux qui sont dans les Indes ne sont pas moins flattés, lorsqu'ils considèrent qu'ils ont le sublime mérite d'être, comme ils le disent, hommes de chair blanche. Il n'y a jamais eu dans le sérail du Grand-Seigneur, de Sultane si orgueilleuse de sa beauté, que le plus vieux et le plus vilain mâtin ne l'est de la blancheur olivâtre de son teint, lorsqu'il est dans une ville du Mexique, assis sur sa porte, les bras croisés. Un homme de cette conséquence, une créature si parfaite ne travailleroit pas pour tous les trésors du monde, et ne se résoudroit jamais, par une vile et mécanique industrie, de compromettre l'honneur et la dignité de sa peau.

Car il faut savoir que lorsqu'un homme a un certain mérite en Espagne, comme, par exemple, quand il peut ajouter aux qualités dont je viens de parler, celle d'être le propriétaire d'une grande épée, ou d'avoir appris de son père l'art de faire jurer une discordante guitare, il ne travaille plus : son honneur s'intéresse au repos de ses membres. Celui qui reste assis dix heures par jour obtient précisément la moitié plus de considération qu'un autre qui n'en reste que cinq, parce que c'est sur les chaises que la noblesse s'acquiert.

Mais, quoique ces invincibles ennemis du travail fassent parade d'une tranquillité philosophique, ils ne l'ont pourtant pas dans le cœur ; car ils sont toujours amoureux. Ils sont les premiers hommes du monde pour mourir de langueur sous la fenêtre de leurs maîtresses ; et tout Espagnol qui n'est pas enrhumé ne sauroit passer pour galant.

Ils sont premièrement dévots et secondement jaloux. Ils se garderont bien d'exposer leurs femmes aux entreprises d'un soldat criblé de coups, ou d'un magistrat décrépit ; mais ils les enfermeront avec un gros moine.

Ils permettent à leurs femmes de paroître avec le sein découvert ; mais ils ne veulent pas qu'on leur voie le talon, et qu'on les surprenne par le bout du pied.

Ils ont de petites politesses, qui, en France, paroîtroient mal placées ; par exemple, un capitaine ne bat jamais son soldat sans lui en demander la permission, et l'inquisition ne fait jamais brûler un juif, sans lui faire ses excuses.

Vous pourrez trouver de l'esprit et du bon sens chez les Espagnols, mais n'en

cherchez point dans leurs livres. Voyez une de leurs bibliothèques, les romans d'un côté et les scholastiques de l'autre : vous diriez que les parties en ont été faites, et le tout rassemblé par quelque ennemi secret de la raison humaine.

Le seul de leurs livres qui soit bon, est celui qui a fait voir le ridicule de tous les autres.

Ils ont fait des découvertes immenses dans le nouveau monde, et il ne connoissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel pont qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues.

Ils disent que le soleil se lève et se couche dans leur pays ; mais il faut dire aussi qu'en faisant sa course, il ne rencontre que des campagnes ruinées et des contrées désertes.

Je ne serois pas fâché, Usbek, de voir une lettre écrite à Madrid, par un Espagnol qui voyageroit en France ; je crois qu'il vengeroit bien sa nation. Quel vaste champ pour un homme flegmatique et pensif ; je m'imagine qu'il commenceroit ainsi la description de Paris.

Il y a ici une maison où l'on met les fous ; on croiroit d'abord qu'elle est la plus grande de la ville ; non : le remède est bien petit pour le mal. Sans doute que les François, extrêmement décriés chez leurs voisins, enferment quelques fous dans une maison, pour persuader que ceux qui sont dehors ne le sont pas.

Je laisse là mon Espagnol. Adieu, mon cher Usbek.

Montesquieu.

§ 221. *Lettre d'Usbek à Rhédi. Egalité apparente qui règne dans les grandes Villes.*

A Paris, règne la liberté et l'égalité. La naissance, la vertu, le mérite même de la guerre, quelque brillant qu'il soit, ne sauve pas un homme de la foule dans laquelle il est confondu. La jalousie des rangs y est inconnue. On dit que le premier de Paris est celui qui a les meilleurs chevaux à son carrosse.

Un grand seigneur est un homme qui voit le roi, qui parle aux ministres, qui a des ancêtres, des dettes et des pensions. S'il peut avec cela cacher son oisiveté par un air empressé, ou par un feint attachement pour les plaisirs, il croit être le plus heureux de tous les hommes.

En Perse, il n'y a de grand que ceux à qui le monarque donne quelque part au gouvernement. Ici il y a des gens qui sont grands par leur naissance ; mais ils sont sans crédit. Les rois sont comme ces ouvriers habiles, qui pour exécuter leurs ouvrages se servent toujours des machines les plus simples.

La faveur est la grande divinité des François. Le ministre est le grand prêtre, qui lui offre bien des victimes. Ceux qui l'entourent ne sont pas habillés en blanc : tantôt sacrificateurs et tantôt sacrifiés, ils se dévouent eux-mêmes à leur idole avec tout le peuple.

Montesquieu.

§ 222. *Lettre d'Usbek à N***. Les Journaux.*

Il y a une espèce de livres que nous ne connoissons point en Perse, et qui me paroissent ici fort à la mode : ce sont les journaux. La paresse se sent flattée en les lisant : on est ravi de pouvoir parcourir trente volumes en un quart-d'heure.

Dans la plupart des livres, l'auteur n'a pas fait les complimens ordinaires, que les lecteurs sont aux abois ; il les fait entrer à demi-morts dans une matière noyée au milieu d'une mer de paroles. Celui-ci veut s'immortaliser par un *in-douze*, celui-là par un *in-quarto* ; un autre, qui a de plus belles inclinations, vise à l'*in-folio* ; il faut donc qu'il étende son sujet en proportion : ce qu'il fait sans pitié, comptant pour rien la peine du pauvre lecteur, qui se tue à réduire ce que l'auteur a pris tant de peine à amplifier.

Je ne sais quel mérite il y a à faire de pareils ouvrages : j'en ferois bien autant si je voulois ruiner ma santé et un libraire.

Le grand tort qu'ont les journalistes, c'est qu'ils ne parlent que des livres nouveaux ; comme si la vérité étoit jamais nouvelle. Il me semble que jusqu'à ce qu'un homme ait lu tous les livres anciens, il n'a aucune raison de leur préférer les nouveaux.

Mais lorsqu'ils s'imposent la loi de ne parler que des ouvrages encore tout chauds de la forge, ils s'en imposent une autre, qui est d'être très-ennuyeux. Ils

n'ont garde de critiquer les livres dont ils font les extraits, quelque raison qu'ils en aient; et en effet quel est l'homme assez hardi, pour vouloir se faire dix ou douze ennemis tous les mois.

La plupart des auteurs ressemblent aux poëtes qui souffriront une volée de coups de bâton sans se plaindre ; mais qui peu jaloux de leurs épaules, le sont si fort de leurs ouvrages, qu'ils ne sauroient soutenir la moindre critique. Il faut donc bien se donner de garde de les attaquer par un endroit si sensible, et les journalistes le savent bien. Ils font donc le contraire ; ils commencent par louer la matière qui est traitée ; première fadeur : de là ils passent aux louanges de l'auteur ; louanges forcées : car ils ont affaire à des gens qui sont encore en haleine, tout prêts à se faire faire raison et à foudroyer à coups de plume un téméraire journaliste.

Montesquieu.

§ 223. *Lettre de Rica à N***. Rôle d'une jolie Femme.*

Le rôle d'une jolie femme est beaucoup plus grave que l'on ne pense. Il n'y a rien de plus sérieux que ce qui se passe le matin à sa toilette, au milieu de ses domestiques : un général d'armée n'emploie pas plus d'attention à placer sa droite, ou son corps de réserve, qu'elle en met à poster une mouche qui peut manquer, mais dont elle espère ou prévoit le succès.

Quelle gêne d'esprit, quelle attention, pour concilier sans cesse les intérêts de deux rivaux ; pour paroître neutre à tous les deux, pendant qu'elle est livrée à l'un et à l'autre, et se rendre médiatrice sur tous les sujets de plainte qu'elle leur donne !

Quelle occupation pour faire succéder et renaître les parties de plaisirs, et prévenir tous les accidens qui pourroient les rompre !

Avec tout cela la plus grande peine n'est pas de se divertir ; c'est de le paroître. Ennuyez-les tant que vous voudrez ; elles vous le pardonneront, pourvu que l'on puisse croire qu'elles se sont réjouies.

Je lus, il y a quelque jours, d'un souper que des femmes firent à la campagne. Dans le chemin elles disoient sans cesse : au moins il faudra bien nous divertir.

Nous nous trouvâmes assez mal assortis et par conséquent assez sérieux. Il faut avouer, dit une de ces femmes, que nous nous divertissons bien ; il n'y a pas aujourd'hui dans Paris une partie aussi gaie que la nôtre. Comme l'ennui me gagnoit, une femme me secoua, et me dit : Hé bien, ne sommes-nous pas de bonne humeur ? Oui, lui répondis-je en bâillant ; je crois que je crèverai à force de rire. Cependant la tristesse triomphoit ; et quant à moi, je me sentis conduit de bâillement en bâillement dans un sommeil léthargique, qui finit tous mes plaisirs.

Montesquieu.

§ 224. *Lettre de Rica à Usbek. Le Géomètre.*

Je passai l'autre jour sur le Pont-Neuf avec un de mes amis : il rencontra un homme de sa connoissance, qu'il me dit être un géomètre ; et il n'y avoit rien qui n'y parût, car il étoit dans une rêverie profonde : il fallut que mon ami le tirât long-temps par la manche, et le secouât pour le faire descendre jusqu'à lui, tant il étoit occupé d'une courbe, qui le tourmentoit peut-être depuis plus de huit jours. Ils se firent tous deux beaucoup d'honnêtetés, et s'apprirent réciproquement quelques nouvelles littéraires. Ces discours les menèrent jusques sur la porte d'un café où j'entrai avec eux.

Je remarquai que notre géomètre y fut reçu de tout le monde avec empressement, et que les garçons du café en faisoient beaucoup plus de cas que de deux mousquetaires qui étoient dans un coin. Pour lui, il parut qu'il se trouvoit dans un lieu agréable; car il dérida un peu son visage, et se mit à rire comme s'il n'avoit pas eu la moindre teinture de géométrie.

Cependant son esprit régulier toisoit tout ce qui se disoit dans la conversation. Il ressembloit à celui qui dans un jardin coupoit avec son épée la tête des fleurs qui s'élevoient au-dessus des autres. Martyr de sa justesse, il étoit offensé d'une saillie, comme une vue délicate est offensée par une lumière trop vive. Rien pour lui n'étoit indifférent, pourvu qu'il fût vrai. Aussi sa conversation étoit-elle singulière. Il étoit arrivé ce jour-là de la campagne, avec un homme qui avoit vu un château superbe, et des jardins magnifiques ; et il n'avoit vu, lui, qu'un bâtiment de soixante pieds de long sur trente-cinq de large, et un bos-

quet barlong de dix arpens : il auroit fort souhaité que les règles de la perspective eussent été tellement observées, que les allées des avenues eussent paru partout de même largeur ; et il auroit donné pour cela une méthode infaillible. Il parut fort satisfait d'un cadran qu'il y avoit démêlé, d'une structure fort singulière, il s'échauffa fort contre un savant qui étoit auprès de moi, qui malheureusement lui demanda si ce cadran marquoit les heures babyloniennes. Un nouvelliste parla du bombardement du château de Fontarabie ; et il nous donna soudain les propriétés de la ligne que les bombes avoient décrites en l'air ; et charmé de savoir cela, il voulut en ignorer entièrement le succès. Un homme se plaignoit d'avoir été ruiné l'hiver d'auparavant par une inondation. Ce que vous me dites là m'est fort agréable, dit alors le géomètre ; je vois que je ne me suis pas trompé dans l'observation que j'ai faite, et qu'il est au moins tombé sur la terre deux pouces d'eau plus que l'année passée.

Un moment après il sortit, et nous le suivîmes. Comme il alloit assez vite, et qu'il négligeoit de regarder devant lui, il fut rencontré directement par un autre homme ; ils se choquèrent rudement ; et de ce coup ils rejaillirent chacun de leur côté, en raison réciproque de leur vitesse et de leurs masses. Quand ils furent un peu revenus de leur étourdissement, cet homme, portant la main sur le front, dit au géomètre : Je suis bien aise que vous m'ayez heurté, car j'ai une grande nouvelle à vous apprendre. Je viens de donner mon Horace au public. Comment, dit le géomètre, il y a deux mille ans qu'il y est. Vous ne m'entendez pas, reprit l'autre, c'est une traduction de cet ancien auteur que je viens de mettre au jour. Il y a vingt ans que je m'occupe à faire des traductions.

Quoi ! monsieur, dit le géomètre, il y a vingt ans que vous ne pensez pas ? Vous parlez pour les autres, et ils pensent pour vous ? Monsieur, dit le savant, croyez-vous que je n'aie pas rendu un grand service au public, de lui rendre la lecture des bons auteurs familière ? Je ne dis pas tout à fait cela, ; j'estime autant qu'un autre les sublimes génies que vous travestissez, mais vous ne leur ressemblerez point, car si vous traduisez toujours, on ne vous traduira jamais.

Les traductions sont comme ces monnoies de cuivre, qui ont bien la même valeur qu'une pièce d'or, et même sont d'un plus grand usage pour le peuple ; mais elles sont toujours foibles et d'un mauvais aloi.

Vous voulez, dites vous, faire renaître parmi nous ces illustres morts ; et j'avoue que vous leur donnez bien un corps, mais vous ne leur rendez pas la vie ; il y manque toujours un esprit pour les animer.

Que ne vous appliquez-vous plutôt à la recherche de tant de belles vérités, qu'un calcul facile nous fait découvrir tous les jours ? Après ce petit conseil, ils se séparèrent, je crois très-mécontens l'un de l'autre.

Montesquieu.

§ 225. *Lettre de Rica N***. Les Nouvellistes.*

Je te parlerai dans cette lettre, d'une certaine nation qu'on appelle les Nouvellistes, qui s'assemblent dans un jardin magnifique, où leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état, et leurs discours de cinquante ans, n'ont pas un effet différent de celui qu'auroit pu produire un silence aussi long : cependant ils se croient considérables, parce qu'ils s'entretiennent de projets magnifiques, et traitent de grands intérêts.

La base de leurs conversations est une curiosité frivole et ridicule : il n'y a point de cabinet si mystérieux qu'ils ne prétendent pénétrer : ils ne sauroient consentir à ignorer quelque chose ; ils savent combien notre auguste sultan a de femmes, combien il fait d'enfans toutes les années ; et quoiqu'ils ne fassent aucune dépense en espions, ils sont instruits des mesures qu'il prend pour humilier l'empereur des Turcs et celui des Mogols.

A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et marchant au-devant de la providence, ils la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main ; et après l'avoir loué de mille sottises, qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'ils ne fera pas. Ils font voler les armées comme les grues, et tomber les murailles comme des cartons : ils ont des ponts sur toutes les rivières, des routes secrètes dans toutes les montagnes, des magasins im-

menses dans les sables brûlans : il ne leur manque que le bon sens.

Montesquieu.

§ 226. *Lettre d'Usbek à Rica. Défaut des Savans.*

Je trouvai, il y a quelques jours, dans une maison de campagne où j'étois allé, deux savans qui ont ici une grande célébrité. Leur caractère me parut admirable. La conversation du premier, bien appréciée, se réduisoit à ceci : Ce que j'ai dit est vrai, parce que je l'ai dit. La conversation du second portoit sur autre chose : Ce que je n'ai pas dit n'est pas vrai, parce que je ne l'ai pas dit.

J'aimois assez le premier ; car qu'un homme soit opiniâtre, cela ne me fait absolument rien ; mais qu'il soit impertinent, cela me fait beaucoup. Le premier défend ses opinions, c'est son bien ; le second attaque les opinions des autres, et c'est le bien de tout le monde.

O mon cher ami ! que la vanité sert mal ceux qui en ont une dose plus forte que celle qui est nécessaire pour la conservation de la nature ! Ces gens-là veulent être admirés à force de déplaire. Ils cherchent à être supérieurs, et ils ne sont pas seulement égaux.

Hommes modestes, venez que je vous embrasse. Vous faites la douceur et le charme de la vie. Vous croyez que vous n'avez rien ; et moi je vous dis que vous avez tout. Vous pensez que vous n'humiliez personne, et vous humiliez tout le monde. Et, quand je vous compare dans mon idée avec ces hommes absolus que je vois partout, je les précipite de leur tribunal, et je les mets à vos pieds.

Montesquieu.

§ 227. 1re. *Lettre de Zilia à Aza. Sur Paris et les Mœurs Françoises.*

Je n'ai pu résister aux instances de Céline : il a fallu la suivre, et nous sommes depuis deux jours à sa maison de campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence et quels regrets, ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! à peine ai-je eu le temps de jouir de la vue des ornemens précieux qui me la rendoient si chère, que j'ai été forcé de les abandonner, et pour combien de temps, je l'ignore.

La joie et les plaisirs dont tout le monde paroît enivré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi. Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, et si propres à me distraire ; et avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit et le tumulte laissoient à quelqu'un assez de sang-froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance, et je ne suis guère moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes et des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles ; les uns et les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter m'empêche de les voir, et celle que j'emploie à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espèce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leurs plaisanteries, s'ils avoient le loisir de s'en apercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé : je vois ici des prodiges dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville, ornée comme un temple, et remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage, que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature ; ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; et la manière dont ils font usage de ses productions, paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, et presque dans un point de vue, les beautés qu'elle distribue avec économie sur la surface de la terre, et les élémens soumis, semblent n'apporter d'obstacles à leurs entreprises que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée, nourrir et élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans

nécessité apparente que celle d'obéir aux arts et d'orner l'idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, et dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, et sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, ce terrible élement, je l'ai vu renonçant à son pouvoir destructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui prescrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumières sur un ciel obscurci par l'absence du soleil, et tantôt nous montrant cet astre divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumière éblouissante, enfin dans un éclat qui trompe les yeux et le jugement. Quel art ! quels hommes ! quel génie ! j'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vu de leur petitesse, je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

Mde. de Graffigny.

§ 228. 2e *Lettre de Zilia à Asa, sur les Mœurs Françoises.*

Ce n'est pas sans un véritable regret, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à admirer cette nation charmante ; mais je ne puis me refuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte est enfin apaisé ; j'ai pu faire des questions ; on m'a répondu : il n'en faut pas davantage ici pour être instruit au-delà même de ce qu'on veut savoir. C'est avec une bonne foi et une légèreté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge, il ne faut ni finesse, ni pénétration pour démêler que leur goût effréné pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur et leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimériques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, et qu'il remplace le bon sens et la raison, par le faux brillant et l'esprit.

La vanité dominante des François est de paroître opulens. Le génie, les arts et peut-être les sciences, tout se rapporte au faste, tout concourt à la ruine des fortunes ; et comme si la fécondité de leur génie ne suffisoit pas pour multiplier les objets, je sais d'eux-mêmes qu'aux mépris des biens solides et agréables que la France produit en abondance, ils tirent à grands frais, de toutes les parties du monde, les meubles fragiles et sans usage, qui font l'ornement de leurs maisons, les parures éblouissantes dont ils sont couverts, et jusqu'aux mets et aux liqueurs qui composent leurs repas.

Peut-être ne trouverois-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût que ce qui leur resteroit, après avoir établi leurs maisons sur une aisance honnête.

Nos lois, les plus sages qui aient été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état, qui caractérisent la naissance ou les richesses, et qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du déréglement de l'imagination, celui qu'on peut soutenir sans manquer à l'humanité et à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, et auquel ils sacrifient leur repos et leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de citoyens en état de porter le culte de l'idole à son plus haut degré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les grands ont voulu les imiter ; mais ils ne sont que les martyrs de cette religion. Quelle peine, quel embarras, quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! il y a peu de seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse, et de supercherie pour se distinguer par de frivoles somptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur et de talens utiles à l'état pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose ; j'entends tous les jours, avec indignation, des jeunes gens se disputer entre eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité et d'adresse, dans les manœuvres qu'ils emploient pour tirer les somptuosités dont ils se parent des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quel mépris de tels hommes ne m'ins-

pireroient-ils pas pour toute la nation, si je ne savois d'ailleurs, que les François pèchent plus communément faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture. Leur légèreté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux, rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais réfléchi sur les conséquences déshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche ; c'est une mode, une habitude, on la suit ; un inconvénient se présente, on le surmonte par une injustice : on ne croit que triompher d'une difficulté, mais l'illusion va plus loin.

Dans la plupart des maisons, l'indigence et le superflu ne sont séparés que par un appartement ; l'un et l'autre partagent les occupations de la journée, mais d'une manière bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé pour trouver les moyens de la concilier avec la fausse opulence. Le chagrin et l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, et presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux, on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelques-uns de ceux qui étalent leur faste avec plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gaîment à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures et d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance.

Leur famille, dit-on, et leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale et honnête. Ils dotoient leurs filles, et ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, et tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami ou d'un malheureux.

Te le dirai-je ? Malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces temps reculés, elles me plaisoient tellement, que, me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance ; mais aux premiers applaudissemens que j'ai donnés à ces coutumes si sages, les éclats de rire que je me suis attirés, ont dissipé mon erreur, et je n'ai trouvé autour de moi, que les François insensés de ces temps-ci qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entre eux, qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois l'honnêteté étoit dans l'âme et l'humanité dans le cœur : cela peut être ; mais, à présent, ce qu'ils appellent politesse leur tient lieu de sentiment ; elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, et de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société. Il fait chaque jour un chemin considérable pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé ; à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. A son retour on n'écoute point les réponses qu'il rapporte. On est convenu réciproquement de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; et ces attentions tiennent lieu d'intérêt.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puérilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelques-uns, s'il ne falloit tout savoir d'une nation si singulière. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, et même pour ses égaux, si, après l'heure du repas que l'on vient de prendre familièrement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; et ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis, si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence et plus de mémoire que je n'en ai, pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne et que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

A l'égard de l'abondance des paroles, l'exagération, aussitôt désavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils man-

quent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déjà, dans l'intention de persuader qu'ils n'en font point. C'est avec des flatteries outrées qu'ils protestent de la sincérité des louanges qu'ils prodiguent, et ils appuient leurs protestations d'amour et d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

Que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions, doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité à saisir les différentes significations des mots et à déplacer leurs usages. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent, par la subtilité des pensées souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lu, dans un de leurs meilleurs livres, " Que l'esprit du beau monde " consiste à dire agréablement des riens, " à ne se pas permettre le moindre pro- " pos sensé, si on ne le fait excuser par " les grâces du discours ; à voiler enfin " la raison, quand on est obligé de la " produire."

Que pourrois-je te dire qui pût te prouver mieux, que le bon sens et la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile. Enfin, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête, est pauvre ; qui n'a que des vertus, est plat ; et qui n'a que du bon sens, est sot.

Mde. de Graffigny.

§ 229. 3e *Lettre de Zélia à Asa, sur le même sujet.*

Nous sommes à Paris depuis quinze jours : je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frère, pour n'être point obligée à le voir à toute heure.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, et le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatigantes, si la dernière ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulièrement des mœurs du pays. A mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage, j'étois dans la maison religieuse, tu sais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vu à la campagne qu'une espèce de société particulière ; c'est à présent que, répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entière, et que je puis l'examiner sans obstacle.

Les devoirs que nous rendons consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible, pour y rendre et y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage et de la taille, sur l'excellence du goût et du choix des parures, et jamais sur les qualités de l'âme.

Je n'ai pas été long-temps sans m'apercevoir de la raison qui fait prendre tant de peine pour acquérir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès qu'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs livres font la critique générale des mœurs, et leur conversation celle de chaque particulier, pourvu néanmoins qu'il soit absent ; alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, et quelquefois celui qu'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coutume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise et de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révèlent sans scrupule les défauts, les ridicules, et jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité, dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçu avec la même légèreté.

Ne crois pas pour cela, qu'en général les François soient nés méchans ; je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vu qui écoutât, sans attendrissement, le récit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens, et de la simplicité de nos mœurs: s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple et la coutume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule ; et tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfection, s'il osoit hautement avoir du mérite. Enfin, dans la plupart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, et la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensans, ils ont du poids aux yeux, de la légèreté au tact ; la surface colorée, un intérieur informe ; un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guère estimés par les autres nations, que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses et les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe, et la vertu pour premier mobile.

Md . de Graffigny.

§ 230. 4e *Lettre de Zilia à Asa, sur le même Sujet.*

Il n'est pas surprenant que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant et plus de lumières qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas apercevoir les contradictions choquantes que les étrangers remarquent en eux dès la première vue.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus déshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, et en même temps ils les méprisent avec un égal excès.

La première loi de leur politesse, ou, si tu veux, de leur vertu, car jusqu'ici je ne leur en ai guère découvert d'autres, regarde les femmes.

L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition ; il se couvriroit de honte, et de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme, ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force et le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien et le défenseur de l'autre ; nos lois y sont conformes. Ici, loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple, accablées de travail, n'en sont soulagées ni par les lois, ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont, pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satire.

Je m'étois bien aperçue, en entrant dans le monde, que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, et que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement ; j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, et l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison que le mort avoit parlé au désavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, et j'appris qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société, s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il ne m'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes, naturellement lâches, sans honte et sans remords, ne craignent que les punitions corporelles ; et que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait, de la

même manière dont ils sont obligés de se venger de la plus légère insulte, tel que l'on voit reçu et accueilli dans la société, n'y seroit plus ; ou, retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte et sa mauvaise foi. L'impudence et l'effronterie dominent entièrement les jeunes hommes, surtout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement ; mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir, mon propre intérêt m'y engage, quelle seroit ma douleur, si, à ton arrivée, on te parloit de moi, comme j'entends parler des autres.

Mde. de Graffigny.

§ 231. *Lettre de Rollin au Roi de Prusse, sur son Avénement à la Couronne.*

Sire,

Quand ma vive reconnoissance pour toutes vos bontés, ne m'engageroit pas à témoigner à votre majesté, la part que je prends, avec toute l'Europe, à son avénement à la couronne, je me croirois obligé de le faire, pour l'intérêt, et comme au nom des belles-lettres et des sciences, que vous avez non-seulement protégées jusqu'ici, mais cultivées d'une manière si éclatante. Il me semble qu'elles sont montées, en quelque sorte, avec vous sur le trône, et je ne doute point que votre majesté ne se propose de les faire régner avec elles dans ses états, en les y mettant en honneur et en crédit. Mais, Sire, un autre objet bien plus important, m'occupe dans ce grand événement : c'est la joie que je sais qu'aura votre majesté, de faire le bonheur des peuples que la providence vient de confier à ses soins. Permettez-moi de le dire, les lettres dont votre majesté m'a honoré, m'ont fait connoître le fond de son cœur, entièrement éloigné de tout faste, plein de nobles sentimens, qui sait en quoi consiste la vraie grandeur d'un prince, et qui a appris par sa propre expérience à compatir au malheur des autres. C'est un grand avantage pour votre majesté d'être bien convaincue qu'elle n'est placée sur le trône, que pour veiller, de là, sur toutes les parties de son royaume, pour y établir l'ordre et y procurer l'abondance ; surtout pour employer son autorité, à y faire respecter celui de qui seul elle la tient. Qu'il plaise au Seigneur, Sire, de vous combler, vous et votre royaume, de ses plus précieuses bénédictions ; et pour les renfermer toutes en un mot, qu'il lui plaise de vous rendre un roi selon son cœur ! C'est ce que je ne cesserai de lui demander pour vous, persuadé que je ne puis mieux vous témoigner avec quel profond respect et quel parfait dévouement,

Je suis, &c.

Paris, 17 Juin, 1740.

Réponse du Roi de Prusse.

De Konisberg, 17 Juillet, 1740.

Monsieur Rollin,

J'ai trouvé dans votre lettre les conseils d'un sage, la tendresse d'une nourrice, et l'empressement d'un ami. Je vous assure, mon cher, mon vénérable Rollin, que je vous en ai une sincère obligation, et que les marques d'amitié que vous me témoignez, me sont plus agréables que tous les complimens, très-souvent faux, ou insipides, que je ne dois qu'à mon rang. Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre conservation. Je vous prie de m'aimer toujours, et de vous persuader que je serai, tant que je vivrai, plein de considération pour vous, et d'estime pour votre mémoire. *Vale.*

Frédéric.

§ 232. *Lettre du Maréchal de Noailles à Louis XV, pour lui demander sa Retraite.*

Sire,

Après avoir vieilli au service de votre majesté, et à celui du feu roi, votre auguste bisaïeul, je crains de succomber bientôt sous le poids des années et des infirmités. Peut-être n'aurai-je plus dans peu la force de sentir mon état, moins encore le courage d'en faire le triste aveu, et de prendre, en conséquence, le parti le plus convenable.

Depuis long-temps, Sire, je me sens combattre par deux sentimens opposés. A ne consulter que les mouvemens de mon cœur, ainsi que le zèle et l'attachement que j'ai voués à votre majesté dès l'instant de sa naissance, tout me porteroit à ne m'éloigner jamais de sa personne.

Mais la raison et les plus sérieuses réflexions me font sentir que l'heure de la retraite est enfin arrivée. Mes forces ne répondent plus à mon zèle. Votre majesté est témoin elle-même d'une surdité qui augmente chaque jour ; ma vue s'affoiblit ; j'ai beaucoup de peine à écrire, et même à lire. Mes jambes fléchissent et ne supportent qu'avec peine le poids de mon corps Ma mémoire se perd : j'ai souvent peine à rappeler les noms propres les plus ordinaires : je n'ai plus l'esprit aussi présent : les idées sont lentes à s'offrir, et plus difficiles à se mûrir et à se combiner. En un mot, Sire, je sens tous les avant-coureurs de la décrépitude, qui m'annoncent que je ne dois plus m'occuper que du dernier avenir et du soin de m'y préparer.

Voilà, Sire, dans la plus exacte vérité, l'état où je me trouve. Je tremble de végéter au milieu de votre cour, d'y faire un personnage indécent, d'y devenir à charge ; et je n'envisage rien de plus humiliant que de se survivre à soi-même, et de ternir ainsi la fin d'une longue carrière.

Tous ces motifs m'engagent, Sire, à supplier votre majesté de me permettre de passer dans la retraite et le repos les restes d'une vie, qui a été uniquement consacrée à son service, à celui de son état.

J'ose cependant, Sire, demander à votre majesté de me conserver mon appartement, afin que j'aie la consolation de pouvoir plusieurs fois dans l'année lui offrir mes hommages ; et qu'elle daigne permettre au plus vieux de ses serviteurs d'approcher de sa personne, et de compter, au nombre de ses jours heureux, ceux auxquels il aura la satisfaction de voir un maître, qu'il a toujours également chéri et respecté.

Du fond de ma retraite, je ne cesserai, Sire, d'offrir mes vœux pour la gloire, le bonheur et la tranquillité de votre majesté.

Conservez-moi, Sire, vos précieuses bontés. Ne doutez jamais de ma parfaite reconnoissance de celles dont je vous suis redevable, ainsi que de toutes les grâces que j'ai reçues de votre majesté. Je la conjure de rendre justice à l'attachement sincère, au zèle ardent que j'ai toujours pour son service, que l'âge ne peut éteindre ni amortir, et qui sera toujours profondément gravé au fond de mon cœur jusqu'à à mon dernier soupir.

28 Mai, 1756.

Réponse de la main du Roi.

Mon cousin, quelque peine que je ressente d'être privé des conseils et des marques d'un attachement qui m'étoit aussi agréable qu'utile, je ne puis qu'applaudir au parti que votre sagesse vous fait prendre, et je vous accorde la permission que vous me demandez de vous retirer. Je vous accorde aussi celle de garder votre appartement ici, et désire que vous en fassiez usage long-temps, et que vous jouissiez encore bien du temps de la justice que je rends à vos anciens services, à votre attachement à ma personne depuis le jour de ma naissance ; mes bontés et ma bienveillance en seront toujours le prix. Sur ce je prie Dieu.....

A Versailles, le 13 Avril, 1756.

§ 233. *Lettre de Mde. du Boccage à sa Sœur. Sur l'Angleterre.*

Je vous ai promis, ma chère sœur, d'amuser la solitude de votre château du récit de mes actions. Notre amitié vous les rend importantes. Les visites m'occupent sans cesse. Quinze ou vingt dames des plus qualifiées m'ont fait la grâce de me prévenir. L'usage est ici que celles à qui l'on est recommandé prient leurs amies d'aller voir l'étrangère, avant qu'elle leur soit présentée. Des assemblées de jeu brillantes, qui commencent à sept heures et finissent à onze, y remplissent la soirée. Les Anglois ont pris nouvellement cet usage d'Italie, mais ils n'en ont point les grands palais : ce qui met fort à l'étroit leurs cercles nombreux. Le matin, des déjeûnés charmans pour la propreté, l'élégance des mets et des ustensiles qui servent à les apprêter, rassemblent agréablement les gens du pays et les étrangers. Nous en avons fait un aujourd'hui, chez milady Montaigu, dans un cabinet tapissé de pékins peints, et garni des plus jolis meubles de la Chine. Une longue table couverte d'un linge transparent ; mille vases brillans y présentoient café, chocolat, biscuits, crême, beurre, pain rôti de cent façons, et du thé exquis. La maîtresse du logis, très-digne d'être servie à la table des dieux, le versoit elle-

même : c'est l'usage ; et pour le remplir, l'habit des dames Angloises, juste à leur taille, le tablier blanc, le joli petit chapeau de paille, leur sied à merveille, non-seulement en chambre, mais au mail à midi, au parc de St. James, où elles marchent comme des nymphes. Elles brillent moins le soir aux assemblées, et le matin à la cour, habillées à la Françoise. Je ne sais pourquoi toute l'Europe a la bonté de prendre nos modes, dont on ne peut suivre la vicissitude, même dans nos provinces, et que les étrangers ne reçoivent jamais de la même façon qu'on les a portées à Paris. Chaque pays a sa langue, ses mœurs, ses idées, et devroit avoir sa manière de se vêtir, toujours plus convenable à la taille qu'une parure d'emprunt. On doit me mener aux spectacles, et voir les monumens publics ; je vous en entretiendrai incessammant.

§ 234. 2e *Lettre de Mde. du Bocage, sur le même Sujet.*

De Londres, le 15 Avril, 1750.

La bienveillance dont on nous honore ici, ma chère sœur, nous en rend le séjour fort agréable. Hier je déjeûnois chez milady Shaub : le prince de Galles y vint sous un autre nom ; j'étois avertie, et lui donnai le plaisir de me croire trompée. Il me fit la grâce de me questionner obligeamment sur différens objets ; de me demander mes ouvrages ; j'avois aperçu qu'il est fort instruit de la littérature Françoise. Je me suis rendue ce matin à la cour de la princesse. Les bontés de son altesse royale m'auroient rassurée, si on pouvoit l'être vis-à-vis de deux cents spectateurs. Que nos têtes sont foibles ! Hier un fils de roi déguisé ne m'intimidoit point, aujourd'hui il en badinoit avec moi et m'en imposoit : je vois que ce ne sont pas les rois qu'on craint, mais la foule qui les environne. La salle des spectacles est belle. Dans leurs tragédies, la déclamation nous paroît chantée : ils rendent les rôles subalternes, plus naturellement que les François. Chez eux, un artisan, une soubrette en ont réellement les propos et l'habit. Ils se plaisent dans les petites pièces, à mettre sur la scène un François ridicule. D'abord sa poudre excessive, ses tabatières, montres, boîtes à mouche toujours en main, ses révérences sans nombre, nous parurent une caricature ; peu à peu nous nous aperçûmes avec chagrin qu'elle n'a encore que trop de ressemblance. Nos actrices l'emportent sur les étrangères, dans les rôles nobles et dans la manière de se mettre. Il est ici des spectacles dont nous n'avons nulle idée : je ne vous parle point des courses de chevaux, des combats de coqs et de gladiateurs : je laisse aux hommes à décrire ces terribles plaisirs et m'arrête sur des objets plus rians, tels que les jardins de Vauxhall et de Ranelagh, que présentent les bords charmans de la Tamise. Là le matin pour un shelling, un entrepreneur fournit musique, pain, beurre, lait, café, thé, chocolat ; le soir illumination, concert, et tout ce qu'on peut désirer en le payant au-delà du shelling. Chaque jour des personnes de tout âge, de tout rang, dans un joli négligé et rarement parées, y viennent de toutes parts charmer leurs ennuis : ce qui y paroît un phénomène aux yeux François, est l'ordre, le silence, au milieu de la multitude.

Vous connoissez les rumeurs que nos cochers font, quand ils s'accrochent ; ces rencontres nous sont arrivées dans les plus petites rues de Londres, avec des chariots énormes ; là chacun descend de son siége, porte les roues, les dégage avec des peines incroyables, sans prononcer une parole inutile.

§ 235. 3e *Lettre de Mde. du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

Londres, 25 Avril, 1750.

Je ne vous ai encore rien dit des monumens de Londres, ma chère sœur : commençons par St. Paul. Cet édifice bâti en pierre de Portland qui résiste à la fumée de charbon de terre, a cinq cents pieds de longueur, cent de large à l'entrée, deux cents vingt-trois à la croix. On y monte par un perron de douze marches, sous un péristyle de six colonnes de quarante pieds. Le second ordre touche la corniche du temple ; et du rez de chaussée au haut du dôme, on compte trois cents quarante pieds. Cette vaste architecture quoique moins immense que St. Pierre de Rome, est pourtant moins belle et plus pesante.

Au-delà de cette cathédrale, est la fameuse Tour bâtie par Guillaume le Conquérant : cette forteresse a un mille de circuit, et renferme les prisonniers d'état, les archives, la monnoie, la mé-

nagerie des bêtes féroces, et l'arsenal, où les armes artistement rangées, forment sur les murs des soleils, serpens, têtes de Méduse et autres formes bizarres. Dans la salle, sont, en grandeur naturelle, les figures ressemblantes de trente ou quarante rois à cheval, armés de pied en cap. On voit encore les débris du palais gothique de Westminster, habité autrefois par les rois, et qui fut brûlé dans le quinzième siècle. L'église qui en reste contient les tombeaux des rois et des hommes de la nation célèbres en tout genre.

Les honneurs donnent ici plus d'émulation que les pensions. Les Anglois, moins riches en fondations pécuniaires pour les gens de lettres que nous, savent mieux les flatter. On fait plus naître de talens en les distinguant, qu'en les nourrissant : trop d'alimens les appesantit ; l'encens est une substance légère et spiritueuse qui les anime et les fortifie : l'espoir d'un tombeau à Westminster, excite vivement à se distinguer de son vivant.

La ville est sale et mal pavée, par la disette du grès, et parce qu'un peuple libre pave comme il lui plaît, chacun devant sa porte : il faut souvent dépaver, pour rajuster les tuyaux des fontaines ; toutes les maisons en sont fournies, par les eaux de la Tamise qu'une pompe élève. Les dames vont en chaises à porteur, entre des bornes et les murailles où marchent les gens de pied. Le soir, deux rangs de lanternes attachées à des poteaux aux deux côtés de ces trottoirs, éclairent les rues, et leur donnent un air de fête. Les maisons ont un étage à moitié sous terre, qui oblige à monter quelques degrés pour arriver aux portes étroites, ainsi que les cours où les carrosses ne peuvent entrer, et remisent par des rues de derrière. Les laquais restent dans un poêle au bas de l'escalier, de peur de le salir, et une bande de toile ou d'étoffe, empêche que les maîtres n'ôtent le poli des marches. Nulle antichambre ne précède le salon d'assemblée, orné de petites glaces, et souvent suivi d'un seul cabinet. Une douzaine de prétendus palais, qui ne feroient à Paris que de grandes maisons où nos opulens trouveroient bien à refaire, sont à citer dans Londres : mais il y a plusieurs places carrées assez vastes. A tout prendre, quoique le luxe soit grand chez les Anglois, ils sont encore à cent ans du nôtre qu'ils imitent, et qui perd toute l'Europe. Leurs chambres n'ont presque point de fauteuils : des chaises hautes peu rembourrées leur suffisent. Les femmes, sans rouge, et toujours lacées comme jadis en France, aiment les siéges, et ressemblent, dans leurs habits de cour troussés, aux portraits de nos grand'mères : elles en ont aussi l'accueil affable et les bonnes mœurs : si ces belles ne nous paroissent pas quelquefois assez maniérées, les nôtres le sont souvent à l'excès.

§ 236. 4e. *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

Londres, 12 Mai, 1750.

On nous montra hier le plan de Londres, et on nous fit voir que cette capitale est, pied par pied, de la grandeur de Paris ; on prétend même que le nombre des habitans est égal. Je m'accoutume aux mets des Anglois et à leur cuisine simple dont nous avons si mauvaise opinion : leur grosse viande, leur pudding en gâteau, leur poisson moins cher qu'à Paris, leurs poulets à la sauce au beurre, sont excellens. Le matin est long, on ne se met à table qu'à quatre heures. Les hommes sortent le matin, en frac, à pied ou à cheval, et dînent au retour, souvent à la taverne : il n'est nécessaire de se parer que pour l'opéra, et pour les dîners où l'on est invité.

Les femmes des pairs ont des siéges et des ornemens distinctifs dans les grandes cérémonies : les nôtres, quoique chez un peuple renommé pour la galanterie, n'y ont aucun rang marqué, ni aucune place dans les académies. Nous plions en France chez les grands, les Anglois devant le peuple ; mais les subalternes ont besoin de la protection des lords, et leur rendent ici un hommage volontaire.

§ 237. 5e *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur le même Sujet.*

30 Mai, 1750.

Nous avons passé par Windsor : depuis Guillaume le Conquérant, les rois n'ont cessé d'embellir ce séjour favorisé de la nature. Edouart III y bâtit le château, d'un goût ancien, fort agréable à l'œil. Apprenez mon foible pour le beau gothique, tel que notre Saint Ouen de Rouen : mon goût a pour appui des gens dont le seul avis est préférable à la

multitude. La chapelle de Windsor, où furent enterrés Henri VIII et Charles I, est de cette romanesque architecture : la hardiesse de la voûte plate surprend les connoisseurs. Nous partîmes le lendemain pour Oxford, et nous y arrivâmes de bonne heure. Cette ville, consacrée par le grand Alfred à l'éducation de la jeunesse, ne montre aux regards que superbes colléges, bibliothèques, jardins; docteurs en bonnet carré, écoliers en robe; boutiques et marchés pour fournir à leurs nécessités. On respire une morale pure dans l'air sain du pays : tout y enseigne les sciences et la vertu. Le théâtre en dôme, bâti par Sheldon, archevêque de Cantorbery, où se font les exercices publics de l'université, en est un des plus beaux édifices. Près de là s'élève un riche bâtiment, où se trouvent des cabinets de chymie, d'histoire naturelle : on y voit les marbres antiques d'Arundel, l'exacte imprimerie de Clarendon, et un théâtre d'anatomie. Je ne puis m'empêcher de blâmer leur manière de distinguer, par une robe plus ou moins riche, la naissance des écoliers. Chez les muses les rangs doivent être égaux; esprit, beauté, force, richesse et santé, sont des biens dont il est plus permis de se vanter, que de la noblesse, parce qu'ils peuvent être utiles aux autres : mais que leur sert l'antiquité d'une race sans mérite?

§ 238. *Lettre de Madame du Bocage à Milord Chesterfield.*

J'attendois mon retour ici, milord, pour vous rendre grâces des dons précieux que vous eûtes la bonté de m'annoncer en Hollande. La solitude, disois-je, me fournira des expressions dignes du sujet. J'espérois que vos grands hommes m'apprendroient à répondre à un de ceux qui les apprécie le mieux, et qui joint à leur mérite littéraire, celui d'homme d'état et de citoyen de toutes les nations. Dans cette idée je reprochai vivement à ces bustes célèbres, d'avoir passé la mer sans le vôtre. Je préférois, leur dis-je, à la représentation de vous autres morts fameux, l'image de l'illustre vivant qui vous envoie. Ses traits me rappelleroient sans cesse ses marques de bienveillance, et l'espoir de jouir encore un jour des charmes de sa conversation. Milton, avec des yeux éteints qu'anime toujours une âme instruite du passé et de l'avenir (comme le sont ordinairement ces inspirés jusque dans l'empire des ombres), me répondit ainsi :

Vous qui ternîtes mes merveilles;
De vos désirs immodérés,
Ne fatiguez plus mes oreilles :
Les grands sous des lambris dorés,
De Chesterfield ont la peinture :
Mais ses traits partout révérés,
Ne sont point faits pour la parure,
Du toit simple où vous demeurez.

Je crus, sur sa parole, que de demander votre portrait étoit trop oser. Je me borne donc à vous faire mes très-humbles remercîmens; et pour publier ma vénération pour vos présens, et pour les grands auteurs qu'ils représentent, je les destine à l'ornement de ma petite bibliothèque de Paris.

§ 239. *Lettre de Madame du Bocage à sa Sœur, sur Rome.*

De Rome, 5 Juillet, 1757.

Nous voici dans le pays des miracles et des merveilles. On nous a menés voir les feux de la Saint Pierre. Ce spectacle bruyant recommence le lendemain : on y joint l'illumination de la coupole et de la colonnade de St. Pierre, dont l'effet merveilleux ne peut s'imiter : il n'est point d'autres lieux au monde où un dôme qui touche aux cieux, voie à ses pieds trois cents colonnes sur quatre rangs assez espacés, pour laisser au milieu passer les carrosses : le vaste cercle qu'enferme ces portiques, est orné de deux fontaines jaillissantes aux nues par un large tuyau : des bassins de granit à double rang, les reçoivent en mousse dans leur chute, et ces cascades vont ainsi jour et nuit : un obélisque d'une seule pièce de granit, et de cent vingt pieds de hauteur, les sépare à distance égale, et marque le milieu de la place. Ce monument, fait sous Sésostris, apporté d'Egypte sous Caligula, se conserve entier depuis quatre mille ans. La colonnade de Saint Pierre est si vaste que la voix ne peut porter d'un côté à l'autre, et elle est couverte d'une balustrade sur laquelle règnent cent trente-huit statues. Cet aspect m'étonna encore plus que la façade du temple, haut et large d'environ quatre cents pieds. Le portique qui le précède, soutenu sur d'immenses colonnes de marbre antique, feroit seul

la plus longue et la plus magnifique église de Paris. Je vous omets la description faite et refaite de cette basilique établie par Constantin, sur les fondemens du cirque de Néron, rebâtie par le Bramante sous Jules II, et par Michel Ange sous Paul III. Dorures, bronzes, marbres, peintures et sculptures, y sont prodigués avec art.

Nous avons été voir une maison de plaisance des Farnèse : de ce lieu Rome se découvre de la manière la plus enchanteresse. Le superbe salon où nous étions forme un angle d'où les fenêtres présentent divers aspects rendus dans les glaces. On voit d'un côté la campagne et les Appennins, dont quelques cimes conservent en été leurs frimats. De l'autre la ville est sous les yeux, au point d'y distinguer les passans. Nulle situation ne présente une vue si merveilleuse, non-seulement par la magnificence des dômes, obélisques, colonnes, palais, mais par la manière dont les édifices sont distribués. Les sept ou neuf monticules qui les soutiennent, en les déployant par amphithéâtre, en accroissent l'étendue. Les puits des jardins d'une maison semblent sortir des toits de l'autre. Tout se voit, rien ne se nuit, la variété en fait le charme.

§ 240. *Lettre de Voltaire à Madame la Présidente de Bernière.*

La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer toutes nos résolutions ; M. le duc de Richelieu, qui l'aimoit tendrement, en a été dans une douleur qui a fait connoître la bonté de son cœur, mais qui a dérangé sa santé. Il a été obligé de discontinuer ses eaux, et il va recommencer dans quelques jours sur nouveaux frais. Je resterai avec lui encore une quinzaine ; ainsi ne comptez plus sur nous pour Vendredi prochain ; pour moi, je commence à craindre que les eaux ne me fassent du mal, après m'avoir fait assez de bien. Si j'ai de la santé, je reviendrai à la rivière gaîment ; si je n'en ai point, j'irai tristement à Paris ; car en vérité, je suis honteux de ne me présenter devant mes amis qu'avec un estomac foible et un esprit chagrin. Je ne veux vous donner que mes beaux jours, et ne souffrir qu'incognito.

Si vous ne savez rien du détail de la mort de M. de Melun, en voici quelques particularités.

Samedi dernier, il couroit le cerf avec M. le duc ; ils en avoient déjà pris un, et en couroient un second : M. le duc et M. de Melun trouvèrent, dans une voie étroite, le cerf qui venoit droit à eux ; M. le duc eut le temps de se ranger ; M. de Melun crut qu'il auroit le temps de croiser le cerf, et poussa son cheval. Dans le moment le cerf l'atteignit d'un coup d'andouiller si furieux, que le cheval, l'homme et le cerf en tombèrent tous trois. M. de Melun avoit la rate coupée, le diaphragme percé, et la poitrine refoulée ; M. le duc, qui étoit seul auprès de lui, banda sa plaie avec son mouchoir, et y tint la main pendant trois quarts d'heure. Le blessé vécut jusqu'au Lundi suivant, qu'il expira à six heures et demie du matin, entre les bras de M. le duc et à la vue de toute la cour, qui étoit consternée et attendrie d'un spectacle si tragique, mais qui l'oubliera bientôt. Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles, et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'étoit aimé ; c'étoit un homme qui avoit peu d'agrémens, mais beaucoup de vertu, et qu'on étoit forcé d'estimer.

On nous mande de Paris que Madame de Villette a gagné son procès en Angleterre, et a déclaré son mariage. Voilà toutes les nouvelles que je sais. La plume me tombe des mains. Je vous prie de dire à Thiriot que, dès que j'aurai la tête nette, je lui écrirai des volumes,

1722.

§ 241. *Lettre de Voltaire à M. le Comte de Tressan.*

Je n'ose vous supplier de m'envoyer quelques belles anecdotes héroïques ; cependant il seroit bien beau à vous de contribuer à faire durer mon petit monument (*Poëme sur la Bataille de Fontenoi*), vous qui en élevez de si beaux. On va faire une septième édition à Paris, et peut-être la fera-t-on au Louvre ; elle est dédiée au roi, et la bonté qu'il a d'accepter cet hommage met le sceau à l'authenticité de la pièce. Je voudrois en faire un ouvrage qui passât à la postérité, et dans lequel ceux qui seront nommés pussent dès à présent trou-

ver quelque avant-goût de l'immortalité. Je voudrois des notes plus instructives pour les vivans et pour les morts.

Ne pourrois-je point citer quelques services de M. de Luttaux, dans mon *De Profundis?* N'y a-t-il rien à dire sur le poste d'Antoin? Ne s'est-il pas fait de belles et d'inconnues prouesses qui sont perdues, *carent quia vate sacro?* Que Bellone, s'il vous plaît, instruise un peu les muses. Je vous serois tendrement obligé.

Adieu, Pollion et Tibulle. Je baise votre myrte et vos lauriers.

Et quorum pars magna fuisti : vous avez vaincu et vous chantez la victoire. M. de Pollion, vous ne laissez rien faire à ceux qui ne sont que vos trompettes. Madame du Châtelet est enchantée de vos vers aimables et de votre souvenir. Je fais plus que d'être enchanté ; vous m'avez donné de l'enthousiasme. J'ai entièrement refondu mon petit poëme. Je fais ce que je peux, pour qu'il soit moins indigne du héros. On l'imprime à Lille, avec un discours préliminaire ; j'ai donné ordre qu'on eût l'honneur de vous en envoyer des premiers, car c'est à vous que je veux plaire. Seriez-vous assez bon pour dire à M. le maréchal de Noailles, qu'il m'a écrit une lettre charmante dont je sens tout le prix, et pour faire ma cour à M. le duc d'Ayen qui doit m'aimer ; car il m'a fait du bien auprès du roi, et on s'attache à ses bienfaits.

Adieu, aimable Horace ; aimez et protégez Varius, et sifflez les Vadius.

1745.

§ 242. *Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

Madame du Châtelet, madame, a reçu votre présent. Vous êtes deux amazonnes qui, dans des genres différens, êtes au-dessus des hommes. *Orithie* fait mille remercîmens à *Antiope*. Pour moi qui ne suis qu'un homme, et un assez pauvre homme, je suis fier de vos bontés, comme si j'étois un Thésée. Vous devez être excédée d'éloges, madame, et les miens sont bien foibles après tous ceux que vous avez reçus. Vous avez mis la fontaine d'Hippocrène au Thermodon. Vous vous êtes couronnée de roses, de myrtes, de lauriers : vous joignez l'empire de la beauté à celui de l'esprit et des talens. Les femmes n'osent pas être jalouses de vous, les hommes vous aiment et vous admirent. Vous devez entendre ce langage-là soir et matin ; et si vous n'en êtes pas excédée, si vous voulez que ma voix se mette de concert, vous essuierez de moi quelque grande diable d'ode fort ennuyeuse, où je mettrai à vos pieds les Sapho, les Milton et les Amours. C'est une terrible affaire qu'une ode ; mais on m'avouera que le sujet est beau, et que ce sera bien ma faute si elle ne vaut rien. Je suis actuellement à courir comme un fou dans la carrière que vous venez d'embellir. Je me suis avisé, madame, de faire une tragédie de Catilina, et même de l'avoir faite prodigieusement vite ; ce qui m'obligera à la corriger long-temps. Ce n'est pas que j'aie voulu rien disputer à mon confrère et à mon maître M. de Crébillon, mais sa tragédie étant toute de fiction, j'ai fait la mienne en qualité d'historiographe. J'ai voulu rendre Cicéron tel qu'il étoit en effet. Figurez-vous le François II de M. le président Hénault, voilà à peu près mon Catilina. J'ai suivi l'histoire autant que je l'ai pu, du moins quant aux mœurs.

Je laisse à mon confrère les idées audacieuses, les jalousies de l'amour, l'heureuse invention de rendre la fille de Cicéron amoureuse de Catilina, enfin tout ce qui est en possession d'orner notre scène ; ainsi nous ne nous rencontrons en rien. Dès que j'aurai achevé de limer un peu cet ouvrage, et que j'aurai vaincu cette prodigieuse difficulté de parler François en vers, difficulté que vous avez si bien surmontée ; je remonterai ma lyre pour vous, et je vous en consacrerai les fredons ; mais je vous supplie, en attendant, de croire que je suis en prose un de vos plus sincères admirateurs. Je vous remercie très-sérieusement de l'honneur que vous faites aux lettres. Permettez-moi de faire mes complimens à M. du Bocage. J'ai l'honneur d'être, madame, avec une reconnoissance respectueuse, etc.

1742.

§ 243. *Autre Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

J'arrive à Paris, madame ; l'excès de ma douleur et de ma mauvaise santé ne m'empêche pas de vous dire à quel point

je suis sensible à vos bontés. Il est d'une âme aussi belle que la vôtre de regretter une femme telle que madame du Châtelet. Elle faisoit, comme vous, la gloire de son sexe et de la France. Elle étoit en philosophie ce que vous êtes dans les belles lettres; et cette même personne qui venoit de traduire et d'éclaircir Newton, c'est-à-dire de faire ce que trois ou quatre hommes au plus, en France, auroient pu entreprendre, cultivoit sans cesse, par la lecture des ouvrages de goût, cet esprit sublime que la nature lui avoit donné. Hélas! madame, il n'y avoit pas quatre jours que j'avois relu votre tragédie avec elle. Nous avions lu ensemble votre Milton avec l'Anglois. Vous la regretteriez bien davantage, si vous aviez été témoin de cette lecture. Elle vous rendoit bien justice; vous n'aviez point de *partisanne* plus sincère. Il a couru, après sa mort, quatre vers assez médiocres à sa louange. Des gens qui n'ont ni goût ni âme, me les ont attribués. Il faut être bien indigne de l'amitié, et avoir un cœur bien frivole, pour penser que, dans l'état où je suis, mon esprit eût la malheureuse liberté de faire des vers pour elle; mais ce qu'il y a d'affreux et de punissable, c'est que ce monstre, nommé Roi, en a fait contre sa mémoire.

Je ne vous connois, madame, qu'une tache dans votre vie, c'est d'avoir été louée par ce misérable que la société devroit exterminer à frais communs.

Faut-il qu'une telle horreur soit ajoutée à mon affliction! Adieu, madame, si je peux avoir quelque consolation sur la terre, ce sera de vous faire ma cour à Paris, et de vous dire à quel point je vous respecte et vous admire. Ce ne sont pas là les sentimens où l'on se borne quand on a le bonheur de vous connoître. Permettez mes complimens à M. du Bocage.

§ 244. *Lettre de Voltaire à M. Marmontel.*

Il n'entre, Dieu merci, dans ma maison, mon cher ami, aucune brochure satirique; mais je n'ai pu empêcher qu'on fît ailleurs, devant moi, la lecture d'une feuille qu'on dit qui paroît toutes les semaines, dans laquelle votre tragédie d'Aristomène est déchirée d'un bout à l'autre. Je vous assure que cette feuille excita l'indignation de l'assemblée, comme la mienne. Les critiques que l'auteur fait par ses seules lumières ne valent rien; le public avoit fait les autres. S'il y a des défauts dans votre pièce, ils n'avoient pas échappé; (et quel est celui de nos ouvrages qui soit sans défaut?) mais ce public, qui est toujours juste, avoit senti encore mieux les beautés dont votre pièce est pleine, et les ressources de génie avec lesquelles vous avez vaincu la difficulté du sujet. Il y a bien de l'injustice et de la maladresse à n'en point parler; tout homme qui s'érige en critique, entend mal son métier, quand il ne découvre pas, dans un ouvrage qu'il examine, les raisons de son succès. L'abbé Desfontaines, de très-odieuse mémoire, fit dix feuilles d'observations sur l'Inès de M. de la Motte; mais dans aucune il ne s'aperçut du véritable et tendre intérêt qui règne dans cette pièce. La satire est sans yeux pour tout ce qui est bon. Qu'arrive-t-il? Les satires passent, comme dit le grand Racine, et les bons écrits qu'elles attaquent demeurent; mais il demeure aussi quelque chose de ces satyres, c'est la haine et le mépris que les auteurs accumulent sur leurs personnes. Quel indigne métier, mon cher ami! Il me semble que ce sont des malheureux condamnés aux mines, qui rapportent de leur travail un peu de terre et de cailloux, sans découvrir l'or qu'il falloit chercher.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une cruauté révoltante à vouloir décourager un jeune homme qui consacre ses talens, et de très-grands talens, au public, et qui n'attend sa fortune que d'un travail très-pénible et souvent très-mal récompensé? C'est vouloir lui ôter ses ressources, c'est vouloir le perdre; c'est un procédé lâche et méchant que les magistrats devroient réprimer. Consolez-vous avec les honnêtes gens qui vous estiment; méprisons, vous et moi, ces mercenaires barbouilleurs de papier, qui s'érigent en juges avec autant d'impudence que d'insuffisance, qui louent à tort et à travers quiconque passe pour avoir un peu de crédit, et qui aboient contre ceux qui passent pour n'en avoir point. Ils donnent au monde un spectacle déshonorant pour l'humanité; mais il est un spectacle plus noble encore que le leur n'est avilissant; c'est celui des gens de lettres qui, en courant la même carrière, s'aiment et s'estiment réciproquement, qui sont rivaux et qui vivent en frères;

c'est ce que vous avez dit dans des vers admirables, et c'est un exemple que j'espère donner long-temps avec vous.

Votre véritable ami, etc.

1749.

§ 245. *Lettre de Voltaire à M. de la Noue.*

Votre tragédie, monsieur, est arrivée à Cirey, comme les *Kœnig*, les *Bernouilli* en partoient. Les grandes vérités nous quittent ; mais à leur place les grands sentimens et de beaux vers, qui valent bien des vérités, nous arrivent. Je crois que vous êtes le premier parmi les modernes, qui ayez été à la fois acteur et auteur tragique ; car La Tuillerie qui donna Hercule et Soliman sous son nom, n'en étoit pas l'auteur, et d'ailleurs ces deux pièces sont comme si elles n'avoient point été. Connoissez-vous l'épitaphe de ce *La Tuillerie ?*

Ci gît un fiacre nommé Jean,
Qui croyoit avoir fait Hercule et Soliman.

Le double mérite d'être (si on ose le dire) peintre et tableau tout à la fois, n'a été en honneur que chez les anciens Grecs, chez cette nation heureuse de qui nous tenons tous les arts, qui savoit récompenser et honorer tous les talens, que nous n'estimons et n'imitons pas assez. Votre ouvrage étincelle de vers de génie, et de traits d'imagination : c'est presque un nouveau genre. Il ne faut, sans doute, rien de trop hardi dans les vers d'une tragédie ; mais aussi les François n'ont-ils pas souvent été un peu trop timides ? A la bonne heure qu'un courtisan poli, qu'une jeune princesse ne mettent dans leurs discours que de la simplicité et de la grâce ; mais il me semble que certains héros étrangers, des Asiatiques, des Américains, des Turcs peuvent parler sur un ton plus fier, plus sublime : *Major è longinquo.* J'aime un langage hardi, métaphorique, plein d'images dans la bouche de *Mahomet II* comme dans *Mahomet le Prophète.* Ces idées superbes sont faites pour leurs caractères ; c'est ainsi qu'ils s'exprimeroient eux-mêmes. On prétend que le conquérant de Constantinople, en entrant dans Sainte-Sophie qu'il venoit de changer en mosquée, récita deux vers sublimes du Persan *Sadi : le palais impérial est tombé ; les oiseaux qui annoncent le carnage ont fait entendre leurs cris sur les tours de Constantin.*

On a beau dire que ces beautés de diction sont des beautés épiques : ceux qui parlent ainsi ne savent pas que *Sophocle* et *Euripide* ont imité le style d'Homère. Ces morceaux épiques entremêlés avec art parmi des beautés plus simples, sont comme des éclairs qu'on voit quelquefois enflammer l'horizon, et se mêler à la lumière douce et égale d'une belle soirée. Toutes les autres nations aiment, ce me semble, ces figures frappantes. Grecs, Latins, Arabes, Italiens, Anglois, Espagnols, tous nous reprochent un poésie un peu trop prosaïque. Je ne demande pas qu'on outre la nature ; je veux qu'on la fortifie et qu'on l'embellisse. Qui aime mieux que moi les pièces de l'illustre Racine ? Qui les sait mieux que moi par cœur ? Mais seroisje fâché que *Bajazet*, par exemple, eût quelquefois un peu plus de sublime ?

Je vous demande, monsieur, si au style dans lequel tout le rôle est écrit, vous reconnoissez autre chose qu'un François qui appelle sa Turque, Madame, et qui s'exprime avec élégance et avec douceur ? Ne désirez vous rien de plus mâle, de plus fier, de plus animé dans les expressions de ce jeune Ottoman qui se voit entre Roxane et l'Empire, entre Atalide et la mort ? C'est à peu près ce que Pierre Corneille disoit à la première représentation de Bajazet à un vieillard qui me l'a raconté : cela est tendre, touchant, bien écrit ; mais c'est toujours un François qui parle. Vous sentez bien, monsieur, que cette petite réflexion ne dérobe rien au respect que tout homme qui aime la langue Françoise doit au nom de Racine. Ceux qui désirent un peu plus de coloris à Raphael et au Poussin, ne les admirent pas moins. Peut-être qu'en général cette maigreur, ordinaire à la versification Françoise, ce vide de grandes idées, est un peu la suite de la gêne de nos phrases et de notre rime. Nous avons besoin de hardiesse, et nous ne devrions rimer que pour les oreilles. Il y a vingt ans que j'ose le dire. Si un vers finit par le mot *terre*, vous êtes sûr de voir la *guerre* à la fin de l'autre : cependant prononce-t-on *terre* autrement que *père* et *mère ?* prononce-t-on *sans* autrement que *camp ?* pourquoi donc craindre de faire rimer aux yeux ce qui rime aux oreilles ? On doit songer, ce

me semble, que l'oreille n'est juge que des sons et non de la figure des caractères. Il ne faut point multiplier les obstacles sans nécessité ; car alors c'est diminuer les beautés. Il faut des lois sévères, et non un vil esclavage. Les Anglois pensent ainsi. Mais de peur d'être trop long, je ne vous en dirai pas davantage sur le style : j'ai d'ailleurs trop de choses à vous dire sur le sujet de votre pièce. Je n'en sais point qui fût plus difficile à manier ; il n'étoit conforme ni à l'histoire, ni à la nature.

Un moine, nommé Bandelli, s'est avisé de défigurer l'histoire du grand Mahomet II par plusieurs contes incroyables ; il y a mêlé la fable de la mort d'Irène, et vingt écrivains l'ont copié. Cependant il est sûr que jamais Mahomet n'eut de maîtresse connue des chrétiens sous ce nom d'Irène ; que jamais les janissaires ne se révoltèrent contre lui, ni pour sa femme, ni pour aucun autre sujet ; et que ce prince aussi prudent, aussi savant et aussi politique qu'il étoit intrépide, étoit incapable de commettre cette action d'un imbécille forcené que nos histoires lui reprochent si ridiculement. Il faut mettre ce conte avec celui des quatorze icoglans, auxquels on prétend qu'il fit ouvrir le ventre, pour savoir qui d'eux avoit mangé ses figues et ses melons. Les nations subjuguées imputent toujours des choses horribles et absurdes à leurs vainqueurs : c'est la vengeance des sots et des esclaves.

L'histoire de Charles XII m'a mis dans la nécessité de lire quelques ouvrages historiques concernant les Turcs. J'ai lu entre autres depuis peu l'histoire Ottomane du prince Cantimir Vaivode de Moldavie écrite à Constantinople. Il ne daigne ni lui, ni aucun auteur Turc ou Arabe, parler seulement de la fable d'Irène : il se contente de représenter Mahomet comme le plus grand homme et le plus sage de son temps. Il fait voir que Mahomet ayant pris d'assaut par un mal-entendu la moitié de Constantinople, et ayant reçu l'autre à composition, observa religieusement le traité, et conserva même la plupart des églises de cette autre partie de la ville, lesquelles subsistèrent trois générations après lui.

Mais qu'il eût voulu épouser une chrétienne, qu'il l'eût égorgée... voilà ce qui n'a jamais été imaginé de son temps. Ce que je dis ici, je le dis en historien, et non en poëte. Je suis très-loin de vous condamner. Vous avez suivi le préjugé reçu, et un préjugé suffit pour un peintre ou pour un poëte. Où en seroient Virgile et Homère, si on les avoit chicanés sur les faits ? une fausseté qui produit au théâtre une belle situation, est préférable en ce cas à toutes les archives de l'univers.

Voltaire.

§ 246. *Lettre de Voltaire à Mde. la Comtesse de Lutzelbourg.*

J'ai été, madame, dans les Vosges, chercher la santé qui n'est pas là plus qu'ailleurs. J'aimerois bien mieux être encore dans votre voisinage. Cette petite maisonnette dont vous me parlez, m'accommoderoit bien. Je serois à portée de faire ma cour à vous et à votre amie, malgré les brouillards du Rhin. Je ne puis encore prendre de parti que je n'aie fini l'affaire qui m'a amené à Colmar. Je reste tranquillement dans une solitude entre deux montagnes, en attendant que les papiers arrivent. Toutes les affaires sont longues ; vous en faites l'épreuve dans celle de monsieur votre neveu. Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide ; vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, seroit chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent. Je voudrois être à l'île Jard, et je suis entre deux montagnes. Le parlement voudroit être à Paris, et il est dispersé comme des paroissiens. La commission du conseil voudroit juger comme Perrin Dandin, et ne trouve pas seulement un *Petit Jean* qui brûle devant elle. Tout est plein à la cour de petites factions qui ne savent ce qu'elles veulent. Les gens qui ne sont point payés au trésor royal, savent bien ce qu'ils veulent ; mais ils trouvent les coffres fermés. Ce sont là de très-petits malheurs ; j'en ai vu de toutes les espèces, et j'ai toujours conclu que la perte de la santé étoit la pire. Les gens qui essuient des contradictions dans ce monde auroient mauvaise grâce de se plaindre devant monsieur votre neveu paralytique, et ce neveu là n'est-il pas dix mille fois plus malheureux que l'autre ? Vous lui avez envoyé un médecin : si, par hasard, ce médecin le guérit, il aura plus de réputation qu'Esculape. Portez-vous bien, madame, supportez la vie ; car lorsqu'on a passé le temps des illu-

sions, on ne jouit plus de cette vie, on la traîne ; traînons donc. J'en jouirois délicieusement, madame, si j'étois dans votre voisinage. Mille tendres respects à vous deux, et mille remercîmens.

1754. *Voltaire.*

§ 247. *Lettre de Voltaire à J. J. Rousseau, qui lui avoit envoyé son Discours sur l'Inégalité parmi les Hommes.*

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain ; je vous en remercie. Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, et vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre foiblesse se promettent tant de consolation. On n'a jamais tant employé d'esprit à vouloir nous rendre bêtes. Il prend envie de marcher à quatre pates, quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre ; et je laisse cette allure naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverois pas les mêmes secours chez les Missouris : secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchans que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie auprès de votre patrie, où vous êtes tant désiré.

Je conviens avec vous que les belles-lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée le firent gémir dans les prisons, à soixante et dix ans, pour avoir connu le mouvement de la terre ; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter. Vous savez quelles traverses vos amis essuyèrent quand ils commencèrent cet ouvrage, aussi utile qu'immense, de l'Encyclopédie.

Si j'osois me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferois voir des gens acharnés à me perdre, du jour que je donnai la tragédie d'Œdipe ; une bibliothèque de calomnies imprimées contre moi. Je vous peindrois l'ingratitude, l'imposture et la rapine, me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que conclurai-je de toutes ces tribulations ? Que je ne dois pas me plaindre ; que Pope, Descartes, Bayle, le Camoëns, et cent autres ont essuyé les mêmes injustices, et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers, dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation, ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tout temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius étoit un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux Antoine, l'imbécille Lépide lisoient peu Platon et Sophocle ; et pour ce tyran sans courage, Octave Cépias, surnommé si lâchement Auguste, il ne fut un détestable assassin que dans le temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Bocace ne firent pas naître les troubles de l'Italie. Avouez que le badinage de Marot n'a pas produit la St. Barthélemi, et que la tragédie du Cid ne causa pas les troubles de la Fronde. Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorans. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'indomptable orgueil des hommes depuis Thomas Kouli-Kan, qui ne savoit pas lire, jusqu'à un commis de la douane, qui ne sait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent ; elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles ; vous êtes comme Achille qui

s'emporte contre la gloire, et comme le père Malebranche, dont l'imagination brillante écrivoit contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi; puisque dans tous les temps, et dans tous les lieux, elles ont servi à me persecuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait; comme il faut aimer la société dont tant d'hommes méchans corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques injustices qu'on y essuie.

30 Août, 1755.

§ 248. *Réponse de J. J. Rousseau à Voltaire.*

C'est à moi, monsieur, de vous remercier à tous égards. En vous offrant l'ébauche de mes tristes rêveries je n'ai point cru vous faire un présent digne de vous, mais m'acquitter d'un devoir, et vous rendre un hommage que nous vous devons tous, comme à notre chef. Sensible, d'ailleurs, à l'honneur que vous faites à ma patrie, je partage la reconnoissance de mes concitoyens, et j'espère qu'elle ne fera qu'augmenter encore, lorsqu'ils auront profité des instructions que vous pouvez leur donner. Embellissez l'asile que vous avez choisi: éclairez un peuple digne de vos leçons; et vous, qui savez si bien peindre les vertus et la liberté, apprenez-nous à les chérir dans nos murs comme dans vos écrits. Tout ce qui vous approche doit apprendre de vous le chemin de la gloire.

Vous voyez que je n'aspire pas à nous rétablir dans notre bêtise, quoique je regrette beaucoup, pour ma part, le peu que j'en ai perdu. A votre égard, monsieur, ce retour seroit un miracle, si grand à la fois et si nuisible, qu'il n'appartiendroit qu'à Dieu de le faire, et qu'au diable de le vouloir. Ne tentez donc pas de retomber à quatre pates; personne au monde n'y réussiroit moins que vous. Vous nous redressez trop bien sur nos deux pieds, pour cesser de vous tenir sur les deux vôtres.

Je conviens de toutes les disgrâces qui poursuivent les hommes célèbres dans les lettres; je conviens même de tous les maux attachés à l'humanité, et qui semblent indépendans de nos vaines connoissances. Les hommes ont ouvert sur eux-mêmes tant de sources de misère, que quand le hasard en détourne quelqu'une, ils n'en sont guère moins inondés. D'ailleurs, il y a, dans le progrès des choses, des liaisons cachées que le vulgaire n'aperçoit pas, mais qui n'échapperont pas à l'œil du sage, quand il y voudra réfléchir. Ce n'est ni Térence, ni Cicéron, ni Virgile, ni Sénèque, ni Tacite; ce ne sont ni les savans, ni les poëtes qui ont produit les malheurs de Rome et les crimes des Romains; mais sans le poison lent et secret qui corrompoit peu à peu le plus vigoureux gouvernement dont l'histoire ait fait mention, Cicéron, ni Lucrèce, ni Salluste n'eussent point existé, ou n'eussent point écrit. Le siècle aimable de Lélius et de Térence amenoit de loin le siècle brillant d'Auguste et d'Horace, et enfin les siècles horribles de Sénèque et de Néron, de Domitien et de Martial. Le goût des lettres et des arts naît chez un peuple d'un vice intérieur qu'il augmente. Cependant, s'il est vrai que tous les progrès humains sont pernicieux à l'espèce; ceux de l'esprit et des connoissances, qui augmentent notre orgueil et multiplient nos égaremens, accélèrent bientôt nos malheurs. Mais il vient un temps où le mal est tel que les causes mêmes qui l'ont fait naître, sont nécessaires pour l'empêcher d'augmenter. Quant à moi, si j'avois suivi ma première vocation, et que je n'eusse ni lu, ni écrit, j'en aurois sans doute été plus heureux. Cependant, si les lettres étoient maintenant anéanties, je serois privé du seul plaisir qui me reste. C'est dans leur sein que je me console de tous mes maux; c'est parmi ceux qui les cultivent que je goûte les douceurs de l'amité. Je leur dois le peu que je suis; je leur dois même l'honneur d'être connu de vous; mais consultons l'intérêt dans nos affaires, et la vérité dans nos écrits. Quoiqu'il faille des philosophes, des historiens, des savans, pour éclairer le monde, et conduire ses aveugles habitans, si le sage Memnon m'a dit vrai, je ne connois rien de si fou qu'un peuple de sages.

Convenez-en, monsieur; s'il est bon que de grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? "Les boiteux," dit Montaigne, "sont "mal propres aux exercices du corps; "et aux exercices de l'esprit, les âmes "boiteuses." Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit

les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire. Jamais on ne vit tant de Dandins : le théâtre en fourmille ; les cafés retentissent de leurs sentences ; ils les affichent dans les journaux, les quais sont couverts de leurs écrits ; j'entends critiquer l'Orphelin, parce qu'on l'applaudit, à tel grimaud si peu capable d'en voir les défauts qu'à peine en sent-il les beautés.

Recherchons la première source des désordres de la société : nous trouverons que tous les maux des hommes leur viennent de l'erreur, bien plus que de l'ignorance ; et que ce que nous ne savons point, nous nuit beaucoup moins que ce que nous croyons savoir. Or, quel plus sûr moyen de courir d'erreurs en erreurs, que la fureur de savoir tout ? Si l'on n'eût prétendu savoir que la terre ne tournoit pas, on n'eût point puni Galilée pour avoir dit qu'elle tournoit. Si les seuls philosophes en eussent réclamé le titre, l'Encyclopédie n'eût point eu de persécuteurs. Si cent mirmidons n'aspiroient à la gloire, vous jouiriez en paix de la vôtre, ou du moins vous n'auriez que des rivaux dignes de vous.

Ne soyez donc pas surpris de sentir quelques épines inséparables des fleurs qui couronnent les grands talens. Les injures de vos ennemis sont les acclamations satiriques qui suivent le cortége des triomphateurs : c'est l'empressement qu'a le public pour tous vos écrits qui produit les vols dont vous vous plaignez ; mais les falsifications n'y sont pas faciles ; car le fer ni le plomb ne s'allient point avec l'or.

Je suis sensible à votre invitation ; et si cet hiver me laisse en état d'aller au printemps habiter ma patrie, j'y profiterai de vos bontés Je suis de tout mon cœur et avec respect, etc.

A Paris, le 10 Septembre, 1755.

§ 249. *Lettre de Voltaire à Madame Dupuy, Femme du Secrétaire Perpétuel de l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres, qui, plusieurs Années avant son Mariage, avoit consulté l'Auteur sur les Livres qu'elle devoit lire.*

Je ne sais, mademoiselle, qu'un vieux malade, et il faut que mon état soit bien douloureux, puisque je n'ai pu répondre plutôt à la lettre dont vous m'honorez, et que je ne vous envoie que de la prose pour vos jolis vers. Vous me demandez des conseils : il ne vous en faut point d'autre que votre goût. L'étude que vous avez faite de la langue Italienne, doit encore fortifier ce goût avec lequel vous êtes né, et que personne ne peut donner. Le Tasse et l'Arioste vous rendront plus de services que moi, et la lecture de nos meilleurs poëtes vaut mieux que toutes les leçons ; mais puisque vous daignez de si loin me consulter, je vous invite à ne lire que les ouvrages qui sont depuis long temps en possession des suffrages du public, et dont la réputation n'est point équivoque. Il y en a peu : mais on profite bien davantage en les lisant, qu'avec tous les mauvais petits livres dont nous sommes inondés. Les bons auteurs qui n'ont de l'esprit qu'autant qu'il en faut, ne le recherchent jamais ; pensent avec bon sens et s'expriment avec clarté. Il semble qu'on n'écrive plus qu'en énigmes. Rien n'est simple, tout est affecté, on s'éloigne en tout de la nature, on a le malheur de vouloir mieux faire que nos maîtres.

Tenez-vous-en, mademoiselle, à tout ce qui vous plaît en eux. La moindre affectation est un vice. Les Italiens n'ont dégénéré, après le Tasse et l'Arioste, que parce qu'ils ont voulu avoir trop d'esprit, et les François sont dans le même cas. Voyez avec quel naturel madame de Sévigné et d'autres dames écrivent. Comparez ce style avec les phrases entortillées de nos petits romans : Je vous cite les héroïnes de votre sexe, parce que vous me paroissez faites pour leur ressembler. Il y a des pièces de madame Deshoulières, qu'aucun auteur de nos jours ne pourroit égaler. Si vous voulez que je vous cite des hommes, voyez avec quelle clarté, quelle simplicité, notre Racine s'exprime toujours. Chacun croit, en le lisant, qu'il diroit en prose tout ce que Racine a dit en vers : croyez que tout ce qui ne sera pas aussi clair, aussi simple et aussi élégant, ne vaudra rien du tout.

Vos réflexions, mademoiselle, vous en apprendront cent fois plus que je ne pourrois vous en dire. Vous verrez que nos bons écrivains, Fénélon, Bossuet, Racine, Despréaux employoient toujours le mot propre. On s'accoutume à bien parler, en lisant souvent ceux qui ont bien écrit : on se fait une habitude d'exprimer simplement et noblement sa pensée sans effort. Ce n'est point une étude ;

il n'en coûte aucune peine de lire ce qui est bon, et de ne lire que cela. On n'a de maître que son plaisir et son goût.

Pardonnez, mademoiselle, à ces longues réflexions; ne les attribuez qu'à mon obéissance à vos ordres. J'ai l'honneur d'être avec respect, etc.

§ 250. *Lettre de Voltaire au Prince Louis de Virtemberg.*

Un Suisse, un solitaire, un de vos serviteurs le plus tendrement attachés, qui ne lit point les gazettes, qui ne sait rien de ce qui se passe dans ce monde, sait pourtant que votre altesse sérénissime est au milieu des coups de canon, dans une île de la Méditerranée qui appartenoit autrefois à Vénus, ensuite aux Carthaginois; qui n'étoit point faite pour des Anglois, et qui sera bientôt toute entière à M. le maréchal de Richelieu. Si vous êtes là, monseigneur, comme je n'en doute pas, vous avez très-bien fait d'y venir en si bonne compagnie. On ne peut pas toujours être à l'affût d'un canon ou au bivac; on ne peut pas toujours exposer sa vie, quelque agréable que cela soit. Il y a toujours du temps de reste avec la gloire, et c'est ce qui m'encourage à écrire à votre altesse sérénis-ime. Je me donne rarement cet honneur, parce que les plaisirs ne sont pas faits pour moi. Un vieux malade retiré sur les bords d'un lac, n'est plus fait pour entretenir un jeune prince guerrier, quelque philosophe que soit ce prince.

Si dans les momens de relâche que vous donne le siége, vous vous occupez à lire, il paroît depuis peu des mémoires du feu marquis de Torcy, dignes d'être lus de votre altesse. Elle y verra un détail vrai et instructif des humiliations que Louis XIV eut à essuyer pendant qu'il demandoit grâce aux Hollandois. Vous contribuez actuellement, monseigneur, à une gloire aussi grande que ses abaissemens furent tristes.

La Beaumelle, après avoir déterré, je ne sais comment, les lettres de madame de Maintenon, en a inondé le public. Vous verrez dans ces lettres peu de faits, et encore moins de philosophie.

Le même La Beaumelle a compilé sur des manuscrits six volumes de mémoires pour servir à l'histoire de Louis XIV et de la cour; mais il a mêlé au peu de vérités que ces mémoires contenoient, toutes les fausseté's que l'envie de vendre son livre lui a suggérées, et toutes les indécences de son caractère. Peu d'écrivains ont menti plus impudemment.

Je vous dirai la vérité, monseigneur, quand je vous dirai qu'il ne tient qu'à moi d'aller dans un pays où j'ai fait autrefois ma cour à votre altesse, et que ce n'est pas dans ce pays-là que je voudrois lui renouveler mes hommages.

Je crois que M. le prince de Beauveau a souvent le bonheur de vous voir. C'est après vous, monseigneur, celui dont je suis le plus fâché d'être éloigné. Votre altesse sérénissime sait à quel point et avec quel tendre respect je lui serai toujours dévoué.

§ 251. *Lettre de Voltaire à Thomas.*

Je n'ai reçu qu'aujourd'hui, monsieur, le présent dont vous m'avez honoré, et la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre résident, chez qui le paquet est resté long-temps, a retardé mon plaisir, et je me hâte de vous témoigner ma reconnoissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours académique, c'est un excellent ouvrage d'éloquence et de philosophie. Autrefois nous donnions, pour sujet du prix, des textes faits pour le séminaire de Saint Sulpice; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime, il se trouve une approbation, qui ne peut nuire pourtant à votre ouvrage: il est admirable malgré leur suffrage.

On ne lit plus Descartes; mais on lira son éloge, qui est en même-temps le vôtre. Ah! monsieur, que vous y montrez une belle âme, et un esprit éclairé! Quel morceau, que l'histoire de la persécution du nommé Voet contre Descartes! Vous avez employé et fortifié les crayons de Démosthène pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit conseiller de province qui méprisoit le philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, et je vais le relire, dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de Descartes de ses chimères, et vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons étoit un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique sur le Czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philosophie sublime dans votre poëme. Le siècle est mauvais à ce tou-là, et vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de Descartes, un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, et y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poésie et la philosophie m'ont donné! J'ai dans ma masure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, et avec qui je voudrois passer le reste de ma vie; c'est Damilaville, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurois, si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, et même des spectacles, mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir: vous feriez renaître ces temps que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens et la philosophie réunissoient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, et, permettez-moi de le dire, pour votre ami.

§ 252. *Lettre de Voltaire à Horace Walpole.*

Il y a quarante ans que je n'ose plus parler Anglois, et vous parlez notre langue très-bien. J'ai vu des lettres de vous, écrites comme vous pensez. D'ailleurs, mon âge et mes maladies ne me permettent pas d'écrire de ma main. Vous aurez donc mes remercîmens dans ma langue.

Je viens de lire la préface de votre *Histoire de Richard III*, elle me paroît trop courte. Quand on a si visiblement raison, et qu'on joint à ses connoissances une philosophie si ferme et d'un style si mâle, je voudrois qu'on me parlât plus long-temps. Votre père étoit un grand ministre et un bon orateur, mais je doute qu'il eût pu écrire comme vous. J'ai toujours pensé, comme vous, monsieur, qu'il faut toujours se défier de toutes les histoires anciennes; Fontenelle, le seul homme du siècle de Louis XIV, qui fût à la fois poëte, philosophe et savant, disoit qu'elles étoient *des fables convenues*; et il faut avouer que Rollin a trop compilé de chimères et de contradictions.

Après avoir lu la préface de votre histoire, j'ai lu celle de votre roman. Vous vous y moquez un peu de moi: les François entendent raillerie; mais je vais vous répondre sérieusement.

Vous avez presque fait accroire à votre nation que je méprise Shakespeare. Je suis le premier qui ai fait connoître Shakespeare aux François; j'en traduisis des passages il y a quarante ans, ainsi que de Milton, de Waller, de Rochester, de Dryden et de Pope. Je peux vous assurer qu'avant moi personne en France ne connoissoit la poésie Angloise; à peine avoit-on entendu parler de Locke. J'ai été persécuté pendant trente ans par une nuée de fanatiques, pour avoir dit que Locke est l'Hercule de la métaphysique, qui a posé les bornes de l'esprit humain.

Ma destinée a encore voulu que je fusse le premier qui ait expliqué à mes concitoyens les découvertes du grand Newton, que quelques personnes parmi nous appellent encore système. J'ai été votre apôtre et votre martyr: en vérité il n'est pas juste que les Anglois se plaignent de moi. J'avois dit, il y a très-long-temps, que si Shakespeare étoit venu dans le siècle d'Addison, il auroit joint à son génie l'élégance et la pureté qui rendent Addison recommandable. J'avois dit "que son génie étoit à lui, et que les fautes étoient à son siècle." Il est précisément, à mon avis, comme le Lopez de Véga des Espagnols, et comme le Calderon; c'est une belle nature, mais bien sauvage: nulle régularité, nulle bienséance, nul art; de la bassesse et de la grandeur, de la bouffonnerie avec du terrible: c'est le chaos de la tragédie, dans lequel il y a cent traits de lumière.

Les Italiens, qui restaurèrent la tragédie un siècle avant les Anglois et les Espagnols, ne sont point tombés dans ce défaut; ils ont mieux imité les Grecs. Il n'y a point de bouffons dans l'Œdipe et dans l'Electre de Sophocle. Je soupçonne fort que cette grossièreté eût son origine dans nos *fous de cour*. Nous étions un peu barbares, tous tant que nous sommes en deçà des Alpes. Chaque prince avoit son *fou* en titre d'office. Des

rois ignorans, élevés par des ignorans, ne pouvoient connoître les plaisirs nobles de l'esprit : ils dégradèrent la nature humaine au point de payer des gens pour leur dire des sottises. De là vint notre *mère sotte* ; et avant Molière, il y avoit toujours un fou de cour dans presque toutes les comédies : cette mode est abominable.

J'ai dit, il est vrai, monsieur, ainsi que vous le rapportez, qu'il y a des comédies sérieuses, telles que le Misantrope, lesquelles sont des chefs-d'œuvre, qu'il y en a de très-plaisantes, comme Georges Dandin ; que la plaisanterie, le sérieux, l'attendrissement peuvent très-bien s'accorder dans la même comédie. J'ai dit : tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. Oui, monsieur, mais la grossièreté n'est pas un genre ; je n'ai jamais prétendu qu'il fût honnête de loger dans la même chambre Charle-Quint et Don Joseph d'Arménie, Auguste et un matelot ivre, Marc Aurèle et un bouffon des rues :

. Il me semble qu'Horace pensoit ainsi dans le plus beau des siècles. Consultez son *Art Poétique*. Toute l'Europe éclairée pense de même aujourd'hui, et les Espagnols commencent à se défaire à la fois du mauvais goût comme de l'inquisition : car le bon esprit proscrit également l'un et l'autre.

Vous sentez si bien, monsieur, à quel point le trivial et le bas défigurent la tragédie que vous reprochez à Racine de faire dire à Antiochus dans Bérénice,

De son appartement cette porte est prochaine,
Et cette autre conduit dans celui de la reine.

Ce ne sont pas là certainement des vers héroïques ; mais ayez la bonté d'observer qu'ils sont dans une scène d'exposition, laquelle doit être simple. Ce n'est pas là une beauté de poésie, mais c'est une beauté d'exactitude qui fixe le lieu de la scène, qui met tout d'un coup le spectateur au fait, et qui l'avertit que tous les personnages paroîtront dans ce cabinet, lequel est commun aux autres appartemens ; sans quoi il ne seroit point vraisemblable que Titus, Bérénice et Antiochus parlassent toujours dans la même chambre.

Que le lieu de la scène y soit fixe et marqué,

dit le sage Despréaux, l'oracle du bon goût, dans son Art Poétique, égal pour le moins à celui d'Horace. Notre excellent Racine n'a presque jamais manqué à cette règle ; et c'est une chose digne d'admiration qu'Athalie paroisse dans le temple des juifs, et dans la même place où on a vu le grand-prêtre, sans choquer en lui la vraisemblance.

Vous pardonnerez encore plus, monsieur, à l'illustre Racine, quand vous vous souviendrez que la pièce de Bérénice étoit en quelque façon l'histoire de Louis XIV et de votre princesse Angloise, sœur de Charles II. Ils logeoient tous deux de plain-pied à Saint-Germain, et un salon séparoit leurs appartemens.

Je remarquerai en passant que Racine fit jouer sur le théâtre les amours de Louis XIV avec sa belle-sœur, et que ce monarque lui en sut très-bon gré : un sot tyran auroit pu le punir. Je remarque encore que cette Bérénice si tendre, si délicate, si désintéressée, à qui Racine prétend que Titus devoit toutes ses vertus, et qui fut sur le point d'être impératrice, n'étoit qu'une juive insolente et débauchée que Juvénal appelle barbare incestueuse. J'observe en troisième lieu qu'elle avoit quarante-quatre ans quand Titus la renvoya. Ma quatrième remarque est qu'il est parlé de cette maîtresse juive de Titus dans les Actes des Apôtres. Elle étoit encore jeune lorsqu'elle vint, selon l'auteur des Actes, voir le gouverneur de Judée Festus, et lorsque Paul étant accusé d'avoir souillé le temple, se défendoit en soutenant qu'il étoit toujours bon pharisien. Mais laissons là le pharisianisme de Paul et les galanteries de Bérénice ; revenons aux règles du théâtre, qui sont plus intéressantes pour les gens de lettres.

Vous n'observez, vous autres libres Bretons, ni *unité de lieu*, ni *unité de temps*, ni *unité d'action*. En vérité, vous n'en faites pas mieux ; la vraisemblance doit être comptée pour quelque chose. L'art en devient plus difficile, et les difficultés vaincues donnent en tout genre du plaisir et de la gloire.

Permettez-moi, tout Anglois que vous êtes, de prendre un peu le parti de ma nation. Je lui dis si souvent ses vérités, qu'il est bien juste que je la caresse, quand je crois qu'elle a raison. Oui, monsieur, j'ai cru, je crois, et je croirai que Paris est supérieur à Athènes en fait de tragédies et de comédies. Molière et

même Régnard me paroissent l'emporter sur Aristophane, autant que Démosthène l'emporte sur nos avocats. Je vous dirai hardiment que toutes les tragédies Grecques me paroissent des ouvrages d'écoliers, en comparaison des *sublimes scènes* de Corneille, et des *parfaites tragédies* de Racine. C'étoit ainsi que pensoit Boileau lui-même, tout admirateur des anciens qu'il étoit. Il n'a fait nulle difficulté d'écrire, au bas du portrait de Racine, que ce grand homme avoit surpassé Euripide et balancé Corneille.

Oui, je crois démontré qu'il y a beaucoup plus d'hommes de goût à Paris que dans Athènes. Nous avons plus de trente mille âmes à Paris, qui se plaisent aux beaux-arts, et Athènes n'en avoit pas dix mille ; le bas peuple d'Athènes n'entroit pas au spectacle, et il n'y entre pas chez nous, excepté quand on lui donne un spectacle *gratis*, dans des occasions solennelles ou ridicules. Notre commerce continuel avec les femmes, a mis dans nos sentimens beaucoup de délicatesse, plus de bienséance dans nos mœurs, et plus de finesse dans notre goût. Laissez-nous notre théâtre, laissez aux Italiens leur *favole boscarecie* ; vous êtes assez riches d'ailleurs.

De très-mauvaises pièces, il est vrai, ridiculement intriguées, barbarement écrites, ont pendant quelque temps à Paris des succès prodigieux, soutenus par la cabale, l'esprit de parti, la mode, la protection passagère de quelques personnes accréditées. C'est l'ivresse du moment, mais en très-peu d'années l'illusion se dissipe. Don Japhet d'Arménie et Jodelet sont renvoyés à la populace, et le siége de Calais n'est plus estimé qu'à Calais.

Il faut que je vous dise encore un mot sur la rime que vous nous reprochez. Presque toutes les pièces de Dryden sont rimées ; c'est une difficulté de plus. Les vers qu'on retient de lui, et que tout le monde cite, sont rimés : et je souviens encore que Cinna, Athalie, Phèdre, Iphigénie, étant rimées, quiconque voudroit secouer ce joug, en France, seroit regardé comme un artiste foible qui n'auroit pas la force de le porter.

En qualité de vieillard, je vous dirai une anecdote. Je demandois un jour à Pope, pourquoi Milton n'avoit pas rimé son poëme, dans le temps que les autres poëtes rimoient leurs poëmes à l'imitation des Italiens ; il me répondit : *Because he could not.*

Je vous ai dit, monsieur, tout ce que j'avois sur le cœur. J'avoue que j'ai fait une grosse faute, en ne faisant pas attention que le comte de Leicester s'étoit d'abord appelé Dudley ; mais si vous avez la fantaisie d'entrer dans la chambre des pairs, et de changer de nom, je me souviendrai toujours du nom de Walpole avec l'estime la plus respectueuse.

Avant le départ de ma lettre, j'ai eu le temps, mosieur, de lire votre Richard III. Vous feriez un excellent *attorney general*. Vous pesez toutes les probabilités : mais il paroît que vous avez une inclination secrète pour ce bossu. Vous voulez qu'il ait été beau garçon et même galant homme. Je veux croire avec vous que Richard III n'étoit ni si laid ni si méchant qu'on le dit ; mais je n'aurois pas voulu avoir affaire à lui. Votre *rose blanche* et votre *rose rouge* avoient de terribles épines pour la nation.

Those gracious kings are all a pack of rogues.

En vérité, en lisant l'histoire des York, des Lancastre et de bien d'autres, on croit lire l'histoire de voleurs de grands chemins. Pour votre Henri VII, il n'étoit qu'un coupeur de bourse.

Ferney, 15 de Juillet, 1768.

§ 253. *Lettre de Voltaire à M. de Malesherbes, ministre d'Etat.*

Vous ne vous contentez pas, monseigneur, des bénédictions de la France ; vous étendez vos bontés jusqu'aux frontières de la Suisse. J'étois dans un état douloureux, après un de ces petits avertissemens que la nature donne souvent aux gens de mon âge, lorsque madame de Rosambo a daigné faire une apparition dans ma retraite avec monsieur votre gendre, et les cousins issus de germain de Télémaque. J'ai vu chez moi deux familles de grands hommes, etquoique mon état ne m'ait pas permis de jouir de cet honneur autant que je l'aurois voulu, je me suis senti consolé autant qu'honoré. Vous avez joint à cet avantage que je vous dois, cette lettre charmante dont vous me permettez de vous faire les plus sincères et les plus tendres remercîmens. Madame de Rosambo est comme vous, monseigneur : elle porte

la consolation partout où elle paroît ; elle tient de vous le don d'attirer tous les cœurs autour d'elle.

Je crains d'abuser des momens que vous donnez au bien public, en vous parlant des obligations que je vous ai, et de la bonté généreuse avec laquelle vous en avez daigné user envers moi ; mais ces bontés ne sortiront jamais de ma mémoire.

J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect,

Monseigneur,
Votre.....

§ 254. *Lettre de Voltaire à Madame du Bocage.*

Génie vous-même, madame ; je suis un pauvre vieillard, moitié poëte, moitié philosophe, et qui n'est pas à moitié persécuté, quoiqu'il ne dût être qu'un objet de pitié, étant surchargé de quatre-vingt-quatre ans et de quatre-vingt-quatre maladies, et étant très-près par conséquent d'aller voir mes anciens maîtres que j'ai bien mal imités, les Socrate et les Sophocle. Quand je verrai Corrine, je lui soutiendrai hardiment qu'elle ne vous valoit pas, soit qu'elle voulût briller dans la société, soit qu'elle voulût l'emporter sur les hommes dans l'art d'écrire.

Je ne suis point étonné qu'Alzire m'ait valu votre lettre, qui m'a infiniment touché. Vous vous êtes retrouvée dans le pays que vous aviez embelli. Vous, madame, et les insurgens, me rendez l'Amérique précieuse.

Madame Dennis est aussi sensible à votre souvenir, qu'elle est loin de jouer encore Alzire. Elle a été presque aussi malade que moi, et c'est beaucoup dire. S'il me restoit la force de désirer, je désirerois d'être à Paris, pour jouir de l'honneur de votre société aussi souvent que vous me le permettriez, pour aimer ce naturel charmant, cette égalité et cette simplicité que relèvent vos talens, et pour vous dire avec la même simplicité que je serai du fond de mon cœur, avec le plus sincère respect, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur jusqu'au dernier moment de ma vie.

Le Vieux Malade de Ferney.

§ 255. *Lettre de Voltaire à M. de la Harpe.*

Votre lettre du 12 Novembre, mon cher confrère, m'apprend les petites persécutions que notre compagnie essuie. J'ai d'ailleurs été informé des petites tracasseries qu'on m'a faites auprès de M. de Chabanon. On a voulu le rendre mon ennemi en le rendant mon confrère, lui que j'ai toujours reçu chez moi avec la plus tendre amitié : cela est bien injuste ; mais peut-on attendre des hommes autre chose que des injustices ?

Songez à vous, mon cher confrère ; mettez les derniers fleurons à vos couronnes par les Barmécides et les Menzicof. Pour moi, j'ai la folie de faire jouer à Ferney des tragédies de province faites par un vieillard de quatre-vingt-quatre ans. Cela nous amuse un moment par la rareté du fait : *dulce est desipere in loco*. C'est le mariage de M. de Villette, très-connu de vous, qui nous vaut toutes ces bouffonneries. Il est venu nous voir, et nous l'avons marié, pour lui faire les honneurs de la maison. Il épouse une jeune et belle demoiselle, fille d'un officier des gardes que nous avions chez nous. Cette demoiselle n'a d'autre dot que sa beauté et sa sagesse. M. de Villette, qui possède cinquante mille écus de rente, fait un très-bon marché. Pour moi, je reste seul dans mon lit, et j'y radote en vers et en prose.

Je vous envoie un ouvrage plus sérieux que nos drames de Ferney. Vous devez vous y intéresser, mon cher confrère, non pas en qualité d'académicien, mais en qualité de Suisse du pays de Vaud ; car enfin, vous êtes mon compatriote. Je suis un membre d'une société de Berne. Un des membres de la société a donné cinquante louis, et moi cinquante autres, pour un prix qui sera adjugé à celui qui aura fourni la meilleure méthode de corriger l'abominable loi criminelle reçue en France, et dans plusieurs états de l'Allemagne. Nous venons au secours de l'humanité et de la raison bien cruellement traitées.

Si vous connoissez quelque jeune candidat de la chicane, à qui vous vous intéressiez, et à qui vous vouliez faire gagner cent louis d'or, donnez-lui ce programme à lire, et faites-lui gagner le prix, à moins que vous ne vouliez nous faire l'honneur de le gagner vous-même.

Vous verrez dans ce programme des choses que vous connoissez, et qui doivent faire dresser les cheveux à la tête de tous les honnêtes gens. Adieu, mon cher confrère, combattez, triomphez et prospérez.

§ 256. *Lettre de M. le Chevalier de Boufflers à Madame sa Mère.*

Me voici dans le charmant pays de Vaud ; je suis au bord du lac de Genève, bordé d'un côté par les montagnes du Valais et de la Savoie, et de l'autre par de superbes vignobles dont on fait à cette heure la vendange. Les raisins sont énormes et excellens ; ils croissent depuis le bord du lac jusqu'au sommet du mont Jura ; en sorte que, d'un même coup-d'œil, je vois des vendangeurs, les pieds dans l'eau, et d'autres juchés sur des rochers à perte de vue. C'est une belle chose que le lac de Genève ! il semble que l'océan ait voulu donner à la Suisse son portrait en miniature. Imaginez une jatte de quarante lieues de tour, remplie de l'eau la plus claire que vous ayez jamais bue, qui baigne d'un côté les châtaigniers de la Savoie, et de l'autre les raisins du pays de Vaud. Du côté de la Savoie, la nature étale toutes ses horreurs, et de l'autre toutes ses beautés ; le mont Jura est couvert de villes et de villages, dont la vigne couvre les toits et dont le lac mouille les murs ; enfin, tout ce que je vois, me cause une surprise qui dure encore pour les gens du pays. Mais ce qu'il y a de plus intéressant, c'est la simplicité des mœurs de la ville de Vévay. On ne m'y connoît que comme un peintre, et j'y suis traité partout comme à Nancy. Je vais dans toutes les sociétés ; je suis écouté et admiré de beaucoup de gens qui ont plus de sens que moi ; et j'y reçois des politesses, que j'aurois tout au plus à attendre de la Lorraine : l'âge d'or dure encore pour ces gens-là. Ce n'est pas la peine d'être grand seigneur pour se présenter chez eux, il suffit d'être homme. L'humanité est pour ce bon peuple-ci, tout ce que la parenté seroit pour un autre.

Il vient de m'arriver une aventure qui tiendroit sa place dans le meilleur roman. J'ai été chez une femme qu'on m'avoit indiquée, pour lui demander de vouloir bien me procurer de l'ouvrage. Son mari l'a engagée, quoique vieille, à se faire peindre ; j'ai parfaitement réussi. Pendant le temps du portrait, j'ai toujours mangé chez elle, et elle m'a fort bien traité. Ce matin, quand j'ai donné les derniers coups à l'ouvrage, le mari m'a dit : Monsieur, voilà un portrait parfait ; il ne me reste plus qu'à vous satisfaire et à vous demander votre prix.

Je lui ai dit : Monsieur, on ne se juge jamais bien soi-même ; le grand mérite se voit en petit, et le petit se voit en grand. Personne ne s'apprécie, et il est plus raisonnable de se laisser juger par les autres ; nos yeux ne nous sont pas donnés pour nous regarder.

Monsieur, m'a-t-il dit, votre façon de parler m'embarrasse autant que la bonté de votre portrait. Je trouve que, quelque chose que vous me demandiez, vous ne sauriez me demander trop.

Et moi, monsieur, quelque peu que vous me donniez, je ne trouverai point que ce soit trop peu ; je vous prie de n'avoir de ce côté-là aucune honte, et de compter pour beaucoup les bons traitemens que j'ai reçus de vous, dont je suis plus content que je ne le serai de quelque argent que je reçoive.

Monsieur, je vous devois au-delà des politesses que je vous ai faites, mais je vous dois encore infiniment pour le plaisir que vous m'avez fait.

Monsieur, si j'avois l'honneur d'être connu de vous, je hasarderois de vous en faire un présent, et ce n'est que pour vous obéir que je recevrai le prix que vous voudrez bien y mettre ; mais conformez-vous, s'il vous plaît, aux circonstances du pays qui n'est pas riche, et du peintre qui est plus reconnoissant qu'intéressé.

Monsieur, puisque vous ne voulez rien dire, je vais hasarder d'acquitter en partie ce que je vous dois.

A l'instant le pauvre homme va à son bureau, et revient la main pleine d'argent, me disant : Monsieur, c'est en tâtonnant, que je cherche à satisfaire ma dette. Et, en même temps, il me remit trente-six livres.

Monsieur, lui dis-je, souffrez que je vous représente que c'est trop pour un ouvrage de cinq heures au plus, fait en aussi bonne compagnie que la vôtre ; permettez que je vous en remette les deux tiers, et qu'en échange, je donne à madame votre portrait en pur don.

Le pauvre homme et la pauvre femme tombèrent des nues. J'ai ajouté beaucoup de choses honnêtes ; et je m'en suis allé, emportant leurs bénédictions, et leurs douze livres que je leur rendrai à mon départ.

Il y a pourtant ici quelqu'un qui me connoît : c'est M. de Courvoisier, colonel-commandant du régiment d'Anhalt, qui étoit à Metz, sous les ordres de mon frère, et qui m'y a vu. Quand j'ai su qu'il étoit ici, j'ai été le chercher ; et il m'a donné sa parole d'honneur du secret; il le garde, même dans sa famille,

Il a un vieux père et une vieille mère, de cette ancienne pâte dont on a perdu la composition. Il a deux sœurs dont l'une a quarante ans et l'autre vingt. La cadette est belle comme un ange ; je la peins à cette heure, et elle n'est occupée qu'à me chercher des pratiques pour me faire gagner de l'argent.

Nous allons, M. Belpré et moi, dans toutes les assemblées sous le même nom; et nous voyons plus d'honnêtes gens dans une ville de trois mille habitans, qu'on n'en trouveroit dans toutes les villes des provinces de la France. Sur trente ou quarante jeunes filles ou femmes il ne s'en trouve pas quatre de laides.

Adieu, madame ; voilà une assez longue lettre. Si j'y ajoutois ce que j'ai toujours à vous dire de mon adoration pour vous, vous mourriez d'ennui. Mettez-moi aux pieds du roi ; contez-lui mes folies, et annoncez-lui une de mes lettres où je voudrois bien lui manquer de respect, afin de ne le pas ennuyer. Les princes ont plus besoin d'être divertis qu'adorés.

§ 257. *Lettre du Roi de Suède au Comte d'Ostein, &c.*

Je vous appelle à la tête de mon sénat pour mon conseil et mon guide. Si j'avois connu dans mon royaume un homme qui eût plus de lumières, et plus de vertus, j'aurois respecté votre repos ; mais le ciel en créant les hommes de génie, les destine en même temps, et les dévoue au bien public. J'ai fait mon devoir, faites le vôtre : j'ai voulu montrer à toute la nation et à toute l'Europe que je veux environner mon trône de l'éclat que les vertus répandent ; si vous refusez plus long-temps de vous rendre à mes vœux et à ceux de mon peuple, je vous en rendrai responsable à la nation et à la postérité.

6 Janvier, 1774.

§ 258. *Lettre de Louis XVI à M. le Comte de Maurepas.*

Choisy, le 11 Mai, 1774.

Dans la juste douleur qui m'accable et que je partage avec tout mon royaume, j'ai de grands devoirs à remplir. Je suis roi ; ce titre renferme bien des obligations ; mais je n'ai que vingt ans et n'ai pas les connoissances qui me sont nécessaires. La certitude que j'ai de votre probité et de votre habileté dans les affaires, m'engage à vous prier de me donner vos conseils. Venez donc le plutôt qu'il vous sera possible.

§ 259. *Lettre à Milady ***, sur l'Education.*

Milady,

Vous voulez donc que je trace le plan que vous devez faire suivre à vos enfans dans l'étude de la langue Françoise, afin que cette étude serve au développement de leur raison et de leur goût. Je vais vous communiquer mes idées ; je l'ai promis, je tiendrai parole ; mais je crains bien qu'elles s'accordent peu avec celles d'un grand nombre de personnes, et, peut-être même avec les vôtres. Chacun a sa manière de voir et de sentir. La nature s'est plu à mettre autant de variété dans les esprits que dans les figures. De là cette diversité d'opinions et de systèmes qui se heurtent et se détruisent l'un l'autre avec rapidité, et qui ne laissent pas plus de trace que ces fétus que le vent chasse et disperse sur la surface de la terre. Ce qui est clair pour l'un, est obscur pour l'autre; et ce qui paroît la raison même à celui-ci, n'est souvent pour celui-là que le rêve, et peut-être le délire d'une imagination abusée. Ainsi, Milady, en vous communiquant mes idées, je ne vous réponds pas qu'elles soient accueillies de tout le monde ; je ne vous réponds que de la droiture de mes intentions, et du désir que j'ai de vous prouver combien je suis flatté de la confiance dont vous m'honorez. Mais avant d'entrer en matière, pourrois-je me dispenser de rendre hommage à la justesse d'une de vos observations, savoir, que le temps qu'on donne à l'étude des langues étrangères est

un temps irréparablement perdu, si l'on n'en retire que le seul avantage de les parler; et qu'il vous semble que ces langues ne doivent entrer dans le plan d'une bonne éducation qu'autant qu'elles servent de fondement à des connoissances d'un ordre supérieur, et qu'elles sont une occasion de les acquérir, ou du moins de les développer. Dans les idées que vous vous êtes faites de l'éducation, vous voulez que tout contribue plus ou moins directement à apprendre *l'art de penser*. Ce désir est noble, élevé et digne de vous.

Il y a deux méthodes pour apprendre les langues : celle des principes, et celle de la pratique.

Si on ne les étudie que pour en faire un passe-temps, ou pour dire qu'on les a apprises, on peut, si l'on veut, se borner à la méthode de la pratique, quoiqu'elle soit très-longue, et presque toujours incertaine. Qu'importe aux personnes qui n'ont d'autre but que de remplir les vides de leurs journées, ou d'obéir à la mode, de passer cinq ou six ans à ne savoir qu'imparfaitement ce qu'elles pourroient savoir, et très-bien, en six mois ? Ce misérable calcul pourroit-il les effrayer, elles qui attachent aussi peu d'importance à l'emploi du temps qu'à la connoissance de ces langues ? Pourvu qu'elles se mettent en état d'éviter le reproche de n'avoir reçu qu'une demi-éducation, ou qu'elles se dérobent une heure ou deux par jour au poids du loisir, leur but est rempli. Que leur resteroit-il encore à désirer ?

Pour vous, Milady, qui voulez que toute espèce d'étude contribue au développement de quelque faculté; vous qui regardez comme un devoir qui vous est imposé par la Providence, de donner à vos enfans les instructions les plus propres à faire leur bonheur, et le bien de la société dont ils sont membres, vous adopterez, j'en suis sûr, la méthode des principes. Votre expérience vous a convaincue qu'elle est la plus simple, la plus courte, et la seule dont le succès ne soit pas douteux. En tout il faut une base et une base solide : or la connoissance d'une langue ne peut en avoir d'autre que la connoissance des principes sur lesquels elle porte. Chercher à l'élever sur d'autres fondemens, c'est vouloir qu'elle n'ait pas plus de consistance que ces bulles que les enfans, à l'aide d'un chalumeau, tirent du savon : un souffle les a fait naître, un souffle les fait évanouir. L'étude des langues n'est pas un jeu : c'est un objet très-sérieux, et d'une nature si importante que sur lui seul porte tout l'édifice des connoissances humaines.

Mais, dit-on, quand sans doute on n'a pas examiné la question avec assez de soin, ou, peut-être, qu'on a des raisons pour le dire, les principes sont rebutans : ils ennuient et dégoûtent bientôt. Pourquoi fatigueroit-on la mémoire de préceptes dont l'aridité n'est propre qu'à dessécher l'esprit, à flétrir le cœur, et à obscurcir à leur aurore les beaux jours de l'enfance ? Ah ! Milady, répétera-t-on sans cesse cette objection ? Ne voudra-t-on pas enfin se convaincre que ce ne sont pas les préceptes qui rebutent, mais seulement la manière dont on les présente. Il est un art, oui, Milady, il est un art d'ôter aux préceptes cette sècheresse dont on se plaint. Si l'on est assez heureux pour le connoître, ne doutez pas que ce dont on fait un épouvantail avec si peu de raison ne contribue à étendre l'esprit, et à le parer de tout ce que la délicatesse et la grâce ont de plus enchanteur et de plus piquant.

Voulez-vous, Milady, que vos enfans trouvent du plaisir dans l'étude de la langue Françoise ? veillez à ce qu'on ne leur en mette sous les yeux que les véritables principes, et qu'on ne leur en donne que des idées simples, claires et vraies : empêchez qu'on n'étouffe leur raison naissante sous un tas de mots qui ne leur présente aucun sens, et de dénominations barbares que le raisonnement ne réprouve pas moins que le goût. Jugez de l'effet qu'ils ont sur l'esprit d'un enfant par celui qui se montre sur sa figure. Prononce-t-il un de ces grands mots auxquels il ne peut attacher aucune idée ? on diroit de la tête de Méduse. Aussitôt ses traits se décomposent et grimacent; son front, siége heureux de l'innocence et de la candeur, se flétrit et se ride; ses yeux qui pétilloient de plaisir et de joie s'obscurcissent; toute sa beauté s'évanouit, et cette grâce ingénue et touchante qui nous plaît et qui nous attache expire sur ses lèvres avec le sourire. Epargnez, Milady, épargnez à vos enfans ce tourment dont le seul effet seroit d'arrêter dans son élan leur jeune pensée. Ordonnez surtout qu'on ne choisisse pour l'application des principes qu'on leur donne que des exemples qui renferment un genre d'ins-

truction quelconque. L'enfance sent, plus qu'on ne pense, son ignorance et ses besoins. C'est ce qui la rend avide de connoissances. Ayez soin qu'on fasse servir au développement de quelque faculté cette disposition que la nature ne lui a pas donnée sans dessein. En général, on oublie trop dans l'enseignement des langues, que toutes les connoissances humaines se tiennent et portent sur une base commune, et que cette base est la grammaire. On doit donc dans cet enseignement, ne perdre jamais trois objets de vue, savoir, les qualités logiques du discours, ses qualités grammaticales et ses qualités de goût.

Les qualités logiques du discours sont la clarté et la vérité. On formera les enfans à ces qualités, si on leur montre avec soin le rapport de convenance ou de disconvenance qu'il y a entre les idées. Sans entrer dans des discussions bien profondes, il est très-aisé de leur faire sentir qu'il y a trois opérations en nous : nous percevons, nous jugeons et nous raisonnons. Percevoir c'est avoir des idées ; juger, c'est lier les idées entre elles ; raisonner, c'est lier entre eux les jugemens. *Dieu* et *toute-puissance* sont des perceptions ; c'est ce qu'on appelle *idées*. Elles doivent être claires, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets d'une manière nette et distincte ; elles doivent être vraies, c'est-à-dire, il faut qu'elles représentent les objets tels qu'ils sont. *Dieu est tout-puissant* est un jugement. Tout jugement suppose deux idées, et un lien qui les unisse entre elles. La première est l'objet dont on affirme la seconde ; la seconde est la qualité affirmée de la première : le lien est ce qui forme cette affirmation. Les idées ne sont pas un tout ; elles n'en sont que les élémens : mais le jugement est un tout, et ce tout est inséparable dans les vues de l'esprit. C'est une seule pensée. Voilà le point d'où il faut partir. Quand on a fixé les enfans sur ces deux premières opérations, on doit les conduire par degrés à la troisième, qui est le raisonnement. J'ai déjà dit que le raisonnement est la liaison de plusieurs jugemens. Ainsi, *il faut aimer ce qui est bon, or Dieu est bon, donc il faut aimer Dieu*, est un raisonnement qui, comme le jugement, ne fait qu'un tout dans l'esprit. C'est une pensée composée de plusieurs jugemens, et d'autant d'idées qu'il en faut pour former chaque jugement. Voilà ce qui se passe dans l'intérieur de l'esprit.

Mais veut-on manifester ces opérations à l'extérieur ? ces pensées qui ne font qu'un tout se décomposent par l'énonciation, et changent même de nom. Les idées s'appellent des termes ; les jugemens, des propositions ; les raisonnemens, des argumens qu'on doit renvoyer à la logique : il suffit d'en avoir donné une idée. Il y a peu de choses à dire aux enfans sur les termes : on doit seulement leur observer qu'il faut qu'il y ait du rapport entre eux. Il n'en est pas de même des propositions dont il est essentiel qu'ils connoissent les différentes espèces. Si la proposition se montre sous la forme du jugement qui sert d'exemple, elle est simple : mais elle se montre le plus souvent sous une autre forme, parce qu'un de ses termes, et quelquefois même tous les deux, sont accompagnés de modificatifs ; dans ce cas elle est complexe. Si je dis, *Dieu qui est tout-puissant renverse au gré de sa volonté souveraine les empires qui paroissent les mieux affermis*, cette proposition renferme trois jugemens, c'est-à-dire, trois propositions particulières, dont une seule est principale et les deux autres subordonnées, et qu'on nomme pour cette raison *incidentes*. Pour habituer les enfans à bien distinguer ces propositions, il faut leur faire décomposer les propositions complexes, en leur faisant remarquer, que comme la clarté et la vérité de chaque proposition particulière dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les termes, de même la clarté et la vérité de la proposition complexe dépendent de la clarté et de la vérité du rapport entre les propositions. Fixés sur ce point, ils concevront aisément que cette clarté et cette vérité doivent se trouver dans le discours, parce que l'expression ne peut être le signe de la pensée, qu'autant qu'elle la représente en la démêlant de tout ce qui n'est pas elle, et qu'elle la fait connoître aux autres telle qu'elle est dans l'esprit. C'est une erreur de croire que ce genre d'instruction soit au-dessus de la portée des enfans. Qu'on fasse entrer ces idées une à une dans leur esprit, et l'on y développera des germes qui n'attendent, pour éclore, que la douce chaleur d'une instruction

bien dirigée; au lieu qu'il n'arrive que trop souvent qu'on les y étouffe dans la première éducation. Si l'on traitoit les enfans en personnes raisonnables, on hâteroit en eux le moment de la raison.

Les qualités grammaticales du discours se réduisent à deux, les règles d'accord et les règles de régime. Il ne sauroit y en avoir d'autres : elles constituent la grammaire proprement dite. Pour former les enfans à ces deux qualités, il faut leur faire connoître avec soin les différentes espèces de mots, et les bien fixer sur leur nature et sur leurs fonctions : et pour y parvenir sûrement, on doit leur apprendre à distinguer les mots dont la destination est d'exprimer les objets de nos pensées de ceux dont la fonction est d'en manifester la manière et la forme : théorie fondamentale, sans laquelle il n'est point de vraie connoissance d'une langue. C'est de ce point qu'on doit partir, pour leur faire voir qu'il y a des principes généraux communs à toutes les langues, parce que les hommes ayant partout le même fond d'idées et de sentimens avec les mêmes organes, ont dû obéir, dans la manifestation de leurs pensées, à l'impulsion de la nature qui a en tous lieux une marche constante ; et des principes particuliers à chacune d'elles, parce que la différence des signes représentatifs des idées à laquelle ont donné lieu les climats, les coutumes, les gouvernemens et les productions même des différens pays, a nécessairement introduit une différence dans la construction de ces signes : ce sont principalement ces derniers qui en constituent le génie. Cette connoissance habituera les enfans à ne pas juger des langues les unes par les autres, et surtout, à l'exemple de tant de personnes, à ne pas attribuer aux langues modernes les choses mêmes qui les distinguent des langues anciennes. Recommandez donc, Milady, qu'on ne donne à vos enfans que les principes qui sont de la langue Françoise ; mais en leur faisant remarquer avec soin ceux qui ont des rapports avec les autres langues, et ceux qui les en différencient. Comme j'ai déjà parlé dans cette lettre de cet objet, j'ajouterai seulement qu'on ne doit laisser passer aucun mot, sans leur en montrer l'emploi, et sans leur dire la raison de cet emploi ; et que pour cela, il est nécessaire de leur faire décomposer toutes les phrases où un emploi nouveau d'un mot peut donner lieu au développement d'un nouveau principe.

Les qualités de goût du discours consistent dans le choix et dans l'arrangement. C'est ici, Milady, que vous devez donner une attention toute particulière. Empêchez qu'on ne surcharge la mémoire de vos enfans de phrases insignifiantes, si vous ne voulez pas qu'ils les rejètent avec dédain, et que de ce dédain, ils passent au dégoût. Eloignez d'eux ces lectures qui, sous la vaine apparence d'être proportionnées à leur âge, ne font que prolonger le temps de l'enfance, et qui n'offrant pour tout aliment à l'esprit qu'un objet continu de déraison et de mauvais goût, ne sont propres qu'à anéantir tous vos projets, et à frustrer toutes vos espérances. Suivez une voie tout opposée. Elevez leur âme, dirigez leur cœur, et formez leur goût. Et pour y réussir, meublez leur tête de beaucoup d'idées ; ornez leur esprit d'une grande variété de connoissances qui soient comme autant de pierres d'attente ; embellissez leur imagination de tableaux magnifiques et d'un pittoresque frappant ; enrichissez leur mémoire tantôt d'un trait d'histoire intéressant, tantôt d'une description vive et animée, et quelquefois d'un grand principe de morale déguisé sous les traits d'une fiction ingénieuse. Remplissez en un mot leur mémoire de tous les passages de nos classiques les plus propres à répondre à l'étendue de vos desseins sur eux. Ne croyez pas, Milady, que cette tâche soit difficile à remplir : elle n'exige qu'une attention, c'est de ne mettre entre leurs mains que les auteurs du premier ordre, et d'y prendre les exemples qu'on cite à l'appui des règles. Quels avantages ne recueilleront-ils pas de ce choix ? Pourroit-il y avoir un moyen plus prompt et plus sûr pour les former aux deux qualités de goût du discours, si leurs maîtres ont le soin de leur faire remarquer que c'est du choix des mots et de l'arrangement qu'ils ont entre eux, que naît la beauté de ces exemples ; et que souvent, si l'on y change un seul mot, ou qu'on en intervertisse l'ordre, toute leur beauté s'évanouit, et ils n'offrent plus qu'une expression triviale et commune. Je désirerois encore, Milady, que ces exemples servissent à leur faire connoître les différentes figures de mots et de pensées. Je désirerois. . . . . mais que

pourrois-je ajouter que vos lumières et votre goût ne puissent vous suggérer.

Je suis, &c.

Lévizac.

FABLES.

§ 260. 1re. FABLE.—*Les Deux Renards.*

Deux renards entrèrent la nuit par surprise dans un poulailler ; ils étranglèrent le coq, les poules et les poulets : après ce carnage, ils apaisèrent leur faim. L'un, qui étoit jeune et ardent, vouloit tout dévorer ; l'autre, qui étoit vieux et avare, vouloit garder quelque provision pour l'avenir. Le vieux disoit : mon enfant, l'expérience m'a rendu sage ; j'ai vu bien des choses depuis que je suis au monde. Ne mangeons pas tout notre bien en un seul jour. Nous avons fait fortune ; c'est un trésor que nous avons trouvé, il faut le ménager. Le jeune répondit : je veux tout manger pendant que j'y suis, et me rassasier pour huit jours : car pour ce qui est de revenir ici, chansons ! il n'y fera pas bon demain ; le maître, pour venger la mort de ses poules, nous assommeroit. Après cette conversation, chacun prend son parti, Le jeune mange tant, qu'il se crève; et peut à peine aller mourir dans son terrier. Le vieux, qui se croit bien plus sage de modérer ses appétits et de vivre d'économie, retourne le lendemain à sa proie, et est assommé par le maître.

Ainsi chaque âge a ses défauts : les jeunes gens sont fougueux et insatiables dans leurs plaisirs ; les vieux sont incorrigibles dans leur avarice.

Fénélon.

§ 261. 2e. FABLE. — *l'Abeille et la Mouche.*

Un jour une abeille aperçut une mouche auprès de sa ruche. Que viens-tu faire ici ? Lui dit-elle d'un ton furieux. Vraiment c'est bien à toi, vil animal, à te mêler avec les reines de l'air ! Tu as raison, répondit froidement la mouche : on a toujours tort de s'approcher d'une nation aussi fougueuse que la vôtre. Rien n'est plus sage que nous, dit l'abeille : nous seules avons des lois et une république bien policée ; nous ne cueillons que des fleurs odoriférantes ; nous ne faisons que du miel délicieux, qui égale le nectar. Ote-toi de ma présence, vilaine mouche importune, qui ne fais que bourdonner et chercher ta vie sur les ordures. Nous vivons comme nous pouvons, répondit la mouche : la pauvreté n'est pas un vice ; mais la colère en est un grand. Vous faites du miel qui est doux, mais votre cœur est toujours amer ; vous êtes sages dans vos lois, mais emportées dans votre conduite. Votre colère, qui pique vos ennemis, vous donne la mort, et votre folle cruauté vous fait plus de mal qu'à personne. Il vaut mieux avoir des qualités moins éclatantes, avec plus de modération.

Fénélon.

§ 262. 3e. FABLE.—*Le Dragon et les Renards.*

Un dragon gardoit un trésor dans une profonde caverne ; il veilloit jour et nuit pour le conserver. Deux renards, grands fourbes et grands voleurs de leur métier, s'insinuèrent auprès de lui par leurs flatteries. Ils devinrent ses confidens. Les gens les plus complaisans et les plus empressés ne sont pas les plus sûrs. Ils le traitoient de grand personnage, admiroient toutes ses fantaisies, étoient toujours de son avis, et se moquoient entre eux de leur dupe. Enfin il s'endormit un jour au milieu d'eux ; ils l'étranglèrent et s'emparèrent du trésor. Il fallut le partager entre eux : c'étoit une affaire bien difficile, car deux scélérats ne s'accordent que pour faire le mal. L'un d'eux se mit à moraliser ; à quoi, dit il, nous servira tout cet argent ? Un peu de chasse nous vaudroit mieux : on ne mange point du metal ; les pistoles sont de mauvaise digestion. Les hommes sont des fous d'aimer tant ces fausses richesses : ne soyons pas aussi insensés qu'eux. L'autre fit semblant d'être touché de ces réflexions, et assura qu'il vouloit vivre en philosophe comme Bias, portant tout son bien sur lui. Chacun fit semblant de quitter le trésor : mais ils se dressèrent des embûches et s'entre-déchirèrent. L'un d'eux en mourant dit à l'autre, qui étoit aussi blessé que lui : que voulois-tu faire de cet argent ? La même chose que tu voulois en faire, répondit l'autre. Un homme passant apprit leur aventure, et les trouva bien

fous. Vous ne l'êtes pas moins que nous, lui dit un des renards. Vous ne sauriez, non plus que nous, vous nourrir d'argent, et vous vous tuez pour en avoir. Du moins, notre race, jusqu'ici a été assez sage pour ne mettre en usage aucune monnoie. Ce que vous avez introduit chez vous pour la commodité fait votre malheur. Vous perdez les vrais biens pour chercher les biens imaginaires.

Fénélon.

§ 263. 4e. FABLE.—*Le Hiboux.*

Un jeune hibou qui s'étoit vu dans une fontaine, et qui se trouvoit plus beau, je ne dis pas que le jour, car il le trouvoit fort désagréable, mais que la nuit, qui avoit de grands charmes pour lui, disoit en lui-même : j'ai sacrifié aux grâces ; Vénus a mis sur moi sa ceinture dans ma naissance ! les tendres Amours, accompagnés des Jeux et des Ris, voltigent autour de moi pour me caresser. Il est temps que le blond Hyménée me donne des enfans grâcieux comme moi ; ils seront l'ornement des bocages et les délices de la nuit. Quel dommage que la race des plus parfaits oiseaux se perdit ! heureuse l'épouse qui passera la vie à me voir ! Dans cette pensée, il envoie la corneille demander de sa part une petite aiglonne, fille de l'aigle, roi des airs. La corneille avoit peine à se charger de cette ambassade : je serai mal reçue, disoit-elle, de proposer un mariage si mal assorti. Quoi ! l'aigle, qui ose regarder fixement le soleil, se marieroit avec vous qui ne sauriez seulement ouvrir les yeux tandis qu'il est jour ! c'est le moyen que les deux époux ne soient jamais ensemble ; l'un sortira le jour, et l'autre la nuit. Le hibou, vain et amoureux de lui-même, n'écouta rien. La corneille, pour le contenter, alla enfin demander l'aiglonne. On se moqua de sa folle demande. L'aigle lui répondit : si le hibou veut être mon gendre, qu'il vienne après le lever du soleil me saluer au milieu de l'air. Le hibou présomptueux y voulut aller. Ses yeux furent d'abord éblouis. Il fut aveuglé par les rayons du soleil, et tomba du haut de l'air sur un rocher. Tous les oiseaux se jetèrent sur lui, et lui arrachèrent ses plumes. Il fut trop heureux de se cacher dans son trou, et d'épouser la chouette, qui fut une digne dame du lieu. Leur hymen fut célébré la nuit, et ils se trouvèrent l'un et l'autre très-beau et très-agréables.

Il ne faut rien chercher au-dessus de soi, ni se flatter sur ses avantages.

Fénélon.

§ 264. 5e. FABLE.—*Le Chat et les Lapins.*

Un chat, qui faisoit le modeste, étoit entré dans une garenne peuplée de lapins. Aussitôt toute la république alarmée ne songea qu'à s'enfoncer dans ses trous. Comme le nouveau venu étoit au guet auprès d'un terrier, les députés de la nation lapine, qui avoient vu ses terribles griffes, comparurent dans l'endroit le plus étroit de l'entrée du terrier, pour lui demander ce qu'il prétendoit. Il protesta d'une voix douce qu'il vouloit seulement étudier les mœurs de la nation; qu'en qualité de philosophe il alloit dans tous les pays pour s'informer des coutumes de chaque espèce d'animaux. Les députés simples et crédules, retournèrent dire à leurs frères que cet étranger, si vénérable par son maintien modeste et par sa majestueuse fourrure, étoit un philosophe sobre, désintéressé, pacifique, qui vouloit seulement rechercher la sagesse de pays en pays : qu'il venoit de beaucoup d'autres lieux où il avoit vu de grandes merveilles ; qu'il y auroit bien du plaisir à l'entendre, et qu'il n'avoit garde de croquer les lapins, puisqu'il croyoit en bon bramin la métempsycose, et ne mangeoit d'aucun aliment qui eût eu vie. Ce beau discours toucha l'assemblée. En vain un vieux lapin rusé, qui étoit le docteur de la troupe, représenta combien ce grave philosophe lui étoit suspect : malgré lui on va saluer le bramin, qui étrangla du premier saut sept ou huit de ces pauvres gens. Les autres regagnent leurs trous, bien effrayés et bien honteux de leur faute. Alors dom Mitis revint à l'entrée du terrier, protestant, d'un ton plein de cordialité, qu'il n'avoit fait ce meurtre que malgré lui, pour son pressant besoin; que désormais il vivroit d'autres animaux, et feroit avec eux une alliance éternelle. Aussitôt les lapins entrèrent en négociation avec lui, sans se mettre néanmoins à la portée de ses griffes. La négociation dure, on l'amuse. Cependant un lapin des plus agiles sort par les derrières du terrier, et va avertir un berger voisin, qui

aimoit à prendre dans un lacs de ces lapins nourris de genièvre. Le berger, irrité contre ce chat, exterminateur d'un peuple si utile, accourt au terrier avec un arc et des flèches ; il aperçoit le chat qui n'étoit attentif qu'à sa proie ; il le perce d'une de ses flèches ; et le chat expirant dit ces dernières paroles : quand on a une fois trompé, on ne peut plus être cru de personne ; on est haï, craint ; et on est enfin attrapé par ses propres finesses. *Fénélon.*

§ 205. 6e. Fable.—*Le Pigeon puni de son inquiétude.*

Deux pigeons vivoient ensemble dans un colombier avec une paix profonde. Ils fendoient l'air de leurs ailes, qui paroissoient immobiles par leur rapidité. Ils se jouoient en volant l'un auprès de l'autre, se fuyant et se poursuivant tour à tour. Puis ils alloient chercher du grain dans l'aire du fermier, ou dans les prairies voisines. Aussitôt ils alloient se désaltérer dans l'onde pure d'un ruisseau qui couloit au travers de ces prés fleuris. De là ils revenoient voir leurs pénates dans le colombier blanchi et plein de petits trous : ils y passoient le temps dans une douce société avec leurs fidèles compagnes. Leurs cœurs étoient tendres ; le plumage de leurs cous étoit changeant, et peint d'un plus grand nombre de couleurs que l'inconstante Iris. On entendoit le doux murmure de ces heureux pigeons, et leur vie étoit délicieuse. L'un d'eux se dégoûtant des plaisirs d'une vie paisible, se laissa séduire par une folle ambition, et livra son esprit aux projets de la politique. Le voilà qui abandonne son ancien ami : il part, il va du côté du Levant. Il passe au-dessus de la mer Méditerranée, et vogue avec ses ailes dans les airs, comme un navire avec ses voiles dans les ondes de Téthys. Il arrive à Alexandrie ; de là il continue son chemin, traversant les terres jusqu'à Alep. En y arrivant, il salue les autres pigeons de la contrée, qui servent de courriers réglés, et il envie leur bonheur. Aussitôt il se répand parmi eux un bruit, qu'il est venu un étranger de leur nation, qui a traversé des pays immenses. Il est mis au rang des courriers : il porte toutes les semaines les lettres d'un bacha attachées à son pied, et il fait vingt-huit lieues en moins d'une journée. Il est orgueilleux de porter les secrets de l'état, et il a pitié de son ancien compagnon, qui vit sans gloire dans les trous de son colombier. Mais un jour, comme il portoit des lettres du bacha soupçonné d'infidélité par le Grand-Seigneur, on voulut découvrir par les lettres de ce bacha s'il n'avoit point quelque intelligence secrète avec les officiers du roi de Perse : une flèche tirée perce le pauvre pigeon, qui, d'une aile tremblante, se soutient encore un peu, pendant que son sang coule. Enfin il tombe, et les ténèbres de la mort couvrent déjà ses yeux : pendant qu'on lui ôte ses lettres pour les lire, il expire plein de douleur, condamnant sa vaine ambition, et regrettant le doux repos de son colombier, où il pouvoit vivre en sureté avec son ami.

Fénélon.

§ 206. 7e. Fable.—*Le Rossignol et la Fauvette.*

Sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré où trois naïades répandent à grand bruit leurs eaux claires, et arrosent les fleurs naissantes : les grâces y vont souvent se baigner. Les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent ; ils sont seulement caressés par le souffle des doux zéphyrs. Les nymphes et les faunes y font la nuit des danses au son de la flûte de Pan. Le soleil ne sauroit percer de ses rayons l'ombre épaisse que forment les rameaux entrelacés de ce bocage. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit. Sous ce feuillage, on entend Philomèle qui chante d'une voix plaintive et mélodieuse ses anciens malheurs dont elle n'est pas encore consolée. Une jeune fauvette, au contraire, y chante ses plaisirs, et elle annonce le printemps à tous les bergers d'alentour. Philomèle même est jalouse des chansons tendres de sa compagne. Un jour elles aperçurent un jeune berger qu'elles n'avoient point encore vu dans ces bois ; il leur parut gracieux, noble, aimant les muses et l'harmonie : elles crurent que c'étoit Apollon, tel qu'il fut autrefois chez le roi Admète, ou du moins quelque jeune héros du sang de ce dieu. Les deux oiseaux, inspirés par les muses, commencèrent aussitôt à chanter ainsi :

Quel est donc ce berger, ou ce dieu inconnu, qui vient orner notre bocage? Il est sensible à nos chansons; il aime la poésie, elle adoucira son cœur et le rendra aussi aimable qu'il est fier.

Alors Philomèle continua seule :

Que ce jeune héros croisse en vertu, comme une fleur que le printemps fait éclore! qu'il aime les doux jeux de l'esprit! que les grâces soient sur ses lèvres! que la sagesse de Minerve règne dans son cœur!

La Fauvette lui répondit :

Qu'il égale Orphée par les charmes de sa voix, et Hercule par ses hauts faits! qu'il porte dans son cœur l'audace d'Achille, sans en avoir la férocité! qu'il soit bon, qu'il soit sage, bienfaisant, tendre pour les hommes, et aimé d'eux! que les muses fassent naître en lui toutes les vertus.

Puis les deux oiseaux inspirés reprirent ensemble :

Il aime nos douces chansons : elles entrent dans son cœur, comme la rosée tombe sur nos gazons brûlés par le soleil. Que les dieux le modèrent et le rendent toujours fortuné! qu'il tienne en sa main la corne d'abondance! que l'âge d'or revienne par lui! que la sagesse se répande de son cœur sur tous les mortels! et que les fleurs naissent sous ses pas!

Pendant qu'elles chantoient, les zéphyrs retinrent leurs haleines; toutes les fleurs du bocage s'épanouirent; les ruisseaux formés par les trois fontaines suspendirent leur cours; les satyres et les faunes, pour mieux écouter, dressoient leurs oreilles aiguës; Echo redisoit ces belles paroles à tous les rochers d'alentour; et toutes les dryades sortirent du sein des arbres verts pour admirer celui que Philomèle et sa compagne venoient de chanter.

Fénélon.

§ 267. 8e. FABLE.—*L'Assemblée des Animaux pour choisir un Roi.*

Le lion étant mort, tous les animaux accoururent dans son antre, pour consoler la lionne sa veuve, qui faisoit retentir de ses cris les montagnes et les forêts. Après lui avoir fait leurs complimens, ils commencèrent l'élection d'un roi : la couronne du défunt étoit au milieu de l'assemblée. Le lionceau étoit trop jeune et trop foible pour obtenir la royauté sur tant de fiers animaux. Laissez-moi croître, disoit-il, je saurai bien régner et me faire craindre à mon tour. En attendant je veux étudier l'histoire des belles actions de mon père, pour égaler un jour sa gloire. Pour moi, dit le léopard, je prétends être couronné; car je ressemble plus au lion que tous les autres prétendans. Et moi, dit l'ours, je soutiens qu'on m'avoit fait une injustice, quand on me préféra le lion : je suis fort, courageux, carnassier tout autant que lui; et j'ai un avantage singulier, qui est de grimper sur les arbres. Je vous laisse à juger, messieurs, dit l'éléphant, si quelqu'un peut me disputer la gloire d'être le plus grand, le plus fort, le plus brave de tous les animaux. Je suis le plus noble et le plus beau, dit le cheval. Et moi, le plus fin, dit le renard. Et moi le plus léger à la course, dit le cerf. Où trouverez-vous, dit le singe, un roi plus agréable et plus ingénieux que moi? Je divertirai chaque jour mes sujets. Je ressemble même à l'homme qui est le véritable roi de la nature. Le perroquet alors harangua ainsi : puisque tu te vantes de ressembler à l'homme, je puis m'en vanter aussi. Tu ne lui ressemble que par ton laid visage et par quelques grimaces ridicules : pour moi, je lui ressemble par la voix, qui est la marque de la raison et le plus bel ornement de l'homme. Tais-toi, maudit causeur, lui répondit le singe : tu parles, mais non pas comme l'homme; tu dis toujours la même chose, sans entendre ce que tu dis. L'assemblée se moqua de ces deux mauvais copistes de l'homme, et on donna la couronne à l'éléphant, parce qu'il a la force et la sagesse, sans avoir ni la cruauté des bêtes furieuses, ni la sotte vanité de tant d'autres qui veulent toujours paroître ce qu'elles ne sont pas.

Fénélon.

§ 268. 9e FABLE.—*Le Jeune Bacchus et le Faune.*

Un jour le jeune Bacchus que Silène instruisoit, cherchoit les muses dans un bocage dont le silence n'étoit troublé que par le bruit des fontaines et par le chant des oiseaux. Le soleil avec ses rayons n'en pouvoit percer la sombre verdure. L'enfant de Sémélé, pour étudier la langue des dieux, s'assit dans un coin, au pied d'un vieux chêne du tronc duquel

plusieurs hommes de l'âge d'or étoient nés. Il avoit même autrefois rendu des oracles, et le temps n'avoit osé l'abattre de sa tranchante faux. Auprès de ce chêne sacré et antique, se cachoit un jeune faune, qui prêtoit l'oreille aux vers que chantoit l'enfant, et qui marquoit à Silene, par un ris moqueur, toutes les fautes que faisoit son disciple. Aussitôt les naïades et les autres nymphes du bois, sourioient aussi Le critique étoit jeune, gracieux, folâtre ; sa tête étoit couronnée de lierre et de pampre; ses tempes etoient ornées de grappes de raisin ; de son épaule gauche pendoit sur son côté droit, en écharpe, un feston de lierre : et le jeune Bacchus se plaisoit à voir ces feuilles consacrées à sa divinité. Le faune étoit enveloppé au-dessous de la ceinture par la dépouille affreuse et hérissée d'une jeune lionne qu'il avoit tuée dans les forêts. Il tenoit dans sa main une houlette courbée et noueuse. Sa queue paroissoit derrière comme se jouant sur son dos. Mais comme Bacchus ne pouvoit souffrir un rieur malin, toujours prêt à se moquer de ses expressions, si elles n'étoient pures et élégantes, il lui dit d'un ton fier et impatient : comment oses-tu te moquer du fils de Jupiter ? Le faune répondit sans s'émouvoir : Hé ! comment le fils de Jupiter ose-t-il faire quelque faute ?

Fénélon.

§ 269. 10e FABLE. — *Les Abeilles et les Vers à Soie.*

Un jour les abeilles montèrent jusques dans l'Olympe, au pied du trône de Jupiter, pour le prier d'avoir égard au soin qu'elles avoient pris de son enfance, quand elles le nourrirent de leur miel sur le mont Ida. Jupiter voulut leur accorder les premiers honneurs entre tous les petits animaux. Minerve, qui préside aux arts, lui représenta qu'il y avoit une autre espèce qui disputoit aux abeilles la gloire des inventions utiles. Jupiter voulut en savoir le nom. Ce sont les vers à soie, répondit-elle. Aussitôt le père des dieux ordonna à Mercure de faire venir sur les aîles des doux zéphyrs des députés de ce petit peuple, afin qu'on pût entendre les raisons des deux partis. L'abeille ambassadrice de sa nation, représenta la douceur du miel qui est le nectar des hommes, son utilité, l'artifice avec lequel il est composé; puis elle vanta la sagesse des lois qui policent la république volante des abeilles. Nulle autre espèce d'animaux, disoit l'orateur, n'a cette gloire, et c'est une récompense d'avoir nourri dans un autre le père des dieux. De plus, nous avons en partage la valeur guerrière, quand notre roi anime nos troupes dans les combats. Comment est-ce que ces vers, insectes vils et méprisables, oseroient nous disputer le premier rang ? Ils ne savent que ramper, pendant que nous prenons un noble essor, et que de nos ailes dorées nous montons jusque vers les astres. Le harangueur des vers à soie répondit : Nous ne sommes que de petits vers, et nous n'avons ni ce grand courage pour la guerre, ni ces sages lois ; mais chacun de nous montre les merveilles de la nature, et se consume dans un travail utile. Sans lois, nous vivons en paix, et on ne voit jamais de guerres civiles chez nous, pendant que les abeilles s'entretuent à chaque changement de roi. Nous avons la vertu de Protée pour changer de forme. Tantôt nous sommes de petits vers composés d'onze petits anneaux entrelacés, avec la variété des plus vives couleurs qu'on admire dans les fleurs d'un parterre. Ensuite nous filons de quoi vêtir les hommes les plus magnifiques jusques sur le trône, et de quoi orner le temple des dieux. Cette parure si belle et si durable vaut bien du miel, qui se corrompt bientôt. Enfin, nous nous transformons en fève qui sent, qui se meut, et qui montre toujours de la vie. Après ces prodiges, nous devenons tout à coup des papillons avec l'éclat des plus vives couleurs. C'est alors que nous ne le cédons plus aux abeilles pour nous élever d'un vol hardi jusque vers l'Olympe. Jugez maintenant, ô père des dieux. Jupiter, embarrassé pour la décision, déclara enfin que les abeilles tiendroient le premier rang, à cause des droits qu'elles avoient acquis depuis les anciens temps. Quel moyen, dit il, de les dégrader ? je leur ai trop d'obligation ; mais je crois que les hommes doivent encore plus aux vers à soie.

Fénélon.

§ 270. 11e FABLE—*Aristée et Virgile.*

Virgile, étant descendu aux enfers, entra dans les campagnes fortunées où

les héros et les hommes inspirés des dieux, passoient une vie bienheureuse sur des gazons toujours émaillés de fleurs, et entrecoupés de mille ruisseaux. D'abord le berger Aristée, qui étoit là au nombre des demi-dieux, s'avança vers lui, ayant appris son nom. Que j'ai de joie, lui dit-il, de voir un si grand poëte! Vos vers coulent plus doucement que la rosée sur l'herbe tendre ; ils ont une harmonie si douce, qu'ils attendrissent le cœur et qu'ils tirent les larmes des yeux. Vous en avez fait pour moi et pour mes abeilles, dont Homère même pourroit être jaloux. Je vous dois, autant qu'au Soleil et à Cyrène, la gloire dont je jouis. Il n'y a pas encore long temps que je les récitai ces vers si tendres et si gracieux, à Linus, à Hésiode et à Homère. Après les avoir entendus, ils allèrent tous trois boire de l'eau du fleuve Léthé pour les oublier, tant ils étoient affligés de repasser dans leur mémoire des vers si dignes d'eux, qu'ils n'avoient pas faits. Vous savez que la nation des poëtes est jalouse. Venez donc parmi eux prendre votre place. Elle sera bien mauvaise, cette place, répondit Virgile, puisqu'ils sont si jaloux. J'aurai de mauvaises heures à passer dans leur compagnie ; je vois bien que vos abeilles n'étoient pas plus faciles à irriter que le cœur des poëtes. Il est vrai, répondit Aristée : ils bourdonnent comme les abeilles : comme elles, ils ont un aiguillon perçant pour piquer tout ce qui enflamme leur colère. J'aurai encore, dit Virgile, un autre grand homme à ménager, c'est le divin Orphée. Comment vivez-vous ensemble ? Assez mal, répondit Aristée. Il est encore jaloux de sa femme, comme les trois autres de la gloire des vers ; mais pour vous il vous recevra bien, car vous l'avez traité honorablement, et vous avez parlé beaucoup plus sagement qu'Ovide de sa querelle avec les femmes de Thrace qui le massacrèrent. Mais ne tardons pas davantage ; entrons dans ce petit bois sacré arrosé de tant de fontaines plus claires que le crystal : vous verrez que toute la troupe sacrée se levera pour vous faire honneur. N'entendez-vous pas déjà la lyre d'Orphée. Ecoutez Linus, qui chante le combat des dieux contre les géans. Homère se prépare à chanter Achille, qui venge la mort de Patrocle par celle d'Hector. Mais Hésiode est celui que vous avez le plus à craindre ; car, de l'humeur dont il est, il sera bien fâché que vous ayez osé traiter avec tant d'élégance toutes les choses rustiques qui ont été son partage. A peine Aristée eut achevé ces mots, qu'ils arrivèrent sous ces ombrages frais, où règne un éternel enthousiasme qui possède ces hommes divins. Tous se levèrent, on fit asseoir Virgile, on le pria de chanter ses vers. Il les chanta d'abord avec modestie, et puis avec transport. Les plus jaloux sentirent malgré eux une douceur qui les ravissoit. La lyre d'Orphée, qui avoit enchanté les rochers et les bois, échappa de ses mains, et les larmes amères coulèrent de ses yeux. Homère oublia pour un moment la magnificence rapide de l'Illiade, et la variété agréable de l'Odyssée. Linus crut que ces beaux vers avoient été faits par son père Apollon ; et il étoit immobile, saisi et suspendu par un si doux chant. Hésiode, tout ému, ne pouvoit résister à ce charme. Enfin, revenant un peu à lui, il prononça ces paroles pleines de jalousie et d'indignation : ô Virgile, tu a fait des vers plus durables que l'airain et que le bronze ! Mais je te prédis qu'un jour on verra un enfant qui les traduira en sa langue, et qui partagera avec toi la gloire d'avoir chanté les abeilles.

Fénélon.

§ 271. 12e Fable.—*Le Nil et le Gange.*

Un jour deux fleuves, jaloux l'un de l'autre, se présentèrent à Neptune pour disputer le premier rang. Le dieu étoit sur un trône d'or au milieu d'une grotte profonde. La voûte étoit de pierres ponces, mêlées de rocailles et de conques marines. Des eaux immenses venoient de tous côtés, et se suspendoient en voûte au-dessus de la tête du dieu. Là, paroissoient le vieux Nérée, ridé et courbé comme Saturne, le grand Océan, père de tant de nymphes, Thétys, pleine de charmes, Amphitrite avec le petit Palémon, Ino et Mélicerte, la foule des jeunes Néréides, couronnées de fleurs ; Protée même y étoit accouru avec ses troupeaux marins, qui, de leurs vastes narines ouvertes, avaloient l'onde amère pour la revomir comme des fleuves rapides qui tombent des rochers escarpés. Toutes les petites fontaines transparentes, les ruisseaux bondissans et écumeux, les

fleuves qui arrosent la terre, les mers qui l'environnent, venoient apporter le tribut de leurs eaux dans le sein immobile du souverain père des ondes. Les deux fleuves dont l'un est le Nil et l'autre le Gange, s'avancent. Le Nil tenoit dans sa main une palme, et le Gange ce roseau Indien dont la moëlle rend un suc si doux que l'on nomme sucre. Ils étoient couronnés de jonc. La vieillesse des deux étoient également majestueuse et vénérable. Leurs corps nerveux étoient d'une vigueur et d'une noblesse au dessus de l'homme. Leurs barbes d'un vert bleuâtre, flottoient jusqu'à leur ceinture. Leurs yeux étoient vifs et étincélans, malgré un séjour si humide; leurs sourcils épais et mouillés tomboient sur leurs paupières. Ils traversèrent la foule des monstres marins; les troupeaux de tritons folâtres sonnoient de la trompette avec leurs conques recourbées, les dauphins s'élevoient au-dessus de l'onde qu'ils faisoient bouillonner par le mouvement de leurs queues, et ensuite se replongeoient dans l'eau avec un bruit effroyable, comme si les abîmes se fussent ouverts.

Le Nil parla le premier ainsi : O grand fils de Saturne, qui tenez le vaste empire des eaux, compatissez à ma douleur; on m'enlève injustement la gloire dont je jouis depuis tant de siècles : un nouveau fleuve, qui ne coule qu'en des pays barbares, ose me disputer le premier rang. Avez-vous oublié que la terre d'Egypte, fertilisée par mes eaux, fut l'asile des dieux quand les géans voulurent escalader l'Olympe? C'est moi qui donne à cette terre son prix; c'est moi qui fais l'Egypte si délicieuse et si puissante. Mon cours est immense : je viens de ces climats brûlans dont les mortels n'osent approcher; et quand Phaéton, sur le char du soleil, embrasoit les terres, pour l'empêcher de faire tarir mes eaux je cachai si bien ma tête superbe, qu'on n'a point encore pu, depuis ce temps-là, découvrir où est ma source et mon origine. Au lieu que les débordemens déréglés des autres fleuves ravagent les campagnes, le mien, toujours régulier, répand l'abondance dans ces heureuses terres d'Egypte, qui sont plutôt un beau jardin qu'une campagne. Mes eaux dociles se partagent en autant de canaux qu'il plaît aux habitans, pour arroser leurs terres et pour faciliter leur commerce. Tous mes bords sont pleins de villes, et on en compte jusqu'à vingt mille dans la seule Egypte. Vous savez que Catadoupes, ou Cataractes sont une chute merveilleuse de toutes mes eaux de certains rochers en bas, au-dessus des plaines d'Egypte. On dit même que le bruit de mes eaux, dans cette chute, rend sourds tous les habitans du pays. Sept bouches différentes apportent mes eaux dans votre empire, et le Delta qu'elles forment est la demeure du plus sage, du plus savant, du mieux policé, et du plus ancien peuple de l'univers : il compte beaucoup de milliers d'années dans son histoire et dans la tradition de ses prêtres. J'ai donc pour moi la longueur de mon cours, l'ancienneté de mes peuples, les merveilles des dieux accomplies sur mes rivages, la fertilité des terres par mes inondations, la singularité de mon origine inconnue. Mais pourquoi raconter tous mes avantages contre un adversaire qui en a si peu? Il sort des terres sauvages et glacées des Scythes, se jette dans une mer qui n'a aucun commerce qu'avec des Barbares; ces pays ne sont célèbres que pour avoir été subjugués par Bacchus, suivi d'une troupe de femmes ivres et échevelées, dansant avec des thyrses en main. Il n'a sur ses bords ni peuples polis et savans, ni villes magnifiques, ni monumens de la bienveillance des dieux : c'est un nouveau venu qui se vante sans preuve. O puissant Dieu, qui commandez aux vagues et aux tempêtes, confondez sa témérité.

C'est la vôtre qu'il faut confondre, répliqua alors le Gange. Vous êtes, il est vrai, plus anciennement connu; mais vous n'existiez pas avant moi. Comme vous je descends de hautes montagnes, je parcours de vastes pays, je reçois le tribut de beaucoup de rivières, je me rends, par plusieurs bouches, dans le sein des mers, et je fertilise les plaines que j'inonde. Si je voulois, à votre exemple, donner dans le merveilleux, je dirois, avec les Indiens, que je descends du ciel, et que mes eaux bienfaisantes ne sont pas moins salutaires à l'ame qu'au corps. Mais ce n'est pas devant le dieu des fleuves et des mers qu'il faut se prévaloir de ces prétentions chimériques. Créé cependant quand le monde sortit du chaos, plusieurs écrivains me font naître dans le

jardin des délices qui fut le séjour du premier homme. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que j'arrose encore plus de royaumes que vous ; c'est que je parcours des terres aussi riantes et aussi fécondes ; c'est que je roule cette poudre d'or si recherchée, et peut-être si funeste au bonheur des hommes ; c'est qu'on trouve sur mes bords des perles, des diamans, et tout ce qui sert à l'ornement des temples et des mortels ; c'est qu'on voit sur mes rives des édifices superbes, et qu'on y célèbre de longues et magnifiques fêtes. Les Indiens, comme les Egyptiens, ont aussi leurs antiquités, leurs métamorphoses, leurs fables ; mais ce qu'ils ont plus qu'eux, ce sont d'illustres gymnosophistes, des philosophes éclairés. Qui de vos prêtres si renommés pourriez-vous comparer au fameux Pilpay ? Il a enseigné aux princes les principes de la morale et l'art de gouverner avec justice et bonté. Ses apologues ingénieux ont rendu son nom immortel ; on les lit ; mais on n'en profite guère dans les états que j'enrichis : et ce qui fait notre honte à tous les deux, c'est que nous ne voyons sur nos bords que des princes malheureux, parce qu'ils n'aiment que les plaisirs et une autorité sans borne ; c'est que nous ne voyons dans les plus belles contrées du monde que des peuples misérables, parce qu'ils sont presque tous esclaves, presque tous victimes des volontés arbitraires et de la cupidité insatiable des maîtres qui les gouvernent ou plutôt qui les écrasent. A quoi me servent donc et l'antiquité de mon origine, et l'abondance de mes eaux, et tout le spectacle des merveilles que j'offre au navigateur ? Je ne veux ni les honneurs ni la gloire de la préférence, tant que je ne contribuerai pas plus au bonheur de la multitude, tant que je ne servirai qu'à entretenir la mollesse ou l'avidité de quelques tyrans fastueux et inappliqués. Il n'y a rien de grand, rien d'estimable, que ce qui est utile au genre humain.

Neptune et l'assemblée des dieux marins applaudirent au discours du Gange, louèrent sa tendre compassion pour l'humanité vexée et souffrante ; ils lui firent espérer que d'une autre partie du monde il se transporteroit dans l'Inde des nations policées et humaines qui pourroient éclairer les princes sur leur vrai bonheur, et leur faire comprendre qu'il consiste principalement, comme il le croyoit avec tant de vérité, à rendre heureux tous ceux qui dépendent d'eux, et à les gouverner avec sagesse et modération.

Fénélon.

HISTOIRES ET CONTES.

§ 272. 1re. Histoire.—*Aventures de Mélésichthon.*

Mélésichthon, né à Mégare, d'une race illustre parmi les Grecs, ne songea dans sa jeunesse, qu'à imiter, dans la guerre, les exemples de ses ancêtres : il signala sa valeur et ses talens dans plusieurs expéditions ; et comme toutes ses inclinations étoient magnifiques, il y fit une dépense éclatante qui le ruina bientôt : il fut contraint de se retirer dans une maison de campagne sur le bord de la mer, où il vivoit dans une profonde solitude, avec sa femme Proxinoé. Elle avoit de l'esprit, du courage, de la fierté. Sa beauté et sa naissance l'avoient fait rechercher par des partis beaucoup plus riches que Mélésichthon ; mais elle l'avoit préféré à tous les autres pour son seul mérite. Ces deux personnes, qui, par leur vertu et leur amitié, s'étoient rendues mutuellement heureuses pendant plusieurs années, commencèrent alors à se rendre mutuellement malheureuses, par la compassion qu'elles avoient l'une pour l'autre. Mélésichthon auroit supporté plus facilement ses malheurs, s'il avoit pu les souffrir tout seul, et sans une personne qui lui étoit si chère. Proxinoé sentoit qu'elle augmentoit les peines de Mélésichthon. Ils cherchoient à se consoler par deux enfans qui sembloient avoir été formés par les grâces ; le fils se nommoit Mélibée, et la fille Poéménis. Mélibée, dans un âge tendre, commençoit déjà à montrer de la force, de l'adresse et du courage : il surmontoit à la lutte, à la course et aux autres exercices, les enfans de son voisinage. Il s'enfonçoit dans les forêts, et ses flèches ne portoient pas des coups moins assurés que celles d'Apollon ; il suivoit encore plus ce dieu dans les sciences et dans les beaux arts, que dans les exercices du corps. Mélésichthon, dans sa solitude, lui enseignoit tout ce qui peut cultiver et orner l'esprit, tout ce qui peut faire aimer la vertu et régler les mœurs. Mélibée avoit un air simple, doux et ingénu, mais noble, ferme et hardi. Son

père jetoit les yeux sur lui, et ses yeux se noyoient de larmes. Poéménis étoit instruite par sa mère dans tous les beaux arts que Minerve a donnés aux hommes: elle ajoutoit aux ouvrages les plus exquis les charmes d'une voix qu'elle joignoit avec une lyre plus touchante que celle d'Orphée. A la voir, on eût cru que c'étoit la jeune Diane sortie de l'île flottante où elle naquit. Ses cheveux blonds étoient noués négligemment derrière sa tête; quelques-uns échappés flottoient sur son cou au gré des vents. Elle n'avoit qu'une robe légère, avec une ceinture qui la relevoit un peu, pour être plus en état d'agir. Sans parure, elle effaçoit tout ce qu'on peut voir de plus beau, et elle ne le savoit pas : elle n'avoit même jamais songé à se regarder sur le bord des fontaines; elle ne voyoit que sa famille, et ne songeoit qu'à travailler. Mais le père, accablé d'ennui, et ne voyant plus aucune ressource dans ses affaires, ne cherchoit que la solitude. Sa femme et ses enfans faisoient son supplice. Il alloit souvent sur le rivage de la mer, au pied d'un grand rocher plein d'antres sauvages : là, il déploroit ses malheurs, puis il entroit dans une profonde vallée, qu'un bois épais déroboit aux rayons du soleil au milieu du jour. Il s'asséyoit sur le gazon qui bordoit une claire fontaine, et toutes les plus tristes pensées revenoient en foule dans son cœur. Le doux sommeil étoit loin de ses yeux : il ne parloit plus qu'en gémissant; la vieillesse venoit, avant le temps, flétrir et rider son visage: il oublioit même tous les besoins de la vie, et succomboit à sa douleur.

Un jour, comme il étoit dans cette vallée si profonde, il s'endormit de lassitude et d'épuisement : alors, il vit en songe la déesse Cérès, couronnée d'épis dorés, qui se présenta à lui avec un visage doux et majestueux. Pourquoi, lui dit-elle en l'appelant par son nom, vous laissez-vous abattre aux rigueurs de la fortune? Hélas! répondit-il, mes amis m'ont abandonné; je n'ai plus de bien : il ne me reste plus que des procès et des créanciers : ma naissance fait le comble de mon malheur, et je ne puis me résoudre à travailler comme un esclave pour gagner ma vie.

Alors Cérès lui répondit : La noblesse consiste-t-elle dans les biens? Ne consiste-t-elle pas plutôt à imiter la vertu de ses ancêtres; Il n'y a de nobles que ceux qui sont justes. Vivez de peu, gagnez ce peu par votre travail; ne soyez à charge à personne, vous serez le plus noble de tous les hommes. Le genre humain se rend lui-même misérable par sa mollesse et par sa fausse gloire. Si les choses nécessaires vous manquent, pourquoi voulez-vous les devoir à d'autres qu'à vous-même? Manquez-vous de courage pour vous les donner par une vie laborieuse?

Elle dit; et aussitôt elle lui présenta une charrue d'or, avec une corne d'abondance. Alors, Bacchus parut couronné de lierre, et tenant un thyrse dans sa main; il étoit suivi de Pan qui jouoit de la flûte, et qui faisoit danser les faunes et les satyres. Pomone se montra chargée de fruits, et Flore ornée des fleurs les plus vives et les plus odoriférantes. Toutes les divinités champêtres jetèrent un regard favorable sur Mélésichton

Il s'éveilla, comprenant la force et le sens de ce songe divin; il se sentit consolé et plein de goût pour tous les travaux de la vie champêtre. Il parla de ce songe à Proxinoé, qui entra dans tous ses sensimens Le lendemain, ils congédièrent leurs domestiques inutiles; on ne vit plus chez eux de gens dont le seul emploi fût le service de leurs personnes. Ils n'eurent plus ni char ni conducteur. Proxinoé et Poéménis filoient en menant paître leurs moutons; ensuite elles faisoient leurs toiles et leurs étoffes; puis elles tailloient et cousoient elles-mêmes leurs habits et ceux du reste de la famille. Au lieu des ouvrages de soie, d'or et d'argent, qu'elles avoient accoutumé de faire avec art, elles n'exerçoient plus leurs doigts qu'au fuseau ou d'autres travaux semblables. Elles préparoient de leurs propres mains les légumes qu'elles cueilloient dans leur jardin, pour nourrir toute la maison. Le lait de leur troupeau, qu'elles alloient traire, achevoit de mettre l'abondance. On n'achetoit rien; tout étoit préparé promptement et sans peine; tout étoit bon, simple, naturel, assaisonné par l'appétit inséparable de la sobriété et du travail.

Dans une vie si champêtre, tout étoit chez eux net et propre. Toutes les tapisseries étoient vendues; mais les murailles de la maison étoient blanches, et on ne voyoit nulle part rien de sale ni de dérangé; les meubles n'étoient jamais couverts de poussière : les lits étoient d'étoffes grossières, mais propres. La cuisine même avoit une propreté qui n'est point dans les grandes

maisons ; tout y étoit bien rangé et luisant. Pour régaler la famille, les jours de fête, Proxinoé faisoit des gâteaux excellens. Elle avoit des abeilles, dont le miel étoit plus doux que celui qui couloit des chênes creux pendant l'âge d'or. Les vaches venoient d'elles-mêmes offrir des ruisseaux de lait. Cette femme laborieuse avoit, dans son jardin, toutes les plantes qui peuvent aider à nourrir l'homme en chaque saison, et elle étoit toujours la première à avoir les fruits et les légumes de chaque temps: elle avoit même beaucoup de fleurs dont elle vendoit une partie, après avoir employé l'autre à orner sa maison. La fille secondoit sa mère, et ne goûtoit d'autre plaisir que celui de chanter en travaillant, ou en conduisant ses moutons dans les pâturages. Nul autre troupeau n'égaloit le sien : la contagion et les loups même n'osoient en approcher. A mesure qu'elle chantoit, ses tendres agneaux dansoient sur l'herbe, et tous les échos d'alentour sembloient prendre plaisir à répéter ses chansons.

Mélésichthon labouroit lui-même son champ ; lui-même il conduisoit sa charrue, semoit et moissonnoit : il trouvoit les travaux de l'agriculture moins durs, plus innocens et plus utiles que ceux de la guerre. A peine avoit-il fauché l'herbe tendre de ses prairies, qu'il se hâtoit d'enlever les dons de Cérès, qui le payoient au centuple du grain semé. Bientôt Bacchus faisoit couler pour lui un nectar digne de la table des dieux. Minerve lui donnoit aussi le fruit de son arbre, qui est si utile à l'homme. L'hiver étoit la saison du repos, où toute la famille assemblée goûtoit une joie innocente, et remercioit les dieux d'être si désabusée des faux plaisirs. Ils ne mangeoient de viande que dans les sacrifices, et leurs troupeaux n'étoient destinés qu'aux autels.

Mélibée ne montroit presque aucune des passions de la jeunesse : il conduisoit les grands troupeaux, il coupoit de grands chênes dans les forêts ; il creusoit de petits canaux pour arroser les prairies ; il étoit infatigable pour soulager son père. Ses plaisirs, quand le travail n'étoit pas de saison, étoient la chasse, les courses avec les jeunes gens de son âge, et la lecture dont son père lui avoit donné le goût.

Bientôt Mélésichthon, en s'accoutumant à une vie si simple, se vit plus riche qu'il ne l'avoit été auparavant. Il n'avoit chez lui que les choses nécessaires à la vie : mais il les avoit toutes en abondance. Il n'avoit presque de société que dans sa famille. Ils s'aimoient tous; ils se rendoient mutuellement heureux : ils vivoient loin des palais des rois, et des plaisirs qu'on achète si cher ; les leurs étoient doux, innocens, simples, faciles à trouver, et sans aucune suite dangereuse. Mélibée et Poéménis furent ainsi élevés dans le goût des travaux champêtres. Ils ne se souvinrent de leur naissance que pour avoir plus de courage en supportant la pauvreté. L'abondance revenue dans cette maison n'y ramena point le faste : la famille entière fut toujours simple et laborieuse. Toutle monde disoit à Mélésichthon : les richesses rentrent chez vous ; il est temps de reprendre votre ancien éclat. Alors il répondoit ces paroles : A qui voulez-vous que je m'attache, ou au faste qui m'avoit perdu, ou à une vie simple et laborieuse qui m'a rendu riche et heureux ? Enfin, se trouvant un jour dans ce bois sombre où Cérès l'avoit instruit par un songe si utile, il s'y reposa, sur l'herbe, avec autant de joie qu'il y avoit eu d'amertume dans le temps passé. Il s'endormit ; et la déesse, se montrant à lui comme dans son premier rêve, lui dit ces paroles : La vraie noblesse consiste à ne recevoir rien de personne, et à faire du bien aux autres. Ne recevez donc rien que du sein fécond de la terre et de votre propre travail. Gardez-vous bien de quitter jamais, par mollesse ou par fausse gloire, ce qui est la source naturelle et inépuisable de tous les biens.

Fénélon.

§ 273. 2e Histoire. — *Rosimond et Braminte.*

Il étoit une fois un jeune homme, plus beau que le jour, nommé Rosimond, et qui avoit autant d'esprit et de vertu que son frère aîné Braminte étoit mal fait, désagréable, brutal et méchant. Leur mère, qui avoit horreur de son fils aîné, n'avoit des yeux que pour voir le cadet : l'aîné, jaloux, inventa une calomnie horrible pour perdre son frère : il dit à son père, que Rosimond alloit souvent chez un voisin, qui étoit son ennemi, pour lui rapporter tout ce qui se passoit au logis, et pour lui donner les moyens d'empoisonner son père. Le

père fort emporté, battit cruellement son fils, le mit en sang, puis le tint trois jours en prison, sans nourriture, et enfin le chassa de sa maison, en le menaçant de le tuer s'il revenoit jamais. La mère épouvantée n'osa rien dire, elle ne fit que gémir. L'enfant s'en alla pleurant, et ne sachant où se retirer, il il traversa sur le soir un grand bois. La nuit le surprit au pied d'un rocher ; il se mit à l'entrée d'une caverne, sur un tapis de mousse où couloit un clair ruisseau, et il s'y endormit de lassitude. Au point du jour, en s'éveillant, il vit une belle femme montée sur un cheval gris, avec une housse en broderie d'or, qui paroissoit aller à la chasse. N'avez-vous point vu passer un cerf et des chiens ? lui dit-elle. Il répondit que non. Puis elle ajouta : Il me semble que vous êtes affligé, qu'avez vous ? Tenez, lui dit-elle, voilà une bague qui vous rendra le plus heureux et le plus puissant des hommes, pourvu que vous n'en abusiez jamais. Quand vous tournerez le diamant en dedans, vous serez d'abord invisible : dès que vous le tournerez en dehors, vous paroîtrez à découvert Quand vous mettrez l'anneau à votre petit doigt, vous paroîtrez le fils du roi, suivi de toute une cour magnifique : quand vous le mettrez au quatrième doigt, vous paroîtrez dans votre figure naturelle. Aussitôt le jeune homme comprit que c'étoit une fée qui lui parloit. Après ces paroles, elle s'enfonça dans le bois. Pour lui, il s'en retourna aussitôt chez son père, avec impatience de faire l'essai de sa bague. Il vit et entendit tout ce qu'il voulut, sans être découvert. Il ne tint qu'à lui de se venger de son frère, sans s'exposer à aucun danger. Il se montra seulement à sa mère, l'embrassa, et lui dit toute sa merveilleuse aventure. Ensuite, mettant l'anneau enchanté à son petit doigt, il parut tout à coup comme le prince, fils du roi, avec cent beaux chevaux, et un grand nombre d'officiers richement vêtus. Son père fut bien étonné de voir le fils du roi dans sa petite maison ; il étoit embarrassé, ne sachant quels respects il devoit lui rendre. Alors Rosimond lui demanda combien il avoit de fils. Deux, répondit le père. Je les veux voir, faites-les venir tout à l'heure, lui dit Rosimond : je les veux emmener tous deux à la cour, pour faire leur fortune. Le père timide répondit en hésitant : voilà l'aîné que je vous présente. Où est donc le cadet ? je veux le voir aussi, dit encore Rosimond. Il n'est pas ici dit le père, Je l'avois châtié pour une faute, et il m'a quitté. Alors Rosimond lui dit : Il falloit l'instruire, mais non pas le chasser. Donnez-moi toujours l'aîné, qu'il me suive. Et vous, dit-il parlant au père, suivez deux gardes qui vous conduiront au lieu que je leur marquerai. Aussitôt deux gardes emmenèrent le père, et la fée dont nous avons parlé, l'ayant trouvé dans une forêt, elle le frappa d'une verge d'or, et le fit entrer dans une caverne sombre et profonde, où il demeura enchanté. Demeurez-y, dit-elle, jusqu'à ce que votre fils vienne vous en tirer. Cependant le fils alla à la cour du roi, dans un temps où le jeune prince étoit allé faire la guerre dans une île éloignée. Il avoit été emporté par les vents sur des côtes inconnues, où, après un naufrage, il étoit captif chez un peuple sauvage. Rosimond parut à la cour, comme s'il eût été le prince qu'on croyoit perdu et que tout le monde pleuroit. Il dit qu'il étoit revenu par le secours de quelques marchands, sans lesquels il seroit péri. Il fit la joie publique. Le roi parut si transporté, qu'il ne pouvoit parler ; et il ne se lassoit point d'embrasser ce fils qu'il avoit cru mort ; la reine fut encore plus attendrie. On fit de grandes réjouissances dans tout le royaume. Un jour celui qui passoit pour le prince, dit à son véritable frère : Braminte, vous voyez que je vous ai tiré de votre village pour faire votre fortune ; mais je sais que vous êtes un menteur, et que vous avez, par vos impostures, causé le malheur de votre frère Rosimond : il est caché. Je veux que vous parliez à lui, et qu'il vous reproche vos impostures. Braminte, tremblant, se jeta à ses pieds, et lui avoua sa faute. N'importe, dit Rosimond, je veux que vous parliez à votre frère, et que vous lui demandiez pardon. Il sera bien généreux, s'il vous pardonne ; vous ne le méritez pas Il est dans mon cabinet, où je vous le ferai voir tout à l'heure. Cependant je m'en vais dans une chambre voisine, pour vous laisser librement avec lui. Braminte, entra pour obéir dans le cabinet. Aussitôt Rosimond changea son anneau, passa dans cette chambre, et puis il entra par une autre porte de derrière avec sa figure naturelle, où Braminte fut bien honteux de le voir. Il lui demanda par-

don, et lui promit de réparer toutes ses fautes. Rosimond l'embrassa en pleurant, lui pardonna, et lui dit : Je suis en pleine faveur auprès du prince ; il ne tient qu'à moi de vous faire périr, ou de vous tenir toute votre vie dans une prison : mais je veux être aussi bon pour vous que vous avez été méchant pour moi. Braminte, honteux et confondu, lui répondit avec soumission, n'osant lever les yeux, ni le nommer son frère. Ensuite Rosimond fit semblant de faire un voyage en secret pour aller épouser une princesse d'un royaume voisin : mais, sous ce prétexte, il alla voir sa mère, à laquelle il raconta tout ce qu'il avoit fait à la cour, et lui donna, dans le besoin, quelque petit secours d'argent ; car le roi lui laissoit prendre tout celui qu'il vouloit, mais il n'en prenoit jamais beaucoup. Cependant il s'éleva une furieuse guerre entre le roi et un autre roi voisin, qui étoit injuste et de mauvaise foi. Rosimond alla à la cour du roi ennemi, entra, par le moyen de son anneau, dans les conseils secrets de ce prince, demeurant toujours invisible. Il profita de tout ce qu'il apprit des mesures des ennemis : il les prévint et les déconcerta en tout ; il commanda l'armée contre eux ; il les défit entièrement dans une grande bataille, et conclut bientôt avec eux une paix glorieuse, à des conditions équitables. Le roi ne songea qu'à le marier avec une princesse héritière d'un royaume et plus belle que les grâces. Mais un jour, pendant que Rosimond étoit à la chasse dans la même forêt où il avoit autrefois trouvé la fée, elle se présenta à lui. Gardez-vous bien, lui dit-elle d'une voix sévère, de vous marier comme si vous étiez le prince ; il ne faut tromper personne : il est juste que le prince pour qui l'on vous prend, revienne succéder à son père. Allez le chercher dans une île où les vents que j'enverrai enfler les voiles de votre vaisseau, vous meneront sans peine. Hâtez-vous de rendre ce service à votre maître contre ce qui pourroit flatter votre ambition, et songez à rentrer en homme de bien dans votre condition naturelle. Si vous ne le faites vous serez injuste et malheureux ; je vous abandonnerai à vos anciens malheurs. Rosimond profita sans peine d'un si sage conseil. Sous prétexte d'une négociation secrète dans un état voisin, il s'embarqua sur un vaisseau et les vents le menèrent d'abord dans l'île où la fée lui avoit dit qu'étoit le vrai fils du roi. Ce prince étoit captif chez un peuple sauvage, où on lui faisoit garder des troupeaux. Rosimond, invisible, l'alla enlever dans les pâturages où il conduisoit son troupeau ; et le couvrant de son propre manteau, qui étoit invisible comme lui, il le délivra des mains de ces peuples cruels : ils s'embarquèrent ensemble. D'autres vents, obéissant à la fée, les ramenèrent : ils arrivèrent ensemble dans la chambre du roi. Rosimond se présenta à lui, et lui dit : Vous m'avez cru votre fils, je ne le suis pas : mais je vous le rends ; tenez, le voilà lui-même. Le roi, bien étonné, s'adressa à son fils, et lui dit : N'est-ce pas vous, mon fils, qui avez vaincu mes ennemis, et qui avez fait glorieusement la paix ? Ou bien, est-il vrai que vous avez fait naufrage, que vous avez été captif, et que Rosimond vous a délivré ? Oui, mon père, répondit-il. C'est lui qui est venu dans le pays où j'étois captif. Il m'a enlevé ; je lui dois la liberté et le plaisir de vous revoir. C'est lui, et non pas moi, à qui vous devez la victoire. Le roi ne pouvoit croire ce qu'on lui disoit : mais Rosimond changeant sa bague, se montra au roi sous la figure du prince ; et le roi épouvanté vit, à la fois, deux hommes qui lui parurent tous deux ensemble son même fils. Alors il offrit, pour tant de services, des sommes immenses à Rosimond, qui les refusa : il demanda seulement au roi la grâce de conserver à son frère Braminte une charge qu'il avoit à la cour. Pour lui, il craignit l'inconstance de la fortune, l'envie des hommes et sa propre fragilité : il voulut se retirer dans son village avec sa mère, où il se mit à cultiver la terre. La fée, qu'il revit encore dans les bois, lui montra la caverne où son père étoit, et lui dit les paroles qu'il falloit prononcer pour le délivrer. Il prononça, avec une très-sensible joie, ces paroles. Il délivra son père, qu'il avoit depuis longtemps impatience de délivrer, et lui donna de quoi passer doucement sa vieillesse. Rosimond fut ainsi le bienfaiteur de toute sa famille, et il eut le plaisir de faire du bien à tous ceux qui avoient voulu lui faire du mal. Après avoir fait les plus grandes choses pour la cour, il ne voulut d'elle que la liberté de vivre loin de sa corruption. Pour comble de sagesse, il craignit que son anneau ne le

tentât de sortir de sa solitude, et ne le rengageât dans les grandes affaires : il retourna dans le bois où la fée lui avoit apparu si favorablement. Il alloit tous les jours auprès de la caverne où il avoit eu le bonheur de la voir autrefois ; et c'étoit dans l'espérance de l'y revoir. Enfin, elle s'y présenta encore à lui, et il lui rendit l'anneau enchanté. Je vous rends, lui dit-il, un don d'un si grand prix, mais si dangereux, et duquel il est si facile d'abuser. Je ne me croirai en sûreté que quand je n'aurai plus de quoi sortir de ma solitude avec tant de moyens de contenter toutes mes passions.

Pendant que Rosimond rendoit cette bague, Braminte, dont le méchant naturel n'étoit point corrigé, s'abandonna à toutes ses passions, et voulut engager le jeune prince, qui étoit devenu roi, à traiter indignement Rosimond. La fée dit à Rosimond : votre frère, toujours imposteur, a voulu vous rendre suspect au nouveau roi et vous perdre : il mérite d'être puni, et il faut qu'il périsse. Je m'en vais lui donner cette bague que vous me rendez. Rosimond pleura le malheur de son frère ; puis il dit à la fée : comment prétendez-vous le punir par un si merveilleux présent ? Il en abusera pour persécuter tous les gens de bien, et pour avoir une puissance sans bornes. Les mêmes choses, répondit la fée, sont un remède salutaire aux uns, et un poison mortel aux autres. La prospérité est la source de tous les maux pour les méchans. Quand on veut punir un scélérat, il n'y a qu'à le rendre bien puissant pour le faire périr bientôt. Elle alla ensuite au palais ; elle se montra à Braminte sous la figure d'une vieille femme couverte de haillons ; elle lui dit : j'ai retiré des mains de votre frère la bague que je lui avois prêtée, et avec laquelle il s'étoit acquis tant de gloire : recevez-la de moi, et pensez bien à l'usage que vous en ferez. Braminte répondit en riant : je ne ferai pas comme mon frère, qui fut assez insensé pour aller chercher le prince, au lieu de régner en sa place. Braminte, avec cette bague, ne songea qu'à découvrir le secret de toutes les familles, qu'à commettre des trahisons, des meurtres et des infamies, qu'à écouter les conseils du roi, qu'à enlever les richesses des particuliers. Ses crimes invisibles étonnoient tout le monde. Le roi, voyant tant de secrets découverts, ne savoit à quoi attribuer cet inconvenient : mais la prospérité sans bornes et l'insolence de Braminte lui firent soupçonner qu'il avoit l'anneau enchanté de son frère. Pour le découvrir, il se servit d'un étranger d'une nation ennemie, à qui il donna une grande somme. Cet homme vint la nuit offrir à Braminte, de la part du roi ennemi, des biens et des honneurs immenses, s'il vouloit lui faire savoir par des espions tout ce qu'il pourroit apprendre des secrets de son roi.

Braminte promit tout, alla même dans un lieu, où on lui donna une somme très-grande pour commencer sa récompense. Il se vanta d'avoir un anneau qui le rendoit invisible. Le lendemain le roi l'envoya chercher, et le fit d'abord saisir. On lui ôta l'anneau, et on trouva sur lui plusieurs papiers qui prouvoient ses crimes. Rosimond revint à la cour pour demander la grâce de son frère, qui lui fut refusée. On fit mourir Braminte ; et l'anneau lui fut plus funeste, qu'il n'avoit été utile à son frère.

Le roi, pour consoler Rosimond de la punition de son frère, lui rendit l'anneau, comme un trésor d'un prix infini. Rosimond affligé n'en jugea pas de même : il retourna chercher la fée dans le bois. Tenez, lui dit-il, votre anneau. L'expérience de mon frère m'a fait comprendre ce que je n'avois pas bien compris d'abord, quand vous me le dîtes. Gardez cet instrument fatal de la perte de mon frère. Hélas ! il seroit encore vivant, il n'auroit pas accablé de douleur et de honte la vieillesse de mon père et de ma mère, il seroit peut-être sage et heureux, s'il n'avoit jamais eu de quoi contenter ses désirs. Ah ! qu'il est dangereux de pouvoir plus que les autres hommes ! Reprenez votre anneau : malheur à ceux à qui vous le donnerez ! L'unique grâce que je vous demande, c'est de ne le donner jamais à aucune des personnes pour qui je m'intéresse.

Fénélon.

§ 274. 5e. HISTOIRE. — *Histoire de Florise.*

Une paysanne connoissoit dans son voisinage une fée. Elle la pria de venir à une de ses couches, où elle eut une fille. La fée prit d'abord l'enfant entre ses bras, et dit à la mère : choisissez, elle sera, si vous voulez, belle comme

le jour, d'un esprit encore plus charmant que sa beauté, et reine d'un grand royaume, mais malheureuse ; ou bien elle sera laide et paysanne comme vous, mais contente dans sa condition. La paysanne choisit d'abord pour cet enfant la beauté et l'esprit avec une couronne, au hasard de quelque malheur. Voilà la petite fille dont la beauté commence déjà à effacer toutes celles qu'on avoit vues. Son esprit étoit doux, poli, insinuant ; elle apprenoit tout ce qu'on vouloit lui apprendre, et le savoit bientôt mieux que ceux qui le lui avoient appris. Elle dansoit sur l'herbe, les jours de fête avec plus de grâces que toutes ses compagnes. Sa voix étoit plus touchante qu'aucun instrument de musique, et elle faisoit elle-même les chansons qu'elle chantoit. D'abord elle ne savoit point qu'elle étoit belle : mais, en jouant avec ses compagnes sur le bord d'une claire fontaine, elle se vit, elle remarqua combien elle étoit différente des autres, elle s'admira. Tout le pays, qui accouroit en foule pour la voir, lui fit encore plus connoître ses charmes. Sa mère, qui comptoit sur les prédictions de la fée, la regardoit déjà comme une reine, et la gâtoit par ses complaisances. La jeune fille ne vouloit ni filer, ni coudre, ni garder les moutons ; elle s'amusoit à cueillir des fleurs, à en parer sa tête, à chanter, et à danser à l'ombre des bois. Le roi de ce pays-là étoit fort puissant, et il n'avoit qu'un fils nommé Rosimond qu'il vouloit marier. Il ne put jamais se résoudre à entendre parler d'aucune princesse des états voisins, parce qu'une fée lui avoit assuré qu'il trouveroit une paysanne plus belle et plus parfaite que toutes les princesses du monde. Il prit la résolution de faire assembler toutes les jeunes villageoises de son royaume au-dessous de dix-huit ans, pour choisir celle qui seroit la plus digne d'être choisie. On exclut d'abord une quantité innombrable de filles qui n'avoient qu'une beauté médiocre, et on en sépara trente qui surpassoient infiniment toutes les autres. Florise (c'est le nom de notre jeune fille) n'eut pas de peine à être mise dans ce nombre. On rangea ces trente filles au milieu d'une grande salle, dans une espèce d'amphithéâtre, où le roi et son fils les pouvoient regarder toutes à la fois. Florise parut d'abord au milieu de toutes les autres, ce qu'une belle anémone paroîtroit parmi des soucis, ou ce qu'un oranger fleuri paroîtroit au milieu des buissons sauvages : le roi s'écria qu'elle méritoit sa couronne. Rosimond se crut heureux de posséder Florise. On lui ôta ses habits de village ; on lui en donna qui étoient tout brodés d'or. En un instant elle se vit couverte de perles et de diamans. Un grand nombre de dames étoient occupées à la servir. On ne songeoit qu'à deviner ce qui pouvoit lui plaire, pour le lui donner avant qu'elle eût eu la peine de le demander. Elle étoit logée dans un magnifique appartement du palais, qui n'avoit, au lieu de tapisseries, que de grandes glaces de miroir de toute la hauteur des chambres et des cabinets, afin qu'elle eût le plaisir de voir sa beauté multipliée de tous côtés, et que le prince pût l'admirer en quelque endroit qu'il jetât les yeux. Rosimond avoit quitté la chasse, le jeu, tous les exercices du corps, pour être sans cesse auprès d'elle : et comme le roi son père étoit mort bientôt après le mariage, c'étoit la sage Florise, devenue reine, dont les conseils décidoient de toutes les affaires de l'état. La reine mère du nouveau roi, nommé Gronipote, fut jalouse de sa belle-fille. Elle étoit artificieuse, maligne, cruelle. La vieillesse avoit ajouté une affreuse difformité à sa laideur naturelle, et elle ressembloit à une furie. La beauté de Florise la faisoit paroître encore plus hideuse, et l'irritoit à tout moment : elle ne pouvoit souffrir qu'une si belle personne la défigurât. Elle craignoit aussi son esprit, et elle s'abandonna à toutes les fureurs de l'envie. Vous n'avez point de cœur, disoit-elle souvent à son fils, d'avoir voulu épouser cette petite paysanne ; et vous avez la bassesse d'en faire votre idole : elle est fière comme si elle étoit née dans la place où elle est. Quand le roi votre père voulut se marier, il me préféra à toute autre parce que j'étois la fille d'un roi égal à lui. C'est ainsi que vous deviez faire. Renvoyez cette petite bergère dans son village, et songez à que que jeune princesse dont la naissance vous convienne. Rosimond résistoit à sa mère : mais Gronipote enleva un jour un billet que Florise écrivoit au roi, et le donna à un jeune homme de la cour, qu'elle obligea d'aller porter ce billet au roi, comme si Florise lui avoit témoigné toute l'amitié qu'elle ne devoit avoir que pour le roi seul. Rosimond, aveuglé par sa jalousie, et par les conseils malins que lui

donna sa mère, fit enfermer Florise pour toute sa vie dans une haute tour bâtie sur la pointe d'un rocher qui s'élevoit dans la mer. Là, elle pleuroit nuit et jour, ne sachant par quelle injustice le roi, qui l'avoit tant aimée, la traitoit si indignement. Il ne lui étoit permis de voir qu'une vieille femme à qui Gronipote l'avoit confiée, et qui l'insultoit à tout moment dans cette prison. Alors Florise se ressouvint de son village, de sa cabane et de tous ses plaisirs champêtres. Un jour, pendant qu'elle étoit accablée de douleurs, et qu'elle déploroit l'aveuglement de sa mère qui avoit mieux aimé qu'elle fût belle et reine malheureuse, que bergère laide et contente dans son état, la vieille qui la traitoit si mal vint lui dire que le roi envoyoit un bourreau pour lui couper la tête, et qu'elle n'avoit plus qu'à se résoudre à la mort. Florise répondit qu'elle étoit prête à recevoir le coup. En effet, le bourreau envoyé par les ordres du roi, sur les conseils de Gronipote, tenoit un grand coutelas pour l'exécution, quand il parut une femme qui dit qu'elle venoit de la part de cette reine pour dire deux mots en secret à Florise avant sa mort. La vieille la laissa parler à elle, parce que cette personne lui parut une des dames du palais: mais c'étoit la fée qui avoit prédit les malheurs de Florisse à sa naissance, et qui avoit pris la figure de cette dame de la reine mère. Elle parla à Florise en particulier, en faisant retirer tout le monde. Voulez-vous, lui dit-elle, renoncer à la beauté qui vous a été si funeste? Voulez-vous quitter le titre de reine, reprendre vos anciens habits, et retourner dans votre village? Florise fut ravie d'accepter cette offre. La fée lui appliqua sur le visage un masque enchanté: aussitôt les traits de son visage devinrent grossiers, et perdirent toute leur proportion; elle devint aussi laide qu'elle avoit été belle et agréable. En cet état, elle n'étoit plus reconnoissable, et elle passa sans peine au travers de tous ceux qui étoient venus là pour être témoins de son supplice. Elle suivit la fée, et repassa avec elle dans son pays. On eut beau chercher Florise, on ne la put trouver en aucun endroit de la tour. On alla en porter la nouvelle au roi et à Gronipote, qui la firent encore chercher, mais inutilement, par tout le royaume. La fée l'avoit rendue à sa mère, qui ne l'eût pas connue dans un si grand changement, si elle n'en eût été avertie. Florise fut contente de vivre laide, pauvre et inconnue dans son villalage, où elle gardoit des moutons. Elle entendoit tous les jours raconter ses aventures et déplorer ses malheurs. On en avoit fait des chansons qui faisoient pleurer tout le monde; elle prenoit plaisir à les chanter souvent avec ses compagnes, et elle en pleuroit comme les autres: mais elle se croyoit heureuse en gardant son troupeau, et ne voulut jamais découvrir à personne qui elle étoit.

Fenelon.

§ 275. 4e. Histoire. — *Le Roi Alfaroute et de Clariphile.*

Il y avoit un roi nommé Alfaroute, qui étoit craint de tous ses voisins et aimé de tous ses sujets. Il étoit sage, bon, juste, vaillant, habile; rien ne lui manquoit. Une fée vint le trouver, et lui dire qu'il lui arriveroit bientôt de grands malheurs, s'il ne se servoit pas de la bague qu'elle lui mit au doigt. Quand il tournoit le diamant de la bague en-dedans de sa main, il devenoit d'abord invisible; et lorsqu'il le retournoit en-dehors, il étoit visible comme auparavant. Cette bague lui fut très-commode et lui fit un grand plaisir. Quand il se défioit de quelqu'un de ses sujets, il alloit dans le cabinet de cet homme avec son diamant tourné en-dedans; il entendoit et il voyoit tous les secrets domestiques sans être aperçu. S'il craignoit les desseins de quelque roi voisin de son royaume, il s'en alloit jusque dans ses conseils les plus secrets, où il apprenoit tout sans être jamais découvert. Ainsi il prévenoit sans peine tout ce qu'on vouloit faire contre lui: il détourna plusieurs conjurations formées contre sa personne, et déconcerta ses ennemis qui vouloient l'accabler. Il ne fut pourtant pas content de sa bague, et il demanda à la fée un moyen de se transporter en un moment d'un pays dans un autre, pour pouvoir faire un usage plus prompt et plus commode de l'anneau qui le rendoit invisible. La fée lui répondit en soupirant: vous en demandez trop. Craignez que ce dernier don ne vous soit nuisible. Il n'écouta rien, et la pressa toujours de le lui accorder. Hé bien! dit-elle, il faut donc, malgré moi, vous donner ce que

vous vous repentirez d'avoir. Alors elle lui frotta les épaules d'une liqueur odoriférante. Aussitôt il sentit de petites ailes qui naissoient sur son dos. Ces petites ailes ne paroissoient point sous ses habits : mais quand il avoit résolu de voler, il n'avoit qu'à les toucher avec la main : aussitôt elles devenoient si longues, qu'il étoit en état de surpasser infiniment le vol rapide d'un aigle. Dès qu'il ne vouloit plus voler, il n'avoit qu'à retoucher ses ailes : d'abord elles se rapetissoient, en sorte qu'on ne pouvoit les apercevoir sous ses habits. Par ce moyen, le roi alloit partout en peu de momens : il savoit tout, et on ne pouvoit concevoir par où il devinoit tant de choses, car il se renfermoit, et paroissoient demeurer presque toute la journée dans son cabinet, sans que personne osât y entrer. Dès qu'il y étoit, il se rendoit invisible par sa bague, étendoit ses ailes en les touchant, et parcouroit des pays immenses. Par là, il s'engagea dans de grandes guerres où il remporta toutes les victoires qu'il voulut : mais comme il voyoit sans cesse les secrets des hommes, il les connut si méchans et si dissimulés qu'il n'osoit plus se fier à personne. Plus il devenoit puissant et redoutable, moins il étoit aimé ; et il voyoit qu'il n'étoit aimé d'aucun de ceux mêmes à qui il avoit fait les plus grands biens. Pour se consoler, il résolut d'aller dans tous les pays du monde, chercher une femme parfaite qu'il pût épouser, dont il pût être aimé, et par laquelle il pût se rendre heureux. Il la chercha long-temps, et comme il voyoit tout sans être vu, il connoissoit les secrets les plus impénétrables. Il alla dans toutes les cours : il trouva partout des femmes dissimulées, qui vouloient être aimées, et qui s'aimoient trop elles-mêmes pour aimer de bonne foi un mari. Il passa dans toutes les maisons particulières : l'une avoit l'esprit léger et inconstant, l'autre étoit artificieuse, l'autre hautaine, l'autre bizarre ; presque toutes fausses, vaines et idolâtres de leurs personnes. Il descendit jusqu'aux plus basses conditions, et il trouva enfin la fille d'un pauvre laboureur, belle comme le jour, mais simple et ingénue dans sa beauté qu'elle comptoit pour rien, et qui étoit en effet sa moindre qualité, car elle avoit un esprit et une vertu qui surpassoient toutes les grâces de sa personne. Toute la jeunesse de son voisinage s'empressoit pour la voir ; et chaque jeune homme eût cru assurer le bonheur de sa vie en l'épousant. Le roi Alfaroute ne put la voir sans être passionné. Il la demanda à son père, qui fut transporté de joie de voir que sa fille seroit une grande reine. Clariphile (c'étoit son nom) passa de la cabane de son père dans un riche palais, où une cour nombreuse la reçut. Elle n'en fut point éblouie : elle conserva sa simplicité, sa modestie, sa vertu, et elle n'oublia point d'où elle étoit venue, lorsqu'elle fut au comble des honneurs. Le roi redoubla sa tendresse pour elle, et crut enfin qu'il parviendroit à être heureux. Peu s'en falloit qu'il ne le fût déjà, tant il commençoit à se fier au bon cœur de la reine. Il se rendoit à toute heure invisible pour l'observer et pour la surprendre ; mais il ne découvroit rien en elle, qu'il ne trouvât digne d'être admiré. Il n'y avoit plus qu'un reste de jalousie et de défiance qui le troubloit encore un peu dans son amitié. La fée qui lui avoit prédit les suites funestes de son dernier don, l'avertissoit souvent, et il en fut importuné. Il donna ordre qu'on ne la laissât plus entrer dans le palais, et dit à la reine qu'il lui défendoit de la recevoir. La reine promit, avec beaucoup de peine, d'obéir, parce qu'elle aimoit fort cette bonne fée. Un jour la fée voulant instruire la reine sur l'avenir, entra chez elle sous la figure d'un officier, et déclara à la reine qui elle étoit. Aussitôt la reine l'embrassa tendrement. Le roi, qui étoit alors invisible, l'aperçût, et fut transporté de jalousie jusqu'à la fureur. Il tira son épée et en perça la reine qui tomba mourante entre ses bras. Dans ce moment, la fée reprit sa véritable figure. Le roi la reconnut et comprit l'innocence de la reine. Alors il voulut se tuer. La fée arrêta le coup et tâcha de le consoler. La reine, en expirant, lui dit : Quoique je meure de votre main, je meurs toute à vous. Alfaroute déplora son malheur, d'avoir voulu, malgré la fée, un don qui lui étoit si funeste. Il lui rendit la bague, et la pria de lui ôter ses ailes. Le reste de ses jours se passa dans l'amertume et dans la douleur. Il n'avoit point d'autre consolation que d'aller pleurer sur le tombeau de Clariphile.

Fénélon.

§ 276. 5e. HISTOIRE.—*Memnon ou la Sagesse humaine.*

Memnon conçut un jour le projet insensé d'être parfaitement sage : il n'y a guère d'hommes à qui cette folie n'ait quelquefois passé par la tête. Memnon se disoit à lui-même : pour être très-sage, et par conséquent très-heureux, il n'y a qu'à être sans passions ; et rien n'est plus aisé, comme on sait. Premièrement, je n'aimerai jamais de femme ; car, en voyant une beauté parfaite, je me dirai à moi-même : ces joues-là se rideront un jour ; ces beaux yeux seront bordés de rouge ; cette belle tête deviendra chauve : or, je n'ai qu'à la voir à présent des mêmes yeux dont je la verrai alors, et assurément cette tête ne fera pas tourner la mienne.

En second lieu, je serai toujours sobre ; j'aurai beau être tenté par la bonne chère, par des vins délicieux, par la séduction de la société ; je n'aurai qu'à me représenter les suites des excès, une tête pesante, un estomac embarrassé, la perte de la raison, de la santé, et du temps, je ne mangerai alors que pour le besoin ; ma santé sera toujours égale, mes idées toujours pures et lumineuses. Tout cela est si facile qu'il n'y a aucun mérite à y parvenir.

Ensuite, disoit Memnon, il faut penser un peu à ma fortune : mes désirs sont modérés ; mon bien est solidement placé sur le receveur général des finances de Ninive ; j'ai de quoi vivre dans l'indépendance ; c'est là le plus grand des biens : je ne serai jamais dans la cruelle nécessité de faire ma cour ; je n'envierai personne, et personne ne m'enviera. Voilà qui est encore très-aisé. J'ai des amis, continuoit-il ; je les conserverai, puisqu'ils n'auront rien à me disputer ; je n'aurai jamais d'humeur avec eux, ni eux avec moi, cela est sans difficulté.

Ayant ainsi fait son petit plan de sagesse, dans sa chambre, Memnon mit la tête à la fenêtre. Il vit deux femmes qui se promenoient sous des platanes auprès de sa maison. L'une étoit vieille, et paroissoit ne songer à rien ; l'autre étoit jeune, jolie, et sembloit fort occupée : elle soupiroit, elle pleuroit, et n'en avoit que plus de grâces. Notre sage fut touché, non pas de la beauté de la dame (il étoit bien sûr de ne pas sentir une telle foiblesse,) mais de l'affliction où il la voyoit. Il descendit ; il aborda la jeune Ninivienne, dans le dessein de la consoler avec sagesse. Cette belle personne lui conta, de l'air le plus naïf et le plus touchant, tout le mal que lui faisoit un oncle qu'elle n'avoit point, avec quels artifices il lui avoit enlevé un bien qu'elle n'avoit jamais possédé, et tout ce qu'elle avoit à craindre de sa violence. Vous me paroissez un homme de si bon conseil, lui dit-elle, que si vous aviez la condescendance de venir jusque chez moi, et d'examiner mes affaires, je suis sûre que vous me tireriez du cruel embarras où je suis. Memnon n'hésita pas à la suivre, pour examiner sagement ses affaires, et pour lui donner un bon conseil.

La dame affligée le mena dans une chambre parfumée, et le fit asseoir avec elle, poliment, sur un large sofa, où ils se tenoient tous deux les jambes croisées vis-à-vis l'un de l'autre. La dame parla en baissant les yeux, dont il échappoit quelquefois des larmes, et qui, en se relevant, rencontroient toujours les regards du sage Memnon. Ses discours étoient pleins d'un attendrissement qui redoubloit toutes les fois qu'ils se regardoient. Memnon prenoit ses affaires terriblement à cœur, et se sentoit de moment en moment la plus grande envie d'obliger une personne si honnête et si malheureuse.

Comme ils en étoient là, arrive l'oncle, ainsi qu'on peut bien le penser : il étoit armé de la tête aux pieds ; et la première chose qu'il dit, fut qu'il alloit tuer, comme de raison, le sage Memnon et sa nièce ; la dernière qui lui échappa, fut qu'il pouvoit pardonner pour beaucoup d'argent. Memnon fut obligé de donner tout ce qu'il avoit. On étoit heureux dans ce temps-là d'en être quitte à si bon marché ; l'Amérique n'étoit pas encore découverte, et les dames affligées n'étoient pas, à beaucoup près, si dangereuses qu'elles le sont aujourd'hui.

Memnon honteux et désespéré, rentra chez lui : il y trouva un billet qui l'invitoit à dîner avec quelques-uns de ses intimes amis. Si je reste seul, chez moi, dit-il, j'aurai l'esprit occupé de ma triste aventure, je ne mangerai point, je tomberai malade ; il vaut mieux aller faire, avec mes amis intimes, un repas frugal : j'oublierai, dans la douceur de leur société, la sottise que j'ai faite ce matin. Il va au rendez-vous ; on le

trouve un peu chagrin ; on le fait boire pour dissiper sa tristesse. Un peu de vin, pris modérément, est un remede pour l'âme et pour le corps : c'est ainsi que pense le sage Memnon, et il s'enivre. On lui propose de jouer après le repas : un jeu réglé avec des amis, est un passe-temps honnête. Il joue : on lui gagne tout ce qu'il a dans sa bourse, et quatre fois autant sur parole. Une dispute s'élève sur le jeu ; on s'échauffe ; l'un de ses amis intimes lui jette à la tête un cornet, et lui crève un œil ; on rapporte chez lui le sage Memnon, ivre, sans argent, et ayant un œil de moins.

Il cuve un peu son vin, et dès qu'il a la tête plus libre, il envoie son valet chercher de l'argent chez le receveur général des finances de Ninive, pour payer ses intimes amis : on lui dit que son débiteur a fait, le matin, une banqueroute frauduleuse qui met en alarme cent familles. Memnon outré, va à la cour, avec un emplâtre sur l'œil et un placet à la main, pour demander justice au roi contre le banqueroutier ; il rencontre dans un salon plusieurs dames, qui portoient toutes, d'un air aisé, des cerceaux de vingt-quatre pieds de circonférence. L'une d'elles, qui le connoissoit un peu, dit, en le regardant de côté : Ah ! l'horreur ! Une autre, qui le connoissoit davantage, lui dit : Bon soir, M. Memnon. Mais vraiment, M. Memnon, je suis fort aise de vous voir ; à propos, M. Memnon, pourquoi avez-vous perdu un œil ? et elle passa sans attendre sa réponse. Memnon se cacha dans un coin, et attendit le moment où il pût se jeter aux pieds du monarque. Ce moment arriva : il baisa trois fois la terre, et présenta son placet. Sa gracieuse majesté le reçut très-favorablement, et donna le mémoire à un de ses satrapes pour lui en rendre compte. Le satrape tire Memnon à part, et lui dit d'un air de hauteur, en ricanant amèrement : Je vous trouve un plaisant borgne, de vous adresser au roi plutôt qu'à moi, et encore plus plaisant d'oser demander justice contre un honnête banqueroutier que j'honore de ma protection, et qui est le neveu d'un femme-de-chambre de ma maîtresse. Abandonnez cette affaire-là, mon ami, si vous voulez conserver l'œil qui vous reste.

Memnon ayant ainsi, le matin, renoncé aux femmes, aux excès de table, au jeu, à toute querelle, et surtout à la cour, avoit été avant la nuit, trompé et volé par une belle dame, s'étoit enivré, avoit joué, avoit eu une querelle, s'étoit fait crever un œil, et avoit été à la cour où l'on s'étoit moqué de lui.

Pétrifié d'étonnement, et navré de douleur, il s'en retourne la mort dans le cœur. Il veut rentrer chez lui ; il y trouve des huissiers qui démeubloient sa maison, de la part de ses créanciers : il reste presque évanoui sous un platane ; il y rencontre la belle dame du matin, qui se promenoit avec son cher oncle, et qui éclata de rire en voyant Memnon avec son emplâtre. La nuit vint ; Memnon se coucha sur de la paille auprès des murs de sa maison. La fièvre le saisit ; il s'endormit dans l'accès, et un esprit céleste lui apparut en songe.

Il étoit tout resplendissant de lumière ; il avoit six belles ailes, mais ni pieds, ni tête, ni queue, et ne ressembloit à rien. Qui es-tu ? lui dit Memnon. Ton bon génie, lui répondit l'autre. Rends moi donc mon œil, ma santé, mon bien, ma sagesse, lui dit Memnon ; ensuite il lui conta comment il avoit perdu tout cela en un jour. Voilà des aventures qui ne nous arrivent jamais dans le monde que nous habitons, dit l'esprit. Et quel monde habitez-vous ? dit l'homme affligé. Ma patrie, répondit-il, est à cinq cents millions de lieues du soleil, dans une petite étoile, auprès de Syrius que tu vois d'ici. Le beau pays ! dit Memnon : quoi ! vous n'avez point chez vous de coquines qui trompent un pauvre homme, point d'amis intimes qui lui gagnent son argent et qui lui crèvent un œil, point de banqueroutiers, point de satrapes qui se moquent de vous en vous refusant justice ? Non, dit l'habitant de l'étoile, rien de tout cela : nous ne sommes jamais trompés par les femmes, parce que nous n'en avons point ; nous ne faisons point d'excès de table, parce que nous ne mangeons point ; nous n'avons point de banqueroutiers, parce qu'il n'y a chez nous ni or ni argent ; on ne peut nous crever les yeux, parce que nous n'avons point de corps à la façon des vôtres ; et les satrapes ne nous font jamais d'injustice, parce que dans notre petite étoile tout le monde est égal.

Memnon lui dit alors : Monseigneur, sans femme et sans dîné, à quoi passez-vous votre temps ? A veiller, dit le génie, sur les autres globes qui nous sont

confiés ; et je viens pour te consoler. Hélas ! reprit Memnon, que ne veniez-vous la nuit passée, pour m'empêcher de faire tant de folies ? J'étois auprès d'Assan, ton frère aîné, dit l'être céleste : il est plus à plaindre que toi : sa gracieuse majesté le roi des Indes, à la cour duquel il a l'honneur d'être, lui a fait crever les deux yeux pour une petite indiscrétion, et il est à présent dans un cachot, les fers aux pieds et aux mains. C'est bien la peine, dit Memnon, d'avoir un bon génie dans une famille, pour que de deux frères l'un soit borgne et l'autre aveugle, l'un couché sur la paille, l'autre en prison. Ton sort changera, reprit l'animal de l'étoile : il est vrai que tu seras toujours borgne ; mais à cela près, tu seras assez heureux, pourvu que tu ne fasses jamais le sot projet d'être parfaitement sage. C'est donc une chose à laquelle il est impossible de parvenir ? s'écria Memnon en soupirant. Aussi impoisible, lui répliqua l'autre, que d'être parfaitement habile, parfaitement fort, parfaitement puissant, parfaitement heureux. Nous-mêmes, nous en sommes bien loin : il y a un globe où tout cela se trouve ; mais dans les cents mille millions de monde qui sont dispersés dans l'étendue, tout se suit par degrés. On a moins de sagesse et de plaisir dans le second que dans le premier, moins dans le troisième que dans le second, ainsi du reste jusqu'au dernier, où tout le monde est complètement fou. J'ai bien peur, dit Memnon, que notre petit globe terraqué ne soit précisément les petites maisons de l'univers dont vous me faites l'honneur de me parler. Pas tout à fait, dit l'esprit ; mais il en approche : il faut que tout soit en place. Eh mais, dit Memnon, certains poëtes, certains philosophes ont donc grand tort de dire que *tout est bien ?* Ils ont grande raison, dit le philosophe de là-haut, en considérant l'arrangement de l'univers entier. Ah ! je ne croirai cela, répliqua le pauvre Memnon, que quand je ne serai plus borgne.

Voltaire.

§ 277. 6e Histoire. — *Les deux Consolés.*

Le grand philosophe Citophile, disoit un jour à une femme désolée, et qui avoit juste sujet de l'être : Madame, la reine d'Angleterre, fille du grand Henri IV, a été aussi malheureuse que vous ; on la chassa de ses royaumes ; elle fut près de périr sur l'océan par les tempêtes ; elle vit mourir son royal époux sur l'échafaud. J'en suis fâchée pour elle, dit la dame ; et elle se mit à pleurer ses propres infortunes.

Mais, dit Citophile, souvenez-vous de Marie Stuart : elle aimoit fort honnêtement un brave musicien qui avoit une très-belle basse-taille. Son mari tua son musicien à ses yeux ; et ensuite sa bonne amie et sa bonne parente, la reine Elisabeth, lui fit couper le cou sur un échafaud tendu de noir, après l'avoir tenue en prison dix-huit années. Cela est fort cruel, répondit la dame ; et elle se replongea dans sa mélancolie.

Vous avez peut-être entendu parler, dit le consolateur, de la belle Jeanne de Naples, qui fut prise et étranglée ? Je m'en souviens confusément, dit l'affligée.

Il faut que que je vous conte, ajouta l'autre, l'aventure d'une souveraine qui fut détrônée de mon temps, après soupé, et qui est morte dans une île déserte. Je sais toute cette histoire, répondit la dame.

Eh bien donc, je vais vous apprendre ce qui est arrivé à une autre grande princesse à qui j'ai montré la philosophie : elle ne parloit que de ses malheurs.

Pourquoi ne voulez-vous donc pas que je songe aux miens ? lui dit la dame. C'est, dit le philosophe, parce qu'il n'y faut pas songer, et que tant de grandes dames ayant été si infortunées, il vous sied mal de vous désespérer. Songez à Hécube, songez à Niobé. Ah ! dit la dame, si j'avois vécu de leur temps, ou de celui de tant de belles princesses, et si pour les consoler, vous leur aviez conté mes malheurs, pensez-vous qu'elles vous eussent écouté ?

Le lendemain, le philosophe perdit son fils unique, et fut sur le point d'en mourir de douleur. La dame fit dresser une liste de tous les rois qui avoient perdu leurs enfans, et la porta au philosophe : il la lut, la trouva fort exacte, et n'en pleura pas moins. Trois mois après ils se revirent, et furent étonnés de se retrouver d'une humeur très-gaie. Ils firent ériger une belle statue au Temps, avec cette inscription :

A CELUI QUI CONSOLE.

Voltaire.

§ 278. 7e Histoire. — *Zadig le Borgne.*

Du temps du roi Moabdar, il y avoit à Babylone un jeune homme nommé Zadig, né avec un beau naturel fortifié par l'éducation. Quoique riche et jeune, il savoit modérer ses passions ; il n'affectoit rien; il ne vouloit point toujours avoir raison, et savoit respecter la foiblesse des hommes. On étoit étonné de voir qu'avec beaucoup d'esprit il n'insultoit jamais par des railleries à ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, à ces médisances téméraires, à ces décisions ignorantes, à ces turlupinades grossières, à ce vain bruit de paroles, qu'on appeloit conversation dans Babylone. Il avoit appris dans le premier livre de Zoroastre, que l'amour-propre est un ballon gonflé de vent, dont il sort des tempêtes quand on lui fait une piqûre. Zadig, surtout, ne se vantoit pas de mépriser les femmes et de les subjuguer. Il étoit généreux ; il ne craignoit point d'obliger des ingrats, suivant ce grand précepte de Zoroastre : " Quand tu manges, donne à manger aux chiens, dussent-ils te mordre." Il étoit aussi sage qu'on peut l'être ; car il cherchoit à vivre avec des sages. Instruit dans les sciences des anciens Chaldéens, il n'ignoroit pas les principes physiques de la nature, tels qu'on les connoissoit alors, et savoit de la métaphysique ce qu'on en a su dans tous les âges, c'est-à-dire fort peu de chose. Il étoit fermement persuadé que l'année étoit de trois cents soixante-cinq jours et un quart, malgré la nouvelle philosophie de son temps, et que le soleil étoit au centre du monde ; et quand les principaux mages lui disoient avec une hauteur insultante, qu'il avoit de mauvais sentimens, et que c'étoit être ennemi de l'état que de croire que le soleil tournoit sur lui-même, et que l'année avoit douze mois, il se taisoit sans colère et sans dédain.

Zadig, avec de grandes richesses, et par conséquent avec des amis, ayant de la santé, une figure aimable, un esprit juste et modéré, un cœur sincère et noble, crut qu'il pouvoit être heureux. Il devoit se marier à Sémire, que sa beauté, sa naissance, et sa fortune rendoient le premier parti de Babylone. Il avoit pour elle un attachement solide et vertueux, et Sémire l'aimoit avec passion. Ils touchoient au moment fortuné qui alloit les unir, lorsque se promenant ensemble vers une porte de Babylone, sous les palmiers qui ornoient le rivage de l'Euphrate, ils virent venir à eux des hommes armés de sabres et de fleches. C'étoient les satellites du jeune Orcan, neveu d'un ministre, à qui les courtisans de son oncle avoient fait accroire que tout lui étoit permis. Il n'avoit aucune des grâces ni des vertus de Zadig ; mais, croyant valoir beaucoup mieux, il étoit désespéré de n'être pas préféré. Cette jalousie, qui ne venoit que de sa vanité, lui fit penser qu'il aimoit éperdument Sémire. Il vouloit l'enlever. Les ravisseurs la saisirent, et, dans les emportemens de leur violence, ils la blessèrent, et firent couler le sang d'une personne dont la vue auroit attendri les tigres du mont Immaüs. Elle perçoit le ciel de ses plaintes. Elle s'écrioit : Mon cher époux ! on m'arrache à ce que j'adore. Elle n'étoit point occupée de son danger ; elle ne pensoit qu'à son cher Zadig. Celui-ci, dans le même temps, la défendoit avec toute la force que donnent la valeur et l'amour. Aidé seulement de deux esclaves, il mit les ravisseurs en fuite, et ramena chez elle Sémire évanouie et sanglante, qui, en ouvrant les yeux, vit son libérateur. Elle dit : O Zadig ! je vous aimois comme mon époux, je vous aime comme celui à qui je dois l'honneur et la vie. Jamais il n'y eut un cœur plus pénétré que celui de Sémire ; jamais bouche plus ravissante n'exprima des sentimens plus touchans par ces paroles de feu qu'inspirent le sentiment du plus grand des bienfaits, et le transport le plus tendre de l'amour le plus légitime. Sa blessure étoit légère, elle guérit bientôt. Zadig étoit blessé plus dangereusement : un coup de flèche reçu près de l'œil, lui avoit fait une plaie profonde. Sémire ne demandoit aux dieux que la guérison de son amant. Ses yeux étoient nuit et jour baignés de larmes : elle attendoit le moment où ceux de Zadig pourroient jouir de ses regards ; mais un abcès survenu à l'œil blessé fit tout craindre. On envoya jusqu'à Memphis chercher le grand médecin Hermès, qui vint avec un nombreux cortége. Il visita le malade, et déclara qu'il perdroit l'œil ; il prédit même le jour et l'heure où ce funeste accident devoit arriver. Si c'eût été l'œil droit, je l'aurois guéri, mais les plaies de l'œil gauche sont incurables.

Tout Babylone, en plaignant la destinée de Zadig, admira la profondeur de la science d'Hermès. Deux jours après, l'abcès perça de lui-même ; Zadig fut guéri parfaitement. Hermès écrivit un livre où il lui prouva qu'il n'avoit pas dû guérir. Zadig ne le lut point ; mais dès qu'il put sortir, il se prépara à rendre visite à celle qui faisoit l'espérance du bonheur de sa vie, et pour qui seule il vouloit avoir des yeux. Sémire étoit à la campagne depuis trois jours. Il apprit en chemin que cette belle dame, ayant déclaré hautement qu'elle avoit une aversion insurmontable pour les borgnes, venoit de se marier à Orcan, la nuit même. A cette nouvelle, il tomba sans connoissance ; sa douleur le mit au bord du tombeau ; il fut longtemps malade ; mais enfin la raison l'emporta sur son affliction, et l'atrocité de ce qu'il éprouvoit servit même à le consoler.

Puisque j'ai essuyé, dit-il, un si cruel caprice d'une fille élevée à la cour, il faut que j'épouse une citoyenne. Il choisit Azora, la plus sage et la mieux née de la ville ; il l'épousa, et vécut un mois avec elle dans les douceurs de l'union la plus tendre. Seulement il remarquoit en elle un peu de légèreté et beaucoup de penchant à trouver toujours que les jeunes gens les mieux faits étoient ceux qui avoient le plus d'esprit et de vertu.

Voltaire.

§ 279. *Continuation. Le Nez.*

Un jour Azora revint d'une promenade, tout en colère et faisant de grandes exclamations. Qu'avez-vous, lui dit-il, ma chère épouse ? qui peut vous mettre ainsi hors de vous-même ? Hélas ! dit-elle, vous seriez comme moi, si vous aviez vu le spectacle dont je viens d'être témoin. J'ai été consoler la jeune veuve Cosrou, qui vient d'élever depuis deux jours un tombeau à son jeune époux, auprès du ruisseau qui borde cette prairie. Elle a promis aux dieux, dans sa douleur, de demeurer auprès de ce tombeau tant que l'eau de ce ruisseau couleroit auprès. Eh bien ! dit Zadig, voilà une femme estimable, qui aimoit véritablement son mari. Ah ! reprit Azora, si vous saviez à quoi elle s'occupoit, quand je lui ai rendu visite ! A quoi donc, belle Azora ? Elle faisoit détourner le ruisseau. Azora se répandit en invectives si longues, éclata en reproches si violens contre la jeune veuve, que ce faste de vertu ne plut pas à Zadig.

Il avoit un ami nommé Cador, qui étoit un de ces jeunes gens à qui sa femme trouvoit plus de probité et de mérite qu'aux autres : il le mit dans sa confidence, et s'assura, autant qu'il le pouvoit, de sa fidélité par un présent considérable. Azora ayant passé deux jours chez une de ses amies à la campagne, revint le troisième jour à la maison. Des domestiques en pleurs lui annoncèrent que son mari étoit mort subitement la nuit même, qu'on n'avoit pas osé lui porter cette funeste nouvelle, et qu'on venoit d'ensevelir Zadig dans le tombeau de ses pères, au bout du jardin. Elle pleura, s'arracha les cheveux, et jura de mourir. Le soir, Cador lui demanda la permission de lui parler, et ils pleurèrent tous deux. Le lendemain ils pleurèrent moins, et dînèrent ensemble. Cador lui confia que son ami lui avoit laissé la plus grande partie de son bien, et lui fit entendre qu'il mettroit son bonheur à partager sa fortune avec elle. La dame pleura, se fâcha, s'adoucit : le souper fut plus long que le dîner ; on se parla avec plus de confiance. Azora fit l'éloge du défunt ; mais elle avoua qu'il avoit des défauts dont Cador étoit exempt.

Au milieu du souper, Cador se plaignit d'un mal de rate violent : la dame, inquiète et empressée, fit apporter toutes les essences dont elle se parfumoit, pour essayer s'il n'y en avoit pas quelqu'une qui fût bonne pour le mal de rate ; elle regretta que le grand Hermès ne fût pas encore à Babylonne ; elle daigna même toucher le côté où Cador sentoit de si vives douleurs. Etes-vous sujet à cette cruelle maladie ? lui dit-elle avec compassion. Elle me met quelquefois au bord du tombeau, lui répondit Cador, et il n'y a qu'un seul remède qui puisse me soulager : c'est de m'appliquer, sur le côté, le nez d'un homme qui seroit mort la veille. Voilà un étrange remède, dit Azora. Pas plus étrange, répondit-il, que les sachets du sieur Arnou* contre l'apoplexie.

* Il y avoit dans ce temps un Babylonien, nommé Arnou, qui guérissoit et prévenoit toutes les apoplexies, dans les gazettes, avec un sachet pendu au cou.

Cette raison, jointe à l'extrême mérite du jeune homme, détermina enfin la dame. Après tout, dit elle, quand mon mari passera du monde d'hier dans le monde du lendemain, sur le pont Tchinavar, l'ange Asraël lui accordera-t-il moins le passage parce que son nez sera un peu moins long dans la seconde vie que dans la première ? Elle prit donc un rasoir, elle alla au tombeau de son époux, l'arrosa de ses larmes, et s'approcha pour couper le nez à Zadig, qu'elle trouva tout étendu dans la tombe. Zadig se relève en tenant son nez d'une main, et arrêtant le rasoir de l'autre : Madame, lui dit-il, ne criez plus tant contre la jeune Cosrou : le projet de me couper le nez vaut bien celui de détourner un ruisseau.

Voltaire.

§ 280. *Continuation. Le Chien et le Cheval.*

Zadig éprouva que le premier mois du mariage, comme il est écrit dans le livre du Zend, est la lune du miel, et que le second est la lune de l'absinthe. Il fut, quelque temps après, obligé de répudier Azora, qui étoit devenu trop difficile à vivre, et il chercha son bonheur dans l'étude de la nature. Rien n'est plus heureux, disoit-il, qu'un philosophe qui lit dans ce grand livre que Dieu a mis sous nos yeux. Les vérités qu'il découvre sont à lui : il nourrit et il élève son âme ; il vit tranquille ; il ne craint rien des hommes, et sa tendre épouse ne vient point lui couper le nez. Plein de ces idées, il se retira dans une maison de campagne sur les bords de l'Euphrate. Là, il ne s'occupoit pas à calculer combien de pouces d'eau couloient en une seconde sous les arches d'un pont, ou s'il tomboit une ligne cube de pluie dans le mois de la souris, plus que dans le mois du mouton. Il n'imaginoit point de faire de la soie avec des toiles d'araignée, ni de la porcelaine avec des bouteilles cassées ; mais il étudia surtout les propriétés des animaux et des plantes, et il acquit bientôt une sagacité qui lui découvroit mille différences où les autres hommes ne voient rien que d'uniforme.

Un jour, se promenant auprès d'un petit bois, il vit accourir à lui un eunuque de la reine, suivi de plusieurs officiers qui paroissoient dans la plus grande inquiétude, et qui couroient çà et là comme des hommes égarés qui cherchent ce qu'ils ont perdu de plus précieux. Jeune homme, lui dit le premier eunuque, n'avez-vous point vu le chien de la reine ? Zadig répondit modestement : C'est une chienne et non pas un chien. Vous avez raison, reprit le premier eunuque. C'est une épagneule très-petite, ajouta Zadig ; elle a fait depuis peu des chiens ; elle boite du pied gauche de devant, et elle a les oreilles très-longues. Vous l'avez donc vue ? dit le premier eunuque tout essoufflé. Non, répondit Zadig, je ne l'ai jamais vue, et je n'ai jamais su si la reine avoit une chienne.

Précisément dans le même temps, par une bizarrerie ordinaire de la fortune, le plus beau cheval de l'écurie du roi s'étoit échappé des mains d'un palefrenier dans les plaines de Babylone. Le grand-veneur et tous les autres officiers couroient après lui, avec autant d'inquiétude que le premier eunuque après la chienne. Le grand-veneur s'adressa à Zadig, et lui demanda s'il n'avoit point vu le cheval du roi. C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux ; il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit ; il porte une queue de trois pieds et demi de long ; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats, ses fers sont d'argent à onze deniers. Quel chemin a-t-il pris ? où est-il ? demanda le grand-veneur. Je ne l'ai point vu, répondit Zadig, et je n'en ai jamais entendu parler.

Le grand-veneur et le premier eunuque ne doutèrent pas que Zadig n'eût volé le cheval du roi, et la chienne de la reine ; ils le firent conduire devant l'assemblée du grand Desterham, qui le condamna au knout, et à passer le reste de ses jours en Sibérie. A peine le jugement fut-il rendu qu'on retrouva le cheval et la chienne. Les juges furent dans la douloureuse nécessité de réformer leur arrêt ; mais ils condamnèrent Zadig à payer quatre cents onces d'or, pour avoir dit qu'il n'avoit point vu ce qu'il avoit vu : il fallut d'abord payer cette amende ; après quoi il fut permis à Zadig de plaider sa cause au conseil du grand Desterham : il parla en ces termes :

Etoiles de justice, abîmes de science, miroirs de vérité, qui avez la pesanteur du plomb, la durée du fer, l'éclat du diamant, et beaucoup d'affinité avec

l'or, puisqu'il m'est permis de parler devant cette auguste assemblée, je vous jure, par Oromade, que je n'ai jamais vu la chienne respectable de la reine, ni le cheval sacré du roi des rois. Voici ce qui m'est arrivé ; je me promenois vers le petit bois où j'ai rencontré depuis le vénérable eunuque et le très-illustre grand-veneur. J'ai vu sur le sable les traces d'un animal, et j'ai jugé aisément que c'étoient celles d'un petit chien. Des sillons légers et longs, imprimés sur de petites éminences de sable entre les traces des pattes, m'ont fait connoître que c'étoit une chienne dont les mamelles étoient pendantes, et qu'ainsi elle avoit fait des petits il y a peu de jours. D'autres traces, en un sens différent, qui paroissoient toujours avoir rasé la surface du sable à côté des pattes de devant, m'ont appris qu'elle avoit les oreilles très-longues ; et comme j'ai remarqué que le sable étoit toujours moins creusé par une patte que par les trois autres, j'ai compris que la chienne de notre auguste reine étoit un peu boiteuse, si j'ose le dire.

A l'égard du cheval du roi des rois, vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval ; elles étoient toutes à égales distances. Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. La poussière des arbres, dans une route étroite qui n'a que sept pieds de large, étoit un peu enlevée à droite et à gauche, à trois pieds et demi du milieu de la route. Ce cheval, ai-je dit, a une queue de trois pieds et demi, qui, par ses mouvemens de droite et de gauche, a balayé cette poussière. J'ai vu sous les arbres, qui formoient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; et j'ai connu que le cheval y avoit touché, et qu'ainsi il avoit cinq pieds de haut. Quant à son mors, il doit être d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les bossettes contre une pierre, que j'ai reconnue pour une pierre de touche, et dont j'ai fait l'essai. J'ai jugé enfin, par les marques que ses fers ont laissé sur des cailloux d'une autre espèce, qu'il étoit ferré d'argent à onze deniers de fin. Tous les juges admirèrent le profond et subtil discernement de Zadig ; la nouvelle en vint jusqu'au roi et à la reine. On ne parloit que de Zadig dans les antichambres, dans la chambre et dans le cabinet ; et quoique plusieurs mages opinassent qu'on devoit le brûler comme sorcier, le roi ordonna qu'on lui rendît l'amende des quatre cents onces d'or à laquelle il avoit été condamné. Le greffier, les huissiers, les procureurs vinrent chez lui en grand appareil, lui rapporter ses quatre cents onces ; ils en retirent seulement trois cents quatre-vingt-dix-huit pour les frais de justice ; et leurs valets demandèrent des honoraires.

Zadig vit combien il étoit dangereux quelquefois d'être trop savant, et se promit bien à la première occasion de ne point dire ce qu'il avoit vu.

Cette occasion se trouva bientôt. Un prisonnier d'état s'échappa : il passa sous les fenêtres de sa maison. On interrogea Zadig, il ne répondit rien ; mais on lui prouva qu'il avoit regardé par la fenêtre. Il fut condamné, pour ce crime, à cinq cents onces d'or, et il remercia ses juges de leur indulgence, selon la coutume de Babylone. Grand dieu ! dit-il en lui-même, qu'on est à plaindre quand on se promène dans un bois où la chienne de la reine et le cheval du roi ont passé ! qu'il est dangereux de se mettre à la fenêtre ! qu'il est difficile d'être heureux dans cette vie !

Voltaire.

§ 281. *Continuation. Le Généreux.*

Le temps arriva où l'on célébroit une grande fête, qui revenoit tous les cinq ans. C'étoit la coutume à Babylone de déclarer solennellement, au bout de cinq années, celui des citoyens qui avoit fait l'action la plus généreuse. Les grands et les mages étoient les juges. Le premier satrape, chargé du soin de la ville, exposoit les plus belles actions qui s'étoient passées sous son gouvernement. On alloit aux voix : le roi prononçoit le jugement. On venoit à cette solennité des extrémités de la terre. Le vainqueur recevoit des mains du monarque une coupe d'or garnie de pierreries, et le roi lui disoit ces paroles : " Recevez ce " prix de la générosité, et puissent les " dieux me donner beaucoup de sujets " qui vous ressemblent ! "

Ce jour mémorable venu, le roi parut sur son trône, environné des grands, des mages, et des députés de toutes les nations, qui venoient à ces jeux où la gloire s'acquéroit, non par la légèreté des chevaux, non par la force du corps,

mais par la vertu. Le premier satrape rapporta à haute voix les actions qui pouvoient mériter à leurs auteurs ce prix inestimable. Il ne parla point de la grandeur d'âme avec laquelle Zadig avoit rendu à l'envieux toute sa fortune: ce n'étoit pas une action qui méritât de disputer le prix.

Il présenta d'abord un juge qui, ayant fait perdre un procès considérable à un citoyen, par une méprise dont il n'étoit pas même responsable, lui avoit donné tout son bien, qui étoit la valeur de ce que l'autre avoit perdu.

Il produisit ensuite un jeune homme qui étant éperdument épris d'une fille qu'il alloit épouser, l'avoit cédée à un ami près d'expirer d'amour pour elle, et qui avoit encore payé la dot en cédant la fille.

Ensuite il fit paroître un soldat qui, dans la guerre d'Hircanie, avoit donné encore un plus grand exemple de générosité. Des soldats ennemis lui enlevoient sa maîtresse, et il la défendoit contre eux ; on vint lui dire que d'autres Hircaniens enlevoient sa mère à quelques pas de là : il quitta, en pleurant, sa maîtresse, et courut délivrer sa mère : il retourna ensuite vers celle qu'il aimoit, et la trouva expirante. Il voulut se tuer : sa mère lui remontra qu'elle n'avoit que lui pour tout secours, et il eut le courage de souffrir la vie.

Les juges penchoient pour ce soldat. Le roi prit la parole et dit : Son action et celle des autres sont belles, mais elles ne m'étonnent point ; hier Zadig en a fait une qui m'a étonné. J'avois disgracié depuis quelques jours mon ministre et mon favori Coreb. Je me plaignois de lui avec violence, et tous mes courtisans m'assuroient que j'étois trop doux ; c'étoit à qui me diroit plus de mal de Coreb. Je demandai à Zadig ce qu'il en pensoit, et il osa en dire du bien. J'avoue que j'ai vu, dans nos histoires, des exemples qu'on a payé de son bien une erreur, qu'on a cédé sa maîtresse, qu'on a préféré une mère à l'objet de son amour ; mais je n'ai jamais lu, qu'un courtisan ait parlé avantageusement d'un ministre disgracié, contre qui son souverain étoit en colère. Je donne vingt mille pièces d'or à chacun de ceux dont on vient de réciter les actions généreuses, mais je donne la coupe à Zadig.

Sire, lui dit-il, c'est votre majesté seule qui mérite la coupe, c'est elle qui a fait l'action la plus inouïe, puisque étant roi vous ne vous êtes point fâché contre votre esclave lorsqu'il contredisoit votre passion. On admira le roi et Zadig. Le juge qui avoit donné son bien, l'amant qui avoit marié sa maîtresse à son ami, le soldat qui avoit préféré le salut de sa mère à celui de sa maîtresse, reçurent les présens du monarque ; ils virent leurs noms écrits dans le livre des généreux : Zadig eut la coupe. Le roi acquit la réputation d'un bon prince. Ce jour fut consacré par des fêtes plus longues que la loi ne le portoit. La mémoire s'en conserve encore dans l'Asie. Zadig disoit : Je suis donc enfin heureux ! mais il se trompoit.

Voltaire.

§ 282. *Continuation. Le Ministre.*

Le roi avoit perdu son premier ministre. Il choisit Zadig pour remplir cette place. Toutes les belles dames de Babylone applaudirent à ce choix ; car, depuis la fondation de l'empire, il n'y avoit jamais eu de ministre si jeune. Tous les courtisans furent fâchés ; l'envieux en eût un crachement de sang, et le nez lui enfla prodigieusement.

Zadig fit sentir à tout le monde le pouvoir sacré des lois, et ne fit sentir à personne le poids de sa dignité. Il ne gêna point les voix du divan, et chaque visir pouvoit avoir un avis sans lui déplaire. Quand il jugeoit une affaire, ce n'étoit pas lui qui jugeoit, c'étoit la loi ; mais quand elle étoit trop sévère, il la tempéroit ; et quand on manquoit de lois, son équité en faisoit qu'on auroit prises pour celles de Zoroastre.

C'est de lui que les nations tiennent ce grand principe, qu'il vaut mieux hasarder de sauver un coupable que de condamner un innocent. Il croyoit que les lois étoient faites pour secourir les citoyens autant que pour les intimider. Son principal talent étoit de démêler la vérité, que tous les hommes cherchent à obscurcir. Dès les premiers jours de son administration il mit ce grand talent en usage. Un fameux négociant de Babylone étoit mort aux Indes : il avoit fait ses héritiers ses deux fils, par portions égales, après avoir marié leur sœur; et il laissa un présent de trente mille pièces d'or à celui de ses deux fils qui seroit jugé l'aimer davantage. L'aîné lui bâtit un

tombeau, le second augmenta, d'une partie de son héritage, la dot de sa sœur ; chacun disoit : c'est l'aîné qui aime le mieux son père ; le cadet aime mieux sa sœur : c'est à l'aîné qu'appartiennent les trente mille pièces.

Zadig les fit venir tous deux l'un après l'autre. Il dit à l'aîné : Votre père n'est point mort, il est guéri de sa dernière maladie, il revient à Babylone. Dieu soit loué ; répondit le jeune homme ; mais voilà un tombeau qui m'a coûté bien cher ! Zadig dit ensuite la même chose au cadet. Dieu soit loué ! répondit-il : je vais rendre à mon père tout ce que j'ai ; mais je voudrois qu'il laissât à ma sœur ce que je lui ai donné. Vous ne rendrez rien, dit Zadig, et vous aurez les trente mille pièces : c'est vous qui aimez le mieux votre père.

Il venoit tous les jours des plaintes, à la cour, contre l'intimadoulet de Médie, nommé Irax. C'étoit un grand seigneur dont le fond n'étoit pas mauvais, mais qui étoit corrompu par la vanité et par la volupté. Il souffroit rarement qu'on lui parlât, et jamais qu'on l'osât contredire. Les paons ne sont pas plus vains, les colombes ne sont pas plus voluptueuses, les tortues ont moins de paresse ; il ne respiroit que la fausse gloire et les faux plaisirs. Zadig entreprit de le corriger.

Il lui envoya, de la part du roi, un maître de musique, avec douze voix et vingt-quatre violons, un maître-d'hôtel avec six cuisiniers et quatre chambellans, qui ne devoient pas le quitter. L'ordre du roi portoit que l'étiquette suivante seroit inviolablement observée ; et voici comme les choses se passèrent.

Le premier jour, dès que le voluptueux Irax fut éveillé, le maître de musique entra, suivi des voix et des violons : on chanta une cantate qui dura deux heures ; et de trois minutes en trois minutes le refrein étoit :

Que son mérite est extrême !
Que de grâces, que de grandeur !
Ah ! combien monseigneur
Doit être content de lui-même !

Après l'exécution de la cantate, un chambellan lui fit une harangue de trois quarts-d'heure, dans laquelle on le louoit expressément de toutes les bonnes qualités qui lui manquoient. La harangue finie, on le conduisoit à table, au son des instrumens. Le dîner dura trois heures ; dès qu'il ouvrit la bouche pour parler, le premier chambellan dit : Il aura raison. A peine eut-il prononcé quatre paroles, que le second chambellan s'écrie : il a raison. Les deux autres chambellans firent de grands éclats de rires des bons mots qu'Irax avoit dit, ou qu'il avoit dû dire. Après dîner on lui répéta la cantate.

Cette première journée lui parut délicieuse, il crut que le roi des rois l'honoroit selon ses mérites ; la seconde lui parut moins agréable ; la troisième fut gênante ; la quatrième fut insupportable ; la cinquième fut un supplice : enfin, outré d'entendre toujours chanter : *Ah ! combien monseigneur doit être content de lui-même !* d'entendre toujours dire qu'il avoit raison, et d'être harangué chaque jour à la même heure, il écrivit en cour pour supplier le roi qu'il daignât rappeler ses chambellans, ses musiciens, son maître-d'hôtel ; il promit d'être désormais moins vain et plus appliqué ; il se fit moins encenser, eut moins de fêtes et fut plus heureux ; car, comme dit Sadder, toujours du plaisir n'est pas du plaisir.

Voltaire.

§ 283. *Première Visite du Comte de Grammont au Cardinal de Richelieu. Son Entrée dans le Monde.*

Prends ton histoire d'un peu plus loin, dit Matta au chevalier de Grammont ; les moindres particularités d'une vie comme la tienne méritent d'être contées ; mais surtout la manière dont tu saluas le cardinal de Richelieu la première fois. On m'en a fait rire. Au reste je te dispense de me parler des gentillesses de ton enfance, de ta généalogie, du nom et de la qualité de tes ancêtres ; car tu n'en sais pas un mot.

Ah ! que tu fais le mauvais plaisant ! tu crois que tout le monde est de ton ignorance. Tu t'imagines donc que je ne connois pas les Mendores ni les Corisandes, moi ! je ne sais peut-être pas qu'il n'a tenu qu'à mon père d'être fils d'Henri IV ? Le roi vouloit à toute force le reconnoître, et jamais ce traître d'homme n'y voulut consentir. Vois un peu ce que ce seroit que les Grammont sans ce beau travers ! ils auroient le pas devant les Césars de Vendôme.

Tu as beau rire ; c'est l'évangile. Mais venons à notre fait.

On me mit au collége de Pau dans la vue de me faire d'église ; mais comme j'avois bien d'autres vues, je n'avois garde d'y profiter : j'avois tellement le jeu dans la tête, que les précepteurs et les régens perdoient leur Latin en me le voulant apprendre. Le vieux Brinon qui me servoit de valet de chambre et de gouverneur avoit beau me menacer de ma mère, je n'étudiois que quand il me plaisoit, c'est-à-dire, presque jamais. Cependant on me traitoit en écolier de ma qualité ; j'eus toutes les dignités de ma classe, sans les avoir méritées, et sortis du collége à peu près comme j'y étois entré. On trouva que j'en savois encore de reste pour l'abbaye que mon frère avoit demandée pour moi.

Il venoit d'épouser la nièce d'un ministre devant qui tous genoux fléchissoient. Il voulut me présenter à lui. J'eus peu de peine à quitter mon pays et beaucoup d'impatience d'arriver à Paris. Mon frère m'ayant tenu quelque temps auprès de lui pour me dégourdir, il me lâcha par la ville pour perdre l'air de la campagne, et trouver celui du monde. Je l'attrapai si bien que je ne voulus plus m'en défaire, quand il fut question de me présenter à la cour en équipage d'abbé. Tu sais comment on se mettoit alors. Tout ce qu'on obtint de moi, fut de mettre une soutane par-dessus mes habits ; et mon frère, mourant de rire de mon habillement ecclésiastique, voulut en faire rire les autres. J'avois la plus belle tête du monde, bien poudrée et bien frisée ; par-dessus ma soutane, et par-dessous des bottines blanches et des éperons dorés. Le cardinal qui avoit l'esprit pénétrant, n'avoit garde de rire. Cette élévation de sentiment lui donna de l'ombrage. Il jugea de ce que seroit un génie qui à cet âge se moquoit de la tonsure, et méprisoit le petit collet.

Quand mon frère m'eut ramené chez lui : " Or ça, mon cadet," me dit-il, " cela s'est passé à merveille, et votre " ajustement mi-parti de robe et d'épée " a beaucoup réjoui la cour ; mais ce " n'est pas tout, il faut opter, mon petit " chevalier. Voyez donc si, vous en " tenant à l'église, vous voulez posséder de grands biens, et ne rien faire ; " ou avec une petite légitime, vous " faire casser bras et jambes, pour être " le *fructus belli* d'une cour insensible, " et parvenir à la fin de vos jours à la " dignité de maréchal de camp avec " un œil de verre, et une jambe de " bois."

" Je sais, lui dis-je, " qu'il n'y a aucune comparaison entre ces deux " états pour la commodité de la vie ; " mais comme il faut chercher son salut " préférablement à tout, je suis résolu " de renoncer à l'église, pour tâcher de " me sauver, à condition néanmoins " que je garderai mon abbaye." Les remontrances et l'autorité de mon frère furent inutiles pour m'en détourner, et il fallut bien me passer ce dernier article pour m'entretenir à l'académie.

Tu sais que je suis le plus adroit homme de France ; ainsi j'eus bientôt appris tout ce qu'on y montre : et, chemin faisant, j'appris encore ce qui perfectionne la jeunesse et rend honnête homme ; car j'appris encore toutes sortes de jeux aux cartes et aux dés. La vérité est que je m'y crus d'abord beaucoup plus savant que je ne l'étois, comme je l'ai dans la suite éprouvé.

Ma mère qui sut le parti que je prenois, pleura la profession que j'avois quittée, et ne put se consoler de celle que j'avois prise. Elle avoit compté que dans l'église je serois un saint ; elle compta que je serois un diable dans le monde, ou tué à la guerre. Je mourois d'envie d'y aller ; mais comme j'étois encore trop jeune, il fallut faire une campagne à Bidache, avant que d'en faire une à l'armée.

Quand je fus de retour auprès de ma mère, j'avois tellement l'air de la cour et du monde qu'elle eut du respect pour moi, au lieu de me gronder de mon entêtement pour les armes. J'étois son idole, et me trouvant inébranlable, elle ne songea qu'à me garder le plus qu'elle pourroit, en attendant qu'on fît mon petit équipage.

Le fidele Brinon, qui me fut donné pour valet de chambre, devoit encore faire la charge de gouverneur et d'écuyer, parce que c'est peut-être le gascon unique qu'on verra sérieux et rébarbatif au point où il l'est. Il répondit de ma conduite sur la bienséance et la morale, et promit à ma mère qu'il rendroit bon compte de ma personne dans les dangers de la guerre. J'espère qu'il tiendra mieux sa parole à l'égard de ce

dernier article, qu'il n'a fait sur les autres.

On fit partir mon équipage huit jours avant moi. C'étoit toujours autant de temps que ma mère gagnoit pour me faire des exhortations. Enfin après m'avoir bien conjuré d'avoir la crainte de Dieu devant les yeux, et l'amour du prochain en recommandation, elle me laissa partir sous la garde du Seigneur et du sage Brinon.

Dès la seconde poste nous prîmes querelle. On lui avoit mis quatre cents louis entre les mains pour ma campagne. Je les voulus avoir ; il s'y opposa fortement, " Vieux faquin," lui dis-je, " est-ce à toi, cet argent, ou si on te l'a " donné pour moi ? A ton avis il me " faudroit un trésosier pour ne payer " que par ordonnance." Je ne sais si ce fut par pressentiment qu'il s'attrista, mais ce fut avec des violences et des convulsions extrêmes qu'il se vit contraint de céder. On eût dit que je lui arrachois le cœur.

Je me sentis plus léger et plus gai, depuis le dépôt dont je l'avois soulagé : lui, au contraire, parut si accablé, qu'on eût dit que je lui avois mis quatre cents livres de plomb sur le dos, en lui ôtant ces quatre cents pistoles. Il fallut fouetter son cheval moi-même, tant il alloit pesamment, et se retournant de temps en temps : " Monsieur le chevalier," me disoit-il, " ce n'est pas ainsi que " madame l'entend." Ses réflexions et ses douleurs se renouveloient à chaque poste ; car au lieu de donner dix sols au postillon, j'en donnois trente.

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 284. *Continuation Le Chevalier de Grammont dupé au Jeu.*

Nous arrivâmes enfin à Lyon. Deux soldats nous arrêtèrent à la porte de la ville pour nous mener chez le gouverneur. J'en pris un pour me conduire à la meilleure hôtellerie, et mis Brinon entre les mains de l'autre, pour aller rendre compte au commandant de mon voyage et de mes desseins.

Il y a d'aussi bon traiteurs à Lyon qu'à Paris ; mais mon soldat, selon la coutume, me mena chez un de ses amis, dont il me vanta la maison, comme le lieu de la ville où l'on faisoit la chère la plus délicate, et où l'on trouvoit la meilleure compagnie. L'hôte de ce palais étoit gros comme un muid ; il s'appeloit Cerise. Il étoit Suisse de nation, empoisonneur de profession, et voleur par habitude. Il me mit dans une chambre assez propre, et me demanda si je voulois manger en compagnie, ou seul. Je voulus être de l'auberge, à cause du beau monde, que le soldat m'avoit promis dans cette maison.

Brinon, que les questions du gouverneur avoient impatienté, revint plus refrogné qu'un vieux singe ; et voyant que je me peignois un peu pour descendre, " Et que voulez vous donc, mon- " sieur ?" me dit-il : " aller trotter par la " ville?"—" Non pas."—N'es-ce pas as- " sez trotté depuis le matin ? Mangez " un morceau et couchez-vous à bonne " heure, pour être du matin à cheval à " la pointe du jour."—" Monsieur le " contrôleur," lui dis-je, " je ne veux " ni trotter par la ville, ni manger seul, " ni me coucher à bonne heure. Je " veux souper en compagnie, là-bas."— " En pleine auberge !" s'écria-t-il ; " hé, monsieur, vous n'y songez pas. Je " me donne au diable, s'ils ne sont une " douzaine de baragouineurs à jouer " cartes et dés, qu'on n'entendroit pas " Dieu tonner."

J'étois devenu insolent depuis que je m'étois emparé de l'argent ; et voulant commencer à me soustraire à la domination de mon gouverneur : " Savez- " vous bien, monsieur Brinon," lui dis je, " que je n'aime pas qu'un sot fasse le " raisonneur ? Allez-vous-en souper, s'il " vous plaît, et que j'aie ici des che- " vaux de poste avant le jour."

J'avois senti pétiller mon argent au moment où il avoit lâché le mot de cartes et dés. Je fus un peu surpris de trouver la salle où l'on mangeoit remplie de figures extraordinaires. Mon hôte, après m'avoir présenté, m'assura qu'il n'y avoit que dix-huit ou vingt de ces messieurs qui auroient l'honneur de manger avec moi. Je m'approchai d'une table où l'on jouoit, et je faillis à mourir de rire. Je m'étois attendu à voir bonne compagnie et gros jeu ; et c'étoient deux Allemands qui jouoient au trictrac. Jamais chevaux de carosse n'ont joué comme ils faisoient, mais leur figure surtout passoit l'imagination. Celui auprès de qui j'étois, étoit un petit ragot, grassouillet et rond comme une boule. Il avoit une fraise, avec un

chapeau pointu haut d'une aune. Non, il n'y a personne qui, d'un peu loin, ne l'eût pris pour le dôme de quelque église, avec un clocher dessus. Je demandai à l'hôte ce que c'étoit ? " Un " marchand de Basle," me dit-il, " qui " vient vendre ici des chevaux ; mais " je crois qu'il n'en vendra guère de la " manière dont il s'y prend ; car il ne " fait que jouer." — " Joue-t-il gros " jeu," lui dis-je ?—"Non pas à présent," dit-il ; " ce n'est que pour leur écot, en " attendant le souper : mais quand on " peut tenir le petit marchand en parti- " culier, il joue beau jeu."—A-t-il de " l'argent," lui dis-je ?—" Oh, oh," dit le perfide Cerise, " plût à Dieu que " vous lui eussiez gagné mille pistoles, " et en être de moitié ! nous ne serions " pas long-temps à les attendre."

Il ne m'en fallut pas davantage pour méditer la ruine du chapeau pointu. Je me remis auprès de lui pour l'étudier : il jouoit tout de travers, écoles sur écoles, Dieu sait. Je commençois à me sentir quelques remords sur l'argent que je devois gagner avec cette petite citrouille qui en savoit si peu : il perdit son écot, on servit, et je le fis mettre auprès de moi. C'étoit une table de réfectoire où nous étions pour le moins vingt-cinq malgré la promesse de mon hôte.

Le plus maudit repas du monde fini, toute cette cohue se dispersa je ne sais comment, à la réserve du petit Suisse, qui se tint auprès de moi, et l'hôte qui se vint mettre de l'autre côté. Ils fumoient comme des dragons, et le Suisse me disoit de tems en temps : " Deman- " de pardon à monsieur de la liberté " grande ;" et là-dessus m'envoyoit des bouffées de tabac à m'étouffer. Monsieur Cerise de l'autre côté me demanda la liberté de me demander si j'avois jamais été dans son pays, et parut surpris de me voir assez bon air, sans avoir voyagé en Suisse.

Le petit ragot, à qui j'avois affaire, étoit aussi questionneur que l'autre. Il me demanda si je venois de l'armée de Piémont ; et lui ayant dit que j'y allois, il me demanda si je voulois acheter des chevaux ; qu'il en avoit bien deux cents, dont il me feroit bon marché. Je commençois à être enfumé comme un jambon : et m'ennuyant du tabac et des questions, je proposai à mon homme de jouer une petite pistole au trictrac, en attendant que nos gens eussent soupé. Ce ne fut pas sans beaucoup de façons qu'il y consentit, en me demandant *pardon de la liberté grande.*

Je lui gagnai partie, revanche et le tout dans un clin d'œil ; car il se troubloit et se laissoit enfiler, que c'étoit une bénédiction. Brinon arriva sur la fin de la troisième partie, pour me mener coucher. Il fit un grand signe de croix, et n'eut aucun égard à tous ceux que je lui faisois de sortir. Il fallut me lever pour lui en aller donner l'ordre en particulier. Il commença par me faire des réprimandes, de ce que je m'encanaillois avec un vilain monstre comme cela. J'eus beau lui dire que c'étoit un gros marchand qui avoit force argent et qui ne jouoit non plus qu'un enfant. " Lui, marchand !" s'écria-t-il, " ne " vous y fiez pas, monsieur le chevalier. " Je me donne au diable, si ce n'est " quelque sorcier."—" Tais-toi, vieux " fou," lui dis-je ; " il n'est rien plus " sorcier que toi, c'est tout dire, et pour " te le montrer, je veux lui gagner " quatre ou cinq cents pistoles avant de " me coucher." En disant cela, je le mis dehors, avec défense de rentrer ou de nous interrompre.

Le jeu fini, le petit Suisse déboutonna son haut-de-chausses, pour tirer un beau quadruple d'un de ses goussets ; et me le présentant, il me demanda *pardon de la liberté grande*, et voulut se retirer. Ce n'étoit pas mon compte. Je lui dis que nous ne jouyons que pour nous amuser : que je ne voulois point de son argent ; et, que, s'il vouloit, je lui jouerois ses quatre pistoles dans un tour unique. Il en fit quelque difficulté, mais il se rendit à la fin, et les regagna. J'en fus piqué. J'en rejouai une autre ; la chance tourna ; le dé lui devint favorable, les écoles cessèrent ; je perdis partie, revanche et le tout : les moitiés suivirent ; le tout en fut. J'étois piqué, lui beau joueur, il ne me refusa rien, et me gagna tout, sans que j'eusse pris six trous en huit ou dix parties. Je lui demandai encore un tour pour cent pistoles ; mais comme il vit que je ne mettois pas au jeu, il me dit qu'il étoit tard, qu'il falloit qu'il allât voir ses chevaux, et se retira, me demandant *pardon de la liberté grande.* Le sang-froid dont il me refusa, et la politesse dont il me fit la révérence, me piquèrent tellement, que je fus sur le

point de le tuer. Je fus si troublé de la rapidité dont je venois de perdre jusqu'à la dernière pistole, que je ne fis pas d'abord toutes les réflexions qu'il y a à faire sur l'état où j'étois réduit.

Je n'osois remonter dans ma chambre, de peur de Brinon. Par bonheur, s'étant ennuyé de m'attendre, il s'étoit couché. Ce fut quelque consolation ; mais elle ne dura pas. Dès que je fus au lit, tout ce qu'il y avoit de funeste dans mon aventure se présenta à mon imagination : je n'eus garde de m'endormir. J'envisageois toute l'horreur de mon désastre, sans y trouver de remède ; et j'eus beau tourner mon esprit de toutes façons, il ne me fournit aucun expédient. Je ne craignois rien tant que l'aube du jour : elle arriva pourtant, et le cruel Brinon avec elle. Il étoit botté jusqu'à la ceinture et faisant claquer un maudit fouet qu'il tenoit à la main : " Debout, M. le chevalier," s'écria-t-il, en ouvrant mes rideaux : " les chevaux " sont à la porte, et vous dormez en- " core ? Nous devrions avoir déjà fait " deux postes ; çà, de l'argent pour " payer dans la maison."—Brinon, lui dis-je d'une voix humiliée, " fermez le " rideau.—Comment !" s'écria-t-il, " fermez le rideau ! Vous voulez donc " faire votre campagne à Lyon ? Ap- " paremment que vous y prenez goût. " Et le gros marchand, vous l'avez dé- " valisé ?—Non pas.—M. le chevalier, " cet argent ne vous profitera pas ; ce " malheureux a peut-être une famille ; " et c'est le pain de ses enfans qu'il a " joué, et que vous avez gagné. Cela " valoit-il la peine de veiller toute la " nuit ? Que diroit madame, si elle " voyoit ce train ?—Monsieur Brinon," lui dis-je, " fermez, s'il vous plaît, le " rideau." Mais au lieu de m'obéir, on eût dit que le diable lui fourroit dans l'esprit ce qu'il y avoit de plus sensible et de plus piquant dans un malheur comme le mien. " Et combien ?" me disoit-il ; " les cinq cents ? Que fera " ce pauvre homme ? Souvenez-vous " que je vous l'ai dit, monsieur le che- " valier : cet argent ne vous profitera " pas. Est-ce quatre cents ? trois ? " deux ? Quoi ! ce ne seroit que cent " louis !" poursuivit-il, voyant que je blanchois la tête à chaque somme qu'il avoit nommée. " Il n'y a pas grand " mal à cela, et cent pistoles ne le rui- " neront pas, pourvu que vous les ayez " bien gagnées." — " Brinon," mon ami, lui dis-je, avec un grand soupir, " fermez le rideau, je suis indigne de " voir le jour."

Brinon tressaillit à ces tristes paroles ; mais il pensa s'évanouir, quand je lui contai mon aventure. Il s'arracha les cheveux, fit des exclamations douloureuses, dont le refrein étoit toujours : " Que dira ma- " dame ?" et après s'être épuisé en regrets inutiles : " ça donc, monsieur le " chevalier," me dit il, " que préten- " dez-vous devenir ?—Rien," lui dis-je, " car je ne suis bon à rien." Ensuite, comme j'étois un peu soulagé de lui avoir fait ma confession, il me passa quelques projets dans la tête que je ne pus lui faire approuver. Je voulois qu'il allât en poste rejoindre mon équipage, pour vendre quelqu'un de mes habits. Je voulois encore proposer au marchand de chevaux de lui en acheter bien cher à crédit, pour les revendre à bon marché. Brinon se moqua de toutes ces propositions, et après avoir eu la cruauté de me laisser long-temps tourmenter, il me tira d'affaire. Les parens font toujours quelque vilenie à leurs pauvres enfans. Ma mère avoit eu dessein de me donner cinq cents louis ; elle en avoit retenu cinquante, tant pour quelques petites réparations à l'abbaye que pour faire prier Dieu pour moi. Brinon étoit chargé de cinquante autres, avec ordre de ne m'en point parler, que dans quelque pressante nécessité. Elle arriva bientôt, comme tu vois.

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 285. *Continuation. L'Habit de Bal du Chevalier de Grammont.*

Le jour du bal venu, la cour plus brillante que jamais étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devoient composer, étoient assemblés, à la réserve du chevalier de Grammont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement étoit si remarquable dans les plus frivoles ; mais on s'étonna bien plus de le voir enfin paroître en habit de ville, qui avoit déjà paru. La chose étoit monstrueuse pour la conjecture et nouvelle pour lui. Vainement portoit-il le plus beau point, la perruque la plus vaste, et la mieux poudrée qu'on pût voir, son habit d'ailleurs magnifique, ne convenoit point à la fête.

Le roi qui s'en aperçut d'abord : " Chevalier de Grammont," lui dit il, " Termes n'est donc point arrivé ?" " Pardonnez-moi, Sire, Dieu merci."— " Comment, Dieu merci," dit le roi ? " Lui seroit-il arrivé quelque chose par " les chemins?"—" Sire," dit le chevalier de Grammont, " voici l'histoire de " mon habit, et de monsieur Termes, " mon courrier." A ces mots le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devoient danser faisant un cercle autour du chevalier de Grammont, il poursuivit ainsi son récit.

" Il y a deux jours que ce coquin de- " vroit être ici, suivant mes ordres et " ses sermens. On peut juger de mon " impatience tout aujourd'hui, voyant " qu'il n'arrivoit pas. Enfin, après l'a- " voir bien maudit, il n'y a qu'une heu- " qu'il est arrivé, crotté depuis la tête " jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la cein- " ture, fait enfin comme un excommu- " nié. Eh bien, monsieur le faquin, " lui dis-je, voilà de vos façons de faire; " vous vous faites attendre jusqu'à l'ex- " trémité, encore est-ce un miracle que " vous soyez arrivé ?"—" Oui, mor...." dit-il, " c'est un miracle. Vous êtes " toujours à gronder. Je vous ai fait " faire le plus bel habit du monde, que " M. le duc de Guise lui même a pris la " peine de commander."—" Donne- " le donc, bourreau," lui dis-je.—"Mon- " sieur," dit-il, " si je n'ai mis douze " brodeurs après, qui n'ont fait que " travailler jour et nuit, tenez-moi pour " un infâme. Je ne les ai pas quitté " d'un moment."—" Et où est-il," dis- je, " traître, qui ne fais que raisonner " dans le temps que je devrois être ha- " billé ?"—" Je l'avois," dit-il, " em- " paqueté, serré, ployé, que toute la " pluie du monde n'en eût point appro- " ché. Me voilà," poursuivit-il, "à cou- " rir jour et nuit, connoissant votre im- " patience, et qu'il ne faut pas lanter- " ner avec vous.. ."—" Mais, où est-il," m'écriai-je, " cet habit si bien empaque- " té ?"—" Péri, monsieur," me dit-il en joignant les mains. " Oui, péri, " perdu, abîmé. Que vous dirai-je de " plus ?"—Quoi ! le paquebot a fait " naufrage ?" lui dis-je.—" Oh, vrai- " ment, c'est bien pis, comme vous al- " lez voir," me répondit il. " J'étois à " une demi-lieue de Calais hier au ma- " tin, et je voulus prendre le long de la " mer, pour faire plus de diligence ; " mais, ma foi, l'on dit bien vrai, qu'il " n'est rien tel que le grand chemin ; " car je donnai tout au travers d'un sa- " ble mouvant, où j'enfonçai jusques " au menton."— " Un sable mouvant au- " près de Calais !" lui dis-je.—" Oui, " monsieur," me dit-il, " et si bien sa- " ble mouvant, que je me donne au " diable, si on me voyoit autre chose " que le haut de la tête, quand on m'en " a tiré. Pour mon cheval, il a fallu " plus de quinze hommes pour l'en sor- " tir ; mais pour mon porte-manteau, " où malheureusement j'avois mis votre " habit, jamais on ne l'a pu trouver. Il " faut qu'il soit pour le moins une lieue " sous terre."

" Voilà, Sire," poursuivit le chevalier de Grammont, " l'aventure et le ré- " cit que m'en a fait cet honnête hom- " me. Je l'aurois infailliblement tué, " si je n'avois eu peur de faire attendre " mademoiselle d'Hamilton, et si je " n'avois été pressé de vous donner avis " du sable mouvant, afin que vos cour- " riers prennent soin de l'éviter."

Le roi se tenoit les côtés de rire, etc. . . . . .

. . . . . .

Mais suivons-le (le chevalier de Grammont) dans Abbeville. Le maître de poste étoit son ancienne connoissance. Son hôtellerie étoit la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier de Grammont, en mettant pied à terre, dit à Termes, qu'il avoit envie d'y boire un coup en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il étoit près de midi. Depuis la nuit précédente, qu'ils étoient débarqués, jusqu'à ce moment ils n'avoient pas mangé. Termes louant le Seigneur, de ce que des sentimens humains l'emportoient cette fois sur l'inhumanité de son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentimens si raisonnables.

Ils furent surpris en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendoit volontiers sa première visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main ordre de déferrer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.

Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivie des galopins de la ville,

entra dans la cour. L'hôte, à qui on demanda raison de tant de préparatifs, dit à monsieur le chevalier de Grammont que c'étoit pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs avec la plus belle fille de toute la province ; que le repas se faisoit chez lui, qu'il ne tiendroit qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique étoit déjà venue. Il en jugea bien ; car à peine achevoit-il de parler, que trois grands corbillards, comblés de laquais, grands comme des Suisses, et chamarrés de livrées tranchantes, parurent dans la cour, et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le cinquant roullé, les passemens ternis, le taffetats rayé, de p tits yeux et de grosses gorges brilloient partout.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit le chevalier de Grammont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paroissoit du visage de la mariée n'étoit pas sans éclat ; mais on ne pouvoit porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaine de mouches, et dix serpentaux de chaque côté, qu'on avoit fait de ses cheveux, en déroboient la vue ; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Grammont.

Il étoit aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence, et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Grammont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. Le marié tint cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avoit acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il faisoit l'amour à madame sa femme. " Vous ne l'avez donc pas fait faire ici," lui dit le chevalier de Grammont. — " Bon," lui répondit l'autre ; " je l'ai " d'un marchand de Londres qui l'avoit " commandé pour un milord d'Angle- " terre." Le chevalier de Grammont, qui sentoit le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnoîtroit bien le marchand ? — " Si je le reconnoîtrois ? " ne fus-je pas obligé de boire avec lui " toute la nuit à Calais pour en avoir " bon marché ?" Termes s'étoit absenté, dès que ce justaucorps avoit paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire, et l'envie de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentimens du chevalier de Grammont ; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvoit reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence ; et cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table lui trente-septième.

Quelques momens après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint ; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main : " Touch z-là, notre ami," lui dit-il ; " vous voyez bien que j'ai conservé le " justaucorps que vous aviez tant de " peine à me vendre, et que je n'en " fais pas un mauvais usage."

Termes s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connoître, et se mit à le repousser assez brutalement. " Oh ! parbleu," lui dit l'autre, " puis- " qu'il m'a fallu boire avec vous pour " conclure le marché, vous me ferez " raison de la santé de madame la ma- " riée." Le chevalier de Grammont, qui le vit déconcerté, lui dit, en le regardant civilement : " Allons, monsieur " le marchand de Londres, mettez- " vous-là, puisqu'on vous en prie de si " bonne grâce : nous ne sommes pas " tant à table, qu'il n'y ait encore pla- " ce pour un aussi honnête homme " que vous." A ces mots trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir le nouveau convié. Il n'y eut que le siége de l'épousée qui par bienséance demeura fixe, et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenoit d'une manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtoit vingt-quatre potages pour servir autant d'entrées.

Il n'y avoit pas d'apparence de retenir jusqu'à la fin d'un repas de noces un homme qui paroissoit si pressé ; mais tout fut debout, quand il sortit de table, et tout ce qu'il put obtenir du marié fut que toute la noce ne le reconduiroit pas jusqu'à la porte de l'hôtellerie. Termes eût voulu qu'ils ne les eussent point quittés, jusqu'à la fin du voyage, tant il craignoit de se trouver tête à tête avec son maître.

Il y avoit déjà quelque temps qu'ils étoient sortis d'Abbeville, et qu'ils couroient dans un profond silence. Termes, qui s'attendoit bien à le voir rompre dans peu de temps, n'étoit en peine que de la manière, savoir si son maître l'attaqueroit par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pouvoient lui convenir ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploieroit toutes les louanges qui seroient les plus capables de le confondre ; mais voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinoit à ne lui rien dire, il crut qu'il valoit mieux prévenir la harangue qu'on méditoit, que d'y laisser rêver plus long-temps, et s'armant de toute son effronterie : " Vous " voilà bien en colère, monsieur," lui dit il, " et vous croyez avoir raison ; " mais je me donne au diable, si vous " n'avez pas tort dans le fond."

" Comment traître ; dans le fond ?" dit le chevalier de Grammont ; " c'est donc " parce que je ne t'ai pas fait rouer, " comme tu l'as depuis long-temps mé- " rité ?"—" Voilà-t-il pas," dit Termes, " toujours de l'emportement au " lieu d'entendre raison. Oui, mon- " sieur, je soutiens que ce que j'en ai " fait étoit pour votre bien."--" Et le sa- " ble mouvant n'étoit-il pas pour mon " service," dit le chevalier de Grammont ?—" Patience, s'il vous plaît," poursuivit l'autre. " Je ne sais com- " ment diable ce nigaut de marié s'est " rencontré chez les gens de la douane " quand on visita ma valise à Calais ; " mais ces c.....-là se fourrent partout : " dès qu'il vit votre justaucorps, il en " devint amoureux: Je vis bien dès-là " que c'étoit un sot ; car il étoit à deux " genoux devant moi pour l'acheter. " Outre qu'il étoit tout froissé de la " valise, la sueur du cheval l'avoit tout " taché par devant, et je ne sais com- " ment diable il a fait pour racommo- " der tout cela ; mais tenez-moi pour " un excommunié, si vous l'eussiez ja- " mais voulu mettre. Conclusion : il " vous revenoit à cent quarante louis, " et voyant qu'il m'en offroit cent cin- " quante, mon maître, dis je, n'a pas " besoin de cet oriflamme pour se dis- " tinguer au bal ; et quoiqu'il eût beau- " coup d'argent, quand je l'ai quitté, " que sais-je s'il en aura quand je le re- " verrai ? cela dépend du jeu. Bref, " monsieur, je vous en fais donner dix " plus qu'il ne vous coûte : c'est un pro- " fit tout clair. Je vous en tiendrai " compte, et vous savez que je suis bon " pour cette somme. Dites à présent, " en auriez-vous eu la jambe mieux fai- " te au bal d'être paré de ce diable de " justaucorps, qui vous auroit donné la " même mine, qu'à ce marié de village " à qui nous l'avons vendu ; et cepen- " dant il faut voir comme vous tempê- " tiez à Londres, quand vous l'avez cru " perdu ; les beaux contes que vous " avez faits au roi du sable mouvant, et " quelle chienne de mine vous avez " faite, quand vous vous êtes douté que " ce pied plat le portoit à sa noce."

Hamilton, Mémoires du Comte de Grammont.

§ 286. MICROMÉGAS.

CHAP. 1.—*Voyage d'un Habitant du Monde de l'Étoile Sirius dans la Planète de Saturne.*

Dans une de ces planètes qui tournent autour de l'étoile nommée Sirius il y avoit un jeune homme de beaucoup d'esprit, que j'ai eu l'honneur de connoître dans le dernier voyage qu'il fit sur notre petite fourmilière ; il s'appeloit Micromégas, nom qui convient fort à tous les grands : il avoit huit lieues de haut ; j'entends par huit lieues vingt-quatre mille pas géométriques de cinq pieds chacun.

Quelques algébristes, gens toujours utiles au public, prendront sur le champ la plume, et trouveront que, puisque M. Micromégas, habitant du pays de Sirius, a de la tête aux pieds vingt-quatre mille pas, qui font cent vingt mille pieds de roi, et que nous autres citoyens de la terre nous n'avons guère que cinq pieds, et que notre globe a neuf mille lieues de tour ; ils trouveront, dis-je, qu'il faut absolument que le globe qui l'a produit ait au juste vingt-un millions six cents mille fois plus de circonférence que notre petite terre ; rien n'est plus simple et plus ordinaire dans la nature. Les états de quelques souverains d'Allemagne ou d'Italie, dont on peut faire le tour en une demi-heure, comparés à l'Empire de Turquie, de Moscovie, ou de la Chine, ne sont qu'une très-foible image des prodigieuses différences que la nature a mise dans tous les êtres.

La taille de son excellence étant de la hauteur que j'ai dite, tous nos sculpteurs et tous nos peintres conviendront sans peine que sa ceinture peut avoir cinquante mille pieds de roi de tour ; ce qui fait une très-jolie proportion.

Quant à son esprit c'est un des plus cultivés que nous ayons ; il sait beaucoup de choses, il en a inventé quelques-unes : il n'avoit pas encore deux cents cinquante ans, il étudiait, selon la coutume, au collége des jésuites de sa planète, lorsqu'il devina, par la force de son esprit, plus de cinquante propositions d'Euclide : c'est dix huit de plus que Blaise Pascal. Vers les quatre cents cinquante ans, au sortir de l'enfance, il disséqua beaucoup de ces petits insectes qui n'ont pas cent pieds de diamètre, et qui se dérobent aux microscopes ordinaires ; il en composa un livre fort curieux, mais qui lui fit quelques affaires. L'auteur eut ordre de ne paroître à la cour de huit cents années.

Il ne fut que médiocrement affligé d'être banni d'une cour qui n'étoit remplie que de tracasseries et de petitesses. Il fit une chanson fort plaisante, dont on ne s'embarrassa guère ; et il se mit à voyager de planète en planète, pour achever de se former l'esprit et le cœur, comme l'on dit. Ceux qui ne voyagent qu'en chaise de poste ou en berline seront sans doute étonnés des équipages de là-haut ; car nous autres, sur notre petit tas de boue, nous ne concevons rien au-delà de nos usages. Notre voyageur connoissoit merveilleusement les lois de la gravitation, et toutes les forces attractives et répulsives ; il s'en servoit si à propos que, tantôt à l'aide d'un rayon du soleil, tantôt par la commodité d'une comète, il alloit de globe en globe lui et les siens, comme un oiseau voltige de branche en branche. Il parcourut la voie lactée en peu de temps ; et je suis obligé d'avouer qu'il ne vit jamais à travers les étoiles dont elle est semée, ce beau ciel empyrée que l'illustre vicaire Derham se vante d'avoir vu au bout de sa lunette. Ce n'est pas que je prétende que M. Derham ait mal vu, à Dieu ne plaise ! mais Micromégas étoit sur les lieux ; c'est un bon observateur, et je ne veux contredire personne. Micromégas, après avoir bien tourné, arriva dans le globe de Saturne. Quelque accoutumé qu'il fût à voir des choses nouvelles, il ne put d'abord, en voyant la petitesse du globe et de ses habitans, se défendre de ce sourire de supériorité qui échappe quelquefois aux plus sages. Car enfin Saturne n'est guère que neuf cent fois plus gros que la terre, et les citoyens de ce pays là sont des nains qui n'ont que mille toises de haut ou environ. Il s'en moqua un peu d'abord avec ses gens, à peu près comme un musicien Italien se met à rire de la musique de Lulli, quand il vient en France. Mais comme le Sirien avoit un bon esprit, il comprit bien vîte qu'un être pensant peut fort bien n'être pas ridicule pour n'avoir que six mille pieds de haut. Il se familiarisa avec les Saturniens, après les avoir étonnés. Il lia une étroite amitié avec le secrétaire de l'académie de Saturne, homme de beaucoup d'esprit, qui n'avoit, à la vérité, rien inventé, mais qui rendoit un fort bon compte des inventions des autres, et qui faisoit passablement de petits vers et de grands calculs. Je rapporterai ici, pour la satisfaction des lecteurs, une conversation singulière que Micromégas eut un jour avec M. le secrétaire.

Chap. 2.—*Conversation de l'Habitant de Sirius avec celui de Saturne.*

Après que son excellence se fut couchée, et que le secrétaire se fut approché de son visage, Il faut avouer, dit Micromégas, que la nature est bien variée. Oui, dit le Saturnien, la nature est comme un parterre dont les fleurs.... Ah ! dit l'autre, laissez là votre parterre. Elle est, reprit le secrétaire, comme une assemblée de blondes et de brunes dont les parures.... Et qu'ai-je à faire de vos brunes ? dit l'autre. Elle est donc comme une gallerie de peintures, dont les traits..... Et non, dit le voyageur, encore une fois, la nature est comme la nature. Pourquoi lui chercher des comparaisons ? Pour vous plaire, répondit le secrétaire. Je ne veux point qu'on me plaise, répondit le voyageur, je veux qu'on m'instruise : commencez d'abord par me dire combien les hommes de votre globe ont de sens. Nous en avons soixante et douze, dit l'académicien ; et nous nous plaignons tous les jours du peu. Notre imagination va au-delà de nos besoins ; nous trouvons qu'avec nos soixante et douze sens, notre année, nos cinq lunes, nous sommes trop bornés ; et, malgré toute notre curiosité, et le nom-

bre assez grand de passions qui résultent de nos soixante et douze sens, nous avons tout le temps de nous ennuyer. Je le crois bien, dit Micromégas ; car dans notre globe nous avons près de mille sens, et il nous reste encore je ne sais quel désir vague, je ne sais quelle inquiétude, qui nous avertit sans cesse que nous sommes peu de chose, et qu'il y a des êtres beaucoup plus parfaits. J'ai un peu voyagé ; j'ai vu des mortels fort au-dessous de nous ; j'en ai vu de fort supérieurs ; mais je n'en ai vu aucuns qui n'aient plus de désirs que de vrais besoins; et plus de besoins que de satisfaction. J'arriverai peut être un jour au pays où il ne manque rien ; mais jusqu'à présent personne ne m'a donné de nouvelles positives de ce pays-là. Le Saturnien et le Sirien s'épuisèrent alors en conjectures ; mais, après beaucoup de raisonnemens fort ingénieux et fort incertains, il en fallut revenir aux faits. Combien de temps vivez-vous? dit le Sirien. Ah ! bien peu, répliqua le petit homme de Saturne. C'est tout comme chez nous, dit le Sirien, nous nous plaignons toujours du peu. Il faut que ce soit une loi universelle de la nature. Hélas ! nous ne vivons, dit le Saturnien, que cinq cents grandes révolutions du soleil (cela revient à quinze mille ans ou environ, à compter à notre manière). Vous voyez bien que c'est mourir presque au moment que l'on est né ; notre existence est un point, notre durée un instant, notre globe un atome ; à peine a-t-on commencé à s'instruire un peu que la mort arrive avant qu'on ait de l'expérience. Pour moi je n'ose faire aucuns projets : je me trouve comme une goutte d'eau dans un océan immense. Je suis honteux surtout devant vous de la figure ridicule que je fais dans ce monde.

Micromégas lui répartit : Si vous n'étiez pas philosophe, je craindrois de vous affliger en vous apprenant que notre vie est sept cents fois plus longue que la vôtre ; mais vous savez trop bien que quand il faut rendre son corps aux élémens, et ranimer la nature sous une autre forme, ce qui s'appelle mourir ; quand ce moment de métamorphose est venu, avoir vécu une éternité, ou avoir vécu un jour, c'est précisément la même chose. J'ai été dans des pays où l'on vit mille fois plus long-temps que chez moi, et j'ai trouvé qu'on y murmuroit encore. Mais il y a partout des gens de bon sens qui savent prendre leur parti et remercier l'auteur de la nature : il a répandu sur cet univers une profusion de variétés avec une espece d'uniformité admirable. Par exemple, tous les êtres pensans sont différens, et tous se ressemblent au fond par le don de la pensée et des désirs. La matière est partout étendue ; mais elle a dans chaque globe des propriétés diverses. Combien comptez-vous de ces propriétés diverses dans votre matière ? Si vous parlez de ces propriétés, dit le Saturnien, sans lesquelles nous croyons que ce globe ne pourroit subsister tel qu'il est, nous en comptons trois cents, comme l'étendue, l'impénétrabilité, la mobilité, la gravitation, la divisibilité, et le reste. Apparemment, répliqua le voyageur, que ce petit nombre suffit aux vues que le créateur avoit sur votre petite habitation. J'admire en tout sa sagesse ; je vois partout des différences, mais aussi partout des proportions. Votre globe est petit, vos habitans le sont aussi ; vous avez peu de sensations ; votre matière, a peu de propriétés ; tout cela est l'ouvrage de la Providence. De quelle couleur est votre soleil bien examiné ? D'un blanc fort jaunâtre, dit le Saturnien ; et quand nous divisons un de ses rayons, nous trouvons qu'il contient sept couleurs. Notre soleil tire sur le rouge, dit le Sirien, et nous avons trente-neuf couleurs primitives. Il n'y a pas un soleil, parmi tous ceux dont j'ai approché, qui se ressemble, comme chez vous il n'y a pas un visage qui ne soit différent de tous les autres.

Après plusieurs questions de cette nature il s'informa combien de substances essentiellement différentes on comptoit dans Saturne. Il apprit qu'on n'en comptoit qu'une trentaine, comme Dieu, l'espace, la matière, les êtres étendus qui sentent, les êtres étendus qui sentent et qui pensent, les êtres pensants qui n'ont point d'étendue, ceux qui se pénètrent, ceux qui ne se pénètrent pas, et le reste. Le Sirien, chez qui on en comptoit trois cents, et qui en avoit découvert trois mille autres dans ses voyages, étonna prodigieusement le philosophe de Saturne. Enfin, après s'être communiqué l'un à l'autre un peu de ce qu'ils savoient et beaucoup de ce qu'ils ne savoient pas, après avoir raisonné pendant une révolution du soleil, ils résolurent de

faire ensemble un petit voyage philosophique.

Chap. 3.—*Voyage des Deux Habitans de Sirius et de Saturne.*

Nos deux philosophes étoient prêts à s'embarquer dans l'atmospère de Saturne avec une fort jolie provision d'instrumens mathématiques, lorque la maîtresse du Saturnien, qui en eut des nouvelles, vint en larmes faire ses remontrances. C'étoit une jolie petite brune qui n'avoit que six cents soixante toises, mais qui réparoit par bien des agrémens la petitesse de sa taille. Ah, cruel! s'écria-t-elle, tu me quittes pour aller voyager avec un géant d'un autre monde; va, tu n'es qu'un curieux, tu n'a jamais eu d'amour: si tu étois un vrai Saturnien, tu serois fidèle. Où vas-tu courir? que veux-tu! nos cinq lunes sont moins errantes que toi, notre anneau est moins changeant; voilà qui est fait, je n'aimerai jamais plus personne. Le philosophe l'embrassa, pleura avec elle, tout philosophe qu'il étoit; et la dame, après s'être pâmée, alla se consoler avec un petit maître du pays.

Cependant nos deux curieux partirent: ils sautèrent d'abord sur l'anneau, qu'ils trouvèrent assez plat, comme l'a fort bien deviné un illustre habitant de notre petit globe: de là ils allèrent de lune en lune. Une comète passoit tout auprès de la dernière; ils s'élancèrent sur elle avec leurs domestiques et leurs instrumens. Quand ils eurent fait environ cent cinquante millions de lieues, ils rencontrèrent les satellites de Jupiter. Ils passèrent dans Jupiter même, et y restèrent une année, pendant laquelle ils apprirent de fort beaux secrets.

En sortant de Jupiter, ils traversèrent un espace d'environ cent millions de lieues, et ils côtoyèrent la planète de Mars, qui, comme on sait, est cinq fois plus petite que notre petit globe: ils virent deux lunes qui servent à cette planète, et qui ont échappé aux regards de nos astronomes. Je sais bien que le P. Castel écrira et même assez plaisamment contre l'existence de ces deux lunes; mais je m'en rapporte à ceux qui raisonnent par analogie. Ces bons philosophes-là savent combien il seroit difficile que Mars, qui est si loin du soleil, se passât à moins de deux lunes. Quoi qu'il en soit, nos gens trouvèrent cela si petit, qu'ils craignirent de n'y pas trouver de quoi coucher, et ils passèrent leur chemin comme deux voyageurs qui dédaignent un mauvais cabaret de village, et poussent jusqu'à la ville voisine. Mais le Sirien et son compagnon se repentirent bientôt. Ils allèrent longtemps, et ne trouvèrent rien. Enfin ils aperçurent une petite lueur, c'étoit la terre; cela fit pitié à des gens qui venoient de Jupiter. Cependant, de peur de se repentir une seconde fois, ils résolurent de débarquer. Ils passèrent sur la queue de la comète, et trouvant une aurore boréale toute prête, ils se mirent dedans, et arrivèrent à terre sur le bord septentrional de la mer Baltique, le cinq Juillet mille sept cents trente-sept, nouveau style.

Chap. 4.—*Ce qui leur arrive sur le Globe de la Terre.*

Après s'être reposés quelque temps, ils mangèrent à leur déjeûné deux montagnes, que leurs gens leur apprêtèrent assez proprement. Ensuite ils voulurent reconnoître le petit pays où ils étoient. Ils allèrent d'abord du nord au sud. Les pas ordinaires du Sirien et de ses gens étoient d'environ trente mille pieds de roi: le nain de Saturne suivoit de loin en haletant; or il falloit qu'il fît environ douze pas quand l'autre faisoit une enjambée; figurez-vous (s'il est permis de faire de telles comparaisons) un très-petit chien de manchon qui suivroit un capitaine des gardes du roi de Prusse.

Comme ces étrangers-là vont assez vîte, ils eurent fait le tour du globe en trente-six heures: le soleil, à la vérité, ou plutôt la terre, fait un pareil voyage en une journée; mais il faut songer qu'on va bien plus à son aise quand on tourne sur son axe, que quand on marche sur ses pieds. Les voilà donc revenus d'où ils étoient partis, après avoir vu cette mare presque imperceptible pour eux, qu'on nomme la Méditerranée, et cet autre petit étang qui, sous le nom du grand Océan, entoure la taupinière; le nain n'en avoit eu jamais qu'à mi-jambe, et à peine l'autre avoit-il mouillé son talon. Ils firent tout ce qu'ils purent, en allant et en revenant dessus et dessous, pour tâcher d'apercevoir si ce globe étoit habité ou non; ils se baissèrent, ils se couchèrent, ils tâtèrent partout: mais leurs yeux et leurs

mains n'étant point proportionnés aux petits êtres qui rampent ici, ils ne reçurent pas la moindre sensation qui pût leur faire soupçonner que nous et nos confrères les autres habitans de ce globe avons l'honneur d'exister.

Le nain, qui jugeoit quelquefois un peu trop vîte, décida d'abord qu'il n'y avoit personne sur la terre ; sa première raison étoit qu'il n'avoit vu personne. Micromégas lui fit sentir poliment que c'étoit raisonner assez mal ; car, disoit-il, vous ne voyez pas avec vos petits yeux certaines étoiles de la cinquantième grandeur que j'aperçois très-distinctement ; concluez-vous de là que ces étoiles n'existent pas? Mais, dit le nain, j'ai bien tâté. Mais, répondit l'autre, vous avez mal senti. Mais dit le nain, ce globe-ci est si mal construit, cela est si irrégulier et d'une forme qui me paroît si ridicule ! tout semble être ici dans le chaos : voyez-vous ces petits ruisseaux dont aucun ne va de droit fil ! ces étangs, qui ne sont ni ronds, ni carrés, ni ovales, ni sous aucune forme régulière ; tous ces petits grains pointus dont ce globe est hérissé, et qui m'ont écorché les pieds (il vouloit parler des montagnes) ? Remarquez-vous encore la forme de tout le globe, comme il est plat aux pôles, comme il tourne autour du soleil d'une manière gauche, de façon que les climats des pôles sont nécessairement incultes ? En vérité, ce qui fait que je pense qu'il n'y a ici personne, c'est qu'il me paroît que des gens de bon sens ne voudroient pas y demeurer. Eh bien ! dit Micromégas, ce ne sont peut-être pas non plus des gens de bon sens qui l'habitent ; mais enfin il y a quelque apparence que ceci n'est pas fait pour rien. Tout vous paroît irrégulier ici, dites-vous, parce que tout est tiré au cordeau dans Saturne et dans Jupiter. Eh ! c'est peut-être pour cette raison-là même qu'il y a ici un peu de confusion. Ne vous ai-je pas dit que dans mes voyages j'avois toujours remarqué de la variété ? Le Saturnien répliqua à toutes ces raisons. La dispute n'eût jamais fini, si par bonheur Micromégas, en s'échauffant à parler, n'eût cassé le fil de son collier de diamans : les diamans tombèrent ; c'étoient de jolis petits carats assez inégaux, dont les plus gros pesoient quatre cents livres et les plus petits cinquante. Le nain en ramassa quelques-uns ; il s'aperçut, en les approchant de ses yeux, que ces diamans, de la façon dont ils étoient taillés, étoient d'excellens microscopes : il prit donc un petit microscope de cent soixante pieds de diamètre, qu'il appliqua à sa prunelle ; et Micromégas en choisit un de deux mille cinq cents pieds. Ils étoient excellens ; mais d'abord on ne vit rien par leurs secours : il falloit s'ajuster. Enfin l'habitant de Saturne vit quelque chose d'imperceptible qui remuoit entre deux eaux dans la mer Baltique ; c'étoit une baleine : il la prit avec le petit doigt fort adroitement, et la mettant sur l'ongle de son pouce, il la fit voir au Sirien, qui se mit à rire pour la seconde fois de l'excès de petitesse dont étoient les habitans de notre globe. Le Saturnien convaincu que notre monde étoit habité s'imagina bien vîte qu'il ne l'étoit que par des baleines ; et comme il étoit grand raisonneur, il voulut deviner d'où un si petit atome tiroit son mouvement, s'il avoit des idées, une volonté, une liberté. Micromégas y fut fort embarrassé ; il examina l'animal fort patiemment ; et le résultat de l'examen fut qu'il n'y avoit pas moyen de croire qu'une âme fût logée là. Les deux voyageurs inclinoient donc à penser qu'il n'y a point d'esprit dans notre habitation, lorsqu'à l'aide du microscope ils aperçurent quelque chose de plus gros qu'une baleine qui flottoit sur la mer Baltique. On sait que dans ce temps-là même une volée de philosophes revenoient du cercle polaire, sous lequel ils avoient été faire des observations dont personne ne s'étoit avisé jusqu'alors. Les gazettes diront que leur vaisseau échoua aux côtes de Bothnie, et qu'ils eurent bien de la peine à se sauver : mais on ne sait jamais dans ce monde le dessous des cartes. Je vais raconter ingénument comme la chose se passa, sans y rien mettre du mien ; ce qui n'est pas un petit effort pour un historien.

Chap. 5. — *Expériences et Raisonnemens des Deux Voyageurs.*

Micromégas étendit la main tout doucement vers l'endroit où l'objet paroissoit, et avançant deux doigts et les retirant par la crainte de se tromper, puis les ouvrant et les serrant, il saisit fort adroitement le vaisseau qui portoit ces messieurs, et le mit encore sur son ongle,

sans le trop presser, de peur de l'écraser. Voici un animal bien différent du premier, dit le nain de Saturne : le Sirien mit le prétendu animal dans le creux de sa main. Les passagers et les gens de l'équipage, qui s'étoient crus enlevés par un ouragan, et qui se croyoient sur une espèce de rocher, se mettent tous en mouvement : les matelots prennent des tonneaux de vin, les jettent sur la main de Micromégas, et se précipitent après ; les géomètres prennent leurs quarts-de-cercle, leurs secteurs, et des filles laponnes, et descendent sur les doigts du Sirien : ils en firent tant, qu'il sentit enfin remuer quelque chose qui lui chatouilloit les doigts ; c'étoit un bâton ferré qu'on lui enfonçoit d'un pied dans l'index : il jugea par ce picotement qu'il étoit sorti quelque chose du petit animal qu'il tenoit, mais il n'en soupçonna pas d'abord davantage : le microscope, qui faisoit à peine discerner une baleine et un vaisseau, n'avoit point de prise sur un être aussi imperceptible que des hommes. Je ne prétends choquer ici la vanité de personne, mais je suis obligé de prier les importans de faire ici une petite remarque avec moi ; c'est qu'en prenant la taille des hommes d'environ cinq pieds, nous ne faisons pas sur la terre une plus grande figure qu'en feroit sur une boule de dix pieds de tour un animal qui auroit à peu près la six cent millième partie d'un pouce en hauteur. Figurez-vous une substance qui pourroit tenir la terre dans sa main, et qui auroit des organes en proportion des nôtres : et il se peut très-bien faire qu'il y en ait un grand nombre de ces substances : or concevez, je vous prie, ce qu'elles penseroient de ces batailles qui nous ont valu deux villages qu'il a fallu rendre.

Je ne doute pas que si quelque capitaine des grands grenadiers lit jamais cet ouvrage, il ne hausse de deux grands pieds au moins les bonnets de sa troupe ; mais je l'avertis qu'il aura beau faire, que lui et les siens ne seront jamais que des infiniment petits.

Quelle adresse merveilleuse ne fallut-il donc pas à notre philosophe de Sirius, pour apercevoir les atomes dont je viens de parler ! Quand Leuwenhoek et Hartsoëker virent les premiers, ou crurent voir, la graine dont nous sommes formés, ils ne firent pas à beaucoup près une si étonnante découverte. Quel plaisir sentit Micromégas en voyant remuer ces petites machines, en examinant tous leurs tours, en les suivant dans toutes leurs opérations ! comme il s'écria ! comme il mit avec joie un de ses microscopes dans les mains de son compagnon de voyage ! Je les vois, disoient-ils tous deux à la fois ; ne les voyez-vous pas qui portent des fardeaux, qui se baissent, qui se relèvent ? En parlant ainsi, les mains leur trembloient par le plaisir de voir des objets si nouveaux, et par la crainte de les perdre.

Chap. 6.—*Ce qui leur arriva avec des Hommes.*

Micromégas bien meilleur observateur que son nain, vit clairement que les atomes se parloient ; et il le fit remarquer à son compagnon, qui ne voulut point croire que de pareilles espèces pussent se communiquer des idées. Il avoit le don des langues aussi bien que le Sirien ; il n'entendoit point parler nos atomes, et il supposoit qu'ils ne parloient pas : d'ailleurs, comment ces êtres imperceptibles auroient-ils les organes de la voix ? et qu'auroient-ils à dire ? Pour parler il faut penser, ou à peu près ; mais s'ils pensoient, ils auroient donc l'équivalent d'une âme : or, attribuer l'équivalent d'une âme à cette espèce, cela lui paroissoit absurde. Il faut tâcher d'examiner ces insectes ; nous raisonnerons après. C'est fort bien dit, reprit Micromégas ; et aussitôt il tira une paire de ciseaux dont il se coupa les ongles, et d'une rognure de l'ongle de son pouce il fit sur le champ une espèce de grande trompette parlante, comme un vaste entonnoir, dont il mit le tuyau dans son oreille. La circonférence de l'entonnoir enveloppoit le vaisseau et tout l'équipage : la voix la plus foible entroit dans les fibres circulaires de l'ongle, de sorte que, grâce à son industrie, le philosophe de là-haut entendit parfaitement le bourdonnement de nos insectes de là-bas. En peu d'heures il parvint à distinguer les paroles, et enfin à entendre le François. Le nain en fit autant, quoiqu'avec plus de difficulté. L'étonnement des voyageurs redoubloit à chaque instant ; ils entendoient des mites parler d'assez bon sens : ce jeu de la nature leur paroissoit inexplicable. Vous croyez bien que le Sirien et son nain brûloient d'impatience de lier conversa-

tion avec les atomes ; le nain craignoit que sa voix de tonnerre, et surtout celle de Micromégas, n'assourdit les mites sans en être entendu : il falloit en diminuer la force ; ils se mirent dans la bouche des espèces de petits curedents, dont le bout fort effilé venoit donner auprès du vaisseau. Le Sirien tenoit le nain sur ses genoux, et le vaisseau avec l'équipage sur un ongle ; il baissoit la tête et parloit bas. Enfin, moyennant toutes ces précautions, et bien d'autres encore, il commença ainsi son discours.

Insectes invisibles, que la main du Créateur s'est plu à faire naître dans l'abîme de l'infiniment petit, je le remercie de ce qu'il a daigné me découvrir des secrets impénétrables. Peut-être ne daignera-t-on pas vous regarder à ma cour ; mais je ne méprise personne, et je vous offre ma protection.

Si jamais il y a eu quelqu'un d'étonné, ce furent les gens qui entendirent ces paroles : ils ne pouvoient deviner d'où elles partoient. L'aumônier du vaisseau récita les prières des exorcismes, les matelots jurèrent, et les philosophes du vaisseau firent un système ; mais, quelque système qu'ils fissent, ils ne purent jamais deviner qui leur parloit. Le nain de Saturne, qui avoit la voix plus douce que Micromégas, leur apprit alors en peu de mots à quelles espèces ils avoient affaire : il leur conta le voyage de Saturne, le mit au fait de ce qu'étoit M. Micromégas ; et, après les avoir plaints d'être si petits, il leur demanda s'ils avoient toujours été dans ce misérable état si voisin de l'anéantissement, ce qu'ils faisoient dans un globe qui paroissoit appartenir à des balaines, s'ils étoient heureux, s'ils avoient une âme, et cent autres questions de cette nature.

Un raisonneur de la troupe, plus hardi que les autres, et choqué de ce qu'on doutoit de son âme, observa l'interlocuteur avec des pinnules braquées sur un quart-de-cercle, fit deux stations, et à la troisième il parla ainsi : Vous croyez donc, monsieur, parce que vous avez mille toises depuis la tête jusqu'aux pieds, que vous êtes un. . . Mille toises! s'écria le nain : juste ciel ! d'où peut-il savoir ma hauteur ? mille toises! il ne se trompe pas d'un pouce. Quoi ! cet atome m'a mesuré ! il est géomètre, il connoît ma grandeur ; et moi, qui ne le vois qu'à travers un microscope, je ne connois pas encore la sienne ! Oui, je vous ai mesuré, dit le physicien, et je mesurerai bien encore votre grand compagnon. La proposition fut acceptée : son excellence se coucha de son long, car, s'il se fût tenu debout, sa tête eût été trop au-dessus des nuages : nos philosophes attachèrent à son corps un grand arbre ; puis, par une suite de triangles liés ensemble, ils conclurent que ce qu'ils voyoient étoit en effet un jeune homme de cent vingt mille pieds de roi.

Alors Micromégas prononça ces paroles : Je vois plus que jamais qu'il ne faut juger de rien sur sa grandeur apparente. O Dieu, qui avez donné une intelligence à des substances qui paroissent si méprisables, l'infiniment petit vous coûte aussi peu que l'infiniment grand ; et, s'il est possible qu'il y ait des êtres plus petits que ceux-ci, ils peuvent encore avoir un esprit supérieur à ceux de ces superbes animaux que j'ai vus dans le ciel, dont le pied seul couvriroit le globe où je suis descendu.

Un des philosophes lui répondit qu'il pouvoit en toute sûreté croire qu'il est en effet des êtres intelligens beaucoup plus petits que l'homme. Il lui conta, non pas tout ce que Virgile a dit de fabuleux sur les abeilles, mais ce que Swammerdam a découvert, et ce que Réaumur a disséqué. Il lui apprit enfin qu'il y a des animaux qui sont pour les abeilles ce que les abeilles sont pour l'homme, ce que le Sirien lui-même étoit pour ces animaux si vastes dont il parloit, et ce que ces grands animaux sont pour d'autres substances devant lesquelles ils ne paroissent que comme des atomes. Peu à peu la conversation devint intéressante, et Micromégas parla ainsi.

Chap. 7. — *Conversation avec les Hommes.*

O atomes intelligens, dans qui l'Etre éternel s'est plu à manifester son adresse et sa puissance, vous devez, sans doute, goûter des joies bien pures sur votre globe ; car, ayant si peu de matière; et paroissant tout esprit, vous devez passer votre vie à aimer et penser : c'est la véritable vie des esprits. Je n'ai vu nulle part le vrai bonheur ; mais il est ici, sans doute. A ce discours, tous les philosophes secouèrent la tête ; et l'un

d'eux, plus franc que les autres, avoua de bonne foi que, si l'on en excepte un petit nombre d'habitans fort peu considérés, tout le reste est un assemblage de fous, de méchans et de malheureux. Nous avons plus de matière qu'il ne nous en faut, dit-il, pour faire beaucoup de mal, si le mal vient de la matière, et trop d'esprit, si le mal vient de l'esprit. Savez-vous bien, par exemple, qu'à l'heure que je vous parle, il y a cent mille fous de notre espèce, couverts de chapeaux, qui tuent cent mille autres animaux couverts d'un turban, ou qui sont massacrés par eux, et, que presque par toute la terre, c'est ainsi qu'on en use de temps immémorial. Le Syrien frémit, et demanda quel pouvoit être le sujet de ces horribles querelles entre de si chétifs animaux. Il s'agit, dit le philosophe, de quelques tas de boue grands comme votre talon. Ce n'est pas qu'aucun de ces millions d'hommes qui se font égorger prétende un fétu sur ces tas de boue; il ne s'agit que de savoir s'il appartiendra à un certain homme qu'on nomme Sultan, ou à un autre qu'on nomme, je ne sais pourquoi, César. Ni l'un ni l'autre n'a jamais vu, ni ne verra jamais le petit coin de terre dont il s'agit; et presqu'aucun de ces animaux qui s'égorgent mutuellement, n'a jamais vu l'animal pour lequel il s'égorge.

Ah, malheureux! s'écria le Syrien avec indignation, peut-on concevoir cet excès de rage forcenée? Il me prend envie de faire trois pas, et d'écraser de trois coups de pied toute cette fourmilliere d'assassins ridicules. Ne vous en donnez pas la peine, lui répondit-on; ils travaillent assez à leur ruine: sachez qu'au bout de dix ans il ne reste jamais la centième partie de ces misérables; sachez que, quand même ils n'auroient pas tiré l'épée, la faim, la fatigue ou l'intempérance les emporte presque tous. Le voyageur se sentoit ému de pitié pour la petite race humaine, dans laquelle il découvroit de si étonnans contrastes. Puisque vous êtes du petit nombre des sages, dit-il à ces messieurs, et qu'apparemment vous ne tuez personne pour de l'argent, dites-moi, je vous prie, à quoi vous vous occupez? Nous disséquons des mouches, dit le philosophe, nous mesurons des lignes, nous assemblons des nombres, nous sommes d'accord sur deux ou trois points que nous entendons, et nous disputons sur deux ou trois mille que nous n'entendons pas. Il prit aussitôt fantaisie au Syrien et au Saturnien d'interroger ces atomes pensans, pour savoir les choses dont ils convenoient. Combien comptez-vous, dit celui-ci, de l'étoile de la canicule à la grande étoile des gémeaux? Ils répondirent tous à la fois: Trente-deux degrés et demi. Combien comptez-vous d'ici à la lune? Soixante demi-diamètres de la terre en nombre ronds. Combien pèse votre air? Il croyoit les attrapper; mais tous lui dirent que l'air pèse environ neuf cents fois moins qu'un pareil volume de l'eau la plus légère, et dix-neuf mille fois moins que l'or de ducat. Le petit nain de Saturne, étonné de leurs réponses, fut tenté de prendre pour des sorciers ces mêmes gens auxquels il avoit refusé une âme un quart-d'heure auparavant.

Enfin Micromégas leur dit: Puisque vous savez si bien ce qui est hors de vous, sans doute vous savez encore mieux ce qui est en dedans: dites moi ce que c'est que votre âme, et comment vous formez vos idées? Les philosophes parlèrent tous à la fois, comme auparavant; mais ils furent tous de différens avis. Le plus vieux citoit Aristote, l'autre prononçoit le nom de Descartes, celui-ci de Mallebranche, cet autre de Léibnizt, cet autre de Locke. Un vieux péripatéticien dit tout haut avec confiance: L'âme est une *entélechie*, et une raison par qui elle a la puissance d'être ce qu'elle est; c'est ce que déclare expressément Aristote, page 633 de l'édition du Louvre.

Je n'entends pas trop bien le Grec, dit le géant. Ni moi non plus, dit la mite philosophique. Pourquoi donc, reprit le Syrien, citez-vous un certain Aristote en Grec? C'est répliqua le savant, qu'il faut bien citer ce qu'on ne comprend point du tout dans la langue qu'on entend le moins.

Le Cartésien prit la parole, et dit: L'âme est un esprit pur, qui a reçu dans le ventre de sa mère toutes les idées métaphysiques, et qui, en sortant de là, est obligée d'aller à l'école, et d'apprendre tout de nouveau ce qu'elle a si bien su et qu'elle ne saura plus. Ce n'étoit donc pas la peine, répondit l'animal de huit lieues, que ton âme fut si savante dans le ventre de ta mere, pour être si ignorante quand tu aurois de la barbe au menton. Mais qu'entends-tu par esprit?

Que me demandez-vous là ? dit le raisonneur, je n'en ai point d'idée : on dit que ce n'est pas de la matière. Mais, sais-tu au moins ce que c'est que de la matière ? Très-bien, répondit l'homme. Par exemple, cette pierre est grise et d'une telle forme ; elle a ses trois dimensions ; elle est pesante et divisible. Eh bien, dit le Sirien, cette chose qui te paroit être divisible, pesante et grise, me dirois-tu bien ce que c'est ? tu vois quelques attributs ; mais le fond de la chose, le connois-tu ? Non, dit l'autre. Tu ne sais donc point ce que c'est que la matière.

Alors M. Micromégas adressant la parole à un autre sage qu'il tenoit sur son pouce, lui demanda ce que c'étoit que son âme, et ce qu'elle faisoit. Rien du tout, répondit le philosophe mallebranchiste ; c'est Dieu qui fait tout pour moi ; je vois tout en lui ; je fais tout en lui ; c'est lui qui fait tout sans que je m'en mêle. Autant vaudroit ne pas être, reprit le sage de Syrius. Et toi, mon ami, dit-il à un Léibnitzien qui étoit là, qu'est-ce que ton âme ? C'est, répondit le Léibnitzien, une aiguille qui montre les heures pendant que mon corps carillonne ; ou bien, si vous voulez, c'est elle qui carillonne, pendant que mon corps montre l'heure ; ou bien mon âme est le miroir de l'univers, et mon corps est la bordure du miroir : cela est clair.

Un petit partisan de Locke étoit là tout auprès ; et, quand on lui eut enfin adressé la parole : je ne sais pas, dit-il, comment je pense, mais je sais que je n'ai jamais pensé qu'à l'occasion de mes sens. Qu'il y ait des substances immatérielles et intelligentes, c'est de quoi je ne doute pas.

L'animal de Syrius sourit : il ne trouva pas celui-là moins sage ; et le nain de Saturne auroit embrassé le sectateur de Locke sans l'extrême disproportion. Il promit aux philosophes de leur faire un beau livre de philosophie, écrit fort menu pour leur usage, et que dans ce livre ils verroient le bout des choses. Effectivement il leur donna ce volume avant son départ : on le porta à Paris à l'académie des sciences ; mais quand le secrétaire l'eut ouvert, il ne vit rien qu'un livre tout blanc : *Ah !* dit-il, *je m'en étois bien douté.*

Voltaire.

§ 287. *Voyage supposé, en* 1690.

Il y a quelques années que nous fîmes un beau voyage dont vous serez bien aise que je vous raconte le détail. Nous partîmes de Marseille pour la Sicile, et nous résolûmes d'aller visiter l'Egypte. Nous arrivâmes à Damiette, nous passâmes au grand Caire

Après avoir vu les bords du Nil en remontant vers le Sud, nous nous engageâmes insensiblement à aller voir la Mer Rouge. Nous trouvâmes sur cette côte un vaisseau qui s'en alloit dans certaines îles qu'on assuroit être encore plus délicieuses que les îles fortunées. La curiosité de voir ces merveilles, nous fit embarquer ; nous voguâmes pendant trente jours ; enfin, nous aperçûmes la terre de loin. A mesure que nous approchions, on sentoit les parfums que ces îles répandoient dans toute la mer.

Quand nous abordâmes, nous reconnûmes que tous les arbres de ces îles étoient d'un bois odoriférant comme le cèdre. Ils étoient chargés en même temps de fruits délicieux, et de fleurs d'une odeur exquise. La terre même, qui étoit noire, avoit un goût de chocolat, et on en faisoit des pastilles. Toutes les fontaines étoient des liqueurs glacées ; là, de l'eau de grosseille ; ici, de l'eau de fleur d'orange ; ailleurs, des vins de toutes les façons. Il n'y avoit aucune maison dans toutes ces îles, parce que l'air n'y étoit ni froid ni chaud. Il y avoit partout, sous les arbres, des lits de fleurs, où l'on se couchoit mollement pour dormir ; pendant le sommeil, on avoit toujours des songes de nouveaux plaisirs ; il sortoit de la terre des vapeurs douces qui représentoient à l'imagination des objets encore plus enchantés que ceux qu'on voyoit en veillant : ainsi on dormoit moins pour les besoins que pour le plaisir. Tous les oiseaux de la campagne savoient la musique, et faisoient entre eux des concerts.

Les zéphyrs n'agitoient les feuilles des arbres qu'avec règle, pour faire une douce harmonie. Il y avoit dans tout le pays beaucoup de cascades naturelles: toutes ces eaux, en tombant sur des rochers creux, faisoient un son d'une harmonie semblable à celle des meilleurs instrumens de musique. Il n'y avoit aucun peintre dans tout le pays : mais quand on vouloit avoir le portrait d'un

ami, un beau paysage, ou un tableau qui représentât quelque autre objet, on mettoit de l'eau dans de grands bassins d'or ou d'argent ; puis on opposoit cette eau à l'objet qu'on vouloit peindre. Bientôt l'eau, se congelant, devenoit comme une glace de miroir, où l'image de cet objet devenoit ineffaçable. On l'emportoit où l'on vouloit, et c'étoit un tableau aussi fidèle que les plus polies glaces de miroir. Quoiqu'on n'eût aucun besoin de bâtimens, on ne laissoit pas d'en faire, mais sans peine. Il y avoit des montagnes dont la superficie étoit couverte de gazons toujours fleuris. Le dessous étoit d'un marbre plus solide que le nôtre, mais si tendre et si léger qu'on le coupoit comme du beurre, et qu'on le transportoit cent fois plus facilement que du liége ; ainsi on n'avoit qu'à tailler avec un ciseau, dans les montagnes, des palais ou des temples de la plus magnifique architecture : puis deux enfans emportoient sans peine le palais dans la place où on vouloit le mettre.

Ces hommes un peu sobres ne se nourrissoient que d'odeurs exquises. Ceux qui vouloient une plus forte nourriture mangeoient de cette terre mise en pastilles de chocolat, et buvoient de ces liqueurs glacées qui couloient des fontaines. Ceux qui commençoient à vieillir alloient se renfermer pendant huit jours dans une profonde caverne, où ils dormoient tous ce temps-là avec des songes agréables : il ne leur étoit permis d'apporter en ce lieu ténébreux aucune lumière. Au bout de huit jours, ils s'éveilloient avec une nouvelle vigueur ; leurs cheveux redevenoient blonds, leurs rides étoient effacées, ils n'avoient plus de barbe : toutes les grâces de la plus tendre jeunesse revenoient en eux. En ce pays tous les hommes avoient de l'esprit ; mais ils n'en faisoient aucun bon usage. Ils faisoient venir des esclaves des pays étrangers, et les faisoient penser pour eux ; car ils ne croyoient pas qu'il fut digne d'eux de prendre jamais la peine de penser eux-mêmes. Chacun vouloit avoir des penseurs à gages, comme on a ici des porteurs de chaise pour s'épargner la peine de marcher.

Ces hommes qui vivoient avec tant de délices et de magnificence, étoient fort sales : il n'y avoit dans tout le pays rien de puant ni de malpropre, que l'ordure de leur nez, et ils n'avoient point d'horreur de la manger. On ne trouvoit ni politesse ni civilité parmi eux. Ils aimoient à être seuls ; ils avoient un air sauvage et farouche ; ils chantoient des chansons barbares qui n'avoient aucun sens. Ouvroient-ils la bouche ? C'étoit pour dire non à tout ce qu'on leur proposoit. Au lieu qu'en écrivant nous faisons nos lignes droites, ils faisoient les leurs en demi-cercle. Mais ce qui me surprit davantage, c'est qu'ils dansoient les pieds en dedans ; ils tiroient la langue ; ils faisoient des grimaces qu'on ne voit jamais en Europe, ni en Asie, ni même en Afrique, où il y a tant de monstres. Ils étoient froids, timides et honteux devant les étrangers, hardis et emportés contre ceux qui étoient dans leur familiarité.

Quoique le climat soit très-doux et le ciel très-constant en ce pays-là, l'humeur des hommes y est inconstante et rude. Voici un remède dont on se sert pour les adoucir. Il y a dans ces îles certains arbres qui portent un grand fruit d'une forme longue, qui pend du haut des branches. Quand ce fruit est cueilli, on en ôte tout ce qui est bon à manger, et qui est délicieux ; il reste une écorce dure, qui forme un grand creux, à peu près de la figure d'un luth. Cette écorce a de longs filamens durs et fermes comme des cordes qui vont d'un bout à l'autre. Ces espèces de cordes, dès qu'on les touche un peu, rendent d'elles mêmes tous les sons qu'on veut. On n'a qu'à prononcer le nom de l'air qu'on demande ; ce nom, soufflé sur les cordes, leur imprime aussitôt cet air. Par cette harmonie, on adoucit un peu les esprits farouches et violens. Mais, malgré les charmes de la musique, ils retombent toujours dans leur humeur sombre et incompatible.

Nous demandâmes soigneusement s'il n'y avoit point dans le pays des lions, des ours, des tigres, des panthères ; et je compris qu'il n'y avoit dans ces charmantes îles rien de féroce que les hommes. Nous aurions passé volontiers notre vie dans une si heureuse terre : mais l'humeur insupportable de ses habitans nous fit renoncer à tant de délices. Il fallut, pour se délivrer d'eux, se rembarquer, et retourner par la mer Rouge en Egypte, d'où nous retournâmes en Sicile en fort peu de jours ; puis nous vînmes de Palerme à Marseille avec un vent très-favorable.

Je ne vous raconte point ici beaucoup

d'autres circonstances merveilleuses de la nature de ce pays, et des mœurs de ses habitans. Si vous en êtes curieux, il me sera facile de satisfaire votre curiosité.

Mais qu'en conclurez-vous ? Que ce n'est pas un beau ciel, une terre fertile et riante, ce qui amuse, ce qui flatte les sens, qui nous rend bons et heureux. N'est-ce pas là au contraire ce qui nous amollit, ce qui nous dégrade, ce qui nous fait oublier que nous avons une âme raisonnable, et négliger le soin et la nécessité de vaincre nos inclinations perverses, et de travailler à devenir vertueux ?

Fénélon.

§ 288. *Voyage dans l'Ile des Plaisirs.*

Après avoir long temps vogué sur la mer pacifique, nous apperçûmes de loin une île de sucre avec des montagnes de compote, des rochers de sucre candi et de caramelle, et des rivières de syrop qui couloient dans la campagne. Les habitans, qui étoient fort friands, léchoient tous les chemins, et suçoient leurs doigts après les avoir trempés dans les fleuves. Il y avoit aussi des forêts de réglisse, et de grands arbres d'où tomboient des gaufres que le vent emportoit dans la bouche des voyageurs si peu qu'elle fût ouverte. Comme tant de douceurs nous parurent fades, nous voulûmes passer en quelque autre pays où l'on pût trouver des mets d'un goût plus relevé. On nous assura qu'il y avoit à dix lieues de là une autre île où il y avoit des mines de jambons, de saucisses et de ragoûts poivrés. On les creusoit comme on creuse les mines d'or dans le Pérou. On y trouvoit aussi des ruisseaux de sauces à l'ognon. Les murailles des maisons sont de croûtes de pâté. Il y pleut du vin couvert quand le temps est chargé ; et, dans les plus beaux jours, la rosée du matin est toujours de vin blanc, semblable au vin Grec, ou à celui de Saint-Laurent. Pour passer dans cette île, nous fîmes mettre, sur le port de celle d'où nous voulions partir, douze hommes d'une grosseur prodigieuse, et qu'on avoit endormis : ils souffloient si fort en ronflant, qu'ils remplirent nos voiles d'un vent favorable. A peine fûmes-nous arrivés dans l'autre île, que nous trouvâmes sur le rivage des marchands qui vendoient de l'appétit ; car on en manquoit souvent parmi tant de ragoûts. Il y avoit aussi d'autres gens qui vendoient le sommeil. Le prix en étoit réglé tant par heure ; mais il y avoit des sommeils plus chers les uns que les autres, à proportion des songes qu'on vouloit avoir. Les plus beaux songes étoient fort chers. J'en demandai des plus agréables pour mon argent ; et comme j'étois las, j'allai d'abord me coucher. Mais à peine fus-je dans mon lit, que j'entendis un grand bruit ; j'eus peur, et je demandai du secours. On me dit que c'étoit la terre qui s'entr'ouvroit. Je crus être perdu ; mais on me rassura en me disant qu'elle s'entr'ouvroit ainsi toutes les nuits à une certaine heure, pour vomir avec grand effort des ruisseaux bouillans de chocolat moussé, et des liqueurs glacées de toutes les façons. Je me levai à la hâte pour en prendre, et elles étoient délicieuses. Ensuite je me recouchai, et, dans mon sommeil, je crus voir que tout le monde étoit de crystal, que tous les hommes se nourrissoient de parfums quand il leur plaisoit, qu'ils ne pouvoient marcher qu'en dansant, ni parler qu'en chantant, qu'ils avoient des aîles pour fendre les airs, et des nageoires pour passer les mers. Mais ces hommes étoient comme des pierres à fusil : on ne pouvoit les choquer qu'aussitôt ils ne prissent feu. Ils s'enflammoient comme un mèche, et je ne pouvois m'empêcher de rire, voyant combien ils étoient faciles à émouvoir. Je voulus demander à l'un d'eux pourquoi il paroissoit si animé, il me répondit, en me montrant le poing, qu'il ne se mettoit jamais en colère.

A peine fus-je éveillé, qu'il vint un marchant d'appétit, me demandant de quoi je voulois avoir faim, et si je voulois qu'il me vendit des relais d'estomac, pour manger toute la journée. J'acceptai la condition. Pour mon argent, il me donna douze petits sachets de taffetas que je mis sur moi, et qui devoient me servir comme douze estomacs, pour digérer sans peine douze grands repas en un jour. A peine eus-je pris les douze sachets, que je commençai à mourir de faim. Je passai ma journée à faire douze festins délicieux. Dès qu'un repas étoit fini, la faim me reprenoit, et je ne lui donnois pas le temps de me presser. Mais comme j'avois une faim avide, on remarqua que je ne mangeois pas proprement : les gens du pays sont d'une

délicatesse et d'une propreté exquises. Le soir, je fus lassé d'avoir passé toute la journée à table comme un cheval à son ratelier. Je pris la résolution de faire tout le contraire le lendemain, et de ne me nourrir que de bonnes odeurs. On me donna à déjeûner de la fleur d'orange ; à dîner, ce fut une nourriture plus forte, on me servit des tubéreuses et puis des peaux d'Espagne. Je n'eus que des jonquilles à collation. Le soir, on me donna à souper de grandes corbeilles pleines de toutes les fleurs odoriférantes, et on y ajouta des cassolettes de toutes sortes de parfums. La nuit j'eus une indigestion, pour avoir trop senti tant d'odeurs nourrissantes. Le jour suivant, je jeûnai pour me délasser de la fatigue des plaisirs de la table. On me dit qu'il y avoit en ce pays-là une ville toute singulière, et on me promit de m'y mener par une voiture qui m'étoit inconnue. On me mit dans une petite chaise de bois fort léger et toute garnie de grandes plumes, et on attacha à cette chaise, avec des cordes de soie, quatre grands oiseaux grands comme des autruches, qui avoient des aîles proportionnées à leurs corps. Ces oiseaux prirent d'abord leur vol. Je conduisis les rênes du côté de l'orient qu'on m'avoit marqué. Je voyois à mes pieds les hautes montagnes, et nous volâmes si rapidement, que je perdois presque l'haleine en fendant le vague de l'air. En une heure nous arrivâmes à cette ville si renommée. Elle est toute de marbre, et elle étoit grande trois fois comme Paris. Toute la ville n'est qu'une seule maison. Il y a vingt-quatre grandes cours dont chacune est grande comme le plus grand palais du monde ; et au milieu de ces vingt-quatre cours, il y en a une vingt-cinquième qui est six fois plus grande que chacune des autres. Tous les logemens de cette maison sont égaux, car il n'y a point d'inégalité de condition entre les habitans de cette ville. Il n'y a là ni domestiques ni petit peuple; chacun se sert soi-même, personne n'est servi : il y a seulement des souhaits qui sont de petits esprits follets et voltigeans, qui donnent à chacun tout ce qu'il désire dans le moment même. En arrivant, je reçus un des esprits qui s'attacha à moi, et qui ne me laissa manquer de rien : à peine me donnoit-il le temps de désirer. Je commençois même à être fatigué des nouveaux désirs que cette liberté de me contenter excitoit sans cesse en moi, et je compris, par expérience, qu'il valoit mieux se passer des choses superflues, que d'être sans cesse dans de nouveaux désirs, sans pouvoir jamais s'arrêter à la jouissance tranquille d'aucun plaisir. Les habitans de cette ville étoient polis, doux et obligeans. Ils me reçurent comme si j'avois été l'un d'entre eux. Dès que je voulois parler, ils devinoient ce que je voulois, et le faisoient sans attendre que je m'expliquasse. Cela me surprit, et j'aperçus qu'ils ne parloient jamais entre eux : ils lisent dans les yeux les uns des autres tout ce qu'ils pensent, comme on lit dans un livre ; et quand ils veulent cacher leurs pensées, ils n'ont qu'à fermer les yeux. Ils me menèrent dans une salle où il y eut une musique de parfums. Ils assemblent les parfums comme nous assemblons les sons. Un certain assemblage de parfums, les uns plus forts, les autres plus doux, fait une harmonie qui chatouille l'odorat, comme nos concerts flattent l'oreille par des sons tantôt graves et tantôt aigus. En ce pays là les femmes gouvernent les hommes, elles jugent les procès, elles enseignent les sciences et vont à la guerre. Les hommes s'y fardent, s'y ajustent depuis le matin jusqu'au soir, ils filent, ils cousent, ils travaillent à la broderie, et ils craignent d'être battus par leurs femmes, quand ils ne leur ont pas obéi. On dit que la chose se passoit autrement il y a un certain nombre d'années : mais les hommes, servis par les souhaits, sont devenus si lâches, si paresseux et si ignorans, que les femmes furent honteuses de se laisser gouverner par eux. Elles s'assemblèrent pour réparer les maux de la république. Elles firent des écoles publiques, où les personnes de leur sexe qui avoient le plus d'esprit se mirent à étudier. Elles désarmèrent leurs maris, qui ne demandoient pas mieux que de n'aller jamais aux coups. Elles les débarrassèrent de tous les procès à juger, veillèrent à l'ordre public, établirent des lois, les firent observer, et sauvèrent la chose publique, dont l'inapplication, la légèreté, la mollesse des hommes auroient sûrement causé la ruine totale. Touché de ce spectacle, et fatigué de tant de festins et d'amusemens, je conclus que les plaisirs des sens, quelque variés, quelque faciles qu'ils soient, avilissent et ne rendent point heureux. Je m'éloignai donc de ces contrées en apparence si délicieuses ; et, de retour chez moi, je

trouvai dans une vie sobre, dans un travail modéré, dans des mœurs pures, dans la pratique de la vertu, le bonheur et la santé que n'avoient pu me procurer la continuité de la bonne chère et la variété des plaisirs.

Fénélon.

§ 289. *Prise de Fescamp par Bois-Rosé.*

Lorsque le fort de Fescamp fut pris par Biron, sur la Ligue, il y avoit dans la garnison, qui en sortit, un gentilhomme nommé Bois-Rosé, homme de cœur et de tête, qui remarqua exactement la place d'où on le chassoit, et prenant ses précautions de loin, fit en sorte que deux soldats qu'il avoit gagnés furent reçus dans la nouvelle garnison, que les royalistes établirent dans Fescamp. Le côté du fort qui donne sur la mer, est un rocher de six cents pieds de haut, coupé en précipice et dont la mer lave continuellement le pied, à la hauteur d'environ douze pieds, excepté quatre ou cinq jours de l'année, où, pendant la morte eau, la mer laisse à sec, l'espace de trois ou quatre heures, le pied de cette falaise, avec quinze ou vingt toises de sable. Bois-Rosé, à qui toute autre voie étoit fermée pour surprendre une garnison attentive à la garde d'une place nouvellement prise, ne douta point que, s'il pouvoit aborder par cet endroit regardé comme inaccessible, il ne vînt à bout de son dessein. Il ne s'agissoit plus que de rendre la chose possible ; et voici comment il s'y prit.

Il étoit convenu d'un signal avec les deux soldats gagnés, et l'un d'eux l'attendoit continuellement sur le haut du rocher où il se tenoit pendant tout le temps de la basse marée. Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit fort noire, vint avec cinquante soldats déterminés, et choisis exprès parmi des matelots, et aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'étoit encore muni d'un gros cable, égal en longueur à la hauteur de la falaise, et y avoit fait de distance en distance des nœuds, et passé de courts bâtons pour pouvoir s'appuyer des mains et des pieds. Le soldat qui se tenoit en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice un cordeau, auquel ceux d'en-bas lierent le gros cable qui fut guindé en haut par ce moyen, et attaché à l'entre-deux d'une embrasure, avec un fort levier, passé par une agrafe de fer faite à ce dessein. Bois-Rosé fit prendre les devans à deux sergens dont il connoissoit la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour de leur corps, et de suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter aux lâches toute espérance de retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible : car avant qu'ils fussent seulement à moitié chemin, la marée qui avoit monté de plus de six pieds, avoit emporté la chaloupe et faisoit flotter le cable. La nécessité de se tirer d'un pas difficile, n'est pas toujours un garant contre la peur, lorsqu'on a tant de sujets de s'y livrer. Qu'on se représente au naturel ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre, qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire, ou la moindre peur pouvoit les précipiter dans les abîmes de la mer, ou les écraser sur les rochers : qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement : il y avoit dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus assuré de la troupe, comme elle commença à tourner à celui-là même qui la conduisoit. Ce sergent dit à ceux qui le suivoient, qu'il ne pouvoit plus monter, et que le cœur lui défailloit. Bois-Rosé, à qui ce discours étoit passé de bouche en bouche, et qui s'en apercevoit, parce qu'on n'avançoit plus, prend son parti sans balancer. Il passe pardessus le corps de tous les cinquante qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes, et arrive jusqu'au premier qu'il essaye d'abord de ranimer. Voyant que par la douceur il n'en pouvoit venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins, de monter, et sans doute que s'il n'eût obéi, il l'auroit poignardé et précipité dans la mer. Avec toute la peine et le travail qu'on s'imagine, enfin la troupe se trouve au haut de la falaise, un peu avant la pointe du jour, et fut introduite par les deux soldats dans le château, où elle commença à massacrer, sans miséricorde, le corps-de-garde et les sentinelles. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi, qui fit main basse sur tout ce qui résista, et s'empara du fort.

Bois-Rosé donna aussitôt avis à l'amiral de Villars de ce succès presque in-

croyable, et il crut que la moindre gratification à laquelle il devoit s'attendre, étoit le gouvernement de cette citadelle qu'il avoit si bien achetée. Cependant il lui revint que Villars, ou plutôt le commandeur de Crillon songeoit à l'en chasser. Dans le premier transport de colère que lui donna cette injustice, il remit le château de Fescamp au roi dont il venoit d'apprendre la conversion.

Mém. de Sully, an 1593.

§ 290. *Rencontre de Sully et de Bois-Rosé.*

Bois-Rosé ayant appris, par le bruit public, que le roi remettoit à Villars le fort de Fescamp, et n'entendant rien dire de son dédommagement, résolut d'en porter ses plaintes au roi, et cherchant à s'appuyer du crédit de quelque gouverneur qui fut connu de sa majesté, il vint à Louviers, pour demander une lettre de recommandation à du Rollet, un moment après que j'y fus arrivé. Il descendit à la même auberge, où on lui dit d'abord qu'il venoit d'arriver un homme, qu'à son train et aux discours de ses domestiques, on jugeoit devoir être fort bien en cour. On ne lui dit point mon nom, et Bois-Rosé qui me croyoit encore à Rouen, n'avoit garde de le deviner. Il ne balança pas à préférer la protection de ce seigneur à celle de du Rollet; et montant aussitôt dans ma chambre il me dit, après m'avoir appris qui il étoit, qu'il avoit bien sujet de se plaindre d'un seigneur de la cour, nommé M de Rosny, qui, abusant de la faveur de son maître, l'avoit sacrifié, aussi-bien que M. le duc de Montpensier et le maréchal de Biron, à l'amiral de Villars son ancien ami. Ensuite il m'expliqua ses demandes, ce qu'il fit d'une manière si vive et si passionnée, et avec tant de juremens et de menaces contre M. de Rosny, que je ne trouvois rien de si plaisant que le personnage que je jouois en cette occasion.

Je pris la parole après qu'il eût jeté tout son feu, et lui dis que j'avois assez de connoissance des affaires dont il me parloit, pour l'assurer que M. de Rosny n'auroit osé rien faire, sans l'exprès commandement du roi; et que sa majesté songeoit efficacement à lui donner une récompense dont il auroit lieu d'être content. Je ne crus pas devoir pousser la civilité jusqu'à lui promettre de servir son ressentiment contre celui dont il se plaignoit si amèrement : je lui dis au contraire que, s'il le connoissoit, il conviendroit qu'un homme qui, pour le bien de l'état, s'étoit démis gratuitement de son abbaye de Saint-Taurin, pouvoit bien avoir fait par nécessité, ce qu'il attribuoit à une mauvaise volonté. Je le congédiai, en lui disant qu'il vînt me trouver, lorsque je serois arrivé à la cour, où je lui promis de parler au roi pour lui faire obtenir l'équivalent qu'il demandoit. Il se retira aussi content de moi, que mécontent de M. de Rosny : mais ayant demandé mon nom au bas de l'escalier, à un de mes pages qu'il rencontra, il demeura si étourdi d'entendre nommer celui qu'il avoit si peu ménagé, en parlant à lui-même, que, craignant le ressentiment qu'il supposoit que j'avois contre lui, il remonta à cheval dans l'instant, changea d'hôtellerie, et ne songea plus qu'à continuer à toute bride sa route vers Paris, afin d'y arriver avant moi, et d'y chercher de la protection contre les mauvais services que j'allois lui rendre.

L'aventure ne finit pas là. Pendant que Bois-Rosé se précautionnoit contre moi, comme un ennemi irréconciliable, je pris ma route plus tranquillement par Mantes, d'où je devois amener mon épouse à Paris. Dès que j'y fus arrivé, la première chose que je fis, fut d'aller rendre compte de mon voyage au roi, qui, selon sa coutume, voulut que je n'en omisse rien. Après que j'eus tout épuisé du côté du sérieux, je voulus le réjouir de la scène de Louviers. Bois-Rosé n'avoit eu garde de l'en instruire : il s'étoit contenté de supplier sa majesté de ne point ajouter foi à ce que je dirois contre lui, à cause d'une vieille haine que je lui portois. Le roi rit de bon cœur de l'aventure de Bois-Rosé. Je l'envoyai chercher. Il crut ses affaires désespérées, puisque c'étoit à moi qu'il avoit le malheur d'être adressé. Je jouis quelque temps de son chagrin et de son embarras ; ensuite je l'en tirai d'une manière qui le surprit beaucoup. Je sollicitai pour lui, avec chaleur, et lui fis obtenir une pension de douze mille livres, une compagnie avec appointemens et deux mille écus en argent. Il n'en espéroit pas tant. Mais, sa tracasserie à part, je le regardois comme un officier de cœur. Je me l'attachai même plus étroitement dans la

suite ; et je le crus digne de la lieutenance générale d'artillerie en Normandie, lorsque le roi m'en eut donné la grande maîtrise.

Mém. de Sully, 1594.

§ 291. *Le Comte d'Egmont et Monsieur Chut.*

Il y avoit au plus six mois que j'étois dans les mousquetaires (disoit un jour le feu comte d'Egmont dans un souper), qu'enchanté d'être affranchi des entraves d'une éducation, qui depuis longtemps m'ennuyoit fort, je me livrois aveuglément à toute la licence des plaisirs dont je voyois jouir mes jeunes camarades.

Un jour qu'après avoir aussi amplement que joyeusement dîné avec quelques-uns d'eux, arrivant à l'opéra, où la foule étoit grande, après nous être glissés et trémoussés chacun de notre mieux, nous parvînmes enfin à trouver place au milieu du parterre.

Là, forcés de nous arrêter, j'aurois, ainsi que mes amis, pris patience, si je n'avois eu le malheur de trouver devant moi un vieux monsieur, à perruque à marteaux, dont l'ampleur formoit à mon égard une espèce de parapet, qui me déroboit absolument la vue du spectacle, et surtout celle d'une jeune danseuse qui me plaisoit beaucoup.

Après avoir prié et reprié ce monsieur, que déjà j'incommodois fort, de vouloir bien, par quelques mouvemens (qu'il disoit sèchement impossibles) me procurer quelque petit coin de vue, impatienté de son sang-froid ainsi que de ma position, qui, pour comble de chagrin, apprêtoit à rire à mes voisins, et surtout à mes jeunes amis, je tire de ma poche une paire de ciseaux, avec lesquels je travaille, non seulement à élaguer ce qu'avoit de trop touffu l'espèce de branchage qui me nuisoit, mais encore les nœuds qui lui servoient d'ornemens et dont à chaque ondulation du parterre, mon pauvre estomac étoit cruellement foulé.

Les éclats de rire qu'excita ma vengeance, ayant réveillé mon homme de l'espèce d'apathie qu'il avoit marquée jusque-là, et s'étant à peu près aperçu de l'état où j'avois mis sa perruque : " Mon jeune ami, me dit-il en se tournant, j'espère que vous ne sortirez " pas d'ici sans moi."

Ce petit compliment (continua le comte d'Egmont) et surtout certain coup d'œil très-expressif dont il étoit accompagné, m'ayant fait sentir toute l'étendue de ma sottise, tempéra, je l'avoue, un peu le plaisir que j'avois goûté à la faire... Mais le vin étoit tiré, je sentis qu'il falloit le boire et m'y déterminai.

L'opéra fini, mon homme en se retournant gravement, ne m'invita que par un signe à le suivre, et je le suivis. Après avoir traversé, non sans peine, la place du Palais-Royal, et enfilé la rue Saint-Thomas du Louvre, nous entrâmes sous l'arcade, où s'arrêtant tout à coup : " Vous êtes jeune me dit-il, monsieur " le comte d'Egmont, car j'ai l'honneur " de vous connoître, et je vous dois une " leçon dont feu monsieur votre père, " que j'eus l'honneur de mieux connoî- " tre encore, m'auroit probablement su " quelque gré. Quand on insulte pu- " bliquement, et surtout un vieux mi- " litaire, il faut au moins savoir se bat- " tre..... Voyons, continua-t-il, en ti- " rant son épée, comment vous vous " en acquittez....."

Aussi furieux qu'humilié d'un propos qui me sembloit tenir du mépris, je fonds sur lui avec toute l'impétuosité dont l'âge et le ressentiment me rendoient capable. Mais mon homme, sans s'émouvoir, et fixe comme un terme, après s'être contenté pendant quelques instans, de me désorienter, par la plus insolente des parades, ne répondit enfin à mes attaques, que par un coup de fouet qui fit sauter, à six pas de là mon épée.

" Reprenez-la, M. le comte, me dit- " il avec le même sang-froid, ce n'est " pas en danseur de l'opéra, c'est en " galant homme, c'est de pied ferme " qu'un homme de votre nom doit se " battre... et c'est à quoi je vous invite."

Bien déterminé à périr, plutôt que de m'exposer à de nouveaux sarcasmes de la part de ce singulier adversaire, je me plante vis-à-vis de lui, et attaque avec autant de froideur que lui-même se défendoit. — " Fort bien cela ! " fort bien, M. le comte ! " s'écrioit de temps en temps ce diable d'homme, jusqu'au moment qu'après m'avoir percé le bras d'outre en outre : " En voila, dit- " il, assez pour cette fois." Sur quoi, après m'avoir placé contre le mur, et m'avoir dit de l'attendre un instant, il vole à la place du Palais-Royal, amène

un fiacre, y bande ma plaie avec un mouchoir, dit au cocher de nous mener aux mousquetaires de la rue de Beaune, m'y dépose entre les mains du suisse, et prend congé de moi.

Après une retraite de plus de six semaines qu'avoit exigée ma blessure, il y avoit au plus huit jours que je reparoissois dans le monde, lorsque entrant, un soir, au café de la Régence, où je cherchois deux de mes camarades, je reconnois mon homme, qui, en quittant sa triste bavaroise, se lève, vient à moi, met un doigt sur sa bouche, en me disant *chut*, me fait signe de le suivre.

Arrivés sous la même voûte : " Vous " vous êtes un peu égayé à mes dépens, " en racontant mon aventure, me dit-il, " mon cher comte ! et je vous considère " trop, pour ne pas contribuer à la rendre plus plaisante encore, ajoutant une " suite au récit que vous pourrez encore " en faire..... allons donc, l'épée à la " main."

Que vous dirai-je, messieurs et dames (continua M. d'Egmont) ? cette seconde leçon qui fut, à peu près la même que la première, fut encore suivie quelques mois après d'une troisième. Ce bourreau d'homme, enfin, étoit devenu si redoutable pour moi, que je n'entrois en aucun lieu public, sans frémir en quelque façon de l'y rencontrer..... car j'oubliois de vous dire que la dernière leçon qu'il avoit daigné me donner étoit à la veille d'un carnaval, qu'il m'avoit fait passer, on ne sauroit plus tristement, dans mon lit.

Jugez donc de ma joie, ainsi que de ma reconnoissance, lorsqu'un garçon du café de la Régence, arrivant un matin chez moi, me dit : " Pardon, monsieur " le comte ; mais j'ai cru ne pas vous " déplaire, en venant vous apprendre " que M. *Chut* est mort hier au soir, et " que ma bourgeoise espère vous revoir " bientôt chez nous."

Pièces intéressantes, par la Place.

§ 292. *Mademoiselle Gournai et Racan.*

Lorsque Montagne fut mort, mademoiselle de Gournai, fille adoptive de ce philosophe, tourna ses affections du côté de Racan, qu'elle ne connoissoit que par ses ouvrages. L'envie de connoître plus particulièrement un poëte de ce mérite, et si capable de prôner celui des autres, ne fit rien négliger à mademoiselle de Gournai pour s'en procurer une visite. Le jour et l'heure où il viendroit la voir furent arrêtés : deux amis du poëte, qui en furent informés, saisirent cette occasion pour se donner un divertissement qui pensa devenir tragique. Un de ces messieurs prévint d'une heure ou deux celle du rendez-vous, et fit dire que c'étoit Racan qui demandoit à voir Mademoiselle de Gournai. Dieu sait comme il fut reçu ! Il parla fort à cette demoiselle des ouvrages qu'elle avoit fait imprimer, et qu'il avoit étudiés, afin de faire mieux sa cour. Enfin, après un quart-d'heure de conversation, il laissa cette savante fort satisfaite d'avoir vu Racan. A peine étoit-il à trois pas de chez elle, qu'on vint lui annoncer un autre M. de Racan. Elle crut d'abord que c'étoit le premier qui avoit oublié quelque chose à lui dire, et qui remontoit. Elle se préparoit à lui faire un compliment là-dessus, lorsque l'autre entra et lui fit le sien. Mademoiselle de Gournai ne put s'empêcher de lui demander plusieurs fois s'il étoit véritablement M. de Racan, et lui raconta ce qui venoit de se passer. Le prétendu Racan fit fort le fâché de la pièce qu'on lui avoit jouée, et jura qu'il s'en vengeroit. Bref, mademoiselle de Gournai fut encore plus contente de celui-ci, qu'elle ne l'avoit été de l'autre, parce qu'il la loua davantage. Il passa chez elle pour le véritable Racan, et l'autre pour un Racan de contrebande. Il ne faisoit que de sortir, lorsque M. de Racan en original, demanda à parler à mademoiselle de Gournai. Sitôt qu'elle le sut, elle perdit patience. " Quoi ! encore des Racans ! " dit-elle : néanmoins elle le fit entrer. Mademoiselle de Gournai le prit sur un ton fort haut, et lui demanda s'il venoit pour l'insulter. M. de Racan, qui d'ailleurs n'étoit pas trop ferré parleur, et qui s'attendoit à une autre réception, en fut si étonné, qu'il ne put répondre qu'en balbutiant. Mademoiselle de Gournai, qui étoit si violente, se persuada tout de bon que c'étoit un homme envoyé pour la jouer, et défaisant sa pantofle, elle le chargea à grand coups de mule, et l'obligea de se sauver. Ménage, qui rapporte cette scène, ajoute que Bois-Robert la racontoit à quiconque vouloit l'entendre, qu'il en plaisantoit même en présence de Racan. Lorsqu'on demandoit à ce dernier, si cela

étoit vrai : " Oui-dà, disoit-il, il en est " quelque chose."

Diction. des Portraits Historiques, Gournai.

§ 293. *Le Chevalier de Gozon délivre l'île de Rhodes d'un Serpent monstrueux.*

Ce fut par un esprit de charité et par des vues de prudence que Plélion de Villeneuve, grand-maître de Malthe, défendit à tous les chevaliers, sous peine de privation de l'habit, de s'attacher à combattre un serpent, ou un crocodile, espèce d'animal amphibie, qui vit et se nourrit dans les marais et au bord des grandes rivières. Ce crocodile étoit d'une énorme grandeur, causoit beaucoup de désordre dans l'île, et il avoit même dévoré quelques habitans. Pour l'intelligence d'un événement si extraordinaire, et que quelques auteurs ont traité de fabuleux, nous rapporterons simplement ce qu'on en trouve dans l'histoire, et nous laisserons au lecteur à juger de la vérité d'un fait si étonnant, selon ses lumières et le degré de probabilité qu'il trouvera dans notre narration.

La retraite de ce furieux animal dont nous parlons, étoit dans une caverne située au bord d'un marais, au pied du mont Saint Etienne, à deux milles de Rhodes. Il en sortoit souvent pour chercher sa proie. Il mangeoit des moutons, des vaches, et quelquefois des chevaux, quand ils approchoient de l'eau et du bord du marais : on se plaignoit même qu'il avoit dévoré de jeunes pâtres qui gardoient leurs troupeaux. Plusieurs chevaliers des plus braves du couvent, en différens temps et à l'insu les uns des autres, sortirent séparément de la ville pour tâcher de le tuer ; mais on n'en vit revenir aucun. Comme l'usage des armes à feu n'étoit point encore inventé, et que la peau de cette espèce de monstre étoit couverte d'écailles à l'épreuve des flèches et des dards les plus acérés ; les armes, pour ainsi dire, n'étoient pas égales, et le serpent les avoit bientôt terrassés. Ce fut le motif qui obligea le grand-maître à défendre aux chevaliers de tenter davantage une entreprise, qui paroissoit au-dessus des forces humaines.

Tous obéirent, à l'exception d'un seul chevalier de la langue de Provence, appelé Dieu-Donné de Gozon, qui, au préjudice de cette défense, et sans être épouvanté du sort de ses confrères, forma secrètement le dessein de combattre cette bête carnassière, bien résolu d'y périr, ou d'en délivrer l'île de Rhodes. On attribua cette résolution au courage déterminé de ce chevalier. D'autres prétendent qu'il y fut encore engagé par des railleries piquantes qu'on fit de son courage dans Rhodes, et sur ce qu'étant sorti plusieurs fois de la ville pour combattre le serpent, il s'étoit contenté de le reconnoître de loin, et que dans ce péril il avoit fait plus d'usage de sa prudence que de sa valeur.

Quoi qu'il en soit des motifs qui déterminèrent ce chevalier à tenter cette aventure, pour commencer à mettre ce projet en exécution, il passa en France, et se retira dans le château de Gozon, qui subsiste encore aujourd'hui dans la province de Languedoc. Ayant reconnu que le serpent qu'il vouloit attaquer n'avoit point d'écailles sous le ventre, il forma sur cette observation le plan de son entreprise.

Il fit faire, en bois ou en carton, une figure de cette bête énorme sur l'idée qu'il en avoit conservée, et il tâcha surtout qu'on en imitât la couleur. Il dressa ensuite deux jeunes dogues à accourir à ses cris, et à se jeter sous le ventre de cette affreuse bête, pendant que, monté à cheval, couvert de ses armes et la lance à la main, il feignoit de son côté de lui porter des coups en différens endroits. Ce chevalier employa plusieurs mois à faire tous les jours cet exercice, et il ne vit pas plutôt ses dogues dressés à ce genre de combat, qu'il retourna à Rhodes. A peine fut-il arrivé dans l'île, que, sans communiquer son dessein à qui que ce soit, il fit porter secrètement ses armes proche d'une église située au haut de la montagne de Saint-Etienne, où il se rendit accompagné seulement de deux domestiques, qu'il avoit amenés de France. Il entra dans l'église, et après s'être recommandé à Dieu, il prit ses armes, monta à cheval, et ordonna à ses deux domestiques, s'il périssoit dans ce combat, de s'en retourner en France ; mais de se rendre auprès de lui, s'ils s'apercevoient qu'il eût tué le serpent, ou qu'il en eût été blessé. Il descendit ensuite de la montagne, avec ses deux chiens, et marcha droit au marais et au repaire du serpent qui au bruit qu'il

faisoit accourut la gueule ouverte et les yeux étincelans pour le dévorer. Gozon lui porta un coup de lance, que l'épaisseur et la dureté des écailles rendit inutile. Il se préparoit à redoubler ses coups ; mais son cheval épouvanté des sifflemens et de l'odeur du serpent, refuse d'avancer, recule, se jette à côté ; et il auroit été cause de la perte de son maître, si Gozon, sans s'étonner, ne se fût jeté à bas. Mettant aussitôt l'épée à la main, accompagné de ces deux fidèles dogues, il joint cette horrible bête, et lui porte plusieurs coups en différens endroits, mais que la dureté des écailles lui empêcha d'entamer. Le furieux animal, d'un coup de queue, le jeta même à terre ; et il en auroit été infailliblement dévoré, si les deux chiens, suivant qu'ils avoient été dressés, ne se fussent attachés au ventre du serpent qu'ils déchiroient par de cruelles morsures, sans que, malgré tous ses efforts, il pût leur faire lâcher prise.

Le chevalier, à la faveur de ce secours, se relève, et, se joignant à ses deux dogues, enfonce son épée jusqu'aux gardes, dans un endroit qui n'étoit point défendu par des écailles ; il y fit une large plaie dont il sortit des flots de sang. Le monstre blessé à mort, tombe sur le chevalier qu'il abat une seconde fois, et il l'auroit étouffé par le poids et la masse énorme de son corps, si les deux domestiques, spectateurs de ce combat, voyant le serpent mort, n'étoient accourus au secours de leur maître. Ils le trouvèrent évanoui, et le crurent mort. Après l'avoir retiré de dessous le serpent avec beaucoup de peine, pour lui donner lieu de respirer s'il étoit encore en vie, ils lui ôtèrent son casque, et, après qu'on lui eut jeté de l'eau sur le visage, il ouvrit enfin les yeux. Le premier spectacle et le plus agréable qui pouvoit se présenter à sa vue fut celui de voir son ennemi mort, et d'avoir réussi dans une entreprise si difficile, où plusieurs de ses confrères avoient succombé.

On n'eut pas plutôt appris dans la ville sa victoire et la mort du serpent, qu'une foule d'habitans sortirent au devant de lui. Les chevaliers le conduisirent en triomphe au palais du grand-maître : mais au milieu de ces acclamations, le vainqueur fut bien surpris, quand de Villeneuve jetant sur lui des regards d'indignation, lui demanda s'il ignoroit les défenses qu'il avoit faites d'attaquer cette dangereuse bête, et s'il croyoit les avoir violées impunément. Aussitôt ce sévère observateur de la discipline, sans vouloir l'entendre, ni se laisser fléchir par les prières des chevaliers, l'envoya sur le champ en prison. Il convoqua ensuite le conseil, où il représenta que l'ordre ne pouvoit se dispenser de punir rigoureusement une désobéissance plus préjudiciable à la discipline, que la vie même de plusieurs serpens ne l'auroit été aux bestiaux et aux habitans de ce canton ; et comme un autre Manlius, il opina hautement à rendre cette victoire funeste au vainqueur. Le conseil obtint qu'il se contentât de le priver de l'habit de l'ordre. Gozon eut la douleur de s'en voir dépouillé, et il se passa peu d'intervalle entre sa victoire et ce genre de supplice qu'il trouva plus rigoureux que la mort même.

Mais le grand-maître, après que, par ce châtiment, il eut satisfait à la manutention de la discipline, revint à son caractère naturellement doux et plein de bonté : il voulut bien être apaisé et il fit ensorte qu'on le priât d'accorder une grâce qu'il auroit sollicitée lui-même, s'il n'eût pas été à la tête de l'ordre. Aux pressantes instances que lui en firent les principaux commandeurs, il lui rendit l'habit et ses bonnes grâces, et il le combla de ses bienfaits. Mais ils n'égalèrent jamais les louanges sincères du peuple qui dispose souverainement de la gloire ; pendant que les princes, quelque puissans qu'ils soient, ne peuvent disposer que des honneurs et des dignités de l'état.

On attacha la tête de ce serpent ou de ce crocodile, sur une des portes de la ville, comme un monument de la victoire de Gozon. M. Tévenot, dans la relation de ses voyages, rapporte qu'elle y étoit encore de son temps, ou du moins son effigie ; qu'il l'y avoit vue : qu'elle étoit beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval, la gueule fendue jusqu'aux oreilles, de grosses dents, les yeux gros, le trou des narines rond, et la peau tirant sur le gris blanc, peut-être à cause de la poussière qui par la suite des temps s'y étoit attachée.

On sera moins surpris d'un événement si extraordinaire, si on fait réflexion que l'île de Rhodes fut anciennement appelée *ophieuse*, du mot Grec *ophis*, qui signifie serpent, à cause de la

multitude de ces reptiles, qui infestoient tout le pays. Higinus, historien Grec, sur le témoignage de Polyzelus Rhodien, rapporte qu'un certain Thessalien, fils de Triopas ou de Lapithas, selon Diodore de Sicile, ayant été jeté par la tempête sur les côtes de Rhodes, extermina heureusement ces animaux nuisibles : que Phorbas, entre autres, en tua un d'une grandeur prodigieuse, qui dévoroit les habitans. Le savant Bochart prétend que les Phéniciens donnèrent à cette île le nom de *Gesirath Rod*, c'est-à dire, l'île des serpens ; *Gesirath*, selon cet auteur, étant un terme commun aux Phéniciens, aux Syriens, aux Arabes, et aux Chaldéens, qui signifie une île, et *Rod*, en langage Phénicien, un serpent ; si bien qu'en joignant ces deux mots, on en forma celui de *Gesirath Rod* : d'où les Grecs firent depuis celui de *Rhodes*, que cette île a conservé jusqu'aujourd'hui. Mais sans nous arrêter à une antiquité si reculée, peut-être que ceux qui ont critiqué cet endroit de l'histoire moderne de l'île de Rhodes, n'ont pas fait attention à un pareil événement qui arriva en Afrique, pendant qu'Attilus Régulus y commandoit l'armée Romaine, et faisoit la guerre contre les Carthaginois ; et je n'ai pas cru m'éloigner de mon sujet en rapportant exatement ce que les historiens de cette nation nous ont appris d'un serpent encore plus grand et plus terrible, que celui que le chevalier de Gozon avoit tué.

L'armée Romaine, disent ces écrivains, étoit campée en Afrique proche du fleuve Bragada. Les soldats, ayant voulu aller à l'eau, se virent attaqués et dévorés par un serpent qui les empêchoit d'en approcher. Il en engloutit plusieurs avec sa gueule effroyable ; d'autres furent tués des coups de sa queue, et plusieurs moururent de la seule infection de son haleine. Enfin il donna tant de peine à Régulus que ce général fut réduit à employer les légions contre ce monstre, et pour décider lequel demeureroit maître de la rivière. Mais comme ce serpent, à cause de la dureté de ses écailles, étoit impénétrable à tous les traits des soldats, on eut recours aux machines de guerre ; on l'assiégea, comme on auroit fait une forteresse : on lançoit de loin contre lui des pierres et des cailloux : enfin après bien des peines, une pierre d'une grosseur extraordinaire, qui partoit de la plus forte machine, l'atteignit heureusement, lui cassa l'épine du dos et tua ce monstre redoutable.

Régulus, tout grand capitaine qu'il étoit, continuent ces historiens, ne dédaigna pas d'envoyer à Rome la peau de cet animal énorme qui avoit cent pieds de longueur. On la suspendit dans un temple, comme un monument de sa victoire, et elle y demeura jusqu'à la guerre de Numance. C'est ainsi que s'en expliquent Florus, Valère-Maxime, Orose, Aulu-Gelle, et Zonaras.

Je ne prétends pas qu'il n'y ait rien d'exagéré dans la longueur du serpent d'Afrique, ni soutenir tout ce qu'on a rapporté de la grandeur monstrueuse du crocodile de Rhodes ; mais, ce qui paroît certain par les historiens du temps, par la tradition, et même par des inscriptions et des monumens authentiques, c'est que Gozon tua un animal redoutable, et que par cette action il acquit une grande réputation, surtout auprès du peuple de Rhodes, qui le regardoit comme son libérateur.

Vertot, Hist. de Malthe.

§ 294. *Folie adressée au Duc de Choiseul.*

J'ai reçu avec satisfaction la lettre de bonne année que vous avez pris la peine de m'écrire en date du 7 Janvier. Je continuerai toujours à vous donner des marques de mes bontés ; et, quoique vous radotiez quelquefois, j'aurai de la considération pour votre vieillesse, attendu que je connois votre sincère attachement pour ma personne, et les idées que vous avez de mon caractère. J'ai souvent fait des grâces à des Génevois, quand vous m'en avez prié, quoiqu'ils ne les méritent guère. Ils m'ont excédé pendant deux ans pour leurs sottes querelles, et quand ils ont obtenu un jugement définitif, ils ne s'y sont point tenus : c'étoit bien la peine que je leur fisse l'honneur de leur envoyer un ambassadeur du roi.

Je sais que vous avez très-bien traité les troupes que j'ai fait séjourner neuf mois dans vos quartiers ; que vous avez fourni le prêt à la légion de Condé ; que vous avez eu dans votre chaumière pendant deux mois M. de Chabrillant, et tous les officiers du régiment de Conti, et, si M. de Chabrillant, chargé des plus importantes affaires, a oublié de

marquer sa satisfaction à madame Denis, qui lui a fait de son mieux les honneurs de votre grange, je prends sur moi de vous savoir gré de votre attention pour les officiers, et des couvertures que vous avez fait donner aux soldats dans votre hameau.

Je n'ignore pas que le grand chemin ordonné par moi pour aller de l'inconnu Mérin à l'inconnu Versoy dans l'inconnu pays de Gex, vous a coupé quatre belles prairies et des terres que vous ensemencez au semoir: cela auroit ruiné l'homme aux quarante écus de fond en comble; je vous conseille d'en rire.

Tout décrépit que vous êtes, on ne dira pas que vous êtes vieux comme un chemin; car vous avez, ne vous en déplaise, soixante et quatorze ans passés, et mon chemin de Versoy n'a qu'un an tout au plus.

Je sais que vous avez pleuré comme un benêt, de ce que j'ai opiné dans le conseil contre la requête des Sirven; vous êtes trop sensible pour un vieillard goguenard tel que vous êtes. Ne voyez-vous pas que toutes les formes s'opposoient à l'admission de la requête de Sirven, et que, dans les circonstances où je suis, il y a des usages consacrés que je ne dois jamais heurter de front?

Consolez-vous. Je sais que Sirven est dans votre maison avec sa famille; elle est bien infortunée et bien innocente. J'en aurai soin; je leur donnerai dans Versoy un petit emploi, qui, avec ce que vous leur fournissez, les fera vivre doucement. Je fais le bien que je peux, mais il m'est impossible de tout faire.

On m'a dit que la Harpe s'étoit pressé d'apporter à Paris votre second chant de la Guerre de Genève, qui n'étoit pas achevé, il faut que vous le raccomodiez.

Est-il vrai qu'il y a cinq chants?

Envoyez-le-moi, *queste coglionerie mi trastullano un poco*; elle me délassera de mille requêtes inconsidérées, et de mille propositions ridicules que je reçois tous les jours.

Je veux que vous me donniez la nouvelle édition du Siècle de Louis XIV; c'étoit un beau siècle, celui-là, pour les gens de votre métier. Je suis fâché d'avoir oublié à recommander à Toulès de vous fournir des anecdotes; votre ouvrage en vaudroit mieux. C'est un monument que vous érigez en l'honneur de votre patrie; je pourrai le présenter au roi dans l'occasion.

Portez-vous bien; et si vous avez quelques petits calculs dans la vessie et dans l'urètre, prenez du remède Espagnol, je m'en trouve bien. L'Espagne doit contribuer à ma guérison, puisque j'ai contribué à sa grandeur, et à celle de la France par mon pacte de famille.

Bon soir, ma chère marmotte; je crois que je deviens aussi bavard que vous.

16 de Mars, 1768.

Voltaire.

§ 295. *Epître dédicatoire de la Tragédie des Scythes.*

Il y avoit autrefois en Perse un bon vieillard *qui cultivoit son jardin*, car il faut finir par là; et ce jardin étoit accompagné de vignes et de champs; *et paulùm sylvæ super his erat*; et ce jardin n'étoit pas auprès de Persépolis, mais dans une vallée immense, entourée des montagnes du Caucase, couverte de neiges éternelles; et ce vieillard n'écrivoit ni sur la population, ni sur l'agriculture, comme on faisoit par passe-temps à Babylone, ville qui tire son nom de babil; mais il avoit défriché des terres incultes, et triplé le nombre des habitans autour de sa cabane.

Ce bon homme vivoit sous Artaxercès plusieurs années après l'aventure d'Obéide et d'Indatire, et il fit une tragédie en vers Persans, qu'il fit représenter par sa famille et par quelques bergers du mont Caucase: car il s'amusoit à faire des vers Persans assez passablement, ce qui lui avoit attiré de violens ennemis dans Babylone, c'est-à-dire, une demi-douzaine de gredins qui aboyoient sans cesse auprès de lui, et qui lui imputoient les plus grandes platitudes et les plus impertinens livres qui eussent jamais déshonoré la Perse: et il les laissoit aboyer, et griffonner, et calomnier; et c'étoit pour être loin de cette racaille, qu'il s'étoit retiré avec sa famille auprès du Caucase, *où il cultivoit son jardin.*

Mais comme dit le poëte Persan Horace, *principibus placuisse viris, non ultima laus est.* Il y avoit à la cour d'Artaxercès, un principal satrape, et son nom étoit Elochivis (*Choiseuil*), comme qui diroit habile, généreux, et plein d'esprit, tant la langue Persane a

d'énergie. Non-seulement le grand satrape Elochivis versa sur le jardin de ce bon homme les douces influences de la cour, mais il fit rendre à ce territoire les libertés et les franchises dont il avoit joui du temps de Cyrus, et de plus il favorisa une famille adoptive du vieillard. La nation surtout lui avoit une très-grande obligation, de ce qu'ayant le département des meurtres, il avoit travaillé avec le même zèle et la même ardeur que Nalrisp (*Praslin*), ministre de paix, à donner à la Perse cette paix tant désirée, ce qui n'étoit jamais arrivé qu'à lui.

Ce satrape avoit l'âme aussi grande que Giafar le Barmécide et Aboulcasem; car il est dit dans les annales de Babylone, recueillies par Mir Kond, que lorsque l'argent manquoit dans le trésor du roi, appelé *l'oreiller*, Elochivis en donnoit souvent du sien, et qu'en une année il distribua ainsi dix mille dariques, que dom Calmet évalue à une pistole la pièce. Il payoit quelquefois trois cents dariques ce qui ne valoit pas trois aspres, et Babylone craignoit qu'il ne se ruinât en bienfaits.

Le grand satrape Nalrisp joignoit aussi au goût le plus sûr et à l'esprit le plus naturel, l'équité et la bienfaisance. Il faisoit les délices de ses amis, et son commerce étoit enchanteur, de sorte que les Babyloniens, tout malins qu'ils étoient, respectoient et aimoient ces deux satrapes, ce qui étoit assez rare en Perse.

Il ne falloit pas le louer en face: *recalcitrabant undique tuti*: c'étoit la coutume autrefois, mais c'étoit une mauvaise coutume qui exposoit l'encenseur et l'encensé aux méchantes langues.

Le bon vieillard fut assez heureux pour que ces deux illustres Babyloniens daignassent lire sa tragédie Persane, intitulée les Scythes. Ils en furent assez contens. Ils dirent qu'avec le temps ce campagnard pourroit se former; qu'il y avait dans sa rapsodie du naturel et de l'extraordinaire, et même de l'intérêt, et que pour peu qu'on corrigeât seulement trois cents vers à chaque acte, la pièce pourroit être à l'abri de la censure des mal-intentionnés; mais, les mal-intentionnés prirent la chose à la lettre.

Cette indulgence ragaillardit le bon homme, qui leur étoit bien respectueusement dévoué et qui avoit le cœur bon, quoiqu'il se permît de rire quelquefois aux dépens des méchans et des orgueilleux. Il prit la liberté de faire une épître dédicatoire à ses deux patrons en grand style qui endormit toute la cour et toutes les académies de Babylone, et que je n'ai jamais pu retrouver dans les annales de la Perse.

Voltaire.

§ 296. *Scène passée chez Duclos à l'occasion de Voltaire.*

Il y a quelques années que plusieurs savans se trouvoient réunis chez feu M. Duclos, secrétaire de l'Académie Françoise: on y célébroit le génie encyclopédique de M. de Voltaire. Un fameux jurisconsulte Allemand survient: on l'admet à la psalmodie, dont tous les psaumes finissoient par ce refrain: *monsieur de Voltaire est un génie universel.* L'Allemand faisoit *chorus* avec les autres: il lui vint cependant un scrupule sur le *gloria patri* du cantique philosophique. " Oui," dit-il, " M. de Voltaire *vir est omnimodo doctus*: la " poésie, l'histoire, la physique, les ma- " thématiques, la médecine, l'histoire " naturelle, la critique, tout est de son " ressort. C'est dommage qu'il soit un " peu foible sur la jurisprudence. Dès " qu'il veut parler de législation, de po- " litique, d'administration, de police, " je ne sais, sa plume s'embarrasse, et " son génie semble l'abandonner. Je " ne veux pas croire que ce soit pour " cette raison qu'il a si souvent maltraité " notre Grotius, notre Puffendorff, et " votre Montesquieu, qui en savoient " un peu plus que lui sur ces matières. " Mais cette observation n'est qu'un " *bibus* et M. de Voltaire est *un génie* " *universel.*"

" Oui," dit un célèbre mathématicien. " M. de Voltaire est un génie à " qui rien n'échappe. La postérité re- " fusera de croire que tant de produc- " tions soient sorties de la même plume. " Nos descendans s'imagineront qu'il y " a eu plusieurs hommes de ce nom, et, " grâces à lui, le monde intellectuel " aura son *Hercule*, comme le monde " fabuleux. Quel dommage qu'il ait " voulu tâter des mathématiques! car, " entre nous, et je vous prie de ne point " le répéter, ce n'est qu'un écolier en " géométrie, témoin *ses élémens de la* " *philosophie de Newton.* Malgré cela, " on ne peut disconvenir que M. de " Voltaire ne soit un homme unique;

" non, il n'exista jamais de génie plus " vaste, *d'esprit plus universel.*"

M. de Mairan, autre savant de ce cercle, qui vivoit alors, prit ensuite la parole : " les ennemis de M. de Voltaire ont beau dire et beau faire," dit-il, " ils ne viendront jamais à bout " de lui ôter le mérite de l'universalité " des talens. Quel homme ! comme " il plaisante excellemment ! je dois à " ses écrits les plus heureux momens de " ma vie : ils m'amusent, ils me transportent toutes les fois que je les lis pour " me délasser de mes travaux. Cet " auteur parle de tout avec esprit et avec " grâce. La collection de ses œuvres " est une véritable encyclopédie. Quel " dommage qu'il ne soit pas aussi habile en physique, qu'il est heureux " en plaisanterie ! car, il faut l'avouer, " il est peu physicien, et vous savez " que je suis versé en cette partie. A " cela près, cet auteur est vraiment " prodigieux. Jamais on ne se distingua dans plus de genres différens ; " on a donc raison de le regarder comme " un *génie universel.*"

Un historien Anglois, qui n'avoit encore rien dit, et qui rêvoit profondément : " j'avoue avec vous que M. de " Voltaire est un homme qui n'eut jamais de pareil. Notre Angleterre n'a " point encore produit de génie aussi " grand, aussi universel. Pope ne sauroit lui être comparé. Il réunit le " mérite de Swift, d'Addison, d'Otway, " de Bolingbroke. C'est grand dommage qu'il ait écrit l'histoire ! son " style est à la vérité charmant ; mais " je suis forcé de dire qu'il n'a pas le " ton convenable. Des épigrammes, " des réflexions, des portraits, des altérations de faits.—Oh, nous écrivons " différemment l'histoire. Nos auteurs " ne sacrifient jamais la vérité à la gentillesse. M. de Voltaire n'auroit pas " dû cultiver ce genre de littérature. " Mais dans les autres parties, il est " vraiment supérieur, divin. Vous n'aurez jamais de plus grand philosophe, " de plus fin critique, de raisonneur plus " agréable. Cet auteur est charmant, " charmant ! en un mot, c'est un *génie* " *universel.*"

" Je suis enchanté," dit M. Bordeu, médecin, renommé par son profond savoir et ses grandes lumières ; " je suis " vraiment enchanté de voir un Anglois " rendre justice à M. de Voltaire d'une " manière si honorable pour notre nation ; mais, monsieur," en s'adressant à à l'Anglois même, " permettez moi de " vous dire que M. de Voltaire n'est " pas si inégal, si frivole que vous le " croyez, dans la partie historique. J'ai " vérifié la plupart des faits qu'il rapporte sans preuve et sans citer les sources, et je puis vous assurer que je suis " parvenu à découvrir leur vérité, c'est-" à-dire, à trouver des autorités capables de les appuyer, et qui prouvent " du moins que M. de Voltaire ne les a " point imaginés. S'il est foible en " quelque chose, ce n'est pas, selon " moi, dans l'histoire, mais dans ce qui " a rapport au physique de l'homme, à " la constitution animale de notre espèce ; car il donne presque toujours à " gauche toutes les fois qu'il raisonne " sur ces matières. Mais est il obligé " d'en savoir autant que les physiologistes de profession ? il y auroit de la " mauvaise humeur à lui reprocher ses " méprises à cet égard. Il excelle dans " tant d'autres sciences ! d'où je conclus " que mon observation n'empêche pas " que M. de Voltaire ne soit un *esprit* " *universel.*"

" Quoi ! messieurs, lorsque chacun " de vous célèbre le génie du favori des " muses, je garderois un coupable silence," s'écria un abbé théologien qui aspiroit à l'Académie Françoise ! " non, " je veux et je dois lui rendre aussi " mon tribut d'admiration. M. de Voltaire, selon moi, réunit en lui seul les " lumières et les talens qui ont immoralisé Aristote, Plutarque, Ciceron, " Tacite, Sophocle, Anacréon, Lucrèce, " Virgile, Horace, et les deux Plines. " Grâce à ses ouvrages, notre langue deviendra classique, comme celle des " Grecs et des Romains. Un mérite " qui distingue ce grand homme de " tous les philosophes ses prédécesseurs, " c'est d'avoir eu le courage et l'adresse " de déchirer le voile des préjugés religieux. Lucien à cet égard n'est " qu'un écolier auprès de lui. Personne " n'a mieux manié que lui l'arme du ridicule, et vous savez que c'est la plus " efficace contre les erreurs. Heureux, " s'il s'en fût tenu à celle-là, sur le chapitre de la religion ! lorsqu'il a voulu " employer celle du raisonnement, il a " malheureusement donné dans des bévues qui n'ont pas échappé à nos " théologiens érudits ; ils les lui ont

" même reprochées amèrement, et je " suis obligé de convenir avec eux, " d'après l'étude particulière que j'ai " faite des langues anciennes, que M. " de Voltaire n'a pas la moindre con- " noissance de l'Hébreu, qu'il ne sait " point le Grec, et qu'il n'a pas puisé " dans les sources ses observations criti- " ques sur Abraham, Moïse, David, " Salomon, les prophetes, les lois, et les " mœurs Hébraïques : je doute même " qu'il ait lu les pères de l'église qu'il " cite souvent. Mais le moyen qu'un " génie si sublime ait pu descendre à " des études si sèches, si arides ! Ses " ennemis diront qu'il n'eût pas dû rai- " sonner sur ce qu'il ne connoissoit pas " à fond, ou du moins qu'il eût dû " mieux choisir ses faiseurs d'extraits ; " mais je leur répondrai que Jupiter a " eu ses foiblesses, et que si, pour s'ê- " tre fait taureau, il n'a point cessé " d'être le maître des dieux, M. de Vol- " taire, pour s'être quelquefois oublié, " n'a point cessé d'être Voltaire, c'est- " à-dire, le maître des beaux esprits, " des savans, des philosophes, des poë- " tes, des historiens, et des littérateurs " de toutes les espèces."

Un poëte comique, un poëte lyrique, un savant érudit, qui se trouvoient aussi dans l'assemblée, alloient parler à leur tour, quand les interlocuteurs se mirent à se regarder et à éclater de rire. Il étoit temps, car l'homme universel se seroit bientôt trouvé réduit à peu de chose.

M. Duclos, qui, par politesse, avoit laissé parler les autres, rompit la séance, recommanda qu'il ne fût jamais dit que sa maison eût été profanée par de semblables propos, et qu'il eût ri comme le reste de la compagnie.

Sabatier de Castres.

§ 297. *Anecdote sur Voltaire.*

Voltaire aimoit à faire représenter ses tragédies sur son théâtre de Ferney : son plus grand plaisir étoit d'y jouer un rôle ; jamais le jeune comédien le plus enthousiaste ne s'est occupé avec tant d'ardeur du personnage qu'il devoit remplir.

Il falloit que son costume fût prêt huit jours d'avance, et il fatiguoit les ouvriers par les fréquens et minutieux changemens qu'il leur ordonnoit. Un jour qu'il devoit jouer Cicéron dans Catilina, il avoit endossé dès le matin la toge Romaine, et se promenoit dans son jardin en récitant son rôle, qu'il interrompoit pour faire à son jardinier diverses questions. Celui-ci étonné du singulier équipage de son maître, ne put retenir un grand éclat de rire. Voltaire se fâcha très-vivement : *Que trouvez-vous d'extraordinaire à mon habit,* lui dit-il. *Cicéron se promenoit comme moi dans son verger avant d'aller au sénat: je le représente ce soir, falloit-il faire deux toilettes ?* Il rentra avec humeur, et fut long-temps sans pouvoir pardonner à son jardinier d'avoir ri au nez de Cicéron.

§ 298. *Autre Anecdote, sur le même.*

Voltaire aimoit beaucoup un jeune aiglon qui étoit enchaîné dans la cour de son château de Ferney. Un jour l'aiglon se battit contre deux coqs, et fut grièvement blessé. Voltaire, désolé, envoie un exprès à Genève avec ordre de ramener un homme qui passoit pour un habile médecin d'animaux. Dans son impatience il ne faisoit qu'aller de la niche de son aiglon à la fenêtre de son appartement, d'où l'on découvroit la grande route : enfin, il aperçut son courrier ayant en croupe l'Esculape tant désiré ; il pousse un cri de joie, vole au devant de lui, l'accueille de la manière la plus distinguée, et lui prodigue prières et promesses pour l'intéresser en faveur de son malade. Le mandant, tout ébahi d'une réception à laquelle il n'étoit pas accoutumé, examine les blessures de l'aiglon. Voltaire, inquiet, cherchoit à lire dans ses yeux ses craintes ou ses espérances. Le docteur déclare d'un air capable qu'il ne peut prononcer qu'après la levée du premier appareil ; il promet de venir le lendemain, et se retire après avoir été généreusement payé. Jusqu'au lendemain Voltaire fut sur les épines ; enfin, la décision est qu'on ne répond pas des jours de l'aiglon. Nouvelle source d'inquiétude. La première question que Voltaire faisoit chaque matin à une de ses servantes, nommée Madeleine, chargée de se trouver à son réveil, étoit, *Comment va mon aiglon ? Bien doucement, Monsieur, bien doucement.* Un jour, enfin, Madeleine répond d'un air riant : *Ah ! monsieur, votre aiglon n'est plus malade.—Il est guéri ? quel bonheur !—Il est mort.—Mort ! mon aiglon est mort!*

et vous m'annoncez cette nouvelle en riant ?--Ma foi, monsieur, il étoit si maigre ! il vaut mieux qu'il soit mort.—Comment maigre ! s'écrie Voltaire furieux. *la belle raison ! vous n'avez qu'à me tuer aussi, parce que je suis maigre : voyez la coquine ! rire de la mort de mon pauvre aiglon parce qu'il étoit maigre ! parce que vous êtes grasse, vous croyez qu'il n'y a que les gens de votre espèce qui aient droit à la vie ? Sortez, sortez d'ici.* Madame Denis accourt aux cris de son oncle, et lui demande le sujet de sa colère. Voltaire le lui raconte en murmurant toujours : *maigre, maigre . . . il faut donc me tuer, moi. . . .* enfin, il exige que Madeleine soit renvoyée. La complaisante nièce feint d'obéir, et ordonne à la pauvre fille de se tenir cachée dans le château. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que Voltaire demanda de ses nouvelles. *Elle est bien malheureuse,* lui dit madame Denis; *elle n'a pas pu trouver à se placer à Genève, dès qu'on a su qu'elle avoit été renvoyée du château de Ferney.—C'est sa faute. Pourquoi rire de la mort de mon aiglon parce qu'il étoit maigre ? . . . . Cependant il ne faut pas qu'elle meure de faim : faites-la revenir, mais qu'elle ne se présente jamais devant moi, entendez-vous ?—Oh ! mon oncle, elle n'aura garde.—A la bonne heure.* Voilà donc Madeleine sortie de sa cachette, mais évitant avec soin la rencontre de son maître. Un jour cependant Voltaire, en sortant de table, se trouve face à face avec elle; Madeleine, interdite, rougit, baisse les yeux, veut balbutier quelques excuses.—*Ne parlons plus de cela,* lui dit Voltaire ; *mais au moins souvenez-vous qu'il ne faut pas tuer tout ce qui est maigre.*

§ 299. *Anecdote sur Saint Foix.*

M. de Saint-Foix se prit un jour de querelle au foyer de l'opéra, avec un provincial qu'il ne connoissoit pas, et qui ne vouloit point céder. M. de Saint-Foix se crut offensé et lui donna un rendez-vous.—Monsieur, lui dit le provincial, quand on a affaire à moi, on vient me trouver ; *c'est ma coutume* ; je demeure à l'hôtel de . . . je vous y attendrai.—M. de Saint-Foix ne manque pas le lendemain d'aller chercher l'inconnu qui le reçoit très-poliment et lui offre à déjeûner.—Il est bien question de cela, dit Saint-Foix ; sortons.—Non, répond tranquillement le provincial, je ne sors jamais sans avoir déjeûné, *c'est ma coutume.* Il déjeûna à son aise en invitant toujours M. de Saint-Foix d'en faire autant. Le déjeûné fini, ils sortent, et M. de Saint-Foix respire ; mais en passant devant un café, l'inconnu s'arrête.—Monsieur, lui dit-il, après mon déjeûné, je joue toujours une partie de dames ou d'échecs ; *c'est ma coutume* ; chacun a la sienne, et vous ne voudriez pas. . . .—Eh, Monsieur, reprend Saint-Foix, vous prenez bien votre temps pour jouer aux échecs.—Cela ne sera pas long, lui dit l'inconnu, après quoi je suis à vous. Ils entrent dans le café : l'inconnu joue avec le plus grand flegme, gagne la partie, se lève, fait signe à Saint-Foix, qui juroit entre ses dents, lui fait mille excuses et ajoute : Si vous voulez, monsieur, nous irons aux Tuileries, et nous ferons deux tours de promenade; après avoir joué une partie, je ne manque jamais de me promener ; *c'est encore ma coutume.* Comme les Tuileries sont près, M. de Saint-Foix, qui crut que l'ennemi avoit fixé là le lieu du combat, accepte. On se promene, l'inconnu fait ses deux tours; et Saint-Foix lui propose de passer aux Champs-Elisées.—Pourquoi faire ? lui dit l'inconnu. —Belle demande, répond Saint-Foix, parbleu ! pour nous battre. Est-ce que vous avez oublié. . . . . Nous battre ! s'écria l'inconnu ; y pensez-vous, monsieur ? Que diroit-on de moi ? Convient-il à un trésorier de France, à un magistrat de mettre l'épée à la main ? On nous prendroit pour des fous. M. de Saint-Foix resta comme anéanti, et quitta le trésorier qui fut le premier à conter son aventure.

§ 300. *Le Persifleur humilié.*

Arrivé à Carcassonne d'assez bonne heure, paroît un jeune homme dans le costume le plus élégant. Il entre sans saluer, toise d'un coup d'œil ceux qui étoient déjà venus, fredonne entre ses dents un petit air, puis s'approche d'un liseur, le salue d'un air fat. Le salut est rendu. " Monsieur, vous lisez !" —Oui, " monsieur." " Avec beaucoup d'atten- " tion ?" " Oui, monsieur." Il s'éloigne à cette double réponse, fait une pirouette, et revient à la charge d'un air moqueur. " Monsieur, pourroit-on savoir quel li-

" vre nous dérobe le plaisir de votre " conversation ?"—" C'est," répond le monsieur, " un livre que j'ai pris pour " dissiper l'ennui de la route."—" Vous " ne refuserez point," ajoute le persifleur, " de nous dire à quel chapitre " vous êtes de ce livre, pris pour dissi- " per l'ennui de la route."—" A celui " du curieux impertinent," répond froidement l'inconnu. Le jeune étourdi, à ce propos, s'indigne qu'un homme vêtu de drap bleu le traite ainsi, fait grand fracas, tempête. Tout ce grabuge n'émeut point l'étranger, qui sans détourner les yeux de dessus son livre, dit enfin : " Il est bien permis au baron de..., " colonel du régiment de . . . ., de " lire dans un coin, sans se voir inter- " rompre par M. Guillaume, que la ri- " chesse de ses habits, aussi déplacée " que ses airs, ne m'empêche pas de re- " connoître pour le fils de mon mar- " chand de vin." Ce dénouement surprit tous les assistans, et mon fat démasqué délogea sans trompette.

Iréron.

§ 301. *L'Homme Heureux.*

Heureux celui qui ne connoît rien au-delà de son horizon et pour qui le village voisin même est une terre étrangère ! Il n'a point laissé son cœur à des objets inanimés qu'il ne reverra plus, ni sa réputation à la discrétion des méchans. Il croit que l'innocence habite dans des hameaux, l'honneur dans les palais, et la vertu dans les temples. Il met sa gloire et sa religion à rendre heureux ce qui l'environne. S'il ne voit dans ses jardins ni les fruits de l'Asie, ni les ombrages de l'Amérique, il cultive les plantes qui font la joie de sa femme et de ses enfans. Il n'a pas besoin des monumens de l'architecture pour ennoblir son paysage. Un arbre à l'ombre duquel l'homme vertueux s'est reposé, lui donne de sublimes ressouvenirs : le peuplier dans les forêts lui rappelle les combats d'Hercule, et les feuillages des chênes, les couronnes du capitole.

Bernardin de St. Pierre.

§ 302. *L'Arabe et son Cheval.*

Les Arabes étendent leur humanité jusqu'à leurs chevaux : jamais ils ne les frappent. Ils les dressent à force de caresses, et ils les rendent si dociles qu'il n'y en a point dans le monde qui leur soient comparables en beauté et en bonté. Ils ne les attachent point dans leur camp ; ils les laissent errer en paissant aux environs, d'où ils accourent à la voix de leurs maîtres. Ces animaux dociles viennent la nuit se coucher dans leurs tentes, au milieu des enfans, sans jamais les blesser. Si un cavalier tombe dans une course, son cheval s'arrête sur le champ, et reste auprès de lui sans le quitter. Ces peuples sont parvenus, par l'influence invincible d'une éducation douce, à faire de leurs chevaux les premiers coursiers de l'univers. On ne peut lire sans attendrissement ce que rapporte à ce sujet le vertueux consul d'Hervieux dans son voyage du Liban. Un pauvre Arabe du désert avoit pour tout bien une magnifique jument : le consul de France à Seyde lui proposa de la lui vendre, dans l'intention de l'envoyer à Louis XIV. L'Arabe pressé par le besoin, balança long-temps; enfin il y consentit, et en demanda un prix considérable. Le consul, n'osant de son chef donner une si grosse somme, écrivit à Versailles pour en obtenir l'agrément de la cour. Louis XIV donna ordre qu'elle fût délivrée. Le consul sur le champ mande l'Arabe, qui arrive monté sur sa belle coursière, et lui compte l'or qu'il lui avoit demandé. L'Arabe, couvert d'une pauvre natte, met pied à terre, regarde l'or ; il jette ensuite les yeux sur sa jument, il soupire, et lui dit: " A qui vais-je te livrer ? à des Européens, qui t'attacheront, qui te battront, qui te rendront malheureuse : reviens avec moi, ma belle, ma mignonne, ma gazelle ; sois la joie de mes enfans." En disant ces mots, il sauta dessus et reprit la route du désert.

Bernardin de St. Pierre.

§ 303. *Paul et Virginie.*

Il y avoit alors tant de bonne foi et de simplicité dans cette île (de France) sans commerce, que les portes de beaucoup de maisons ne fermoient point à la clef, et qu'une serrure étoit un objet de curiosité pour plusieurs Créoles.

Mais il y avoit dans l'année des jours qui étoient, pour Paul et Virginie des jours de plus grandes réjouissances : c'étoient les fêtes de leurs mères. Virginie ne manquoit pas, la veille, de pétrir et de cuire des gâteaux de farine de froment, qu'elle envoyoit à de pauvres familles de blancs, nées dans l'île, qui n'a-

voient jamais mangé de pain d'Europe, et qui sans aucun secours de noirs, réduites à vivre de manioc au milieu des bois, n'avoient pour supporter la pauvreté, ni la stupidité qui accompagne l'esclavage, ni le courage qui vient de l'éducation. Ces gâteaux étoient les seuls présens que Virginie pût faire de l'aisance de l'habitation, mais elle y joignoit une bonne grâce qui leur donnoit un grand prix. D'abord c'étoit Paul qui étoit chargé de les porter lui-même à ces familles, et elles s'engageoient, en les recevant, de venir le lendemain passer la journée chez madame de la Tour et Marguerite. On voyoit alors arriver une mère de famille avec deux ou trois misérables filles, jaunes, maigres et si timides qu'elles n'osoient lever les yeux. Virginie les mettoit bientôt à leur aise : elle leur servoit des rafraîchissemens dont elle relevoit la bonté par quelques circonstances particulières qui en augmentoient selon elle l'agrément : cette liqueur avoit été préparée par Marguerite, cette autre par sa mère : son frère avoit cueilli lui-même ce fruit au haut d'un arbre. Elle engageoit Paul à les faire danser. Elle ne les quittoit point qu'elle ne les vît contentes et satisfaites. Elle vouloit qu'elles fussent joyeuses de la joie de sa famille. On ne fait son bonheur, disoit-elle, qu'en s'occupant de celui des autres. Quand elles s'en retournoient, elle les engageoit d'emporter ce qui paroissoit leur avoir fait plaisir, couvrant la nécessité d'agréer ses présens du prétexte de leur nouveauté, ou de leur singularité. Si elle remarquoit trop de délabrement dans leurs habits, elle choisissoit, avec l'agrément de sa mère, quelques-uns des siens, et elle chargeoit Paul d'aller secrètement les déposer à la porte de leurs cases ; ainsi elle faisoit le bien à l'exemple de la divinité, cachant la bienfaitrice et montrant le bienfait.

Vous autres Européens, dont l'esprit se remplit dès l'enfance de tant de préjugés contraires au bonheur, vous ne pouvez concevoir que la nature puisse donner tant de lumières et de plaisirs. Votre âme circonscrite dans une petite sphère de connoissances humaines, atteint bientôt le terme de ses jouissances artificielles ; mais la nature et le cœur sont inépuisables. Paul et Virginie n'avoient ni horloges, ni almanachs, ni livres de chronologie, d'histoire et de philosophie. Les périodes de leur vie se régloient sur celles de la nature. Ils connoissoient les heures du jour par l'ombre des arbres ; les saisons par les temps où ils donnent leurs fleurs ou leurs fruits, et les années par le nombre de leurs récoltes. Ces douces images répandoient les plus grands charmes dans leurs conversations. Il est temps de dîner, disoit Virginie à la famille ; les ombres des bananiers sont à leurs pieds ; ou bien, la nuit s'approche, les tamarins ferment les feuilles — Quand viendrez-vous nous voir, lui disoient quelques amies du voisinage ? — Aux cannes de sucre, répondoit Virginie. — Votre visite nous sera encore plus douce et plus agréable, reprenoient ces jeunes filles. Quand on l'interrogeoit sur son âge et sur celui de Paul, mon frère, disoit elle, est de l'âge du grand cocotier de la fontaine, et moi de celui du plus petit. Les manguiers ont donné douze fois leurs fruits, et les orangers vingt-quatre fois leurs fleurs depuis que je suis au monde. Leur vie sembloit attachée à celle des arbres, comme celle des faunes et des dryades. Ils ne connoissoient d'autres époques historiques que celles de la vie de leurs mères, d'autre chronologie que celle de leurs vergers, et d'autre philosophie que de faire du bien à tout le monde, et de se résigner à la volonté de Dieu.

Bernardin de St. Pierre.

§ 304. *Conduite et Doctrine d'Aristippe, exposées par lui-même.*

Je rapporte tout à moi ; je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses Mais, quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejète loin de moi les idées du passé et de l'avenir. Je vis tout entier dans le présent. Quand j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune ; je jouis de leurs avantages et je respecte leurs lois : quand elles n'existeroient pas, ces lois, un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret, et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges ; je ne hasarde pas une démarche, sans m'attendre à des retours avantageux ; je mets dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances ; je ne fais aucun tort à mes semblables ; je les respecte quand je le dois ; je leur rends des services quand je puis ; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs foiblesses : ils ne sont point ingrats ; mes fonds me sont toujours rentrés avec d'assez gros intérêts. Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicatesse de sentiment, noblesse de procédés. J'eus des disciples ; j'en exigeai un salaire. L'école de Socrate en fut étonnée et jeta les hauts cris sans s'apercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys, roi de Syracuse, il me demanda ce que je venois faire à sa cour ; je lui répondis : *troquer vos faveurs contre mes connoissances, mes besoins contre les vôtres.* Il accepta le marché, et bientôt il me distingua des autres philosophes dont il étoit entouré.

J'avois amassé une certaine somme pour mon voyage de Libye ; mon esclave qui en étoit chargé ne pouvoit pas me suivre ; je lui ordonnai de jeter dans le chemin, une partie de ce métal si pesant et si incommode. Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup ; un de mes amis cherchoit à m'en consoler : Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possède trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagrin de ce que j'ai perdu : il ne convient qu'aux enfans de pleurer, et de jeter leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les moins austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé : vient-elle se placer à mes côtés, je lui tends les mains ; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor, je lui remets ses dons et la laisse partir. C'est une femme volage dont les caprices m'amusent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Barthélemy.

§ 305. *Conduite de Diogène.*

L'homme dont Diogène s'est formé le modèle, qu'il cherche quelquefois la lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inaccessible à tout ce qui flatte les sens, qui se dit le citoyen de l'univers et ne le sauroit être de sa patrie, cet homme seroit aussi malheureux qu'inutile dans les sociétés policées, et n'a pas même existé avant leur naissance. Diogène a cru en apercevoir une foible esquisse parmi les Spartiates. *Je n'ai vu*, disoit-il, *des hommes nulle part ; mais j'ai vu des enfans à Lacédémone.*

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'est soumis aux plus rudes épreuves, et s'est affranchi des plus légères contraintes ; vous le verrez lutter contre la faim, l'apaiser par les alimens les plus grossiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux passans ; pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'exposer aux injures de l'air sous le portique d'un temple, se rouler en été sur le sable brûlant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, satisfaire à tous ses besoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et supporter avec courage le ridicule, l'insulte et l'injustice ; choquer les usages établis jusque dans les choses les plus indifférentes, et donner tous les jours des scènes, qui, en excitant le mépris des gens sensés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les secrets motifs qui l'animent. Je le vis un jour pendant une forte gelée, embrasser à demi-nu une statue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il souffroit : non, dit le philosophe. Quel mérite avez-vous donc, répliqua le Lacédémonien ?..... De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts, n'en feront qu'un homme singulier, et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui : c'est Socrate en délire.

Barthélemy.

§ 306. *Conduite de Phocion comparée à celle de Diogène.*

Pendant la paix, il cultive un petit champ qui suffiroit à peine aux besoins de l'homme le plus modéré dans ses désirs, et qui procure à Phocion un superflu dont il soulage les besoins des autres ;

il y vit avec une épouse digne de son amour, parce qu'elle l'est de son estime; il y vit content de son sort, n'attachant à sa pauvreté ni honte, ni vanité ; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs. Vous ne le verrez ni rire, ni pleurer, quoiqu'il soit heureux et sensible ; c'est que son âme est plus forte que la joie et la douleur ; ne soyez point effrayé du nuage sombre dont ses yeux paroissent obscurcis. Phocion est facile, humain, indulgent pour nos foiblesses ; il n'est amer et sévère que pour ceux qui corrompent les mœurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conseils. Je suis bien aise que le hasard ait rapproché de vos yeux Diogène et Phocion ; en les comparant, vous trouverez que le premier ne fait pas un sacrifice à la philosophie sans le pousser trop loin, et sans en avertir le public, tandis que le second ne montre ni ne cache ses vertus. J'irai plus loin, et je dirai qu'on peut juger, au premier coup d'œil lequel de ces deux hommes est le plus philosophe. Le manteau de Phocion est aussi grossier que celui de Diogène ; mais le manteau de Diogène est déchiré, et celui de Phocion ne l'est pas.

Barthélemy.

§ 307. *Jugement des Morts chez les Egyptiens.*

C'est dans l'Egypte que l'on conçut une des idées les plus grandes et les plus utiles à la morale qu'il y ait jamais eu. Les lois, par la nature, n'ont de prise sur l'homme qu'autant qu'il respire. Elles le suivent jusqu'au bord du tombeau ; là elles s'arrêtent, et il leur échappe. Les législateurs de l'Egypte eurent les premiers l'idée d'attacher l'homme fortement à quelque chose qui lui survive, et de l'intéresser encore quand il ne seroit plus. Ils virent que l'opinion reste sur la terre, quand l'homme en disparoît, et qu'elle porte à travers les siècles, la renommée et le mépris. Ils soumirent donc l'opinion à la loi. Alors, la loi atteignit l'homme au fond de la tombe ; et l'on redouta quelque chose sur la terre, même au-delà de la vie. Tel fut l'effet que produisirent ces fameux jugemens exercés en Egypte sur les morts, et qui n'ont été depuis imités par aucun peuple.

Il y avoit un lac qu'il falloit traverser pour arriver au lieu de la sépulture : sur les bords de ce lac on arrêtoit le mort : " Qui que tu sois, rends compte à la " patrie de tes actions Qu'as-tu fait " du temps et de la vie ? La loi t'in- " terroge, la patrie t'écoute, la vérité " te juge." Alors il comparoissoit sans titres et sans pouvoir, réduit à lui seul, et escorté seulement de ses vertus et de ses vices. Là, se dévoiloit les crimes secrets, et ceux que le crédit ou la puissance du mort avoit étouffés pendant sa vie. Là, celui dont on avoit flétri l'innocence, venoit à son tour flétrir le calomniateur, et redemander l'honneur qui lui avoit été enlevé. Le citoyen, convaincu de n'avoir point observé les lois, étoit condamné : la peine étoit l'infamie. Mais le citoyen vertueux étoit récompensé d'un éloge public. L'honneur de le prononcer étoit réservé aux parens. On assembloit la famille, les enfans venoient recevoir des leçons de vertu en entendant louer leur père. Le peuple s'y rendoit en foule Le magistrat y présidoit. Alors on célébroit l'homme juste à l'aspect de sa cendre. On rappeloit les lieux, les momens et les jours où il avoit fait des actions vertueuses. On le remercioit de ce qu'il avoit servi la patrie et les hommes On proposoit son exemple à ceux qui avoient encore à vivre et à mourir. L'orateur finissoit par invoquer sur lui le dieu redoutable des morts, et par le confier pour ainsi dire à la divinité, en la suppliant de ne pas l'abandonner dans ce monde obscur et inconnu où il venoit d'entrer. Enfin en le quittant, et le quittant pour jamais, on lui disoit pour soi et pour tout le peuple, le long et éternel adieu. Tout cela ensemble, surtout chez une nation austère et grave, devoit affecter profondément et inspirer des idées augustes de religion et de morale.

On ne peut douter que ces éloges, avant qu'ils fussent prodigués et corrompus, ne fissent une forte impression sur les âmes. Leur institution ressembloit beaucoup à celles de nos oraisons funèbres : mais il y a une différence remarquable, c'est qu'ils étoient accordés à la vertu et non à la dignité. Alors, on ne louoit pas l'humanité d'un grand, ou d'un général qui avoit été cruel, le désintéressement d'un magistrat qui avoit vendu les lois : tout étoit simple et vrai. Les princes eux-mêmes étoient soumis au jugement comme le reste des hommes ; et ils n'étoient loués que lorsqu'ils l'a-

voient mérité. Il est juste que la tombe soit une barrière entre la flatterie et le prince, et que la vérité commence où le pouvoir cesse. Nous savons, par l'histoire, que plusieurs rois d'Égypte qui avoient foulé leurs peuples pour élever ces pyramides immenses furent flétris par la loi, et privés des tombeaux qu'ils s'étoient eux-mêmes construits. Lorsqu'un de ces princes étoit mort, et que le peuple étoit assemblé, il paroissoit alors différens accusateurs pour déposer contre sa mémoire. L'un venoit en habit de deuil, et disoit : Il a fait périr ma femme et mes enfans ; j'apporte ici les dernières plaintes qu'ils prononcèrent en mourant ; ô juges ! vengez-nous. Un autre : il m'a ravi ma liberté, et j'étois innocent ; voilà mes chaînes, elles déposent contre lui, et je viens les secouer sur sa tombe. Des malheureux, en lambeaux, disoient : nous avons été arrachés de nos maisons, pour bâtir ces pyramides et ces palais : sur chacune de ces pierres que vous voyez, a coulé quelqu'une de nos larmes ; et souvent des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans, étendant leurs bras à la fois, s'écrioient tous ensemble : Il a causé la mort de nos pères, de nos frères, de nos époux, qui ont péri dans une guerre injuste ; ô juges ! en prononçant sur lui, songez à leur sang. Ainsi, aux pieds de ce tribunal de l'Égypte, retentissoient les plaintes des malheureux : mais il manquoit quelque chose à la justice ; il eût été à souhaiter que l'oppresseur entendît sous sa tombe, et que sa froide cendre pût frissonner. Mais aussi lorsqu'un prince humain et bienfaisant, tel qu'il y en eut plusieurs, avoit cessé de vivre, et que les prêtres récitoient ses actions en présence du peuple, les larmes et les acclamations se mêloient aux éloges ; chacun bénissoit sa mémoire, et on l'accompagnoit en pleurant, vers la pyramide où il devoit éternellement reposer.

Depuis trois mille ans, ces usages ne subsistent plus ; et il n'y a dans aucun pays du monde des magistrats établis pour juger la mémoire des rois. Mais la renommée fait la fonction de ce tribunal : plus terrible, parce qu'on ne peut la corrompre, elle dicte ses arrêts, la postérité les écoute, et l'histoire les écrit.

Thomas.

§ 308. *Testament de Pierre Pithou.*

1. Dans le siècle le plus malheureux, et dont les mœurs sont le plus corrompues, j'ai été, autant qu'il m'a été possible, juste, honnête et sincère.

2. Sincère dans mon amitié, attentif pour mes amis, j'ai toujours préféré l'espérance de vaincre mes ennemis par mes bienfaits, ou le mépris des injures, au désir de la vengeance.

3. J'ai toujours tendrement aimé ma femme ; je n'ai point eu de foiblesse pour mes enfans ; j'ai respecté l'humanité dans mes domestiques.

4. J'ai détesté le vice dans ceux même qui me sont les plus chers, et j'ai aimé la vertu partout où je l'ai trouvée, même chez mes ennemis.

5. J'ai fait tout ce qu'un homme sage doit faire pour conserver son bien ; mais je me suis peu embarrassé d'augmenter le mien.

6. Je n'ai jamais fait à autrui ce que je n'aurois pas voulu qu'on me fît à moi-même.

7. J'ai méprisé toutes grâces injustes, difficiles à obtenir ou vénales.

8. Ennemi de l'avarice et des bassesses, je les ai toujours abhorrées, surtout dans le ministre de la religion et de la justice.

9. J'ai toujours respecté la vieillesse, tant dès le temps de mon enfance, que dans ma plus brillante jeunesse et dans l'âge mûr.

10. J'ai toujours tendrement aimé ma patrie.

11. J'ai préféré, par goût, le travail aux honneurs de la magistrature ; j'ai mieux aimé éclairer les hommes que de les dominer.

12. Dans ma vie privée, je me suis cependant occupé du bien public ; je lui ai tout rapporté, et je n'en ai jamais séparé mon intérêt particulier.

13. J'ai toujours ardemment désiré de voir les plaies de l'état heureusement guéries, mais par les moyens les plus doux et les plus simples, sans renversement, bouleversement ni trouble.

14. La paix m'a toujours paru préférable à la guerre et aux dissentions, quand même on ne pourroit obtenir la paix qu'à des conditions dures et fâcheuses.

15. J'ai vu, avec la plus vive douleur, les noms sacrés de la religion et de la

piété, servir de masque à l'ambition, à l'avarice et à la scélératesse.

16. J'ai trop cherché, admiré et étudié l'antiquité, pour être la dupe des nouveautés.

17. J'ai regardé comme vaines et dangereuses les questions trop subtiles concernant les choses de Dieu.

18. J'ai reconnu avec grand plaisir, par ma propre expérience, que l'on arrivoit plus facilement et plus heureusement à son but par une droiture et une franchise éclairées, que par le manége, la fourberie et l'intrigue.

19. J'ai préféré l'art de bien penser à l'art de bien dire.

20. Sans ambition, sans avarice et à l'abri de l'envie, lié d'amitié avec les hommes les plus distingués par leur mérite et leurs vertus, jouissant d'une fortune honnête, j'aurois pu vivre tranquille et oisif, si je n'avois aussi peu embarrassé du bien public que du mien propre.

21. Mais j'ai regardé comme mes plus beaux jours ceux que j'ai pu donner à l'état et à mes amis.

22. J'ai supporté avec encore plus de courage les maux présens que la crainte de ceux que j'ai prévus, et j'ai préféré une situation fâcheuse, mais décidée, aux tourmens de l'incertitude.

23. J'ai éprouvé qu'une justice constante, exempte d'humeur et de caprice, assez sévère, mais toujours égale, étoit le moyen le plus sûr de contenir les audacieux et les scélérats.

24. Convaincu de la sagesse des lois de ma patrie, je leur abandonne la disposition et le partage de mes biens après ma mort.

25. J'espère que la part que j'avois dans la tendresse de ma chère épouse accroîtra à nos enfans, qu'elle se consacrera entièrement à leur éducation et aux soins que demandent leurs personnes et leurs biens.

26. Je consacre à ma postérité cette fidèle peinture de mon âme et de mon cœur; je souhaite qu'elle la contemple avec la même candeur que je la trace, et qu'elle en profite.

T. du J. G. de Paris, 15 *Mars*, 1780. *Mélanges tirés d'une grande Bibliothèque.*

§ 309. *Pensées de La Rochefoucault.*

Réflexions morales.

L'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs.

Quelque découverte que l'on ait faite dans le pays de l'amour-propre, il y reste encore bien des terres inconnues.

La passion fait souvent un fou du plus habile homme; et rend souvent les plus sots habiles.

Les passions en engendrent souvent qui leur sont contraires. L'avarice produit quelquefois la prodigalité, et la prodigalité l'avarice: on est souvent ferme par foiblesse, et audacieux par timidité.

Notre amour-propre souffre plus impatiemment la condamnation de nos goûts, que de nos opinions.

Nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

La philosophie triomphe aisément des maux passés et des maux à venir; mais les maux présens triomphent d'elle.

Il faut de plus grandes vertus pour soutenir la bonne fortune que la mauvaise.

On fait souvent vanité des passions même les plus criminelles: mais l'envie est une passion timide et honteuse que l'on n'ose jamais avouer.

La jalousie est, en quelque manière, juste et raisonnable, puisqu'elle ne tend qu'à conserver un bien des autres.

Nous avons plus de force que de volonté: et c'est souvent pour nous excuser à nous-mêmes, que nous imaginons que les choses sont impossibles.

Si nous n'avions point de défauts, nous ne prendrions pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres. Si nous n'avions point d'orgueil, nous ne nous plaindrions pas de celui des autres.

Il semble que la nature, qui a si sagement disposé les organes de notre corps pour nous rendre heureux, nous ait aussi donné l'orgueil pour nous épargner la douleur de connoître nos imperfections.

Ceux qui s'appliquent trop aux petites choses, deviennent ordinairement incapables des grandes.

L'intérêt parle toutes sortes de langues, et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

Pour s'établir dans le monde, on fait tout ce que l'on peut pour y paroître établi.

Notre humeur met le prix à tout ce qui nous vient de la fortune.

Ceux qui croient avoir du mérite, se font un honneur d'être malheureux, pour persuader aux autres et à eux-mêmes qu'ils sont dignes d'être en butte à la fortune.

Rien ne doit tant diminuer la satisfaction que nous avons de nous-mêmes, que de voir que nous désapprouvons dans un temps ce que nous approuvions dans un autre.

Il n'y a point d'accidens si malheureux dont les habiles gens ne tirent quelque avantage ; ni de si heureux que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

Le bonheur et le malheur des hommes ne dépend pas moins de leur humeur que de la fortune.

La bonne grâce est au corps ce que le bon sens est à l'esprit.

Le silence est le parti le plus sûr pour celui qui se défie de soi-même.

Ce qui nous rend si changeans dans nos amitiés, c'est qu'il est difficile de connoître les qualités de l'âme, et facile de connoître celles de l'esprit.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

Tout le monde se plaint de sa mémoire, et personne ne se plaint de son jugement.

Détromper un homme préoccupé de son mérite, c'est lui rendre un aussi mauvais office, que celui que l'on rendit à ce fou d'Athènes, qui croyoit que tous les vaisseaux qui arrivoient dans le port étoient à lui.

Les grands noms abaissent au lieu d'élever ceux qui ne les savent pas soutenir.

Chacun dit du bien de son cœur, et personne n'en ose dire de son esprit.

Les hommes et les affaires ont leur point de perspective. Il y en a qu'il faut voir de près pour en bien juger ; et d'autres dont on ne juge jamais si bien, que quand on est éloigné.

On ne donne rien si libéralement que ses conseils.

On ne se peut consoler d'être trompé par ses ennemis, et trahi par ses amis ; et l'on est souvent satisfait de l'être par soi-même.

Il est aussi facile de se tromper soi-même, sans s'en apercevoir, qu'il est difficile de tromper les autres sans qu'ils s'en aperçoivent.

La plus subtile de toutes les finesses est de savoir bien feindre de tomber dans les piéges qu'on nous tend ; et l'on n'est jamais si aisément trompé, que quand on songe à tromper les autres.

L'usage ordinaire de la finesse est la marque d'un petit esprit ; et il arrive presque toujours que celui qui s'en sert pour se couvrir en un endroit, se découvre dans un autre.

La foiblesse est le seul défaut qu'on ne sauroit corriger.

On n'est jamais si ridicule par les qualités que l'on a, que par celles que l'on affecte d'avoir.

On parle peu, quand la vanité ne fait pas parler.

Une des choses qui fait que l'on trouve si peu de gens qui paroissent raisonnables et agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il veut dire, qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisans se contentent de montrer seulement une mine attentive, pendant que l'on voit dans leurs yeux et dans leur esprit un égarement pour ce qu'on leur dit, et une précipitation pour retourner à ce qu'ils veulent dire, au lieu de considérer que c'est un mauvais moyen de plaire aux autres ou de les persuader, que de chercher si fort à se plaire à soi-même ; et que bien écouter et bien répondre est une des plus grandes perfections qu'on puisse avoir dans la conversation.

Un homme d'esprit seroit souvent bien embarrassé dans la compagnie des sots.

Comme c'est le caractère des grands esprits de faire entendre en peu de paroles beaucoup de choses ; les petits esprits, au contraire, ont le don de beaucoup parler, et de ne rien dire.

Peu de gens sont assez sages pour préférer le blâme qui leur est utile, à la louange qui les trahit.

Il y a des reproches qui louent, et des louanges qui médisent.

La louange qu'on nous donne sert au moins à nous fixer dans la pratique des vertus.

Si nous ne nous flattions point nous-mêmes, la flatterie des autres ne nous pourroit nuire.

La nature fait le mérite; et la fortune le met en œuvre.

Les rois font des hommes comme des pièces de monnoie; ils les font valoir ce qu'ils veulent, et l'on est forcé de les recevoir selon leur cours, et non pas selon leur véritable prix.

La flatterie est une fausse monnoie qui n'a cours que par notre vanité.

Notre mérite nous attire l'estime des honnêtes gens, et notre étoile celle du public.

Le monde récompense plus souvent les apparences du mérite, que le mérite même.

L'avarice est plus opposée à l'économie que la libéralité.

L'espérance, toute trompeuse qu'elle est, sert au moins à nous mener à la fin de la vie par un chemin agréable.

Les vertus se perdent dans l'intérêt, comme les fleuves se perdent dans la mer.

Il vaut mieux employer notre esprit à supporter les infortunes qui nous arrivent, qu'à prévoir celles qui nous peuvent arriver.

Il y a diverses sortes de curiosités: l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile: et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.

Les vices entrent dans la composition des vertus, comme les poisons entrent dans la composition des remèdes. La prudence les assemble et les tempère, et elle s'en sert utilement contre les maux de la vie.

Il faut demeurer d'accord, à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.

On ne méprise pas tous ceux qui ont des vices; mais on méprise tous ceux qui n'ont aucune vertu.

Il n'appartient qu'aux grands hommes d'avoir de grands défauts.

Ceux qui sont incapables de commettre de grands crimes, n'en soupçonnent pas facilement les autres.

Le désir de paroître habile empêche souvent de le devenir.

Celui qui croit pouvoir trouver en soi-même de quoi se passer de tout le monde, se trompe fort: mais celui qui croit qu'on ne peut se passer de lui, se trompe encore davantage.

L'amour de la gloire, la crainte de la honte, le dessein de faire fortune, et le désir de rendre notre vie commode et agréable, sont souvent les causes de cette valeur si célebre parmi les hommes.

La parfaite valeur et la poltronnerie complète sont deux extrémités où l'on arrive rarement. L'espace qui est entre les deux est vaste, et contient toutes les autres espèces de courage: il n'y a pas moins de différence entre elles qu'entre les visages et les humeurs.

La parfaite valeur est de faire sans témoins ce qu'on seroit capable de faire devant tout le monde.

L'intrépidité est une force extraordinaire de l'âme, qui l'élève au-dessus des troubles, des désordres et des émotions que la vue des grands périls pourroit exciter en elle: et c'est par cette force que les héros se maintiennent dans un état paisible, et conservent l'usage libre de leur raison, dans les accidens les plus surprenans et les plus terribles.

L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude.

L'orgueil ne veut pas devoir, et l'amour-propre ne veut pas payer.

Le bien que nous avons reçu de quelqu'un, veut que nous respections le mal qu'il nous a fait.

La confiance de plaire est souvent un moyen de déplaire infailliblement.

On incommode souvent les autres, quand on croit ne les pouvoir jamais incommoder.

Le plaisir de l'amour est d'aimer: et l'on est plus heureux par la passion que l'on a, que par celle que l'on donne.

La petitesse de l'esprit fait l'opiniâtreté: et nous ne croyons pas aisément ce qui est au-delà de ce que nous voyons.

De toutes les passions, celle qui est la plus inconnue à nous-mêmes, c'est la paresse; elle est la plus ardente et la plus maligne de toutes, quoique sa violence soit insensible, et que les dommages qu'elle cause soient très-cachés; si nous considérons attentivement son pouvoir, nous verrons qu'elle se rend en toutes rencontres maîtresse de nos sentimens, de nos intérêts et de nos plaisirs; c'est le rémora qui a la force d'arrêter les plus grands vaisseaux; c'est une bonace plus dangereuse aux plus impor-

tantes affaires, que les écueils et que les plus grandes tempêtes.

La jeunesse est une ivresse continuelle : c'est la fièvre de la raison.

L'absence diminue les médiocres passions, et augmente les grandes, comme le vent éteint les bougies et allume le feu.

Il est plus facile de prendre de l'amour, quand on n'en a pas, que de s'en défaire quand on en a.

La plupart des femmes se rendent plutôt par foiblesse que par passion ; de là vient que pour l'ordinaire les hommes entreprenans réussissent mieux que les autres, quoiqu'ils ne soient pas plus aimables.

La plus juste comparaison qu'on puisse faire de l'amour, c'est celle de la fièvre ; nous n'avons pas plus de pouvoir sur l'un que sur l'autre, soit pour sa violence ou pour sa durée.

La plus grande habileté des moins habiles, est de se savoir soumettre à la bonne conduite d'autrui.

Il y a des méchans qui seroient moins dangereux s'ils n'avoient aucune bonté.

La magnanimité est assez définie par son nom ; néanmoins on pourroit dire, que c'est le bon sens de l'orgueil, et la voie la plus noble pour recevoir des louanges

Nous aimons toujours ceux qui nous admirent ; mais nous n'aimons pas toujours ceux que nous admirons.

Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point ; mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

Quelque bien qu'on nous dise de nous, on ne nous apprend rien de nouveau.

Il est aussi honnête d'être glorieux avec soi-même, qu'il est ridicule de l'être avec les autres.

L'intérêt, que l'on accuse de tous nos crimes, mérite souvent d'être loué de nos bonnes actions.

Nous pardonnons souvent à ceux qui nous ennuient ; mais nous ne pouvons pardonner à ceux que nous ennuyons.

S'il y a des hommes dont le ridicule n'ait jamais paru, c'est qu'on ne l'a pas bien cherché.

Ce qui fait que les amans et les maîtresses ne s'ennuient point d'être ensemble, c'est qu'ils parlent toujours d'eux mêmes.

Pourquoi faut-il que nous ayons assez de mémoire pour retenir jusqu'aux moindres particularités de ce qui nous est arrivé, et que nous n'en ayons pas assez pour nous souvenir combien de fois nous les avons contées à une même personne? L'extrême plaisir, que nous prenons à parler de nous-mêmes, nous doit faire craindre de n'en donner guère à ceux qui nous écoutent.

Ce n'est pas un grand malheur d'obliger des ingrats, mais c'en est un insupportable d'être obligé à un malhonnête homme.

Nous n'avouons de petits défauts, que pour persuader que nous n'en avons pas de grands.

L'envie est plus irréconciliable que la haine.

On croit quelquefois haïr la flatterie ; mais on ne hait que la manière de flatter.

Il en est de certaines bonnes qualités comme des sens, ceux qui en sont entièrement privés ne les peuvent apercevoir ni les comprendre.

L'accent du pays où l'on est né, demeure dans l'esprit et le cœur, comme dans le langage.

La plupart des hommes ont, comme les plantes, des propriétés cachées que le hasard fait découvrir.

Nous ne trouvons guère de gens de bons sens, que ceux qui sont de notre avis.

Ce qui nous donne tant d'aigreur contre ceux qui nous font des finesses, c'est qu'ils croient être plus habiles que nous.

La jalousie naît toujours avec l'amour ; mais elle ne meurt pas toujours avec lui.

Les violences qu'on nous fait, nous font souvent moins de peine, que celles que nous nous faisons à nous-mêmes.

On sait assez qu'on ne doit guère parler de sa femme ; mais on ne sait pas assez qu'on devroit encore moins parler de soi.

Les esprits médiocres condamnent d'ordinaire tout ce qui passe leur portée.

Le plus grand défaut de la pénétration n'est pas de n'aller point jusqu'au but : c'est de le passer.

La fortune fait paroître nos vertus et nos vices, comme la lumière fait paroître les objets.

L'envie de parler de nous, et de faire

voir nos défauts du côté que nous voulons bien les montrer, fait une grande partie de notre sincérité.

Ce qui nous rend la vanité si insupportable, c'est qu'elle blesse la nôtre.

Il faut gouverner la fortune comme la santé ; en jouir quand elle est bonne, prendre patience quand elle est mauvaise, et ne faire jamais de grands remèdes sans un extrême besoin.

On peut être plus fin qu'un autre, mais non pas plus fin que tous les autres.

Nous n'avons pas le courage de dire, en général, que nous n'avons point de défauts, et que nos ennemis n'ont point de bonnes qualités ; mais, en détail, nous ne sommes pas trop éloignés de le croire.

Il s'en faut bien que ceux qui s'attrapent à nos finesses, ne paroissent aussi ridicules que nous nous le paroissons à nous-mêmes, quand les finesses des autres nous ont attrapés.

Nous pouvons paroître grands dans un emploi au-dessous de notre mérite ; mais nous paroissons souvent petits dans un emploi plus grand que nous.

La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

Toutes les passions nous font faire des fautes ; mais l'amour nous en fait faire des plus ridicules.

La pénétration a un air de deviner, qui flatte plus notre vanité, que toutes les autres qualités de l'esprit.

La grâce de la nouveauté, et la longue habitude, quelque opposées qu'elles soient, nous empêchent également de sentir les défauts de nos amis.

Nous pardonnons aisément à nos amis les défauts qui ne nous regardent pas.

Quand nos amis nous ont trompés, nous ne devons que de l'indifférence aux marques de leur amitié ; mais nous devons toujours de la sensibilité à leurs malheurs.

On ne doit pas juger du mérite d'un homme par ses grandes qualités, mais par l'usage qu'il en sait faire.

Nous ne désirerions guère de choses avec ardeur, si nous connoissions parfaitement ce que nous désirons.

Nous essayons de nous faire honneur des défauts que nous ne voulons pas corriger.

Les passions les plus violentes nous laissent quelquefois du relâche, mais la vanité nous agite toujours.

Ce qui rend les douleurs de la honte et de la jalousie si aiguës, c'est que la vanité ne peut servir à les supporter.

Quelque disposition qu'ait le monde à mal juger, il fait encore plus souvent grâce au faux mérite qu'il ne fait injustice au véritable.

On est quelquefois sot avec de l'esprit; mais on ne l'est jamais avec du jugement.

Nous gagnerions plus de nous laisser voir tels que nous sommes, que d'essayer de paroître ce que nous ne sommes pas.

Nos ennemis approchent plus de la vérité, dans les jugemens qu'ils font de nous, que nous n'en approchons nous-mêmes.

La vieillesse est un tyran, qui défend, sous peine de la vie, tous les plaisirs de la jeunesse.

La vanité nous fait faire plus de choses contre notre goût que la raison.

On est, d'ordinaire, plus médisant par vanité que par malice.

Quelque méchans que soient les hommes, ils n'oseroient paroître ennemis de la vertu ; et lorsqu'ils la veulent persécuter, ils feignent de croire qu'elle est fausse, ou ils lui supposent des crimes.

L'avarice produit souvent des effets contraires : il y a un nombre infini de gens qui sacrifient tout leur bien à des espérances douteuses et éloignées ; d'autres méprisent de grands avantages à venir pour de petits intérêts présens.

Il y a des personnes si légères et si frivoles, qu'elles sont aussi éloignées d'avoir de véritables défauts que des qualités solides.

La jalousie est le plus grand de tous les maux, et celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent.

Le travail du corps délivre des peines de l'esprit, et c'est ce qui rend les pauvres heureux.

Les véritables mortifications sont celles qui ne sont point connues; la vanité rend les autres faciles.

L'humanité est l'autel sur lequel Dieu veut qu'on lui offre des sacrifices.

Il est bien plus aisé d'éteindre un premier désir, que de satisfaire tous ceux qui le suivent.

Avant de désirer fortement une chose, il faut examiner quel est le bonheur de celui qui la possède.

Il faut peu de chose pour rendre le sage heureux ; rien ne peut rendre un fou content ; c'est pourquoi presque tous les hommes sont misérables.

La sagesse est à l'âme ce que la santé est pour le corps.

Les grands de la terre ne peuvent donner la santé du corps ni le repos de l'esprit, on achète toujours trop cher tous les biens qu'ils peuvent faire.

Un véritable ami est le plus grand de tous les biens, et celui de tous qu'on songe le moins à acquérir.

Les amans ne voient les défauts de leurs maîtresses, que lorsque leur enchantement est fini.

La prudence et l'amour ne sont pas faits l'un pour l'autre ; à mesure que l'amour croît, la prudence diminue.

Le sage trouve mieux son compte à ne point s'engager qu'à vaincre.

Le bonheur ou le malheur vont d'ordinaire à ceux qui ont le plus de l'un ou de l'autre.

Les occasions nous font connoître aux autres et à nous-mêmes.

Nous ne louons d'ordinaire, de bon cœur, que ceux qui nous admirent.

On ne se blâme que pour être loué.

Il y a de certains défauts, qui étant bien mis dans un certain jour, plaisent plus que la perfection même.

Il n'est jamais plus difficile de bien parler que quand on a honte de se taire.

Les fautes sont toujours pardonnables quand on a la force de les avouer.

On donne des conseils, mais on ne donne point la sagesse d'en profiter.

Nos actions sont comme des bouts rimés, que chacun tourne comme il lui plaît.

Nous aimons mieux voir ceux à qui nous faisons du bien, que ceux qui nous en font.

Il est plus difficile de dissimuler les sentimens que l'on a, que de feindre ceux que l'on n'a pas.

Les amitiés renouées, demandent plus de soins que celles qui n'ont jamais été rompues.

Un homme à qui personne ne plaît est bien plus malheureux que celui qui ne plaît à personne.

§ 310. *Pensées de la Bruyère.*

Qui peut, avec les plus rares talens et le plus excellent mérite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considère qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer ?

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de très-beaux génies, sont morts sans qu'on en ait parlé ! Combien vivent encore, dont on ne parle point, et dont on ne parlera jamais !

Personne presque ne s'avise de lui-même du mérite d'un autre. Les hommes sont trop occupés d'eux mêmes, pour avoir le loisir de pénétrer, ou de discerner les autres ; de là vient qu'avec un grand mérite et une plus grande modestie, l'on peut être long-temps ignoré.

Le génie et les grands talens manquent souvent ; quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loués de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

Il est moins rare de trouver de l'esprit, que des gens qui se servent du leur, ou qui fassent valoir celui des autres, et le mettent à quelque usage.

Il n'y a point au monde un si pénible métier que celui de se faire un grand nom : la vie s'achève, que l'on a, à peine, ébauché son ouvrage.

Nous devons travailler à nous rendre très-dignes de quelque emploi : le reste ne nous regarde point ; c'est l'affaire des autres.

La modestie est au mérite, ce que les ombres sont aux figures dans un tableau : elle lui donne de la force et du relief.

Tu te trompes, Philémon, si avec ce carrosse brillant, ce grand nombre de fainéans qui te suivent, et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage. L'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger, pour pénétrer jusqu'à toi, qui n'es qu'un fat.

Chez nous le soldat est brave, et l'homme de robe est savant : nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains, l'homme de robe étoit brave, et le soldat étoit savant : un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

Il semble que le héros est d'un seul métier, qui est celui de la guerre ; et que le grand homme est de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre, mis ensemble, ne pèsent pas un homme de bien.

La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache, ou du moins ne se montre pas de front, et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour en imposer et ne paroître point ce qu'elle est ; je veux dire une vraie petitesse. La véritable grandeur est libre, douce, familière, populaire ;

elle se laisse toucher et manier ; elle ne peut rien à être vue de près ; plus on la connoît, plus on l'admire ; elle se courbe par bonté vers ses inférieurs, et rien n'est sans effort dans son naturel ; elle s'abandonne quelquefois, se néglige, se relâche de ses avantages, toujours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir ; elle rit, joue et badine, mais avec dignité. On l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenue : son caractere est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et très-grands, sans nous faire sentir que nous sommes petits.

Celui-là est bon, qui fait du bien aux autres : s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est très-bon : s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté, qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître : et s'il en meurt, sa vertu ne sauroit aller plus loin ; elle est héroïque, elle est parfaite.

Les hommes et les femmes conviennent rarement sur le mérite d'une femme ; leurs intérêts sont trop différens. Les femmes ne se plaisent point les unes aux autres, par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes ; mille manieres qui allument dans ceux-ci les grandes passions, forment entre elles l'aversion et l'antipathie.

Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature, et combien il leur seroit utile de s'y abandonner. Elles affoiblissent ces dons du ciel, si rares et si fragiles, par des manières affectées et par une mauvaise imitation. Leur son de voix et leur démarche sont empruntées : elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire, et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté : elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit les autres femmes ; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage. La même parure, qui a autrefois embelli sa jeunesse, défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de la vieillesse. La mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fièvre : elle meurt parée et en rubans de couleurs.

Une belle femme, qui a les qualités d'un honnête homme, est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux : l'on trouve en elle tout le mérite des deux sexes.

Une femme inconstante est celle qui n'aime plus ; une légère, celle qui déjà en aime un autre ; une volage, celle qui ne sait si elle aime, et ce qu'elle aime : une indifférente, celle qui n'aime rien.

A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui ne doute que ce ne soit un héros qui doive la charmer : son choix est fait ; c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

Il y a des femmes déjà flétries, qui par leur complexion ou par leur mauvais caractère, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sais qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge, qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

A un homme vain, indiscret, qui est grand parleur et mauvais plaisant, qui parle de soi avec confiance et des autres avec mépris, impétueux, altier, entreprenant, sans mœurs ni probité, de nul jugement, et d'une imagination très-libre il ne lui manque plus, pour être adoré de bien des femmes, que de beaux traits et la taille belle.

Un comique outre sur la scène ses personnages ; un poëte charge ses descriptions : un peintre, qui fait d'après nature, force et exagère une passion, un contraste, des attitudes ; et celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs et les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les pièces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la pruderie est une imitation de la sagesse.

Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

Il est étonnant de voir, dans le cœur de certaines femmes, quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes ; je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes ; elles n'ont de leur sexe que les habits.

Les femmes vont plus loin en amour que la plupart des hommes ; mais

les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

Un homme est plus fidèle au secret d'autrui qu'au sien propre ; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celui d'autrui.

Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point : il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée ; il est moins clair qu'elle soit touchée. Il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant intérêt d'une femme, qui n'est plus libre, et celui qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.

Je ne comprends pas comment un mari, qui s'abandonne à son humeur et à sa complexion, qui ne cache aucun de ses défauts, et se montre au contraire par ses mauvais endroits, qui est avare, qui est trop négligé dans son ajustement, brusque dans ses réponses, incivil, froid et taciturne, peut espérer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui emploie la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage ; on pleure, on récite, on répète, on est si touché de la mort de son mari, qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vu celui qu'elle doit aimer.

L'amitié peut subsister entre des gens de différens sexes, exempte même de grossièreté. Une femme cependant regarde toujours un homme comme un homme ; et réciproquement, un homme regarde une femme comme une femme. Cette liaison n'est ni passion, ni amitié pure : elle fait une classe à part.

L'amour naît brusquement, sans autre réflexion, par tempérament, ou par foiblesse : un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié au contraire se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisances dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelquefois, en un moment, un beau visage ou une belle main !

Le temps qui fortifie les amitiés, affoiblit l'amour.

Tant que l'amour dure, il subsiste de soi-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie. L'amitié au contraire a besoin de secours ; elle périt faute de soins, de confiance et de complaisance.

Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

Rien ne ressemble mieux à une vive amitié, que ces liaisons que l'intérêt de notre amour nous fait cultiver.

L'on n'aime bien qu'une seule fois : c'est la première ; les amours qui suivent sont moins involontaires.

Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

La libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

S'il est vrai que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met à la place des malheureux, pourquoi tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs misères ?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude, que de manquer aux misérables.

L'expérience confirme que la mollesse ou l'indulgence pour soi, et la dureté pour les autres, n'est qu'un seul et même vice.

Vivre avec ses ennemis, comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ni selon la nature de la haine, ni selon les règles de l'amitié ; ce n'est point une maxime morale, mais politique.

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable ; puisque si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine, d'un grand nombre d'années, une vie de quelques mois.

Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensés.

Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Toutes les passions sont menteuses : elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres ; elles se cachent à elles-mêmes. Il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu, et qui ne s'en aide.

Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition, sans autre vue que de la cacher.

Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent dans une assiette plus tranquille, que lorsqu'ils meurent.

Il n'y a guère au monde un plus bel excès que celui de la reconnoissance.

Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers, comme de deux foibles qu'ils n'osent avouer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie ; il sait disparoître le moment qui précède celui où il seroit de trop quelque part.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup, qu'à en faire trouver aux autres ; celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

C'est une grande misère que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ni assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

Il y a, parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos. C'est pécher contre ce dernier genre, que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont réduits à épargner leur pain ; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes ; d'entretenir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublemens un homme qui n'a ni rente ni domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des misérables. Cette conversation est trop forte pour eux ; et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre, est odieuse.

Si la politesse n'inspire pas toujours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude, elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être intérieurement.

Il me semble que l'esprit de la politesse est une certaine attention à faire que, par nos paroles et nos manières, les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

C'est une faute contre la politesse, que de louer immodérément, en présence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les présens qu'on leur fait, et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien, et faire selon leur goût : le dernier est préférable.

Il y auroit une espèce de férocité à rejeter indifféremment toute sorte de louanges : l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui louent en nous sincèrement des choses louables.

Un homme d'esprit et qui est né fier, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre : si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus social, c'est un peu de prospérité.

Ne pouvoir supporter tous les mauvais caractères dont le monde est plein, n'est pas un fort bon caractère : il faut, dans le commerce, des pièces d'or et de la monnoie.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls, et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre. Elle est située à mi-côte : une rivière baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon. Je la vois dans un jour si

favorable, que je compte ses tours et ses clochers : elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie et je dis : quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans un séjour si délicieux ! Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits, que je ressemble à ceux qui l'habitent ; j'en veux sortir.

Il y a de petits défauts que l'on abandonne volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillés : ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

La moquerie est souvent une indigence d'esprit.

Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent louer, qui blâment toujours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux mêmes dont personne n'est content.

A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en lui le ridicule qu'ils couvroient, et qui y étoit sans que personne s'en aperçût.

Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule : les rieurs sont de son côté.

N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onéreux et qui ne nous accommoderoit point. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher ; il n'y a rien à gagner à un tel marché.

Champagne, au sortir d'un long dîner qui lui enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on lui présente, qui ôteroit le pain à toute une province, si l'on n'y remédioit. Il est excusable : quel moyen de comprendre, dans la première heure de la digestion, qu'on puisse quelque part mourir de faim ?

Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déjà forts et avancés, que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voient placés dans de beaux endroits, où ils ne les ont point vus croître, et qui ne connoissent ni leur commencement, ni leur progrès.

Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu a dessein de donner aux hommes, en leur abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait, et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvus.

Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres bénéfices : tous ensemble lui rapportent six vingts mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en médailles d'or. Il y a ailleurs six vingts familles indigentes, qui ne se chauffent point pendant l'hiver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain. Quel partage ! et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir ?

Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de jouir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquérir pour la postérité ?

De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs intérêts à vous faire du bien.

S'il est vrai que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche, c'est un homme qui est sage.

S'il est vrai que l'on soit pauvre par toutes les choses que l'on désire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

Il n'y a au monde que deux manières de s'élever, ou par sa propre industrie, ou par l'imbécillité des autres.

Jeune, on conserve pour la vieillesse : vieux, on épargne pour la mort.

Tous les hommes, par les postes différens, par les titres et par les successions, se regardent comme héritiers les uns des autres, et cultivent par cet intérêt, pendant tout le cours de leur vie, un désir secret et enveloppé de la mort d'autrui. Le plus heureux, dans chaque condition, est celui qui a plus de choses à perdre par sa mort, et à laisser à son successeur.

La cour ne rend pas content ; mais elle empêche qu'on ne le soit ailleurs.

Il n'y a rien à la cour de si méprisable et de si indigne, qu'un homme qui ne peut contribuer en rien à notre fortune : je m'étonne qu'il ose se montrer.

Les courtisans n'emploient pas ce qu'ils ont d'esprit, d'adresse et de finesse, pour trouver les expédiens d'obliger ceux de leurs amis qui implorent leurs secours ; mais seulement pour trouver des raisons apparentes, de spécieux prétextes, ou ce qu'ils appellent une impossibilité de le

pouvoir faire; et ils se persuadent d'être quittes par là, en leur endroit, de tous les devoirs de l'amitié ou de la reconnoissance.

L'on me dit tant de mal de cet homme, et j'y en vois si peu, que je commence à soupçonner qu'il a un mérite importun, et qui éteint celui des autres.

Je ne vois aucun courtisan, à qui le prince vient d'accorder un bon gouvernement, une place éminente, ou une forte pension, qui n'assure par vanité, ou pour marquer son désintéressement, qu'il est bien moins content du don, que de la manière dont il lui a été fait. Ce qu'il y a en cela de sûr et d'indubitable, c'est qu'il le dit ainsi.

Les roues, les ressorts, les mouvemens sont cachés, rien ne paroît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti.

Qui est plus esclave qu'un courtisan assidu, si ce n'est un courtisan plus assidu ?

L'esclave n'a qu'un maître ; l'ambitieux en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune.

Il me semble que qui sollicite pour les autres, a la confiance d'un homme qui demande justice ; et qu'en parlant ou en agissant pour soi-même, on a l'embarras et la pudeur de celui qui demande grâce.

Avec un esprit sublime, une doctrine universelle, une probité à toute épreuve, et un mérite très-accompli, n'appréhendez pas, ô Aristide, de tomber à la cour, ou de perdre la faveur des grands, pendant tout le temps qu'ils auront besoin de vous.

La faveur met l'homme au-dessus de ses égaux, et sa chute au-dessous.

Celui qui un beau jour sait renoncer fortement ou à un grand nom, ou à une grande autorité, ou à une grande fortune, se délivre en un moment de bien des peines, de bien des veilles, et quelquefois de bien des crimes.

Un esprit sain puise à la cour le goût de la solitude et de la retraite.

On demande si en comparant ensemble les différentes conditions des hommes, leurs peines, leurs avantages, on n'y remarqueroit pas un mélange ou une espèce de compensation de bien et de mal, qui établiroit entre elles l'égalité ou qui feroit du moins que l'une ne seroit guère plus désirable que l'autre ? Celui qui est puissant, riche, et à qui il ne manque rien, peut former cette question ; mais il faut que ce soit un homme pauvre qui la décide.

Les grands dédaignent les gens d'esprit qui n'ont que de l'esprit : les gens d'esprit méprisent les grands qui n'ont que de la grandeur : les gens de bien plaignent les uns et les autres, qui ont ou de la grandeur ou de l'esprit, sans nulle vertu.

Jetez-moi dans les troupes comme un simple soldat, je suis Thersite : mettez-moi à la tête d'une armée, dont j'ai à répondre à toute l'Europe, je suis Achille.

Qui dit le peuple, dit plus d'une chose; c'est une vaste expression, et l'on s'étonneroit de voir ce qu'elle embrasse, et jusqu'où elle s'étend. Il y a le peuple qui est opposé aux sages, aux habiles et aux vertueux ; ce sont les grands comme les petits.

Quand l'on parcourt, sans la prévention de son pays, toutes les formes de gouvernemens, l'on ne sait à laquelle se tenir ; il y a dans toutes le moins bon et le moins mauvais. Ce qu'il y a de plus raisonnable et de plus sûr, c'est d'estimer celle où l'on est né la meilleure de toutes, et de s'y soumettre.

Il ne manque rien à un roi, que les douceurs d'une vie privée ; il ne peut être consolé d'une si grande perte que par le charme de l'amitié, et par la fidélité de ses amis.

Les huit ou les dix mille hommes sont au souverain comme une monnoie dont il achète une place ou une victoire : s'il fait qu'il lui en coûte moins, s'il épargne les hommes, il ressemble à celui qui marchande, et qui connoît mieux qu'un autre le prix de l'argent.

Nommer un roi, père du peuple, est moins faire son éloge que l'appeler par son nom, ou faire sa définition.

Quand vous voyez quelquefois un nombreux troupeau, qui, répandu sur une colline vers le déclin d'un beau jour, paît tranquillement le thym et le serpolet ; ou qui broute dans une prairie une herbe menue et tendre, qui a échappé à la faux du moissonneur ; le berger soigneux et attentif est debout auprès de ses brebis, il ne les perd pas de vue, il

les suit, il les conduit, il les change de pâturage ; si elles se dispersent, si un loup avide paroît, il lâche son chien qui le met en fuite ; il les nourrit, il les défend ; l'aurore le trouve déjà en pleine campagne, d'où il ne se retire qu'avec le soleil. Quels soins ! quelle vigilance ! quelle servitude ! quelle condition vous paroît la plus délicieuse et la plus libre, ou du berger, ou des brebis ? Le troupeau est-il fait pour le berger, ou le berger pour le troupeau ? Image naïve des peuples et du prince qui les gouverne, s'il est bon prince.

Le faste et le luxe dans un souverain, c'est le berger habillé d'or et de pierreries, la houlette d'or en ses mains : son chien a un collier d'or, il est attaché à une laisse d'or et de soie : que sert tant d'or à son troupeau, ou contre les loups ?

Quelle heureuse place que celle qui fournit dans tous les instans l'occasion à un homme de faire du bien à tant de milliers d'hommes ! Quel dangereux poste que celui qui expose à tous momens un homme à nuire à des millions d'hommes !

Si les hommes ne sont point capables, sur la terre, d'une joie plus naturelle, plus flatteuse et plus sensible que de connoître qu'ils sont aimés, et si les rois sont hommes, peuvent-ils jamais trop acheter le cœur de leurs peuples.

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature ; c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe, ou que le feu s'élève.

Il est difficile de décider si l'irrésolution rend l'homme plus malheureux que méprisable : de même s'il y a toujours plus d'inconvénient à prendre un mauvais parti, qu'à n'en prendre aucun.

Un homme inégal n'est pas un seul homme ; ce sont plusieurs : il se multiplie autant de fois qu'il a de nouveaux goûts et des manières différentes : il est à chaque moment ce qu'il n'étoit point, et il va être bientôt ce qu'il n'a jamais été ; il se succède à lui-même : ne demandez pas de quelle complexion il est, mais quelles sont ses complexions : ni de quelle humeur, mais combien il a de sortes d'humeurs.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux, c'est son humeur, n'est pas l'excuser, comme on le croit : mais avouer, sans y penser, que de si grands défauts sont irremédiables.

A quelques-uns l'arrogance tient lieu de grandeur ; l'inhumanité, de fermeté ; et la fourberie, d'esprit.

Les fourbes croient aisément que les autres le sont : ils ne peuvent guère être trompés ; et ils ne trompent pas longtemps.

Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte ; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins, que l'on n'aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs, où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne connoissoit point : l'on sait se roidir contre son infortune, et l'on fait mieux que l'on n'espéroit.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval, ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur, et pour faire moins sentir une grande perte.

Je suppose que les hommes soient éternels sur la terre ; et je médite ensuite sur ce qui pourroit me faire connoître qu'ils se feroient alors une plus grande affaire de leur établissement, qu'ils ne s'en font dans l'état où sont les choses.

Si la vie est misérable, elle est pénible à supporter : si elle est heureuse, il est horrible de la perdre. L'un revient à l'autre.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver, et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

La mort n'arrive qu'une fois, et se fait sentir à tous les momens de la vie : il est plus dur de l'appréhender que de la souffrir.

L'on espère de vieillir, et l'on craint la vieillesse ; c'est-à-dire, l'on aime la vie, et l'on fuit la mort.

On a plutôt fait de céder à la nature et de craindre la mort, que de faire de continuels efforts, s'armer de raisons et de réflexions, et être continuellement aux prises avec soi-même, pour ne pas la craindre. Si de tous les hommes les

uns mouroient, les autres non, ce seroit une désolante affliction que de mourir.

Une longue maladie semble être placée entre la vie et la mort, afin que la mort même devienne un soulagement et à ceux qui meurent, et à ceux qui restent.

La mort qui prévient la caducité arrive plus à propos, que celle qui la termine.

Le regret qu'ont les hommes du mauvais emploi du temps qu'ils ont déjà vécu, ne les conduit pas toujours à faire de celui qui leur reste à vivre, un meilleur usage.

Il n'y a pour l'homme que trois événemens, naître, vivre et mourir : il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre.

Les enfans sont hautains, délicats, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérans, menteurs, dissimulés ; ils rient et pleurent facilement : ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très-petits sujets : ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire : ils sont déjà des hommes.

Les enfans n'ont ni passé ni avenir, et ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Aux enfans tout paroît grand, les cours, les jardins, les édifices, les meubles, les hommes, les animaux : aux hommes les choses du monde paroissent ainsi ; et j'ose dire par la même raison, parce qu'ils sont petits.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes : on en commet pendant tout le cours de sa vie ; et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé.

On veut quelquefois cacher ses foibles, ou en diminuer l'opinion, par l'aveu libre que l'on en fait. Tel dit, je suis ignorant, qui ne sait rien : un homme dit, je suis vieux ; il passe soixante ans : un autre encore, je ne suis pas riche, et il est pauvre.

Comme il faut se défendre de cette vanité, qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite, et pour faire notre éloge : aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

L'on est si rempli de soi-même, que tout s'y rapporte : l'on aime à être vu, à être montré, à être salué, même des inconnus : ils sont fiers, s'ils l'oublient ; l'on veut qu'ils nous devinent.

Ceux qui nous ravissent les biens par la violence ou l'injustice, et qui nous ôtent l'honneur par la calomnie, nous marquent assez leur haine pour nous, mais ils ne nous prouvent pas également qu'ils aient perdu à notre égard toute sorte d'estime ; aussi ne sommes nous pas incapables de quelque retour pour eux, et de leur rendre un jour notre amitié. La moquerie, au contraire, est de toutes les injures celle qui se pardonne le moins ; elle est le langage du mépris et l'une des manières dont il se fait le mieux entendre ; elle attaque l'homme dans son dernier retranchement, qui est l'opinion qu'il a de soi-même : elle veut le rendre ridicule à ses propres yeux, et ainsi elle le convainc de la plus mauvaise disposition où l'on puisse être pour lui, et le rend irréconciliable.

La santé et les richesses ôtent aux hommes l'expérience du mal, leur inspirent la dureté pour leurs semblables ; et les gens déjà chargés de leur propre misère sont ceux qui entrent davantage par la compassion dans celle d'autrui.

Quelque rapport qu'il paroisse de la jalousie à l'émulation ; il y a entre elles le même éloignement que celui qui se trouve entre le vice et la vertu.

L'envie et la haine s'unissent toujours et se fortifient l'un et l'autre dans le même sujet ; et elles ne sont reconnoissables être elles, qu'en ce que l'une s'attache à la personne, l'autre à l'état et à la condition.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse ; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

L'on s'insinue auprès de tous les hommes, ou en les flattant dans les passions qui occupent leur âme, ou en compatissant aux infirmités qui affligent leur corps. En cela seul consistent les soins qu'on peut leur rendre : de là vient que celui qui se porte bien, et qui désire peu de choses, est moins facile à gouverner.

Il y a des gens qui sont mal logés, mal

couchés, mal habillés, et plus mal nourris, qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude, qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir, dont la vie est comme une pénitence continuelle ; et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares.

Bien loin de s'effrayer, ou de rougir du nom de philosophe, il n'y a personne au monde qui ne dût avoir une forte teinture de philosophie ; elle convient à tout le monde : la pratique en est utile à tous les âges, à tous les sexes, et à toutes les conditions : elle nous console du bonheur d'autrui, des indignes préférences, des mauvais succès, du déclin de nos forces ou de notre beauté : elle nous arme contre la pauvreté, la vieillesse, la maladie et la mort ; contre les sots et les mauvais railleurs : elle nous fait vivre sans une femme, ou nous fait supporter celle avec qui nous vivons.

Les hommes en un même jour ouvrent leur âme à de petites joies, et se laissent dominer par de petits chagrins : rien n'est plus inégal et moins suivi, que ce qui se passe en si peu de temps dans leur cœur et dans leur esprit. Le remède à ce mal est de n'estimer les choses du monde précisément que ce qu'elles valent.

Il n'y a pour un homme qu'un vrai malheur, qui est de se trouver en faute, et d'avoir quelque chose à se reprocher.

L'on se repent rarement de parler peu, très-souvent de trop parler : maxime usée et triviale que tout le monde sait, et que peu de gens pratiquent.

Il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages.

Il faut aux enfans les verges et la férule : il faut aux hommes faits une couronne, un sceptre, un mortier, des fourrures, des faisceaux, des timbales, des hoquetons. La raison et la justice dénuées de tous leurs ornemens ni ne persuadent, ni n'intimident. L'homme, qui est esprit, se mène par les yeux et par les oreilles.

Rien ne ressemble mieux à la vive persuasion que l'entêtement : de là les partis, les cabales, les hérésies.

Tous les étrangers ne sont pas barbares, et tous nos compatriotes ne sont pas civils ; de même toute campagne n'est pas agreste, et toute ville n'est pas policée. Il y a dans l'Europe un endroit d'une province maritime d'un grand royaume, où le villageois est doux et insinuant, le bourgeois, au contraire, et le magistrat grossiers, et dont la rusticité est héréditaire

Avec un langage si pur, une si grande recherche dans nos habits, des mœurs si cultivées, de si belles lois et un visage blanc, nous sommes barbares pour quelques peuples.

Si nous entendions dire des Orientaux, qu'ils boivent ordinairement d'une liqueur qui leur monte à la tête, leur fait perdre la raison, et les fait vomir, nous dirions, cela est bien barbare.

Une gravité trop étudiée devient comique : ce sont comme des extrémités qui se touchent, et dont le milieu est la dignité : cela ne s'appelle pas être grave, mais en jouer le personnage : celui qui songe à le devenir ne le sera jamais. Ou la gravité n'est point, ou elle est naturelle; et il est moins difficile d'en descendre que d'y monter.

La physionomie n'est pas une règle qui nous soit donnée pour juger des hommes : elle nous peut servir de conjecture.

Un homme qui a beaucoup de mérite et d'esprit, et qui est connu pour tel, n'est pas laid, même avec des traits qui sont difformes ; ou s'il a de la laideur, elle ne fait pas son impression.

Ceux qui, sans nous connoître assez, pensent mal de nous, ne nous font pas de tort : ce n'est pas nous qu'ils attaquent ; mais le fantôme de leur imagination.

La règle de Descartes, qui ne veut pas qu'on décide sur les moindres vérités, avant qu'elles soient connues clairement et distinctement, est assez belle et assez juste, pour devoir s'étendre au jugement que l'on fait des personnes.

Rien ne nous venge mieux des mauvais jugemens que les hommes font de nos manières, que l'indignité et le mauvais caractère de ceux qu'ils approuvent.

Les vices partent d'une dépravation du cœur ; les défauts, d'un vice de tempérament ; le ridicule, d'un défaut d'esprit.

L'homme ridicule est celui qui, tant qu'il demeure tel, a les apparences du sot.

Le sot ne se tire jamais du ridicule ; c'est son caractère : l'on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais l'on en sort

Une erreur de fait jette un homme sage dans le ridicule.

La grossièreté, la rusticité, la brutalité peuvent être les vices d'un homme d'esprit

Le stupide est un sot qui ne parle point, en cela plus supportable que le sot qui parle.

La même chose souvent est dans la bouche d'un homme d'esprit, une naïveté ou un bon mot, et dans celle du sot une sottise.

L'une des marques de la médiocrité de l'esprit, est de toujours conter.

L'on gagne à mourir, d'être loué de ceux qui nous survivent, souvent sans autre mérite que celui de n'être plus : le même éloge sert alors pour Caton et pour Pison.

La manière dont on se récrie sur quelques-uns, qui se distinguent par la bonne foi, le désintéressement et la probité, n'est pas tant leur éloge, que le décréditement du genre humain.

Il n'y a que de l'avantage pour celui qui parle peu ; la présomption est qu'il a de l'esprit ; et s'il est vrai qu'il n'en manque pas, la présomption est qu'il l'a excellent.

Je me contredis, il est vrai, accusez-en les hommes, dont je ne fais que rapporter les jugemens ; je ne dis pas de différens hommes, je dis les mêmes qui jugent si différemment.

Faites garder aux hommes quelque poste où ils puissent être tués, et où néanmoins ils ne soient pas tués : ils aiment l'honneur et la vie.

Il y a des créatures de Dieu qu'on appelle des hommes, qui ont une âme qui est esprit, dont toute la vie est occupée, et toute l'attention est réunie à scier du marbre : cela est bien simple ; c'est bien peu de chose. Il y en a d'autres qui s'en étonnent, mais qui sont entièrement inutiles, et qui passent les jours à ne rien faire : c'est encore moins que de scier du marbre.

Ne faire sa cour à personne, ni n'attendre de qui que ce soit qu'il vous fasse la sienne, douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus naturel.

Le monde est pour ceux qui suivent les cours, ou qui peuplent les villes : la nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne ; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent.

La vertu a cela d'heureux, qu'elle se suffit à elle même, et qu'elle sait se passer d'admirateurs, de partisans et de protecteurs : le manque d'appui et d'approbation non-seulement ne lui nuit pas, mais il la conserve, l'épure et la rend parfaite : qu'elle soit à la mode, qu'elle n'y soit plus, elle demeure vertu.

Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons ; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur. Il y a autant de foiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

Chaque heure en soi, comme à notre égard, est unique : elle est écoulée une fois ; elle a péri entièrement : les millions de siècles ne la ramèneront pas. Les jours, les mois, les années s'enfoncent et se perdent sans retour dans l'abîme des temps. Le temps même sera détruit : ce n'est qu'un point dans les espaces immenses de l'éternité, et il sera effacé. Il y a de légères et frivoles circonstances du temps qui ne sont point stables, qui passent et que j'appelle des modes, la grandeur, la faveur, les richesses, la puissance, l'autorité, l'indépendance, le plaisir, les joies et la superfluité. Que deviendront ces modes, quand le temps même aura disparu ? La vertu seule, si peu à la mode, va au-delà des temps.

Les esprits forts savent-ils qu'on les appelle ainsi par ironie ? Quelle plus grande foiblesse que d'être incertain quel est le principe de son être, de sa vie, de ses sens, de ses connoissances, et quelle en doit être la fin ? Quel découragement plus grand que de douter si son âme n'est point matière comme la pierre et le reptile, et si elle n'est point corruptible comme ces viles créatures ? N'y a-t-il pas plus de force et de grandeur, à recevoir dans notre esprit l'idée d'un être supérieur à tous les êtres, qui les a tous faits, et à qui tous se doivent rapporter ; d'un être souverainement parfait, qui est pur, qui n'a point commencé et qui ne peut finir, dont notre âme est l'image, et si j'ose dire, une portion, comme esprit, et comme immortelle ?

Il faudroit s'éprouver et s'examiner

très-sérieusement, avant que de se déclarer esprit fort ou libertin; afin, au moins et selon ses principes, de finir comme l'on a vécu : ou si l'on ne sent pas la force d'aller si loin, se résoudre de vivre comme l'on veut mourir.

Dans quelque prévention où l'on puisse être sur ce qui doit suivre la mort, c'est une chose bien sérieuse que de mourir : ce n'est point alors le badinage qui sied bien, mais la constance.

J'exigerois de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires, et de ces arguments qui emportent conviction.

Je voudrois voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prouver qu'il n'y a point de [illegible], il paroît du moins sans intérêt, mais cet homme ne se trouve point.

Un grand croit s'évanouir, et il meurt : un autre grand périt insensiblement, et perd chaque jour quelque chose de lui-même avant qu'il soit éteint : formidables leçons, mais inutiles ! Des circonstances si marquées et si sensiblement opposées ne relèvent point, et ne touchent personne. Les hommes n'y font pas plus d'attention qu'à une fleur qui se fane, ou à une feuille qui tombe : ils envient les places qui demeurent vacantes, ou ils s'informent si elles sont remplies, et par qui.

Jusques où les hommes ne se portent-ils point par l'intérêt de la religion, dont ils sont si peu persuadés, et qu'ils pratiquent si mal ?

Il y a deux mondes, l'un où l'on séjourne peu, d'où l'on doit sortir pour n'y plus rentrer ; l'autre où l'on doit bientôt entrer pour n'en jamais sortir. La faveur, l'autorité, les amis, la haute réputation, les grands biens servent pour le premier monde : le mépris de toutes ces choses sert pour le second. Il s'agit de choisir.

Il y a quarante ans que je n'étois point, et qu'il n'étoit pas en moi de pouvoir jamais être, comme il ne dépend pas de moi qui suis une fois de n'être plus : j'ai donc commencé, et je continue d'être par quelque chose qui est hors de moi, qui durera après moi, et qui est meilleur et plus puissant que moi : si ce quelque chose n'est pas Dieu, qu'on me dise ce que c'est.

Tout est grand et admirable dans la nature ; il ne s'y voit rien qui ne soit marqué au coin de l'ouvrier : ce qui s'y voit quelquefois d'irrégulier et d'imparfait suppose de l'ordre et de la sagesse. Homme vain et présomptueux ! faites un vermisseau que vous foulez aux pieds, que vous méprisez : vous avez horreur du crapeau ; faites un crapeau, s'il est possible. Quel excellent maître que celui qui fait des ouvrages, je ne dis pas que les hommes admirent, mais qu'ils craignent !

Rois, monarques, potentats, sacrées majestés, vous ai-je nommés par tous vos superbes noms ? Grands de la terre, très-hauts, très puissans, et peut-être bientôt tout-puissans seigneurs ! nous autres hommes, nous avons besoin pour [illegible] d'un peu de pluie, de quelques [illegible] moins, d'un peu de rosée ; [illegible] rosée, envoyez sur la terre [illegible] eau.

[illegible], la décoration, les effets de la nature sont populaires : les causes, les principes ne le sont point : demandez à un homme comment un bel œil n'a qu'à s'ouvrir pour voir, demandez-le à un homme docte.

Si vous faites cette supposition, que tous les hommes qui peuplent la terre, sans exception, soient chacun dans l'abondance et que rien ne leur manque, j'infère de là que nul homme, qui est sur la terre, n'est dans l'abondance et que tout lui manque. Il n'y a que deux sortes de richesses, et auxquelles les deux autres se réduisent, l'argent et les terres ; si tous sont riches, qui cultivera les terres, et qui fouillera les mines ? Ceux qui sont éloignés des mines, ne les fouilleront pas, ni ceux qui habitent des terres incultes et minérales ne pourront pas en tirer des fruits : on aura recours au commerce. Au commerce ? Mais si les hommes abondent de biens, et que nul ne soit dans le cas de vivre par son travail, qui transportera d'une région à une autre les lingots, ou les choses échangées ? qui mettra des vaisseaux en mer ? qui se chargera de les conduire ? qui entreprendra des caravanes ? On manquera alors du nécessaire et des choses utiles. S'il n'y a plus de besoin, il n'y a plus d'arts, plus de science, plus d'invention, plus de mécanique. D'ailleurs cette égalité de possessions et de richesses en établit une autre dans les conditions, bannit toute subordination, réduit les hommes à se servir eux-mêmes, et à ne pouvoir être

secourus les uns des autres, rend les lois frivoles et inutiles, entraîne une anarchie universelle, attire la violence, les injures, les massacres, l'impunité.

Si vous supposez au contraire que tous les hommes sont pauvres ; en vain le soleil se lève pour eux sur l'horizon ; en vain il échauffe la terre, et la rend féconde ; en vain le ciel verse sur elle ses influences ; c'est en vain que les fleuves l'arrosent, et répandent dans les diverses contrées la fertilité et l'abondance, inutilement aussi, la mer laisse sonder ses abîmes profonds ; inutilement les rochers et les montagnes s'ouvrent pour laisser fouiller dans leur sein, et en tirer tous les trésors qu'ils y renferment. Mais si vous établissez que de tous les hommes répandus dans le monde, les uns soient riches et les autres pauvres et indigens, vous faites alors que le besoin rapproche mutuellement les hommes, les lie, les réconcilie : ceux-ci servent, obéissent, inventent, travaillent, cultivent, perfectionnent ; ceux-là jouissent, nourrissent, secourent, protégent, gouvernent : l'ordre est rétabli, et Dieu se découvre.

Une certaine inégalité dans les conditions, qui entretient l'ordre et la subordination, est l'ouvrage de Dieu, ou suppose une loi divine : une trop grande disproportion, et telle qu'elle se remarque parmi les hommes, est leur ouvrage, ou la loi des plus forts.

Les extrémités sont vicieuses, et partent de l'homme : toute compensation est juste, et vient de Dieu.

§ 311. *Pensées de Boulleurs.*

Dans toutes les disgrâces, c'est le comble de l'infortune, selon Boëce, que d'avoir été heureux.

La pensée est vraie, et l'expérience apprend tous les jours, que le souvenir d'un bonheur passé rend plus vif le sentiment d'une disgrâce présente.

Cependant Sénèque semble dire tout le contraire, en disant avec un philosophe qu'il cite, que rien n'est plus malheureux que celui à qui il n'est jamais arrivé de malheur ; et en disant aussi de son chef : je vous estime malheureux de ce que vous ne l'avez jamais été.

Cela a son sens : et il est vrai que ceux qui ont été toujours heureux sont bien sensibles à la mauvaise fortune, quand ils viennent à l'éprouver ; sans compter qu'une prospérité continuelle les rend plus fiers et moins sages.

Ces différentes pensées font voir que les choses ont plus d'une face, et qu'il y a un point de vue dans lequel il faut toujours les regarder.

C'est une pensée de Tacite, que les bienfaits ne sont agréables qu'autant qu'on croit pouvoir les payer ; et que dès qu'ils vont trop loin, la haine prend la place de la reconnoissance.

Sénèque dit, dans le même sens, qu'une petite somme d'argent qu'on emprunte fait un débiteur, et qu'une grosse fait un ennemi.

La réflexion de Pline le jeune sur les divers mouvemens de la vie humaine est fine et sensée.

" Combien de choses, dit-il, ont changé autour de moi ! Si l'on supputte les années, toutes ces révolutions se sont faites en fort peu de temps ; si l'on considère la vicissitude des choses et la variété des événemens, l'on diroit qu'il s'est passé plusieurs siècles : cela nous apprend, qu'il ne faut désespérer de rien, mais aussi qu'il ne faut compter sur rien."

Selon Bacon, grand chancelier d'Angleterre, et l'un des plus grands génies de son siècle, les laides personnes se vengent d'ordinaire de la nature par leur mauvaise humeur.

La vertu n'est rien qu'une beauté intérieure, comme la beauté est une vertu extérieure.

L'argent est un bon serviteur, et un méchant maître.

Les dignités donnent le pouvoir de faire des choses qu'il est bon de ne pouvoir faire.

C'est un grand malheur de n'avoir presque rien à désirer, et d'avoir mille choses à craindre.

Ceux qui gouvernent sont comme les corps célestes, qui ont beaucoup d'éclat, et qui n'ont point de repos.

Il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence.

Selon Costar, comme les meilleurs pays ne sont pas toujours les plus beaux pour le plaisir de la promenade : aussi les esprits les plus fertiles en grandes pensées ne sont pas toujours les plus agréables pour le divertissement de la conversation.

Selon le même écrivain, pour exceller dans la conversation, il faut ressembler à ces riches qui ont tout leur bien en ar-

gent comptant, et avoir une merveilleuse présence d'imagination et de mémoire, qui nous fournisse, avec autant de promptitude que d'abondance, les choses et les paroles.

Un homme de bien, accusé injustement et chargé de fers, ne perd rien de sa gloire dans l'obscurité d'un cachot : il ôte à la prison même ce qu'elle a d'ignominieux. C'est ce que Sénèque dit de Socrate : il ajoute, qu'où étoit Socrate, il ne sembloit pas qu'il pût y avoir de prison.

Les malheurs extrêmes ont leurs avantages, selon Quintilien. Quand nous avons tout perdu, nous devons nous roidir et nous élever contre la mauvaise fortune avec d'autant plus de fierté, que s'il est difficile de la souffrir, il est aisé de la mépriser ; car il ne lui reste plus rien par où elle puisse nous attaquer : elle nous donne même une assurance, malheureuse à la vérité, mais certaine, que nous n'avons plus rien à craindre.

Les voyageurs valent mieux ordinairement que les gens qui ne sortent point de leur pays. Un bel esprit Italien les compare aux fleuves qui croissent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source, et aux fontaines, qui dans leur cours passent par des veines précieuses, d'où elles tirent d'excellentes qualités.

Balzac dit joliment, en parlant de ceux qui sont ennemis des divertissemens honnêtes et des livres agréables : si pareilles gens avoient la direction du monde, ils voudroient ôter le printemps et la jeunesse, l'un de l'année, l'autre de la vie.

Lucien dit qu'il n'y a point de plus beau panégyrique des grands hommes, que leurs actions ; et Voiture, qu'il est plus doux d'entendre ses louanges dans la bouche du peuple, que dans celle des poëtes.

L'antithèse est une source de jolies pensées, quand on la sait bien ménager, et qu'elle ne fait pas trop de jeu.

La pensée de Martial, au sujet de la santé, roule toute sur l'antithèse : A compter les mauvais jours et les divers maux que nous avons eu, dit-il, on diroit que nous avons peu vécu. Nous sommes des enfans, et nous paroissons des vieillards. Celui-là se trompe qui croit que l'âge de Priam et de Nestor soit un grand âge. La vie, à proprement parler, ce n'est pas vivre; c'est se porter bien.

Ce que dit Sénèque aux gens de son temps est à peu près dans le même genre : Vous craignez tout, comme étant mortels ; vous désirez tout, comme si vous étiez immortels.

Plusieurs des Réflexions morales, qui sont si estimées, tirent leur beauté de l'opposition ou du jeu des termes.

Quiconque se plaît à vivre dans la solitude est, au jugement d'Aristote et de Bacon, ou une bête féroce, ou un Dieu.

Selon Balzac, la solitude est certainement une belle chose ; mais il y a plaisir d'avoir quelqu'un qui sache répondre, et à qui on puisse dire, de temps en temps, que c'est une belle chose.

Montaigne trouve qu'il est plus supportable d'être toujours seul, que de ne le pouvoir jamais être.

Les malheureux, qui ont de l'esprit, trouvent des ressources en eux-mêmes. Me voilà privé de ma patrie, de ma maison et de mes amis, dit Ovide, et la fortune m'a ravi tout ce qu'elle me pouvoit ôter ; mais mon esprit me tient compagnie, et j'en jouis à mon aise : Auguste ne peut avoir nul droit là-dessus.

Les épîtres de Sénèque sont pleines de pensées morales, non-seulement vraies et plausibles, mais fines et piquantes. En voici quelques-unes qui m'ont frappé davantage.

Il y a beaucoup de grandeur à se servir des vases de terre, comme si c'étoient des vases d'argent ; et il n'y en a pas moins à se servir des vases d'argent, comme si c'étoient des vases de terre.

Vivez avec les hommes, comme si Dieu vous voyoit : parlez à Dieu, comme si les hommes vous écoutoient.

Si vous réglez vos besoins sur la nature, vous ne serez jamais pauvre ; si vous les réglez sur l'opinion, vous ne serez jamais riche.

Ce n'est pas être bien aise que de rire ; il faut que l'esprit soit calme, et le cœur content : la vraie joie est quelque chose de sérieux et même d'austère.

C'est le propre d'une grande âme de mépriser ce qu'il y a de grand dans le monde, et d'aimer mieux la médiocrité que l'excès.

Nous croyons que rien ne vaut plus qu'une grâce, que nous demandons long-temps ; nous croyons que rien ne vaut moins que la même grâce, dès que nous l'avons reçue.

C'est une pensée raisonnable que celle de ce Persan, qui vouloit empêcher Darius de se jeter dans un péril évident, et d'y jeter les siens avec lui : Les vrais braves méprisent plutôt la mort qu'ils ne haïssent la vie : la mort étant le dernier terme de toutes choses, c'est bien assez d'y aller d'un pas assuré, sans que l'on y coure.

C'est un beau mot de Tacite, quoique assez commun, que l'éloignement augmente la vénération envers les princes, et qu'on les respecte, ou qu'on les estime moins quand on les voit de trop près.

Salluste, après avoir dit que plusieurs hommes sont esclaves de leur corps, et ne pensent qu'à dormir, à manger, à jouir de toutes les voluptés des sens, sans cultiver leur esprit de nulle honnête connoissance, ajoute qu'il met la vie et la mort de ces gens-là dans le même rang, parce qu'on ne parle ni de l'une ni de l'autre. Il dit ensuite, qu'à son gré celui-là seul semble vivre, qui, occupé de quelque entreprise, cherche à se signaler par la voie des belles actions, ou par celles des beaux arts.

Il est du même homme, dit un poëte Latin, d'avoir de la douceur pour les malheureux, et de la dureté pour les coupables, quelque contrariété qu'il semble y avoir entre ces deux choses.

La réflexion d'un poëte moderne, sur une horloge de sable, est naturelle et morale :

Cette heure qui coule si vite tandis que le sable passe, nous avertit que notre dernier jour n'est pas loin. La vie humaine, si courte d'elle-même, est composée d'heures qui volent ; et parce que l'homme n'est que poussière, elle s'en va comme la poussière.

Il en est des productions de l'esprit, selon Costar, comme de ces fruits délicats, qui sont presque toujours verts ou trop mûrs, et qu'il est mal-aisé de cueillir et de servir bien à propos. Quand l'imagination est en sa force, le jugement n'est encore qu'à demi formé ; et il n'arrive guère à sa dernière perfection que les autres puissances de l'âme ne soient sur leur déclin et sur leur retour. A mesure que nous acquérons l'avantage de bien jugér, nous perdons celui de bien inventer.

Le discours sur la bienséance est plein de maximes fort sensées, et de réflexions fort fines. On en peut juger par celles-ci :

Rien n'est plus contraire à la bienséance, que d'observer avec trop d'affectation.

Il est presque autant contre la bienséance de trop affecter de se cacher en faisant bien, que de chercher à se faire voir.

Il y a bien des gens à qui la vertu sied presque aussi mal que le vice.

Le vrai moyen de n'avoir l'approbation de personne, c'est de la mendier par vos paroles, ou par vos regards.

Les louanges excessives et mal placées ne font honneur ni à ceux qui les donnent, ni à ceux à qui on les donne.

Les choses les plus médiocres, quand elles sont dites à propos, plaisent davantage que les meilleures choses du monde, quand on les dit à contre-temps.

Pline le jeune, décide, ce me semble, en deux mots le différent qui regarde les anciens et les modernes. " Je suis, " dit-il de ceux qui admirent les an- " ciens ; mais cela ne va pas jusqu'à " mépriser, avec quelques-uns, les es- " prits de notre temps ; comme si la " nature lasse et épuisée ne pouvoit " plus rien produire de bon."

Ovide marque plaisamment combien les femmes aiment à causer, en disant qu'une vieille qui faisoit des sacrifices à la déesse du silence, au milieu de plusieurs jeunes filles, ne pouvoit retenir sa langue dans le sacrifice même.

Il y a des hommes qui ressemblent fort aux femmes de ce côté-là ; mais il faut confesser, à l'honneur du sexe, que les femmes l'emportent. Si l'on en croit la Sapho de notre siècle, une grande parleuse est bien plus incommode qu'un grand parleur.

Les anciens et les modernes se sont égayés sur la fortune, et en ont dit diverses choses très-agréables.

Selon Démosthène, la fortune n'est point obligée de s'accommoder à notre paresse : les habiles politiques sont maîtres de la fortune comme les généraux de leurs troupes.

Selon Salluste, la fortune domine en tout ; elle rend toutes choses célèbres ou obscures, plutôt par caprice que par raison ; elle ne peut ni donner, ni ôter à personne la probité, l'habileté, et les autres bonnes qualités de l'âme.

Selon Quintilien, c'est à tort que nous chargeons la fortune de tous les maux qui nous arrivent ; personne ne souffre long-temps que par sa faute.

Selon Pline l'ancien, la fortune bizarre et maligne ne fait guère naître les grandes joies, que des grands maux ; ni les maux extrêmes que des grandes joies.

Selon le chancelier Bacon, elle vend cher aux gens empressés ce qu'elle donne à ceux qui attendent patiemment.

Selon Voiture, elle a de tout temps accoutumé de prendre bien bas ceux qu'elle veut mettre bien haut ; et pour faire mieux connoître son pouvoir, elle se plaît à former de rien ses créatures.

Selon l'auteur des nouveaux dialogues des morts, il semble que la fortune ait soin de donner des succès différens aux mêmes choses, afin de se moquer toujours de la raison humaine, qui ne peut avoir de règle assurée. Cela revient à la pensée de Juvénal : que de deux scélérats qui commettent le même crime, l'un est pendu, l'autre couronné.

§ 312. *Pensées de Saint-Réal.*

Le plus savant de tous les hommes, après une étude et des méditations de toute sa vie, n'osera pas, s'il est sage, me proposer l'explication de quelque phénomène que ce soit, comme véritable : il me la donnera seulement comme possible ; et il est très-vraisemblable, que de tous les systèmes possibles, pas un n'est réellement véritable. Quelle illusion, d'étudier toute sa vie, pour ne savoir que ce qui pouroit être !

" Il y a trente ou quarante ans, dit un " moderne, dans une épître dédicatoire " à une dame, que je philosophe, fort " persuadé de certaines choses, et voilà " que je commence à en douter. C'est " bien pis : il y en a, dont je ne doute " plus, désespéré de ne pouvoir jamais " y rien comprendre."

Les ignorans sentent qu'ils sont ignorans sans réflexion. Les savans savent, par démonstration, qu'ils ne savent rien. C'est tout ce qu'ils ont par-dessus les autres.

La plus grande ignorance est souvent déguisée sous la plus insolente présomption.

Un habile homme disoit l'autre jour, que le monde n'étoit aujourd'hui si corrompu, que parce qu'il étoit trop éclairé. On lui prouva, que c'étoit au contraire parce qu'il ne l'étoit pas assez : la médiocrité sur ce point est dangereuse.

Qui dit docteur, ne dit pas toujours un homme docte, mais un homme qui devroit être docte. L'étude est le métier d'un docteur ; mais tout le monde ne fait pas son métier.

Les incertitudes de la philosophie ne sont guère plus grandes que celles de l'histoire ; et ceux qui l'ont beaucoup lue, disent que l'on accommode l'histoire à peu près comme les viandes dans une cuisine. Chaque nation les apprête à sa manière : de sorte que la même chose est mise en autant de ragoûts différens qu'il y a de pays au monde ; et presque toujours on trouve plus agréables ceux qui sont conformes à sa coutume.

Il faut être fort simple, dit un bel esprit, pour étudier l'histoire avec l'espérance d'y découvrir ce qui s'est passé ; c'est bien assez qu'on sache ce qu'en ont dit tels ou tels auteurs ; et ce n'est pas tant l'histoire des faits qu'on doit chercher, que l'histoire des opinions et des relations.

De toutes les sciences, il n'en est peut-être point qui soient si méprisables que celles des langues. Les hommes sont cependant si vains, qu'ils s'en applaudissent extrêmement. C'est assurément celle sur laquelle les ignorans se rendent le plus de justice : ils sont convaincus qu'ils l'ignorent, tandis qu'ils doutent de leur entière ignorance sur tout autre article ; et ce n'est pas la moindre raison qui fait admirer ceux qui la possèdent.

Quoi qu'on en veuille dire, les sciences sont utiles et nécessaires ; et ceux qui soutiennent le contraire avec tant d'opiniâtreté, ont apparemment leur ignorance à justifier.

Alexandre étoit savant jusqu'à être jaloux de la philosophie, qu'il croyoit qu'Aristote vouloit prostituer au public.

César se fit représenter, sur un globe, avec une épée d'une main, et un livre de l'autre, avec cette inscription : *Ex utroque Cæsar.*

Scipion le grand fit, dit-on, les comédies qu'on a attribuées à Térence.

Tamerlan, parmi les Scytes, joignoit à une haute connoissance de l'astronomie, tous les mystères de la philosophie Zoroastrienne.

Tous les Romains de qualité alloient étudier à Athènes. Cicéron devint consul par son éloquence. L'aréopage gouvernoit la république à Athènes ; et Denis même le tyran mendioit souvent, par des

voies indignes, des approbations pour ses ouvrages.

Tant de grands hommes, qui font l'admiration de la postérité, devroient entraîner tout le monde dans leur sentiment.

Pyrrhus, roi d'Epire, avouoit que l'éloquence de Cinéas lui avoit plus servi dans ses guerres, que la force de ses soldats : et Philipe de Macédoine disoit ordinairement qu'il avoit plus de peine à faire taire la savante Athènes, qu'à dompter l'invincible Sparte.

On ne pourroit faire la guerre sans la géographie, et sans cette partie de la géométrie qui sert à fortifier les places et à les défendre.

On ne sauroit faire obéir les peuples, sans le secours de l'éloquence ; qui selon un moderne, est l'unique tyrannie que le prince puisse justement exercer sur ses sujets.

La navigation seroit imparfaite, sans le secours de l'astronomie : cela est incontestable.

On ne se passe pas aisément d'arithmétique, quand on a de grands comptes à faire. Et, quoiqu'il faille avouer qu'il y a plusieurs recherches de simple curiosité, et que les plus inutiles sont celles auxquelles on s'attache davantage, cela ne détruit point en général l'utilité des sciences.

Ne nous arrive-t-il jamais de nous lasser du grand monde ? Quel avantage, pour un homme dans cet état, de ne pouvoir pas s'ennuyer ! La seule lecture peut donner cet avantage. On trouve du plaisir vif, en tout temps, en tous lieux, indépendamment de tout le monde. C'est un bien préférable, sans doute, à bien d'autres qu'on estime davantage, faute de considération.

On prend du plaisir en s'instruisant : on remplit son esprit de lumières et de connoissances, sans y penser ; on joint à une science haute et sublime une volupté vive et touchante.

On a beau dire que le monde seul est le grand livre dans lequel il faut étudier. Le monde polit, mais il n'instruit point : et c'est orner un fantôme, que de vouloir polir un ignorant.

C'est une erreur vulgaire des plus grossières, de s'imaginer que ce soit une chose louable en elle-même, que de s'exposer à la mort. Si la vie est un bien, comme on n'en peut douter sans extravagance, il ne sauroit y avoir du mérite à s'en priver ; et l'on ne peut sans blâme risquer volontairement de la perdre, qu'autant qu'il est nécessaire de la risquer pour conserver d'autres biens plus précieux.

Caton le censeur, l'un des plus grands et des plus résolus capitaines de l'ancienne Rome, avoit coutume de répondre, quand on lui vantoit de ces sortes de braves qui s'exposent par ostentation et sans utilité, qu'il y avoit grande différence entre estimer beaucoup la gloire, ou peu sa vie.

Et c'est à quoi revient ce bon mot d'Aristippe, qu'un capitaine moderne n'a pas eu honte de s'approprier. Comme il étoit sur mer pendant une tempête, un impertinent, qui se trouva dans le même vaisseau, et qui faisoit l'intrépide, lui reprochant qu'il avoit peur : " chacun, " lui répondit Aristippe, estime sa vie " ce qu'elle vaut."

La valeur ne consiste pas à mépriser toutes sortes de dangers, comme le vulgaire s'imagine ; mais seulement à mépriser ceux où l'on s'expose avec utilité pour la gloire. Hors de ce cas, la mort est toujours odieuse et le danger désagréable : et c'est pourquoi le dernier Scipion l'Africain n'avoit pas honte d'avouer, quoiqu'il n'eût que trente-quatre ans, et qu'il n'eût encore pris ni Carthage ni Numance, qu'à un voyage qu'il avoit fait en Afrique, en qualité d'ambassadeur vers Massinissa et les Carthaginois, il avoit eu un plaisir extrême à voir, de dessus une hauteur où il étoit assis, une bataille qu'ils se donnèrent, non-seulement parce qu'il n'avoit jamais vu combattre deux armées si nombreuses, mais encore parce qu'il l'avoit vu sans danger.

Comme un bel esprit de l'antiquité l'a remarqué excellemment, plusieurs s'exposent à des périls extrêmes, par la seule crainte de ne pouvoir les éviter ; mais le vrai brave est celui qui, toujours prêt d'affronter le danger quand il le faudra, attend sans inquiétude et impatience, qu'il se présente pour le braver.

§ 313. *Pensées de Saint Evremond.*

L'auteur de la nature n'a pas voulu que nous puissions bien connoître ce que nous sommes. Après y avoir rêvé inutilement, on trouve que c'est sagesse de n'y rêver pas davantage, et de se soumettre aux ordres de la providence.

Notre esprit est au-dessus de lui-même, et après qu'il a compris tout l'univers, il ne peut se comprendre.

Il est difficile de pénétrer, par les seules lumières de la raison humaine, si l'âme est immortelle. Il est de notre intérêt de croire son immortalité ; mais il n'est pas aisé de la concevoir.

Un discours sur l'immortalité de l'âme a poussé quelques païens à braver les horreurs de la mort, pour jouir plutôt des félicités de la vie qu'on leur promettoit ; mais quand on en vient à ces termes, ce n'est pas la raison qui nous conduit, c'est la passion qui nous entraîne ; c'est un désir d'être mieux ; c'est une vanité de mourir avec courage, qu'on aime plus que la vie ; c'est une lassitude des maux présens : c'est une espérance des biens futurs, un amour aveugle de la gloire, une maladie, enfin, une fureur qui violente l'instinct naturel et qui nous transporte hors de nous-mêmes.

La mesure du bonheur se doit prendre de celle des passions. Celui qui aura le moins de désirs, d'espérances, et de ces autres sortes d'agitations d'esprit, sera sans doute le plus content.

Il n'y a que deux choses qui méritent raisonnablement les soins du sage ; la première est l'étude de la vertu, qui fait l'honnête homme ; et la seconde, l'usage de la vie, qui le rend content.

Insensés que nous sommes ! nous nous plaignons à toute heure des rigueurs que nous souffrons en naissant, des inquiétudes de notre vie, et des douleurs de notre mort ; cependant nous ajoutons tous les jours de nouveaux maux à ces misères.

Nous vivons au milieu d'une infinité de biens et de maux, avec des sens capables d'être touchés des uns et blessés des autres. Sans tant de philosophie, un peu de raison nous fera goûter les biens aussi doucement qu'il est possible, et nous accommoder aux maux aussi patiemment que nous le pourrons.

C'est une erreur de condamner les plaisirs comme plaisirs, et non pas comme injustes et illégitimes.

On peut admirer la pompe d'une belle ville fort innocemment. On peut goûter les délices des parfums, les douceurs de la musique ; on peut considérer avec plaisir la délicatesse de la peinture, sans violer les lois de la tempérance.

Toutes nos actions n'ont de véritable objet que le plaisir. Sans lui les plus laborieux demeureroient languissans et oisifs. C'est lui seul qui nous fait agir ; c'est lui qui remue tous les corps ; c'est lui qui donne le mouvement à tout l'univers.

Vous pouvez demander pourquoi la vertu combat le plaisir, si le plaisir est le seul bien de la nature : mais si vous regardez la vertu de près, vous verrez que ce n'est pas le plaisir qu'elle combat, mais seulement l'espece et l'excès du plaisir. Vous verrez encore, que quand elle en combat ou l'espèce ou l'excès, ce n'est même qu'en sa faveur, et pour le rendre ou plus grand ou plus sûr.

La plus grande partie du monde croit que la privation d'un grand bien est un grand mal : la plus saine ne le croit pas. Entre la jouissance et la privation, il n'y a point de milieu ; entre le plaisir et la douleur, il y en a un qui est l'indolence.

Pourquoi veut-on donc que nous tombions du plaisir dans la douleur, comme nous tombons de la jouissance dans la privation ?

La politesse est un mélange de discrétion, de civilité, de complaisance et de circonspection, accompagné d'un air agréable, répandu sur tout ce qu'on dit et ce qu'on fait.

Soit que les femmes soient naturellement plus polies, ou que, pour leur plaire, l'esprit s'élève et s'embellisse, c'est principalement auprès d'elles qu'on apprend la politesse.

C'est un grand secret dans la familiarité d'un commerce, de tourner les hommes, autant qu'on le peut, à leur amour-propre. Quand on sait les rechercher à propos et leur faire trouver en eux des talens dont ils n'avoient pas l'usage, ils nous savent gré de la joie secrète qu'ils sentent de ce mérite découvert, et peuvent d'autant moins se passer de nous, qu'ils en ont besoin pour être agréablement avec eux-mêmes.

Qui veut bien se rendre approbateur et ne se soucie pas d'être approuvé, celui-là oblige doublement, de la louange qu'il donne, et de l'approbation dont il dispense.

On se rend agréable dans la conversation, quand on écoute volontiers et sans jalousie, et qu'on laisse avoir de l'esprit aux autres.

Il n'est pas toujours besoin de la jouissance des plaisirs : si l'on fait un bon

usage de la privation des douleurs, on rend sa condition assez heureuse.

L'état de la vertu n'est pas un état sans peine. Celui de la sagesse est doux et tranquille. La sagesse règne en paix sur nos mouvemens, et n'a qu'à bien gouverner des sujets ; au lieu que la vertu a à combattre des ennemis.

Les erreurs du cœur sont bien plus dangereuses que celles de l'imagination. L'imagination produit des extravagances que le jugement sait corriger ; le cœur nous porte au mal, et nous y attache malgré les lumières du jugement.

On connoît beaucoup mieux la nature des choses par la réflexion, quand elles sont passées, que par leur impression, quand on les sent.

Il y a je ne sais quoi d'héroïque dans la grande libéralité, aussi-bien que dans la grande valeur ; et ces deux vertus ont de la conformité, en ce que la première élève l'âme au-dessus de la considération du bien, comme la seconde pousse le courage au-delà du ménagement de la vie. Mais avec ces beaux et généreux mouvemens, si elles ne sont toutes deux bien conduites, l'une deviendra ruineuse, et l'autre funeste.

Ceux qui se trouvent ruinés par quelque accident de la fortune, sont plaints d'ordinaire de tout le monde ; parce que c'est un malheur dans la condition humaine, à quoi tout le monde est sujet ; mais ceux qui tombent dans la misère par une vaine dissipation, s'attirent plus de mépris que de pitié ; parce que c'est l'effet d'une sottise particulière, dont chacun se tient exempt par la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Les vertus de l'homme heureux sont agréables et faciles. Les vertus du malheureux sont difficiles et fâcheuses. L'homme heureux n'a qu'à s'abandonner à ses vertus, et il faut que le malheureux se sacrifie aux siennes.

La plupart des gens regardent les honneurs, les richesses, ou les plaisirs des autres, comme les adultères regardent les femmes d'autrui, en méprisant celles qu'ils possèdent.

On est bien misérable d'aller chercher le chagrin jusque dans l'avenir ; c'est un abîme si profond, que la seule vue est capable d'épouvanter. Jouir du bien présent est un secret très-rare.

Quittons-nous Dieu pour le monde, nous sommes traités d'impies ; quittons-nous le monde pour Dieu, on nous traite d'imbécilles. On nous pardonne aussi peu de sacrifier la fortune à la religion, que la religion à la fortune.

§ 314. *Pensées de J. J. Rousseau.*

1. *Sur le Luxe.*

Le luxe corrompt tout, et le riche qui en jouit et le misérable qui le convoite.

Semblable à ces vents brûlans du midi qui couvrant l'herbe et la verdure d'insectes dévorans, ôtent la subsistance aux animaux utiles, et portent la disette et la mort dans tous les lieux où ils se font sentir, le luxe dans quelque état, grand ou petit, que ce puisse être, pour nourrir une foule de misérables qu'il a faits, accable et mine le laboureur et le citoyen. Sous prétexte de faire vivre les pauvres, qu'il n'eût pas fallu faire, il appauvrit tout le reste et dépeuple l'état tôt ou tard.

A mesure que l'industrie et les arts lucratifs s'étendent et fleurissent, les arts les plus nécessaires, comme l'agriculture, doivent enfin devenir les plus négligés ; d'où il arrive que le cultivateur méprisé, chargé d'impôts nécessaires à l'entretien du luxe, et condamné à passer sa vie entre le travail et la faim, abandonne ses champs pour aller chercher dans les villes le pain qu'il y devroit porter. Les terres restent en friche ; les grands chemins sont inondés de malheureux citoyens devenus mendians ou voleurs, et destinés à finir un jour leur misère sur la roue ou sur le fumier. Tel est l'effet réel qui résulte des progrès de l'industrie et du luxe ; telles sont les causes sensibles de toutes les misères ou l'opulence précipite enfin les nations les plus admirées : c'est ainsi que l'état s'enrichissant d'un côté, s'affoiblit et se dépeuple d'un autre, et que les plus puissantes monarchies, après bien des travaux pour se rendre opulentes et désertes, finissent par devenir la proie des nations pauvres qui succombent à la funeste tentation de les envahir.

La vanité et l'oisiveté qui ont engendré nos sciences, ont aussi engendré le luxe. Le goût du luxe accompagne toujours celui des lettres, et le goût des lettres accompagne souvent celui du luxe.

Le luxe peut être nécessaire pour donner du pain aux pauvres ; mais, s'il

n'y avoit point de luxe, il n'y auroit point de pauvres.

Le luxe sert au soutien des états, comme les cariatides servent à soutenir les palais qu'elle décorent, ou plutôt comme les poutres dont on étaye des bâtimens pouris, et qui souvent achèvent de les renverser. Hommes sages et prudens, sortez de toute maison qu'on étaye.

Le luxe nourrit cent pauvres dans nos villes, et en fait périr cent mille dans nos campagnes. L'argent qui circule entre les mains des riches et des artistes, pour fournir à la superfluité, est perdu pour la subsistance du laboureur; et celui-ci n'a point d'habit, précisément parce qu'il faut du galon aux autres. Le gaspillage des matières qui servent à la nourriture des hommes, suffit seul pour rendre le luxe odieux à l'humanité. Il faut du jus dans nos cuisines, voilà pourquoi tant de malades manquent de bouillon. Il faut des liqueurs sur nos tables, voilà pourquoi le paysan ne boit que de l'eau. Il faut de la poudre à nos perruques, voilà pourquoi tant de pauvres n'ont point de pain.

A ne consulter que l'impression la plus naturelle, il sembleroit que, pour dédaigner l'eclat et le luxe, on a moins besoin de modération que de goût. La symétrie et la regularité plaisent à tous les yeux. L'image du bien être et la félicité touche le cœur humain qui en est avide; mais un vain appareil qui ne se rapporte ni à l'ordre ni au bonheur, et n'a pour objet que de frapper les yeux, quelle idée favorable à celui qui l'étale, peut-il exciter dans l'esprit du spectateur? L'idée du goût? Le goût ne paroît il pas cent fois mieux dans les choses simples, que dans celles qui sont offusquées de richesses? L'idée de la commodité? Y a-t il rien de plus incommode que le faste? L'idée de la grandeur? C'est précisément le contraire. Quand je vois qu'on a voulu faire un grand palais, je me demande aussitôt pourquoi ce palais n'est pas plus grand. Pourquoi celui qui a cinquante domestiques n'en a-t-il pas cent? Cette belle vaisselle d'argent, pourquoi n'est elle pas d'or? Cet homme qui dore son carrosse, pourquoi ne dore-t-il pas ses lambris? Si ses lambris sont dorés, pourquoi son toit ne l'est-il pas? Celui qui voulut bâtir une haute tour, faisoit bien de la vouloir porter jusqu'au ciel; autrement il eût eu beau l'élever, le point où il se fût arrêté n'eût servi qu'à donner de plus loin la preuve de son impuissance.

O homme petit et vain! montre-moi ton pouvoir, je te montrerai ta misère.

Au contraire, un ordre de choses où rien n'est donné à l'opinion, où son utilité réelle se borne aux vrais besoins de la nature, n'offre pas seulement un spectacle approuvé par la raison, mais qui contente les yeux et le cœur, en ce que l'homme ne s'y voit que sous des rapports agréables, comme se suffisant à lui-même, en ce que l'image de sa foiblesse n'y paroit point, et que ce riant tableau n'excite jamais de réflexions attristantes. Je défie aucun homme sensé de contempler une heure durant le palais d'un prince et le faste qu'on y voit briller, sans tomber dans la mélancolie et déplorer le sort de l'humanité.

2. *Sur les Savans.*

La plupart des savans le sont à la manière des enfans. La vaste érudition résulte moins d'une multitude d'idées que d'une multitude d'images. Les dates, les noms propres, les lieux, tous les objets isolés ou dénués d'idées, se retiennent uniquement par la mémoire des signes; et rarement se rappelle-t-on quelqu'une de ces choses, sans voir en même-temps le *recto* ou le *verso* de la page où on l'a lue, ou la figure sous laquelle on la vit la première fois. Telle étoit à peu près la science à la mode des siècles derniers. Celle de notre siècle est autre chose; on n'étudie plus, on n'observe plus, on rêve, et l'on nous donne gravement, pour de la philosophie, les rêves de quelques mauvaises nuits. On me dira que je rêve aussi: j'en conviens; mais ce que les autres n'ont garde de faire, je donne mes rêves pour des rêves, laissant chercher aux lecteurs s'ils ont quelque chose d'utile aux gens éveillés.

S'il est bon que des grands génies instruisent les hommes, il faut que le vulgaire reçoive leurs instructions: si chacun se mêle d'en donner, qui les voudra recevoir? " Les boiteux, dit Montagne, " sont mal propres aux exercices du " corps; et aux exercices de l'esprit les " âmes boiteuses." Mais en ce siècle savant, on ne voit que boiteux vouloir apprendre à marcher aux autres. Le peuple reçoit les écrits des sages pour les juger, et non pour s'instruire; jamais on ne vit tant de Dandins.

La science est, dans la plupart de ceux

qui la cultivent, une monnoie dont on fait grand cas ; qui cependant n'ajoute au bien-être qu'autant qu'on la communique, et n'est bonne que dans le commerce. Otez à nos savans le plaisir de se faire écouter, le savoir ne sera rien pour eux. Ils n'amassent dans le cabinet que pour répandre dans le public. Ils ne veulent être sages qu'aux yeux d'autrui : ils ne se soucieroient plus de l'étude, s'ils n'avoient plus d'admirateurs. C'est ainsi que pensoit Sénèque lui-même : " Si " l'on me donnoit, dit-il, la science à " condition de ne la pas montrer, je " n'en voudrois point." Sublime philosophie, voilà donc ton ouvrage !

Quand je vois un homme épris de l'amour des connoissances, se laisser séduire à leurs charmes, et courir de l'une à l'autre sans savoir s'arrêter, je crois voir un enfant sur le rivage, amassant des coquilles, et commençant par s'en charger ; puis, tenté par celles qu'il voit encore, en rejeter, en reprendre, jusqu'à ce qu'accablé de leur multitude, et ne sachant plus que choisir, il finisse par tout jeter, et retourne à vide.

Ces grands philosophes, qui possèdent toutes les grandes sciences dans un degré éminent, seroient très-surpris d'apprendre qu'ils ne savent rien : mais je serois bien plus surpris moi-même, si ces hommes qui savent tant de choses, savoient jamais celle-là.

3. *Sur les Romans.*

Il faut des spectacles dans les grandes villes, et des romans aux peuples corrompus.

Les romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple, assez corrompu pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes, mais sensibles, dont le cœur se peignît dans les écrits ; et à des auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'humanité, qui ne montrassent pas tout d'un coup la vertu dans le ciel, hors de la portée des hommes, mais qui la leur fissent aimer, en la peignant d'abord moins austère, et puis, du sein du vice, les y sussent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes, je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, et en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire une autre chose que ce qu'on est, et voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient pas fous, ils les rendroient sages, parce qu'ils les instruiroient en les intéressant, et qu'en détruisant les maximes fausses et méprisables des grandes sociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule, et voilà comment la folie du monde est sagesse.

On lit beaucoup plus de romans dans les provinces qu'à Paris ; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, et ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits, au contraire, que pour le rebuter de son état, en étendant et fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable ; les gens du bel air, les femmes à la mode, les grands, les militaires, voilà les acteurs de tous les romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la cour, l'appareil du luxe, la morale Epicurienne, voilà les leçons qu'ils prêchent et les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés y est substitué aux devoirs réels; les beaux discours font dédaigner les belles actions ; et la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, et traiter de brutale orgie la joie qu'il fait régner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mère de famille sont au-dessous des dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés et le jargon de la ville font dédaigner l'honnête et rustique

voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux château, qui bientôt devient masure, et vont dans la capitale, où le père, avec sa croix de St. Louis, de seigneur qu'il étoit, devient valet, ou chevalier d'industrie. La mère établit un brelan ; la fille attire les joueurs, et souvent tous trois meurent de misère et déshonorés.

§ 315. *Pensées diverses du même.*

Tant de livres d'histoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet.

On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit.

L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal : elle est seulement l'état naturel de l'homme.

L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste ; et on ne s'égare point parce qu'on ne sait pas, mais parce qu'on croit savoir.

Naturellement l'homme ne pense guère. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres, et même plus difficilement.

L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, endort le courage ; et cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous.

Rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de soi que de sa fortune.

Un sot peut réfléchir quelquefois : mais ce n'est jamais qu'après la sottise.

Il n'y a qu'un géomètre et un sot qui puissent parler sans figures.

C'est une chose bien commode que la critique ; car, où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.

Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des critiques subalternes ou envieux.

Il y a une gentillesse de style, qui n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, et marque la prétention de celui qui s'en sert.

Tout observateur qui se pique d'esprit est suspect. Sans y songer, il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées, et faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.

Il y a un certain unisson d'âmes qui s'aperçoit au premier instant, et qui produit bientôt la familiarité.

Le penser mâle des âmes fortes leur donne un idiôme particulier, et les âmes communes n'ont pas la grammaire de cette langue.

Le plus lent à promettre est toujours le plus fidèle à tenir.

C'est un excellent moyen de bien voir les conséquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir.

Quelquefois le mystère a su tendre son voile au sein de la turbulente joie et du fracas des festins.

La gourmandise est le vice des cœurs qui n'ont point d'étoffe.

On peut résister à tout, hors à la bienveillance ; et il n'y a pas de moyen plus sûr d'acquérir l'affection des autres, que de leur donner la sienne.

Les cœurs qu'échauffe un feu céleste, trouvent dans leurs propres sentimens une sorte de jouissance pure et délicieuse, indépendante de la fortune et du reste de l'univers.

Les consolations indiscrètes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.

C'est surtout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, et l'âme résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.

Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.

Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'âme, il est bien difficile de l'en chasser ; il en renforce et pénètre tous les traits, comme une eau forte et corrosive.

Un cœur languissant est tendre ; la tristesse fait fermenter l'amour.

Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment, que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.

Louer quelqu'un en face, à moins que ce ne soit sa maîtresse, qu'est-ce faire autre chose, sinon le taxer de vanité ?

Tout est plein de ces poltrons adroits, qui cherchent, comme on dit, à tâter leur homme, c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron qu'eux, et aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.

On ne s'ennuie jamais de son état quand on n'en connoît pas de plus agréa-

ble. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux ; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux ; ils passent leur vie à ne rien faire, et ne s'ennuient jamais.

L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger, et mal à son aise quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est, n'est rien ; ce qu'il paroît est tout pour lui.

C'est dans les appartemens dorés qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre.

Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, et la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.

La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre : il la porte partout avec lui, l'homme vil porte partout la servitude.

Etre pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.

Il n'y a point d'association plus commune que celle du faste et de la lésine.

Partout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.

Dans le nord, les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat ; dans le midi, ils consomment peu sur un sol fertile. De là naît une différence qui rend les uns laborieux et les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de cette différence entre les pauvres et les riches : les premiers habitent le sol ingrat, et les autres le pays fertile.

Je n'ai jamais vu d'homme, ayant de la fierté dans l'âme, en montrer dans son maintien. Cette affectation est bien plus propre aux âmes viles et vaines.

Le meilleur mariage expose à des hasards ; et comme une eau pure et calme commence à se troubler aux approches de l'orage, un cœur timide et chaste ne voit point sans quelque alarme le prochain changement de son état.

Une bonne mère s'amuse pour amuser ses enfans, comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.

Il y a de la peine et non du goût à troubler l'ordre de la nature, à lui arracher des productions involontaires, qu'elle donne à regret dans sa malédiction, et qui, n'ayant ni qualité ni saveur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais qu'un tel riche de Paris, avec ses fourneaux et ses serres chaudes, vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes et de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, et des melons ambrés au cœur de l'hiver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être ni humecté, ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule, le lourd marron me seroit-il fort agréable ? Le préférerois-je sortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, et aux fruits désaltérans offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles et sans odeur, c'est moins parer l'hiver que déparer le printemps ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la première violette, épier le premier bourgeon, et s'écrier dans un saisissement de joie : Mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la nature vit encore

Combien d'illustres portes ont des Suisses ou portiers qui n'entendent que par gestes, et dont les oreilles sont dans leurs mains !

Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux Olympiques. Les uns y tiennent boutique, et ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur personne, et cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, et ceux-là ne sont pas les pires.

Les Orientaux, bien que voluptueux, sont tous logés et meublés simplement : ils regardent la vie comme un voyage, et leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons comme si nous devions vivre toujours.

La chasse endurcit le cœur aussi-bien que le corps ; elle accoutume au sang et à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'Amour, et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres.

Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les doux asiles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des forts, des remises ; où l'un n'entend que rossignols, que ramage ; l'autre, se figure les cors et les cris des chiens : l'un n'imagine que dryades et nymphes ; l'autre que piqueurs, meutes et chevaux.

L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense ; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en sort pas mieux mise que celle qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'assommante longueur du temps, et il vaut mieux s'amuser de soi, que de s'ennuyer de tout.

On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former et prendre de la physionomie, par l'impression fréquente et habituelle de certaines affections de l'âme. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain ; et quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, et qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.

Pour vivre dans le monde il faut savoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux ; il faut calculer l'action et la réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, et prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé dans les entreprises, ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moyens pour réussir.

Les hommes, ayant des têtes si diversement organisées, ne sauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre ; l'un par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves, l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses, mais il est très-rare qu'ils en conviennent par les mêmes raisons : ce qui montre combien la dispute en elle-même est peu sensée. Autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.

Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir : mais l'homme est toujours le même. A dix ans il est mené par les gâteaux ; à vingt, par une maîtresse ; à trente, par les plaisirs ; à quarante, par l'ambition ; à cinquante, par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ?

Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis sur la terre.

Le temps perd pour nous sa mesure, quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage est l'égalité d'humeur et la paix de l'âme ; il est toujours à son heure et il la connoît toujours.

La meilleure manière de juger de ses lectures, est de sonder les dispositions où elles laissent l'âme. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien ?

§ 316. *Pensées Morales du même.*

On ne peut réfléchir sur les mœurs, qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature, vers lequel on tourne incessamment les yeux et dont on se sent éloigner à regret.

La seule leçon de morale qui convienne à l'enfance et la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui-là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien ? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres ; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, et de là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives : elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont sans ostentation, et au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. Oh, quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal ! de quelle

intrépidité d'âme, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela ! ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâchant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand et pénible d'y réussir.

Le précepte de ne jamais nuire à autrui, emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible ; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose même, et rien ne sauroit le changer. Qu'on cherche sur ce principe lequel est le meilleur, de l'homme social ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul : moi, je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul. Si cette proposition est moins sentencieuse, elle est plus vraie et mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il ? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.

Il faut étudier la société par les hommes, et les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique et la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit combien les hommes en doivent être affectés, et quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions, que ces relations se multiplient et se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs qui rend les hommes indépendans et libres. Quiconque désire peu de chose, tient a peu de gens : mais confondant toujours nos vains désirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les causes, et n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.

Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui, ou par la sienne. Dans le cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire.

N'allons pas chercher dans les livres des principes et des règles que nous trouverons plus sûrement au dedans de nous. Laissons là toutes les vaines disputes des philosophes sur le bonheur et sur la vertu ; employons à nous rendre bons et heureux le temps qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, et proposons-nous de grands exemples à imiter plutôt que de vains systèmes à suivre.

Celui qui a tâché de vivre de manière à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'endort dans le sein d'un père n'est pas en souci du réveil.

On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh, soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés ; c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.

La paix de l'âme consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.

Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.

Les grandeurs du monde corrompent l'âme ; l'indigence l'avilit.

La tristesse attendrit l'âme, une profonde affliction l'endurcit.

On perd tout le temps qu'on peut mieux employer.

C'est un second crime de tenir un serment criminel.

Un état permanent est-il fait pour l'homme ? Non, quand on a tout acquis il faut perdre ; ne fût-ce que le plaisir de la possession qui s'use par elle.

Les chagrins et les peines peuvent être comptés pour des avantages en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sait pas quelle douceur c'est de s'attendrir sur ses propres maux et sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'âme un certain contentement de soi-même, indépendant de la fortune et des événemens.

Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.

Si la véritable jouissance de l'âme est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui sans être forcé de se haïr lui-même ?

Il n'y a d'asile sûr que celui où l'on peut échapper à la honte et au repentir.

Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Les passions

déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, et ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.

L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux ; souvent il blesse la main de celui qui s'en sert, et fait rarement du bien sans mal.

L'abus du savoir produit l'incrédulité. Tout savant dédaigne le sentiment vulgaire ; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mène à l'esprit fort, comme la fausse dévotion au fanatisme.

L'intérêt particulier nous trompe; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.

Tel est le sort de l'humanité : la raison nous montre le but, et les passions nous en écartent.

Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins; et c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité et de mettre ainsi son âme dans une plus grande dépendance.

Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes ; et quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : " Ne fais, ni " ne dis jamais rien que tu ne veuilles " que tout le monde voie et entende ;" et pour moi, j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes, ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de manière qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.

C'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.

Il y a des objets si odieux, qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice.

Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter, il l'observe, et montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause : mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose, ou détourne les yeux, de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.

Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux ; mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place ; il ne s'agite point pour en sortir ; il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver ; et les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant et plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Etre mortel et périssable ! irai-je me former des nœuds éternels sur cette terre, où tout change, où tout passe et dont je disparoîtrai demain ?

La patience est amère, mais son fruit est doux.

Il faut une âme saine pour sentir les charmes de la retraite.

Une âme saine peut donner du goût à des occupations communes, comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.

L'esprit s'étrécit à mesure que l'âme se corrompt.

Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.

Tout ce qui tient à l'homme sent de sa caducité ; tout est fini, tout est passager dans la vie humaine, et quand l'état qui nous rend heureux duroit sans cesse, l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au-dehors, le cœur change ; le bonheur nous quitte, ou nous le quittons.

Souvent l'injustice et la fraude trouvent des protecteurs ; jamais elles n'ont le public pour elles : c'est en ceci que la voix du peuple est la voix de Dieu.

§ 317. *Pensées de Voltaire.*

Il ne faut songer qu'à vivre avec soi-même et avec ses amis, et non à s'établir une seconde existence très-chimérique dans l'esprit des autres hommes. Le bonheur ou le malheur est réel, et la réputation n'est qu'un songe.

Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots aux dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talens qu'on devroit rendre très respectables.

Il ne faut point se hâter quand on veut bien faire. L'imagination barcelée et gourmandée devient rétive. J'attendrai le moment de l'inspiration.

Un beau spectacle bien varié, des fêtes brillantes, beaucoup d'airs, peu de récitatif, des actes courts, c'est là ce qui me plaît dans un opéra.

Telle est l'injustice des hommes : ils punissent comme un crime l'envie de

leur plaire, quand cette envie n'a pas réussi.

La multitude des lois est dans un état, ce qu'est le grand nombre des médecines, signe de maladie et de foiblesse.

Le défaut de la plupart des livres est d'être trop longs : si on avoit la raison pour soi, on seroit court.

Les hommes d'une imagination forte parlent avec une autorité despotique ; les ignorans et les foibles écoutent avec une admiration servile ; les bons esprits examinent.

Les hommes se trompent : les grands hommes avouent qu'ils se sont trompés.

Vous me faites tourner la tête, de me dire qu'il ne faut point de tours familiers. Ah ! mon ami, ce sont les ressorts du sublime. Quelque ton que l'on prenne, si on ne mêle pas quelque repos à ses écarts, tout est perdu. L'uniformité du sublime dégoûte. Mon cher ami, sans variété, jamais de beauté. Etre toujours admirable, c'est être ennuyeux ; qu'on me critique, mais qu'on me lise.

Rien n'est si rare que le beau naturel.

Le plus grand écueil des arts dans le monde, c'est ce qu'on appelle les lieux communs.

Rien ne fait plus d'honneur qu'une amitié courageuse.

Il n'y a de bons vers que ceux qu'on relit, qu'on retient malgré soi.

Les paresseux ne font jamais que des gens médiocres, en quelque genre que ce puisse être.

J'aime les belles-lettres pour elles-mêmes ; elles me seront éternellement chères, quelques ennemis qu'elles m'aient attirés, Cesserai-je d'aimer des fruits délicieux, parce que des serpens ont voulu les infecter de leur venin ?

Les infamies de tant de gens de lettres ne m'empêchent point du tout d'aimer la littérature : je suis comme les vrais dévots, qui aiment toujours la religion, malgré les crimes des hypocrites.

La circonspection est une belle chose ; mais en vers, elle est bien triste. Etre raisonnable et froid, c'est presque tout un : cela n'est pas à l'honneur de la raison.

On n'a fait que l'histoire des rois, mais on n'a point fait celle de la nation. Il semble que pendant quatorze cents ans, il n'y ait eu dans les Gaules que des rois, des ministres et des généraux : mais nos lois, nos mœurs, nos coutumes, notre esprit, ne sont-ils donc rien?

Il y a une chose qui me fait de la peine, mon cher ami, et je vous la dirai ; c'est que le gros de notre nation n'a point d'esprit.

J'aime à voir les maîtres de l'état simples citoyens. Il y a des partis, et il faut bien qu'il y en ait dans une république ; mais l'esprit de parti n'ôte rien à l'amour de la patrie, et je vois de grands hommes opposés à de grands hommes.

Plus les hommes sont méchans, plus la vertu est précieuse ; et l'amitié m'a toujours paru la première de toutes les vertus, parce qu'elle est la première de nos consolations.

Qui parle long-temps, parle trop, sans doute. Je ne connois aucun discours oratoire où il n'y ait des longueurs. Tout art a son endroit foible. Quelle tragédie est sans remplissage ! quelle ode sans strophes inutiles ? mais quand le bon domine, il faut être satisfait.

Ah ! maudites araignées, vous déchirerez-vous toujours, au lieu de faire la soie ?

Comptez que jamais les petits détails n'ajouteront aux succès d'une tragédie ; c'est pour l'impression qu'il faut être sévère. L'exactitude, la correction du style, l'élégance continue, voilà ce qu'il faut pour le lecteur ; mais l'intérêt et la situation sont tout ce que demande le spectateur.

Le mieux qu'on puisse faire, quand les hommes sont déchaînés, c'est de se tenir à l'écart.

Les jours d'une première représentation sont de vraies assemblées du peuple ; on ne sait jamais si on couronnera son homme, ou si on le lapidera.

Il ne faut pas se fâcher contre ceux qui ne peuvent pas nuire.

Dans quel pays ne trouve-t-on pas des hommes insociables avec lesquels il faut vivre ?

Il n'y a guère que du vide dans les choses de ce monde, mais il y en a moins dans l'étude qu'ailleurs ; elle est une grande ressource dans tous les temps, et nourrit l'âme jusqu'au dernier moment.

On ne sait comment faire avec le public. Il n'y a qu'un seul secret pour lui plaire de son vivant, c'est d'être souverainement malheureux.

Le François est de tous les peuples celui qui se plaît le plus à écraser ceux qui le servent, dans quelque genre que ce puisse être.

On dit toujours, quand on voit de ces morts prématurées, que la vie est un songe, que les hommes ne sont que des ombres passagères, qu'il ne faut pas compter sur un moment. On le dit, et puis on agit et on fait des projets, comme si on étoit immortel.

Je maintiens que les femmes ont plus de courage que les hommes.

Je connois mon public. L'enthousiasme passé, il n'y a que l'amitié qui reste. Aujourd'hui on bat des mains, demain on se refroidit, après demain on lapide.

Nous semblons des ballons que la main du sort pousse sans cesse et d'une manière irésistible : nous faisons deux ou trois bonds, les uns sur du marbre, les autres sur du fumier, et puis nous disparoissons pour jamais. Tout bien calculé, voilà notre lot.

Le bonheur domestique est à la longue le plus solide et le plus doux.

Avez-vous affaire à l'amour-propre et à l'intérêt? Vous avez beau avoir rendu les plus grands services, vous aurez réchauffé dans votre sein des vipères.

Je conviens avec vous que la vie n'est pas bonne à grand'chose. Nous ne la supportons que par la force d'un instinct presque invincible que la nature nous a donné. Elle a ajouté à cet instinct le fond de la boîte de Pandore, l'espérance.

Le sort de quiconque sert le public de sa plume n'est pas heureux. Le président de Thou fut persécuté ; Corneille et la Fontaine moururent dans des greniers ; Molière fut enterré à grand'peine ; Racine mourut de chagrin ; Rousseau dans le bannissement ; moi, dans l'exil ; mais Moncrif a réussi, et cela console.

Je me suis aperçu à la longue que tout ce qu'on dit et tout ce qu'on fait ne vaut pas la peine de sortir de chez soi. La maladie ne laisse pas d'avoir de grands avantages : elle délivre de la société.

Toutes les affaires sont longues.... Tout mal arrive avec des ailes, et s'en retourne en boitant. Prendre patience est assez insipide : vivre avec ses amis, et laisser aller le monde comme il va, seroit chose fort douce ; mais chacun est entraîné comme de la paille dans un tourbillon de vent.

J'ai toujours envisagé la retraite comme le port où il faut se réfugier après les orages de la vie. La retraite est le seul parti convenable à un homme détrompé du monde.

Il faut bien du temps pour faire revenir les hommes. Les talens ne sont point faits pour rendre heureux.

Il est bon d'avoir abandonné entièrement son ouvrage pendant quelques mois ; c'est la seule manière de dissiper cette malheureuse séduction et ce nuage qui fait voir trouble.

Je sais qu'il est beau d'être modeste ; mais il ne faut pas être indifférent sur la gloire..... Je ne vois pas pourquoi ceux qui rendent service à la patrie n'en seroient pas payés de leur vivant. Salomon dit que les morts ne jouissent de rien, et il faut jouir.

J'ai été indigné et ennuyé de la manière dont on a presque toujours écrit les grandes histoires chez nos modernes. L'histoire des mœurs et de l'esprit humain a toujours été négligée.

C'est une belle chose que la tranquillité ! oui, mais l'ennui est de sa connoissance et de sa famille.

Histoire générale. Je m'amuse à parcourir les petites maisons de l'univers ; il y a peut-être de la folie à cela, mais elle est instructive. L'histoire des dates, des généalogies, des villes prises et reprises a son mérite ; mais l'histoire des mœurs vaut mieux à mon gré.

Le droit des gens est devenu une chimère ; mais le droit du plus fort n'en est pas une.

Malheur aux barbares jaloux, à qui Dieu a refusé un cœur et de oreilles.

Il faut qu'un homme de lettres se prépare à passer sa vie entre la calomnie et les sifflets.

Les sottises présentes occupent toujours tout le monde, et les sottises passées n'amusent qu'un très-petit nombre de gens oisifs.

Je ne sors jamais de chez moi, et je m'en trouve bien : on a tous ses momens à soi, et la vie est si courte, qu'il n'en faut pas perdre un quart-d'heure.

Dans les compagnies, ce ne sont pas toujours les plus vertueux et les plus sensés qui prédominent.

La société subsiste de contradictions.

L'homme en général est un animal

bien lâche ; il voit tranquillement dévorer son prochain, et semble content, pourvu qu'on ne ne le dévore pas Il regarde encore ces boucheries avec le plaisir de la curiosité.

Il y a de terribles malheurs sur la terre, pendant que ceux qu'on appelle heureux son dévorés de passions ou d'ennui

Ce n'est pas la peine d'être imitateur : il faut se taire en tout genre, quand on n'a rien de nouveau à dire.

Les choses dans ce monde prennent des faces bien différentes. Tout ressemble à Janus ; tout, avec le temps, a un double visage.

Il ne faut pas de verbiage pour les hommes en place. On donne à la Chine vingt coups de lattes à ceux qui écrivent au ministre des lettres trop longues et du galimatias.

Il y a bien de l'arbitraire dans la musique. Les oreilles que Cicéron appelle *superbes*, sont bien capricieuses. Il n'en est pas ainsi du cœur ; c'est un juge infaillible, et quand il est ému dans une tragédie, toutes les critiques n'ont qu'a se taire.

Si la nature ne m'avoit pas donné deux antidotes excellens, l'amour du travail et la gaieté, il y a long temps que je serois mort de désespoir.

On ne sait plus où se fourrer pour être bien. Je sais qu'il faut s'accommoder de tout ; mais cela n'est pas aussi aisé qu'on diroit bien.

Vous me mandez que vous vous ennuyez, et moi, je vous réponds que j'enrage. Voilà les deux pivots de la vie, de l'insipidité ou du trouble.

Je ne sais comment il arrive que les compagnies disent et font de plus énormes sottises que les particuliers : c'est peut-être parce qu'un particulier a tout à craindre, et que les compagnies ne craignent rien. Chaque membre rejète le blâme sur son confrère.

Le seul secret de faire contribuer sans murmure, est de montrer le bon usage qu'on a fait des contributions.

On doit mépriser les critiques : mais il faut confondre les calomniateurs.

Les langages, à mon gré, sont comme les gouvernemens : les plus parfaits sont ceux où il y a moins d'arbitraire.

Il faut avouer que la vie ressemble au festin de Damoclès, le glaive est toujours suspendu.

Nous serons long-temps fous et insensibles au bien public. On fait de temps en temps quelques efforts, et on s'en lasse le lendemain. La constance, le nombre d'hommes nécessaires et l'argent manquent pour tous les grands établissemens. Chacun vit pour soi. Sauve qui peut est la devise de chaque particulier.

Il ne reste dans la mémoire des hommes que les événemens qui ont fait de grandes révolutions.

Dès qu'il s'agit de rendre service, il faut songer que la vie est courte, et qu'il n'y a pas un moment à perdre.

Ceux que nous avons obligés une fois, semblent avoir des droits sur nous, et lorsque nous nous retirons d'eux, ils se croient offensés.

Il y a long-temps que je suis accoutumé à voir grossir des objets fort minces. La sottise, la calomnie, et la renommée, leur très-humble servante, grossissent tout.

Les sermons du père Massillon sont un des plus agréables ouvrages que nous ayons dans notre langue. J'aime à me faire lire à table ; les anciens en usoient ainsi ; je suis très-ancien. Je suis d'ailleurs un adorateur très-zélé de la divinité, j'ai toujours été opposé à l'athéisme. J'aime les livres qui exhortent à la vertu, depuis Confucius jusqu'à Massillon, et sur cela on n'a rien à me dire, qu'à m'imiter. Si tous les conseils des rois de l'Europe étoient assemblés pour me juger sur cet article, je leur tiendrois le même langage, et je leur conseillerois la lecture à dîner, parce qu'il en reste toujours quelque chose, et qu'il ne reste rien du tout des propos frivoles qu'on tient dans ces repas, tant à Rome qu'à Paris.

Vous savez que je me fais toujours lire pendant mon dîner. On m'a lu un éloge de Molière, qui durera autant que la langue Françoise ; c'est le Tartuffe.

Nos petits enfans s'étonneront un jour que la France ait été composée de provinces, devenues par la législation même ennemies les unes des autres.

La confiscation dans tous les cas est-elle autre chose qu'une rapine, et si bien rapine, que ce fut Sylla qui l'inventa ?

On n'attrappe jamais le repos après lequel tout le monde soupire : le repos n'est que dans le tombeau.

Je ne crois pas entre nous, que les eaux, de quelque nature qu'elles soient, puissent faire du bien, mais je crois que l'eau pure en fait beaucoup, et le régime encore davantage. Les voyages des eaux ont été inventés par des femmes qui s'ennuyoient chez elles.

Les vraies richesses sont chez nous ; elles sont dans notre industrie : je vois cela de mes yeux. Mon bled nourrit tous mes domestiques ; mon mauvais vin qui n'est point malfaisant les abreuve ; mes vers à soie me donnent des bas : mes abeilles me fournissent d'excellent miel et de la cire : mon chanvre et mon lin me fournissent du linge. On appelle cette vie patriarchale ; mais jamais patriarche n'eut de grange telle que la mienne, et je doute que les poulets d'Abraham fussent meilleurs que les miens. La terre et le travail sont la source de tout, et il n'y a point de pays qu'on ne puisse bonifier.

La métaphysique n'est d'ordinaire que le roman de l'âme ; et ce roman n'est pas si amusant que celui des Mille et Une Nuits.

Quand on a bien cherché le bonheur, on ne le trouve jamais que dans sa propre maison.

Le cardinal de Fleuri ne pouvoit souffrir qu'on aimât l'aimable Fénélon. J'eus l'imprudence de lui demander un jour s'il faisoit lire au roi le Télémaque ? Il rougit, et me répondit qu'il faisoit lire de meilleures choses, et il ne me le pardonna jamais.

J'aurois voulu qu'on donnât pour sujets des prix, non des éloges dans esquels il y a toujours de la déclamation, de l'exagération, et qui par là ne passeront jamais à la postérité, mais des jugemens sur les grands hommes, à la manière de Plutarque. Dites-moi pourquoi, depuis Bossuet et Fléchier, nous n'avons pas eu de bonnes oraisons funèbres ? Est-ce la faute des morts ou des vivans ? Les pièces qui pèchent par le sujet et par le style sont ordinairement sifflées.

§ 318. *Pensées de Trublet.*

1. *Sur les Pensées.*

Quelle consolation pour ceux qui aiment les lettres, quel secours pour les auteurs, si les grands hommes qui sont morts, sans avoir composé les ouvrages qu'ils méditoient, avoient jeté sur le papier, comme M. Pascal, quelques-unes des pensées qu'ils devoient y faire entrer, et surtout ces principales pensées qui devoient être la base de tout l'édifice !

Souvent ce qu'il y a de meilleur dans un ouvrage, ce sont ces premières idées, ces pensées qu'on a trouvées en soi sans les chercher, et qui ont été l'occasion de l'entreprendre.

En général, ne seroit-il pas bien à souhaiter que tous ceux qui savent penser, ne laissassent perdre aucune des bonnes pensées qui s'offrent à eux dans la lecture, dans la méditation, dans la conversation ? Ceux qui composent des ouvrages suivis, trouveroient d'amples provisions dans ce qu'ils auroient ainsi recueilli peu à peu, et presque sans effort.

Combien le hasard n'amène-t-il pas de pensées sur une matière, qu'on ne peut plus retrouver, quand on veut écrire sur cette matière ! Il y a d'heureux momens dans la vie qui ne reviennent point. D'ailleurs, la chaleur de la conversation, et les idées des autres, font quelquefois naître des pensées qu'on chercheroit inutilement dans le cabinet, et à tête reposée.

Il y a long-temps qu'on crie contre la multitude des livres ; mais on convient aussi, et il est comme passé en proverbe, qu'il n'y en a point où il n'y ait quelque chose de bon. Il seroit donc à souhaiter qu'on en supprimât les trois quarts ; après en avoir extrait ce qui méritoit d'être conservé. Ce seroit un livre très-curieux, s'il étoit bien fait, qui auroit pour titre : *Extrait des livres qu'on ne lit point.* Mais qui entreprendra un pareil travail ? Outre qu'il seroit très-pénible, très-long et très-ennuyeux, il faudroit encore, pour y bien réussir, sinon ce qu'on appelle proprement des talens, du moins des qualités presque aussi rares que les talens mêmes. Cependant il reviendroit peu de gloire de la plus heureuse exécution. Voilà pourquoi il n'y a guères de bons livres plus rares que les bonnes compilations.

La manière d'écrire par pensées détachées est, à certains égards, d'un grand secours pour la mémoire. Le moyen de bien retenir ce qu'il y a de plus essentiel dans un ouvrage d'une certaine étendue, c'est de le réduire en maximes, en sentences, en plusieurs articles.

L'esprit n'aime pas à être trop long-temps occupé du même objet ; mais il n'aime pas non plus à passer trop rapidement d'objets en objets qui n'ont entre eux aucun rapport.

On quitte et on reprend un livre de pensées détachées, quand on le veut : c'est une commodité. Mais on n'en continue pas la lecture tant qu'on le veut ; elle n'attache pas assez, elle fatigue même.

2. *Sur la Raillerie.*

Tel railleur n'est que vain, et n'est point malin : il ne veut que dire un bon mot, et n'a point intention d'offenser. Cependant comme il ne peut pas ne pas voir qu'il offense, il est toujours vrai qu'il est plus vain que bon, et qu'il a plus d'envie de montrer de l'esprit, que de crainte de blesser les autres.

La raillerie est doublement injuste, lorsqu'elle est impolie et lorsqu'elle porte à faux.

La raillerie porte à faux, non-seulement lorsqu'on raille quelqu'un sur un défaut qu'il n'a point, ce qui n'arrive guère, mais encore lorsqu'on cherche à faire paroître ridicule ce qui ne l'est point ; et cela arrive fort souvent.

Les railleries les plus offensantes sont celles qui sont à la fois les plus justes et les plus ingénieuses.

Comme les railleurs sont les plus sensibles à la raillerie, lorsqu'ils ne peuvent la repousser, ou attaquer à leur tour, l'esprit railleur est encore plus haï par ceux qui l'ont, que par ceux qui ne l'ont pas.

Personne ne hait plus un bon railleur qu'un moins bon.

Un talent supérieur au nôtre, et qui s'exerce à nos dépens, nous paroît doublement haïssable.

Et voilà ce qui rend les railleurs inexcusables. Par le mal qu'ils sentent, ne connoissent-ils pas celui qu'ils font ? S'il y avoit un railleur insensible à la raillerie, je l'excuserois peut-être.

Je me trompe : je ne l'excuserois point encore, du moins s'il est bon railleur ; car s'il l'est, il a de l'esprit et il connoît l'homme. Il sait donc que la raillerie doit blesser les autres, quoiqu'elle ne le blesse point lui-même. Il sait qu'ils ne lui ressemblent pas.

Il n'y a personne qui ne sache bien que tout railleur est détesté, et à proportion qu'il raille plus ingénieusement. Cependant ce qu'il y a peut-être de plus difficile, de plus beau, je dirois volontiers, de plus héroïque, c'est de ne railler jamais malgré beaucoup de penchant et de talent pour la raillerie, surtout si l'on n'a guère d'autre talent.

3. *Sur les Ouvrages d'Agrément.*

Les excellens ouvrages de pur agrément sont peut-être plus rares aujourd'hui qu'ils ne l'étoient dans le dernier siècle, mais il y a plus d'agrément dans les ouvrages d'instruction. Peu de nos beaux esprits sont hommes de génie ; mais plusieurs de nos savans et de nos philosophes sont de très-beaux esprits.

Le génie de l'agrément semble avoir abandonné, et, pour ainsi dire, dédaigné les écrivains agréables et frivoles, pour passer aux écrivains solides et profonds.

Il y a bien de l'arbitraire dans ce qu'on appelle goût, et même dans ce qu'on appelle génie. Il y en a beaucoup moins à l'égard de ce qu'on appelle jugement, quoiqu'il y en ait encore.

Les ouvrages mêlés de grandes beautés et de grands défauts, sont sujets à être trop estimés par les uns et trop peu par les autres.

Avec moins de goût, d'esprit et de connoissances, nos ouvrages nouveaux sont quelquefois mieux jugés en province qu'à Paris, à cause des partis et des cabales de la capitale.

On a plus de goût et de lumière à Paris, mais on a plus d'impartialité en province.

L'utilité et l'agrément sont les deux caractères d'un bon ouvrage : mais l'utilité fait elle-même partie de l'agrément ; car c'en est un que d'être utile. Cet agrément et cette utilité sont les deux ailes, si l'on peut s'exprimer ainsi, sur lesquelles un bon ouvrage est porté au-delà du temps.

Les bibliothèques sont l'image du monde, où le nombre des fripons et des sots l'emporte de beaucoup sur celui des honnêtes gens et des gens d'esprit.

On lit certains livres comme on fait des visites de cérémonie aux grands. Avec ceux-ci ce ne sont que respects, complimens, éloges ; mais on s'ennuie et la visite est courte. On veut avoir vu ces grands, ne fût-ce que pour se vanter de les avoir vus. Ensuite on revient à

ses amis qu'on respecte, mais qu'on aime davantage, et avec qui les heures passent rapidement.

4. *Sur la Poésie et les Poëtes.*

Il n'y a point d'ouvrages exempts de fautes, mais ceux des poëtes le sont encore moins que les autres. Ce qui domine et doit dominer en effet dans les vrais poëtes, c'est l'imagination ; source par elle même de grandes beautés et de grands défauts.

Quelqu'un disoit assez plaisamment, " Dieu nous garde d'un poëme par- " fait !"

Où il n'y a rien à reprendre, il n'y a communément rien à admirer.

Nous n'avons point de poëte qui ait plus de génie, plus de force, plus d'élévation que Corneille ; plus d'harmonie et d'images que Despréaux et Rousseau ; plus de goût, plus de justesse et plus de sentiment que Racine ; plus d'imagination, plus de feu et plus de grâces que Voltaire.

Si j'avois à nommer celui de nos poëtes que j'aime, que j'estime et que j'admire davantage, je nommerois la Fontaine, et j'en donnerois pour raison qu'il a autant de naïveté, de gaîté et de bon sens, aucun autre poëte n'a joint autant de délicatesse et de finesse.

Quoique j'estime beaucoup les vers de Voltaire et en particulier sa Henriade et plusieurs de ses tragédies, j'y renoncerois sans peine pour autant d'ouvrages en prose, aussi beaux et aussi travaillés, que plusieurs de ses ouvrages en vers. Quant à ses pièces fugitives, je suis charmé de les avoir, et aucun ouvrage en prose ne m'en dédommageroit. C'est là que les vers sont bien placés ; voilà leur véritable emploi, et peut-être le principal talent de Voltaire. Du moins personne ne lui conteste la grande supériorité en ce genre, et une supériorité vraiment originale.

5. *Sur la Composition des Ouvrages d'Esprit.*

La plupart de ceux qui sont dans l'habitude d'écrire, n'aiment pas à lire : cela ne les occupe pas assez vivement ; et il faut qu'une lecture soit très-piquante pour ne leur paroître pas insipide, en comparaison de la composition. Indépendamment de l'amour-propre, on s'amuse bien davantage avec son propre esprit qu'avec celui d'autrui.

On peut dire de la composition, comme de la vertu, qu'elle est à elle-même sa récompense, par le plaisir qui l'accompagne.

6. *Sur l'Homme.*

Une demi-connoissance des hommes dégoûte de vivre avec eux ; une connoissance plus étendue fait cesser ce dégoût, ou du moins le diminue beaucoup : 1°. en donnant de l'indulgence : 2°. en apprenant les moyens de tirer parti des hommes, malgré leurs défauts et leurs vices.

J'ai lu dans quelques livres nouveaux que la morale a fait de nos jours de grands progrès ; mais j'y ai lu ensuite, du moins en termes équivalens, qu'il n'y a point de morale : plaisans progrès en un sens, mais bien tristes en un autre.

Ce qui a le plus contribué à décrier les poëtes du côté du cœur, c'est que de tout temps plusieurs ont été ou flatteurs ou satiriques, ou impies ou obscènes. Mais quelque talent qu'eût d'ailleurs un poëte, que penser de lui, s'il réunissoit tous ces caractères.

L'Abbé Trablet.

§ 319. *Pensées et Maximes de Chamfort.*

1. *Maximes générales.*

Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne ; et on ne peut comprendre comme ils se sont formés, ils y semblent comme déplacés. Ils y sont comme des cariatides dans un entresol.

Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés et pour échapper au péril, au lieu que l'autre va au devant des occasions.

On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme :

c'est votre ami. Eh, morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami, et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire, malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société qui dit : Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons ?

La pensée console de tout et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

J'ai vu dans le monde, qu'on sacrifioit sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la postérité, en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue Espagnol Bérécillo, qui dévoroit les Indiens de St. Domingue, et qui avoit la paye de trois soldats !

On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

Il y a des sottises bien habillées, comme il y a des sots très-bien vêtus.

Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent, *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

Ne tenir dans la main de personne, être *l'homme de son cœur*, de ses principes, de ses sentimens, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être.

Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence : sur des tréteaux de charlatan, sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

On anéantit son propre caractère, dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice. Mais elle est pour le moins autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

De nos jours ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

Ce que les poëtes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disoit au collége, pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfans pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes, pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

En apprenant à connoître les maux de la nature, on méprise la mort ; en apprenant à connoître ceux de la société, on méprise la vie. Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

L'ambitieux qui a manqué son objet et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher dans la société des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une, ni dans l'autre, des distractions à leurs peines !

L'amour de la gloire, une vertu ! étrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulans l'orgueil, l'ambition, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus seroit-il Titus, s'il avoit eu pour ministres Séjan, Narcisse et Tigellin ?

L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnoître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

Vain veut dire vide ; ainsi la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne d'elle-même pour ce qu'elle est.

Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux ; car si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable : ce sont les injures du temps, et les injustices des hommes.

Un homme sans élévation ne sauroit avoir de bonté ; il ne peut avoir que de la bonhomie.

Il faudroit pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

Celui-là fait plus pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

Les méchans font quelquefois de bonnes actions. On diroit qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

Les gens foibles sont les troupes légères de l'armée des méchans. Ils font plus de mal que l'armée même ; ils infestent et ils ravagent.

Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

Célébrité : l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connoissent pas.

Robinson, dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs momens de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

J'ai souvent remarqué dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression généreuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque, et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers, j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offroit. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indigens et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral, qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites ? il semble, qu'en nous les payant, on nous les ôte.

Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

Les Hollandois n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Ils pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, et de ses héritiers, s'il est riche.

La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

Le plus riche des hommes, c'est l'économe ; le plus pauvre, c'est l'avare.

2. *Des Grands et des Riches.*

Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'il se croient en société.

En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs; dont les plus dangereux sont les archers, préposés pour arrêter les autres.

Le monde est si méprisable, que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

Amitié de cœur ; foi de renard et société de loups. Je conseillerois à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un grand, de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

Quelle vie que celle de la plupart des gens de cour ! ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent, pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de leurs rivaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis ; et pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de M. tel, de Madame telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finiroit par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

Avoir des liaisons considérables, ou même illustres, ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est quelquefois recherché pour ses ridicules.

Le public de ce moment-ci est, comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

3. *Du Goût pour la Retraite.*

On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendroit-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes.

Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seroient bien peu de chose, si elles ne valoient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.

4. *Pensées Morales.*

La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.

L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence : la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs : en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et, en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

5. *Des Gens de Lettres.*

Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il est négligé ; quand La Motte l'est, c'est qu'il est recherché.

Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? il me semble que l'un emporte les louis d'or, et que l'autre se retire content après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui vouloit une pension ou un gouvernement ?

Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'étoit pirater au-delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'étoit filouter au coin des rues.

La plupart des livres d'à présent ont

l'air d'avoir été fait en un jour avec des livres lus de la veille.

Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

§ 320. *Pensées diverses de la Beaumelle.*

Un ouvrage très-utile et qui nous manque absolument, c'est un livre sur les projets.

Ce livre seroit très-nécessaire à ce siècle, où le goût des projets est presque un mal épidemique.

Quand l'esprit d'un peuple n'est pas encore fixé, quand son système politique n'est pas encore établi, quand son caractère n'est pas encore développé, ou qu'il a été altéré par quelque révolution, il lui faut des faiseurs de projets.

Henri IV aimoit l'argent, mais à la manière des grandes âmes.

Il avoit formé deux projets, celui de s'emparer du bien de ses sujets, et celui de mettre le moindre des paysans de son royaume, en état d'avoir tous les Dimanches une poule dans son pot : c'étoient ses termes ; termes ennoblis par le sentiment.

Ces deux projets s'accordoient parfaitement avec sa bienfaisance et son avarice, mais ils ne s'accordoient pas entre eux.

Je donne au plus habile roi du monde ce problème politique à résoudre.

En attendant, le bon Henri concilioit ces deux idées en les exécutant à la fois.

1. Il se rendoit maître du cœur de ses sujets. 2. Il régloit ses finances.

L'expérience rend l'homme sage, mais elle ne fait pas le grand homme. Elle donne du bon sens, mais elle ne donne pas des talens. Elle voit les inconvéniens, mais elle n'imagine point les remèdes, à moins que la comparaison ne vienne à son secours.

Pour peu qu'un faiseur de projets soit fin, il lui est aisé de paroître profond.

Parler beaucoup et dire peu, en imposer par un maintien grave et avantageux, se dérober aux regards pénétrans, étaler à propos et avec adresse quelques connoissances superficielles, échapper aux éclaircissemens par un silence dédaigneux, tromper le vulgaire par des prôneurs ignorans ou intéressés, couvrir la plus forte cupidité du voile de la plus parfaite indifférence ; en voilà plus qu'il n'en faut pour tromper les femmes et le peuple ; et presque tout le monde est ou peuple ou femme.

Il falloit bien que le Czar Pierre fût un grand homme, puisqu'il imagina ce qui n'avoit pas encore été imaginé dans un pays où il y a quinze millions d'hommes, puisqu'il fit seul ce que cent prédécesseurs n'avoient pas seulement pensé à faire.

Quand on apprit en Europe, que ce prince avoit formé ce projet, toute l'Europe dit : le Czar Pierre extravague : civiliser les Russes ! mais cela est impossible. Cependant Pierre prouva bientôt à l'Europe, que pour faire l'impossible un prince n'a qu'à le vouloir.

Pourquoi Théodore et Rienzi parvinrent-ils à se faire rois ? Parce qu'ils avoient des talens. Pourquoi leur règne fut-il si court ? Parce qu'ils manquoient de tête.

A qui l'Angleterre doit-elle ses belles manufactures de laine ? A des Wallons qui s'y réfugièrent sous Elisabeth. A qui l'Irlande doit-elle ses manufactures de toiles ? A des François que la persécution et la pauvreté y amenèrent. A qui le roi de Prusse doit-il la couronne et les moyens de la soutenir ? A des étrangers, que la bienfaisante politique du grand électeur y attira. Je ne finirois point, si je voulois détailler tous les avantages que les étrangers ont acquis à tous les pays qui les ont reçus. Qu'a-t-on donc à leur reprocher ? Leur fortune ? leurs richesses sont celles de l'état. Leur luxe ? il apporte l'abondance. Leur ambition ? c'est le foible de tous les hommes. Leur élévation aux premiers emplois ? ils sont en état de les remplir avec distinction. Leur attachement à leur première patrie ? ils sont attachés à l'état et par affection et par intérêt. Les Amaquois, les Wallons, les François réfugiés, les Irlandois réfugiés en France, ne sont-ils pas d'aussi fidèles sujets que les naturels du pays ? Répandez dans votre pays cent mille étrangers ; à la seconde génération, vous n'en aurez plus.

La valeur des terres augmente à proportion du nombre des habitans. Pourquoi donc les propriétaires haïssent-ils les étrangers qui les enrichissent ?

Qu'on parcoure l'histoire ancienne et moderne, on ne trouvera point d'exemple de prince qui ait donné sept mille écus

de pension à un homme de lettres, à titre d'homme de lettres. Il y a eu de plus grands poëtes que Voltaire ; il n'y en eut jamais de si bien récompensés, parce que le goût ne met jamais de bornes à ses récompenses. Le roi de Prusse comble de bienfaits les hommes à talens, précisément par les mêmes raisons qui engagent un prince d'Allemagne à combler de bienfaits un boutfon ou un nain.

Les sots ont des vices ; les gens d'esprit ont des défauts, des ridicules et des foiblesses.

Un état sera florissant si les projets du prince tendent à sa gloire. Un état sera heureux si les projets tendent au bien du peuple. Un empire gagnera toujours plus à être gouverné par un citoyen que par un héros, par un cœur sensible que par un esprit élevé. Supposez un égal degré de lumières, le roi patriote fera de plus grandes choses et moins de fautes. Le sentiment a presque toujours des idées justes, parce qu'il n'a pas le temps de faire des réflexions fines.

L'homme de condition, couvert de sang, de sueur et de poussière, trouve à chaque instant sur ses pas des rivaux qui se glorifient de ne pas lui ressembler. Il voit que l'honneur est une chimère, la pauvreté un ridicule, les sentimens un démérite, un grand nom une espèce de crime : comment ne s'écrieroit-il pas dans les accès d'une juste indignation ? Retirez-vous, indignes rivaux : je vous ai abandonné les richesses ; mais je me suis réservé les honneurs. Respectez le seul patrimoine qui me reste, ou je punirai votre insolence.

Un moyen bien sûr d'éteindre les sentimens généreux, l'amour de la patrie, l'attachement au prince, en un mot de tarir la source des grandes vertus, c'est de favoriser le négociant et d'humilier le gentilhomme. Voulez vous ne régner que sur des âmes basses ? opprimez l'ancienne noblesse : mais ne lui donnez point de successeurs ; car tel est l'empire de cette chimère, que vous seriez bientôt réduit à renouveler la même oppression : vous ne voulez que des esclaves ; et ce seroit dire à l'avenir : *Enfante des héros.*

Qu'on ne m'accuse point d'avilir le commerce et ceux qui l'exercent. Comment pourrois-je avoir ce dessein, moi qui suis persuadé que tous les hommes à talens tiennent à un point commun de perfection et d'égalité ; qui connois tant d'âmes généreuses que l'intérêt n'a point gâtées, et qu'un acte d'humanité à faire ne tentera jamais vainement, et qui ai ouï dire à toute l'Europe, que le plus habile négociant de France, M. du Verney, est en même temps un grand homme de cabinet, et seroit en un besoin un grand homme de guerre.

Il faut des siècles d'activité pour élever un empire : il ne faut qu'un jour de sommeil pour le renverser.

Le peuple se rappelle qu'il a été heureux ; il veut cesser d'être opprimé, et il cesse d'être libre. Pour recouvrer ses principes, il a recours au remede le plus propre à les détruire. Il voit la main qui peut le secourir ; il ne voit pas la main qui veut l'enchaîner.

L'esprit n'est bon que pour ceux qui n'ont point une grande destinée à remplir : il rend une conversation brillante. Le bon sens est nécessaire à ceux qui ont un premier rôle à jouer : il rend glorieuse toute une vie.

Un homme de condition, riche, éclairé, vertueux, n'est homme privé dans aucun état.

Il y a peu de belles vies en détail : les grands hommes ne le sont qu'en gros.

Un roi Africain est un dieu pour un Africain ; pour un marchand Européen, ce dieu-là est à peine un homme.

Souvent un homme n'est modeste que parce qu'il ne sait pas être orgueilleux.

Un ministre vous accueille avec affabilité, parce qu'il n'a pas le talent de vous accueillir avec hauteur. C'est un don naturel que le don des politesses insultantes.

Esprit timide, quoique ambitieux ; plus jaloux d'augmenter son pouvoir que d'étendre celui de la France ; connoissant les intérêts de la nation, mais incapable de s'y livrer ; trop imbu de préjugés pour corriger les abus ; trop sujet à de petites passions pour bien manier les grandes affaires ; profond dans quelques parties, mais n'ayant ni plan ni système pour le tout ; aimant la gloire, et se refusant aux vrais moyens d'en acquérir ; trop occupé de l'accessoire pour réussir dans le principal ; minutieux jusqu'à la puérilité ; faisant prendre à l'autorité des voies détournées ; aimable dans la société par son enjouement, habile dans les négociations par son éloquence, incapable des grandes entreprises par sa timidité ; fin, non de cette finesse qui naît de la certi-

tude du succès des moyens, mais de cette finesse qui ne trouve des ressources que dans ces moyens ; non de celle d'un ministre d'état, mais de celle d'un courtisan ; se soutenant par les mêmes voies qu'il s'étoit élevé ; dupe de ses amis, peu délicat sur le choix de ses confidens ; parlant avec esprit, écrivant sans génie ; trop méfiant pour être gouverné par un seul, trop borné pour ne l'être pas par plusieurs ; d'abord désintéressé, ensuite portant en France l'odieux népotisme de la cour de Rome ; n'ayant qu'un foible goût pour les arts, et que des notions superficielles sur le commerce et les finances ; en deux mots, homme aimable, ministre borné ; esprit indécis, cœur foible ; voilà le cardinal de Fleuri, trop estimé des étrangers pour mériter de l'être des François.

L'homme n'est jamais malheureux que par ennui.

Je retrancherois volontiers de mon existence tous les momens où je m'ennuie ; et en ce cas ma vie seroit abrégée des trois quarts et demi.

On dit que la vie est courte : si cela étoit, les jours seroient-ils si longs ?

Un siècle de vie sans ennui ne seroit qu'un moment : ce seroit la vie la plus courte et la plus heureuse.

Qu'est-ce que s'ennuyer ? S'apercevoir que l'on vit. Qu'est-ce qu'être heureux ? Ne pas s'apercevoir qu'on existe.

On peut flatter ceux qu'on méprise, parce qu'on peut les croire dupes : on ne flatte jamais ceux qu'on estime, parce que l'estime respecte, et que la flatterie se joue.

Les Romains dont on nous vante tant la sagesse, avoient une maxime singulière : Il ne faut au peuple, disoient-ils, que du pain et des jeux ; et en conséquence ils distribuoient *gratis* du blé à tous les pauvres, et leur donnoient de magnifiques spectacles : qu'en arrivat-il ? que le nombre des pauvres augmenta tous les jours, et que les terres restèrent en friche.

Il n'y a nul inconvénient, qu'un état se doive à lui-même, c'est la main gauche qui doit et qui rend à la droite. Mais il faut que la dette soit sûre, que le paiement soit exact, sans quoi la main droite se sèche.

Rien ne m'inspire plus de vénération pour un prince, que lorsque ses courtisans disent qu'il est avare, et que son peuple ne le dit pas.

Les sujets ne connoissent pas assez leurs princes ; les François n'auroient pas accusé d'avarice Louis XII, s'ils avoient su qu'il pleuroit dans son conseil, toutes les fois que la nécessité des temps ordonnoit la levée du plus léger impôt. Les courtisans lui donnèrent cette réputation dans le public, parce qu'il n'appauvrissoit pas son peuple pour les enrichir. Rien ne corrige plus un François que la honte et la crainte du ridicule : ils jugèrent donc à propos, pour corriger leur maître, de le jouer sur le théâtre de Paris. Tout Paris alla rire d'une qualité qui faisoit son bonheur. " J'aime mieux, dit Louis XII, que " mon avarice fasse rire mes sujets, que " si elle les faisoit pleurer."

Ce prince savoit bien que le roi le plus avare pour ses courtisans est toujours le plus généreux pour son peuple.

Un homme qui a du mérite, gagne infiniment à appartenir à une nation qui n'en a pas.

Cessez d'être surpris, que le commis vous laisse dans l'antichambre plus longtemps que le ministre ; l'orgueil remplit le vide.

La bassesse est souvent le principe de la grandeur. L'un parvient parce qu'il sait se courber, l'autre, parce qu'il sait mentir ; celui-ci parce qu'il se déshonore à propos ; celui-là parce qu'il trahit son ami : mais le moyen le plus sûr de monter aussi haut qu'Albéroni, c'est d'offrir comme lui des ragoûts de champignons au duc de Vendôme, et il y a partout des Vendômes.

Un état est perdu quand ce qu'on y appeloit devoir est appelé vertu.

L'amour de la patrie est éteint dès qu'il commence à devenir un objet de louange.

De deux héros celui qui estime le plus son rival est ordinairement le plus grand.

J'aime à entendre dire à Condé, dans un moment d'embarras : Que ne puis-je causer seulement deux heures avec l'ombre de M. de Turenne !

Tacite et Corneille sont les deux auteurs qui ont vu le plus loin dans les abîmes du cœur humain : il n'est peut-être point de maxime de politique qui leur ait échappé : ils ont tout démêlé, tout approfondi, tout deviné. Deux de leurs pages disent plus que tous les testamens de la Hoguette, de Richelieu, de Mazarin, de Colbert et de Louvois.

APPENDIX.

SYNONYMES FRANÇOIS.

§ 321. *Abhorrer, Détester.*

Ces deux mots ne sont guère d'usage qu'au présent, et marquent également des sentimens d'aversion, dont l'un est l'effet du goût naturel, ou du penchant du cœur, et l'autre est l'effet de la raison ou du jugement.

On *abhorre* ce qu'on ne peut souffrir, et tout ce qui est l'objet de l'antipathie. On *déteste* ce que l'on désapprouve et ce que l'on condamne.

Le malade *abhorre* les remèdes. Le malheureux *déteste* le jour de sa naissance.

Quelquefois on *abhorre* ce qu'il seroit avantageux d'aimer, et l'on *déteste* ce qu'on estimeroit, si on le connoissoit mieux.

Une âme bien placée *abhorre* tout ce qui est bassesse et lâcheté. Une personne vertueuse, *déteste* tout ce qui est crime et injustice.

Girard.

§ 322. *A Couvert, à l'Abri.*

A couvert, désigne quelque chose qui cache. *A l'abri,* quelque chose qui défend. Voilà pourquoi l'on dit, être *à couvert* du soleil, *à l'abri* du mauvais temps ; être *à couvert* des poursuites de ses créanciers, *à l'abri* des insultes de ses ennemis. On a beau s'enfoncer dans l'obscurité, rien ne met *à couvert* des poursuites de la méchanceté ; rien ne met *à l'abri* des traits de l'envie.

Le même.

§ 323. *Acteur, Comédien.*

Dans le sens propre, on nomme ainsi ceux qui jouent la comédie sur un théâtre ; mais, il n'est pas vrai, comme dit le P. Bouhours, que dans ce sens ces deux mots aient absolument la même signification.

Acteur est relatif au personnage que représente celui dont on parle ; *comédien* est relatif à sa profession. Des amis rassemblés, pour s'amuser entre eux, jouent sur un théâtre domestique, un drame dont ils se partagent les rôles, ils sont *acteurs,* puisqu'ils ont chacun un personnage à représenter ; mais ils ne sont pas *comédiens,* puisque ce n'est pour eux qu'un amusement momentané, et non pas une profession consacrée à l'amusement du public. Les jeunes gens qu'une institution un peu plus que gothique, fait monter sur les théâtres de collége, sont *acteurs,* et ne sont pas *comediens* ; mais quelques-uns, qui sans cela seroient peut-être devenus d'habiles avocats, de bons médecins, de pieux ecclésiastiques, sont devenus de mauvais *comédiens,* pour avoir été au collége de pitoyables *acteurs* encouragés par des applaudissemens imbéciles.

Dans le sens figuré, ces deux termes conservent encore la même distinction à beaucoup d'égards.

Acteur se dit de celui qui a part dans la conduite, dans l'exécution d'une affaire, dans une partie de jeu ou de plaisir ; *comédien,* de celui qui feint bien des passions, des sentimens qu'il n'a point, dont la conduite est dissimulée et artificieuse. Le premier terme se prend en bonne ou en mauvaise part, selon la nature de l'affaire où l'on est *acteur* ; le second ne se prend jamais qu'en mauvaise part, parce que la dissimulation qui fait le *comédien* est toujours une chose odieuse.

Le même.

§ 324. *Aimer, Chérir.*

Nous *aimons* généralement ce qui nous plaît, soit personnes, soit toutes les autres choses ; mais nous ne *chérissons* que les personnes, ou ce qui fait en quelque façon partie de la nôtre, comme nos idées, nos préjugés, même nos erreurs et nos illusions.

Chérir exprime plus d'attachement, de tendresse et d'attention. *Aimer* suppose plus de diversité dans la manière. L'un n'est pas l'objet de précepte ni de prohibition : l'autre est également ordonné et défendu par la loi, selon l'objet et le degré.

L'évangile commande d'*aimer* le prochain comme soi même, et défend d'aimer la créatnre plus que le créateur.

On dit des coquettes, qu'elles bornent leur satisfaction à être *aimées* ; et des dévotes, qu'elles *chérissent* leur directeur.

L'enfant *chéri* est souvent celui de la famille qui *aime* le moins son père et sa mère.

Le même.

§ 325. *Air, manières.*

L'*air* semble être né avec nous : il frappe à la première vue. Les *manières* viennent de l'éducation : elles se développent successivement dans le commerce de la vie.

Il y a à toutes choses un bon *air* qui est nécessaire pour plaire : ce sont les belles *manières* qui distinguent l'honnête homme.

L'*air* dit quelque chose de plus fin ; il prévient. Les *manières* disent quelque chose de plus solide, elles engagent. Tel qui déplaît d'abord par son *air*, plaît ensuite par ses *manières*.

On se donne un *air*. On affecte des *manières*.

Les *airs* de grandeur que nous nous donnons mal à propos, ne servent qu'à faire remarquer notre petitesse, dont on ne s'apercevroit peut-être pas sans cela. Les mêmes *manières* qui siéent, quand elles sont naturelles, rendent ridicules quand elles sont affectées.

Il est assez ordinaire de se laisser prévenir par l'*air* des personnes, ou en leur faveur, ou à leur désavantage : et c'est presque toujours les *manières* plutôt que les qualités essentielles qui font qu'on est goûté dans le monde, ou qu'on ne l'est pas.

L'*air* prévenant et les *manières* engageantes sont d'un plus grand secours auprès des dames, que le mérite du cœur et de l'esprit.

On dit composer son *air*, étudier ses *manières*.

Pour être bon courtisan, il faut savoir composer son *air* selon les différentes occurrences, et si bien étudier ses *manières*, qu'elles ne découvrent rien des véritables sentimens.

Le même.

§ 326. *Aise, Content, Ravi.*

Ils expriment la situation agréable de l'âme avec une sorte de gradation, où le premier, comme le plus foible, se fait ordinairement appuyer de quelque augmentatif. Cette gradation me paroît avoir sa cause dans le plus ou le moins d'intimité qu'ont avec l'âme des choses qui lui procurent de l'agrément.

Nous sommes bien *aises* des succès qui ne nous regardent qu'indirectement. L'accomplissement de nos propres désirs dans ce qui nous concerne personnellement, nous rend *contens*. La forte impression du plaisir fait que nous sommes *ravis*. Lorsqu'on est affecté de basse jalousie, on n'est jamais fort *aise* du bonheur d'autrui. Il ne suffit pas toujours pour être *content*, d'avoir obtenu ce qu'on souhaitoit ; il faut encore voir au-delà l'espérance d'un progrès flatteur. On est *ravi* dans un temps, de ce qui ne touche pas dans un autre.

Le même.

§ 327. *Ajustement, Parure.*

Ce qui appartient à l'habillement complet, quel qu'il soit, simple ou orné, est *ajustement*. Ce qu'on ajoute d'apparent et de superflu, est *parure*. L'un se règle par la décence et la mode ; l'autre, par l'éclat et la magnificence.

Un *ajustement* de goût est plus avantageux à la beauté, que de riches *parures*.

Il faut être propre et régulier dans son *ajustement*, sans y paroître trop attentif. L'amour et la *parure* font l'occupation du commun des femmes.

Le même.

§ 328. *Allures, Démarches.*

Les *allures* ont pour but quelque chose d'habituel ; et les *démarches* quelque chose d'accidentel.

On a des *allures* ; on fait des *démarches*. Celles-ci visent à quelques avantages, ou à quelque satisfaction qu'on veut se procurer : celles-là servent à conserver ou à cacher ses plaisirs.

Nous devons régler nos *allures* par la décence et la circonspection ; celles qu'on cache sont suspectes : c'est à l'intérêt et à la prudence à conduire nos *démarches* ; elles aboutissent plus souvent à l'utilité qu'au succès.

Le même.

§ 329. *Ane, Ignorant.*

On est *âne* par disposition d'esprit, et *ignorant* par défaut d'instruction. Le premier ne sait pas, parce qu'il ne peut apprendre ; et le second, parce qu'il n'a point appris.

L'*âne* a pu s'appliquer à l'étude, mais son travail a été inutile. L'*ignorant* ne s'est pas donné cette peine.

A quoi bon parler science devant des *ânes* ? leurs oreilles ne sont pas faites

pour ce langage. Ce n'est pas toujours inutilement qu'on en parle devant des *ignorans* ; ils peuvent profiter de ce qu'on dit.

L'*âneric* est un défaut qui vient de la nature du sujet ; et l'*ignorance* est un défaut que la paresse entretient. Celle-ci est moins pardonnable ; mais celle-là rend plus méprisable.

Les *ânes*, pour l'ordinaire, ne connoissent ni ne sentent pas même le mérite de la science ; les *ignorans* se le figurent quelquefois tout autre qu'il n'est.

Le même.

§ 330. *Apprendre, s'Instruire.*

Il semble qu'on *apprenne* d'un maître, en écoutant ses leçons ; et qu'on s'*instruise* par soi-même, en faisant des recherches.

Il faut plus de docilité pour *apprendre* ; et il y a beaucoup plus de peine à s'*instruire*

Quelquefois on *apprend* ce qu'on ne voudroit pas savoir ; mais on veut toujours savoir les choses dont on s'*instruit*.

On *apprend* les nouvelles publiques, par la voix de la renommée. On s'*instruit* de ce qui se passe dans le cabinet, par ses soins et par son attention à observer et à s'informer.

Qui sait écouter, sait *apprendre*. Qui sait faire parler, sait s'*instruire*.

Il arrive souvent qu'on oublie ce qu'on avoit *appris* ; mais il est rare d'oublier les choses dont on s'est donné la peine de s'*instruire*.

Celui qui *apprend* un art ou une science, est dans l'ordre des écoliers. Celui qui s'en *instruit*, a le mérite de maître.

Pour devenir habile, il faut commencer par *apprendre* de ceux qui savent ; et travailler à s'*instruire* soi-même comme si l'on n'avoit rien appris.

Le même.

§ 331. *Assez, Suffisamment.*

Ces deux mots regardent également la quantité : avec cette différence qu'*assez* a plus de rapport à la quantité qu'on veut avoir, et que *suffisamment* en a plus à la quantité qu'on veut employer.

L'avare n'en a jamais *assez* : il accumule et souhaite sans cesse. Le prodigue n'en a jamais *suffisamment* ; il veut toujours dépenser plus qu'il n'a.

On dit c'est *assez*, lorsqu'on n'en veut pas davantage ; et l'on dit, en voilà *suffisamment*, lorsqu'on en a précisément ce qu'il en faut pour l'usage qu'on en veut faire.

A l'égard des doses et de tout ce qui se consume, *assez* paroît marquer plus de quantité que *suffisamment* : car il semble que, quand il y en a *assez*, ce qui seroit de plus seroit de trop ; mais que, quand il y en a *suffisamment*, ce qui seroit de plus n'y seroit que l'abondance, sans y être de trop. On dit aussi d'une petite portion et d'un revenu médiocre, qu'on en a *suffisamment*, mais on ne dit guère qu'on en a *assez*.

Il se trouve dans la signification d'*assez* plus de généralité ; ce qui, lui donnant un service plus étendu, en rend l'usage plus commun : au lieu que *suffisamment* renferme dans son idée un rapport à l'emploi des choses, qui lui donnant un caractère plus particulier, en borne l'usage à un plus petit nombre d'occasions.

C'est *assez* d'une heure à table pour prendre *suffisamment* de nourriture ; mais ce n'est pas *assez* pour ceux qui en font leurs délices.

L'économe sait trouver *assez* où il y a peu. Le dissipateur n'en peut avoir *suffisamment* où il y en a même beaucoup.

Le même.

§ 332. *Attaché, Avare, Intéressé.*

Un homme *attaché* aime l'épargne et fuit la dépense. Un homme *avare* aime la possession, et ne fait aucun usage de ce qu'il a. Un homme *intéressé* aime le gain, et ne fait rien gratuitement.

L'*attaché* s'abstient de ce qui est cher. L'*avare* se prive de tout ce qui coûte. L'*intéressé* ne s'arrête guère à ce qui ne produit rien.

On manque quelquefois sa fortune pour être trop *attaché* ; comme on se ruine en faisant trop de dépense. Les *avares* ne savent ni donner ni dépenser, ils se laissent seulement extorquer par la nécessité ou par le besoin, ce qu'ils tirent de leur bourse. Il y a des personnes qui, pour être *intéressées*, n'en sont pas moins prodigues : elles donnent libéralement à leurs plaisirs, ce que l'avidité du gain leur fait acquérir.

Le même.

§ 333. *Attention, Exactitude, Vigilance.*

L'*attention* fait que rien n'échappe. L'*exactitude* empêche qu'on n'omette la moindre chose. La *vigilance* fait qu'on ne néglige rien.

Il faut de la présence d'esprit pour être *attentif*, de la mémoire pour être *exact*, et de l'action pour être *vigilant*.

Chez les Romains, un même homme étoit magistrat *attentif*, ambassadeur *exact*, et capitaine *vigilant*.

Un sage ministre a de l'*attention* à ne former, ou à n'adopter que des projets avantageux à l'état, de l'*exactitude* pour en prévenir tous les inconvéniens, et de la *vigilance* pour en procurer le succès.

L'auteur, pour bien écrire, doit être également *attentif* aux choses qu'il dit, et aux termes dont il se sert, afin qu'il y ait du vrai et du goût dans ses ouvrages. Le commissionnaire, pour bien exécuter, doit être *exact* dans le temps comme dans la manière de faire les choses ; afin que tout soit fait à propos, et comme on le souhaite. Le général d'armée doit être *vigilant* sur les marches des ennemis et sur les siennes, afin de profiter des avantages, et de ne pas manquer l'occasion.

Il est du devoir de tous les pasteurs, d'avoir de l'*attention* à procurer l'avantage spirituel de leurs troupeaux, de l'*exactitude* à les instruire des vérités salutaires de l'évangile, et de la *vigilance* pour les préserver du crime et de l'erreur. Mais malheureusement, il est de la pratique de quelques-uns, de n'être *attentifs* qu'à augmenter leur revenu temporel, et de n'être *exacts* qu'à se faire payer leurs dîmes ou leur honoraire, et de n'être *vigilans* que pour la conservation de leurs droits et de leurs prérogatives.

Nous devons avoir de l'*attention* à ce qu'on nous dit, de l'*exactitude* dans ce que nous promettons, et de la *vigilance* sur ce qui nous est confié.

L'homme sage est *attentif* à sa conduite, *exact* à ses devoirs, et *vigilant* sur ses intérêts.

Une femme coquette n'est *attentive* qu'à son miroir, *exacte* qu'à sa toilette, et *vigilante* que sur sa parure.

Le même.

§ 334. *Avant, Devant.*

L'un et l'autre de ces mots marquent également le premier ordre dans la situation ; mais *avant* est pour l'ordre du temps, et *devant* est pour l'ordre des places.

Nous venons après les personnes qui passent *avant* nous. Nous allons derrière celles qui passent *devant*.

Le plutôt arrivé se place *avant* les autres. Le plus considérble se met *devant* eux.

Il se propose dans l'école d'aussi ridicules questions sur ce qui a été *avant* le monde, qu'il se fait dans le cérémonial de risibles contestations sur le droit de se placer *devant* les autres.

Je crois qu'il n'y a qu'à se bien instruire de ce qui a été *avant* nous, pour n'être pas tout à fait ignorant sur ce qui doit arriver après. Qu'importe de marcher derrière ou *devant* les autres, pourvu qu'on marche à son aise et commodément ? La vanité de l'homme lui fait chercher de l'honneur dans des ancêtres qui ont existé *avant* lui ; tandis que son peu de mérite le fait travailler à l'avilissement de sa postérité. Son ambition lui rend incommode tout ce qui est placé *devant* lui ; et suspect tout ce qui le suit de très-près.

Le même.

§ 335. *Avoir, Posséder.*

Il n'est pas nécessaire de pouvoir disposer d'une chose, ni qu'elle soit actuellement entre nos mains, pour l'*avoir* ; il suffit qu'elle nous appartienne. Mais pour la *posséder*, il faut qu'elle soit en nos mains, et que nous ayons la liberté actuelle d'en disposer ou d'en jouir. Ainsi nous *avons* des revenus, quoique non payés, ou même saisis par des créanciers, et nous *possédons* des trésors.

On n'est pas toujours le maître de ce qu'on *a* ; on l'est de ce que l'on *possède*.

On *a* les bonnes grâces des personnes à qui l'on plaît. On *possède* l'esprit de celles que l'on gouverne absolument.

Il n'est pas possible, quelque modéré qu'on soit, de n'*avoir* pas quelquefois en sa vie des emportemens ; mais quand on est sage, on sait se *posséder* dans sa colère.

Un mari *a* de cruelles inquiétudes, lorsque le démon de la jalousie le *possède*.

Un avare peut *avoir* des richesses dans ses coffres, mais il n'en est pas le maître; ce sont elles qui *possèdent* et son cœur et son esprit.

Nous n'*avons* souvent les choses qu'à demi : nous partageons avec d'autres. Nous ne les *possédons* que lorsqu'elles sont entièrement à nous, et que nous en sommes les seuls maîtres. Un amant *a* le cœur d'une dame, lorsqu'il en est aimé. Il le *possède* lorsqu'elle n'aime que lui. En fait de science et de talent, il suffit, pour les *avoir*, d'y être médiocrement habile ; pour les *posséder*, il faut y exceller.

Le même.

§ 336. *Bataille, Combat.*

La *bataille* est une action plus générale, et ordinairement précédée de quelque préparation. Le *combat* semble être une action plus particulière, et souvent imprévue. Ainsi les actions qui se sont passées à Cannes, entre les Carthaginois et les Romains, à Pharsale, entre César et Pompée, sont des *batailles*. Mais l'action où les Horaces et les Curiaces décidèrent du sort de Rome et d'Albe, celle du passage du Rhin, la défaite d'un convoi ou d'un parti, sont des *combats*.

La *bataille* d'Almanza fut une action décisive entre Philippe de France et Charles d'Autriche dans la concurrence au trône d'Espagne. Le *combat* de Crémone fit voir quelque chose d'asssez rare ; la valeur du soldat à l'épreuve de la surprise, les ennemis introduits au milieu d'une place, en enlevèrent le commandant sans pouvoir s'en rendre maîtres, et des troupes se conduire sans chef contre le plus habile de tous les capitaines.

Le mot de *combat* a plus de rapport à l'action même de se battre que n'en a le mot de *bataille* ; mais celui-ci a des grâces particulières, lorsqu'il n'est question que de dénommer l'action. C'est pourquoi l'on ne parleroit pas mal en disant, qu'à la *bataille* de Fleurus, le *combat* fut opiniâtre et fort chaud.

Les *batailles* se donnent, et seulement entre des armées d'hommes ; on les gagne, ou on les perd. Les *combats* se donnent entre les hommes, et se font entre toutes les autres choses qui cherchent, ou à se détruire, ou à se surmonter ; on en sort victorieux, ou l'on y est vaincu.

Le même.

§ 337. *But, Vues, Dessein.*

Le *but* est plus fixe ; c'est où on veut aller ; on suit les routes qu'on croit y aboutir, et l'on fait ses efforts pour y arriver. Les *vues* sont plus vagues ; c'est ce qu'on veut procurer ; on prend les mesures qu'on juge y être utiles, et l'on tâche de réussir. Le *dessein* est plus ferme ; c'est ce qu'on veut exécuter ; on met en œuvre les moyens qui paroissent y être propres, et on travaille à en venir à bout.

Le véritable chrétien n'a d'autre *but* que le ciel, d'autre *vue* que de plaire à Dieu, ni d'autre *dessein* que de faire son salut.

On se propose un *but*. On a des *vues*. On forme un *dessein*.

La raison défend de se proposer un *but* où il n'est pas possible d'atteindre, d'avoir des *vues* chimériques. et de former des *desseins* qu'on ne sauroit exécuter.

Le même.

§ 338. *Cacher, Dissimuler, Déguiser.*

On *cache* par un profond secret ce qu'on ne veut pas manifester. On *dissimule* par une conduite réservée ce qu'on ne veut pas faire apercevoir. On *déguise* par des apparences contraires ce qu'on veut dérober à la pénétration d'autrui.

Il y a du soin et de l'attention à *cacher* ; de l'art et de l'habileté à *dissimuler* ; du travail et de la ruse à *déguiser*.

L'homme *caché* veille sur lui-même, pour ne se point trahir par indiscrétion. Le *dissimulé* veille sur les autres, pour ne les pas mettre à portée de le connoître. Le *déguisé* se montre autre qu'il n'est, pour donner le change.

Si l'on veut réussir dans les affaires d'intérêt et de politique, il faut toujours *cacher* ses desseins, les *dissimuler* souvent, et les *déguiser* quelquefois : pour les affaires de cœur, elles se traitent avec plus de franchise, du moins de la part des hommes.

Il suffit d'être *caché* pour les gens qui ne voient que lorsqu'on les éclaire : il faut être *dissimulé* pour ceux qui voient sans le secours d'un flambeau : mais il est nécessaire d'être parfaitement *déguisé* pour ceux qui, non contens de

percer les ténèbres qu'on leur oppose, discutent la lumière dont on voudroit les éblouir.

Quand on n'a pas la force de se corriger de ses vices, on doit du moins avoir la sagesse de les *cacher*. La maxime de Louis XI, qui disoit que, pour savoir régner, il falloit savoir *dissimuler*, est vraie à tous égards, jusque dans le gouvernement domestique. Lorsque la nécessité des circonstances et la nature des affaires engagent à *déguiser*, c'est politique ; mais lorsque le goût de manége et la tournure d'esprit y déterminent, c'est fourberie.

Le même.

§ 339. *C'est pourquoi, Ainsi.*

C'est pourquoi, renferme dans sa signification particulière un rapport de cause et d'effet. *Ainsi* ne renferme qu'un rapport de prémisse et de conséquence. Le premier est plus propre à marquer la suite d'un événement ou d'un fait, et le second à faire entendre la conclusion d'un raisonnement.

Les femmes, pour l'ordinaire, sont changeantes ; *c'est pourquoi* les hommes deviennent inconstans à leur égard. Les Orientaux les enferment et nous leur donnons une entière liberté, *ainsi* nous paroissons avoir pour elles plus d'estime.

Le même.

§ 340. *Clarté, Perspicuité.*

Ce sont deux qualités qui contribuent également à rendre un discours intelligible ; mais chacune a son caractère propre.

La *clarté* tient aux choses mêmes que l'on traite ; elle naît de la distinction des idées. La *perspicuité* dépend de la manière dont on s'exprime ; elle naît des bonnes qualités du style.

Considérez votre objet sur toutes les faces ; écartez-en les nuages, l'obscurité ; séparez-le de tous les autres objets qui l'environnent, qui lui ressemblent, qui lui sont analogues ; examinez-en toutes les parties, toutes les relations ; considérez-le sans préventions, sans préjugés ; alors vous serez en état d'en parler avec *clarté :*

Ce que l'on conçoit bien s'énonce *clairement*. Boil.

Si vous parlez votre langue dans toute sa pureté, si vous recherchez la propriété des termes, si vous mettez de la netteté dans vos constructions, si vous savez rendre vos tours pittoresques, soyez sûr que votre expression aura cette *perspicuité* désirable, que Quintilien regarde comme la première et la plus importante qualité du discours.

La *clarté* est ennemie du phébus et du galimatias ; la *perspicuité* écarte les tours amphibologiques, les expressions louches, les phrases équivoques.

Le même.

§ 341. *Condition, Etat.*

La *condition* a plus de rapport au rang qu'on tient dans les divers ordres qui forment l'économie de la république. L'*état* en a davantage à l'occupation ou au genre de vie dont on fait profession.

Les richesses nous font aisément oublier le degré de notre *condition*, et nous détournent quelquefois des devoirs de notre *état*.

Il est difficile de décider sur la différence des *conditions*, et d'accorder là-dessus les prétentions des divers *états* ; il y a beaucoup de gens qui n'en jugent que par le brillant de la dépense.

Quelques personnes font valoir leur *condition* faute de bien connoître le juste mérite de leur *état*.

Le même.

§ 342. *Conte, Fable, Roman.*

Un *conte* est une aventure feinte et narrée par un auteur connu. Une *fable* est une aventure fausse divulguée dans le public, et dont on ignore l'origine. Un *roman* est un composé et une suite de plusieurs aventures supposées.

Le mot de *conte* est plus propre lorsqu'il n'est question que d'une aventure de la vie privée ; on dit le *Conte* de la Matrone d'Ephèse. Le mot de *fable* convient mieux lorsqu'il s'agit d'un événement qui regarde la vie publique ; on dit la *Fable* de la Papesse Jeanne. Le mot de *roman* est à sa place lorsque la description d'une vie illustre ou extraordinaire fait le sujet de la fiction ; on dit le *Roman* de Cléoparte.

Les *contes* doivent être bien narrés, les *fables* bien inventées, et les *romans* bien suivis.

Les bons *contes* divertissent les honnêtes gens, ils se plaisent à les entendre.

Les *fables* amusent le peuple, il en fait des articles de foi. Les *romans* gâtent le goût des jeunes personnes ; elles en préfèrent le merveilleux outré au naturel simple de la vérité.

Le même.

§ 343. *Contre, Malgré.*

On agit *contre* la volonté ou *contre* la règle, et *malgré* les oppositions.

L'homme de bien ne fait rien *contre* sa conscience. Le scélérat commet le crime *malgré* la punition qui y est attachée.

Les valets parlent souvent *contre* les intentions de leurs maîtres, et *malgré* leurs défenses.

La témérité fait entreprendre *contre* les apparences du succès ; et la fermeté fait poursuivre l'entreprise *malgré* les obstacles qu'on y rencontre.

Il est plus aisé de décider *contre* l'avis et le conseil d'un sage ami, que d'exécuter *malgré* la force et la résistance d'un puissant ennemi.

La vérité doit toujours être soutenue *contre* les raisonnemens de faux-savans, et *malgré* la persécution des faux zélés.

Le même.

§ 344. *Couleur, Coloris.*

La *couleur* est ce qui distingue les traits et forme l'image visible des objets par ses variétés. Le *coloris* est l'effet particulier qui résulte de la qualité et de la force de la *couleur* par rapport à l'éclat, indépendamment de la force et du dessin. La première a ses différences objectives, divisées par espèces et ensuite par nuances. Le second n'a que des différences qualificatives, divisées par degrés de beauté ou de laideur.

Le bleu, le blanc, le rouge sont différentes espèces de *couleur :* le pâle, le clair, le foncé sont des nuances : mais rien de tout cela n'est le *coloris ;* parce qu'il est le tout ensemble, pris en général, dans son union, par une sensation abstraite et distinguée de la sensation propre et essentielle des *couleurs.*

Certains mouvemens de cœur répandent un *coloris* charmant sur le visage des dames, et même de celles qui sont le moins bien partagées en *couleur.*

Les tableaux du Titien excellent par la beauté du *coloris ;* et l'on dit qu'ils en sont redevables à l'art particulier que ce peintre avoit de préparer et d'employer les *couleurs.*

Le même.

§ 345. *Dans l'Idée, Dans la Tête.*

On a *dans l'idée* ce qu'on pense, on le croit. On a *dans la tête* ce qu'on veut, on y travaille.

Nos imaginations sont *dans l'idée,* et nos desseins *dans la tête.*

Les courtisans se mettent aisément *dans l'idée* que le prince doit faire leur fortune : mais il en est peu qui se mettent *dans la tête* de le mériter par des services marqués au coin de la vertu.

Le philosophe curieux, au défaut du vrai où il ne peut pénétrer, se forme *dans l'idée* un système du moins vraisemblable sur la nature, l'économie et la durée de l'univers. Le politique ambitieux, incapable de goûter le repos, ne cesse d'avoir *dans la tête* des projets d'agrandissement et d'élévation.

Le même.

§ 346. *Eclairé, Clairvoyant.*

L'homme *éclairé* ne se trompe pas ; il sait. Le *clairvoyant* ne se laisse pas tromper, il distingue.

L'étude rend *éclairé.* L'esprit rend *clairvoyant.*

Un juge *éclairé* connoît la justice d'une cause ; il est instruit de la loi qui la favorise, ou qui la condamne. Un juge *clairvoyant* pénètre les circonstances et la nature d'une cause ; il est d'abord au fait, et voit de quoi il est question.

Le même.

§ 347. *Eclat, Brillant, Lustre.*

L'*éclat* enchérit sur le *brillant,* et celui-ci sur le *lustre.* De sorte que c'est avec raison qu'on a critiqué l'expression d'un auteur qui a défini le JE NE SAIS QUOI, le *lustre* du *brillant,* et qu'on a remarqué qu'il auroit également bien dit le *brillant* du *lustre ;* il auroit même mieux dit, s'il pouvoit y avoir du mieux dans ce qui est absolument mauvais. Mais ces mots ne sont pas faits pour être sous le régime l'un de l'autre, on ne dit pas l'*éclat* du *brillant,* ni le *brillant* du *lustre ;* encore moins le *lustre* du *brillant,* et le *brillant* de l'*éclat.* Il faut opter pour l'un des trois, selon le goût ou la force de ce

qu'on veut exprimer ; ou si l'on veut les appliquer tous au même sujet, il faut que ce soit sans régime et par forme de gradation ; en disant, par exemple d'une étoffe, qu'elle a du *lustre*, du *brillant*, et même de l'*éclat*.

Les couleurs vives ont plus d'*éclat* que les couleurs pâles. Les couleurs claires ont plus de *brillant* que les couleurs brunes. Les couleurs récentes ont plus de *lustre* que les couleurs usées.

Il semble que l'*éclat* tienne du feu ; que le *brillant* tienne de la lumière ; et que le *lustre* tienne du poli.

On ne se sert guère du mot de *lustre* que dans le sens littéral, pour ce qui tombe sous la vue ; mais on emploie quelquefois celui d'*éclat*, et encore plus souvent celui de *brillant* dans le sens figuré, pour les discours et les ouvrages de l'esprit. Etant considérés dans ce sens, il me paroît que c'est par la vérité, la force, et la nouveauté des pensées, qu'un discours a de l'*éclat* ; qu'il a du *brillant* par le tour et la délicatetse de l'expression ; et que c'est par le choix des mots, la convenance des termes, et l'arrangement de la phrase, qu'on donne du *lustre* à ce qu'on dit.

Le même.

§ 348. *Elégance, Eloquence.*

Je crois que l'*élégance* consiste à donner à la pensée un tour noble et poli, et à la rendre, par des expressions châtiées, coulante et gracieuse à l'oreille : que ce qui fait l'*éloquence* est un tour vif et persuasif, rendu par des expressions hardies, brillantes et figurées, sans cesser d'être justes et naturelles.

L'*élégance* s'applique plus à la beauté des mots et à l'arrangement de la phrase. L'*éloquence* s'attache plus à la force des termes et à l'ordre des idées. La première contente de plaire, ne cherche que les grâces et l'élocution : la seconde, voulant persuader, met du véhément et du sublime dans le discours. L'une fait les beaux parleurs ; et l'autre les grands orateurs.

Le même.

§ 349. *En, Dans.*

Lorsqu'il s'agit du lieu, *dans* a un sens précis et défini qui fait entendre qu'une chose contient ou renferme l'autre, et marque un rapport du dedans au dehors: on est *dans* la chambre, *dans* la maison, *dans* la ville, *dans* le royaume, quand on n'en est pas sorti, ou qu'on y est rentré. *En* a un sens vague et indéfini, qui indique seulement en général où l'on est, et marque un rapport du lieu où l'on se trouve à un autre où l'on pourroit être : on est *en* ville lorsqu'on n'est pas à sa maison ; *en* campagne ou *en* province, quand on a quitté Paris. On met *en* prison, et l'on met *dans* les cachots.

Lorsqu'il est question du temps, *dans* marque plus particulièrement celui où l'on exécute les choses, et *en* marque plus proprement celui qu'on emploie à les exécuter. La mort arrive *dans* le moment qu'on y pense le moins, et l'on passe *en* un instant de ce monde à l'autre.

Lorsque ces mots sont employés pour indiquer l'état ou la qualification, *dans* est ordinairement d'usage pour le sens particularisé, et *en* pour le sens général. Ainsi l'on dit, vivre *dans* une entière liberté, être *dans* une fureur extrême, tomber *dans* une profonde léthargie ; mais on dit, vivre *en* liberté, être *en* fureur, tomber *en* léthargie.

Le même.

§ 350. *Envier, avoir Envie.*

Nous *envions* aux autres ce qu'ils possèdent ; nous voudrions le leur ravir. Nous *avons envie* pour nous de ce qui n'est pas en notre possession ; nous voudrions l'avoir. Le premier est un mouvement de jalousie ou de vanité : le second l'est de cupidité ou de volupté.

Les subalternes *envient* l'autorité des supérieurs. Les enfans *ont envie* de tout ce qu'ils voient.

Il me paroît qu'on se sert plus à propos d'*envier* pour les avantages personnels et généraux ; mais qu'*avoir envie* va mieux pour les choses particulières et détachées de la personne. Ainsi l'on dit *envier* le bonheur de quelqu'un, et *avoir envie* d'un mets.

Le même.

§ 351. *Equivoque, Ambiguité, Double Sens.*

L'*équivoque* a deux sens : l'un naturel qui paroît être celui qu'on veut faire entendre, et qui est effectivement entendu de ceux qui écoutent ; l'autre détourné, qui n'est entendu que de la personne qui

parle, et qu'on ne soupçonne pas même pouvoir être celui qu'elle a intention de faire entendre. L'*ambiguité* a un sens général susceptible de diverses interprétations ; ce qui fait qu'on a peine à démêler la pensée de l'auteur, et qu'il est même quelquefois impossible de la pénétrer au juste. Le *double sens* a deux significations naturelles et convenables : par l'une, il se présente littéralement pour être compris de tout le monde ; et par l'autre, il fait une fine allusion pour n'être entendu que de certaines personnes.

Ces trois façons de parler sont dans l'occasion des subterfuges adroits pour cacher sa véritable pensée. Mais on se sert de l'*équivoque*, pour tromper ; de l'*ambiguité*, pour ne pas trop instruire ; et du *double sens*, pour instruire avec précaution.

Il est bas et indigne d'un honnête homme d'user d'*équivoque* : il n'y a que la subtilité d'une éducation scolastique, qui puisse persuader qu'elle soit un moyen de sauver du naufrage sa sincérité ; car dans le monde elle n'empêche pas de passer pour menteur, ou pour malhonnête homme, et elle y donne de plus un ridicule d'esprit très-méprisable. L'*ambiguité* est peut-être plus souvent l'effet d'une confusion d'idées, que d'un dessein prémédité de ne point éclairer ceux qui écoutent ; on ne doit en faire usage que dans les occasions où il est dangereux de trop instruire. Le *double sens* est d'un esprit fin : la malignité et la politesse en ont introduit l'usage ; il faudroit seulement que ce ne fût jamais aux dépens de la réputation du prochain.

Le même.

§ 352. *Façons, Manières.*

Il me semble que *façons* exprime plus quelque chose d'affecté, qui tient de l'étude ou de la minauderie ; et que *manières* exprime quelque chose de plus naturel, qui tient du caractère et de l'éducation.

Beaucoup d'hommes ont aujourd'hui, comme les femmes, de petites *façons*, pour se donner des grâces : et quelques femmes ont pris les *manières* libres des hommes pour se distinguer de leur sexe : cet échange n'est pas à l'avantage des premiers.

Les *manières* de la cour deviennent *façons* dans la province.

Le même.

§ 353. *Faim, Appétit.*

La *faim* n'a rapport qu'au besoin précisément, soit qu'il vienne d'une trop longue abstinence, ou qu'il naisse de la voracité naturelle de l'animal. L'*appétit* a plus de rapport au goût ; il a sa cause dans la disposition qu'ont les organes à trouver du plaisir à manger, joint à une grande capacité d'estomac.

La première est plus pressante ; mais elle se contente quelquefois de peu de nourriture. Le second attend plus patiemment ; mais il exige, pour se satisfaire, quantité d'alimens.

Tout mets apaise la *faim* ; aucun ne l'excite. L'*appétit* est plus délicat ; tout mets ne le satisfait pas, et il est souvent irrité par les ragoûts.

Lorsque le peuple meurt de faim, ce n'est jamais la faute de la providence ; c'est toujours la faute de la police. Il est également dangereux pour la santé de souffrir trop long-temps la *faim* et d'éteindre l'*appétit* par trop de bonne chère.

Le même.

§ 354. *Famille, Maison.*

Famille est plus de bourgeoisie. *Maison* est plus de qualité.

On dit, en parlant de la naissance, être d'honnête *famille* et de bonne *maison*. On dit aussi *maison* royale et *famille* souveraine.

Les *familles* se font remarquer par les alliances, par une façon de vivre polie, par des manières distinguées de celles du bas peuple, et par des mœurs cultivées qui passent de père en fils. Les *maisons* se forment par les titres, par les hautes dignités dont elles sont illustrées, et par les grands emplois continués aux parens du même nom. *Le même.*

§ 355. *Fanée, Flétrie.*

Ces deux mots diffèrent entre eux du plus au moins ; le second enchérit au-dessus du premier. Une fleur qui n'est que *fanée* peut quelquefois reprendre son éclat ; mais une fleur *flétrie* n'y revient plus.

La beauté, comme la fleur, se *fane* par la longueur du temps, et peut se *flétrir* promptement par accident.

Le même.

§ 356. *Fin, Délicat.*

Il suffit d'avoir assez d'esprit pour concevoir ce qui est *fin*; mais il faut encore du goût pour entendre ce qui est *délicat*. Le premier est au-dessus de la portée de bien des gens; et le second trouve peu de personnes qui soient à la sienne.

Un discours *fin* est quelquefois utilement répété à qui ne l'a pas d'abord entendu; mais qui ne sent pas le *délicat* du premier coup, ne le sentira jamais. On peut saisir l'un, et il faut saisir l'autre.

Fin est d'un usage plus étendu; on s'en sert également pour les traits de malignité comme pour ceux de bonté. *Délicat* est d'un service comme d'un mérite plus rare; il ne sied pas aux traits malins, et il figure avec grâce en fait de choses flatteuses. Ainsi l'on dit une satire *fine*, une louange *délicate*.

Le même.

§ 357. *Garder, Retenir.*

On *garde* ce qu'on ne veut pas donner. On *retient* ce qu'on ne veut pas rendre.

Nous *gardons* notre bien; nous *retenons* celui des autres.

L'avare *garde* ses trésors: le débiteur *retient* l'argent de son créancier.

L'honnête homme a de la peine à *garder* ce qu'il possède, lorsque le fripon est autorisé à *retenir* ce qu'il a pris.

Le même.

§ 358. *Gloire, Honneur.*

La *gloire* dit quelque chose de plus éclatant que l'*honneur*. Celle-là fait qu'on entreprend, de son propre mouvement et sans y être obligé, les choses les plus difficiles. Celui-ci fait qu'on exécute, sans répugnance et de bonne grâce, tout ce que le devoir le plus rigoureux peut exiger.

L'homme peut être indifférent pour la *gloire*; mais il ne lui est pas permis de l'être pour l'*honneur*.

Le désir d'acquérir de la *gloire* pousse quelquefois le courage du soldat jusqu'à la témérité; et les sentimens d'*honneur* le retiennent souvent dans le devoir, malgré les mouvemens de la crainte.

Il est assez d'usage, dans le discours, de mettre l'intérêt en antithèse avec la *gloire*, et le goût avec l'*honneur*. Ainsi l'on dit qu'un auteur, qui travaille pour la *gloire*, s'attache plus à perfectionner ses ouvrages, que celui qui travaille pour l'intérêt; et que, quand un avare fait de la dépense, c'est plus par *honneur* que par goût.

Le même.

§ 359. *Grâces, Agrémens.*

Les *grâces* naissent d'une politesse naturelle, accompagnée d'une noble liberté: c'est un vernis qu'on répand dans le discours, dans les actions, dans le maintien, et qui fait qu'on plaît jusque dans les moindres choses. Les *agrémens* viennent d'un assemblage de traits que l'humeur et l'esprit animent; ils l'emportent souvent sur ce qui est plus régulièrement beau.

Il semble que le corps soit plus susceptible de *grâces*; et l'esprit d'*agrémens*. L'on dit d'une personne, qu'elle marche, danse, chante avec *grâce*; et que sa conversation est pleine d'*agrémens*.

Que peut désirer un homme dans une dame, que de trouver, au-delà d'un extérieur formé de *grâces* et d'*agrémens*, un intérieur composé de ce qu'il y a de plus solide dans l'esprit, et de plus délicat dans les sentimens: il en est de ce caractère.

Le même.

§ 360. *Gracieux, Agréable.*

L'air et les manières rendent *gracieux*. L'esprit et l'humeur rendent *agréable*.

On aime la rencontre d'un homme *gracieux*; il plaît. On recherche la compagnie d'un homme *agréable*; il amuse.

Les personnes polies sont toujours *gracieuses*; et les personnes enjouées sont ordinairement *agréables*.

Ce n'est pas assez pour la société, d'être d'un abord *gracieux* et d'un commerce *agréable*; il faut encore avoir le cœur droit et la bouche sincère.

Qu'il est difficile de ne se pas attacher où l'on trouve toujours, à la suite d'une réception *gracieuse*, une conversation *agréable*.

Il me semble que c'est plus par les manières que par l'air, que les hommes sont *gracieux* : et que les femmes le sont plutôt par leur air que par leurs manières, quoiqu'elles puissent l'être par celles-ci ; car il s'en trouve qui, avec l'air *gracieux*, ont les manières rebutantes. Il me paroît aussi que ce qui contribue le plus à rendre l'homme *agréable*, est un esprit vif et délié, et que ce qui y a le plus de part à l'égard de la femme, est une humeur égale et enjouée.

Lorsque ces mots sont employés dans un autre sens, que pour marquer des qualités personnelles, alors celui de *gracieux* exprime proprement quelque chose qui flatte les sens ou l'amour-propre ; et celui d'*agréable*, quelque chose qui convient au goût et à l'esprit.

Il est *gracieux* d'avoir toujours de beaux objets devant soi, et d'être bien reçu partout. Rien n'est plus *agréable* à un bon esprit que la bonne compagnie.

Il est quelquefois dangereux d'approcher de ce qui est *gracieux* à voir ; et il peut arriver que ce qui est très-*agréable* soit très-nuisible.

Le même.

§ 361. *Habile, Savant, Docte.*

Les connoissances qui se réduisent à la pratique, rendent *habile*. Celles qui ne demandent que de la spéculation, font le *savant*. Celles qui remplissent la mémoire font l'homme *docte*.

On dit du prédicateur et de l'avocat, qu'ils sont *habiles* ; du philosophe et du mathématicien, qu'ils sont *savans* ; et de l'historien et du jurisconsulte, qu'ils sont *doctes*.

L'*habile* semble plus entendu ; le *savant* plus profond ; et le *docte* plus universel.

Nous devenons *habiles* par l'expérience ; *savans* par la méditation ; *doctes* par la lecture.

Le même.

§ 362. *On ne sauroit, on ne peut.*

On ne sauroit paroît plus propre pour marquer l'impuissance où l'on est de faire une chose. *On ne peut*, semble marquer plus précisément et avec plus d'énergie l'impossibilité de la chose en elle-même. C'est peut-être par cette raison que la particule *pas*, qui fortifie la négation, ne se joint jamais avec la première de ces expressions, et qu'elle accompagne souvent l'autre avec grâce,

Ce qu'*on ne sauroit* faire est trop difficile. Ce qu'*on ne peut* pas faire est impossible.

On ne sauroit bien servir deux maîtres. *On ne peut* pas obéir en même temps à deux ordres opposés.

On *ne sauroit* aimer une personne dont on a lieu de se plaindre. *On ne peut* pas en aimer une pour qui la nature nous a donné de l'aversion.

Un esprit vif *ne sauroit* s'appliquer à de longs ouvrages. Un esprit grossier *ne peut* pas en faire de délicats.

Le même.

§ 363. *Paresse, Fainéantise.*

La *paresse* est un moindre vice que la *fainéantise* : celle-là semble avoir sa source dans le tempérament ; et celle-ci dans le caractère de l'âme. La première s'applique à l'action de l'esprit comme à celle du corps : la seconde ne convient qu'à cette dernière sorte d'action.

Le *paresseux* craint la peine et la fatigue ; il est lent dans ses opérations, et fait traîner l'ouvrage. Le *fainéant* aime à être désœuvré, hait l'occupation et fuit le travail.

Le même.

§ 364. *Penser, songer, rêver.*

On *pense* tranquillement et avec ordre, pour connoître son objet. On *songe* avec plus d'inquiétude, et sans suite, pour parvenir à ce qu'on souhaite. On *rêve* d'une manière abstraite et profonde, pour s'occuper agréablement.

La philosophie *pense* à l'arrangement de son système. L'homme embarrassé d'affaires *songe* aux expédiens pour en sortir. L'amant solitaire *rêve* à ses amours. Le plaisir de *rêver* est peut-être le plus doux, mais le moins utile et le moins raisonnable de tous.

Le même.

§ 365. *Satisfait, Content.*

On est *satisfait* quand on a obtenu ce que l'on souhaitoit. On est *content* lorsqu'on ne souhaite plus.

Il arrive souvent qu'après s'être *satisfait*, on n'en est pas plus *content*.

La possession doit toujours nous rendre *satisfaits* ; mais il n'y a que le goût de ce que nous possédons, qui puisse nous rendre *contens*.

Le même.

§ 366. *Vrai, Véritable.*

Vrai, marque précisément la vérité objective ; c'est-à-dire qu'il tombe directement sur la réalité de la chose, il signifie qu'elle est telle qu'on la dit. *Véritable* désigne proprement la vérité expressive, c'est-à-dire qu'il se rapporte principalement à l'exposition de la chose, et il signifie qu'on la dit telle qu'elle est. Ainsi le premier de ces mots aura une grâce particulière, lorsque dans l'emploi on portera d'abord son point de vue sur le sujet en lui-même ; et le second conviendra mieux, lorsqu'on portera ce point de vue sur le discours. Cette différence est extrêmement métaphysique, et j'avoue qu'il faut des yeux fins pour l'apercevoir ; mais elle n'en subsiste pas moins, et d'ailleurs on ne doit pas exiger de moi des différences marquées, où l'usage n'en a mis que de très-délicates : peut-être que l'exemple suivant donnera du jour à ce que je viens d'expliquer, et qu'on sentira mieux cette distinction dans l'application que dans la définition

Quelques auteurs, même protestans, soutiennent qu'il n'est pas *vrai* qu'il y ait eu une papesse JEANNE, et que l'histoire qu'on en a faite n'est pas *véritable*.

Le même.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE QUATRIÈME.

Mœurs des Peuples, Caractères, Scènes Dramatiques, Lettres, Anecdotes, Pensées.

N. B. Tous les articles précédés d'un astérisque ne sont pas dans la première édition.

Sections.		Auteurs.	Pag.
1	*CARACTERE des Peuples	*Voltaire*	1
2	*Peuples de l'Orient	——	2
3	*Anciens Ethiopiens	*Bossuet*	2
4	*Anciens Egyptiens	——	3
5	*Continuation du même sujet	——	6
6	*Assyriens, Mèdes et Perses	——	7
7	*Continuation du même sujet	——	8
8	*Grecs	——	10
9	*Romains	——	12
10 11 12	*Continuation du même sujet	——	15
13	*Tartares	*Voltaire*	19
14	*Chinois	——	19
15	*Indiens	——	20
16	*Grecs et Romains comparés avec l'Europe moderne	——	22
17	*Mœurs successives des anciens Gaulois et des François	——	23
18	*Mœurs actuelles des François	——	24
19	*Caractère des François	*Duclos*	26
20	*Caractère des nations modernes	*Châteaubriant*	26
21	*Mœurs que contracteroit à la longue une nation sous un gouvernement mixte	*Montesquieu*	26

CARACTERES DIVERS.

22	*1. Le Fantasque	*Fénélon*	31
23	2. Le Fat	*Desmahis*	32
24	3. Le Flatteur	*Laffitau*	33
25	*4e Caractère	*Labruyère*	33
26	*5e——	——	33
27	*6e——	——	34
28	*7e——	——	34
29	*8e——	——	34
30	*9e——	——	35
31	*10e——	——	35
32	*11e——	——	36
33	*12e——	——	36
34	*13e——	——	37
35	*14e——	——	37
36	*15e——	——	38
37	*16e Le nouveau riche	——	38
38	*17e Caractère	——	39
39	*18e——	——	39
40	*19e Le riche	*Labruyère*	39
41	20e Le pauvre	——	40
42	*21e Caractère	——	40
43	*22e——	——	40
44	*23e——	——	41
45	*24e——	——	41
46	*25e——	——	42
47	*26e——	——	42
48	*27e——	——	43
49	*28e——	——	43
50	*29e——	——	44
51	*30e——	——	45
52	*31e——	——	45
53	*32e——	——	45
54	*33e——	——	46
55	*34e——	——	46
56	*35e Le curieux en fleurs, en fruits, etc.	——	46
57	*36e Le petit-maître	——	48

SCENES DRAMATIQUES.

58	*Scène des Précieuses Ridicules	*Molière*	48
59	Autre scène des mêmes	——	50
60	*Scène de la Critique de l'Ecole des Femmes	——	53
61	Scène du Mariage Forcé	——	54
62	Autre scène du même	——	56
63	Scène du Festin de Pierre	——	58
64	Scène de l'Amour Médecin	——	60
65	Scène du Médecin malgré lui	——	61
66	*Scène du Sicilien	——	62
67	Scène de Georges Dandin	——	63
68	Scène de l'Avare	——	65
69	Autre scène de l'Avare	——	66
70	Autre scène de l'Avare	——	69
71	Autre scène de l'Avare	——	72
72	Autre scène de l'Avare	——	74
73	*Scène de M. de Pourceaugnac	——	74
74	Scène du Bourgeois Gentilhomme	——	76
75	Autre scène du même	——	78
76	Autre scène du même	——	80
77	Autre Scène du même	——	82
78	Scène des Fourberies de Scapin	——	84

Sections.		Auteurs.	Pag.
79	Autre scène des Fourberies de Scapin	*Molière*	86
80	*Autre scène des mêmes	——	88
81	*Scène de la comtesse d'Escarbagnas	——	92
82	*Scène du Malade Imaginaire	——	92
83	*Autre scène du même	——	94
84	*Autre scène du même	——	95
85	Scène de l'Avocat Patelin	*Palaprat*	98
86	Scène du Grondeur	*Brueys* et *Palaprat*	100
87	Scène du Port de Mer	——	102

DIALOGUES

88	Démocrite et Héraclite	*Fénélon*	103
89	Démosthène et Cicéron	——	104
90	Horace et Virgile	——	105
91	Homère et Esope	*Fontenelle*	106
92	Socrate et Montagne	——	107
93	Sénèque et Scarron	——	108
94	Aristophane et le père Brumoi	*Palissot*	110
95	Louis XII et François Ier	*Fénélon*	112
96	Charles-Quint et un jeune moine de Saint Just	——	113
97	Léger et Ebroïn	——	114
98	Henri IV et Sixte-Quint	——	115
99	*Charles-Quint et François Ier	——	116
100	Le prince de Galles et Richard son fils	——	118
101	Le cardinal de Richelieu et le cardinal Ximénez	——	119
102	Le cardinal de Richelieu et le cardinal Mazarin	——	120
103	Louis XI et le cardinal Bessarion	——	123
104	Louis XI et le cardinal de la Balue	——	125
105	Louis XI et Philippe de Commines	——	126
106	Milon le Crotoniate et Smindiride le sybarite	——	128
107	Anne de Bretagne et Marie d'Angleterre	——	129
108	Le roi de Prusse, Gellert et le major G***	*Anonyme*	130
109	Un seigneur et un villageois	*Marmontel*	132
110	Les Anciens et les Modernes	*Voltaire*	133

LETTRES.

111	Cicéron à sa femme et à ses enfans	136
112	Le même aux mêmes	137
113	Le même à Atticus	138
114	Pline le jeune à Minutius Fundanus	141
115	Le même à Fabius Justus	141
116	117 *118 *119 Le même à Tacite	141
120	*Le même à Bebius	145
121	*Le même à Proculus	145
122	*Le même à Maxime	145
123	Le même à Tacite	14
124	*Le même à Quintilien	146
125	*Le même à *** sur le spectre d'Athènes	146
126	*Le même à Carinius sur l'aventure d'un enfant d'Hippone	148
127	Voiture au comte d'Avaux	149
128	Gui Patin à Monsieur C. S. M. D.	149
129	130 Gui Patin à M. C. S. M. D.	150
131	P. Corneille à Saint Evremont	150
132	Racine à M. le Vasseur	151
133	Le même à Boileau	151
134	Le même à madame de Maintenon	152
135	136 Le même à son fils	153
137	Boileau au duc de Vivone	154
138	139 Bourseau à son fils	156
140	Le même au duc de Montausier	158
141	Le comte de Bussy au père Rapin	158
142	Le père Bouhours au comte de Bussy	159
143	Le comte de Bussy au père Rapin	159
144	145 146 Madame de la Fayette à madame de Sévigné	160
147	148 Madame de Sévigné au comte de Bussy	161
149	La même à M. de Coulanges	162
150	151 152 153 154 155 156 157 La même à madame de Grignan sa fille	162
158	La même au comte de Grignan	170
159	160 161 162 163 164 La même à madame de Grignan	171
165	166 167 La même à M. de Coulanges	176
168	Scarron à mademoiselle d'Aubigné	178
169	Le maréchal de Luxembourg à Louis XIV	179
170	Le marquis de Feuquières, mourant, au roi	179
171	*Henriette-Marie de France, reine d'Angleterre à L. de XIV	179
172	Le duc de Montausier au Dauphin sur la prise de Philisbourg	179
173	Madame de Maintenon à madame de Chantelou	180
174	La même à mademoiselle de Lenclos	180
175	La même à M. d'Aubigné son frère	180
176	La même à madame Fouquet, sur la mort de son fils	181
177	La même à l'abbé Têtu	181
178	La même à madame de Saint-Géran	181
179	*La même au roi	182
180	La même à madame de la Maison-Fort	182
181	La même à madame de N***	182
182	La même à la marquise d'Havrincourt	183
183	La même à madame de Veilhant	183
184	La même à madame de Ventadour	184
185	La même à madame de Langeac	184
186	La même au duc de Beauvilliers	185
187	La même à madame de Caylus	185
188	La même à madame de Ventadour	186
189	Réponse de madame de Ventadour à madame de Maintenon	186
190	Madame de Lambert à madame de Saint-Hyacinthe	186
191	La même à madame de N***	187
192	Fénélon à madame de Lacy	188
193	Madame de Lambert à Fénélon	188
194	La même au même	189
195	Madame de Lambert à M. de Saint-Hyacinthe	189
196	Fénélon à madame de Lambert	190
197	*Le même à M. de N***	190
198	199 200 J. B. Rousseau à M. Brossette	191
201	Le même à Voltaire	196
202	Le même à M. Brossette	197
203	J. B. Rousseau à Racine le fils	197
204	Le même au père Brumoi	198
205	Le même à Rollin	198
206	Le même à M. du Lignon	199

Sections.		Auteurs	Pag.
207	Le même à M. Rollin		200
208	209 Madame du Montier à sa mère	*Madame le Prince de Beaumont.*	200
210	*Usbek à Rica—Lettres Persannes	*Montesquieu*	203
211	* 212 *Usbeck à Rhedi	——	203
213	*Rica à Usbeck	——	204
214	*Usbeck à Rhedi	——	205
215	*216 *217 *Rica à Usbeck	——	208
218	*Rica à N***	——	210
219	*Usbeck à Rica	——	210
220	*Rica à Usbeck	——	211
221	*Usbeck a Rhédi	——	212
222	*Usbeck à N***	——	212
223	*Rica a N***	——	213
224	*Rica à Usbeck	——	213
225	*Rica à N***	——	214
226	*Usbeck a Rica	——	215
227	*228 *229 *230 *Zilia à Aza—Lettres Péruviennes	*Mde de Graffigny*	215
231	Rollin au roi de Prusse	——	220
232	Le maréchal de Noailles à Louis XV		220
233	234 235 236 237 Madame du Bocage à sa sœur		221
238	La même à mylord Chesterfield		224
239	La même a sa sœur		224
240	Voltaire à la présidente de Bernière		225
241	Le même au comte de Tressan		225
242	243 Le même à madame du Bocage		226
244	Le même à Marmontel		227
245	*Le même à M. de la Noue		228
246	Le même à la comtesse de Lutzelbourg		229
247	Le même à J. J. Rousseau		230
248	Réponse de J. J. Rousseau à Voltaire		231
249	Voltaire à madame Dupuy		232
250	Le même au prince de Virtemberg		233
251	Le même à Thomas		233
252	Le même à Horace Walpole		234
253	Le même à M. de Malesherbes		236
254	Le même à madame du Bocage		237
255	Le même à la Harpe		237
256	Le chevalier de Boufflers à sa mère		238
257	*Le roi de Suède au comte d'Ostein		239
258	*Louis XVI au comte de Maurepas		239
259	*Lettre à Mylady*** sur l'éducation	*Lévizac*	239

FABLES

260	*Les deux renards	*Fénélon*	243
261	*L'abeille et la mouche	——	245
262	*Le dragon et les renards	——	243
263	*Le hibou	——	244
264	*Le chat et les lapins	——	244
265	*Le pigeon puni de son inquiétude	——	245
266	*Le rossignol et la fauvette	——	245
267	*L'assemblée des animaux pour choisir un roi	——	246
268	*Le jeune Bacchus et le faune	——	246
269	*Les abeilles et les vers à soie	——	247
270	*Aristée et Virgile	——	247
271	*Le Nil et le Gange	——	248

HISTOIRES ET CONTES.

272	*Aventures de Mélésichton	——	250
273	*Rosimond et Braminte	——	252
274	*Florise	——	255
275	*Le roi Alfaronte et Clarifile	*Fénélon*	257
276	*Memnon ou la sagesse humaine	*Voltaire*	259
277	*Les deux consolés	——	261

Sections.		Auteurs.	Pag.
278	*279 *280 *281 *282 *Zadig le borgne	*Voltaire*	262
283	Première visite du comte de Grammont au cardinal de Richelieu	*Hamilton*	267
284	Le comte de Gramont dupé au jeu	——	269
285	L'habit de bal du chevalier de Grammont	——	271
286	*Micromégas	*Voltaire*	274
287	*Voyage supposé en 1690	*Fenelon*	282
288	*Voyage dans l'île des plaisirs	——	284
289	Prise de Fescamp par Bois-Rosé	*Sully*	286
290	Rencontre de Sully et de Bois-Rosé	——	287
291	Le combat d'Egmont et M. Chut	*La Place*	288
292	Mademoiselle Gournai et Racan	*Anonyme*	289
293	Le chevalier de Goson délivre l'île de Rhodes d'un serpent monstrueux	*Vertot*	290
294	Folie adressée au duc de Choiseuil	*Voltaire*	292
295	Epître dédicatoire de la tragédie des Scythes	——	293
296	Scène passée chez Duclos à l'occasion de Voltaire	*Sabatier de Castres*	294
297	*298 Anecdodes sur Voltaire	*Anonyme*	296
299	*Anecdote sur Saint-Foix	——	297
300	Le persifleur humilié	*Fréron*	297
301	L'homme heureux	*Bernardin de Saint-Pierre*	298
302	L'Arabe et son cheval	——	298
303	Paul et Virginie	——	298
304	Conduite et doctrine d'Aristippe	*Barthélemy*	299
305	Conduite de Diogène	——	300
306	Conduite de Phocion comparée à celle de Diogène	——	300
307	*Jugement des morts chez les Egyptiens	*Thomas*	301
308	*Testament de Pierre Pithou		302
309	Pensées de la Rochefoucault		303
310	Pensées de la Bruyere		303
311	Pensées du Père Bouhours		319
312	Pensées de Saint-Réal		323
313	Pensées de Saint-Evremond		323
314	Pensées de J. J. Rousseau		325
315	Pensées diverses du même		328
316	Pensées morales du même		330
317	Pensées de Voltaire		339
318	Pensées de Trublet		340
319	Pensées de Chamfort		343
320	Pensées de la Beaumelle		342

APPENDIX. SYNONYMES FRANÇOIS.

321	*Abhorrer, détester	*Girard*	345
322	*A couvert, à l'abri	——	345
323	*Acteur, comédien	——	345
324	*Aimer, chérir	——	345
325	*Air, manières	——	346
326	*Aise, content, ravi	——	346
327	*Ajustement, parure	——	346
328	*Allures, démarches	——	346
329	*Ane, ignorant	——	346
330	*Apprendre, s'instruire	——	347
331	*Assez, suffisamment	——	347
332	*Attaché, avare, intéressé	——	347
333	*Attention, exactitude, vigilance	——	348

Sections.		Auteurs.	Pag.
334	*Avant, devant	*Girard*	348
335	*Avoir, posséder	——	348
336	*Bataille, combat	——	349
337	*But, vues, dessein	——	349
338	*Cacher, dissimuler, déguiser	——	349
339	*C'est pourquoi, ainsi	——	350
340	*Clarté, perspicuité	——	350
341	*Condition, état	——	350
342	*Conte, fable, roman	——	350
343	*Contre, malgré	——	351
344	*Couleur, coloris	——	351
345	*Dans l'idée, dans la tête	——	351
346	*Eclairé, clairvoyant	——	351
347	*Eclat, brillant, lustre	——	351
348	*Elégance, éloquence	——	352
349	*En, dans	——	452
350	*Envier, avoir envie	——	352
351	*Equivoque, ambiguité, double sens	*Girard*	352
352	*Façons, manières	——	353
353	*Faim, appétit	——	353
354	*Famille, maison	——	353
355	*Fané, flétri	——	353
356	*Fin, délicat	——	354
357	*Garder, retenir	——	354
358	*Gloire, honneur	——	354
359	*Grâces, agrémens	——	354
360	*Gracieux, agréable	——	354
361	*Habile, savant, docte	——	355
362	*On ne sauroit, on ne peut	——	355
363	*Paresse, fainéantise	——	355
364	*Penser, songer, rêver	——	355
365	*Satisfait, content	——	355
366	*Vrai, véritable	——	356

A Londres, de l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis, N° 75, Great Queen-Street, Lincoln's-Inn Fields.

FL 28.2.56

PQ
1109
M6
1803
t.2

Moysant, François
Bibliothèque portative

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY